Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1924unse_4

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXIV. — 1er NOVEMBRE 1924.

REVUE

DES

DEUX MONDES

SCOLASTICAT
S. C. DE MARIE

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-QUATRIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1924

THE GETTY CENTER

VIE ET MORT D'UN CHAMOIS[1]

I

Il naquit sur une touffe d'airelles, à l'abri d'un rocher, dans la combe de Malhaubert, à côté des neiges. Le souffle du printemps commençait à peine de passer sur la montagne qui tressaillait d'un mystérieux pressentiment. Sa mère avait choisi, pour mettre bas, cet emplacement dissimulé et sauvage, au risque de manquer elle-même de nourriture, parce que les chasses de l'automne précédent lui avaient communiqué la crainte des hommes et de leurs machinations ténébreuses. Ainsi, à l'écart de la harde, préserva-t-elle dans la retraite son chevreau qu'elle lécha les premiers jours et couvrit de sa chaude fourrure contre les morsures du froid. Elle le secouait sans cesse pour l'inviter à prendre les tétines, pour le contraindre à essayer ses petites jambes noires, pareilles à des bottes, trop menues et trop longues, sur lesquelles il était juché comme sur des échasses raides et mal assujetties. Dès qu'il fut en état de s'en servir, elle lui présenta le gazon tendre aux sabots, le roc dur, mais sûr, les clapiers branlants, la glace perfide. Il fit sans plaisir connaissance avec son futur domaine. Les tracasseries maternelles le pressaient sans relâche de s'exercer à la marche, puis à la course, comme s'il leur faudrait abandonner bientôt la remise abritée du vent et de la vue. Inquiète, la chèvre l'entraînait dans ses inspections au bord de la paroi, au bas des névés d'où jaillissaient les sources, ou sur les rives du petit lac de Planvinet encore tout fleuri de glaçons que les premiers soleils attaquaient et qui brillaient comme des pierres précieuses sur l'eau verte. Elle l'enseignait trop tôt et en mauvais élève il tentait de se rebiffer.

Copyright by H. Henry Bordeaux, 1924.

Tant de surveillance, pourtant, n'était pas inutile. Un matin, comme elle paissait, pour se remettre de son épuisement, la grasse matricaire sur une bande gazonnée repérée avec soin entre deux couloirs à pic, tandis que le petit, par obéissance plutôt que par manière de jeu, descendait et remontait la pente au galop en se servant de ses pinces mal aiguisées encore, elle releva tout à coup la tête aux noires cornes recourbées en arrière, agita ses petites oreilles fauves, renifla des naseaux ouverts. Ainsi dressée, elle semblait aspirer par tous les sens les sons, les odeurs et les formes comme autant d'indices révélateurs. Tout à coup elle se jeta sur le chevreau et l'entraîna dans sa fuite, se retournant sans cesse pour ne pas le dépasser trop, pour le couver du regard, pour l'attirer à elle, pour le porter avec les yeux et le désir dans les passages difficiles. Une détonation retentit, qui déchira le silence de la combe. La peur les souleva du sol et de concert ils franchirent un ravin. Déjà une autre détonation, plus sourde et prolongée, recouvrait le coup de feu qui, d'accord avec les premières menaces du dégel, avait précipité une avalanche. La montagne usait de ses maléfices pour les protéger contre le braconnier qui, lors de la mise bas, vient découvrir les remises et assassiner les chèvres suitées.

Le chevreau de trois semaines, sans bien comprendre le drame obscur qui s'était déroulé si vite, était né à l'épouvante qui accompagne dans la nature le règne de l'homme. Mais il se hâta de l'oublier dans l'ivresse du printemps à la montagne. Il ne sentait plus, sous son poil bientôt épaissi, et dans la tiédeur des premiers beaux jours, les piqûres d'aiguille par lesquelles le vent glacé de Malhaubert l'avait accueilli. Maintenant il prenait avec aisance l'allure du galop et il avait découvert le plaisir de sauter en détendant ses muscles. Il connaissait la douceur de vivre en société, sa mère ayant rejoint une harde où il retrouvait des compagnons de son âge avec qui folâtrer. Sa gaîté amusait jusqu'aux boucs et aux chèvres brehaignes qui, d'habitude, gardent un air grave et même sévère. Mais il s'approchait d'eux avec de telles gambades, les mordillait avec tant d'allégresse qu'ils prenaient part à ses jeux comme s'ils retrouvaient leurs jeunes ans. Le lait qu'il suçait était aussi plus riche, plus abondant et succulent, grâce à la matricaire et à ce gazon d'un vert vif que les

paysans appellent *corne de cerf* à cause de sa forme courbe, dont sa mère faisait sa pâture favorite. Il sentait le développement de ses forces et n'avait guère d'autre occupation que de le sentir. S'étendre sur une molle couche d'airelles ou de fougères, se tapir dans les vernes ou sous les maigres sapins, s'essayer à la vitesse de la course, aux brusques arrêts les jambes raides, se poser au bord des parois abruptes, grimper sur les roches lisses en écartant les pinces et les fixant comme des crochets aux moindres saillies, apprendre à se cramponner, à tâter la neige traîtresse, à se méfier du glacier, en dehors du manger et du dormir, n'y avait-il pas de quoi remplir ses journées? Ainsi prenait-il possession de sa vie et de son parc.

Ce parc immense tenait tout le vallon de Lovitel, coupé lui-même de combes profondes qui l'élargissent, combe de Malhaubert, combe des Trochettes, combe de Ferrand, cirque des Sept-Pisses, glacier Triangulaire, prairies de Long-Bernard. Il s'ouvrait au renouveau qui, venu de la plaine comme un voyageur, multipliait les sortilèges. Des névés qui fondaient jaillissaient des cascades sans nombre. Elles se doublaient dans les eaux transparentes du lac ou elles creusaient des cavités blanches et profondes dans les verts abîmes. Elles menaient un grand vacarme qui s'harmonisait en monotone symphonie à plusieurs registres de voix. La neige remontait en hâte vers les sommets, dôme du Perron, Signal de Lovitel, rochers de la Selle et de Malhaubert, comme une reine outragée qui ramasse d'un geste théâtral son traînant manteau d'hermine pour regagner son trône. Dévoilées et caressées de lumière, les prairies s'émaillaient à l'envi de toute la flore des Alpes : marguerites blanches au cœur d'or, hélianthèmes jaunes, rouges androsaces qui croissent jusqu'au bord des glaces, touffes de silènes roses, blancs lys purs, aconits bleus aux longues tiges, rhododendrons pourprés et robustes qui tapissent les rochers. Toute la nature étirait au soleil son beau corps libéré de l'hiver.

Cependant le chevreau, ivre de lumière, de plaisir et de liberté, ne s'expliquait pas que sa mère ne fût pas toute à la joie de vivre. Celle-ci gardait, même dans le bonheur qu'elle prenait à le voir si agile et si fort, une anxiété continue. De ses yeux noirs aux reflets bleu sombre, aux reflets de velours, qui pouvaient supporter l'éclat du jour sur la neige sans faiblir, elle suivait les transformations de la vallée. Car la vallée, peu

à peu, avait perdu sa solitude. Il y venait des bûcherons pour abattre les sapins les plus vénérables, des pêcheurs pour tendre leurs filets aux poissons du lac, des bergers pour mener aux pâturages leurs troupeaux de chèvres ou de moutons. Tous ces travaux agricoles, elle les connaissait et ne s'en effarouchait pas. Elle familiarisa même avec eux son petit qui, trop ardent, fût allé volontiers provoquer à ses jeux les fils des brebis et des chèvres domestiques dont il ne convenait pas de se faire des amis. Des caravanes, munies de piolets et de cordes, qui traversèrent la combe pour passer la brèche de Val-Senestre, ne l'inquiétèrent pas trop, après qu'elle eut examiné avec soin la forme de leurs bâtons. Elle se méfiait davantage de ces isolés à deux pattes qui n'ont pas l'air de faire du chemin, et qu'on retrouve aux mauvais passages avec une canne luisante mal dissimulée. Ainsi apprit-elle au jeune chamois, trop confiant, à redouter les approches à pas feutré du chasseur qui connaît les cantons où paissent les hardes et les remises où elles se cachent.

Ces remises, à mesure que la chaleur croissait, étaient recherchées dans le voisinage des cimes. Elles semblaient inaccessibles, comme des tours dans le ciel. Mais, comme les jours, déjà, raccourcissaient et annonçaient l'automne, des voix nouvelles retentirent au bas des pentes. « Qu'est cela ? » interrogea du regard le chevreau, que cette fanfare sonore et gaie réjouissait. Mais les yeux de sa mère s'étaient remplis de terreur, comme cette fois où elle s'était précipitée sur lui pour le contraindre à la fuite. Toute la harde s'était dressée, les petits serrés contre les mères, les boucs prêts à donner le signal. Et, d'un accord unanime, elle s'envola dans une grêle de pierres qu'elle fit dévaler. Dès le débucher, elle chercha le salut sur les hauteurs, pensant bien distancer les chiens à la montée. Mais le chef qui la conduisait arrêta net son galop. Le vent lui apportait une odeur suspecte. Ces hauteurs devaient être gardées et servir de postes. Il prit aussitôt par le travers, et ce fut une course folle sur le clapier coupé de longs couloirs. La meute, relevant leur voie saignante, les poursuivait sans répit. Un ravin plus large s'offrait, que tous les chamois franchirent. Le premier griffon qui y parvint, ayant mal pris son élan, roula dans le précipice. Mais les chiens courants passèrent. La lutte à mort était engagée, laissant une première victime.

Comme les fuyards cherchaient leur refuge à Malhaubert,

ils furent tirés de haut en bas, et le bouc de tête, les reins brisés, s'écroula, tandis que le reste de la harde le dépassait en ouragan, se dispersait, s'engouffrait dans la paroi. Sentant son chevreau faiblir et perdre du terrain à chaque foulée, la chèvre choisit un fort où elle s'enrocha avec lui.

Ils purent se croire sauvés. Sans leurs pinces, nul n'accéderait au ressaut où ils étaient juchés. L'abîme les protégeait. Déjà les détonations s'éloignaient. Leurs camarades subissaient le poids de la battue. Le soir, enfin, venait avec ses ombres complices, le soir et aussi le gros temps, car le ciel se chargeait de nuages. Mais une couple de chiens, qui les menait, atteignit bientôt le bas de leur promontoire, donnant à plein gosier, s'agrippant de leurs pattes écorchées à la paroi trop lisse où ils ne trouvaient pas de point d'appui, s'acharnant à les assiéger de leurs aboiements, de leur colère, de leurs bonds, de leurs vaines tentatives. La chèvre se coucha, invitant le petit à l'imiter. Ils pouvaient respirer, reprendre leur souffle, goûter le repos en narguant l'ennemi qui ne les atteindrait pas. Et, les naseaux rapprochés, ils se passèrent l'un à l'autre un bout de langue sur le visage. Après le danger, il y a place pour la tendresse.

Mais l'avertissement de la meute n'avait pas été perdu. Sans même se dissimuler, soit à cause des difficultés de la pente, soit parce qu'il tenait son gibier à sa merci, un homme s'approchait de la remise. Alors la chèvre se releva. Elle connaissait trop les lois de la guerre pour ne pas deviner son sort. Mais le chevreau était là qu'elle voulait défendre. Elle le poussa contre le roc où s'ouvrait un passage trop étroit, — trop étroit pour elle, — où peut-être, en se meurtrissant, il s'engloutirait. Puis, le recouvrant complètement de son grand corps fauve, la tête droite, le regard direct, sans terreur, résignée et brave, elle attendit le feu du chasseur. Celui-ci la tira trop vite. Une patte de devant brisée, elle garda son attitude et son air de défi. Une seconde balle lui laboura l'épaule : toute saignante, elle ne broncha pas. Une troisième balle la fit rouler de son piédestal. A la stupéfaction de l'homme, le chevreau avait disparu.

Il avait forcé le passage pendant qu'on tuait sa mère. L'agonie maternelle lui en avait donné le temps, et la peur avait décuplé ses forces. Quand il se retrouva seul, sur la crête libre envahie par les ténèbres et sous la pluie d'orage, il se

découvrit si désespéré qu'il revint au lieu du massacre. Ne pouvant s'y glisser par la fente qui lui avait arraché tant de poils et un peu de la peau, il l'aborda par le bas au risque d'y retrouver les chiens et l'homme. Ceux-ci, avec leur proie, s'étaient retirés en hâte. Il y flaira le sang. Ainsi connut-il la mort. Et il poussa de longs bêlements plaintifs qui pleuraient dans la nuit, comme si l'ombre lui pouvait rendre celle qui s'y était jetée pour lui.

Le jour, — un de ces jours purs et lumineux où le ciel lavé prend une couleur bleue toute fraîche après l'orage, — le surprit à la même place. Et il y passa tout ce jour encore. Les chiens et les chasseurs se reposaient sans doute de leur fatigue de la veille, sans quoi il eût été une victime offerte et les eût guidés lui-même par ses appels. Au bord d'une eau qui jaillissait du rocher dans le voisinage, des traces restaient encore de la curée chaude : là, sur la mousse et dans les fleurs, les entrailles de sa mère avaient été dévorées.

Le lendemain, épuisé et mourant de faim, il rejoignit une harde qui cherchait un canton plus calme. Une chèvre qui avait perdu son chevreau le flaira et fut heureuse de l'allaiter, car ses mamelles lui pesaient. Il la suivit, bien que son lait ni sa langue n'eussent le goût qu'il cherchait, et avec elle il oublia dans la vie nomade et poursuivie celle qui l'avait couvert dans la mort.

II

Il avait appris le secret tragique de la guerre. Désormais, ce secret était partout inscrit. Il ne pouvait plus courir, ni sauter, ni se livrer aux gambades et espièglerie de son âge sans être exposé à frissonner tout à coup et à suspendre ses amusements comme il se fixait brusquement sur ses jarrets en plein galop. Dès qu'une chèvre ou un bouc du troupeau dressait la tête, il suspendait ses jeux. Un danger invisible le guettait. Invisible? il voulut être des premiers à l'apercevoir, et il s'exerça à regarder. Ainsi perçut-il dans la montagne une multitude de choses inconnues. Ce rocher qu'il croyait immobile bougeait : un être vivant s'abritait là, un ennemi à coup sûr. Cet éclair qui brillait était une arme. Mais cet homme qui agitait un fer en rayon demi-circulaire, d'un mouvement large et régulier, pour tran-

cher l'herbe des prés n'était qu'un faucheur inoffensif. Le sel qu'il léchait sur telle plaque d'ardoise était destiné à l'attirer, signifiait un piège : il ne fallait céder à la gourmandise qu'au crépuscule. Après ses yeux, il forma ses oreilles à l'interprétation des sons et ses naseaux à celle des odeurs. Surtout il perfectionna sa meilleure défense, ses jambes fines et robustes, d'un poil plus sombre que le reste de sa robe devenue sous les caresses du soleil d'un fauve presque doré, et dont les muscles et les nerfs durcissaient la ligne. Les pinces de ses pieds s'allongeaient, les quartiers du sabot rentrés et les talons plus forts : il les maniait maintenant à merveille sur les pentes glissantes et sur des parois qui semblaient toutes lisses et impraticables au premier abord. Ainsi devenait-il un chevreau adroit et vigoureux, qui ne demeurait plus en arrière du peloton lancé, et déjà lui poussaient de petites cornes.

De magnifiques journées d'octobre furent pleines de péril. Jamais le lac n'avait reflété plus exactement dans ses eaux vertes et immobiles le ciel et le tour des montagnes, avec leurs cascades blanches, leurs pentes mauves et violettes coupées de taches d'airelles rouges et de fougères d'or. Dans le fond, la neige des Grandes Rousses, remontée au sommet et comme broutée par le soleil, n'était plus qu'une frange lumineuse qui dessinait les crêtes. Le matin et le soir, une brume bleutée recouvrait, comme une gaze légère, les formes des choses. Mais cette beauté de l'arrière-saison favorisait les crimes des hommes. Ils découplaient leurs chiens presque quotidiennement et occupaient eux-mêmes les hauteurs qu'ils gagnaient à la faveur des premiers rayons de l'aube. Il fallait être continuellement haut le pied, fuir à la moindre alerte, éviter à la fois le bas des combes où la piste est plus vite relevée et les cols qui commandent les passages, manœuvrer par les travers, sur les éboulis, atteindre des retraites repérées d'avance et perdues dans l'azur, au besoin repartir encore et prolonger la résistance jusqu'à la tombée de la nuit, heureusement chaque soir avancée. Au cours de cette campagne d'automne, qui fit bien des victimes de part et d'autre, chèvres et boucs massacrés, chiens descendus dans les abîmes et même un des porteurs précipité d'une arête avec son fardeau sur les épaules, le chevreau acheva son expérience militaire.

Puis, brusquement, un armistice fut conclu sans que le

bêtes en fussent informées. Elles le devinèrent au silence qui envahit le val de Lovitel : plus de ces coups de voix, d'abord secs, rares et comme étranglés des chiens qui cherchent et qui lancent, puis sonores et nourris quand le gibier est mené ; plus de ces détonations déchirantes, répétées par les échos des parois, qui répandaient la mort ; plus de ces cris mêlés aux aboiements de triomphe et de joie qui annonçaient la sauvage curée des vaincus. Les bergers et les bûcherons eux-mêmes étaient partis.

Aux derniers feux d'octobre succédèrent les bourrasques de novembre. Il neigeait par intermittences. Les brouillards mangeaient l'horizon. Mais les chamois, déjà revêtus d'une fourrure grise, presque noire, ne redoutaient point l'hiver. Ils redevenaient les rois de la montagne que nul ne songe plus à déranger et qui peuvent désormais se promener de long en large sur leur domaine et jusque dans le fond du val sans redouter les expéditions cruelles et les attentats. La paix leur était rendue.

La paix ? Le jeune chevreau, de bonne foi, le crut et recommença de folâtrer avec ses camarades de la harde dont il avait partagé l'existence aventureuse. Stupéfait, il rencontra une hostilité singulière. Les boucs et les chèvres qui jusqu'alors avaient paru vivre en bonne harmonie étaient pris d'une démence inexplicable. Les boucs s'approchaient des chèvres avec des yeux hagards et une démarche saccadée, comme s'ils étaient en proie à une noire fureur, et se jetaient sur elles comme pour les étreindre et les étouffer. Et, ce qui lui sembla plus étrange encore dans cet étrange spectacle, celles-ci, bien que leur force fût sensiblement égale, au lieu de se débarrasser de ces brutes, se laissaient faire en prenant des mines sournoises et soumises. Quelques-unes, il est vrai, se sauvaient à toute allure, mais c'était pour revenir et piaffer et caracoler devant les mâles. Lui-même, voulant se mêler à la sarabande, puisque c'était la coutume en cette saison, fut écarté du jeu à coups de corne ou de pied, comme un gêneur, et dut s'en aller ruminer tout seul sur un phénomène aussi incompréhensible.

Ce fut bien pis quand il vit les boucs baisser leur tête encornée et se jeter les uns contre les autres, front contre front, à se défoncer le crâne, reprendre du champ pour se heurter encore, jusqu'à ce qu'un des deux combattants, ployé

sur les genoux par la fatigue, fût roulé par l'autre et dût s'enfuir hors du troupeau.

Il n'y avait donc pas que les hommes à mener la guerre contre les bêtes. Celles-ci ne pouvaient demeurer dans leur tranquillité bucolique, à paître, courir et dormir. Il fallait qu'elles aussi recourussent à la ruse, à la force, à la sauvagerie, et dans quel dessein ? Il ne parvenait pas à s'en rendre compte. Ces échanges de coups, ces luttes, ces brutalités, ces violences qui finissaient par des étreintes, ne pouvaient à coup sûr passer pour des caresses. Voici que sa seconde mère elle-même qui l'allaitait encore, bien qu'il eût six mois, et bien qu'il commençât de prendre goût à l'herbe rafraîchie par la neige, flairée de trop près par un grand bouc aux yeux jaunes, au lieu de foncer à pleine tête contre lui, ainsi que la loi de la montagne le permet pour se débarrasser d'un importun, cherchait piteusement son salut dans la fuite. Il se tenait près d'elle, presque à la même hauteur, unis ensemble par le même rythme du galop. Ainsi gagnèrent-ils de concert le fond des Trochettes, au-dessus de la Plaque des Marmottes. Là, ils trouvèrent un long névé en pente raide au bord duquel ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Déjà le bouc était sur eux, lancé en ouragan, ramassé en boule dans sa course folle. Aussitôt ils s'engagèrent sur la neige glissante. Par d'habiles zigzags ils parvinrent à la remonter et s'installèrent, comme des statues dans une niche, sur un rocher qui la surplombait. De là, ils pouvaient narguer le bouc infortuné qui attaquait furieusement la blanche paroi trop lisse où le froid soleil de novembre, vainqueur des brouillards, allumait des étincelles. Son poids trop lourd l'entraînait et ses pinces ne mordaient pas sur la molle couche fondante. Après de pénibles efforts, il perdait en une seule ramasse involontaire le terrain qu'il avait gagné. Les deux fugitifs pouvaient l'entendre ahanner à grand bruit, de lassitude et de colère.

Avec toute la malice de son âge et la vanité soudaine de sa supériorité, le petit chamois s'amusait de cette impuissance, quand il vit la chèvre, sa mère nourricière, quitter elle-même leur forteresse et s'en aller à la rencontre de l'ennemi. Était-ce une manœuvre audacieuse pour achever de le mettre en déroute ? D'un bond, il fut près d'elle pour l'accompagner dans une entreprise que, dans sa jugeotte, il estimait téméraire et

tout au moins inutile. Mais quand ils eurent tous deux rejoint le bouc irrité qui barbotait au milieu du névé, celui-ci tourna contre lui sa fureur et d'un formidable assaut l'envoya méditer au bas de la neige. Quand il se releva tout éclaboussé et meurtri, la chèvre et le bouc se frottaient doucement le museau l'un contre l'autre. Tous deux semblaient apaisés, heureux, oublieux. Sa seconde mère se détournait de lui, n'existait plus pour lui et il se découvrit abandonné. La mort lui avait pris la première. Une force inconnue lui ravissait encore celle-ci. Ainsi l'amour lui fut-il révélé.

III

Il était né aussi à l'égoïsme de la jeunesse. Désormais, dans la harde dont il faisait partie en ne s'attachant plus à personne, il rechercha la meilleure place des remises, le meilleur gazon des pâturages sans associer quiconque à son choix. Et même il joua quelques méchants tours à ses camarades moins vigoureux en les entraînant à sa suite par des traverses à leur rompre l'échine, ou en les avertissant, par son sifflement aigu, à la manière des marmottes, de périls imaginaires pour s'offrir en spectacle leur fuite éperdue.

L'hiver était venu, mettant fin aux joutes amoureuses. Le calme était rentré dans le troupeau. Tout au plus, l'un ou l'autre bouc, plus sentimental, demeurait-il fidèlement avec la femelle de ses préférences, décidé à la suivre et à la garder jusqu'à la délivrance de leur fruit. Cependant les chamois, à l'abri de leur fourrure, grise ou noire sur le dos et blanche au ventre, une collerette de poils noirs autour du cou, se riaient des froids les plus agressifs, et même élisaient leur retraite sur le versant nord de la montagne que le soleil ne vient jamais échauffer, presque au sommet des pics, et dans un creux de neige. De là ils passaient les crêtes pour gagner les pentes herbeuses du sud où la mauvaise saison revêt parfois une mansuétude inattendue et charmante. Il arrive alors que la lumière de janvier ou de février épande une tiédeur si trompeuse que les fleurs éclosent, comme au printemps, pour se flétrir à la première rigueur nouvelle. Jours incomparables de l'hiver dans la montagne où les membres connaissent une délicieuse détente, quand l'air salubre apporte aux lèvres un

goût de force et de jeunesse, quand les yeux contemplent une splendeur que l'été n'égale point : miroitement des glaciers pareils à des lacs de pierreries, douceur des arêtes atténuées et comme estompées dans la clarté, velours blanc et compact des immenses névés, colorations invraisemblables du ciel et de la neige qui égalent en éclat les sables roses et les pourpres crépuscules d'Orient. Surtout, alors, pour les hardes çà et là disséminées et sauvegardées par le danger des avalanches, le gazon court est exquis à brouter, à cause de sa fraîcheur qui sent la bonne terre fendue par le soleil.

Le danger de la guerre reparut après le dégel. Les braconniers tâchaient à surprendre les chèvres en mal maternel et se livraient à de savants travaux d'approche, dissimulant leur arme, amortissant leurs pas, marchant contre le vent. Le jeune chamois, déjà dressé à faire le guet, les devinait par tous ses sens aiguisés, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat. Rien ne lui échappait et plus d'une fois il donna le signal du départ au troupeau qui paissait en sécurité. C'était aux chèvres isolées et sans défense auprès de leur nouveau-né que les meurtriers en voulaient spécialement. Ainsi vit-il fusiller le bouc aux yeux jaunes qui lui avait ravi sa seconde mère. Mais celle-ci, qui put s'enfuir avec son chevreau à peine droit sur les jambes, ne voulut pas reconnaître son ancien nourrisson qui l'escortait.

Un autre braconnier plus redoutable encore devait le venger de ce nouvel abandon. Il ignorait ce brigand de la montagne qui tombe du ciel comme un rocher noir. La chèvre, accompagnée de son chevreau, et que lui-même ne se résignait pas à quitter, malgré son indifférence, évitait avec soin les éboulis et les clapiers à cause des tendres sabots dont elle surveillait la pose et le mouvement, et suivait la crête plus accessible, quand elle se fixa tout à coup, donnant les signes de l'épouvante. Cette épouvante ne venait pas du sol où s'embusquent, d'habitude, les chasseurs, mais d'en haut. Un flocon noir grossissait comme un nuage chargé de grêle. C'était le gypaète à l'envergure démesurée qui avait aperçu les silhouettes des chamois profilées sur l'arête et fondait sur cette proie. Il avait choisi le petit dont le poids léger ne l'embarrasserait pas dans son vol. Déjà son ombre s'étendait, comme celle de la mort, sur le groupe anéanti de terreur. Souffletant du choc de ses ailes immenses la malheureuse mère qui fut précipitée sur la pente,

il enleva dans ses puissantes serres le chevreau, le balança dans les airs un instant et l'emporta. Le rapt n'avait duré que le temps d'un éclair. La chèvre apeurée, se relevant de sa chute, s'enfuit à toute allure, sans même se retourner pour chercher le ravisseur. Lui qui, moins menacé ou plus calme, avait assisté, immobile, au drame, se souvint d'une autre mère qui avait fait face au danger.

Allait-il revoir, avec la fin des beaux jours, ces temps de guerre où le vallon retentissait d'aboiements, de coups de feu et d'hallalis, et se devait-il préparer à la lutte en exerçant mieux encore ses sens pour lui servir d'éclaireurs et ses jambes pour le soustraire à l'ennemi ? Certes, les braconniers à l'approche, au temps surtout des relevailles, représentent un péril plus sournois et plus lâche, mais les assassins ne font pas une armée. C'était le meurtre et non la guerre. Il désignait de ce nom les batailles organisées dans les combes selon certaines règles assez habituelles pour qu'elles pussent être discernées : elles ne s'engageaient que sur un versant, en sorte qu'on pouvait chercher son salut sur un autre, et se menaient selon un rite régulier, chiens découplés, postes établis, mais invisibles, courses aux remises, tir sur la harde lancée ou sur la bête enrochée, tumulte et orgie de la victoire, ou bonheur du gibier tapi dans quelque retraite inaccessible. Il s'attendait à cette reprise annuelle des hostilités dont il tenait les leçons et les histoires des boucs plus âgés, enclins à raconter, en les amplifiant, leurs exploits militaires.

Or, l'automne vint sans que le repos des chamois fût troublé. Ils n'entendirent, au bord du lac Lovitel qui jamais n'avait offert au cirque des montagnes et au ciel un miroir vert plus transparent, que des abois de chiens de berger. Les troupeaux de chèvres domestiques et de moutons étaient gardés par des pâtres différents de tous ceux qu'ils avaient de loin repérés jusqu'alors, plus petits de taille, drapés de longs vêtements embarrassants pour la course, avec des amas de longs poils tressés qui pendaient sur le dos. De ces êtres-là les bêtes n'ont rien à craindre, même s'ils manient la faulx pour couper les foins, car ils ne portent jamais d'arme et, quand ils en portent, ils ne savent pas s'en servir, ainsi que les anciens l'avaient constaté aux dépens d'une chasseresse qui les avait manqués. Mais que se passait-il donc en bas, pour que les travaux agri-

coles, soin des bestiaux et fauchaison, fussent abandonnés aux enfants et aux femmes? Quelque chose d'anormal à coup sûr. Quelque chose que les chamois les mieux informés des mœurs des hommes ne soupçonnaient pas. Le plus vieux bouc interrogé ne se souvenait pas d'avoir vu, une seule année, la chasse interrompue.

— *Ils* ont peur de nous, assura dans la harde réunie en assemblée délibérante un jeune présomptueux.

— Ou de la montagne, rectifia un sage.

— *Ils* ont perdu trop de chiens, constata une chèvre renommée pour ses sauts.

— Il y a une autre manière de nous forcer, enseigna l'ancien.

— Laquelle?

— Ce sont des hommes qui nous traquent. Ils font un grand bruit et nous obligent à débucher.

— Oh! des hommes : ils ne courent pas assez vite et nous pouvons toujours leur échapper.

— C'est à voir, conclut simplement le philosophe, fort de son expérience.

Aucun d'eux n'avait deviné que les hommes cessaient de faire la guerre aux animaux parce qu'ils se la faisaient entre eux. La mobilisation n'avait laissé dans les villages et dans les villes que les vieillards, les faibles ou les habiles qui ne fréquentent pas les sommets et ne courent pas sur le roc ou la glace l'aventure de mort. Et parce que les hommes s'entretuaient les uns les autres, dans la plaine, avec des engins perfectionnés et une continuité sans relâche, les chamois, durant cinq années, dans leurs montagnes heureuses abandonnées à la nature, connurent la paix.

IV

Il était devenu, de toute la harde, un des plus grands, des plus résistants et des plus agiles. Il atteignait, ce premier automne de la guerre, avec ses dix-huit mois sa taille, sinon toute sa force. Son corps allongé et fauve, dont les contours arrondis cachaient la musculature, porté haut sur les fines jambes noires, se rattachait par les épaules développées au cou large qui laissait aisément passer l'air jusqu'aux poumons et

permettait les randonnées à toute allure par les travers ou sur les pentes sans épuiser le souffle. La tête petite, aux mouvements prompts soulignés par la mobilité des oreilles, achevait ce parfait édifice vivant, couronnée elle-même par le charmant dessin des cornes aux crochets recourbés. Les yeux, enfin, noirs avec des reflets d'or, et non bleu sombre comme ceux de sa mère, ajoutaient une douceur de caresse à leur fierté naturelle.

Comme il distançait à la course tous les boucs et chèvres de sa génération, et même ceux des précédentes, cependant mieux entraînés, ses compagnons l'appelaient *Rap* qui dans leur langue est le diminutif de rapide. Or, quand vint le temps du vent, dans les bourrasques et les beaux jours de novembre, Rap comprit instantanément le mystère qui l'avait tant intrigué l'année précédente, et il voulut avoir sa part des luttes entre mâles dont les femelles, tantôt patientes et dociles, tantôt coquettes et espiègles, étaient le prix. Celle qu'il convoitait était précisément de son âge, extraordinairement agile elle aussi et sa concurrente la plus redoutable aux jeux de la vitesse. Il l'avait traitée jusqu'alors en camarade, la bousculant ou tentant de la bousculer, car elle s'entendait excellemment à la défense et même à l'attaque, la mordillant par manière d'amusement, la provoquant aux plus audacieuses escalades. C'était une chèvre à peine moins longue et haute que lui, capricieuse et qui souvent faisait bande à part, disparaissant durant quelques jours pour s'en aller à l'aventure à la recherche d'un meilleur pâturage, et rejoignant le troupeau sans manifester de plaisir. A cause de ses vagabondages on la nommait *Vaga*. Fringante et vive comme l'eau qui sort du rocher, elle ne tenait jamais en repos. Le mouvement était sa grâce. Elle multipliait à plaisir les images de vie. Mais quand Rap la vint flairer pour la solliciter au jeu inconnu, d'un bond elle se déroba.

Comme il la voulait poursuivre, il fut assailli, sans même avoir le temps de se mettre en garde, par le plus gros chamois de leurs remises, un bouc énorme, dont le poids était déjà une arme, et qui joignait à sa force les ruses apprises au cours de longues années. Son ennemi inattendu le poussait du front vers une paroi presque à pic où il trébucherait sans merci, et Vaga, qui s'était arrêtée pour assister au duel engagé en son honneur, le narguait de ses yeux chargés de malice. Non qu'elle lui préférât l'épais et déloyal adversaire qui, par la brusquerie de son

offensive, tentait de l'acculer à l'abîme, mais sans doute songeait-elle qu'à celui-ci elle échapperait plus aisément et qu'elle garderait sa liberté. Elle ne se soumettrait même pas au vainqueur. Il la faudrait conquérir encore elle-même. Vaga la bien nommée tenait à son indépendance et redoutait de la perdre, comme si elle connaissait qu'un jour elle la perdrait.

Excité par sa présence, Rap allait-il commettre la maladresse de faire front sur l'espace restreint où la moindre défaillance se paierait d'une chute peut-être mortelle, cruelle en tout cas et déshonorante? Dressé par la chasse aux décisions promptes, il rompit le combat, et d'un stupéfiant demi-cercle le reprit avec l'avantage de la position. Le lourd chamois qui lui avait cherché querelle ne pouvait déjà plus manœuvrer comme lui. Il devait lutter, la croupe au ravin, le culbuter pour se frayer passage ou tomber. La harde entière, haletante, s'était approchée à pas de velours pour suivre les phases du corps à corps, ou plutôt des chocs frontaux qui retentissaient comme des cliquetis de boucliers. Presque toutes les chèvres, sauf celles de l'année, avaient appartenu au gros bouc en mauvaise posture. Aucune ne lui manifestait le moindre intérêt. Indifférentes et passives, elles se plaisaient au spectacle sans désigner le vainqueur de leur choix. Ou peut-être souhaitaient-elles, au fond de leur chair, la fin de ce brutal. Vaga, les écartant, avait passé au premier rang. Elle touchait presque les deux lutteurs. Voulait-elle marquer, aux yeux de ses compagnes, qu'elle était l'enjeu de la partie et l'occasion du drame, tandis que les autres n'y jouaient pas de rôle? Rap la sentit près de lui et respira son odeur. Il avait reculé sous la masse ennemie projetée comme un bélier. Se ramassant de toute sa musculature tendue comme les cordes d'un arc, il lança son corps à la façon d'une flèche et d'un tel élan que l'adversaire, malgré sa pesanteur, s'écroula dans l'abîme et faillit l'entraîner après lui. Il demeura sur le bord, épuisé, brisé, presque tremblant, tandis qu'une boule de poils gris roulait sur les pierres avec un grand fracas. Sa victoire l'anéantissait. Il avait dépensé en une fois toutes les ressources de sa jeune puissance. Vaga pouvait s'en aller paisiblement, sans se hâter, si elle le voulait fuir. Il avait cessé d'être un danger pour elle. Il était là, immobile, rivé au sol de ses quatre pattes raidies, comme étonné d'avoir échappé à la mort. Déjà d'autres combats se livraient dans la harde, ou

d'autres étreintes se préparaient. Le troupeau s'était dispersé. Seul, il demeurait à la même place, le poitrail haletant, penché sur la chute de son adversaire. Seul? Vaga ne s'était pas éloignée. Elle attendait. Elle le regardait. Il eut conscience de ce regard. Se rendait-elle si vite? Appartenait-elle de droit au vainqueur? Était-ce là une loi de la montagne qu'il ignorait encore? Peu à peu il revenait de son étourdissement, et la présence de Vaga n'y était pas étrangère. Peu à peu le souffle et les forces lui étaient rendues, et avec eux le désir. A son tour il la regarda de ses yeux noirs éclairés d'or, et se détachant enfin du bord, il marcha vers elle, comme un maître sur son domaine. Alors, comme si elle guettait ce retour, d'un bond elle s'écarta et à toute allure s'enfuit par les pentes gazonnées et les éboulis jusqu'à la plaque de neige où l'année précédente il avait lui-même accompagné sa seconde mère pareillement en fuite.

Il se jeta sur la trace de la perfide qui, après l'avoir attendu, l'abandonnait, résolu à lui faire payer cher sa défaite. Elle était si légère et bondissante qu'il ne prenait pas avantage dans la poursuite. Ils atteignirent successivement le névé sans qu'il eût gagné du terrain. Là, ce fut elle qui, se retournant, vint à lui et, s'arcboutant sur ses pattes de devant en baissant la tête, se détendit d'un bond élégant et souple et lui passa par-dessus. Elle le provoquait aux jeux et il s'y prêta. Sur la blancheur de la neige, ils dessinèrent des figures, comme des patineurs inscrivent leur nom sur la glace. Ils allaient et venaient, se cherchant et s'évitant tour à tour, se dérobant par des voltes hardies au moment de se toucher, et de leurs jambes nerveuses faisant jaillir du névé des éclaboussures qui miroitaient comme des étincelles. C'était la danse avant les noces.

Vaga donna le signal du repos. D'un dernier saut, elle s'installa sur le rocher qui surplombait la neige. Il l'y rejoignit sans qu'elle esquissât un mouvement de retraite. Il comprit qu'elle lui appartenait et ne se pressa plus vers elle, tandis qu'elle aspirait la pénétrante odeur musquée du mâle. De leur place, ils dominaient la combe déjà parée en partie de son hivernale fourrure d'hermine, avec ses sapins givrés dans le bas, et son petit lac d'un vert opaque. Le couchant animait ces déserts de lueurs roses qui couraient comme des flammes.

Un froid vif, que les chamois ne sentaient pas, glaçait les dernières végétations. Rap, flairant sa compagne, fit entendre un sifflement prolongé et aigu, qui tenait de la plainte plutôt que du chant de triomphe. Elle lui répondit. Ils brâmèrent ensemble, comme s'ils exprimaient leur détresse et non leur joie. Et ils frissonnèrent ensemble, comme s'ils pressentaient le mystère de la création dans cette solitude qu'ils étaient chargés de peupler, comme s'ils acceptaient d'un commun accord, en accomplissant leur désir, la servitude de l'amour.

V

Rap ne quitta pas Vaga jusqu'à sa délivrance. Ils avaient élu, pour leur remise, le lieu même de leurs amours, au-dessus du long névé qui domine la Plaque des Marmottes. Sans doute, cette retraite pouvait-elle être découverte, mais son accès était difficile. Les chamois, peu à peu, avaient eu l'intuition du départ des hommes qui leur abandonnaient les montagnes et le fond même du val de Lovitel. Il leur arrivait maintenant de traverser, sans se gêner, les troupeaux de chèvres ou de brebis que le printemps ramenait sur leurs pentes. Un éclat de rire de jeune fille ou d'enfant qui les saluait au passage ne les effarouchait pas. Quand un braconnier avait tenté de forcer à l'approche l'une ou l'autre femelle désarmée, n'avait-il pas suffi du plus insignifiant déplacement pour le mettre hors d'haleine et le rendre inoffensif? La vieillesse de l'ennemi est un précieux auxiliaire.

Vaga mit sans peine au monde un chevreau bien venu qu'elle contempla avec ivresse et lécha incontinent pour le polir et réchauffer. Rap, étonné, considérait ces effusions et ce petit être qui ne lui inspirait aucun sentiment, à peine cette pitié du fort pour le faible qui s'oublie si vite chez les animaux, et même chez la plupart des hommes. Il n'avait pas eu de père et s'expliquait mal la paternité. Un instinct merveilleux poussait, au contraire, Vaga à ne s'occuper que de son nourrisson. Rap ne comptait plus, hors lui, pour elle. Ses amours passées, fières et ardentes, s'abolissaient. En sorte qu'après un ou deux mois de patience et d'ennui, Rap s'évada de son ménage qui s'en fut grossir une harde. Aucun désir ne le tourmentait. Il découvrait le plaisir de la liberté après l'avoir perdue.

Les années délicieuses de la guerre s'écoulèrent une à une pour les chamois. Ils croissaient et multipliaient dans l'insouciance et la sécurité. Et même ils descendaient jusque dans la forêt de Venose, jusqu'au bord du glauque Venéon, jusque dans les pâturages réservés aux vaches. De temps à autre, des permissionnaires montaient au lac, hâtivement, avec des sœurs ou des promises pendues au bras. Ils s'amusaient, de leurs yeux perçants, à les dénombrer.

— Regarde, là-bas, cette harde : il y en a bien dix-huit.

— Du côté de la Rochette, j'en ai compté vingt-deux.

— Attendez... attendez, criaient les garçons en leur tendant le poing. Un jour ou l'autre, nous reviendrons.

— Espérons-le, ajoutaient les femmes en se signant pour écarter le mauvais sort.

Mais tous ne devaient pas revenir. Que de chasseurs de chamois étendus sur les pentes de l'Hartmann et du Linge, au Mort-Homme et à la cote 304 haute comme une botte de foin, aux forts de Vaux et de Douaumont, tandis que le soleil réjouissait les belles antilopes vautrées parmi les vernes, ou paissant, les matins d'or ou les roses crépuscules, l'herbe fraîche au bord des cascades ! Le monde était renversé. La montagne offrait aux bêtes sa paix magnifique, faite d'eau pure, de nourriture abondante, de lits de myrtilles et de fougères, d'air salubre et d'oubli des hommes.

Rap était devenu un des chefs de hardes. Il excellait à choisir les meilleurs quartiers, les remises abritées et, gardant de ses premiers mois le sens du péril, il était, parmi les boucs, celui qui, malgré la trêve, continuait de surveiller les louches manœuvres ennemies. Au temps des amours, il changeait de chèvre, mais ne retrouvait plus cet attrait de l'inconnu qui l'avait précipité à la poursuite de Vaga. Le désir lui imposait un rite obligatoire. Il s'y soumettait comme à une loi. A peine avait-il besoin d'imposer son choix : les autres mâles le redoutaient, se souvenant de l'énorme rival qu'il avait jeté à l'abîme. Dès qu'il baissait le front et montrait ses longues cornes courbes, on comprenait et l'on s'inclinait. L'échauffement de la lutte ne l'exaltait plus : une compagne cessait d'être un enjeu et la récompense d'une victoire. Il la méprisait de sa soumission et la traitait avec cette condescendance outrageante du mâle qui se limite à son plaisir.

Au bout de quelques années, les échanges le remirent en présence de Vaga. C'était pour lui une femelle nouvelle, car il l'avait oubliée. A peine la reconnut-il à ses façons de se dérober, de le provoquer à la course, de lui souffler au visage avant de s'envoler, de l'éviter d'un bond ou d'une volte, de lui proposer la danse devant le désir. Ce jeu le divertit, puis l'agaça. Il se montra brutal dans la conquête. Cependant, ils ne rattachaient aucunement le présent au passé, comme font les hommes pour en tirer des comparaisons douloureuses. Ils jouissaient de l'heure sans la gâter, mais dans l'impuissance de l'embellir ni de l'attrister voluptueusement par la pensée.

Cette heure ne devait pas être sans inquiétude. Comme ils regagnaient ensemble, après avoir pâturé dans la combe, leur retraite, pour y dormir à la tombée du jour, ils entendirent un grand bruit monter de la vallée. C'était au début de novembre, et par un beau soir. Il n'avait pas encore neigé sérieusement, et les montagnes étaient dégagées. Ce bruit qui dominait celui des cascades mêlait le carillon des cloches de tous les villages du bas aux détonations de ces pièces d'artifice que l'on tire dans les grandes solennités. Que pouvait signifier ce tumulte apporté par le vent? Les deux chamois, la tête droite et les oreilles en mouvement, s'étaient arrêtés d'un commun accord dans leur ascension. Ils fouillèrent du regard les alentours du lac, sans rien apercevoir de suspect. Leur solitude était respectée. Aucune menace d'agression ne semblait les atteindre. Longtemps ils demeurèrent immobiles, car le joyeux vacarme ne cessait pas. Ils pouvaient apercevoir, çà et là, sur l'un ou l'autre rocher, et même sur quelque crête, d'autres chamois pareillement immobilisés dans l'attente de quelque phénomène. Un événement extraordinaire, sans nul doute, s'accomplissait parmi les hommes. Était-ce un événement heureux ou malheureux? Il en faudrait changer le sens pour l'interpréter chez les bêtes.

— C'est la guerre, expliqua Rap à Vaga. Nous l'avions perdue de vue, et nous n'y sommes pas préparés.

Mais la chèvre capricieuse ne le crut pas et l'invita à l'amour.

Ainsi, l'armistice du 11 novembre fut-il connu dans les combes et sur les pentes du lac Lovitel.

VI

Les hostilités commencèrent par une petite avant-garde de territoriaux renvoyés les premiers dans leurs foyers. Il y avait parmi eux quelques braconniers qui, dès le printemps suivant, cherchèrent les remises.

Rap ne s'était pas décidé à quitter Vaga. Celle-ci avait mis bas trois jours auparavant son chevreau annuel, quand il lui signala, d'un seul cri aigu, l'approche de l'homme. Elle refusait de le suivre, et ne voulait pas quitter le petit incapable encore de courir, mais il réussit à l'entraîner assez vite pour qu'elle évitât les coups de feu. Le chevreau fut cueilli vivant et emmené au hameau de la Danchère, qui est le plus rapproché de Lovitel. La mère, de loin, le suivit, et Rap, de plus loin, avec méchante humeur. Que signifiait, pour lui, la perte de ce nouveau-né ? Au crépuscule, tandis qu'une petite lumière animait la maisonnette, ils purent, transis de peur, l'apercevoir dans une cour, allaité par une chèvre domestique. Vaga revint chaque soir, mais seule. Rap n'admettait pas de telles extravagances. Quand le chevreau fut en état de se sauver, Vaga l'appela, et il franchit aisément la barrière qui était suffisante pour les troupeaux des hommes, non pour un chamois, même de trois semaines. Vaga, triomphante, le ramena à la remise : Rap, qui ne s'en souvenait déjà plus, flaira l'intrus de mauvaise grâce, et le lendemain s'en alla.

A la fin de l'été, ce fut une autre musique. Jamais, de mémoire des plus vieux boucs, la montagne n'avait été envahie par une telle armée de chasseurs. Il en était venu de Venose et de Bourg-d'Aru, de la Bérarde et de Bourg-d'Oisans, sans compter ceux qui, seuls, ont le droit de chasser sur Lovitel. On prenait sa revanche d'un silence de cinq années. Ce fut, le jour de l'ouverture, une fusillade à rappeler les grandes batailles. Et n'était-ce pas les mêmes armes, ces Mauser, fusils ou carabines de cavalerie, pris aux Boches sur le terrain avec leurs bandes de cartouches ? On se passait des chiens qui n'avaient pu être dressés pendant la guerre et dont la race s'était abâtardie : les traqueurs les remplaçaient avec moins d'éclat et de splendeur, mais plus intelligemment, formant une ligne concentrique pour barrer le gibier, puis tirant des

coups de pistolet ou faisant rouler des pierres, et poussant des cris afin de le lancer dans la direction où il était attendu, aux postes savamment occupés.

Tout se liguait pour le malheur des chamois : cette chasse au traque à peu près ignorée, ce nombre inusité d'ennemis, ces armes qui portaient à d'incroyables distances. On les traitait comme des hommes, avec tout le perfectionnement de l'outillage et de la ruse. Or, ils étaient déshabitués de la lutte par une longue paix amollissante. Les nouvelles générations n'avaient pu qu'en entendre parler et n'en avaient rien cru. Au signal du péril, que jetait quelque bouc plus expert, ils fuyaient en ordre dispersé, sans ligne de conduite et sans point de ralliement, n'importe où, droit devant eux, ne se fiant qu'à la rapidité de leur course, ne connaissant pas les passages gardés, rebelles aux avertissements des anciens qui tentaient de leur imposer à plein galop un changement de direction. Ingénus et affolés, ils se laissaient mener au massacre. Les bouchers de Bourg-d'Oisans et de Grenoble purent offrir à leur clientèle cette chair sauvage, et savoureuse quand elle est bien accommodée.

Seul de tous les troupeaux qui remisaient dans les combes ou sur les pentes du massif, la harde soumise à l'autorité de Rap n'eut pas de pertes, ce qui valut à celui-ci une grande réputation de chef et d'inquiétants renforts de malchanceux et de débiles. L'assassinat de sa mère l'avait dressé à la méfiance. La finesse exercée de tous ses sens l'avertissait. La montagne ne lui célait aucun secret : il savait les cols à éviter, et les retraites inaccessibles à l'homme. N'osa-t-il pas, un jour, traverser la ligne des traqueurs, avec treize animaux derrière lui et gagner le versant opposé où, tranquille, il put rire avec sa harde du bon tour joué aux chasseurs qui les attendaient?

Les années suivantes, la guerre perdit de son intensité. L'ivresse du début ne se retrouvait pas. Ses hécatombes ne pouvaient se renouveler sur un gibier plus rare. Mais ses vieux routiers la menaient avec un art infernal et un armement exact et précis. Rap, cependant, ne se trouvait jamais en défaut pour deviner les manœuvres ennemies et les déjouer en hâte. Vaga, reprise une troisième fois après un intervalle de deux ans, demeurée dans sa harde après le temps du rut et celui de la mise bas, l'inquiétait et l'irritait dans son commandement

qu'elle bravait. Malgré l'âge qui aurait dû l'assagir, elle méritait encore ce surnom de *vagabonde* qui exprimait son goût du caprice et de la fantaisie. Ses jambes étaient si vites qu'elle paraissait voler. Mais elle se fiait à ses vols pour se permettre les hardiesses les plus téméraires. Aucune chèvre n'avait jamais osé reprendre aux hommes son chevreau. Cet exploit fabuleux l'avait-il grisée? Elle ne redoutait plus rien des guets-apens ni des embûches. Elle aurait passé au travers des balles. N'avait-elle pas proposé au mâle dont elle avait accepté ou sollicité pour la troisième fois les approches, d'installer leur remise au bord de la forêt de Venosc, parmi les vernes, à portée des gras pâturages réservés au gros bétail, afin d'assurer leur nourriture durant l'hiver ? Pour l'amener à la prudence, il avait fallu que Rap usât de brutalité.

Un jour, après une chasse qui s'était prolongée tard et au cours de laquelle la harde avait été menée si fort et si longtemps qu'elle avait dû se disperser, ne pouvant suivre son terrible chef, Vaga ne reparut pas. Vainement Rap lui avait signalé la paroi suspecte de Malhaubert. Elle s'était obstinée à se diriger de ce côté. Quand le soir eut tiré ses rideaux sur le drame et sauvé les chamois fourbus, il fit une chose qu'il n'avait jamais accomplie. D'habitude il ne se souciait pas des morts, ni même des blessés. C'était la part du destin : chacun remplissait le sien jusqu'au bout. Cette fois, au lieu de goûter le repos si péniblement gagné, il s'en alla, de son pas de fantôme qui ne déplaçait pas les pierres et courbait à peine les gazons, jusqu'au bord de la paroi. Là, il appela doucement : un bêlement plaintif, pareil à celui qu'il avait poussé, dans les temps, pour appeler sa mère assassinée. Le silence de la nuit qui l'enveloppait n'existait pas pour lui, qui percevait le mouvement d'une marmotte sortant du gîte pour humer l'air, le froissement d'une touffe d'herbe sous le vent, les mille bruits imperceptibles à une oreille d'homme que font les insectes et les végétaux dans leur apparent sommeil. Aucune voix ne lui répondit : Vaga n'était pas blessée. Vaga n'était pas chèvre à se rendre vivante, mais elle aurait pu se traîner, percée de coups de feu et perdant son sang, hors des poursuites sur quelque éboulis, dans un creux de rocher, parmi des touffes de rhododendrons. Il descendit jusqu'à la source où il savait que les traqueurs vidaient les victimes avant de les charger sur leurs épaules, les pattes

nouées. D'une verne éloignée il avait assisté à cet affreux spectacle. De ses naseaux ouverts il flaira le sol souillé où des restes d'entrailles traînaient encore sur des fougères froissées. Mais il ne renifla pas l'odeur de Vaga. Alors il rejoignit sa troupe qui dormait. Vaga la capricieuse reviendrait un jour ou l'autre.

Elle ne revint jamais. Elle eut le sort de ces disparus dont nul n'a retrouvé la trace, marins perdus en mer, guides happés par la montagne, soldats laissés sur le champ de bataille entre les lignes et que nul camp ne ramassera, femmes aimées et retombées dans l'oubli pareil à la mort. Il cessa de s'occuper d'elle. Regretta-t-il la préférée trois fois revenue sous ses étreintes ? ou ne fut-il pas fâché d'être débarrassé d'une indisciplinée dont l'exemple risquait d'énerver l'obéissance de la harde? Il était devenu, sous le poids des ans, un chef violent et atrabilaire, qui supportait mal la révolte, et Vaga le heurtait. Mais Vaga était Vaga. Elle pouvait tout se permettre, même de ne pas revenir, même de vivre ailleurs dans quelque autre canton du Val-Jouffrey, au delà de la brèche de Val-Senestre, même de mourir sans avertir personne.

VII

Fut-ce le dégoût de la société après le départ de Vaga, fut-ce plutôt le mépris du chef pour une troupe qui ne manœuvrait pas à sa guise et recélait des éléments de faiblesse et d'insoumission, Rap quitta la harde peu après et s'en fut vivre à part. Il devint un de ces boucs solitaires que les chasseurs connaissent bien pour les avoir observés souvent aux jumelles et les avoir plus d'une fois manqués : ils se dissimulent en effet plus habilement, ils éventent tous les pièges, ils sont toujours aux aguets et personne ne les gêne.

Rap s'installa dans un creux de rocher au Promontoire qui semble couper en deux le fond de la combe de Lovitel. Couché ou debout, il y était pareillement invisible. Il n'en sortait que pour aller paître les gazons voisins le matin et le soir. Les gardes avaient repéré sa retraite qui était inexpugnable. Les braconniers tentaient vainement de l'approcher, et les chasseurs de le cerner. Il se riait de ses ennemis. Découplait-on les chiens courants? il ne se dérangeait même pas s'il était

chez lui. Et s'il était au pâturage, il mêlait sa voie à celles des moutons ou des chèvres domestiques, ou remontait le cours d'un torrent, ou rejoignait traîtreusement de paisibles camarades sur qui il déchaînait la tempête; après quoi, il regagnait son gîte et en amateur écoutait la meute lancer et mener un autre gibier. Au traque, il traversait les traqueurs ou cachait son grand corps dans les vernes épaisses et laissait passer les hommes à côté de lui sans remuer, sachant que leurs sens sont plus bornés que ceux des bêtes. L'un d'eux, l'apercevant, ne dut-il pas lui allonger un coup de pied pour obtenir qu'il se levât? Rap, d'un saut, fut hors de sa vue.

Il ne songeait plus à se harder. Mais, dans l'arrière-saison, le vent glacé, parfois, lui apportait le parfum de quelque femelle en rut. Le désir, alors, le possédait furieusement et, abandonnant toute prudence, il s'élançait à sa poursuite. Malheur aux boucs assez audacieux pour lui disputer sa proie! Il se précipitait sur eux, formidable et pesant, et les roulait sans miséricorde. De ces combats farouches et meurtriers la neige piétinée portait les traces, quelquefois sanglantes.

Un jour, cette odeur lointaine et sauvage lui rappela des souvenirs perdus. Était-ce Vaga qui revenait? Il se mit en quête, plus profondément remué qu'à l'accoutumée, le corps tout secoué de frissons sous l'épaisse fourrure comme s'il était accessible au froid, et il découvrit, conduit par la bise, au bas d'un névé, au bord d'une source, une chevrette, toute tremblante devant le mâle, le fruit sans doute de la favorite, peut-être aussi le fruit de ses amours. Il n'eut que le temps de la flairer. Déjà un rival, plus jeune et plus vite, lui cornait la croupe avec une vigueur que la rage décuplait. Il se retourna et hésita. Mais il refusa la bataille. Il préférait son bien-être à son désir. Il n'avait pas reconnu Vaga.

Revenu de la vie de société, revenu de l'amour, qu'avait-il désormais à craindre? Ce fut l'orgueil, comme il arrive, qui le perdit. En septembre, pendant la saison des chasses, il avait dépisté si aisément l'ennemi qu'il en avait conçu le plus parfait mépris des hommes. La combe délaissée et la parole rendue aux seules cascades, il reprit tranquillement possession de son domaine. Du Promontoire il le pouvait cueillir tout entier d'un regard : le petit lac vert strié çà et là du panache blanc des eaux, les pentes violettes des âpres montagnes qui l'entourent

et qui s'y regardent, inachevées, et tout au fond les Grandes Rousses poudrées de neige. Le soleil d'automne distribuait au paysage de voluptueuses couleurs. Il faisait bon lui présenter ses flancs, recevoir ses dernières caresses. Rap jouissait des beaux jours sans méfiance. Vers midi, comme il dormait, repu de matricaire et de corne de cerf, non point dans sa remise, mais au hasard, sur des touffes d'airelles rouges, le menu bruit d'un caillou heurté le réveilla. A vingt pas de lui un homme à cheveux blancs le fixait des yeux, immobilisé lui-même par sa découverte. Ils se dévisagèrent une seconde. Le chamois se détendit en un bond prodigieux. L'homme épaula et tira.

Atteint au défaut de l'épaule, Rap retomba sur ses jambes raidies. Il eut la force de faire face à l'ennemi, la tête dressée et couronnée par les cornes courbes, retrouvant toutes les puissances de courage transmises par sa race et spécialement par sa mère, et peut-être, dans ses yeux fauves envahis déjà par les ombres, ramassant avec la combe de Lovitel et le paysage familier sa vie déjà longue et toujours libre, ses joies au pâturage et dans la course, ses randonnées, ses guerres, ses amours, Vaga. Et comme il demeurait debout, pareil à une statue, l'homme, le croyant blessé et prêt à repartir, allait décharger à nouveau sa carabine. Avant que partit la balle, Rap, d'un bloc, s'écroula.

VIII

Penché sur lui, son vainqueur le contemplait avec admiration, presque avec respect. La bravoure dans la mort fixe un caractère. Il chercha la blessure et découvrit un cœur broyé. Puis il soupesa le chamois :

« Oh ! oh ! murmura-t-il entre ses dents, ne pouvant contenir son étonnement et son allégresse, il a plus d'un mètre de long et près d'un mètre de haut, et il pèse quatre-vingt-dix ou cent livres... »

Mais il déchanta bien vite, songeant qu'il lui faudrait porter son gibier en franchissant le col de la Selle, car il était en faute et devait éviter les cabanes.

C'était un braconnier de près de soixante-dix ans, aux allures de grand seigneur, très haut de taille, très robuste, bien qu'alourdi par le poids des ans et par quelque graisse. Il avait

connu le luxe des refuges bien aménagés et des chasses gardées, la splendeur des battues aux chiens courants ou au traque, de joyeux hallalis et des curées chaudes, les gais retours de bataille et de victoire avec les plats de venaison arrosés de bourgogne et de champagne. Ses passions avaient dévoré sa fortune. Celle-ci, en dernier, avait survécu au désastre. Et il avait continué de chasser le chamois, gibier royal, seul digne de lui à son gré, dans les conditions les plus dures et les plus précaires quand il aurait eu le plus grand besoin de confort et de facilité : d'abord, sur les communaux, avec un permis régulier, couchant dans de mauvaises granges et partant avant l'aube pour pratiquer l'approche et prendre l'affût, et enfin sans permis, sur les cantons réservés, avec des abris incertains et sous la menace des gendarmes et des gardes. Mais il ne comparait aucune jouissance à celle d'abattre une de ces antilopes errantes qui semblent résumer en elles toute la rudesse et toute la grâce unies de la montagne. Il y goûtait l'ivresse qui nous vient du contact avec la nature, réservoir de nos forces, et il y puisait cette illusion de la jeunesse pareille à la douceur des soleils d'octobre.

Rap venait de lui apporter cette ivresse. Par plus d'un point ne ressemblait-il pas lui-même au chamois qu'il avait abattu ? A force de vivre, ne partageait-il pas la même aversion pour la société, le même goût de l'isolement, le même oubli du désir et de l'amour ? Quelque Vaga ne traversait-elle pas, de temps à autre, sa mémoire, quelque Vaga préférée, délaissée, disparue et peut-être vivante ? Ne préférait-il pas, comme lui, au reste du monde ces pentes raides, penchées presque à pic sur le lac de Lovitel, proche les neiges, ce rire éclatant des eaux, cette voix monotone et pourtant mystérieuse de la combe, cette paix ineffable de l'alpe que trouble la présence de l'homme ?

Et tout haut il constata :

— Nous sommes deux solitaires...

Cependant il souleva sa victime et la porta jusqu'à la source la plus rapprochée. Là il l'éventra et la vida, afin de l'alléger et de la conserver mieux, la bourra d'herbes et d'orties pour barrer le sang, lui ficela les jambes en réunissant celles de devant à celles de derrière, et la chargea sur ses épaules en passant la tête entre les pattes et le ventre. Dressé avec son trophée au-dessus de l'eau courante que bordaient de rouges

airelles, il se mit en marche pesamment, sous le soleil, après avoir bu à sa gourde un ample coup de vin, semblable à quelque berger antique offrant un bouc aux dieux.

Il commença de gravir les gazons glissants où mordaient les clous de ses chaussures. Il atteignit le lac supérieur de Planvinet, traversa le clapier, dépassa la cascade et aborda le passage. La sueur coulait sur son visage, mouillait les poils de sa poitrine ouverte. Écrasé sous le poids de la bête, il soufflait et ahannait, mais se hâtait pour devancer la nuit qui tombe si brusquement en automne. Aucune fatigue ne lui ferait abandonner sa proie qui, dès la descente et dans les villages, flatterait sa vanité, caresserait sensuellement son orgueil. L'orgueil ? ses atteintes étaient-elles donc plus dangereuses encore que celles de l'amour ?

Maintenant il s'engageait dans un couloir étroit qui lui ferait gagner du temps. Il ne calculait pas avec sa résistance physique, avec son âge. Ne venait-il pas de retrouver sa jeunesse ? Le piolet dans la main droite, la gauche assujettissant le fardeau, gêné par sa carabine, il montait lentement, pas assez lentement, en tâtant les pierres qui, parfois, roulaient et menaçaient de l'entraîner. Tout à coup il fut pris de vertige, tourbillonna sur lui-même et tomba face au ciel, ayant machinalement des deux bras redressés retenu le bouc pour le garder. Son grand corps continua de glisser, descendit la longueur de quelques pas et se fixa. Le cœur de l'homme avait faibli, broyé par l'effort comme celui de la bête par la balle. Et ses yeux démesurément ouverts s'emplirent de l'azur déjà coloré par le couchant.

On le retrouva dans cette position, la tête renversée en arrière et appuyée sur le ventre du chamois. Ainsi moururent, dans leur montagne, les deux solitaires. Ainsi la montagne vengea-t-elle sur l'homme le meurtre de l'un de ses fils les plus fiers et les plus libres...

HENRY BORDEAUX.

UNE NOUVELLE FAMINE EN RUSSIE

La mauvaise récolte vient de Dieu : la famine est l'œuvre des hommes. Par cette courte formule, l'expérience séculaire des paysans russes a exprimé la relation qui existe entre un fait de nature et un désastre social. Les événements, dont nous sommes témoins en Russie depuis plusieurs années, confirment de nouveau le fait que la destruction des conditions normales de l'activité humaine met l'homme à la merci des phénomènes de la nature, contre lesquels la lutte, dans d'autres conditions, aurait été possible avec succès. La tentative bolchéviste d'implanter le communisme dans tous les domaines de la vie économique et, en particulier, dans l'agriculture, fait retourner la population russe, avec une logique de fer, — et malgré les énormes richesses du sol, — à la vie primitive du XIVe et du XVe siècle et la plonge dans la misère, les maladies et la famine.

De cette vérité d'expérience la situation actuelle est une tragique illustration. Le pays, qui possède dans le domaine agricole des possibilités illimitées, est menacé d'une nouvelle famine. De nouveau réapparaît le terrible spectre de la famine de l'année 1921.

SURFACE ENSEMENCÉE ET RENDEMENT

La productivité brute de l'agriculture, notamment pour les céréales, est réglée par deux conditions : la surface ensemencée et le rendement des récoltes.

Quelle a été l'influence du régime bolchévique sur ces deux éléments de la productivité agricole ?

Suivant la règle que nous nous sommes imposée dans nos précédentes études, nous n'utiliserons, au cours de celle-ci, que des données empruntées à la presse soviétique, qui, bien entendu, présente toujours la situation sous l'aspect le plus favorable.

La statistique soviétique, publiée dans *la Vie économique* (1), donne les chiffres suivants, pour les dimensions de la superficie emblavée pendant les quatre dernières années de la domination soviétique.

1920	62 300 000	déciatines (ou hectares).
1921	55 100 000	—
1922	49 300 000	—
1923	60 000 000	—

Ces données montrent nettement la diminution régulière de la superficie emblavée, pendant la période de l'application par les bolchévistes du « communisme militaire », période au cours de laquelle ils tentaient, par l'emploi de la terreur, d'implanter dans les campagnes le communisme intégral. Une certaine augmentation de la superficie emblavée s'est produite au moment de l'application, en 1922, de la nouvelle politique économique, appelée *Nep*, qui a reconnu le droit de propriété du paysan sur les produits de sa terre.

Comparons les chiffres ci-dessus avec les chiffres qui concernent le développement de la superficie emblavée pendant la période d'avant la guerre.

1883-1887	59 982 000	déciatines.
1893-1895	60 352 900	—
1896-1900	64 145 000	—
1901-1905	69 049 000	—
1906-1910	70 579 000	—
1911-1913	72 504 000	—

De l'année 1885 jusqu'à l'année 1913, la superficie s'était accrue de 12 522 000 déciatines, soit de 20,9 pour 100 (2).

Malgré la guerre et le ralentissement temporaire du développement de l'agriculture, occasionné par le départ des hommes adultes, à la suite de la mobilisation, la superficie emblavée en 1916 était encore de 79 167 000 déciatines.

Toujours d'après les sources soviétiques, la superficie embla-

(1) *Vie économique*, nos 4, 165, 167 et 173 de l'année 1923.
(2) Broutskous, *l'Économie de l'agriculture.*

vée en 1924 se serait accrue, par rapport à l'année 1923, de 7 pour 100, et atteindrait environ 63 200 000 déciatines. Mais cette affirmation peut être mise en doute : en effet, le directeur du département des Prêts du commissariat de l'Économie nationale, dans une déclaration publiée par la presse soviétique, s'est borné à dire que le maintien du niveau ancien doit être considéré comme un succès. Par conséquent, on sera sans doute aussi près que possible de la vérité en admettant que la superficie emblavée de 1924 n'a pas dépassé 60 000 000 de déciatines.

Voyons maintenant quel a été le rendement moyen des récoltes en Russie au cours de ces dernières années.

On possède les données suivantes sur ce rendement, pendant les années 1916-1923 :

RENDEMENT MOYEN PAR DÉCIATINE, EN POUDS.

Années.	Céréales d'automne.	Céréales de printemps.	En moyenne.
1916.	63	49	56
1917.	43	40	41,5
1918.	41	33	37
1919.	39	39	39
1920.	29	23	26
1921.	32	26	29
1922.	45	36	40,5
1923.	»	»	40

Analysons maintenant les résultats de la récolte de 1924. Mais d'abord, et une fois de plus, notons combien les estimations présumées des personnalités et des institutions officielles soviétiques s'éloignent de la réalité, dans le sens de la surestimation. A l'heure actuelle, les bolchévistes, selon la déclaration de Rykoff, estiment la récolte à 2 786 millions de pouds (1). Le président du Bureau central de statistique, Popoff, croyait même que la récolte serait de 3 300 à 3 500 millions de pouds. Pour obtenir la récolte indiquée par Rykoff, il faudrait que le rendement moyen par déciatine dépassât 44 pouds. Nous aurons à voir dans quelle mesure ces estimations concordent avec les données ultérieures sur la récolte, en 1924, publiées dans la même presse soviétique.

(1) 1 poud = 16 kilogrammes.

LA RÉCOLTE DE 1924

Si nous prenons, pour exprimer les coefficients du rendement de la récolte, le système de notations sur cinq points : (5 : *bonne récolte*, — 4 : *au-dessus de la moyenne*, — 3 : *moyenne*, — 2 : *au-dessous de la moyenne*, — 1 : *mauvaise*), nous voyons qu'en 1924, le coefficient général pour toute la Russie est tombé, en comparaison de celui de 1923, de 14 pour 100. Il était de 2,8 en 1923 et est de 2,4 seulement en 1924.

Pour l'Ukraine, le coefficient est tombé encore plus bas. En 1923, il était de 3,3; en 1924, il est seulement de 2,4, c'est-à-dire qu'il a diminué de 25 pour 100. Si nous observons les coefficients du rendement de la récolte dans les différentes régions, nous arrivons au même résultat : l'abaissement du rendement en 1924, et cela dans les régions les plus productives. Dans son numéro du 16 juin 1924, *la Vie économique* publie le tableau suivant qui caractérise, d'après le système de notations que nous venons d'indiquer, l'état des céréales suivant les régions :

Régions.	Seigle d'hiver.	Froment.	Moyenne pour tous les blés.
Consommatrices . . .	2,9	2,7	2,5
Productrices	2,5	2,4	2,5
Crimée	2,0	1,9	2,1
Ukraine	2,5	2,2	2,1
République de Kirghis.	2,3	2,3	2,4
Sibérie	3,1	3,1	2,9
Toute la Russie. . . .	2,6	2,4	2,5

Dans certaines contrées, la situation est encore pire. Dans la zone agricole centrale, la situation des céréales, du froment de printemps est estimée à 1,5; dans la région de la Volga à 1,9; dans la région de la Volga inférieure, le seigle et le froment à 1,6; dans le Sud-Est et dans l'Ukraine de la rive gauche du Dnieper à 1,9.

De même qu'en 1921, il existe, en 1924, des régions, où le rendement net des céréales représentera des quantités infimes de 2 à 3 pouds par personne en moyenne. Dans certaines provinces, une partie des emblavures a totalement péri.

Le Bureau statistique central soviétique divise tout le ter-

ritoire de la Fédération des républiques soviétiques socialistes en trois zones :

1) *Zone de la mauvaise récolte*, — avec un coefficient, qui ne dépasse pas 1,9 pour 100; à cette zone appartiennent en 1924 les gouvernements du Sud-Est et ceux de la Volga, avec une superficie emblavée de 10 millions de déciatines, ce qui représente environ 15,2 pour 100 de la superficie emblavée totale.

2) *Zone de la récolte au-dessous de la moyenne*, — avec un coefficient 2 à 2,5; elle englobe la plus grande partie des régions productrices, y compris l'Ukraine; la superficie emblavée de cette zone est de 30,05 millions de déciatines, soit 45 pour 100 de la superficie emblavée totale.

3) *Zone de la récolte moyenne*, — avec un coefficient 2,6 à 3 et au-dessus, contenant la plus grande partie des régions consommatrices avec une superficie emblavée de 26,23 millions de déciatines, soit 40 pour 100 de la superficie emblavée totale (1).

D'après ce tableau, on voit que la mauvaise récolte, qui a frappé 60 pour 100 de la superficie emblavée, atteint surtout les régions productrices qui fournissaient, en général, et qui, en particulier l'année précédente, avaient fourni la plus grande partie de la récolte totale. En 1923, elles avaient produit (zone productrice, Sud-Est, Ukraine) 2 126 500 pouds, soit 77 pour 100 de la récolte totale. Le fait que ce sont précisément ces régions qui sont frappées par la mauvaise récolte, acquiert une importance qui ne saurait échapper à personne.

La récolte moyenne n'est attendue, en 1924, que dans un seul gouvernement de la région productrice (Kouban et Mer Noire) et en Sibérie; en revanche, la mauvaise récolte et la famine atteignent vingt-trois gouvernements et provinces,

(1) Pour comprendre la signification de cette division du territoire en zones : de la mauvaise récolte, de la récolte au-dessous de la moyenne et de la moyenne récolte, il est utile de comparer les données, que nous venons de citer, avec les données publiées dans l'article de Pachkovsky : *Les résultats de la récolte en 1923* (*Vie économique*, du 1er octobre 1923). On a récolté en 1923 :

Zone consommatrice.	446,6	millions	de pouds.
Zone productrice.	362,5	—	—
Sud-Est.	225,5	—	—
Sibérie.	143,8	—	—
République de Kirghis. . . .	39,6	—	—
Ukraine	1.038,6	—	—

et quelques régions de l'Ukraine et de l'Extrême-Orient.

Pour l'année en cours, les données de la Direction centrale statistique classent la région du sud-est dans la zone de la très mauvaise récolte; dans plusieurs endroits de cette région, la récolte a péri totalement. Cette région ne donnera même pas la moitié de ce qu'elle a fourni l'année dernière; la diminution de la récolte y est estimée à environ 112 millions de pouds. En Ukraine, la récolte ne dépassera pas 670 millions de pouds, soit une diminution de 368 millions de pouds, ou de 35 pour 100. La région consommatrice, qui, en 1923, avait fourni 30 pour 100 de la récolte totale, a aussi beaucoup souffert. La récolte y est tombée de 20 pour 100 : soit une diminution de 172 millions de pouds.

Les régions qui n'ont pas souffert cette année de la mauvaise récolte, d'après les données de la Direction centrale de statistique, sont la République de Kirghis et la Sibérie, qui avaient fourni l'année précédente 630 millions de pouds, soit 23 pour 100 de la récolte totale. Si l'on admet même que la récolte dans ces régions s'est élevée à 33 pour 100 (chiffre certainement exagéré), l'augmentation de la récolte en pouds ne se chiffre pas à plus de 209 millions.

En totalisant, nous arrivons à la constatation que le manque de céréales s'élève (pour les trois zones) à 650 millions de pouds, tandis que l'excédent (en Sibérie et en Kirghisie) atteint à peu près 209 millions de pouds.

Ainsi, de l'analyse des données soviétiques nous tirons la conclusion, que la récolte brute de l'année courante, si on la compare avec la récolte de 1923, accuse une diminution d'à peu près 440 millions de pouds; c'est-à-dire que le chiffre total de la récolte, même dans le cas le plus favorable et si l'on y comprend les pommes de terre, n'excédera pas 2310 millions de pouds.

LES BESOINS DE LA POPULATION

Dans quelle mesure cette récolte peut-elle satisfaire les besoins de la population ?

Nous avons, concernant les besoins de la population en céréales, trois estimations qui nous sont fournies par la presse soviétique : 1) l'estimation de Lositzky (*Vie économique* du 30 mai 1924); 2) l'estimation de Doubenetzky, rapporteur du

Bureau central de statistique (*Vie économique* du 31 mai 1924); et 3) l'estimation du Bureau central de statistique (*Vie économique* du 20 juillet 1924).

	Estimation de :		
	Lositzky	Doubenetzky	Bureau central.
I. Population rurale.			
a) Pour l'ensemencement. .	581	542	555
b) Pour l'alimentation de la population	1 440	1 338	1 322
c) Pour la nourriture du bétail et de la volaille. . .	417	385	366
Total . . .	2 438	2 265	2 243
II. Population urbaine.			
Alimentation de la population et nourriture du bétail et de la volaille . .	290	272	272
III. Autres besoins.			
a) Alimentation de l'armée.	42	42	30
b) Alimentation de la Transcaucasie et du Turkestan.	12	12	12
Total . . .	2 782	2 591	2 557

Le lecteur se rend compte, sans que nous ayons à le redire, que ces diverses estimations sont toutes nettement optimistes. L'estimation même de Lositzky, qui donne le chiffre de besoins le plus élevé, est au-dessous de la réalité; en effet, dans le calcul de la ration moyenne annuelle par personne, Lositzky part de chiffres minima; la ration annuelle normale est, en fait, supérieure de 0,6 jusqu'à 1,8 pouds. Mais acceptons son estimation et, pour la récolte brute, acceptons celle non moins optimiste du Bureau central de statistique, qui l'évalue à 2 600 millions de pouds : nous arrivons à un déficit dépassant 180 millions de pouds eu égard aux seuls besoins minima de la population.

Prenons maintenant l'estimation de Doubenetzky (2 591 millions de pouds) ou même celle du Bureau central de statistique (2 557 millions de pouds) ? Il ne faudra pas moins conclure à l'insuffisance de la récolte. Il ne resterait en effet, — si l'on accepte ces estimations, — qu'un excédent maximum de 43 millions de pouds correspondant aux besoins minima d'une semaine pour l'alimentation de l'ensemble de la population : dans de

pareilles conditions, la population aurait inévitablement à souffrir du manque de céréales.

Le pouvoir soviétique lui-même est obligé d'en faire l'aveu : le Comité central du parti communiste, dans son appel adressé aux membres du parti à l'occasion de la mauvaise récolte, et publié dans le numéro du 25 juillet 1924 de *la Vie économique*, évalue pour cette année le nombre présumé des personnes atteintes de la famine à 6 ou 7 millions.

L'importance vraie du désastre est beaucoup plus grande. Ce sont en réalité 250 millions de pouds de céréales qui manqueront cette année pour satisfaire aux besoins minima de la population.

D'après la dernière estimation, communiquée par Popoff à la réunion de la Présidence du Conseil supérieur de l'Économie nationale, la récolte brute en céréales n'atteindra pas plus de 2600 millions de pouds; en ajoutant les reliquats de l'année précédente, on arrive à un total maximum de 2662 millions (1). Encore, aux dernières nouvelles, le tableau était-il beaucoup plus sombre. C'est un article de Popoff lui-même, également inséré dans le *Journal du Commerce et de l'Industrie* du 16 juillet 1924, qui nous apprend que les régions de la mauvaise récolte (dont la notation ne dépasse pas 1,9) et de la récolte au-dessous de la moyenne (de 2 à 2,9) forment un territoire de plus de 40 millions de déciatines avec une population agricole de 49 222 000 âmes. Dans d'autres régions, notées comme régions à récolte moyenne, en certains endroits la récolte ne dépasse pas 2,9, c'est-à-dire qu'elle est en fait au-dessous de la moyenne. Même, abstraction faite de ces régions, on arrive à la conclusion que *2/3 de toute la superficie emblavée de cette année (66 millions de déciatines d'après les données soviétiques officielles) et la moitié de la population agricole sont frappées par la disette.*

DANS L'ATTENTE DE LA FAMINE

Dès maintenant se dresse devant une population affolée le spectre de la famine. Le pouvoir soviétique a beau multiplier les efforts pour calmer les inquiétudes grandissantes, efforts dictés par des raisons de politique intérieure, surtout par les

(1) *Journal du Commerce et de l'Industrie* du 16 juillet 1924.

considérations financières internationales et le pressant besoin d'un emprunt extérieur, les terreurs de la famine de 1921 hantent tous les esprits. D'autant plus que la disette de cette année frappe les gouvernements déjà atteints par la famine en 1921 (notamment les gouvernements de Saratoff, Samara, Simbirsk, la Commune allemande, gouvernements de Tzaritsine, d'Astrakhan, du Donetz, d'Odessa, de Poltava et d'Ekaterinoslav).

L'inquiétude populaire commence à trouver écho dans la presse soviétique. La *Pravda*, dans son numéro du 26/VI, écrit : « De la Volga inférieure, du coin sud-est de la Russie soviétique, rampent, roulent, croissent les vagues d'inquiétude. Elles se propagent en cercles dans le pays, elles s'agitent autour de la capitale, elles trouvent un écho malveillant à l'étranger, chez nos ennemis. Les gens venant de la Volga inférieure, tous d'une seule voix, avec des yeux grands ouverts, parlent du désastre. Les prix des céréales ont fait un bond, les marchands énergiques s'empressent de ne pas laisser passer les grains, des poltrons prévoyants traînent vers leur demeure des sacs pleins de grains, des millions de pauvres, dont les joues ne sont pas encore arrondies depuis la terrible famine, restent immobiles dans les abîmes du désespoir; maintenant tu n'échapperas pas! La terreur de 1921 s'étire à moitié réveillée et cherche avec ses mains crochues à embrasser l'espace le plus grand. »

La situation est tellement sérieuse que les *Isvestia* eux-mêmes sont forcées d'écrire dans leur numéro du 25 juin : « Nous ne partageons pas l'optimisme officiel »; et le publiciste officiel soviétique Stekloff déclare ouvertement : « Tout un groupe de provinces est menacé de la disette et quelques-unes de la famine; cela nous force de sonner à temps l'alarme; il est nécessaire de se préparer pour combattre le désastre possible. » Mais le désastre est déjà arrivé.

LA HAUSSE DES PRIX DES CÉRÉALES

C'est le niveau des prix des céréales qui est le baromètre le plus impartial et le plus sensible des résultats de la campagne agricole. Or, nous voyons qu'au fur et à mesure des renseignements exacts qui parvenaient sur la récolte de 1924, les prix des céréales n'ont cessé de monter. Le *Journal du Commerce et de l'Industrie*, dans les n^os^ des 8 et 31 juillet, a publié le tableau

suivant de l'augmentation des prix du seigle et du froment pendant la période du 11 juin au 11 juillet 1924 :

HAUSSE DES PRIX PENDANT UN MOIS

(*Prix d'un poud en kopecks*)

Régions.	Seigle.		Froment.		Avoine.		Orge.	
	11/VI	11/VII	11/VI	11/VII	11/VI	14/VII	11/VI	11/VII
Consommatrice.	100	117	152	157	111	121	114	121
Productrice . .	88	117	138	161	80	120	87	104
Volga	109	130	168	221	91	140	91	140
Volga inférieure.	136	140	175	197	129	157	122	139
Sud-Est	62	87	121	139	90	134	66	83
Crimée.	86	88	148	135	126	165	104	96
Sibérie.	77	74	149	127	86	83	85	79
Ukraine	65	98	118	155	103	116	79	112
Moyenne pour la la Russie. . .	79	101	128	162	93	121	82	107

Il résulte de ce tableau que l'augmentation des prix, pendant cette période ne dépassant pas un mois, a été en moyenne de 15 à 40 pour 100.

Le fait que cette augmentation n'est le résultat ni de la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie, ni de causes économiques spéciales quelconques, mais bien de la mauvaise récolte des céréales et fourrages, est confirmé par la chute prodigieuse du prix du bétail survenue en même temps que la hausse des prix des céréales dans toute la zone frappée par la disette : les paysans vendent leur bétail presque pour rien, afin de se procurer quelque argent nécessaire à leur assurer la nourriture quotidienne ; ils préfèrent vendre le bétail plutôt qu'attendre sa perte du manque de fourrage.

La *Pravda*, dans son numéro du 20 juin 1924, écrit : « L'intensification des conséquences de la sécheresse se produit à l'heure actuelle de la façon suivante : sur les marchés des arrondissements Kamychinsky et Novoousensky, dans les villages et les communes, les prix des céréales augmentent rapidement, tandis que les prix du bétail baissent avec la même rapidité. De l'autre côté de la Volga, le froment est acheté 3 r. 50 c., le seigle 2 roubles le poud, tandis que pour le bétail, au marché de Kamychine on paye pour une brebis 3 roubles, pour une vache 15 à 20 roubles. Nous assistons à

la ruine de l'économie paysanne. A peine relevé du désastre de 1921, le paysan se hâte, non sous l'influence de la disette, mais troublé par le spectre de la famine, de se procurer la nourriture, au risque même de périr : le paysan aura pendant un certain temps du pain sur sa table, mais l'économie paysanne disparaîtra. Le bétail, le cheptel mort et vivant, pourront très vite disparaître de ces régions. Faut-il dire que cette conséquence de la sécheresse sera plus désastreuse pour l'économie paysanne que la sécheresse elle-même ? »

Dans le numéro du 26 juin, la même *Pravda* communique les renseignements suivants du gouvernement de Tsaritsine (Volga inférieure) : « Les marchés locaux sont saturés de bétail, que les paysans y amènent pour le vendre, car, dès maintenant, on ne peut plus le nourrir. Le bétail se vend à des prix extrêmement bas : les vaches sont payées 20,15 roubles et même au-dessous; un cheval est payé 3 *tchervonetz* (30 roubles). Le prix des céréales en grains a augmenté en l'espace de trois semaines de 150 pour 100. Une aide immédiate et large est de toute nécessité, car la province elle-même, qui a souffert de la disette de 1921, ne peut pas lutter par ses propres forces contre le désastre. Dans certaines parties de la province, la population, craignant la répétition des terreurs de la famine de 1921, part en quête de contrées meilleures. »

Concernant l'Ukraine, *la Vie économique* dit : « Pour la dernière décade de juin, on remarque une sensible hausse des prix des céréales et une baisse des prix de la viande, qui sont maintenant inférieurs à ceux d'avant la guerre. » Mais les conséquences de la mauvaise récolte ne se bornent pas à la hausse de prix des céréales et à la vente du bétail et du cheptel à des prix dérisoires. Ces conséquences se font sentir dès maintenant sous une forme encore plus intense, témoignant de l'acuité du désastre qui frappe la Russie cette année.

LA PANIQUE. — L'ÉMIGRATION DES PAYSANS ET LES ÉMEUTES DE LA FAIM

L'exode est commencé : les habitants des contrées éprouvées par la disette se sont mis en route, quittant leurs habitations pour tenter d'atteindre les régions relativement moins frappées.

Il en résulte des conflits qui mettent aux prises les fugitifs

affamés avec le Pouvoir et la population des régions « non atteintes du désastre ».

Voici quelques faits de ce genre, relatés par la presse soviétique. Le mouvement des « affamés » est signalé par elle dans les gouvernements de Tzaritsine, Astrakhan, dans l'arrondissement de Salsk de la province du Don, dans le gouvernement de Stavropol. La population quitte ses chaumières, et, avec les restes du bétail, se dirige vers les contrées moins atteintes. Ceux qui restent dans les villages se hâtent de vendre à vil prix le bétail et le cheptel et s'approvisionnent en céréales.

Par un ordre télégraphique du Conseil des commissaires du peuple au Comité exécutif du gouvernement de Tzaritsine, il est prescrit à celui-ci d'empêcher, *manu militari*, l'émigration sans permission des paysans souffrant de la famine, vers les régions du Caucase septentrional, où la situation agricole est aussi menaçante. En réponse, le Comité exécutif du gouvernement de Tzaritsine télégraphie que les paysans, qui ont été atteints de la famine pendant deux années consécutives, et qui maintenant ont perdu tout espoir de voir la situation s'améliorer, la sécheresse durant toujours, émigrent en masse. Ils ferment leurs maisons et se dirigent surtout vers le Sud en emmenant le bétail qui leur reste.

De nouveau ressuscite le « miechetchnitchestvo » (1) de triste mémoire, si répandu pendant la période du « communisme militaire », quand on transportait dans des sacs (miechok) des vivres d'une contrée dans une autre.

Dans le numéro du 26 juin de *la Vie économique*, se trouve une dépêche de Kazan qui dit : « La hausse des prix est la suite de l'arrivée des « miechetchniki » du Sud, et principalement de la Volga inférieure, où les champs et les prairies sont brûlés. »

Et voici que réapparaissent d'autres souvenirs de 1921, notamment, les « émeutes de faim ».

La presse soviétique est pleine de communications sur des troubles provoqués par la famine, dans les villes et dans les campagnes. A Moscou, affluent des nouvelles alarmantes concer-

(1) De « miechetchniki », qui signifie porteurs de sacs. Depuis le bolchévisme, par suite du mauvais approvisionnement pendant les années de mauvaise récolte, les paysans, et même les habitants des villes, s'en vont à la recherche de la farine et l'apportent dans des sacs sur leur dos à des distances de centaines de kilomètres.

nant les révoltes des paysans, dans plusieurs gouvernements du Sud-Est. Les plus forts troubles ont été enregistrés dans les gouvernements de Tzaritsine, et dans les districts nord du gouvernement d'Astrakhan. Dans ces provinces ont eu lieu des meurtres de fonctionnaires soviétiques et « d'ouvriers du parti », envoyés spécialement pour calmer les paysans. A Saratoff, à la réunion provinciale des représentants des organisations pour l'achat des céréales, il fut décidé d'urgence de s'adresser au Gouvernement pour lui demander de faire garder les dépôts de céréales par la force militaire dans les gouvernements de Saratoff, de Tzaritsine et de Penza, dix-huit cas ayant été constatés de dépôts saccagés par des paysans affamés. A Tzaritsine, six boulangeries, beaucoup de petites boutiques dans les marchés et seize magasins de produits alimentaires, ont été pillés.

On communique de Rostoff-sur-Don : « Les Cosaques du cordon défensif, qui protégeait les frontières de la province du Don de la masse des paysans affamés fuyant le gouvernement de Tzaritsine, après la première collision avec les foules affamées, pendant laquelle trois paysans mineurs ont été blessés, ont abandonné la garde et sont retournés avec armes et chevaux dans leurs villages. » Il a fallu envoyer de la cavalerie régulière pour garder les frontières de la province.

On pourrait citer beaucoup d'autres faits du même genre.

LES CAUSES DE LA FAMINE

Quelles sont donc les causes de la mauvaise récolte qui sévit en Russie cette année et fait peser sur le pays la menace d'une famine malheureusement inévitable ?

Le pouvoir soviétique défend avec force, dans ses publications officielles et dans la presse, la thèse, d'après laquelle la seule cause de la famine résiderait dans les conditions météréologiques extrêmement défavorables, auxquelles s'ajoutent les dommages résultant de phénomènes naturels, tels que les ravages causés par les animaux et les insectes nuisibles (les taupes, les rats des champs et les sauterelles). Il ne fait aucune mention des conditions créées par le régime bolchévique, qui expliquent comment le mal causé à l'agriculture par les facteurs naturels, a pu prendre les proportions désastreuses d'une famine.

Nous n'avons garde de méconnaître que les causes de famine, énumérées ci-dessus, ont réellement existé en 1924. La récolte a souffert, en partie, de la trop grande abondance des pluies (c'est le cas de quelques districts dans le Nord-Ouest et dans la zone consommatrice, par exemple dans les gouvernements du Nord-Dvinsk et Viatka), en partie, de l'excessive sécheresse (Ukraine, Sud-Est et gouvernements de la Volga). Dans certains districts ont sévi des froids exceptionnels (Sibérie). Quant à l'apparition en masse des animaux nuisibles, elle a été signalée dans plusieurs districts. En Sibérie, par exemple, apparition en masse, dans le gouvernement de Novo-Nikolaevsk des vers, qui dévorent les racines de froment. Dans la région transbaïkalienne, la surface frappée par la volée de printemps des sauterelles (surtout dans les districts de Tchita) est estimée au-dessus de 40 000 déciatines. La cause de cet accroissement du nombre d'animaux nuisibles est d'ailleurs évidente : c'est une conséquence de la régression générale de l'agriculture. Les paysans n'ont pas les moyens nécessaires pour lutter. Les anciens « zemstvos » qui luttaient avec succès contre les animaux et les insectes nuisibles, ont été anéantis par les bolchévistes. Toutes les mesures de lutte, dont parle beaucoup la presse soviétique, ne sont que du bluff, faute de l'argent que le pouvoir soviétique s'abstient soigneusement de fournir.

Ce que nous tenons à établir, c'est que ces conditions météorologiques et phénomènes naturels ne sont ni les seules causes, ni les causes principales de la famine. Il s'y ajoute tout un ensemble de conditions, qui doivent être mises exclusivement sur le compte de la ruine économique, créée par le bolchévisme et, en particulier, sur le compte de l'affaiblissement de l'économie paysanne (1).

Cet ensemble de conditions a provoqué la régression technique, l'affaiblissement économique et la ruine de l'agriculture russe. Nous avons cité plus haut des données concernant la diminution de la superficie emblavée sous le régime du pouvoir soviétique. Comparée à l'année 1916, l'année courante accuse une diminution d'environ 25 pour 100. En 1922, cette diminution excédait 37,5 pour 100. Cette diminution quantitative

(1) Voir notamment dans la *Revue* nos articles *Sixième année de dictature bolchévique* et *la Terre aux paysans*.

de la production agricole a été suivie, comme nous l'avons indiqué dans nos précédents articles, de l'affaiblissement qualitatif de l'économie paysanne et de l'abaissement du rendement des récoltes.

La situation du cheptel vivant et mort et de l'outillage tout entier de l'économie paysanne force les paysans ruinés à revenir aux moyens les plus primitifs du travail agricole.

La diminution du nombre du bétail, conséquence des réquisitions brutales, des maladies, de la famine, a atteint des proportions vraiment désastreuses. De 21 000 000 de chevaux il reste moins de 9 000 000. Le nombre d'exploitations paysannes ne possédant pas de chevaux a considérablement augmenté. Le bétail à cornes qui comptait 22 000 000 de têtes a diminué de moitié; le nombre des brebis est tombé de 79 000 000 têtes à 13 000 000, soit plus de 83 pour 100. Cette diminution du bétail a eu pour conséquence le manque d'engrais animal et l'épuisement total du sol, car, dans les conditions actuelles, il ne saurait être question d'engrais chimiques.

Le cheptel mort (machines et outils agricoles) se trouve dans une situation non moins lamentable. Avant la guerre, on importait en Russie pour 52 millions de roubles-or de machines et outils agricoles. La valeur de la production intérieure atteignait 52 millions de roubles par an. Maintenant, l'importation n'existe plus. Quant à la production intérieure des machines agricoles, elle a diminué de 87 pour 100. Dans plusieurs régions, (par exemple dans le gouvernement de Samara), 45 pour 100 des paysans ne possèdent aucun cheptel mort (1).

Il est évident que la terre ne recevant pas d'engrais, à peine labourée par des procédés et outils primitifs, souffrant du manque de force vive (chevaux et bœufs), ne peut donner des récoltes suffisantes et qu'à la première apparition de conditions atmosphériques défavorables, elle se transforme en un désert infertile. Le terrain se change en marécages, puis se dessèche et se couvre de mauvaises herbes.

On ne peut espérer aucune amélioration de cette triste situation de l'agriculture, sous le régime bolchévique. Outre les conditions politiques et juridiques, qui empêchent le paysan russe de développer et de renforcer son exploitation, il y a des

(1) D'après les données de la presse soviétique pour l'année 1923 (*la Vie économique*, n° 100).

causes purement économiques, qui rendent cette amélioration impossible. La raison fondamentale en est l'exploitation économique de la classe paysanne, exploitation qui forme la base même du régime soviétique.

Si bas que soit tombée la productivité de l'agriculture russe, elle reste la seule source de revenus réels, la seule où le pouvoir soviétique peut puiser les moyens nécessaires à son existence et à la propagande de la révolution mondiale à l'extérieur. Aux premières années de la domination bolchévique, le pouvoir soviétique avait encore quelques ressources héritées du régime précédent, aux dépens desquelles il pouvait subsister : les provisions en matières premières, l'or, le revenu de l'émission du papier-monnaie. Maintenant, ces ressources ont disparu. Le commerce privé, qui avait essayé de renaître pendant la période du *Nep*, est de nouveau écrasé, depuis que l'influence prédominante est passée aux communistes de gauche, après la mort de Lénine. On ne peut plus tirer aucun revenu du commerce privé. Il ne reste qu'une seule ressource : l'exploitation des paysans au bénéfice de l'État soviétique, c'est-à-dire au bénéfice du parti communiste.

Cette exploitation se poursuit ouvertement, cyniquement. Tout l'appareil économique et administratif de l'état soviétique est dirigé vers ce but et y est adapté. Nous avons déjà exposé dans notre article, *Sixième année de dictature bolchévique*, les mesures de la politique fiscale et celles de la politique des prix, à l'aide desquelles s'opère cette exploitation des paysans. Nous avons cité des régions où le payement des impôts exige des paysans plus de 50 pour 100 de la récolte brute, ne leur laissant que le quart de la quantité de céréales nécessaire à la satisfaction des besoins alimentaires calculés par les statisticiens soviétiques. Dans ces conditions, le déclin de l'économie paysanne est inévitable : il en résulte que le paysan est dans l'impossibilité de lutter contre des conditions naturelles défavorables.

Aussi bien, l'influence pernicieuse du régime bolchévique sur l'économie paysanne russe ne se limite pas aux effets, dont nous venons de parler. Dans les conditions normales, le paysan russe avait pour parer aux risques de la sécheresse et de la disette un moyen élémentaire : il gardait par devers lui un stock suffisant de grains. Ce stock lui donnait la possibilité de

passer l'année de la mauvaise récolte sans épuiser totalement les forces de son exploitation. La politique économique et fiscale du pouvoir soviétique a rendu impraticable cette assurance que par le paysan prenait contre la famine. Au début, les réquisitions (*prodrazverstka*); ensuite, l'impôt en nature (*prodnalog*); actuellement l'impôt agricole unique et la politique du pouvoir soviétique en matière d'exportation ont enlevé à la campagne russe les derniers restes des céréales. Les paysans n'ont aucune possibilité de former des réserves quelconques. C'est pour cette raison que chaque mauvaise récolte se transforme en une catastrophe, en une famine, d'où il n'y a qu'une seule issue, la mort d'inanition sur place ou des épidémies pendant les émigrations à la recherche du pain.

Telle fut la situation en 1921 : telle sera encore la situation en 1924.

MESURES PRISES PAR LE POUVOIR SOVIÉTIQUE EN VUE DE LA FAMINE

En face de cette situation, comment réagit le pouvoir soviétique? Quelles mesures a-t-il en vue et qu'a-t-il déjà fait pour venir en aide à la population?

Il faut signaler ici le double jeu auquel se livre le gouvernement des Soviets. D'un côté, dans les communications officielles de ses représentants, il s'efforce par tous les moyens d'étouffer les bruits relatifs à la famine, pour faire croire à la population et surtout à l'étranger que tout va bien dans ce domaine. D'un autre côté, il cherche à donner l'impression qu'il veut sérieusement lutter contre la famine, et cela dans le même moment où il tâche d'exporter à l'étranger les céréales nécessaires à l'alimentation de sa propre population affamée.

Un des membres en vue du Commissariat de l'agriculture, Teitel, déclare qu'il est nécessaire de « s'orienter en prévision d'une récolte moyenne. » Stekloff souligne l'influence politique de cette « orientation sur une bonne récolte », dans les *Izvestia* du 25 juin. « La bonne récolte a joué toujours un rôle important dans l'économie nationale, et indirectement dans la politique de l'État russe, écrit-il. Maintenant, l'influence de ce facteur n'a pas diminué. De même, la récolte reste le facteur décisif de notre situation économique et politique. C'est pourquoi le pays recueille, avec un intérêt si ardent, tous les

bruits concernant l'état des semences et la récolte future. »

Le gouvernement soviétique et la presse veulent, à tout prix, créer une atmosphère favorable autour de la récolte prochaine. L'information soviétique officielle est écrite en langue d'Ésope. Le mot « famine » est soigneusement évité : on le remplace par cet euphémisme : « les conséquences de la sécheresse. »

Les soins des bolchévistes tendant à affaiblir l'impression produite par la famine visent, d'ailleurs, moins l'intérieur du pays que l'extérieur. En effet, la famine se met au travers de l'espoir qu'ils caressent de conclure un emprunt extérieur; il est indispensable, pour le succès de l'emprunt, que l'étranger croie aux possibilités productrices de la Russie soviétique. L'emprunt ne sera consenti que si les groupes financiers étrangers croient à la solidité de la balance active du commerce extérieur de la Russie soviétique ; seul, ce caractère actif de la balance peut servir à assurer le service de l'emprunt et payer l'importation étrangère en Russie.

Un article de Stekloff, publié dans les *Izvestia* du 25 juin 1924, reflète l'inquiétude provoquée chez les bolchévistes par le fait que l'opinion publique à l'étranger commence à s'intéresser à la vraie situation de la Russie, et à se rendre compte de l'état désastreux où est tombée toute l'économie nationale russe sous le régime soviétique : « Ce sont nos ennemis irréductibles, les capitalistes étrangers, y est-il dit, qui ont intérêt à propager les bruits de panique : voyant que le moment de la reconnaissance *de jure* de la République soviétique par tous les États s'approche inévitablement, ils espèrent nous créer des difficultés internationales et, en particulier, empêcher la République soviétique d'obtenir, sur les marchés étrangers, les crédits qui lui sont nécessaires. Faut-il ajouter que les émigrés russes soutiennent de toutes leurs forces ces messieurs dans les efforts qu'ils font pour saper le prestige et le crédit de la Fédération soviétique ? » Ce que Stekloff ne peut pas, évidemment, et n'ose pas dire, c'est que, pour diminuer ce prestige et ce crédit, rien ne vaut l'activité du pouvoir soviétique lui-même, qui asservit et ruine la Russie. Il est aidé dans cette tâche par la troisième Internationale communiste, avec laquelle il est étroitement lié, et qui agit à l'étranger en dépensant des sommes énormes, fournies par le pouvoir soviétique, pour réaliser la ruine de tous les pays du monde.

Cependant, et quoi qu'ils aient fait pour accuser leurs adversaires d'informations tendancieuses et cacher la vraie situation, il est devenu impossible aux bolchévistes de continuer à faire le silence sur une catastrophe qui atteint des territoires énormes et qui frappe des millions d'habitants. Le mot « famine » qu'on évitait soigneusement jusqu'à la fin d'août, et qu'on remplaçait par l'euphémisme « les conséquences de la sécheresse » a été, enfin, prononcé par les représentants officiels du pouvoir soviétique. D'après le communiqué de Moscou du 17 septembre, Rykoff a fait, au Conseil des commissaires du peuple, un rapport sur la lutte contre la disette. « Le malheur qui frappe le peuple russe, a-t-il dit, apparaît comme étant de même importance que la famine de 1921 ; il n'y aura pas moins de huit millions de personnes atteintes par la famine. »

Déjà la Commission centrale pour la lutte contre les conséquences de la famine (*Posliegolod*), avait dû être rétablie par une décision du Comité central exécutif (VZIK). Le pouvoir soviétique s'était vu contraint, par la force même des choses, de reconnaître le fait de l'existence de la famine et de prendre une série de mesures pour lutter contre le fléau. Combien il est significatif que, jusque dans ces mesures, on aperçoive clairement l'hypocrisie et l'égoïsme de ce pouvoir, qui poursuit non pas les intérêts du pays et de la population, mais ses propres intérêts, ceux de sa propre existence !

Les premières mesures, par lesquelles le gouvernement soviétique a prétendu réagir contre la famine, ont été des mesures policières. Avant toute chose, mobilisation de l'armée pour la défense des centres administratifs du pays contre l'afflux des paysans affamés. La seconde mesure de prévoyance fut le décret du Bureau politique permettant à la police d'État d'élargir, après accord avec les autorités locales, les pouvoirs de la Tchéka pour lutter contre les troubles que pourrait provoquer la famine.

Ces mesures, évidemment, ne suffisent pas. Si peu que le pouvoir soviétique s'intéresse au bien-être et même à l'existence de la population, il est forcé, dans l'intérêt même de sa propre conservation, de venir en aide au moins dans une faible mesure à la population affamée. Mais, fidèle à son principe, il repousse énergiquement tout secours provenant de la population elle-même. Il a décidé de ne pas faire appel à l'aide

sociale, fût-ce sous la forme du *Comité social de secours* qui servit, en 1921, à attirer l'attention de l'étranger. Il ne permet la création d'aucune organisation pour la lutte contre la famine. Par le décret du Bureau politique du 18 juillet 1924, il est prescrit aux pouvoirs gouvernementaux locaux de n'admettre à l'œuvre de l'aide aux affamés personne en dehors des fonctionnaires soviétiques. Défense de faire appel aux étudiants en médecine, s'ils ne font pas partie de la jeunesse communiste.

Le document le plus frappant et le plus démonstratif, qui nous montre clairement comment le pouvoir soviétique comprend sa tâche en matière de lutte contre la famine, est l'appel intitulé *la Lutte contre la sécheresse et ses conséquences*, paru dans la presse soviétique et signé par Staline, qui s'adresse, en sa qualité de secrétaire du Comité central du Parti russe communiste, à toutes les organisations du parti. Cet appel commence par l'aveu que « de 6 à 7 millions d'habitants ont besoin d'un secours en grains et en semences », quitte à tendre dans la suite à calmer le lecteur en déclarant « qu'il ne faut pas établir de comparaison troublante avec l'année 1921 ». Il affirme que le Gouvernement possède des provisions suffisantes pour avoir raison des « conséquences de la sécheresse », tous les bruits de famine ne provenant au surplus que de renseignements insuffisants ou de visées contre-révolutionnaires des ennemis du peuple, spéculateurs, socialistes révolutionnaires et menchéviks.

Quelles sont les mesures effectives que propose Staline? Les voici, au nombre de quatre :

1) Des avances pour les semences : 10 millions de roubles pour les semences d'hiver et 20 millions pour les semences de printemps; en tout, 30 millions de roubles.

2) Un crédit de 8 millions de roubles garanti par le cheptel mort et vivant.

3) Secours alimentaires : 14 millions de roubles pour les adultes, 6 pour les enfants; en tout 20 millions de roubles.

4) Des exemptions partielles ou totales de l'impôt agricole.

Une cinquième mesure, visant directement la lutte contre la sécheresse, prescrit des améliorations agricoles, qui exigeront pendant trois ans une dépense de 80 millions de roubles.

Au premier abord, ces mesures, tout insuffisantes qu'elles soient, paraissent rationnelles; mais, de la suite du texte de

l'appel de Staline, il ressort avec clarté que tout ce plan n'est qu'une façade qui cache le désir cynique d'utiliser le malheur du peuple dans l'intérêt du parti communiste. En effet, Staline insiste sur la nécessité de renforcer d'urgence les associations communistes dans les villages frappés par la disette, ainsi que toutes les organisations administratives et coopératives des régions éprouvées.

Quel est le but de ce renforcement ? 1) Développer la propagande soviétique ; 2) mettre à jour les intrigues contre-révolutionnaires des usuriers et des spéculateurs, des socialistes-révolutionnaires et des menchéviks, qui sèment la panique et tentent de diviser les paysans; et 3) assurer aux mesures soviétiques le soutien de la masse des paysans.

Le programme, d'article en article, devient de plus en plus net. Il y est enjoint de « transformer les comités des paysans en centres d'attraction des paysans vers le parti ». Et on indique les moyens à employer à cet effet : « les comités des paysans doivent prendre en mains la distribution des prêts de semences, du crédit gagé par le bétail, des secours alimentaires, etc., d'après le principe suivant : les comités des paysans dressent une liste des paysans qui reçoivent tel ou tel prêt et les comités exécutifs des communes approuvent la liste ». Le sens de cette proposition cynique (et d'après le régime soviétique une telle proposition équivaut à un ordre), est des plus clairs : la famine doit être utilisée pour les intérêts du parti communiste. L'entrée dans le parti communiste ou, au moins, la docilité complète envers le parti communiste, doit être, pour les paysans, une condition *sine qua non* pour la réception d'un secours. Quiconque est opposé ou seulement indifférent au communisme est laissé sans secours gouvernemental; et, comme il n'existe pas d'autre secours, c'est purement et simplement la condamnation à mort.

La duplicité et l'hypocrisie que manifeste le pouvoir soviétique dans sa politique en matière de lutte contre la famine, se retrouvent dans toute sa politique en matière d'exportation des céréales. On aurait pu croire que, vu l'impossibilité de satisfaire les besoins élémentaires d'une population, où huit millions de personnes au moins sont condamnées à la famine, le Gouvernement se serait refusé à autoriser l'exportation des céréales à l'étranger. Non seulement il permet cette expor-

tation, mais il en fait le fondement même de sa politique commerciale et monétaire. En effet, il est incapable, d'après l'essence même de son programme, d'assurer à l'économie nationale un développement normal et d'en tirer des ressources suffisantes. La réforme monétaire, réalisée à grand peine, ne lui permet pas d'utiliser l'émission du papier-monnaie comme moyen d'équilibrer le budget, sans risquer une catastrophe financière complète. Il lui faut, pourtant, — à toute force et pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus loin, — se procurer des devises étrangères.

Deux moyens pour en obtenir : l'emprunt extérieur et l'exportation. Tout le travail diplomatique des bolchévistes à l'étranger tend à l'obtention d'un emprunt; mais, jusqu'ici, ce travail n'a donné que des résultats platoniques. Reste le dernier expédient : l'exportation.

Le 6 juin, s'est ouvert le Congrès de diverses organisations qui dirigent dans les ports les opérations sur les céréales. Krassine y a prononcé un discours d'ouverture, dans lequel il a expliqué, sans ambages, pourquoi le pouvoir soviétique attache une si grande importance à l'exportation. Il y a avoué que l'existence du pouvoir soviétique dépend de l'obtention des devises étrangères et que l'exportation des céréales est la base des finances soviétiques. Mais, pour que l'exportation donne des résultats financiers palpables, une certaine relation est nécessaire entre les prix d'achat sur le marché intérieur et les prix de vente du marché extérieur. Après le payement des frais de transport, d'assurance, etc., la différence doit donner des résultats positifs; autrement, l'opération d'exportation n'est plus qu'un moyen de propagande n'ayant aucune signification financière.

Nous savons que les frais d'entretien de l'appareil commercial soviétique absorbent la plus grande partie des sommes reçues pour les marchandises exportées. De l'aveu des dirigeants soviétiques, le pourcentage des frais atteint 60 pour 100, Dans ces conditions, la possibilité de l'exportation est conditionnée par l'introduction des mesures les plus énergiques tendant à obtenir une baisse des prix des céréales sur le marché intérieur, ce qui signifie en dernier lieu une exploitation terrible des paysans. L'exportation, qui, dans les conditions normales, devrait faire affluer des ressources nouvelles

vers la classe paysanne, se transforme en un moyen, par lequel le Gouvernement vide l'économie paysanne de toutes ses ressources, et cela exclusivement dans l'intérêt du parti régnant.

Le mécanisme de cette exploitation n'est pas compliqué, et le pouvoir soviétique, avec le cynisme qui lui est inhérent, ne cherche pas à le dissimuler. Il consiste dans l'emploi d'un double pressoir : l'impôt et la politique des prix. Nous avons (dans nos articles précédents ci-dessus cités) mis à jour les conditions du fonctionnement de ces deux pressoirs.

Pour obtenir les moyens pécuniaires nécessaires au payement de l'impôt, le paysan n'a qu'une ressource : la vente des céréales. D'après l'estimation du Commissaire de l'agriculture Smirnoff (1), la quantité des céréales, que les paysans furent forcés de jeter sur les marchés en 1923 pour payer l'impôt pécuniaire, représente de 100 à 200 millions de pouds.

En jetant artificiellement sur le marché une certaine quantité de céréales, reçue par l'État en nature, et en même temps en forcant le paysan à payer au plus vite l'impôt pécuniaire, le pouvoir soviétique provoque la baisse des prix et utilise tout de suite sa situation privilégiée d'acheteur unique, afin d'accaparer les céréales pour l'exportation à des prix bas et ruineux pour le paysan. Toute l'opération d'achat des céréales par le pouvoir soviétique a pour but l'accaparement des céréales au moyen d'une baisse artificielle des prix dans les régions productrices, et leur exportation à l'étranger contre des devises étrangères.

Résultat : le pouvoir soviétique a retiré pendant la période d'octobre 1923 à avril 1924 de la vente des produits agricoles (presque exclusivement des céréales) une somme de 152 millions de roubles, sur 179 millions que représente la somme totale de l'exportation pendant la même période.

Pour atteindre ce résultat, on a jeté hors du pays les stocks qui auraient pu sauver la vie à des centaines de milliers de personnes!

Alors, comment voir autre chose qu'une hypocrisie dans les doléances des économistes soviétiques en 1923 à propos des fameux « ciseaux », c'est-à-dire de la disparité des prix des produits industriels (qui montèrent beaucoup) avec les prix

(1) *Vie économique*, n° 59, 9/XII/23.

des produits agricoles (qui tombèrent fortement)? Avec ces « ciseaux », le pouvoir soviétique tondait à son profit les paysans russes. Le pouvoir d'achat des paysans diminuait d'autant, les produits industriels ne trouvaient pas d'acheteurs, et l'industrie demandait à l'État de la soutenir. Mais tout cela ne comptait pas en comparaison du seul résultat qui importât au pouvoir soviétique, et qui était atteint par la baisse artificielle des prix des céréales : le pouvoir soviétique obtenait des devises étrangères, — ce qui lui importe le plus, — et, d'autre part, les communistes, qui dirigeaient l'exportation, touchaient pour leur propre compte une grande partie des « frais accessoires » qui ont ainsi atteint un niveau extrêmement élevé.

Nous avons indiqué que le pouvoir soviétique est prêt à tout pour obtenir des devises. Il est prêt même à exporter à perte, pourvu qu'il obtienne des devises.

Comment s'explique ce besoin aigu de devises? A quoi sont-elles employées?

La réponse à cette question ne se trouve pas dans les chiffres des budgets soviétiques. Mais, grâce à une remarque jetée en passant par le Commissaire aux finances, Sokolnikoff, nous avons à ce sujet une indication intéressante. A la récente réunion des fonctionnaires des administrations financières du centre et de la province (1), Sokolnikoff, en défendant les intérêts de son commissariat, a laissé tomber une phrase qui soulève un coin du voile sur ce sombre chapitre de la politique soviétique. « Notre budget, a-t-il dit, est fixé cette année à la somme de 1 800 000 000 de roubles, et, si l'on y ajoute les dépenses en or à l'étranger, nous obtiendrons le budget de 2 milliards de roubles. » De cet aveu, il résulte, que les dépenses faites en or l'étranger sont de 200 millions de roubles.

Quels sont les besoins, dont la satisfaction exige du pouvoir soviétique la dépense d'une si grande quantité de devises? Quels sont les buts productifs et profitables à l'économie nationale de ces dépenses?

Les dépenses du Commissariat des Affaires étrangères sont loin d'atteindre ce chiffre. En analysant les données se rapportant au Commissariat du commerce extérieur, nous

(1) *Vie économique*, n° 218.

voyons qu'en 1922-1923, il n'a été dépensé pour les opérations de ce Commissariat que 21,9 millions de roubles-or. Pour l'année 1923-1924, le plan d'exportation est calculé à 437,2 millions de roubles et celui d'importation seulement à 298,1 millions de roubles. Par conséquent, le budget du Commissariat du commerce extérieur doit laisser un excédent de 139,1 millions de roubles. Ce n'est pas le commerce extérieur qui exige la dépense des 200 millions de roubles, indiqués par Sokolnikoff. Tout bien examiné, et en dernière analyse, nous sommes forcés de conclure que *cet argent va à l'organisation qui exporte la révolution communiste de la Russie soviétique vers l'Ouest et l'Est, la IIIe Internationale communiste.*

Voilà à quoi le pouvoir soviétique emploie les ressources tirées des paysans russes. De la masse totale de l'exportation pour la période d'octobre 1923 à avril 1924 (179 millions de roubles) les 5/6 sont formés par les produits de l'agriculture, c'est-à-dire, par le fruit du travail pénible du paysan russe, qui ne reçoit presque aucune rémunération en échange de ce travail. *Ce travail est exploité exclusivement au profit de l'Internationale communiste et de la classe privilégiée des communistes, qui exploitent la Russie comme leur propre bien.*

LA CAMPAGNE D'EXPORTATION DES CÉRÉALES EN 1924

Quels sont les plans du pouvoir soviétique concernant la campagne d'exportation pendant la période 1923-24 et quelles sont ses possibilités réelles?

En ce qui concerne la quantité des céréales, qui est destinée à l'exportation pendant l'année courante par les dirigeants de la politique financière et économique soviétique, nous constatons une diminution progressive des premières prévisions. Au mois de juin, Kameneff évaluait les excédents exportables à 400 millions de pouds. Le 12 juillet, Staline abaisse ce chiffre à 200 millions de pouds. *La Vie économique*, qui parlait d'environ 100 à 150 millions de pouds d'excédents exportables, avouait le 29 juin que ces excédents ne dépasseront pas 22 millions de pouds.

Ainsi, la quantité des céréales destinée à l'exportation a subi, dans l'intervalle de deux mois, une diminution de vingt fois. Cela prouve, d'un côté, avec quelle étourderie et com-

bien superficiellement sont établies les prévisions des bolchévistes et, de l'autre, quelle est la gravité de la situation, puisque les bolchévistes eux-mêmes se sont décidés à diminuer d'une façon si sensible le contingent de l'exportation.

Il est tellement évident et il saute tellement aux yeux qu'il est impossible et inadmissible d'exporter des céréales dans la situation présente, que, parmi les bolchévistes eux-mêmes, on entend s'élever des voix sur la nécessité d'arrêter l'exportation des céréales. Une polémique à ce sujet se dessina dans la presse soviétique, à laquelle se rattache notamment l'article publié par *la Vie économique*, le 12 juin de cette année, dans lequel les adversaires de l'exportation prouvent que le manque de céréales contraint la Russie à arrêter ses exportations. Finalement, il fut décidé de faire des achats de céréales jusqu'à concurrence de 400 millions de pouds, dont 75 millions pour l'exportation ; mais l'exportation, ainsi que le transport des céréales vers les ports, ne pourra se faire qu'en vertu de permissions spéciales du Gouvernement.

Cette polémique et la décision ci-dessus citée mettent en lumière les intentions du gouvernement soviétique. L'impossibilité évidente d'exécuter le programme primitif d'exportation et le danger tactique d'exporter ouvertement les céréales enlevées aux affamés (vu l'opposition évidente de la population) l'ont forcé de s'arrêter à un compromis : désormais l'exportation sera faite secrètement, tant qu'il sera possible de ramasser des céréales et chaque fois en vertu d'une permission spéciale du Gouvernement, mais elle aura lieu tout de même. Cette exportation ne peut être arrêtée qu'en un seul cas : à raison des pertes qu'elle pourrait causer, et encore sous condition que ces pertes ne puissent pas être couvertes par les ressources émanant du budget général.

La hausse des prix formant le plus sérieux obstacle à l'exportation des céréales, le pouvoir soviétique a dû prendre une série de mesures pour lutter contre cette hausse.

La perception impitoyable de l'impôt agricole, sans délais et avec recours à la force, est le meilleur moyen, déjà expérimenté, d'abaisser artificiellement les prix. Ce n'est pas le seul. Le journal *le Communiste* du 1er juillet de cette année, déjà cité par nous, propose la mesure suivante pour garantir la « rentabilité de l'exportation » (c'est-à-dire l'abaissement

des prix inférieurs) qu'il appelle « intervention complexe. » Le sens de cette « intervention » consiste dans le transport des céréales déjà achetées par l'État dans les régions où les paysans ont certaines provisions. Les céréales seront jetées sur le marché à un prix assez bas. En même temps, on fera fonctionner le pressoir de l'impôt agricole, qui forcera les paysans à vendre leurs céréales au même vil prix auquel les céréales sont offertes par le Gouvernement.

A leur politique d'abaissement des prix les agents de l'État peuvent trouver un obstacle dans la personne du marchand privé, qui paye au paysan des prix plus avantageux. Cet obstacle sera éliminé par des mesures appropriées que prendront les tchéka et la police d'État, pour détruire toute concurrence de la part du commerce privé. La presse soviétique est pleine d'appels à la lutte contre le marchand privé, qui évince l'État monopoliste des opérations du commerce des céréales. En même temps arrivent de Moscou des nouvelles annonçant la destruction complète du commerce privé. Les représailles et les expulsions tombent dru sur la tête des commerçants, qui ont cru à la parole de Lénine, à savoir que le Nep « est donné sérieusement et pour longtemps ».

Par ces mesures administratives de terreur, le pouvoir soviétique cherche à tuer la concurrence du marchand-accapareur et à assurer à ses propres organes d'achat une plus grande liberté pour l'abaissement des prix et une plus grande quantité des céréales sur le marché.

Quels ont été les résultats pratiques de la campagne d'exportation de 1924 ?

A la réunion du Conseil du travail et de la défense du 12 septembre 1924, Kameneff déclarait que, pendant les mois de juillet et d'août, on a exporté de tous les ports de U. R. S. S. 9 millions de pouds de céréales. Les principaux expéditeurs étaient : La Banque d'État, les *Khlieboproduct*, le *Centrosoyous*, *Roustchertog* et la Banque d'Ukraine, c'est-à-dire des établissements d'État. Mais il est évident que la gravité de la situation force les bolchévistes à compter de moins en moins sur la possibilité pratique de l'exportation. Elle continuera tant qu'on réussira à rassembler les quantités nécessaires de céréales, mais sans donner les résultats sur lesquels comptaient, il y a deux à trois mois, les financiers soviétiques.

CONCLUSION : LA RUSSIE VOUÉE A LA FAMINE

En analysant l'importance et les causes de la famine, de ce fléau qui frappe de nouveau la Russie, nous avons essayé, avec toute l'objectivité possible et en utilisant exclusivement les données soviétiques, de montrer toute la grandeur de la catastrophe et de dépeindre la situation sans issue, dans laquelle se débat le peuple russe, privé du Pouvoir national, qui aurait pu prendre soin de ses intérêts, et asservi à l'Internationale communiste, qui a déclaré la guerre à toute l'humanité civilisée et qui tire de l'exploitation sans frein du paysan russe les moyens nécessaires à cette guerre.

Nous nous sommes efforcés de démontrer pourquoi la Russie, sous le régime actuel, est fatalement vouée à la famine.

La cause n'en est ni le manque de pluies, ni la volée des sauterelles. La racine du mal est dans le fait — et, il faut savoir le dire, exclusivement dans le fait, — que le travail des millions de paysans russes, comme celui du peuple russe tout entier, est comprimé dans les étaux du régime communiste. Ce travail ne peut plus être appliqué librement à la culture des richesses naturelles illimitées du « grenier de l'Europe. » Le peuple meurt de faim sur la terre noire, unique dans le monde par sa fertilité. Les causes de la famine en Russie ne sont pas du domaine de l'agronomie. Elles sont tout entières du domaine de la politique générale et économique du pouvoir qui domine maintenant en Russie. Ce pouvoir est étranger et hostile au pays. Il l'avoue lui-même cyniquement, en prélevant sur le fruit du travail, enlevé au paysan affamé, 200 millions de roubles-or pour les « dépenses à l'étranger », c'est-à-dire pour la IIIe Internationale, sans souci des millions de Russes qui périssent victimes de la famine.

Le fléau des mauvaises récoltes a sévi dans la Russie d'autrefois; mais, avec le progrès de la technique agricole, elles devenaient de plus en plus rares. Jamais encore, à moins de remonter aux XIIIe et XIVe siècles, la Russie n'avait connu le cauchemar, dont nous avons été témoins pendant l'année 1921. Des parents, qui tuaient un de leurs enfants pour nourrir les autres de son cadavre, comme cela est arrivé en 1921, voilà l'abîme d'épouvante, où les bolchévistes ont plongé la Russie.

Sous leur régime, la famine en Russie n'est plus un phénomène accidentel.

Jetez les yeux sur le tableau suivant qui indique, d'après les données soviétiques, le nombre des habitants souffrant de la famine.

En 1921.	de 15 à 20 millions.
1922.	environ 8 —
1923.	— 10 —

En 1924, comme l'avouent les bolchévistes, le nombre des affamés n'est pas inférieur à 8 millions; ce chiffre est assurément trop bas, car le territoire atteint par la disette compte plus de 40 millions d'habitants.

C'est donc pure fantaisie que d'admettre la possibilité du rétablissement de relations économiques, normales et profitables, avec un pays vivant sous le régime qui conduit une énorme partie de la population à la famine inévitable. Les paysans russes, mourant de faim, ne peuvent former des clients pour l'industrie européenne et américaine. D'autre part, les céréales et les matières premières russes ne peuvent former sur une échelle suffisante, un article d'exportation sur les marchés étrangers, car, en dépit de toutes les mesures de terreur et de la pression fiscale qu'utilise le pouvoir soviétique, pour extirper les céréales et autres produits pour l'exportation, on ne peut pas fonder, sur une exportation pareille, un échange durable des marchandises.

A l'appui de ces considérations, nous invoquons l'expérience des pays, qui ont tenté de lier des rapports économiques étroits et, en particulier, des rapports de commerce avec la Russie des Soviets. Il n'y a pas à chercher bien loin pour trouver des exemples. Nous avons souvent entendu dire que la nécessité d'établir des rapports politiques et, surtout, économiques avec la Russie, est dictée, entre autres raisons, par l'impossibilité d'admettre la prédominance de l'influence économique de l'Allemagne sur la Russie, et de laisser à un seul pays l'exploitation exclusive des richesses naturelles de la sixième partie du monde. Mais, que voyons-nous, en réalité? L'Allemagne a toujours été mieux renseignée que les autres pays sur les affaires russes. L'Allemagne la première a conclu des conventions politiques et économiques avec la Russie. Par le traité de Rapallo,

elle a mis fin aux désaccords et malentendus, qui divisaient les deux pays. D'ailleurs, nous ne savons même pas exactement ce qui se cache derrière le rideau de ce traité! C'est encore l'Allemagne qui la première pénétra profondément dans les affaires russes en se servant du système de concessions, qui venait d'être inventé par le gouvernement soviétique. Pourtant, quel a été le résultat de ce rapprochement? N'est-ce pas l'Allemagne qui s'éloigne de la Russie en liquidant ses entreprises, qui devaient être établies sur des bases grandioses d'après de nouveaux principes, mais dont elle garde assurément un souvenir amer. Au surplus, notre attention n'est pas attirée à l'heure actuelle par ces relations du monde civilisé avec notre malheureux pays. Devant nos regards se déroulent les steppes russes infinis, brûlés par le soleil, dévastés par les effets de plusieurs années de mauvaises récoltes et au milieu desquels, comme en 1921, cheminent lentement vers une destination inconnue des troupeaux d'affamés avec leurs femmes et leurs enfants... et des croix innombrables sur les tombeaux anonymes se dressent le long de ce calvaire.

Oui, encore une fois, la Russie a eu, avant la période bolchevique, de mauvaises récoltes qui ont eu de lourdes conséquences économiques pour la population! Mais elle s'en rendait maîtresse, elle progressait dans la voie du développement de son bien-être. Nous nous souvenons bien de ces années de mauvaises récoltes; nous avons pris, dans la mesure du possible, part à la lutte contre ces malheurs. Aussi, sommes-nous bien placés pour mesurer la différence terrible entre ce qui était et ce qui est. Jamais les dimensions territoriales de la famine n'ont été aussi grandes qu'elles l'ont été en 1921 et qu'elles le sont maintenant.

Alors le pays avait des stocks accumulés au cours des années précédentes et un excellent appareil de transport qui permettait de diriger les excédents que donnaient certaines régions vers les provinces atteintes par la famine. Alors, le Gouvernement avait à sa disposition l'énorme appareil du commerce privé avec son expérience et ses connaissances spéciales, avec toute une armée organisée d'agents et d'intermédiaires, avec ses dépôts et agences qui couvraient de leur réseau les régions du pays les plus lointaines.

En ce temps-là, l'initiative privée et la bienfaisance venaient

en aide au Gouvernement. La Croix-Rouge, avec ses capitaux accumulés et son outillage tout prêt, allait au-devant de chaque désastre public, apportant l'aide la plus large et la plus prompte. Les zemstvos et les villes mobilisaient toutes leurs forces et les dirigeaient vers les lieux d'où venaient les appels. Des particuliers organisaient des expéditions, des détachements, etc... qui apportaient leur secours là où on en avait le plus besoin. Dans tout le pays, on trouvait un personnel médical expérimenté, qui, tout en continuant sa tâche de tous les jours, trouvait assez de force pour lutter contre les épidémies, compagnes fidèles et inévitables de chaque mauvaise récolte.

Et maintenant ? Laissons plutôt à d'autres la réponse à cette question, puisqu'on nous accuse, si souvent et si injustement, d'esprit étroit et d'informations tendancieuses. Laissons plutôt une voix impartiale faire elle-même la diagnose de ce qui est venu au lieu et à la place de ce qui fut. Qu'elle dise elle-même dans quelle situation se trouve maintenant le transport ferroviaire et fluvial.

Où sont les stocks où l'on aurait pu puiser des moyens nécessaires pour couvrir le déficit présent ?

Qu'est devenu l'appareil du commerce privé avec son crédit et ses entreprises de renommée mondiale et ce qu'a donné en échange le régime bolchévique ?

Où est l'ancienne Croix-Rouge ?

Que sont devenus les zemstvos et les municipalités ?

Quel est le champ d'action réservé à la bienfaisance privée et où sont maintenant en Russie les hommes qui prennent à cœur le malheur d'autrui et qui ont les moyens suffisants pour donner une partie de leur bien pour l'adoucissement des souffrances des malheureux ?

Quelle fut, en 1921, la réponse du gouvernement russe actuel à la tentative de l'initiative privée pour venir en aide au désastre provoqué par la famine ?

Où est l'ancien personnel médical et sanitaire, et le personnel actuel peut-il tirer de son milieu les forces nécessaires pour la lutte contre la famine ?

Nous préférons ne donner aucune réponse à ces questions. Peut-être des profondeurs de notre malheureuse patrie, qui n'a pas mérité de pareilles souffrances, une voix autorisée sortira-t-elle pour répondre à la série des questions posées par nous.

Hélas ! nous avons trop de raisons de craindre que, de cet immense tombeau qu'est maintenant la Russie, ne puisse pas sortir une voix capable de crier à la face du monde indifférent la vérité et raconter tout ce qui se passe dans ce pays caché à nos regards.

Un mot encore : nous nous souvenons toujours, nous n'oublierons jamais qu'en 1921, la générosité de l'Amérique sauva d'une mort certaine des centaines de milliers et peut-être des millions de vies humaines. De nouveau l'hiver approche, un hiver aussi terrible que celui de 1921.

Est-il possible que l'humanité ne fasse pas, cette fois encore, montre de la générosité, qui fait voir un frère dans tout être qui souffre et qui périt ?

Oui, le pouvoir qui tyrannise le pays nous est hostile, oui nous savons que le pays est voué à la ruine sous le régime communiste ; mais les enfants qui, abandonnés par leurs parents, errent en troupeaux sauvages à la recherche du pain et couvrent de leurs pauvres petits cadavres toutes les routes de la Russie, quel est leur crime ?

Nous voulons croire que le monde ne contemplera pas en témoin indifférent et sans pitié, la perte de ceux sur qui repose l'avenir tout entier de notre grand et malheureux pays.

Reste une question que nous nous posons avec inquiétude : si le monde se réveille par un sentiment de chaude sympathie devant la catastrophe qui écrase les êtres innocents, lui sera-t-il possible d'apporter son aide vers les plaines infinies de la Russie souffrant de la famine ? Le pouvoir soviétique ouvrira-t-il largement les portes qui conduisent dans ce monde de souffrance, et le secours bienfaisant pourra-t-il être dirigé là où il est nécessaire ? A l'offre de secours, ce Pouvoir tout-puissant et présomptueux n'opposera-t-il pas cette réponse sans cœur : qu'il possède lui-même des moyens suffisants pour résoudre avec succès ce problème « intérieur » ?

Comte W. Kokovtzoff.

AUTOUR DU
MARIAGE DE L'IMPÉRATRICE[1]

Le 15 décembre 1840, à la suite de l'échauffourée de Strasbourg, le prince Louis-Napoléon se trouvait enfermé dans la forteresse de Ham, pendant que les cendres de l'Empereur, ramenées de Sainte-Hélène par le prince de Joinville, faisaient leur entrée triomphale à Paris.

Le contraste entre l'apothéose de l'oncle et la captivité du neveu inspira au fils de la reine Hortense une élégie en prose que devait mettre en vers Théophile Gautier, trente ans après, la dernière année du second Empire, à l'occasion d'une fête qu'offrait la princesse Mathilde à Napoléon III.

Voici la première et la dernière strophe de cette traduction poétique :

Sire, vous revenez dans votre capitale,
Et moi qu'en un cachot tient une loi fatale,
Exilé de Paris,
J'apercevrai de loin comme sur une cime
Le soleil descendant sur le cercueil sublime
Dans la foule aux longs cris.

. . . . . .

Sire, c'est un grand jour que le quinze décembre.
Votre voix, est-ce un rêve? a parlé dans ma chambre :
« Toi qui souffres pour moi,
Ami, de la prison le lent et dur martyre,
Je quitte mon triomphe et je viens pour te dire :
Je suis content de toi ! »

(1) Correspondance inédite de la reine Hortense et du prince Louis-Napoléon. *Mémoires* d'Odilon Barrot, du général Fleury, du baron de Hubner, du maréchal de Castellane, de M. de Maupas ; *Chronique* de la duchesse de Dino. *Souvenirs* d'Augustin Filon, du baron Beyens. *L'Impératrice Eugénie*, par M. Lucien Daudet ; *Louis-Napoléon et Mlle de Montijo*, par Imbert de Saint-Amand. Souvenirs inédits de la princesse Mathilde, etc.

En même temps que ses regrets patriotiques disposaient le prisonnier à la mélancolie, une triste nouvelle familiale vint l'affecter douloureusement : sa belle cousine Mathilde, à laquelle il avait été fiancé, se croyant oubliée sans doute, venait d'épouser un riche sujet russe, Anatole Demidoff : « Voilà, dit-il à Odilon Barrot, les yeux pleins de larmes, voilà le dernier coup cruel que me réservait la fortune. »

Tout en ne perdant pas de vue son étoile qui éclairait ses soirs les plus sombres, le captif déclarait préférer, — pour le moment, — la prison en terre de France à l'exil en pays étranger. Il semblait résigné à sa captivité, grâce aux trois compagnons, Montholon, Conneau et Thélin, que lui avait laissés le Gouvernement, grâce à ses livres, à ses manuscrits et au travail continu qui l'empêchait de sentir la tristesse de l'isolement, grâce aux nombreuses visites des chefs libéraux qui se faisaient un devoir de venir s'entretenir avec lui, grâce surtout à son active correspondance avec ses partisans qui l'encourageaient et avec ses adversaires qu'il s'efforçait de convaincre.

Lorsque le prisonnier commençait à s'habituer à sa cage, toute sa résignation fut troublée par l'arrivée d'une lettre pressante de son père agonisant :

« ... Les peines morales, écrivait le roi Louis à son fils, m'ont réduit au point de ne plus pouvoir me tenir debout, ni même me lever de ma chaise sans aide et cependant je n'ai personne pour m'aider; je ne puis plus écrire et tu verras par ma signature comment je peux signer.

« LOUIS. »

Le vieux roi, dont les infirmités et les dissentiments familiaux aigrirent le caractère, n'avait guère témoigné de tendresse à son fils, qui souffrit toute sa vie de cette froideur imméritée; aussi fut-il profondément ému par le rappel suprême du mourant le suppliant de venir lui fermer les yeux.

Ham, 10 septembre.

« Mon cher père,

« J'ai éprouvé hier la première joie réelle que j'aie ressentie depuis vingt ans, en recevant la lettre amicale que vous avez bien voulu m'écrire... Ce qui m'a le plus touché, c'est le désir que vous manifestez de me revoir. Ce désir est pour moi un

ordre et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour rendre possible cette réunion que je vous remercie de désirer, car elle a toujours été le vœu le plus ardent de mon cœur... »

Dans l'espoir de se rendre auprès de son père, Louis-Napoléon tenta des démarches auxquelles il n'avait pas voulu consentir jusque-là : il écrivit au ministre de l'Intérieur que si le Gouvernement français lui permettait d'aller à Florence pour accomplir un devoir sacré, il s'engageait sur l'honneur à revenir se constituer prisonnier, dès que le Gouvernement lui en exprimerait le désir.

M. Duchatel n'ayant pas adhéré à cette prière, le Prince écrivit directement au Roi; mais Louis-Philippe en ayant référé au conseil des ministres, ceux-ci déclarèrent que la clémence royale ne pourrait s'exercer que si le prisonnier demandait formellement sa grâce. Odilon Barrot rédigea une demande qu'il soumit à Louis-Napoléon pour la lui faire signer : « Si je signais, répondit le Prince indigné, je demanderais réellement grâce sans oser l'avouer, je me cacherais derrière la demande de mon père comme un poltron qui s'abrite derrière un arbre pour éviter le boulet... »

Après avoir épuisé en vain toutes les tentatives pour obtenir l'autorisation de se rendre auprès de son père, il prit le parti de s'évader de la citadelle dans des circonstances trop connues pour les rapporter ici. Il annonça son évasion au directeur du journal *le Pas-de-Calais* : « Le désir de revoir encore mon père sur cette terre m'a fait tenter l'entreprise la plus audacieuse que j'aie jamais tentée et pour laquelle il m'a fallu plus de résolution et de courage qu'à Strasbourg et à Boulogne, car j'étais résolu à ne pas supporter le ridicule qui s'attache à celui qu'on arrête sous un déguisement et un échec ne m'eût pas été supportable. »

Louis-Napoléon s'était évadé de la forteresse de Ham, le 25 mai 1846. Il avait traversé la Belgique, s'était embarqué à Ostende et avait débarqué en Angleterre. Sa première lettre, datée de Londres, fut pour l'ambassadeur du roi Louis-Philippe, comte de Saint-Aulaire : « Monsieur, je considère comme un devoir de vous informer de mon évasion du fort de Ham et de mon arrivée sur le sol hospitalier de l'Angleterre... » Il continue en exprimant son désir d'aller à Florence embrasser son père mourant qui le réclamait, mais cette autorisation ne

lui fut pas accordée. Le roi Louis n'eut pas la consolation de voir son fils avant de fermer les yeux et il expira loin de lui le 25 juillet 1846.

* * *

Le Prince, se voyant exilé de France, s'installa modestement à Londres d'où il écrivait à son ancien précepteur et ami M. Vieillard (15 février 1847) :

« ... Je suis installé depuis quinze jours dans une nouvelle maison et je jouis pour la première fois depuis sept ans d'être chez moi. J'y rassemble tous mes livres, tous mes albums et portraits de famille, enfin tous les objets précieux qui ont échappé au naufrage. Le portrait de l'Empereur par Paul Delaroche est bien beau. Ce généreux cadeau m'a fait grand plaisir et forme le plus bel ornement de mon salon. »

* * *

Durant son exil, Louis-Napoléon, enthousiasmé par tout ce qui lui apportait de l'air de France, s'éprit de la grande Rachel; il la suivit dans sa tournée dramatique en Écosse et en Irlande. Elle était accompagnée par sa petite sœur Dinah, qui m'a conté l'aventure un demi-siècle plus tard. L'imprudent Prince amena son jeune cousin Napoléon-Jérôme, qu'il considérait un peu comme son enfant, « parce qu'il lui avait appris le latin ».

Ce qu'il n'avait pas voulu prévoir arriva : la capricieuse tragédienne se laissa séduire par le masque césarien de Jérôme et trompa l'aîné avec le cadet (1) : « Le prince Louis s'endormit durant le trajet; ayant, par hasard, entr'ouvert un œil, il vit son cousin et sa maîtresse qui s'embrassaient. Là-dessus, il referma l'œil et continua tranquillement son voyage : mais, dès le lendemain, il reprenait le train de Londres. »

Ne songe-t-on pas aux amants de Venise et à Musset surprenant Mme Sand dans les bras de Pagello ? C'est l'éternelle histoire...

Louis-Napoléon fut bon prince et pardonna à son jeune cousin et à son amie leur double trahison. Devenu empereur, il fut

(1) Augustin Filon, *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie.*

à même de rendre un grand service à Rachel, en arrêtant les poursuites de ses créanciers. Quant à Jérôme, il ne cessa de lui pardonner ses incartades, qui se renouvelaient sans cesse, comme le prouvaient encore dernièrement les correspondances échangées entre eux et publiées par la *Revue*.

*
* *

De retour à Londres, le Prince se laissa mener par son ami, le comte d'Orsay, — frère de la duchesse de Guiche, celui-là même qui devait faire une statue équestre de Napoléon III, — chez une *professional beauty*, qui, tenant alors le sceptre de la mode, était considérée comme une reine du demi-monde. Miss Howard réunissait à sa table l'élite de la société : le duc de Beaufort et lord Chesterfield étaient parmi les plus assidus.

Le Prince ne tarda pas à conquérir les bonnes grâces de la maîtresse de céans qui, tout d'abord attirée par les aventures romanesques de l'exilé, fut bientôt séduite par ces attentions délicates qui plaisent aux femmes et dont il était coutumier. Comme le note un de ses biographes, « Louis-Napoléon avait ces façons insinuantes et câlines, cette douceur presque féminine de manières, de gestes, d'intonations, qui est un si grand charme chez les forts. »

« Des relations intimes existaient entre le Prince et miss Howard, nous dit le général Fleury dans ses *Mémoires*, quand éclata la Révolution de février et que Louis-Napoléon fut élu député.... Soit dévouement, soit ambition, soit tendresse, la charmante Anglaise déclara tout net à son amant qu'elle le suivrait en France, qu'elle se ferait sa servante, et que pour lui elle renoncerait à son luxe et à ses succès. »

En effet, quelques jours après le départ du Prince, miss Howard arrivait à Paris où elle descendit à l'hôtel Meurice. Elle ne tarda guère à quitter l'hôtel pour s'installer non loin de l'Élysée, rue du Cirque, dans un modeste appartement où elle put discrètement réunir à sa table le Président et ses amis.

Une seule fois elle vit une porte se fermer devant elle et cette injure motiva une belle lettre que le Prince adressa à Odilon Barrot et que le ministre cite dans ses *Mémoires :*

27 août 1849.

« Mon cher Odilon Barrot,

« ...Une dame à laquelle je porte le plus vif intérêt, accompagnée d'une dame de ses amies et de deux personnes de ma maison, désira voir le carrousel de Saumur : de là elle vint à Tours, mais, craignant de ne pas y trouver de logement, elle me fit prier de faire en sorte de lui en procurer un. Lorsque j'arrivai à Tours, je dis au conseiller de préfecture qu'il me ferait plaisir de chercher un appartement pour le comte Bacciochi et pour des dames de sa connaissance. Le hasard ou leur mauvaise étoile les conduisit chez M. André où, je ne sais pourquoi, on s'imagina que l'une d'elles s'appelait Bacciochi. Jamais elle n'a pris ce nom...

« Combien de femmes cent fois moins pures, cent fois moins dévouées, cent fois moins excusables que celle qui a logé chez M. André, eussent été accueillies avec tous les honneurs par ce M. André, parce qu'elles auraient eu le nom de leur mari pour cacher leur liaison coupable !... Qu'il pratique cette morale ; quant à moi, je n'accuse personne et je m'avoue coupable de chercher dans des liens illégitimes une affection dont mon cœur a besoin. Cependant, comme jusqu'à présent ma position m'a empêché de me marier, comme au milieu des soucis du gouvernement je n'ai, hélas, dans mon pays dont j'ai été si longtemps absent, ni liaison d'enfance, ni parents qui me donnent la douceur de la famille, on peut bien me pardonner, je crois, une affection qui ne fait de mal à personne et que je ne cherche pas à afficher.

« LOUIS-NAPOLÉON. »

Au printemps, le Président ayant été s'installer à Saint-Cloud, ne put refuser à miss Howard de venir occuper quelques chambres au rez-de-chaussée du palais. Malgré cette imprudence, elle continuait à vivre dans l'ombre de son amant et peu de personnes connaissaient le secret de leur liaison. Peu à peu miss Howard sortit de sa retraite ; elle se faisait remarquer par ses équipages qu'elle avait fait venir d'Angleterre ; elle assistait aux revues, aux fêtes nationales où elle commençait à faire scandale. Enfin, quand le Prince inaugura par un grand bal sa prise de possession de l'Élysée, quelle ne fut pas la stupeur de

ses familiers en la voyant apparaître triomphalement au bras du colonel de Beville, suivie de plusieurs cavaliers servants ! Ce triomphe momentané en révélant ses prétentions fut le signal de sa chute. Elle aspirait non seulement à jouer le rôle de favorite en titre, mais peut-être, escomptant la faiblesse du Président à son égard, elle ambitionnait de se faire épouser. Ceux qui rêvaient déjà l'Empire comprirent qu'il y avait péril dans le palais si l'on n'y mettait bon ordre : la partie impériale qu'on s'apprêtait à jouer était compromise par l'irruption de cette intruse et il fallait essayer de marier le Prince... à une autre.

Le colonel Fleury, qui unissait la franchise du soldat à la finesse du diplomate, se chargea de la mission délicate d'amener le Prince au mariage. Il faut lire dans les *Mémoires* du général sa conversation avec le Président : « Lorsque l'Empire va être établi, aurait-il dit au Prince, l'opinion générale sera disposée en faveur d'une alliance avec une maison souveraine... Si le pays vous a délégué le pouvoir afin d'assurer la sécurité dans le présent, il n'est pas moins désireux de s'affranchir des préoccupations de l'avenir. Il envisage avec une appréhension très significative le jour où vous viendriez à disparaître sans être marié et sans laisser de postérité. »

Le Président parut se laisser persuader plus facilement qu'on n'aurait pu le croire et se rendit aux raisons exposées par le colonel ; il se retranchait seulement derrière la crainte de ne pas être agréé par les maisons souveraines, qui le considéraient comme un révolutionnaire. La seule princesse par laquelle il pouvait espérer de ne pas être refusé, à cause de leur parenté, était la petite fille de sa tante, la grande duchesse de Bade. Fleury saisit la balle au bond et il offrit d'aller lui-même demander la main de la princesse Caroline de Wasa. Le Prince y consentit, mais quoique le colonel partît immédiatement pour accomplir sa mission, il trouva la jeune princesse déjà engagée à son cousin le prince royal de Saxe.

***

Cet échec mortifia le prétendant et fit comprendre à ses familiers la difficulté qu'ils auraient à trouver dans les familles royales une princesse assez confiante pour unir sa destinée au Prince dont l'avenir ne semblait pas encore bien assuré. Après

avoir en vain consulté le *Gotha*, ils se dirent qu'au lieu de chercher parmi les princesses lointaines ils avaient peut-être sous la main celle qui semblait destinée à faire le bonheur de Louis-Napoléon ; celle-là même que, quatorze ans auparavant, — alors qu'elle touchait à peine à son seizième printemps, — il avait rêvé d'épouser : sa cousine Mathilde.

On peut suivre toutes les phases de ses fiançailles arrangées et rompues, dans les lettres inédites du jeune homme à sa mère et dans les *Souvenirs*, inédits aussi, de la princesse Mathilde :

En 1835, Louis-Napoléon avait été appelé à Lausanne par son oncle Jérôme à l'occasion de la mort de la reine Catherine ; le 5 décembre, il écrit à sa mère :

« Mathilde est charmante, mais ne croyez pas que j'en sois amoureux ; pas du tout : j'éprouve pour elle un tout autre sentiment ; si je ne redoutais pas le mariage, je serais heureux de l'avoir pour femme, mais son voyage à Stuttgart la gâtera ; le roi de Wurtemberg est extrêmement bon pour eux tous, il veut la traiter comme sa fille, et vous savez que les cours sont comme les femmes coquettes dont on dit toujours du mal, mais qu'on ne peut plus quitter une fois qu'on les a connues. »

La princesse Mathilde écrit dans ses *Souvenirs* : « J'arrivai deux jours après mon départ de Stuttgart à Arenenberg, où mon père m'avait précédée ; je fus reçue à bras ouverts par la reine Hortense. On ne tarda pas à me parler du projet de mariage concerté et auquel mon père accédait de tout cœur. Il acheta tout auprès d'Arenenberg un vieux château nommé Gotlieb dans lequel Jean Huss avait été emprisonné et voulait le faire restaurer afin d'y habiter près de nous. Le mariage devait y être célébré, six mois plus tard. »

De son côté, le prince écrivait à la reine Hortense :

Thoune, 6 septembre 1836.

« Je vais répondre à mon oncle Jérôme que, quant à moi, rien ne pourra non plus changer mon intention ; mais que je suis de son avis et que je préférerais plutôt attendre encore quelques mois que d'être dans l'impossibilité d'offrir à sa fille un sort digne d'elle. »

Et à la date du 11 septembre 1836 :

« J'ai écrit à mon oncle que je me croyais toujours engagé

et que rien ne pouvait faire changer mes sentiments, mais que, si mon oncle ne me trouvait pas assez riche pour sa fille, je consentirais, quoique à regret, d'attendre jusqu'au printemps, époque à laquelle ma mère aurait reçu une partie de ses réclamations. »

Enfin, le 3 octobre 1836, il écrit encore à sa mère :

« Vous expliquerez à mon oncle quelles sont les raisons qui m'empêchent de retourner de suite à Arenenberg ; j'espère qu'avec lui vous arrangerez toutes les affaires et que je pourrai bientôt avoir le bonheur d'épouser Mathilde. »

Pendant qu'on croyait le jeune homme absorbé par les préparatifs de son mariage, il complotait l'échauffourée de Strasbourg. A ce sujet la princesse conte dans ses *Souvenirs* : « La nouvelle de cette aventure nous parvint par le bruit public, il ne nous en fallut pas davantage pour nous éclairer sur les causes de la négligence dont mon cousin avait fait preuve ainsi que sur les atermoiements apportés dans la conclusion du mariage. Je dois à la vérité de dire que, dans cette circonstance, personne de sa famille ne fut pour le prince Louis... Mon père nous écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il exhalait avec virulence son indignation contre le prince ; il l'accablait de reproches pour l'avoir trompé en lui demandant ma main au moment où il méditait une pareille folie ; il m'interdit d'écrire aussi bien au fils qu'à la mère et déclara que le mariage était à tout jamais devenu impossible. »

Le Prince cependant, blessé au cœur, n'avait pas oublié, puisque, du vaisseau qui le déportait en Amérique, en vue des Canaries, le 14 décembre, il écrivait à sa mère :

« Lorsque je revenais, il y a quelques mois, de reconduire Mathilde en rentrant dans le parc, j'ai trouvé un arbre rompu par l'orage et je me suis dit à moi-même : notre mariage sera rompu par le sort... Ce que je supposais vaguement s'est réalisé ; ai-je donc épuisé, en 1836, toute la part de bonheur qui m'était échue ? »

Malgré son découragement, il conservait une lueur d'espoir, puisque, en arrivant à New York, il recevait sa correspondance, et, ne trouvant pas la lettre désirée, il écrivait sa déception à sa mère.

La reine Hortense n'avait pas attendu les doléances de son fils pour écrire à celle qui avait dû être sa belle-fille :

1er février 1837.

« Ma chère Mathilde,

« J'ai reçu, il y a quelques jours seulement, ta lettre du jour de l'an. Je t'en remercie, mais je ne te cacherai pas que j'ai été affligée de ne pas recevoir un petit mot de toi dans les moments de crainte et de malheur qui m'ont accablée dernièrement : j'aime à croire que tu n'y étais pas insensible ; et pourtant, ma chère enfant, tu es la seule de mes nièces dont je n'ai pas reçu un mot de consolation. S'il est pourtant des liens qui peuvent se rompre, il en est d'autres qui sont indissolubles ; ce sont ceux de parenté qui existent entre nous, sans y compter toute la tendresse que je te porte depuis ta naissance. J'ai mieux aimé te dire franchement ce que j'avais sur le cœur plutôt que de te garder rancune : ainsi, n'en parlons plus.

« HORTENSE. »

Depuis, les destinées des deux cousins s'étaient séparées : Louis-Napoléon avait poursuivi sa carrière aventureuse, malgré ses revers successifs, les yeux obstinément fixés sur son étoile ; à l'échauffourée de Strasbourg avait succédé sa déportation aux États-Unis ; au débarquement de Boulogne la captivité de Ham, puis la dramatique évasion de « Badinguet » et enfin le retour triomphal en France, la députation, la présidence...

Quant à Mathilde, depuis 1840, elle s'était, comme nous l'avons dit, laissé marier à un richissime seigneur russe Anatole Demidoff, que le grand duc de Toscane avait créé prince de San Donato à l'occasion de son union avec la fille du roi de Westphalie ; elle avait dû suivre son époux à la Cour de Russie pour lui épargner la Sibérie ; il l'avait ensuite accompagnée en France où elle comptait rendre visite au prisonnier de Ham, comme elle en avait demandé l'autorisation au terrible tsar Nicolas, mais, à son arrivée, le captif s'était évadé et réfugié en Angleterre.

Le mariage ne fut pas heureux et, après six années de troubles continuels, les époux mal assortis avaient fini par se séparer ; la jeune princesse put enfin s'établir à Paris, elle s'y trouva en 1848 pour recevoir son cousin à son retour d'exil...

Voilà nos gens rejoints, je vous laisse à penser
De combien de plaisir ils payèrent leurs peines.

L'amour, — si toutefois il y avait amour, — se transforma sans peine en solide amitié ; aux tentatives de Louis-Napoléon, la nièce de l'Empereur défendit chaudement la cause de son cousin et, à la veille du coup d'État, elle engagea ses bijoux pour lui ; au lendemain du 2 décembre, elle contribua au succès du Président en faisant les honneurs de l'Élysée avec sa grâce qui devint bientôt célèbre ; elle lui fit des amis personnels, même en dehors des partisans. Ceux-ci trouvèrent donc tout naturel de chercher à la faire épouser au Prince. Elle était mariée, il est vrai, mais à un sujet orthodoxe, et comme chacun des conjoints avait dû formellement s'engager à donner sa propre religion aux enfants à venir, le mariage serait facilement annulé. Mais la princesse refusa : elle avait pu obtenir sa liberté et elle ne voulait pas y renoncer. Voici du reste comment elle conte le fait dans ses *Souvenirs :*

« En 1850, il fut question d'obtenir mon divorce pour me faire épouser le Président de la République : je refusai, préférant la situation que j'avais à celle tout exceptionnelle que l'on m'offrait. Cela sans hésitation aucune et sans le moindre regret. Je n'aurais pu aliéner mon indépendance en sentant que mon cœur n'eût pas été là. Je me suis applaudie de ma résolution. »

Et de deux !

Il fallait donc renoncer pour le moment au mariage royal et attendre que la situation, qui d'ailleurs s'améliorait chaque jour, fût plus solidement établie. Cependant le danger était toujours menaçant : miss Howard, guettant de la coulisse, constatait avec satisfaction ces échecs matrimoniaux; elle espérait que, « faute d'altesse », on en serait réduit à se contenter de sa modeste personne. Sur ces entrefaites, elle tomba gravement malade et dut se départir de sa surveillance : c'était une place à prendre ; il fallait se hâter et trouver une maîtresse nouvelle qui détrônât l'ancienne pour permettre au Prince d'attendre patiemment la princesse encore lointaine.

*
* *

Pendant que Louis-Napoléon faisait la conquête du peuple français, une jeune Espagnole aux cheveux d'or faisait la conquête des salons parisiens, où son apparition traçait un sillon lumineux. Son port de reine, ses petits pieds d'Andalouse, la noblesse de ses attitudes, la grâce de ses mouvements,

son sourire éblouissant, ses yeux clairs et limpides, à demi voilés par de lourdes paupières, son front « pas plus grand que celui de Vénus » semblait fait pour le diadème. Son profil de médaille, son souple col de cygne propice aux affables inclinations de tête, ses épaules tombantes appelaient le manteau de cour.

« Euréka! » s'écrièrent les courtisans qui redoutaient l'ambition toujours grandissante de l'Anglaise. Il s'agissait simplement d'amener la rencontre des deux astres : leur prince n'aurait qu'à paraître, croyaient-ils, pour obtenir les faveurs de la belle étrangère : ils avaient compté sans la vigilance de la mère et sans la vertu de la fille.

Ils persévérèrent d'autant plus dans leur illusion, quand ils apprirent que doña Eugenia, d'une très ancienne famille andalouse, avait été élevée dans le culte du nom de Napoléon par son père, don Cipriano de Guzman, débris mutilé de la Grande Armée et puis par les récits enthousiastes de *Monsieur* Beyle qui avaient bercé son enfance. L'admiration pour l'oncle devait l'amener infailliblement à la sympathie pour le neveu.

Mais doña Eugenia était loin d'être la conquête facile que ses allures indépendantes semblaient permettre d'espérer. Elle avait ce naturel propre aux jeunes filles espagnoles qui, tout en restant irréprochables, jouissent de leur indépendance avant le mariage, mais qui, après la cérémonie, se renferment dans le gynécée pour ne plus être que des épouses et des mères exemplaires. Ces sympathiques méridionales ressemblent en ceci aux Anglo-Saxonnes : les unes et les autres se permettent ces libertés de conduite, sachant qu'elles ne courent aucun danger dans leur pays où l'on a le respect de la femme, respect d'ailleurs garanti par les lois.

A tous ses attraits doña Eugenia joignait le charme piquant d'une fille du grand air; plus habituée au contact de la nature, qu'aux conventions mondaines, elle ignorait même les coutumes les plus connues qui régnaient de ce côté des Pyrénées. Ainsi, à son arrivée à l'hôtel du Rhin, la comtesse de Teba trouva une invitation pour un bal blanc où elle voulut se rendre, afin de reprendre contact avec la société parisienne. Elle se fit conduire chez la fleuriste à la mode.

— Madame, lui dit-elle, je désirerais une couronne de fleurs d'oranger pour ce soir.

La fleuriste hésita.

— Pour demain matin?

— Non, pour ce soir.

— Mais... la cérémonie n'ayant lieu que demain matin, les fleurs ne seront plus fraîches.

— Quelle cérémonie?

— La cérémonie du mariage.

— Il n'y a pas de mariage, c'est pour le bal de ce soir que je veux ma guirlande.

— Des fleurs d'oranger pour un bal?

— Pourquoi pas?

— Mademoiselle est étrangère?

— Certes.

— Ce n'est pas l'usage à Paris.

— Qu'est-ce qui n'est pas l'usage?

— Les fleurs d'oranger ne se portent qu'à la messe de mariage.

— Ah! je ne savais pas. En Espagne, on les porte toujours. Pourquoi se priver de ces fleurs embaumées? Me voyez-vous, ajouta l'Impératrice, en contant l'aventure, me voyez-vous arriver dans une fête parisienne le front couronné de fleurs d'oranger, comme si j'étais prête à monter à l'autel (1)?

* * *

En 1846, doña Eugenia fut envoyée aux Eaux-Bonnes où la société était très mélangée. Elle rencontra, chez l'austère chanoinesse de Castelbajac, Mrs Gordon, agréable et intelligente

(1) La prédilection de l'Impératrice pour la fleur d'oranger dura jusqu'à la fin de sa vie. Quand, à quatre-vingt-quinze ans, elle manifesta le désir d'entreprendre un voyage en Espagne et de se faire opérer de la cataracte, les médecins s'opposèrent formellement à ces deux projets, déclarant qu'à son âge ce serait s'exposer à deux dangers mortels. Pour exprimer l'invincible entêtement de sa femme, l'Empereur lui disait : « Toi, Eugénie, tu n'as pas une idée, c'est une idée qui t'a. » En effet, aux observations de la Faculté et aux craintes de ses amis, elle répondit : « J'éprouve le besoin, avant de mourir, de revoir mon pays et de respirer le parfum des orangers de Séville. » Peut-être ces fleurs lui représentaient-elles sa jeunesse d'avant les grandeurs et les catastrophes, sa jeunesse *préhistorique*, comme elle l'appelait en souriant; peut-être voulait-elle s'enivrer une dernière fois aux pures exhalaisons d'un passé lointain, le seul qu'elle pût évoquer sans y mêler la triste vision des chers disparus... Elle partit pour l'Espagne et elle y ferma les yeux, après les avoir rouverts un moment, assez cependant pour revoir sa première patrie et lire quelques lignes de *Don Quichotte*. Puis, résignée, elle les referma pour toujours.

cantatrice; le milieu irréprochable où elle la connut ne lui permit pas de mettre en doute le veuvage de la jeune femme et ne lui laissa pas soupçonner que cette aimable personne était la maîtresse du colonel Vaudray, compagnon du prince Louis dans l'échauffourée de Strasbourg. Mrs Gordon faisait une active propagande bonapartiste, elle n'eut pas de peine à enrôler la généreuse comtesse de Teba, toujours prête à s'enthousiasmer pour les causes chevaleresques. Peu s'en fallut qu'elle n'accompagnât Mrs Gordon dans sa visite au fort de Ham où elle voulait apporter son hommage au prisonnier dont la témérité et les malheurs l'avaient séduite. Si Louis-Napoléon avait vu arriver la belle Espagnole dans cette compagnie suspecte, comme il le lui dit dans la suite, quand elle lui conta cette expédition manquée, il n'aurait peut-être pas songé à l'épouser. Cette fois encore, la Providence servit la comtesse de Teba. Au moment de partir pour son pèlerinage bonapartiste, elle dut accompagner en Espagne sa mère rappelée en toute hâte à Madrid, à la suite d'un vol commis par leur intendant.

L'année suivante, 1847, la comtesse de Teba retourna aux Eaux-Bonnes qui lui avaient été salutaires : il ne pouvait plus être question d'une visite au fort de Ham, car le captif s'en était échappé et s'était réfugié en Angleterre. Naturellement, les deux Espagnoles devinrent bientôt l'axe autour duquel tournèrent tous les buveurs oisifs : la mère, par sa sociabilité, était le centre de toutes les réunions, et la fille avec son entrain contagieux organisait dans les environs des parties de cheval où elle excellait. Très agile, elle faisait même de la gymnastique en chambre et une amie d'Alexandre Dumas fils lui écrivait que sa jeune voisine de l'hôtel des bains s'amusait à s'asseoir sur la rampe de l'escalier au troisième étage et se laissait glisser ainsi jusqu'au rez-de-chaussée.

Sous ces allures garçonnières, on put retrouver plus d'une fois les traces de sa délicate bonté féminine; parmi les baigneuses on remarquait une jeune artiste gravement atteinte de phtisie, Mlle D. M. Un soir, la comtesse de Teba s'aperçut que la pauvre poitrinaire se morfondait seule dans un coin sombre de la salle de bal, où elle avait été reléguée par les avanies des égoïstes matrones, soit qu'elles redoutassent la contagion, soit que la profession de la petite danseuse effrayât leur pruderie. Indignée de cet ostracisme immérité, doña Eugenia se

leva, quitta sa cour joyeuse et alla directement vers la malheureuse paria; elle lui prit amicalement la main et l'amena dans son groupe, en dépit des regards effrayés et courroucés des mères qui la foudroyaient. Dès lors, la jeune artiste, aussi réservée qu'intéressante, fut de toutes les parties et ne cessa de conserver pour sa bienfaitrice une respectueuse reconnaissance qu'elle eut l'ocasion de manifester à doña Eugenia, quand la comtesse de Teba devint impératrice des Français.

***

Dès leur arrivée à Paris, la comtesse de Montijo et sa fille, avaient été menées par leur parente, la duchesse de Berwick, chez leur compatriote, lady Wittingham, qui occupait un bel appartement, 19, place Vendôme, avec le prince Paul de Wurtemberg, dont elle était, disait-on, l'épouse morganatique. Le prince était le frère de la reine Catherine de Westphalie et par conséquent l'oncle de la princesse Mathilde. La princesse venait de quitter le domicile conjugal, devenu intolérable, pour plaider en séparation et elle était tombée un matin chez son oncle pour lui demander l'hospitalité. Le prince trouva que sa maison n'était pas assez correcte pour une jeune femme dans la situation de sa nièce, et il la décida non sans peine à se réfugier au couvent de la Santé, où elle attendrait plus convenablement l'issue du procès. Néanmoins, la princesse Mathilde déjeunait et dînait souvent place Vendôme où elle rencontrait les deux Espagnoles avec lesquelles elle ne tarda pas à se lier. Elle appelait familièrement la comtesse de Teba par son nom d'Eugénie et songea un moment à la faire épouser à son frère Napoléon-Jérôme; mais le prince n'eut pas l'heur de plaire à la noble Andalouse, qui ne sympathisait pas avec ses idées avancées.

Pendant l'année 1848, la Révolution retint les deux Espagnoles à Madrid; ce ne fut qu'après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, que, sentant le terrain plus solide, elles reparurent à Paris en 1849.

La princesse Mathilde avait quitté son couvent pour s'installer dans un petit hôtel, 10, rue de Courcelles, et elle y attira la comtesse de Montijo et la comtesse de Teba, dont l'élégance et l'animation contribuèrent au charme de son salon destiné à devenir bientôt célèbre. C'est là qu'elles furent présentées au Président de la République, et que Louis-Napoléon, si facilement

inflammable, reçut le coup de foudre : la princesse Mathilde, voyant que son cousin s'occupait de la comtesse de Teba, les invitait toujours ensemble.

Le soir du 31 décembre, la princesse Mathilde donna une réunion en l'honneur du Président, et le Prince semblait se plaire dans cette intimité sympathique. Onze heures et demie sonnèrent : Louis-Napoléon se leva pour se retirer, et dit à la comtesse de Teba son regret de devoir rentrer à l'Élysée où, ajouta-t-il en souriant, « il était rappelé par les affaires de l'État ». La blonde Espagnole vit alors la princesse Mathilde se diriger vers la cheminée, et, tournant le dos à la pendule, avancer l'aiguille sur le cadran... Peu après sonna minuit; au dernier coup, la princesse s'écria : « Minuit! tout le monde s'embrasse ! »

Le prince se précipita sur la belle Andalouse, qui s'effaça avec l'agilité gracieuse d'un *chulo* évitant les cornes du taureau prêt à s'élancer sur lui... Décontenancé, l'amoureux Prince s'excusa en disant ;

— C'est l'usage en France.

— Ce n'est pas l'usage dans mon pays, riposta l'Espagnole en souriant, et en se retirant avec la plus respectueuse révérence.

Personne alors ne songeait à la possibilité d'un mariage, sauf peut-être l'ambitieuse comtesse et la superstitieuse Eugénie, à laquelle une diseuse de bonne aventure avait prédit, comme à Joséphine, qu' « elle serait plus que reine ». Un peintre amateur, Édouard Odier, auquel elle avait conté cette prédiction, s'amusait à en faire un tableau où on voyait la jeune fille présentant sa paume ouverte à une bohémienne, qui lisait un brillant avenir dans les lignes de sa petite main.

Cette croyance de doña Eugenia nous est confirmée par un récit du baron Eugène de Beyens. « En 1851, nous dit-il, ses parents, faisant leur voyage de noces à Paris, furent invités par la comtesse de Teba à une partie de théâtre. Au premier entr'acte, la porte de la baignoire s'ouvrit, livra passage à l'homme qui absorbait alors l'intérêt de la France et l'attention de l'Europe, au prince Louis Bonaparte. Après qu'il se fut retiré, la jeune baronne plaisanta doucement son amie sur l'amoureux illustre qui la poursuivait ainsi jusqu'au théâtre. Mlle de M... répondit, d'un ton fier et décidé, qu'elle ne serait

jamais que sa femme, si haut qu'il pût s'élever, qu'elle n'était pas née pour l'emploi des La Vallière, et qu'au surplus, elle rentrerait prochainement à Madrid. »

Et le général Fleury conte dans ses *Mémoires :* « Par la comtesse de C..., je connus le fond de la pensée de doña Eugenia : elle était prête à devenir impératrice, mais au moindre incident, au moindre écart qui serait venu modifier le respectueux empressement dont elle était l'objet, son idée bien arrêtée était de repartir pour l'Espagne. »

Un petit fait hâta le départ des deux Espagnoles. Un jour d'été, elles furent invitées à Saint-Cloud : l'Impératrice, évoquant ce lointain souvenir, conta à Filon que, croyant trouver nombreuse société, elles arrivèrent parées de leurs plus beaux atours : quelle ne fut pas leur surprise en se trouvant seules avec le Président et son fidèle Bacciochi! En sortant de table, Louis-Napoléon, aspirant sans doute à s'égarer dans le parc, offrit son bras à la jeune fille, mais celle-ci, malicieusement, lui montra sa mère délaissée pour elle; et le Prince, quoique dépité, dut se contenter de faire les honneurs de cette belle nuit à la dame Marthe, un peu mûre, plutôt qu'à la blonde Marguerite. Cette imprudente escapade fut sévèrement jugée par la duchesse d'Albe, sœur aînée d'Eugénie, et, pour éviter que pareil danger se renouvelât, mère et fille quittèrent Paris.

***

Entre l'amoureux éconduit et la jeune fille une correspondance régulière s'établit : s'il ne pouvait plus être aveuglé par l'éblouissante présence, en revanche, le Prince put mieux reconnaître les qualités sérieuses de son esprit que ses attraits physiques l'avaient empêché d'apprécier. Quelle ne fut pas sa surprise, en constatant que la *frivole* Espagnole partageait ses principes socialistes, et qu'elle pourrait même être sa collaboratrice dans la réalisation de ses rêves humanitaires! Cette correspondance les rapprocha plus que ces causeries mondaines sans cesse interrompues par des indifférents. Ainsi, ils purent mieux exposer leurs idées respectives et constater qu'elles s'accordaient : « L'Empereur et moi, me dit plus d'une fois l'Impératrice, nous appartenions à la même génération d'exaltés : il y avait dans nos deux natures du romantisme de 1830, et de l'utopisme de 1848. A quinze ans, je croyais conspirer

avec Falco et d'autres amis pour la délivrance de l'Italie : mon livre de chevet était *Mes Prisons*, de Silvio Pellico : « Ce n'est pas les Espagnols, disais-je, qui auraient emprisonné ce martyr de la liberté... » Nous étions pour le principe des nationalités, nous voulions l'indépendance des pays opprimés ; pauvre Italie ! pauvre Pologne ! Le Prince, dans sa prison, avait écrit un ouvrage sur l'extinction du paupérisme qui m'avait passionnée : nous cherchions le moyen de mettre sa théorie en pratique, et nous rêvions de travailler au bonheur des peuples et d'améliorer le sort des ouvriers. »

Ces souvenirs me sont confirmés par M. Lucien Daudet dans l'intéressant et véridique ouvrage sur l'impératrice Eugénie qu'avec son sens de la justice, même envers sa propre personne, la souveraine définit « un portrait sans ombres » : « Vivement intéressée, dès leur origine, dit-il, par les prédictions et les prédications de Fourier et de ses disciples, dont elle admirait l'idéal humanitaire et la philanthropie qui lui en voilait l'insenséisme, la comtesse de Teba réunit alors un groupe d'adeptes fanatiques et forma une colonie de parents et d'amis qui s'engageaient à travailler de leurs mains, malgré leur fortune et leur situation sociale. »

On prétendit que, dans *les Mystères de Paris*, Eugène Sue avait pensé au prince Louis-Napoléon en faisant le portrait du prince Rodolphe et à Mlle de Montijo en décrivant Mlle de Cardeville, la belle aux cheveux roux. Aussi la jeune Espagnole avait-elle cru trouver l'idéal de ses rêves d'adolescente dans la personne de Louis-Napoléon. Jusqu'à la fin de sa vie, elle ne se lassait pas de célébrer avec émotion la noblesse des sentiments de l'Empereur, l'élévation de ses idées, qui le mettaient au-dessus de tous les autres hommes qu'elle avait rencontrés dans sa longue existence . « Je n'aurais jamais pu aimer, disait-elle, un homme qui n'aurait pas pensé aussi noblement que lui. » Il est vrai qu'on aurait pu appliquer à Napoléon III ce qu'Émile Ollivier disait de l'Impératrice : « Quand elle se trompe, c'est toujours par le haut. »

« Le 2 décembre 1851 (conta l'Impératrice à Filon), lorsque l'issue de la lutte était encore douteuse, j'écrivis une lettre à Bacciochi pour lui dire que je mettais à la disposition du Prince, en cas d'échec, tout ce que je possédais. »

N'était-ce pas l'offre d'une main secourable et consolatrice

destinée à dédommager le vaincu? Et la correspondance reprit de plus belle jusqu'au retour des deux Espagnoles à Paris.

Ces lettres, quoique spontanées, étaient si adroitement rédigées qu'on soupçonna, mais à tort, Mérimée de les avoir dictées : le grand sceptique aurait corrigé, tout au plus, quelques fautes d'orthographe; son art eût certainement refroidi cet enthousiasme juvénile et donné à ces pages un ton ironique qui eût été déplacé dans ces confidences sincères, et leur eût enlevé ce charme primesautier destiné à séduire le correspondant; de plus, les idées que professait l'ardente Espagnole étaient loin d'être celles du glacial romancier, et la conviction avec laquelle elles étaient exprimées restait la caractéristique de la comtesse de Teba. Plus tard, on retrouvera dans la correspondance de l'impératrice Eugénie des traces de cette éloquence persuasive et de ce style, incorrect parfois, mais toujours personnel et inimitable.

***

Cependant le climat d'Espagne n'était guère favorable à la santé de doña Eugénia, et il fut décidé qu'on passerait à Rome l'hiver 1852-53. Vers le mois d'octobre, en se rendant en Italie, la mère et la fille traversèrent Paris où elles comptaient s'arrêter quelques jours pour faire leurs préparatifs de toilette.

Elles allèrent présenter leurs hommages au futur Empereur, encore sous le charme de leur correspondance. Au lieu de les séparer, cette absence les avait rapprochés, en leur apprenant à se mieux connaître et à s'apprécier; aussi se retrouvèrent-ils déjà comme d'anciennes connaissances. Mais il n'était question de mariage ni d'un côté ni de l'autre; si la jeune fille aimait avant tout son indépendance, le Prince, absorbé par les préparatifs de son ascension au trône, laissait ses amis arranger pour lui une union avec une nièce de la reine d'Angleterre, la princesse Adélaïde de Hohenlohe. En attendant, les *deux socialistes* échangeaient leurs rêves humanitaires. La princesse Mathilde écrit dans ses *Souvenirs* : « De retour d'Espagne (octobre 1852), Mlle Eugénie prit une attitude plus calme, se rapprocha de l'Élysée et elle abandonna ses amis qui n'étaient pas ceux du Prince... Cette année, elle embellit considérablement : elle me recherchait fort et me soignait beaucoup. Je recevais tous les soirs, je donnais des bals et des concerts auxquels le Prince

se montrait fort assidu. Rien ne m'échappa des petits manèges de part et d'autre ; je vis les brouilles, les raccommodements, les petits billets passés et repassés. »

*
* *

Le 11 novembre 1852, le Président inaugura les séjours à Fontainebleau. Une douzaine de privilégiés furent invités pour quatre jours, parmi lesquels la princesse Mathilde, le ministre d'Angleterre et lady Cowley, la comtesse de Montijo et sa fille, en l'honneur de qui semblait avoir été organisée cette partie. Comme le dit un des plus exacts mémorialistes de cette époque, « le Prince était heureux de montrer à la jeune fille, très admirée par lui, ces deux chefs-d'œuvre de la nature et de l'art, le palais et la forêt de Fontainebleau. » Le 13, eut lieu la grande chasse à courre où Mlle de Montijo, endossant pour la première fois l'uniforme vert et le tricorne traditionnel, put faire valoir ses talents d'amazone. « J'arrivai la première à l'hallali, a-t-elle raconté à Filon, et je reçus le pied de cerf de la main du Prince. Le commandant Fleury m'informa que, d'après l'étiquette, je devais rentrer au château auprès du Prince. Cette rentrée triomphale me valut un déchaînement de jalousies et de calomnies. » Jalousies et calomnies s'accentuèrent le lendemain 14, quand on apprit que Napoléon avait offert à la belle amazone, à l'occasion de sa fête, le cheval qu'elle avait monté

Le 16 novembre, les invités furent congédiés et le Prince retourna à Paris où le plébiscite eut lieu le 21, et l'Empire fut proclamé le 2 décembre.

Quelques jours après, toute la Cour se transporta à Compiègne où furent inaugurées les célèbres séries qui devaient se succéder pendant les dix-huit années d'Empire. Les honneurs furent faits comme d'habitude par la princesse Mathilde, et comme d'habitude, la comtesse de Teba fut la reine. En chevauchant à travers la forêt, elle se retrouvait dans son élément.

Malheureusement, les rigueurs de décembre ne permettaient pas toujours les longues promenades : « Un après-midi que le temps était trop mauvais pour que l'on pût chasser à courre, écrit la princesse Mathilde (1), j'étais retirée dans ma grande chambre où je lisais, quand je vis entrer l'Empereur. Il s'assit

(1) *Souvenirs inédits.*

au coin de mon feu et causa quelques instants en homme qui ne veut pas trahir ses préoccupations. Enfin, il se décida à mettre sur le tapis la question du mariage; il me disait qu'on le poussait beaucoup à prendre un parti, qu'il fallait fonder une dynastie... Avec toute la discrétion possible, je lui demandai s'il avait quelque princesse en vue : « J'avais pensé, dit-il, à Caroline, mais elle me fait des objections; je ne sais pourquoi Marie (duchesse de Hamilton) est contraire à ce mariage, je ne suis pas assez légitimiste à ses yeux... » Je tremblais qu'il ne me parlât de miss Howard, tant je pensais peu à Mlle de Montijo. L'Empereur ne pouvait dissimuler sa contrariété des refus qu'il avait essuyés à propos de la princesse de Wasa. Je m'empressai de lui dire qu'il n'y avait pas péril en la demeure, qu'il n'était parvenu à l'Empire que depuis six semaines, qu'il avait une maîtresse en titre, qu'il n'avait pas congédiée. « Je sais tout cela, me répondit-il, mais je sens la nécessité de me décider et voudrais trouver une belle princesse dont je puisse être amoureux. » Il ne m'en dit pas davantage; je pensais à part moi qu'il avait un projet dont il ne voulait pas parler. C'est alors que la pensée de Mlle de Montijo se présenta à mon esprit. Je la repoussai... Je ne le croyais pas capable d'un coup de tête qui le mît dans une situation fausse devant l'Europe. En n'épousant pas une princesse, il commettait une faute. »

C'est pendant ce séjour à Compiègne que se placent deux anecdotes trop connues pour que nous les contions : quelques mots suffiront pour en réveiller le souvenir. L'une se trouve dans le *Journal* du maréchal de Castellane et l'autre dans les *Mémoires* de M. de Maupas. Le maréchal conte qu'à un dîner intime, sur la table s'élevait, au milieu d'une corbeille de fleurs, une couronne de violettes; l'Empereur la prit et s'adressant à Mlle de Montijo : « Je veux que vous ayez un souvenir de cette soirée, lui dit-il, baissez votre tête pour que je puisse déposer sur votre front cette couronne de fleurs. » Un témoin prétend avoir entendu que Napoléon ajouta : « en attendant l'autre ». La jeune fille s'inclina et reçut des mains de l'Empereur l'emblème de sa destinée.

L'autre anecdote a été notée par le préfet de police, M. de Maupas : en se promenant dans le parc avec l'Empereur, Mlle de Montijo s'arrêta éblouie par une feuille de trèfle, chargée de gouttes de rosée, qu'on eût dit un vrai bijou tombé de

quelque parure ; elle la cueillit et l'offrit à Napoléon. Trois jours après, à la loterie de Noël, quelle ne fut pas sa surprise en gagnant un trèfle formé par trois émeraudes sur lesquelles des brillants figuraient des gouttelettes de rosée. Le galant souverain avait fait ciseler le précieux joyau et les assistants crurent y voir une bague de fiançailles.

Malgré ces attentions délicates qui semblaient des indices manifestes, la Cour quitta Compiègne le 28 décembre sans que la demande eût été formulée : César ne pouvait se décider à franchir le rubicon matrimonial et à faire de sa bien-aimée une impératrice. Ne se sentait-il pas assez puissant pour braver les préjugés de son entourage, de ses sujets et des souverains au rang desquels il voulait être admis ? Si, d'un côté, les amis auxquels il avait confié son amour, comme Morny, Fleury, Bacciochi, Maupas et quelques autres, lui disaient : « Épousez-la », dans l'autre camp, chez les traditionalistes, ceux qui avaient le plus travaillé à son élection, comme Persigny, Abbatucci, Saint-Arnaud, etc... il sentait gronder une sourde hostilité : « Est-ce pour que vous sacrifiiez notre œuvre à un caprice que nous avons risqué notre vie ? » semblaient-ils murmurer. Pour qu'il se décidât, il fallait que la fatalité, à laquelle il croyait, s'en mêlât et l'obligeât à déclarer la détermination déjà prise au fond de son cœur. Peut-être évoqua-t-il le fondateur de sa dynastie. Il se dit que sa grand-mère Joséphine de Beauharnais, — malgré toutes ses faiblesses, qu'il ignorait du reste, — avait été le bon génie du général Bonaparte et avait présidé aux brillants débuts de l'Empire, tandis que le nom de l'archiduchesse Marie-Louise restait attaché à la débâcle du règne et qu'après sa chute elle n'avait même pas su rester la veuve du captif de Sainte-Hélène, ni devenir une tendre mère pour le Roi de Rome.

*
* *

Au mois de décembre 1870, de sa captivité de Wilhelmshöhe, l'Empereur écrivait à sa femme : « Pensez à cette volonté qui plane sur nos destinées et à laquelle il faut obéir. » L'Impératrice était comme lui fataliste et trouvait inutile de lutter : ce qui est écrit là-haut arrive. Ainsi elle disait devoir son mariage à la femme d'un haut fonctionnaire, dont l'apostrophe insultante détermina la décision de Napoléon encore hésitant.

La scène a été contée par Filon : il a confirmé le récit que m'en avait fait l'Impératrice et que j'avais noté de première main avec de légères modifications. La comtesse de Montijo et sa fille devaient partir pour Rome le 2 janvier 1853, leur appartement était retenu à l'hôtel Serni, place d'Espagne. Le premier de l'an, après avoir entendu la messe aux Tuileries, elles furent placées sur le passage de l'Empereur pour prendre congé de Sa Majesté. En revenant de la chapelle au bras de son cousin, la princesse Mathilde fut toute surprise de trouver les deux Espagnoles dans la galerie où ne devaient être admis que la famille et les personnages officiels : « La contenance de ces dames, écrit la princesse, fut assez embarrassée. Nous fûmes polis. La cérémonie faite, chacun se retira sans proférer la moindre réflexion. »

Bacciochi, en mettant les deux Espagnoles en voiture, leur dit qu'on avait improvisé pour le soir un petit bal avec souper assis et que l'Empereur les conviait à sa table.

Elles retardèrent donc leur départ de vingt-quatre heures et se rendirent le soir à l'invitation du souverain.

A la fin du bal, M. de Toulongeon vint dans le salon d'Apollon chercher la comtesse de Montijo pour la mener souper et un autre chambellan offrit son bras à doña Eugenia. Le premier couple entra dans la salle des Maréchaux où avaient été disposées des petites tables, mais, comme la comtesse de Teba se disposait à suivre sa mère, la femme d'un ministre..., suffoquée de voir passer devant elle la triomphante jeune fille, se plaça dans l'embrasure de la porte et lui barra le passage : elle l'apostropha violemment en la qualifiant d'aventurière qui aspirait à la place de favorite. A cette attaque inattendue, la fière Espagnole s'effaça..., mais elle perdit la parole au point de ne pouvoir répondre et elle serait tombée à la renverse sans le bras de son cavalier. Celui-ci l'entraîna vers la table où sa mère était déjà assise auprès de l'Empereur. Elle se laissa choir à la place qui lui était désignée. Frappée de la pâleur de sa fille, la comtesse lui demanda à travers la table si elle se sentait mal. Eugénie ne put que répondre d'une voix entrecoupée : « Ne me parle pas... ne me parle pas, ou je vais éclater en sanglots... »

Épouvanté par cette crise nerveuse, l'Empereur se leva et s'approcha anxieusement de la jeune fille pour lui demander

ce qu'elle avait : « Rien, murmura-t-elle, du bout des lèvres. Mais je ne puis parler... » A peine avait-il regagné sa place, l'Empereur rencontra les yeux bleus qui lui étaient si chers brillants de larmes... il se leva une seconde fois, puis revint vers elle, et, se plaçant derrière sa chaise, il la conjura de lui confier ce qui la tourmentait.

— Eh bien ! finit-elle par lui dire, je viens d'être insultée chez vous comme je ne l'ai jamais été... n'ayant personne pour me défendre. Demain irrévocablement ma mère et moi nous quitterons Paris et vous n'entendrez jamais plus parler de nous.

— Demain, répondit l'Empereur d'un ton qui n'admettait pas de réplique, demain, personne n'aura plus l'audace de vous insulter.

Le lendemain, l'Empereur écrivait à la comtesse de Montijo pour lui demander la main de la comtesse de Teba.

***

La réponse ne fut ni aussi affirmative, ni aussi enthousiaste qu'on aurait pu supposer. La mère allégua qu'il s'agissait du bonheur de sa fille et qu'elle demandait à réfléchir avant de s'engager. Quant à doña Eugenia, Granier de Cassagnac note, peut-être indûment : « Ce n'est pas sans une lutte entre son cœur et sa raison que Mlle de Montijo accepta la couronne. Par les traditions de sa famille comme par ses propres sentiments, elle était trop bonapartiste pour ne pas peser en s'y associant les intérêts de la dynastie. » Elle aussi demanda du temps pour réfléchir...

Peut-être obéissait-elle à un scrupule de conscience. Elle se regardait comme engagée depuis son enfance à un de ses cousins avec lequel elle avait été élevée, — bien que celui-ci ne l'eût jamais payée de retour, ni encouragée dans ses projets conjugaux. — Cédant à une délicatesse exagérée, elle crut devoir essayer une dernière tentative, et lui télégraphia : « L'Empereur me demande en mariage, que dois-je lui répondre ? » Le cabinet noir intercepta la dépêche et un fonctionnaire, espérant peut-être empêcher ainsi le mariage, porta l'imprudente missive au souverain, attendant ses ordres. Impassible, l'Empereur rendit le papier compromettant à son trop zélé serviteur, en lui disant : « Cela ne me regarde pas, envoyez le télégramme à son adresse. » Le cousin interpellé répondit à

l'ultimatum de la jeune fille par des félicitations et des vœux pour les époux.

Nous n'avons pu avoir malheureusement les lettres échangées entre Napoléon et la comtesse de Montijo, que le duc d'Albe n'a pas retrouvées dans les archives du palais de Liria; mais la correspondance de la reine d'Angleterre, publiée par son fils, nous a conservé la lettre que Napoléon III écrivit à sa fiancée et qui fait autant d'honneur à la modestie de l'une qu'à la loyauté de l'autre. Nous avons été mis sur la trace de ce document par la *Chronique* de la duchesse de Dino : « La reine Victoria, dit-elle, s'intéresse au mariage romanesque de Napoléon III; elle lit avidement une lettre du nouveau souverain à Mlle de Montijo que lui transmet le roi des Belges et où, en chevalier loyal, l'Empereur l'avertit des dangers de sa position où les chances adverses contrebalançaient peut-être les favorables. »

« Vous ne me parlez, ma chère enfant, écrivait l'Empereur, que des avantages de la position que je vous offre, mais mon devoir est de vous signaler aussi ses dangers. Ils sont grands. Je serai sans doute à vos côtés l'objet de plus d'une tentative d'assassinat. Indépendamment de cela, je dois vous confier que des complots sérieux se fomentent dans l'armée... Vous voyez donc bien que vous ne devez pas avoir de scrupules pour partager mon sort : les mauvaises chances étant peut-être égales aux bonnes. »

A vrai dire, de pareils arguments pouvaient-ils détourner de cette union la comtesse de Teba? Loin de l'effrayer, le danger l'attirait. Enfin, après quelques pourparlers bien inattendus, la mère et la fille finirent par se rendre au désir de l'Empereur. Doña Eugenia, toujours fière, déclara que, comme elle tenait avant tout à ne pas créer de difficultés au souverain, son consentement restait subordonné à l'approbation du Sénat; s'il se montrait hostile au mariage, elle partirait définitivement le soir même pour l'Espagne.

L'Empereur réunit quelques-uns de ses amis les plus intimes, de ceux-là surtout qui s'étaient montrés les plus favorables à son projet : Fleury, Morny, Bacciochi, Cassagnac, et il leur annonça ses fiançailles. Il fut décidé que le secret le plus absolu serait gardé jusqu'à la déclaration officielle du mariage et l'acceptation des grands corps de l'État. On voulait préparer le

public, détruire les obstacles qui commençaient à s'élever de toutes parts et laisser à la nouvelle Impératrice le temps de conquérir ses futurs sujets. Pour ne pas donner l'éveil, il fut convenu que la mère et la fille continueraient à mener leur existence mondaine habituelle. Morny conseilla seulement à la fiancée de se montrer à deux soirées : chez lui d'abord où il aurait soin de réunir des adversaires pouvant être utiles et que la grâce de la jeune fille ne tarderait pas à conquérir ; et à l'un des dimanches soir de la princesse de Liéven, qui passait pour avoir le salon le plus hostile à la cause napoléonienne.

La princesse de Liéven occupait une place toute spéciale dans la société parisienne et, malgré sa liaison avec le ministre de Louis-Philippe, M. Guizot, elle s'était subitement attachée à la fortune de Louis-Napoléon ; il s'agissait de la conserver dans ces bonnes dispositions. Le baron de Hubner, qui était un de ses habitués, note dans son *Journal*, non sans un certain étonnement : « La princesse de Liéven s'est métamorphosée en fervente Élyséenne; ses amis de la veille, les chefs parlementaires consternés ou emprisonnés, ne paraissent plus dans son salon où ce soir de dimanche on ne voit que des dames russes en grand nombre et, dans un coin seul et délaissé, M. Guizot. Ce qui m'amuse, c'est la naïveté avec laquelle la princesse convient de sa versatilité et le sans-gêne avec lequel elle l'affiche... Au fond, ce n'est qu'un noble nid à commérages : Guizot, Duchatel, Dumont, Montebello, tous anciens ministres de Louis-Philippe, le duc de Noailles, M. Molé en sont les piliers; les ministres de Prusse, d'Autriche, de Russie sont les habitués de ce salon. »

Suivant le conseil de Morny, le dimanche 16 janvier, la comtesse de Teba, toujours accompagnée de sa mère, se rendit à l'entresol de la rue Saint-Florentin dans l'appartement où était mort le prince de Talleyrand, occupé alors par la princesse de Liéven. L'Impératrice se souvenait encore, cinquante ans après cette visite, combien elle s'était sentie gênée par l'accueil trop flatteur de la maîtresse de la maison et de ses nombreux invités. C'est à peine si la princesse salua la comtesse de Montijo, tant elle était absorbée par les égards qu'elle rendait à sa fille. Selon la politesse allemande, elle voulut lui faire les honneurs du canapé, mais doña Eugenia céda à sa mère la place qui lui était offerte et s'assit sur un tabouret. Alors ce fut un défilé de tous ceux qui se trouvaient dans le salon,

amis ou adversaires ; on n'osait pas faire allusion à son mariage, puisqu'il n'avait pas été déclaré; mais ces salamalecks, trop respectueux et trop profonds pour une jeune fille, faisaient comprendre qu'il s'adressaient à l'Impératrice.

Quoiqu'elle se sentît inconfortable, elle se tira bien d'affaire et eut son petit succès, puisque le comte de Saint-Aulaire, qui n'était pas de ses partisans, écrivait à M. de Barante : « Notre future Impératrice était dimanche chez Mme de Liéven, point embarrassée de prendre la première place, point embarrassée de passer la première aux portes, et tout cela, dit-on, de fort bonne grâce. »

Quelques jours après, quand la comtesse de Teba, toute souriante, parut dans la « Niche à Fidèle », le joli hôtel qu'occupait M. de Morny au rond point des Champs-Élysées, près de l'ambassade de Belgique, elle vit le prince Joseph Poniatowski s'incliner profondément à son passage et fredonner tout bas : « Voilà, voilà l'Impératrice ! » Très gênée, elle alla directement faire sa révérence à la princesse Mathilde, qui l'accueillait toujours avec son bienveillant sourire, l'embrassait et l'appelait familièrement Eugénie. Cette fois, la princesse lui rendit à peine son salut, ne lui tendit pas la main et se détourna en faisant ce que ses familiers appelaient son visage de bois. Devant cet affront, la jeune fille se sentit glacée et se glissa le long du mur, s'asseyant dans un coin où elle cherchait à disparaître. Elle regarda autour d'elle, espérant découvrir des visages amis et fut toute surprise de voir des deux côtés de la cheminée deux grands portraits en pied peints par Gérard : c'était la reine Hortense avec sa couronne trop lourde pour son front, ses yeux bleus et son sourire mélancolique, et en pendant le comte Charles de Flahaut, dans son brillant uniforme d'officier de dragons. M. de Morny se parait de ses deux portraits de famille et les affichait cyniquement comme ses père et mère. Ce fut l'Impératrice qui, après son mariage, eut la délicate mission de dire, de la part de son époux, à M. de Morny que moins il traiterait en frère Napoléon III, plus l'Empereur le traiterait en ami. Dans une lettre du 27 janvier, M. de Flahaut écrivait à son fils : « Souvenez-vous que le secret ne vous appartient pas, vous n'avez le droit de le confier à personne. »

Comme il avait été convenu que, pour ne pas donner l'éveil, ces dames continueraient à mener leur existence mon-

daine, elles durent se rendre chez le peintre Gudin à un dîner qu'elles avaient accepté depuis plusieurs semaines. Nous trouvons le compte rendu de cette réunion intime dans le *Journal* du baron de Hubner : « Lundi 17, dîné chez M. Gudin, le célèbre peintre de marine, avec Mme de Montijo et sa fille. Doña Eugenia, quoique pâle et fatiguée, était fort en beauté, mais d'une surexcitation qui frappait tous les convives. Déjà avant-hier l'Empereur l'a demandée en mariage ; mais c'est ce soir seulement que le secret commence à transpirer. Après le dîner, j'ai eu une longue causerie avec la future Impératrice. Elle est bien séduisante (1). »

*
* *

Le 12 janvier, eut lieu le premier grand bal des Tuileries. L'Empereur, désireux de rétablir les usages du Premier Empire, revêtit la culotte et les bas de soie, — tenue de cour qui ne s'était plus vue depuis la Restauration. C'est à cette fête que la manifestation officielle de l'amour du prince fit comprendre au public la possibilité du mariage, redouté de la plupart, espéré par quelques-uns. La comtesse de Teba fit son entrée au bras du baron de Rothschild, accueillie comme la véritable souveraine par ses nombreux admirateurs qui se pressaient sur son passage. Le baron la mena à la gauche du trône où était disposée une banquette de velours rouge à franges dorées. La jeune fille allait y prendre place quand, surgissant à l'improviste, Mme D. de L. l'empêcha de s'asseoir en l'avertissant que cette banquette était réservée aux femmes des ministres. De l'autre extrémité de la salle, l'Empereur avait suivi du regard l'entrée de la belle Espagnole et il devina l'affront qu'on lui faisait, en voyant son attitude embarrassée. Il courut vers elle, lui offrit son bras et la conduisit aux fauteuils réservés à sa famille. Ce geste révélateur convainquit les plus incrédules de la résolution prise par le souverain. Encore cette fois, un affront mondain confirma le triomphe de la future impératrice.

(1) Après la campagne d'Italie, l'Impératrice, se souvenant sans doute des gracieusetés du peintre à l'égard de Mme de Montijo, lui commanda deux grandes toiles représentant le débarquement de Napoléon à Gênes au milieu d'une foule exultante et saluant son libérateur. Les tableaux ornaient le hall de la villa Cyrnos au Cap Martin; l'Impératrice les légua au Louvre pour être placés au musée de la Marine.

* * *

La princesse Mathilde note dans ses *Souvenirs* (1) :

« Quelques jours après, je reçus la visite de Bacciochi à neuf heures du matin. Il était porteur d'une lettre de l'Empereur. Comme je lui demandais ce qu'elle pouvait contenir : « Lisez, lisez, me dit-il, nous causerons après. » Voici ce que l'Empereur m'écrivait :

« Au Palais des Tuileries, 16 janvier 1854.

« Ma chère cousine,

« Je vous écris pour vous faire part d'une chose qui m'intéresse vivement et pour laquelle je réclame toute votre amitié. Vous vous êtes bien aperçue combien j'aimais Mlle de Montijo. Et appréciant toutes ses solides et bonnes qualités, j'ai résolu d'une manière irrévocable de l'épouser ; lorsqu'elle sera impératrice, je n'aurai plus besoin d'avoir recours à la bienveillance de ceux qui la connaissent pour qu'elle soit traitée comme elle le mérite ; sa position et sa conduite commanderont le respect. Mais avant que cet événement s'accomplisse, il y a bien des préjugés et des préventions à vaincre. Aussi ce serait me donner une preuve d'amitié et de dévouement à laquelle je serais bien sensible que de la traiter avec distinction aujourd'hui et de la défendre contre la médisance du monde. C'est parce que j'ai toujours eu une entière confiance dans votre amitié pour moi, ma chère Mathilde, que je vous fais cet aveu.

« Recevez l'assurance de mes tendres sentiments pour vous,

« NAPOLÉON. »

« Cette lettre ne me surprit pas, mais elle me fit de la peine, je prévoyais le mauvais effet de ce mariage en Europe... Cette pensée m'affecta, je sentis mes yeux se mouiller, j'écrivis à l'Empereur :

« Sire, votre lettre m'a émue jusqu'aux larmes. Comptez toujours et dans toutes les occasions sur mon affection : je saurai vous la prouver et accomplir vos désirs dans tout ce qui dépendra de moi. Permettez-moi de vous serrer bien affectueusement la main et de vous répéter encore, Sire, que je serai

(1) Inédit.

toujours heureuse de ce qui fera votre bonheur. De Votre Majesté, la très dévouée,

« MATHILDE. »

« J'aimais l'Empereur, je n'eus pas le courage de lui causer le moindre chagrin, surtout devant un parti aussi irrévocablement pris de sa part. Bacciochi, qui s'était chargé de ma lettre, me fit parvenir aussitôt cette réponse :

« Ma chère Mathilde,

« Les circonstances sont rares dans cette vie où l'on peut montrer son affection à ceux qu'on aime. Aujourd'hui il s'en est présenté une pour vous ; vous l'avez saisie avec empressement et avec joie. Recevez-en mes remerciements et comptez sur mon amitié à toute épreuve. Je vous recevrai à cinq heures et demie aujourd'hui. Croyez à ma tendresse.

« NAPOLÉON. »

« A l'heure prescrite, je me rendis aux Tuileries et fus introduite dans son cabinet. Il entra sur mes pas. Il me tendit la main en me disant : « Eh bien ! ma cousine, que pensez-vous de la résolution que j'ai prise ? — Sire, lui répondis-je, vous tentez la fortune. L'Europe sera mécontente. La France se trouvera peu flattée que vous ne choisissiez pas une Française. Si l'on avait le courage de s'opposer à votre mariage, vos parents, le Sénat, le Corps législatif, qu'adviendrait-il ? quel parti prendriez-vous, si les membres de votre famille signaient une adresse collective protestant respectueusement contre votre résolution ? Cela modifierait-il vos intentions ? — Il est trop tard, reprit-il ; on veut que je me marie en vue d'avoir un héritier : le reste me regarde seul. Je vous demande, ma chère cousine, d'être aimable pour Eugénie : elle s'effraie beaucoup de votre accueil et s'inquiète extrêmement de votre opinion. »

« Ce qui m'a toujours paru étrange, c'est que l'Empereur, en même temps qu'il poussait les choses aussi loin que possible avec Mlle de Montijo, laissait faire des démarches auprès de la princesse de Hohenlohe, personne belle et douce qui nous eût convenu beaucoup. Elle objecta la différence de religion ; cette hésitation fut considérée comme un refus et c'est fort peu de jours après que l'Empereur déclara son mariage. J'en conclus que l'amour seul ne l'a pas décidé, mais que le dépit de voir

ses offres déclinées pour la seconde fois avait beaucoup pesé sur sa détermination définitive. »

Si tout le monde s'était montré favorable à cette aventure, tant qu'elle avait semblé passagère et transitoire, à peine comprit-on qu'elle pourrait finir par un mariage, tous tournèrent leurs batteries contre l'Espagnole, coupable d'ambitionner une place à laquelle sa naissance, si haute qu'elle fût, ne lui donnait pas le droit d'aspirer. Personne ne cacha plus son hostilité. La famille d'abord, comme Napoléon avait pu le pressentir à travers les paroles voilées de sa cousine et ses réticences. Les Parisiennes jalousaient la beauté qui les avait rejetées dans l'ombre; les provinciales blâmaient les allures indépendantes; les hommes, dont les hommages avaient été repoussés, en voulaient à l'heureux époux de son triomphe; miss Howard elle-même déclara qu'elle se fût effacée devant une princesse du sang, mais que devant une jeune fille du monde, elle gardait son droit de priorité. Quant aux cours de l'Europe, que l'Empereur avait dédaigné de consulter, elles donnèrent le spectacle d'une révolution de palais que décrivit, dans sa *Lettre de Junius*, Alexandre Dumas fils, qui avait connu et admiré la comtesse de Teba à Séville, aux fêtes des mariages espagnols :

« La jeune et belle comtesse de Montijo, gracieuse, souriante, libre, choisie à cause de sa grâce et de sa beauté par le chef de la plus grande nation du monde pour occuper avec lui le premier trône de l'univers (quel rêve!), rejetait dans l'ombre tout à coup les importances héréditaires et convenues de toutes les autres princesses de l'Europe. C'était le triomphe de l'amour sur les préjugés, de la beauté sur la tradition, du sentiment sur la politique. C'était l'avènement de la liberté de la fantaisie, même dans les dogmes rigides et sacrés de la monarchie. C'était Vénus sortant de l'onde et détrônant Junon. Quel schisme! Toutes les déesses de l'Olympe reléguées au second plan crièrent au scandale et demandèrent vengeance contre cette divinité parvenue, née d'un rayon de soleil et d'un flocon d'écume et qui n'avait d'autre titre à la puissance que la perfection. »

En revanche, l'ambassadeur de Belgique près le Saint-Siège, le baron Beyens, nous conte que, si en France on déplorait que l'Empereur n'eût pas choisi pour compagne une princesse de

sang royal, à Madrid, en prenant à la lettre le titre de « parvenu » que s'octroyait Napoléon III, on était porté à considérer comme une mésalliance le mariage d'une noble Andalouse avec un parvenu français.

*
* *

Ce n'est pas sans raison que la comtesse de Teba avait subordonné son consentement à l'approbation des grands corps de l'État : elle savait qu'elle avait contre elle le président du Sénat, Troplong, le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, le garde des Sceaux Abbatucci, le ministre de l'Intérieur, Persigny...

La partie était engagée : elle attendait avec une certaine anxiété le résultat de la séance qui se tenait dans la salle du trône où étaient réunis les grands corps constitués. Napoléon se fit l'avocat de sa propre cause : du succès de son discours dépendait son mariage ; s'il était accueilli froidement, la fiancée était décidée à retourner en Espagne, le soir même :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer le passage de ce plaidoyer devenu célèbre, qui souleva l'enthousiasme de l'assistance :

« Quand en face de la vieille Europe on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant toujours de son origine, en conservant son caractère propre, et en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe la position de parvenu, titre glorieux, lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple...

« Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à, laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger elle deviendrait un de ses courageux appuis...

« Je viens donc, messieurs, dire à la France : j'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte, à une femme inconnue dont l'alliance aurait eu des avantages mêlés de sacrifices...

« Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au peuple et à l'armée : la confiance qu'ils ont en moi assure leur sympathie à celle que j'ai choisie, et vous, messieurs, en apprenant à la connaître, vous serez convaincus que, cette fois encore, j'ai été inspiré par la Providence. »

L'amour avait enflammé l'éloquence du Prince, et peu à peu des applaudissements unanimes et des cris enthousiastes de : Vive l'Empereur ! apprirent à doña Eugenia, cachée dans une salle voisine, que Napoléon avait gagné son procès, et qu'elle était sacrée impératrice par la volonté nationale.

Ce fut la *Revue des Deux Mondes* qui, par la plume de M. de Mazade, résuma le mieux, — selon le témoignage d'un contemporain, — l'impression générale causée par ce discours (1) : « Il y a des événements qui, aussitôt qu'ils se produisent, ont le singulier privilège d'éclipser tous les autres et de faire diversion dans les préoccupations politiques, tout en se rattachant au cours général des choses... Le mariage de l'Empereur est à coup sûr un de ces événements. Il y a peu de jours encore, il n'en était nullement question. L'Empereur a agi comme il procède souvent, surprenant ceux qui devaient ou pouvaient être le plus prévenus... élevant tout à coup par le fait de sa situation, un acte privé de sa volonté à la hauteur d'un événement politique. Une voie nouvelle s'ouvre pour la brillante Espagnole en ce moment associée à l'Empire et cette voie nouvelle n'est-elle pas ouverte pour la Société française tout entière ? »

Dès que le mariage fut déclaré officiellement, l'Empereur pria sa fiancée et sa mère de quitter l'hôtel du Rhin et de s'installer à l'Élysée pour y attendre le jour de la cérémonie. Quelle ne fut pas la surprise de doña Eugenia, en levant les yeux vers le plafond de son boudoir, d'y découvrir que l'E de son nom s'entrelaçait déjà à l'N impérial : son fiancé avait voulu lui donner l'illusion de se retrouver chez elle. Et ces doubles initiales, après avoir été respectées, — ou plutôt oubliées, — pendant les catastrophes qui se suivirent depuis plus d'un

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1853.

demi-siècle, ornent encore aujourd'hui un des salons du président de la troisième République...

*
* *

Une affaire de collier se trouve mêlée à l'histoire de deux souveraines étrangères, également montées sur le trône de France : au déclin de la popularité de l'une dont elle hâta si injustement la chute et à l'aurore du règne de l'autre dont elle fit présager la noblesse et la générosité.

A la nouvelle du mariage de l'Empereur, le Conseil municipal de la Seine vota une somme de 600 000 francs pour l'acquisition d'un collier de diamants qui serait offert à l'impériale fiancée. En apprenant cette décision, la comtesse de Teba écrivit au préfet cette lettre qui révèle l'élévation de ses sentiments :

Palais de l'Élysée, le 26 janvier 1853.

Monsieur le préfet,

Je suis bien touchée d'apprendre la générosité du Conseil municipal de Paris qui manifeste ainsi son adhésion sympathique à l'union que l'Empereur contracte. J'éprouve néanmoins un sentiment pénible en pensant que le premier acte public qui s'attache à mon nom, au moment du mariage, soit une dépense considérable pour la ville de Paris. Permettez-moi donc de ne pas accepter votre don, quelque flatteur qu'il soit pour moi : vous me rendrez plus heureuse en employant en charités la somme que vous avez fixée pour l'achat de la parure que le Conseil municipal voulait m'offrir. Je désire que mon mariage ne soit l'occasion d'aucune charge nouvelle pour le pays auquel j'appartiens désormais, et la seule chose que j'ambitionne, c'est de partager avec l'Empereur l'amour et l'estime du peuple français. Je vous prie, M. le préfet, d'exprimer à votre Conseil toute ma reconnaissance, etc.

EUGÉNIE
Comtesse de Teba.

Selon le désir exprimé dans cette réponse, la somme fut consacrée à l'érection d'un asile, — construit en hémicycle pour rappeler la forme du collier, comme le remarque ingénieusement M. Lucien Daudet, — et il reçut en souvenir de la donatrice, le nom d'Asile Sainte-Eugénie.

A la chute de l'Empire, les religieuses apeurées débaptisèrent leur maison et changèrent de protecteur : Sainte-Eugénie devint Saint-Antoine, et, dans la suite, les saints n'étant plus en odeur de sainteté sous le nouveau régime, et pouvant même nuire à leur filleule, on le connut sous le nom d'Orphelinat des jeunes ouvrières (1).

La duchesse de Dino note dans son *Journal* : « L'avant-veille de son mariage, l'Impératrice est allée au Sacré-Cœur de Paris où elle a passé quelques années de son enfance. Mme d'A... l'y rencontra par hasard ; elle a trouvé l'Impératrice charmante, naturelle, simple, voulant revoir tous ses souvenirs de jeunesse, et jusqu'à la sœur converse qui la lavait. »

***

Le soir du samedi 29 janvier, aux Tuileries, fut célébré le mariage civil. La princesse Mathilde note dans ses *Souvenirs :* « Ce soir, la future Impératrice paraissait pour la première fois officiellement en public. De sa personne elle était charmante et distinguée, avec sa robe rose et sa parure de perles. Comme elle avait vent du courant contraire à son mariage, elle était très troublée. Elle me prit la main et ne voulut pas me quitter. Lorsqu'elle arriva dans la salle des Maréchaux, et qu'elle dut prendre le pas sur moi, son émotion fut visible ; elle alla s'asseoir sur le fauteuil qui lui était destiné auprès de celui de l'Empereur, placés tous deux sur une estrade devant les fenêtres du jardin. » M. Fould fonctionnait comme ministre d'État, et avait devant lui sur une table le registre de l'état civil, registre qui fut brûlé pendant la Commune de 1871. Plus d'une fois, l'Impératrice nous a fait remarquer, avec un sourire triste, que la fatalité s'était acharnée contre elle : non seulement l'incendie avait réduit en cendres les palais qu'elle avait habités, les Tuileries, Saint-Cloud et Biarritz, mais le feu avait également détruit les traces des événements les plus solennels de sa

(1) L'Impératrice avait été si impressionnée par la fameuse affaire du collier de Marie-Antoinette, qu'au mois de juillet 1870, aux mauvaises nouvelles qu'elle reçut de l'armée, elle se hâta de confier tous les bijoux de la couronne au ministère des Finances, *contre reçu*, pour qu'il les mît en lieu sûr à l'abri des convoitises prussiennes. Et le précieux dépôt fut déposé à bord d'un cuirassé que l'on envoya en pleine mer. Comme ses familiers lui reprochaient ces excès de précautions : « Si l'on a pu soupçonner une reine de France, répondit-elle, de quoi n'accuserait-on pas une impératrice des Français ? »

vie : son contrat de mariage et l'acte de naissance de son fils.

A la cérémonie civile, l'assistance était peu nombreuse : la famille de l'Empereur : la princesse Mathilde, son père et son frère ; la famille de l'Impératrice : la comtesse de Montijo, le duc et la duchesse d'Albe. Ses témoins étaient : le ministre d'Espagne, marquis de Valdegamas, le duc d'Ossuna, Alvarez de Toledo, et le marquis de Bedmar. Étaient présents les grands officiers de la couronne, les cardinaux, les ministres et leurs femmes, Baroche président du Conseil d'État, le comte de Morny qui, fidèle à son habitude de se mettre du côté du manche, s'était déclaré partisan du mariage dès qu'il vit qu'il ne pourrait l'empêcher, quelques membres du corps diplomatique : le ministre de Prusse et la comtesse de Hazfeld, fille du maréchal de Castellane, avec sa sœur la comtesse de Contade, enfin le ministre d'Autriche, baron de Hubner, qui a laissé dans son *Journal* un compte rendu de la cérémonie. Jusqu'au pied du trône, devant cette radieuse beauté souveraine, l'opposition n'avait point désarmé, les uns par jalousie, les autres par un impérialisme outré qui leur faisait regretter, pour leur prince *parvenu*, comme il s'intitulait lui-même, une princesse d'ancienne maison royale qui aurait, croyaient-ils, étayé cette nouvelle maison impériale.

« A la fin, ajoute le baron de Hubner, les invités, chacun avec une dame, défilaient devant l'Empereur et doña Eugenia. Mon agréable sort était de donner le bras à la duchesse de Hamilton. Exaspérée du mariage, elle était dans un état violent. Lorsque nous fûmes en marche, elle me dit :

— Vous verrez l'esclandre que je ferai, quand nous nous trouverons près de mon cousin...

— Votre résolution, madame, est-elle prise irrévocablement ?

— Certainement.

— En ce cas, lui dis-je, en m'inclinant et en retirant mon bras, je prie la duchesse d'avancer toute seule, je ne la suivrai pas.

La duchesse se calma, et notre passage devant LL. MM. s'effectua régulièrement et sans esclandre. La mariée était pâle et fatiguée ; l'Empereur, gai et fringant, offrait le spectacle du dernier degré de la félicité humaine. »

Après la cérémonie, les souverains, suivis de tous leurs

invités, passèrent dans la salle des fêtes, où l'orchestre de l'Opéra exécuta une cantate de circonstance, paroles d'Arsène Houssaye, musique d'Auber. L'Empereur ne pouvait dissimuler son impatience et ne tarda pas à congédier ses hôtes.

Resté seul avec la famille, il se retira un moment pour quitter son uniforme, mais il revint bientôt en habit noir, et monta en voiture avec sa femme et sa belle-mère, pour aller souper à l'Élysée.

*
* *

Le lendemain, dimanche 30 janvier, à onze heures et demie, l'Empereur, sa famille et les hauts dignitaires étaient réunis aux Tuileries, attendant la mariée. Deux voitures escortées d'un piquet de carabiniers avaient été à l'Élysée chercher l'Impératrice et sa mère qui se faisaient désirer : l'homme le plus patient de l'Europe, comme le désignait Mérimée, ne pouvait cacher son impatience. « A midi, le canon des Invalides fait entendre ses salves joyeuses, les clairons sonnent, les tambours battent aux champs : c'est le moment où la souveraine arrive au palais des Tuileries, par la grille du pavillon de Flore. Elle descend de voiture devant le pavillon de l'Horloge au seuil duquel elle trouve le grand chambellan, le premier écuyer, quatre chambellans et les officiers d'ordonnance de service. Le prince Napoléon et la princesse Mathilde l'attendent au bas du grand escalier; Napoléon III s'avance au-devant de l'Impératrice, hors du salon de l'Empereur, la conduit dans ce salon et, lui donnant la main, paraît au balcon avec elle. Tous deux sont accueillis par une immense acclamation (1). »

Les deux époux montent dans le carrosse à huit chevaux précédé par la musique des Guides et par un escadron de dragons. Deux maréchaux remplissent les fonctions d'écuyers en faisant caracoler leurs chevaux aux deux portières de la voiture. L'Empereur est rayonnant de bonheur.

L'Impératrice est blanche comme le velours épinglé de sa robe, les dentelles de son voile, et les fleurs d'oranger qui entourent son diadème de diamants : « Tout mon sang s'était retiré de mon visage, me dit-elle, en évoquant cette lointaine journée, ma pâleur de cire ne pouvait plaire au peuple qui

(1) Imbert de Saint-Amand.

n'aime que les belles couleurs. » Néanmoins, le souvenir de cette vision fut inoubliable pour ceux qui se trouvèrent sur le passage du cortège des Tuileries à Notre-Dame par la rue de Rivoli, « qui venait d'être achevée et ressemblait à une voie triomphale ».

En descendant de voiture devant le portail de Notre-Dame, au son de toutes les cloches de Paris, et au bruit lointain du canon des Invalides, l'Impératrice vit les abords de la place peuplés d'une foule enthousiaste qui essayait en vain d'apercevoir son visage à travers ses voiles... Pour satisfaire cette curiosité sympathique, elle eut à la fois une gracieuse pensée et un gracieux mouvement : elle se retourna, fit face au public et remercia ses futurs sujets par un sourire ému, une modeste inclination de son col de cygne et par la révérence qui devint bientôt célèbre. Elle avait conquis le peuple. Puis elle prit le bras de l'Empereur qui l'attendait sur le seuil avec l'archevêque de Paris et le chapitre de Notre-Dame, venu processionnellement recevoir les mariés. L'Empereur donnant la main à l'Impératrice fit son entrée dans la cathédrale sous un dais de velours rouge doublé de satin blanc, au son d'une marche nuptiale : c'était la marche du *Prophète* dont le choix profane fut blâmé par les dévots. On eût préféré des accords religieux qui se seraient mieux harmonisés avec la pieuse attitude de la blanche épousée : « Elle a fait ma conquête à Notre-Dame, écrit la duchesse de Dino, qui n'est pas toujours bienveillante, non par sa beauté, mais par le pieux recueillement de son maintien. » Et le maréchal de Castellane, avec sa brusquerie militaire, accorde à la souveraine un certificat de bonne tenue : « L'Impératrice, écrit-il à sa fille, a eu une attitude digne, fort recueillie, très convenable pendant la messe : elle était pâle, émue et fort belle. »

Heureux présage pour l'avenir, si dès la première heure elle avait su si bien s'adapter à son rôle de souveraine !

Un autre présage qui ne fut pas, hélas ! aussi favorable, et qui devait tôt ou tard se réaliser : en passant sous la voûte du pavillon de l'horloge, la couronne impériale en bronze doré qui surmontait le carrosse des époux, se détacha et tomba sur le sol en se brisant. Même accident était arrivé au même équipage au mariage de Marie-Louise. On essaya de cacher le fait, mais l'Impératrice l'apprit et sa joie en fut assombrie. Elle tenta

toutefois de dissimuler son inquiétude pour ne pas impressionner l'Empereur qui, de son côté, continua de sourire, pour ne pas effrayer sa compagne. Ainsi tous deux, dès le premier jour, commençaient à jouer leur rôle, brillant et douloureux.

La bénédiction nuptiale donnée, l'archevêque de Paris et le chapitre accompagnèrent processionnellement les mariés sous le dais jusqu'au portail, au son de l'*Urbs beata* de Lesueur; puis le cortège suivit les quais et gagna le jardin des Tuileries, où se trouvaient des députations d'ouvriers et de jeunes filles. Le carrosse impérial fit le tour de la place du Carrousel. LL. MM. passèrent la revue des troupes qui s'y trouvaient réunies et qui les acclamèrent.

Fier de se parer de sa radieuse conquête, du haut des deux balcons de la salle des maréchaux dont l'un donnait sur la cour et l'autre sur le jardin, l'Empereur présenta l'Impératrice à la foule, et fut accueilli par les acclamations du peuple enthousiaste.

Voici la note intime de cette journée que je trouve dans les *Souvenirs* de la princesse Mathilde : « De Notre-Dame, nous nous rendîmes aux Tuileries ; on s'embrassa, on se félicita, puis l'Impératrice fut changer de costume pour aller à Saint-Cloud où elle devait demeurer en tête-à-tête avec son mari ; elle revint très animée, habillée en velours rubis avec des fourrures... Nous la vîmes monter dans une voiture attelée en poste qui l'emmena à sa nouvelle résidence. Les dames et le service suivirent ; chacun de nous regagna sa demeure, fatigué de corps et le cœur serré : nous sentions que l'Empereur nous échappait (1). »

***

Cependant la jeune mariée s'imaginait qu'à Saint-Cloud elle pourrait enfin goûter quelques heures d'intimité avec son époux, dont l'avaient séparée jusque-là le protocole et les manifestations officielles... Quelles ne furent pas sa surprise et son désappointement, en trouvant, dès les marches du perron et dans les grands salons, une foule de curieux qui attendaient le couple

(1) Est-ce en souvenir de cette journée que l'Empereur, qui ne s'occupait guère des toilettes de sa femme, exigea que l'Impératrice eût toujours parmi ses toilettes une robe rouge ?

impérial! L'excellent Empereur n'avait pas cru pouvoir décommander les fonctionnaires et les habitants du palais, auxquels il avait laissé prendre l'habitude de venir s'asseoir à sa table quand il s'installait à Saint-Cloud !

Pendant l'interminable soirée qui suivit le repas, il ne tarda pas à regretter son indulgence : les heures passaient : les invités ne songeaient pas à se retirer et Napoléon III, pas plus que l'impératrice Eugénie, n'osait les congédier. Enfin, exaspéré, l'amoureux s'approcha de sa femme, et lui dit à mi-voix en tirant sa moustache : « Renvoie-les donc ! » Et la jeune épousée, qui n'était pas encore entrée dans son nouveau rôle, ne savait comment donner le signal du congé général. Sur les instances réitérées de son époux qui, malgré sa patience traditionnelle, menaçait de faire un esclandre, elle lui dit tout bas : « Dirigez-vous vers la sortie ; je vous suivrai. » Il s'empressa de quitter le salon, sans même tourner la tête pour saluer l'assistance, elle le suivit ; mais sur la porte des appartements privés, comme le matin devant le portail de Notre-Dame, elle se retourna vers les importuns, les congédia avec un sourire ému, s'inclina gracieusement en les laissant sous le charme de cette révérence circulaire que chacun pouvait croire lui être spécialement adressée et puis disparut sur les traces de son époux.

C'est ainsi que Napoléon et Eugénie se retirèrent et gagnèrent la chambre nuptiale.

J.-N. Primoli.

RÉPUBLIQUE ET SAINT-SIÈGE

L'Assemblée constituante avait, pour soustraire le Royaume à « la hideuse banqueroute » et sur la proposition de Talleyrand, évêque d'Autun, mis, par décret du 2 novembre 1789, à la disposition de la nation tous les biens ecclésiastiques, à la charge de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses membres et au soulagement des pauvres. A cette mesure qui, au regard du droit de propriété tel que le concevait l'ancien régime, n'avait pas le caractère d'une spoliation, et qu'une partie des prêtres et religieux députés sanctionna, à cette mesure d'autres succédèrent, moins justes et beaucoup plus graves en leurs conséquences.

De la constitution civile du clergé, votée le 12 juillet 1790 et complétée, le 27 novembre de la même année, par l'obligation édictée d'y prêter serment, devaient sortir inévitablement le schisme, la persécution religieuse et la guerre civile.

Quelque temps auparavant, les habitants d'Avignon et du Comtat, sujets du Saint-Siège depuis le XIIIe et le XIVe siècle, s'étaient insurgés et avaient voté la réunion de leur territoire à la France : leur vœu répondait à une ancienne et légitime prétention nationale; s'il était contraire à l'acte par lequel l'Assemblée avait proclamé sa volonté de renoncer à toute conquête, il était la conséquence du principe, non moins solennellement posé, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : il avait donc, en septembre 1791, reçu satisfaction.

La Cour de Rome ne se montra pas fort agitée de cette annexion. Les ministres du Roi Très Chrétien l'avaient habituée

à ces saisies du temporel. Si cette dernière devait être définitive, elle pouvait s'y résigner, y ayant été et s'y étant dès longtemps préparée. Elle réserva donc ses protestations les plus véhémentes contre la législation relative à la nouvelle organisation des Cultes. La bulle du 22 septembre 1790 l'avait condamnée; le 10 avril 1791, un bref déclarait schismatiques les prélats et les prêtres assermentés.

A cette nouvelle, quelques énergumènes s'étaient tumultueusement attroupés au Palais-Royal et y avaient, avec des injures, brûlé un mannequin fabriqué à l'image de Pie VI. Dans le même temps, à Marseille, une bande avait arraché de la porte du Consulat romain les armes pontificales.

Mgr Dugnani avait alors abandonné le palais de la Nonciature, mais non pas dans les formes diplomatiques qui expriment ou impliquent une rupture. Il avait, pour se retirer, invoqué ce prétexte : les soucis qu'il devait à sa santé l'obligeaient à se rendre, pour y prendre les eaux, à Aix-en-Savoie. Le cardinal de Bernis, qui, depuis 1769, représentait le Roi à Rome et qui, pendant plus de vingt années, y avait exercé « une sorte de papauté française », s'était, depuis une quinzaine de jours, démis de sa charge. Pour le remplacer, Louis XVI avait désigné M. de Ségur; mais, ce choix n'ayant pas obtenu l'agrément pontifical, le poste était demeuré vacant.

Ainsi, à la fin de 1792, et contrairement à une opinion généralement crue, les relations ne sont pas rompues; elles sont seulement suspendues. La France a conservé, dans la personne de M. Bernard, attaché depuis quarante ans à l'ambassade, un agent avoué et payé par le ministère des Affaires étrangères, en crédit également auprès de la Curie, recommandé à celle-ci et guidé dans ses démarches par Bernis dont il avait été le secrétaire.

L'heure était grave. La Convention détenait Louis XVI et se préparait à le juger. Une coalition formidable menaçait nos frontières. Les troubles sanglants, commencés sitôt après le vote de la Constitution civile du clergé, en Vendée, en Poitou, en Bretagne et dans le Midi, et dont il avait été jusque-là assez facile d'avoir raison, se multipliaient. Une insurrection, dont l'imminence se laissait pressentir, s'annonçait formidable. Peut-être la préviendrait-on. A coup sûr, on la circonscrirait, on l'affaiblirait, si on parvenait à la priver du ferment religieux,

le plus puissant et le plus dangereux de ceux qui agissaient alors sur les populations en rébellion. L'autorité du Saint-Père pouvait s'employer à la pacification des départements de l'Ouest. Pourquoi n'y pas recourir?

Sans doute, la Papauté apparaissait bien déchue et, de fait, l'était-elle grandement. Il s'en fallait en effet de beaucoup, à la fin du XVIIIe siècle, qu'elle se présentât imposante et dominant les grands de ce monde, ainsi que l'Europe l'avait longtemps connue, ou telle que nous la voyons aujourd'hui l'objet de la déférence universelle. Les monarchies catholiques elles-mêmes, sans qu'on en puisse excepter aucune, s'étaient, au cours des deux derniers siècles, permis contre le Pontificat les entreprises les plus hardies. Louis XIV n'avait pas reculé devant les voies de fait, emprisonnant le Nonce à Saint-Lazare, et donnant à M. de Créqui les moyens de forcer, *manu militari*, la volonté d'Innocent XI. Après lui, les Bourbons du Pacte de famille, unis aux Bragances, France, Espagne, Naples, Parme et Portugal, avaient, pour des motifs exclusivement politiques, chassé de leurs États les Jésuites. Ils en avaient le pouvoir. Mais il leur avait fallu davantage : ils conspirèrent la suppression de cet Ordre proscrit; ils la réclamèrent du Saint-Siège. Clément XIII était mort sans l'avoir accordée. Mais son successeur avait dû, cédant à la contrainte, consentir à l'humiliation infligée à l'Église. Semblables rigueurs eussent coûté à la sincère piété de Louis XVI : c'est cependant Vergennes dont on a dit, non sans quelque vérité, qu'il avait été le « dernier grand ministre » de la royauté avant 1789, c'est Vergennes, secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, qui, écrivant le 9 décembre 1782, à Bernis, menace le Saint-Père « de le réduire à l'état d'un vieux prêtre qui ne mérite ni égard ni ménagement ».

Le Gouvernement révolutionnaire avait, après le 10 août, pensé en user de même avec Pie VI. Truguet, dont l'escadre s'en allait à Naples mettre à la raison le Roi des Deux-Siciles, avait « été chargé de châtier en passant le Pape et son Sacré Collège et de les ramener au sentiment du respect dû à la République française ». L'amiral n'avait pu remplir cette partie de ses ordres : aucune compagnie de débarquement n'était descendue à terre, nul boulet n'avait été lancé sur les fortifications archaïques, et croulantes, et misérablement armées de Civita-Vecchia; aucun bâtiment n'avait seulement été signalé.

Ces ordres avaient été donnés le lendemain et dans l'orgueil de la victoire de Valmy, de la conquête de la Savoie, du comté de Nice et des évêchés rhénans; une pensée plus sage conseillait deux mois plus tard, malgré de nouveaux succès militaires, de s'en départir.

Danton ne se méprenait pas sur la suite des événements dont la Belgique était le théâtre. Il connaissait l'Angleterre parfaitement; il n'ignorait pas ce principe séculaire de sa politique que la France ne doit pas être admise à s'étendre jusqu'à l'estuaire de l'Escaut et à s'installer dans Anvers. Lorsque la bataille de Jemmapes gagnée sur les Autrichiens eut rendu les armées républicaines maîtresses des Pays-Bas, il ne douta pas que, pour nous en chasser, le cabinet de Saint-James ne se joignît bientôt à la contre-révolution continentale, décidé à la réorganiser autant de fois qu'il le faudrait, jusqu'à ce qu'elle y réussît.

De cette terrible crise, dont, parmi les bulletins de victoire, on pouvait discerner les prodromes, Danton ne s'effrayait pas : l'audace qu'il réclamait de la Convention, de la nation et des généraux, il la portait en lui. L'intégrité du caractère lui a manqué; mais il avait, ainsi que Mirabeau et Dumouriez, le cerveau d'un homme d'État. Afin que la France, assaillie de toutes parts, résistât à cette attaque et en triomphât, il voulait la soustraire d'abord aux discordes intestines et aux séditions, la réconcilier avec elle-même et l'unir, autant que les circonstances le permettraient, contre l'envahisseur.

Sa pensée était trop libre et trop clairvoyante pour qu'il se complût dans la guerre religieuse, imprudemment et sottement engagée. Il n'avait pas, en séance même de la Convention, hésité à la condamner. La faiblesse et la décrépitude de la Papauté, considérée comme Gouvernement, avait laissé intact son pouvoir spirituel. Danton, disciple de Richelieu, en jugeait mieux que Mme Roland, élève de Jean-Jacques. Soucieux de « développer la grandeur française » et la plaçant dans les « limites marquées par la nature, l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées », il ne tenait pas pour très glorieux de molester le Pape, et il laissait à l'inspiratrice des Girondins la satisfaction d'écrire au cardinal secrétaire d'État des insolences dont elle se félicitait et se vantait. Par Lebrun qui en avait le portefeuille, il dirigeait la politique extérieure

et on le voyait se préoccuper du protectorat religieux au Levant (1). Il fut décidé qu'on devait renouer, pour négocier ensuite, avec la Cour de Rome.

Celle-ci y paraissait prête et empressée.

Il n'y avait guère de temps qu'un parent du cardinal Doria s'était présenté à la Légation de France à Gênes pour remettre à notre ministre, M. de Sémonville, une lettre de cette Éminence. Le Saint-Père, y lisait-on, trompé jusqu'ici, mais éclairé aujourd'hui et alarmé, « était disposé à consentir, comme souverain, à tout ce qui serait agréable à la France relativement à Avignon et au Comtat venaissin; à la suite de ce premier arrangement, *il serait possible qu'il trouvât, comme Pape, des formes convenables pour rassurer les consciences et s'entendre également sur le culte*, de manière à étouffer tous les germes de discorde (2)... »

Le bruit ayant couru de la nomination de Sémonville en qualité d'ambassadeur auprès de lui, Pie VI avait aussitôt ordonné qu'on lui rendît, dès son arrivée à Civita-Vecchia, tous les honneurs dus à ses fonctions. Mais ce diplomate a reçu une autre destination. En même temps qu'on l'apprend, la nouvelle circule, qu'à son défaut, c'est M. de Belleville qui va venir représenter la France. Et sans plus ample informé, la Chancellerie dépêche aux frontières, pour lui rendre, et au personnel qui l'accompagne, l'entrée facile et le voyage commode, des passeports et des recommandations.

Le choix qu'on avait fait était meilleur. Cacault, esprit cultivé, d'excellente éducation, ancien secrétaire de l'ambassade du Roi à Naples, sous M. de Talleyrand, connaissait bien l'Italie; il avait auparavant habité Rome et il était de longue date en relations avec divers personnages de la Curie. En même temps qu'il était rompu au maniement des affaires, il était adroit à celui des hommes. Le 19 janvier 1793, on l'avisait que le Conseil exécutif l'avait « nommé pour aller *résider* à Rome en qualité de Chargé d'affaires ». D'après un mémoire qui lui avait été demandé, on rédigea ses instruc-

(1) Georges Grosjean : *La Mission de Sémonville à Constantinople. — La politique orientale de Napoléon. — La maîtrise de la Méditerranée pendant la Révolution.*

(2) Lettre de Belleville au ministre des Affaires étrangères : celle du cardinal Doria n'est pas reproduite dans son texte même.

tions : elles lui prescrivaient « de se faire connaître », dès son arrivée, au Cardinal de Bernis et de notifier sa mission à Bernard et aux chefs des Administrations françaises. Il s'en irait habiter au palais de l'Académie ; il aurait à se faire remettre les papiers de l'ambassade, à inventorier les meubles et effets appartenant à la nation, à se faire rendre compte de la gestion des établissements français, et à en prendre la direction ainsi que celle de la poste aux lettres. Sa négociation avec la Cour pontificale devait porter sur Avignon et les bulles. Elle serait suivie en se conformant, pour l'étiquette et pour tous les détails, aux usages établis.

Les lettres de créance de Cacault n'ont jamais encore été publiées; les voici :

« Très Saint-Père,

« Votre Sainteté a été informée des événements qui ont déterminé la Nation française à abolir la Royauté et à substituer le Gouvernement républicain à celui qu'Elle s'était donné. Ce changement dans la forme du Gouvernement ne devant, en aucune manière, altérer les liaisons d'amitié qui subsistent depuis si longtemps entre la France et les États de Votre Sainteté, et la République française désirant, au contraire, maintenir et cultiver ces mêmes liaisons, nous avons fait choix du citoyen Cacault pour vous en porter l'assurance et rester auprès de Votre Sainteté en qualité de Résident. La connaissance que nous avons des principes et des sentiments de ce citoyen nous autorise à penser que son choix ne peut que vous être agréable. Nous prions Votre Sainteté de lui accorder une entière créance pour tout ce qu'il lui dira de notre part et surtout lorsqu'il lui exprimera les vœux de la République française pour la prospérité et le bonheur de ses États. »

Pour le cardinal Zelada, secrétaire d'État, Cacault emportait cette lettre d'introduction particulière dont le texte est également inédit :

Paris, le 19 janvier,
l'an II de la République.

« Monseigneur,

« La République française étant dans l'intention de *maintenir* et *cultiver* ses rapports avec l'État ecclésiastique, le Conseil exécutif provisoire a déterminé qu'il serait commis une

personne spécialement chargée des affaires de la République près la Cour de Rome.

« Il a nommé pour remplir cette commission le citoyen Cacault dont le patriotisme, l'expérience, les lumières et l'esprit conciliant ne me permettent pas de douter qu'il ne la remplisse à la satisfaction respective des deux États. Il est instruit des intentions pacifiques de la République française à l'égard de votre Cour ainsi que de ses dispositions à concourir en toute occasion aux avantages des peuples qui composent l'État ecclésiastique.

« Je vous prie, Monseigneur, d'ajouter une entière créance aux assurances qu'il vous en donnera et à tout ce qu'il vous dira au nom du Conseil exécutif de la République française.

« Je saisis avec plaisir cette occasion de vous marquer la considération distinguée avec laquelle je suis,

« Monseigneur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le ministre des Affaires étrangères,

« Le Brun (1). »

Cacault avait été invité à prendre « toutes ses dispositions pour se rendre incessamment » à son poste. Il allait se mettre en route quand arrivèrent d'Italie des nouvelles qui suspendirent son départ.

M. de Mackau, ambassadeur auprès de la Cour des Deux-Siciles, avait, deux mois plus tôt, envoyé à Rome, en informateur, l'un de ses secrétaires. Hugou de Basseville, écrivain médiocre, entré depuis peu dans la diplomatie, était censé n'avoir autre dessein dans ce déplacement que « d'admirer les monuments ». A peine était-il descendu de voiture qu'il se donnait les allures d'un envoyé extraordinaire, prenant bientôt sous sa protection tous ceux, sincères ou non, qui faisaient profession de jacobinisme, la pire racaille aussi bien que les jeunes artistes pensionnaires de l'Académie. Il parla en maître, obtint tout ce qu'il lui plut de demander, injurieux cependant, et se conduisant en tout de façon si parfaitement absurde que le Comité exécutif, à la fin informé, désavouait expressément

(1) Affaires étrangères : Rome, *Correspondance générale*.

ses démarches « inconvenantes et irrégulières » et le renvoyait à Naples rejoindre son poste (1).

Plût au ciel que cet ordre eût pu être plus tôt expédié ! Le malheureux à qui il était donné ne devait jamais le connaître. Il avait, par de sottes bravades, imprudemment continuées, malgré les avertissements des Bernard, père et fils, et ceux du Consul de France, irrité contre lui le peuple de Rome. Reconnu, le 13 janvier, pendant une promenade qu'il faisait sur le Corso avec sa femme et ses enfants, hué, assailli, poursuivi jusque dans la maison de l'agent du commerce français, il y avait été massacré.

Le Gouvernement pontifical était évidemment étranger à ce meurtre. Ce n'est pas assez pour s'en convaincre de constater qu'aussitôt instruit des graves blessures portées à la victime, Pie VI lui avait envoyé son propre chirurgien et un prêtre, de qui Basseville reçut les derniers sacrements. Les plus promptes dispositions furent prises pour contenir l'émeute. Bernard l'atteste : « Par les notions, écrivait-il, le 6 mars, au ministre, que j'ai pu me procurer sans me compromettre, il résulte que le Gouvernement romain a pris, en effet, dans cette occasion toutes les mesures qui étaient en son pouvoir pour éviter de plus grands maux et pour faire évader les personnes contre lesquelles le peuple était animé. » Toute l'attitude du Saint-Siège, dans le même temps, proteste contre une complicité quelconque dans ce tragique et déplorable événement. Pour le susciter ou s'y prêter, il avait bien trop peur des représailles.

Ainsi le comprit-on à Paris. Sans doute, à la Convention, le Pape fut-il déclaré responsable ; une expédition contre ses États fut, sur la proposition du ci-devant marquis de Pontécoulant, décrétée, non d'ailleurs sans objections de Robespierre. Mais ayant, par des imprécations, des apostrophes et des menaces, satisfait de la sorte au rite tribunitien, on pouvait plus librement revenir à la diplomatie, et on y revint. Le Conseil exécutif qui, devant l'Assemblée, a grossi la voix, confirme la mission donnée à Cacault. Celui-ci devra obtenir « le désaveu des attentats commis envers la nation, d'autant plus sensible et plus fière qu'elle a plus d'outrages à punir et plus d'ennemis à combattre. » Si cette juste demande est agréée, et

(1) Lettre de Le Brun à Basseville, 26 janvier 1793.

on est certain qu'elle le sera, puisqu'avant d'en avoir été sommé, le Saint-Siège l'a prévenue, il s'installera comme chargé d'affaires, remettra ses lettres de créance et commencera ses négociations. Il est autorisé enfin à déclarer qu'on est disposé à recevoir le Nonce qu'il plairait à Pie VI d'envoyer au Gouvernement de la République.

Cacault partit sans nouveau délai. Déjà il est à Florence. Un avis de la secrétairerie d'État l'y retint : le cardinal Zelada estimait qu'en cet instant sa mission l'exposait à des dangers qui la rendaient impossible; cette opinion était aussi celle de Bernard, qui signale « la fureur du peuple toujours très animé contre les Français ». Cependant, deux mois plus tard, on apprenait que « le Pape et son ministre désiraient fort pouvoir entrer en négociation et que, même sur l'affaire du Clergé, il ne se montrerait pas difficile... »

Huit ans écoulés, Bonaparte, Premier Consul, et Pie VII réalisaient, par le Concordat de 1801, l'apaisement religieux recherché par le Conseil exécutif et désiré par le Saint-Siège. Ce rapprochement et le rétablissement de rapports réguliers et formels étaient-ils possibles en 1793? On peut en discuter. Du moins, il est certain que les deux Gouvernements ont eu, malgré les plus rudes coups échangés, la volonté de s'accorder et de renouer.

GEORGES GROSJEAN.

LES CAHIERS D'AURORE DUDEVANT

PREMIERS ESSAIS (1825-1830)

I

L'HISTOIRE DU RÊVEUR

George Sand venait de mourir : tout était fini.

Les fenêtres sur le jardin s'étaient refermées : l'odeur des roses blanches et du tilleul mouillé embaumait la maison silencieuse.

On ne pénétrait plus dans l'appartement mortuaire; pourtant la porte n'en n'était pas verrouillée. Mon cœur et mon habitude d'enfant m'y ramenèrent dans la quasi-obscurité.

Un jour, j'y trouvai ma mère qui pleurait ; un autre jour, j'y rencontrai mon père : la fenêtre du cabinet de travail était rouverte et le grand placard aussi. C'était dans ce placard que ma grand mère avait entassé des paquets de lettres, des cartonniers bourrés, des carnets aux reliures romantiques, des albums de toute sorte, reflets de sa prodigieuse vie.

Mon père tria, classa et rangea ces archives de famille, glorieux documents dont il publia une partie. Avec et après lui, ma mère copia et recueillit tout ce qu'elle put trouver : j'ai continué ce qu'ils avaient entrepris.

La *Revue des Deux Mondes* me demande d'en commencer la publication pour perpétuer la collaboration de George Sand à la *Revue*. J'offre donc au lecteur ce que j'ai de plus précieux : les inédits intimes de ma vénérée grand mère. Laissant à celui-ci le plaisir d'admirer sans guide, je n'ajouterai que les notes indispensables à la clarté du texte.

*
* *

Après une enfance tourmentée par la lutte sentimentale entre sa grand mère et sa mère, Aurore Dupin sortit du couvent des Anglaises où sa vocation s'était manifestée dans les divertissements littéraires qu'elle organisait pour ses compagnes. Rentrée à Nohant auprès de sa grand mère, Mme Dupin de Francueil, fille du maréchal de Saxe, elle lut avec passion, tout en veillant l'aïeule paralysée, qui s'éteignit, anxieuse du sort de sa petite-fille. Le testament mystique de Mme Dupin de Francueil confiait la tutelle d'Aurore à des cousins pour l'enlever à l'influence de sa mère. Mais, suivant son cœur et son besoin de justice, la future George Sand devait lutter et souffrir pour ne pas léser sa mère dans sa tendresse, malgré l'adoration qu'elle avait vouée à sa grand mère.

Privée d'appui en perdant celle-ci, Aurore rencontra Casimir Dudevant et l'épousa. Ce fut un répit dans ses chagrins, de courte durée, il est vrai, mais elle eut la joie de mettre au monde un fils, Maurice, et c'est près du berceau de celui-ci, la nuit, à la lueur d'une petite lampe, qu'Aurore Dudevant, sur la demande d'une amie de couvent, Jane Bazouin, écrivit les premiers essais littéraires qui nous aient été conservés, récréant son imagination après l'accomplissement de sa tâche de bonne ménagère.

Aurore Dudevant occupait alors, avec son mari, à Nohant, la chambre de sa grand mère au rez-de-chaussée : c'est dans le boudoir y attenant, sur un bureau décrit par elle-même, qu'elle écrivit sur un cahier relié en vert, la nouvelle ébauchée, abandonnée, puis reprise, qui s'arrête au quatrième chapitre : *l'Histoire du rêveur*.

AURORE SAND.

L'HISTOIRE DU RÊVEUR

Première partie

I. — LA GROTTE DES CHÈVRES

Par une belle matinée du mois de juin, vers la fin du siècle dernier, un beau jeune homme s'avançait dans cette contrée admirable qui forme la base de l'Etna du côté de Catane, et qui, en raison de sa position, porte le nom de *regióne piemontése*. Il allait visiter le volcan gigantesque de la Sicile, et, comme ce n'était pas la première fois qu'il entreprenait cette excursion, il n'avait pas jugé nécessaire de se munir d'un guide surtout dans la partie riante et habitée qu'il parcourait et dont chaque sentier, chaque vallon couvert de fleurs et de fruits, chaque coteau tapissé de vignes, lui étaient devenus familiers dans ses fréquentes promenades. Il montait un beau et bon cheval qu'il laissa à Nicolosi, village d'un aspect assez sombre, bâti de laves et de basaltes, et servant de limite entre le pays enchanté que notre voyageur venait de franchir, et la région déserte et sauvage, qui s'élève rapidement vers la sommité de l'Etna. Après s'être reposé quelques heures et avoir loué une mule, la plus vigoureuse qu'il pût trouver dans le bourg, — et ce n'était pas beaucoup dire, — il repartit vers 5 heures de l'après-midi, déterminé à marcher toute la soirée et toute la nuit, afin d'arriver au cratère au lever du soleil et d'y contempler le plus magnifique spectacle de l'univers : toute la Sicile déployée en triangle sous ses pieds et baignée de l'immense mer, où la vue ne rencontre plus de bornes que du côté du détroit et des monts de la Calabre.

— Il me semble, mon bon Tricket, dis-je en interrompant le narrateur, que tu fais des phrases un peu longues.

— Elles ne le sont pas encore assez pour être à la mode, me répondit-il sans se déconcerter, et il continua.

Le voyageur eut un assaut à soutenir contre le babil de l'hôtesse de Nicolosi qui voulait l'engager à prendre un guide. « Sainte Vierge ! disait-elle, c'est une véritable folie que de vous engager ainsi tout seul dans ces bois, où il est si facile de s'égarer, que nos pâtres eux-mêmes s'y égarent tous les jours.

Et si vous alliez vous engloutir dans une de ces cheminées souterraines qu'on rencontre à chaque pas? *Gesù mio signore*, ne vous exposez pas ainsi, car si vous échappez aux dangers de la route, qui sait quels malins esprits peuvent se jouer de vous et vous jeter en bas de la montagne? Il y a un certain génie malfaisant qu'on appelle...

— Vous me conterez cette histoire demain, ma bonne hôtesse, interrompit le voyageur. Aujourd'hui, elle retarderait trop mon départ. Je pense que les malins esprits m'attaqueront aussi bien avec une escorte de cent hommes, s'ils ont envie de contrarier ma marche. J'ai déjà fait cinq ou six fois ce chemin, et je dois le connaître assez bien pour m'y maintenir avec quelque attention. Et puis, pensa-t-il en s'éloignant de Nicolosi au trot de sa mule, et en traversant la plaine inclinée, couverte de cendres rougeâtres qui domine le village, mon plaisir sera sans mélange. Si je parviens seul au terme de ce désert terrible et majestueux, je n'aurai pas à essuyer les éternels et fatigants avis d'un guide qui veut se rendre nécessaire et doubler son importance, en vous exagérant les dangers du chemin. Je n'aurai pas non plus l'importune distraction de ses explications plates et grossières, ni l'inquiétante contrariété de ses fatigues feintes ou réelles, ni l'embarras de ces mille ruses perfides par lesquelles ils cherchent à faire doubler leur salaire et manquer votre voyage. Il faut être seul pour sentir toute l'exaltation qu'une nuit sur l'Etna est capable d'inspirer : la présence d'un être de mon espèce me rappellerait que je suis un homme, et seul avec le vent et la neige, j'espère l'oublier. Je veux pouvoir enfin abandonner mon âme au désordre de ces éléments fougueux qui règnent en maîtres absolus sur une terre déchirée et bouleversée chaque jour au gré de leur caprice.

Le jeune homme, dans son enthousiasme, ne manqua pas de s'identifier avec Empédocle. Sa situation l'exigeait rigoureusement, quoiqu'il fît le plus beau temps du monde, et que rien ne rendît l'approche du volcan périlleuse.

Il arriva sans difficulté à la grotte des Chèvres, station ordinaire des voyageurs et seul gîte qu'ils puissent trouver dans cette forêt inhabitable. Il y fit les préparatifs d'usage pour y passer le moins mal possible la première partie de la nuit, c'est-à-dire qu'il coupa de l'herbe qu'il plaça devant sa mule attachée à un arbre voisin; qu'il abattit du bois et alluma du feu

que la température glacée de cette région rend indispensable, et auprès duquel il fit un souper assez frugal, dont il s'était précautionné en quittant l'auberge de Nicolosi. Après quoi, il donna un dernier coup d'œil à sa monture, que ses habitudes rustiques et sa sobriété naturelle préservèrent du besoin de l'enthousiasme pour s'accommoder de sa position. Puis il ranima le feu en y traînant la moitié d'un bouleau desséché, et s'enveloppant dans son vaste manteau, il chercha à goûter quelques heures de sommeil, en attendant celle de se remettre en route; cependant, il ferma en vain les yeux; en vain, il s'étendit sur son lit de feuilles sèches et y changea vingt fois de position. Quoiqu'il s'assurât bien, en examinant sévèrement son âme ferme et aventureuse, qu'elle ne recevait pas la plus légère émotion de crainte, soit la nouveauté de sa situation dans cette imposante solitude, soit la subtilité d'un air qu'il n'était pas accoutumé à respirer, il lui fut impossible de s'endormir : l'abondance et la vivacité de ses pensées fatiguaient son cerveau, tous ses nerfs éprouvaient une excitation extraordinaire. Tantôt la chaleur du foyer le suffoquait, mais s'il écartait un peu son manteau pour s'alléger, le froid le saisissait et le faisait frissonner de la tête aux pieds : tantôt il lui semblait que des voix humaines se mêlaient aux plaintes du vent dans les vieux chênes de la forêt. Il les écoutait avec un plaisir mélancolique; et puis, son imagination leur prêtant des modulations qu'elles n'avaient pas, il les répétait intérieurement jusqu'à ce qu'il fût excédé de leur monotonie. Enfin, renonçant au sommeil, il s'assit et resta, les coudes appuyés sur ses genoux et ses yeux fixés sur la braise rouge de son foyer, d'où s'échappaient sous mille formes et avec mille ondulations variées, des flammes blanches et bleues. C'est là, pensait-il, une image réduite des jeux de la flamme et des mouvements de la lave dans les irruptions de l'Etna. Que ne suis-je appelé à contempler cet admirable spectacle dans toutes ses horreurs? Ou que n'ai-je les yeux d'une fourmi pour admirer ce bouleau embrasé; avec quels transports de joie aveugle et de frénésie d'amante, ces essaims de petites phalènes blanchâtres viennent s'y précipiter ! Voilà pour elles le volcan dans toute sa majesté ! Voilà le spectacle d'un immense incendie. Cette lumière éclatante les enivre et les exalte comme ferait pour moi la vue de toute la forêt embrasée; la nature n'a rien fait

de misérable, tout y jouit d'une richesse relative de sensations, tout y possède des trésors de jouissance et des torrents de délices. Au milieu de la création, l'homme est de tous les êtres celui qui, avec plus de facultés pour apprécier le bonheur, se montre plus ingrat devant tant de bienfaits...

Une sorte de frémissement qui se fit entendre non loin du voyageur, interrompit le cours de ses pensées. Il porta la main à ses pistolets et, levant les yeux, il aperçut de l'autre côté du foyer, au travers de la fumée qui se déployait en légers tourbillons tantôt blancs et opaques, tantôt transparents comme un voile de gaze, une longue et noire figure où brillaient deux gros yeux effarés et que surmontaient deux longues oreilles. Heureusement pour le voyageur, il était esprit fort; aucun sentiment de terreur n'altérait sa vue et son jugement; il reconnut sa pauvre mule qui, transie de froid, avait réussi à se détacher et, s'étant approchée machinalement du brasier, fixait sur cet objet éclatant des regards d'une terreur panique et stupide. Son cavalier s'approcha d'elle, lui frotta les flancs avec une poignée d'herbe sèche, et lui replaçant la bride il se remit en marche comme la lune recommençait à blanchir l'horizon.

II. — LE CHANTEUR

Il avait encore quelques milles à faire au travers des bois de chênes verts, de sapins et de bouleaux dont cette partie du mont, appelée *regióne silvósa*, est couverte, avant que d'arriver à la région des neiges et des glaces qui environnent le cratère. Le chemin était facile et assez doux aux pieds de la mule, quoique s'élevant rapidement à mesure qu'elle s'avançait; le vent s'était calmé avec le lever de la lune et le froid devenait beaucoup moins rigoureux, surtout dans les parties abritées par la forêt. Le voyageur cheminait sous l'influence de pensées riantes et de sensations nouvelles. Il respirait avec délices cet air éthéré de la montagne, qui peu à peu produit sur le cerveau une sorte d'ivresse. La solitude et la nuit exercent toujours sur nous un effet moral qui se manifeste délicieux ou terrible suivant les nuances de notre caractère. Amédée, — c'était le nom du voyageur, — ne trouvait dans la majesté imposante de ces lieux que des sentiments de bien-être et d'enthousiasme. La lune, en s'élevant derrière les sapins, projetait leurs ombres

gigantesques d'une colline à l'autre. Son rayon oblique perçait dans les intervalles, jetait sur les objets une blancheur lumineuse qui les revêtait de formes fantastisques. Chaque genêt épineux agité par le vent semblait un être animé, chaque bloc de lave qui présentait ses aspérités bizarres et ses boursouflures cassantes, ressemblait aux ruines d'un édifice moresque. Le voyageur était plongé dans une de ces rêveries vagues pendant lesquelles une partie de notre âme ne s'aperçoit pas de ce qui occupe l'autre, lorsqu'un chant doux et plaintif comme la brise s'éleva avec la lune du coteau boisé qui bornait l'horizon. Cette fois, dit-il, ce n'est pas une illusion : un hasard peu ordinaire amène quelqu'un cette nuit dans la forêt. Il faut que ce soit un voyageur comme moi ou un pâtre égaré...

C'était en effet le lai mélancolique d'un berger, mais les intonations avaient une justesse et une pureté que rencontrent rarement ceux qui suivent en chantant les seules inspirations de la nature. A mesure que cette mélodie se rapprochait, Amédée, qui était lui-même un excellent musicien et un chanteur plein de goût, acquérait la conviction qu'un artiste fort habile et doué d'étonnantes facultés était seul capable de remplir ainsi l'espace du son de sa voix puissante, sans le secours d'aucun instrument; pourtant, cette voix était trop suave, trop caressante, trop argentine parfois, pour s'exhaler d'une poitrine d'homme. Elle était aussi trop pleine, trop grave, trop sonore pour le gosier délicat d'une femme : c'était un mélange de ce qu'il y a de plus harmonieux dans les facultés musicales de chaque sexe; c'était à la fois une basse, un contralto et un ténor, c'était enfin une voix comme Amédée n'en avait jamais entendu, même en ces chanteurs d'Italie qu'une consécration particulière dévoue au culte des muses et aux tourments des furies.

Il s'arrêta pour mieux écouter, mais comme la voix semblait monter, il se remit en marche pour la suivre, s'étonnant avec raison qu'on pût chanter avec cette précision, cette longue haleine et cette force prodigieuse en gravissant une côte rapide au milieu d'un air vif et pénétrant. Ce chant mystérieux n'était ni moins bizarre ni moins ravissant que l'organe qui le modulait : c'était une invocation tantôt plaintive, tantôt passionnée adressée aux Esprits de la montagne; les paroles semblaient à peine astreintes aux règles de la versification et

pourtant c'était une poésie enthousiaste et sauvage qui portait le caractère de l'improvisation. Elles arrivaient distinctes à l'oreille du voyageur, quoique le chanteur invisible parût marcher sur un autre sentier à quelque distance.

« Je te salue, Etna! disait la voix. Géant parmi les géants, roi de la terre et des mers! Esprits de la nuit; vents qui soufflez sur les vieux arbres, fins souterrains qui frémissez sous les bruyères; génies des ravins et des précipices, vous qui, légers comme l'air, reposez sur la pointe de ces roches fragiles, que le poids d'un petit oiseau ferait écrouler, vous qui dansez sur l'arène des cendres bleues et rouges du volcan sans y imprimer la trace de vos pas, vous qui prenez pour monture un flocon de neige emporté par l'ouragan ou un brin de mousse desséchée, enlevée à l'écorce des bouleaux, saluez tous le mont Gibel, le mont à la triple tête, le roi à la couronne flamboyante, le monarque à la robe de feu. »

« Et toi, ajoutait la voix en modérant son éclat et s'abaissant par degrés vers une mélodie suave et religieuse, et toi, douce et blanche reine des nuits, silencieuse Hécate, belle, éternellement jeune et belle, enveloppe-nous de tes reflets argentés, reçois l'hommage mystérieux et pur des enfants de la forêt antique. »

Ici le chanteur s'arrêta, et le voyageur transporté d'admiration et ravi de plaisir ne put résister au désir de voir l'incomparable artiste qui l'avait charmé. Il résolut de l'appeler par un chant du même genre : se livrant donc aux inspirations de son génie musical, qui le servit assez bien dans cette circonstance, il trouva facilement dans l'harmonie des terminaisons italiennes une sorte de rime libre à la manière de son compétiteur :

« Toi qui ravis mon âme de tes accents divins, s'écria-t-il, toi qui m'as fait entendre une mélodie plus enchanteresse que la harpe d'or des Élus, qui que tu sois, homme ou femme, ange ou démon, sylphide ou nécroman, viens à moi, que je rende hommage au talent sublime que tu possèdes. »

La voix d'Amédée était fraîche et belle, mais, quoique plus mâle que celle de son compagnon invisible, elle ne remplissait pas de même les vallons et les collines. Il faut, pensa-t-il, que mon adversaire soit placé bien favorablement et qu'un écho propice se charge de doubler le volume de sa voix, car je défie le plus robuste chantre de lutter contre ce vent qui emporte

les sons avant qu'on les lui ait confiés. En même temps, il regardait de tous côtés, impatient de voir arriver son « inconnu », lorsque la lune s'élevant dans l'air pur et bleu du firmament jeta une vive clarté sur le chemin jusqu'alors enveloppé dans l'ombre des arbres. Amédée vit distinctement, à deux pas de lui, un homme qui marchait sur le même sentier, mais sans que ses pas légers le pussent trahir par le craquement des *lapilli* et des scories dont le chemin était semé. Amédée allait lui adresser la parole, lorsqu'il s'élança sur une arête de laves qui bordait le chemin et qui, s'élevant progressivement, forma bientôt comme une muraille de vingt pieds de haut si mince, si découpée, si fragile que c'était un spectacle effrayant à voir qu'un homme courant lestement sur cet édifice de cendre vitrifiée. Tout en voltigeant pour ainsi dire, il se remit à chanter les paroles suivantes sur un air animé et brillant :

« Esprits de la forêt vierge de toute domination, pourquoi laissez-vous violer votre sanctuaire par des pas humains? Vents du soir, emportez le téméraire ; rochers sourcilleux, brisez-le contre vos flancs aigus! »

— Chante, chante, répondit Amédée ; quand tu devrais me maudire, je m'enivrerais du plaisir de t'écouter.

La crête volcanique que suivait l'inconnu se trouvant tout d'un coup interrompue, Amédée fut effrayé de le voir sur le haut de ce rempart fragile qui semblait prêt à se pulvériser sous ses pieds : mais le chanteur fit un saut de dix pieds de haut, sans que le moindre bruit accompagnât la chute de son corps, et se trouva à côté d'Amédée marchant avec la grâce et l'aisance d'un jeune montagnard dont il avait le costume. Sa taille délicate annonçait un enfant de ce climat brûlant de la Sicile qui ne permet pas à la force physique de se développer. Il était vêtu à la manière du pays. Son chapeau rond et pointu était surmonté de plumes d'aigle, et un ample manteau écarlate, comme on en voit souvent aux *banditi* de quelque importance, était élégamment drapé autour de lui.

— Compagnon, lui dit Amédée, permettez que je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait éprouver. Je ne m'attendais guère à trouver dans ce désert la voix enchantée du premier chanteur de l'Italie.

— Vous êtes louangeur, mon camarade, répondit le *ragázzo* en marchant toujours et sans se retourner vers Amédée : cela

seul vous ferait signaler pour un Français, si votre accent rude et fâcheux ne suffisait pas pour cela. Mais vous pourriez bien vous tromper en me prenant pour un chanteur de profession.

— Je puis me tromper en ceci, mais du moins je suis certain que l'habit que vous portez n'est qu'un déguisement emprunté pour satisfaire une fantaisie, ou dans un but de commodité.

— Voulez-vous dire que je sois une fille déguisée ?

— Non, il y a bien dans la petitesse de votre taille et dans certaines notes de votre voix, de quoi faire naître quelques doutes à cet égard, mais vive Dieu ! ceux qui vous verront gravir sur les rochers et sauter en bas comme un chamois ne vous soupçonneront pas d'avoir jamais porté des jupes. Je vous tiens donc pour un être du sexe masculin des plus intrépides, mais non pour un pâtre des montagnes comme votre costume l'annonce. Ou la nature a fait de vous un prodige, ou vous avez fait vous-même de l'art du chant l'étude la plus approfondie, car je jure qu'il n'y a pas un chanteur à Paris, à Vienne ou à Naples qui puisse vous être comparé.

— Peut-être que si vous m'eussiez entendu sur le théâtre de la Scala, vous m'eussiez sifflé ; mais dans le désert de l'Etna, votre imagination enflammée m'a merveilleusement secondé.

— Je n'en crois rien, et j'espère que nous ne nous quitterons pas sans que vous m'ayez dit un nom qui doit être déjà célèbre ou qui ne tardera à le devenir. Allons, il faut que vous soyez Polidoro, dont parle toute l'Italie et que l'on attendait à Rome, lorsque j'ai été forcé de quitter cette ville.

— Comme je me souviens fort bien de vous avoir vu à Rome, il est probable que je n'étais pas à cette époque sur la route de Milan ; d'ailleurs, Polidoro a le double de mon âge.

— Nous sommes-nous donc rencontrés à Rome, dit Amédée, et ne voulez-vous pas vous faire connaître à moi ?

— Avant tout, je vous ferai observer que vous êtes monté sur votre mule, tandis que je suis à pied, ce qui n'est pas commode pour faire la conversation ; je ne me soucie pas de fatiguer ma voix et de m'essouffler pour satisfaire votre curiosité.

— Cela est trop juste, je vais mettre pied à terre et nous monterons alternativement sur la mule. Il serait fâcheux qu'une aussi belle voix s'altérât, quoique, en vérité, vous ne paraissiez pas tout à l'heure très soigneux de la ménager.

— Ne croyez pas cela, ma voix c'est ma vie, et j'aimerais

autant perdre l'une que l'autre ; mais, si les longs discours me fatiguent, il n'en est pas ainsi des plus longs airs. Je suis organisé pour chanter comme vous pour parler et c'est en chantant que je me repose. Mais ne descendez pas de votre monture : je suis fort léger et elle ne s'apercevra pas de ce surcroît de bagage. D'ailleurs, je ne vous serai pas inutile, car je connais mieux que vous tous les sentiers de la contrée.

Sans attendre de réponse, l'homme sauta en croupe derrière Amédée, avec une agilité qui tenait du prestige. La mule qui ne s'attendait pas à ce renfort fit un bon si rapide que son cavalier, qui ne se tenait pas sur ses gardes, ne put l'empêcher de tourner subitement de la tête à la queue et de prendre le galop en descendant la montagne. Il s'efforça de la calmer et de la retenir, mais tout fut inutile ; à chaque instant, elle doublait de vitesse. Amédée, qui était un fort bon cavalier et un homme naturellement intrépide, ne songea d'abord qu'à rire de cette aventure; mais il conçut de l'humeur, lorsqu'il vit que son malicieux compagnon pressait les flancs de l'animal et lui frappait continuellement les jarrets avec sa houssine pour le faire courir ; l'impatience finit par se changer en colère chez Amédée, dont toutes les représentations ne faisaient qu'exciter la gaieté de l'inconnu.

— Si vous ne finissez cette mauvaise plaisanterie, dit-il enfin, je vous avertis que je me débarrasse de vous en vous jetant par terre.

— Essaye donc, dit le bizarre compagnon en redoublant ses coups sur la pauvre mule.

— C'en est trop, dit Amédée ; et faisant un demi-tour sur lui-même, il s'attendait à démonter d'un coup de poing son adversaire en apparence fort grêle, mais il trouva une résistance sur laquelle il ne comptait pas. L'inconnu se cramponna autour de lui et le serrant de ses deux bras avec une force surnaturelle lui fit par cette strangulation ressentir une si horrible souffrance qu'il abandonna les rênes. La mule, saisie d'un nouveau vertige, courait comme le vent, franchissant les amas de rochers et les courants de lave, qui s'opposaient à sa fuite rapide. De plus en plus effrayée de la lutte que ses deux cavaliers se livraient sur son dos, elle perdit jusqu'au sentiment de sa propre conservation et se précipita avec eux dans un ravin de plus de trois cents toises de profondeur.

III. — L'ÉRUPTION

La lune dans tout son éclat brillait au milieu d'un ciel pur; l'arène de neige du milieu de laquelle s'élève la triple cime de l'Etna et qu'on appelle *regióne scopérta* étincelait de blancheur aux reflets de l'astre argenté. Après avoir passé entre Monte Nuovo et Monte Pumento en laissant sur la droite la Schiena del asino, on ne trouve plus de chemin tracé et l'on s'oriente vers l'Etna principal qui se trouve à découvert de tous côtés : c'est dans cette dernière région nommée fort improprement *piáno del fruménto* que s'élevait jadis un monument quadrangulaire dont la tradition attribue la fondation à Empédocle. Au temps où se rapporte cette histoire, il n'offrait plus qu'une enceinte de pierres disposées en carré et ensevelie dans les cendres qu'elles ne dépassaient que de quelques pieds. Chaque éruption de l'Etna travaille à engloutir cette ruine qu'on appelait alors la Tour du philosophe et qui peut-être a disparu entièrement aujourd'hui. C'est là que deux hommes se reposaient la nuit dont nous venons de parler : l'un d'eux était étendu dans une sorte de sommeil léthargique et adossé contre quelques pierres sculptées depuis longtemps abattues du fronton qu'elles avaient orné ; l'autre se tenait à ses côtés dans une muette contemplation, tantôt attachant sur lui son regard fixe, tantôt l'élevant sur la cime fumeuse du volcan.

Amédée, — car le dormeur était le même voyageur que nous avons vu rouler au fond d'un précipice au chapitre précédent, — essayait vainement de se réveiller. Il en éprouvait le désir. Il avait besoin de se soustraire à l'oppression indéfinissable que lui causait le regard de son compagnon, mais il n'était pas en son pouvoir de s'en affranchir. Enfin l'inconnu, se penchant vers lui, lui passa la main sur le visage sans le toucher en lui disant : « C'est assez »; et Amédée se souleva aussitôt, et, jetant autour de lui des regards égarés comme vous l'eussiez fait à sa place, il tenta de quitter sa place et y réussit, après avoir vaincu un léger engourdissement. Il regarda alors attentivement son compagnon et après s'être bien assuré que c'était le même petit homme en manteau rouge dans la compagnie duquel il était tombé au fond du ravin :

— Ami, lui dit-il, veuillez m'expliquer comment, après une

si effroyable chute, nous nous trouvons maintenant préservés de tout mal ; dites-moi, si vous le pouvez, où nous sommes et d'où nous venons.

L'inconnu, qui était retombé dans sa contemplation de l'Etna, se retourna froidement vers lui :

— Ma foi, dit-il, cette explication n'est pas bien difficile à vous donner, d'autant plus que c'est la quinzième fois depuis un quart d'heure que vous m'adressez les mêmes questions sans vouloir entendre ma réponse. Nous venons de la *regióne scopérta* où nous nous sommes rencontrés et nous voici près du cratère, dans la Tour du philosophe.

— Cela est fort extraordinaire, dit Amédée en se frottant le front et cherchant à rassembler les forces de son cerveau dont il commençait à douter : ou je suis fou, mon camarade, ou nous avons roulé ensemble...

— Allez-vous recommencer vos folies ? dit le chanteur en haussant les épaules. Votre délire n'est donc pas encore passé ? Allons, buvez un peu à ma gourde, cet accès de fièvre cérébrale s'en trouvera mieux.

« En effet, pensa Amédée, il faut que je sois devenu fou, ou que je sois ressuscité après ma mort, ce qui est moins probable. » Il but quelques gouttes du breuvage que le chanteur lui présenta et il se trouva aussitôt plein de force et de vie, sans pouvoir néanmoins perdre le vague souvenir des événements inexplicables de la soirée.

— C'est donc un rêve que j'ai fait, dit-il ; cependant il m'a semblé que vous sautiez en croupe derrière moi et que ma mule...

— Encore ! dit l'inconnu ; finissez, de grâce, de battre ainsi la campagne : nous avons fait route ensemble depuis la région des bouleaux jusqu'ici, mais la subtilité de l'air a fait sur votre cerveau une trop vive impression, ainsi qu'il arrive à beaucoup de voyageurs qui se hasardent à cette heure sur l'Etna. A mesure que nous montions, votre délire a augmenté. Il est probable que, sans moi, vous vous fussiez en effet précipité dans quelque abîme, car vous aviez l'esprit frappé de cette fantaisie, mais le hasard m'a donné à vous pour compagnon et pour guide et, quoique vous vous soyez imaginé de me prendre pour ce que je ne suis pas, je ne veux point vous abandonner.

— Mais la mule ? demanda Amédée, dans le cerveau duquel

un reste de doute luttait encore contre les explications beaucoup plus raisonnables de son compagnon.

— La mule, répondit celui-ci, est attachée dans le bois à une place où nous la retrouverons facilement. J'ai vu que vous étiez hors d'état de vous tenir en selle. Je vous ai permis d'en descendre et de me suivre à pied. Ne vous rappelez-vous point?

— Pas le moins du monde, dit Amédée tristement. Je ne me rappelle que les rêves étranges que j'ai faits. Je les ai encore si présents, je serais si fort tenté de croire à leur réalité, sans la peine que vous prenez pour me ramener à la raison, que je crains d'être devenu réellement fou dans ce maudit voyage.

— Rassurez-vous, dit le chanteur, j'ai souvent éprouvé cette sorte de vertige dans les régions élevées que j'ai parcourues. Demain vous ne vous en souviendrez plus. Vous êtes à moitié guéri depuis que vous êtes tombé dans une sorte d'accablement où je vous ai laissé à dessein quelques instants. Mais votre situation exige maintenant que nous marchions. Approchons de l'Etna.

Les deux voyageurs se prirent le bras afin de s'aider mutuellement contre la violence du vent, et ils s'avancèrent sur la plaine del Fruménto, tantôt s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, tantôt glissant sur les glaces, sur les amas de cendres et de scories d'où s'échappaient des vapeurs brûlantes.

Tout est prestige et fantasmagorie vers la cime du volcan. Cette neige éternelle du sein de laquelle s'exhalent des feux souterrains, cette flamme blanche et phosphorique qui brûle tranquillement sur la brèche du cratère, et comme un pâle fanal répand ses tristes lueurs sur la glace transparente, cette absence de tout être animé, ce silence de mort portaient dans l'âme d'Amédée de nouvelles agitations tumultueuses. Le silence de son compagnon lui devint pénible. Il eut besoin de le regarder, de distinguer enfin les traits de son visage pour s'assurer qu'un être de son espèce était à ses côtés. Chaque fois qu'il portait sur lui ses regards, les reflets de la lumière semblaient prendre une teinte verdâtre qui décomposait le coloris de son visage et empêchait Amédée d'en apprécier la beauté. Il ne pouvait s'empêcher d'en admirer pourtant les lignes pures et délicates, mais cette pâleur livide, soit qu'elle fût l'effet du clair de lune, soit qu'elle fût l'empreinte de chagrins prématurés, portait un effroi involontaire dans l'âme troublée du

voyageur. Il eût voulu éviter le regard de ces grands yeux noirs où se peignaient la souffrance et la fierté dédaigneuse de toute compassion, lorsque, tout à coup, ces yeux se fixant sur Amédée prirent une vivacité si extraordinaire qu'ils semblaient deux globes ardents prêts à le consumer.

— Entendez-vous? s'écria-t-il, en lui pressant fortement le bras et lui montrant le cratère lumineux.

— Je n'entends rien, répondit Amédée.

— Quoi! vous n'entendez pas une voix qui chante et qui m'appelle? Adieu!

— Pour le coup, mon camarade, dit Amédée, c'est votre tour d'être fou, mais je ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi. Je ne vous abandonnerai pas seul à votre délire.

— C'est toi qui délires, répondit l'inconnu, en étendant son manteau comme si c'eût été une paire d'ailes pour s'envoler. Reste ici, ou retourne à la tour, l'esprit m'appelle : je dois aller à mon maître.

— Voici un étrange effet de l'atmosphère, pensa Amédée. Il faut que tous deux nous tombions alternativement en démence, dans ce lieu sauvage et glacé. Allons, ami, dit-il, reviens à toi. Nulle voix ne t'appelle. Ne cherche pas à m'échapper. Je veux te secourir et te suivre.

— Malheureux! dit l'inconnu, tu n'entends pas ses accents divins! Que je te plains! Ton oreille est fermée aux sons ravissants de sa voix et aux accords aériens de la harpe éolienne!

Alors le jeune homme se mit à chanter de cette même voix prodigieuse et avec cet art inexprimable dont Amédée se souvint alors confusément d'avoir été charmé.

« Oui, viens! disait-il, dans ces rimes mélodieuses qui semblaient faites pour son chant. Viens, mon roi. Ceins ta couronne de flamme blanche et de soufre bleu d'où s'échappe une pluie étincelante de diamants et de saphyrs! — Me voici! enveloppe-moi dans des fleuves de lave ardente, presse-moi dans tes bras de feu, comme un amant presse sa fiancée. J'ai mis le manteau rouge. Je me suis paré de tes couleurs. Revêts aussi ta brûlante robe de pourpre. Couvre tes flancs de ces plis éclatants. Etna, viens, Etna! Brise tes portes de basalte, vomis le bitume et le soufre. Vomis la pierre, le métal et le feu! »

La voix du chanteur augmentait de volume avec son enthousiasme; elle devint si éclatante que le vaste horizon

semblait ne plus la contenir. Amédée sentit sa raison se troubler. Cédant aux prestiges qui l'environnaient, son cerveau s'embrasa. Un transport frénétique s'empara de lui. Il saisit plus fortement le manteau de son compagnon, dont les pas légers semblaient ne plus effleurer le sol.

— Ne me laisse pas végéter dans cette vie réelle, à laquelle tu ne sembles pas appartenir, s'écria-t-il avec enthousiasme, ange ou démon : entraîne-moi dans ce tourbillon que je vois déjà t'envelopper.

De violentes secousses ébranlèrent la montagne. Des bouffées de flammes rouges et de sombre fumée s'exhalèrent de la bouche du volcan. Un bruit épouvantable, des craquements affreux remplirent les airs. En un instant, la lune disparut sous les noires vapeurs qui s'amoncelaient rapidement. Le vent souleva et dispersa des montagnes de cendres et des tourbillons de neige. Le compagnon d'Amédée, à demi porté par les airs, semblait flotter sous son manteau déployé.

— Homme, dit-il, aurais-tu donc le courage de voir les merveilles de la Colère? ne crains-tu ni le feu ni la mort?

— La mort ne saurait être dans cette région éthérée où tu me transportes, répondit Amédée. Mon corps fragile peut être consumé par le feu, mon âme doit s'unir à ces éléments subtils dont tu es composé.

— Eh bien ! dit l'Esprit, en jetant sur Amédée une partie de son manteau rouge, dis adieu à la vie des hommes et suis-moi dans celle des fantômes.

Une rafale les emporta tous deux. Amédée se vit enveloppé dans des vapeurs qui formaient devant ses yeux comme des rideaux épais. Les sifflements du vent, les roulements de la foudre, les rugissements de la montagne ébranlée jusqu'en ses fondements prirent mille voix terribles et funestes : et les mots retentissants, *Temporále, temporále*, tombèrent de tous côtés comme une pluie de sons graves et sonores. Jamais harmonie plus éclatante et plus sauvage n'avait été entendue. L'Esprit, compagnon d'Amédée, chantait aussi ; mais c'étaient des paroles incompréhensibles et sur un ton déchirant comme les cris de la douleur et de la folie. Emportés dans l'espace, ils flottaient sur les nuées comme le naufragé que la vague exhausse et replonge cent fois dans ses aveugles caprices. Des sillons de feu dessinaient autour d'eux des caractères hiéroglyphiques et

des cercles tournoyants. Une grêle de pierres incandescentes et des blocs d'un rouge de sang pleuvaient sur eux sans les atteindre.

— Que dis-tu de ce spectacle ? demanda l'Esprit à son hardi compagnon, en reprenant le ton aisé et indifférent qu'il avait eu sur la montagne.

— Je le trouve sublime, répondit Amédée, mais je voudrais le voir de plus près.

L'Esprit le saisit par les cheveux avec un éclat de rire diabolique, et ils fendirent l'air avec la rapidité de la foudre. Ils tombèrent sur la crête aiguë d'un rocher, mais leurs corps étaient si légers qu'ils bondirent comme la balle lancée par un enfant et retombèrent plus bas sur un autre rocher où ils s'arrêtèrent. Amédée vit alors au-dessus de lui le cratère vomissant des torrents de feu liquide, de métaux en fusion et lançant dans les nuages des bombes volcaniques dont la détonation était assourdissante. Des fleuves de lave descendaient rapidement en cascades de feu, et déjà ils entouraient la roche isolée où les deux voyageurs nocturnes étaient assis. Peu à peu les ondes de ce nouveau Tartare grossirent et embrasèrent leur dernière retraite. Amédée ne fut pas maître d'un mouvement d'effroi, lorsqu'un nouveau courant de lave, rompant ses digues, accourut sur eux avec l'impétuosité du tonnerre. Il passa, et Amédée se sentit pénétré jusqu'aux os par la flamme dévorante. Il se retourna et vit son corps à demi consumé que la lave emportait loin de lui et dont les misérables débris flottaient sur une mer de feu. Au même instant, ce qui restait de lui se sentit entouré par des bras voluptueux, et son compagnon au manteau rouge devint une femme plus ravissante que les houris tant vantées du Prophète : c'étaient bien toujours les mêmes traits qu'Amédée avait admirés dans son compagnon, mais un vif coloris de jeunesse et de santé brillait sur la charmante figure. Ses beaux yeux n'avaient plus cette tristesse dédaigneuse ni cet éclat diabolique qui s'y étaient montrés successivement; ils avaient l'expression brûlante d'un amour passionné; sa taille flexible et déliée rappelait bien encore l'intrépide allure du jeune montagnard, mais elle avait les formes gracieuses et délicates de la femme la plus séduisante. A ses vêtements de pâtre avait succédé une robe légère semée d'or et de diamants; ses cheveux noirs et parfumés flot-

taient dans un désordre fantastique et le manteau de pourpre attaché sur ses épaules par des agrafes de rubis voltigeait en plis ondoyants autour d'elle. A la vue de cette métamorphose, Amédée sentit un mélange de désir et de terreur. La fée s'enfuit et gravit la montagne embrasée avec la légèreté d'un oiseau, tandis que ses petits pieds blancs et nus couraient sur la braise et sur la lave bouillante : on eût dit d'une jeune mouette qui étend ses ailes pour courir sur les flots transparents. Elle chantait de sa voix ravissante qu'accompagnaient les éclats et les déchirements du volcan.

— Suis-moi, si tu l'oses, disait-elle en se retournant vers Amédée avec un sourire céleste, suis-moi dans les entrailles de la fournaise : c'est là que mon palais enchanté et mon premier baiser accueilleront mon fiancé.

Dévoré d'amour, il s'élança sur la montagne ruisselante de feu, aussi léger que la vapeur brûlante qui se balançait sur ces ondes infernales; il suivit rapidement les traces de la fée et lorsqu'elle se plongea dans la bouche du volcan, il s'y élança après elle. Il ne sentait plus en lui ces frayeurs, ces répugnances inséparables de la nature humaine; pur esprit, il éprouvait l'ardeur de la flamme, non comme une douleur cuisante, mais comme une indicible volupté. Dans l'intérieur du volcan, il songea à peine à admirer les trésors de la lumière éclatante qui, sous mille formes et sous mille nuances, frémissait, balancée par un vent impétueux renvoyé du fond de l'abîme ; sur ce lit de feu tremblant, la fée tendait ses bras de neige vers Amédée, mais à peine eut-il touché de ses lèvres la rose ardente de sa bouche qu'il fut frappé d'une violente commotion électrique et perdant tout sentiment de cette vie magique qui l'enivrait.. il se trouva couché sur son lit de feuilles sèches à l'entrée de la grotte des Chèvres, tandis que sa mule paissait à ses pieds l'herbe fine humectée de la rosée du matin...

— Mais, dit Tricket, il est temps que je me retire, car voici réellement luire le jour et je devrais déjà être à Baltimore où un de mes amis m'a donné rendez-vous. Nous reprendrons une autre fois l'*Histoire du Rêveur*. En attendant, dors, pauvre créature, et oublie jusqu'au sentiment de ta chétive existence.

Tricket s'envola et, du sommeil magnétique, je tombai dans le sommeil animal le plus complet.

Puissiez-vous, mes chers amis, en faire autant avec l'aide de cette lecture.

AVIS

Ceux de vous, ô mes amis, qui aiment à lire une histoire d'un bout à l'autre, à suivre des événements dans l'ordre où ils se sont passés, ceux-là, je les engage à sauter les pages suivantes jusqu'à la fin de cette deuxième partie. Pour moi, je ne me sens pas la constance de raconter tout d'une haleine, et il y a telle histoire de coin du feu que j'ai su faire durer tout un hiver et reprendre à la Toussaint de l'autre année, juste au point où je l'avais laissée au printemps précédent. D'ailleurs, lorsque Tricket eut fini la première partie de son récit, il partit pour Baltimore, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent. Il y rencontra quelques fées de sa connaissance qui l'invitèrent à une soirée musicale qu'elles donnaient le lendemain sur la cime du mont Pichincha dans les Andes. De là un de ses amis l'emmena à Madagascar, où l'attendait un vieux magicien qu'ils s'engagèrent à conduire au Détroit des ossements, au nord de la Sibérie. Ce ne fut qu'au bout de quelques semaines que je vis revenir mon ami et que nous pûmes reprendre nos entretiens nocturnes.

Deuxième partie

I. — LE GRILLON

— Qu'as-tu, créature mortelle, me dit un soir le bon Tricket, je ne te reconnais plus. D'où vient cet air sombre et abattu? Quel malheur t'a donc frappée? quelque argent mal employé, dissipé, perdu? quelque mortification du sot amour-propre, car, vous autres, voilà vos affaires dans la vie. L'or et la vanité, c'est de quoi vous arracher des larmes et déchirer vos cœurs.

— Injuste ami, lui dis-je, quel plaisir prends-tu à humilier le genre humain dans ma personne, quand tu sais si bien que je n'ai pas l'esprit d'occuper ma vie avec les passions qui remplissent celle de mes semblables? Un chagrin véritable flétrit mon cœur dans ce moment, et quand je t'en aurai fait le douloureux récit, tu pleureras avec moi.

— Voyons donc, dit Tricket, en s'appuyant sur le lumignon de ma lampe, conte-moi cela.

— Je vais te le lire, lui dis-je.

— Pouah! dit Tricket! de la douleur écrite! ça ne vaudra pas le diable.

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois : ce que je vais te lire est tout simplement ma lettre, que j'écris à Jane.

— A Jane! dit Tricket. Ah! quand donc le Grand Pouvoir qui dispose de moi m'enverra-t-il habiter le cerveau d'un être comme Jane?

— C'est trop d'ambition pour toi, petit Tricket; tu n'y gagnerais au reste pas tant que tu crois, car, avec moi, quelque fou que tu sois, tu conserves toujours une certaine supériorité de raison et de science qui me rend sensible à tes remontrances, au lieu qu'avec Jane tu serais si peu de chose! Esprit fantasque, tu règnes ici, contente-toi de ma société.

— C'est bon, c'est bon, dit Tricket, mais je ne puis sans soupirer me rappeler Jane aux cheveux noirs, au long regard, à la voix douce, au sourire caressant; cette créature n'est pas de la même argile que vous, ma chère.

— Aussi, Tricket, mon amitié pour elle est une sorte de culte. Mais écoute ma lettre et sache auparavant que Jane m'ordonna un jour de lui écrire un gros volume sur tel sujet qui me plaisait. Je commençai. Je n'achevai pas.

— C'est pour ne pas changer d'habitude, dit Tricket.

— Sans doute; maintenant, je tâche d'éluder sa demande, en lui soumettant toutes les difficultés qu'entraîne son exécution.

A Jane (1)

Nohant, le X... 183...

« Qu'un ange daigne tendre la main à une pauvre créature mortelle et l'invite à se dégager des faiblesses humaines, pour s'élever vers les choses célestes, cela se voit, à ce qu'assure ma mère Alice (2). Mais que l'ange s'amuse à s'entretenir familièrement avec le mortel et, lui demandant compte de toutes ses sensations, prenne plaisir à lire dans ce cloaque des pauvretés

(1) Mlle Jane Bazouin, amie de couvent d'Aurore Dupin.

(2) Mère Alicia, religieuse du couvent des Anglaises où fut Aurore Dupin de 1817 à 1820.

et des faiblesses de son âme, ainsi que dans un livre intéressant, c'est ce qui peut être regardé comme une conduite légère et inconvenante de la part de l'ange. C'est chez lui une familiarité déplacée, et, quoiqu'il n'y eût pas de danger pour la contagion, toujours est-il que c'est une occupation indigne de lui que cet examen.

« Comment donc viens-tu, Jane, me demander un livre à moi? qu'y a-t-il dans ma nature qui puisse s'élever jusqu'à la tienne? où trouveras-tu un sourire ou une larme pour des plaisirs et des peines que tu ne saurais comprendre? Anges, restez aux cieux. Le commerce des hommes ne saurait vous plaire longtemps, et ce que vous trouverez dans l'analyse du cœur humain n'excitera en vous que surprise et compassion. »

— Ne pourriez-vous sauter quelques pages, dit Tricket, cela sent la préface à plein nez.

— J'y consens, dis-je, pour te prouver que je sais passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Je reprends quelques années plus loin...

« Et puis un livre : comment faire pour en commencer un lorsque, comme moi, on a l'habitude de les prendre tous par la fin? Tu me donnais pourtant bien mes aises; que ce soit un roman ou un poème, disais-tu, de la morale ou de la plaisanterie, du classique ou du romantique, je n'y tiens guère, pourvu que cela vienne de toi. Fort bien. Je puis m'élancer dans la prose ou dans la poésie. Pour la prose, je m'en pique. J'ai composé dans ce genre deux excellents morceaux : savoir, une recette pour la confection du plum-pudding, et un compliment à ma tante pour le jour de sa fête : dont l'un, par sa clarté, sa concision, son exactitude; l'autre, par sa fraîcheur, sa sensibilité et ses grâces neuves et piquantes, ont fait l'admiration de tous mes parents lorsque je n'avais encore que douze ans. Dans ce temps-là, je me suis bien aperçue que j'étais un prodige. Car, jusqu'à ma bonne, tout le monde me le disait. Quant aux vers, j'en ai fait une fois trois de suite dans le dernier couplet d'une certaine chanson, que les auteurs ont eu la générosité de m'attribuer tout entière, quand ils ont reconnu qu'ils n'obtiendraient jamais qu'un salaire de coups de bâton à toucher à la porte de chaque maison de la ville. Il fut, à cette époque, fortement question de me pendre, et une dame de distinction, qui se crut particulièrement attaquée dans cet opuscule, offrit sa

jarretière pour faire le nœud coulant qu'elle désirait me voir autour du cou. Le danger que je courus alors m'a glacée d'une telle épouvante, que j'ai juré de ne jamais plus me livrer à cette verve prodigieuse qui m'avait inspiré, dans le court espace d'une soirée d'hiver, trois vers entiers de six pieds chaque. »

— Je sais cette histoire par cœur, dit Tricket, passez, passez.

— Hem ! dis-je, en faisant une nouvelle enjambée, m'y voici.

« Ne crois pas pourtant que j'aie perdu mon temps à chercher ce que j'allais faire. Dès que j'ai reçu ta lettre, je me mis à l'ouvrage, sauf à réfléchir après. Que me manquait-il, en effet ? ce n'était ni le papier, ni l'encre ni le temps, ni la volonté ? Que faut-il de plus pour écrire par le temps qui court ? J'oubliais le besoin d'argent, si c'est un stimulant utile, comme je n'en doute pas. La première fois que j'écrirai pour le public, je ferai des merveilles certainement, car je ne connais personne qui puisse s'aider comme moi de cette disposition à l'enthousiasme qui consiste à n'avoir pas le sou. »

— Que de digressions ! dit Tricket. Au fait, au fait.

— J'y suis, repris-je, en sautant quelques lignes.

« J'écrivis donc, j'écrivis, tant qu'il y eut sur mon bureau de quoi faire gémir la presse et les lecteurs. Mais quand je vis ma besogne si avancée, je voulus y mettre de l'ordre, l'écrire en caractères moins désespérants, rassembler ces feuilles éparses afin d'en former un tout. C'est là que commencèrent mes tribulations. Ce fut d'abord un travail à en perdre la vue que de déchiffrer ma propre écriture. Je priai quelques-uns de mes amis de m'aider, mais après d'infructueux essais, tous me déclarèrent que la science de MM. Champollion et consorts ne suffirait pas pour débrouiller mes hiéroglyphes. Quel dommage que des idées si lumineuses aient été tracées en caractères si étrangement crochus ! que de trésors perdus pour la postérité, à moins que les siècles futurs n'engendrent une nouvelle race de savants plus versés dans la science des chiffres ! »

— Croyez-vous, dit Tricket en bâillant, que toutes ces fades plaisanteries sur votre propre compte soient bien amusantes ? Pour moi, je trouve qu'il n'y a rien d'insipide comme un écrivain qui meurt d'envie d'occuper de soi le lecteur. Quelques-uns ont la bonne foi et l'ingénuité de faire des volumes à leur propre

louange; d'autres, plus habiles, mais non moins fâcheux, se tournent en ridicule, se prennent pour but de leurs railleries, feignent de se mépriser, afin qu'on les estime, et veulent bien faire rire à leurs dépens, pourvu qu'on s'occupe d'eux. Véritables paillasses littéraires, qui souffriraient tous les affronts, plutôt que de ne pas attirer les regards et les aumônes.

Je baissai la tête d'un air abattu. La remarque de Tricket était d'une vérité assommante. Mais, reprenant courage :

— Et Sterne? et Montaigne? lui dis-je!

— Montaigne, dit-il, écrivait de bonne foi sa vie pour être utile à celle d'autrui. Sterne a tracé le portrait d'Yorrick : qu'en pensez-vous?

— Rien, lui dis-je. Toucher à la gloire de Sterne, c'est une profanation dont je n'ai pas l'audace.

— Continue donc ta lecture, dit le génie, mais abrège, s'il est possible.

« A cette difficulté s'en joignit une autre, celle de lier ensemble les parties de mon ouvrage, car j'avais écrit ce qui m'était venu dans l'esprit, sans m'inquiéter des intervalles à remplir pour joindre ensemble les événements. J'avais commencé par faire descendre mes héros dans la tombe, au milieu des larmes de leurs proches; ce tableau étant le plus touchant et le plus pathétique, je n'avais pu résister à la tentation de le tracer le premier; puis, j'avais donné une famille à ces intéressants personnages, mais sans songer à les conduire préalablement à l'autel. De sorte qu'un de mes amis, à qui je traçais la peinture aimable de leur ménage, me fit observer que le tableau était immoral et l'innovation hardie. Je me hâtai de réparer cet oubli et de conclure l'hymen de mes amants, et cela me faisant penser que je n'avais pas encore songé à les mettre au monde, je trouvais que plus j'avançais, plus il me restait à faire.

« A tout cela se joignit une attaque de goutte qui me força d'interrompre mes veilles durant plusieurs nuits, et l'absence où je fus obligée de laisser mon cabinet fut cause d'un événement déplorable, qui me réduisit à un tel désespoir, que je pris en haine le lieu qui me rappelait de si frais et de si déchirants souvenirs. J'avais un ami, un excellent ami en vérité! doux, sage, discret, sobre, généreux, aimable! hélas! il n'est plus! »

— Un ami! dit Tricket, vous vous êtes permis d'avoir un ami en mon absence, sans m'avertir, sans me consulter?

— Écoute, Tricket, comment cela m'est arrivé. Il y avait près d'un mois que j'avais fait sa connaissance. C'était un soir, qu'en glissant mon pied dans ma pantoufle, je l'avais senti me chatouiller le bout des doigts ; surprise, j'y portai la main, ramassai la pantoufle, mis mes lunettes sur mon nez, et m'approchant de la lampe, je trouvai un grillon de l'espèce de ceux qui se cachent dans les cheminées, et qui chantent dans l'âtre durant les longues nuits d'hiver. C'est un petit animal d'un blond clair, au corselet propre, aux pattes déliées, au visage spirituel, quoiqu'il l'ait un peu court et partant peu distingué. Sa physionomie me gagna le cœur dès le premier abord, et bien qu'il fît de furieux efforts pour s'échapper, je le pris le plus délicatement qu'il me fut possible. Et le rassurant de mon mieux : « Sois le bienvenu, lui dis-je, et ne crains pas que je te fasse du mal, ce serait de ma part une cruauté gratuite, une insigne lâcheté ; tu es venu chercher ici un refuge : il ne sera pas dit que tu sois plus mal reçu par des hôtes à qui tu ne fis jamais aucun mal, que Coriolan ne le fut jadis chez les Volsques. » En achevant ce discours qu'il me parut écouter avec intérêt, je le portai dans mon cabinet et, le déposant dans mon armoire à rayons qui me sert à la fois de bureau, de bibliothèque et de secrétaire, je le laissai se glisser entre un volume de Shakspeare et une brochure de Benjamin Constant, puis, lui souhaitant une bonne nuit, j'allai de mon côté prendre mon repos.

Depuis cette époque, mon aimable ami ne passait pas une nuit sans me rendre sa visite : c'était le compagnon de mes veilles, et le sentiment affectueux que nous éprouvions l'un pour l'autre n'eût pas manqué de répandre une teinte de bienveillance et de sensibilité sur mon ouvrage, si j'eusse pu l'achever sous ses auspices! Jusqu'à minuit, il se tenait tranquille dans sa retraite, soit qu'il y dormît, soit qu'il eût coutume, ainsi que moi, de consacrer une heure chaque soir à examiner l'état de son cœur et à y joindre quelque méditation philosophique et morale. A cet effet, sans doute, il s'était choisi dans quelque fente de la boiserie un asile écarté que je voulais ignorer, que j'aurais respecté toute ma vie, puisque sa fantaisie était de me cacher son domicile : à Dieu ne plaise que j'eusse violé les droits sacrés de l'hospitalité par une curiosité indiscrète! Mais comme ses habitudes avaient une parfaite sympa-

thie avec les miennes, dès que minuit avait sonné, il commençait à se réveiller et à jouir pleinement de toutes ses facultés intellectuelles. D'abord, je l'entendais frétiller sur le papier qui tapisse mon armoire et secouer timidement, avec un faible bruit, ses petites ailes engourdies par le sommeil. Peu à peu il s'enhardissait, se rapprochait : son chant prenait de la mélodie, de la mesure, de l'éclat. Il le répétait longtemps et avec des modulations singulièrement variées; aussi, loin de le trouver monotone, comme l'eussent pu faire des oreilles moins attentives et moins exercées, les miennes savaient en apprécier les beautés. D'ailleurs, lors même que l'habitude m'eût rendu son refrain un peu uniforme à la longue, comme je ne doute qu'il eût, en le répétant, l'intention de m'être agréable, pour rien au monde je n'eusse voulu lui causer la mortification de l'interrompre... l'amitié, comme l'amour, vit de mutuels sacrifices.

Enfin, il descendait de rayon en rayon jusqu'à une pile de livres entassés sur le bureau à ma droite. Il s'y arrêtait, réjoui de contempler la vive clarté de ma lampe. Il me regardait aussi sans effroi ni méfiance. Il passait avec une grâce inimitable ses antennes longues et délicates sous ses petites pattes de devant, et je devinais les diverses émotions de son âme au mouvement qu'il imprimait à ces légers ornements. S'il les plaçait en avant et sur une même ligne, c'est qu'un objet nouveau avait éveillé son attention. S'il les plaçait inégalement, avançant l'une et retirant l'autre, il était partagé entre le doute, l'étonnement, la curiosité, l'inquiétude. Enfin, lorsque l'une et l'autre étaient rabattues sur son dos, dépassant encore de toute la moitié la longueur de son individu, il était dans un état parfait d'aménité, de calme et de bonheur.

De jour en jour il devenait plus familier et notre intimité acquérait de nouveaux charmes. Tantôt il se promenait gravement entre mes plumes et tantôt se fourrait dans ma boîte de pains à cacheter. Espiègle et pétulant, il en sortait d'un saut et les faisait voler autour de lui. Il arrivait jusque sur mon papier et semblait lire chaque mot à mesure qu'il s'échappait de ma plume, l'effaçait souvent en passant dessus et toujours à propos! Honnête et sincère ami. Qui peut apprécier le nombre de bévues que tu m'aurais préservée d'écrire! car j'avais pour toi un respect superstitieux; je te prenais tantôt pour une âme et

tantôt pour un génie : je me serais bien gardée de m'opposer à la sagesse éloquente de tes muets avis.

Le cœur humain est essentiellement sympathique de sa nature, et ceux qui veulent l'écouter et ne point étouffer ses mouvements par de vains sophismes, par des préjugés arbitraires, éprouvent que plus ils se livrent à cette délicieuse sympathie, plus leurs jouissances sont fines et variées. Elle établit des rapports entre l'homme et tous les objets qui l'environnent, elle multiplie les objets de son affection. Ah ! s'il savait reconnaître ses inspirations ! s'il ne s'arrogeait point l'injuste et absurde prérogative d'être impatient, querelleur, destructeur, cruel ! il verrait se ranger sous sa protection une grande partie des êtres que sa méchanceté stupide retient dans une juste défiance. On a été étonné du degré d'éducation que de chétifs insectes ont pu acquérir grâce à la patience et à la continuité de soins de quelques pauvres prisonniers. Latude avait à la Bastille une araignée favorite qui répondait à sa voix et charmait ses longs ennuis. Je suis convaincue que cette éducation, dont bien des exemples sont restés ignorés, n'est ni si longue ni si difficile qu'on se l'imagine.

Pour moi, j'aurai toujours bonne opinion d'un homme qui sera susceptible de l'entreprendre et, fussé-je libre de le faire, j'ouvrirai d'une main assurée le cachot de celui que j'y trouverais livré à d'aussi paisibles amusements. Il ne saurait être dangereux à la société, ennemi de ses semblables, l'homme qui a tellement besoin de société et d'amitié, qu'il recherche, à défaut d'autre, celle des moindres créatures.

Il y avait dans une prison, où je vais souvent, un vagabond que de fortes préventions faisaient regarder comme assassin. Je le trouvai un jour partageant son lit de paille et son pain bis avec une oie qui répondait à ses caresses, et bien que tout le reste fût à la charge de cet homme, cela seul m'a toujours porté à le croire innocent du crime dont on l'accusait.

Hélas ! qui sait si ce n'est pas l'âme d'un de mes amis que j'ai perdus, qui habitait le corps menu de ce pauvre petit animal ? Il y a mille systèmes plus fous et plus accrédités que celui de Pythagore et si l'on ne doit admettre aucun système dans son entier, on ne doit pas non plus les rejeter sans en garder quelque chose, car il y a toujours du vrai dans un système. Moi, je me plaisais dans cette idée : « Hôte aimable, disais-je,

ainsi le souffle de quelqu'un des miens anime ton enveloppe fragile; que le jour où tu entras dans ma pantoufle soit à jamais béni! Reste, reste avec moi et ne crains pas que je me lasse de te protéger! Puissé-je un jour être traitée de même par ceux qui me survivront; puissé-je n'être pas chassée honteusement de leurs demeures, ou écrasée sans pitié sous leurs pieds! Injuste et barbare est la loi qui place les animaux sous la dépendance de l'homme! Aveugle et funeste est l'orgueil qui les repousse si bas dans ses préjugés!

Une invisible fatalité s'est toujours attachée à ce que j'ai aimé sur la terre! Mon hôte avait l'habitude d'aller faire un tour de promenade au jardin dans la matinée. Il allait respirer le frais dans le jasmin qui tapisse le bord de ma fenêtre. J'avais observé son heure, et ce n'était qu'avec des précautions infinies que je me permettais d'ouvrir et de fermer mon cabinet jusqu'à ce que je me fusse assurée qu'il était rentré. O désespoir! ô impitoyable fatalité! ô funestes étoiles! ô maudite attaque de goutte! A peine rétablie, je reprends mes livres, ma lampe, ma veillée. Je me faisais une fête de retrouver mon ami : que cette entrevue m'eût été douce! J'eusse osé lui parler de mes maux. Je n'aurais pas craint, comme avec mes semblables, de montrer de la lâcheté et de rencontrer de l'indifférence. Hélas! il ne vient pas! J'écoutais. Le plus affreux silence régna durant cette éternelle nuit. Enfin, à la pointe du jour, incapable de résister plus longtemps à mon inquiétude, je cherche, j'appelle, j'implore le ciel. Je redemande mon ami à tous les échos de mon cabinet. J'entr'ouvre ma fenêtre. Peut-être il n'a pu rentrer hier de sa promenade. Peut-être il attend sur le jasmin, transi de froid, desséché d'ennui. Spectacle déchirant! il est là, en effet, mais dans quel état! brisé, disloqué, mourant!

Infortuné! qui, sans défiance et sans empressement, attendait sur le bord de la fenêtre qu'une main amie vînt lui rendre le service accoutumé. Une pataude de servante l'a écrasé en poussant lourdement le châssis. Hélas! une corne et une patte de mon ami sont là pour attester le douloureux genre de mort qu'il a subi, mais il respire encore, il peut vivre peut-être, vivre encore par la force de son courage et les soins de l'amitié : je le prends, je réchauffe ses membres glacés dans ma main remblante. Je l'arrose de mes pleurs. Reviens! reviens! ô mon

ami ! si tu peux vivre encore, nous ne nous quitterons plus ! Je t'aiderai dans tes infirmités, je t'apporterai la rosée du matin dans le calice d'une fleur de jasmin. Je soutiendrai tes pas chancelants, et quant à la perte de ta gracieuse antenne, nous nous en consolerons. Elle n'était pas nécessaire à ton existence, ta beauté en sera légèrement altérée; d'ailleurs, crois-tu que mon cœur te fût seulement attaché pour tes avantages extérieurs? crois-tu que je t'en aimerai moins, que j'apprécierai moins que par le passé les précieuses qualités de ton âme? Reviens! reviens! » Mais, hélas! il ne m'entend plus. Il expire, c'en est fait! « O mon ami, que vas-tu devenir? Où ton souffle va-t-il se réfugier? quelle place vas-tu occuper sur l'échelle de la création? Pourras-tu être repoussé plus bas? Non, le sort ne le voudra pas; frêle et chétif, tu vécus dans l'innocence et la résignation, tu mérites une récompense : c'est dans le sein d'un brillant oiseau, libre habitant de l'air, que tu vas exister, peut-être dans celui d'un chien fidèle, peut-être dans celui même d'un homme..., mais non, que la Nature t'en préserve : de toutes les conditions, la pire est d'être le roi détesté des autres créatures, et si tu as déjà appartenu à notre race fatale et impie, tu dois craindre d'y retourner: foin l'homme et sa dépendance; foin ses caprices et son dédain; réfugie-toi pour lui échapper dans l'air pur des champs ou dans le parfum léger des plantes. Tout vit, respire, aime, meurt, renaît. Cette fleur pâle qui semble inanimée porte en son sein les principes d'une vie nouvelle qu'elle pourra te communiquer; vis de nouveau sous sa forme charmante, mes mains te cultiveront; je te préserverai des rigueurs du froid et j'irai le matin respirer ton âme dans le parfum chéri que tu vas exhaler. »

En parlant ainsi, je déposai le corps de mon ami dans le large et profond calice d'un datura. Il y repose ainsi que dans un mausolée et son essence émanée de la puissance créatrice s'est réunie, j'espère, à celle de la plante embaumée.

II. — LES CONFESSIONS

Tricket garda le silence. Je compris qu'il compatissait à ma peine, et, pour cette fois, j'achevai la lecture d'un chapitre de mes œuvres sans exciter ses railleries ou provoquer des bâillements.

— Eh bien ! me dit-il après une pause, et le livre ?

— Le livre en resta là, lui dis-je.

J'avais eu la fantaisie d'écrire ma vie, ou, pour me servir de l'expression consacrée, mes Mémoires. — Vive Dieu ! que cela eût été intéressant ! dit Tricket. — Pourquoi pas, repris-je ; d'ailleurs, c'est la mode : souverains, généraux, apothicaires, actrices, danseuses, courtisanes, forçats, fonctionnaires publics, espions de tout rang, de tout sexe et de tout âge, veulent bien nous faire pénétrer dans les secrets de l'État et plus encore dans celui de leurs vies privées.

Dupe des promesses d'un écrivain, le lecteur s'imagine toujours qu'il va assister aux scènes les plus importantes de l'histoire, il croit que d'illustres personnages peints d'après nature vont se présenter dans ce cadre et le remplir. Il espère, il aurait du moins le droit d'espérer que le narrateur aura la pudeur de ne s'y montrer que comme témoin chargé de prouver ce qu'il avance, et qu'il voudra bien lui faire grâce de son éloge ou de sa confession, en tout ce qui n'est pas étroitement lié à l'intelligence ou à l'authenticité de son récit. Mais quels sont sa surprise et son dégoût, lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'a indignement trompé et que ces belles promesses n'étaient qu'un leurre pour le forcer d'écouter les fanfaronnes vanteries de l'auteur ! Impatient, il continue pourtant, espérant que le rideau va se lever et que les héros vont paraître sur la scène : il arrive à la fin, et l'auteur s'est chargé tout seul d'occuper le théâtre et de s'y montrer pompeusement en différents costumes, pour vous raconter, de ceux dont il vous promettait l'apparition, des lieux communs et des anecdotes usées que vous avez lues partout.

Moi, j'aurais été plus sincère. J'aurais dit en commençant : « Je vais vous parler de moi et rien que de moi. Je le ferai, non pour que vous preniez intérêt à moi, qui n'ai pas de nom, qui ne suis rien, mais pour que vous entendiez une fois l'histoire sincère et vraie du cœur humain, pour qu'en lisant dans les moindres replis d'une âme quelconque (je prends la mienne pour le sujet de ma dissection, parce que c'est celle que je puis examiner le plus longtemps et le plus sévèrement) vous fassiez quelque réflexion ou, si vous le voulez, quelque comparaison salutaire, parce que je crois que toute histoire, quelque nue, quelque simple qu'elle soit, ne peut manquer d'intérêt et d'utilité, racontée ainsi. »

— Cela ne commence pas mal, dit Tricket. Est-ce encore une préface? Seigneur Dieu! Délivrez-nous des préfaces!

— Non, lui dis-je, ce n'est pas une préface, parce que je ne veux plus écrire mes mémoires; ce serait, de tous les livres, le plus long que je pusse entreprendre et par conséquent le plus certain de n'être jamais fini. Je te disais cela, Tricket, comme je le disais l'autre soir à ce jeune bel esprit que tu connais. J'étais en train de lui déclamer une superbe philippique impromptu contre le siècle et les charlatans, lorsque je m'interrompis, en m'écriant avec angoisse : ô Jean-Jacques Rousseau!

Je ne sais comment le nom de feu mon meilleur ami vint se jeter au milieu de ce débordement d'indignation et disperser les matériaux de ma colère; ce n'est pas que le moderne apôtre de la charité n'eût aussi ses accès d'humeur, où sa bile s'exhalait en flots d'amère éloquence, mais je pensais à ses *Confessions*, premier modèle qui ait inspiré de modernes pénitents et qui les ait enhardis à se confesser comme les premiers chrétiens à la face du Ciel et de la Terre, prenant, c'est-à-dire feignant de prendre l'opinion publique pour tribunal de leur pénitence. Je pensais à cet aveu naïf, humble et touchant des erreurs d'une vie tantôt abjecte et tantôt sublime, toujours infortunée; mon cœur plein de ce souvenir s'attendrit sur les repentants soupirs du vieillard de Montmorency. J'oubliais un instant les hypocrites qui, depuis, ont feint de l'imiter pour trouver le temps et l'audace de se vanter aux dépens de la vérité.

— Mais, bon Dieu! me dit mon ami le Bel Esprit, en rajustant sa cravate empesée, d'où sortez-vous? Où avez-vous vécu? au village, on le voit bien. Quoi! vous êtes dupe de ces prétendus philosophes, plus charlatans cent fois que tous les charlatans philosophes qui l'ont suivi? Vous ne voyez pas dans ses *Confessions* l'orgueil enfler le manteau déchiré de l'humilité!...

Mon jeune ami en aurait dit davantage si, heureusement pour la mémoire de Jean-Jacques et pour mon cœur qui saignait de cette attaque, une épingle d'or qui tenait précisément le bout le plus important du nœud difficile de cette savante cravate ne fût tombée sur le parquet. Mon ami se baissa pour la ramasser, mais la clarté d'une bougie n'était pas suffisante pour l'apercevoir et d'ailleurs les besicles de myope que mon aimable commensal avait la fantaisie de porter en dépit de la bonté de sa vue lui rapetissaient les dimensions des objets au point de lui

rendre impossible celle d'une épingle. Enfin, soit que mon ami eût de la difficulté à se tenir courbé, en raison du corset qui faisait si élégamment ressortir les proportions de sa taille romantique, soit que l'épingle se fût glissée dans une des fentes que le temps avait creusées sur le parquet vermoulu de mon appartement, il me pria de sonner un domestique pour l'aider dans cette recherche importante. Le domestique n'obtenant pas plus de succès, quoiqu'il eût allumé trois bougies et deux chandelles, la cuisinière fut appelée, puis la servante maladroite qui ferme si lourdement les fenêtres et qu'on pourrait mettre en regard avec celle qui causa le funeste accident dont le nez de Tristram Shandy fut victime ; puis enfin ma vieille faiseuse de fromages, qui gagna une terrible sciatique dans cet exercice, renversa sur un meuble en soie toute l'huile noire et brûlante d'une lampe de fer presque aussi vieille que la main chancelante qui s'efforçait vainement de la maintenir en équilibre, cassa le verre des lunettes à gros verres arrondis qui pinçaient son nez éraillé, et marcha sur la patte de mon chien dont les cris donnèrent une attaque de nerfs à ma femme de chambre.

— Je voudrais bien savoir, interrompit Tricket avec un air profond, pourquoi toutes les femmes de chambre ont des attaques de nerfs.

— C'est, lui dis-je, que la mode en est passée pour les belles dames. Les femmes de chambre s'en sont emparées, comme elles font des bonnets et des robes dont leurs maîtresses ne veulent plus.

— Et l'épingle?

L'épingle ne fut jamais retrouvée ; et toi qui me questionnes, malin follet, peut-être étais-tu là, te moquant de nous, et nous laissant chercher ce que tu savais bien que nous ne trouverions pas.

— Ce n'est pas mon affaire, répondit Tricket ; ne sais-tu pas qu'il y a une classe de follets d'un moyen ordre, spécialement chargée de recueillir les objets perdus et de changer leur destination ? Grâce à eux, rien ne se perd réellement, mais aussi il est rare que le propriétaire rentre dans son bien. Ce sont des esprits malicieux qui prennent leur plaisir à voir l'anxiété des recherches des hommes. J'en ai vu qui leur mettaient sous le nez la bourse pleine d'or, les diamants précieux ou la lettre d'amour qu'ils avaient perdue, en même temps qu'ils fasci-

naient leurs yeux, de manière à les empêcher de s'en apercevoir. Et tandis que ces pauvres gens dépouillés se tordaient les mains d'impatience et de désespoir, le diable, à côté d'eux, riait à leurs dépens en volant leur trésor.

— En vérité, j'avais toujours eu cette idée-là, en voyant la bizarrerie qui préside à la destinée des plus petites choses, et les hasards inconcevables qui font dépendre notre sort de la perte ou de la possession de certaines babioles. Je me suis dit, il y a longtemps, qu'une puissance invisible se mêlait de ces sortes d'affaires.

— Et que dit encore votre bel esprit à propos de Jean-Jacques?

— La perte de son épingle et le dérangement de sa cravate l'avaient tellement troublé qu'il ne fut plus question d'autre chose entre nous le reste de la soirée. Et j'en rends grâces au ciel. De la chute de cette épingle a dépendu peut-être tout le reste de ma vie, et c'est ainsi que les plus petites causes produisent les plus grands effets. Tu sais que mon caractère est irrésolu et ma conscience timorée. L'opinion des autres a tant d'influence sur la mienne, qu'il est bien possible que je n'en aie jamais une en propre. Dans la discussion, je me fais un cas de conscience d'écouter le pour et le contre avec une égale impartialité. Est-ce ma faute si, dans toutes les questions possibles, je m'aperçois avec effroi qu'il y a autant de raisons pour adopter que pour rejeter ces mêmes questions ? J'en suis venue au point de fuir toute espèce de discussion et même de réflexion sérieuse, m'en rapportant à la seule impulsion de mon cœur qui, Dieu merci, n'est pas méchant, et ne m'a jamais fourvoyée. C'est, je crois, le seul parti raisonnable qui me restât. Dans le temps où je voulais trancher les difficultés par le raisonnement, je ne faisais que des sottises. Étais-je assez stupide de vouloir lutter contre ma nature et forcer mon talent ! Je me rappelle que je changeais d'opinion autant de fois que j'entendais deux adversaires se combattre alternativement ; la balance penchait d'abord pour celui qui parlait, mais aussitôt que l'autre prenait la parole, il l'emportait à son tour. Et comme je prenais un singulier et dangereux plaisir à écouter la controverse, j'assistais aux débats comme à un spectacle, et dans ma joie, j'étais également portée à la bienveillance pour tous les acteurs qui voulaient bien lutter pour me divertir. Je sortais

de là, charmée d'avoir si bien employé mon temps et disant: l'avocat Tant Mieux a parlé comme un livre, mais l'avocat Tant Pis ne lui cède en rien, et tous les deux ont parfaitement raison dans leur sens. Je restais là, dans un parfait équilibre entre le bien et le mal, possédant une dose égale de confiance et de doute. Je vivais comme voyagerait un homme qui s'arrêterait à chaque pas pour regarder chaque fleur, chaque pierre, chaque arbre, dans le plus grand détail et qui le soir sortirait de sa rêverie sans avoir quitté la place d'où il est parti le matin.

Ennuyée de cette léthargie, sentant battre dans ma poitrine un cœur trop chaud pour cet état de quiétisme, je tombai en me débattant dans l'état contraire. Ce fut la seconde période de ma vie. Je me persuadai que rien ne dégradait l'homme, que rien ne corrompait son âme et ne le rendait moins profitable aux autres comme de n'avoir ni opinions arrêtées, ni idées positives, ni passions pour les soutenir et les faire prévaloir. Je demandai avec avidité ces opinions et ces passions à tous ceux que je rencontrais. Je les demandais à Jean-Jacques, à Montaigne, à Duclos, à Byron, à Montesquieu, à Chateaubriand, à Platon, à Shakspeare, à tous ceux enfin qui ont écrit avec réflexion et sentiment. Chacun me donnait du sien et je remplis mon cœur et ma tête jusqu'à ce que le vase débordât; alors je tombai dans l'ivresse et dans un état voisin de la folie. Je me sentis prête à devenir injuste, vindicative, féroce même, car le fanatisme des opinions nous conduit là... Je sentis les tourments de la haine, de l'indignation, du mépris, de la vengeance tout prêts à envahir mon cœur jusque-là si pur et si paisible. J'eus horreur de ce qui se passait en moi. Je me demandai si le torrent qui m'entraînait faisait les héros ou les monstres et je crus apercevoir qu'il faisait les uns et les autres. Et puis mes yeux s'ouvrirent à une terrible apparition. Je vis passer dans ma vision les ombres des plus grands hommes mêlées confusément avec celles des derniers scélérats et toutes formaient une chaîne dont les anneaux semblaient se toucher. Je frissonnai d'épouvante et j'eus plus peur encore, quand je vis qu'ils s'entretenaient ensemble familièrement, qu'ils s'entendaient sur beaucoup de points, qu'ils avaient en commun des souvenirs et des sentiments, qu'ils étaient tous partis d'un même but et que les gradations par lesquelles ils avaient atteint ou dépassé le

terme, les dissidences qui avaient fait varier chacun d'eux dans sa carrière étaient autant de fils déliés et presque imperceptibles que je ne pouvais saisir, qui m'échappaient dès que j'y voulais porter la main et qui ne causaient à ma vue qu'éblouissement et douleur.

Dans ce cauchemar, j'osai interroger les apparitions : leurs discours, leurs apologies, leurs systèmes achevèrent de me bouleverser. Robespierre me fit admirer ses vertus, Voltaire lui souriait et Brutus lui tendait les bras. Ces fantômes semblaient prêts à m'enlacer. Je m'éveillai glacée d'horreur et je chassai de mon cerveau les pensées qui l'avaient ainsi égaré.

Je me repliai sur moi-même et me demandai de quoi j'étais capable : mon cœur me dit que c'était de faire le bien et mon cerveau me dit que le mal était tout aussi facile. Je compris qu'il y a des êtres assez forts pour devenir grands sans succomber aux épreuves qui y conduisent; je compris qu'il y en a de trop faibles pour résister à ces épreuves et d'autres qui ne sont ni assez faibles ni assez forts pour être quelque chose. Je restai parmi ces derniers et j'employai tous mes efforts à ne pas me pervertir. J'adoptai comme des principes tout ce qui pouvait me rendre à la fois heureuse et bonne, et je vis que pour être ainsi, je n'avais qu'à suivre un penchant inné et fermer l'oreille aux tristes exhortations d'une philosophie chagrine et froide pour juger de la bonté d'une résolution. J'interrogeai mon cœur. J'y trouvai de la répugnance pour les mauvaises actions, de l'entraînement vers les bonnes. Et mon cœur me donnait ses avis en dépit des considérations personnelles et des précautions égoïstes de la prudence humaine. Je me sacrifiai au bonheur d'autrui et je fus heureuse. Les uns dirent que j'étais folle et ils se trompèrent, d'autres dirent que j'étais généreuse et ils se trompèrent encore. Je n'étais que sensée. Je travaillais pour moi. J'achetais la paix de l'âme, le plus grand des biens, au prix de quelques contrariétés sociales si petites, si misérables en comparaison, qu'il eût fallu être stupide pour balancer dans le choix : c'est la troisième période de ma vie et j'espère qu'elle s'étendra jusqu'à la fin des jours que je dois passer sur cette terre.

— Et quand l'épingle se détacha de la cravate du bel Esprit, où en étiez-vous? dit Tricket.

— A la seconde période, à celle de l'enthousiasme, des doutes

et des erreurs. Tu sens, Tricket, qu'avec des phrases aussi fleuries que celles qu'il avait sans doute en réserve et des agréments extérieurs comme ceux qu'il possédait, mon jeune bel Esprit eût bien pu, sinon étouffer cette affection que je ressens au fond de l'âme pour le Genevois, du moins ébranler un peu cette foi vive que j'ai en sa véracité. Comme rien n'est si cruel que de douter de ce qui flatte le cœur, et que les aveux de Jean-Jacques sont peut-être le seul monument qui puisse me réconcilier avec l'humanité, quand je considère le tableau de ses vices, je te laisse à penser quelle source de consolation m'eût été fermée, si je me fusse rangée au sentiment de mon hôte. Sans la chute de l'épingle, j'en serais peut-être venue à croire que le repentir est lâcheté, l'humilité, fourberie.

Comme j'avais beaucoup parlé ce soir-là, je me sentis pressée de dormir. Je priai Tricket de charmer mon sommeil par la continuation de son conte et il reprit en ces termes l'histoire du Rêveur.

. . . . . .

GEORGE SAND.

LE LIVRE DE RAISON

VII [1]

LA VALLÉE D'ASPE

XXV. — LE SITE

J'en arrive. Elle commence dans la plaine d'Oloron, au niveau des champs opulents de maïs, et finit au col de Somport en Aragon, à seize cents et quelques mètres d'altitude. Elle s'étend sur cinquante-quatre kilomètres de profondeur. C'est un couloir prodigieux, montant par paliers successifs, serpentant au pied des monts dressés à droite et à gauche, ce que l'on appelle d'abord les petites, et puis les grandes Pyrénées, qui tantôt se rapprochent et pendent au-dessus, tantôt s'écartent et semblent reculer. Jamais le ciel n'est caché. Pur de brouillard, même les jours où je parcourus le site, il ruisselait de rayons vifs jusqu'au fond des gorges, tamisés par une brise perpétuelle qui circule incessamment à ces hauteurs, attirée des passages étroits vers les vals, vers l'espace libre, une brise fraîche embaumée de l'odeur des buis à la feuille immortelle, quelque chose d'amer et de musqué sans équivalent ailleurs. Cette brise est comme l'haleine du parage. Elle vous accueille dès l'entrée et vous imprègne. Les vêtements en gardent une senteur forte, et la bouche un goût âpre un peu, comme celui du sel dissous dans l'air marin. On vient de loin

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

pour respirer cet air aromatique. Je le connus tout de suite. A peine les premiers pas faits dans la montagne, une jeune femme était là, dans l'herbe grasse, assise sur un renflement de cailloux et de terre mêlés, immobile et penchée en avant. D'un éclat nacré d'aurore, fille d'un autre climat assurément, elle tendait au souffle son col et ses bras nus et rougissait à son toucher. Elle paraissait fouettée de pourpre, et comme épanouie sur le sol étranger.

Tout au fond, et tout au long de la brèche immense, en épousant le relief, une route court, large, ferme, bombée, entre les murs à pic ou le ventre des monts et les parapets cimentés, un grand chemin national qui va se raccorder, à la frontière, à une autre voie pareille. Il va dans le sens opposé des eaux. Parce que, né des neiges éternelles du pic d'Anie, roulant, bondissant, écumant, ou par endroits, glissant, silencieux, le gave d'Aspe, qui a pris son nom de la vallée, descend en hâte vers les pays unis, grossi lui-même d'affluents, d'autres gaves qui lui arrivent d'un cours sinueux, ou de cascades qui tombent dans leur poussière liquide. Celles-ci souvent sont saisonnières. Taries l'été, elles reprennent leur chute avec les pluies de l'hiver... Le chemin national n'est autre que l'ancien pas romain élargi. Par là, échelonnées, à la file, les enseignes portées en tête, les mulets chargés des bagages poussés en queue, à coup de branches de sapins, sous les lanières de cuir fauve et les armes étincelantes fourbies avec le sable du torrent, les cohortes gagnaient l'Ibérie, aux neiges fondues, et s'en allaient disputer l'empire du monde à Carthage, la cauteleuse. Certainement, des hommes et des animaux roulaient en nombre, précipités dans les abîmes, ou pliant sous la fatigue et le poids, se couchaient ou s'asseyaient, et ne se relevaient plus sous les flèches des montagnards en embuscade ; certainement, chaque roche portait des taches de sueur et de sang ; mais il était écrit que la fortune de Rome passerait : la louve franchissait le col... Aussi bien, y retrouvait-elle les traces de bêtes de proie comme elle. Car les bêtes les premières ont dessiné la route. Ours et loups, aurochs massifs, aussi sauvages sans doute que les taureaux de combat d'aujourd'hui, qui, guidés par l'instinct, au cours de migrations primitives, en changeant de versant pour trouver pâture, en se ménageant des issues en cas d'alerte ou en cherchant les points d'eau, devi-

naient et suivaient le chemin le plus court et le plus facile, à l'abri des surprises, et le frayaient de plus en plus avant. Ajoutez qu'ils traînaient après eux leurs petits : ces insouciants qui musent et gambadent, qu'il faut surveiller, rallier et faire fuir. Et la piste rejoignit la piste, un sentier continu se creusa, incessamment foulé, où l'homme n'eut qu'à mettre le pied dans l'empreinte des griffes ou des sabots...

Il faut voir la vallée au sortir de la nuit... Quand les brumes exhalées de tant de sources et de ruisseaux qui germent et dévalent, se dissipent, ont cessé de flotter dans les gorges, de contourner les éperons ou de se déchirer aux arêtes; quand le soleil, triomphant un peu plus à chaque bond, perce l'espace de ses traits, et que le chaos des monts se dévoile comme s'il émergeait encore tout fumant de l'abîme. Je dis chaos. J'ai appris que si le versant français monte au col pendant cinquante-quatre kilomètres, l'espagnol en descend pendant cent quatre-vingts. De là, de notre côté, cette structure érigée, ces pentes abruptes, ces massifs fendus, comme éclatés, de haut en bas; ces déchirures, ces perspectives qui s'ouvrent tout à coup, donnant sur des amoncellements de rocs à figure de citadelles ; ces groupes de sommets en dos d'âne, en dents de scie, dont la masse tourne, ayant obéi, on dirait, à un mouvement voulu, et semble travaillée et comme fouillée à coups de pouce; ces faisceaux d'aiguilles enfin, criblés de lumière, si hardis et si fins qu'ils se fondent dans la vibration aérienne. Ou bien ce sont des croupes monstrueuses accotées, avec des plis entre elles qui forment précipices, ou des croupes tournées les unes contre les autres comme pour s'acculer, ce sont des pics d'un seul aplomb qui ont l'air de venir à la rencontre de la terre plate comme des promontoires au-devant de la mer étalée, avec cette allure hautaine qu'ont les choses qui se sentent indestructibles.

Une autre architecture se montre encore. On voit des évasements demi-circulaires, face à face souvent de chaque côté de la vallée, des cirques démesurés, des sortes d'arènes où se sont livrés sans doute, au début de tout, les combats furieux des deux éléments ennemis, l'onde et le feu, alors que la lave intérieure en s'échappant opérait ce plissement inouï de l'écorce jusqu'aux nues, que les cataractes du ciel crevaient, que les vents mugissants ne cessaient de se ruer. Les montagnards, suivant une tradition immémoriale, appellent ces bassins

gigantesques des « oulès », c'est-à-dire pots, marmites : ce qui ramène bien l'idée de bouillonnements formidables ayant empli ces cuves de granit... Cet aspect d'amphithéâtre est peut-être le plus typique. Il se répète dans toute la chaîne. Plus on gravit, plus il frappe. L'œil plonge par endroits de cirques en cirques superposés. Plusieurs sont célèbres, comme celui de Gavarnie, celui de Troumouse ou celui du Marboré, évoqué par Vigny avant de faire retentir l'appel du Paladin.

Mais rien n'est morne, rien n'est aride. Les Pyrénées sont vertes, fraîches, riantes. Et aussi colorées. Toutes les espèces de roches s'y rencontrent, par bancs compacts mêlés ou alternés, mosaïques aux soubassements, aux lits insoupçonnés dont l'œil n'aperçoit qu'une surface infime. Il y a des calcaires blancs, couleur de murs anciens défraîchis par le temps; il y a des schistes rouges et cœur de pigeon, ou violet sombre, à texture feuilletée, qui paraissent saigner; des granits verts ou bleuâtres, ou striés des deux tons, si serrés qu'il n'est point possible d'en sentir du doigt le grain, pour peu qu'ils aient été roulés; des basaltes brun foncé ou noirs, avec des cassures mates, blêmes, comme des lèvres mortes; des marbres blancs, roses, gris, jaunes, ou du tout à la fois, pleins de veines qui courent, que leur poussière seule arrive à polir; il y a des cailloux niellés de cuivre, d'argent et d'or, incrustés dans des parois fauves, où ils scintillent, tantôt intermittents et pâles, tantôt fixes, rutilants comme des escarboucles. Dans les jours rayonnants que j'ai dits, où le firmament pâlit à force d'ardeur, ces masses peintes vivent, chatoient, se renvoient des lueurs, comme dans une fête de lumière où elles se feraient pendant... Je vois toujours deux sommets perdus dans l'infini. A l'aube à peine, couverts encore des dernières ombres, ils attendaient le soleil. Il parut; il jaillit juste au milieu d'eux, et, les touchant à la fois, il les embrasa d'un coup dans ce reste de nuit, comme deux torches vis-à-vis...

Rien n'est aride... Le châtaignier, le chêne, le hêtre, l'if, le pin sylvestre, le sapin, celui-ci qui monte le plus haut, grimpent les pentes, s'étalent, font halte, reprennent l'ascension, jalonnant le terrain les uns pour les autres, se conduisant comme mus par une intelligence avertie qui tâte et discerne le fond. C'est qu'il faut trouver et suivre la couche nourricière, plus proprement encore la veine. Elle n'est point ici étalée,

composant tout un terroir comme en plaine. Faite de la cendre de toutes les choses qui se désagrègent, inertes ou vives, accumulée entre les rocs pendant des millénaires, elle n'est que par endroits assez profonde et assez riche. Mais l'arbre ne s'y trompe pas. Là où il germe, il est assuré de son alimentation. Ajoutez l'humidité perpétuelle qui règne dans ces monts, qui imprègne jusqu'à la plus petite parcelle de terre et tient toujours une goutte prête pour la soif des racines, soit qu'elle ruisselle en surface, échappée de tous les coins, soit qu'elle coure souterraine en réseaux filiformes, ou suinte de la roche elle-même. Aussi quelle épaisseur, quelle densité de feuillage! Les branches en paraissent écrasées. Elles croulent sous l'amas, comme compactes, comme charnues. Et, quand le vent passe sur ces bois, sur ceux à feuilles caduques même, plus mobiles, à peine les soulève-t-il, les agite-t-il ; et les arbres ne se plient point, ne fléchissent point sous le souffle comme ailleurs, encore moins s'échevèlent et se tordent : ils oscillent seulement, ils ondulent sans rien perdre de l'équilibre de leurs gestes, ou ne font que frémir, que frissonner en écartant leurs rameaux, avec l'air de piliers sur qui flottent des draperies.

Je devrais parler de l'herbe, qui occupe toutes les parties non boisées, partout où la pente s'adoucit, qui est bien l'herbe la plus drue et la plus gonflée de sève que j'aie vue. Elle repousse sous le gel même. On la voit abonder, parquée par petites pièces rondes, carrées, triangulaires, au gré du relief, entre des haies constellées de baies ou des murs de pierres sèches, jalousement entretenus et maintenus. De petites maisons, étables et greniers, toutes blanches, passées à la chaux, brillent sur ces damiers verts. Elles sont solitaires. Rien autour qui témoigne d'un lieu habité. Et, de loin, de si loin souvent, elles ressemblent à ces joujoux vides piqués dans de la mousse artificielle.

Ces bois, ces prés finissent à 2 200 ou 2 300 mètres. Ils s'arrêtent au ras des neiges. Ceux qui gravissent jusque-là disent que l'on y cueille très tard des fraises et des myrtilles, toutes deux délicieuses, germées sous une ombre et une fraîcheur perpétuelles, au milieu de plantes salutaires, la gentiane et l'arnica, et de fleurs éclatantes de vie, les rhododendrons et les daphnés. Après, il n'y a plus que les champs immaculés...

Cette magnificence végétale cesse brusquement en Aragon. En y arrivant, on trouve tout stérile, farouche et nu. L'eau même a disparu, cette eau surgie de partout sur l'autre versant, que l'on voit étinceler parfois une minute, en passant, au plus profond des bois, comme un glaive tiré dans l'ombre. On n'entend aucun ruisseau, aucune chute ; on n'entend que le vent qui souffle là rude et violent, qui succède à la brise fraîche de France. La solitude est immense. Une cabane de terre et de pierres crevée, inhabitée, ancien poste de frontière sans doute, en face de la borne internationale, se montre seule, et dit en raccourci la désolation du lieu. Les monts, très hauts encore, au tournant de la route, n'offrent plus qu'une ossature, un squelette morne, gris, dont toute substance, toute chair est absente. Je veux dire la veine grasse, la couche fertile et l'humus, si longuement accumulés ailleurs. Mais on voit, noires ou jaunes, et épaisses, des coulées de terre glisser de pente en pente entre ces os, sans que rien puisse en suspendre la chute. Cette sécheresse, ce décharnement, et la stérilité engendrée, sont la suite d'un déboisement insensé qui a sévi dans ces parages. L'arbre en tombant a laissé le désert. L'arbre à ces hauteurs fixe le fond et alimente les sources. Il enserre, il retient la terre de ses racines, il couvre le sol de ses toits étagés, il le garde de l'érosion des grêles et des pluies, et, avec tout ce qui croît sous lui, rejetons ou parasites, contient et divise les ruisselets qui le creusent, le minent et le charrient. De même il ménage et distribue les eaux. Quand les pluies tombent, tombent, après les avoir amorties, après les avoir filtrées à travers les couches de feuilles mortes, entassées à l'infini, il ouvre aux gouttes les milliers de petits puits qu'il fait avec ses pieds plongeant toujours, et conduit et aiguille les filets d'eau jusqu'aux bassins, jusqu'aux nappes intérieures, réserves mystérieuses des sources constantes... Là où il manque, les averses dament le terrain, roulent sans s'arrêter sur ce lit ferme, se précipitent, laissant le sol derrière elles plus vide, plus aride, plus altéré que jamais. Ici, pas un buisson, un arbuste, un tronc qui soit debout. Le soleil cherche en vain un germe à couver. Aussi tout retourne, tout descend à l'abîme, et le roc même qui s'effrite inutilement au cours du temps...

Je ne vis là de vivant qu'un couple d'aigles dans le ciel. S'élevant et s'abaissant en orbes lents, se croisant dans la

lumière, ils rôdaient, les ailes grandes, ils fouillaient les monts du regard, toute cette aridité, sans fondre jamais, ne trouvant aucune proie vive ou morte à enlever; et, de moment en moment, ils poussaient un glapissement bref, un cri de désappointement et de faim. Rien qu'eux, et aussi, tout au fond de l'horizon, cheminant en longues files onduleuses, diminuant à l'œil de pas en pas derrière leur berger, un troupeau sans fin de brebis noires à la recherche d'un pâturage. Scène d'exode de bergerie sans doute, d'où l'image biblique s'élevait : la comparaison du Cantique des Cantiques : « Vos cheveux sont semblables à un troupeau monté sur la colline de Galaad... »

J'ai passé la nuit dans la montagne, de notre côté, au hameau d'Eygun. Il est groupé sur un étroit plateau, entre la flèche de son église et la stèle du monument aux morts. Autour les hauteurs de Lescuns, d'Anoy, de Bibarens. Un chemin qui monte des vallées vers les pics le traverse. Ce chemin, en lacets, à flanc de mont, tourne, tantôt à pic sur le gouffre, tantôt remblayé par des éboulements herbeux. Il montre alternativement l'une et l'autre face du site, parfois tout de suite, si bien que l'on croit s'élever perpendiculairement, tandis que les monts s'ouvrent de plus en plus vers leurs sommets d'un mouvement uniforme. C'est de là que l'on voit le plus de ces petits enclos piqués de maisons blanches, de ces prés si jalousement limités, qui épousent le sol, aux penchants des crêtes inférieures, aux creux de vals comme des coupes, sur des mamelons doubles à l'ordinaire, d'une courbe ferme de seins jeunes.

On rencontre, en gravissant, des hommes, des femmes, des enfants, les hommes rasés de près, tous de même visage mat, aquilin, osseux, avec des yeux aigus, habitués à mesurer l'abîme, qui vont et viennent à dos de mulets, sans souci de l'heure. Parce que le temps ne leur presse point d'abord, ensuite qu'il faut cheminer avec attention. Qu'une pierre roule sous le pied, qu'une pierre manque, et l'accident peut être mortel. Au reste, les animaux règlent tout seuls la marche. Solidement harnachés, bâtés, sûrs que rien ne ballotte autour d'eux, la bouche libre, un licol seulement aux naseaux, quelques pompons, une sonnaille parfois au poitrail, ils choisissent d'instinct le sol le plus sûr, se hâtent, ralentissent, s'arrêtent une seconde, réfléchissent, repartent, sans accepter une

indication de la longe, du geste ou de la voix. Ce sont d'admirables bêtes. Moyennes, robustes et découplées, musclées et assouplies également, comme il arrive en ces terrains accidentés, elles manifestent une force et une aisance sans pareilles. Et le souffle répond à l'os et à la chair : il est inépuisable. Elles gagnent dans la montagne sans fatigue aucune, d'une allure élastique et puissante, avec ce noble balancement de hanches des animaux équilibrés.

Ce va et vient est une joie pour l'étranger. On peut le dire muet. Ces gens des monts, des neiges et des lacs parlent peu. Avec l'inconnu, ils en restent à un salut bref, en passant. Un regard furtif suit, chez les femmes surtout, dont la face se colore un instant. Et puis on s'est croisé, l'un montant, l'autre descendant, ou dépassé pour toujours, et le son de la voix reste seul dans le souvenir, en témoignage de la rencontre.

Une autre impression m'attendait en haut, la nuit venue : celle du silence insoupçonné de ces parages. Aux champs, au fond des terres même, l'absence de bruits n'est jamais entière. Un chien aboie, un taureau mugit de désir en rôdant, une bête maraudeuse jette son cri de chasse, un char roule attardé, un homme chante en rentrant d'une veillée ; enfin, on ne sait quelle rumeur sortie de tout : des maisons, des bois, du sol et des eaux, circule incessamment dans l'ombre. C'est elle qui avertit l'animal, captée par son oreille pointée, et que l'homme, la main en cornet à la sienne, peut percevoir aussi... En ce pays, pour peu qu'on s'écarte, on connaît le silence absolu. Pas un souffle, un soupir, pas l'ombre d'un son. L'animal le plus subtil tendrait l'oreille en vain. L'eau qui glisse même se tait ; et quand deux cailles enamourées qui se cherchaient eurent fini de s'appeler, le silence tomba, si vaste et si profond que l'abîme aérien en parut plus solitaire, plus vide et plus inanimé...

XXVI. — LES TRAVAUX

Je me laisse entraîner... Je n'étais pas venu voir ces figures du monde, si chargées de beauté soient-elles, mais bien les travaux de l'homme dans ces monts, bâtissant, transformant, créant. Des forces, des énergies inépuisables autant qu'insoupçonnées se perdaient là depuis le commencement. Les eaux

innombrables restaient stériles. Si quelques-unes d'entre elles abreuvaient l'arbre et ses multitudes, et divisées en saignées comme le doigt, baignaient l'herbe opulente des riverains, la masse se précipitait inutile, roulant quelques pierres, lavant d'écume les grands rocs nus à pic. L'homme, un jour, enfin, talonné par ses besoins, après avoir si longtemps parcouru ces parages sans rien imaginer d'autre que la nature elle-même, s'arrêta devant cette houille blanche intarissable, perdue, — c'est le nom qu'il lui donne, — et résolut d'en tirer parti. Et voici que, captée, canalisée, consommée à son gré, elle engendre sous son œil un agent mystérieux et muet, l'électricité, en sa triple essence, force, lumière et chaleur : toute la vie en un mot. Et maintenant le vocable « vallée d'Aspe » ne désigne plus seulement le site incomparable, mais encore une Société de forces motrices, constituée pour produire, transporter et distribuer de l'énergie électrique.

Il s'agissait avant tout d'aménager en chutes les eaux concédées de la vallée, sur le trajet de 54 kilomètres. Déjà, tout un chapelet d'usines construites ou en construction, à Estaëns, aux Forges d'Abel, au Baralet, à Eygun-Lescuns, à Esquit, à Escot, à Asasp, à Lourdios, s'égrène de paliers en paliers, le long du couloir magnifique, depuis le plus haut val jusqu'à la plaine d'Oloron, donnant ou promettant des sources d'énergie sans fin, d'une puissance totale de 100 000 chevaux. Que l'on se figure l'alimentation en houille blanche! Aussi pour y suffire, les parages explorés, le volume des gaves évalué, en tenant compte même de ce que les cascades saisonnières apportent, partout, en amont de ces usines, des bassins régulateurs ont été bâtis, destinés à assurer une masse d'eau constante aux chutes artificielles. Ces bassins sont formés par des barrages élevés dans les lits des gaves. Ce sont de puissants ouvrages de maçonnerie. On y trouve des grilles pour arrêter les débris de toute sorte charriés par l'eau ; des crêtes pour déverser le trop plein ; des vannes pour régler le débit : des vannes qu'un jeu de flotteurs abaisse ou élève en même temps que le niveau du bassin lui-même monte ou descend ; enfin tout un ensemble qui fonctionne automatiquement. Quand le barrage est monté dans le lit d'un torrent suffisamment abondant, le problème de l'accumulation de l'eau est résolu de soi. Mais il arrive qu'elle n'abonde point assez. Alors, on va la chercher ailleurs, aussi

loin, aussi haut qu'il faut. On la capte dans des canalisations en ciment armé, on la conduit, on la jette où elle manque : torrent à la rescousse d'un torrent. J'en connais une, en ce moment en cours d'exécution, qui, ouverte aux hautes altitudes, à l'endroit où le gave de Lescuns soudant ses deux bras roule enflé, le prendra là tout écumant, et, l'endiguant, l'égalisant, l'apaisant entre ses parois rigides, le conduira jusqu'à son point de chute, par un chemin de crête de plusieurs kilomètres, et pour un saut de mille pieds. Encore cela ne sera-t-il que la course, que le vol d'une flèche : quelque chose qui file au but à ciel libre. Mais d'autres circulent à travers monts. D'autres en épousent le relief, ondoyant sur les flancs, s'accrochant aux aspérités ; ou bien, trouvant un éperon, y pénètrent, le percent et continuent, plongent dans les entrailles compactes de la pierre, multiplient les passages, sans rien perdre de la direction, sans se lasser jamais de ce cheminement : si bien qu'on dirait d'un fil qui entre et sort, d'un fil maçonné... Et la montagne, par endroits, en est toute cousue...

De toute façon les bassins sont emplis : au fil du lit, au fil de la canalisation... Quelques-uns forment de véritables lacs. Celui de Lourdios contiendra 12 000 000 de mètres cubes. Il changera l'aspect des lieux, apportant ce rayonnement, cette fraîcheur, ce charme limpide des nappes étalées qui reposent. Les oiseaux migrateurs étonnés plieront l'aile au retour, au bord de cette onde inconnue... On conçoit que de pareilles masses de flots captées tarissent les gaves. De fait, on en rencontre des tronçons entiers à sec presque, où quelques filets seuls serpentent encore, entretenant le lit, assurant l'irrigation des terres voisines. Mais rien n'est perdu, pas la lampée même d'un isard en voyage. L'usine servie, l'usine dépassée, tout de suite, à sa porte, le torrent est rendu à son cours, dégorgé tout entier, et se remet à fuir, aussi rapide et bondissant, plus tumultueux peut-être, comme heureux de s'ébattre au sortir de ses liens... Il arrive qu'on le libère en partie avant. Alors on détourne ce bras, on lui ouvre une issue, on le jette ailleurs. Il tombe à l'ordinaire de haut. J'ai vu une de ces cascades, à Esquit. Elle se comportait comme la plus majestueuse cataracte. En touchant le vide, en s'y abîmant, elle se perdait aussi d'un bond, développait la même courbe liquide, irisée, et rendait ce mugissement éternel et égal, unique dans les bruits de la nature...

La mer qui déferle, le vent qui souffle, l'orage qui gronde ont mille sons. La cascade seule répète son fracas sur le même ton, de la même voix, et c'est pourquoi sans doute on parle de sa plainte.

Accumulée, réglée, l'eau est déversée en colonne, précipitée du bassin vers l'usine, dans une autre canalisation où elle forme chute. Celle-ci, toujours très accusée, est, par endroits, perpendiculaire. Une chute type est celle de l'usine d'Estaëns. Elle prend naissance du lac naturel de même nom, à près de 2000 mètres, qui est alimenté par les pentes est du pic d'Anie, toujours encombrées de neige, et qu'un barrage de 60 mètres de long, 15 de large à la base, 15 de haut, remblaie en aval et élève de niveau. La crête de la muraille fait chemin de ronde. Ici, ni ciment armé, ni fonte; la plus fine, la plus dense ne saurait servir. Celle-ci comme celui-là éclaterait sous la poussée de la colonne et ses coups de bélier au départ de l'eau, après ses arrêts; et la fonte encore ne résisterait pas aux efforts de dilatation et de contraction qui travaillent le métal à ces altitudes, dans cet air si limpide, où un froid vif tombé des cimes succède brusquement à la chaleur intense d'un soleil qui rayonne sans obstacle : car là-haut, il balaie tout. Cette pression, ces efforts atteignent des chiffres d'évaluations inouïs. On n'ose citer, de peur d'invraisemblance, de crainte d'erreur. Ne m'a-t-on pas appris que dix mètres de chute, considérée comme perpendiculaire, donnent un kilo de pression par centimètre carré?... Et il y a 10000 centimètres carrés, par mètre, et la colonne d'eau est haute de 475! Quel poids formidable!... Pour en avoir une idée, ouvrons un robinet de purge, sous une pression seulement de 40 kilos. Aussitôt le jet part, s'élance, monte à cent mètres ou plus, si tendu et rigide, si compact qu'il n'est point possible de le couper. L'homme le plus fort, armé du sabre le mieux affilé, n'arrive point à le faire. L'imprudent qui le toucherait de la main, verrait instantanément sa chair voler, arrachée jusqu'à l'os. Le mouvement moléculaire du métal, dans une canalisation telle que celle-ci, calculé en poussée, en poids correspondant, n'est pas moins stupéfiant. On parle d'un développement de force équivalent au poids de 300000 kilos, supporté en un point quelconque. Les ingénieurs cependant ont répondu à tout cela, maîtrisé tout cela. Ils ont construit une conduite faite de tôles d'acier, appelée « conduite

forcée », d'une périphérie de deux mètres, d'une épaisseur des cloisons de 22 millimètres, assemblée section par section par des boulons de 6 centimètres de diamètre, au nombre de vingt-quatre pour le même joint : une sorte de chemise de force qui résiste à tout : aux pesées, aux chocs, aux mouvements moléculaires. Cela, non seulement par l'épaisseur des cloisons, par la puissance des assemblages, mais encore, surtout, par l'élasticité étonnante dont cet acier est doué, qui lui permet de céder et de se reprendre, comme une main qui s'ouvre sans lâcher prise et se referme. Mais ce n'était point tout que de maîtriser, de contenir ces forces, il fallait aussi les immobiliser. Tout flottement peut disjoindre la canalisation. Alors on a fixé celle-ci. D'angle en angle, ou de cent en cent mètres dans le trajet direct, on a bâti des massifs de maçonnerie dits d'ancrage qui la maintiennent, pesant chacun plusieurs centaines de mille kilos, en moellons granitiques liés par un ciment aussi dur qu'eux où d'autres blocs mis en poudre et tamisés entrent comme sable de mélange... Ces massifs, quel qu'en soit l'aplomb, font inébranlablement corps avec le sol. L'aspect de tant de matière employée, ajustée, est écrasant... Là-dedans l'eau se rue et bat, là-dessus l'air brûlant ou glacé s'exerce en vain, l'acier prête, la pierre ne bronche pas, et le miracle est accompli.

Toutes les chutes sont ménagées dans des conduites forcées.

L'usine d'Estaëns, la première du chapelet, le premier grain, est une station de secours, ce que l'on nomme usine saisonnière, ainsi appelée parce qu'elle fournit aux autres l'énergie supplémentaire, la réserve subite de courant nécessaire aux heures de pointe, et la répand dans le réseau. Les heures de pointe sonnent au crépuscule, quand, à la fois, il faut faire face aux dépenses de force et de lumière. Je suis monté jusque-là, plus haut, jusqu'au point où la conduite s'abouche au lac, à 15 mètres au-dessous. Il y a là un val délicieux, comme une conque. Des filets d'eau y glissent et l'arrosent, que l'on entend à peine, et des rocs moussus y sont épars comme des sièges. Pas un arbre, mais des fougères et des bruyères aux clochettes pourprées, poussées dru en bandes alternées, pareilles à des zébrures sur le pelage d'un animal. Autour, des murailles à perte de vue, aux pans inclinés, vêtues de même, sauf une à demi-nue, vers le Nord, qui porte comme une cicatrice le lit desséché d'un torrent d'hiver. Quelques

bergers et leurs ouailles hantent seuls le parage avec les ours en nombre encore. On distingue les sentiers par où ces bêtes descendent vers leur proie, et que les bergers suivent aussi pour gagner les pâturages. Les combats sont fréquents entre eux. Et les hommes s'attaquent aux portées, dans l'espoir « de détruire la semence ». On m'a dit que parfois on peut voir, au bord du ciel, le long d'une âpre crête, une ourse dont on a tué les petits, se traîner rudement sur le ventre pour apaiser l'irritation de ses mamelles pleines, inutilement gonflées...

Mais, suivons... A l'usine, l'eau commence tout de suite son office de houille blanche. Elle anime les deux appareils principaux, la turbine et l'alternateur. La turbine est un organisme chargé de transformer en mouvement et force la pression formidable de la chute. Cette poussée s'exerce sur une roue de métal munie d'aubages spéciaux, et fixée sur un axe, arbre d'acier puissant. L'arbre transmet mouvement et force à l'alternateur, où ils engendrent le fluide. On sait que le fluide est produit par la rotation d'une bobine, d'un enroulement de fils métalliques et par sa lutte dans le champ magnétique d'un aimant. C'est le principe appliqué dans l'alternateur. Composé de deux pièces, l'excitatrice et l'alternateur proprement dit, où se trouvent des sortes de groupes de bobines et d'aimants agissant les uns sur les autres, il a pour fonction de fournir le courant, appelé énergie électrique, sous une forme utilisable. Pour ce fluide produit, il est d'autant plus puissant que la source hydraulique est plus importante.

Mais cette énergie électrique est destinée à être transportée à de grandes distances. Elle doit donc conserver toute sa force. On use pour cela d'un troisième appareil, le transformateur. Celui-ci élève à volonté la tension du courant, le rendant susceptible ainsi d'effectuer tous les parcours. Et cela avec le moins de perte d'énergie possible. Ce transformateur est dit élévateur. De là l'électricité s'embarque sur les lignes.

Un mot en passant de celles-ci. Elles forment un circuit fermé sur alternateur. Le fluide circule à l'aller et au retour sur les mêmes fils de cuivre, au nombre ici de trois, ce qui fait dire que le courant est triphasé. Il va, dans la première phase, par le fil 1 et revient par le fil 2 ; dans la seconde, il va par le fil 2 et revient par le fil 3 ; dans la troisième, par le 3 et par le 1. Au reste, les trois phases sont simultanées. Des pylones

soit en ciment armé, avec des marches ou étriers pour y monter, soit en lames d'acier entretoisées, portent les fils et jalonnent l'espace. Et les fils traversent des isolateurs de verre volumineux, en forme de cloches sans battant, qui reposent eux-mêmes sur des sortes de bras horizontaux étendus au sommet du pylone, et désignés sous le nom d'armement. Ces pylones, de loin, quand les isolateurs et les fils se fondent dans l'atmosphère, ont le port et l'aspect pathétiques de la croix. J'en sais un dressé sur un éperon, se détachant sur le ciel étroit d'un défilé, qui semble attendre quelque martyr.

A destination, le courant ne saurait être utilisé sous haute tension : pas plus avec fruit que sans danger. Alors on le réduit, on le fractionne, on le morcelle. Ainsi, amené aux portes d'une cité, avec une tension de 60 000 volts, il est abaissé d'un tour de bouton de 15 000 à 5 000, et, entré en ville, à 300, 200, 150, 115, suivant les besoins. Ce résultat est dû encore au transformateur ; à d'autres, en cascades, du même type entièrement, opérant en sens inverse. Admirable instrument à double effet. Celui-ci est appelée réducteur.

Ce n'est point tout. Cette électricité doit se prêter en chemin à toute manipulation. On installe donc, sur des points déterminés du réseau, des postes dits de transformation, de coupure ou de raccordement. De transformation quand il s'agit de distribuer le courant, de coupure quand on l'interrompt, de raccordement quand on veut brancher deux lignes l'une sur l'autre. On pourrait dire que tout cela joue à la manière d'une conduite d'eau munie de réservoirs et de robinets : avec tant de souplesse et tant de puissance ensemble, avec une si grande sûreté de maniement, que le courant est apte à actionner l'aiguille d'une machine à coudre et, à côté, l'automotrice d'un rapide...

C'est magnifique d'invention, d'adaptation, de précision. Rien ne serait plus grand que le cerveau de l'homme, s'il n'y avait son cœur...

XXVII. — LE « CANTO HONDO » (1)

Un souvenir, avant de quitter ces montagnes... Comme je regardais, du haut d'un pont de fortune, deux ouvriers détachés d'une équipe qui montait un barrage dans le gave d'Aspe,

(1) Le chant profond.

attaquer à la perforatrice un point particulièrement résistant de la rive pour y placer un explosif, et que j'écoutais vibrer le bruit grêle et saccadé de l'outil, un des deux hommes entonna tout à coup un chant haut, longuement tenu sur la même note, modulé à peine, et traversé d'éclats, d'appels lointains et de cris, quelque chose comme une vocifération désespérée qui faisait venir des frissons... L'homme donnait toute sa voix et dominait le bruit sec de son outil. Je n'ai rien entendu de si nostalgique et véhément à la fois, de si poignant : « C'est un « canto hondo », me dit-on, une complainte du temps des Maures, du temps de servitude, de violence et de rapt. Après tant de générations, aucun accent n'en est éteint. Écoutez... Celui qui chante est « Andalous ». Et je fermai les yeux pour mieux entendre. Et c'était bien un chant de rapt... Une lamentation poussée par les pères et les maris des femmes razziées, impuissants sous le joug à les défendre, que les vainqueurs se partageaient comme un riche et suave butin. Fils basanés de l'Afrique aux yeux ardents, que tentaient les filles éclatantes de l'Espagne, de chair si soyeuse souvent, si nacrée, ils arrivaient, bride abattue, sur leurs maigres chevaux, se saisissaient de ces belles proies, et les emportaient comme le vent. Les vierges, les épouses, jetées en travers de l'arçon, griffant et mordant, se débattaient en vain sous le poing infidèle, souillées déjà, et l'on voyait, découverts dans la lutte, les flancs nus étinceler sur l'acier bruni des cottes de mailles, et les chevelures défaites, couleur de nuit ou d'aurore, ruisseler jusqu'aux sabots des étalons, parmi les crinières pendantes. Et les cris, les appels, les adieux, et les sanglots hurlés se taisaient d'épuisement, et l'Espagne femme à femme perdait de sa parure humaine... C'est pourquoi le grand Cid Libérateur, le Cid Campéador s'arrachait des bras de Chimène, et revenait tout sanglant.

XXVIII. — LE RAYON D'ACTION

Il est immense. Hantée d'ambitions hardies, envisageant la diffusion de l'électricité sur un champ sans limites presque, la vallée d'Aspe a lié partie avec tous les producteurs d'énergie électrique des Pyrénées occidentales d'une part : la Compagnie du Chemin du Midi, la Société minière de Penarroya, la Société

des Produits azotés, la Compagnie d'Électricité industrielle, et une foule de groupements secondaires ; et d'autre part, avec la Société des Forces motrices de la Vienne, tendant à animer, à éclairer toute la face ouest de la France, le sud-ouest et le centre-ouest, des Pyrénées à la Loire ; peut-être un jour plus loin encore, en diagonale, tout le sud-est, d'une mer à l'autre, de la Méditerranée où le soleil s'allume à l'Océan où il s'éteint ; les grandes voies ferrées, pourvues de lignes à haute tension, devant être utilisées partout pour transporter force, lumière, chaleur... Le programme est en cours d'exécution. De mois en mois, la tache de feu pour ainsi dire s'étend. Du sein même de la montagne, où le plus humble logis, si perdu soit-il, capte au passage son étincelle, les courants ne cessent de pénétrer les pays, les régions, les provinces, rayonnant et bifurquant de pylone en pylone. Les gares, les chantiers, les usines, les ateliers se mettent en mouvement, les convois roulent, les cités s'illuminent déjà, touchés ou entraînés par l'agent impondérable, sûrs de le trouver toujours prêt à toutes les besognes, instantanément...

Succession d'ondes sans intervalle moléculaire aucun, aussi rapide que la pensée, l'électricité se propage en effet avec une vitesse inconcevable, telle qu'un courant lancé autour du monde, un fil supposé placé, elle irait et reviendrait en deux secondes, le temps de frapper deux fois du doigt sur une table... Donc le Béarn, la Bigorre, la Gascogne, la Guyenne, la Saintonge, le Poitou, avec leurs villes grandissantes, assises dans les terres, sur les sables ou sur les eaux, Pau, Bayonne, Biarritz, Dax, Mont-de-Marsan, Agen, Bordeaux, Rochefort, Poitiers, Chatellerault, et leurs satellites, jusqu'à la poussière vivante des bourgs, des villages, des hameaux et des toits épars, — en attendant le Languedoc et le Roussillon et leurs plaines consumées du vent d'autan, — ont part ou auront part au ruissellement de vie ardente... Non seulement instantanément, à l'heure dite, comme en un monde libre d'obstacles, mais de plus sans défaillance, sans fléchissement de puissance ou d'intensité. Car les usines se stimulent, se prêtent assistance les unes aux autres par le canal des postes, échangeant du fluide comme aux astres des rayons, d'un bout à l'autre d'un pays, de tous les points de la rose des vents. Car les sources, les chutes, les lacs régularisent et complètent mutuellement leur

régime, comme s'il n'y avait qu'une seule nappe en action, en écoulement, d'un niveau toujours égal, génératrice d'une énergie unique. J'ai indiqué le fait d'un mot pour l'usine saisonnière d'Estaëns, comme pour toute station similaire, qui intervient aux heures de pointe sans laisser baisser une lampe, ni ralentir une bielle; je le souligne davantage encore à propos du système d'ensemble hydraulique des Pyrénées et du Plateau central dont les eaux, à travers tant d'espace, sont destinées à assurer entre elles l'équilibre de production d'énergie, la période d'étiage des unes correspondant à l'époque des hautes crues des autres, et réciproquement. Que la masse liquide en travail dans les Pyrénées vienne à diminuer l'hiver, saisie par le gel, aussitôt les torrents du Plateau apportent l'appoint escompté, et inversement, quand la chaleur sévit dans le Massif central et y fait décroître les chutes. L'électricité alertée part de l'une ou de l'autre extrémité, dévore la distance, traversant le poste de raccordement des deux réseaux à Pessac, près Bordeaux, et renforce ici le courant affaibli, ou le rétablit là, interrompu. On dirait qu'on lui fait signe...

Nous sommes dans le rayon d'action projeté. Nous attendons impatiemment l'électrification de nos campagnes. Châtelains, métayers, artisans, tâcherons, qui avons besoin de lumière pour vaquer aisément à nos besognes du soir, de force motrice pour remplacer les bras absents. Déjà nous ne rendons à nos biens que les soins essentiels, nous n'apportons à nos outils que les réparations urgentes, rien qui parachève une préparation du sol, rien qui maintienne l'outil en son jeu intégral. La hâte est dans tout... Nous avons besoin de lumière aussitôt faite que désirée, dans nos cuisines, nos écuries, nos étables, nos granges, nos hangars, nos chais, dehors même pour prolonger un travail, partout où le paysan s'efforce dans l'intérêt commun autant que dans le sien : car il est le nourricier... De la lumière rapide, constante, parce que cet homme seul maintenant, qui se dépense tout le jour à un labeur autrefois partagé, s'assied en rentrant le soir, exténué, et ne se lève plus pour peu qu'un souci, qu'un soin l'importune.

Un rien comme ceci : garnir, allumer, prendre une lampe, une lanterne qu'un souffle éteint, qu'un choc brise, pour laquelle il faut revenir, repartir, des pas encore, des pas toujours, ce rien le rebute. Tenir un lumignon garni, en effet, est

une de ces menues précautions qui n'entrent pas dans les habitudes du paysan : une parmi tant d'autres. De plus, cela éclaire mal, risque de choir, demande attention pour être posé ou suspendu. Alors l'homme reste les pieds sur les chenêts. Il ne va point retourner une dernière fois la litière pour mieux coucher ses bêtes, ni vérifier les attaches; ni, dans la grange, graisser un char, qui grinçait aujourd'hui augmentant le tirage; ni revoir un outil mécanique qui ferraille; encore moins faire le tour des clôtures, des portes ou de croisées battantes. La femme de même, la nuit venue, interrompt nombre de soins. Elle aussi aimerait coudre sans perdre ses yeux devant une mèche qui fume; porter les pâtées une main libre, en pouvant changer le fardeau de côté; voir, chercher, circuler dans une maison bien éclairée, en ménageant les absences... Mais qu'un bouton tourné, tout à coup la lumière emplisse le logis, accompagne les pas en s'éteignant et se rallumant tour à tour, comme dans un jeu d'ombre et de clarté alterné, perce l'obscurité la plus noire, et, mobile, au bout d'un fil, puisse être promenée avec l'œil du sol au plafond : homme et femme allégés, sollicités on dirait, cèdent à la flamme vive, joyeuse, et suivent le rayon éclatant comme ils sortent le matin au trait radieux du soleil.

Nous avons surtout besoin de force motrice. De gagner par elle du temps, ce temps qui nous manque pour arriver à tout, de remplacer les bras absents par les rouages qu'elle anime Je ne m'arrête pas aux grands domaines où, dans l'étable, vingt ou trente vaches seront traites à la fois à la machine électrique, et leur lait écrémé, baratté, malaxé, tandis que de l'autre côté du mur, le même fluide actionnera les vastes pressoirs écrasant des tonnes de raisin, et, plus outre, dans les labours bossués, halera les lourdes charrues polysocs : ces domaines ayant les ressources d'exploitation nécessaires en toutes circonstances. J'envisage les moyennes et les petites propriétés où la jachère empiète sur l'emblavure et la lande sur la vigne, où la terre déborde le maître insuffisamment aidé. Or, si la terre est patiente, généreuse, elle se lasse d'être négligée ou servie trop tard. « Elle est jalouse », comme dit le paysan.

Aimant la main, aimant l'étreinte de l'homme, elle demande sa présence continue, de longues heures « à passer dessus ». L'électricité attendue les ménagera. Elle permettra de faire vite à la maison, sur l'aire, sur le chantier les besognes indispen-

sables d'une part, et de l'autre, et, partant, elle rendra libre pour retourner plus tôt vers la terre, aussitôt presque qu'autrefois, quand un peuple fervent s'empressait à sa culture, à son service. Où il fallait tant de bras, seule, muette, irrésistible, elle mettra en mouvement d'un choc d'étincelle, et l'homme n'aura plus qu'à régler sa force, qu'à la surveiller et à la manier, en lui présentant le travail à dépêcher, debout ou assis près de l'organisme métallique où elle se répandra. Broyeuses d'engrais, de tourteaux, de pommes de terre; aplatisseurs ou concasseurs de grains; coupe-racines et hache-paille; van mécanique, égrainoir à maïs, moulin à farine; scie à bois; — je ne sors pas de la maison, — baratte, machine à pétrin, lessiveuse et machine à coudre; et, dans la cour, pompe, monte-foin, batteuse : d'autres que je ne connais point, que je ne prévois pas, comme autant de serviteurs infatigables obéissant au doigt et à l'œil, s'empresseront dans une hâte exacte. Instruments de toute dimension et force, adaptés aux besoins, si bien qu'une métairie même en pourra posséder un jeu complet, comme elle possède la série entière d'outils aratoires. Il y aura un train électrique comme il y a un train agricole, dont chaque sujet rendra autant qu'une équipe, épargnant pour une fois le souffle et la sueur de l'homme.

Voici quelques chiffres de production et quelques prix de revient. Un broyeur d'engrais travaillera 2000 à 2500 kilos de matière par heure, pour 2 fr. 40; un aplatisseur d'avoine, 400 kilos pour 1 fr. 05 centimes; un coupe-racines 1500 pour 4 fr. 03; un hache-paille 400 pour 1 fr. 50 centimes; un égrainoir à maïs 900 kilos à 16 centimes les 100; un moulin à farine 100 à 1 fr. 20; une batteuse à grains 8 à 10 hectolitres, à 64 centimes l'un. Bien entendu, chaque appareil employant une énergie proportionnée à l'effort demandé, mais qui n'excède pas pour les plus puissants, la batteuse par exemple, 6 à 8 chevaux et 3 à 4, 2 à 3, 2 à 1, et moins encore, une moitié, un dixième de cheval pour les autres, du monte-foin au van, de la scie circulaire à bois au moulin à farine : et le plus fragile de tous, la machine à coudre.

Ce que je dis pour l'exploitation rurale s'applique aux ateliers. Ces ateliers, qui deviennent des dépôts d'outils détraqués, où ils prennent la file, la suite, où ils s'entassent à ce point que les derniers dételés passeront à la revision bien

après le moment utile, s'ils ne sont pas oubliés, et, un jour, gênants, « mis par côté », c'est-à-dire volontairement abandonnés ! Il ne reste souvent qu'à les aller chercher, à les faire servir tels quels, en attendant qu'ils s'ankylosent de partout, car les vieux instruments trop fatigués se raidissent aussi et cassent tout à coup... Menuisiers, charrons, mécaniciens trouveront dans l'électricité l'aide puissante impossible désormais à embaucher. L'apprenti n'existe plus. Un vieux menuisier me confiait : « c'est que personne, monsieur, ne veut plus croire » : entendre, apprendre, obéir, écouter, respecter gens et choses. Le fluide rendra vie à l'atelier qui se vide. A peu de frais, comme à la métairie. On compte qu'un moteur de 2 à 3 chevaux suffit pour actionner un atelier rural. Et l'installation est peu coûteuse, comme la dépense de courant minime, les outils ne fonctionnant jamais à la fois.

Si je ne dis rien des avantages pécuniaires de l'électricité-lumière, c'est que les barèmes de consommation et de prix sont dans toutes les mains ; et rien de l'électricité-chaleur, c'est que des expériences culturales sont en cours, dont il faut attendre les résultats. Elles sont du plus grand intérêt. On voit déjà les ondes électriques aider à la dessiccation du foin. Émises sous les meules fraîches montées, elles prolongent la nuit l'action des rayons solaires, pénétrant la masse herbeuse d'une chaleur égale qui continue à l'exprimer, abrégeant considérablement le temps passé aux façons habituelles du séchage. Elles ne saisissent pas le foin, ne le raidissent pas, ne le blanchissent pas ; elles le laissent plein d'odeur et de sucs, comme le soleil le plus mesuré.

Mais voici une autre application de l'électricité particulière à notre coin : chercher l'eau où elle se trouve et l'amener dans nos petites villes. Nombre d'elles en manquent, bâties à flanc de coteau, alignées le long d'une crête, perchées sur un piton. J'en sais une, bien amie, qui est célèbre pour sa disette. S'il y a l'eau nécessaire pour boire et cuisiner, se laver, au fond de puits sans-fin, avares, sinon intermittents, dans les fontaines de la plaine, elle fait défaut pour l'hygiène et la sécurité. Prendre des bains à domicile, rincer une cuisine, un trottoir, inonder le caniveau d'une rue : nul n'y songe. Certains étés sans pluie, on emplit juste carafe et cuvette : alors que la poussière accumulée forme des lits brûlants où le pied se perd. Fait plus grave, on y est à la merci du feu. J'y ai vu des incendies comme on en

lit dans les histoires du moyen âge, où il ne restait qu'à faire la part du sinistre. Les mares ne donnaient rien à la pompe béante, les puits laissaient à demi vides les seaux de la chaîne, et les barriques montées des sources écartées à grand renfort de bœufs aiguillonnés, n'alimentaient que par à-coups un jet maigre, tout de suite évaporé dans l'immense brasier. Les flammes jaillissaient, plus avides, plus mordantes chaque fois qu'un plafond ou qu'un pan de charpente s'effondrait, nourrissant le foyer, tandis qu'un mugissement continu sortait de l'élément déchaîné, pareil à un grand souffle parcourant une forêt ; et de lourdes fumées étincelantes passaient sur le quartier dévoré. Les gens qui s'empressaient d'abord, criant, courant, s'efforçant, s'arrêtaient et se taisaient d'impuissance, et la grosse cloche, qui s'était ébranlée pour le tocsin dans la haute tour de l'église, cessait elle-même sa clameur précipitée. On n'entendait plus que le mugissement accru du feu...

XXIX. — « LA CANDÈLE DÉ ROUSÉE »

La chandèle de résine... Elle n'a cessé de me hanter, au milieu de ces clartés nouvelles. Elle est un de mes souvenirs d'enfance. Je la vois toujours brûler comme un point de feu crépitant, dans un halo invraisemblable de fumée. Nous sommes à la saison où on en consommait le plus, ce temps des vendanges où, fichée aux murs au bout d'une tige de fer à deux doigts, elle peuplait les chais et les pressoirs, admise seule à les éclairer, comme les cierges pour un autel. On l'achetait l'été sur les marchés de la Lande voisine, en pains comme le sucre, et on la mettait en réserve dans l'arrière-cuisine parmi les premiers sacs de pommes de terre. Couleur d'or, elle luisait vaguement, et les araignées tissaient dessus leurs fines toiles grises.

Quand les premières grappes mûrissaient, on préparait les longs fils d'étoupe destinés à former les mèches, et on la fondait dans de vieux chaudrons de rebut où elle bouillait pesamment. Et puis on plongeait dedans une première fois la mèche ; on la retirait, on l'égouttait, on la modelait avec les doigts ; et puis une seconde fois, afin que la matière se répandît également le long des fils. Après quoi on portait la chandelle toute molle encore sur une table où on la roulait à la main jusqu'à consis-

tance. C'était l'affaire des vieilles femmes. Elles avaient soin d'avoir toujours à portée une assiette d'eau pour y tremper et pour y rafraîchir leurs doigts échauffés.

On brûlait ces chandelles sans compter, l'une succédant à l'autre à peine éteinte. Et comme on avait laissé dépasser les mèches aux deux bouts, on les brûlait tout entières, les retournant sur elles-mêmes, dès qu'elles étaient consumées jusqu'au milieu. Jamais l'expression « brûler la chandelle par les deux bouts » ne fut plus juste. La flamme n'en était point pour cela plus vive. Rougeâtre ou jaunâtre, elle pétillait abondamment, encombrée de grains de résine mal fondus, et projetait des éclats obscurs sous lesquels gens et choses paraissaient danser. Les hommes surtout, qu'elle n'éclairait que du côté où elle les frappait, n'étant point assez forte pour irradier autour, prenaient d'étranges aspects. Quand ils piétinaient les couches de raisin, les jambes nues, appuyés sur leurs pelles, ils ressemblaient à ces rois et reines, à ces valets de cartes à jouer que l'on ne voit que sur une face. Gamin, je contemplais sans fin ces figures d'hommes simplifiées, qui s'agitaient sur le fond défraîchi des murs.

Et puis je passais dans le chai. Les chandelles étaient là en paquets. J'y venais suivre des yeux la fumée merveilleuse qu'elles faisaient. Quelque chose de lourd, d'opaque, sans volute aucune, qui s'accumulait en lits inertes sous les poutres, pour retomber ensuite et peser sur les épaules des foudres, des grands foudres où 15 000 litres de vin s'engouffraient, comme les nuées pleines d'ombre s'entassent sur le dos des collines les soirs d'hiver. Cette correspondance des choses me captivait. Pour un peu, je me serais figuré voir percer, au milieu, la lune ardente...

Je n'ai pas voulu laisser s'éteindre tout à fait la candèle dé rousée...

En terminant, je tiens à remercier M. Valatelli, directeur de la vallée d'Aspe, et M. Goddyn, ingénieur électricien, pour la grâce qu'ils ont mise, le premier, à m'ouvrir ses usines et ses chantiers, le second, à me les faire visiter, m'instruisant de cette électricité mystérieuse, ouvrant mes regards profanes aux prodiges qu'elle réalise ou promet.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

(A suivre.)

MICHELET ET MONTALEMBERT

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

Michelet et Montalembert ! Qu'on rapproche ou plutôt que l'on heurte ces deux noms et immédiatement surgit dans l'esprit l'image de deux grands adversaires. Ils rappellent les luttes politiques et religieuses de la Monarchie de Juillet, et c'est un duel qu'ils évoquent. D'un côté, dans le Collège de France envahi par une foule enthousiaste et turbulente, voici Michelet : maigre, pâle, nerveux, prématurément blanchi, il lance aux Jésuites, du haut de sa chaire, sa véhémente déclaration de guerre. De l'autre, voilà Montalembert : le visage jeune et plein, encadré de longs cheveux blonds, il monte, avec l'aisance du gentilhomme, à la tribune de la Chambre des pairs et, s'animant peu à peu, il emporte bientôt l'assemblée haletante dans le torrent de son éloquence et de son action oratoire. Et autour de ce duel se déroule la bataille des idées contemporaines : là l'offensive contre les doctrines de l'Université ; ici l'assaut pour la liberté de l'enseignement. Aux cours de Michelet sur les Jésuites, à son livre : *le Prêtre* répondent les articles de Louis Veuillot dans *l'Univers*, les mandements des évêques. Les attaques et les ripostes se multiplient. C'est, dans ces années 1843-1845, un déchaînement d'articles, de pamphlets, de débats académiques et parlementaires. Mêlée qui, certes, fond dans ses remous de notables combattants, comme Edgar Quinet, Villemain, Guizot, Victor Cousin, comme Lacordaire, l'abbé Dupanloup, le Père de Ravignan, Louis Veuillot, mais qui reste dominée par l'éclat de deux voix également éloquentes et généreuses, Michelet et Montalembert. Le premier, plébéien ardent, tendu, frémissant de fièvre et d'inquiétude, le plus âgé et le plus impressionnable, l'autre aristocrate, maître de

lui-même, en pleine possession de son talent, ils paraissent se défier, aux antipodes de la société, de la pensée et de l'action.

Et pourtant, — on ne s'en doute pas généralement, — ils ont été unis par les liens de l'amitié, de l'estime et de l'admiration mutuelles. L'un professeur, l'autre disciple, ils ont fait le même rêve libéral aux environs de 1830. S'ils ont été séparés un jour par la question religieuse, ils se sont trouvés un instant d'accord sur le terrain politique et social. Ils ont eu pour ami Lamennais dont le journal *l'Avenir* salua avec sympathie les débuts de Michelet.

De plus, tous deux ont été de fervents champions du moyen âge et de l'art gothique. Qui ne se souvient des pages magnifiques consacrées aux cathédrales dans le tome II de l'*Histoire de France?* Comme Victor Hugo, comme Montalembert, Michelet proteste contre le vandalisme qui sévit dans la restauration des monuments religieux, contre l'abandon des vieilles pierres sacrées. C'est seulement en 1843 qu'il dira un pathétique adieu au moyen âge catholique. Il s'indignera encore « de la conjuration du maçon et du prêtre » qui défigure les églises, mais il ajoutera, au cours d'une visite à Saint-Ouen de Rouen : « ils me rendent un grand service en me détachant de ces pierres. »

Enfin tous deux, unis par le même amour de la France, n'ont pas oublié pour cela le reste du monde. Ils ont eu une admirable curiosité européenne, une rare intelligence cosmopolite. Ils ont été les interprètes et les défenseurs de la Pologne, de l'Irlande, des petites nations opprimées. L'un et l'autre possédaient une connaissance des langues exceptionnelle pour leur temps. Ils ont voyagé en Allemagne, en Italie, en Angleterre; ils ont été en relations avec des écrivains et des hommes politiques de tous les pays. N'ont-ils pas eu comme ami commun le poète polonais Adam Mickiewicz? Au cours de leurs voyages en Allemagne, n'ont-ils pas rencontré le critique Guillaume Schlegel, l'agitateur Gœrres, le poète Tieck? Le libéralisme de l'un, le catholicisme de l'autre les rattachent aux grands mouvements sociaux et religieux qui ont remué et traversé l'Europe entière entre 1830 et 1848.

Ajoutons encore ceci : quand Michelet et Montalembert se furent éloignés l'un de l'autre et combattirent dans des rangs opposés, ce fut entre eux une lutte d'idées, non de personnes, — Montalembert en particulier sut toujours distinguer l'adver-

saire de l'homme, — et jamais on ne trouve dans leurs mains des armes déloyales. Si âpre que soit la bataille, elle est menée de front et commande le respect.

Essayons maintenant de reconstituer, à l'aide de leur correspondance inédite, l'histoire de leurs relations. Les lettres de Montalembert, auxquelles j'ajouterai quelques billets inédits de Lamennais, se trouvent au musée Carnavalet et j'en ai pris connaissance grâce à l'obligeance du conservateur M. Jean Robiquet. Celles de Michelet m'ont été gracieusement communiquées par la comtesse André de Montalembert qui a bien voulu autoriser la publication des lettres de son grand père et à qui j'exprime ma respectueuse gratitude.

I. — AU COLLÈGE SAINTE-BARBE

Michelet entra, comme professeur, au collège Sainte-Barbe à l'âge de vingt-quatre ans. Il y enseigna pendant cinq années scolaires, depuis 1822 jusqu'à l'automne de 1827. Son *Précis d'histoire moderne*, résumé de son cours, donne une idée de l'esprit libéral qui inspirait déjà ses leçons. Toutefois, ce libéralisme doit bientôt se mouvoir dans des limites assez étroites, car l'enseignement de l'histoire, établi par Royer-Collard dans toutes les classes secondaires, fut réduit par Mgr de Frayssinous, ministre de l'Instruction publique en 1824, aux classes inférieures du collège, de la sixième à la troisième. Mais, bien qu'il s'adressât souvent à des enfants, tout au plus à des adolescents, il laissa sur eux une ineffaçable empreinte. Il les enthousiasmait par la couleur et par l'élan de sa parole. Son biographe, Gabriel Monod (1), cite parmi ses élèves Désiré Nisard, Alfred Nettement, Armand de Melun, Félix Ravaisson, Victor Duruy et Montalembert.

Cette période de Sainte-Barbe a provoqué, à plusieurs reprises, la curiosité et les recherches de Mme Michelet. Elle trouvait sans doute savoureux ce rapprochement de Montalembert et de Michelet et elle s'adressa à Victor Duruy pour obtenir des renseignements sur leurs premières relations. « Sainte-Barbe, lui répondit celui-ci, était une bonne et honnête maison où l'on travaillait bien et où l'on jouait beaucoup... Cependant

(1) *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, 1923.

les nouvelles mœurs scolaires commençaient à se montrer. Deux ou trois groupes se promenaient et discouraient, sans jamais hâter le pas, excepté quand une balle malicieuse s'égarait sur les mollets rebondis de Montalembert, l'orateur du groupe principal. » Et il ajoute plus tard : « Montalembert, mon ancien de trois ou quatre ans au collège Sainte-Barbe, a dû suivre le cours d'histoire de M. Michelet, et je comprends que le maître ait eu de l'affection pour un pareil élève. Dès ce temps-là, Montalembert était, au milieu de ses camarades, ce qu'il fut toujours, pair de France ou député. Il ne jouait jamais, discourait toujours et prenait, naturellement, la première place là où il se trouvait (1). »

Les souvenirs de Victor Duruy sont-ils fidèles ? Gabriel Monod a-t-il raison de ranger Montalembert parmi les élèves de Michelet ? Je ne le crois pas. En effet, celui-ci n'enseignait pas au delà de la troisième, et c'est dans la classe de rhétorique que le jeune Montalembert entra à Sainte-Barbe en octobre 1826. Il eut comme professeur, non pas Michelet (une de ses lettres est formelle à cet égard), mais l'ami intime de l'historien, Hector Poret. Néanmoins, s'il n'a pas été son élève, il fut son disciple, ce qui est mieux. Ce bel adolescent au visage d'un ovale si fin, aux traits nobles et doux, enveloppés par son abondante chevelure blonde, mais dont le regard bleu, si clair, entre directement dans l'âme, n'a pas pu échapper à son attention. Poret peut d'ailleurs avoir parlé de lui à son camarade d'agrégation à qui le directeur de Sainte-Barbe, l'abbé Nicole, ami des Montalembert, l'a recommandé d'autre part. Aussi bien le concours général approche et voici la première lettre que l'élève de rhétorique s'enhardit à adresser à l'éloquent professeur d'histoire.

24 juillet 1827.

« J'ai l'honneur d'offrir mes compliments empressés à monsieur Michelet et de le prier d'avoir l'extrême bonté de me prêter pour aujourd'hui seulement l'ouvrage de Hallam sur le moyen âge (2). Ce livre n'est point à la bibliothèque et me serait fort utile la veille d'une composition en discours français au

(1) Cf. Henri Hauser, *Quelques souvenirs de Victor Duruy*, *Grande Revue*, 25 octobre 1913.

(2) *Tableau de l'Europe au moyen âge.*

concours. C'est M. le directeur qui m'a encouragé à faire cette demande à M. Michelet; j'espère qu'il n'y verra point un manque de discrétion.

« J'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur.

« CH. DE MONTALEMBERT. »

(Rhétorique.)

Après son succès au concours général (il obtint le second prix d'honneur), le jeune homme semble s'attacher rapidement à Michelet. Celui-ci a quitté Sainte-Barbe pour l'École normale, mais il va le voir chez lui, dans son modeste logement de la rue de la Roquette, il lui emprunte des livres, lui demande des rendez-vous.

Sans date.

« ...Permettez-moi, monsieur, de saisir cette occasion pour vous exprimer toute la sincère reconnaissance que m'inspirent votre excessive obligeance et la peine que vous prenez pour moi depuis quelque temps. Je n'ai pas eu le plaisir d'être votre élève, mais j'espère que vous ne me refuserez pas celui de devenir par la suite votre ami... »

Que peut être, à cette époque, l'influence de Michelet sur Montalembert? A seize ans, celui-ci est aussi nettement catholique qu'il est passionnément libéral. Avant de partir en vacances au château de La Roche-Guyon, chez le jeune duc de Rohan, il écrit à un ami de collège, le 28 août 1827 : « J'ai su conserver ma religion au milieu de cent vingt incrédules; j'espère que Dieu me fera la grâce de ne point laisser perdre mes principes d'indépendance au milieu d'une douzaine d'absolutistes. » Il est plein de la pensée de Michelet, animé de zèle démocratique, enfiévré de prosélytisme. Dans la carriole de paysanne qui l'emmène de Mantes à La Roche-Guyon, il fait de la propagande libérale : « La veille, j'avais vu Michelet qui m'avait beaucoup parlé de l'utilité et du devoir qu'il y avait pour tout homme éclairé de communiquer les lumières. Je me mets à entamer une discussion tour à tour théologique, morale et politique. Oh ! tu aurais ri de bon cœur, si tu m'avais vu dans le fond de ma carriole, gesticulant et employant toutes mes ressources rhétoriciennes pour convaincre les faibles esprits de ma conductrice. Je réussis à lui démontrer que, dans son état

d'obscurité et de pauvreté, elle était tout aussi heureuse que moi, et ensuite que l'état des classes inférieures était bien meilleur qu'avant la Révolution. Après avoir gagné ces deux points, je tombe sur M. de Villèle. Mais il paraît que l'esprit de la brave fille se bornait à des généralités : car elle se brouilla entièrement dès que je commençai à particulariser. Toutefois, j'arrivai à La Roche tout fier : car je sentais que j'avais rempli un devoir, que j'avais communiqué des lumières ! (1) »

Les lumières ! Comme cela sent l'apostolat libéral, l'Encyclopédie, l'*Aufklärung !* Michelet, qui allait enseigner la philosophie à l'École normale, étudiait les Écossais, Jean-Jacques et Kant. N'est-il pas piquant de voir le fils du pair de France, échauffé par sa conversation, secouer la tradition de sa famille et prêcher à une paysanne l'évangile de la Révolution ?

II. — MAÎTRE ET DISCIPLE EN 1830

Le maître et le disciple vont d'ailleurs être séparés. En août 1828, Charles de Montalembert accompagne, à Stockholm, son père nommé ambassadeur en Suède et il y reste un an entier. C'est seulement au cours de l'hiver 1829-1830 qu'il retrouve Michelet à Paris. Il suit alors les cours des grands professeurs du temps et, s'il n'a pas beaucoup de sympathie pour Villemain et Guizot, il écoute avidement ceux qui lui parlent de l'Allemagne, Cousin et Michelet. Il échange des livres avec ce dernier.

Sans date.

« Non, monsieur, ce n'est pas moi qui ai votre Savigny ; je ne l'ai jamais eu. Mais j'en ai fait venir un exemplaire d'Allemagne que je mets à votre disposition, puisque vous en avez besoin pour votre leçon de demain. Je vous prierai donc de ne me le renvoyer que quand vous n'en aurez plus besoin... Avez-vous des nouvelles de M. Quinet ? »

Ainsi la pensée allemande est entre eux un nouveau trait d'union. Avec sa merveilleuse aptitude pour les langues, Montalembert traduit alors du suédois en allemand, commence, pour le compte de Victor Cousin, une version de la *Critique de la raison pratique*, lit Schelling et *die Natur philosophie*

(1) Lettres. Cf. Lecanuet, *Montalembert*, tome I, p. 37.

(*sic*) dans les textes originaux. Voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour renforcer les bonnes dispositions de Michelet à son égard et pour lui assurer l'amitié de Quinet, traducteur de Herder.

Michelet lui écrit, le 21 février 1830 : « Notre ami Quinet vous attend... Il sera charmé de vous voir. Vous n'avez besoin d'aucun intermédiaire pour être bien reçu. Les gens comme vous et Quinet sont amis, même avant de se connaître. » A la même époque, Montalembert demande à Michelet de lui procurer un secrétaire pour sa mère, occupée à traduire un ouvrage anglais, et celui-ci l'accueille fréquemment chez lui. Avant de partir pour l'Italie, en avril 1830, il le reçoit même « au milieu des embarras inséparables du départ » et, « malgré les mille devoirs d'université et de parenté qui l'accablent », il se charge de ses « commissions » pour Rome.

Montalembert ne semble pas l'avoir revu dès son retour. Lui-même s'embarqua pour l'Irlande en juillet et n'assista pas, à son désespoir, à ces « glorieuses » journées de la Révolution qui avaient bouleversé sa famille. Ils ne se retrouvèrent qu'en octobre. Entre temps, Michelet lui recommande un jeune Allemand nommé Hellert, sans situation, « qui pourrait donner des leçons d'allemand, de droit, d'histoire, de mathématiques, d'architecture et de dessin, enfin *de omni re scibili* ». Montalembert lui répond : « Je crains que ma protection ne soit bien stérile pour ce M. Hellert dont vous me tracez un portrait si séduisant. Moi-même, je n'ai pas besoin de leçons dans ce genre. Mon père qu'on vient de destituer, a perdu toute influence auprès des puissants du jour. » Mais finalement il réussit à occuper le protégé de Michelet et à le tirer d'embarras.

Ainsi leurs bonnes relations s'accentuent. Malgré l'opposition des siens, la Révolution a séduit le libéralisme de Montalembert et exalté ses espérances. Michelet a écrit « sur les pavés brûlants de juillet » son *Introduction à l'Histoire universelle*, cette histoire qu'il conçoit déjà comme l'épopée de la liberté humaine victorieuse des fatalités antiques, et il en compose le prologue, l'*Histoire romaine*. Aussi lorsqu'il reprend contact avec son jeune ami qui est déjà un si grand voyageur, il ne veut pas être en reste avec lui, il tient à lui faire connaître ses impressions d'Italie et il lui envoie « seize pages charmantes » (1).

(1) Soit sous la forme d'une lettre personnelle, soit, — plus vraisemblablement, — sous la forme d'un article manuscrit ou imprimé.

Elles n'ont pu être retrouvées et c'est regrettable. En effet, nous ne connaissons pas la vision que Michelet emporta de l'Italie en 1830. Nous ne sommes pas renseignés par le volume qu'a publié Mme Michelet sous le titre, *Rome*, pas davantage par les pages sur la Lombardie qu'elle a insérées dans le livre : *Sur les chemins de l'Europe*. Avec son ingéniosité et son indiscrétion coutumières, elle a « truqué » les papiers de son mari. Pour corser son petit journal de voyage et les lettres hâtives qu'il écrivit à sa première femme Pauline, elle a fait rentrer, dans la relation sur Rome, des passages écrits à une date ultérieure, fragments de l'*Histoire romaine*, notes de 1838, pages sur la Renaissance composées en 1840, extraits du *Banquet* de 1853, souvenirs d'Italie de 1871. Elle a ainsi édité un voyage en Italie qui nous donne, non pas les impressions de 1830, fraîches et spontanées, celles de la découverte, mais l'ensemble des idées de Michelet sur l'Italie, superposées au cours de ses études et de ses voyages successifs. Elle va même jusqu'à fabriquer de toutes pièces des pages sur les Catacombes et sur les Primitifs que Michelet, comme tant de voyageurs du temps, négligea complètement en 1830.

Voici la réponse de Montalembert :

13 décembre 1830.

« Que je vous remercie, monsieur, des seize pages charmantes que vous avez bien voulu me faire parvenir ce matin ! Je les ai lues avec le plus vif intérêt et je ne me rappelle pas d'avoir jamais rien lu qui m'ait mieux transporté, moi pauvre barbare du Nord, sous le ciel ardent et historique de l'Italie. Je ne conçois pas comment, en si peu de temps, vous avez pu vous pénétrer si complètement de l'atmosphère et de la couleur du pays.

« Vous avez gardé un silence bien perfide sur la grande œuvre dont j'apprends l'existence et qui s'annonce sous un titre si formidable (1). Vous ne m'aviez pas seulement fait soupçonner votre projet. Veuillez me dire où vous en êtes, quand votre premier volume paraîtra, et m'inscrire sur la liste de vos souscripteurs. Le service de la garde nationale et le procès (2)

(1) *Histoire Romaine.*

(2) Premier procès de *l'Avenir*, après la publication de deux articles de Lamennais et de Lacordaire (16 et 17 novembre).

m'empêcheront d'aller chercher votre réponse pendant la semaine, mais je ferai tous mes efforts pour aller vous voir dimanche.

« Votre manière de décrire m'a quelquefois rappelé celle de votre ami M. Quinet, du moins dans ses bons moments. Je viens de parcourir une partie de son livre sur la Grèce (2), j'avoue que j'ai été un peu désappointé. Vous auriez bien dû lui donner un peu de votre profondeur et surtout de votre simplicité.

« Toutefois, j'éprouverais encore le plus grand plaisir à le connaître, s'il est disposé à renouveler la malheureuse tentative de l'an dernier.

« M. Hellert nous abandonne, mon frère serait cependant charmé de lui demander quelques leçons de dessin.

« Croyez, monsieur, à mes sentiments très distingués et à mon sincère dévouement.

« CH. DE MONTALEMBERT. »

Au moment où le signataire de cette lettre remerciait ainsi Michelet de ses impressions d'Italie, il écrivait lui-même ses impressions d'Irlande. Elles allaient paraître dans le journal fondé par Lamennais, *l'Avenir*.

III. — AUTOUR DE *L'AVENIR*

Montalembert avait abordé le journalisme et collaborait au *Correspondant*. Créée en 1829, par quelques jeunes gens d'une grande distinction, MM. de Carné, de Cazalès et de Meaux, cette publication semi-hebdomadaire avait pris pour devise les mots de Canning : « Liberté civile et religieuse par tout l'univers ». Mais quand Montalembert reçut, en septembre 1830, le prospectus de *l'Avenir*, il fut immédiatement conquis par son programme hardi et trouva timide l'attitude politique du *Correspondant*. Réconcilier l'Église et la démocratie, pouvait-il imaginer un rêve plus grandiose ? Les mots : *Dieu et la liberté*, éclatants dans leur laconisme, surgissaient comme une oriflamme au fronton du nouveau journal. Et quelle équipe pleine de promesses l'abbé de Lamennais, lui-même si célèbre, n'avait-il pas su grouper autour de lui : l'abbé Lacordaire, l'abbé Gerbet,

(2) *La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité* (octobre 1830).

le baron d'Eckstein ? « Si l'on veut de moi à *l'Avenir*, écrit Montalembert à un ami, j'abandonne tout. »

On l'accueillit avec empressement, et, au début de janvier 1831, parurent ses articles sur l'Irlande. Ils ne passèrent pas inaperçus. Alfred de Vigny le félicita pour « son rare talent d'observation, son enthousiasme sage et ses tableaux artistement tracés ». Montalembert les envoya à Michelet : « Voici, monsieur, trois numéros de *l'Avenir*, qui vous rendront un peu compte de mon voyage en Irlande... Je réclame votre indulgence ordinaire pour moi (1). » Nous ne connaissons pas le jugement de l'historien. Peut-être ces descriptions renforcèrent-elles son désir de visiter l'Irlande ? On sait qu'il le réalisa trois ans plus tard : il fut ému jusqu'aux larmes par cette misère du peuple que Montalembert avait déjà dépeinte d'une façon si pathétique.

C'est par l'intermédiaire de Montalembert que Michelet connut Lamennais, avec qui il devait rester lié d'une amitié si fidèle. A en croire une lettre non datée, écrite vraisemblablement en 1831, le jeune homme provoqua lui-même la rencontre. Comme Michelet le remerciait d'un service rendu, il lui répondit simplement : « Vous êtes mille fois trop reconnaissant, monsieur ; je voudrais vous rendre un service plus réel que celui dont vous me savez autant de gré, c'est de vous faire connaître M. de Lamennais. Il est à Paris pour deux ou trois jours, et, si vous pouvez dérober à vos occupations assez de temps pour venir me trouver au bureau de *l'Avenir*, demain ou jeudi matin, je vous conduirai chez lui. »

Michelet ne sait pas encore, à cette époque, de quel côté il va s'orienter, dans la bataille des idées et des partis. Il s'éloigne de Cousin, de Guizot et des doctrinaires qui sont arrivés au pouvoir. Il n'est guère enclin à suivre ses amis d'Eichtal, Lerminier, Sainte-Beuve, dans le camp des Saint-Simoniens. Pour le moment, il est assez séduit par l'élan, la générosité, la crânerie des rédacteurs de *l'Avenir*. Et, à dire vrai, il n'est pas fâché de s'assurer, en vue de ses prochaines publications, l'appui sympathique de la presse catholique libérale. Bien plus, avec sa bonté habituelle, il veut en faire bénéficier son ami Edgar Quinet. Celui-ci est alors en pleine polémique avec Paulin

(1) Lettre inédite du 22 janvier 1831.

Paris, au sujet de ces épopées nationales, qu'il prétend, assez témérairement, avoir découvertes à l'Arsenal et révélées au monde savant. Michelet le présente à son tour à Lamennais qui met les colonnes de *l'Avenir* à sa disposition.

Lorsque paraît son *Histoire romaine*, il l'envoie sans tarder à Montalembert dont il attend un compte rendu. Mais celui-ci vient de perdre son père, et est obligé de confier à d'autres le soin de faire connaître le premier grand ouvrage de son ami. Voici sa lettre :

Ce 30 juin 1831.

« Vous savez, mon cher monsieur, le malheur terrible et imprévu qui est venu m'accabler. C'est au moment des plus lugubres détails qu'on m'a remis votre précieux ouvrage. Je vous en remercie bien cordialement, et suis bien touché de cette marque de votre constante amitié. Dans le déplorable isolement où me plongent tant de pertes cruelles (1) et si rapprochées, j'ai plus que jamais besoin du soutien et de l'intérêt de ceux qui veulent bien ne pas m'abandonner. Harcelé par les mille petites misères qui suivent toujours un grand malheur, je n'ai pas un moment à moi pour lire cette Histoire que j'attendais avec tant d'avidité et de sécurité. Mais le baron d'Eckstein, que j'ai vu aujourd'hui et à qui j'en ai parlé, m'a promis de s'en occuper sérieusement et d'en faire, pour *l'Avenir*, un résumé consciencieux. Cette promesse vous fera sans doute autant de plaisir qu'à moi. Il n'avait pas encore reçu votre livre. Si vous n'en aviez pas à votre disposition, je lui prêterais bien volontiers celui que vous m'avez si généreusement destiné. Il est à la campagne, à Chatou, par Nanterre. On lui envoie tout par les diligences de Saint-Germain.

« Croyez à mon sincère dévouement.

« C Ch. de Montalembert. »

Mais cela ne suffit pas à l'impatience de Michelet, suspendu à la destinée de sa première œuvre, avide de succès et de réputation. Il frappe également à la porte du *Correspondant*, et c'est encore Montalembert qui la lui ouvre : « J'ai parlé à ces messieurs du *Correspondant* de votre ouvrage. M. de Cazalès se

(1) Montalembert avait perdu sa sœur Élise en septembre 1829, et son ami Lemarcis en 1830.

chargera lui-même de l'article (1). » Quelque temps après, comme le compte rendu de *l'Avenir* n'a pas encore paru, le fiévreux auteur revient à la charge auprès de son jeune ami. Celui-ci le tranquillise : « Le baron d'Eckstein nous a promis de faire un article sur votre admirable livre. S'il ne remplissait pas sa promesse, M. Gerbet ou moi nous nous efforcerions de le remplacer (2). »

Cependant, Montalembert, lui aussi, connaît la renommée. Il n'est plus seulement journaliste, il vient de se classer orateur. Dans une lettre datée de septembre 1831, Michelet l'appelle « l'homme le plus éloquent du siècle ». Pair de France depuis la mort de son père, il a plaidé, avec une conviction émouvante, devant la Chambre haute, la cause de l'école libre qu'il a fondée avec Lacordaire. Le voici maintenant qui s'en va à Rome, à vingt-deux ans, en compagnie de Lamennais, pour défendre aux pieds du Pape la cause de l'Église et de la démocratie. Il prévient Michelet de son départ :

Paris, 20 novembre 1831.

« Mon cher monsieur,

« Je pars pour Rome dans deux jours ; je n'ai pas un moment pour aller prendre congé de vous, mais j'ai recours à votre obligeance pour vous demander quelque recommandation, si cela vous est possible, pour Pise et Bologne. Peut-être seriez-vous assez bon en même temps pour me dire quels sont les ouvrages les plus indispensables à un pauvre ignorant comme moi. J'emporte vos deux précieux volumes (3) pour les étudier sur les lieux.

« Votre bien dévoué,

« Cte Ch. de Montalembert. »

A son retour de Rome et de Munich, — où il a appris, par l'Encyclique *Mirari vos*, la condamnation de *l'Avenir*, — pressé sans doute par Michelet de venir lui raconter son voyage, il lui écrit de nouveau :

(1) Lettre inédite du 2 juillet 1831.
(2) Lettre inédite sans date.
(3) *L'Histoire romaine.*

Paris, 25 septembre 1832.

« Mon cher monsieur,

« Je regrette bien vivement que mon départ immédiat pour les provinces de l'Ouest et du Midi m'empêche de repasser chez vous pour causer de cette belle Italie et de cette douce Allemagne qui nous sont si chères à tous deux, de l'Italie surtout que vous avez si admirablement bien jugée dans votre *Introduction à l'histoire de la philosophie* (1).

« A mon retour en novembre, avant de partir pour Munich où je me propose de passer l'hiver, j'irai prendre vos avis et vos commissions.

« Je vais être bien indiscret : oserai-je vous demander un exemplaire de votre *Histoire romaine*, au lieu de celui que vous eûtes la bonté de me donner naguère et que le Père Ventura (2) m'a demandé avec tant d'instances qu'il a bien fallu le lui laisser ?

« Veuillez, je vous prie, m'inscrire parmi les souscripteurs de votre *Histoire de France* dont j'ai lu le prospectus avec un bien vif intérêt et croyez à mon sincère et respectueux dévouement.

« Cte Ch. de Montalembert. »

IV. — L'*HISTOIRE DE FRANCE*

Un an plus tard paraissent les deux premiers tomes de l'*Histoire de France*, et Lamennais félicite ainsi Michelet : « Il est fort rare de rencontrer une aussi remarquable alliance du talent de l'écrivain, des recherches profondes et de la critique du savant. Je fais des vœux pour qu'un ouvrage qui contribuera tant à faire vivre votre nom, ne reste pas longtemps incomplet. C'est en faire encore pour la gloire de notre commune patrie (3). »

Après la condamnation de *l'Avenir*, tandis que Lamennais veut reprendre la lutte sur le terrain politique et social, Montalembert se consacre à la défense de l'art chrétien. Au

(1) *Introduction à l'Histoire universelle* (1831). Montalembert confond avec l'*Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité* dont Quinet avait fait précéder sa traduction de Herder.

(2) Théologien italien que Michelet avait rencontré à Rome en 1830, supérieur des Théatins et ami de Montalembert.

(3) Lettre inédite du 18 décembre 1833.

moment où Michelet écrit ses plus belles pages sur les cathédrales, il entre en lice pour sauver de la destruction ou de la mutilation les abbayes menacées par la *Bande noire*. Il publie, ici-même, sa lettre à Victor Hugo sur le vandalisme en France (1).

Mais il n'abandonne pas les grandes causes morales et nationales qu'il avait plaidées dans *l'Avenir*. Il continue à lutter pour les peuples opprimés, il accueille à Paris les émigrés polonais chassés par la répression russe de 1831. Il se lie avec le poète Adam Mickiewicz, qui devait bientôt être le collègue de Michelet au Collège de France et il traduit son poème fameux : *le Livre des Pèlerins*, qui fait si curieusement pressentir, par sa forme et son rythme, *les Paroles d'un Croyant*. Michelet l'en complimente et l'en remercie : « Cette publication est grave. Je ne connais que l'ouvrage de Silvio Pellico qu'on puisse lui comparer (2). »

L'année 1834 marque la rupture définitive de Lamennais avec Rome et la soumission de Montalembert. Celui-ci vécut d'ailleurs alors plus d'un an en Allemagne, visitant les vieilles villes de Bavière et de Rhénanie, consultant les professeurs célèbres. Il y retrouva des amis de Michelet, le jurisconsulte Édouard Gans, le philologue Jacob Grimm. Mais déjà, en dépit de lettres amicales (3), de profondes dissidences s'accusaient entre l'historien et l'orateur.

L'un publiait ses *Mémoires de Luther* (1835), l'autre préparait sa *Sainte Élisabeth de Hongrie* (1836). Leurs tempéraments s'exprimaient dans ce contraste révélateur : *Luther* toute rudesse, toute révolte, tout peuple; *Sainte Élisabeth* toute noblesse, toute douceur, toute résignation. Il faut bien dire d'ailleurs que ce *Luther* de 1835, ne ressemble guère à celui que peindra Michelet vingt ans plus tard dans ses fameuses pages sur la Réforme. C'est un « libérateur de l'esprit humain » sans doute, mais c'est aussi « un grand et malheureux homme ». Il est en proie « aux tentations de la chair, aux mauvaises perplexités de l'esprit ». Il n'est pas l'indomptable lutteur dont le trait dominant sera « la joie héroïque ». Aussi

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er mars 1833 : Ch. de Montalembert, *Du Vandalisme en France. Lettre à Victor Hugo.*

(2) Lettre inédite sans date.

(3) Lettres inédites du 5 février, du 15 mai 1835, etc.

l'ami de Montalembert, Alfred Nettement, qui avait été l'élève de Michelet à Sainte-Barbe, félicite-t-il l'historien de sa préface, et il écrit, dans la *Gazette de France*, le 12 octobre 1835, « que ces pages jettent à l'humanité une grande et terrible leçon », car « Luther eut encore plus d'agitations dans le cœur qu'il n'en versa sur l'Europe ».

Une question se pose ici : quelle est, à cette époque, la pensée de Michelet en matière religieuse?

On sait qu'il n'a jamais été catholique. Quand, en dépit d'un père voltairien, il se fit baptiser à l'âge de dix-huit ans, il ne cédait guère qu'à une fugitive exigence de mysticisme et il accomplissait seulement un geste symbolique dans un moment de crise et d'exaltation sentimentale. Tandis que Montalembert incline sa raison devant l'autorité, il soumet l'histoire et la religion au contrôle de la raison. Si Montalembert est libéral, et à vrai dire plus catholique encore que libéral, il est libre penseur. Mais, en 1835, il n'oppose pas encore l'Église et la Révolution, le règne de la grâce et le règne de la justice. Il regarde, — en historien, — le christianisme comme la religion, sans doute éternelle, de l'humanité, et d'ailleurs sujette à des transformations progressives ; il considère que le catholicisme en est la première et légitime étape. Il pense, et il pensera jusqu'en 1842, que celui-ci doit périr sous sa forme médiévale pour renaître sous une forme moderne qu'il ne peut d'ailleurs définir. Rien ne l'empêche encore d'admirer la poésie du moyen âge mystique, et il aime l'*Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie* : « Je suis ravi, écrit-il à Montalembert, le récit me charme surtout par l'harmonie d'idées et de style. »

L'année suivante, Montalembert le remercie à son tour de lui avoir envoyé le tome III de l'*Histoire de France*, par la belle lettre que voici :

Villersexel (Haute-Saône), ce 4 novembre 1837.

« Monsieur et ami,

« Mon absence de Paris a été cause que je n'ai reçu qu'après un long délai le précieux cadeau que vous avez bien voulu me faire de vos deux derniers volumes sur l'Histoire de France (1).

(1) Tome III, vol. 5 et 6.

Je ne sais en vérité ce qui me mérite de votre part une bonté si constante et si aimable ; je n'en suis digne que par ma profonde sympathie et ma vive admiration pour la révolution que vous opérez dans les études et les idées historiques en France. Je ne puis résister au besoin de vous remercier de ces deux volumes ; je ne vous en ferai pas l'éloge. Que peut-on dire sur des livres qui commencent par vous donner la fièvre et puis qui vous laissent dans l'épuisement et dans le découragement, tant on est stupéfait de cette colossale érudition jointe à une verve si abondante, tant on désespère de pouvoir même glaner après une si riche moisson ? C'est là du moins l'effet que vos ouvrages font sur moi.

« Vous savez quels dissentiments nous séparent. Vous savez qu'en détestant du fond de mon cœur cet ancien régime que préconise le parti de la contre-révolution, j'aime d'amour ce vieux monde catholique dont vous racontez si éloquemment la chute en 1300. Vous savez que là où vous ne voyez qu'une forme belle et séduisante de la jeunesse des peuples, je vois la forme éternelle de la vérité. Mais ces dissentiments même me font d'autant mieux admirer le courage et l'impartialité avec laquelle vous appréciez les grands hommes et les grandes choses du catholicisme. Croyez bien que beaucoup de catholiques pensent comme moi et vous admirent avec moi : ne nous jugez pas tous d'après les critiques ou le silence de certains journaux, qui ne conçoivent pas comment on peut parler de l'Église ou de la France de saint Louis sans y accoler un vœu pour le Duc de Bordeaux.

« J'ai rencontré cet été en Suisse votre ami et élève M. Toussenel (1). Nous avons beaucoup parlé de vous. Il m'a raconté les tracasseries dont vous étiez l'objet à l'École normale, etc. (2). Je les ignorais, mais je ne m'en étonne pas : soyez tranquille du reste ; ce n'est pas même de la postérité qu'il vous faut attendre la justice... [la fin de la lettre manque].

(1) Ancien secrétaire de Michelet.

(2) L'année 1836 fut la dernière année d'enseignement de Michelet à l'École normale dont Victor Cousin était devenu le directeur. (Sur ses démêlés avec Cousin, voir G. Monod, *op. cit.*, tome I, p. 362.) Il fut suppléé par Victor Duruy en 1837 et nommé au Collège de France en 1838.

V. — LA RUPTURE

Il est difficile de préciser à quelle date exacte ont cessé les relations de Michelet et de Montalembert. Celui-ci renfloua *l'Univers*, financièrement très menacé, en 1838, mais ce n'est pas lui qui inspira les attaques du journal catholique contre Michelet, au moment où parut le tome IV de l'*Histoire de France*. Louis Veuillot en était devenu, depuis janvier 1840, le rédacteur principal et l'animateur; Montalembert l'explique lui-même à Michelet :

Ce 2 décembre 1840.

« Monsieur et cher ami,

« Au retour d'une course en province, je retrouve votre lettre et je m'empresse d'y répondre.

« D'abord *l'Univers* n'est pas ou n'est plus du tout mien ; mon influence a été depuis longtemps remplacée par un esprit qui me déplaît. Moi aussi, j'ai vivement regretté de ne pas trouver dans votre dernier volume cet esprit de justice et de filiale affection envers l'Église que j'avais salué avec tant de joie et de reconnaissance dans vos premiers volumes ; mais je n'en ai pas moins blâmé et déploré la critique acerbe et superficielle de *l'Univers*.

« Ensuite il n'a jamais été question de moi, sous aucun ministère, pour aucune ambassade, si ce n'est dans l'imagination fertile de quelques journalistes. Je n'ai rien demandé, et on ne m'a rien proposé. Je suis donc, comme vous voyez, tout à fait hors d'état de rendre au jeune ami que vous voulez bien me recommander le service qu'il désire.

« Je suis au milieu des horreurs d'un déménagement de bibliothèque et compte retourner bientôt à la campagne, y travailler en paix. Mais je ferai tous mes efforts pour aller vous voir avant mon départ et vous demande, en attendant, de me conserver toujours une amitié à laquelle j'attache un très grand prix.

« Veuillez croire à ma haute et affectueuse considération.

« Cte Ch. de Montalembert. »

Le 1er février 1842, Michelet est encore prié à dîner chez le pair de France et celui-ci ajoute à son invitation : « Mme de Mon-

talembert s'estimerait bien heureuse de pouvoir faire votre connaissance et vous dire elle-même toute l'admiration que lui a inspirée votre récit de Jeanne d'Arc (1). »

C'est une période douloureuse de la vie de Michelet. Son amie, Mme Dumesnil, la mère de son élève, et futur gendre, Alfred, se meurt chez lui d'un mal implacable et lui demande les secours de la religion. Le célèbre prédicateur, l'abbé Cœur, devient le confident de la malade et prend dans son esprit une place que seul Michelet avait jusqu'alors occupée. Celui-ci s'énerve, s'aigrit sourdement contre les prêtres, les directeurs de conscience. Il n'attaquera pas l'Église, certes, mais que survienne une nouvelle critique et il est prêt à la riposte. Or, quelques semaines après l'invitation de Montalembert, le 31 mars 1842, *l'Univers* déclenche sa campagne contre l'Université. Il dénonce, comme coupables d'un enseignement subversif, dix-huit professeurs éminents, parmi lesquels Cousin, Jouffroy, Nisard, Jules Simon, Quinet et Michelet.

Quinet était surtout attaqué et se défendit : il fit, en 1843, son cours sur les Jésuites. Michelet qui avait commencé, au Collège de France, un cours sur l'esprit du moyen âge, tourna court, brusquement, au début du second semestre et aborda le même sujet que son ami. Alors le front de bataille s'élargit : Louis Veuillot sonna l'offensive générale, les évêques firent cause commune avec les jésuites, et toute l'Église de France fut debout.

La finesse aristocratique de Montalembert répugnait aux procédés polémiques, aux vulgarités et aux violences de Veuillot. « *L'Univers* est bien difficile à diriger, écrit-il à son ami Foisset le 11 novembre 1843 ; je déplore ses excès ; je n'approuve pas qu'il compare les blasphèmes de Michelet à des saucisses suspendues chez un charcutier. » Au fond de lui-même, il préfère le ton plus modéré et l'argumentation plus solide du *Correspondant*. Mais il sent la bataille engagée à fond et la nécessité de frapper fort. Il n'hésite plus et de Madère, où il s'est installé pour procurer à sa femme souffrante un climat plus doux, il lance sa brochure sur *le Devoir des Catholiques* (décembre 1843).

Elle paraît dans le même mois que le tome VI de l'*Histoire de France*, et ce volume, accueilli par Montalembert avec

(1) Tome V de l'*Histoire de France* (1841).

silence, attire à Michelet les suffrages de Lamennais : « Votre histoire, écrit-il (1), s'anime sous votre plume. Ce n'est plus le simple récit d'événements plus ou moins connus, mais un tableau vivant qui attache, et avec cela des pensées nouvelles, des aperçus ingénieux, profonds, qui intéressent l'esprit et le font réfléchir. Vous avez eu, plus que personne, le droit de réclamer la liberté de la parole, car personne n'en use plus utilement que vous, et avec un talent qui fait de votre cause celle de tous ceux qui vous écoutent et qui vous lisent. »

La liberté de la parole? ce n'est pas, certes, Montalembert qui songe à la contester. Que l'Université enseigne ce qu'elle veut, dit-il dans sa brochure (au fond, ce n'est pas là le problème essentiel), mais qu'elle cesse d'avoir le monopole de l'enseignement! La lutte prend une nouvelle orientation. Il s'agit pour Montalembert, non plus de faire taire Michelet au Collège de France, mais d'obtenir pour les catholiques la liberté de leurs écoles. En 1845, quand on apporte à la Chambre des pairs, après la publication du *Prêtre*, la protestation de quatre-vingt-neuf pères de famille de Marseille, il monte à la tribune et s'oppose à toute mesure de répression contre Michelet. « Dans un pays libre, s'écrie-t-il, il faut savoir supporter ce qui fait horreur, ce qui inspire de la répugnance... Je me reconnais le droit d'en éprouver pour toute sorte de doctrines et de personnes, sans vouloir contester pour cela leur existence et leurs droits. Nos adversaires ne savent pas s'habituer à cette contrainte, à cette nécessité de la liberté. J'espère que nous, nous saurons le leur apprendre (2). » Il loue la franchise des attaques de Michelet, et il la préfère, dit-il, aux respects hypocrites des éclectiques et des doctrinaires.

Le Gouvernement de Guizot n'avait pas, en effet, une attitude franche. Au lieu d'adopter la politique de Montalembert, de laisser la liberté aux professeurs du Collège de France, mais de la donner aussi aux catholiques et aux jésuites, il adressait aux professeurs des remontrances et il obtint de Rome la dispersion des jésuites.

Montalembert et Michelet sont dès lors séparés par toute l'étendue du différend politique et religieux. Ils ne se connaissent plus et tirent le voile sur leur passé commun. Mais, comme ils

(1) Lettre inédite du 20 décembre 1843.
(2) Discours du 14 avril 1845.

ont gardé leurs vieilles sympathies pour les peuples opprimés, on les retrouve dans les milieux de l'émigration polonaise. Quand Michelet prépare, en 1849, son *Kosziusko* et ses *Légendes démocratiques du Nord*, il vient assidûment à la bibliothèque polonaise, et le bibliothécaire doit déployer toute son ingéniosité pour éviter qu'il y rencontre Montalembert.

En revanche, Lamennais, — que celui-ci n'a pas revu depuis quinze ans, — fréquente régulièrement Michelet. Lorsque l'historien épouse, en secondes noces, Mlle Mialaret, l'ancien « abbé Féli » bénit ce mariage... civil.

10 mars 1849.

« Mon cher monsieur Michelet,

« Puisse l'union que vous allez contracter et que tant de convenances réciproques préparaient pour ainsi dire depuis si longtemps, être bénie là-haut comme je la bénis dans mon cœur ! Lorsque déjà l'on n'a qu'une âme, il est bon de n'avoir aussi qu'un foyer. Oui, sans doute, vous puiserez des forces nouvelles dans cette douce communauté de vie et de travaux. Défenseur de la cause du peuple, de l'avenir de justice et de fraternité que nous voyons poindre à l'horizon, le bonheur sera pour vous un moyen de plus pour accomplir le devoir saint qui est le vrai, le seul but des destinées humaines.

« LAMENNAIS. »

Cet avenir de justice et de fraternité que les deux écrivains voyaient « poindre à l'horizon », n'était, hélas! qu'un mirage. Si Montalembert réussit à conquérir, en 1850, la liberté de l'enseignement, Michelet se vit bientôt enlever la liberté de la parole. Leurs destinées se renversèrent en même temps. Tandis que l'orateur allait à de nouvelles batailles et à de nouveaux triomphes, l'historien, dont le cours avait déjà été suspendu par la monarchie de Juillet, fut destitué par le Second Empire et rentra dans le silence.

JEAN-MARIE CARRÉ.

LA CITÉ SECRÈTE

TROISIÈME PARTIE (1)

L'idée ne venait pas à Nina qu'en aimant Lawrence, elle pût faire tort à sa sœur. Cette sœur qui lui avait tenu lieu de mère, cette Véra, si sévère, si éloignée de toute passion, n'était plus à l'âge où l'on peut aimer sans ridicule. Après la soirée de son anniversaire, il est vrai, elle fut quelques jours dévorée d'une jalousie féroce; elle détesta Véra, elle détesta Lawrence, elle se prit elle-même en horreur. Puis il y eut réaction : n'était-il pas naturel que Lawrence eût voulu protéger Véra, n'était-il pas son hôte? et il ignorait qu'une querelle est chose banale en Russie. Véra avait été touchée qu'on eût des attentions pour une matrone de son âge et le regard qu'elle avait eu pour lui n'était qu'un regard de gratitude...

Le dimanche matin, rassurée, Nina n'avait qu'une pensée : Lawrence devait venir la chercher pour une promenade! Il avait été convenu qu'il la ramènerait pour dîner à six heures et que nous irions tous ensemble au Théâtre Français.

Je n'ai pas de peine à me figurer la famille Markovitch, comme dix mille autres familles de Pétrograd, rassemblée vers onze heures autour du samovar, en des degrés divers de déshabillé, tous pâles et somnolents, l'esprit enveloppé de brouillards comme il convient à tout bon Russe que le sommeil a obligé de laisser échapper, pour un temps, le fil de sa pensée. On parle des échauffourées et j'entends Markovitch déclarant avec emphase que « tout est fini, qu'il le sait pertinemment... » Le

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre.

dimanche, comme il me l'a dit bien des fois, est pour lui un mauvais jour, qui lui rappelle amèrement sa jeunesse perdue.

— C'est un jour lugubre, Ivan Andréiévitch, pour ceux que la vie a déçus. Les cloches sonnent et vous sentez qu'elles ont quelque chose à vous dire, mais vous ne les comprenez plus... Et c'est une pitié.

Cet après-midi-là, je m'en souviens, il faisait un calme extraordinaire. Il semblait que l'univers entier retînt son souffle. De grandes choses s'accomplissaient, mais nous n'y avions point de part. La glace miroitait au soleil, de gros nuages de neige s'amoncelaient dans l'azur, de temps à autre tintait une cloche. Une paix miraculeuse planait. A travers ce monde pacifique, nos promeneurs s'en allaient le long des quais déserts. Les pensées de Lawrence, j'en suis certain, étaient bien loin de Nina; il ne remarquait pas les timides avances de la jeune fille et, ces phrases entrecoupées qui lui paraissaient, à elle, si hardies, il les entendait à peine. Cette indifférence aurait dû, semble-t-il, ouvrir les yeux de Nina; mais elle attribuait la froideur de son compagnon à une gaucherie, une timidité tout anglaises. Il fallait se garder de brusquer les choses. Ce n'était pas un Russe et il pourrait s'effaroucher. Lui, pourtant, ne songeait qu'à Véra; il ne voyait qu'elle dans le crépuscule grandissant, Véra qui l'attendait, guettant la porte, Véra qui savait que son premier regard serait pour elle, que son cœur n'avait pas un battement qui ne lui appartînt...

Tout le monde était déjà à table lorsque j'entrai, apportant la confirmation des fusillades de la gare Nicolas.

— Nous ferions peut-être mieux de renoncer au théâtre, suggérai-je; il y a eu des morts et tous les trams sont arrêtés.

Mais on se récria avec des rires; les places étaient retenues depuis quinze jours : s'il se passait quelque chose, eh bien ! ce serait amusant d'être là.

Dès mon entrée, je m'étais aperçu que Véra me gardait rancune et qu'elle enveloppait Lawrence dans cet ostracisme. Elle se tenait raide sur sa chaise et, visiblement, ne parlait et ne souriait qu'autant que la politesse l'exigeait. Lorsque je vis qu'elle ne m'adressait pas la parole, je me consacrai à l'oncle Ivan, toujours enchanté d'exhiber son anglais. Quant à Lawrence, rien n'avait pu lui faire prévoir l'attitude de Véra; il ne l'avait pas vue de la semaine et cette séparation n'avait fait qu'exaspé-

rer son désir. Un regard de la femme aimée eût suffi pour lui faire prendre patience, mais ce regard lui avait été refusé, et la main glacée de Véra avait à peine effleuré la sienne. Après les premiers mots de politesse, elle affecta de l'ignorer. Pauvre Jerry ! que c'était donc drôle et pathétique d'observer, sur sa large face rouge et joviale, les efforts qu'il faisait pour témoigner d'un intérêt poli dans la conversation, tandis que ses yeux ne quittaient pas Véra. Lui qui méprisait les Russes pour la facilité avec laquelle ils se laissent dominer par leurs émotions, comme des femmes, et y prennent plaisir, il avait, depuis quelques semaines, appris ce que c'est que de souffrir ! Mais le plus silencieux de nous tous était encore Markovitch. Courbé sur son assiette, il ne soufflait mot et ne levait la tête que pour montrer un visage et des regards fulminants. A peine la dernière bouchée avalée, il quitta la table pour son atelier, fermant la porte derrière lui. Je surpris le sourire méditatif et satisfait de Sémyonof...

Enfin, nous voilà partis pour le théâtre : Véra, Nina, Lawrence et moi. Le silence mortel qui étreint la ville et nous accable nous-mêmes, me serre à la gorge. A peine échangeons-nous trois paroles, de la Perspective des Anglais au square Saint-Isaac. Dans le clair de lune, le jardin est d'une admirable beauté. C'est alors que Lawrence, d'un geste résolu, détache Véra de notre groupe et l'entraîne en avant. Je vois qu'il lui parle avec véhémence.

A mon côté, Nina frissonne :

— Quel silence, Durdles ! On croirait qu'il y a des fantômes à tous les carrefours. Croyez-vous aux fantômes, Durdles?... Moi, j'y crois... Il y a eu des tués à la gare Nicolas : si c'étaient tous ces morts qui nous entourent ? Pourquoi n'y a-t-il personne dans la rue ?

— Les gens ont peur ; ils sont effrayés par tout ce qu'on raconte : ils préfèrent rester chez eux.

Nous descendons la Morskaïa dont nos pas réveillent les échos.

— Ne restons pas en arrière, répète Nina.

Nous rejoignons Véra et Lawrence soudain devenus muets. Nous nous sentons tous étrangement las. Une femme nous accoste, une grosse commère, haute en couleur, un panier au bras.

— On ne passe pas la Nevski, dit-elle ; les Cosaques barrent le chemin.

Par une rue de traverse, nous gagnons le canal Moïka, pareil, sous la lune, à du cristal pulvérisé. Personne en vue. Devant nous, la Perspective Nevski s'étale comme une large rivière d'argent. Triomphalement vide et nue, elle s'écoule, avec une fierté sereine, entre les murailles de ses noires maisons muettes. Aussi loin que l'œil peut atteindre, sur toute cette étendue argentée, pas un être vivant, à l'exception des piquets de Cosaques, équestres statues d'ébène, qui, tous les cent mètres environ, montent la garde. L'avenue est si belle dans la clarté lunaire, si impassible, si orgueilleuse que, pour la première fois, elle nous révèle sa splendeur.

Avant de nous engager sur la chaussée, nous hésitons. Une pensée superstitieuse m'obsède. Une voix intérieure m'avertit : « Ne traverse pas si tu ne veux être engagé irrévocablement dans de nouvelles destinées. Rentre chez toi et tu échapperas au péril qui te menace. » Nina doit avoir le même pressentiment, car elle propose de rentrer. Mais Véra :

— Quel enfantillage ! Nous sommes venus jusqu'ici. Nous avons les billets, je ne rentrerai certainement pas.... D'ailleurs vous savez bien comment cela se passe chez nous. En Russie, toutes les révolutions finissent de même !

Un Cosaque démonté s'approche de nous.

— Pas de stationnement, dit-il, traversez vite.

Nous passons de l'autre côté du pont de la Moïka et je ne peux m'empêcher de penser aux Cosaques qui, hier, promettaient de ne pas tirer sur le peuple. Ils ne songent plus guère à leur promesse ; Protopopoff a triomphé.

— Dépêchons-nous, dit Véra, nous serons affreusement en retard.

Elle semble possédée du désir de ne plus demeurer seule avec Lawrence. Elle se hâte, entraînant Nina : nous les suivons à quelque distance. Nous sommes maintenant dans un labyrinthe de ruelles étroites, surplombées de hautes maisons noires. Le clair de lune pose de larges flaques de lumière. Pas une âme. Parfois, au bout d'une rue, nous apercevons par une échappée la surface brillante de la Nevski.

Comme nous entrons dans le square qui précède le théâtre Michel, Lawrence m'interroge :

— Qu'y a-t-il ?... Pourquoi cette soudaine froideur de Véra ? Je ne puis supporter, je ne supporterai pas qu'elle me tienne ainsi à l'écart.

Il parle, en vérité, comme un homme qui souffre, en petites phrases courtes, hachées. Je lui réponds :

— C'est d'elle-même qu'elle a peur, plus que de vous, Lawrence. Vous êtes en danger tous les deux. Rien de bon ne peut sortir de là, mais du malheur pour tous. Croyez-moi, retournez en Angleterre.

— Non, Durward, l'heure n'est plus aux conseils de sagesse. Je la veux, je l'aurai, dût le monde périr !

Nous gravissons les marches et entrons au théâtre. Il est à peu près vide, ce qui n'a rien pour surprendre : les rangées de fauteuils inoccupés ont l'air de nous railler. Comme la Nevski tout à l'heure, ils semblent dire : « Eh bien ! vous autres humains, vous commencez d'avoir peur, vous n'osez pas venir. » Tout le théâtre est saturé de cette atmosphère de malice. Les loges désertées sont remplies de ténèbres où il semble qu'on voie remuer des ombres ; et puis on s'aperçoit qu'il n'y a personne. Quelqu'un se met à rire, tout en haut, à la galerie et ce rire se répercute en interminables échos dans la salle déserte. Quelques spectateurs s'asseyent, çà et là, nerveux et gênés : on ne parle qu'à voix basse : tout bruit s'exagère, toute parole sonne faux.

Le spectacle commence. On joue, s'il m'en souvient bien, *la Chance de Françoise*. Ce soir, les mots d'esprit tombent à plat. Les acteurs me remplissent de pitié. J'admire leur vaillance à soutenir, bien vainement, ces poupées qui perdent leur son par mille blessures.

A la fin du dernier entr'acte, je sors pour fuir les chuchotements qui errent à travers la salle, comme le sifflement de serpents terrifiés. Dans le couloir personne que l'employé du vestiaire, affalé mélancoliquement sur sa chaise, la tête dans les mains.

Véra m'a suivi. Elle fait mine de passer outre, se ravise et dit quelques mots très vite, sans me regarder.

— Pardonnez-moi, Ivan Andréiévitch, j'étais de mauvaise humeur l'autre jour, je vous ai blessé, j'en suis fâchée.

— C'est oublié depuis longtemps.

— J'ai eu tort, mais c'est que j'ai été si torturée ces temps-

ci ! J'ai beaucoup réfléchi : aujourd'hui ma résolution est prise. — Elle eut un sanglot dans la voix. — Ivan Andréiévitch, je suis plus faible que je ne croyais : j'aurais honte de moi-même, si je ne pensais qu'il est stupide d'avoir honte de soi. Mais je vois clair, à présent : ce qu'il faut, c'est que Nicolas et Nina soient heureux. Quoi qu'il arrive, ce sera là mon but... Elles ont été terribles, ces dernières semaines. Nous étions tous aigris et malheureux. C'est à moi maintenant à remettre les choses en ordre. Je ferai ce que je dois... Un peu plus, et j'allais oublier que j'ai moi-même choisi ma voie. Et aujourd'hui, parce qu'elle est difficile, je serais lâche...? Non, non. Tout cela est bien fini. J'arrangerai tout. Mais parlez-moi franchement.

— Nina aime-t-elle Lawrence?

Elle s'interrompt de nouveau et me regarde bien en face. Il y a une telle confiance, une telle simplicité dans le regard de ses yeux sombres, que je lui dois la vérité :

— Oui, elle l'aime.

Elle baisse les yeux, les relève sur les miens :

— Je m'en doutais; et lui ?

— Lui, ne l'aime pas.

— Il l'aimera... Ce serait un grand bonheur qu'ils se marient... un bonheur pour tous les deux.

Elle parle si bas que j'ai peine à saisir ses paroles. Puis elle se met à rire tristement.

— Je serai bientôt une vieille femme, Ivan Andréiévitch. A mon âge, il y a des choses qui deviennent ridicules.

Et me tendant la main :

— Mais nous serons toujours amis, n'est-ce pas? Je ne serai plus jamais méchante avec vous.

La cloche sonne, et nous regagnons nos places.

V

Pourtant, cette nuit-là, ce fut Markovitch qui revint hanter mon insomnie. L'image de Markovitch, courbé sur son assiette, maussade et soupçonneux sous le regard de Sémyonof, primait tous les souvenirs de la soirée précédente.

Markovitch était bien, à tout prendre, le pivot de l'action, et je sentais qu'il nous réservait des surprises. Avec ses inconséquences, ses manières impulsives et ses allures mysté-

rieuses, il était celui de tous que j'avais plus de peine à définir.

Lorsque j'étais au front, en Galicie, ma tâche de chroniqueur était relativement facile ; je n'avais affaire qu'aux manifestations extérieures de la guerre, au canon, au choléra, aux bombes. Mais la guerre avait progressé depuis lors ; elle avait pénétré dans l'âme même des hommes. Les chefs des peuples ne se trouvaient plus aux prises avec la forêt d'écorce et d'amadou, mais, comme dit le proverbe russe, « avec la sombre futaie des cœurs humains ». Combien plus déconcertante et intangible !...

Le lendemain, je me décidai à aller voir Henry Bohun. Donc, vers une heure et demie, je me dirigeai vers la Fontanka où se trouvait son bureau. Les rues avaient leur aspect accoutumé et l'étrange Nevski lumineuse de la veille semblait n'avoir été qu'un rêve. Dans le tram, quelqu'un fit allusion à des coups de fusils au jardin du Palais d'été, mais on ne fit guère attention à ses propos. Comme l'avait dit Véra, en Russie personne ne croit plus aux révolutions.

L'ascenseur me monta au bureau de la Propagande. Bohun me fit admirer la vue qu'on avait des fenêtres. Au delà du canal, les dômes, les tours, les tourelles, du gris, du blanc, du bleu, les murs rouges des vieilles maisons s'étalaient comme un tapis d'Orient sous le ciel légèrement pommelé. D'ailleurs partout l'image de la paix. Des fumées montaient, des isvotschiks suivaient, cahin-caha, la rive opposée : la foule flânait comme d'habitude sur la Nevski. Sous nos fenêtres, un patinage empruntait toute la largeur du canal et on pouvait voir de petites figures, comme de minuscules poupées, le parcourir en tous sens. Elles semblaient perdues entre les rangées de chaises vides et le kiosque de musique abandonné. Sur la route, devant notre porte, une chariot de bois avançait lourdement ; le cerceau qui surmontait les chevaux était d'un rouge et bleu éclatant.

— Quelle tranquillité ! fis-je : on jurerait qu'il ne s'est rien passé.

Je regardais les patineurs lilliputiens évoluer pacifiquement sur la glace. Un nuage passa sur le soleil et le cacha. A cet instant, je perçus un craquement sec, comme d'une branche qui se casse :

— Avez-vous entendu ? On dirait un coup de fusil.

— Bah ! il y a ici parfois des échos bizarres.

Nous rentrâmes dans le bureau : mes inquiétudes, si j'en avais eu, se seraient dissipées à la vue de la figure placide de l'une des dactylos, aimable jeune femme aux cheveux oxygénés, qui tapait sur sa machine comme si sa vie en eût dépendu.

Quelques minutes à peine s'étaient passées, lorsque nous parvint de nouveau le même bruit ; ou plutôt, ce fut une sorte de crépitation vive comme le pétillement d'un feu qui se rapprochait. D'un bond nous fûmes sur le balcon.

Rien de changé au tableau que nous contemplions tout à l'heure ; les mêmes flocons blancs nageaient paresseusement dans l'azur, les mêmes petites poupées glissaient sur la glace ; le chariot de bois, que j'avais remarqué, s'éloignait lentement... Mais il n'y avait plus à s'y tromper : de la Litiéni, au delà du pont, ce qu'on entendait, c'était le roulement caractéristique d'une mitrailleuse. Un instant encore, les patineurs tournoyèrent ; quelqu'un traversa la glace en courant ; un gamin, qui criait à tue-tête, descendit la rue au galop ; des hommes s'élancèrent hors des maisons et levèrent les yeux vers le ciel comme s'ils pensaient que le bruit vînt de là... Puis, la mitrailleuse se tut, et, dans le silence subit, on put entendre le grincement du chariot qui tournait le coin de la rue. A droite, sur la Nevski, où la masse humaine était semblable à un écheveau de soie noire qui se dévidait interminablement, je vis le fil se rompre et la foule s'éparpiller comme un essaim de mouches devant une porte qui s'ouvre.

Nous étions tous sur le balcon maintenant : le gros Burrows, les deux dactylos, les deux employés russes, Henry et moi.

Cramponnés à la balustrade, nous regardions en bas dans la rue. Le pont de la Fontanka s'était vidé. Tout à coup nous y vîmes apparaître le plus étrange cortège. On ne distinguait pas tout d'abord ce que ce pouvait être ; mais quand il tourna pour s'engager dans notre rue, il se révéla si théâtral et mélodramatique qu'on pensait avoir la berlue, tant était violent le contraste avec le reste du monde qui n'avait pas changé.

Car c'était cela qui frappait. Et tel serait désormais le caractère des spectacles dont j'allais être témoin. En Galicie, tout s'accordait pour former une mise en scène cohérente : villages ruinés, paysans frappés de la peste, tranchées, trous d'obus, routes défoncées, des arbres séculaires abattus, des châteaux historiques livrés au pillage ; mais ici !... Le vieux

monde allait toujours son petit bonhomme de chemin, les boutiques, les hôtels et les théâtres restaient ce qu'ils avaient toujours été. De toute éternité, semblait-il, on verrait suspendus aux vitrines des bazars ces tristes tricots Jaeger, les œuvres de Tchekov chez le libraire de la Moïka, et les poissons dorés dans l'aquarium près d'Elisséieff. Tant que ces choses subsisteraient, je ne pourrais croire au drame.

Et le fait est que nous n'y croyions pas. Les pieds dans la neige, c'était avec un intérêt amusé que nous nous penchions par dessus la balustrade du balcon, pour voir défiler les autos blindées où les soldats s'empilaient littéralement, entassés les uns sur les autres, agenouillés, assis, debout, leurs fusils braqués dans toutes les directions, si bien que les autos ressemblaient à de monstrueux porcs-épics. Des lambeaux d'étoffe rouge étaient attachés aux canons des fusils et une des voitures exhibait triomphalement un immense drapeau rouge qui flottait très haut avec une singulière arrogance. De chaque côté des autos, une cohue d'hommes, de femmes et d'enfants encombrait la chaussée, sans ordre, sans discipline. Cela hurlait : « Par la Fontanka. — Non, à la Douma. — A la Nevski. — Non, non, Tovaritch, à la gare Nicolas ! » C'était une telle racaille que mon premier sentiment fut pour la prendre en pitié. Voilà donc où aboutissaient l'éloquence d'un Boris Grogoff, les criminels projets d'un Rat, voilà quel était le digne couronnement de ces folles imaginations. J'évoquais le Cosaque, la statue d'ébène du dimanche soir ; dix de ces hommes, pensais-je, suffiraient à disperser cette populace. J'avais envie de me baisser vers ces gens, de leur crier : « Vite ! rentrez chez vous. Ils vont arriver et vous serez pris. » Peut-être, après tout, y avait-il une sorte de discipline qui m'échappait. Une discussion animée se poursuivait sous nos fenêtres. Toutes les autos s'étaient groupées et les cris, les huées, les piailleries faisaient comme le ramage d'une volière de perroquets.

— Et moi, monsieur Burrows, dit l'une des dactylos, comment vais-je rentrer chez moi ? Nous habitons de l'autre côté de la rivière. Croyez-vous que les ponts seront levés ? Ma mère va être terriblement inquiète.

— Ne craignez rien, encouragea Burrows, attendez que la foule soit écoulée. Tout doit être calme de l'autre côté de la rivière.

Il parlait encore, qu'on entendit un ordre donné par un des hommes dans la rue ; d'autres crièrent une réponse et les chars blindés se remirent en marche.

— Je crois que cela s'adressait à nous, dit Bohun, j'ai cru saisir quelque chose comme « Otez-vous de là ».

— Allons donc, répliqua Burrows, ils sont bien trop occupés de leurs propres affaires.

Ce fut alors la minute critique. Il se fit un brusque silence. Une voix sèche retentit et une seconde plus tard je sentis à mon oreille, plus que je ne l'entendis, un bourdonnement comme d'un vol d'abeilles. Je compris qu'une balle avait frappé la brique derrière moi.

Cette balle me précipita dans la Révolution.

VI

Nous sommes tous rassemblés dans le bureau. J'entends quelqu'un chuchoter : « N'allumez pas, n'allumez pas, on nous verrait. » La pâleur de nos visages se discerne vaguement dans la pénombre. Je perçois la respiration convulsive de la dactylo, que guette la crise de nerfs.

— Allons dans la chambre sur la cour, dit Burrows, nous pourrons faire de la lumière.

Là, nous nous mettons à discuter la situation.

— C'est sérieux, dit Burrows, sa bonne face rouge perplexe et tendue, qui l'aurait cru ?

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la petite dactylo. Et ma mère !... Qu'est-ce que je vais faire ? Elle entendra les coups de feu et me croira morte. Jamais je ne pourrai passer.

— Vous feriez mieux de rester avec moi cette nuit, mademoiselle Perodonov, dit sa camarade. J'habite tout à côté dans Gagarinski.

— Vous n'avez qu'à téléphoner à votre mère, mademoiselle Perodonov, appuie Burrows, rien n'est plus facile.

C'est alors que Bohun me prend à part :

— Je suis inquiet : Véra et Nina devaient aller au thé de l'Astoria cet après-midi avec Sémyonof. Cela chauffera par là, si ce mouvement s'étend, et je n'ai guère confiance en Sémyonof. Voulez-vous que nous y allions ?

Un mot à Burrows, nos shubas enfilées et nous dégringo-

lons l'escalier. A chaque palier se montrent des visages anxieux. Un gros juif obèse sort d'un appartement.

— Messieurs, qu'est-ce que cela signifie?

— C'est une émeute, dit Bohun.

— Est-ce qu'on tire?

— Oui.

— Et moi qui demeure de l'autre côté de Vassili Ostrov! Que me conseillez-vous, Gaspoda? Croyez-vous que les ponts soient levés?

— C'est probable : à votre place, je resterais ici.

— Et on tire? répète-t-il.

— On tire.

— Messieurs, messieurs, attendez une minute, peut-être qu'ensemble nous trouverons... Je suis seul ici... avec une dame... c'est bien malheureux...

Mais nous n'avons pas de temps à perdre. La porte franchie, nous nous glissons dans la foule et, comme il arrive, aussitôt, son âme devient la nôtre. Elle est si débonnaire, cette foule, puérile et sans défense ! Il s'y trouve, comme je l'ai dit, nombre de femmes et d'enfants et les quelques civils qui portent des armes paraissent incapables de s'en servir. J'en vois un, un gamin, qui tient son fusil à l'envers. Personne ne fait attention à nous. La haine de classes n'est pas encore éveillée et je n'entends d'invectives que contre Protopopoff et la police.

Dans la rue, derrière la Fontanka, je suis témoin d'un spectacle extraordinaire. Un grand feu de joie brûle au milieu de la chaussée. Les flammes, s'élançant à l'envi vers le ciel, semblent y chercher les étoiles qui retombent en pluie d'étincelles et la neige illuminée renvoie son blanc rayonnement jusque par-dessus les toits des maisons. Devant le feu, un soldat à cheval harangue un groupe de femmes et de jeunes gens. Son fusil est décoré d'un chiffon rouge.

Je ne distingue pas son visage, mais je vois remuer ses bras, et sa silhouette, exagérée par les reflets du brasier, projette sur la neige une ombre difforme. A part ce groupe, la rue paraît déserte, quoique de tous côtés se fassent entendre des appels lointains et le clap, clap, clap, monotone d'une mitrailleuse.

Les paroles du cavalier arrivent jusqu'à moi :

« Tovaritchi, l'heure est venue. Pour la cause sacrée de

la liberté, n'hésitez pas. Ce que nos frères ont fait aux jours fameux de la Révolution française, nous devons l'accomplir à notre tour. L'armée vient à nous, les Préobrajenski sont avec nous; ils ont arrêté et désarmé leurs officiers. Il faut en finir avec Protopopoff, en finir avec la tyrannie, et nous créer une loi de justice. Tovaritchi, jamais vous ne retrouverez pareille occasion. Mais vous serez poursuivis de remords éternels si vous ne faites pas votre devoir maintenant, dans cette lutte pour la liberté. »

Il continue sur ce ton. Les flammes qui dansent derrière l'orateur improvisé, lui prêtent une grandeur de légende et tout le tableau se détache, romantique et irréel, comme une peinture éclatante sur un écran.

Nous gagnons à la hâte la Nevski presque déserte. Nous voilà au coin de la Moïka. Rien d'anormal. Deux femmes et un homme causent ensemble sur le pont. Une des femmes se détache du groupe et vient à nous.

— Ne descendez pas la Morskaïa, dit-elle très bas, comme si elle craignait d'être entendue : on se bat à la Centrale des téléphones.

Le fait est que j'entends de nouveau le claquement d'une mitrailleuse, tout proche maintenant : déjà nous voilà familiarisés avec lui !

Comme le vol d'une balle a suffi pour transformer la ville ! Hier, toutes ces rues étaient accueillantes; on s'y sentait en sécurité; aujourd'hui, ce ne sont plus des rues mais de louches impasses, où les arbres ont des airs étranges, où les portes, les fenêtres sont barricadées sous la lueur trouble d'une lune grimaçante et d'étoiles mauvaises, tandis que la neige n'est là que pour étouffer les pas. On croirait parcourir en rêve une ville investie. Mais je me sens secoué d'un frisson, lorsque, le compagnon des deux femmes s'étant retourné, je reconnais, — ou crois reconnaître en lui, — le même paysan barbu et pensif que j'ai rencontré au bord du fleuve, qu'Henry a vu dans la cathédrale, et qui nous apparaît chaque fois comme un symbole, un message ou une menace.

A peine nous sommes-nous engagés dans la Moïka, mon compagnon me saisit le bras :

— Regardez !

Au pied d'un mur, devant nous, deux femmes sont blotties,

une, sur les genoux, la tête pressée contre les flancs de l'autre qui se dresse, les bras étendus comme une crucifiée, fixant des yeux exorbités sur le canal. Près d'un petit kiosque un homme est gisant sur la face ; son chapeau melon a roulé vers le kiosque ; ses bras étalés répètent le geste de la femme, dont il paraît être l'ombre baroque. Une main manque : à la place, une flaque de sang. L'autre main, grande ouverte, se détache, jaune, sur la neige.

Au moment où nous nous approchons, une balle partie de la Morskaïa frappe le kiosque.

L'une des femmes gémit :

— Ils ont tué mon mari. Mon mari n'avait rien fait, et ils l'ont tué !

L'autre femme, toujours à genoux, ne cesse pas de pleurer.

— Il faut ôter cet homme de là, dit Bohun. Peut-être vit-il encore.

Nous nous approchons, et soudain je deviens la proie d'une hallucination : je me suis penché et à mesure mon dos s'est élargi démesurément jusqu'à couvrir la ville entière de Pétrograd, tandis que mes pieds ratatinés devenaient de minuscules grenouilles.

Cependant nous faisons effort pour tirer le corps. La tête roule sur les épaules, et, retournée, nous montre le visage, la bouche remplie de neige. Ma main s'agrippe à la hanche, que je sens froide et dure sous le drap du vêtement. La tête roule, le corps rebondit de façon grotesque. Enfin, le voilà le long de la muraille, près des deux femmes, et le sang, qui jaillit, met sa tache rouge à leurs pieds.

— Maintenant, déclare Bohun, il n'y a plus qu'à prendre nos jambes à nos cous.

C'est ce dont je suis bien incapable. Je m'appuie au mur ; la mare de sang restée près du kiosque, à l'endroit où l'homme est tombé, m'hypnotise. Je ne suis plus moi-même. Je ne suis plus John Durward ; un autre a pris sa place, un étranger, avec un cœur que je ne reconnais pas, la gorge sèche, des membres rabougris, un nez énorme. Cet inconnu a usurpé mes vêtements et il refuse de bouger. Il se tient collé au mur et ne veut pas m'obéir.

Bohun me regarde, étonné.

— Voyons, Durward, venez donc. Il faut gagner l'Astoria.

Mais je me moque de l'Astoria. Je devrais me représenter Véra et Nina qui attendent, et me hâter. C'est ce que je ferais si j'étais moi-même ; mais un autre est là, pour qui il n'existe ni Véra ni Nina. C'est ce que je ne puis expliquer à Bohun. Son regard fixé sur moi me remplit de confusion. Je balbutie :

— Je ne peux pas... Allez sans moi.

Je voudrais lui faire comprendre qu'il m'est impossible de supporter de nouveau l'effroyable expansion de mon dos et la métamorphose de mes membres inférieurs. Il me dit :

— Comme vous voudrez. Je ne vous quitterai pas.

L'idée qu'il sera en danger à cause de moi, entre heureusement dans mon cerveau. C'est le choc qu'il fallait. Du coup, je rentre dans mes vêtements, je chasse l'imposteur qui s'évanouit comme un fantôme.

« Allons! » dis-je, et je prends ma course. Mais pas une balle ne siffle à nos oreilles. J'ai honte de courir ; nous prenons une allure plus raisonnable pour achever de franchir le terrain découvert. Le reste du trajet ne m'a laissé aucun souvenir. Nous avons dû suivre le canal en longeant les murs et traverser le square Saint-Isaac. Je nous retrouve ensuite dans le hall de l'Astoria où nous reprenons haleine. Les premières personnes que j'aperçois, sont Véra et Nina qui nous attendent, au pied de l'escalier.

Devant elles, une foule bigarrée d'officiers parlent tous à la fois en gesticulant. Sémyonof est là. Calé sur ses jambes massives, il caresse sa barbe.

Dès qu'elle nous a reconnus, Nina nous questionne :

— Que se passe-t-il ? Nous n'avons rien pu savoir. Il était quatre heures, nous commencions à prendre le thé, lorsqu'ils ont tous fondu sur l'hôtel en criant qu'on assassinait les officiers, que Protopopoff était tué... et...

— C'est la vérité, confirme un jeune officier avec animation. Je le sais par un ami qui passait juste au moment où on lui transperçait le ventre. On l'a traîné hors de chez lui et frappé en plein corps.

— Le tsar a été fusillé, annonce un autre, un gros homme rubicond, au pantalon d'un rouge éclatant ; Rodziansko est le chef du nouveau gouvernement.

De tous côtés, j'entends les mots de « peuple », « Rodziansko »,

« Protopopoff », « liberté », et la voix de l'officier qui recommence : « On lui a percé le ventre, mon ami l'a vu, comme il passait devant sa maison. »

Cependant, je me suis aperçu que Lawrence est debout près de Véra. De l'escalier, Sémyonof les observe.

Tout à coup, je vois que Véra me cherche :

— Ivan Andréiévitch, voulez-vous me rendre un service? Retenez Alexis Pétrovitch. M. Lawrence et M. Bohun nous reconduiront : et je ne veux pas qu'il vienne avec nous. Priez-le d'attendre. Dites que vous avez à lui parler.

Je vais à lui :

— Sémyonof, je voudrais vous dire un mot.

— A vos ordres.

Son sourire m'irrite, on croirait qu'il lit dans ma pensée. Nous montons l'escalier obscur. Nous nous arrêtons au premier étage, sous la lampe électrique. Il y a là un palmier poussiéreux, flanqué de deux fauteuils. Nous nous asseyons.

— Avouez que vous n'avez rien à me dire, commence Sémyonof. Vous ne m'avez proposé cet entretien que pour faire plaisir à Véra. C'était d'ailleurs bien inutile, car je n'avais nulle intention de les accompagner. Je tiens, au contraire, à rester ici, pour observer à loisir ces sottes gens... Tout de même je vous écoute, monsieur le philosophe optimiste.

Je retrouve le Sémyonof d'autrefois. Assis lourdement dans ce fauteuil, dont l'osier gémit, prêt à se rompre sous la pression de ses cuisses trapues, son épaisse barbe carrée plus rude et touffue que jamais, ses lèvres d'un rouge plus violent, il a repris toute son assurance. Il continue :

— Vous vouliez me parler de la famille Markovitch?... Il y a désormais des sujets plus palpitants, Durward. J'ai toujours dit qu'il vous manquait deux qualités essentielles, le sens de l'humour et le sens des proportions. Et vous voulez connaître la Russie, quand ces deux admirables dons vous font défaut!... Mais laissons les personnalités... Il y a ici mieux à faire... Car c'est bien la révolution... Combien je me réjouis de voir culbuter les imbéciles qui nous gouvernaient, et, après eux, les autres imbéciles qui les culbuteront, dégringoler à leur tour. Car, je vous le prédis, les mois qui vont venir verront une accumulation de lâcheté, d'égoïsme, de bassesse et d'ignorance, telle que le monde n'en a jamais connu, et tout cela au nom

de la liberté. Écoutez-les, là en bas. Ils en ont déjà plein la bouche de leur liberté.

— Vous êtes toujours le même, Sémyonof, vous ne voulez pas croire au bien. Si nous sommes à l'aube d'une révolution, et j'en doute encore, elle peut aboutir à la plus noble des libérations.

Je m'échauffe, mais il a gardé tout son sang-froid, et m'interrompant :

— On n'est pas plus gobeur. Noble! la race des hommes! Je vous dis, ô noble Ivan Andréiévitch, que la race humaine est pourrie ; elle est pétrie d'égoïsme, de vilenie et de vices ; elle est hypocrite au delà des bornes de l'hypocrisie et, de toutes les nations viles et lâches de cette terre, la nation russe est la plus vile et la plus lâche. Nos beaux discours qui vous font baver, vous autres Anglais, simples prétextes à fainéantise. Avant que l'année soit écoulée, vous m'en direz des nouvelles. Je méprise l'humanité d'un mépris que l'expérience de chaque jour justifie davantage. Une seule fois, une grande âme s'est rencontrée sur mon chemin, et peut-être, elle aussi, avec le temps, elle m'aurait déçu... Enfin l'heure a sonné, que j'attendais. Enfin, je vais voir le vrai visage de mon prochain, et peut-être même l'aiderai-je à détacher son masque. Notre digne Markovitch... par exemple...

— Eh bien! Markovitch ?

Il se lève en grimaçant un sourire, et, mettant sa main sur mon épaule :

— Il sera en proie aux furies.

Sur ces mots, il descend l'escalier ; il se retourne seulement pour me dire :

— Le plus drôle, Durward, c'est que vous m'êtes sympathique!

VII

Je ne sais pas comment je regagnai mon île ce soir-là. La nuit était horriblement froide et noire, la lune rouge avait disparu et l'aboiement d'une mitrailleuse me poursuivit jusque chez moi. Les nerfs à vif, épuisé par tant d'émotions, je croyais voir un fusil braqué dans chaque coin d'ombre. Je pensai défaillir lorsque, sur le pont, quelqu'un se campa devant moi

et me prit le bras. Je ne fus qu'à demi rassuré en reconnaissant le Rat. La lueur blafarde d'un reverbère lui prêtait des airs d'apparition. Et combien changé! Ce n'était pas seulement la surexcitation bien naturelle qu'on lisait sur son visage : une volonté, une résolution le possédait.

— Je t'ai attendu, barine, dit-il, de sa voix sourde et musicale.

— Que me veux-tu?

— Voici mon adresse; — et il me tendait un chiffon de papier sale; — cela peut servir.

— Pourquoi?

— Qui sait? Le tsar est parti et nous sommes tous des hommes libres.

J'eus l'impression brusque, qu'à ce moment il se sentait mon maître. Je le comprenais à l'accent de sa parole.

— Et que feras-tu de ta liberté? demandai-je.

Il poussa un soupir.

— J'aurai des devoirs, maintenant, dit-il. Le peuple va gouverner. Le peuple, c'est moi.

Après une pause, il reprit gravement :

— C'est pourquoi, barine, je te donne ce papier. J'ai de l'amitié pour toi. Je ne sais pas pourquoi, je me sens ton frère. On viendra peut-être piller ta maison. Montre-leur ce papier.

— Merci beaucoup, dis-je, je te suis bien reconnaissant. Mais, tu sais, je n'ai pas peur.

Toujours grave, il continua :

— Maintenant, il n'y aura plus ni tsar ni police; il n'y aura plus de guerres et tout le monde sera riche. — Il soupira de nouveau. — Et, avec tout cela, je ne sais pas si nous en serons plus heureux.

Il m'apparut soudain chétif, abandonné, pareil à un chien perdu. Je savais bien que, dans peu de temps, dès qu'il m'aurait quitté sans doute, il pillerait et assassinerait de plus belle. Mais, ce soir, nous étions seuls, tous deux, sur cette île, dans le silence universel, attendant les grandes choses qui se préparaient et je me sentis tout près de lui.

— Ne te fais pas casser la tête, Rat, dans une de tes expéditions, lui dis-je. La mort rôde partout à cette heure. Prends garde.

Il haussa les épaules :

— Il arrivera ce qui doit arriver : on n'y peut rien.

Et il rentra dans la nuit.

VIII

Nous voici arrivés à ce prestigieux mardi où, pour un temps trop court, il nous sembla que le soleil de la liberté se dégageait des nuages; ce jour unique où nous pûmes croire que nos espoirs, nos rêves, nos imaginations les plus folles étaient devenues des vérités raisonnables. Ce fameux mardi, n'importe lequel d'entre nous pourrait vous le raconter; Véra, Nina, Grogoff, Sémyonof, Lawrence, Bohun et moi-même, tous, à notre façon, nous avons été mêlés à l'événement et nous en avons subi les effets. Mais aucun de nous ne donnerait de cette journée une relation aussi complète, aussi personnelle et, en même temps aussi vraie que fut celle de Markovitch.

Dans le récit qu'il me fit, peu de temps avant la catastrophe qui devait nous accabler tous, on devinait le doute grandissant et l'horreur de la désillusion prochaine ; mais, à mesure qu'il me parlait, aux heures violettes de la nuit, tandis qu'il contemplait les rayons irisés qui se brisaient en mouvantes ondulations sur la mer, il retrouvait quelque chose de la magie de ce grand jour, il rebâtissait ce monde chimérique, si tôt évanoui comme une bulle au soleil.

Il était venu à moi, ce soir-là, dans une crise d'affolement, dont je dirai plus tard la raison et c'est en cherchant à le calmer que je lui avais rappelé cet instant où le royaume d'Utopie avait reparu sur la terre.

— Ce monde nouveau a réellement existé, lui dis-je, il ne peut être entièrement détruit. Nous le reverrons. Il faut le croire.

Il secoua la tête.

— Même s'il reparaît, il me sera fermé à moi. Je veux vous dire, Ivan Andréiévitch, ce que fut ce jour et pourquoi, à l'heure présente, je suis si cruellement déçu d'avoir cru à ses promesses. Vous savez qu'à ce moment-là, je me tourmentais beaucoup au sujet de Véra et, parce que je ne pensais qu'à Véra, la Révolution, qui fut, je suppose, une surprise pour tout le monde, me frappa comme un coup de tonnerre. Ç'a toujours été mon malheur, Ivan Andréiévitch, de ne pouvoir

m'occuper que d'une chose à la fois et, dans ma vie, par malheur, il y a toujours eu, en même temps, plusieurs choses dont j'aurais dû m'occuper...

« Tout le lundi, j'étais resté dans mon atelier, à travailler et penser à Véra. Je voulais lui parler, je voulais savoir la vérité. Je me disais que, si elle er aimait un autre, je m'en irais, et, l'instant d'après, j'aurais voulu provoquer mon rival... comme si je n'étais pas un plaisant personnage pour provoquer n'importe qui! Ils rentrèrent tous très tard dans l'après-midi. Ils avaient été à l'Astoria : la ville entière était en ébullition, disaient-ils. Mais, même alors, je ne pensais qu'à Véra. Le mardi, je me suis levé de bonne heure et j'ai été retrouver mon établi.

« Tout à coup l'idée me vint de descendre dans la rue. Des gens se pressaient sur la chaussée, rien que de pauvres gens, et tous l'air si heureux! Cela me fit plaisir de les voir. Je sais bien que je ne suis qu'une bête et que le monde ne peut pas être tel que je le rêve. Mais c'est ainsi que je m'étais toujours figuré qu'il devrait être : les rues pleines de pauvres gens, libres et heureux. Et voilà que je les avais devant moi tels que je les avais imaginés ! La neige craquait sous leurs pas, le soleil brillait, l'air était si calme que le bruit des conversations montait, montait jusqu'au ciel comme un chant. Autant qu'heureux, ils étaient étonnés ; ils ne savaient quoi faire, où aller; ils étaient comme des oiseaux captifs dont on vient d'ouvrir la cage. C'est le premier effet de la liberté. On perd le souffle, on court, de çi, de là, au hasard. Pas de trams, pas de gendarmes, pas de voitures remplies d'orgueilleux qui vous insultent... Oh! Ivan Andréiévitch, je ne les blâme pas; moi aussi je serais orgueilleux si j'avais de l'argent, un valet pour m'habiller, et tous les jours, bonne chère... Non, je ne les blâme pas, mais enfin de ces insolents il n'y en avait plus. Alors, moi, je pleurais, sans savoir pourquoi, simplement parce qu'une foule de pauvres gens s'en allaient, causant librement, comme il leur plaisait, sous le ciel ensoleillé.

« Sur les murs étaient affichées les proclamations du nouveau gouvernement : Milioukoff, Rodziansko et les autres prenaient la direction des affaires, à titre provisoire, afin de maintenir l'ordre et la discipline.... Mais pourquoi parler de discipline? Cela me semblait bien superflu. Si des mendiants s'étaient trouvés là, sur le passage de cette foule, elle se serait dépouillée

de tout pour eux, et elle leur aurait donné jusqu'à ses vêtements.

« Je m'arrêtai devant une des proclamations et je la lus à haute voix ; les gens répétaient les noms, mais sans y prêter attention.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit quelqu'un ; il y aura du pain pour tout le monde maintenant : il n'y a que cela qui compte.

« Et en effet, qu'importaient les noms, à cette heure ? Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles, Ivan Andréiévitch. Cela ressemblait trop au paradis et j'avais été si souvent déçu !... Des autos blindées, chargées de soldats, descendaient furieusement la rue. Les soldats tenaient leurs fusils braqués, mais la foule les acclamait, criant et gesticulant. Et moi aussi, je criais. Mon visage était baigné de larmes. J'aurais voulu étreindre le soleil et la neige et tous ces hommes. J'aurais voulu que rien de ce qui était maintenant, ne changeât plus jamais, et que l'univers entier fût témoin que la vie peut être innocente et bonne.

« De tous côtés, on demandait ce qui s'était passé. Personne ne le savait, mais personne ne s'en souciait. Debout, près d'une des affiches, un soldat vociférait :

— Tovaritchi, ce qu'il nous faut, c'est une splendide république et un bon tsar pour la gouverner !

« Et tous, d'applaudir avec des rires et des chants.

« Je pris une des ruelles qui mènent à la Fontanka, et j'assistai au déménagement d'un des postes de police. C'était drôle, mais drôle ! J'en ris encore. Lingerie, chapeaux de femmes, chaises, livres, tableaux, on envoyait tout par les fenêtres et les rapports de police, les paperasses jaunes, blanches, roses, voltigeaient dans la lumière comme des papillons. La foule était parfaitement paisible, inoffensive et de si bonne humeur ! N'est-ce pas admirable ? Quand on songe que, pendant des mois et des mois, ces gens avaient souffert de la faim, attendant parfois, pour un morceau de pain, des nuits entières sur le trottoir et, maintenant qu'ils étaient les maîtres, qu'il n'y avait plus de policiers, que les derniers qui restaient se cachaient pour sauver leur peau, ils ne touchaient à rien, ils ne faisaient de tort à personne ! On a dit que c'était de la torpeur, de l'apathie. Je vous dis, moi, Ivan Andréiévitch, que c'était bien autre chose. Pour une heure, heure unique, l'âme délivrée avait surgi des eaux profondes : elle a respiré à la clarté du soleil et elle a vu que tout était bien... Oh ! pourquoi

ce jour ne peut-il revenir? Pourquoi ne peut-il revenir? »

Il s'interrompit, et fixa sur moi des yeux d'enfant effaré, les sourcils froncés, les mains battant l'air. Je n'eus garde de rien dire; je ne voulais pas rompre l'enchantement.

« Je ne pouvais rester là tout le jour. J'eus l'idée de me rendre à la Douma. Je me laissai porter par la foule. Pareille à un grand fleuve inconscient qui suit son cours, elle était coupée seulement, de temps à autre, par les automobiles militaires. Les soldats poussaient des acclamations en brandissant leurs armes et nous répondions par des hourras. En moi, l'allégresse grandissait. C'était en vain que j'essayais de la repousser, de me dire qu'une fois encore je serais dupe, je ne pouvais contetenir ma joie. Elle était la plus forte!...

« Il était plus de midi lorsque j'arrivai. Vous avez pu voir vous-même, Ivan Andréiévitch, la foule qui, toute cette semaine, s'est pressée devant la Douma, véritable mer humaine où les navires étaient figurés par les affûts des canons et les monstres marins par les camions hérissés de baïonnettes. Et quelle tour de Babel! Tout le monde parlait à la fois et personne n'écoutait personne.

« Je ne sais pas encore comment j'arrivai à me faufiler dans la cour; à la fin cependant, je me trouvai à l'intérieur, à moitié étouffé par une horde de soldats et d'étudiants. Il régnait un calme relatif. Lorsque les portes s'ouvraient, un remous se produisait dans la foule. Plusieurs fois, je vis arriver des gardes armés amenant quelque misérable *gorodovoi*, hâve et sale, qu'ils avaient fait prisonnier... Après un de ces convois, la porte resta ouverte un instant, et j'en profitai pour me glisser derrière les gardes. Cette fois, j'étais bien au cœur même de la Révolution, mais je n'y pouvais croire encore, Ivan Andréiévitch, je ne pouvais croire que tout cela ne fût pas une illusion, une apparence, un rêve...

« La salle circulaire était encombrée de mitrailleuses, de sacs de farine, de provisions de toute espèce. Autour des mitrailleuses, le sol était jonché de bouts de cigarettes, de boîtes de conserves vides, de vieux papiers, de cartons, de sacs, de tessons de bouteilles. Ce désordre, cette malpropreté m'impressionnèrent péniblement. Je me souviens que, devant ce gâchis, pour la première fois, le doute entra dans mon cœur; non pas encore un doute, mais une vague inquiétude...

« Dans la salle Catherine, où je risquai un coup d'œil, une masse compacte s'agitait, bruissait comme une énorme fourmilière. Cependant, beaucoup de gens étaient passés dans le hall extérieur. On grimpait sur les chaises, les caisses, les balustrades; de tous côtés, surgissaient les orateurs, braillant, hurlant, sacrant; il y en avait dont les joues étaient couvertes de larmes; certains marmottaient tout bas comme pour eux seuls... Et sans cesse, c'étaient de nouvelles fournées de grands enfants étourdis, qui arrivaient en se bousculant, riant, chantant. Ils avaient attaché des chiffons rouges aux canons de leurs fusils et se pressaient en rangs de plus en plus serrés autour des discoureurs, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, se poussant avec rudesse et gaieté comme de jeunes chiens.

« Partout se formaient des comités, — vous savez : comité pour le droit social, pour une juste paix, pour le suffrage des femmes, pour l'indépendance de la Finlande, pour la littérature et les arts, pour l'amélioration du sort des prostituées, pour l'éducation, pour le partage équitable des terres. — Je m'étais réfugié dans un coin, et, d'instant en instant, à mesure que la salle se remplissait de soldats, le vacarme augmentait, la poussière s'élevait en nuages épais. Les hommes, munis de leurs bouilloires, s'accroupissaient çà et là pour faire leur thé. De temps à autre, un groupe se frayait un chemin dans la foule, des soldats excités entraînaient un policier livide. Je vis ainsi un vieillard qui trébuchait, enfoui jusqu'aux oreilles dans sa shuba, des yeux fixes de somnambule; c'était Sturmer qu'on amenait pour être jugé. Un autre si terrifié qu'il ne pouvait avancer, mais se laissait pousser à coups de crosse : c'était Pitirim...

« Et les clameurs s'enflaient comme une marée montante. Rodziansko parut et commença : « Tovaritchi, tovaritchi... » Mais ses paroles se perdirent dans le bruit : et il rentra dans la salle Catherine. Les socialistes étaient les maîtres : ils étaient si nombreux, et ils avaient de si bonnes voix! Ils criaient :

— La terre pour tous!

— Et la paix, et du pain, hourra! reprenaient les soldats.

« Tout le monde criait : je me mis à crier comme les autres sans savoir pourquoi. Un soldat crasseux me prit par le cou et m'embrassa. « La terre pour tous, clama-t-il; veux-tu du thé, tovaritch? » et je partageai son thé.

A ce moment, dans la poussière et le bruit, je vis Boris

Grogoff. Ce fut un brusque rappel. Jusqu'alors, j'avais entièrement dissocié ma vie privée de ce qui se passait sous mes yeux ; j'avais même, durant ces quelques heures, oublié Véra. Et voilà que l'apparition inattendue de Boris me faisait souvenir que nous ne pouvons laisser de côté notre vie privée : c'est une cité secrète, — la Cité secrète où nous devons vivre toujours, et dont nous ne franchissons jamais les portes, quels que soient les événements qui nous appellent au dehors.

Ce Grogoff! Quelle transformation ! Vous savez, Ivan Andréiévitch, que je l'avais toujours regardé de haut. Je ne voyais en lui qu'un gamin ayant les opinions mal digérées de son âge. Mais maintenant! Il était devenu un homme. Il avait rejeté toute timidité. Debout sur un banc au milieu d'une foule de soldats, je pus constater l'action qu'il exerçait. Je ne saisissais pas ses paroles, mais à travers la poussière et la chaleur, il me semblait le voir grandir, démesurément grandir, au point de faire disparaître tous les autres. Je pensai : « Il nous enlèvera Nina! » Réflexion saugrenue en un tel moment, dans un tel lieu. Pourtant, j'avais peine à croire que cette liberté nouvelle, cette nouvelle Russie pût être édifiée par des hommes pareils. Il agitait les bras, rejetait sa mèche en arrière, on l'acclamait, il était triomphant. Je l'entendais crier : « Le monde nouveau... La vie nouvelle !... » Il me faisait peur.

« Le soleil à son déclin inondait la salle de ses dernières clartés. Au milieu de la poussière, les drapeaux rouges, les femmes, les soldats. Et ces cris! J'étouffais. J'étais à bout de forces. A grand peine, je m'ouvris un chemin dans la presse. Je trouvai la porte. Un instant, je regardai derrière moi cette mer humaine éclairée par les derniers rayons du couchant, puis, jouant des coudes, jeté, me semblait-il, de l'un à l'autre, je parvins au dehors... Une paix profonde, des feux allumés dans la cour, un ciel du bleu le plus tendre, quelques étoiles...

« Ainsi, tout ce que j'avais espéré de la guerre, la Révolution me l'apportait! J'avais tout perdu, et soudain la Révolution me rendait la Russie ! Je ne me souciais plus d'Alexis Petrovitch, de votre Anglais Lawrence, de la faillite de mes inventions. Comme aux premiers jours de la guerre, je n'avais plus que deux pensées, Véra et la Russie.

« Soir incomparable ! Avez-vous connu de ces instants, où les lieux familiers se parent soudain d'une beauté surnaturelle ?

Vous vous croyez transporté dans une contrée nouvelle, imprévue, mystérieuse. C'est que vous êtes amoureux, que vous avez eu un succès ou que vous avez mené à bien quelque difficile entreprise... Ainsi Pétrograd se montrait à moi cette nuit-là. J'errais dans une ville ignorée, magique, qui devait s'évanouir au matin. Je ne saurais dire où j'ai passé. J'ai dû marcher des lieues en compagnie d'une foule d'inconnus qui tous étaient mes frères. Je n'avais pas bu et cependant j'étais ivre, ivre de bonheur, Ivan Andréiévitch, et des promesses de l'heure.

« Nous allions ainsi, chantant *la Marseillaise*. On tirait dans certaines rues, je crois ; j'entendais des tac tac de mitrailleuses ; je n'en avais cure : je riais. Ce ne sont pas les balles qui m'ont jamais fait peur : il y a de pires épouvantes... C'est égal, il était curieux de nous voir aller ainsi, comme si le danger n'existait pas, comme si le règne fût arrivé de la paix universelle. Il y avait des femmes avec nous, beaucoup de femmes et aussi des enfants. Je me rappelle qu'une partie du chemin, je portai un enfant endormi dans mes bras. Me voyez-vous maintenant, moi, porter un bébé le long de la Nevski ? Mais alors cela semblait tout naturel...

« De toute la nuit un de mes compagnons ne me quitta pas : c'était un paysan de carrure solide, longue barbe noire, proprement vêtu d'une blouse d'ouvrier et de pantalons noirs. A un moment, je sentis l'odeur de la mer, et la fraîcheur du vent. Nous étions sur les bords de la Néva. Le fleuve se taisait dans sa prison de glace. Sur cette blancheur confuse, les carènes des navires reposaient comme des animaux endormis. La voûte du ciel, avec ses myriades d'étoiles, apparaissait infinie.

« Mon compagnon m'embrassa ; puis, il disparut. Je restai seul, si heureux, si assuré de la paix du monde, que j'élevai mon âme à Dieu et je lui adressai une prière de gratitude. Cela ne m'était pas arrivé depuis des années. Puis, la tête dans mes mains, mon regard posé sur les mâts des navires, derrière moi la présence de Pétrograd, lumineuse cité de Dieu, je fondis en larmes, larmes de joie et d'humble reconnaissance...

H. WALPOLE.

(Traduit de l'anglais par Mlle Henstch et Mme J. Muller Bergalonne.)

(La quatrième partie au prochain numéro.)

POÉSIES

L'ENVOLÉE

Dans l'or clair du soleil et dans l'argent des brumes,
Sur le mystère et le silence suspendus,
Par l'aube révélés, par l'ombre défendus,
Les oiselets, blottis dans la tiédeur des plumes,
Voyaient déjà flotter autour des frondaisons
L'âme chantante des saisons,
Les envolements des clairières ;
Et, buvant aux rayons qui fermaient leurs paupières,
Ils savouraient déjà la volupté
D'être un rythme vivant au-dessus de l'été,
Un appel de l'immensité,
Un cri de la ferveur première,
Et de mêler leur voix, leur haleine et leurs yeux
A tous les vols harmonieux
Extasiés dans la lumière.

Nés d'un ravissement dans le champ des essors,
Et riches de leur nid de mousse sur l'abîme,
Ils s'enivraient d'air pur, de parfums et d'accords
Dans l'austérité de leur cime ;
Et par le soir paisible, et par l'ardent matin
Balançant leur rêve au chêne hautain,
Leur gazouillis à la feuillée,
Dans la ferveur de leur destin
Et dans l'attente émerveillée

De l'heure où jaillirait l'élan,
Où l'hymne fuserait que leur âme recèle,
Frêles et dérobés sur leur rameau tremblant,
Ils sentaient s'élargir et saigner à leur flanc
La palpitation de l'aile !

Et les voilà qui vont s'échapper à leur tour
De tes bras fraternels, berceur de chansons brèves,
Grand arbre qui nourris, comme un fruit de tes sèves,
L'éternité du vol dans la splendeur du jour.
Et les voilà soudain qui réveillent les sentes
Qui dressent leurs émois sur le bord de leur nid,
Déployant et mêlant leurs ailes frémissantes
Et lourdes déjà d'infini.

La mère, haletant, sur leur trouble voltige :
« Attendez, attendez, ne livrez pas encor
Aux caprices des vents, aux pièges du vertige,
Votre hâte et votre transport.
Le geste est vain de s'élancer dans un ciel vide
Et d'offrir, sans beauté, sa jeunesse à la mort.
Mais il est plus d'un but pour le vol intrépide,
Et c'est le but qui fait la gloire de l'essor !

Puisque vous renoncez aux grâces coutumières
Du bocage où chantent les fleurs et l'arbrisseau,
Au rire odorant des bruyères,
Aux coupes fraîches du ruisseau ;
Puisque vous préférez à la douceur des lignes,
A la paix de la terre, à la brise des prés,
Aux trésors prodigués des vergers et des vignes,
Aux gîtes accueillants comme aux grains assurés,
L'angoisse de la voûte immense où rien ne passe
Qui ne soit éternellement,
Et la volonté d'être un frisson dans l'espace,
Une âme dans le firmament,

L'orgueil d'être la voile offerte à la tempête,
Qui chante et fait chanter le ciel en naviguant,
De heurter au soleil l'audace de sa tête
Et de frôler de l'aile l'ouragan ;
L'ivresse de monter, à son heure, à sa guise,
De tracer dans l'azur son sillon comme un soc
Et d'exalter son chant, avec cette hantise
D'être un jour la lyre qui brise
Son dernier accent sur le roc...

Alors fixez vos yeux où l'Orient se dore,
Où la clarté déjà verse son flot vermeil.
Allez, ne craignez point les flèches de l'aurore,
Portez vos cris dans le soleil !
Car maudite soit l'aile attachée à la terre,
Prisonnière de l'ombre et promise au réseau :
C'est dans l'intensité de la libre lumière
Que doit s'épanouir l'oiseau ! »

***

C'est dans le vaste espoir et vers le plus beau rêve,
En l'orgueil de l'effort enthousiaste et prompt,
A l'heure éblouissante où l'aurore se lève,
Où s'entr'ouvrent les cœurs qui demain fleuriront,
Que l'enfant doit porter l'aile qui le soulève,
Dresser son ardeur et son front.
Car si la vanité sourit aux multitudes,
Si la fortune aspire à l'abri du clocher,
Il n'est de grandeur qu'en les altitudes
Où l'aile a touché !

Aimez et louez l'homme de Virgile
Dont la silhouette humble se profile
Au seuil fastueux des plaines en fleurs.
Mêlez votre silence à la clameur des villes,
Bercez d'un bras puissant les terrestres douleurs ;
Mais, arrachant votre âme aux étreintes débiles,

Montez, donnez de l'aile, enfants, vers les hauteurs!
Survolez l'horizon où les yeux se confondent,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux ;
Et face à ceux qui plient, et face à ceux qui frondent,
Sachez dire : « Je veux!
Je veux être la voix qui séduit et qui fonde,
Je veux être un envolement du cœur humain
Et brûler au soleil la vigueur de ma main
Et jeter un rayon sur la plainte du monde. »
Le rêve est merveilleux qui nous ouvre l'azur,
Car si la nuit y point et si l'orage y gronde,
Le souffle qui nous porte est si large et si pur
Et notre soif est si profonde
Que l'air et la lumière enflamment notre sang
Et qu'on sent,
Parmi l'hosanna planant dans les nues,
Son corps tendre à l'éternité
Toutes ses fibres éperdues,
Et l'essor de son âme emplir l'immensité,

Comme deux ailes étendues!

Ernest Prévost.

REVUE LITTÉRAIRE

ANATOLE FRANCE

Après Loti, Barrès; et puis, Anatole France : l'année est dure aux lettres françaises. Tous trois étaient grands et aimables, très divers ; et leur diversité montrait comme le génie de notre littérature accueille les différences les plus vives, les contrariétés même, dans son ampleur et son opulente richesse. Ils n'étaient pas d'accord sur tous les points : Barrès et France, aux deux extrémités de la nouvelle inquiétude, nous recommandaient, l'un, l'évidente vérité de l'ordre, et l'autre, avec un attrayant désespoir, le désordre. Lequel des deux avait raison ? Barrès ! Et France eut, dans les derniers temps de sa vie, tort à un tel point, d'une manière si voyante, et quelquefois si offensante, qu'il fallait tout l'enchantement de sa personne et de son œuvre pour qu'on l'aimât, — et on l'aimait, — d'un cœur vaincu, l'esprit content.

Il est mort ; et le chagrin que sa mort nous laisse m'engagerait à négliger son erreur, s'il ne valait mieux, pour sa louange, noter qu'il est plus grand que son erreur et, malgré elle, fût-ce avec elle, force l'admiration de l'adversaire et l'amitié de l'ennemi. Adversaire, ennemi : ces mots ont, maintenant qu'il est mort, quelque chose d'affreux. Si je les emploie, quitte à les corriger de tendresse malheureuse, c'est afin de marquer le caractère assez tragique de sa mémoire qui pourtant nous est bien chère.

La dernière fois que je l'ai vu, il y a plusieurs mois, il avait toute sa gaieté à me parler de littérature et d'histoire, à me montrer des tableaux, des gravures et un torse grec, à me conter des anecdotes, à me citer des vers qu'il trouvait les plus beaux du monde. Il eut soudain toute sa tristesse à me crier :

— Je ne crois à rien !

Et, à part moi, je m'étonnais qu'il en eût tant de peine. Il reprit :

— A rien du tout, à rien !

Et, à part moi, je lui répliquais : si ! à bien des choses, qui ne sont pas indiscutables, ni seulement opportunes.

Peut-être l'aventure mentale et morale d'Anatole France, au bout du compte, se réduit-elle aux tribulations les plus ordinaires et aussi les plus rares de l'incertitude, qui serait l'état raisonnable et tout naturel de l'esprit humain, si l'esprit savait s'y accoutumer. Nous aimons le doute, et puis nous ne l'aimons plus ; alors nous devenons imprudents, comme les gens qui sont pris de vertige. Anatole France croyait qu'il ne croyait à rien, quand il affirmait et niait, lui sceptique, au rebours du simple bon sens. Qu'est-ce que j'appelle bon sens? Mais, dans l'incertitude, la probabilité la moins dangereuse. Il allait, lui, au péril, dans ce vertige.

— Tout ce qu'on voudra ! disait Barrès à M. Charles Maurras. Mais, d'abord, Anatole France a maintenu la langue française.

Et je me souviens d'un mot de Lemaitre à qui démentait Anatole France trop fort :

— Il ne faut pas médire de lui ; c'est offenser les muses !

Le voilà protégé par de justes paroles et par deux morts, lui qui aimait la justesse des mots et qui est mort.

J'ai relu, dans la deuxième série des *Contemporains*, le chapitre que Lemaitre consacrait à son ami, en 1885. Il y aura bientôt quarante ans ! Lemaitre avait à peine passé trente ans ; Anatole France, quarante. Anatole France était l'auteur des *Poèmes dorés*, des *Noces corinthiennes*, des *Désirs de Jean Servien*, de *Jocaste*, du *Crime de Sylvestre Bonnard* et du *Livre de mon ami*. Quarante ans ! et tout cela n'est-il pas d'hier? Non : ces quarante ans sont pleins d'histoire; les hommes qui les ont vécus en recevaient le contrecoup si violemment qu'ils ont changé plus d'une fois, — non d'opinion, ce n'est pas ce que je veux dire, mais de visage et d'âme, et comme on dit changer, — dans cette courte et longue durée. « Changeants, nous contemplons un monde qui change », écrivait Lemaitre. Il n'engageait pas l'avenir; mais, pour le moment, il raffolait d'Anatole France et rangeait ses livres parmi ceux qu'il voudrait le plus avoir faits.

Il y a, disait-il, à côté des hommes de génie, « des artistes qui sans eux n'existeraient pas, qui jouissent d'eux et en profitent, mais qui, beaucoup moins puissants, se trouvent être en somme plus intelligents que ces monstres divins, ont une science et une sagesse

plus complètes, une conception plus raffinée de l'art et de la vie ». Anatole France est l'un de ces artistes, et n'est donc pas un homme de génie; mais s'il fallait l'en consoler, voici comme s'y prend Jules Lemaitre : « Les hommes de génie ne sont jamais tout à fait conscients d'eux-mêmes et de leur œuvre; ils ont presque toujours des naïvetés, des ignorances, des ridicules; ils ont une facilité, une spontanéité grossière; ils ne savent pas tout ce qu'ils font, et ils ne le font pas exprès. » Je me demande s'il ne reste pas un peu de romantisme, dans cette idée de l'homme de génie ou monstre divin En 1885, le jeune Lemaitre s'amusait à n'être plus professeur, s'émancipait à méconnaître les classiques et, s'il « adorait » Racine, avouait que Corneille lui était « à peu près indifférent »; je me demande s'il n'aurait point, à son cher Racine, ôté le génie, comme une extravagance ou une monstruosité, pour mettre son cher Anatole France en excellente compagnie.

Monstres divins et analogues aux monstres de la Fable, ou à de grands mammouths, ichtyosaures, plésiosaures de l'ancienne géologie, les hommes de génie ne sont-ils pas un peu bêtes ou idiots à leur manière? Et, de toutes les vertus de l'esprit, celle que préfère Lemaitre est l'intelligence : il la trouve, dans Anatole France, la plus exquise et la plus savante qu'il y ait. Un homme de génie, avec « sa spontanéité » brutale, ne tient compte ni de ses devanciers, — il ne sait même pas s'il en a! — ni de ses contemporains et de vous qui le lisez; il vous contrarie et vous blesse. Il n'entre pas avec finesse et joliment, d'une façon discrète et attentive, dans cette causerie, et qui dure depuis des siècles, dans cette élégante causerie qu'est notre littérature, où les interlocuteurs sont les plus malins des hommes et les mieux informés de ce qu'on a dit avant eux et du point où l'on est venu. Mais écoutez Anatole France; et le lire, c'est l'écouter : « Je sens son œuvre toute pleine de tout ce qui l'a précédée... » Ce n'est pas un reproche : à son tour de parler, Anatole France ne feint pas d'ignorer le ton qu'a pris la causerie, de plus en plus abondante et belle, par les trouvailles et l'apport des poètes, des romanciers et des penseurs.

Jules Lemaitre, en 1885, appelle Anatole France « une des *résultantes* les plus riches de tout le travail intellectuel de ce siècle »; il ajoute : « les plus récentes curiosités et les sentiments les plus rares d'un âge de science et d'inquiète sympathie sont entrés dans la composition de son talent littéraire. » France est un grand lettré, France est un « mandarin excessivement savant et subtil ». Voilà

comme Jules Lemaitre le juge, comme il le loue et comme il l'aime.

Or, ces louanges, si précieuses et que méritait l'auteur des *Noces corinthiennes* et de *Sylvestre Bonnard*, ces louanges n'étaient pas des plus recherchées, en 1885. Ni, de nos jours, elles ne le sont! De nos jours, le génie est à la mode : il vous dispense d'avoir du talent. Mais, en 1885, après le romantisme et le naturalisme, les « écoles » se multipliaient, chacune s'efforçant d'affirmer sa désinvolture et sa vive originalité, chacune improvisant une littérature nouvelle et se croyant (avec bonne foi, terrible bonne foi de l'ignorance!) la littérature enfin créée. Survient une petite troupe de lettrés, parmi lesquels Jules Lemaitre, l'un d'eux, annonce Anatole France.

Il est poète et romancier. Ses *Noces corinthiennes* sont un « chef-d'œuvre trop peu connu » et d'une forme « digne d'André Chénier ». L'on voit, dans ce poème, alterner (comme dans *les Martyrs* de Chateaubriand) le chant de la muse païenne et le chant de la muse chrétienne. L'une célèbre la vie terrestre et divinise la nature, afin d'y embellir son plaisir ; l'autre célèbre « le Dieu triste à qui plaît la souffrance ». A laquelle donnez-vous la palme? L'humanité, un jour, eut à choisir et préféra le Dieu triste à la nature enjouée. C'est l'épisode principal de l'histoire. Et Lemaitre de conclure : « La curiosité des religions est, en ce siècle-ci, un de nos sentiments les plus distingués et les meilleurs; M. Anatole France ne pouvait manquer de l'éprouver. » Ces deux lignes sont bien étranges, à ne pas savoir si Lemaitre ne se moque pas d'Anatole France : il ne s'en moque pas; ou de lui-même : non plus! mais il écrit cela comme il le pense et, pour une fois, il écrit à la mode du jour et qui n'a point duré. Ces deux lignes sont au bout d'une page où il accorde aux religions, et notamment à « la religion de Jésus » toute l'indulgence possible et ne devine pas ce qu'il y a de vie continue et de querelle prête à sortir dans les croyances religieuses. Il leur sourit comme à des contes de nourrices. Anatole France les va traiter bien autrement et, faute de les adopter, les détestera.

S'il les déteste déjà, l'on ne s'en aperçoit pas encore. Et ne devançons pas les années. Le premier Anatole France apparaît l'aménité même, un poète en qui renaît Chénier, puis un romancier le plus intelligent de l'époque, si intelligent qu'il a peu d'imagination (car les grands imaginatifs, comme on les appelle, sont des gaillards que la méditation ne gêne pas), un romancier narquois et tendre, qui adoucit délicieusement l'ironie, jusqu'à en faire une sorte nouvelle de pitié, qui invente Sylvestre Bonnard, l'invente à sa

ressemblance et, par lui, veut qu'on sache que son incertitude est gracieuse et anodine.

Le premier Anatole France, tel que le voit Jules Lemaitre, — et Jules Lemaitre a de bons yeux, — est anodin. Avec cet Anatole France, il n'y a, pour ainsi parler, pas de danger. Il a tout lu, tout compris, tout examiné, tout jugé : il joue. Les problèmes qui, au cours des siècles, ont mis le feu aux quatre coins du monde, il les a regardés. Ce n'était pas un incendie, mais un feu d'artifice. Les chandelles, avant de tomber dans l'eau, s'y reflètent joliment.

Ce qu'il faut qu'on admire, dans Anatole France, et tout d'abord, c'est l'art d'un écrivain parfait. Jules Lemaitre compare Sylvestre Bonnard à l'un des vieillards d'Homère les plus habiles à ordonner les mots de leurs récits ; « et le souvenir d'Homère vient d'autant mieux ici que, par un mélange des plus savoureux, M. Anatole France, tout nourri de lettres grecques, se plait à imiter dans l'expression des sentiments les plus modernes l'élégance du verbe antique, et que le style de M. Bonnard rappelle tantôt l'*Odyssée* et tantôt les *Économiques* ou l'*Œdipe à Colone*. Ce sont bien les discours d'un Nestor qui, au lieu de trois pauvres petites générations, en aurait vu passer cent vingt... » Un peu plus loin : « M. Bonnard s'exprime dans la langue la plus pure, la mieux rythmée, la plus harmonieuse, dans une langue toute nourrie de grâce et de beauté grecque... » Est-ce tout dire? Lemaitre, quand il n'a pas tout dit du premier coup, revient à son idée, la cherche, l'approche et, s'il ne l'atteint pas, note ce qu'il en aperçoit : « Je ne sais pas d'écrivain en qui la réalité se reflète à travers une couche plus riche de science, de littérature, d'impressions et de méditations antérieures... Il est remarquable que cette intelligence si riche ne doive presque rien aux littératures du Nord; elle me paraît le produit extrême et très pur de la seule tradition grecque et latine. » C'est la vérité même; et j'y insiste. Vers la fin du siècle dernier, l'influence des littératures étrangères a été l'une des causes d'une corruption ou, si le mot déplaît, d'une moindre pureté que l'on vit dès lors dans la langue et l'esprit français. Nos écrivains qui n'étaient pas nourris, comme Anatole France, à notre véritable école, Athènes, puis Rome, puis le grand siècle, et puis Voltaire, lisaient (et y prenaient du mal) des romanciers de tous pays et traduits va comme je te pousse. L'esprit de chez nous et notre langue allaient à se perdre, quand parut Anatole France, tout français.

Passent quelques années; Anatole France publie *le Lys rouge*.

Nous l'avons lu et le lisons comme un chef-d'œuvre consacré. Pour savoir l'impression que fit à ses premiers lecteurs ce roman qu'ils n'attendaient pas, ne nous fions pas à nos souvenirs ; il nous faut donc un témoin, qui sera cette fois encore Jules Lemaître, sixième série des *Contemporains*. Lemaître ne dissimule pas, — il ne dissimulait jamais rien, — qu'il est un peu effaré. Il goûte « la grâce infinie de cette forme, presque unique dans notre littérature » ; et, « au travers des guirlandes de causeries et d'épisodes dont le livre est délicieusement fleuri », que découvre-t-il ? un drame, dont la violence, l'âpreté, la cruauté le surprennent. Un drame d'amour ; est-ce amour qu'on doit appeler cette aventure sensuelle ? Or, ce n'est pas le premier récit d'amour sensuel que lise Lemaître. Ce qui l'étonne est que l'héroïne se nomme la comtesse Martin-Bellème et soit une grande dame ; le premier amant, Robert Le Ménil, un homme du monde ; le second amant, Jacques Dechartre, un sculpteur mondain : « vous apprendriez sans nulle surprise que la femme s'appelle Titine, et l'un des hommes Bibi, et l'autre la Terreur des Ternes ! » Lemaître avait-il donc une si belle opinion des grandes dames et de leurs soupirants qu'il fût déconcerté de les voir émus d'amour sensuel ? Principalement, il ne croyait pas que l'on pût être à la fois très civilisé, comme le sont la comtesse Martin-Bellème et ses deux amants, et, par les sens, analogue à des apaches. Il a beau se dire que les personnages de Racine « expriment en discours harmonieux et fins des passions sauvages d'êtres primitifs », cette pensée ne le convainc pas. « C'est peut-être que je manque d'expérience », dit-il. Et, en fin de compte, les héros du *Lys rouge* ne lui paraissent pas extrêmement probables. Mais il admire le personnage de Choulette, poète, vaniteux, ivrogne, plein de vices, naïf et pervers. Apparemment, la poésie ne lui semble pas si inconciliable que la vie mondaine avec la sauvagerie naturelle. Et il ajoute : « C'est Choulette qui est chargé d'exprimer les opinions particulièrement subversives de l'auteur, ses négations et ses révoltes les plus hardies... » Et, comme il a laissé son lecteur sur l'impression d'un Anatole France, romancier de beaucoup d'esprit, mais anodin, il réplique : « Car M. Anatole France est maintenant quelque chose de plus que le tendre ironiste du *Crime de Sylvestre Bonnard*. On a vu depuis quelques années croître magnifiquement ce que des théologiens appelleraient son esprit de malice et son impiété... » Le scepticisme de M. France n'est pas nouveau, pour Jules Lemaître ? Si, nouveau, sous la forme qu'il prend d'un véritable nihilisme. Or, à

mesure qu'Anatole France devient plus exactement nihiliste, Lemaitre note qu'il montre aussi plus de curiosité, plus de goût bizarre pour « les formes de vie et de sentiment qui dérivent des croyances religieuses ; la piété de son imagination grandit dans la même mesure que l'impiété de sa pensée ». Ainsi *Thaïs* est l'histoire d'une sainte ; *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, l'histoire d'un prêtre, assez bohème d'ailleurs ; et les terribles amants du *Lys rouge* ont leur volupté assaisonnée de religion. Lemaitre cherche la raison de tout cela, ne la trouve pas, la trouve et, à peine l'a-t-il trouvée, la refuse. Il écrit : « Toutefois, cette préoccupation impie et affectueuse de la vie mystique commence à devenir singulière, chez M. France, par ses insistances et sa continuité. Car, enfin, Voltaire et les Encyclopédistes ne l'ont jamais eue. M. France goûte pleinement le plaisir satanique de comprendre, de douter, de nier; mais il semble qu'à chaque instant aussi il l'épuise, il en touche le néant. Je suis bien curieux de savoir où cela le mènera. » Lemaitre sourit, feint de sourire, est alarmé, ne le dit pas, le laisse voir.

Mais le roman du *Lys rouge*, si alarmant qu'il soit, l'enchante, par la merveille du récit, l'amusement que lui donnent Choulette, le prince Albertinelli, la bonne Mme Marmet, d'autres encore, toutes gens qui vont à leur plaisir, où les mène l'auteur avec complaisance et avec mépris. « Et les paysages, parisiens ou florentins ! Et le style ! C'est un composé plus précieux que le métal de Corinthe. Il s'y trouve du Racine, du Voltaire, du Flaubert, du Renan, et c'est toujours de l'Anatole France. Cet homme a la perfection dans la grâce ; il est l'extrême fleur du génie latin. » Voilà, je crois, le dernier mot de Lemaitre au sujet d'Anatole France.

Or, il est vrai que *le Lys rouge* marque, dans l'œuvre d'Anatole France, une époque. L'indulgence n'est plus si douce; le badinage n'est plus si gai : ou la gaieté tourne au sarcasme. Dans ses premiers romans, Anatole France n'avait assurément pas grande opinion de l'humanité ; maintenant, il a découvert en elle une espèce d'animalité constante, une fureur de passion qui fait craquer les beaux dehors d'élégance ou de civilité, une sensualité affreuse et qui cherche les ornements et qui, sous les ornements, garde et sa laideur et sa bassesse. Il a voulu que ce fût à Florence, où fleurit en beauté la splendeur de l'esprit humain, que se déclarât son drame farouche et horrible, afin que parût aussi un témoignage plus éclatant cette folie de ses personnages dans le décor le plus trompeur. Il raille : et quelle raillerie ! Son talent, plus que jamais prodigue et ravis-

sant, raille par le contraste de ses sortilèges et de cette laideur.

Si l'auteur du *Lys rouge* devient un écrivain « subversif » et s'il est en passe de se déclarer bientôt révolutionnaire, ce rude changement ne sera point l'effet de son mépris pour l'humanité. Somme toute, il n'y a pas grand péril à mépriser l'humanité : ce triste sentiment ne vous engage pas à lui donner toutes ses libertés, mais au contraire à tâcher de la maintenir dans une espèce de sagesse involontaire ou obligée. Plus on la méprise, et plus énergiquement on la gouverne. En général, les révolutionnaires un peu réfléchis n'accusent pas l'humanité ; ce n'est pas à elle qu'ils en veulent, la croyant naturellement bonne et bien aimable, mais aux gouvernements et aux institutions qui l'empêchent de s'épanouir le mieux du monde. La critique de l'homme a été faite, au XVIIe siècle, par les écrivains les moins subversifs, et avec une sévérité qu'on n'a point dépassée depuis lors. Ces mêmes écrivains ne s'en prennent pas du tout aux institutions régnantes : est-ce qu'ils les trouvent parfaites? ils les trouvent indispensables et, par cette malice humaine qu'ils ont dénoncée, plus indispensables encore. L'esprit révolutionnaire se nourrit d'une autre idée : il accuse les institutions de tout le mal, comme on ne le fit pas au XVIIe siècle et comme on le fit au siècle suivant. Bref, l'auteur du *Lys rouge* raillait l'humanité, la dénigrait, sans risque de tourner à la révolution. Le risque se présenta le jour qu'il fut mêlé à cette extraordinaire affaire, dite l'Affaire, et qui, voici plus d'un quart de siècle, a bouleversé la tranquillité française.

Alors, il lui parut que tout se détraquait, en ce pays et en ce monde, et que c'était la faute... à la malignité humaine ? à la malignité de certaines coteries ou classes de la société, aux pouvoirs publics et, plus généralement, aux imbéciles détenteurs de l'autorité, quels qu'ils fussent. Je ne vais pas m'étendre là-dessus, qui n'est pas littérature, mais politique, et ne fais que mentionner l'intervention de la politique dans la pensée et dans l'œuvre d'Anatole France.

Il écrivit les quatre volumes de l'« Histoire contemporaine » : *l'Orme du mail*, *le Mannequin d'osier*, *l'Anneau d'améthyste* et *Monsieur Bergeret à Paris ;* ce sont peut-être ses ouvrages les plus jolis et attrayants. Vous les relirez avec un extrême plaisir, à peine un peu troublé dans les moments que l'ironie tombera sur les idées, les opinions et les personnes que vous préférez. Les événements qui ont été l'occasion de cette étonnante satire se sont éloignés et vous auront bientôt un air d'histoire ancienne ; d'autres événements, et formidables, les ont, je ne dis point, effacés, mais atténués dans votre

mémoire et votre rancune. Il faut que vous songiez, non sans effort, au lien qui unit ceux-ci à ceux-là, et les unit on ne sait trop comment, pour que votre rancune renaisse et vous tracasse. L'ingéniosité du récit vous apaise. Et M. Bergeret vous divertit.

L'adorable invention, que M. Bergeret, frère cadet de Sylvestre Bonnard, si honnête homme, si crédule à son raisonnement, qui n'est pas sûr, si intelligent et naïf, naïf et cependant très adroit, doux ami de son repos, et curieux afin de goûter aussi les alarmes de l'incertitude! M. Bergeret serait le plus volontiers un sage, et le sage par excellence, une âme où les idées se rangent congrûment. Il a maintes tribulations, étant une âme, étant un homme parmi les autres hommes qui ne sont pas tous des âmes. Il a ses tribulations à lui, et conjugales; il a en outre, et qui le chagrinent, les tribulations de la cité. Il ne les dédaigne pas. Il les éprouve, en bon citoyen, mais en critique bien exercé. Elles lui font de la peine et pourtant lui sont une distraction perpétuelle. Une adorable invention, M. Bergeret, et une habileté de l'auteur! L'auteur nous donne à aimer son héros et, par ainsi, toutes les opinions qu'il s'avise de lui prêter, qui sont les siennes, et dangereuses, M. Bergeret nous les recommande. Voudriez-vous contrarier M. Bergeret, si charmant et qui a déjà bien assez d'ennuis pour que vous ne lui en fassiez pas d'autres?

M. Bergeret va quitter la province; il vient s'établir à Paris. Il prend « son repas modique du soir », — et c'est la dernière fois, — dans la maison qu'il abandonne, où il a durement souffert, et sagement. Regardez-le... « Riquet... » son chien... « était couché à ses pieds sur un coussin de tapisserie. Riquet avait l'âme religieuse et rendait à l'homme des honneurs divins. Il tenait son maître pour très bon et très grand. Mais c'est principalement quand il le voyait à table qu'il concevait la grandeur et la bonté souveraines de M. Bergeret. Si toutes les choses de la nourriture lui étaient sensibles et précieuses, les choses de la nourriture humaine lui étaient augustes. Il vénérait la salle à manger comme un temple, la table comme un autel... » Est-ce joli? Et narquois d'une belle manière! Dans Montaigne, un volatile fait la caricature de notre vanité; ici, le chien Riquet ridiculise nos respects. Et l'on sait que divers biologistes ou sociologues cherchent dans l'espèce animale les instincts, les velléités naturelles qui, étant à l'image de nos vertus ou de nos idées les plus remarquables, en sont peut-être à l'origine, selon les doctrines du jour. Ces doctrines, d'ailleurs, ont l'inconvénient de toutes doctrines et, inventées à plaisir, ne sont que des affirmations disgra-

cieuses. Il y a, dans leur fabrication, quelque chose de grossier. L'auteur de *Monsieur Bergeret* se garderait de mener sa pensée jusque-là. Mais une allusion furtive à des hypothèses qu'il laisse un peu loin, qui ont de loin quelque prestige, donne grand air, et un air de plaisanterie, un air aussi de tristesse qui veut sourire, à son récit, tout simple et ingénieusement méchant. C'est délicieux.

Angélique, la vieille servante de M. Bergeret, lui apporte pour son repas un petit poulet de grain. « Eh! bien, veuillez le découper! » lui dit M. Bergeret, qui est « inhabile aux armes et incapable de faire œuvre d'écuyer tranchant. — Je veux bien, répond Angélique; mais ce n'est pas aux femmes, c'est aux messieurs à découper la volaille. — Je ne sais pas découper. — Monsieur devrait savoir. » Angélique fait à son maître la leçon. Et si, en lui faisant la leçon, elle lui manque de respect, le respect qu'elle lui refuse, elle l'accorde au sexe fort, dont M. Bergeret maintient faiblement les prérogatives et néglige les devoirs. Son impertinence est une représaille de respect. Chaque fois qu'Angélique sert une volaille rôtie, un pareil dialogue s'engage entre le maître et la servante. « Et ce n'était pas légèrement, ni certes pour épargner sa peine, que la servante s'obstinait à offrir au maître le couteau à découper, comme un signe de l'honneur qui lui était dû. Parmi les paysans dont elle était sortie et chez les petits bourgeois où elle avait servi, il est de tradition que le soin de découper les pièces appartient au maître. Le respect des traditions était profond dans son âme fidèle... » Et vous savez comme certains auteurs et orateurs, moralistes et politiques, font un grand usage de ce mot, la tradition, les traditions, qui leur semblent très vénérables et imposantes; la fidélité passe pour une vertu : et la fidélité aux traditions ne réunit-elle pas deux vertus? Deux vertus que voici dérisoires, par cet exemple tout petit qu'en donne Angélique avec entêtement... « Elle n'approuvait pas que M. Bergeret se déchargeât sur elle d'une fonction magistrale et qu'il n'accomplît pas lui-même son office de table, puisqu'il n'était pas assez grand seigneur pour le confier à un maître d'hôtel, comme font les Brécé, les Bonmont et d'autres à la ville ou à la campagne. Elle savait à quoi l'honneur oblige un bourgeois qui dîne dans sa maison et elle s'efforçait, à chaque occasion, d'y ramener M. Bergeret... » Après les traditions, l'honneur; et l'honneur d'un bourgeois! Ces mots perdent ainsi leur emphase et, en même temps, leur importance. Ils tombent à n'être plus rien, comme s'anéantissent les protocoles et la déférence, par les soins innocents de cette Angélique et du chien

Riquet... « A l'endroit de la nourriture humaine, elle avait des idées plus exactes, mais non moins respectueuses que celles de Riquet.... » Angélique la servante et le chien Riquet, doux esclaves de leur ingénuité! M. Bergeret leur ressemble, n'évite pas de leur ressembler, dans la mesure où, suivant leur usage, il accepte une crédulité de hasard. S'il veut se distinguer, surpasser l'humanité ordinaire et, sœur de l'humanité, la plus humble animalité, il faut qu'il se révolte. Quel ennui! M. Bergeret n'a que de courtes révoltes, qui, d'ailleurs, ne lui réussissent guère. Il les borne prudemment, les confine en des limites étroites. Vous avez vu Angélique prompte à lui reprocher l'une de ses désobéissances les moins dangereuses. L'auteur de *Monsieur Bergeret* n'approuve-t-il pas Angélique? Je crois que oui.

Mais, passant de la littérature à la politique, — et c'est une aventure! — Anatole France renonce à toute prudence. Il prend au pied de la lettre, comme on dit, les remarques de M. Bergeret. Les doutes de M. Bergeret lui deviennent des arguments impérieux. Il n'écoute plus Angélique, méprise le soin de son repos et recommande la révolte.

Les remarques de M. Bergeret les plus vives et, disons, les plus impertinentes, mais présentées avec un art sans pareil, sont dans l'usage de notre littérature, qui n'est point timide. Et Montaigne les eût aimées. Ni Montaigne ni M. Bergeret n'eussent approuvé qu'on en fît un évangile de révolution.

C'est une opinion répandue que les audacieux écrivains du XVIIIe siècle ont eu beaucoup d'influence, et déterminante, sur les hommes et les meneurs de 1789 et des années suivantes. Et je le crois un peu; mais je ne le crois pas au même point que certains penseurs ou historiens qui, de Voltaire ou de Rousseau, nous font exactement des terroristes. Ce fin bourgeois de Voltaire, et ce grand rêveur de Rousseau! En tout cas, au XVIIIe siècle, ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont, pour ainsi parler, posé les principes du doute, formulé les négations et, ensuite, mis en pratique les conséquences, — terriblement modifiées, et avilies, — de leur méditation. Mais Anatole France, lui, a voulu réunir en lui les deux hommes. Les penseurs ont souvent à leur suite les énergumènes, qui abusent de la pensée qu'on leur a fournie et la mènent à son excès ou à son absurdité. France a voulu être lui-même, — et je retire évidemment à ce mot toute injure, — son propre énergumène. Son œuvre littéraire ne l'y obligeait pas. Pourquoi l'a-t-il voulu? Son œuvre est souriante. Le sourire de son œuvre cache-t-il plus de désespoir

que l'on n'en devine, un désespoir que ne contente pas le badinage de littérature et qui soudainement éclate?

Relisez les quatre volumes de *la Vie littéraire*. Vous y trouverez, merveilleusement claire, son idée de la littérature et qui est tout au contraire de son idée politique. Vous n'y trouverez point un critique « avancé », mais le plus conservateur et que les nouveautés ne tentent pas. Il écrit : « Oh ! que je voudrais être en communion avec la littérature nouvelle, en sympathie avec les œuvres futures ! Je voudrais pouvoir célébrer les vers et les proses des décadents. Je voudrais me joindre aux plus hardis impressionnistes, combattre avec eux et pour eux. » Le voudrait-il ? En tout cas, il ne le fait pas : « Ce serait combattre dans les ténèbres, car je ne vois goutte à ces vers et à ces proses-là ; et vous savez qu'Ajax lui-même, le plus brave des Grecs qui furent devant Troie, demandait à Zeus de combattre et de périr en plein jour. » Le naturalisme était, dans le roman, l'école avancée ; Anatole France lui démolit sa turlutaine comme ceci : « Tout l'effort immense des civilisations aboutit à l'embellissement de la vie. Le naturalisme est bien inhumain : car il défait ce travail de l'humanité entière. Il arrache les parures, il déchire les voiles ; il humilie la chair qui triomphait en se spiritualisant ; il nous ramène à la barbarie primitive, à la bestialité des cavernes et des cités lacustres. » Remplacez le mot de naturalisme par le nom d'une doctrine politique, la plus affreuse et à laquelle Anatole France donnait — par désespoir ? — son assentiment, la phrase reste juste ; mais alors il la refuse !... L'auteur de *la Vie littéraire* engage les écrivains, les supplie de n'être pas des novateurs ou, s'ils le sont malgré eux, les supplie de l'être le moins possible.

Dira-t-on que *la Vie littéraire* date de la jeunesse d'Anatole France ; et que ce n'est pas se contredire, d'avoir en sa jeunesse et plus tard deux opinions toutes différentes ? Eh ! oui. Mais il a gardé, jusqu'aux derniers jours de son existence, la même sagesse en littérature. Il a constamment refusé d'être, en littérature, un novateur ou, en d'autres termes, un barbare. Il a été, avec la liberté que laisse et que favorise l'exacte connaissance des règles et avec un goût parfait, le type même, et bien charmant, d'un grand écrivain de chez nous.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Élections en Grande-Bretagne le 29 octobre; élections, pour la Présidence, aux États-Unis le 4 novembre; élections en Allemagne le 7 décembre : à ces trois grandes consultations est suspendue l'activité politique des grandes Puissances; elles auront sur les destins de la France des répercussions considérables.

En vingt jours, la crise anglaise s'est ouverte et s'est dénouée, le ministère travailliste, a donné sa démission, la Chambre des communes a été dissoute, une campagne électorale acharnée s'est développée dans tout le pays, la nouvelle Chambre est élue. M. MacDonald a voulu mettre ses adversaires en présence d'élections brusquées dont il espère un résultat favorable à son parti. D'un point de vue plus élevé, comment ne pas admirer une telle rapidité qui n'inflige au pays qu'un minimum de trouble? Comment aussi ne pas redire, chaque fois que l'occasion s'en présente, que le régime parlementaire ne fonctionne dans sa vérité que si la dissolution est la conséquence prévue et traditionnelle de la chute d'un ministère. Une crise ministérielle, en Angleterre, entraîne toujours un changement dans le programme gouvernemental et un tel changement doit être sanctionné par le peuple. Tant que le droit de dissolution de la Chambre par le chef de l'État ne sera pas entré non seulement dans notre constitution, — il y est, — mais dans nos mœurs, tant que la dissolution ne sera pas considérée, non comme un coup d'État, mais comme l'issue normale d'une crise politique, la France n'aura que la caricature d'un régime parlementaire.

Le ministère travailliste, on le sait, n'a jamais disposé d'une majorité assurée et qui lui soit propre; il ne s'est formé et n'a vécu que par la tolérance des deux autres partis dont aucun n'avait, par lui-même, la majorité absolue. La fraction libérale, dont l'appoint était indispensable au Gouvernement, disposait de son sort; le jour où elle voterait avec les conservateurs finirait l'expérience d'un

ministère travailliste. L'incident qui a provoqué cette coalition fatale à M. MacDonald paraîtrait peut-être insignifiant à des parlementaires français ; il s'agissait d'une intervention du Gouvernement dans l'instruction d'un procès en cours, de l'intrusion du politique dans le judiciaire : manquement à des traditions salutaires, qui semble avec raison très grave au pays de la séparation des pouvoirs et de l'*habeas corpus*. Un organe communiste, le *Workers Weekly*, et son directeur M. J. R. Campbell étaient poursuivis pour avoir excité des soldats et des marins à la révolte afin d'établir la dictature du prolétariat sur le modèle de Moscou ; M. MacDonald, sous la pression des éléments les plus avancés de son parti, intervint pour arrêter les poursuites et faire mettre en liberté M. Campbell Ce fut l'occasion que saisirent les adversaires de M. MacDonald pour renverser le Ministère en mettant l'opinion publique de leur côté. Depuis plusieurs mois déjà, une fraction active des libéraux, conduite par M. Lloyd George, était lasse de jouer le rôle de « bœufs patients » traînant le char du Labour party. M. MacDonald sentait s'approcher le moment fatal ; il voulut du moins choisir son heure et, en précipitant le dénouement, s'assurer des chances d'obtenir la majorité absolue qui lui permettrait de gouverner librement avec tout son programme.

M. MacDonald s'est vanté de n'avoir laissé, sous son administration, péricliter nulle part les intérêts britanniques ; il peut se prévaloir, devant les électeurs, de ses succès : l'entente cordiale rétablie avec la France sans qu'il en ait coûté la moindre concession à l'Angleterre, l'évacuation de la Ruhr, la session de Genève préparant le désarmement. Mais le Premier travailliste sentait s'approcher le débat épineux sur la ratification du traité du 6 août avec les Soviets de Russie. « Si les libéraux et les conservateurs se sont unis pour renverser le Ministère, a dit M. Asquith dans le discours par lequel il a ouvert sa campagne électorale, c'est à cause de son traité avec les Soviets. » La politique du Gouvernement de Moscou en Chine, ses négociations avec le Japon (dont nous parlions il y a quinze jours) inquiètent le *Foreign Office* : c'est l'empire asiatique de l'Angleterre que vise la politique russe, conforme en cela à la tradition des Tsars. Ce n'est pas sans motif que cent vingt navires de guerre, — formidable flotte pacifique, — sont en ce moment concentrés à Malte, prêts à intervenir dans le Proche-Orient, si la Turquie n'exécutait pas la décision du Conseil de la Société des nations, soit en Extrême-Orient, si les affaires de Chine l'y appe-

laient. Et puis le public anglais, qui paye de lourds impôts, n'admet pas que son or passe, sous forme d'emprunt, au pays des Soviets pour y subventionner une politique anti-britannique. La garantie que M. Macdonald avait promise à l'emprunt russe a violemment irrité l'opinion ; s'il succombe, c'est surtout à son traité avec les Soviets qu'il devra attribuer son échec. L'intérêt de la campagne électorale, courte mais intense et souvent violente, est surtout dans l'attitude du parti libéral. Il n'a réussi ni à définir, entre le torysme et le travaillisme, une attitude nette, ni à faire taire dans son sein tous dissentiments. Au commencement de la crise les libéraux-radicaux, dont le *Manchester Guardian* est le principal organe, rejetaient toute entente avec les conservateurs suspects de rester fidèles à leur programme protectionniste de janvier dernier. « Est-il donc trop tard, demandait ce journal, pour que les deux partis progressistes essayent de parvenir à cette entente raisonnable que leurs intérêts mutuels et les intérêts du pays réclament ? » Mais les chefs du parti étaient d'un autre avis ; il leur semblait que la suite logique du vote du 8 octobre devait être une entente avec les conservateurs, pour débarrasser l'Angleterre du socialisme. Les conservateurs, dans l'ancienne Chambre, étaient 246, les travaillistes 187, les libéraux 156, mais plus de 70 députés travaillistes n'avaient été élus que grâce à des élections « triangulaires », et à la mésintelligence des deux vieux partis historiques. M. Stanley Baldwin, dans son manifeste électoral, jetait en somme par-dessus bord le bagage protectionniste qui avait coulé son parti aux dernières élections : on pouvait donc conclure avec les conservateurs tout au moins des ententes locales et grouper les voix sur le candidat qui aurait le plus de chances de battre le travailliste.

Beaucoup de libéraux hésitaient encore, quand M. MacDonald, à Glasgow, le 14, partit dans une charge à fond de train contre ses adversaires et surtout contre les libéraux ; il dépeignit, avec une verve cinglante, les deux grands partis historiques « qui apparaissaient, en Écosse tout au moins, comme aussi éternellement ennemis l'un de l'autre que Dieu et Satan », prêts à s'embrasser par crainte du Labour party qui a su conquérir la confiance de la nation sans compromettre les intérêts britanniques. Les *Daily News*, qui la veille engageaient les radicaux à donner leurs voix plutôt à un travailliste qu'à un conservateur, intitulaient leur article du 15 : « La gaffe de M. MacDonald », et lui reprochaient ses attaques maladroites contre ses amis libéraux. Les chefs, M. Asquith, M. Lloyd George,

sir John Simon se sont prononcés pour l'entente avec les conservateurs. M. Asquith, dans sa circonscription, n'a qu'un concurrent travailliste. Abandonné par l'état-major, M. MacDonald s'est adressé aux troupes; loin de l'Écosse puritaine, à Leicester, le 21, il a fait appel aux électeurs libéraux : « Je ne crois pas un seul instant que l'esprit du libéralisme de Leicester se laisse prostituer ainsi et mettre en vente sur la place du marché; » les chefs libéraux qui reviendront au Parlement seront les élus des conservateurs et tomberont dans leur dépendance; les électeurs, eux, iront aux travaillistes. Les chefs libéraux se sont sentis piqués au vif; ils craignent la désertion de leurs électeurs; ils se plaignent amèrement de l'ingratitude du Labour party qui n'est que l'aile gauche du parti libéral : « ce grand corps des libéraux non conformistes, écrit la *Westminster Gazette* du 22, a été désillusionné par l'expérience de l'idéalisme de pacotille du Labour party »; et elle insiste sur « le contraste déprimant des promesses faites et des résultats obtenus ».

Les électeurs suivront-ils leurs chefs ou se laisseront-ils séduire par les promesses travaillistes? De là, dépendent les élections du 29 : les résultats n'en sont pas encore connus à l'heure où nous écrivons; les pronostics sont en faveur d'un succès considérable des conservateurs, mais gagneront-ils les 60 sièges nécessaires pour obtenir la majorité absolue qui est de 306 voix? C'est toute la question. La lutte présente des aspects variés. Il reste 224 élections « triangulaires » avec trois candidats : conservateur, libéral, travailliste; dans 251 circonscriptions un conservateur est opposé à un travailliste; dans 61, un libéral à un travailliste; dans 44, un conservateur à un libéral; 32 candidats uniques ont déjà été proclamés élus, dont 16 conservateurs et 9 travaillistes. Les élections du 29 octobre nous apprendront si le parti libéral va se disloquer, ses éléments radicaux allant se fondre dans le socialisme tandis que ses éléments modérés formeraient l'aile gauche du conservatisme ; l'Angleterre reviendrait ainsi à l'équilibre des deux grands partis qui représentent, selon la tradition, les deux tendances religieuses dominantes, l'Église établie et les sectes non conformistes. En dix mois d'exercice du pouvoir, le travaillisme, qui s'est nettement séparé du communisme au récent congrès de Londres, a-t-il gagné la confiance de la nation au point d'emporter la majorité ? Nous ne le croyons pas. En tout cas, si M. MacDonald est vaincu, sa chute sera pour M. Herriot un échec personnel puisque c'est d'abord sur ses relations d'amitié avec le chef des travaillistes qu'il avait fondé ce « pacte de collaboration

cordiale » auquel il a tout sacrifié et que l'événement révèle si fragile.

Aux États-Unis, comme en Angleterre, il s'agit de savoir, si un tiers parti, venant s'interposer entre les deux grands partis historiques, pourra fausser le jeu de la Constitution. Là aussi la bataille est « triangulaire »; là aussi le parti nouveau, celui du sénateur La Follette, sous l'étiquette « progressiste », vise à détruire la constitution pour augmenter le pouvoir des élus du peuple et les lancer à l'assaut contre la puissante forteresse de la haute banque américaine. M. La Follette groupe autour de lui les éléments socialistes, les admirateurs du bolchévisme, les germanisants ; il n'a aucune chance d'être élu, mais n'emportera-t-il pas assez de suffrages pour empêcher soit l'élection du président républicain sortant, M. Coolidge, soit celle du candidat démocrate, M. John W. Davis. Jamais, aux États-Unis, la situation n'a été aussi critique. M. Davis, ancien ambassadeur à Londres, mène une campagne très active, il fait appel à l'idéalisme américain terrassé avec le président Wilson et se prononce avec force pour une politique plus énergique d'intervention dans le règlement des affaires européennes ; sa popularité semble balancer l'influence du président Coolidge, même associé, sur le « ticket », avec le général Dawes pour la vice-présidence.

On dit M. La Follette assuré des votes de cinq États représentant 36 voix qui lui permettraient de faire pencher la balance si démocrates et républicains obtenaient à peu près le même nombre de suffrages. Vingt États représentant 200 voix semblent acquis aux démocrates, onze États avec 138 voix aux républicains. Il faut, pour qu'il y ait élection, qu'un candidat obtienne les deux tiers des suffrages, soit 266. Douze États disposant de 154 votes sont réputés douteux. Si tous les États douteux ne prennent pas le « ticket » républicain, l'élection de M. Coolidge est impossible. Si aucun des candidats n'obtient la majorité requise, le droit d'élire le Président revient à la Chambre des représentants votant par États; mais là encore reparait la difficulté, car si 22 États votaient républicain et 21 démocrate, 5 voteront pour le tiers parti ou, selon qu'ils porteront leur appoint sur l'un ou l'autre des candidats plus favorisés, assureront son triomphe. On craint, dans le camp républicain, que les voix de ces cinq États dissidents n'aillent finalement assurer le triomphe de M. Davis. Si, le 4 mars, la Chambre n'a pas réussi à donner la majorité requise de 25 voix à l'un des candidats, le vice-président deviendra président; mais y aura-t-il vice-président? Là encore, M. La Follette et ses amis se trouvent en situation d'em-

pêcher l'élection ou de décider du succès de l'un des candidats, M. Bryan ou M. Dawes. Si bien qu'en définitive les États-Unis pourraient, le 4 mars, se trouver sans président ! On voit dans quel labyrinthe la naissance et les progrès d'un tiers parti risquent d'égarer la politique des États-Unis ; les éléments de désordre seraient seuls à en profiter. La grande démocratie américaine, par suite surtout de l'immigration d'éléments nombreux appartenant à des races européennes ou asiatiques difficiles à assimiler, subit une transformation profonde ; elle est démoralisée par la prépondérance des puissances financières qui, après le brillant et généreux élan de la guerre, ont entraîné les États-Unis à une politique trop uniquement préoccupée d'intérêts matériels et trop étroitement repliée sur elle-même. Comme en Angleterre, l'avènement d'un tiers parti est le signe de l'ascension de nouvelles masses populaires et présage la ruine des vénérables institutions traditionnelles que ces puissantes démocraties historiques avaient taillées à leur image.

Le président Ebert a prononcé la dissolution du Reichstag : c'est l'aboutissement d'une longue crise qui commence en réalité le 29 août, quand les Allemands-nationaux se résignèrent à voter pour l'exécution du plan Dawes en échange de la promesse d'une participation au Gouvernement. Depuis lors, les négociations n'ont guère cessé et l'on a cru à plusieurs reprises qu'elles aboutiraient à l'élargissement, vers la droite et vers la gauche, du ministère que préside le chancelier Marx. Il était difficile de concilier une politique d'exécution du plan Dawes avec les exigences des partis d'extrême-droite qui, le 4 mai dernier, ont remporté des succès aux élections. A Londres, les négociations du Reich se sont très habilement servis de ces surenchères pour obtenir des concessions. Mais, à Berlin, les nationalistes réclamaient leur récompense, tandis que socialistes et démocrates s'opposaient à leur entrée dans le ministère. M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères, représente, dans le cabinet, les tendances du parti populiste dont il est le chef et qui cherche ses alliances du côté des Allemands-nationaux, tandis que le chancelier Marx, chef du Centre catholique, ne veut pas renoncer à cette entente avec la Social-démocratie qui, depuis 1919, sauf aux temps désastreux de M. Cuno, a presque toujours gouverné l'Allemagne. Les uns donc cherchaient la formation d'un « bloc bourgeois », d'où les socialistes seraient exclus, les autres préféraient un bloc démocratique d'où l'extrême-droite serait bannie ainsi que les communistes. Même parmi les dirigeants du Centre les avis étaient partagés ;

beaucoup inclinaient vers un accord provisoire avec la droite; mais le chancelier Marx, sentant peser sur lui la responsabilité d'une décision qui pourrait remettre en question les avantages obtenus à Londres, l'ancien chancelier M. Wirth et tous ceux qui, dans le Centre, restent fidèles à la grande tradition de Windthorst et des temps héroïques de la lutte contre Bismarck, insistèrent pour que les nationalistes fussent écartés du pouvoir. D'ailleurs, un homme considérable, dont tous les partis désirent le maintien au pouvoir, le ministre de la Reichswehr, c'est-à-dire de la Guerre, M. Gessler, démocrate bavarois, faisait de l'exclusion de l'extrême-droite la condition formelle de sa participation à un ministère reconstitué. Dans ces conditions, tout remaniement du cabinet devenait impraticable. Le président Ebert n'eut pas de peine à conclure que la seule issue ouverte, c'était la dissolution du Reichstag et une consultation nationale.

Sur les élections du 7 décembre, il serait imprudent de formuler des pronostics; la crise politique que traverse l'Allemagne n'est que le symptôme apparent du trouble profond qui agite les esprits dans un pays qui cherche sa route vers l'avenir. La conception trop simple de la presse gouvernementale française qui ne voit en Allemagne qu'une lutte entre « la démocratie » et « la réaction » ne répond pas à la réalité; un gouvernement démocratique, en Allemagne, ne peut être que nationaliste en politique extérieure, surtout s'il s'agit des relations avec la France, s'il veut résister aux surenchères patriotiques des autres partis. Jugeons-en par le programme que le chef du groupe démocrate au Reichstag, M. Erkelenz, exposait le 14 octobre à ses amis : entrée dans la Société des nations, évacuation de la Ruhr et de la première zone d'occupation le 10 janvier prochain ; réduction des délais d'occupation pour la seconde et la troisième zone ; revision du statut militaire du Reich ; levée de l'interdiction du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne; remaniement des frontières orientales du Reich ; attribution d'un mandat colonial à l'Allemagne. Tout peut se résumer en un mot : destruction du Traité de Versailles. Si tel est le programme d'un démocrate, on peut juger ce que peut être celui d'un nationaliste Si d'aventure les démocrates venaient à gagner quelques sièges aux élections, — ce qui ne paraît pas probable, — il serait téméraire d'en conclure que la vieille Allemagne est morte et qu'une nouvelle, pacifique et républicaine, est prête à prendre sa place. En réalité, l'Allemagne se cherche dans l'angoisse et la douleur;

entre Weimar et Potsdam, entre la constitution républicaine et l'Empire des Hohenzollern, les Allemands hésitent et se divisent. La vieille Allemagne, celle qui a connu Bismarck, l'Allemagne de la Cour, des professeurs et de l'État-major, l'Allemagne des hobereaux et de la grande industrie, l'Allemagne prussianisée, promet à la jeunesse le retour des années glorieuses et prospères, la destruction d'un traité qui n'est pas la conséquence d'une défaite militaire, mais d'une défaillance populaire entraînée par la propagande révolutionnaire. Mais, en face d'elle, une autre Allemagne s'efforce à prendre conscience d'elle-même ; elle offre à la jeunesse laborieuse un idéal démocratique et pacifique; elle séduit les masses ouvrières et paysannes qui nulle part ne sont amies de la guerre ; elle préconise une entente continentale d'où la Russie redevenue asiatique et l'Angleterre maritime seraient exclues. La lutte se dessine déjà et sera surtout dans l'avenir entre ces deux Allemagnes. Telles sont du moins les conclusions de l'enquête que vient de mener à Berlin l'un des meilleurs connaisseurs français de l'Allemagne, M. Edmond Vermeuil et que publie le *Bulletin* du Comité alsacien d'études et d'informations. L'avenir n'est pas sans offrir certaines perspectives favorables, qui sont encore loin de balancer les symptômes alarmants ; la lutte électorale qui agite l'Allemagne ne sera pas décisive ; elle permettra seulement de mesurer les forces en présence et d'en tirer, pour la politique française, des indications.

Pour le moment, l'Allemagne se réjouit de sa résurrection économique et des succès politiques inespérés que l'appui de l'Angleterre et les élections du 11 mai lui ont permis de remporter. Le rentenmark, qui n'a pas encore un an d'existence et dont la valeur n'est fondée que sur une fiction, fait preuve d'une fermeté quasi miraculeuse ; il fait, à l'heure actuelle, une légère prime sur le dollar ; les recettes de l'État dépassent de plus en plus les dépenses ; la Banque d'Empire achète par grosses quantités de l'or et des denrées ; et c'est dans cette situation si favorable que l'Allemagne, par la volonté des financiers américains, va recevoir le montant de l'emprunt de 800 millions de marks-or auquel la France participe et qu'elle-même ne demandait pas. Le versement de l'emprunt à l'Allemagne apparaît aujourd'hui comme une gageure, un paradoxe, presque un scandale. Et c'est pour ne pas compromettre cet emprunt que les financiers, à Londres, ont arraché à M. Herriot tant de concessions ! L'Allemagne qui se sent le vent en poupe revient à son rêve : reviser le traité, surtout effacer l'aveu de la culpabi-

lité allemande. La traversée du grand aéronef de Ludwigshafen aux États-Unis survolant la France et l'Océan a déchaîné un formidable enthousiasme ; la *Gazette de Cologne*, à ce propos, dans un grand article tout vibrant d'émotion patriotique, se demande comment on a pu accuser d'atrocités, de crimes contre l'humanité, un peuple capable de réaliser de tels chefs-d'œuvre industriels : voilà précisément la perpétuelle confusion qui égare l'esprit allemand et que G. Ferrero a si bien discernée quand il a défini la civilisation « quantitative » et la civilisation » qualitative ». La barbarie morale est parfaitement compatible avec l'habileté technique et le colossal n'est pas le bien : vous le savez, nobles victimes assassinées à Dinant, à Gerbéviller, un peu partout sur la route des armées allemandes. Ces crimes odieux, combien la France préférerait qu'ils n'eussent pas été commis, mais comment les oublier quand les Allemands osent les nier? Combien ils seraient mieux avisés s'ils regrettaient les heures d'ivresse brutale de l'invasion, la griserie du sang née de l'orgueil de la force !

Nous avons montré, en Allemagne, le Centre, avec ses puissantes organisations politiques et sociales, la haute valeur de ses chefs, devenu, surtout depuis l'armistice, le parti le plus influent et, en même temps, le plus sage et le plus modéré. Les hommes du Centre sont très « romains », très attachés au Saint-Siège qui les a défendus au temps du Culturkampf. A défaut d'autres raisons, celle-là devrait suffire à M. Herriot, qui souhaite un apaisement franco-allemand, pour éviter de faire, au chef de la catholicité, l'injure de supprimer l'ambassade de France en omettant de l'inscrire au budget. M. Combes avait au moins trouvé l'ombre d'un grief. M. Herriot, lui, supprime l'ambassade en même temps qu'il loue la correcte attitude du nonce. Il allègue que la Papauté n'étant pas une puissance temporelle, la distinction du spirituel et du temporel, dont il est respectueux, l'oblige à retirer son ambassadeur auprès du Saint-Siège. Il se flatte d'avoir raison contre tout le monde : contre l'histoire qui montre dans tous les temps la Papauté engagée dans les affaires de ce monde, contre l'Italie qui reconnaît le Pape pour un souverain et lui rend les honneurs dus aux souverains, contre toutes les puissances catholiques, protestantes ou schismatiques qui ont cru nécessaire à leurs intérêts d'entretenir à Rome une mission diplomatique et dont le nombre s'est singulièrement accru depuis la guerre. Il se flatte d'avoir raison contre tant de Français non catholiques qui demandent, au nom du patriotisme et des intérêts,

le maintien de l'Ambassade. Il blesse, en France, tous les catholiques et tous ceux dont le patriotisme éclairé mesure le dommage que va faire au bon renom de notre pays l'acte de ses dirigeants; ceux qui ont pu apprécier en voyageant tout ce que, à Rome et dans tous les pays où il y a des catholiques, les quinze années pendant lesquelles la France a été absente du Vatican ont entassé de ruines matérielles et morales peuvent mesurer l'étendue du mal que le Gouvernement du cartel s'apprête à faire à la France. Ils savent la joie qu'en éprouveront nos ennemis, la douleur de tous nos amis. Et à qui fera-t-il plaisir, auprès de quel peuple se trouvera-t-il grandi ou plus amicalement considéré? On se le demande. Sans doute aux organisations radicales, aux loges maçonniques, à ce réseau de comités et de sous-comités qui enlacent la France comme l'araignée sa victime et qui groupent tout ce que le pays compte de plus médiocre et de plus arriéré. Peut-être aussi au bolchévisme russe qui, en présence de la faillite de son œuvre sociale, s'est donné pour mission la destruction des religions. La *Pravda* attache une grande importance à la rupture entre la France et le Vatican, car elle appréhende qu'au jour du triomphe des communistes italiens, la France n'intervienne pour protéger le Pape et la Papauté dont la IIIe Internationale entend débarrasser le monde; c'est du moins ce que plusieurs sections russes ont réclamé « au nom des communistes dont le catholicisme, seul soutien de presque toutes les religions, est l'ennemi principal. »

Ainsi s'explique, au nom d'une logique révolutionnaire qui dépasse M. Herriot lui-même, la contradiction par laquelle la diplomatie de la présence, que l'on invoque pour reprendre à Moscou les relations avec les Soviets, se trouve mauvaise à Rome quand il s'agit de la Papauté. Le contraste est, par lui-même, éloquent. Le *Daily Mail* faisait récemment allusion à ces « forces occultes » devant lesquelles M. MacDonald doit s'incliner quand il se rend à Glasgow. Celles devant lesquelles s'incline M. Herriot auraient-elles en définitive, à son insu, leur siège à Moscou? La France « reconnaît l'union des républiques soviétiques en tant que Gouvernement *de jure* des territoires de l'ancien Empire russe qui ont accepté son autorité... » Aucune condition n'est mise à cette reconnaissance: un ambassadeur va être envoyé, sans délai; il aura pour mission d'entamer des négociations sur les grands intérêts qui, depuis sept ans, sont restés en suspens! Si la nation russe, celle qui est demeurée au foyer aussi bien que celle qui vit dans l'exil, avait pu perdre les sympathies du peuple français, ses souffrances les lui auraient rendues; mais on ne saurait oublier

qu'un très grand nombre de Français aussi pâtissent par suite de la révolution et que la France en a subi, dans sa chair et dans ses intérêts, les conséquences. La reprise des relations avec un Gouvernement qui n'est pas issu de la volonté nationale et qui révolte les consciences françaises, pourrait se défendre, du point de vue des intérêts, si la France n'allait à Moscou que pour y défendre l'ordre européen issu des traités et la paix. La fonction historique de la Russie, c'est de contenir les masses humaines qui s'agitent dans l'Asie centrale. Mais peut-on raisonnablement espérer, après ce qui vient de se passer en Angleterre, que la Russie d'aujourd'hui conçoive ainsi son rôle? La raison d'être du Gouvernement bolchévique et de la IIIe Internationale, dont il a fait un instrument de règne, n'est-elle pas précisément de propager la révolution et de détruire, sous prétexte de capitalisme, l'antique assiette des sociétés européennes? Dans ces conditions, la reconnaissance des Soviets est une duperie d'où peuvent sortir les pires catastrophes.

M. Herriot voit-il le péril? Son discours de Boulogne, où il s'est montré moins âpre à la curée, moins haineux que ses amis radicaux et radicaux-socialistes réunis en congrès, aurait pu le faire espérer. Lui du moins s'est abstenu de parler, comme ont osé le faire les radicaux dans leur déclaration, du « joug ignominieux du bloc national ». Il se trouve aux prises avec des difficultés financières qui dépassent les forces d'un Gouvernement quel qu'il soit et dont il cherche injustement à rejeter la responsabilité sur les Gouvernements précédents. Ce n'est que par un puissant effort d'union nationale et de travail qu'on en viendrait à bout, avec l'aide du temps; mais le Cartel, malgré le ministre des Finances, entend faire du budget un moyen de tyrannie politique; quel malheur, pour un chef de Gouvernement, d'avoir de pareils soldats et de se croire obligé de les suivre!

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LA REINE DE L'OMBRE

Goudi modi boure oum kèr !
La nuit est la reine de l'ombre !
(Sentence sénégalaise.)

Deviser sur l'ombre appartient, à coup sûr, aux hommes brûlés par le soleil des Tropiques. Maintes fois, au cours de mes randonnées en Afrique occidentale, j'ai pu les entendre célébrer ses vertus; tantôt dans la langue subtile, à la fois précise et imagée, que les Ouolofs, dans l'éternelle migration des peuples vers l'ouest, apportèrent sur les bords de la mer océane ; tantôt dans le prestigieux parler des Mandingues qui frappe l'oreille comme le jeu d'un timbalier ; souvent aussi dans le verbiage coloré des Peuhls, pareil aux accords d'une cithare. Et pour aucun, il n'est de meilleure ombre que celle de la nuit.

Terreur du Nord, où elle déverse les frimas et la tristesse, voici que, sur la terre des Noirs, la Nuit est reine par ses faveurs. Reine des ombrages de l'arbre et de la case, du rocher et de la tente, propice aux bêtes comme aux Génies, aux plantes comme aux humains, au serviteur comme au maître, de son bienfaisant manteau, tramé de l'or des étoiles, elle enveloppe les êtres et les choses après l'ardeur du jour incendié.

A l'exilé, elle accorde le rêve : elle recueille le dernier spasme du fiévreux. Elle écoute les soupirs de la mère et les vagissements du nouveau-né. Entrée par les mille portes de la forêt, elle y abrite l'incantation et le complot, — ennemis de la lumière. Partout enfin elle est la confidente des amours, et la lune, sa compagne, ajoute encore à sa magie, éclaire ses réjouissances.

... Sous l'invocation de la Reine de l'Ombre je placerai ces quatre récits dont l'action se déroule, la nuit, au pays du soleil.

Copyright by A. Demaison, 1924.

I. — UN RAPT

Au moment de pénétrer dans les provinces du Soudan méridional, où des études botaniques m'entraînaient, Môna, mon guide, me dit en son langage de Mandingue :

— Par la vérité ! votre caractère nous dépasse... Ce que vous voulez, *Toubabs* (1), vous seuls le savez. On croit voir tes semblables faire des actions qui ont une tête : ce n'est que du vent. On pense qu'ils s'amusent : ils sont en train de bouleverser un royaume. Votre bouche dit des paroles sans importance, et vos yeux regardent. Vous êtes comme l'arbre : l'écorce ne ressemble pas au bois...

Aussi bien ces derniers mots s'appliquent étrangement au pays. De la mer au désert, d'un fleuve à l'autre, l'existence réelle des êtres, en dépit de l'exagérée lumière, échappe pour ainsi dire au voyageur. La vie des bêtes se dérobe à l'ombre mystérieuse des forêts, se perd dans la monotonie des plaines couvertes de roseaux ; et il faut parfois des circonstances imprévues, des hasards singuliers, pour surprendre, de l'âme des hommes, autre chose que le sens des paroles d'un guide ou d'un interprète.

Une semblable occasion me fut donnée par un résident de mes amis qui, me sachant en quête d'une plante textile parente du chanvre, m'avait demandé quelques renseignements officieux destinés à préciser, dans son rapport mensuel, l'antagonisme des influences religieuses parmi les populations d'une certaine province située au nord du Fouta-Djallon.

Cet antagonisme n'est pas, à vrai dire, limité aux confins de la Guinée et du Soudan. Des hommes dont les opinions diffèrent, il s'en rencontre un peu partout dans l'Ouest africain.

Chez les uns, autant d'idoles que de villages, de cases, de familles et d'individus. Indépendants et remplis de fierté, ces fétichistes n'ont aucun souci de la croyance du voisin, et laissent à leurs sorciers le soin de dénoncer les méchants de toute sorte qui sournoisement rôdent dans l'air et sur la terre, de préserver la communauté des intentions malignes surgies des profondeurs. Autant dire qu'il suffit de remplacer

(1) *Toubab :* homme puissant, dignitaire. Titre honorifique appliqué aux blancs en Afrique occidentale.

les sorciers par un juge aidé d'un gendarme, pour que la vie continue le plus simplement du monde et que les noises de l'invisible s'arrêtent avec les méfaits des vivants.

Les autres font la prière face au soleil levant, invoquent un Dieu unique et se soumettent à la loi de son prophète. En proie à l'inquiétude, ces musulmans ne dorment pas, à l'idée qu'il existe, de par l'univers, des infidèles, — même, comme nous, *dona ferentes*, — qui partagent avec eux les bienfaits de la lumière. Ils brûlent d'un pieux désir de les exterminer et, diminuant ainsi le nombre des contradicteurs, d'augmenter leurs propres chances de gagner les joies du paradis. En tout temps, la coutume est d'appeler proprement de pareilles gens des fanatiques...

Une croyance ancestrale, vieille comme le monde, unit pourtant ces noirs adorateurs de la nature ou d'un dieu invisible. Chaque clan se groupe sous le vocable d'un animal sacré, sauvage ou domestique. Son nom sert de mot de passe en tous lieux, au point que le voyageur protégé par l'antilope trouve toujours aide et protection dans un clan, si éloigné fût-il, protégé lui-même par cette bête aux pieds agiles. Ce que l'on appelle ici *tanna* se nomme ailleurs *totem*, et ne diffère pas sensiblement des blasons héraldiques du moyen âge, du coq gaulois, du léopard britannique, de l'ours slave, des aigles mono ou bicéphales et autres représentations animales par quoi se distinguent entre eux les peuples civilisés. A cela près que les Noirs ne sauraient manger de leur animal protecteur, tandis que nous, Français, nous régalons de volaille, il est malaisé de faire, en ce bas monde, preuve d'originalité.

Je dois ajouter, pour être impartial, que la nature, sur ce point, ne nous a pas spécialement favorisés, si l'on songe qu'un grand nombre d'Africains sont placés sous la protection de bêtes fort redoutables, telles que le crocodile, l'hippopotame et le lamentin, seigneurs des fleuves, le colossal et rusé serpent, prince de la forêt, et, parmi tant d'autres, l'éléphant, qui est assurément, quoi qu'en puisse penser le Septentrion, le roi des animaux.

L'influence de ces *tannas*, j'en avais entendu parler, mais n'y attribuais que des vertus de légende. Loin de leur donner l'importance qui me fut révélée au cours de cette aventure, j'en faisais le sujet de fables du temps passé. Base des alliances entre les individus, les familles et les tribus, sujets d'éternelles

palabres dont le pittoresque me fit souvent oublier les fatigues et remplit les heures vides de cette randonnée, je les tenais jusque-là pour des symboles à l'usage des âmes naïves.

Certes, on ne sait jamais à quoi peut entraîner la recherche d'une plante textile des plateaux du Fouta que l'on désire acclimater sur la côte, pas plus que les investigations autour de la suprématie des religions locales. Beaucoup de paroles pour arriver à des résultats inattendus suivant l'humeur du temps et des indigènes : voilà ce que j'étais certain de trouver. Mais il m'aurait laissé incrédule, celui qui m'eût, à mon départ, averti qu'à l'occasion de ces fameux *tannas*, je jouerais un rôle quelque peu délictueux dans une histoire de rapt indigène, sous le Tropique, en plein mois de mai, quand le mercure du thermomètre se met à donner raison aux fabricants qui gravent tout en haut de ces petits instruments le mot « Sénégal »...

Dès que mon guide eut fait des provisions et embauché deux domestiques, je quittai le village frontière où j'avais campé cette semaine. Un des neveux du chef m'accompagna, tenant à la main deux poulets que son oncle m'envoyait en témoignage d'amitié. Ce dernier, accablé par les ans, m'avait reçu, affalé dans un hamac, au milieu de ses fils et de ses proches parents auxquels il confie d'ordinaire les missions, les corvées, et aussi le soin de rendre les honneurs à ses hôtes. Le visage de cet homme, témoin des anciennes guerres de tribu à tribu, revêtait des airs si pacifiques que j'avais peine à croire que ses mains aux gestes lents et mesurés avaient pu, avant notre pacification, détacher les têtes de ses ennemis, enchaîner des esclaves.

— Que votre route soit facile, nous cria-t-on, lorsque nous eûmes, à travers un dédale de couloirs, franchi la palissade de troncs d'arbres qui de loin, avec les pointes des cases, fait ressembler le village à un gigantesque hérisson.

***

Tout de suite, dès que j'eus ouvert la marche, Môna me dit :

— Le gibier ne finit pas sur le fleuve que nous allons rencontrer.

J'en acceptai l'augure avec joie ; mais ces mots encourageants n'étaient qu'un exorde.

— J'ai fait un rêve..., ajouta-t-il, quand le rythme des pas fut accompli. J'ai vu Bakari, ton ancien *fara* (1), en qui tu avais confiance... Il voyageait dans la contrée. Par la vérité! il serait étonné de te revoir...

— Peut-être, dis-je. Mais pourquoi serait-il ici?...

— Dieu seul le sait!... Les besoins des hommes courent plus vite que leurs jambes...

— Tu connais quelque chose, Môna?...

— J'ai peur de mentir, Toubab... mais je souhaite le rencontrer... Vous pouvez tous deux vous entr'aider... Ainsi va le monde... Le riche et le pauvre suivent souvent le même chemin...

Je connais mes Mandingues : à coup sûr, mon guide avait recueilli quelque nouvelle sur la route, plus précise qu'il ne le voulait dire.

— Toubab, prépare tes fusils, je te le répète : le gibier se trouve nombreux près de l'eau... J'ajoute ceci : un jeune homme comme moi ne raconte jamais les confidences d'un homme âgé...

Cette discrétion ne s'appliquait pas à une futilité. Tant mieux : tout était préférable à un voyage sans incidents.

* * *

Au loin, des fumées s'élevaient derrière la ligne sombre des arbres baignés par la rivière. L'arrivée sur la berge, après le harassant effort de la matinée sous un ciel qui joue à imiter le plafond d'un four de verrier, nous parut une délivrance. Môna, me montrant un endroit dégagé sur la rive opposée :

— Voici un gué, dit-il. Des gens sont assis au débarcadère... Tu les vois... Ils ressemblent à des hommes qui nous attendent...

Posément une pirogue nous faisait traverser l'eau. On connaissait déjà ma venue. Comment? Inutile de chercher... Le vol de l'aigle n'est pas plus rapide que les dires des bavards.

Je sautai à terre, où mon guide m'avait précédé. Tous deux nous allâmes vers le groupe d'hommes et d'enfants qui entou-

(1) Intendant.

raient et écoutaient un homme vêtu de cotonnades blanches.

— Bakari, me dit Môna en le désignant du menton. Mon rêve ne m'avait pas trompé!...

A ma vue, le conteur s'interrompit et se leva pour me tendre la main. Mais aussitôt ce fut un cri de tous les enfants : s'adressant à Bakari :

— Étranger, disaient-ils, continue ton histoire. Nous n'avons jamais rien entendu de pareil. Ton Toubab attendra : nous l'en prions...

— Pardonne-nous! me suppliaient les hommes. Permets qu'il nous dise la fin de l'histoire de l'hyène, du bœuf et de l'éléphant... Après cela, nous partirons.

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu, criait Bakari en se débattant. Laissez-moi le saluer, pour le merci de Dieu et de son prophète! Mon Toubab, que dis-tu?

— Laisse-le finir, me dit Môna à voix basse : sûrement c'est une de ses ruses, il t'expliquera.

J'acquiesçai de la tête :

— Iôh! crièrent les enfants.

Et dans le silence Bakari reprit :

— Je vous disais donc que l'hyène était en train de rôder dans la nuit...

— Oui, tu étais arrivé au moment où elle tombe dans un trou, dit quelqu'un.

— Par la vérité de Dieu! Elle tomba dans un trou très profond : un ancien puits de brousse. Et cette fille de misère commença de s'effrayer. Elle se haussait; mais ses pattes étaient trop courtes. Elle bondissait, mais son derrière était trop lourd. Elle grattait la terre; mais la terre retombait sur son museau de chienne indécente... Elle essaya tout dans la nuit pour se tirer de là; mais elle n'y put rien.

« Le matin la trouva dans le fond du trou, pleurant et appelant de toutes ses forces. Un bœuf entendit ses plaintes. Il eut pitié, s'approcha du trou et se pencha pour regarder. L'hyène, le voyant, lui dit doucereusement :

— C'est toi, bœuf?

« Le bœuf répondit :

— Oui, c'est moi.

« L'hyène lui dit :

— Par Dieu et son Envoyé, par ton museau où passe le

souffle de vie ! viens en aide à un faible. Fais-moi la charité de me laisser attraper ta queue pour sortir de ce trou de malheur.

— Hyène ! dit le bœuf.

— Me voici, répondit-elle.

— Tu es une bête méchante : tout le monde le dit... C'est toi qui viens la nuit mordre nos jeunes veaux et nos génisses de deux mois... N'est-ce pas vrai ?

— On le dit par mensonge, oncle bœuf. Peut-être dans l'obscurité m'a-t-on confondue avec la panthère...

— Tu es une mauvaise bête, répéta l'autre. Si je te sors de ce puits, sans doute essaieras-tu de me tuer et de me manger...

— Père bœuf ! supplia l'hyène.

— Me voici, répondit le bœuf.

— Par le museau de ma mère qui lui conserve le souffle ! Je ne te manquerai pas de parole...

« L'insensé eut confiance, lui prêta sa queue et marcha en avant de quelques pas. Et voilà cette fille mal réputée qui remonte saine et sauve... Aussitôt elle tombe sur le pauvre fou et commence à le mordre pour le dévorer.

« Le bœuf indigné se défendait à coups de cornes et à coups de pieds... Mais l'hyène est rusée : le sang coulait déjà, quand... sur la route passa un éléphant en voyage.

« Il vit la lutte et dit :

— Eh quoi ! mes garçons ! Quel malheur y a-t-il dans ce pays ? Restez un peu tranquilles : je vais vous juger...

« Le bœuf n'avait plus la force de se lécher les naseaux. Ses yeux pleuraient. L'hyène, de son côté, voulait s'en tirer par quelque mensonge.

— C'est tout ce qu'elle sait faire ! dit un enfant.

— Oui, reprit Bakari ; mais l'éléphant ne lui en laissa pas le temps.

— Votre dispute, dit-il, est peu facile à régler... Que chacun revienne où il était au début : ainsi je saurai comment les choses se sont passées, et je pourrai dire mon opinion sans mentir. Toi, hyène, retourne immédiatement dans le trou...

« La coquine, aussi stupide que malfaisante, saute aussitôt et reprend sa première position.

— Et maintenant, dit l'éléphant, que chacun de vous fasse ce qui lui plaira...

« Il s'en fut sur ces mots, l'œil de côté, content de soi, se dandinant, agitant les oreilles et balançant la trompe.

« Quant au bœuf, il continua sa route, et l'hyène resta là avec sa honte...

— Que cette canaille meure ! dit un des assistants.

— Qu'elle crève avec sa bêtise ! dit un autre.

— C'est ce qui lui arriva, conclut Bakari, je vous l'assure... Et c'est ici que passa la fable pour tomber et se perdre dans la mer !...

« Maintenant, ajouta-t-il en se levant, partez tous au village. Je ne vous dirai plus rien ! Mon Toubab est arrivé : je vais lui donner tous mes soins. Courez !... »

— Merci ! merci ! criaient les enfants en s'égaillant. Nous allons vous apporter du lait frais, du lait caillé, des œufs, en quantités qui ne finiront pas...

— Nous les volerons à nos mères, s'il le faut ! ajoutaient d'autres en riant.

*
* *

Restés seuls, nous revenons sur la berge où s'étalaient maintenant mes armes, mon campement, mon bagage. Bakari examine tout et m'accable de salutations :

— Pardonne-moi, ajoute-t-il : tu dois, en me voyant raconter des histoires à des gens dont je suis l'hôte, penser que je me suis changé en griot. Et pourtant, j'ai gardé mon métier et mon caractère. Mais j'avais besoin de surveiller les passants de la journée et le chemin de l'eau... Ce n'est pas pour rien que tu me trouves ici... Je ne suis pas venu en pèlerinage, ni pour acheter des bœufs ou des chevaux... Un grand souci m'a amené... Je crois maintenant que je l'ôterai de ma tête... Ma chance en effet s'est levée aujourd'hui, puisque je t'ai rencontré.

— Bakari, dis-moi à l'instant ce que tu veux faire, demandai-je, impatient de savoir s'il pourrait m'être utile dans ma recherche.

— Fais doucement, Toubab, ne change pas ainsi les habitudes, dit-il en riant. Allons, rentrons au village. Je te dirai tout quand tu seras reposé : je n'ai rien à te cacher... Vous autres, Toubabs, conclut-il en faisant charger le campement sur la tête des hommes, votre esprit n'est pas étroit comme le nôtre. Ce que j'oserai te dire, je ne le dirais pas à mon semblable...

Le repas achevé, Bakari fume sa pipe, accroupi sur une natte : les manches de son ample vêtement sont relevées sur ses épaules, comme s'il se préparait à l'action. Cependant, la fatigue et le souci le tiennent muet : machinalement il tire les poils de son collier de barbe courte.

Voilà quatorze ans que je le connais. Son âge? Il l'ignore. Les années d'un noir se poussent l'une l'autre, comme les nuées dans le ciel. Compte-t-on les nuées ?... Tout au plus Bakari sait-il que sa naissance a précédé de peu le passage de la « machine à fumée » à travers le Cayor, de Dakar à Saint-Louis.

Bakari est resté alerte et vigoureux, mais il ne court jamais. Fort et musclé, comme si une foule le regardait agir il ne fait aucun geste sans mesure, car il craint l'appréciation de chacun. Il n'a cependant rien de la gravité souvent exagérée des représentants de l'aristocratie noire, chefs héréditaires ou descendants des anciens rois, qui règnent encore sous notre protectorat et ne se départissent jamais, du moins en public, de la morgue nécessaire à leur autorité.

Mais il craint d'être confondu avec les hommes de basse classe, brutaux et incultes, uniquement respectueux de la force et admirateurs de la violence, qui peuplent les ports et les abords des gares, apportant les instincts de leur lointaine sauvagerie auprès de notre civilisation dont ils n'assimilent que les vices. Bakari méprise volontiers ces êtres inférieurs, inaccessibles à tout sentiment de pudeur ou d'amour-propre, qui, juge-t-il, font croire aux Blancs que toute la race est stupide et ignorante, pour la raison que ces gredins se montrent les plus bruyants et les plus encombrants parmi les habitants de la terre des Noirs.

En revanche, s'il réserve ses politesses aux puissants, son dédain à ces vagabonds, il accorde toute son amitié au peuple des campagnes. Avec lui j'ai appris à connaître ces gens de races diverses, peu éclairés parfois, qui, dans la paix et la sagesse, vivent de leurs troupeaux et de leurs cultures à l'intérieur des terres.

Bakari Si, — de la nombreuse famille des Sawané, protégée du Serpent, — possède l'expérience d'un vieillard, l'enjouement d'un adolescent, la philosophie d'un sage, la fantaisie d'une femme, la faconde d'un griot, et se trouve doué d'une extraordinaire mémoire. Toucoulaure de naissance, Mandingue

d'adoption, il parle à merveille les grandes langues du pays. Seul le français l'a mis en difficulté.

Il a les traits réguliers et fins de sa mère, le front accidenté, la mâchoire et la bouche sans bestialité.

— Bakari, lui dis-je, me diras-tu ce qui t'a conduit ici?

— Je craignais de te tracasser avec nos histoires d'hommes à la peau noire. Mais, en vérité, j'ai confiance en toi : j'espère aussi que tu m'aideras...

— Toubab, reprend-il après un silence, les femmes de chez vous trompent-elles leur mari?

Et comme j'évitais de mentir :

— Il doit y en avoir, certainement, car la femme n'a qu'un caractère. Mais... abandonner son mari : votre loi ne le permet pas, je l'ai entendu dire...

— Peut-être, Bakari. Mais la femme est plus forte que la loi.

— Tu dis la vérité pure!... Laissons cela. Ce qui m'est arrivé je vais te le raconter... Tu as le cœur plus large que mes semblables... Se moquer de moi serait dans leur manière...

« Tu avais connu, n'est-ce pas, la fille qu'on appelait Mamma, de la famille des Konté. Tu sais aussi que je la désirais au moment de ton dernier départ. Toi parti, j'ai pu payer sa dot et l'emmener dans ma case... Elle ne m'a pas encore donné d'enfant... Mais je savais qu'elle marchait déjà hors du chemin. Trahir était dans son caractère... Tout de même, c'était ma femme, elle accommodait le riz et le mil mieux que personne... Elle avait des façons à elle de lustrer le linge ..Enfin, c'est moi qui avais versé la dot, tu comprends!... Je ne dirai pas le chiffre, — ton chemin ne passe pas par là, — mais... il y a des bœufs, des vaches, une génisse, une jument, des bracelets d'argent... Et je ne parle pas des monnaies de toute sorte!...

« Un jour, quand je suis revenu de voyage, elle avait disparu... Il n'y a pas longtemps... Trois mois... J'ai arrangé mes affaires... Maintenant je la cherche, car elle m'appartient... J'ai entendu dire qu'elle s'était enfuie avec un tisserand, — que Dieu fasse mourir une femme capable de suivre un homme de basse caste! — D'autres disent qu'elle s'est laissé emmener par l'émissaire d'un chef soudanais qui l'avait vue à son passage... Mais le mensonge fait beaucoup d'enfants, tu sais!... Une chose cependant est certaine : j'ai épuisé ma force

sur les chemins de ce pays, elle n'est pas du côté de la mer.

— Et où vas-tu maintenant?

— Je poursuis la vérité. Je crois seulement que c'est Dieu qui t'a envoyé pour me faciliter la voie. Si tu veux, nous irons ensemble : nous nous aiderons comme le mil et le haricot dans le même champ... Que dis-tu de cela?

— Je ne refuse pas, Bakari.

— Je le savais, s'écrie-t-il. Maintenant, laisse-moi écouter les palabres des voyageurs ; je puis y ramasser des paroles utiles pour nous deux.

Le village, bâti assez loin de la rive pour éviter les moustiques et les mouches, assez près pour faciliter la tâche des porteuses d'eau, est un véritable caravansérail où se croisent sans cesse les marchands venus de l'est et de l'ouest, du nord et de la côte.

Je laisse aller Bakari. Il se perd bientôt en salutations compliquées et distribue des poignées de mains à qui veut l'entendre. Cependant que défilent des gens de toutes races dans la bigarrure des costumes où le blanc et le bleu dominent la diversité des accoutrements : cultivateurs chargés d'outils et de provisions, tisserands portant leur métier sur la tête, cordonniers encombrés de cuirs de moutons, griots chanteurs ou prestidigitateurs, maquignons et marchands de bestiaux, esclaves libérés, aventuriers de tous âges et de toutes classes. Tout ce monde est élégamment coiffé de bonnets de toile blanche tronconiques ou de chapeaux de paille tressée en forme de toit de case : les uns portent en travers de leurs épaules un fusil à pierre d'une longueur incroyable, d'autres y suspendent un sabre richement gainé, que maintient au corps l'avant-bras. Les pieds chaussés de sandales de cuir séché écrasent la terre brûlante ; et sur les habits brodés, sur les haillons sordides et rapiécés, la poussière et la crasse dégradent les teintes comme pour adoucir la brutalité de l'éclairage qui descend d'un ciel en fusion.

A la tombée de la nuit, comme j'achevais mon repas, — carpes grillées sur les braises dans leurs écailles, riz au poulet, — Bakari me confia à voix basse :

— Demain matin, nous partirons... Une pirogue sera prête... Ton désir et le mien suivent la même direction, par le chemin d'eau... Ce sera aussi moins fatigant... Sache que j'ai

rencontré des hommes de la famille des Sissokho, et que les gens du Lézard sont frères de ceux du Serpent!...

***

A l'avant de la pirogue, devant moi, étaient couchées mes deux armes : un fusil à éjecteur automatique, sans pareil pour l'aigrette, le canard, le perdreau et la biche : et l'autre, une arme paradoxale, légère et délicate comme un jouet perfectionné, aussi gracieuse que terrible, dont la balle minuscule, d'une rapidité foudroyante, traverse un buffle, décervelle un crocodile, ébranle mortellement le crâne d'un hippopotame. C'est ma petite Mannlicher, qui a résisté à toutes les épreuves de mes précédentes chasses. Deux abeilles ne peuvent pénétrer en même temps dans le canon : elle donne un prestige inouï à son propriétaire.

Décidément, tout laisse à penser que les Autrichiens qui l'ont fabriquée préfèrent ne pas voir leur ennemi de trop près, et que le désir de l'atteindre à longue distance leur a inspiré un tel sens de la balistique...

Nous descendions maintenant le couloir des falaises boisées qui encaissent le fleuve. Avec la montée du soleil, la chaleur devenait intense. Nul souffle à fleur d'eau. Dans ces heures ardentes, l'air vibre, les contours des choses tremblent. L'antilope accablée ne songe pas à fuir le danger et dort dans les roseaux. Les perdrix et les pintades en léthargie restent blotties au pied des arbres. Les fauves prostrés ne sortent pas de leur couvert. La chasse est interrompue. C'est la trêve de midi... Les oiselets eux-mêmes se cachent dans les buissons épineux tout près de l'eau, tandis que les marabouts, les aigles et les vautours montent à des hauteurs incroyables digérer leur repas du matin et chercher un air respirable.

Étagés sur les saillies de la rive abritée du soleil, comme sur les gradins d'un cirque, les singes à gueule de chien, seigneurs de tout le « peuple aux quatre mains » de cette contrée, attendaient, se grattant et discourant sans trêve, que la fraîcheur leur permît de baguenauder dans la forêt en quête d'amandes et de fruits. Toujours altérés, ils étaient là, nombreux, de toutes tailles, depuis les bébés cramponnés à leur mère jusqu'aux pères de famille auxquels une crinière abondante donne un aspect redoutable.

Bakari devint soucieux :

— Sortons de ce pays, me dit-il. C'est le pays des bêtes et non des hommes. Elles en ont la possession... Depuis longtemps, aucun roi n'y a envoyé ses cavaliers... Laissons ce royaume du lion, des éléphants et des hippopotames... J'ai peur qu'il ne t'arrive quelque chose. C'est à moi qu'on poserait des questions. On nous a vus ensemble : et la langue des hommes est pointue !... Ce que tu désires connaître ne se trouve point ici... Pour moi, ce n'est pas la même chose : le souci de ma femme me dévore. — Que toutes les femmes meurent aujourd'hui qui lui ressemblent ! — Pour elle je suis ici, et je meurs sur les routes de l'intérieur. A cause de cela aussi je t'ai rencontré, et j'en remercie Dieu. Vous autres, Toubabs, avez la tête plus solide : les histoires de femmes ne vous fatiguent pas...

J'allais répondre à Bakari ! Mais déjà il continuait :

— J'ai pourtant vu à Saint-Louis de la Mer, — j'étais jeune à ce moment et je courais après ma chance, — j'ai vu deux Toubabs comme toi se disputer pour une femme de leur sang. Elle avait les cheveux comme l'or de N'Galam, et de tout petits pieds blancs. Ses mains étaient si fines qu'elles auraient passé dans la gorge d'un pigeon vert. Sa voix était agréable : à deux de tes semblables elle disait également des mots doux à entendre...

« J'étais boy au cercle de cette ville, tu le sais, et je comprenais un peu plus de votre langue que « Bonjour, Moussié ! » Enfin je comprenais ce que je pouvais... de quoi satisfaire les besoins de mon travail...

« Que j'en perde la vie ! Un soir, la colère monta entre les deux hommes... L'un était petit, il commandait un bateau. L'autre était grand, il précédait un escadron de *Cipahis*... Le grand criait qu'avec son sabre il ferait deux hommes avec le petit. Le petit disait un seul mot que je ne comprenais pas, mais il disait toujours le même.

« Le lendemain, on a rapporté le grand avec un trou dans le côté. Il est mort. Le petit est revenu. Il a pris la femme aux cheveux d'or... Votre sang n'est pas comme le nôtre : il est plus chaud. Même si l'on insultait ma mère, je ne sais pas si cela vaudrait la peine de s'entre-tuer... Ajoute à cela que ces hommes buvaient beaucoup... Et la femme aussi leur disait à tous deux les mêmes mots agréables... mais pas en même temps. »

A un tournant de la rivière, un des pagayeurs, pour les mettre en fuite, menaça de sa pagaie une autre horde de singes. Ce fut alors un beau vacarme d'arbres secoués, auquel se mêlèrent les aboiements et les vociférations de toute la rive. Une volée de branches mortes siffla autour de la pirogue dans le même instant...

Un coup de fusil mit en fuite ces énergumènes, et la forêt retentit longtemps de hurlements courroucés, de coups de gueule énormes, par lesquels, sans doute, les auteurs de nos jours étaient sévèrement appréciés.

Une iguane tirée de son apathie se laissa choir dans l'eau. Des oiseaux multicolores quittèrent leurs trous dans la falaise, leurs nids suspendus en boule à tous les arbustes, pour tourbillonner un instant affolés, tandis que la pirogue s'arrêtait sur un îlot de sable, non loin d'une berge peu élevée.

— Dormir ici est plus sûr, me dirent les hommes.

Tout à l'idée d'échapper à la vue des génies nocturnes, ils expédièrent rapidement le repas du soir, s'entortillèrent de pagnes et se couchèrent tout contre l'embarcation presque échouée.

* * *

Il est peu de voluptés qui égalent la caresse enlaçante de l'eau après une ardente journée : peu de frissons aussi étranges que celui qui passe, dans le silence du soir, sur les nerfs accablés.

... Avec la nuit qui s'allongeait maintenant sur la vallée, une telle sérénité sur nous se répandait que rien de terrestre, dans cette solitude, ne semblait devoir troubler la douceur de vivre hors des humaines contingences. Seuls quelques oiseaux attardés traversaient le ciel au-dessus du fleuve : leur passage furtif signalait à peine que la vie continuait dans l'ombre naissante, tandis que les minutes, — déesses légères, — glissaient sans bruit dans le domaine du passé...

De la falaise, devant nous, une motte de terre se détacha... chut dans l'eau : cela fit un événement...

Combien trompeuse cependant cette discrétion des génies de la brousse redoutés de mes hommes! Ce que je prenais pour le sommeil de la nature n'était qu'un répit. La lune en se levant me le fit bien connaître.

Sur ma droite, le rideau d'arbres devint d'abord une dentelle ondoyante et fantasque : puis, peu à peu, chaque objet prit un relief de camée. Dès lors, les paisibles rayons éclairèrent un spectacle si fabuleux que, sans le cadavre d'un fauve retrouvé le lendemain, j'aurais pu me croire le jouet d'illusions nocturnes créées de toutes pièces par mon cerveau torturé de chaleur.

Tout d'abord, de faibles rumeurs, en amont, en aval, sur les pentes des berges peu éloignées... Des murmures au ras de l'eau, unie durant le jour comme la surface d'un étang mort... Des bruits : sons de trompe des crapauds cachés dans les roseaux; tintins des roussettes suspendues dans les arbres; flouflous des ailes de vampires et d'engoulevents...

De minute en minute, les chuchotements de la brousse croissent, prennent du volume, comme si le soleil en mourant redonnait la vie à ses mystérieux habitants... De chaque côté du sombre couloir, en haut des palmiers, chaque famille de singes s'installe pour la nuit ; des hérons et des aigrettes se perchent sur les arbres morts qui surplombent la rivière. Ces dispositions ne vont pas sans querelles, coups de becs et coups de dents... Des petits qui croient pouvoir s'endormir sont tout à coup dérangés par quelque célibataire en quête d'un gîte facile; les mères prennent fait et cause pour leur progéniture; de là des colères!...

Un clapotis... Quelques crocodiles, sans doute, qui se sont chauffés toute la journée au soleil, comme des arbres morts étendus sur la berge et qui chassent les carpes en ce moment. Plus tard, immobiles dans l'eau tiède, ils guetteront la venue des antilopes à l'abreuvoir : proie plus honorable, certes... L'un d'eux, apparemment, a dû se hisser sur un tronc d'arbre tombé de la rive, et déranger des butors qui sommeillaient sur le toit de leur bâtisse. Des cris étranglés par la peur, des protestations hurlées s'élèvent contre cette inique violation des droits de la brousse : « Ouâ-âh! chacun n'est-il plus maître de son gîte...? Ne peut-on plus dormir en paix...? Allons-nous plonger et disputer le poisson à ces voraces...? Ouâ-âh! Tout est donc incertitude, même dans le calme...? Surtout dans le calme...! »

La froide lumière de la lune semble rafraîchir l'eau, le sable où mes hommes dorment déjà profondément.

Un vaste reniflement fait frémir l'air à la surface du fleuve.... Des masses sortent à notre droite, insouciantes, comme si rien n'était capable d'empêcher cet hippopotame, sa femelle et leur jeune veau de grimper à terre pour paître les roseaux, l'herbe fraîche... Le petit, encore inhabile, glisse sur la pente et retombe lourdement dans un éclaboussement énorme. La mère se laisse aussitôt aller à l'eau et l'aide à remonter. Ils pataugent, ils peinent, l'eau gicle, et aussi la boue, sur la rive... Ils reniflent bruyamment. Non, certes, rien ne peut les atteindre, sauf un coup de ma carabine qui, au jugé, mettrait fin à cette scène de famille. Mais pourquoi effrayer cette faune confiante ? Ne détruirais-je pas ce spectacle à la façon d'un machiniste qui, par facétie, trancherait le câble du rideau et le ferait choir avec fracas au début d'une scène captivante ?... Pourquoi ce geste ?... Je suis d'autant plus disposé à la clémence que des quartiers de viande encombrent encore la pirogue.

Voici les monstres enfin réunis sur la berge : le bruit mou de leurs foulées dans la terre humide se mêle au craquement des brindilles...

Des vanneaux se lèvent en sifflant, stupides, effarouchés. Puis... plus rien... Pire que rien, une inquiétude qui accourt, au ras des herbes, à travers les arbustes... De très loin..., des grondements assourdis... De toutes parts, répondent des appels à la vigilance... Sur les palmiers, la tribu des singes s'agite... Tête basse, crinière hérissée, les anciens raclent le fond de leur gosier pour imiter le maître au pelage roux qui s'approche : — Nous savons qu'il règne sur la plaine, répondent les femelles. Nous ne lui disputons pas l'eau de la rivière... Qu'il vienne et s'en aille... ! Il en restera encore... Les bananes et les pommes de lianes sont à nous : nos dents ne font pas couler de sang... Et le sang seul lui fait plaisir... ! Nous ne cassons que les amandes : il brise les os... ! Qu'il vienne et s'en retourne... !

— Que personne ne se laisse tomber à terre ! Que nul ne lâche sa branche ! répondait le faîte des arbres.

Les propos se croisent ainsi sur l'eau, plainte ou jappement, murmure ou sifflet. Par moments, je communie avec l'âme sournoise de la brousse, faite de crainte et d'audace, de jactance et de terreur... Cette âme me pénètre. Je vibre avec la surface de l'eau qui se ride sous une caresse mystérieuse. Ma peau frissonne comme celle de la bête aux aguets, mes cheveux

tressaillent comme le plumage des oiseaux qui épient le chat-tigre... Parmi ces cris tremblotants, tout mon être frémit à l'appel des puissances de la nuit...

La clarté est telle que l'on croirait un jour artificiel sur une autre planète où je me trouverais transporté...

En face, tout près de l'eau, voici que des ombres jaunâtres, des taches blanchâtres remuent... Elles se pressent, se succèdent entre deux haies de broussailles noires, rotins entrelacés, pandanus impénétrables... Des têtes surmontées de lyres, de dards, de croissants, flairent la nappe liquide, y plongent leurs mufles, avec prudence. La soif, l'avidité du plaisir chassent pour un instant l'inquiétude. Plus bas, quelques mâles brament pour attirer le caïman... Alors les femelles et les faons prolongent la trop brève félicité, trempent le museau à hauteur des yeux bordés de longs cils noirs, s'ébrouent avec délices, jusqu'au moment où, poussés, par les nouveaux arrivants du clan, ils reprennent la pente pour gagner la prairie...

D'une berge à l'autre ondulent les chuchotements de la tribu cornue :

— Boire est une volupté, après l'herbe chaude et la feuille desséchée... Boire vaut bien le risque de la gueule écailleuse, de la peau mouchetée, de la griffe et de la dent... Le soleil nous a brûlés tout aujourd'hui... Nous voulons des forces pour fuir demain la piste du maître, éviter la poursuite de ses cousins et de ses vassaux... L'eau est à tous, en haut, en bas... La mort ne garde pas toutes les portes...!

Voici les buffles : rustauds, courtauds et massifs, ils arrivent, soufflent comme des forges, piétinent le sol détrempé, bousculent les occupants avec brutalité... Pourquoi pas? Aucun ne peut égaler leur force... Ils tiennent tête au roi lui-même qui respecte le passage du troupeau. La bête qui marche sur deux pattes et dont le bras lance du feu qui tonne ne leur inspire pas davantage de terreur...

La biche naine pense aussi qu'elle échappera ce soir encore au léopard, à l'aigle rouge qui la surprend dans son sommeil... Et sur ses pattes, grêles comme le roseau du marais, elle frétille...

Le coba-antilope dont le corps, indifférent aux saisons, suinte de l'huile, taquine les femelles qui l'entourent. Boire, brouter, aimer, c'est sa vie : le fleuve et la plaine lui appar-

tiennent... Ses cornes sont acérées... Un coup de sa patte fourchue éventre l'ennemi...

— Buvons, disent-ils tous : au matin, l'herbe sera tendre... Nous verrons venir l'attaque de loin... En attendant, buvons, aimons, dormons... Nos jarrets sont comme le bambou dans sa troisième année, notre croupe comme l'arc du chasseur !...

Puis, c'est le défilé des élans. Ces hobereaux de la brousse ne frayent avec personne : aucune autre antilope n'est admise dans leur tribu. Ils sont là, réunis près de nous, ne soupçonnant pas notre présence que ne décèle aucun bruit, aucun mouvement. Je n'en ai jamais tenu à portée de mon fusil... Quelle aubaine ! Mais pourquoi détruire si tôt la magie de cette nuit splendide, où toute la nature, au lieu de se recouvrir, se dévoile, me montre la vie de ses ténèbres, ses gestes cachés, ses frayeurs, ses joies et ses amours?...

... Les grondements se sont rapprochés... tout à coup. Clameurs de joie du maître repu, affirmation de sa puissance, appel à la femelle, cri de ralliement au clan... Comme des lutins, des farfadets, chassés par l'aurore ou par le feu, élans, biches naines, buffles, cobas, escaladent en deux bonds la pente des berges, froissent de leurs cornes les feuillages emmêlés, griffent leurs pelages aux épines des rotins et des jeunes palmiers. Les groupes s'évanouissent, me laissant tout déconfit au fond de ma pirogue, comme le rêveur brusquement tiré de sa songerie.

... Les cris sont tout près... derrière moi... D'un arbre à l'autre, l'avertissement se transmet discrètement :

Que chacun se cramponne... Le Maître passe... Que nul ne se laisse tomber... La mort est sur le sol !...

... Plus près encore... Ce sont maintenant des ronronnements démesurés, des miaulements rauques et étouffés, des lapements énormes... Du côté de ces bruits, un groupe de corps fauves s'allonge sur le sable de la rive basse, les pattes repliées, les omoplates saillantes, les muscles armés pour sauter en arrière si l'eau qui ne leur appartient pas devenait dangereuse... Puis, les têtes tournent à droite, à gauche, inspectant les berges... Le mâle et la femelle se lèchent les babines et les pattes de devant. Les petits font des grâces sur le sable comme des chats...

Redressés, satisfaits, ils éructent maintenant par saccades le cri de la tribu ! Et, voici que de plusieurs côtés, des cris

semblables répondent, s'enflent, se pourchassent, — houle orageuse, — franchissent les falaises rouges, les couloirs de verdure, et déferlent sur la plaine.

Les hommes sont réveillés, mais n'osent bouger. Bakari soulève à peine la tête :

— Tire, me dit-il... Les lions!...

Tirer?... Non! ces deux têtes énormes qui hurlent à faire craquer leur gosier tandis que ces inconnus leur répondent, affirmant ainsi la maîtrise de la race, ce déchaînement de puissance, tout cela est un tableau trop prodigieux pour si vite l'effacer.

... A pas feutrés, les lions s'éloignent... Les cris s'espacent, se font rares, s'éteignent enfin pour faire place au plus troublant silence...

Et comme s'ils n'attendaient que la certitude de ce départ pour entrer en scène, d'autres êtres à silhouette de chien trottinent en grognant de joie à la pensée de se tremper dans l'eau peu profonde. Ces dos velus, ces oreilles pointues disparaissent à leur tour devant les hyènes puantes, qui arrivent en se dandinant, boivent, et discrètement se retirent...

Alors, des corps étirés au ras de terre rampent vers la berge... Une des bêtes paraît d'une longueur démesurée. Avec des précautions cauteleuses, elle progresse muscle à muscle, le ventre dans le sable... Avant de boire, elle promène sur les alentours ses yeux phosphorescents : Bakari et Mòna, très excités, me supplient :

— Tire cette fois, c'est la panthère!

Le coup de ma carabine se multiplie comme un bruit de mitrailleuse, tant les échos le répercutent dans le dédale des fourrés, les coudes du fleuve... Le corps n'a même pas bougé...

— Nous verrons quand il fera jour, me dit Bakari, prudemment.

En réponse à ma provocation, toute la brousse, réveillée en sursaut, pousse des cris où la fureur le dispute à l'effroi, à la surprise :

— Quel autre que le Maître osa violer la trêve de l'eau?...

Des hérons se lèvent lourdement pour aller se percher plus loin, à tâtons. Des sarcelles groupées sur un îlot rocheux s'envolent bruyamment, font deux tours en sifflant éperdu-

ment, et reviennent se poser une à une. Les grondements lointains reprennent, les feuilles se froissent de nouveau, la tribu des singes, d'un arbre à l'autre, s'interroge sur l'insolite danger qui la menace...

Je repose mon arme : tout rentre dans le silence... Les retardataires vont, sans doute, s'abreuver plus loin, à moins qu'ils n'attendent l'aube tranquille ou bien la nuit suivante. Bakari murmure en se recouchant :

— Les Kamara que protège la panthère subiront une défaite : leur *tanna* est tombé sous le fusil de mon Toubab !...

L'oiseau-fou ricane dans le vide... Lui aussi sait la mort sur la rivière...

*
* *

A mon réveil, Bakari se rinçait les yeux et les dents, accroupi au bord de l'eau :

— As-tu passé la nuit en paix, mon Toubab? salua-t-il dès qu'il me vit remuer.

— En paix seulement, Bakari !

Sur la berge, dans la pleine lumière du soleil levant, les hommes dépouillaient une panthère femelle adulte et de belle taille. La balle avait, par bonne encontre, brisé les premières vertèbres dorsales, traversé les omoplates. La bête n'avait fait que se tasser sur place.

De la surface du fleuve, fumante image de l'Achéron, montaient maintenant des vapeurs qui s'effilochaient dans l'air, pour se dissiper avec la chaleur. Le paysage avait repris son impassibilité. Sans ce témoin tacheté, étendu à terre, on aurait pu croire que cette fantasmagorie avait été l'œuvre des djinns chargés par quelque divinité de m'interdire l'accès du pays, tant la nature affecte de calme écrasant durant le jour.

Seules d'innocentes bécassines, levant la tête à chaque coup de bec, perçaient le sol humide, à la recherche des vermisseaux. Sur l'îlot que nous avions abandonné, des ibis se promenaient avec gravité, surveillant le menu poisson dans la transparence des bords. Mais les falaises, sous l'amoncellement de la verdure qui s'écroule dans l'eau, observaient un silence plein de mystère : les berges gardaient leurs nocturnes secrets...

*
* *

Méthodiquement, Môna, Bakari et les deux autres hommes se sont mis à éventrer la surface du fleuve... Un coup de pagaie suivant un coup de pagaie, cela fait des trous vite comblés : un bouillonnement, un remous derrière nous, puis... plus rien... Le sol conserve la trace du gibier jusqu'à l'heure du grand vent et des pluies : l'eau oublie le passage de la pirogue, les blessures des pagaies, avec indifférence... La route à faire est encore longue. On croit aller droit, et l'on serpente à travers la vallée. Une pointe succède à une autre pointe, une falaise rouge à une falaise rouge. Toutes les pointes se ressemblent : derrière chacune on espère le gué, le débarcadère, les bœufs à l'abreuvoir, les laveuses de linge, l'étape, un moment de distraction, une nuit de repos.

— Est-ce encore loin, Bakari ?

— Un peu seulement... derrière ces arbres...

En France, les paysans répondraient à ma question : « C'est à une portée de fusil !... » La coutume est universelle chez les ruraux de sous-estimer les distances. Ici, les conséquences de l'erreur d'appréciation s'aggravent singulièrement, quand on est pris entre le feu du ciel et la réverbération de l'eau. Et je ne puis m'empêcher de sourire en pensant que chaque année de braves Noirs venus de tous les points des Tropiques se réunissent en un congrès, au cours duquel ils clament à la face du monde l'infortune de leur race et demandent pour elle une place au soleil !...

— Si Dieu le veut, me dit Bakari qui s'aperçoit de mon impatience, nous arriverons ce soir. J'ai maintenant confiance. Un présage sans égal est sur nos têtes. Je sais un vieux devin qui connaît bien des choses, et ne dit que la vérité... J'irai le consulter pendant que tu dormiras...

*
* *

Cette terre sans maître que nous venions de quitter était bien la ligne de partage entre deux groupements de populations. A mon réveil, dans le village où nous avions passé la nuit, Bakari me salua d'un air satisfait.

— Il n'a pas son pareil, me dit-il.

— Que veux-tu me raconter encore ?

— Le vieux dont je t'ai parlé mérite la crainte et le respect.

Il a vu... Il m'a dit que je retrouverais la paix du côté de l'eau...

— Loin d'ici?

— Toubab, nous sommes sur le bord du fleuve. Je ne voudrais pas mentir... mais peut-être a-t-il voulu dire celui-ci.

— N'oublie pas que le temps presse. La saison des pluies approche, tu le sais. Je dois retourner vers la mer.

— Cela ne m'est pas caché, me répondit-il. Mais j'espère avoir dénoué le lien qui m'attache ici avant que le ciel s'assombrisse. Il me reste à savoir qui l'a enlevée; et cela ne me sera plus longtemps caché... Repose-toi. Tes oreilles pâlissent. Tu es fatigué. Tu vas devenir un « homme aux oreilles blanches, » et cela ne vaut rien. Repose-toi...

Bakari avait raison; le soleil de juin est particulièrement pénible. Ses rayons ne s'arrêtent pas à la surface de la peau, mais ils la creusent, la fouillent et pénètrent jusqu'aux os. Le *m'bôyo* dessèche les narines et gerce les lèvres. Ce n'est pas un souffle qui évente, c'est une infiltration lente, un déplacement insensible des gaz de combustion d'une fournaise.

Quand ce vent d'Est fait place au vent du Sud, la transpiration jaillit et coule le long du corps. L'air devient alors irrespirable, surchargé comme si sa densité s'était accrue; à d'autres heures, il fait défaut et ce vide crée une angoisse de la poitrine.

Alors une lassitude s'empare de moi; comme toujours elle me prend aux reins et aux genoux. Malaise passager, sans doute...

Après le repas du soir, Bakari revint près de moi. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, une agitation surprenante avait remplacé son habituelle modération.

Je l'avais aperçu, avec Mòna et les pagayeurs, en grande conférence au milieu des gens du village. Avec sa facilité de parole, il avait racolé des partisans.

— S'il plaît à Dieu, et à toi, Toubab, nous ne resterons pas longtemps ici. Je t'avais bien dit que la mort de la panthère était un présage. C'est du clan de la Panthère que me vient le mal. Je savais être sur la piste. C'est un Kamara qui l'a enlevée, un petit marabout bambara venu l'an dernier de notre côté.

— Qui te l'a dit?

— Des gens de la tribu des Toucoulaures qui vont m'aider. Ce fils de chienne, disent-ils, est un menteur sans pareil. Il élève la voix pour chanter le Coran, et un impie fait moins de tort que lui.

— Es-tu sûr qu'il soit le coupable? demandai-je.

— Je ne l'ai pas encore vu avec mon œil, et ne voudrais pas mentir. Mais ce que mes semblables ont vu, — et ils sont comme les fils de mon père et de ma mère, — je ne puis en douter.

— Ne te trompent-ils pas, Bakari?

— « Trahir qui ne te trahit pas, Dieu te trahira! » dit-on : et ils craignent Dieu. Ajoute à cela qu'ils sont tous comme moi du clan des Sawané, ou des Si, ou des Sissokhos, protégés du Serpent... Tu le sais bien, le Serpent ne trahit pas le Serpent au profit de la Panthère...

— Alors, que vas-tu faire?

— Ce qui doit être arrivera : mais mon bien me reviendra. Pardonne-moi : je te fatigue avec mes histoires et mes discours, mais ton cœur est bon et tu ne fais de tort à personne. Sache seulement que ce fils de hyène a brisé le cœur des gens de notre race. Il fait beaucoup de malices, aidé par ses disciples, — que Dieu fasse mourir ces chacals! — et aussi... avec l'autorisation de vos chefs. Il attire les femmes stériles, les garde dans sa maison — pour les soigner, dit-il, — et quand elles sont fécondes, il se fait donner des présents par les maris : des bœufs, des chèvres ou des moutons. Il compose aussi des remèdes; quand les malades meurent, il prétend qu'ils avaient mécontenté le Prophète et que Dieu les rappelle! Cela peut être vrai, mais n'est pas son affaire... Ce sont surtout les histoires de femmes qui brisent le cœur des hommes. Il faut que ça finisse!

— Il plaît aux femmes, Bakari...

— Ne dis plus une pareille chose! On dit, certes, qu'il a la parole agréable. Mais je préfère la langue d'un muet à celle d'un menteur. S'il ne me rend pas mon bien, d'ailleurs, il ne plaira plus à personne!

— Quelle est ta pensée? Ne veux-tu pas faire un malheur?

— Toubab, on ne pleure pas la mort d'un ennemi!

Et il se leva, fort en colère, pour disparaître dans un détour des palissades.

La nuit s'étendit sur la petite cité de paille. Les enfants et les femmes rentrèrent : des cris, des exclamations et des rires marquèrent leur passage. Les voyageurs regagnèrent leur abri, se groupèrent autour de petits feux, s'enveloppèrent de couvertures en attendant que le premier chant du coq les remît sur la route. Des silhouettes blanches glissèrent devant ma case :

— Dieu veuille que ta nuit soit paisible, Toubab! me dirent-elles.

Ma porte fermée, un chant s'éleva dans la cour, à mon adresse, tout doucement, à peine scandé par le frottement des ongles du musicien sur les crins de sa guitare :

Le termite ronge tout et s'arrête à la pierre...
Samory détruit tout et s'arrête aux Français!...

Un âne se mit à braire sur la place publique. D'autres lui répondirent. La nuit se trouva un instant déchirée par ce vacarme insensé. Puis, à intervalles, les aboiements des chiens lui succédèrent, par saccades inconscientes, comme si ces petites crises tiraient chaque fois ces animaux de leur somnolence...

***

Le fleuve s'élargit subitement après quelques heures de descente, formant une manière de lac encombré par endroits de roseaux, ailleurs d'îlots garnis de broussailles épineuses dont chaque branche, à la saison, supporte un nid d'aigrette ou de héron. Sous le ciel rutilant, cette nappe d'eau, ainsi parée, ressemblait assez dans sa tranquillité à un surtout en glace de Venise parsemé de fleurs dans l'attente des invités.

De loin en loin, le poli de la glace était troué par l'œil et les naseaux d'un crocodile : la distance qui séparait ces deux points permettait de calculer la taille du monstre.

— C'est là, me dit Bakari, en me montrant des fumées au-dessus des arbres sur notre droite. Nous allons laisser la pirogue et entrer à pied chez ce fils de misère!

Nous suivîmes un couloir étroit entre des troncs blanchâtres, semblables à des bouleaux, puis un tunnel dont les voûtes de bambous interceptaient les rayons du soleil. Soudain, à nos pieds, séparée de l'eau par un mince rideau d'arbres, nous apparut la petite citadelle du marabout. Sur l'eau, des pêcheurs poussaient leurs pirogues à la perche et allaient tendre leurs filets. D'autres assis sur la berge tressaient des cordes en fibres de baobab ou en raphia : d'ici les fils tendus entre leur épaule et les orteils leur donnaient l'apparence de harpes égyptiennes. Dans une crique, des enfants et des fillettes poursuivaient le menu poisson parmi les roseaux avec de petits filets à main.

Comme nous entrions dans le village, nous dépassâmes des

négresses la tête chargée de longs fardeaux de bois sec qu'elles allaient vendre au marché : certaines portaient aussi leur poupon à califourchon sur le dos.

Hors de l'enceinte, un homme accroupi achevait d'écorcher un mouton suspendu par les deux pattes de derrière au squelette d'un arbrisseau. Attendant leur tour, trois autres moutons attachés à un piquet, quelques pas plus loin, regardaient la scène d'un œil stupide et résigné.

Des cavaliers armés de lances entraient et sortaient. Leurs petits chevaux encensaient nerveusement. Au passage d'un groupe de femmes, l'un d'eux, excité par l'éperon, se cabra et se mit à danser. Le chapeau de l'homme se renversa sur son dos, retenu sous le menton par une courroie. A l'encolure des bêtes les pompons de cuir s'agitaient : les tapis de selle bariolés et dentelés découpaient un carré sur leurs flancs.

Nous suivîmes un groupe. Un vieillard grave et recueilli entra avec nous, au pas hésitant d'une jument pleine. Une guitare le précédait, une autre le suivait : les musiciens marchaient avec solennité.

Les cases extérieures, de construction plus récente, étaient soignées : travail de nouveaux adeptes, sans doute. A l'intérieur, dans un fouillis de bâtisses disparates, un mélange de races, comme partout depuis notre domination, avec une prépondérance de l'élément bambara due à l'influence du marabout. Les hommes que leurs occupations spéciales ne retenaient pas au village et sur le fleuve étaient aux champs du matin au soir, et s'apprêtaient à profiter de la fécondité des pluies annuelles.

Le ciel qui leur inspirait confiance éveillait en moi des inquiétudes. Durant ces derniers soirs, le couchant du soleil avait changé d'aspect. Oh! rien, tout d'abord... Une goutte de sang délayée dans un océan d'or en fusion. Puis la teinte rose, d'abord indéfinissable, est allée, prenant des nuances plus mûres, conquérir l'Occident durant l'heure moins brève du crépuscule.

Ce n'était plus, en effet, à cette époque, la chute du rideau qui fait brusquement succéder la nuit au jour, mais une transition illuminée qui, ménageant les tons, faisait chatoyer toute la gamme du vert et du jaune entre le bleu profond du zénith et la pourpre de l'horizon. Sous mes yeux émerveillés

la terre clamait sa torture du jour, sa joie du repos nocturne. Des bandes de perruches passaient en jacassant sur nos têtes, les feuilles frissonnaient, la brousse semblait frémir : tous ces signes m'avertissaient de l'arrivée des eaux du ciel, du retour à travers les plaines humides, du danger des torrents démesurément grossis.

Les intentions de Bakari ne laissaient pas, d'autre part, de me donner quelque souci. Sous aucun prétexte, je ne pouvais le laisser agir à sa guise. Il devait arriver à ses fins sans tuerie ni intervention de l'autorité. La ruse est toujours préférable à la force dans un pays où le nombre est soumis à une poignée d'hommes décidés, où l'esprit dompte le muscle.

Au surplus, Bakari était homme de ressources : il suffisait de lui en indiquer l'emploi.

***

Je fis, après avoir acheté un cheval pour mon retour, préparer le campement à la sortie du village. Bakari s'était rasé la barbe, avait changé sa coiffure et emprunté mes lunettes jaune foncé qui le faisaient ressembler à un moderne *taleb*. Quant au marabout Alfa Kamara (c'était bien son nom), désireux de s'attirer ma faveur, il me fit combler de prévenances, pensant assurément que je pourrais par la suite lui être utile au chef-lieu, auprès du commandant de cercle, voire auprès du Gouverneur. Voulant ignorer ses vrais sentiments, je me prêtai à toutes ses politesses : mais je savais que sa religion, s'il ne l'avait mitigée, lui prescrivait d'être notre ennemi, et qu'à tout prendre, s'il se rangeait à nos côtés c'est qu'il n'avait pas la force de nous chasser.

Au surplus, ses rancœurs de musulman, plus fanatique en paroles qu'en actes, se tairaient en ma présence, puisque la bienveillance de l'autorité lui permettait d'exercer son ministère, de recruter des disciples, de recueillir des offrandes et de faire des dupes.

Homme rusé et de précaution, il avait entouré le groupe de ses cases de murs en pisé flanqués de tourelles couvertes de chaume pointu, dont la partie supérieure sert de greniers auxquels on accède par des échelles grossières faites de branchages liés ensemble, assez semblables à celles des poulaillers de nos campagnes.

Lorsque nous arrivâmes chez lui, nous le trouvâmes assis dans la cour intérieure de sa demeure, les jambes croisées sur une natte, égrenant un chapelet d'ébène. Près de lui deux griots, dont le petit violon reposait à terre, et quelques disciples, attendaient une parole du maître. Dans la cour voisine, des enfants nasillaient des phrases du Coran.

Alfa Kamara se leva et vint vers moi.

C'est un bel homme dont les traits alourdis de Bambara portaient aux joues les trois balafres traditionnelles de la race, de la tempe à la mâchoire inférieure. La petite barbiche qu'il laissait croître lui donnait l'apparence de maturité indispensable à ses fonctions.

Il me fit faire le tour de son domaine, en soumit les détails à mon appréciation, sauf la partie qui abritait ses femmes. C'était celle que je voulais précisément indiquer à Bakari.

Après cela, ce fut une affaire de patience. Le repas servi avant la nuit fut d'importance. Les poulets ne furent pas épargnés et je dois dire que le riz de ces vallées est particulièrement moelleux sous la dent.

A tout hasard, et plutôt par habitude de chasseur, — qu'il soit ici français ou indigène, — j'avais gardé ma petite carabine bien approvisionnée. Un vautour qui passait sur nos têtes me permit d'en démontrer la précision. Sa chute attira tous les hommes du marabout ; chacun voulait examiner l'arme et en admirer les effets.

De là, les conversations s'engagèrent. Quelques poignées de noix de kola et de feuilles de tabac favorisèrent les rapprochements. Chacun à l'envi se mit à nous demander les nouvelles de la route, du pays traversé, du gibier rencontré. Cent questions diverses nous furent ainsi posées, au point que la nuit vint nous surprendre dans cet état excellemment agréable à tout Noir quand la curiosité se satisfait en même temps que l'indolence.

Les choses en étaient là, quand deux des compagnons de Bakari se détachèrent, disant : « Nous allons attendre des amis qui doivent venir de l'autre rive du fleuve!... »

— La pirogue est prête, me dit Bakari à l'oreille. Je vais leur dire des histoires et les amuser, eux, leurs pères et les pères de leurs pères. Pendant ce temps, mes hommes feront ce qu'ils doivent faire. Toi, je te demande, pour le merci de Dieu et notre amitié, s'ils crient et veulent faire des malheurs,

de m'aider... Ils te redoutent, et tu ne risques rien. Ce qu'ils osent sur un homme à la peau noire, ils ne l'oseront jamais sur un homme aux oreilles rouges.

Ceci fut dit à voix basse, en langue de Dakar et de Rufisque: mais je m'alarmais un peu au sujet de Bakari. S'il venait à être reconnu? Si la colère ou l'impatience allait le trahir?... Toutefois, je n'avais plus qu'à le laisser faire.

Je dois lui rendre cette justice qu'il s'en tira fort bien. Je ne sais si l'intense volonté de reprendre son épouse y fut pour quelque chose : le fait est certain que jamais je n'entendis Bakari discourir et conter comme cette nuit-là. Je n'aurais jamais imaginé non plus qu'un homme de sa race pût ainsi dominer le désir de violence qui lui injectait de sang le blanc des yeux et le faisait légèrement trembler d'impatience.

La fumée des pipes s'élevait lentement au-dessus du groupe :

— Prêtre! s'écria Bakari, j'ai entendu dire qu'un des roseaux avec lesquels Ali — que Dieu couvre de bénédictions l'oncle du prophète! — traçait les sourates du Coran, est arrivé dans ta main. Je ne suis qu'un enfant à côté de toi et mon esprit est étroit comme la demeure d'une fourmi... Mais, que j'en perde la vie! depuis longtemps je désirais entendre ta parole... Je sais aussi que lorsque je quitterai ta maison, je regretterai ta voix. J'ai marché... et encore j'ai marché, depuis la mer, — celle qui est large comme le ciel et qui va jusqu'au pays du Toubab que j'accompagne, — et partout j'ai entendu prononcer ton nom... Et ceux qui le disaient, y ajoutaient celui de l'Unique — Lui seul est grand et sait ce que nous sommes, et je le remercie aujourd'hui de m'avoir amené ici en suivant les pas de ce Toubab qui est assis au milieu de nous.

« Et maintenant, si je puis vous conter des histoires de nos pays, il n'est pas tout à fait nuit, je ferai mon possible pour vous réjouir...

— Il n'a pas son semblable, dit le marabout en se tournant vers ses disciples.

— C'est la vérité seule! répondirent-ils tous. Qu'il raconte, nous l'écoutons...

Un des griots remonta les attaches des crins le long du manche de sa petite guitare : ayant accordé son instrument, il en tira quelques notes du bout des ongles pour appuyer l'invitation de l'assemblée et soutenir le récit attendu.

— Il y avait un homme... commença Bakari : il vendait du miel dans une ville où habitait un roi. Un matin, sur sa route, il rencontra une troupe de singes. Et ceux-ci de le regarder, de le regarder, et encore, au point qu'il eut peur et que la calebasse de miel posée sur sa tête tomba et se brisa.

« Ce pauvre garçon alors s'écria : « Diable ! Diable ! Aujourd'hui le roi va sûrement me tuer ! »

« Comme il s'enfuyait, les singes s'approchèrent, et d'un doigt goûtèrent le miel. Quand ils virent que c'était chose agréable, ils le ramassèrent entre les feuilles et les cailloux, et le mangèrent entièrement, se disant entre eux : « Ce *diable* est bon, en vérité ! Allons trouver le roi et prions-le de nous en donner de semblable. »

« Vous le voyez, ils pensaient que le miel s'appelait « diable » parce que c'était là le mot que l'homme avait crié en laissant choir la calebasse.

« Le jeudi suivant, jour où le roi réunissait ses sujets, les singes se rassemblèrent à grand bruit de tam-tams, nouèrent la coulisse de leur culotte, passèrent leur *m'boubou*, chaussèrent leurs sandales, coiffèrent leur bonnet, et s'en furent trouver le roi... En route ils chantaient en chœur : « Roi D'Niaye, donne nous *du diable !* Roi N'Diaye, c'est *du diable* que nous voulons. » Et leurs tambours remplissaient la forêt de tapage jusqu'à la demeure royale.

« Arrivés là, ils grimpèrent sur les arbres, appelèrent le roi et lui dirent : « Roi N'Diaye, donne-nous *du diable* : *du diable* tu nous donneras... ! »

Timides, des enfants s'approchaient maintenant, et, en silence, s'asseyaient tout contre le cercle des hommes. Les retardataires se joignaient à eux : peu à peu le groupe s'augmentait de nouveaux venus, attirés autour du conteur comme les mouches par un pain de sucre. A la lueur d'un feu de bois Bakari continuait, accompagnant le récit de gestes expressifs :

— Sans s'étonner, car la fantaisie des singes est innombrable, le roi leur dit : « Si c'est un *diable* que vous désirez, je ne puis vous le procurer aujourd'hui : mais revenez demain vendredi, et le *diable* que vous cherchez, je vous le donnerai. »

« Il dit, et les singes s'en allèrent.

« Le roi fit alors rassembler tous les chiens du pays et les enferma dans une case. Le lendemain, les singes firent ce

qu'ils avaient fait la veille, revinrent trouver le roi et recommencèrent leur vacarme. Le roi leur dit alors :

— *Golôs*, mes enfants !

— Nous voici, répondirent-ils en se grattant.

— Allez-vous asseoir à la porte de cette case, et attendez-moi. Je vais vous donner du *diable*...

« Il leur désignait ainsi la case où il avait enfermé les chiens, cependant qu'il ordonnait à un de ses esclaves de passer par derrière et d'ouvrir la porte.

« A ce moment, les chiens sortirent et se jetèrent sur les singes. Ceux-ci alors de s'enfuir comme le vent à travers les champs, en criant toutes sortes de canailleries... Ce fut une belle poursuite, un beau carnage ce jour-là... Le chemin était rempli de sang et... de ce que vous pensez ! Les singes disparurent ainsi dans la forêt; les chiens fatigués de courir et de mordre s'en retournèrent... »

Comme Bakari s'arrêtait un instant, un homme se leva : appuyant la main par saccades sur sa bouche, il fit un ululement prolongé auquel répondirent des cris semblables.

— Venez, dit l'homme. Venez écouter un étranger qui apporte ici des histoires inconnues. Venez, hò... hô... hô !...

Des ombres s'assirent en silence :

— Je vous disais donc, reprit le conteur, qu'il ne resta sur le chemin que le chef des chiens et le chef des singes. Ce dernier grimpa sur un baobab; il s'appelait N'Dour. Le roi des chiens l'attendit au pied de l'arbre; il s'appelait Yab.

« N'Dour dit alors à Yab, du haut de sa branche :

— Viande pourrie, ce n'est pas aujourd'hui, je pense, que tu m'attraperas !

« Yab ne répondit rien et attendit patiemment, simulant l'extrême fatigue. Quand il vit que N'Dour ne descendrait jamais, il se coucha, ouvrit la gueule et fit le mort.

« N'Dour le considéra et se mit à rire :

— Ah ! ah ! tu fais le mort ! Eh bien ! je vais t'apprendre à faire le mort !

« Il dit, et se suspendant à une branche basse, il fit sur la tête du chien des choses que je ne dirai pas. Yab ne bougea pas, comme s'il avait réellement perdu le souffle; si bien que le singe le crut mort et entonna son chant de victoire. Quand il eut chanté, il descendit, tourna curieusement autour

de la tête du chien et se mit à examiner ses mâchoires :

— C'est cette dent, disait-il, qui a tué Samba N'Déné mon père. Celle-ci, Ouagane mon oncle... Cette autre a déchiré M'Bougheul mon jeune frère... Celle-là, Malik mon grand père !... Et cette grosse dent voulait aussi m'étrangler !... »

... Le rire gagnait maintenant l'assemblée, se propageait, devenait houleux et allait submerger les paroles du conteur, quand le marabout, d'un signe de main, apaisa le bruit : tandis qu'une des guitares ponctuait les premiers mots de la reprise de l'histoire.

— Comme N'Dour achevait de parler ainsi, Yab se releva d'un bond et tomba sur lui. Et N'Dour de le mordre, et la poursuite de recommencer. Enfin Yab vit qu'il n'attraperait jamais N'Dour et revint à sa maison.

« N'Dour se crut encore vainqueur, s'en fut chez lui, dit à sa femme :

— Remplis un panier de cendres, et viens couvrir le sang et les saletés que, dans sa peur et sa défaite, Yab a répandus sur le chemin...

« Ce singe de malheur, vous le voyez, était capable de mentir ! Ils allèrent donc ensemble sous le baobab où Yab avait fait le mort :

— Vois-tu, dit N'Dour à sa femme, c'est ici que je me suis battu avec le roi des chiens ! Il m'est tombé dessus : moi de même !... Il m'a fait un croc-en-jambe : je l'ai mordu !... Il m'a donné un coup de tête : je l'ai griffé !... Il m'a saisi sous l'aine, je l'ai retourné !...

« Et la femme répandait les cendres...

A ce moment Mòna se précipita dans la cour, et sans laisser achever :

— Père Bakari, s'écria-t-il, on est en train de voler le cheval du Toubab et nos bagages qui se trouvaient à côté !

Bakari se leva d'un bond et se précipita dehors, suivi dans la nuit par tous les jeunes gens. Or, il se trouvait que le lieu du campement avait été choisi à l'extrémité du village opposée aux cases des femmes. Le cheval avait traversé le fleuve avec les bagages, les provisions et les hardes des hommes : une autre pirogue, en aval, attendait Bakari, sa femme et les ravisseurs.

Mais tout faillit se gâter au dernier moment, lorsque les hurlements des femmes légitimes avertirent qu'un événement

imprévu venait de troubler la quiétude du gynécée. Une des plus jeunes, accourue, racontait à mots entrecoupés par l'émotion que des hommes avaient pénétré chez elles, et ne s'étaient pas servi des portes par lesquelles il est d'usage d'entrer dans une cour...

D'ailleurs, peu de dégâts : seuls deux chiens gisaient, disait-elle, assommés et la gorge ouverte. Cela avait suffi, sans doute, à maintenir les femmes tranquilles jusqu'à la fin de l'opération.

Le marabout, lui, perdait son sang-froid, criait des ordres contradictoires aux hommes qui revenaient du côté de l'introuvable cheval et du plus introuvable voleur. A un moment son attitude fut même menaçante à mon égard, et sans ma carabine que négligemment je maintenais dans sa ligne, je ne sais si une crise subite de fanatisme irréfléchi n'eût pas fait oublier à ces hommes les explications avec le Gouvernement, les représailles, et tant d'autres ennuis qui eussent interrompu le cours paisible de leur fructueuse existence.

Ce ne fut pas sans entendre une foule de paroles, de cris et d'invectives que je conduisis ainsi le chef au bord du fleuve, et que, en sa compagnie pour plus de sécurité, je me fis passer sur l'autre rive. Comme il s'en retournait, et que les pagaies de ses hommes trouaient l'eau bruyamment dans la nuit, une voix narquoise partie de notre côté lui cria :

— Prêtre ! chante les louanges de l'Unique et de son Envoyé, et demande pour moi leurs faveurs. Sawané je suis, Camara tu es... N'oublie jamais que le Serpent ne craint pas la Panthère !.. Je reviendrai un jour te conter la fin de l'histoire des singes et des chiens, et t'apprendre aussi ce qu'est le Diable !..

Les derniers mots se perdaient dans le concert d'imprécations qui, s'élevant soudain de la pirogue, éclataient sur la rivière....

ANDRÉ DEMAISON.

(A suivre.)

L'ÉGLISE DANS LA GAULE FRANQUE

AU VIe SIÈCLE (1)

En Italie, sa patrie d'origine, l'Empire romain se défendit plus longtemps qu'ailleurs. Les institutions, maintenues et protégées par le gouvernement des rois ostrogoths, restaurées par les armes de Justinien, ne succombèrent que partiellement à la dévastation lombarde. Il y eut toujours, aux flancs de l'Italie lombarde, une Italie byzantine qui se réclamait de la nouvelle Rome, et prétendait conserver la tradition de l'ancienne. Cette dualité se perpétua à travers tout le moyen âge. En dépit des changements que comporte une si longue existence, la République vénitienne et l'État pontifical, vénérables débris de l'organisation byzantine, se maintinrent pendant des siècles ; ils n'ont disparu qu'en des temps très voisins du nôtre. Les Lombards n'avaient pas été assez forts pour assimiler l'Italie conquise, ni même pour la conquérir dans toute son étendue. Aussi l'unité politique italienne, si naturelle qu'elle puisse être, est-elle, en fait, chose récente.

En Gaule, il n'en fut pas ainsi. Quand les derniers empereurs eurent été remplacés par des rois barbares, le pays transalpin ne tarda pas à se soumettre tout entier aux nations germaniques, déjà établies, à un titre ou à un autre, sur le sol provincial. Il y en avait trois : les Burgondes à l'est, les Wisigoths au midi,

(1) Cette étude forme un chapitre de l'ouvrage que Mgr Duchesne, l'illustre directeur de l'École française de Rome, avait achevé d'écrire quelque temps avant sa mort, et que l'éditeur de Boccard publiera prochainement sous le titre : *L'Église au VIe siècle.*

les Francs au nord. Cette triplicité de dominateurs pouvait-elle se réduire à un État unique et compact ? En d'autres termes, l'un des trois peuples était-il prédestiné à devenir décidément le plus fort et à se soumettre les autres ? Les Goths, sous Euric, semblaient avoir de sérieux avantages. Établis les premiers, maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, ils occupaient en Gaule les cités les plus importantes du midi, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, et surtout la ville impériale, Arles, la *praepotens Arelas*. L'État burgonde avait, dans la vallée du Rhône, une situation assez imposante. Les Francs semblaient moins redoutables. Groupés en bandes plutôt qu'en corps de nation, disposés entre les petits royaumes de Cologne, de Tongres, de Tournai, de Cambrai, leurs divisions et la faiblesse qui en était la conséquence avaient permis aux généraux romains, enfin maîtres des rebelles d'Armorique, de se maintenir entre la Loire et la Somme. Ils n'étaient encore que des auxiliaires impériaux, alors que dans tout le reste de la Gaule, et même en Italie, d'autres barbares étaient parvenus à se saisir du gouvernement des provinces. Ce sont les Francs cependant qui eurent raison des autres barbares, s'imposèrent à toute l'ancienne Gaule et lui rendirent l'unité politique en y créant un puissant État.

I

Cantonnés d'abord dans les régions marécageuses où le Rhin et la Meuse mêlent leurs embouchures, les Francs, assemblage d'anciennes peuplades germaniques, avaient donné fort à faire aux empereurs du IXe siècle. Après Théodose on les voit descendre vers le sud, les uns le long du Rhin jusqu'à Cologne, qu'ils occupèrent au temps d'Honorius ; les autres par la Toxandrie (Brabant septentrional) et la Thuringe cisrhénane, jusqu'à Tournai, Arras et Cambrai. Dans ces premières étapes, ils n'avaient guère ménagé la population romaine. C'était un peuple bien en retard sur les Burgondes et les Goths. Ceux-ci vivaient depuis longtemps en terre romaine : ils s'étaient plus ou moins adaptés. Les Francs aussi s'adaptèrent, mais ils y mirent le temps. Sous leur roi Clodion, le plus ancien dont on ait connaissance, ils étaient encore en état d'hostilité avec les Romains. Aétius les tint en respect ; il les employa même contre

Attilà (451). Leur chef, à la bataille de Mauriac, était un roi Mérovée, d'où la race royale tira son nom. Childéric, qui lui succéda, servit aussi la cause romaine, d'entente avec Aegidius, successeur d'Aétius. On le rencontre avec ses gens, dans les combats livrés sur la basse Loire aux Saxons et aux Wisigoths. Cet allié des Romains avait sa capitale à Tournai, d'où, par lui-même ou par ses parents, il étendait son influence sur tout le nord de la Gaule, entre la Somme et le Rhin.

Clovis, son fils, lui succéda en 481. Chargé d'abord du commandement dans toute la seconde Belgique (province de Reims), il songea bientôt à se substituer au chef romain Syagrius, qui commandait directement dans toute l'étendue de l'Armorique, jusqu'à la Loire. La bataille de Soissons décida en faveur de ses desseins. Syagrius vaincu s'enfuit chez les Wisigoths, et ceux-ci le livrèrent à Clovis, qui le fit mettre à mort. Ainsi devint-il maître de toutes les cités romaines depuis Amiens et Reims, jusqu'à Nantes, Angers, Tours et Orléans. Ces provinces étaient relativement peuplées ; la vie romaine s'y maintenait dans les villes, l'agriculture dans les campagnes. Il ne s'agissait plus de combattre, mais de gouverner. Les expéditions de Childéric avaient déjà renseigné son fils sur la nécessité de se ranger enfin et de s'entendre avec les populations romaines, comme l'avaient fait depuis longtemps les Goths.

C'était un rude guerrier. Après s'être débarrassé de Syagrius, il se trouva dans la nécessité de défendre ses nouveaux sujets contre les incursions des Alamans, fléau dont la Gaule souffrait depuis plus de deux siècles. Pour mettre à la raison ces hordes redoutables, il fallut s'y reprendre à plusieurs fois. A la fin, le but fut atteint : les éternels envahisseurs de l'est furent refoulés à bonne distance du Rhin et du Jura. Il resta sans doute des Alamans dans les pays correspondant à l'Alsace et à la Suisse actuelles ; mais c'étaient des Alamans paisibles, fixés au sol, agriculteurs.

Le roi guerroyait aussi avec ses voisins du sud, inquiétait les Wisigoths dans la possession de l'Aquitaine, fomentait les querelles intérieures du royaume de Bourgogne. Au nord, il s'appliquait à concentrer les forces franques, en supprimant, l'un après l'autre, les petits rois qui pouvaient lui faire concurrence. Il n'y eut bientôt plus qu'un seul roi franc, celui des Saliens de Tournai, lequel ne tarda pas à transférer à Paris son siège royal.

Désormais le Mérovingien résida au flanc de la colline de Lutèce, dans le palais habité jadis par le césar Julien.

Une de ses premières préoccupations, ce fut la question religieuse. Depuis qu'ils vivaient avec les Romains, les Francs avaient dû réfléchir souvent sur l'infériorité morale qui résultait pour eux de leur attachement à des dieux arriérés. Les autres tribus germaniques, une fois établies dans l'ancien empire, avaient embrassé la religion chrétienne. Eux non, ils étaient restés païens tout comme les Saxons et les Thuringiens. Cela les isolait des populations romaines désormais soumises et confiées à leur tutelle.

Clovis, dès avant sa rupture avec Syagrius, s'était trouvé en rapport avec les évêques, représentants autorisés de ses nombreux sujets. Parmi ceux auxquels il eut d'abord affaire, le plus qualifié était Remigius (Rémi), métropolitain de Reims. Au temps de Sidoine, on vantait sa littérature et son éloquence. Maintenant, en face des devoirs nouveaux et difficiles qui s'imposaient à lui, on songeait davantage à ses vertus. Rémi avait déjà une vingtaine d'années d'épiscopat. Il connaissait les princes francs de Tournai et semble avoir été en rapports personnels avec Childéric. Aussitôt que Clovis fut devenu roi et qu'il eut été chargé d'administrer la Seconde Belgique, il lui écrivit sur un ton très paternel, lui rappelant les devoirs de sa charge et l'exhortant, en particulier, à s'entendre avec « ses » évêques, pour le bien de sa province.

Cela ne devait pas sembler impossible. On avait vu tout récemment, à Trèves, un commandant franc, le comte Arbogast, vivre en bons termes avec son évêque, entretenir même des rapports aimables avec Sidoine Apollinaire et Auspice de Toul. Arbogast, du reste, était chrétien. Les prélats de la Seconde Belgique ne demandaient, eux aussi, qu'à s'entendre avec les conquérants et souhaitaient fort de les convertir, eux et leur roi. Leurs désirs furent bientôt secondés par la femme de Clovis, Clotilde, qui s'y employa de toutes ses prières et de toutes ses exhortations. Elle venait de la cour burgonde ; c'était la fille de Chilpéric, frère du roi Gondebaud.

Dans cette famille royale, les catholiques ne manquaient pas. Clotilde était catholique. Elle obtint du roi que leurs enfants fussent baptisés. Le premier mourut aussitôt après; le second, Clodomir, faillit en faire autant, ce qui eût été pour Clovis un

grave argument contre le baptême. Le Sicambre avait très bien conscience de l'importance politique de sa conversion ; mais il n'entendait pas se rendre à des motifs d'intérêt. Il voulait s'assurer que la religion chrétienne était la bonne et ne céder qu'à des raisons. Ses raisons, bien entendu, pas plus que ses objections, n'étaient de nature subtile. C'étaient des raisons de barbare. Les miracles des sanctuaires chrétiens le frappaient beaucoup ; en revanche, il reprochait au Christ de n'être pas de la race de ses dieux et doutait de son efficacité dans les combats.

On l'éclaira sans doute sur la descendance divine. Pour le reste, il s'en rapporta à son expérience. Dans une bataille contre les Alamans il invoqua, en un moment critique, le secours du dieu de Clotilde, et les siens reprirent l'avantage. Au sanctuaire de saint Martin, où l'avait conduit quelqu'une de ses expéditions contre les Wisigoths, il fut témoin de guérisons miraculeuses. C'en fut assez. Sur le tombeau même du grand thaumaturge, il promit de se faire baptiser, et bientôt on apprit, dans toute la Gaule, que le roi des Francs était catéchumène.

Le baptême eut lieu à Reims, le jour de Noël 496. L'évêque Rémi, entouré de plusieurs de ses collègues, présida à l'auguste cérémonie, pour laquelle on déploya une grande pompe. L'exemple royal fut suivi. Beaucoup de guerriers francs descendirent à la suite de leur chef dans la piscine baptismale.

Clovis avait trois sœurs : Andoflède, Lontechilde et Alboflède. La première, mariée au roi ostrogoth Théodoric, était probablement arienne ; il en était de même de Lontechilde. Quant à Alboflède, elle fut baptisée avec le roi dans l'Église catholique à laquelle Lontechilde se rallia aussi. Ainsi, à la différence des autres familles royales qui se partageaient le gouvernement de l'ancien empire d'Occident, le roi des Francs et les siens, écartant la confession de Rimini, étaient entrés de plain pied dans la religion catholique, dans celle que professaient toutes les populations romaines. Cette démarche, délibérée et voulue, était de conséquence. Pour le moment, elle qualifiait Clovis comme le plus grand représentant de la foi orthodoxe dans le groupe des dominateurs de l'Occident. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, depuis peu maître de Ravenne, y prenait un aspect de jour en jour plus imposant. Maître des capitales traditionnelles de l'empire d'Occident, il semblait en continuer la tradition ; par la sagesse de son gouvernement, il se conciliait les

populations italiennes, en même temps que, par des alliances matrimoniales et autres, il se rattachait toutes les dynasties germaniques. Entre lui toutefois et ses sujets italiens, la religion maintenait une barrière. En Italie, en Gaule, en Espagne, maîtres et sujets ne priaient ni dans les mêmes églises, ni dans la même langue. Cette différence était d'une gravité extrême ; quelques efforts que des souverains comme Théodoric, Alaric II, Gondebaud eussent faits pour l'atténuer, elle subsistait, avec ses fâcheux effets.

Alaric II avait succédé à son père Euric en 485, l'année même de la bataille de Soissons. Clovis lui fut toujours un voisin gênant : il semblait avoir mis quelque insistance à lui disputer le littoral, Saintes et Bordeaux. Les querelles incessantes de ces jeunes princes inquiétaient le roi Théodoric, sa diplomatie s'employait à les apaiser ; elles excitaient les populations romaines, peu favorables, au moins en certains endroits, au gouvernement des Wisigoths. Il est question d'évêques exilés; ceux de Tours avaient particulièrement à souffrir. C'est par leur diocèse, à cheval sur les deux rives de la Loire, que les Francs envahissaient l'Aquitaine ; la ville épiscopale se trouvant sur la rive gauche de la Loire, son clergé, sujet des Wisigoths, excitait toujours leurs soupçons. En 498, l'évêque Volusien fut interné à Toulouse ; Vérus, son successeur, subit le même sort un peu plus tard. La tension que ces mesures indiquent préoccupait extrêmement le gouvernement wisigoth. Il s'efforçait de la diminuer en multipliant les attentions pour ses sujets romains. C'est ainsi que, le 2 février 506, Alaric promulgua, à Toulouse, le code connu sous le nom de *Lex romana Wisigothorum* ou *Bréviaire d'Alaric*, avec interprétation du code théodosien. Ce recueil, formé à la hâte, et publié avant d'avoir été terminé, fut soumis, préalablement à sa publication, à une commission d'évêques et de notables. C'est par lui que la législation théodosienne, c'est-à-dire le corps des lois émanées des empereurs chrétiens, se perpétua en Gaule. Wisigoths, Francs et Burgondes, avaient, ou eurent bientôt, des codes de lois nationales, lois d'Euric, loi Salique, loi Gombette ; mais leurs sujets romains conservèrent la loi romaine.

On voulut faire davantage : « avec la permission du très glorieux, très magnifique et très pieux roi », un grand concile se réunit, le 11 septembre 506, dans l'église Saint-André d'Agde

Vingt-quatre évêques étaient présents; dix autres avaient envoyé des représentants. Parmi les présents figuraient les trois métropolitains d'Aquitaine; la présidence, pourtant, fut déférée à l'évêque d'Arles, Césaire, récemment (502) installé sur ce siège important. Le roi Alaric, après l'avoir maltraité pour des raisons politiques, l'avait présentement en très haute considération.

Les conciles tenus à Rome en 501 et 502 prouvaient que de telles assemblées étaient possibles sous des princes ariens, pourvu que la paix régnât entre eux et le clergé catholique. C'était le cas dans le royaume wisigoth. Les évêques d'Agde, avant toute délibération, adressèrent au ciel de ferventes prières pour leur roi hérétique et pour la prospérité de son État; ils s'abstinrent, dans leurs règlements, de toute allusion aux questions délicates que posaient les rapports avec les Ariens. Avant de se séparer, ils décidèrent de se réunir ainsi chaque année. Césaire s'empressa de préparer le prochain concile; il devait se tenir à Toulouse; Eudonius, un des grands dignitaires de la Cour, s'intéressait à cette affaire et promettait que, cette fois, non seulement les évêques de Gaule, mais ceux d'Espagne aussi, seraient convoqués.

La guerre, qui éclata au printemps de 507, coupa court à ce projet. Alaric vaincu et tué à Vouillé, près de Poitiers, Clovis ne tarda pas à occuper Bordeaux, où il passa l'hiver; l'année suivante, il s'empara de Toulouse, la capitale des rois wisigoths. Pendant ce temps, son fils Thierry opérait dans la région d'Auvergne, et le roi des Burgondes, Gondebaud, allié des Francs après avoir été combattu par eux, se portait vers les cités du littoral méditerranéen. Théodoric intervint alors; il dégagea la ville d'Arles qu'assiégeaient les alliés; des arrangements furent pris, d'après lesquels l'État wisigoth conservait en Gaule la Septimanie, jusqu'au Rhône, et quelques cités d'Aquitaine, tandis que la Provence, depuis le Rhône et la Durance, était annexée au royaume italien des Ostrogoths. Avec ceux-ci, le régime romain reprit pied en Gaule. Arles vit reparaître les hautes magistratures de l'Empire, le préfet du prétoire et les autres dignitaires que Théodoric avait conservés en Italie. Cela dura trente ans encore.

Ainsi le littoral méditerranéen de l'ancienne Gaule était partagé entre les deux royaume goths, dont l'un avait son siège

en Italie ; l'autre transféra le sien en Espagne. A l'intérieur, il n'y avait plus que les Francs et les Burgondes, fort inégalement partagés. Les princes burgondes avaient toujours fait grand étalage de leur attachement à l'Empire romain, c'est-à-dire désormais à l'empire d'Orient, le seul qui subsistât. Ils se paraient des titres de maître de milice et de patrice. Le vieil empereur Anastase les encourageait dans cette attitude ; il ne lui déplaisait pas que Théodoric eût, à l'ouest, des voisins respectueux de la majesté impériale. C'est ce sentiment qui lui inspira l'idée d'affubler Clovis, astre nouveau, de titres et d'insignes imposants. Le Sicambre se laissa nommer consul honoraire : on le vit chevaucher, en grand cortège, dans les rues de Tours, vêtu d'une tunique de soie et d'une chlamyde, un diadème sur la tête, faisant largesse à la foule. Ses successeurs, après lui, continuèrent à se parer des ornements de Constantinople ; ils en prirent même un peu plus qu'on ne leur en envoyait. Mais cela ne fut d'aucune conséquence ; ni sous Anastase, ni sous Justinien, ni plus tard, l'empire byzantin n'eut une prise quelconque sur l'autorité des rois francs.

Une puissance avec laquelle il importait bien plus de s'entendre, c'était l'Église. Les rapports, depuis l'avènement de Clovis, avaient toujours été bons ; sa conversion ne pouvait manquer de les améliorer encore. Nombre de vies de saints parlent des bienfaits du roi. Au moment de la guerre gothique, il donna des ordres précis pour que ni les églises, ni les religieuses, ni les clercs n'eussent à souffrir des hostilités ; la guerre finie, il s'efforça de réparer les dommages que, malgré tout, elle avait pu causer. Puis, comme il y avait d'autres questions à régler, il jugea utile de convoquer une grande assemblée de ses évêques, comme Alaric l'avait fait avant son désastre. L'assemblée se tint, en juillet 511, à Orléans. Le roi fit présenter aux évêques un projet de décret ou tout au moins un questionnaire sur lequel ils eurent d'abord à délibérer. Nous n'avons plus ce document, mais les dix premiers canons du concile paraissent correspondre au projet royal ; ils traitent de matières mixtes ou de choses dans lesquelles l'autorité publique est intéressée, la réglementation du droit d'asile, l'autorisation royale pour les ordinations, l'emploi des largesses royales faites aux églises, le droit de citer les évêques en justice, la fréquentation de la Cour par les religieux solliciteurs, les ordinations

d'esclaves, le châtiment ecclésiastique des prêtres criminels, l'appropriation des églises enlevées aux Goths et l'utilisation de leur clergé. Suivent d'autres canons, qui rentrent dans le cercle habituel des règlements conciliaires.

Par sa première partie, le recueil des canons d'Orléans représente le plus ancien des arrangements écrits ou concordats entre l'Église et le pouvoir souverain du pays de France. Le canon sur les ordinations surtout est remarquable : aucun séculier ne doit entrer dans le clergé sans l'autorisation du roi ou de son représentant ; exception toutefois est faite pour les fils ou descendants de clercs. Il n'est pas douteux que cette règle ait été appliquée ; nous avons encore le texte de la formule qui servait aux fonctionnaires mérovingiens pour délivrer ces autorisations. Il y a là, de toute évidence, une limitation apportée au choix de l'Église, et même aux vocations, une limitation coordonnée à la reconnaissance tacite d'une situation privilégiée. Il n'est rien dit expressément sur le choix des évêques ; mais les récits de Grégoire de Tours, les vies des saints et, en général, toutes les sources d'information relatives au temps de Clovis et de ses successeurs, ne laissent aucun doute sur l'usage qui s'établit alors de ne consacrer aucun évêque sans l'autorisation du roi.

Les Burgondes avaient aidé Clovis à se débarrasser des Wisigoths, sans toutefois que le partage des dépouilles leur eût rapporté beaucoup. Avec des voisins aussi entreprenants que les Francs, ils avaient tout à craindre. Cependant, tant que vécut Clovis, on les laissa en paix. Le roi Gondebaud gouvernait sagement lui aussi, il s'occupait de législation ; par ses soins, un code fut formé pour ses sujets burgondes (loi Gombette), un autre pour ses sujets romains. Au nombre de ses conseillers figurait le métropolitain de Vienne, Avit, lettré distingué, dont il nous reste des poésies, des lettres en style recherché, comme celles de Sidoine Apollinaire, et aussi des homélies. Avit, apparenté à l'empereur de ce nom et à l'illustre Sidoine, représentait avec dignité, dans le royaume des Burgondes, la tradition du régime disparu. Il connaissait le sénat et le clergé de Rome : pendant que sévissait le schisme entre Symmaque et Laurent, il eut l'occasion d'intervenir et il le fit avec un très haut sentiment de l'importance et des titres du pontificat romain. Il s'intéressait aussi aux rapports du Saint-Siège avec l'Orient,

alors troublé par la querelle d'Acace. Sur ce point, cependant, il lui arrivait d'être mal renseigné. Dans un livre qu'il écrivit pour édifier le roi Gondebaud sur ces affaires lointaines, on le voit attribuer à Eutychès les erreurs de Nestorius, prendre parti pour la formule « Crucifié par nous » des monophysites et critiquer la conduite du patriarche orthodoxe Macedonius, à qui l'on n'avait pu la faire adopter.

En dehors de ces excursions malheureuses dans les broussailles de la théologie byzantine, Avit était pour le roi Gondebaud un conseiller aussi sagace que prudent. Il aurait bien voulu convertir son souverain, mais celui-ci, tout en demeurant dans les meilleures termes avec ses sujets catholiques et avec leurs évêques, tout en admettant que des membres de sa famille et son propre fils Sigismond abjurassent la confession de Rimini, ne se décida pas à y renoncer lui-même. Avit sentait très bien, non seulement comme évêque, mais aussi comme homme d'État, à quel point cette fidélité pouvait être compromettante pour l'avenir du royaume burgonde. Il avait salué d'un cri de joie la conversion de Clovis; la conquête de l'Aquitaine lui avait permis de mesurer l'avantage qui résultait, pour un souverain, de la communauté de foi entre lui et ses ressortissants romains : Goths de l'est et de l'ouest, Burgondes, Vandales, Suèves, ces peuples conquérants et dominants ne représentaient en somme que des bandes guerrières que la paix, l'enracinement en terre romaine, le contact de populations catholiques, devaient inévitablement assimiler à celles-ci. En s'assagissant, — et ils ne demandaient qu'à s'assagir, puisqu'on en était venu à leur rédiger des lois, — ils se conformaient de plus en plus au genre de vie des vaincus. Fallait-il, pour des questions subtiles et des formules auxquelles on comprenait si peu de chose, maintenir entre soi et les compatriotes que l'on s'était donnés, les barrières, que dis-je, les hostilités si âpres dont se hérissaient les formules religieuses? Au fond, il semble qu'en des cas comme celui de Gondebaud, ce qui faisait opposition à l'exhortation catholique, c'était plutôt la tradition familiale, l'attachement aux vieux usages et une certaine fierté nationale qui ne se résignait pas aisément à accepter la religion des vaincus.

Gondebaud mort (516), Avit eut la satisfaction de le voir remplacé par son fils Sigismond que, depuis quelque temps, il

avait gagné à la religion catholique. Les circonstances lui parurent favorables à la convocation d'une grande assemblée épiscopale, analogue à celles d'Agde et d'Orléans. Le Pape s'était plaint, et vivement, de ce que les conciles ne se réunissaient plus dans le royaume de Burgondie. Le métropolitain de Vienne s'entendit avec son collègue de Lyon, et chacun d'eux convoqua ses suffragants pour une assemblée qui devait se tenir vers le commencement de septembre 517, dans la localité d'Épaone. Nous avons encore les lettres de convocation. Pour l'archevêque de Lyon, le concile était surtout un tribunal devant lequel on pouvait porter les plaintes et les procès faits aux ecclésiastiques; son confrère de Vienne envisage plutôt l'œuvre législative qui devait en sortir. Nous n'avons aucun document de l'activité judiciaire du concile d'Épaone, mais il nous reste une quarantaine de canons promulgués par cette assemblée. Bien que le roi fût catholique, il n'est nullement question de lui, soit à propos de la convocation, soit à propos des délibérations. Un seul point de sujet mixte : les églises des ariens ne doivent pas être consacrées au culte catholique. Cette décision, contraire à celle du concile d'Orléans, est motivée par l'horreur que l'on a pour le culte célébré naguère dans ces édifices; elle pourrait bien s'inspirer, en outre, d'une prudence assez opportune en un temps où des retours d'opinion n'étaient pas impossibles.

Avit mourut peu de mois après ce concile, trop tôt pour son roi Sigismond, dont le caractère violent se fût bien trouvé d'un aussi sage modérateur. On le vit, à propos d'un mariage incestueux contracté par un de ses grands officiers, déchaîner un conflit scandaleux avec son épiscopat. Les coupables, Étienne et Palladia, ayant été excommuniés par leur évêque, le roi intervint pour les défendre, et le conflit prit une telle tournure que les évêques, faisant cause commune, annoncèrent l'intention, si le roi ne cédait pas, de se retirer dans les monastères. Cette menace de grève épiscopale obtint son effet; le roi céda : Étienne et Palladia acceptèrent la pénitence publique.

Comme tant de rois barbares, Sigismond était un impulsif; il commençait par faire des sottises énormes; après quoi, il se repentait et demandait grâce. Pour les beaux yeux d'une marâtre, il fit assassiner son fils Sigéric, puis s'en alla au monastère de Saint-Maurice se livrer aux exercices de la pénitence. Mais il n'échappa point à la vengeance céleste; l'année

d'après le crime (523), la guerre éclata entre Francs et Burgondes. Sigismond, tombé aux mains de Clodomir, l'un des fils de Clovis, fut exécuté avec sa femme et ses enfants. Les moines d'Agaune, qui avaient eu beaucoup à se louer de lui, dirigèrent vers son tombeau la vénération des fidèles.

L'État burgonde aurait dû périr dans cette aventure; toutefois, grâce à l'appui du grand roi d'Italie, les Francs purent être renvoyés chez eux et le dernier fils de Gondebaud, Godomar, parvint à se rétablir, pas pour longtemps. Dix ans plus tard (534), les Francs reparurent. Théodoric n'était plus de ce monde; ce fut la fin. Les vainqueurs se partagèrent le royaume conquis. En 536, le roi ostrogoth Vitigès remit aux Francs ses possessions transalpines. Depuis lors, toute la Gaule appartint aux fils de Clovis, sauf la Septimanie (bas Languedoc), que les Wisigoths d'Espagne conservèrent jusqu'au temps de Pépin le Bref.

II

Arles était toujours, dans la Gaule du sud-est, le principal centre politique et religieux. Elle aussi, comme Vienne, sa vieille rivale, possédait un évêque des plus recommandables. A la mort d'Éone, pâle et maladif successeur de Léonce, les Arlésiens avaient élu un religieux encore jeune, venu de Lérins où il s'était signalé par une grande austérité et une remarquable énergie. Sa famille était de Chalon-sur-Saône, en pays burgonde, et cette circonstance lui valut, en ce temps de conflits politiques, des ennuis assez graves. On ne tarda pas à le décrier auprès du roi Alaric II, qui l'exila à Bordeaux, mais se convainquit bientôt que le saint homme d'Arles était trop occupé des choses du ciel pour se mêler aux querelles des rois de la terre. Peu après, nous trouvons Césaire au concile d'Agde, dont la présidence lui fut attribuée, sans doute par ordre du roi. C'est lui, en tout cas, qui fut l'âme de cette assemblée; ce sont ses conceptions disciplinaires que l'on y consacra. Peu auparavant, semble-t-il, il les avait traduites dans un petit code intitulé *Statuta Ecclesiae antiqua*, dont le concile s'inspira largement. Césaire était en passe de devenir, pour toutes les églises du royaume wisigoth, en Gaule, un directeur et un réformateur.

La guerre de Clovis dérangea ces perspectives et lui valut, à lui et à ses fidèles, les plus graves tribulations. Assiégée par les Francs et les Burgondes, Arles résista assez longtemps pour donner aux généraux ostrogoths le temps d'accourir à sa défense. Ils firent lever le siège ; le pays, jusqu'à la Durance, passa sous l'autorité du roi de Ravenne. Dans ces vicissitudes politiques, les Goths avaient la manie de s'en prendre à l'évêque, toujours censé travailler pour les Burgondes, dont, je pense, il se souciait assez peu. Pendant le siège, il faillit être victime de dénonciations intéressées. La paix rétablie, de nouvelles dénonciations se produisirent. Il fut arrêté et conduit sous escorte jusqu'à Ravenne. Le roi Théodoric n'eut aucune peine à reconnaître son innocence. Ce voyage, que les ennemis de l'évêque voyaient déjà aboutir à une sentence d'exil, ne tarda pas à prendre des allures de triomphe. Comblé de présents par le roi et sa cour, il les employa aussitôt à racheter les milliers de prisonniers que les Ostrogoths avaient ramenés de Gaule. Ravenne s'édifia de ses vertus et de ses miracles. Avant de rentrer dans son pays, il voulut visiter Rome où ses succès de Ravenne l'avaient mis en grande réputation. Il vit le pape Symmaque, lui soumit diverses questions de discipline et en obtint, avec des solutions précises, la confirmation de ses droits de métropolitain dans la circonscription définie par le pape Léon. Symmaque lui accorda aussi le pallium romain et permit à ses diacres de revêtir la dalmatique, comme leurs collègues de Rome. C'était la première fois que le pallium romain était concédé en dehors de l'Italie. L'année suivante, une autre lettre pontificale lui conféra les pouvoirs de vicaire du Saint-Siège, tant en Gaule qu'en Espagne.

A prendre au pied de la lettre ces désignations géographiques, l'évêque d'Arles eût acquis, comme vicaire du Pape, un ressort très étendu. Dans la pensée de Symmaque, il ne s'agissait sans doute que de la Provence soumise au roi de Ravenne ainsi que de la Narbonnaise première et de l'Espagne, dans les limites où Théodoric y était reconnu comme tuteur du jeune roi des Wisigoths. Du reste, on ne voit pas que Césaire ait jamais fait usage de ces pouvoirs extraordinaires. Il se contenta toujours de sa juridiction métropolitaine. Encore dut-il souffrir que celle-ci s'arrêtât à la frontière burgonde, c'est-à-dire, pour le moment, à la Durance ; au delà, on entrait dans

le domaine d'Avit, lequel, on le voit par le concile d'Épaone, entendait que le ressort métropolitain de Vienne coïncidât, vers le sud, avec le territoire soumis au roi des Burgondes. Césaire eut la sagesse de ne pas soulever de conflit.

En 523, ce territoire subit une forte diminution ; Théodoric, qui avait prêté main forte aux Burgondes contre une invasion franque, se rémunéra en prenant les cités comprises entre la Durance et l'Isère. Ces cités retombèrent naturellement sous l'autorité du métropolitain d'Arles. Césaire, dans son ressort agrandi, convoqua beaucoup de conciles, à Arles (524), Carpentras (527), Orange (529), Vaison (529), Marseille (533). Le concile d'Orange eut une importance particulière : on y régla définitivement les questions doctrinales relatives à la grâce.

Les controverses sur ces questions, très vives au ve siècle, avaient fini par s'apaiser. Cependant quelques étincelles couvaient sous la cendre. Vers l'année 520, le livre de Fauste sur « la grâce de Dieu et le libre arbitre », jeté inopinément dans la querelle des moines scythes contre les légats d'Hormisdas, attira l'attention du Pape, qui, sans l'apprécier autrement, déclara à ceux qui le consultaient que cet écrit n'engageait nullement la doctrine de l'Église. L'évêque africain, Fulgence de Ruspe, augustinien déterminé, en prit connaissance et lui consacra une réfutation en sept livres. Les discussions recommencèrent en Afrique et en Gaule. Dans ce dernier pays, les idées augustiniennes avaient gagné beaucoup de terrain. Césaire, quoique lérinien, en était profondément imbu et son entourage pensait comme lui. Toutefois, nombre d'évêques résistaient encore, notamment dans le ressort de Vienne. A Rome, on avait, depuis une soixantaine d'années, dressé, sans le promulguer officiellement, un formulaire qui, pratiquement, servait de norme. Le pape Hormisdas y renvoyait les gens qui voulaient savoir à quoi s'en tenir ; il les renvoyait aussi à saint Augustin, et surtout aux *Livres*, à Hilaire et à Prosper, ceux peut-être où la doctrine du maître d'Hippone est exposée avec le moins de ménagement. Les indications toutefois manquaient un peu de précision. Il devenait indispensable que l'on sût à quoi s'en tenir sur l'enseignement authentique de l'Église.

C'est dans cet état des esprits que se tint le concile d'Orange. La Provence était alors administrée, au nom du roi Théodoric, par le patrice Libère, « préfet du prétoire des

Gaules ». Ce haut fonctionnaire avait fait construire une basilique à Orange; à la dédicace, il invita le métropolitain et ses suffragants. Il vint en tout quatorze évêques. Césaire avait reçu de Rome une série d'articles, choisis dans le *Liber Sententiarum* de Prosper, lequel est un recueil de textes de saint Augustin. Il lui avait été demandé de s'en servir pour mettre les choses au point. L'archevêque profita de cette réunion épiscopale pour faire signer le formulaire. Il le présenta à ses collègues, encadré entre une suite de huit canons rédigés par lui et une profession de foi. Dans ces textes, ce qui est exprimé, c'est la doctrine de la nécessité de la grâce pour toutes les bonnes actions, même pour le premier mouvement de la conversion, et la subordination du libre arbitre, vicié par le péché originel, à l'action de la grâce. On n'entre pas dans la question de la prédestination, si ce n'est pour dire que l'idée de la prédestination au mal est une idée détestable.

Après les évêques, le patrice Libère et sept autres fonctionnaires apposèrent leur signature à ce document. Ceci est un signe de l'intérêt que, même dans le monde laïque, on portait à ces questions.

La manifestation d'Orange, malgré ou peut-être à cause de cet appui officiel, déplut à l'épiscopat du royaume burgonde. Il n'était pas difficile de se la représenter comme un coup porté à la tradition des maîtres de Lérins et de Marseille. Fauste de Riez n'avait pas été nommé, mais il était frappé, et avec lui, Vincent de Lérins, Cassien, toutes les notabilités de la théologie provençale. Un concile des évêques d'« au delà de l'Isère » se réunit à Valence, annonçant l'intention de demander des comptes au métropolitain d'Arles. Césaire, empêché par la maladie, ne put se rendre à la convocation, mais il envoya une députation d'évêques et de prêtres. L'évêque de Toulon, Cyprien, son disciple fidèle et son futur biographe, porta la parole à sa place et fit entendre raison à ses confrères de Burgondie. Avit n'était plus à leur tête depuis une dizaine d'années; ils étaient présidés par son successeur Julien.

Pour couper court à toute opposition, Césaire crut devoir envoyer le concile d'Orange au pape Félix IV et solliciter de sa part une approbation formelle. Félix IV mourait sur ces entrefaites ; ce fut Boniface II, son successeur, qui donna l'approbation demandée. L'opposition, ou ce qui en restait, s'était

exprimée dans une lettre (perdue), où le Pape trouva des « inepties » pélagiennes. Césaire fut chargé de donner à qui de droit les explications opportunes. Ainsi fut terminé un conflit doctrinal qui, depuis cent ans, avait souvent agité les moines de Provence et les disciples de saint Augustin. Aucun nom ne fut prononcé, aucun souvenir ne fut répudié. Ce qu'il y avait d'indiscret dans les thèses provençales fut écarté sans ambages; on évita de marquer ce en quoi on ne s'empressait pas à la suite du saint d'Hippone. La grâce prévenante, répudiée par Cassien et Fauste de Riez, fut acceptée et proclamée; on ne parla pas de la grâce irrésistible, ni de la prédestination au salut, ni de la question de savoir si Dieu veut ou ne veut pas le salut de tous les hommes.

C'est bien par extraordinaire que Césaire était intervenu en ces questions. Homme pratique avant tout, son affaire à lui, c'était le soin de son troupeau, la formation de son clergé, la propagation, dans les églises soumises à son autorité métropolitaine, des bonnes règles de la vie chrétienne et du bon gouvernement ecclésiastique. J'ai déjà parlé de ses conciles. Dans sa littérature, si ce terme est vraiment de mise pour un homme si détaché de toute prétention littéraire, la première place est occupée par ses homélies. Car il prêchait sans cesse, à la ville et à la campagne, dans ses incessantes tournées pastorales; il prêchait simplement, en un langage naturel et digne. Prêcher, c'était son devoir d'évêque, mais il entendait que les prêtres aussi s'acquittassent de ce ministère. L'usage, il est vrai, était contraire, surtout l'usage romain. Mais Césaire se crut en droit de le corriger. Comme, du reste, ce que l'on redoutait dans la prédication presbytérale, c'était le défaut d'expérience des orateurs, Césaire résolut cette objection en formant des recueils de sermons dans lesquels, avec ses propres homélies, celles de saint Augustin avaient une large place. Si le prêtre était incapable ou empêché, il pouvait toujours lire ou faire lire une homélie de ce recueil. Le bon ordre du culte le préoccupait grandement. Tous ses conciles, depuis celui d'Agde, en témoignent. Ce n'est pas seulement le bon ordre qu'il voulait, c'était l'uniformité.

Un évêque aussi zélé, qui s'était formé dans les disciplines monacales, ne pouvait manquer de s'intéresser aux monastères. Nous avons de lui une règle pour les monastères

d'hommes; elle reproduit sans doute, avec quelques adaptations ou compléments, l'usage de Lérins. Un de ses premiers soins, quand il fut devenu évêque, fut de fonder à Arles un monastère de femmes, dont il donna la direction à sa sœur Casarie, puis, après la mort de celle-ci, à sa nièce Césarie. Grande était sa paternelle sollicitude pour ce groupe choisi. Le premier domicile de ces saintes filles était suburbain ; il fut dévasté lors du siège de 508. L'orage passé, Césaire transporta sa fondation en ville, non loin de l'église cathédrale de saint Étienne. Pour lui procurer de quoi vivre, il s'était cru autorisé à aliéner quelques terres de son église, se mettant ainsi en contradiction avec la défense absolue d'aliéner les immeubles ecclésiastiques, qui prévalait en ce moment à Rome. Cette circonstance lui valut de grands ennuis. Pour cette chère communauté, il dressa un petit code de règles, plusieurs fois retouchées par lui. Plus encore que la règle des couvents d'hommes, celle des religieuses arlésiennes se répandit en Gaule. Peu de temps après saint Césaire, sainte Radegonde l'introduisit dans ses monastères de Poitiers.

Il faut attacher une grande importance à cette réglementation de la vie des religieux. A ceux-ci et à leurs groupements, un grand rôle était réservé dans les siècles qui allaient suivre, siècles de luttes entre l'esprit et la force brutale. Appelés à être, au milieu de la barbarie triomphante, les représentants les plus en vue de la discipline chrétienne, il convenait qu'ils se disciplinassent et n'égarassent pas, dans l'éparpillement, la force qu'ils tenaient de leur élan originaire. Jusqu'à Césaire, les communautés les mieux réglées, celles de Vienne, du Jura, de Lérins, n'avaient vécu que sur des coutumes, sans législation écrite. En dehors d'elles, nombreuses étaient les fondations peu solides, éphémères, qui ne survivaient guère à la première ferveur ; nombreux aussi les moines indisciplinés, rebelles à la vie réglée et à l'obéissance, plus propres, par leurs extravagances et leurs désordres même, à discréditer leur profession qu'à la recommander. A tout ce monde, Césaire inculque avec vigueur la stabilité, la clôture, la pauvreté, la vie commune.

Le saint évêque mourut le 27 août 542. En 534, le royaume burgonde ayant été supprimé, il avait vu les Francs s'étendre jusqu'à sa province métropolitaine. C'est Childebert qui régnait de ce côté. Le ressort d'Arles s'agrandit encore deux ans plus

tard, quand Vitigès céda aux Francs ses possessions transalpines; alors son domaine comprit toutes les cités entre le Rhône, les Alpes et la mer.

III

Dans l'étendue qu'il atteignit par ses arrangements avec Vitigès, l'Empire franc, abstraction faite des partages de famille entre les rois mérovingiens, comprenait un espace immense. Les Pyrénées et la Méditerranée (sauf l'enclave de la Septimanie) formaient sa frontière au sud; l'Océan à l'ouest; au nord, il n'était séparé de la mer que par les pays frisons et saxons; à l'est, il s'était rattaché tous les cantons germaniques de Hesse, de Franconie, de Thuringe, d'Alémanie, de Bavière, jusqu'à la limite des régions occupées par les tribus slaves, masse incohérente encore et dépourvue d'organisation politique. Il s'en faut bien que sur ce vaste domaine vécût une population homogène. A l'est, surtout au delà du Rhin, l'élément germanique, à peine touché par quelques influences romaines, se maintenait dans sa barbarie traditionnelle. Tout ou presque tout était à faire pour amener ces populations aux façons de vivre, de croire et de concevoir auxquelles l'Empire avait habitué la Gaule. Le centre de rayonnement était la cour des rois austrasiens, établie d'abord à Reims, puis à Metz. La frontière occidentale de leur État variait suivant les vicissitudes des guerres et des partages; mais ils avaient, en Aquitaine et en Provence, des annexes qui, par le Poitou, les faisaient riverains de l'Atlantique, en même temps que, par l'Auvergne et Uzès, ils étaient reliés au grand port de Marseille. Grâce à ces appendices, un peu de civilisation romaine circulait encore en Austrasie et luttait faiblement contre l'énorme poussée de la barbarie germanique. Il fallut du temps pour que la lumière venue d'Occident eût raison de ces ténèbres.

L'Occident, c'était l'ancienne Gaule romaine. Sauf dans les régions septentrionales, les invasions et l'établissement des barbares n'avaient pas fait de ruines irréparables. A la place de l'Empire et de ses hauts fonctionnaires, les rois francs présidaient un gouvernement. Il n'y avait plus de provinces ni de diocèses administratifs, ni de « conciles » des cités, mais les cités elles-mêmes subsistaient, avec leurs territoires délimités

comme par le passé : il était rare qu'elles fussent démembrées dans ces partages. De leurs curies municipales, il ne restait guère que des bureaux d'enregistrement ; l'autorité y était aux mains d'un comte, représentant du roi, et de l'évêque, représentant de l'Église. Sauf certaines régions du Midi où la civilisation romaine avait des racines plus profondes, c'est l'évêque et son clergé qui maintenaient des mœurs antiques ce qui pouvait en être sauvé, et le défendaient tant bien que mal contre les progrès de la rusticité et de la barbarie. La « rusticité » avait toujours été très forte en Gaule, grâce à l'habitude des gens riches de vivre sur leurs terres en chasseurs et en agriculteurs. Recrutée maintenant dans une large mesure parmi les barbares établis, cette catégorie de propriétaires laissait de plus en plus déchoir les traditions de l'antique urbanité. Les villes, devenues très petites, serrées qu'elles étaient dans les enceintes élevées au moment des premières invasions, ne contenaient guère que des artisans, des employés, des marchands ; le clergé y formait une sorte d'aristocratie. C'était peu. Les études se réduisaient à près de rien, la langue dépérissait, la ville parlait comme la campagne, c'est-à-dire mal. Avit est le dernier évêque qui ait écrit en bonne langue, en trop bonne langue même, car son afféterie le rend obscur.

En Italie, la décadence avait été moins rapide. Un clerc de ce pays, Venantius Fortunatus, que les circonstances avaient amené à la cour d'Austrasie, y composa beaucoup de poésies en l'honneur des souverains francs et des évêques les plus en vue. En même temps, il écrivait en prose la vie des saints auxquels on s'intéressait dans son entourage et dans celui de la reine Radegonde. Celle-ci, élevée à la cour de Thuringe, puis, après le désastre de ce royaume, mariée au vainqueur, Clotaire fils de Clovis, se retira du monde et fonda à Poitiers le fameux monastère de Sainte-Croix, sous la règle de saint Césaire. Singulière destinée que celle de cette grande dame, transplantée de la plus lointaine Germanie dans les régions occidentales de la Gaule pour y protéger, en la personne d'un clerc italien, les dernières inspirations de la muse latine, en même temps que, sous la direction morale d'un évêque de Provence, elle y cultivait les fleurs austères de l'ascétisme chrétien. L'évêque de Tours, Grégoire, contemporain de Fortunat, avait lu Virgile, quelques pages de Salluste, Prudence, Sulpice

Sévère, Sidoine Apollinaire ; mais, aussi désireux d'être compris de ses lecteurs que Césaire l'était de se tenir à la portée de ses auditeurs, écrivant pour un public plus large que les cercles où brillait Fortunat, il ne cultiva guère le style, ni la grammaire. Vers le même temps, le pape saint Grégoire subissait à Rome les mêmes nécessités et renonçait, lui aussi, au style recherché ; mais son latin, tout incorrect qu'il soit, est encore bien loin de la rusticité qui se manifeste dans les écrits de l'évêque de Tours.

Avec la rusticité, la barbarie. Sans doute, ces peuples vainqueurs avaient accepté la loi chrétienne, mais il s'en faut que, dans les piscines baptismales abordées sans préparation, ils eussent laissé leur brutalité native. A la moindre contradiction, on la voyait reparaître. Il n'était pas facile de les plier aux lois de l'Église, surtout à celles du mariage, ni de leur faire respecter le droit d'asile, ni de se défendre contre leur cupidité, spécialement excitée par le patrimoine ecclésiastique. Celui-ci, depuis la prohibition absolue de l'aliénation des immeubles, ne pouvait plus être diminué, au moins dans des conditions régulières, et la force des choses voulait qu'il ne cessât de s'augmenter. Le sort des évêques, administrateurs et bénéficiaires de patrimoines considérables, était fort envié. A la mort de chacun d'eux, tout un jeu d'intrigues se formait autour de la place à prendre.

Au milieu de ces convoitises effrénées, quelle pouvait être la résistance du vieil usage, d'après lequel la vacance devait être pourvue par les suffrages du clergé local et du peuple? En fait, c'était le roi qui nommait. On le voit, et par les récits de Grégoire de Tours et par l'insistance discrète, mais continuelle avec laquelle les conciles défendaient ce point de discipline. Le roi choisissait entre les diverses candidatures sorties des influences locales, et l'on devait s'estimer heureux quand son son choix était exempt de simonie. Souvent, il donnait l'évêché comme une récompense ou une situation de retraite à quelque fonctionnaire bien en cour. De tout cela, il sortait un personnel très mêlé. Grégoire de Tours, qui est la sincérité même, le décrit sans aucun parti pris d'indulgence ou de sévérité. A côté d'honnêtes gens comme lui, — et je crois que de son temps encore ils étaient nombreux, — que de tristes personnages, ignorants, avares, cruels! Ainsi, ce Cautinus, évêque d'Au-

vergne, que Grégoire avait vu de près, buveur crapuleux qui, les soirs de festin, rentrait chez lui sur les épaules de quatre serviteurs, et que ses libations finirent par rendre épileptique. Ce lamentable prélat convoitait une propriété donnée par la défunte reine Clotilde à un prêtre, Anastase. Celui-ci se défendait comme il pouvait et refusait de se dessaisir de ses titres. L'évêque le fit enfermer dans un souterrain qui servait à la sépulture. On ouvrit un sarcophage où se trouvait un cadavre en putréfaction, on y inséra le malheureux et l'on ramena sur lui l'énorme couvercle. Pour plus de précaution, des gardes furent mis à l'entrée de la crypte. Suffoqué par l'odeur, le malheureux Anastase tâtait de tous côtés les parois de sa prison ; il finit par mettre la main sur un morceau de bois resté engagé entre le sarcophage et son couvercle ; en le faisant jouer avec précaution, il déplaça un peu la lourde pierre ; puis, après bien des efforts, il réussit à passer la tête et, enfin, à se dégager tout à fait. Comme la crypte avait deux issues, il put échapper aux gardes et s'enfuit avec ses papiers. Tant il chevaucha qu'il arriva à la cour du roi Clotaire où le récit de son aventure souleva de grandes indignations. Jamais Néron, jamais Hérode n'en avaient fait autant. Mais l'évêque survint. On aurait dû déposer ce prélat indigne à qui, comme dit Grégoire, *nihil sancti, nihil pensi fuit*. On se contenta de ne pas lui livrer l'objet du litige, la propriété d'Anastase. Celui-ci en jouit de longues années, pendant que Cautinus continuait à vivre dans son évêché.

Bien ou mal recruté, l'épiscopat de la Gaule franque était au fond, comme celui d'Orient, très loyaliste ; sa fidélité était à l'abri de la tentation. A qui pouvait-il venir en tête de faire, contre la race de Clovis, les affaires des rois ariens d'Espagne et d'Italie, ou de reporter sur le pauvre et lointain Empire d'Orient le peu de sympathies qu'avait pu laisser celui d'Occident ? Comme en Orient, les évêques francs marchaient avec leurs souverains la main dans la main. Quand ils n'étaient pas en veine de brutalité, les rois se montraient généreux, bienveillants, respectueux. De leur côté, les évêques ne se ménageaient pas à leur service. L'entente, toutefois, n'allait pas aussi loin qu'en Orient : les rois francs ne se mêlaient ni du dogme, ni de la législation ecclésiastique, sauf quand celle-ci les gênait, auquel cas, ou bien ils n'en tenaient pas compte, ou

bien ils lui refusaient la sanction de l'État. On n'a d'eux aucun document analogue à certains édits et à certaines novelles de Justinien. Ne légiférant pas eux-mêmes, ils laissaient volontiers leurs évêques rafraîchir les vieilles lois canoniques, et, au besoin, en édicter de nouvelles. A cet effet, ils s'assemblaient en conciles nationaux, que le roi convoquait ou autorisait, mais qu'il s'abstenait de diriger. Nul ne mettait en doute son droit d'intervenir dans les nominations des évêques, dans les ordinations des clercs, dans la convocation des conciles : on cherchait seulement à prévenir ou à limiter les excès d'ingérence.

L'épiscopat franc participait au morcellement du royaume. Le seul chef avec lequel il eût à compter, le roi des Francs, était le plus souvent divisé en trois ou quatre personnes, entre lesquelles se répartissaient les obéissances. Cette circonstance était peu favorable à la naissance d'une organisation d'ensemble qui eût groupé tout ce personnel épiscopal en un corps ou concile unique, et abouti à la reconnaissance d'un chef déterminé. Ceci se vit en Espagne, grâce à des circonstances toutes différentes. En Gaule, il y avait les évêques du royaume de Childebert et ceux du royaume de Théodebert, ceux de Gontran et ceux de Chilpéric. Vers la fin du VIe siècle, comme le royaume de Gontran était devenu très considérable, il se produisit une tentative de concentration autour de la métropole de Lyon, la principale de ce royaume. Au grand concile de Mâcon, en 585, où plus de soixante sièges épiscopaux furent représentés, le président Priscus, métropolitain de Lyon, se qualifie de patriarche et fait décider que le concile national se réunira périodiquement, tous les trois ans, au lieu que déterminera, d'accord avec le roi, l'évêque de Lyon. On n'était pas loin de la primatie nationale, telle qu'elle s'établit à Tolède ; mais Gontran n'était pas seul maître en Gaule et, de la tentative de Priscus, il ne sortit rien de pratique. Toutefois, au VIIe siècle, les évêques de Lyon jouissaient d'une qualification spéciale. C'est toujours eux qui président les grands conciles nationaux ; ils figurent les premiers dans les signatures de privilèges épiscopaux, et c'est à eux, que, par deux fois, les évêques de Cantorbéry viennent demander l'ordination.

Nul ne paraît avoir songé à tirer parti, pour un groupement de l'épiscopat, des privilèges de vicaire, accordés par le Pape

aux évêques d'Arles. Aux conciles nationaux du VIe siècle, le métropolitain d'Arles ne présida, à notre connaissance, que deux fois : en 552, au concile de Paris, et en 584, au concile de Valence ; or, en 552, il n'avait pas encore reçu ses pouvoirs de vicaire, et en 584, il avait au moins vingt ans d'épiscopat de plus que les deux autres métropolitains présents, ceux de Lyon et de Vienne, et passait ainsi avant eux par simple droit d'ancienneté, sans avoir besoin de se réclamer du vicariat.

Avec le Saint-Siège lui-même, les relations continuaient d'être bonnes, mais peu fréquentes. Saint Avit, très connu à Rome, bien qu'on ne voie pas qu'il y soit jamais allé, s'intéressait aux crises intérieures et aux préoccupations extérieures de l'Église apostolique. Avec saint Césaire d'Arles et ses successeurs, vicaires du Saint-Siège et voisins de l'Italie, les rapports furent un peu plus fréquents. Toutefois, quand la frontière franque fut portée jusqu'aux Alpes et que les Lombards se furent installés en Italie, les communications devinrent plus difficiles. Lombards et Francs furent quelquefois en querelle, toujours en défiance. On ne cite guère d'évêques francs qui aient fait, au VIe siècle, le voyage de Rome. Les seuls dont on ait connaissance, après saint Césaire, ce sont deux jeunes prélats, l'un d'Embrun, l'autre de Gap, Salonius et Sagittarius, qui, déposés par un concile pour divers méfaits, demandèrent au roi Gontran l'autorisation d'aller à Rome porter leur cause devant le pape Jean III. Gontran les envoya à Rome avec des lettres. En l'absence de tout contradicteur, ils exposèrent leur affaire, et le Pape les renvoya absous : le Roi leur fit aussitôt rendre leurs évêchés. Mais la suite des événements ne justifia pas l'indulgence pontificale. Les deux évêques recommencèrent à se mal conduire, si bien qu'un autre concile se décida à les remplacer ; après quoi, ils se lancèrent dans les aventures. Sagittarius prit part à la rébellion de Gondovald ; il y périt de male mort.

C'est, pour le dire en passant, le seul cas d'appel au Pape, que nous présente la période mérovingienne. Il faut en rapprocher ce fait que le roi Childebert ayant eu l'idée de démembrer le diocèse de Sens, en créant un évêché à Melun, l'évêque de Sens, Léon, protesta que si l'on donnait suite à ce projet, il tiendrait pour excommuniés tant le nouvel évêque que ses consécrateurs, jusqu'à sentence contraire du Pape ou du concile

(national). Les clercs qui allaient à Rome y allaient surtout comme pèlerins, pour vénérer les sanctuaires et en rapporter des reliques.

Ceci soit dit en général. Mais il y avait des moments où les circonstances imposaient des rapports plus étroits. Vers le milieu du VIe siècle, l'affaire des Trois-Chapitres donna lieu à quelques correspondances. Cette affaire se rattachait aux conflits sur la doctrine de saint Cyrille et les définitions du concile de Chalcédoine, qui, depuis un siècle, n'avaient cessé de troubler la paix de l'Église orientale. L'épiscopat de l'ancienne Gaule ne s'était guère mêlé à ces questions; il n'avait avec l'Orient byzantin que des relations fort rares. Le pèlerinage des Saints Lieux de Palestine, quelques ambassades envoyées à Constantinople par les rois burgondes ou francs, ont pu conduire en Orient de rares sujets de ces princes. Plus nombreux étaient les orientaux, les Syriens surtout, que le commerce attirait en Gaule. Le roi Gontran fut salué un jour, à son entrée à Orléans, par un groupe de Syriens; un marchand syrien, Eusèbe, réussit, moyennant finance, à se faire donner l'évêché de Paris où il installa tout un personnel de clercs recruté parmi ses compatriotes. Ces Syriens n'étaient pas tous orthodoxes; ils apportaient en Gaule les idées et les rancunes du parti monophysite. C'est eux qui avaient si étrangement renseigné saint Avit sur les querelles religieuses de Constantinople; l'un d'eux, un certain Lactance, qui se disait prêtre, fit accroire à saint Nizier, évêque de Trèves, que Justinien professait l'hérésie « de Nestorius et d'Eutychès, selon laquelle Jésus-Christ n'aurait été qu'un pur homme ». Nizier écrivit en conséquence à l'empereur byzantin une lettre très pressante où il l'engage à abandonner de telles erreurs et à ne plus persécuter les saints moines (*patres*). Ce document, s'il parvint à la cour byzantine, dut y donner une assez pauvre idée de la théologie franque.

Ainsi renseigné sur les querelles dogmatiques d'Orient, l'épiscopat franc avait bien raison de s'en rapporter à la sagesse du Siège apostolique. C'est ce qu'il fit au concile d'Orléans, en 549, en un moment où les Trois-Chapitres faisaient rumeur; le pape Vigile était, à Constantinople, en conflit avec l'Empereur. On ne savait que penser. Le concile se borna, pour le moment, à renouveler l'anathème déjà porté par le Saint-Siège contre

les sectes d'Eutychès et de Nestorius. Déjà l'évêque d'Arles, Aurélien, avait envoyé à Constantinople un messager avec mission de s'informer. Quelques années plus tard, en 552, les ambassadeurs francs, se rendant à Constantinople, rencontrèrent des « clercs » de l'Italie du nord, plus spécialement de Milan, qui les mirent au courant des conflits où se débattaient le pape Vigile et le métropolitain de Milan Dacius. En ce temps-là, les Francs d'Austrasie, profitant de la guerre entre Goths et Byzantins, avaient pris pied dans l'Italie du nord, du côté de la Vénétie. Tandis que le royaume de Childebert avait, dans l'évêché d'Arles et dans le commerce de Marseille, une porte ouverte sur l'Orient, celui d'Austrasie communiquait du côté d'Aquilée et de la Vénétie avec les pays soumis à Justinien.

Par ces diverses voies s'établit en France un courant d'opinion favorable, non à la politique impériale, mais à l'opposition qu'elle s'était suscitée en soulevant maladroitement l'affaire des Trois Chapitres. Quand le pape Vigile se fut rallié, bien malgré lui, au concile de 553, l'opinion, en France, ne le suivit pas dans son évolution. Son successeur Pélage s'en aperçut bientôt, car il dut s'engager dans une longue correspondance avec le roi Childebert et l'évêque d'Arles, Sapaudus; il lui fallut multiplier les protestations et les explications pour obtenir qu'on se tranquillisât. Il paraît d'ailleurs y avoir réussi; les rapports, sauf les demandes d'explications, semblent avoir été, sous ce pontificat, ce qu'ils étaient avant, ce qu'ils furent après. Les lettres de Grégoire le Grand reflètent cette situation et nous ouvrent quelque jour sur les rapports des églises franques avec le Saint-Siège.

C'est avec la Provence qu'ils étaient le plus fréquents. Plus rapprochés de Rome, ces pays communiquaient ainsi avec elle, par terre et par mer. L'Église romaine y avait pris pied par l'institution du vicariat, qui, malgré son peu d'importance dans la direction de l'épiscopat franc, comportait cependant quelques relations épistolaires et autres. Il y avait aussi le patrimoine : le Saint-Siège possédait de ce côté quelques propriétés dont la gestion entraînait des rapports avec les notables du pays. Le patrice Placide, père de l'archevêque Sapaudus, avait géré ce petit domaine; après lui on voit d'autres patrices, Dynamius, Aregius, rendre le même service aux papes successeurs de Pélage; même les évêques d'Arles

Licerius par exemple, s'en occupaient quelquefois. Mais ils avaient une tendance à prolonger dans cette direction leurs pouvoirs de vicaires pontificaux et à retenir pour leurs églises des revenus qui devaient aller à Rome. Saint Grégoire s'en plaint quelquefois, et l'on voit que l'administration des patrices lui agrée mieux que celle des évêques. Il finit par arranger les choses en nommant un recteur romain, le prêtre Candide, dont il est souvent question dans sa correspondance.

A la différence des recteurs italiens, le recteur de Provence n'avait aucune compétence religieuse. Dans l'Église byzantine, les recteurs de patrimoine surveillaient le clergé, même et surtout les évêques; ils avaient le droit de requérir la force publique et il n'était pas rare de les voir s'en servir pour contraindre des prélats récalcitrants et, au besoin, les expédier à Rome. Mais ce qui était possible en territoire byzantin ne l'était pas en pays franc. Les lois impériales, sur lesquelles se fondait ce procédé de coercition, n'avaient pas été admises dans la *Lex romana Wisigothorum*; cette exclusion se rattachait à tout un ensemble de rapports créés par la disparition de l'Empire. Les royaumes francs n'étaient pas en mauvais termes avec les souverains de Constantinople; ceux-ci persistèrent longtemps à se représenter les barbares transalpins comme des alliés possibles contre les envahisseurs de l'Italie, Goths et Lombards. Toutefois, dans les rapports ordinaires, les Francs se montraient fort soupçonneux. Les guerres de reconquête entreprises par Justinien en Afrique, en Italie et jusqu'en Espagne, donnaient à penser; l'aventure de Gondovald parut avoir des attenances byzantines. En somme, on se gardait du côté des Alpes. La vénération que l'on professait pour le Saint-Siège n'empêchait pas de voir que le Pape était un ressortissant de l'Empire, et même l'un de ses principaux représentants en Italie. Les rois francs se réservaient de permettre ou d'interdire le voyage de Rome.

Saint Grégoire, qui était la prudence même, s'accommodait aux circonstances. Il tirait parti de ses relations arlésiennes pour protester contre les abus qui parvenaient à sa connaissance; la mission anglaise entraîna des allées et venues de messages et des rapports suivis tant avec la cour de Brunehaut qu'avec les évêques de ses deux royaumes. Grégoire sut en profiter. C'est ainsi qu'on le voit réprimander les évêques d'Arles

et de Marseille, Virgile et Théodore, qui baptisaient les Juifs de force; l'évêque Serenus, successeur de Théodore, qui, sous prétexte qu'on ne doit pas « adorer » les images, brisait celles qui décoraient ses églises, et privait ainsi le peuple d'un moyen d'instruction religieuse; Didier, évêque de Vienne, qui mettait obstacle à certaines vocations monastiques et passait son temps à enseigner la grammaire.

Mais il y avait des abus plus graves et contre lesquels les admonestations pontificales se trouvaient insuffisantes. Le choix des évêques, tombé de fait entre les mains du Roi et de ses conseillers, donnait lieu depuis longtemps aux critiques de tout ce qu'il y avait de sérieux dans l'épiscopat franc. Les conciles revenaient sans cesse sur ce point, sans réussir à obtenir autre chose que des promesses. Grégoire entreprit de venir en aide aux bonnes volontés locales, s'ingénia à persuader la cour de la nécessité d'une réforme, et, pour l'accomplir, de l'efficacité d'un grand concile national. Pour cette fin, il mit en œuvre la bonne volonté spéciale de l'évêque d'Autun, Syagrius, favori de Brunehaut et, comme tel, d'une influence bien supérieure à celle des métropolitains. Syagrius avait grandement aidé la mission envoyée par le Pape en Angleterre. Grégoire, reconnaissant, lui accorda les honneurs du pallium, à la condition toutefois qu'il obtiendrait la réunion du concile. Le Pape espérait beaucoup de cette assemblée. Pour la diriger officiellement, il comptait sur Syagrius et sur les métropolitains d'Arles, Lyon et Vienne, mais il avait, à côté d'eux, ses hommes de confiance, un moine romain appelé Cyriaque, et l'évêque de Gap, Aridius, avec qui il était en grande amitié.

Le projet échoua, d'abord parce que Syagrius mourut avant qu'on eût pu le réaliser, ensuite et surtout parce qu'il était irréalisable. Ce que le Pape demandait, c'est que le gouvernement royal se corrigeât lui-même. On se plaignait de la simonie : qui est-ce qui percevait le bénéfice des trafics sacrilèges? Le Roi. On protestait contre l'élévation des laïques à l'épiscopat. Qui les désignait pour ces fonctions? Le Roi. Le concile le plus solennel, eût-il été présidé par le Pape en personne, n'aurait obtenu de Brunehaut et de ses petits-fils que ce que les évêques francs avaient obtenu de Gontran et de Childebert II : de belles promesses.

Du reste, derrière ces abus, qui sont de vrais désordres et à

propos desquels des promesses pouvaient être faites par le Roi et même tenues, il y avait un principe de gouvernement sur lequel l'État mérovingien ne céda jamais : c'est que nul ne devient évêque sans le consentement du Roi. Quand Brunehaut et sa postérité eurent disparu, quand le fils de Chilpéric et de Frédégonde, Clotaire II, eut groupé tous les royaumes francs sous son sceptre, un grand concile national, celui qu'avait souhaité le pape Grégoire, fut réuni à Paris (614); l'épiscopat formula, cette fois encore, ses vœux sur la liberté des ordinations. Il demanda que les évêques fussent élus, sans aucune simonie, sans intervention de l'autorité séculière (*potestatis subreptione*), par le métropolitain et ses collègues, par le clergé et le peuple de l'église à pourvoir. A cela l'édit royal par lequel furent homologuées en partie les décisions du concile répondit que le nouvel évêque serait élu par le clergé et par le peuple, et consacré sur autorisation du prince par le métropolitain et les évêques de la province, si l'élection avait désigné une personne digne de l'épiscopat; si l'on élisait quelqu'un de la cour, ce serait en raison de son mérite et de sa doctrine. Ainsi l'autorisation du prince était proclamée indispensable; c'était, du reste, la pratique observée depuis Clovis. Elle se maintint après les rois mérovingiens, jusqu'à des temps peu éloignés du nôtre.

A la situation lamentable de l'Église franque, la hiérarchie n'avait pu apporter aucun remède efficace. Ni la bonne volonté de certains évêques influents, attestée par la tenue des conciles, ni le zèle du pape Grégoire n'avaient prévalu contre des abus trop profondément enracinés. Une secousse, tout à coup, traversa cette torpeur. Du feu qui consumait, au delà de la mer britannique, tant d'âmes irlandaises, une étincelle atteignit le pays des Francs; l'incendie spirituel qu'elle y alluma ici et là, ranima la vie religieuse et dressa, contre le mal dominant, la protestation de la sainteté monastique.

IV

Vers l'année 591, on avait vu arriver à la cour de Bourgogne une troupe de douze moines, Scots pour la plupart, sous la conduite d'un chef appelé Colomban. Ils venaient d'un monastère irlandais de Bangor. Colomban, issu d'une noble famille de Leinster, avait été formé à la piété, à l'ascèse et aux

lettres tant sacrées que profanes, d'abord par un maître appelé Sinil, puis par Comgill, fondateur et abbé de Bangor. Le but qu'ils s'étaient assigné, ses compagnons et lui, était, avant tout, de vivre exilés et misérables, en esprit de pénitence, ensuite de prêcher autour d'eux le retour à la vie chrétienne. Au cas où leur ministère n'aurait pu s'exercer chez les Francs, ils se proposaient de pousser plus loin et de se vouer à la conversion des Alamans. On leur persuada de rester en Bourgogne où les solitudes du pays vosgien leur offraient toute facilité pour se livrer aux plus dures mortifications. Le roi Gontran leur donna, dans ses forêts, un vieux château abandonné appelé Anegray. Ils s'y installèrent; leur dénuement était extrême; mais leur piété ne l'était pas moins. Des populations voisines de leur désert il leur vint un peu d'aide; ils s'aidèrent eux-mêmes et vécurent de leur travail. Ardents, éloquents comme ils l'étaient, ils se recrutèrent des disciples, et en si grand nombre qu'il leur fallut essaimer à Luxeuil, puis à Fontaines. Colomban résidait d'ordinaire à Luxeuil et de là gouvernait les trois communautés.

Les moines ne manquaient pas en Gaule; les monastères y étaient même devenus nombreux. A l'indépendance relative dont ils avaient joui aux premiers temps, à l'égard du pouvoir épiscopal, avait succédé une absolue sujétion. Les monastères étaient surveillés et dirigés par les évêques, tout comme les paroisses rurales de leur diocèse. Ces rapports étaient réglés par l'usage commun et par une législation locale qui s'inspirait du concile de Chalcédoine, beaucoup plus que des accords intervenus, au ve siècle, entre Fauste de Lérins et l'évêque de Riez. Cependant, si dépendants qu'ils fussent de leurs évêques, les moines n'avaient pas à s'occuper du ministère pastoral. Ils prêchaient d'exemple et priaient pour les fidèles de leur voisinage : c'était tout. En Irlande, où il n'y avait guère d'autres établissements ecclésiastiques que les monastères, c'est à ceux-ci seulement que les populations pouvaient s'adresser pour les sacrements et pour la direction spirituelle. Les nouveaux venus ne manquèrent pas d'introduire les coutumes de leur pays d'origine, de prêcher et d'inculquer des observances qui ne pouvaient manquer de paraître étranges au clergé franc. On ne voit pas que Colomban se soit mis en rapport avec l'évêché de Besançon, dans le ressort duquel étaient ses monastères. Son

biographe n'en dit mot. Il rapporte, en revanche, que, dans le monde laïque de la métropole bisontine, le saint de Luxeuil entretenait les meilleurs rapports avec le duc local Wandelenus. Les conquêtes de ce genre se multiplièrent; les monastères se peuplèrent et ce coin perdu aux confins de la Bourgogne et de l'Austrasie devint un grand centre religieux.

Un tel succès ne pouvait manquer d'exciter l'attention du clergé, moins accessible à l'enthousiasme que les simples gens ou même les grands seigneurs de la Séquanaise. On pouvait passer condamnation sur les bizarreries, sur les excès de sévérité de la vie conventuelle, telle que Colomban l'imposait à ses religieux; on pouvait négliger leurs étrangetés de costumes, leurs empiètements sur les droits épiscopaux; mais il y avait des points où l'observance de Luxeuil se heurtait trop manifestement à la tradition de l'Église. Colomban et ses moines étaient sûrement des saints, mais des saints d'un type extraordinaire. Luxeuil était comme une colonie irlandaise au milieu de la Gaule franque et, dans cette colonie, on blâmait sans mesure ni miséricorde tout ce qui, dans les usages francs, ne cadrait pas avec ceux de Bangor. Parmi les dissonances, la plus grave avait trait au calcul de la date de Pâques. En Irlande, ce calcul se faisait d'après des principes et à l'aide de tables lunaires importées de Rome en Bretagne au temps lointain de la première évangélisation. Principes et tables correspondaient à l'usage romain du temps de Constantin environ. Depuis lors, on les avait modifiés à Rome, pour les conformer aux calculs grecs, notablement plus exacts. Mais les Bretons et les Scots étaient restés fidèles à l'ancien système, qu'ils défendaient comme une tradition nationale. Quand, dans les discussions, ils en venaient à produire leurs autorités, ils se réclamaient d'un certain Anatole, auteur d'un traité sur la matière, célébré par Eusèbe et saint Jérôme. Il y avait bien eu un Anatole, évêque de Laodicée, au IIIe siècle, un savant homme, qui avait, en effet, disserté sur le comput pascal, mais dans un sens on ne peut plus opposé aux idées des Scots. L'Anatole de ceux-ci était un faux Anatole, son traité sur la Pâque un apocryphe des plus caractérisés, fabriqué en vue de soutenir le système scotique.

En France, on se servait, pour ces calculs, non pas précisément des livres romains, mais d'un comput imaginé, au ve siècle, par un certain Victurius d'Aquitaine, différent à la fois de l'an-

cien comput romain et du nouveau : ce système avait été canonisé, en 541, pour les Gaules, par le concile d'Orléans, avec cette réserve toutefois qu'en cas de doute, on devrait s'informer de la solution adoptée par le Saint-Siège, et s'y tenir. Colomban, mal renseigné en ceci comme en d'autres choses, ne distinguait pas entre le calcul victurien et le calcul de Denys le Petit, en vigueur à Rome de son temps. En 600, année où les calculs étaient en désaccord, il eut querelle, à ce sujet, avec les évêques de son voisinage. Ne réussissant point à les amener à ses idées, il s'adressa au prêtre romain Candide, recteur du patrimoine pontifical en Provence, mais il n'en tira qu'une réponse vague. Alors il se décida à s'adresser au pape Grégoire. Nous avons encore sa lettre, mais elle ne paraît pas être parvenue à sa destination : les Lombards assiégeaient Rome, et, à plusieurs reprises, les messagers de Colomban furent empêchés d'y arriver. En 603, nouveau conflit. Cette fois, un concile réuni à Chalon-sur-Saône pour juger le métropolitain de Vienne, Didier, convoqua Colomban pour rendre compte de son observance pascale. Le moine s'abstint de venir : il se défiait de sa patience et se borna à envoyer une lettre. Dans ce document, on voit que, si Colomban se trompait sur les règles pascales, il n'avait que trop raison de protester contre les abus, autrement graves, qui sévissaient dans le clergé franc. Il le fit avec son énergie accoutumée ; quant à la question de la Pâque, il renonça à imposer en Gaule les usages d'Irlande, mais réclama le droit de les observer dans l'intérieur de ses monastères.

En dépit, ou plutôt à cause de ses querelles avec l'épiscopat, la figure de saint Colomban ne cessait de grandir. On lui savait gré de s'opposer à ces prélats mondains, simoniaques, vicieux, insoucieux de leur devoir pastoral, capables de tout pour complaire à la cour scandaleuse de Thierry II et de sa grand-mère Brunehaut. Ne venaient-ils pas, dans ce même concile de Châlon, de prononcer une sentence inique contre leur collègue de Vienne ? Colomban n'avait peur de rien. A l'occasion, il admonestait sévèrement le jeune roi et refusait de bénir les enfants de ses concubines. Le Roi, étant venu à Luxeuil faire acte d'autorité, en était sorti chargé des malédictions du vieux prophète. La cour décida qu'il serait séparé de ses moines et tiré de son monastère ; interné à Besançon, il s'en échappa et, finalement, fut conduit sous escorte jusqu'à Nantes (610). On

allait l'embarquer pour son pays natal, lorsque, profitant d'une occasion, il réussit à passer en Neustrie, sur les terres de Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédégonde. De là il se fit conduire à la cour du roi austrasien Théodebert II, qui l'installa à Brégenz, sur les bords du lac de Constance. Il y resta peu de temps, car les prédictions qu'il avait faites à Thierry ne tardèrent pas à s'accomplir : la guerre s'étant allumée entre les rois d'Austrasie et de Bourgogne, Théodebert y perdit son royaume et la vie (612). Colomban repassait sous la coupe de Thierry, son ennemi déclaré. Il franchit les Alpes et trouva le meilleur accueil à la cour lombarde, qui lui fournit, auprès de Bobbio, sur les bords de l'antique Trébie, un domaine approprié aux conditions d'une nouvelle fondation monastique.

Il faut ajouter que, dans l'entourage de la reine Théodelinde, si dévouée au schisme des Trois-Chapitres, il se laissa renseigner d'une manière inexacte et fâcheuse sur l'affaire qui divisait alors les catholiques de l'Italie du nord. On parvint à lui faire écrire au pape Boniface IV une lettre curieuse, il est vrai, et respectueuse, mais où l'Église romaine est accusée d'avoir prévariqué dans la foi et invitée à faire le nécessaire pour corriger l'erreur où « le peu vigilant » pape Vigile l'avait jadis entraînée.

Cependant la catastrophe dont il avait menacé les souverains de Bourgogne avait fini par se produire : vainqueur de Thierry II, Clotaire II était devenu le maître unique de tout le royaume des Francs (613) ; Brunehaut et son petit-fils étaient morts. On pensa au saint exilé ; Eustase, qu'on lui avait donné pour successeur à Luxeuil, vint à Bobbio lui apporter ses instances et celles du roi. Il ne voulut pas entendre parler de retour. Du reste sa carrière était terminée. Le 23 novembre 615, le prophète d'Erin rendit à Dieu son âme ardente. De cette ardeur procédaient directement deux foyers : Luxeuil et Bobbio. Celui-ci ne semble pas avoir beaucoup rayonné en dehors de ses environs immédiats. Sous la direction des abbés Attala (615-627) et Bertulfe (627-640), il devint un établissement monastique sérieux, mais isolé. Comme ailleurs il fallut ici lutter contre l'opposition du clergé local. Mais l'abbé Bertulfe fit le voyage de Rome et obtint du pape Honorius un privilège qui l'exemptait par rapport à l'autorité diocésaine et le plaçait sous l'autorité directe du Pape.

Luxeuil eut de bien autres succès. Colomban parti pour l'exil, les moines l'avaient remplacé par Eustase († 629), auquel, plus tard, succéda Waldebert († 670). Alors commencèrent les missions en Alémanie et en Bavière ; alors se répandit dans tout le nord et l'est de la France, et jusqu'en Aquitaine, l'attrait de la discipline monacale suivant la tradition scotique. Rebais, Jouarre, Solignac, bien d'autres monastères d'hommes et de femmes se constituaient dans l'esprit de Colomban, esprit de ferveur intérieure, esprit de défiance à l'égard d'un clergé mondanisé. On élimina les particularités qui avaient suscité de justes critiques. On cessa de s'intéresser aux Trois-Chapitres et même au comput pascal d'Irlande. La règle de Colomban avait besoin d'être complétée, car elle ne contenait que des préceptes généraux sur la vie religieuse et des tarifs de pénitences, pour les infractions aux règlements du monastère ; Colomban, estimant qu'il suffisait de sa personne, sans textes écrits, pour assurer le bon fonctionnement de la vie conventuelle, s'était abstenu de légiférer sur ce point.

On le suppléa en accouplant à sa règle celle de saint Benoît, conservée à Rome après la destruction du Mont-Cassin. Nombre de chartes de fondation portent que la communauté vivra sous la règle de saint Colomban et de saint Benoît. Comment, dans la pratique, des règlements aussi dissemblables d'esprit et de teneur parvenaient-ils à s'accorder? C'est ce que nous concevons mal. Du reste, Benoît autrement sage et pondéré ne tarda pas trop à éliminer Colomban. Dès la fin du VIIe siècle, il n'est plus question de celui-ci.

Toutefois, outre le renouveau de ferveur monacale et l'édification qui en résultait, la population séculière trouva dans les monastères colombaniens une direction religieuse qui commençait à lui manquer. C'est alors qu'à l'exemple des Scots et de leurs disciples, on se mit à pratiquer la confession fréquente. Leurs règles obligeaient les moines à se confesser deux ou trois fois par jour. On n'en demanda pas autant aux fidèles ; mais comme, en Irlande, on avait dès longtemps laissé tomber toutes les solennités extérieures de la pénitence et toutes les conséquences qu'elle entraînait dans la vie civile, pour l'exercice des fonctions publiques, et dans le mariage, elle était devenue praticable : les évêques acceptèrent ces formes nouvelles et ce fut, dans l'ordre de la religion et de la morale, un grand bienfait.

Les évêques, en effet, ou plutôt les meilleurs d'entre eux, étaient entrés dans le mouvement. Donat, fils du duc Wandelm, avait été élevé à Luxeuil. Devenu évêque de Besançon, il fonda, dans sa ville épiscopale, deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes, et, pour celui-ci, il écrivit une règle où sont combinées celles de saint Colomban et de saint Césaire. Saint Faron de Meaux, saint Ouen de Rouen, saint Éloi de Noyon, figurent au nombre des promoteurs de la discipline colombanienne et des fondateurs de monastères.

Ils s'efforçaient ainsi d'arrêter la décadence religieuse dont ils constataient autour d'eux les progrès incessants, mais la digue était faible. En vain les privilèges d'immunité s'interposaient entre le patrimoine monacal et les avidités ecclésiastiques ou laïques ; en vain les rois s'ingéniaient-ils à le protéger contre leurs fonctionnaires, les évêques fondateurs contre leurs propres successeurs, rien n'y fit : la décomposition de l'État entraîna, pour l'Église, la sécularisation brutale à laquelle reste attaché le nom de Charles Martel, rude et salutaire guerrier, mais médiocre représentant de cet idéal chrétien que son bras défendait contre les infidèles.

L. Duchesne.

LES CONSÉQUENCES SOCIALES DE LA GUERRE

Les prix ayant à peu près quadruplé en France depuis dix ans, c'est la preuve que le peuple français, *pris en bloc*, a presque quadruplé sa dépense ; car il consomme, en quantité, autant de produits et de marchandises, bien qu'il les paye quatre fois plus cher.

Et, quoique sa dépense ait ainsi quadruplé, ce même peuple a pu faire, dans le même temps, assez d'économies pour prêter à son Gouvernement deux cent cinquante milliards de francs, tandis que la guerre qui le décimait, en fauchant le cinquième de sa population adulte et productive, l'appauvrissait en même temps d'une masse énorme de richesse, mobilière ou foncière, en accumulant les ruines sur son sol.

I

Quel a été *le mécanisme* de ce phénomène dont les causes nous sont connues ? Quelles ont été surtout *ses conséquences* sociales ? Nul gouvernement socialiste n'eût pu se flatter de réussir à coups de décrets, ni même à coups de fusils, ce qu'une évolution quasi fatale, — la hausse des prix, — a engendré de bénéfices pour les uns et de spoliations pour les autres. Ce transfert de biens, quoique douloureux, est demeuré pacifique, lentement et silencieusement accompli. Il n'a pas suscité de révolte ; l'ordre n'a pas été troublé, la rue n'a vu se dérouler aucune scène de violence. C'est que la force des choses, mille

fois plus puissante toujours que la force des lois, s'est ici manifestée par le jeu de l'offre et de la demande, tant pour la main-d'œuvre que pour les marchandises, aussi bien pour les travailleurs qu'elle a enrichis que pour les capitalistes qu'elle a dépouillés.

Une évolution sociale, résultant d'un bouleversement des prix, d'une « révolution pécuniaire », n'est pas chose nouvelle dans notre histoire ; les siècles passés nous en fournissent maints exemples depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes ; soit que la hausse des salaires, au xve siècle, après l'effroyable dépopulation de la guerre de Cent ans, ait favorisé les ouvriers urbains ou ruraux d'une heureuse période d'aisance, inconnue de leurs pères ou de leurs descendants ; soit, au contraire, que la multiplication au xvie siècle du nombre des habitants, *triplé en soixante-quinze ans sur notre sol*, ait amené l'effondrement des prix du travail ; de sorte que le journalier n'avait pour vivre, en 1600, que moitié de ce qu'il gagnait cent ans avant.

Cette même époque de la Renaissance vit l'avènement de la bourgeoisie foncière, par suite de la hausse des terres, coïncidant avec le désastre des rentiers à revenu fixe, ruinés par la baisse de la livre-tournois. Celle-ci tomba de 28 francs à 6 fr. 50, avilie dans son pouvoir d'achat par l'afflux de l'or et de l'argent du Nouveau-Monde. Il est vrai qu'elle mit cent ans à effectuer cette chute, — de 1495 à 1595, — tandis que notre franc a éprouvé une perte analogue en moins de dix ans, puisqu'il ne vaut guère plus de 0 fr. 25 de 1914.

Ce n'est pas, cette fois, l'excessive abondance des métaux précieux qui a déterminé l'avilissement de notre franc, puisque l'or et l'argent ont disparu de nos bourses ; mais ce n'est pas non plus la substitution à la monnaie métallique des billets de crédit dont la Banque de France soigne la confection, et le cours forcé de ces billets, qui ont amené la baisse du franc évalué en marchandises.

Il y a là selon moi une erreur, qu'en passant il convient de rectifier parce qu'elle est communément admise : je ne crois pas qu'il faille attribuer une grande importance aux quarante milliards de circulation fiduciaire, succédant aux six milliards de 1914 ; je parle *au point de vue du crédit de la France dans le monde*, c'est-à-dire de la valeur internationale du franc. A coup sûr, ces quarante milliards de billets, dont une trentaine ne

sont gagés, ni par l'encaisse métallique, ni par le portefeuille commercial, mais seulement par la signature de l'État, sont une grosse dette, ou mieux, une grosse créance de la Banque de France sur l'État, une créance qui transforme, en fait, le billet privilégié en *billet d'État;* parce qu'il est clair comme le jour que lorsqu'une banque, au capital de moins de 200 millions de francs, a, parmi ses débiteurs, un client dont le découvert chez elle monte à vingt-huit milliards, — total des avances à l'État ou faites par lui à des gouvernements étrangers, — il est clair que la solidité de la signature de cette banque dépend *exclusivement* de la solvabilité de ce client exceptionnel.

Seulement, si l'État, c'est-à-dire la France, ne devait pas autre chose que ces vingt-huit milliards de billets de banque, cette dette, comparée à la richesse de la nation, serait fort légère, et le billet ne perdrait peut-être pas plus de 5 ou 6 pour 100 à l'étranger, si même il n'était au pair de l'or.

Certes, pour nos aïeux immédiats, une pareille charge eût été insupportable; sous son poids leurs finances eussent été totalement écrasées. Mais les chiffres ont prodigieusement grossi depuis le commencement du XIXe siècle. La fortune publique avait augmenté dans des proportions que nul n'aurait pu imaginer au temps de la Révolution, puisque le total d'émission des assignats qui semblait en 1796 fabuleux, — on dirait aujourd'hui « astronomique », — n'était pas supérieur en capital à la dette publique de 1913, dont nous payions alors allègrement la rente.

Le Directoire fit banqueroute en échangeant, au trentième de leur valeur, contre 800 millions de « mandats territoriaux », — qui tombèrent eux-mêmes à rien, — 24 milliards d'assignats, lorsque, pour nous autres, aujourd'hui, un ultime emprunt de 24 milliards, nécessaire à la remise en état de nos régions dévastées, ne semble une opération de trésorerie délicate que parce que déjà notre dette intérieure s'élève à 277 milliards.

Si l'on songe que la liquidation des deux invasions de 1814 et de 1815, y compris le payement de l'indemnité de guerre aux Alliés, représenta pour la Restauration, — de 1815 à 1819, — le débours d'une somme de 1100 millions; que, lorsque le Gouvernement de Louis XVIII parla de faire, en 1816, un emprunt de 300 millions de francs, le banquier Laffitte déclara qu'il était impossible de trouver une pareille somme, et qu'on effet tout

ce que purent financer les maisons Baring, de Londres, et Hope, d'Amsterdam, ne passa pas 200 millions, on mesure le chemin parcouru par les chiffres en cent ans.

N'oublions pas que l'encaisse métallique de la Banque de France, au milieu du XIXe siècle, était seulement de 59 millions en 1848; que le cours forcé, établi par un décret du Gouvernement provisoire, limitait l'émission des billets au maximum de 350 millions de francs! L'on était loin du maximum actuel de 41 milliards; et l'on en était loin encore, lors du cours forcé de 1870 à 1876, à l'époque des emprunts de libération du territoire, lorsque l'émission de la Banque était bornée par la loi à 2400 millions de francs, il y a cinquante ans.

Ce qui est vrai en France l'était encore plus à l'étranger, puisque la France était, avec l'Angleterre, la plus riche nation de l'Europe. En Autriche, par exemple, l'encaisse métallique, en 1859, n'était normalement que de 30 millions de florins (75 millions de francs). Même évalués en or, — c'est-à-dire réduits au quart de leur chiffre nominal, — nos débours actuels sont la preuve d'un immense accroissement de richesse réelle durant les cinquante dernières années.

Toutefois la perte fut proportionnée au gain antérieur; comme lui elle fut gigantesque. Plus la production était intense sur le globe, plus son arrêt subit était ruineux. Nous remarquerons ici que la hausse des prix, — ou, si l'on veut, la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie, — *ne fut pas d'abord une conséquence de la baisse du change;* ce serait plutôt le contraire; en tout cas, le renchérissement de toutes choses a de beaucoup précédé l'avilissement du franc.

En 1916, en 1917, après deux et trois ans de guerre, lorsque déjà cette cherté, signe de prospérité chez les neutres, mais cause de misère chez les belligérants, sévissait cruellement, la livre sterling valait de 27 à 28 francs et le dollar 5 fr. 80, — au lieu du pair de 25 fr. 25 et 5 fr. 18, — pertes d'environ 12 pour 100 qui n'avaient rien d'anormal, même vis-à-vis de l'Angleterre, puisqu'il était naturel que l'Angleterre, n'ayant pas à supporter la guerre sur son territoire, fût moins touchée; surtout que telles charges accablantes pour nous ou pour l'Italie, — telles le charbon ou les frets maritimes, — étaient, pour nos alliés anglais, un profit.

Il est certain que les prix ont haussé avant que le change

ne baissât; puisque le change français n'a sérieusement baissé qu'à partir d'avril 1919, tandis que, dès avril 1916, c'est-à-dire trois années plus tôt, les prix *avaient plus que doublé*, comparés à ce qu'ils étaient en avril 1914.

Doublés en moyenne, s'entend, puisque certaines marchandises avaient quintuplé, comme l'alcool, — demande des poudreries; — d'autres avaient quadruplé, comme le riz, les pommes de terre, le papier-journal, — il arriva à coûter 8 fois plus qu'avant la guerre; — d'autres avaient triplé, telles le lin, — qui venait naguère de Russie, — le vin, — réquisition de l'armée, — le poisson commun : la pêche côtière était interdite, le périscope d'un sous-marin eût pu s'embusquer derrière les bateaux à voile et les chalutiers à vapeur pêchaient des torpilles au lieu de poisson; — le charbon : la plupart des mines françaises étaient au pouvoir de l'ennemi.

Parmi les objets qui avaient simplement doublé, on peut citer le sucre, les œufs, le beurre, les lapins, le drap, — nous n'avions plus que le quart de nos importations de laine. — La viande de boucherie, la volaille, le pétrole, le coton brut, les chaussures, n'avaient haussé que de 50 pour 100. Enfin quelques prix étaient demeurés stationnaires, soit parce qu'ils étaient artificiellement maintenus à leurs cours d'avant la guerre, comme celui du pain, grâce à des achats opportunément faits à l'étranger par le ministre du Commerce d'alors, M. Clémentel; soit, comme celui du gaz à Paris, parce que la Société exploitante perdait vingt millions par an, garantis par la Ville; soit, comme les loyers, parce que les mobilisés étaient dispensés de payer leur terme et que la loi avait suspendu, en fait, au profit de la généralité des locataires, le droit de propriété dans les villes.

Cette diversité même, dans la hausse du temps de guerre, prouve qu'elle avait, pour chaque marchandise, une cause tenant à l'offre et à la demande particulière qui en était faite. Elles étaient devenues plus ou moins chères suivant qu'elles s'étaient plus ou moins raréfiées, sous l'influence d'une production moindre ou d'une consommation plus forte, parfois de l'une et de l'autre combinées. C'était *une hausse des marchandises, ce n'était pas une baisse du franc;* puisque le franc continuait à s'échanger à Paris, à Londres ou à New-York, contre des livres ou des dollars, sinon au même taux qu'en 1914, du

moins avec une perte au change qui nous semblerait aujourd'hui insignifiante.

Peu importe que le maintien du change français ait tenu à des causes spéciales ; le fait est que, pour le Français, tandis que *tout* avait doublé ou triplé de prix, les monnaies anglaises ou américaines ne lui coûtaient pas plus cher. Notez que le commerce international des capitaux, et par conséquent l'achat des livres sterling ou des dollars par des Français au pair, ou presque au pair, est demeuré libre durant la guerre ; puisque c'est seulement par la loi du 3 avril 1918, sept mois avant la fin des hostilités, qu'il a été interdit ou plutôt soumis, pour les particuliers non commerçants, à certaines restrictions.

Aujourd'hui, au contraire, *il n'y a pas hausse des marchandises, il y a seulement baisse du franc*. Revenu à une production et à une consommation régulières, l'ensemble des marchandises est aussi revenu à son cours mondial. A la fin du mois de janvier dernier, les prix français, *calculés en or*, étaient à peu de chose près ce qu'ils étaient en 1913 ; c'est-à-dire qu'en prenant le nombre 100 pour base des prix d'avant la guerre, la moyenne, — en francs d'or, — ne dépassait pas 106. De sorte qu'ils se trouvaient beaucoup plus bas que les prix américains, par exemple, qui, exprimés en dollars-or, sont supérieurs de 50 pour 100 à ce qu'ils étaient il y a onze ans ; parce que l'agglomération exceptionnelle de l'or aux États-Unis lui fait perdre, comme il était arrivé en Europe au XVIe siècle, une partie de sa puissance d'achat. La baisse de l'or, en Amérique, a même cette conséquence paradoxale d'augmenter encore la baisse du franc-papier ; puisque ce franc, comme toutes les autres monnaies de crédit, s'évalue en un dollar-or déjà déprécié *par comparaison aux marchandises*.

Le bas prix anormal des marchandises françaises en or, au commencement de 1924, avait provoqué, de la part de l'étranger, les achats que l'on sait sur tous nos marchés. Cette situation tenait à la campagne spéculative menée contre notre change et cessa avec la reprise de notre franc ; mais elle montre bien que le changement actuel des prix tient à la baisse de la monnaie et non à la hausse des marchandises comme durant la guerre.

II

Seulement, par un mécanisme singulier, c'est cette baisse de la monnaie qui nous a permis de financer, puis de liquider la guerre. Ce mécanisme s'est créé tout seul; un homme d'État qui l'eût imaginé eût été conspué, un théoricien qui l'eût proposé se fût couvert de ridicule: en tout cas, personne de prime-saut, et par voie de contrainte, n'eût pu le faire fonctionner. La chose s'est faite insensiblement et par un assentiment universel, mais inconscient.

On a beaucoup raillé les économistes parce qu'ils avaient dit qu'une guerre, faute d'argent, ne pourrait pas durer plus de quelques mois; et en effet ils n'avaient pas prévu, ils n'auraient pas cru possible, cette colossale opération de crédit : *l'enrichissement des Français par les emprunts de la France*. La formule était la suivante : offrir en vente ce qui, si on le donnait, ne serait pas accepté; créer une valeur par l'achat même qui en serait fait.

Du moment que la monnaie métallique avait disparu, que l'on était au régime du papier, de quel papier fallait-il se servir? En pareille occurrence, les États besoigneux, — la France, au temps de la Révolution, — émettaient directement, ou par l'intermédiaire d'une banque, du papier-monnaie qui ne tardait pas à perdre toute valeur; non pas tant parce qu'il était répandu à profusion que parce que l'État, en le créant à son gré, en imposait l'usage. Mais si, au lieu de leur faire prendre ce papier de force, l'État proposait aux citoyens de l'acheter, en s'engageant à payer aux porteurs l'intérêt de la somme déboursée par eux pour l'acquérir? Dès lors, le papier-monnaie, que l'opinion eût repoussé sous la forme « billet de banque », est recherché sous la forme « bon de la Défense nationale » ou « titre de rente perpétuelle ». Et c'est justice.

Les inflationnistes ont beau dire que l'État, qui vend ces bons ou ces titres, en payement desquels les particuliers lui versent des billets de banque, troque du papier contre du papier; que le papier qu'il reçoit est improductif, tandis que celui qu'il donne lui coûte de gros intérêts; que, si le public a confiance dans la signature et la parole de l'État pour payer les intérêts de ce « papier-rente » ou de ce « papier-bon de la

Défense », il aurait tout autant de confiance dans le « papier-billet de banque ». Les inflationnistes commettent une grosse erreur.

L'inflation dépend du bon plaisir d'un seul. Mais, dans l'émission d'un bon ou d'un titre par l'État, il y a contrat. Et ce libre contrat des citoyens-acheteurs et de l'État-vendeur suffit pour conférer au titre, et pour maintenir aux billets, la valeur sur laquelle les deux parties sont d'accord. Si l'État français, au lieu d'émettre pour 270 milliards de titres de rente ou de bons de la Défense, avait fait émettre par la Banque une somme identique de billets, *s'il avait vendu la monnaie en la créant, au lieu de l'acheter en l'empruntant, le billet serait tombé à rien et nous serions en pleine banqueroute.*

Chacun en convient, mais où trouver des prêteurs bénévoles assez riches pour fournir à l'État ces centaines de milliards, précisément lorsque le pays est envahi, jonché de ruines, que sa production est paralysée et que ses facultés d'épargne, estimées à 3 ou 4 milliards par an durant la paix, — lorsque les recettes globales de tous les Français réunis montaient annuellement à une trentaine de milliards, — doivent être forcément taries par la crise affreuse qu'il traverse?

C'est ici que la révolution des prix a joué son rôle : elle a fourni aux prêteurs l'argent qu'ils n'avaient pas, et qu'autrement ils n'eussent pu avoir. La hausse a soudainement enrichi tous les vendeurs : vendeurs de travail, ouvriers de ville et de campagne, vendeurs de marchandises, producteurs ou intermédiaires. Pour ceux-ci, grands ou petits, avant la guerre, qu'ils fussent industriels ou commerçants, un mouvement *ininterrompu depuis soixante ans* les forçait à réduire sans cesse la marge de leurs gains. A mesure que le progrès multipliait l'offre, la production et la concurrence, il fallait accroître sans cesse son chiffre d'affaires pour conserver le même bénéfice ; les bénéfices représentaient, par conséquent, une portion de moins en moins forte des objets fabriqués ou vendus.

Un *phénomène inverse* s'est produit à partir de 1914 ; la demande étant partout et pour toute chose supérieure à l'offre, le détenteur de n'importe quelle marchandise, sollicité par l'acheteur, avait carte blanche pour fixer presque à son gré le prix de vente, et n'y manquait pas ; de sorte qu'à chaque transaction, à chaque passage d'une main dans l'autre, les vendeurs,

non contents de profiter de la plus-value ambiante que matières premières, denrées agricoles ou objets manufacturés acquéraient naturellement par leur rareté, accéléraient encore cette hausse par la majoration du bénéfice qu'ils se réservaient.

Or, ces « vendeurs », c'était la nation presque entière, puisque la généralité des citoyens d'un État, depuis le plus humble prolétaire qui vend son travail, jusqu'aux capitalistes les plus fortunés, sont, plus ou moins directement, intéressés à la vente de quelque produit. Il est vrai qu'en temps normal chacun est également acheteur ; mais, depuis le 1er août 1914, un acheteur gigantesque était intervenu sur le marché : l'État, qui avait à sa charge exclusive une partie de la nation française, ayant à nourrir, habiller, loger, éclairer, équiper, soigner, etc., les millions d'hommes sous les drapeaux, ayant de plus à leur fournir des armes et des engins de guerre.

Cet acheteur universel, qui consommait ainsi des centaines de millions par jour, ne revendait rien, puisqu'il ne produisait rien, que des éclats d'obus, des gaz et de la fumée. Il n'offrait en vente que des bons de la Défense nationale et des titres de rente. En effet, tout de suite il avait manqué d'argent et avait dû emprunter. Et les citoyens, enrichis, lui avaient prêté d'autant plus volontiers qu'ils trouvaient ainsi un emploi fructueux des francs de papier qu'ils encaissaient.

D'autant que le total de cette nouvelle richesse allait s'enfler prodigieusement, par une sorte de *réappréciation générale* de la fortune française, du moins de la portion de cette fortune dont le revenu avait augmenté, qui allait se capitaliser sur la base de ces profits nouveaux. C'est ainsi que les fonds de commerce passèrent de mains en mains à des prix sans cesse grandissants. Le ministre des Finances a cité, à la tribune de la Chambre, quelques exemples, fournis par l'administration de l'Enregistrement, des plus-values réalisées lors de la cession de fonds de commerce : un établissement vendu une première fois, en 1919, 75 000 francs, est revendu, en 1921, 370 000 francs, puis, en 1922, 900 000 francs. Un autre établissement, vendu 80 000 francs en 1921, est revendu dans les derniers mois de 1922, 250 000 francs. Un autre a été vendu trois fois en 1919 et 1920, 200 000, 300 000 et 800 000 francs.

La propriété foncière, la propriété rurale surtout, fut la grande bénéficiaire de cette hausse. Dès le milieu de l'année

1918, il avait été créé en France pour 74 milliards de « valeurs mobilières » nouvelles : 31 milliards de trois emprunts en rente perpétuelle souscrits depuis la guerre, 20 milliards de bons de la Défense nationale, 21 milliards d'augmentation du total des billets de banque; toutes ces sommes étaient, et ne pouvaient être, que la cristallisation des économies ou des gains réalisés dans les quatre années précédentes, et la presque totalité était entrée dans les caisses de l'État.

Mais elle n'y était pas entrée directement. Beaucoup de biens immeubles avaient changé de propriétaires; nombre de cultivateurs avaient acheté de la terre avec les milliards que leur avaient soudain procurés les prix triplés et quadruplés de leurs bœufs, de leurs porcs, de leurs bois, de leurs vins; les viticulteurs, en une seule année, avaient réalisé, tous frais payés, avec la récolte 1917, près de trois milliards de profit supplémentaire à celui des années d'avant guerre. De leur côté, des possesseurs de fermes à longs baux, incapables d'équilibrer leur budget en présence de la cherté croissante, se trouvèrent heureux de transformer la terre, qui ne leur donnait pas de quoi vivre, en un capital mobilier deux ou trois fois supérieur à ce que cette terre valait précédemment.

Cette mobilisation de la terre, transférée, parfois à de nouveaux riches qui voulaient dégonfler leur portefeuille de valeurs, le plus souvent à des maîtres ruraux qui la faisaient valoir par leurs mains, a certainement accru la propriété paysanne ou demi-paysanne. Loin de ralentir le mouvement, la dépréciation du franc à partir d'avril 1919 ne fit que l'accentuer. Cette dépréciation accéléra la hausse des terres, dont le capital augmenta plus que le revenu, comme il arrive pour toutes les valeurs en hausse. De sorte qu'il y avait plus de profit à vendre qu'à louer. Surtout qu'en matière de placements mobiliers, l'intérêt élevé des nouveaux emprunts émis ou garantis par l'État offrait au propriétaire foncier la perspective attrayante d'augmenter immédiatement ses recettes.

On estimait en 1913, d'après les enquêtes administratives, la propriété foncière française à 125 milliards de francs, dont 55 milliards pour les maisons (ville ou campagne) et 70 milliards pour la terre cultivée. Évaluée en francs de 1924, on peut admettre qu'elle est deux fois et demie plus chère et qu'elle vaut globalement plus de 310 milliards de nos francs-papier,

au lieu des 125 milliards de francs-or d'il y a douze ans. Une partie de cette valeur nouvelle a été versée, par les vendeurs de terre dans les coffres de l'État, sous forme de souscription aux bons de la Défense ou aux emprunts successifs en rente perpétuelle.

De ces fonds publics il en a été remis aux sinistrés des régions dévastées, en payement partiel des indemnités qui leur étaient acquises, et aussi à nombre de créanciers de l'État qui les acceptaient à prix débattu ; enfin quelques milliards peuvent représenter le produit de valeurs étrangères, réalisées depuis dix ans et rapatriées en France. Ici il n'y avait pas de nouvelle richesse, même nominale et fictive; au contraire, une partie de ces valeurs étrangères avait été vendue avant la hausse des changes, dans la période comprise entre le 1er août 1914 et le 1er avril 1919 et, pour celles-là, leurs anciens possesseurs ne pourraient plus les racheter au même prix.

Dans quelle mesure ce genre d'opérations s'est-il effectué? Il serait impossible d'indiquer, même approximativement, aucun chiffre. Il est pourtant une grande société américaine, — l'*United States Steel Corporation*, — *vulgo* le trust de l'acier aux États-Unis, qui fait connaître, tous les six mois, le nombre de ses actions répandues dans les différents États du globe. Les Français qui en possédaient 100 000 environ en 1914 et 52 000 en 1919, n'en avaient plus que 25 000 au 30 juin 1924. Les Anglais, qui en détenaient *neuf fois plus*, — 900 000 en 1914 et 200 000 en 1919, n'en ont plus que 147 000. Au cours de ces actions, et en tenant compte de la valeur du dollar en francs, le retour en France de *cette seule valeur* a représenté 22 millions de francs environ de 1914 à 1919 et 36 millions de 1919 à 1924.

Nous n'avions pas besoin de cet exemple pour savoir que les placements de la France aux États-Unis, et généralement dans les différents pays du monde, étaient peu de chose auprès de ceux de l'Angleterre. Nos alliés britanniques possédaient avant la guerre une centaine de milliards de francs au dehors, tandis que nous n'en avions pas plus de vingt-cinq. Et, par la composition du portefeuille anglais, largement intéressé dans les affaires américaines, canadiennes, argentines et autres également prospères, comparé au portefeuille français où le Russe, le Turc, les Balkaniques, le Mexique, aujourd'hui tombés à rien

ou fortement dépréciés, le rapport entre les fortunes de la France et de l'Angleterre au dehors se trouve être, non plus de 1 à 4, mais de 1 à 12.

Quant à la fortune mobilière intérieure des Français, elle se trouve *nominalement* accrue de 250 milliards de francs prêtés par eux à leur Gouvernement. La presque totalité des fonds publics français sont en mains françaises : d'une enquête officieuse faite il y a peu d'années par le ministère des Finances, avec le concours des banques opérant sur notre territoire, pour se rendre compte de la proportion des bons de la Défense nationale renouvelés durant une période de douze mois, tant par les étrangers que par nos concitoyens, il résultait que, sur 60 milliards de bons en circulation, 2 milliards seulement avaient été souscrits par des banques étrangères.

Ce renseignement, *où l'on ne peut voir une statistique précise*, parce que des étrangers ont pu faire passer leurs ordres par des banques françaises, et qu'aussi des banques étrangères installées en France possèdent nombre de clients français, ce renseignement constitue néanmoins une indication sur la part minime de nos dettes nationales existant hors de nos frontières.

Mais cette dette nationale, cette rente française, lorsqu'elle s'élevait il y a dix ans à 26 milliards de capital au pair, tandis que l'ensemble des autres valeurs françaises formait un total de 60 milliards, représentait moins du tiers de la fortune mobilière, située en France, moins du quart, si l'on y joint nos valeurs étrangères, à leur cours d'avant-guerre ; tandis qu'aujourd'hui *notre dette* forme les cinq sixièmes, c'est-à-dire la presque totalité, *de notre fortune* mobilière.

Comparez en effet, aux cours de Bourse d'aujourd'hui, ceux du mois de juin 1914, vous constaterez que le cours de nos *obligations* anciennes les mieux gagées, rapportant 3 et 4 pour 100, ont baissé d'un tiers ou de moitié, et que, parmi les *actions* les plus solides et les plus prospères, si quelques-unes sont montées au double, — Canal de Suez, valeurs à change, Banque de France et quelques charbonnages exceptionnellement favorisés, — si certains établissements de crédit ont légèrement haussé de 10 ou 15 pour 100, un très grand nombre, chemins de fers, compagnies de navigation, de transports urbains, de gaz, grandes usines métallurgiques même, ont fortement baissé.

Si bien que ces anciennes valeurs, *en bloc*, ne constituent sans doute pas un *capital supérieur* à celui qu'elles atteignaient il y a dix ans *en francs-or*. Cependant, *pour valoir autant, elles devraient valoir trois fois et demi plus cher*. Quelques dividendes ont augmenté, mais l'impôt, passé de 4 à 12 pour 100 sur les valeurs nominatives, a volontiers absorbé ce supplément de revenu.

Ainsi, tandis que depuis dix ans, pour qu'un prêt colossal de 250 milliards à l'État fût possible, il a fallu qu'il se trouvât, dans les bourses particulières, un excédent correspondant capable d'être placé en fonds publics, les revenus *fixes ou à peu près fixes* de la plupart de nos anciennes valeurs mobilières ont lamentablement justifié cette qualité de *fixité* que l'on prisait naguère ; ils sont demeurés identiques en « francs », tandis que le franc perdait peu à peu les trois quarts de sa puissance d'achat, à mesure que la nation s'endettait.

Cependant, si la nation ne s'était pas endettée, elle n'aurait pu ni soutenir la guerre, ni en réparer les ruines, puisqu'elle a dû seule y pourvoir. Et si le franc d'ailleurs n'avait pas baissé, les particuliers n'auraient pas pu prêter à l'État, puisque cette dépréciation du franc a été la cause même de l'inflation des bénéfices, des salaires et des capitaux fonciers, qui a créé les disponibilités des prêteurs. Il y a eu là un enchaînement, paradoxal en apparence : l'État, en empruntant, dépréciait le franc et, à son tour, le franc, multiplié par sa dépréciation même, permettait à l'État de contracter des emprunts.

III

Seulement, le franc, qui s'est déprécié pour tout le monde, ne s'est pas multiplié pour tout le monde. Comme nous venons de le voir, ceux qui n'avaient à vendre ni marchandises, ni terres, ni travail, ceux qui n'avaient qu'un revenu stipulé en « francs », dont ils avaient aliéné le capital, les prêteurs hypothécaires, les rentiers viagers, les pensionnés, les retraités, les assurés, tous les obligataires et beaucoup d'actionnaires aussi, se sont vus ruinés des trois quarts, voire davantage, lorsque leur rente étrangère, — c'est le cas des porteurs de fonds russes, — s'est trouvée complètement anéantie.

Même dans le domaine foncier, qui n'a pas à se plaindre, il y a eu de véritables spoliations : des métayers, profitant de la hausse formidable du bétail, pour se séparer des propriétaires en leur réclamant la totalité de cette plus-value, — parfois égale à la valeur du fonds, souvent supérieure au revenu totalisé des dix années précédentes, — tandis qu'en bonne justice, je veux dire en équité, cette plus-value n'était que la dépréciation du franc. Et la Cour de cassation, infirmant les arrêts des Cours d'appel, — comme celle de Toulouse, — qui avaient osé, par des compromis, tempérer cette rigueur, a proclamé l'identité — entre Français — du franc-or et du franc-papier, base de notre monnaie légale et de nos finances.

Seulement, cette doctrine se retourne contre nous à l'étranger, où des débiteurs narquois nous déclarent à leur tour que le franc vaut toujours de l'or, en France; à preuve les condamnations sévères par nos tribunaux des particuliers coupables d'avoir vendu l'or plus cher que ne l'achète la Banque de France ; laquelle continue de faire figurer en son bilan hebdomadaire les billets en contre-partie de l'encaisse métallique, *les francs-papier du passif au pair des francs-or de l'actif.*

En finance comme en politique, où la sagesse consiste à choisir entre plusieurs inconvénients, il faut toujours choisir le moindre : l'inflation toute nue nous eût conduit à la banqueroute, parce qu'un déluge de *billets donnés*, imposés de force par l'État, eussent perdu toute valeur, tandis que le *billet acheté par l'État*, sous forme d'emprunt, a conservé un quart de la sienne. S'il a perdu les trois autres quarts, ce n'est pas parce qu'il circule en excès, mais c'est que, sur le marché international, billets de banque, bons du Trésor ou de la Défense ou du Crédit national, titres de rente perpétuelle ou autres valeurs portant la garantie de l'État, le tout ne forme qu'*un seul bloc* solidaire, vis-à-vis de l'étranger : c'est la dette de la France.

Or, quelles que soient la richesse et l'honnêteté d'un emprunteur, sa signature, son crédit haussent ou baissent suivant le chiffre de sa dette. Tous les jours à la Bourse, sur le marché libre de l'escompte, l'agio des traites privées varie, non seulement suivant les noms de leurs créateurs et de leurs destinataires, mais, pour les mêmes noms, en diverses conjonctures, suivant les charges qu'on leur suppose et l'importance présumée de leurs engagements.

C'est sous le poids de ces engagements nationaux qu'a dû plier la monnaie française. Pour qu'il y soit fait honneur, les Français doivent verser au Trésor, comme contribuables, les 15 milliards annuels qu'ils en reçoivent comme rentiers. Quinze milliards, c'est la moitié de notre budget! Et notre budget lui-même, quelle est aujourd'hui la part qu'il prélève sur les recettes privées du pays? L'on estimait, avant la guerre, que l'État ne pouvait guère s'approprier plus de 15 pour 100 du revenu national, sans affecter fortement l'industrie et le commerce. En Angleterre, où ce revenu est estimé à 3 milliards et demi de livres sterling, le budget de 1924, de 780 millions de livres, représenterait environ 22 pour 100 de la recette globale des particuliers. Dans la France de 1914, les 6 milliards de francs, part des caisses publiques, correspondaient au cinquième, — 20 p. 100 de ses recettes.

Quelle est aujourd'hui la part qu'un budget quintuplé, passé de 6 à 30 milliards, absorbe sur les recettes des citoyens? Il est bien difficile d'estimer le total actuel des revenus fonciers et mobiliers, des bénéfices industriels et commerciaux, des appointements de fonctions privées, — les seuls connus sont ceux des fonctions publiques, — des honoraires de professions libérales, médecins, avocats, gens de lettres, professeurs, artistes, etc.; enfin les salaires ouvriers, aux champs et à la ville, à la tâche et à la journée.

Quoi que l'on ait imprimé un peu partout à ce sujet, la révolution des prix, qui a si diversement affecté les budgets privés, n'a pas eu et n'aura pas pour les classes dites bourgeoises de conséquences sociales très durables. Précisément parce que cette révolution a eu pour effet d'enfler certaines sources de recettes, tandis que d'autres demeuraient invariables, suivant qu'il possédait plus ou moins des premières ou des secondes, chacun devait se trouver enrichi ou ruiné. Mais, en pratique, la plupart de ces « bourgeois », grands et petits, vivaient partie d'un revenu et partie d'un commerce ou d'un emploi; ils perdaient sur l'un et gagnaient sur l'autre. Chez ceux qui pouvaient vivre exclusivement du produit de leurs capitaux, ces capitaux étant le plus souvent de nature multiple, meubles et immeubles à la fois, les pertes et les gains se compensaient.

On a voulu distinguer, dans cette évolution, les grosses fortunes des moindres. Leur destinée pourtant n'a pas dépendu

de leur chiffre, mais de leur composition. L'opulent détenteur de 200 000 francs de rente en 1913, moitié en fonds russes, moitié en 3 pour 100 français, — il y en a des exemples, — est huit fois moins à son aise que naguère ; le modeste propriétaire de dix hectares de terre, qu'il fait valoir par ses mains, encaisse peut-être six fois davantage.

La petite bourgeoisie champêtre, celle des gros bourgs et des communes rurales qui vivait de la terre ou du commerce, est loin d'avoir pécuniairement à se plaindre. Les véritables victimes sont les retraités, pensionnés, et tous autres rentiers vivant d'une somme qui suffisait exactement à leurs besoins et qu'ils s'étaient efforcés, — pour la rendre plus sûre, — d'établir aussi fixe que possible et « de tout repos ». A ce repos, ceux qui pouvaient travailler encore ont dû renoncer; ceux que l'âge ou les infirmités rendaient incapables de se créer un supplément de ressources, souffrent dans leur vieillesse d'une misère cruelle et imméritée.

A l'autre bout de l'échelle, nombre de « nouveaux riches » ont cristallisé partie de leurs milliards-papier en biens-fonds, chèrement acquis de vendeurs anxieux de grossir leur revenu. Entre ces deux extrêmes il y a eu, dans le sein de l'ancienne bourgeoisie, de dures vicissitudes, plus générales que celles dont les grands krachs financiers ou les changements de régimes politiques avaient été la cause au cours du XIXe siècle. Si ces vicissitudes n'ont pas été proportionnées à l'énormité de l'évolution pécuniaire, si la majorité des familles ont réussi à équilibrer un nouveau budget, ç'a été, dans la plupart des cas, faute de pouvoir augmenter leurs recettes, en restreignant leurs dépenses.

Ces dépenses n'étaient pas toutes de « luxe » : il est tel chef-lieu de département où la consommation de la viande a diminué de 35 pour 100 depuis dix ans. Des économies analogues, sur des chapitres de « première nécessité », ont eu lieu dans les localités médiocrement industrielles, peuplées de consommateurs plutôt que de producteurs. Entre deux villes situées à quelques lieues de distance, *on constaterait des phénomènes inverses*, suivant que le trafic y est plus ou moins actif, les commerçants ayant été privilégiés par ce double fait que, chez eux, la marge du gain a non seulement suivi, mais dépassé la hausse des marchandises.

Nous avons dit, au commencement de cet article, qu'il était consommé, en quantité, autant de produits qu'il y a dix ans par le peuple français, *pris en bloc*, et cela est vrai; mais, dans ce bloc, la part de chaque groupe a changé. Celle de la classe bourgeoise a diminué, celle de la classe populaire a augmenté. La « poule au pot » du dimanche, souhaitée par Henri IV sur la table paysanne, figure aujourd'hui couramment sous la forme de poulets rôtis dans bien des fermes qui consomment la volaille qu'elles produisent; tandis que le poulet a plutôt disparu chez les travailleurs intellectuels, et généralement chez ceux qui manient la plume plutôt que la bêche, la truelle ou le marteau.

L'indignation qu'a suscitée chez quelques-uns ce qu'ils ont nommé le « renversement des valeurs » vient de l'ignorance où ils sont de l'histoire des prix. Elle nous apprend que *l'argent est maître chez lui*; je veux dire que l'indépendance des prix, qui ne souffrent aucun joug et bravent toute autorité, s'étend au prix des hommes comme au prix des choses et au prix de tous les genres d'hommes, salaires ou appointements, bénéfices ou honoraires.

Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais *un rapport de justice* entre le travail et son prix, parce qu'on ne paie ni les gens, ni les choses à proportion de l'estime que l'on en fait, mais simplement du besoin que l'on en a. Ces besoins changent avec les siècles : un bon professeur, au moyen âge, devait s'estimer heureux d'avoir la solde d'un bon arbalétrier : il l'obtenait rarement, autant qu'on en peut juger ; au contraire, un chevalier bien équipé se payait alors le même prix qu'un chef de bureau dans un ministère de 1913.

Si nous abordions le chapitre des traitements actuels, après avoir constaté que, de tous, celui qui a été le plus augmenté dans ces dernières années est l'instituteur, nous observerions, comme tout le monde, qu'il est absurde de payer un maître d'école primaire autant ou même plus qu'un professeur agrégé de lycée.

Or, quelque choquante que puisse être cette rémunération, — et elle ne l'est pas plus d'ailleurs que celle du chef de rayon des grands magasins mieux payé que le maréchal de France, — quelque disproportionnés à leurs mérites respectifs que soient présentement leurs appointements, il se peut que,

loin de s'atténuer, cette disproportion augmente encore dans l'avenir au détriment du lycée et au profit de la maison d'école. Non pas sous des influences politiques, comme on pourrait le croire, mais par de vulgaires motifs économiques : s'il advenait simplement que l'on manquât de candidats pour remplir les postes d'instituteur rural, largement payés, mais dont il faut des dizaines de mille, tandis qu'il se trouverait assez de sujets distingués pour briguer, dans les grandes villes, les chaires, maigrement rétribuées, mais peu nombreuses, de l'enseignement secondaire.

Le prix des capacités humaines obéit aux mêmes règles mystérieuses que les autres prix : la hausse ou la baisse du travail de plume n'a pas eu pour corollaire à travers les âges la hausse ou la baisse du travail d'outil. Au début du XXe siècle, la moyenne des emplois civils dépassait généralement les salaires ouvriers, tandis qu'autrefois les gages des petits employés étaient souvent inférieurs à ceux des compagnons de métier.

Il est possible que le rapport se fût de nouveau retourné en faveur de ces derniers, même sans la guerre, par le fait seul de l'instruction généralisée, qui perd sa valeur vénale en perdant son privilège de rareté. Un profit social, indirect, de la multiplicité des écoles eût été ainsi de rehausser le travail manuel. Il faut dans un État cent hommes de bras pour un homme de plume; le marché des hommes de plume est donc cent fois plus étroit que celui des hommes de bras. Pour peu que l'offre y soit supérieure à la demande, le cours des hommes de plume fléchit et ceux qui ne sont pas aussi des hommes de tête, c'est-à-dire les dix-neuf vingtièmes d'entre eux, se trouvent moins payés que les bons hommes de bras, ouvriers et domestiques.

Au cours du XIXe siècle, l'inégalité a beaucoup augmenté parmi les membres des professions libérales; il s'est créé, en fait d'honoraires, des privilèges d'argent, des situations plus favorisées et, par rapport à l'ensemble de chaque corporation, plus exceptionnelles qu'il n'y en avait jamais eu naguère. Ces situations enviées avaient été créées, tantôt, — celle des médecins et des peintres, — par une *aristocratie* d'argent qui faisait enchérir leurs soins ou leurs œuvres; tantôt, — celle des auteurs et artistes dramatiques, — grâce à l'aisance nouvelle de la *démocratie* qui a multiplié la clientèle théâtrale; de sorte

que les pièces à succès se jouent plus longtemps que jadis et rapportent par conséquent beaucoup plus; tandis qu'autrefois, avec le renouvellement rapide de l'affiche, un plus grand nombre d'ouvrages avaient forcément accès à la scène et personne n'y pouvait faire de très gros profits.

Si les intellectuels, quoique mieux traités par la guerre que les rentiers à revenu fixe, ont vu leurs ressources, provenant d'appointements et d'honoraires, augmenter beaucoup moins que le franc ne baissait; s'ils souffrent par conséquent de cette baisse plus que les propriétaires fonciers, lesquels à leur tour ont eu aussi des destinées très diverses suivant la nature, — urbaine ou rurale, — de leurs biens et la façon dont ils en jouissaient, par eux-mêmes ou par fermiers et locataires, il est certain que, *dans son ensemble*, la classe bourgeoise de 1914 a perdu depuis dix ans une partie de son bien-être, puisque le total de ses recettes, *à peine triplées*, n'aurait pu faire face à des dépenses *presque quadruplées*. Elle a dû, forcément, consentir à se restreindre.

Le crédit n'a pas manqué à l'État, mais il a coûté cher; si cher que beaucoup de capitaux anciens ont été partiellement détruits par la baisse de la monnaie. Très inégalement d'ailleurs, au regard de ceux qui en ont fait les frais; ce qui, une fois de plus, a prouvé qu'il est plus facile de rendre tous les Français égaux devant la loi, que devant la bourse ; c'est-à-dire devant les fluctuations incoercibles et le changement de rapport des « valeurs » entre elles.

IV

De ces changements de rapport, le plus notable est la hausse du travail manuel. Si, des 38 millions de la France en 1914, on défalque les femmes, les vieillards, les enfants, les infirmes et généralement tous ceux que leur faible constitution écartait de l'armée, on constate que les sujets « bons pour le service » ne dépassaient pas le chiffre d'une dizaine de millions de mâles adultes.

C'est parmi cette élite physique que la guerre a d'abord fauché 1 400 000 hommes, auxquels il faut ajouter la foule innombrable de ceux qui sont allés mourir dans leurs foyers, des suites de blessures ou de maladies contractées sous les dra-

peaux, les invalides qui, sans avoir perdu un membre, sans être tout à fait éclopés, sont revenus avec une santé détruite, un organisme affaibli, incapables de se livrer au même travail que naguère, obligés de changer de profession. Il est ainsi des centaines de mille hommes qui, joints aux victimes immédiates de la mitraille, forment sans doute un effectif du cinquième des têtes choisies, entre dix-huit et cinquante ans, pour porter le casque.

Tandis qu'une brèche de 20 pour 100 était faite à ce qu'on pourrait nommer le noyau vital de la population productrice, la nation, qui avait consommé longtemps sans produire, se trouvait, au lendemain de l'armistice, en face de dix départements à ressusciter et d'un formidable arriéré de travail dans les soixante-quinze autres. Si ces derniers seuls eussent été réservés à l'industrie française, pendant que la reconstruction et la remise en état des régions dévastées eussent été imposées à la main-d'œuvre et à l'industrie allemandes, *capables de payer de suite, en nature, cette rançon dont on préféra fixer le prix en argent à toucher plus tard*, il est permis de penser que la France aurait eu moins d'ouvrage à faire et moins d'emprunts à effectuer.

Le grief fait à ce sujet à notre Gouvernement de 1919 est-il injuste? S'il eût été difficile d'obliger nos compatriotes du nord et de l'est à laisser reconstruire leurs demeures privées par des ouvriers allemands, dont la présence, après plus de quatre années d'occupation, leur était insupportable, n'eût-il pas été possible de faire exécuter du moins par l'ennemi vaincu les travaux publics, la réfection des chemins de fer, des routes, des ponts, des usines?

Ce sont là des questions auxquelles l'histoire répondra. Toujours est-il que, pendant que l'Angleterre souffrait du chômage, la France souffrait du manque de bras; la demande, très supérieure à l'offre, a fait enchérir le travail plus que l'argent et plus que la terre : les salaires ont augmenté beaucoup plus, en moyenne, que le prix de la vie n'a haussé ; bien que les travailleurs eux-mêmes aient contribué à cette hausse des prix par leur consommation plus large de toutes choses, par le supplément de bien-être auquel leurs journées, mieux payées, leur permettaient de prétendre.

Leurs « journées » ; je devrais dire leurs « heures ». Une

question se pose en effet. La journée légale de huit heures n'a-t-elle pas réduit sensiblement la productivité française ? N'a-t-elle pas contribué au manque de bras dont nous parlons et dans quelle mesure ? Mais d'abord, quelle est, après quatre années d'expérience, l'application pratique de cette « journée légale » ? Si l'on considère que, dès longtemps, elle existait dans certaines industries, comme les mines ; que, dans les usines où elle a été instaurée, son fonctionnement, d'accord commun entre patrons et ouvriers, a donné lieu à des payements d'*heures de travail supplémentaires*, bien plus qu'à un supplément d'heures d'inaction réelle ; que dans la « petite industrie », — les métiers manuels de ville et de campagne, — *moitié plus nombreuse* que la « grande », on ne compte plus guère en « journées », mais en « heures », sans spécifier de combien d' « heures » se compose chaque journée, de sorte que la loi n'a rien à dire ; partout en un mot ou presque partout, il apparaît que les ouvriers, mis à même de se croiser les bras, ont préféré transformer leur loisir en jouissances plus coûteuses, qu'une paye plus forte leur permettait de s'offrir, et que c'est en définitive *par un accroissement de gain* que l'affaire s'est réglée.

Ce gain du travail manuel dépasse aujourd'hui le quadruple, — on peut l'estimer à quatre fois et demi environ, — ce qu'il était avant la guerre ; tandis que les dépenses de l'ouvrier de 1913, sa nourriture, son vêtement, son loyer, son éclairage, ses frais de déplacement, ses impôts, etc., sont à peine aujourd'hui trois fois et demie plus élevés. Son salaire ayant ainsi augmenté plus que sa vie ne renchérissait, il a pu améliorer son ordinaire, son costume ou son logement. Dans nombre de villes où *le chiffre des habitants n'a pas varié*, où *celui des maisons est resté le même*, on ne trouve plus rien à louer. Si une population identique à celle d'il y a dix ans, qui trouvait toujours des logements vacants, semble, dans les mêmes localités, manquer de place, c'est que chacun prétend en avoir davantage, et combien il a raison ! — Le logis populaire dans les villes est souvent une honte, c'est l'un des besoins les plus urgents de notre temps.

De même la majorité des « prolétaires » mangent mieux ; et c'est une des causes de l'augmentation excessive de la viande que personne ne se soucie plus des bas morceaux, qui restent sans acheteurs. Bref, ce que les Américains nomment le *standard of life*, ce qu'on regarde comme le « strict néces-

saire », bien qu'il varie prodigieusement d'un pays à l'autre et d'une époque à l'autre, a sensiblement progressé.

La hausse des salaires a permis aussi à la masse des travailleurs manuels de réaliser des économies. Une partie notable de ces milliards de rente et de bons de la Défense nationale leur appartient et, comme l'impôt *direct* ne frappe que très légèrement ces travailleurs, — les trois quarts de la population parisienne, par exemple, en sont exempts, — on peut dire qu'il y a en France plus de « rentiers » que de contribuables..., plus de gens touchant de l'État quelque monnaie que lui payant personnellement une taxe appréciable. C'est là du reste une base solide pour notre dette nationale, et c'est aussi un gage de stabilité sociale que le bénéfice tiré de la guerre par le travail manuel.

Quelle sera sa durée? Une hausse des salaires due à la pénurie des bras n'est pas sans de nombreux précédents. Issue, tantôt d'une anarchie totale comme après la guerre de Cent ans, tantôt d'une ruine économique accompagnée de dépopulation, comme à la fin du règne de Louis XIV, elle était jadis vouée à disparaître avec le retour de la prospérité. Ce qui était nouveau, c'était la hausse dont nous avait gratifié le féerique XIXe siècle, c'était cette *révolution-bienfait* de 1840-1913, où, pour la première fois dans les annales de l'humanité connue, on avait vu augmenter à la fois la population et les salaires; les hommes, quoique plus nombreux, étant plus riches et la main-d'œuvre gagnant, non par sa rareté, mais par la multiplication inouïe de ses produits qui enrichissait la nation tout entière.

Aujourd'hui nous savons que notre richesse de papier est faite de nos dettes et que nos salaires enflés sont faits de nos morts; cependant si la guerre a changé notre monnaie, si la victoire ne nous a laissé que l'honneur et la gêne, les privations infligées aux uns comme les jouissances obtenues par les autres seront de nature éphémère. Les blessures d'argent peuvent suspendre ou retarder la marche du progrès; elles ne sont pas capables de dissocier une nation ni de modifier sa structure.

GEORGES D'AVENEL.

UN AMI DE COLLÈGE DE LAMARTINE

PROSPER GUICHARD DE BIENASSIS

(LETTRES ET VERS INÉDITS)

I

Peu d'écrivains, au dernier siècle, furent plus ingénument aimés que Lamartine. Il était de ceux qui, sans y penser, demandent le cœur, qui, du premier coup, l'obtiennent et qui le retiennent longtemps. Mais lui, que donnait-il en retour? En même temps qu'il exerçait le charme, s'y laissait-il asservir? Et, de l'amour ou de l'amitié, quel sentiment préférait-il?

Aux femmes, il a dédié les plus purs cantiques, et les plus brûlants :

> Femmes, anges mortels, création divine,
> Seul rayon dont la vie un instant s'illumine,
> Je ne regrette rien de ce monde que vous?

Celles dont l'amour l'a enchanté, il eût voulu les rendre immortelles; peut-on douter cependant que, vivantes, il les ait à peu près désespérées?... « Il n'y a que nous sur une certaine ligne, écrivait-il à Aymon de Virieu en 1816, deux mois après avoir rencontré Mme Charles; le reste ne vient que bien loin après, je l'ai trop senti!... » Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que dans l'amour Lamartine se transfigure et s'exalte, que, pour se rendre digne de la passion, il s'impose, plus ou moins, un effort? Dans l'amitié, au contraire, sa sincérité est entière et directe; les âmes sont de niveau : elles « s'entretiennent », disait Montaigne; ou, comme deux miroirs, elles réfléchissent leurs rayons.

C'est pourquoi il est difficile de bien connaître Lamartine,

si l'on ne connaît pas un peu ses amitiés. Il a beaucoup, il a trop parlé de lui-même à ses lecteurs; mais ses diverses « confidences » sont loin d'être des confessions; elles ressemblent moins à des aveux qu'à un plaidoyer : l'imagination y retisse les souvenirs avec un fil d'or. Ses lettres, au contraire, quel témoignage vivant, spontané, irrécusable! quel flot pur où se peint la forme mouvante d'un grand esprit! Jamais Lamartine n'écrit avec plus de joie et de sécurité que lorsqu'il s'adresse à ses meilleurs amis.

Virieu fut le plus constant; Vignet, quelque temps, le plus délicat; et l'affection de tous les deux plonge ses racines dans le passé d'enfance et de jeunesse où Lamartine aima toujours à se réconforter... Mais eux et lui, dès le collège, avaient un autre ami; il s'appelait Prosper Guichard de Bienassis; sa figure, jusqu'ici, est restée dans la pénombre où il semble avoir voulu ensevelir sa vie. Méritait-il cet oubli, ou cette indifférence? Lamartine ne l'estima pas moins, d'abord, qu'il ne prisait Virieu; quelque temps même, c'est le « cher Guichard » qu'il parut préférer... Puis la vie les sépara; ils ne se retrouvèrent qu'au milieu du chemin.

Les lettres de Lamartine à cet ami un peu étrange, — celles du moins qui subsistent, épaves d'une correspondance beaucoup plus abondante, — peuvent être étudiées désormais dans leur texte authentique; la Bibliothèque municipale de Grenoble vient de s'en enrichir, grâce à la perspicace initiative de son conservateur M. Louis Royer. Plusieurs sont encore inédites (1).

(1) Le dossier des documents entrés récemment à la Bibliothèque de Grenoble, et classés par les soins de M. Louis Royer, comprend 79 lettres. 77 de ces lettres sont adressées par Lamartine à Guichard; sur ce nombre, 25 sont entièrement inédites. — Au témoignage de la petite nièce de Bienassis (produit par M. Léon Séché dans la préface de son livre : *Les Amitiés de Lamartine*), il existait, à la mort de Guichard, un « grand nombre » de lettres; mais le ton « badin » de la plupart offensa « l'austérité du confesseur » de Mme de Bienassis et elles furent jetées au feu. Les lettres restantes connurent une curieuse odyssée qu'on n'a point contée encore. Mme de Bienassis les confia à son frère Achille Comte, grand amateur d'autographes. Quatre ans après la mort de M. Comte, elles se trouvèrent dans la collection d'un autre amateur, M. Ad. Lemonnier. Celui-ci étant décédé, sa collection fut mise en vente à l'hôtel Drouot le 8 juin 1870 : la *Revue des Autographes* de Gabriel Charavay en publia le catalogue dont plus de dix pages étaient consacrées à l'analyse des lettres de Lamartine, attirèrent l'attention sur cette « histoire de la jeunesse de Lamartine écrite par lui-même ». Le père du filleul et petit-neveu de Guichard, que Mme de Bienassis avait désigné pour son légataire universel, intervint alors au nom de son fils pour faire opposition à la

Ne convient-il pas de regarder d'un peu plus près, à leur lumière, comment naquit et se survécut la première amitié de Lamartine, et quelle image du grand poète renvoie l'âme d'un homme qui, après avoir été le témoin de sa jeunesse inquiète, fut, sans transition, celui de son orageuse maturité?...

I. — SOUS LES TILLEULS DE BELLEY

C'est au printemps de 1804 qu'il faut contempler Lamartine, dans la cour du collège de Belley, parmi le groupe de ses compagnons préférés. Ils sont cinq ou six autour de ce grand garçon pâle et maigre, tantôt agité, tantôt déprimé par une croissance trop rapide, et qui, plein de fougue et de grâce, exerce sur tous une véritable séduction. Les Pères Jésuites eux-mêmes, ses maîtres — qui, par une prudence toute naturelle alors, ne veulent s'appeler que les Pères de la Foi — lui témoignent une bienveillance attendrie; quelques mois leur ont suffi pour dompter l'indépendance de l'enfant qu'au début de l'hiver on leur avait présenté comme un redoutable « matador ». Alphonse de Lamartine ne tient point la tête de cette classe de troisième que le père Bequet gouverne avec une souple autorité; mais il montre des dons que l'âge épanouira : il a de la science, de la vivacité d'esprit; surtout une grande sensibilité religieuse et littéraire..

Qu'importe, avec cela, un peu de dissipation?... Cette pétulance naturelle, que des élans de rêverie traversent, augmente le prestige de l'enfant. Pendant les récréations du soir qui, après le dîner et le salut, sont un des attraits de la belle saison, ses camarades se rassemblent autour de lui, sous les larges tilleuls dont la cour est plantée; il y a là Corcelette, de Mâcon,

vente : il engagea un procès en revendication qui fit restituer les lettres à l'héritier des Guichard. Celui-ci, nommé lui aussi Prosper Guichard, n'est mort à Jallieu qu'en 1923. La *Revue des Autographes* de juin 1870, dont M. Paul Gautier a eu la complaisance de me communiquer un exemplaire, contient le catalogue préparé par M. Gabriel Charavay. — Les 76 lettres recouvrées ainsi par la famille Guichard furent prêtées en 1871 à Mme Valentine de Lamartine qui préparait l'édition de la *Correspondance*. — Outre la communication du dossier qu'il conserve à Grenoble, je dois à l'obligeance de M. Louis Royer d'intéressants renseignements, principalement sur le Dr Comte; j'en dois de très importants également à M. Gonnet, le pieux possesseur du domaine de Bienassis; mon ami Gabriel Faure, enfin, m'a fourni quelques indications précieuses : je les prie tous trois d'agréer l'expression de mes remerciements.

les Italiens Alfieri et Ghilini, le Savoyard de Vignet; mais au premier rang, et comme prêts à se disputer déjà le jeune Alphonse, les deux Dauphinois Aymon de Virieu et Guichard de Bienassis. Le premier, petit, trapu, distingué, un peu dédaigneux d'allures, laisse tomber de ses lèvres minces des propos spirituels qui font étinceler ses yeux noirs; fils du marquis de Virieu, qui mourut bravement en 1793, dans l'insurrection de Lyon contre les révolutionnaires, il montre, avec la fierté de sa race, un certain scepticisme qu'il croit de bon ton. L'autre a moins de hauteur, une sensibilité plus directe, une mélancolie plus poétique qui va parfois jusqu'à la tristesse et au soupir. Parmi ces jeunes nobles, il n'est rien qu'un fils de bourgeois : on l'appelle Guichard de Montlevon, ou de Bienassis; mais il sait bien qu'il n'a point droit de porter ce nom joliment aristocratique; il ne possède aucun titre; il est Guichard tout court : Nicolas Prosper Guichard.

Son père, François-Raymond, docteur en médecine, n'était dépourvu ni de talents, ni même d'une modeste réputation régionale : en 1787, il avait publié, à Avignon, un « petit ouvrage latin » que « les journaux citèrent avantageusement » (1). Peu après, sans doute, il avait épousé une Dauphinoise, Marie Mélanie Comte, et il avait trouvé une situation à la fois lucrative et agréable auprès du marquis de Montlevon. Ancien officier du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, ce gentilhomme possédait un assez vaste domaine au nord de la plaine dauphinoise, entre Lyon et Grenoble, sur le territoire de la commune de Villemoirieu, dont la petite ville de Crémieu est voisine; parmi des vignes, des jardins, des prés, au pied d'une croupe couverte par le bois des Fouillouses, — mer de verdure dont la dernière vague venait alors mourir autour de lui, — le château de Bienassis y élevait une ample construction rectangulaire, prolongée, d'équerre, par un bâtiment plus bas, au mur simple et nu; l'aspect en eût été presque commun, sans quatre tourelles en poivrière qui accolaient les quatre angles du toit et, jaillissant avec grâce vers le ciel, ne semblaient tenir en équilibre que par un miracle d'élégance. Bâtie vers le

(1) Indication fournie par le greffier chargé de tenir, pendant la Révolution, le registre de la municipalité de Villemoirieu. Le titre de l'ouvrage est transcrit à la suite, mais comme le digne greffier ignorait le latin, il l'a rendu indéchiffrable en déformant tous les mots.

xve siècle, cette demeure était primitivement une « maison forte », où s'appuyait le système de défense qui protégeait les commerçants et changeurs de Crémieu. Depuis le règne de Henri II, ses possesseurs furent de simples bourgeois; et elle ne devint maison noble qu'en passant vers le milieu du XVIIIe siècle aux mains de la famille de Montlevon. Pour un officier fatigué de la vie des camps, et qui ne refusait point ses sympathies aux idées des philosophes et aux grands sentiments de Rousseau, Bienassis offrait une retraite plus pleine de calme que de magnificence. Mais le marquis Joubert de Montlevon était célibataire. Il installa près de lui M. et Mme Guichard : au mari il confia ses rhumatismes; à la femme l'administration de sa maison. Quand un fils leur naquit, le 16 avril 1789, tout naturellement il le tint sur les fonts et lui donna ses noms : Nicolas Prosper... En ce tranquille castel, pendant ces derniers jours heureux du règne de Louis XVI, ne dirait-on pas qu'une idylle se déroula, — une idylle où Marivaux, Sedaine et Rousseau auraient uni leur collaboration? (1).

La Révolution vint bousculer les acteurs de la pastorale. Dès l'été de 1789, les paysans de la région firent un « brigandage » chez le seigneur de Bienassis, et lui ravirent, avec plusieurs parchemins familiaux, le brevet de sa croix de Saint-Louis. Il n'émigra point cependant; ami des philosophes, il sut composer avec les temps nouveaux ; il renonça à ses titres, ne fut plus que le « citoyen de Montlevon », prêta tous les serments de loyalisme qu'on voulut; mais, en même temps, il eut l'habileté de faire élire maire de la commune son ami le docteur Guichard. Le 19 octobre 1793, un arrêté du directoire départemental ayant ordonné « la remise entre les mains des municipalités de toutes les décorations militaires », le « citoyen Prosper Montlevon » vint solennellement rendre sa croix de Saint-Louis au « citoyen-maire Guichard », qui en fit la présentation à la municipalité; celle-ci décida que cet insigne de la tyrannie resterait jusqu'à nouvel ordre aux mains du citoyen-maire et que l'équivalent de son prix serait distribué aux pauvres de Villemoirieu... Quelques semaines plus tard, les deux citoyens

(1) On peut se demander si Lamartine connaissait tous ces détails, ou bien s'il n'en connaissait point quelques autres. Ni dans la préface des *Confidences*, ni dans ses *Mémoires inédits*, il ne fait la moindre allusion à l'existence du Dr Guichard; et il y parle du marquis de Montlevon comme du *père* de son ami.

Guichard et Montlevon assistaient, devant l'arbre de la Liberté, « au brûlement de tous les terriers et titres féodaux ».

Bientôt, cependant, le docteur Guichard abandonnait sa mairie pour remplir, sous les drapeaux, les fonctions de médecin militaire; il mourait peu après, âgé d'environ trente-cinq ans, médecin-chef de l'hôpital de Monaco. Presque aussitôt, l'ex-marquis de Montlevon épousait la jolie veuve, à laquelle, vite disparu, il léguait ses biens réduits, semble-t-il, par la dureté des temps, au domaine de Bienassis, dont trois fermes à cette époque dépendaient encore.

Les années de la Révolution, en somme, ont été assez douces pour le jeune Prosper Guichard. Il aime cette propriété de Bienassis, dont on a pris l'habitude de lui donner le nom : il y a si doucement grandi près d'une mère attentive à faire oublier « son origine inférieure » à force de grâce et de tendresse, près d'un beau-père qui ressemblait à un grand-père. Il ne parle qu'avec émotion des bois qui l'ombragent, de la source qui en rafraîchit le jardin, de la terrasse qui en domine les prés et les vignes... Il a des goûts bourgeois et simples, il se dit l'homme de la nature. Il est, d'une année et demie, l'aîné de Lamartine; leurs tailles rivalisent comme leurs goûts.

Est-ce à cause de ces affinités de souvenirs et d'âmes? Visiblement, l'enfant de Bienassis a les prédilections de l'enfant de Milly; dans la petite société aristocratique formée par les élèves du père Bequet, Alphonse et Prosper sont les fils de la campagne, et les tenants de l'indépendance...

Sous les tilleuls de Belley, ils ont, en ce doux soir de printemps, une occasion inattendue d'affirmer leurs communes sympathies. On cause, autour d'eux, avec bien de l'animation. A la classe du matin, le père Bequet, interrompant tout à coup la « traduction épineuse » d'un de ces fragments d'Ovide qui font le désespoir des écoliers de troisième, a entamé, pour leur consolation et leur ravissement, une merveilleuse lecture. Il a montré deux volumes qu'il venait de recevoir de Paris; il en a lu le titre : *Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse* ; en quelques mots qui ouvraient de vastes horizons, il l'a commenté; il a dit que le *Génie du Christianisme* est l'œuvre, illustre depuis plus de deux ans, d'un écrivain qui se nomme M. de Chateaubriand et qu'aucune école n'a formé,

mais seulement les grands spectacles de l'univers ; que, dans les forêts vierges de l'Amérique, il a trouvé partout l'empreinte de Dieu ; que, revenu en France après un long exil, il y a écrit un admirable ouvrage pour démontrer au siècle nouveau les magnificences de la religion ; que cet ouvrage, à vrai dire, contient des passages accessibles seulement à des esprits formés et à des hommes faits ; mais que des personnes sûres viennent de l'épurer à l'usage des écoles : car il ne serait point juste que les jeunes gens fussent privés de tant de pages superbes, propres à développer en même temps et leur âme et leur goût... Après cet exorde, le Père Bequet n'avait pas eu besoin de frapper sur le plat du volume pour obtenir le silence ; toutes les bouches étaient muettes, tous les yeux s'étaient tendus vers lui... D'une voix frémissante il avait commencé sa lecture : « Il est un Dieu. L'impie seul a dit : Il n'y a pas de Dieu... » D'autres morceaux suivirent et la classe avait fini trop vite...

Le soir encore, les élèves étaient pleins de l'ivresse versée par les grandes phrases. Ils en discutaient, au lieu de jouer. Ils voulaient être sûrs de leur impression : subjugués, ils tentaient de secouer le joug ; ils en voulaient presque à ce Chateaubriand de leur ouvrir un monde si différent du leur. Ils n'avaient qu'un mot pour traduire leurs sentiments confus, et ils le prononçaient avec des intonations différentes : — C'est beau !

— Oui, mais c'est trop beau, décida Alphonse de Lamartine...

Guichard, aussitôt, fut de son avis. Il l'expliqua, il le développa. Il se défiait de ce qui était trop beau, parce que ce qui était trop beau n'était peut-être pas suffisamment naturel. Il admirait, certes, ce nouvel auteur à la mode, mais davantage il admirait Rousseau, un autre écrivain qui n'avait ni moins d'éloquence, ni moins de poésie, et qui montrait plus de simplicité ; Rousseau était son dieu ; Rousseau...

— Tu le connais donc ? Tu l'as lu ?..

De Vignet seul l'interrogation était moins pressante : à Chambéry il avait entendu parler des « Charmettes ».

— Chut ! fit Guichard ; et il saisit ses camarades par le bras pour les entraîner vers le fond de la cour...

Là, il leur fit une confidence ; au château de Bienassis, tout près d'une tourelle, certaine chambre, dont sa mère tenait

soigneusement la clef, recélait non seulement les œuvres de Rousseau, mais celles de presque tous les philosophes et romanciers du XVIIIe siècle ; parfois, Guichard avait pu s'y introduire : il avait lu, en cachette, quelques pages, fraîches ou brûlantes, de l'*Héloïse* et des *Confessions*... Rousseau, c'était l'homme de la nature, sans apprêts, sans ornements, sans phrases : ah ! si ses amis pouvaient venir un jour jusqu'à Bienassis !

Un jour... mais quand?... Les trois compagnons, que Vignet bientôt rejoint, s'asseyent sur un banc, au pied d'un tilleul; leur conversation, maintenant, est interrompue par de longs silences; c'est d'avenir qu'ils parlent; ils rêvent, à propos entrecoupés... Sous quelle forme leur apparaît l'avenir??... L'homme qu'avec leurs familles, profondément royalistes, ils appellent « l'usurpateur » vient de monter sur le trône; impossible de le servir, dans l'armée ou dans la diplomatie. En attendant la chute de Napoléon, la carrière des lettres leur est ouverte; l'exemple de Chateaubriand démontre qu'on y peut conquérir la gloire... La gloire ?... Les yeux d'Alphonse pétillent; les lèvres de Virieu sourient ironiquement; mais Guichard, lui, secoue la tête.. Il ne place son idéal, ni si haut, ni si loin: à la gloire, il préférerait l'amour, et tous les plaisirs d'une vie tranquille, bornée par un horizon familier; encore une fois il est l'enfant de la nature, il est un sage, il ne fait consister le bonheur qu'aux plaisirs de l'esprit et aux joies de la sensibilité. Au reste, libre à Alphonse et à Aymon de former des projets vastes ; ils sont riches, ils sont nobles; lui n'a pas de nom et ne disposera que d'une petite fortune... Les autres, généreusement, protestent...

Neuf heures approchent; la nuit commence d'épaissir l'ombre du crépuscule ; les martinets rentrent dans les trous des murailles. La cloche va sonner l'instant de la prière du soir et du coucher; le rigide père Debrosses apparaît là-bas au seuil de la chapelle. . Les quatre amis secouent leur rêverie. Faut-il tant se tourmenter pour l'avenir? Ils en savent au moins ceci: c'est que leur amitié continuera de s'y épanouir et qu'elle sera leur ressource dans les mauvais jours. Ils en renouvellent la promesse; et comme le geste du Père les appelle, Alphonse redit à l'oreille de Prosper la devise dont ils sont convenus : « *Intus et in cute.* » — Sans réserve, et au fond du cœur !...

II. — DANS LA TOURELLE DE BIENASSIS

Trois ans plus tard, après avoir soutenu, devant l'aréopage des Pères professeurs, les thèses de philosophie qui terminaient ses études secondaires, Alphonse de Lamartine s'achemina vers Mâcon. C'était la mi-septembre, à la veille des vendanges; en compagnie de deux camarades, il fit « plus de la moitié de la route à pied, son petit paquet sur son dos ; » il allait « chantant comme un troubadour quelque vieille romance, il en composait même en marchant »; bref, il voyageait à la manière de Rousseau, un peu grisé par l'air de la liberté qu'il se croyait tout proche de conquérir; seul, Guichard manquait à son plaisir; au moins s'empressa-t-il de lui rendre compte de cet original départ en vacances ; et cette première lettre, datée du 24 septembre 1807, ouvre leur correspondance.

D'autres devaient suivre, nombreuses... Mais rien ne vaut de se revoir. Dès l'automne de 1808, un grand projet s'esquisse, grâce auquel le château de Bienassis, le fameux château dont, à Belley, les amis ont si souvent parlé, ne risquera pas de demeurer, tout dauphinois qu'il est, un château en Espagne : Guichard vient d'y rentrer, sa thèse enfin soutenue; Virieu n'en est pas loin : après une brève fugue à Paris, le voilà installé en son domaine du Grand-Lemps... Si, pour fêter leur sortie de pages, les trois « inséparables », séparés depuis près d'un an, reconstituaient, pendant quelques jours, leur douce société à Bienassis?... Bientôt, les parents de Lamartine acquiescent; la mère de Guichard, Mme de Montlevon de qui, tant de fois, il a vanté l'indulgence, met en réserve deux poudreuses bouteilles de vin de l'Hermitage retrouvées au fond de sa cave; et elle demande que les amis de son fils n'aient pour elle « aucun respect » ; à cette condition, elle les attend pour les premiers jours de l'automne...

La réalité passa tous les rêves. A cinquante ans de distance, Lamartine écrivait : « Le jour que j'arrivai à Bienassis ne s'effacera jamais de mon souvenir... » Jour fortuné, où il goûta dans leur plénitude la double exaltation de la jeunesse et de l'amitié. Virieu l'avait précédé au rendez-vous. Juché sur la plus haute échauguette, il inspectait la route avec Guichard; dès que Lamartine fut en vue, tous deux déchargèrent leurs fusils par

les créneaux et firent voler leurs mouchoirs à la brise; salués par l'aboi des dogues, ils dégringolèrent les escaliers juste comme le voyageur, descendu de la patache qui l'amenait de Lyon, faisait retentir le marteau contre la porte. Embrassades, exclamations, délire...

C'était un clair matin, l'un des derniers de septembre (1) : le soleil riait sur les pampres rougis. On promena l'arrivant sur la terrasse où la vigne recouvrait des arcades en ogive; Mme de Montlevon, toute fière d'avoir, pour quelques jours, trois fils, lui montra, au jardin, les deux saules pleureurs dont elle avait ombragé la source; elle lui fit saluer, au salon, le portrait de feu M. de Montlevon, en uniforme d'officier général, barré « du cordon rouge de l'ancien régime »... Et puis l'on s'arrêta autour d'une table chargée « de toutes les délicatesses ». Une « vive et jolie jeune personne » faisait seule le service; cette aimable personne jouait auprès de Mme de Montlevon un rôle qui tenait de la femme de chambre et de la demoiselle de compagnie.

Après le dîner, chacun monta dans sa chambre. Lamartine, bientôt, vit Guichard et Virieu pénétrer dans la sienne. Guichard tenait une clef à la main, — la clef de la fameuse bibliothèque aux livres défendus (2), où dormaient tous les charmes de Rousseau et du XVIIIe siècle. Elle était d'ordinaire pendue à un clou d'or, dans la chambre de Mme de Montlevon, au-dessus de la cheminée. Mais la jolie servante, qui ne haïssait point Guichard, la décrochait quelquefois et la remettait furtivement en place... Furtivement aussi, les trois amis se dirigèrent en haut de l'escalier, vers la petite chambre attenant au grenier et à la cellule d'une tourelle, — vers l'enfer des livres, qu'ils prenaient pour un paradis. Le cœur leur battait fort. « Nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement, conte Lamartine dans ses *Mémoires*. Chacun de nous choisissait le livre qui répondait le mieux à ses convoitises : Virieu, à sa philosophie rustique, tel que Montaigne ou Rabelais; Bienassis,

(1) Le 28 septembre, puisque le voyageur quitta Milly le 27 et coucha à Lyon chez Mme de Roquemont sa cousine (dates fournies par le *Journal inédit* de Mme de Lamartine, que cite M. Pierre de Lacretelle dans *la Jeunesse de Lamartine*).

(2) C'était, en réalité, une réserve de la bibliothèque officielle du château qui était installée, au rez-de-chaussée, dans une grande pièce contiguë au salon, où elle se trouve encore.

les romans aventuriers, comme Faublas; moi les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Nous nous plongions dans cet océan d'eau trouble... » On lisait dans la tourelle, mais on lisait aussi dans les bois; on lisait dans son lit, le soir, et, pour lire plus longtemps, il arrivait que l'on laissât sa lampe allumée fort avant dans la nuit...

Cette orgie de lecture fut coupée, d'ailleurs, par une orgie d'activité. A pied, d'abord, l'on alla visiter la Grotte de la Balme; puis, entassés dans la voiture de Mme de Montlevon, que conduisait son domestique, les trois amis partirent pour une excursion de plusieurs jours à travers le Dauphiné. Ils chantaient à plein gosier; « on eût dit, affirment les *Mémoires*, une carriole d'insensés, ivres des premières ivresses de la liberté... » Voreppe les vit passer, riants et délirants, puis Voiron; Grenoble, enfin, les arrêta quelques jours.

Là résidait l'oncle maternel de Guichard, qui, sans aucune morgue d'ailleurs, faisait figure de grand homme dans la charmante ville. Jean-Baptiste Comte, alors âgé d'un peu plus de quarante ans (1), était considéré comme un médecin éminent; ses titres techniques étaient d'importance : « membre de la Société de médecine, professeur de matière médicale à l'École de santé de Grenoble, secrétaire du Comité central de Vaccine du département de l'Isère », il jouissait, parmi tous les égrotants du Dauphiné, d'un prestige à peu près indiscuté. Mais sans doute avait-il la faiblesse de tenir davantage à sa gloire de bel esprit; dans les salons de la ville, on estimait sa verve, surtout lorsqu'elle se produisait avec tous les agréments du vers et de la rime. Il tournait, — comme on disait jadis, — agréablement l'épigramme, le madrigal et le couplet; il excellait dans l'épître; enfin, il comptait parmi les principaux membres de la Société anacréontique de Grenoble...

Elle était, cette Société, réputée dans toute la région; sans doute quelques esprits chagrins, ou trop indépendants, ne se privaient point d'aiguiser des traits mordants contre la prétention et l'outrecuidance de ses membres; Pauline Beyle, par exemple, la sœur de Stendhal, la raillait impitoyablement; mais l'on sait que Pauline Beyle était une méchante langue... L'opinion mondaine, sourde à tous ses brocards, tenait en

(1) Il était né à Aoste (Isère), le 6 novembre 1766.

haute estime le docteur Comte et ses amis. Ils avaient publié, à Grenoble même, chez l'imprimeur Ferry, un recueil de leurs productions, *les Accès de fièvre d'une Société anacréontique*, que les dames laissaient volontiers sur la table de leur boudoir; on y trouvait bluettes et fantaisies, chansons à boire et couplets amoureux : le docteur Comte y avait signé plusieurs pièces : *les Sonnettes*, sonnet, des *Stances anacréontiques* et un *Éloge de soi-même*... Nulle trace de mélancolie dans ces œuvrettes; le patronage d'Anacréon n'imposait-il point la bonne humeur et la grâce? D'autres patrons, qu'on ne dédaignait pas d'avouer, mêlaient leur influence à celle du chanteur grec : Voltaire et la badine cohorte des petits poètes, ses disciples. C'est eux surtout qu'on s'efforçait d'imiter en de menues pièces dont se parait souvent le *Journal de Grenoble;* mais, par un redoublement de coquetterie, leurs auteurs ne les signaient pas...

Guichard, d'avance, avait vanté à ses amis ce parent illustre. Dès que les trois voyageurs eurent remisé leur voiture rustique et son cocher dans les dépendances de l'hôtel des Trois-Dauphins, rue Montorge (1), ils se présentèrent à « la maison des Jacobins, place Grenette », où le docteur Comte habitait au cœur du vieux Grenoble. Là, Guichard se retrouvait presque aussi libre que chez lui. Son jeune cousin (2), ses deux mignonnes cousines lui sautèrent au cou ; sa jolie tante lui sourit et accueillit ses amis comme s'ils eussent été ses frères. Lamartine, cependant, ouvrait tout grands ses yeux sur le docteur Comte. Il a expliqué plus tard, quand il rédigea pour les *Méditations*, en 1849, une préface où il esquissa les traits de sa propre légende, que la poésie lui était apparue pour la première fois, lorsqu'il avait six ou sept ans, sous les traits d'un respectable ami de son père (3) ; et, depuis ce jour-là, « toutes les fois qu'il entendait parler d'un poète, il se représentait un beau vieillard assis près d'une fenêtre ouverte à large horizon,

(1) C'est dans cet hôtel que Napoléon, six ans et demi plus tard, devait s'arrêter à son retour de l'Ile d'Elbe.

(2) Le fils du docteur, Joseph-Achille Comte, né à Grenoble le 29 septembre 1802, devint professeur d'Histoire naturelle au Lycée Charlemagne, et chef de bureau au ministère de l'Instruction publique; il mourut en janvier 1866.

(3) Peut-être M. de la Cense, « mousquetaire retiré dans le village » de Saint-Sorlin, conjecture M. G. Lanson; ou peut-être M. de Vaudran dont parlent aussi les *Mémoires*.

dans une maisonnette au bord de grands bois... » Combien le docteur Comte était différent! Ce poète de petite ville, bien portant, bon vivant, spirituel, avait, pour le jeune homme, un prestige indiscutable : ses vers étaient imprimés, renommés; on les admirait; ils ressemblaient, de loin, à ceux qui avaient cours à Paris. Comment ce jeune homme de dix-huit ans n'aurait-il pas eu l'ambition de s'égaler d'abord à lui? Écrire des vers mondains, dignes d'être imprimés dans le *Journal de Grenoble*, ce fut alors son premier rêve...

De Grenoble, les trois voyageurs regagnèrent Crémieu et Bienassis par la route de la plaine. On jura de renouveler, l'année suivante, une aussi délicieuse partie; puis Virieu et Lamartine se dirigèrent vers le Grand-Lemps, habitation infiniment plus austère, où Mme de Virieu et sa fille Stéphanie menaient une vie « ascétique ». Après un ou deux jours, Lamartine repartit pour Mâcon; il y était rentré le 16 octobre.

Au total, il n'était pas resté absent plus d'une quinzaine de jours. Mais ce voyage lui laissa une impression ineffaçable. Pour la première fois, il avait échappé aux contraintes, aux disciplines et aux inquisitions. Guichard, dans son calme château, lui était apparu complètement émancipé par la faiblesse d'une mère trop indulgente. Sa mémoire gardait la brûlure des pages enflammées qui flamboyaient aux livres défendus. Non qu'il ait dévoré un grand nombre de ces livres pour les ravir, les feuilleter, les apprendre, il n'avait guère disposé que d'heures rapides prélevées sur les promenades des jours et les songes des nuits; mais il savait désormais, par une expérience prestigieuse, la puissance de leur charme. Rousseau, Diderot, Voltaire, Laclos, Rousseau encore, Rousseau surtout, ces magiciens, en quelques phrases, lui avaient entr'ouvert un monde où jusqu'alors son imagination tremblait de pénétrer. Il revenait avec l'anxiété sourde des explorateurs qu'un premier voyage n'a point assouvis, et qui rêvent de conquérir l'univers... L'univers de l'esprit, l'univers du cœur, comme ils lui apparaissaient plus vastes que l'image rassurante qu'on lui en avait peinte à Belley, à Milly! A peine est-il rentré que sa pieuse mère écrit dans son Journal intime : « Il m'a bien tourmentée par son caractère inquiet, mais je tâche de le ramener tout doucement : je supporte, c'est ma tâche actuelle... » Bientôt, elle trouvera qu'Alphonse est « dur »

avec elle et avec ses sœurs ; elle pleurera en silence... Larmes stériles... L'adolescent, décidément, chez l'ami Guichard, est devenu un jeune homme...

III. — PETITS VERS ET GRANDES TRISTESSES

Dans l'âme de ce jeune homme, féru d'indépendance, soudain le désir de la gloire littéraire éclate. C'est dans les deux derniers mois de 1808 que Lamartine cède au démon des vers.

Sans doute, déjà, en quittant Belley, il a composé ces « Adieux » pleins d'une tendre harmonie, qui, lorsqu'ils seront imprimés en 1821, ne paraîtront pas trop indignes des *Méditations;* plus tôt même, un soir d'ennui, au collège, il a cadencé des strophes délicates au *Rossignol* (1). Mais, à coup sûr, il méprise ces essais où ne parle que son cœur. Les poètes du XVIIIe siècle, les poètes à la mode, — et ceux mêmes de Grenoble ! — s'expriment sur un tout autre ton. En conséquence, c'est eux qu'il imite, et avec une bien souple virtuosité.

Le 10 décembre, il soumet à son ami un poème complet, une traduction « faite de mémoire » d'une élégie d'Ovide à Corinne ; cette traduction, avoue-t-il, est « un peu trop libre des deux manières ; mais lis et brûle ; je ne la montrerai pas à d'autres qu'à mes amis les plus intimes »... Ni Guichard heureusement n'a brûlé ces vers élégants et un tantinet audacieux ; ni l'austère confesseur de sa veuve ne les a jetés au feu ; même, ils ont paru dans la première édition, devenue bien rare, de la Correspondance du poète : par inadvertance, sans doute ; car une main pudique les supprima dans l'édition suivante :

Phébus suivait sa carrière brûlante;
Sur un sopha mollement étendu,
Ivre d'amour, de désir éperdu,
L'œil attentif, j'attendais mon amante...

Ils courent ces jolis vers, de la « cellule » de Mâcon, ou de Milly, vers la « cellule » que Guichard occupe à Grenoble. Heureux Guichard ! Il est installé à la ville, chez son oncle ; il fait ses études de droit ; c'est-à-dire qu'il ouvre parfois, entre deux cours, un gros livre ennuyeux, le temps de bâiller entre

(1) Les premiers vers, sans doute, que l'on ait de lui, si toutefois il ne les a point refaits à peu près complètement en les publiant cinquante ans plus tard.

ses pages, qu'il va souvent au théâtre, qu'il se passionne pour les belles actrices ; le soir, dans le salon de sa tante, ou dans quelque salon ami, il discute des derniers vers parus dans le *Journal de Grenoble* et « lève son toupet » d'une main coquette, « en écoutant les malices spirituelles d'une jolie femme... » Heureux et enviable Guichard ! Comme Lamartine voudrait continuer de s'émanciper à ses côtés !

A Lyon même, où sa mère se décide à le mener passer les fêtes du carnaval en 1809, c'est encore Guichard qu'il regrette ! (1)

Et c'est toujours entre lui et Virieu que, cette année-là, il partage la confidence de ses petits vers. Les plus charmants sont ceux qu'il improvise et qu'il aligne de verve, pour calmer sa fièvre poétique, et où il mêle le badinage à l'effusion du cœur. Le 6 juin, par exemple, il est seul, à Mâcon, dans sa chambre ; seul dans le grand hôtel désert et assoupi ; sans doute, pour se claquemurer, a-t-il pris prétexte de quelque mal de tête ; car il devrait accompagner ses parents et ses sœurs à l'office. C'est la Fête-Dieu...

Mais aux cérémonies liturgiques, le morose Alphonse préfère le spectacle de ses songes. Il leur a terriblement lâché la bride, — ou les ailes, — tous les jours précédents ; avec Virieu il a jeté sur le papier le plan d'un grandissime voyage... Voyage à Rome, d'abord, où, dans quelque vaste palais, on aurait quinze laquais, — pourquoi pas? De Rome on courrait à Athènes ; las de la vieille Grèce, on repartirait pour l'Écosse interroger dans les montagnes les ombres de Fingal et d'Ossian ; pour finir, un petit tour aux grandes Indes, un an ou deux en Amérique... C'est déjà le programme de Byron, — ou bien celui que la Muse, une nuit de mai, proposera comme consolation aux ennuis de Musset ; tant il est vrai que, dans la tête inquiète de ce reclus de dix-neuf ans, les thèmes romantiques s'éveillent ; mais l'instrument lui manque encore...

Les cloches de Mâcon, cependant, sonnent l'heure de la procession ; Lamartine n'entend que le bourdonnement de son

(1) Mais, par malheur, les lettres qu'il lui adressa pendant ce séjour à Lyon et pendant les cinq premiers mois de 1809 ont été presque toutes détruites ; elles contenaient certainement beaucoup de vers, — et en particulier des vers « qui n'avaient pas le sens commun, écrits dans un moment où le cœur » de Lamartine, « rebuté de toutes manières, voyait le pire en tout... » — *Correspondance*, Lettre du 1er juin 1809.

rêve : tandis que, par les rues tendues de draps blancs et de fleurs, le cortège rituel défile, que les enfants costumés en séraphins par la piété des mères jettent une pluie de roses, lui, sur le mètre de Voltaire et de Gresset, cadence spirituellement pour Guichard la vision d'aventures qui, depuis quelque quinze jours, le tourmente :

Mâcon, 6 juin 1809.

Je ne sais s'il faut croire aux songes; (1)
L'Église n'a point décidé;
Mais leurs délicieux mensonges
Valent mieux que la vérité :
Horace, Virgile, Tibulle,
Ovide et le galant Catulle
Rêvaient tous l'immortalité,
Et, sans sortir de sa cellule,
Saint Paul, qui n'était pas crédule,
En songe aux cieux fut emporté.
Un vieux juif à l'œil hébété
En songe ne voit que pistole;
Et ce chicaneur entêté
Rêve qu'il obtient la parole;
Une jeune et fraîche beauté
Rêve... Mais à quoi bon le dire?
Chacun rêve ce qu'il désire;
Belles, rêvez en sûreté!
Tu rêves maîtresse fidèle,
Amour constant, chaîne éternelle,
Plaisirs qui ne tariront pas.
De l'Amour la mère cruelle
Te voit rêver et rit tout bas.
Cette nuit, un songe infidèle
Me portait dans ce lieu vanté
Où le bon Horace a chanté,

(1) Lamartine gardait soigneusement copie de tous les petits vers impromptus qu'il jetait ainsi à travers ses lettres, et pour lesquels il affectait un coquet dédain. Il les reprenait, parfois, en les modifiant, pour les adapter au ton et à l'humeur de ses différents correspondants. C'est ainsi qu'on retrouve le thème du songe, et plusieurs des vers écrits le 6 juin pour Guichard, dans une lettre du 4 août suivant, adressée à Mme Haste, la cousine de Lyon, chez laquelle Lamartine, au mois de juillet, passa quelques jours de vacances.

Où sa Muse invoquait Glycère,
Et que le successeur de Pierre
A béni d'un doigt redouté.
De Rome partant pour Athènes,
Chez les neveux de Démosthènes
Je cherchais l'hospitalité.
J'embrassais cette Grèce antique;
De cette terre poétique
Je plaignais la stérilité,
Et revenais, par l'Amérique,
Sur ce petit point habité
Et par tant de fous agité;
A Paris finit mon voyage.
Dans un élégant équipage,
J'y promène ma vanité;
Tout séduit mes yeux, mes oreilles,
Tout est illusions, merveilles,
Jeux, plaisirs, amour, volupté.
Chaque soir un talent vanté
Se trouve là pour me surprendre :
Brunet sèche par sa gaîté
Les pleurs que Talma fait répandre...
Hélas! à ma félicité
Que manque-t-il?... La vérité.

Un vieux mentor, qui toujours gronde,
Dans sa sévérité profonde
Me dit : Si tu veux voir le monde,
Mon ami, rêve en liberté.
C'est ainsi, Muse trop légère,
Que tu contes à tes amis
Et tes regrets et tes ennuis.
Que tu ferais mieux de te taire!
Car si, par hasard, ces vers-ci
Revenaient un jour jusqu'ici,
On pourrait, jeune téméraire,
Par un châtiment exemplaire
Te donner un autre souci :
Un directeur, sucré, confit,
Viendrait nasiller à ma mère

Toute sa dévote colère :
Il me semble le voir d'ici
Distiller, d'un air attendri,
Ses hélas! ses phrases amères
Dont je ne m'embarrasse guères,
Dont je me moque, Dieu merci!
J'ai lu quelque part ces jours-ci
Que buveurs, amants et bergères
Et gentils poètes aussi
Des dieux sont l'éternel souci.
Mais pendant qu'avec toi je ris
Tout seul à mon cinquième étage,
J'entends en bas force tapage;
De chants, de hurlements, de cris,
Quel est ce grotesque mélange?
Eh quoi! je viens de voir un ange
Qui se battait contre un archange
Et lui déchirait ses habits!...
Adieu, mon ami, mon sort change;
Je vais descendre en Paradis...

« Je te demande pardon de cette plate épître, mais tout le monde est à la procession; je ne sais que faire et j'ai trop mal à la tête pour m'occuper sérieusement. J'ai voulu me distraire et t'ai peut-être fort ennuyé, mais cela m'arrivera bien d'autres fois. Pardonne-moi et écris-moi vite et longuement. Je suis malade (1). »

Malade? Il l'est, à la vérité, mais c'est à l'âme surtout qu'il souffre. Il est malade d'indolence, d'ennui, de platitude et de médiocrité; malade de désirer violemment et de se heurter à mille bornes; malade enfin parce qu'en cet été où le rêve de sa jeunesse l'enfièvre, il est plus que jamais abandonné et seul. Virieu écrit rarement; et Guichard écrit avec trop d'ardeur; car Guichard, à Grenoble, est tombé amoureux; à travers ses

(1) Cette lettre certainement figurait sur les « bonnes feuilles » de la première édition de la *Correspondance;* elle y fut supprimée au dernier moment, sans doute à cause des légères irrévérences qu'on y pourrait découvrir; une trace curieuse de cette suppression subsiste : les dernières lignes en prose qu'on oublia d'éliminer, et qui figurent seules, sans titre ni suscription, en haut d'une page (tome I, p. 125).

lettres, Lamartine suit, avec une inquiétude fraternelle, le développement de sa passion.

Elle n'est point la première qui ait agité ce garçon trop sensible. Au château de Bienassis, déjà, Lamartine l'avait vu précocement engoué de quelque jolie servante...

Mais à Grenoble, Guichard avait rencontré un objet plus digne de son tourment. En vain, avec une gravité plaisante, Lamartine l'avait mis en garde contre les entraînements d'une trop agréable ville :

Il n'en est plus, mon ami, de Julie...

Guichard avait bel et bien découvert une Julie; au début du mois de mai, il s'était avoué follement épris d'une femme de la bonne société; tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'il l'adorait, qu'il la voyait souvent, qu'elle l'aimait, mais qu'elle était fort peu libre... Quant à la nommer, chut!... Quant à souffrir que ses amis tentassent de deviner son nom, chut encore!... Il était toute inquiétude et tout mystère.

Lamartine, aussitôt, d'admirer ces lettres de feu : elles sont « dignes de l'*Héloïse* »... Et tout de suite il s'intéresse à la belle inconnue : « Aime-t-elle les vers et les poètes? A-t-elle lu? Raisonne-t-elle bien sur beaucoup de choses? Aime-t-elle la musique et la peinture? Comprend-elle ce que c'est que la gloire et l'immortalité du talent? (1) Ou méprise-t-elle ceux qui l'ont tant désirée?... » En posant ces questions, c'est à lui qu'il pense autant qu'à Guichard : par l'imagination il suit les deux amoureux : « ... Et toi, tu es donc reçu chez elle à toute heure, à tout instant! Tu la vois donc seule? Elle te conduit donc dans le monde! Elle t'aime donc! Elle te le dit donc! Que fais-tu pendant ces belles soirées d'été? Te promènes-tu avec elle sous les orangers de Grenoble (2), ou sur le chemin par où nous y arrivâmes ensemble?... »

Mais cette Julie, cette Laure, que Guichard peut voir à

(1) C'est déjà le thème que Lamartine développera dans les *Méditations*, ou, plus exactement, dans l'une des élégies du « recueil » sacrifié (?) de 1816 :

Heureuse la beauté que le poète adore!...

(2) Allusion à un usage local : « ... Douceur des beaux soirs de juillet à Grenoble! Une infinie suavité emplit la ville, surtout aux fins des après-midi, quand les fameux orangers de Lesdiguières, sortis des serres aux premières chaleurs, versent leurs ondes lourdes de parfums... » (Gabriel Faure, *Paysages littéraires*.)

toute heure du jour, et que le moindre soupçon cependant compromettrait, qui est-elle?... Lamartine et Virieu revoient, dans leur souvenir, les traits de quelques femmes souriantes qu'ils ont aperçues l'automne précédent, à Grenoble; ils revoient surtout le visage de la « jolie tante »... Guichard reste impénétrable; c'est seulement au bout d'un an que Lamartine ose lui écrire : « ... J'ai de violents soupçons, mon cher ami, sur l'objet d'un amour si constant... Ne serait-ce pas?.. Mais taisons-nous; tu entends qui je veux dire. Mes soupçons se sont accrus par quelques bruits indiscrets. Peut-être cependant me trompé-je encore; mais j'ai peine à le croire. » Avec Lamartine, on est tenté d'écrire : « Ne serait-ce pas?... » Mais pourquoi désobliger l'ombre effarouchée de celle qui, pendant toute une année, fut à la fois la « Minerve » et la « Julie » du sensible élève de Rousseau, moins ardent auprès d'elle à l'étude du droit qu'à celle du cœur?...

A Mâcon, cependant, Lamartine était troublé par les capiteux effluves des orangers de Grenoble; il enviait un peu le platonique bonheur de son ami; il rougissait de l'envier; et puis il s'inquiétait : si cet ami délicieux, parce qu'il aimait ailleurs, allait moins l'aimer, lui, le « pauvre grand diable de Bourgogne »? Il en voulait un peu à la belle inconnue; les lettres de Guichard devenaient à la fois plus rares, plus pathétiques, et moins simples; dans chacune revenaient des conseils de discrétion : « Ne dis rien de mon amour... N'égare pas mes confidences. »

A Virieu, Guichard prodiguait les mêmes recommandations; et dans cette admirable amitié à trois, par la faute d'une femme, quelques malentendus commençaient de s'insinuer. Lamartine croyait que Guichard était « piqué » contre lui; Guichard soupçonnait Lamartine de lui garder quelque rancune de ses défiances; à Virieu même il reprochait de ne point conserver assez scrupuleusement les secrets... Par bonheur, comme l'écrivait Lamartine, des trois amis Virieu était bien le plus sage. Il s'employa pour apaiser les inquiétudes et les soupçons.

Fort remuant cet été-là, il projetait de grandes promenades à pied dans la montagne; il passa quelques jours à Grenoble, vit Guichard, et puis, rentré en son château du Grand-Lemps, lui écrivit une lettre que celui-ci eut l'heureuse idée de ne point détruire : rédigée à la diable, sans aucun souci littéraire,

elle donne joliment le ton de son esprit un peu railleur, un peu sceptique, un peu hautain, toujours prêt à attacher sur une tendresse réelle et profonde le masque d'un bon sens amusé; elle est d'autant plus précieuse que les lettres de Virieu sont fort rares (1).

Lemps, 10 juillet 1809.

« Je viens de faire un petit voyage à la fonderie de canons de Saint-Gervais. Cela m'a un peu retardé pour te répondre; mais, d'ailleurs, je suis si paresseux que je n'écris à personne. J'ai deux ou trois lettres qui ont trois semaines de date, et auxquelles je n'ai pas encore répondu. J'ai commencé à répondre à une de Lamartine qui m'est, je crois, arrivée pendant que j'étais à Grenoble, mais je vais l'achever pour lui dire ce que tu m'as dit, quoique je ne voie pas trop la raison pour laquelle tu prétendrais qu'il est piqué contre toi : dans sa lettre, il ne me parle que de toi et de nos autres anciens; il me demande si tu vas à Bienassis cette année-ci et a l'air de désirer de pouvoir y aller, sans en être bien sûr : pour moi, je le désirerais bien, et je pense que cela ne te ferait pas de peine : nous avons fait là une jolie partie l'année passée, surtout en sortant du collège. Il nous faut tâcher de la refaire : lui as-tu dit que ta tante y serait?

« Depuis que je suis revenu de Grenoble, je fais... rien du tout. Je n'ai pas lu vingt pages; mais, si cela te fait plaisir, je te dirai que j'ai essayé un ou deux portraits : si mon faible talent peut t'être utile ou agréable quelquefois, il sera bien à ton service, mais je t'avertis que je ne suis guère habile; cependant, je pourrai gagner un peu d'ici à ce que nous nous voyions. Ta vague (2) m'a assez fait rire, quoique tu y aies été mouillé, fatigué, et que tu y aies versé ton sang; moi, pour me divertir, et pour me rappeler de Belley, j'ai été témoin d'une petite incendie (3) : tu sens que je n'ai pas été le dernier

(1) M. René Doumic en a retrouvé deux, datées de janvier 1818, dans les archives de Saint-Point (*Lettres d'Elvire à Lamartine. Appendice*) : on n'en connaît pas d'autres.

(2) Il s'agit sans doute de quelque épisode d'une baignade, ou d'une promenade au bord d'un torrent, que Guichard avait confié à son ami dans la lettre à laquelle celle-ci répond.

(3) *Sic.* Sans doute, Virieu rappelle ici par jeu la prononciation vicieuse de quelque maître ou camarade du collège : « *une* incendie. »

à y courir, que je n'ai pas été le dernier à monter sur une échelle, à porter de l'eau, à passer sous les poutres enflammées, etc... J'en suis revenu crotté, déchiré, brûlé, admiré, couvert de boue et de gloire. Ainsi va le monde; on n'a rien sans peine; ce qui est pire même, c'est que quelquefois, même avec de la peine, on n'a rien encore...

« Tu me reproches de l'indiscrétion ; moi qui croyais avoir si bien pris mes mesures que ta sollicitude la plus scrupuleuse serait satisfaite, que tu pourrais faire imprimer ma lettre; mais je vois que je m'étais trompé : je vois que les inquiétudes de l'amour sont plus délicates que toutes les autres. Sois sûr, au moins, que maintenant je ne t'en causerai plus.

« Je vais faire une promenade de quelques jours à la Grande-Chartreuse, et je pars à pied, le bâton à la main, comme un philosophe. Si j'allais rouler du haut en bas de la montagne sur Grenoble, cela serait drôle : cependant je ne le crois pas, et ne t'y attends pas.

« M. Le Febvre (1) part enfin, mais j'espère qu'il reviendra cet automne; ainsi il faudra garder les portraits qu'il aurait à faire à Grenoble : une chose qui lui serait bien avantageuse encore, ce serait s'il pouvait trouver quelques écoles où il pût donner des leçons comme à Belley. Tu ferais bien si tu pouvais t'occuper de cela.

« Tu m'envoies des vers qui ne sont pas mal. Mais je pense qu'ils ne t'ont pas coûté beaucoup de peine, parce que amoureux et poète sont presque synonymes, surtout quand le poète doit parler de son amour! Parles-en, de cet amour, parles-en souvent; et n'aie point peur de m'ennuyer. Mais je n'ai pas besoin que tu me dises qu'en général tu seras discret pour le croire; en effet, c'est ce qu'il y a de plus essentiel pour ton bonheur : le secret seul peut te préserver dans un amour comme celui-là, c'est-à-dire un peu délicat, comme tu le sens. Si quelqu'un venait à t'en parler, il faudra toujours nier constamment et impudemment, de quelque manière qu'on le dise ; et, d'après les sentiments que tu m'as témoigné avoir, ce

(1) Le maître de dessin du collège de Belley, qui fit plusieurs séjours au Grand-Lemps pour donner des leçons à Aymon et à sa sœur Stéphanie; celle-ci, on le sait, eut un très fin talent de portraitiste et de peintre de genre. — Depuis le début de 1809, un décret de l'Empereur ayant dissous la congrégation des Pères de la Foi, le collège était fermé et M. Le Febvre se trouvait dans l'embarras.

serait dire la vérité en répondant à la pensée de celui qui t'interrogerait.

« J'ai un petit avertissement à te donner, ou un reproche à te faire : c'est que tu farcis quelquefois tes lettres de trop d'éloges pour ma chétive personne. Ce n'est pas que je ne lui croie beaucoup de mérite; ce n'est pas que les éloges qui sortent de ta bouche ou de ta plume ne me soient bien plus agréables que tous autres; mais cependant l'humilité chrétienne me défend de les recevoir ainsi. La vanité non chrétienne ne me le défend pas; en effet, si quelqu'un voyait tes lettres, il se moquerait bien de moi; je serais comme le grand Jupiter à qui la fumée de l'encens ne donna jamais de migraine.

« Adieu, cher ami ; si tu es si content, je ne le suis pas toujours. Je suis tracassé sans raison, je ne fais rien. Si je ne savais pas que s'ennuyer est une marque de sottise, je dirais que parfois je m'ennuie.

« Tu me ferais bien plaisir de remettre à M. Josset un volume du *Roman Comique* que j'ai laissé chez de Vence (1), et l'*Horace* que j'ai laissé chez toi. Adieu, je t'embrasse. »

La lettre que « le paresseux Virieu » avait commencé d'écrire à Lamartine, il la laissa plusieurs fois inachevée sur sa table; si bien que Lamartine ne la reçut qu'au début d'août, comme il venait de passer « une quinzaine de jours assez agréablement à Lyon ; » assez agréablement, mais sans aucun de ses deux amis. Comment ! Virieu fait un voyage à pied, à la Jean-Jacques, à travers le Dauphiné ; et il ne lui a pas donné signe, à lui qui vient justement de lire les *Confessions!* C'est à trois qu'il fallait accomplir ce voyage, Montaigne, Chateaubriand et Rousseau à la main ! De dépit, Lamartine jette à terre la lettre de son ami, et manque de la déchirer ; il pleure de rage, de regret, et de délire aussi, en constatant que Virieu commence à brûler comme lui du « feu sacré », à sentir les mêmes tristesses et le charme douloureux de « cette vie au milieu de la mort »...

Larmes d'exaltation et de désespoir : c'est bien la première crise romantique qui secoue l'âme de Lamartine (2). Si au

(1) Un des anciens élèves de Belley, qui habitait Grenoble.

(2) M. Pierre de Lacretelle, dans *la Jeunesse de Lamartine*, l'a fort justement placée à cette date.

moins il pouvait, à l'automne, rejoindre librement ses amis! Avec quelle joie tous trois se retrouveraient à Bienassis! Guichard, bientôt, y doit venir passer ses vacances, en compagnie de sa tante « jolie, aimable et gaie »; Virieu a promis d'y courir; à Lamartine il ne manque que l'argent; sa tante de Péronne donnera certainement les deux ou trois louis nécessaires; aussitôt, le poète griffonne à Guichard, le 4 septembre, la plus alerte épître qu'il ait encore rimée :

Oui, je vole à ton ermitage,
Je vais me jeter dans tes bras...
Le soir, du portique sonore
Quand j'ébranlerai le marteau,
Nanette viendra-t-elle encore
M'ouvrir la grille du château?...

Mais le destin malicieux avait décidé que les trois amis ne renouvelleraient pas leur folle partie cette année-là. La veille du jour fixé pour le départ de Lamartine, son père fit une chute à la chasse et se cassa la main. Le jeune homme dut à sa place diriger les vendanges. Il se renfonça dans sa tristesse et supplia ses amis de l'aimer davantage de loin. « Tu trouveras peut-être, affirmait-il à Guichard, de plus attrayants amis; tu n'en trouveras jamais qui t'aime autant... »

IV. — LA CELLULE DE LYON ET LA GROTTE DE ROUSSEAU

Lui, cependant, il trouvait soudain sur son chemin, — sur l'un des chemins pierreux de Milly, — « une jeune femme de dix-neuf à vingt ans, très jolie, très simple et très naïve »; et brusquement, il se prenait pour elle d'une « petite passion ». A cette passion petite, en succède une plus grande pour l'aimable fille du docteur Pascal, qui a moins de beauté, mais plus d'esprit, et avec qui ses parents lui ont permis, les imprudents! d'entretenir une correspondance en vers...

De toutes ces amours, — qui sont loin d'être encore l'amour, — de toutes les menues intrigues, passions, passionnettes, amusettes qui vont occuper l'imagination plus que le cœur de Lamartine, Guichard devient le sûr et fidèle confident.

Quels vers, gais, délurés, alertes s'envolent vers lui, de la

chère « cellule » de Lyon où le solitaire de Milly et de Mâcon a reçu enfin permission de venir étudier un peu et s'amuser beaucoup pendant les cinq premiers mois de 1810! Lamartine voudrait bien les accompagner, mais Grenoble est loin; la diligence et les auberges coûteraient trop cher, il faut renoncer au plaisir de se revoir; le jour de Pâques, le 18 avril, Lamartine notifie ce triste renoncement à Guichard, et, comme le printemps l'a mis en verve, il le lui notifie par une poétique épître.

... J'avais promis en vain qu'au retour du printemps
J'irais auprès de toi, plein d'une ardeur nouvelle,
Soupirer une idylle en l'honneur de ta belle.
Un dieu cruel s'oppose à mes engagements.
Ce dieu, mon cher ami, t'a visité peut-être :
A son signalement, tu vas le reconnaître;
Mais sur un autre pied marchons, il en est temps :
Visage ovale,
Œil enfoncé,
Teint noir et pâle,
Sourcil froncé,
Habit percé,
Marche inégale,
Regard baissé;
La faim le guide,
Et tristement
Il va portant
Sa bourse vuide
A tout venant...

A quoi bon, pourtant, se désespérer? A tant de déboires, l'avenir ménagera des revanches; en attendant, il convient de goûter les leçons d'Épicure et d'apprécier les consolations de la Muse. Aux premiers jours du printemps, Lamartine va rimer dans la grotte qui, toute une nuit, sur les bords de la Saône, abrita jadis la confiante misère de Rousseau. Oui, mais il est plus malheureux que le vagabond genevois : il n'a plus le sol, même il a des dettes!...

Le pitoyable Guichard racle, pour l'aider, le fond de sa bourse; il offre de vendre quelques livres ou quelques bijoux; Lamartine gagnera ainsi quelques jours.

Lyon, 14 mai 1810 (1).

« J'accepte en partie ton aimable proposition, mon très cher ami ; envoie-moi sur-le-champ ces quelques louis ; si petit en soit le nombre, n'importe. Tu dois croire que la nécessité me poignarde, puisque j'en viens là. Ne vendons rien cependant ; réponse tout de suite ; je ne veux plus demeurer ici plus de huit ou dix jours. J'irai prendre le peu que tu pourras m'envoyer où tu me le diras et dès que tu me l'auras mandé. Adieu : la misère et l'ennui me coupent la parole. »

Les quelques louis de Guichard n'eurent sans doute point le temps de parvenir à Lamartine ; ou du moins ils ne lui parvinrent pas à Lyon. Rappelé par sa mère, à l'oreille de laquelle la sage tante lyonnaise, Mme de Roquemont, avait envoyé quelque écho de ses fredaines, il était rentré à Milly le 18 mai.

De mauvais gré, il dut vivre cet interminable été parmi les siens ; toute sa légèreté d'heureux étudiant disparut... Des rêveries sombres, des paresses, des lectures également désordonnées, traînées de Mâcon à Milly, de Milly dans les domaines de tous les oncles possibles ; pour bréviaire, *Werther* en place des *Confessions ;* pour divertissement, au lieu de petits vers, un grave poème sur « les Quatre Ages » ; de longues lettres douloureuses à Virieu et à Guichard, qui ne bougent point de Paris et de Grenoble ; et les lettres à Guichard débordaient sans doute d'une philosophie plus amère et plus farouche : car ses héritiers les ont supprimées. Au bout de l'été enfin, un projet bien arrêté : profiter des quelques semaines que Guichard passera à Bienassis, pour aller prendre, auprès de lui, un peu de réconfort. Parents et oncles ont fait la moue : tant pis ! Lamartine est résolu à se mettre « en insurrection complète », à partir « à pied, son paquet sur le dos... » Au début d'octobre, tandis que ses parents regagnaient Milly où il s'était enfermé loin d'eux depuis plusieurs semaines, brusquement il partit comme s'il s'enfuyait. Il demeura un mois entier à Bienassis, jusqu'au 8 novembre (2).

(1) La date de cette lettre confirme une excellente conjecture de M. P. de Lacretelle (ouvr. cité pp. 221 et suiv.). La lettre à Virieu donnée par la *Correspondance* comme écrite à Saint-Point ce 14 mai ne peut avoir été écrite ce jour-là, puisque ce jour-là Lamartine était à Lyon ; et la date en doit être reportée au 14 juin.

(2) Dates données par M. P. de Lacretelle, d'après le « Journal intime » de Mme de Lamartine.

Depuis les heures enivrantes du premier séjour, deux ans avaient passé. Que de changements! Virieu, d'abord, manquait au rendez-vous : accaparé par les élégances parisiennes, il n'avait envoyé qu'une lettre en six mois; et Guichard, en riposte, avait affecté quelque froideur. Lamartine et lui tantôt accusaient l'absent, ou, tendrement, l'excusaient. Réunis enfin, ils s'en aimaient davantage. Ils n'étaient plus des enfants évadés du collège; l'un près de l'autre, ils dressaient les comptes de leurs esprits et de leurs cœurs. Celui de Guichard était en bien mauvais état. La belle inconnue de Grenoble, — dont, sans doute alors, il confia le nom à Lamartine, — ne l'occupait plus tout entier. Il l'aimait encore, mais en même temps qu'elle, et aussi fortement, quoique d'une autre sorte, il aimait une toute jeune fille qui promettait de ne lui être point cruelle. Choisir? Comment? et fallait-il choisir? Son ami, doutant s'il devait l'envier ou le plaindre, admirait la flamme de son éloquence, agitée au vent brûlant de cette double passion... Que n'avait-il, lui aussi, de dramatiques amours à conter? Hélas! c'est dans la solitude que, depuis son retour de Lyon, les passions le brûlaient. Celle de la gloire est la plus violente. Il a porté à Bienassis « tout un fatras horrible de pièces en vers ou en prose, commencées, esquissées, abandonnées »; mais aussi « une petite collection d'élégies faites dans ses moments perdus, et dont quelques-unes sont passables ». Ce sont des morceaux dans le ton de Parny; qu'en pense le sensible Prosper? Dans le grenier aux livres, dans la prairie qui dévale sous la terrasse, dans les bois dorés par l'automne, Lamartine les lui lit; Prosper, en retour, lui communique quelques pièces qu'il a rimées pour ses belles. Comme ils seraient heureux, s'ils ne devaient pas retrouver bientôt, l'un le droit qu'il maudit, l'autre la tyrannie familiale qu'il déteste! Après ces moments volés au mauvais destin, que sera l'avenir? Lamartine a bien l'espoir que son père lui permettra, vers le carnaval, d'aller rejoindre, quelques mois, Virieu à Paris; mais un empêchement ne traversera-t-il pas ce projet?... Pour Guichard, il reverra Grenoble, la place Grenette, ses livres qu'il négligera, les deux maîtresses de son cœur entre lesquelles son cœur finira bien par ne plus balancer. Lamartine, décidément, se juge le plus malheureux. Il soupire vers l'indépendance, vers cette indépendance si poétiquement célébrée par Rousseau en des pages qu'il vient de feuilleter encore aux côtés

de Guichard. Depuis deux ans qu'il apprit ici à le connaître, Rousseau, vraiment, n'a cessé d'être le guide et le modèle de son âme. Qu'importent aux deux amis les bouleversements du monde, les entreprises de ce Napoléon de qui le nom ne paraît pas une fois dans leur correspondance, et l'écho du canon qui, après avoir retenti autour de leur jeunesse, laisse cette année-là quelque répit à l'univers?

De cette seconde retraite à Bienassis, Lamartine sort résolu à fixer le plus tôt possible sa destinée. Il se croit à la veille de devenir un homme.

V. — LES SCRUPULES D'UNE AMITIÉ

Pour le prouver, il s'éprend, dès le début de l'hiver, dans un salon de Mâcon, de la svelte, souriante et languissante Henriette Pommier; romanesque et romantique passion! Guichard en est le premier, et, d'abord, le seul confident. Qui la comprendra mieux que ce second Saint-Preux, ravagé, lui aussi, depuis des mois, par une passion mystérieuse, — par deux passions même, en désacord avec les préjugés?... A travers l'aveu désolé qu'il lui adresse le 1er février, Lamartine laisse entrevoir sa fierté de connaître, enfin, lui aussi, le tourment redoutable des orages intérieurs... Il brave « l'opposition inébranlable » de ses parents; rien au monde ne peut le séparer de celle qu'il appelle déjà « sa femme... »!

Rien au monde? Ce serment est du 2 avril... Six semaines encore; et le voilà qui accepte de voyager en Italie... A cette diversion, suscitée par sa famille, il ne met point d'obstacle... Il va partir! Avec enthousiasme? Presque, si l'on en croit certains passages de ses lettres à Virieu... La mort dans l'âme, au contraire, écrit-il le 10 juin à Guichard; car, partir, « c'est se condamner à une douleur cent fois pire que la mort ». D'avance pourtant, l'amoureux, déjà moins transi, proteste contre le sourire dédaigneux que Guichard, en le lisant, esquissera : « Tu ris peut-être de mes grands sentiments de constance; pleure plutôt le malheur éternel de ton ami... » Trois semaines plus tôt, il a déjà juré, avec toute la solennité possible, que d'un séjour chez son bon oncle l'abbé, qui, à Monteulot, l'avait chapitré sans résultat, il revenait « toujours amoureux, éter-

nellement amoureux » (1). Au reste, le chagrin ne lui égare pas l'esprit : il prépare tous les détails de son voyage, et n'oublie point de répondre à Guichard sur la question délicate d'un petit prêt, — d'un remboursement peut-être, — que celui-ci lui avait demandé :

« ... Je n'ai pas pu t'envoyer l'argent dont tu me parles, n'ayant encore rien reçu pour mon voyage et ayant sur ma cheminée une quantité de mémoires à acquitter. Si mes parents sont un peu nobles dans leurs procédés, je te ferai passer ce dont je croirai pouvoir me passer, par la voie de la poste; mais je ne puis rien te promettre, ne sachant pas si je ne serai pas moi-même obligé d'emprunter. Adieu ! Je te le répète : ne m'écris plus avant d'avoir eu de mes nouvelles, ou du moins ne mets rien dans ta lettre qui ait rapport à l'amour ou à l'argent et qui puisse me compromettre (2). »

Mais lui, en Italie, comment omettrait-il de parler d'amour, en écrivant à Guichard ? S'il laissait entrevoir que sa passion s'affaiblit et s'efface, s'il faisait mine seulement d'oublier son Henriette, il sent bien qu'il perdrait presque toute l'estime du pathétique garçon. De Milan, en juillet, de Florence, en août (3), de Livourne par deux fois en septembre, et de Rome et de Naples, ce sont de véritables élégies qu'il lui envoie, des morceaux à émouvoir les rocs. Et, cependant, Guichard ne répond pas. Dès le 18 novembre, de Rome, le voyageur écrivait douloureusement à Virieu : « Je t'embrasse à présent, non seulement comme mon meilleur, mais comme mon unique ami : mes yeux se sont dessillés sur bien d'autres... » Sur bien d'autres ; mais principalement sur Guichard ; c'est à lui que pensait Lamartine ; et il ne mettait là le pluriel que par un reste de doute, de pudeur et d'espoir...

Que s'était-il donc passé ?... Rien de précis; et voilà, justement, ce qui était grave ; en amitié, de même qu'en amour, rien de plus redoutable que les silences où un cœur s'enferme

(1) La *Correspondance* a imprimé par erreur : « ... *et cruellement*... » (Lettre du 20 mai 1811).

(2) Fin de la lettre du 10 juin 1811, retranchée dans le texte imprimé de la *Correspondance*.

(3) Ces deux lettres ont été, comme tant d'autres, détruites par Guichard, ou par ses héritiers.

comme dans les enceintes multipliées de quelque inexpugnable forteresse... Lamartine, enfin, trouve une lettre à Naples, dans les premiers jours de décembre; mais quelle lettre! et comme elle l'afflige! Guichard y instruit, avec une sensibilité maladive, tout le procès de leur amitié. Il n'était point paresseux, non, mais tourmenté de scrupules qui, bien des fois, déjà, l'avaient agité; ils remontaient, ces scrupules, au collège de Belley; Lamartine et Virieu, à plusieurs reprises, avaient cru les vaincre; ils avaient reparu; ils reparaissaient avec une violence insurmontable. Guichard adorait ses amis; mais il doutait d'eux, parce qu'il doutait de lui-même. Il craignait de souffrir par eux, dans l'avenir. Il était, lui, de « petite extrace », comme dit Villon; il avait peu de fortune, nulle noblesse. Point de large perspective d'avenir; il serait, tout au plus, avocat en province; son cousin Comte serait professeur... Quelle comparaison possible de son sort, et de celui qui attendait ses deux amis, bien nés, bien pourvus de parentages et de rentes, destinés aux postes les plus brillants de la diplomatie, aux succès mondains, et l'un au moins aux succès littéraires (car Guichard paraît avoir deviné très tôt, plus tôt que Virieu, le génie de Lamartine) ?... Viendrait vite un jour où le pauvre Guichard, renfoncé dans sa contrefaçon de gentilhommière, prisonnier de sa médiocrité, serait dédaigné par ses opulents camarades; un jour où, pour lui, « ils ne seraient plus que MM. de Virieu et de Lamartine »... Cette pensée lui était insupportable; pour prévenir des humiliations futures, il tentait de relâcher peu à peu des liens que l'inégalité des conditions romprait misérablement plus tard; il prenait les devants sur la souffrance et, avec une farouche pudeur, se renfermait dans son destin.

A plusieurs reprises, Lamartine avait morigéné cette âme sauvage. Dès 1809, il avait protesté contre l'offense qu'une telle attitude lui infligeait (1). C'est avec une douloureuse éloquence que, le 8 décembre 1811, à peine installé à Naples, il développe le même argument :

« ... D'ailleurs, ô mon ami, lors même que ma fortune l'emporterait un jour sur la tienne (ce qui ne sera probablement jamais), la véritable amitié qui, non plus que le véritable amour,

(1) *Correspondance*, t. I, lettre 46.

n'est point une vaine liaison de convenance et de richesses, mais un dévouement entier et parfait des cœurs nobles et sincères, s'inquiéterait-elle de quelques disparates dans nos deux conditions?... (1) »

Inutile plaidoyer! Guichard s'obstina dans sa résolution de silence. Fidèle à son serment, Lamartine lui récrivit de Naples; Virieu, qui l'y avait rejoint, joignit aux siennes ses instances et ses adjurations; Guichard resta sourd... A peine rentré en France, aux mois de mai et de juin 1812, Lamartine envoya encore « cinq ou six lettres; » Guichard n'y répondit point. Il les déchira peut-être, pour se mieux endurcir le cœur, car elles manquent à la collection des autographes de Grenoble; on ne saurait trop regretter de ne pouvoir les lire aujourd'hui; en plus des reproches, elles devaient contenir bien des confidences; sans doute s'y dessinait en profil perdu la petite Napolitaine au souvenir de laquelle l'imagination complaisante de Lamartine dédierait plus tard le mythe amoureux d'Elvire et de Graziella; elle exista, cette fragile enfant; le prestige de la poésie oblige encore à le croire; mais comme on serait heureux de posséder une preuve authentique et vraiment indiscutable de son existence!

D'autres se seraient lassés; Lamartine ne désespéra point encore. Le 7 juillet 1812, c'est au nom de tout leur cher passé qu'il tenta de faire entendre raison à Guichard. « ... Tu as beau faire et beau vouloir, je ne consentirai jamais à cette langueur dans nos rapports que tu parais vouloir établir. J'irai plutôt te poursuivre à Grenoble, à Paris, à Bienassis, et te sommer des paroles que tu m'as données mille fois... Tout ce que tu prétends devoir nous séparer de notre carrière devrait au contraire nous réunir. Ne suis-je pas dans la même position que toi? Tu as une petite fortune, et moi aussi; tu es gêné dans tes goûts, et moi aussi... »

La lettre continuait le long d'une demi-page encore; mais cette demi-page a été presque tout entière déchirée. Par la main de Guichard?... On n'en saurait guère douter : la déchirure est ancienne; elle fut faite avec soin; tout au plus, dans la marge, peut-on distinguer quelques mots au début de cinq ou six lignes : « souffrance... nos goûts... ennuyé... en vain... » On dirait d'une voix mélancolique et qui s'éteint...

(1) *Correspondance*, t. I, lettre 86.

Il est bien probable qu'à la sommation pathétique de Lamartine, Guichard ne répondit pas. Entre eux, le malentendu s'aggravait; Lamartine plaidait pour le présent, au nom du passé; au nom de ce même passé, c'est pour l'avenir que se tourmentait Guichard. Il poussait le culte de Rousseau jusqu'à l'imitation de sa manie de scrupule. Un amour obstiné et alors malheureux le rendait, au surplus, particulièrement aigri. Qui sait, en outre, si un peu d'envie ne se mêlait point à des défiances aussi farouches? En 1808 et en 1809, il avait rêvé de gloire; il avait composé des vers ; il en composait encore. Très vite, il avait discerné la supériorité de Lamartine... En fut-il dépité? Qui dira dans quelle mesure l'âme la plus noble peut se laisser duper par le jeu des fantasmagories intérieures? Mais, principalement, Guichard avait l'une de ces âmes entières et tyranniques, qui, pas plus en amitié qu'en amour, ne s'accommodent du partage...

Or, à la fin de 1811, le voyage de Lamartine en Italie lui apparut un peu comme une émancipation. Il ne se trompait pas. Un monde nouveau s'ouvrait pour le voyageur dont l'horizon, jusqu'alors, était borné par Mâcon, par Grenoble et par Lyon. Des amitiés de renfort se présentaient à lui : tout de suite, dès la première étape, à Chambéry, il renoua celle qu'à Belley il avait ébauchée avec Louis de Vignet; à Livourne, il conquit celle du docte Fréminville. Son univers intellectuel, en même temps, s'élargissait : dominé, jusqu'alors, par l'astre de Rousseau, dont Guichard maintenait sur lui l'ascendant, cet univers allait s'éclairer d'étoiles et de constellations nouvelles...

Intransigeant et trop tyrannique ami, Guichard voulait se retirer dans l'ombre. Lamartine l'y laissa. S'aperçut-il que pour maintenir entre eux la communication constante de la confiance, il avait dû, jusqu'alors, s'imposer quelque contrainte? que l'amitié de Virieu était plus libre, plus abondante, plus docile aux mille sursauts de son esprit et de son cœur, plus désintéressée à travers son indolence apparente?... Peut-être... Mais surtout, il était à l'âge impétueux où l'on attend de la vie des affections inépuisables, où l'aile de la jeunesse balaie sans pitié tout ce qui retarde son essor. Il ne tenta pas de revoir Guichard...

MAURICE LEVAILLANT.

(A suivre.)

LES PROGRÈS DE LA TÉLÉGRAPHIE

ET DE LA

TÉLÉPHONIE SANS FIL

On compte aujourd'hui par millions dans le monde entier, par centaines de milliers, rien qu'en France, les gens qui ont installé chez eux de petits postes récepteurs de téléphonie ou de télégraphie sans fil, et qui chaque jour, régulièrement, écoutent au coin du feu les choses que disent et chantent les grandes stations émettrices.

Ces chiffres suffisent à nous montrer d'emblée l'importance de la révolution accomplie dans les mœurs humaines par la radioélectricité. Elle n'est qu'à ses débuts, cette révolution. Elle est, croyons-nous, appelée à bouleverser complètement les habitudes des hommes. Mais, dès maintenant, ce qu'elle fait chaque jour doit suffire à étonner ceux qui ne ferment pas obstinément les yeux sur les merveilles que la science et ses applications créent autour d'eux.

Je voudrais, dans les pages qui vont suivre, décrire, aussi sommairement et aussi simplement que faire se pourra, quelques-unes de ces merveilles. Dans le domaine de la T. S. F., les faits vont aujourd'hui plus vite que les explications; et celles-ci sont souvent en retard et démenties par de nouveaux faits. Cela fait un peu penser à ce barbare dont parle Démosthène, et qui, d'un geste trop lent, ne se protégeait le

visage qu'après avoir été frappé, et dont les parades étaient toujours en retard sur les coups reçus. C'est dire que nous constatons, que nous voyons, que nous réalisons aujourd'hui, en radiotélégraphie, beaucoup de choses que nous n'expliquons pas très bien, ou qui sont en contradiction avec nos explications d'hier, en attendant de l'être avec nos explications de demain. Mais le « Pourquoi ? » l'éternelle question des petits enfants est aussi celle qui obsède à jamais la curiosité et l'inquiétude, qui sont le noble tourment et l'honneur des êtres pensants. Aussi, tout en y apportant le scepticisme, la réserve, la prudence qui s'imposent, je tâcherai d'esquisser ici quelques-unes des explications que laissent entrevoir les faits les plus remarquables de la T. S. F. On verra que ces explications touchent par quelque côté à des sciences de prime abord fort éloignées de l'électricité. On verra, en particulier, qu'elles font quelques emprunts remarquables à l'astronomie et que, contre toute attente, c'est peut-être au fond de l'espace céleste, à des centaines de millions de kilomètres d'ici, que siège le *deus ex machina*, le *primum movens*, — je parle bien entendu ici en physicien et non pas en métaphysicien, — qui met en branle les plus remarquables phénomènes de notre T. S. F. terrestre.

A côté de ces vues d'ensemble empruntées à la physique et qui sont indispensables pour avoir un fil directeur dans le monde radioélectrique, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans de trop grands détails techniques. Je n'insisterai donc pas sur tous les dispositifs pratiques par lesquels, tant à l'émission qu'à la réception, on donne aux ondes hertziennes de la T. S. F. leurs diverses modalités. Il paraît plus utile de chercher à comprendre ce qu'est une onde hertzienne, pourquoi et comment sa sensibilité peut transmettre, à des milliers de kilomètres, la voix humaine, comment de telles portées sont concevables. Il paraît, dis-je, plus nécessaire de se poser ces grandes questions d'ensemble, que d'expliquer ici les diverses complications des circuits émetteurs, et de décrire, avec une terminologie effarante, les montages plus ou moins hétérodynes qui modèlent, suivant tels desiderata techniques, la structure des ondes merveilleuses.

De même dans un livre d'histoire ou dans un drame, l'auteur ne s'attache point, — nonobstant la tentative de Zola,

— à décrire les phénomènes digestifs de ses personnages, ni la nature des tissus des vêtements et passe sans y insister sur la partie purement mécanique et matérielle de leurs gestes, sur ceux dont l'âme est absente. Bref, c'est moins l'anatomie que la physiologie de la T. S. F. qu'il importe d'esquisser.

***

On peut assurément, comme le font certains techniciens, exposer la T. S. F. en partant des phénomènes d'induction et de la décharge oscillante. Il est à notre avis beaucoup plus logique et beaucoup plus simple de le faire, en montrant, comme nous l'allons voir, que la T. S. F. n'est en somme qu'une forme particulière de cette télégraphie, plus ancienne que son nom même, et qu'on appelle la télégraphie optique.

De tous temps, et dès l'origine des temps historiques, les hommes se sont communiqué des nouvelles importantes par le moyen de feux allumés sur les collines et répétés de loin en loin. On obtenait ainsi, et on obtient encore aujourd'hui en Orient, des vitesses de transmission considérables. Lorsque les frères Chappe eurent l'idée de compléter cette antique méthode au moyen de sortes de sémaphores articulés, qui annoncèrent les premiers à Paris la victoire de Valmy, ils ne firent que perfectionner un procédé qui date sans doute de l'invention du feu. D'ailleurs, c'est faire aussi de la télégraphie optique, que de signifier par geste quelque chose à autrui. Les sourds-muets dans leur langage digital ne font pas autre chose, comme aussi celui dont le geste appelle un cocher dans la rue. Bref, nous faisons tous peu ou prou du matin au soir, à notre insu, de la télégraphie optique. Toute indication qui s'adresse à la vue seule, — à l'exclusion de l'ouïe et du toucher, — constitue une télégraphie optique. Et on pourrait même dire sans atteindre au paradoxe, que c'est par elle que les lecteurs des journaux ou des affiches, ou les spectateurs du cinéma communiquent avec le monde extérieur.

Eh bien ! la télégraphie sans fil est tout à fait semblable dans son principe et dans beaucoup de ses modalités. Et nous verrons en particulier que, contrairement à ce qu'on pensait il y a quelques années, on est obligé d'invoquer maintenant pour expliquer la transmission lointaine des ondes de T. S. F. des

phénomènes tout à fait analogues à ceux qui interviennent dans la projection des ondes lumineuses.

On sait aujourd'hui, — depuis que les travaux immortels de Hertz ont confirmé les intuitions de Maxwell, — que l'on peut produire au moyen de l'étincelle électrique des ondes, qui se transmettent à travers l'espace avec la vitesse de la lumière, et qui possèdent toutes les propriétés de celle-ci, se réfléchissant, se réfractant, se diffractant, interférant comme elles. Ces différences apparentes entre les ondes hertziennes et la lumière ne sont dues qu'à la durée de la période, à ce qu'on appelle la longueur d'onde, c'est-à-dire le chemin parcouru par la lumière pendant une période, et qui est aussi la distance séparant dans l'espace deux sommets successifs de cette houle invisible. Car la lumière et les ondes hertziennes, rappelons-le, se propagent par ondulations successives analogues à celles que produit la chute d'un caillou dans un étang, à celles qui se meuvent à la surface de l'océan et de la Méditerranée. Mais de même que la longueur d'onde de la houle océanique est plus grande que celle de la houle méditerranéenne, qui est elle-même bien plus longue que celle des ondulations produites par la chute d'une pierre dans une flaque d'eau, de même les ondes hertziennes sont beaucoup plus longues que celles de la lumière. Si la longueur d'onde est de quelques dix-millièmes de millimètre, on a les radiations visibles. Si elle est de quelques millièmes ou centièmes de millimètre, on a les rayons infrarouges, les rayons calorifiques qu'émet par exemple une bouilloire chaude mais obscure, qu'émet tout objet chaud et non brillant, tel que le corps de l'homme. Si la longueur d'onde est encore plus grande, on a les radiations hertziennes. On sait aujourd'hui produire celles-ci avec des longueurs d'onde qui vont de quelques centimètres à une trentaine de kilomètres. Ces ondes se propagent comme la lumière au taux de 300 000 kilomètres par seconde. Une onde hertzienne de 30 kilomètres de longueur aura donc une fréquence de 10 000 par seconde. La fréquence des ondes est inversement proportionnelle à leur longueur.

A l'autre extrémité de l'échelle des ondes se propageant avec la vitesse de la lumière, nous savons, — nos lecteurs s'en souviennent, — qu'il y a des ondulations encore plus courtes, c'est-à-dire plus fréquentes que celles de la lumière, les rayons

ultra-violets, au delà encore les rayons X et les rayons *gamma* très pénétrants du radium.

De sorte qu'en passant des ondes les plus courtes aux plus longues, des rayons gamma aux rayons lumineux et aux rayons hertziens, il n'y a pas d'autre différence entre ceux-ci et la lumière visible qu'entre la lumière verte et la lumière rouge.

Notre œil est, il est vrai, aveugle aux rayons qui dépassent les limites du violet d'un côté, du rouge de l'autre. Mais c'est là une infirmité physiologique qui, philosophiquement, est sans importance. Pour ces rayons plus courts que le violet, la plaque photographique d'une part, les substances fluorescentes et phosphorescentes d'autre part, les électroscopes enfin ont suppléé à la carence de notre rétine. Pour les rayons plus longs que les rouges, les piles thermoélectriques en ce qui concerne les rayons calorifiques, les tubes à limaille, puis tous les autres détecteurs en ce qui concerne les ondes hertziennes, ont constitué pareillement des rétines artificielles fort sensibles.

Une fois trouvée la rétine correspondant au rayonnement utilisé, il n'est aucune des radiations que nous venons de passer en revue qui ne puisse servir à faire des signaux fondés sur le même principe que la télégraphie optique, c'est-à-dire, comme celle-ci, sans fil.

Si les rayons X n'ont pas jusqu'ici été employés à cet effet, c'est que, pratiquement, les installations les plus puissantes ne permettent pas de leur donner des portées très grandes, absorbés qu'ils sont par tous les corps matériels et notamment par l'atmosphère. Il en est de même, à un degré encore plus élevé, des rayons ultra-violets. Les rayons lumineux, nous l'avons dit, servent depuis des temps immémoriaux à la télégraphie. Au delà nous rencontrons les rayons calorifiques ou infra-rouges. Ceux-ci aussi peuvent servir à télégraphier. En fait, on les a utilisés pendant la guerre à certaines communications secrètes où, projetés par un réflecteur et invisibles à l'ennemi, ils étaient néanmoins perçus au poste de réception sur lequel on les dirigeait grâce à des appareils thermiques ou phosphorescents. Si néanmoins les rayons infra-rouges ne se sont pas jusqu'ici prêtés pratiquement à la télégraphie, c'est, d'une part, que leur portée est faible, qu'ils sont absorbés par les milieux matériels, et surtout que les récepteurs correspondants sont peu

sensibles. Car les physiciens considèrent comme une grande merveille que certains récepteurs thermiques ultra-sensibles et en réalité fort peu sensibles, puissent déceler la chaleur d'une source lumineuse à des distances bien inférieures à celles pour lesquelles la rétine voit encore cette source.

Pourquoi donc, avec le récepteur exceptionnellement sensible qu'est notre œil, la télégraphie optique n'a-t-elle pas eu un développement plus grand? C'est d'abord parce que nos sources lumineuses terrestres sont faibles et qu'il n'est guère de phares dont le faisceau soit visible à un grand nombre de kilomètres. C'est que la lumière est absorbée assez vite par l'atmosphère interposée. C'est que l'existence de la clarté du jour qui noie et submerge les lumières plus faibles, rendrait pratiquement impossible pendant de longues heures la télégraphie optique. C'est surtout que, même si ces pierres d'achoppement n'existaient pas, la portée des signaux lumineux serait fortement et bien vite limitée par les obstacles *naturels* dont le plus important, la courbure de la surface terrestre, s'oppose à une transmission très lointaine des ondes lumineuses, puisque celles-ci se propagent en ligne droite ou à peu près.

Et maintenant, par comparaison, nous sommes en mesure de comprendre pourquoi, entre toutes les télégraphies sans fil possibles, la télégraphie sans fil par les ondes hertziennes est celle qui a conquis le monde. Il y a d'abord *le fait*, — car nous parlons ici *fait* et non pas *théorie*, — que ces ondes sont beaucoup moins absorbées que les autres par l'atmosphère ambiante. Il y a ensuite le fait que, pour les ondes hertziennes, on a trouvé un récepteur ou plutôt des récepteurs infiniment plus sensibles, toutes proportions gardées, que ceux des autres rayonnements.

Pour le démontrer, il suffit de reprendre un petit calcul esquissé naguère par Henri Poincaré. Considérons une étincelle électrique oscillante, du genre de celles qui, aux temps préhistoriques de la T. S. F..., je veux dire il y a une vingtaine d'années, servaient à produire des ondes de Hertz. Il est facile de montrer, — et nos lecteurs nous croiront à cet égard sur parole, — qu'une bonne partie de l'énergie servant à produire ces ondes est perdue à produire la lumière et la chaleur de l'étincelle. C'est donc certainement être au-dessous de la vérité qu'estimer à un centième de l'énergie des ondes hertziennes

produites par l'étincelle, l'énergie de la lumière qu'elle envoie. A ce compte, la lumière de l'étincelle devrait donc parvenir à une distance dix fois plus forte (à cause de la loi du carré des distances) que celle à laquelle parviennent les ondes hertziennes. Si donc la rétine humaine avait la même sensibilité que les appareils qui décèlent ces ondes à 3 000 kilomètres, nous devrions voir l'étincelle productrice à 300 kilomètres, et cela sans le secours d'aucun système de concentration. Nous sommes donc loin de compte et nous devons conclure, avec Henri Poincaré, que la télégraphie sans fil n'aurait jamais pu fonctionner si l'on n'avait inventé un appareil beaucoup plus sensible que notre rétine, qui cependant est déjà un instrument d'une merveilleuse délicatesse.

Cet appareil, cet œil hertzien, ce fut d'abord le radioconducteur de Branly, le collecteur de Lodge, bref le fameux tube à limaille, sans lequel les expériences de Hertz fussent restées de simples curiosités confinées au laboratoire et n'eussent point conquis le monde.

Depuis lors, le tube à limaille a lui-même été détrôné par des organes récepteurs encore plus sensibles et surtout plus réguliers. Le plus merveilleux, celui qui à l'heure actuelle règne presque sans rival sur le monde sans-filiste, — pardon pour ce néologisme que la parole de myriades d'usagers nous impose bon gré mal gré, — est constitué par cette étonnante lampe à trois électrodes qui, sous le nom d'*audion*, domine aujourd'hui toute la technique radioélectrique.

La place me manque pour entreprendre et même pour esquisser ici l'histoire de l'*audion*. Aussi bien un in-folio ne suffirait pas à clarifier toutes les controverses et toutes les querelles de priorité que soulève chaque jour l'invention du moindre des dispositifs de T. S. F., fût-il déjà ancien et pratiquement inutilisé depuis des décades. Et puis, ce qui n'est point fait pour encourager à vouloir projeter un peu de lumière dans cette bouteille à l'encre historique et chronologique, c'est la façon dont certains « arrangent » l'histoire, même en ces matières de fait. N'ai-je point lu, il y a quelques jours, dans un très grand journal, un article plein de graves prétentions à la compétence, et où l'invention des ondes de la T. S. F. était froidement attribuée au fameux... Cornélius Hertz? Ainsi, dès aujourd'hui, la chronique confond un

corrupteur déshonoré avec l'immortel physicien mort pauvre et en pleine jeunesse, et qui a su traduire en acte le verbe maxwelien. C'est cela la gloire. Quelle misère !

La lampe à trois électrodes a été baptisée de différents noms par ceux qui l'ont inventée et perfectionnée : Audion, valve ionique, thermion, dynatron, kénatron, pliotron, relai électronique. Ces noms variés, — qui prouvent que les techniciens méprisent moins qu'on ne dit la culture gréco-latine ou du moins la culture des racines grecques, — s'appliquent à un seul et même appareil, mais qui peut revêtir des formes très différentes, et qui surtout a des applications encore plus diverses et nombreuses que les appellations dont on l'a décoré.

La lampe à trois électrodes, l'audion, est employé d'une part, pour produire et entretenir les ondes des stations d'émission, c'est-à-dire comme génératrice; d'autre part pour recevoir et déceler ces ondes aux stations de réception, pour les y amplifier, soit directement, soit en intervenant efficacement dans des dispositifs auxiliaires, tels que ceux qu'on appelle les hétérodynes. Je prie mes lecteurs de ne point trop s'effaroucher de cette terminologie de prime abord barbare. Entre ces diverses utilisations de l'audion, je vais maintenant m'efforcer de leur expliquer simplement, et à l'exclusion des autres, celle qui est la plus familière aux nombreux amateurs munis de de postes récepteurs à lampe : je veux dire le fonctionnement de l'audion comme récepteur et amplificateur.

Qu'est-ce qui a rendu possible à grande distance la télégraphie et la téléphonie ordinaire, c'est-à-dire avec fils ? C'est l'invention et le perfectionnement des *relais*. Le relais, est assez bien nommé par l'analogie qu'il évoque avec le changement des chevaux fourbus contre des frais, au vieux temps des chaises de poste. Le relais télégraphique est un instrument qui sert à raviver, si j'ose dire, un courant qui arrive très affaibli à l'extrémité d'un long parcours. Il est destiné à multiplier en intensité, à renforcer les signaux donnés par ce courant, et qui sans cela seraient insuffisamment perçus ou même imperceptibles. Le relais télégraphique le plus usité est constitué par un électro-aimant à armature légère; le courant affaibli que l'on reçoit passe dans les spires de cet électro-aimant, et, par l'effet accumulé de ces spires, attire cette armature. Celle-ci sert elle-même, lorsqu'elle est, et durant qu'elle

est attirée, à fermer le circuit d'une pile locale, et c'est le courant de celle-ci, et non pas le courant directement reçu et affaibli, qui sert à actionner les récepteurs télégraphiques et téléphoniques. Comme cette pile locale peut être aussi puissante qu'on veut, on conçoit que, grâce à l'artifice, grâce à l'intermédiaire des relais, des courants de réception faibles pourront néanmoins actionner aussi violemment qu'on voudra les récepteurs. Le rôle du courant reçu de loin ne consiste pas qu'à déclencher, qu'à mettre en route l'énergie potentielle, aussi grande qu'on veut, de la pile locale. Ainsi une petite capsule de fulminate percutée par un enfant suffira à faire sauter des tonnes d'explosifs que des chocs beaucoup plus violents tombant sur elles ne suffiraient pas à faire détoner. Tel est le rôle du relais. Dans certains cas, le courant reçu est trop faible pour déterminer l'attraction de l'armature des relais ordinaires. On leur substitue alors des relais plus sensibles, constitués par exemple par un léger cadre galvanométrique qui, tournant sous l'action du courant reçu, ferme, grâce à des lamelles métalliques portées par lui, le circuit de la pile locale. Les lignes télégraphiques et téléphoniques à longue distance comportent toutes des relais, que, dans les cas particuliers, on désigne plus spécialement sous le nom de *translateurs*. C'est ainsi que sur la ligne Paris-Marseille, un poste de translation est établi à Lyon.

Tout cela, c'est bel et bien quand il s'agit de transmettre des signaux télégraphiques ordinaires qui comportent des courants, en somme, très rarement interrompus, et qui ne suivent que le rythme lent du manipulateur. Mais le problème n'est plus aussi simple lorsqu'il s'agit des ondes de la T. S. F. Des ondes de T. S. F. reçues sur un fil récepteur d'antenne sont, à cause précisément de leur caractère ondulatoire, équivalents à une série de courants alternativement positifs et négatifs, c'est-à-dire à une série de courants électriques et de sens contraire qui, très fréquemment, parcourent ce fil. Les ondes couramment émises aujourd'hui par nos grandes stations ont une longueur d'environ 15 000 mètres, c'est-à-dire que leur fréquence est de 20000 par seconde. Autrement dit, une antenne qui les reçoit est comme parcourue par un courant alternatif changeant 20 000 fois de sens chaque seconde. La fréquence est encore beaucoup plus trépidante avec les ondes courtes à la mode aujourd'hui. Avec les ondes de 100 mètres, elle est de trois mil-

lions par seconde. Mais tenons-nous-en — car cela suffira pour notre démonstration — à la fréquence des ondes les plus longues employées, dans la pratique, laquelle est, nous venons de le voir, de quelque 20000 par seconde.

Pourrait-on songer à amplifier, avec des relais télégraphiques ordinaires, des courants qui changent alternativement de sens 20000 fois par seconde? Évidemment non, parce que ces relais ont une certaine inertie qui fait qu'il faut, si court soit-il, un certain temps à leur armature, à leurs palettes, pour s'ébranler, se mettre en mouvement, obéir à l'impulsion reçue. Et ce temps est, même avec les relais télégraphiques les plus légers et les plus modernes, infiniment supérieur à la vingt-millième partie d'une seconde. Il en résulte qu'un tel relais recevant les ondes de T. S. F. restera parfaitement immobile et ne bougera pas plus qu'une souche, parce que, avant qu'il ait pu manifester l'impulsion que tend à lui imprimer le courant hertzien reçu, celui-ci aura changé de sens et tendra à lui imprimer une impulsion contraire. Le résultat sera l'immobilité. Tout se passera, si j'ose cette image qui n'est qu'une analogie, comme dans un muscle tétanisé dont les vibrations contraires sont si rapides, que le résultat est l'immobilisation et la paralysie du muscle.

Donc, pas moyen d'amplifier les ondes hertziennes, pas moyen d'augmenter les portées de la T. S. F. au moyen des relais qui ont permis d'accroître, presque sans limite, celles de la télégraphie ordinaire.

Il y avait pourtant une solution à ces difficultés qui, il y a peu d'années, semblaient sans issue, et nous allons voir maintenant comment la lampe à trois électrodes a apporté cette solution.

Il y a très longtemps, dès 1884, Edison avait remarqué que l'espace vide d'une lampe électrique à filament de carbone devient conducteur de l'électricité lorsque ce filament est porté à l'incandescence. Disposant une électrode froide à l'intérieur de la lampe, il remarqua ensuite que le courant électrique d'une pile auxiliaire circulait entre cette électrode froide et le filament incandescent, mais ne pouvait circuler en sens contraire. Nous voulons dire par là, — suivant la terminologie et la convention habituellement employées, — que le courant passait lorsque la pile était placée de telle sorte que son électricité positive circulât de l'électrode froide vers le filament chaud,

et ne passait pas lorsque la pile était placée en sens inverse.

C'est ce phénomène appelé « effet Edison », qui est à la base de l'invention bien postérieure de la lampe à trois électrodes. Une vingtaine d'années plus tard, il a été démontré que l'effet Edison provenait d'un passage non pas d'électricité positive de la plaque froide au filament chaud, mais au contraire d'électricité négative du filament chaud à l'électrode froide, ce qui revient d'ailleurs au même. Il a été démontré aussi que ce passage est dû à ce que le filament incandescent émet continuellement des *électrons* chargés d'électricité négative et animés de grandes vitesses, et qui sont des parcelles détachées de ses propres atomes. J'ai expliqué naguère ici même, — mes lecteurs s'en souviennent peut-être, — quelles sont les merveilleuses particularités et les dimensions prodigieusement petites de l'électron (1). Je n'y reviendrai donc pas aujourd'hui.

La lampe à trois électrodes est schématiquement une petite lampe à incandescence à filament métallique dans laquelle règne, comme dans les lampes courantes du commerce, un vide assez élevé, et qui a ceci de particulier qu'à côté du filament, et à quelques millimètres, se trouve dans la lampe une petite plaque de métal. Si on réunit extérieurement par un fil métallique cette petite plaque et le filament sur le circuit d'une pile, il ne passe aucun courant, la lampe étant éteinte, car le vide qui sépare la plaque et le filament est isolant. Le circuit est ouvert, comme on dit dans l'argot électricien. Mais sitôt qu'on allume la lampe, il n'en est plus de même : le filament incandescent émet, par millions, des projectiles microscopiques chargés d'électricité négative, des *électrons*, qui se précipitent sur la petite plaque.

Le vide cesse d'être isolant grâce à cette circulation de matière qui porte l'électricité du filament à la plaque, de même que le courant des voyageurs est continu entre les chemins de fer de France et d'Angleterre grâce aux navires qui vont des uns aux autres. Autrement dit, quand la lampe électrique est allumée, le circuit filament-pile-plaque est fermé. — Supposons alors qu'on ait interposé entre le filament et la plaque un petit grillage métallique placé dans la lampe : on aura réalisé la lampe électrique à trois électrodes. Le grillage métallique inter-

(1) *L'Électron*, *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1919.

posé entre le filament de la lampe et la petite plaque est relié, à l'extérieur, à l'antenne du poste de réception, et alors il arrive ceci :

Les ondes hertziennes reçues par l'antenne et par le petit grillage sont en somme des courants alternatifs très rapides, c'est-à-dire alternativement positifs et négatifs. Or, il est clair que, selon que le grillage sera chargé d'électricité négative ou positive, il repoussera ou favorisera le bombardement des électrons qui vont du filament à la plaque dans la lampe allumée.

Il en sera ainsi, puisque, ainsi que les psychologues, mais aussi les physiciens l'ont remarqué, les électricités de même nom se repoussent et de nom contraire s'attirent.

Ces *électrons*, ces projectiles minuscules vont très vite; ils ont une vitesse d'au moins *10 000 kilomètres par seconde*. En supposant la distance du filament à la plaque égale à 1 centimètre, il faut donc à ces électrons *moins d'un milliardième de seconde* pour franchir cette distance.

Or, nous avons vu que les ondes entretenues employées en T. S. F. ont une fréquence inférieure à 3 millions par seconde. Cela veut dire que le petit grillage de l'audion est alternativement chargé d'électricité positive et négative moins de 3 millions de fois par seconde avec les ondes courtes, et moins de 20 000 fois par seconde avec les ondes longues de nos stations. Par conséquent, le courant qui passe, grâce aux électrons, dans le circuit filament-pile-plaque peut suivre facilement toutes les fluctuations du courant de T. S. F. du petit grillage intermédiaire. En branchant sur ce circuit une source d'énergie électrique et un téléphone, il permet d'amplifier autant qu'on veut, tout en les suivant fidèlement, les fluctuations électriques de l'antenne.

Autrement dit, la lampe à trois électrodes réalise un relais amplificateur permettant de multiplier sans limite l'énergie à la réception des signaux hertziens.

Si la lampe à trois électrodes ne servait qu'à amplifier seulement les ondes hertziennes reçues, elle ne permettrait pas d'employer comme récepteur le téléphone qui est aujourd'hui en télégraphie sans fil le détecteur de choix et qui est indispensable en téléphonie sans fil. En effet, les ondes reçues, si amplifiées qu'elles soient, équivalent, comme nous l'avons expliqué, à des courants alternatifs très fréquemment changés

de sens et qui, à cause de l'inertie de la membrane du téléphone, — et pour les raisons exposées ci-dessus à propos des relais télégraphiques, — laisseraient complètement muet ce téléphone.

Mais il se trouve que, avec un montage et des connexions convenables, la lampe à trois électrodes ne laisse passer en les amplifiant que la moitié de chacune des ondes hertziennes, celle qui correspond à un courant de sens donné. On ne s'en étonnera point, si on se souvient de l'ancienne expérience d'Edison que nous avons rappelée ci-dessus et dans laquelle on voyait que le courant électrique ne peut circuler que dans un sens entre le filament incandescent et la plaque froide. Dans ces conditions on comprend, — sans qu'il soit besoin d'entrer ici dans les détails des divers montages adéquats, — que la lampe à trois électrodes agisse non seulement comme amplificatrice, mais aussi comme *détectrice*, c'est-à-dire comme une sorte de soupape ne laissant passer les ondes hertziennes que pendant la moitié des phases de leur alternance. De la sorte, ces ondes équivalent à un courant de sens unique fréquemment interrompu et qui peut agir sur la membrane du téléphone récepteur.

Si donc les signaux hertziens reçus ont été émis suivant un rythme qui est, par exemple, celui des longues et brèves de l'alphabet morse, la détection par la lampe permet au téléphone de déchiffrer ces signaux très facilement *au son*, suivant la méthode aujourd'hui répandue.

Si le téléphone utilisé est directement sur le circuit de la plaque, — dans lequel passe constamment, comme nous avons vu, le courant d'une pile, — il y passe donc un courant constant, même en l'absence de tout courant variable amplifié. Ce courant constant qui exerce une sorte de tension permanente sur la membrane du téléphone peut arriver à détériorer celle-ci à la longue.

C'est pourquoi on s'astreint le plus souvent à intercaler le téléphone non pas directement sur le circuit de plaque, mais sur un circuit secondaire placé en regard de celui-ci, ou, comme on dit dans le patois technique, sur le *secondaire* d'un transformateur dont le *primaire* est sur le circuit de plaque. Car en électricité... sinon dans l'enseignement... le primaire et le secondaire sont étroitement solidaires. J'ai déjà maintes fois

décrit, sinon expliqué, le phénomène de l'induction, — non pas celle des philosophes, mais celle qui a été découverte par Faraday, — qui consiste en ce que, si deux circuits électriques sont voisins et qu'un courant circule dans l'un, il ne se produit rien dans le second, tant que ce courant est constant et continu. Il se produit au contraire dans le second circuit des courants dits « induits », dès que le courant circulant dans le premier subit des interruptions ou des variations. L'intensité de ces courants induits est proportionnée à la vitesse et à l'amplitude de ces variations du courant inducteur. Un *transformateur* est tout simplement constitué par deux circuits dont chacun comporte une partie où le fil conducteur est enroulé en spirale de manière à former une bobine. Les phénomènes d'induction sont, en effet, d'autant plus intenses que le nombre des spires ainsi réalisées est plus grand. Les deux bobines des deux circuits sont juxtaposées convenablement : l'une s'appelle le *primaire* du transformateur ; l'autre, — où se produisent les courants induits, — est le *secondaire*.

On comprend dans ces conditions que, si le téléphone récepteur de la T. S. F. est intercalé non pas directement sur le circuit de plaque, mais sur un circuit induit par celui-ci, sa plaque vibrante ne subira plus que les courants induits provoqués par les variations des ondes hertziennes reçues, c'est-à-dire précisément par le phénomène qu'il s'agit d'enregistrer.

Quand on veut augmenter encore l'amplification des ondes à l'arrivée, on emploie non plus seulement une lampe à trois électrodes, mais plusieurs de ces lampes.

Pour cela, on met à la place du premier téléphone le primaire d'un transformateur; on relie son secondaire à la grille d'une seconde lampe et on écoute dans un téléphone intercalé sur le circuit de plaque de cette seconde lampe. Si on voulait encore augmenter l'amplification, on mettrait à la place de ce second téléphone un autre transformateur sur le secondaire duquel se placerait la lampe d'écoute. Bref, de même qu'on a amplifié le courant hertzien de réception par une première lampe, on peut amplifier le courant ainsi manifesté par celle-ci au moyen d'une seconde lampe, et ainsi de suite. C'est comme, en optique, une image qu'on regarderait avec des verres grossissants successifs, ou comme une photographie dont on ferait des agrandissements de plus en plus

étendus, ou encore comme une somme qui rapporte des intérêts composés.

C'est ce qu'on appelle en T. S. F. faire des amplifications à plusieurs étages.

On arrive ainsi à obtenir des sensibilités prodigieuses. Si l'amplification réalisée par une seule lampe est, par exemple, de 6 fois, — ce qui est courant, — elle sera 6 fois plus grande avec deux lampes, c'est-à-dire de 36 fois ; elle sera de 216 fois avec trois lampes, de 1 296 fois avec quatre lampes et ainsi de suite. L'accroissement de sensibilité a lieu en progression géométrique quand le nombre des lampes utilisées croît en progression arithmétique. Il y a d'ailleurs une limite à l'accroissement indéfini de cette sensibilité, car les réactions mutuelles des courants des diverses lampes et de leurs variations accidentelles finissent par faire chanter le téléphone.

Tel quel, l'emploi de ces relais successifs à lampes a fourni la possibilité d'entendre les postes très éloignés en supprimant à peu près les antennes qui, il y a peu d'années, étaient les organes essentiels de réception à grande distance. A la place des antennes énormes et encombrantes, il suffit, dans la plupart des cas, d'avoir un petit circuit de réception oscillant, constitué le plus souvent par un cadre sur lequel on enroule quelques sphères de fils, et qui tient facilement dans l'intérieur d'une chambre. C'est ainsi que, grâce à quelques étages d'amplification par lampes, une foule d'amateurs peuvent aujourd'hui recueillir chez eux des signaux venus d'Amérique. L'antenne tend de plus en plus à disparaître des postes de réception et à devenir exclusivement un organe des postes d'émission.

L'antenne, appareil concentrateur et capteur d'ondes hertziennes, était, si j'ose dire, analogue aux condenseurs de lumière, aux miroirs et aux objectifs des grands instruments astronomiques qui donnent une visibilité proportionnelle à leurs dimensions. La révolution apportée par la lampe à trois électrodes et qui supprime à peu près la nécessité de l'antenne réceptrice, est comparable à celle qui, augmentant dans des proportions énormes la puissance de l'œil humain et la sensibilité de notre rétine, rendrait inutiles ces besicles astronomiques par lesquelles, pour explorer l'univers, les savants cherchent à suppléer à leur médiocre vue.

On conçoit d'ailleurs facilement comment les courants

hertziens ainsi captés peuvent servir aussi bien à la transmission de la voix ou du son qu'à celle de signaux purement télégraphiques. Il est clair en effet que si un téléphone dans lequel on parle est lié convenablement aux appareils d'émission, des ondes hertziennes continues rayonnées par ceux-ci pourront facilement suivre toutes les modulations de la voix. Les vibrations sonores sont en effet très lentes par rapport à celles des ondes hertziennes; celles-ci se comporteront comme feraient deux courants électriques de sens inverse ou alternant si fréquemment qu'ils sont pratiquement ininterrompus, et qui se superposent. Ces deux courants, puisque le téléphone émetteur est lié aux appareils d'émission, subissent toutes les inflexions de la voix, sont, comme on dit, modulés par elle. D'ailleurs, à l'arrivée, à l'autre bout du... sans-fil, nous venons de voir que le détecteur ne laisse passer que dans un seul sens le courant hertzien ainsi modulé! Celui-ci pourra donc agir sur un téléphone récepteur et y reproduire les vibrations sonores du départ, comme cela se passe dans le téléphone avec fil. La seule différence est que le courant modulé par la voix est transmis dans un cas par un fil métallique, dans l'autre par l'espace que traverse librement le rayonnement hertzien.

Il convient d'ajouter d'ailleurs que ce n'est pas seulement la téléphonie sans fil qui a été rendue possible aux grandes distances par la lampe à trois électrodes. La téléphonie ordinaire a profité aussi de ce progrès qui résout complètement le problème longtemps en suspens des relais de lignes téléphoniques. C'est l'amplificateur à lampes qui rend aujourd'hui possibles les conversations téléphoniques par lignes à des milliers de kilomètres de distance.

Avant de quitter ce chapitre passionnant, il me faut dire un mot d'un appareil qui sert de détecteur d'ondes hertziennes à beaucoup d'amateurs ne disposant pas de lampes amplificatrices. Je veux parler du *détecteur à galène* que tous les sans-filistes, et surtout les plus modestes, connaissent bien.

Un fragment de *galène* (sulfure de plomb cristallisé, minerai naturel de plomb) est intercalé sur le circuit récepteur des ondes hertziennes. Ce circuit est fermé sur le cristal de galène au moyen d'une petite pointe métallique très fine qu'un support articulé permet d'amener au contact de la galène de manière à ce qu'elle la touche très légèrement. L'expérience montre,

— car pour la théorie du phénomène j'en fais grâce à mes lecteurs d'autant qu'elle n'est pas encore bien établie, — que, dans ces conditions, les oscillations hertziennes ne passent que dans un seul sens à travers le circuit ainsi modifié.

Si on place en travers d'un ruisseau une large nasse à pointe effilée, seuls, pourront y pénétrer les poissons arrivant du côté où elle est évidée. Mais ils ne pourront plus ensuite la franchir en sens inverse. Pareillement, les particules électrisées qui constituent les deux courants alternés, résultant des ondes hertziennes, ne peuvent passer que dans un sens à travers le système pointe galène, et non dans le sens inverse. C'est pourquoi le récepteur à galène constitue une sorte de soupape qui ne laisse, — comme la lampe à trois électrodes, — parvenir au téléphone que la moitié des alternances des ondes hertziennes reçues, qui constituent ainsi un courant électrique discontinu et de sens unique. Si ces ondes ont été modulées par la voix à l'émission, un téléphone intercalé dans le circuit récepteur reproduira fidèlement ces modulations.

Le détecteur à galène constitue donc un récepteur excellent de téléphonie sans fil. Il a sur la lampe à trois électrodes l'avantage de ne nécessiter aucun courant électrique auxiliaire, c'est-à-dire d'éviter l'emploi plus ou moins dispendieux et incommode de piles et d'accumulateurs. Il a aussi sur elle l'avantage concomitant de transmettre avec une parfaite fidélité, une parfaite pureté, — des myriades d'auditeurs sans-filistes en peuvent témoigner, — les sons reçus. Cette pureté, cette fidélité sont au contraire quelquefois légèrement adultérées dans les récepteurs à lampes, précisément à cause des courants électriques auxiliaires que nécessitent celles-ci, et dont les variations inévitables induisent, dans le téléphone récepteur, des vibrations et ronflements parasites.

Malheureusement, la sensibilité du récepteur à galène est limitée et n'est en aucun point comparable à celle du récepteur à lampes. C'est pourquoi, si merveilleux et fidèle qu'il soit, le récepteur à galène ne peut être employé en téléphonie sans fil qu'aux faibles portées. Il n'en est pas moins infiniment précieux aux millions d'auditeurs qui, à proximité des grandes stations émettrices de la région parisienne, écoutent ce que celles-ci veulent bien nous dire, nous chanter, nous jouer. Le récepteur à galène a rendu la téléphonie sans fil accessible aux

bourses les plus modestes. C'est un titre de gloire qui n'est point méprisable.

***

Le plus grand mystère, le plus grand paradoxe de la T. S. F. ne réside ni dans sa production, ni dans sa réception, quelles que soient les merveilleuses découvertes faites à cet égard, et dont nous venons d'examiner quelques-unes. Le grand problème à l'heure actuelle, le grand point d'interrogation, ne se trouve ni au départ des ondes hertziennes, ni à leur arrivée, mais entre ces deux extrêmes ; il ne réside ni dans l'émission, ni dans la réception, mais dans la propagation. Pour ce qui est de l'émission, nous savons très bien aujourd'hui pourquoi et comment, soit dans les alternateurs, soit dans les appareils à arc chantant, on produit les ondes hertziennes qu'amplifie et entretient ensuite l'audion. Certes, nous savons un peu moins bien, pourquoi et comment l'antenne canalise et répand ensuite ces ondes autour d'elle, mais enfin, nous le soupçonnons, nous l'entrevoyons. A la réception, même connaissance relative, à peine voilée d'incertitude; nous comprenons très bien, ou assez bien, le fonctionnement des appareils récepteurs, détecteurs et amplificateurs. Il est bien vrai que nous comprenons un peu moins bien comment et pourquoi l'énergie hertzienne se concentre, se polarise, — comme fait le papillon vers la flamme, — sur les fils métalliques des antennes et des cadres. Mais enfin, le peu... ou le beaucoup... de mystère qui subsiste ici, s'accompagne de quelques notions brièvement assises, et ne représente, après tout, que la proportion normale d'inexpliqué qui se trouve dans les parties prétendument les mieux établies de toute science. Et quand j'émets ici ces pensées un peu agnostiques, on entend bien que je n'entends nullement opposer les incertitudes de la science aux notions fournies par les autres disciplines de la pensée. Car il est bien évident que celles-ci participent d'abord de ces incertitudes-là, auxquelles se surajoutent les leurs propres.

Bref, nous ne savons pas tout, mais nous savons quelque chose de l'émission et de la réception des ondes hertziennes. En revanche, nous allons voir que nous ne savons à peu près rien de leur propagation. C'est même ce qui rend si passionnante son étude. C'est aussi pourquoi nous allons nous y arrêter un

peu, avec cette bienheureuse curiosité que le mystère stimule, multiplie et caresse si agréablement, de même que l'obscurité dilate la pupille des gens qui ne sont pas aveugles.

Parmi les questions que la sphynge radioélectrique pose à ses adorateurs, la plus obscure peut-être est la suivante, qui laisse jusqu'ici perplexes non seulement messieurs les ingénieurs, mais messeigneurs les savants eux-mêmes : « Comment est-il possible que les ondes hertziennes qui sont, en somme, des sortes d'ondes lumineuses un peu plus longues, aient les portées formidables qu'on observe ; comment est-il possible qu'avec des appareils de rien du tout, on les recueille si intenses jusqu'à des milliers de kilomètres, et qu'elles fassent le tour de la terre et arrivent jusqu'aux antipodes ? »

Il y a quelques années, Henri Poincaré avait proposé d'expliquer tout cela par ce curieux phénomène qu'on appelle la *diffraction*. La diffraction consiste en ceci, que la lumière, heurtant le bord d'un obstacle, le contourne dans une certaine mesure, de même que la houle franchit parfois les jetées qu'on lui oppose. C'est à cause de la diffraction de la lumière que l'ombre projetée par un objet placé devant le soleil ou devant une lampe, n'est jamais parfaitement noire sur les bords. C'est que cette ombre est partiellement éclairée par les rayons qui, en faible proportion, ont contourné l'obstacle.

Or, les ondes contourneront un obstacle d'autant plus facilement que leur longueur sera plus grande par rapport à lui. Les ondes hertziennes de la T. S. F., qui ont jusqu'à une vingtaine de kilomètres, sont des dizaines de milliards de fois plus longues que les ondes lumineuses qui n'ont que quelques dix-millièmes de millimètre. Les grandes ondes de T. S. F. contourneront donc un obstacle de 2 000 kilomètres de hauteur (ce qui représente à peu près l'obstacle constitué par la convexité du quart du tour de la terre) aussi facilement que la lumière contourne un obstacle de quelques centièmes de millimètre d'épaisseur.

Hélas ! trois fois hélas ! cette explication qu'on a cru longtemps décisive ne tient pas.

Lorsqu'on calcule en effet, en partant de ces prémisses, l'intensité que doit avoir, à la réception en Amérique, tel signal hertzien émis par l'une des stations européennes, on constate que l'intensité des ondes effectivement reçues est *2 millions de*

fois plus grande que ne le voudrait le calcul. Celui-ci est donc fondé sur des hypothèses insuffisantes. Cela s'est déjà vu, en matière scientifique, et même en matière budgétaire. Bref, il a fallu chercher une autre explication.

Celle à laquelle on a tendance aujourd'hui à faire confiance, — pour combien de temps? — est la suivante. On suppose qu'il existe dans notre atmosphère, à une centaine de kilomètres au-dessus du sol, une sorte de miroir enveloppant toute la terre, qui empêcherait les ondes hertziennes émises par nos stations d'aller se perdre dans l'espace et qui les réfléchirait vers le sol, les canaliserait en quelque sorte le long de celui-ci.

Un tel miroir, s'il existe, ne peut-être ni solide, — sans quoi, il serait brisé par les aérolithes, — ni opaque à la lumière, puisque nous voyons les étoiles et le soleil. Il faut nécessairement qu'il soit gazeux comme l'atmosphère elle-même. Est-ce possible? Oui, et voici comment. Les substances qui réfléchissent les ondes hertziennes, qui ne se laissent pas traverser par elles, sont celles qui sont bonnes conductrices de l'électricité : les métaux, les liquides chargés de sels, etc. Or, on sait que l'air, quand il est traversé par les rayons du radium, ou par les rayons cathodiques, ou par les ondes électriques, devient bon conducteur de l'électricité.

On a donc été amené à supposer que le soleil nous envoie de ces rayonnements électriques qui rendent notre atmosphère supérieure conductrice, et capable de réfléchir au sol, de nous renvoyer, par une sorte de ricochet, les ondes hertziennes de nos stations.

C'est ainsi que le soleil, père flamboyant de toute vie terrestre, est ou plutôt serait en même temps le dieu généreux qui rend possible le sans-filisme à grande distance. C'est ainsi que la T. S. F. devient un chapitre, — non le moins passionnant, — de l'astronomie.

La couche élevée de gaz atmosphériques conducteurs de l'électricité à laquelle on attribue, dans ces hypothèses, le pouvoir de réfléchir vers le sol les ondes hertziennes émises par nos stations terrestres est communément appelée, parmi les radioélectriciens, couche de Heaviside, du nom de celui qui le premier a eu l'idée de l'invoquer en télégraphie sans fil. Mais bien auparavant, les astronomes, pour expliquer notamment les aurores boréales et les courants électriques atmosphériques

auxquels on attribue les perturbations et variations du magnétisme terrestre, avaient eu l'idée qu'une couche de gaz conducteurs et fortement ionisés sous l'action des rayonnements solaires, doit se trouver dans l'atmosphère supérieure de la terre. On me permettra même, si haïssable que puisse être le « moi », de rappeler qu'en 1901, dans une communication faite à l'Académie des sciences, à la suite d'expériences tentées au sommet du Mont-Blanc pour déceler des ondes hertziennes émanées du soleil, nous avons expliqué le résultat négatif de ces expériences par le pouvoir absorbant aux ondes hertziennes, des couches supérieures de notre atmosphère.

La couche de Heaviside, puisqu'il faut bien l'appeler par le nom aujourd'hui en usage, est donc une hypothèse qui, depuis longtemps, avait été suggérée aux astronomes par des phénomènes d'ailleurs fort éloignés de la T. S. F. Cette couche hypothétique, mais bien commode aux bâtisseurs de systèmes, nous aide à concevoir, sinon à très bien expliquer, les grandes portées aujourd'hui obtenues en T. S. F. Mais lorsqu'on entre dans les détails de l'explication qui en dérive, on voit que de grandes divergences et quelquefois des oppositions de vues radicales existent entre les techniciens. Les ondes hertziennes émises au sol subissent-elles une sorte de réfraction progressive dans la haute atmosphère? S'agit-il au contraire d'une réflexion simple? Ou bien d'une série de réflexions multiples successives entre la couche de Heaviside et la terre, analogues à celles qui nous montrent les images multipliées d'une bougie regardée entre deux glaces? Comment intervient dans le phénomène la variation de composition de l'atmosphère avec l'altitude? Dans quelle mesure y interviennent, si elles y interviennent, les particules d'azote solidifié planant aux hautes altitudes et auxquelles Vegard, ainsi que nous l'avons exposé naguère à propos des expériences de la Courtine, attribue les aurores boréales? Comment tout cela explique-t-il le fait généralement constaté que les transmissions hertziennes sont beaucoup plus lointaines la nuit que le jour? Comment tout cela explique-t-il le fait connexe qu'en général les directions d'où paraissent provenir les ondes reçues, les azimuths de réception, sont beaucoup plus exacts et fixes le jour que la nuit? Quel est le rôle de la prétendue couche de Heaviside dans la production de ces perturbations atmosphériques qu'on appelle des parasites, et qui super-

posent aux ondes hertziennes de nos stations des ébranlements électromagnétiques variables et probablement en rapport avec l'équilibre électrique et mécanique de l'air?

Le simple énuméré de ces questions, auxquelles je pourrais ajouter mainte autre analogue, montre que dans ce domaine il y a encore beaucoup de mystère et d'inconnu. Mais l'auréole du mystère possède un flou qui est plein de charme, même au cœur peu romantique des physiciens. Ce qui paraît en tout cas hors de doute aujourd'hui, c'est que le soleil intervient par son rayonnement dans le mécanisme qui rend possible la T. S. F. aux grandes portées, c'est que cette intervention du soleil est connexe de celle qui lie ce rayonnement aux perturbations de nos aiguilles aimantées.

Je voudrais en profiter pour tenter d'apporter quelque lumière sur un des points qui, à cet égard, a été récemment discuté par les physiciens et les radioélectriciens, et sur lequel il semble possible d'apporter quelque clarté.

Je veux parler de la question suivante qui touche à la fois aux transmissions hertziennes et à la plupart des phénomènes de la physique du globe qui sont sous la dépendance du soleil : quel est l'agent, quel est le rayonnement émané du soleil auquel on puisse attribuer ces divers phénomènes?

Il est une théorie fort en vogue en ce moment et qui a été notamment adoptée par M. Fleming, le radioélectricien anglais bien connu. Elle fait appel à un phénomène qui a été autrefois suggéré par le professeur Arrhenius comme rendant compte de l'action bien constatée du soleil sur les variations du magnétisme terrestre et la formation des aurores boréales. Ce phénomène consiste en ceci que les poussières, particules et gouttelettes qui se trouvent dans l'atmosphère du soleil cessent, lorsqu'elles sont suffisamment petites, d'être attirées par la gravité solaire et subissent alors l'action prépondérante de la pression de radiation, de la pression de Maxwell-Bartoli qui tend au contraire à les chasser loin du soleil. Le calcul montre qu'il suffit pour cela que les particules considérées (si on suppose, pour fixer les idées, leur densité égale à 1) aient des diamètres inférieurs à 15 millionièmes de millimètre.

Ces poussières, d'après l'hypothèse d'Arrhenius, seraient chargées d'électricité négative, et, repoussées jusqu'à la terre par le rayonnement solaire, elles pénétreraient dans notre

atmosphère supérieure et s'y déchargeraient en ionisant celle-ci. Le temps mis par ces particules pour franchir la distance qui nous sépare du soleil varierait en général entre vingt-deux heures et soixante-seize heures et ne pourrait, dans les circonstances les plus favorables, et selon les calculs d'Arrhenius, jamais être inférieur à seize heures.

Telle est l'explication fournie par Arrhenius, du mécanisme producteur de la « couche d'Heaviside ».

Je me propose de montrer, à la lumière de certains faits d'observation sur lesquels l'attention n'a pas été jusqu'ici suffisamment attirée, que cette explication ne résiste pas à l'examen et qu'elle doit être exclue du nombre des hypothèses pouvant expliquer, d'une manière admissible, la formation de la « couche d'Heaviside ».

Nous rappellerons tout d'abord que cette couche atmosphérique ionisée, longtemps avant d'être invoquée pour expliquer les grandes portées radiotélégraphiques, était unanimement considérée par les astrophysiciens comme pouvant seule rendre compte de l'action du soleil sur les variations et les perturbations magnétiques et sur les aurores boréales.

Les théoriciens, unanimes à ce sujet, ne différaient, — comme ils ne diffèrent encore aujourd'hui, — que lorsqu'il s'agissait d'attribuer à tel agent, à tel rayonnement, à telle émission solaire, plutôt qu'à tels autres, l'ionisation des couches élevées de notre atmosphère. C'est ainsi qu'Arrhenius a invoqué à cet effet, selon le mécanisme qui vient d'être exposé, l'action des particules solaires électrisées et repoussées par la pression de Maxwell-Bartoli. C'est ainsi que M. Birkeland et M. Deslandres ont invoqué dans le même dessein l'hypothèse de rayons cathodiques qui seraient émis par le soleil; c'est ainsi que moi-même, j'ai émis autrefois l'hypothèse que l'ionisation de notre atmosphère supérieure et les phénomènes connexes seraient causés par des ondes hertziennes émises dans les orages formidables de l'atmosphère solaire, de même qu'on sait qu'elles sont émises dans les décharges électriques de notre atmosphère. Ce sont ces ondes hertziennes solaires, qui, dans cette hypothèse, — et conformément à leur propriété connue d'ioniser en les illuminant les gaz raréfiés, — rendraient conductrice la couche d'Heaviside et favoriseraient la formation des aurores boréales et des perturbations et variations magnétiques.

Peut-on trouver un critérium expérimental entre les théories en présence? Il semble que cela soit possible, si on arrive à connaître *la vitesse avec laquelle les perturbations du soleil se transmettent au magnétisme terrestre.*

Puisque l'agent solaire, invoqué par Arrhenius, de la conductibilité de notre atmosphère, a besoin de plus de seize heures pour franchir la distance soleil-terre; puisque, d'autre part, les ondes hertziennes franchissent cette distance en 8 minutes comme la lumière; puisqu'enfin les rayons cathodiques la parcourent en un temps qui, pour les plus rapides connus (les rayons Bêta de certaines substances radioactives dont la vitesse n'est inférieure que de moins d'un dixième à celle de la lumière), serait à peine supérieur à 8 minutes; puisque, dis-je, les vitesses de propagation des agents physiques invoqués dans les diverses théories rivales ne sont pas les mêmes, l'étude de cette vitesse est capitale. C'est elle qui pourra nous fournir le critérium cherché propre à départager ces théories.

Elle seule paraît de nature à nous renseigner d'une manière précise sur le caractère de ces phénomènes et la nature exacte de l'agent physique par l'intermédiaire duquel nos aiguilles aimantées subissent d'une manière aussi surprenante le contrecoup des éruptions du soleil.

Je ne crois pas utile d'entrer ici dans les détails de l'étude que nous avons faite de ce problème. Je renvoie les lecteurs qu'ils pourraient intéresser au mémoire technique qui a paru sur ce sujet dans les *Annales des Postes et Télégraphes* (12e année, n° 7).

L'étude a consisté à examiner comparativement toutes les perturbations solaires et les perturbations magnétiques concomitantes enregistrées dans les divers observatoires. On s'est astreint à n'étudier que les perturbations des deux espèces qui sont chronologiquement bien définies, c'est-à-dire singulièrement celles qui ont eu, au milieu d'une période de calme, un début brusque et bien caractérisé.

Bornons-nous à citer, à titre d'exemple, la plus anciennement connue des observations conjuguées de ce genre, celle qui est classique, faite par Carrington et Hodgson, le 1er septembre 1859. Ce jour-là, ces deux astronomes, dans deux stations distinctes, virent simultanément un phénomène dont ils

ont donné l'un et l'autre la description complète (1), consistant en deux ponts lumineux extrêmement brillants qui se formèrent *brusquement* au bord d'une grande tache solaire et disparurent au bout de 5 minutes, après avoir parcouru environ 58 000 km. Les deux observateurs s'accordèrent à dire que le début soudain du phénomène s'était produit entre 11 h. 18 m. et 11 h. 20 m. (temps moyen de Greenwich). Or, les courbes magnétiques de l'observatoire de Kew (le seul établissement qui, à notre connaissance, possédât à cette époque des enregistreurs) montrent qu'une perturbation très étendue et *soudaine* des aimants se produisit ce jour-là à 11 h. 20 m., c'est-à-dire que les débuts des perturbations solaire et magnétique se produisirent d'une manière rigoureusement synchrone dans les limites d'erreur définies ci-dessus.

L'étude très complète à laquelle nous nous sommes livrés nous a permis de déceler un assez grand nombre d'observations concomitantes de perturbations solaires et magnétiques à début nettement caractérisé comme celle-là. Or, toutes, comme celle-là, conduisent invariablement à la conclusion que les perturbations magnétiques terrestres se produisent à l'instant même où les astronomes observent sur le soleil le début du phénomène concomitant. Ceci prouve nettement que l'agent de la perturbation magnétique se transmet du soleil à la terre avec la même vitesse que la lumière, c'est-à-dire parcourt la distance soleil-terre en huit minutes environ.

Ce résultat, qui a été nettement confirmé par les observations de M. Tringali, à l'Observatoire du collège romain, exclut complètement l'hypothèse émise par Arrhenius et adoptée par le professeur Fleming, pour expliquer la couche de Heaviside et les grandes portées hertziennes. En effet, si cette hypothèse était vraie, ce n'est pas de nombreuses heures après le début soudain d'une explosion solaire, — telle que le montre l'observation télescopique, — qu'on observerait dans nos stations magnétiques le début de la perturbation correspondante des aimants.

Si la théorie de Arrhenius doit être rejetée, quelle est donc celle à laquelle on peut se rallier? Est-ce celle qui attribue la couche de Heaviside à des rayons cathodiques ou celle qui

(1) *Monthly Notices of the Roy. Astron. Society*, t. XX (1859) : Carrington, p. 13-15 ; Hodgson, p. 15-16.

l'attribue à des ondes hertziennes émanées du soleil? A cet égard, les résultats qui viennent d'être indiqués ne permettent pas de faire un choix, car on connaît aujourd'hui, répétons-le, des rayons cathodiques dont la vitesse approche de très près la vitesse des ondes hertziennes qui est égale, comme on sait, à celle de la lumière. L'avenir seul pourra nous dire laquelle des deux théories subsistantes est exacte... à moins qu'elles ne le soient l'une et l'autre..., ou à moins encore que l'une et l'autre ne soient trouvées fausses demain. Car il ne faut point prendre trop au sérieux toutes ces hypothèses. Elles sont utiles. Elles font mieux penser sur l'ancien et chercher du neuf. Elles sont le ciment qui lie et assemble des faits disparates. Mais elles ne sont pourtant jamais autre chose que des pansements, hélas! provisoires sur ces larges blessures dont les faits nouveaux entaillent nos routines.

Car les faits sont toujours, — dussent les poètes en être humiliés, — fort en avance sur nos imaginations, et il y a bien plus de merveilleux réalisé dans la lampe à trois électrodes que chacun peut acheter aujourd'hui au bazar, que dans les pauvres fantasmagories putatives des *Mille et une Nuits*, et dans les miracles passés des thaumaturges de l'Orient.

* * *

Si la théorie est quelquefois utile, elle est quelquefois aussi une empêcheuse de progrès. Il y a des expériences qu'on ne fait pas parce qu'on les trouve absurdes *a priori*, c'est-à-dire en vertu d'une théorie. Ce sont celles-là que le grand Faraday, — ce génial découvreur que nos cuistres doivent bien mépriser, car il ignorait les mathématiques les plus élémentaires, — ce sont, dis-je, ces expériences, que Faraday appelait des *expériences d'imbécile*, et qu'il faisait en cachette de ses élèves pour ne pas leur paraître ridicule. Or, ces *expériences d'imbécile* sont souvent instructives et utiles, d'abord parce que *toutes* les expériences le sont, ensuite, et surtout parce qu'elles révèlent parfois des faits contraires aux théories de l'école. Ce sont précisément les plus intéressants de tous les faits, car ils permettent, d'un bond vigoureux, de franchir, vers un espace nouveau et plus vaste, les cercles infernaux des vieilles doctrines et des systèmes usés.

On a cité maint exemple des reculs, ou plutôt des arrêts

de la pensée scientifique causés par des erreurs théoriques. La théorie de l'émission lumineuse telle que l'imposa l'autorité de Newton en est un des plus beaux. Un autre nous en paraît fourni par les idées régnant naguère, quant à la propagation des ondes hertziennes.

Tant qu'on a cru que cette propagation aux grandes distances et par delà les obstacles matériels, était due à la diffraction, on développa de plus en plus l'emploi des ondes hertziennes très longues. Car la diffraction se fait d'autant plus sentir que les ondes diffractées sont plus longues. Et par conséquent, plus ou moins consciemment, l'activité des radiotélégraphistes était dirigée à peu près exclusivement sur le développement des émissions à longueurs d'ondes de plus en plus grandes.

Le fait que, pour les grandes portées, les ondes hertziennes paraissaient seules utilisables entraînait d'ailleurs de graves inconvénients et semblait devoir limiter fâcheusement les possibilités présentes et l'avenir de la radiotéléphonie. On va comprendre pourquoi tout de suite.

Les sons et leurs harmoniques, dont l'ensemble donne à une note musicale ou à la voix humaine leur timbre particulier, constituent un ensemble complexe d'ondes sonores de diverses longueurs, c'est-à-dire de diverses fréquences, et qui pratiquement s'étagent entre la fréquence 200 et la fréquence 2 000. Autrement dit, une note musicale correspond à un ensemble d'ondes acoustiques vibrant de 200 à 2 000 fois par seconde. Appelons alors F la fréquence d'une onde hertzienne émise en téléphonie sans fil et qui est *modulée*, comme nous l'avons expliqué, par la voie humaine. Cette modulation équivaut à étaler cette onde hertzienne unique suivant une série d'ondes de longueurs diverses et comprises entre les fréquences F + 2 000 et F — 2 000.

Toute autre onde hertzienne dont la longueur sera comprise entre ces deux valeurs et qui sera reçue au téléphone récepteur en même temps que les ondes ainsi modulées, agira en même temps qu'elles sur ce téléphone et contribuera à altérer, à déformer la réception, à la *brouiller*, comme on dit. La largeur de ce que les radiotélégraphistes appellent *la bande de brouillage* est donc égale à 4 000 périodes. Cela veut dire que toute émission radiotéléphonique, dont la fréquence diffère de moins de 4 000 périodes de l'émission qu'on cherche à

recevoir, se superposera à celle-ci dans les appareils de réception. Ceci a lieu en radiotéléphonie.

Il n'en est pas de même en radiotélégraphie. Ici les longueurs d'ondes employées sont bien délimitées et rien n'altère leur homogénéité.

En fait, en radiotélégraphie, l'expérience montre que la bande de brouillage ne dépasse pas quelques dizaines de périodes. C'est-à-dire qu'un message hertzien télégraphié avec des ondes de 20 000 périodes, par exemple (fréquence des ondes de 15 kilomètres), peut être écouté sans qu'on soit gêné par un message envoyé en même temps par ondes de 20 300 périodes; tandis qu'en radiotéléphonie il faudrait, pour ne pas brouiller le premier, que ce second message fût fait par ondes d'au moins 22 000 périodes.

Avec les grandes ondes, cet inconvénient paraissait presque rédhibitoire pour la téléphonie sans fil. En effet, on calcule facilement que, avec des ondes de 15 000 mètres, la bande de brouillage (comprise entre les fréquences F — 2000 et F + 2 000) s'étend entre 15 000 et 16 300 mètres; avec les grandes ondes de 23 000 mètres (qui sont peut-être les plus longues utilisées à ce jour et qu'émet la station de Bordeaux), cette bande de brouillage s'étend de 23 000 à 26 000 mètres. C'est-à-dire qu'une station qui émettrait sous ondes de 24 ou même 25 000 mètres, brouillerait complètement les émissions radiotéléphoniques de Bordeaux. En fait, on peut calculer, dans ces conditions, que le nombre maximum des communications radiotéléphoniques par ondes très longues, pouvant exister simultanément en France, ne dépasse pas une demi-douzaine.

C'est pourquoi, alors que l'on croyait les grandes ondes nécessaires pour les communications à grande distance, c'est-à-dire tout récemment encore, les divers gouvernements ont réservé à leurs grands postes d'émission la faculté d'émettre par ondes très longues, n'autorisant les postes particuliers à se servir, pour leurs émissions, que d'ondes très courtes au-dessous de 200 mètres, dans le cas de la France. On pensait, en effet, que ces ondes-là ne permettraient jamais que la radiotéléphonie à très faible portée, par conséquent sans intérêt pour les États, et on évitait, par cette mesure restrictive, le brouillage, sinon inévitable, de la radiotéléphonie à grande portée... je veux dire par très grandes ondes.

Et alors il s'est produit une chose étonnante, tout à fait inattendue, qui a laissé tout ébaubis et décontenancés les théoriciens armés de leurs doctrines infaillibles. Il est arrivé que les pauvres amateurs réduits et restreints à leurs petites longueurs d'ondes ont cherché quand même, tant bien que mal et sans grand enthousiasme, à s'en servir. Et il est arrivé ainsi qu'à la surprise générale non seulement ces ondes ont permis de radiotéléphoner beaucoup mieux qu'on n'espérait, mais qu'elles ont permis à de simples amateurs munis d'un outillage médiocre d'envoyer et de recevoir des signaux à travers tout l'Océan atlantique et de communiquer de France en Amérique et réciproquement. Parmi ces amateurs, il faut citer en première ligne M. Deloy de Nice, qui est d'ailleurs un ancien sapeur radiotélégraphiste, et dont les essais transatlantiques par ondes courtes ont donné des résultats positifs, depuis maintes fois répétés, et qui ont paru d'abord tout à fait stupéfiants.

Il y avait de quoi. Les ondes utilisées par M. Deloy avaient de 200 à 250 mètres de longueur. Elles étaient donc environ 100 fois plus courtes que les ondes de Bordeaux. Toutes choses égales ailleurs, et, si la théorie de la diffraction, si la théorie du contournement des obstacles et de la convexité terrestre par les seules ondes longues était vraie, ces petites ondes ne devaient, ne pouvaient avoir que des portées ridicules. Or, il se trouve que, sous une puissance très faible, elles traversent l'Atlantique. Voilà les théoriciens bouleversés et la théorie de la diffraction par terre. Pour expliquer cette portée des ondes courtes, il faut cette fois-ci nécessairement qu'il y ait une action prépondérante d'autre chose, par exemple de la couche céleste réfléchissante de Heaviside. Ainsi les expériences récentes sur ondes courtes constituent un argument nouveau en faveur des hypothèses qui attribuent les grandes portées hertziennes à une sorte de miroir atmosphérique.

En outre, la distinction qu'on croyait pouvoir faire, il y a peu d'années, entre la télégraphie optique et la T. S. F. et qui reposait toute sur les effets variables de la diffraction, ne se justifie plus guère. Entre des ondes hertziennes de 100 ou 200 mètres traversant l'Océan et un faisceau de rayons solaires qui éclairerait la façade nord d'une maison en plein midi, il n'y a guère de différence. Pour que ce dernier phénomène se

produise, il faut nécessairement que ce faisceau de lumière solaire ait été rejeté vers cette façade par quelque réflexion sur une glace ou une vitre. Il en est de même des ondes courtes qui parviennent en Amérique.

Il faut reconnaître d'ailleurs, — rendons à César... — que les techniciens n'ont pas non plus négligé l'étude des ondes de faible longueur. Tant à la station de l'École supérieure des Postes et Télégraphes, que dans notre grand établissement de télégraphie militaire, sous la direction de ce savant ou de ce découvreur de premier ordre qu'est le général Ferrié, des essais sur ondes courtes se poursuivent depuis fort longtemps. Dès l'époque de la guerre, elles ont été travaillées par la télégraphie militaire. M. Gutton notamment y réalisa naguère des ondes de deux mètres seulement de longueur qui aujourd'hui, à cause de la difficulté de leur donner de l'énergie, ne sont qu'une curiosité de laboratoire, mais qui demain peut-être nous amèneront de nouveaux progrès. En France, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, l'industrie privée s'occupe d'autre part activement de ces Cendrillons naguère négligées : les ondes courtes.

Marconi en particulier leur a consacré ses plus récents travaux. Les efforts de ce célèbre inventeur tendent actuellement à utiliser les ondes courtes pour réaliser des communications radiotélégraphiques dirigées, c'est-à-dire secrètes. Avec les grandes ondes en usage et les vastes antennes, les ondes hertziennes des stations émettrices se répandent à peu près également dans toutes les directions.

Cette ubiquité de toute communication radioélectrique a ses avantages, mais aussi ses inconvénients qui sautent aux yeux, notamment en ce qui concerne le secret quelquefois nécessaire des communications. Envoyer avec une faible puissance, et des ondes courtes, des communications à grande distance et seulement dans la direction choisie, tel paraît être, autant qu'on le peut savoir, l'objectif des recherches actuelles de Marconi. En dehors du secret des correspondances, ce résultat aurait l'avantage de gaspiller, toutes choses égales d'ailleurs, moins d'énergie. Si en effet je puis concentrer, canaliser en quelque sorte, délimiter dans la seule direction du correspondant qui m'intéresse, les ondes que j'émets, il me faudra dépenser beaucoup moins de force que si, du même coup, j'envoie mon message à

tous les points de l'horizon. Actuellement, quand nos grandes stations ont à envoyer un radiotélégramme à New-York, elles l'envoient en même temps, qu'elles le veuillent ou non, à Constantinople, à Rome, à Édimbourg. Si les essais en cours aboutissent à un résultat, il en résultera une grande économie de l'énergie qu'on gaspille aujourd'hui, parfois sans profit. La dépense des émetteurs et des usagers sera réduite d'autant.

D'après ce qu'on peut savoir, il semble qu'à cet effet, Marconi travaille aujourd'hui dans deux directions différentes et d'ailleurs convergentes. D'une part, on peut songer à concentrer, à canaliser les ondes hertziennes au moyen de sortes de miroirs métalliques, convenablement placés en arrière de l'antenne. L'emploi de tels réflecteurs qui, — à cause des dimensions qu'il eût fallu leur donner, — paraissait impossible avec les ondes très longues, devient possible, sinon facile, dès lors qu'on emploie des ondes courtes. D'autre part, on peut songer à produire une concentration d'énergie hertzienne dans une direction donnée, par un procédé analogue à celui qui, dans les interférences de la lumière, renforce l'un par l'autre deux rayons lumineux ; c'est-à-dire au moyen d'antennes convenablement orientées, les unes par rapport aux autres, et dont les émissions se concentreraient en interférant positivement dans la direction voulue.

Mais parmi les conséquences heureuses que permet d'entrevoir l'emploi inattendu des ondes courtes sur les grandes distances, la plus précieuse est celle qui a trait à la téléphonie sans fil. Nous avons vu que les ondes longues à cause de leur faible fréquence (elle est par exemple de 30 000 pour les ondes de 10 000 mètres, de 15 000 pour les ondes de 20 000 mètres, de 10 000 pour les ondes de 30 000 mètres, etc.) et de la largeur de leur bande de brouillage, ne se prêtent qu'à un nombre très limité de communications radiotéléphoniques distinctes et simultanées.

Mais il n'en est pas de même, comme on va voir, avec les ondes courtes et d'autant moins qu'elles sont plus courtes. La fréquence est, je le rappelle, égale à la vitesse des ondes par seconde (300 000 kilomètres) divisée par la longueur de chaque onde. Autrement dit, elle est le nombre d'ondes produit et propagé en une seconde. La fréquence des ondes hertziennes de 1 000 mètres de longueur est donc égale à 300 000.

Celle des ondes de 100 mètres est égale à 3 millions. On en déduit facilement que l'influence de la bande de brouillage est beaucoup moins gênante pour les petites ondes, c'est-à-dire pour les ondes très fréquentes, que pour les ondes longues. En faisant le calcul, on trouve ceci. Tandis que, pour des ondes de 23 000 mètres (station de Bordeaux), la bande de brouillage s'étend jusqu'aux ondes de 26 000 mètres, pour les ondes de 2 600 mètres (tour Eiffel), elle ne s'étend que jusqu'aux ondes de 2 642 mètres, pour les ondes de 400 mètres jusqu'aux ondes de 401 mètres, pour les ondes de 100 mètres jusqu'aux ondes de 100 mètres et 7 centimètres. Bref, la faculté de multiplier sans brouillage les communications radiotéléphoniques, s'accroît énormément lorsqu'on opère avec des ondes courtes, c'est-à-dire de grande fréquence. Grâce à celles-ci, le nombre des communications radiotéléphoniques indépendantes et simultanées devient indéfini. Ce n'est pas là le moins important des progrès apportés par la récente réalisation des communications à grande distance par ondes courtes.

L'horizon qu'on avait cru borné par un mur, — qui n'était fait que de l'outrecuidante ignorance des théoriciens de cabinet, — s'ouvre maintenant sans limites à ces modes nouveaux sur lesquels si merveilleusement l'âme à l'âme communique.

CHARLES NORDMANN.

LES ÉTAPES DU XVIIIE SIÈCLE

III[1]

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET SON ÉCOLE

Une imagination sensuelle, invinciblement romanesque, qui n'a jamais pu s'accommoder du réel et qui, à chaque instant, s'en évade par d'interminables rêveries; un tempérament voluptueux que paralyse et excite tout ensemble une extrême timidité physique; une sensibilité ardente, inquiète, maladive, qu'un rien exaspère et qui a fini par dégénérer en folie véritable; une intelligence assez vive et compréhensive, profonde même, mais incapable de logique et de pensée abstraite, et qui n'accueille les idées qu'en les transformant en émotions; un manque absolu de volonté qui se traduit par le décousu de l'existence et l'asservissement aux pires tyrannies de la chair; des aspirations idéalistes, des velléités de moralité, même de vifs désirs de pureté qui s'allient étrangement au plus grossier cynisme de la pensée et des mœurs; de fâcheuses habitudes traversées d'élans mystiques; un grand fond de candeur, de simplicité, de sincérité et de bonté parmi tout cela, et des coins de nature aimable et charmante; un orgueil ombrageux et farouche de plébéien et d'autodidacte que sont venus renforcer l'individualisme protestant et la raideur genevoise, et qui s'exprime avec une brutalité naïve d'enfant impulsif et mal élevé : bref, « une âme écorchée », selon le mot du marquis de Mirabeau, une pauvre âme trouble et même fangeuse de poète malade, mais qui, au total et au fond, valait mieux que sa triste vie : tel était ce

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 15 octobre 1924.

Jean-Jacques qui allait, de fond en comble, renouveler la pensée française, et dont Émile Faguet a pu dire : « Nul homme, depuis les derniers fondateurs de religion, n'a été plus que lui créateur d'états d'esprit. »

I. — LA RELIGION DE ROUSSEAU AVANT ROUSSEAU

Les pensées les plus originales procèdent toujours par quelque endroit de la pensée d'autrui. Rousseau n'a pas fait exception à la règle, et ses conceptions religieuses avaient trouvé avant lui d'assez nombreux interprètes.

Partout où elle avait triomphé, la Réforme, à ses débuts, avait abouti à un dogmatisme plus rigide et plus fermé, à une orthodoxie plus étroite que le catholicisme. Mais bien vite la logique avait repris ses droits; le principe intérieur du libre examen, qui est l'âme même du protestantisme, avait agi : l'unité originelle s'était brisée; des Églises rivales s'étaient constituées; à l'intérieur même de chaque Église, des sectes s'étaient multipliées, et un Bossuet avait beau jeu à dénoncer et à dénombrer les « variations » des Églises protestantes.

Par une conséquence toute naturelle de cette pulvérisation des doctrines et des consciences, rien n'était plus malaisé, on le conçoit, que de maintenir, au sein du protestantisme, la parfaite intégralité de la croyance religieuse. En fait, — et l'œuvre de Bayle est, à cet égard, un symbole, — c'est surtout dans les milieux protestants que le « libertinage » fit d'abord ses ravages. En ratiocinant sur le dogme, on en venait à le dépouiller de toute sa substance mystique, à le convertir en une simple philosophie. En disputant sur la tradition, on en venait à légitimer toutes les expériences religieuses individuelles, à proclamer l'infaillibilité du sens intime. Au nom du libre examen, on affranchissait les intelligences du joug des mystères et on les acheminait au vulgaire déisme; on libérait les sensibilités du contrôle de l'autorité collective et on les livrait à toutes les excentricités du mysticisme indépendant. Et toutes ces déviations de la pensée des premiers Réformateurs continuaient à s'abriter sous l'étiquette chrétienne.

En France, en Allemagne, en Hollande, en Suède, en Suisse, en Angleterre, partout où s'est implanté le protestantisme, il évolue dans cette double direction : philosophisme et piétisme

sont les deux pôles magnétiques vers lesquels, en se développant, il s'oriente, d'une façon presque irrésistible. Plus que les autres centres de la Réforme, Genève, la « Ville-Église » de Calvin, avait, en se raidissant, longtemps résisté à ce mouvement qui, de proche en proche, l'eût amenée à se renier elle-même (1). Chez elle et hors de chez elle, elle veillait jalousement à ce que la pure et dure doctrine calvinienne de la prédestination et de la grâce ne subît aucune atteinte. Elle envoie en 1618 au synode de Dordrecht deux de ses ministres, Jean Diodati et Théodore Tronchin, et, par leur intermédiaire, elle obtient la condamnation de l'arminianisme. C'est Arminius encore qu'elle poursuit, en 1620, au synode d'Alais, par la voix de Turrettini, et en 1636, en condamnant un docte théologien de Saumur, le pasteur Moïse Amyraut. Mais, en dépit des condamnations et des formulaires, les idées suivaient leur cours souterrain, et Genève elle-même devait s'ouvrir à l'esprit nouveau. Ce fut là surtout, au début du XVIIIe siècle, l'œuvre de Jean-Alphonse Turrettini. Il avait beaucoup voyagé, s'était frotté à beaucoup d'esprits différents du sien et, à leur contact, s'était un peu dépouillé de l'intransigeance dogmatique dont on avait nourri sa jeunesse. Très sérieusement chrétien d'ailleurs, toujours prêt à déclamer contre le « papisme », contre « l'affreux tribunal de l'Inquisition », il rêvait d'une sorte d'union des Églises protestantes dont Genève eût été le centre commun. Tout cela l'avait amené à simplifier, à adoucir la théologie calvinienne, à repousser les « dogmes abstraits et stériles ». « La religion, disait-il, est moins une doctrine qu'une règle de vie. » « La tâche du théologien, disait-il encore, doit ressembler à celle du sculpteur, *qui retranche* et n'ajoute rien au bloc qu'on lui met entre les mains. » De retranchement en retranchement, il s'aventurait, à son insu, jusqu'au seuil du déisme.

Ces leçons avaient porté leurs fruits. De nouvelles générations de pasteurs se lèvent, qui feront bon accueil à la « religion naturelle », et fuyant prudemment « deux extrémités également dangereuses, la superstition et l'impiété », fulmineront

(1) Voyez Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle*, Paris, 1853; — Georges Goyau, *Une Ville-Église : Genève*, Perrin, 1919; — Pierre-Maurice Masson, *la Religion de J.-J. Rousseau*, Hachette, 1916; — Albert Monod, *De Pascal à Chateaubriand*, Alcan, 1915.

contre « l'intolérance », entreront en relations avec Voltaire, avec Rousseau, liront Bayle que, dès 1715, on a réimprimé à Genève, rêveront même de collaborer à l'*Encyclopédie*. C'est Jacob Vernet, le disciple et l'éditeur de Turrettini ; c'est Vernes, l'aimable arrangeur du catéchisme d'Osterwald ; c'est Moultou, le libéral ami de Rousseau. Croyants sans doute, ils le sont encore, ou ils croient l'être ; mais si Calvin avait pu revenir au monde, aurait-il reconnu le *credo* qu'il leur avait légué ?

Il ne l'aurait pas reconnu davantage dans les écrits de deux mystiques qui firent un certain nombre de recrues à Genève, et dont Jean-Jacques s'est souvent inspiré : Béat de Muralt et Marie Huber. Le premier est un ennemi personnel de la raison et de la science ; il ne se fie qu'à la conscience, « instinct divin », — c'est le titre d'un de ses livres, — et cet instinct le conduit à assimiler la religion naturelle au christianisme, qu'il définit, en propres termes, « un déisme tourné vers Jésus ». Dans un livre dont le titre est, à lui seul, tout un programme, — *Lettres sur la religion essentielle à l'homme, dégagée de ce qui n'en est que l'accessoire*, — Marie Huber, tout en proclamant sa foi au « divin Jésus », déclarait que « la voix de l'Évangile et celle de la nature ne sont qu'une seule et même voix », que « la religion naturelle et la religion révélée se réduisent à une seule et même religion », et elle réduisait elle-même « l'essence du christianisme », comme Harnack dira plus tard, à ces simples articles : « Un Dieu, une Providence, un autre monde. » Et voilà sans doute une religion bien simplifiée.

Une religion très simplifiée, en effet, qui, de plus en plus, tend à se confondre avec la religion dite « naturelle », et qui s'obstine à se dire chrétienne, tout en se maintenant dans un état d'hostilité violente à l'égard du « papisme » ; une religion qui, pour le fond des choses, ne diffère pas beaucoup du sec déisme voltairien, mais qui en diffère totalement pour le *ton*, ce qui est énorme, et qui, s'adressant moins à l'intelligence qu'à la sensibilité, à la raison qu'à la conscience, rendant à sa manière « Dieu sensible au cœur », peut aisément donner le change sur ses insuffisances et ses lacunes : voilà ce qu'aux environs de 1750, le protestantisme en général, et le protestantisme genevois en particulier, était déjà ou tendait à être : un parfait socinianisme, déclarait d'Alembert, renseigné et excité par Voltaire. Avait-il entièrement tort ?

II. — LES ORIGINES PERSONNELLES DE LA PENSÉE RELIGIEUSE DE ROUSSEAU

Nous ne subissons tous que les influences que nous sommes comme prédestinés à subir, et les idées n'agissent sur les âmes que dans la mesure où les âmes, par leur nature propre ou par la vie, sont inclinées à les accueillir.

Rousseau, lui, est par nature une âme religieuse. Deux siècles d'hérédité protestante lui ont mis au cœur le besoin de croire, de prier, d'adorer. Il tient cette disposition foncière de ses ancêtres, qui n'ont pas vécu en vain de si longues années dans la rude et mystique cité de Calvin ; son père lui-même, le léger et fantasque Isaac Rousseau, en dépit de ses incartades, était resté « chrétien dans l'intérieur ». Jean-Jacques est de ceux que la réalité visible et présente ne saurait satisfaire, qui se sentent entourés et baignés de mystère, qui, par delà les apparences sensibles, cherchent obscurément à atteindre une réalité plus profonde et impérissable. Rien n'est plus opposé à l'attitude de Voltaire, si prompt à « rejeter » ce qu'il ne peut « comprendre », à considérer comme « ridicule » tout ce qui dépasse sa courte intelligence, à railler, mépriser ou nier tout ce qui ne tombe pas sous les prises de ses sens ou de sa fragile raison. Voltaire est né incrédule ; Rousseau est né croyant.

Mais ce croyant, tout humble de cœur qu'il soit, n'est pas disposé, par hérédité ou par nature, à accepter en bloc et sans discussion une tradition religieuse qui, du dehors, voudrait s'imposer à lui. L'individualisme protestant agit en lui, à la façon d'un ferment : il discute, il critique, il choisit : de tout l'ensemble des dogmes il ne retiendra que ce qu'il jugera décidément conforme à sa « conscience » ou à sa nature morale. Peu porté à prendre les choses par leur côté abstrait, enclin à une sorte de paresse intellectuelle, ce n'est point par son aspect théologique que la religion le séduira. Homme de sensibilité et d'imagination, rêveur profondément épris de la nature, la religion sera surtout pour lui un beau poème sentimental. Et comme, malgré ses misères et ses souillures, un certain désir atavique de moralité subsistera toujours en lui, la religion lui donnera aussi l'illusion de s'élever, au moins par ses aspirations, à cet ordre supérieur dont la nostalgie ne cessera de le poursuivre

Il arrive souvent que la vie refoule et paralyse nos dispositions intimes. Celles de Jean-Jacques ont pu se donner assez libre cours. Son existence aventureuse lui a rarement fait sentir la nécessité d'une règle, et il a pu se développer sans contrainte, en dehors de cadres sociaux bien définis. Les expériences qu'il a faites, les milieux qu'il a successivement traversés, les influences qui se sont exercées sur lui, tout cela, au total, bien loin de les contrarier, allait dans le sens de ses propres tendances. Son éducation calviniste l'a initié à une religion sincère, sérieuse, à laquelle il adhérera pleinement, qui déposera, si l'on peut dire, dans son âme, un fond d'impressions, d'émotions et de convictions « qui ne l'ont jamais tout à fait abandonné », mais dont la rigidité et la sécheresse heurtaient aussi sa jeune sensibilité et son impatience de toute discipline. Converti au « papisme », auquel, pendant plus de quinze ans, il restera « sincèrement attaché », il ne s'est pas senti trop dépaysé dans cette « nouvelle religion » ; sa nature aimante et « sensible » semble y avoir trouvé les satisfactions qui lui manquaient jusqu'alors. Très cajolé par tous les prêtres qui fréquentent chez « maman », il perdra à leur contact quelques-uns des préjugés anticatholiques qu'il avait emportés de Genève. Dans l'aimable compagnie et à l'école de la quiétiste Mme de Warens, il s'habituera trop aisément à associer à la préoccupation religieuse des émotions plus profanes ; les plus sombres dogmes calvinistes, l'idée du péché originel, et même du péché tout court, celle de la damnation finiront par s'estomper dans cette conscience juvénile, pour faire place à l'idée plus « consolante » de la bonté de la nature, et à une interprétation beaucoup trop libre de la doctrine protestante suivant laquelle la foi seule justifie sans les œuvres. Et de tous ces éléments divers va se former un état d'esprit qui s'est assez bien traduit dans deux prières, composées vraisemblablement aux Charmettes, vers 1738 ou 1739, et que nous ne connaissons au complet que depuis vingt ans (1).

(1) Elles ont été publiées en 1905 dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau* (p. 224-229), par Théophile Dufour, l'érudit genevois, auquel nous devons, pour une très large part, la publication en cours de la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, achevée par M. Pierre-Paul Plan (Armand Colin, éditeur.) — Voyez aussi, pour tout ceci, le livre essentiel de P. Maurice Masson, *la Religion de J.-J. Rousseau* (Hachette, 1916.)

Mais, ô Dieu du ciel, s'écriait Rousseau dans l'une d'elles, si votre puissance est infinie, votre divine bonté ne l'est pas moins. O mon Père, *mon cœur se plaît* à méditer sur la grandeur de vos bienfaits; il y trouve mille sources intarissables de zèle et de bénédictions... Vous avez attaché des douceurs à mon sort sur cette terre, et *en exposant devant mes yeux le spectacle touchant et magnifique de ce vaste univers*, vous n'avez pas dédaigné d'en destiner une grande partie à ma commodité et à mes plaisirs. O sublime bienfaiteur, vos bienfaits sont infinis comme vous : *vous êtes le Roi de la nature*, mais vous êtes le Père des humains. Quels cœurs s'enflammeront assez pour vous témoigner un amour et une reconnaissance dignes de vos bontés?

A cet hymne de gratitude et d'amour, qui n'a rien de très spécifiquement catholique, ni même de chrétien, puisque le nom et la pensée même du Christ en sont absents, on ne saurait du moins refuser l'accent religieux. Ces élans un peu vagues, mais chaleureux, vers un Dieu infiniment bon sont, à n'en point douter, d'un vrai croyant. La foi qu'ils expriment manque de précision, mais non point de sincérité; elle est plus sentimentale qu'intellectuelle, et peut-être subirait-elle difficilement l'assaut d'une pensée adverse robuste et aguerrie ; mais on n'en peut contester ni la vivacité, ni même la profondeur.

Ces assauts des pensées adverses, Jean-Jacques les subira quand, en 1744, installé à Paris, il fréquentera les milieux d'hommes de lettres et se liera avec Helvétius, d'Holbach, Raynal et surtout Diderot. Celui-ci, dont il a fait son « Aristarque », lui prodiguera ses truculentes leçons de cynisme et de philosophie et exercera sur lui une profonde influence. Il l'a encouragé dans son culte de la nature, et il l'a promptement détaché non pas de toute préoccupation religieuse ou même chrétienne, mais en tout cas des habitudes et des croyances proprement catholiques. De sorte que peu à peu, par un curieux détour, Rousseau en revenait à un état d'esprit assez voisin de celui qui était le sien au moment de sa conversion au « papisme » : un protestantisme très libre et très adouci, indulgent à la nature humaine, dégagé de ses dogmes les plus âpres, voilà, semble-t-il, la forme religieuse qui eût été la plus conforme à ses aspirations d'alors.

Les choses en étaient là quand, au mois d'octobre 1749, sur la route de Vincennes, Rousseau eut la « révélation » qui devait décider de sa vie et de son œuvre. A son insu peut-être, par

ses deux premiers *Discours*, il rompait en visière avec le parti des « philosophes » : ses diatribes contre les lettres, les sciences et les arts, contre la civilisation elle-même n'étaient point du goût de ces raffinés, et il avait une façon de mêler à l'apologie de la « nature » celle de la religion qui devait leur paraître singulièrement suspecte. Entre temps, le « citoyen de Genève » s'était réconcilié avec sa patrie, avait abjuré son catholicisme entre les mains des pasteurs genevois et avait été admis à la communion. La *Lettre à d'Alembert*, qui est une défense de Genève et des Églises protestantes, vint consommer la rupture : Jean-Jacques est dès lors considéré par la secte encyclopédique comme un faux frère, comme un renégat, dont le nouveau « fanatisme » brûle sans pudeur tout ce qu'il avait naguère adoré. En fait, il est parfaitement exact que Rousseau, ayant enfin pris conscience de sa vraie pensée, est pour Voltaire et les Encyclopédistes un ennemi déclaré, qu'il s'oppose violemment à eux sur presque toutes les questions, en particulier sur la capitale question religieuse. Mais il n'est pas moins vrai qu'il a accueilli et fait siennes quelques-unes de leurs objections ; que, d'autre part, sa « religion » est fort loin d'être aussi orthodoxe qu'il semble parfois le croire, et qu'à Genève même elle sera bientôt très âprement discutée. La vérité est que son néo-protestantisme s'est très fortement inspiré des écrits ou des tendances de certains protestants d'avant-garde dont la foi avait évolué comme la sienne ; que tous les milieux qu'il a traversés et beaucoup des livres qu'il a lus ont laissé sur lui leur marque, le pasteur Lambercier comme Mme de Warens, Diderot comme Jacob Vernet, Fénelon comme Pascal, Abauzit (1) et Clarke comme Marie Huber. Très personnelle assurément, mais, dans son fond, assez peu originale, sa religion s'est peu à peu composée de tous les apports que ses réflexions, ses lectures et ses expériences de la vie lui ont successivement fournis.

III. — LES NÉGATIONS RELIGIEUSES DE ROUSSEAU

C'est dans l'*Émile*, on le sait, que Rousseau a exposé, sous une forme systématique, — aussi systématique tout au moins que le comportait sa nature d'esprit, — la conception religieuse

(1) Voyez Yves de la Brière, *le Professeur de théologie du « Vicaire savoyard » de Rousseau : Firmin Abauzit de Genève* (*Recherches de science religieuse*, oct. 1924).

à laquelle il avait finalement abouti. Quelque intérêt que présentent à cet égard des œuvres telles que la *Lettre à d'Alembert*, le *Contrat Social*, surtout *la Nouvelle Héloïse*, qui n'est guère qu'un roman apologétique, c'est par l'*Émile*, plus précisément encore, c'est par cette partie de l'*Émile* qui s'intitule *la Profession de foi du Vicaire savoyard*, que Rousseau a le plus agi sur la pensée et la sensibilité religieuses de ses contemporains, et, pour définir sa propre pensée, c'est surtout à la *Profession de foi* qu'il faut avoir recours.

Ce qu'il y a peut-être de plus net dans le *credo* de J.-J. Rousseau, ce sont ses négations. Ce mystique est bien de son siècle : à beaucoup d'égards, il est resté un rationaliste. Il raisonne, il discute, il argumente. Il n'a pas cessé d'être un fils de la raisonneuse Genève ; il n'a pas traversé en vain les milieux philosophiques, entendu formuler contre les « dogmes cruels » mille objections spécieuses qu'il a souvent accueillies et définitivement acceptées. En fidèle disciple de Calvin, il use largement de son droit de libre examen, et sur bien des points où Calvin, moins libéral pour autrui qu'il ne l'était pour soi-même, eût voulu imposer d'autorité ses propres solutions. Très déterminé, selon le précepte cartésien, à « ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'il ne la connût évidemment être telle », il passe au crible de sa raison toutes les idées que professent les croyants ou incroyants des diverses écoles et rejette assez durement celles qui lui paraissent insuffisamment fondées ou illusoires. Et ainsi, par ses négations, il s'oppose tout à la fois aux philosophes, aux protestants, du moins à la majorité des protestants de son temps, et aux catholiques.

C'est incontestablement des philosophes qu'il se sent le plus éloigné : il ne leur pardonnera pas d'avoir failli l'enrôler dans leur camp. « Je vivais alors, a-t-il écrit dans les *Rêveries*, avec des philosophes modernes qui ne ressemblaient guère aux anciens. Au lieu de lever mes doutes et de fixer mes irrésolutions, ils avaient ébranlé toutes les certitudes que je croyais avoir sur les points qu'il m'importait le plus de connaître. Car, ardents missionnaires d'athéisme et très impérieux dogmatiques, ils n'enduraient point sans colère que, sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux... Ils ne m'avaient point persuadé, mais ils m'avaient inquiété. Leurs arguments m'avaient ébranlé sans m'avoir convaincu. » Il ne

cessera de leur reprocher leur athéisme, ou tout au moins leur matérialisme, leur scepticisme, leur dogmatisme destructeur. Déiste comme lui, Voltaire ne trouvera pas beaucoup plus grâce devant lui : son ironie, sa sécheresse intellectuelle, son irréligion foncière sont choses que Rousseau ne peut souffrir : et le *Dictionnaire philosophique* n'aura pas de critique plus sévère que l'auteur de l'*Émile*.

Si la « raison » de Jean-Jacques n'est pas précisément celle de Voltaire et des Encyclopédistes, elle l'écarte aussi de bon nombre de ses coreligionnaires. Ceux-ci, nous l'avons déjà indiqué, étaient partagés en deux écoles. Les uns, les plus nombreux, les plus puissants aussi, notamment à Genève, s'efforçaient de conserver pieusement, dans son esprit et dans sa lettre, la doctrine des premiers Réformateurs : leur orthodoxie, plus étroite, plus ombrageuse et plus « intolérante » que celle de Rome, s'alarmait de toute tentative d'innovation ou d'indépendance : ils auraient fait monter Michel Servet au bûcher; ils ne firent pas brûler Rousseau ; mais ils brûlèrent son livre. Les autres s'étaient laissé entamer par l'esprit du siècle : de l'âpre, précise et rigide croyance des ancêtres ils n'avaient plus gardé qu'une foi un peu chancelante à un idéal assez vague : en fait, le socinianisme les guettait, et ils étaient plus qu'à demi conquis au déisme. Même ceux d'entre eux qui eussent été tentés de trouver que Jean-Jacques allait un peu loin se seraient assez vite entendus avec lui. Mais avec les premiers, l'entente n'était point possible. A ces dogmatiques intransigeants Rousseau reproche avec vivacité leur singulière inconséquence. Car il a très bien vu que la Réforme n'est rien qu'un catholicisme honteux, si elle n'est pas avant tout le triomphe de « l'esprit particulier ». Calvin a donné l'exemple : il a introduit dans la tradition religieuse le principe du libre examen, de l'interprétation individuelle. En vain aurait-il voulu arrêter après lui l'évolution qu'il avait lui-même commencée, confisquer à son profit les forces d'imitation, d'obéissance et de discipline qu'il avait laissées intactes, reconstituer au bénéfice de sa propre doctrine un nouveau dogmatisme. C'est être fidèle, sinon à sa volonté, du moins à son esprit, que de suivre son exemple et de continuer son œuvre. Il n'y a pas de dogme privilégié : tous sont justiciables de la raison individuelle et de la libre critique. Guerre à ceux qui n'admettent pas qu'il faut « tolérer toutes

les interprétations de la Bible, hors une, savoir celle qui ôte la liberté des interprétations ».

Et guerre donc au catholicisme, qui professe, selon la célèbre formule de Bossuet, que « l'hérétique est celui qui a une opinion ». Guerre d'abord au « dogme cruel de l'intolérance », à celui de l'enfer, à l'idée de damnation, au culte des saints, à toutes les « superstitions » que l'Église romaine impose ou encourage : le protestantisme a déjà fait justice de beaucoup d'entre elles ; il en reste d'autres à détruire. Mais il est surtout quelques points essentiels sur lesquels la raison de Jean-Jacques ne saurait accepter l'enseignement théologique. Pénétré comme il l'est de l'idée de la « bonté de la nature », il repousse énergiquement le « blasphème » du péché originel : cette « décourageante doctrine de nos durs théologiens » lui paraît attentatoire à la notion d'un « Dieu de miséricorde » ; et il est assez curieux que ce fils de la Réforme rejette aussi formellement le dogme qui a été comme la clef de voûte de la Réforme primitive (1). Sans nier d'une façon aussi absolue les prophéties, les miracles, la révélation, il y aperçoit tant de difficultés qu'il ne peut se résoudre à les admettre. Les miracles, selon lui, ne prouvent rien, que notre ignorance des secrets de la nature ; ils prouvent même le contraire de ce qu'on veut leur faire prouver : « Otez les miracles de l'Évangile, et toute la terre est aux pieds de Jésus-Christ. » Et quant à la révélation, il « voit tant de raisons solides pour et contre » elle, que, « ne sachant à quoi se déterminer », il consent bien à rester à son égard « dans un doute respectueux » ; il « rejette seulement l'obligation de la reconnaître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu ». Au

(1) Il n'en faudrait pas conclure que Rousseau est totalement détaché de la Réforme. L'idée de la bonté de la nature nous vient en droite ligne de la Renaissance, puisqu'elle est déjà dans Rabelais. En l'empruntant, non pas sans doute à Rabelais, mais à Diderot, Rousseau l'a interprétée à sa façon : sa conception de la « nature » n'est pas du tout celle de Diderot. En opposant d'ailleurs le dogme de la bonté de la nature au dogme du péché originel, il ne faisait que faire saillir une contradiction qui était déjà dans Calvin. Celui-ci a beau se dresser contre l'esprit de la Renaissance : il est de son temps, et, bon gré mal gré, il sacrifie lui aussi au naturalisme contemporain ; il est bien obligé, dans une certaine mesure, de réhabiliter la nature, la raison humaine pour s'affranchir de la tradition catholique. La secrète contradiction ne fera que s'accentuer après lui ; et l'originalité de Rousseau consiste précisément à l'avoir, tout à la fois, dénoncée et acceptée.

fond, cela revient à rejeter la révélation elle-même, et, avec la révélation, « l'autorité de l'Église », et tous les dogmes, obscurs ou contradictoires, qui forment comme la substance doctrinale du catholicisme. Rousseau ici se fait l'écho des objections et des critiques qu'il a trouvées dans les livres publiés, — et même dans les manuscrits, — des philosophes. Et l'on conçoit que Voltaire, en lisant certaines pages de la *Profession*, les ait vivement approuvées, et ait même pu écrire en marge de l'une d'elles : « Tout ce discours se trouve mot à mot dans le poème de la *Religion naturelle* et dans l'*Épître à Uranie* (1). » Le patriarche de l'incrédulité s'y était très exactement reconnu.

IV. — LE CREDO DU VICAIRE SAVOYARD

Mais, à côté de ces pages négatives, il en est d'autres d'une inspiration fort différente, et qui devaient irriter profondément Voltaire. Jean-Jacques ne détruit que pour reconstruire sur de plus solides fondements : ses doutes et ses négations sont dans sa pensée, un acheminement à la foi. « Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, écrit-il, il ne faut point troubler les âmes paisibles, ni alarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre et qui les inquiètent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, *on doit conserver le tronc aux dépens des branches;* les consciences agitées, incertaines, presque éteintes ont besoin d'être affermies et réveillées ; et pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottants, auxquels elles pensent tenir encore. »

Quelles sont donc ces « vérités éternelles », également éloignées des divers dogmatismes dont catholiques, protestants et philosophes se sont évertués à les obscurcir, et par quel moyen les atteindre? Jean-Jacques n'est point un métaphysicien, à la manière de Descartes, qui voit dans l'évidence intellectuelle le sûr critérium d'une explication totale de l'univers. Il n'ambitionne pas de tout comprendre ; il se résigne à ignorer beaucoup de choses, il n'aspire qu'à savoir comment vivre. Estimant que « l'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir »,

(1) Voyez, dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau* de 1905, les *Notes inédites de Voltaire sur la Profession de foi du Vicaire Savoyard*, publiées par M. Bernard Bouvier p. 272-284).

il veut « borner ses recherches aux seules connaissances nécessaires au repos, à l'espoir et à la consolation de sa vie ». Et il s'est résolu à « admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, *dans la sincérité de son cœur*, il ne pourrait refuser son consentement ; pour vraies toutes celles qui lui paraîtraient avoir une liaison nécessaire avec ces premières ; et de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter, ni les admettre, et sans se tourmenter à les éclaircir, quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique. » L'évidence dont parle ici Rousseau, et qui lui servira constamment de guide, ce n'est pas l'évidence purement rationnelle et intellectuelle d'un Descartes ; c'est surtout l'évidence du cœur, une sorte d'instinct intérieur composé d'un peu de raison et de beaucoup de sensibilité et qui entraîne son adhésion à certaines idées plutôt qu'à d'autres, en les lui représentant non pas comme métaphysiquement vraies, mais comme pratiquement bonnes, consolantes et utiles. Il ne fait certes pas fi de la raison, mais il la subordonne. Il dirait volontiers comme Pascal que « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ». « Ainsi, écrira-t-il, ma règle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même (1). »

A la lumière donc du « sentiment intérieur », Rousseau se découvre un être non seulement sensitif et passif, mais encore actif et intelligent. Considérant alors le monde extérieur, il ne trouve dans cet univers visible que matière, « matière éparse et morte ». Le mouvement auquel est soumise cette matière ne relève pas d'elle-même : c'est-à-dire qu'« une volonté meut l'univers et anime la nature ». Mais cette volonté agit selon certaines lois : donc elle est intelligente. « Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même ; cet être, enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. » Ce Dieu souverainement puissant et intelligent est aussi un Dieu bon : « je le vois, ou plutôt je le sens ; » mais sa nature m'échappe et je ne saurais le définir. Revenons donc à l'homme pour tâcher de le mieux connaître. Il est incontestablement « le Roi de la terre qu'il habite. » Mais l'homme est double : sa pensée l'élève au-dessus de la nature ; ses sens

(1) *Profession de foi*, éd. P.-M. Masson, p. 91 (*Émile*, éd. originale, t. III, p. 42). — Ce n'est pas la seule réminiscence de Pascal qu'on trouve dans la *Profession* ; et Voltaire, dans ses observations critiques, en relevait justement une autre.

l'attachent à la terre. Il peut, s'il le veut, suivre l'une ou céder aux autres. « L'homme est donc libre dans ses actions, et comme tel animé d'un substance immatérielle. » Qu'il ne se plaigne pas du désordre qu'il aperçoit dans le monde : il en est responsable. « Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. » Les injustices de cette vie ne doivent pas nous autoriser à accuser la divine Providence : elles seront réparées dans une autre. « Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. » Un Dieu Providence, une âme libre et immortelle : qu'avons-nous besoin d'en savoir davantage pour bien penser et pour bien vivre?

Pour bien vivre, disons-nous. En effet, nous n'avons qu'à écouter la « voix intérieure » pour voir se dessiner tous les principes essentiels d'une solide morale. « Tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les casuistes est la conscience, et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement... Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais *la conscienee ne trompe jamais*, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps. » A suivre cet « instinct divin », nous serons « infailliblement » bons, justes, vertueux, et nous pourrons mépriser les subtilités des philosophes qui s'acharnent à « vouloir établir la vertu par la religion seule » et qui n'y peuvent parvenir.

Telle est la religion très simplifiée dont Rousseau s'est fait le prophète. « Religion naturelle » qui a, croit-il, sur toutes les religions révélées, l'avantage de n'être fondée ni sur la révélation, ni sur le miracle, d'échapper à toutes les critiques historiques ou philosophiques que soulèvent nécessairement les autres conceptions religieuses, d'être accessible à tous et intelligible pour tous. Est-ce à dire qu'il faille rejeter comme définitivement périmées toutes les religions positives? Jean-Jacques se défendra d'aller jusqu'à cette extrémité, qu'eût gaiement acceptée Voltaire. Le christianisme en particulier lui arrachera de tendres aveux. Il déclarera que « la sainteté de l'Évangile parle à son cœur », que « la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ». Mais bien vite il se reprendra et, s'excusant de son « scepti-

cisme involontaire », il conclura : « Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux. *Je les crois toutes bonnes* quand on y sert Dieu convenablement : *le culte essentiel est celui du cœur.* » Et le Vicaire savoyard, — ce prêtre singulier qui reste prêtre et qui fait tous les gestes de son ministère sans croire à l'efficacité des rites et à la vérité des dogmes, — le Vicaire savoyard en viendra à donner à son disciple, — un jeune calviniste qui n'est autre que Rousseau lui-même, — des conseils empreints du libéralisme le plus détaché : « Retournez dans votre patrie, lui dira-t-il ; reprenez la religion de vos pères, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, et ne la quittez plus ; *elle est très simple et très sainte ;* je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, *et dont la raison se contente le mieux.* » Ces conseils, on le sait, ont été suivis à la lettre par Jean-Jacques : il est rentré à Genève ; il a déclaré qu'il resterait « jusqu'à son dernier soupir » « uni extérieurement à l'Église » réformée ; il a communié à Moutiers ; sourd à toutes les objections, il n'a pas cessé de se dire obstinément « chrétien ». La « sincérité de son cœur » et la voix de sa conscience lui ont été de sûres garanties de la réalité et de l'excellence de sa foi.

Le *Contrat social* nous livre un dernier aspect de la pensée religieuse de Rousseau. Le dernier chapitre du livre, intitulé *De la religion civile*, pose la question religieuse dans ses rapports avec la question politique ou sociale ; et cette question, Rousseau commence par la trancher selon l'esprit de son siècle : Voltaire, Diderot, Montesquieu lui-même, abondent en déclarations sur ce que l'on pourrait appeler la malfaisance sociale du christianisme. « Quel moyen, écrivait ce dernier, de contenir par les lois un homme qui croit être sûr que la plus grande peine que les magistrats lui pourront infliger ne finira dans un moment que pour commencer son bonheur ? » Et Rousseau : « Loin d'attacher les cœurs des citoyens à l'État, le christianisme les en détache, comme de toutes les choses terrestres : *je ne connais rien de plus contraire à l'esprit social.* » Mais

bientôt, par un de ces revirements dont il est coutumier, il insistera sur le fondement mystique de l'idée de l'État, et il montrera que « la religion essentielle », telle qu'il s'est efforcé de la définir, « doit entrer comme partie constitutive dans la composition du corps politique ». Il ira même plus loin encore. Se souvenant sans doute des rudes traditions de sa Genève natale, il reconnaîtra à l'État le droit de « punir de mort » l'athée relaps «, non comme impie, mais comme insociable »; et il n'admettra même pas que dans sa cité idéale, on vienne prêcher des religions étrangères : « tout apôtre, tout missionnaire, y sera puni du dernier supplice, non comme un apôtre, ou un missionnaire, mais comme un séditieux et un perturbateur de la société. » Et assurément, Rousseau s'empressera d'atténuer, d'adoucir la rigueur de pareils principes : mais l'essentiel est qu'il les ait formulés. Nul n'aura plus fait pour unir étroitement la religion à la politique : le doux Vicaire savoyard en vient à parler comme un inquisiteur ou un jacobin.

Voilà, certes, à ce qu'il semble, une philosophie religieuse un peu sommaire. Émile Faguet « faisait effort pour ne pas la traiter de puérile ». Du point de vue intellectuel, si le mot est dur, il n'est pas injuste. Contradictions, équivoques, affirmations sans preuves, sophismes, pétitions de principe, paralogismes, toutes les catégories d'erreurs que cataloguent les logiciens se sont donné rendez-vous dans cette fameuse *Profession de foi*, et l'on n'en finirait pas de les dénombrer. Cela dit, — et il faut le dire, — gardons-nous bien de nous en tenir là. La logique n'est pas ce qui mène les hommes, et elle n'est pas tout, en philosophie même. Si la *Profession* n'était qu'un recueil, amalgamé tant bien que mal, de simples réminiscences « philosophiques », catholiques et protestantes, — et un adversaire pourrait soutenir qu'elle est surtout cela, — elle n'aurait pas fait tant de bruit, ni exercé tant d'action. Or, c'est cette action qu'il s'agit d'expliquer.

Nul doute d'abord que le prestige de la forme n'y ait singulièrement contribué. Les hommes sont les hommes, et ils se laisseront éternellement prendre à la piperie des mots, à la puissance ensorcelante du verbe. Jean-Jacques leur apportait quelque chose dont ils étaient sevrés depuis un demi-siècle, et qui leur manquait, et dont, à leur insu peut-être, ils éprouvaient comme un obscur besoin et une secrète nostalgie : l'élo-

quence, une éloquence forte et grave, sobre, naïve et chaleureuse, et dont les défauts mêmes n'étaient point sans charme. Ils furent séduits, entraînés. Ils en avaient assez de l'esprit, même piquant, de l'ironie, même légère, surtout en des sujets qui touchent à nos intérêts suprêmes. Ils accueillirent avec joie, avec transport l'écrivain qui, dans un noble et émouvant langage, s'efforçait de réveiller leur conscience et de leur rendre le goût des choses éternelles.

A son accent ils se rendaient compte qu'ils avaient affaire en lui à une âme réellement religieuse. On peut faire toute sorte de réserves sur la religion de Rousseau, trouver qu'elle manque de consistance et de substance, de logique et de précision, qu'elle n'est tout au fond que religiosité vague et qu'idéalisme nuageux : on ne saurait nier qu'elle ne traduise l'état d'une âme chercheuse, inquiète et gémissante, que le mystère angoisse, que le problème de sa destinée obsède, et qui réclame à tous les échos de la vie une réponse aux seules questions essentielles. Or, il y avait plus d'un demi-siècle que le vrai sentiment religieux avait complètement disparu de la littérature laïque : on sut à Jean-Jacques un gré infini de l'y avoir réintégré. On le salua comme une sorte de directeur de conscience. Une foule d'âmes incertaines et troublées, que la prédication voltairienne et encyclopédique avait détachées des dogmes « cruels » sans pourtant les satisfaire, se reconnurent dans la sienne et s'abandonnèrent docilement aux suggestions qui leur venaient de cette prose nerveuse et vibrante.

Ces suggestions n'étaient pas toutes d'ordre sentimental, et beaucoup d'entre elles sont susceptibles d'être formulées en termes intellectuels. Rousseau, ne l'oublions pas, et de son propre aveu (1), était inhabile à manier les idées abstraites, à les développer, à les enchaîner surtout. Il faut souvent lui venir en aide, deviner ses intentions profondes, interpréter, compléter, traduire sa pensée balbutiante. Et c'est ce qu'ont fait avec raison ceux de ses contemporains qui l'ont considéré comme un penseur et, parfois, comme un prophète religieux. Au fond, que venait dire ou, si l'on préfère, que voulait dire Jean-Jacques? Ceci, très évidemment : que la raison pure, abstraite et raisonnante n'est pas tout l'homme, et qu'elle n'est

(1) Voyez là-dessus les textes peu connus et décisifs cités et commentés par P. Maurice Masson, *op. cit.*, t. II, p. 84-85.

même pas l'essentiel de l'homme; que, livrée à elle-même, elle fonctionne à faux et à vide, et qu'elle n'est, à tout prendre, qu'un principe de désunion, d'anarchie et de scepticisme; que le vrai fonds de l'homme est inconscience ou subconscience, instinct obscur, cœur ou sentiment; que voilà, pour lui, l'unique principe de conservation et d'union, de vie morale et matérielle, individuelle et collective; que, dans cet arrière-fond ténébreux de notre être plongent, par toutes leurs racines, les facultés supérieures qui distinguent radicalement l'homme de la bête, le sentiment de l'amour, entendu au sens le plus large et le plus élevé du mot, le sentiment de l'art et le sentiment religieux; que le sentiment religieux, en particulier, fondement de tous les autres, est indestructible, irréductible à l'analyse, profondément respectable, même dans ses déviations, — Rousseau a osé prendre la défense du « fanatisme », — et, au total, le plus sûr, et peut-être le seul appui du sentiment moral et de l'instinct social. Et tout cela, — qui est du Pascal et, déjà, du Kant, — l'amène à professer un ardent spiritualisme, à croire à l'existence d'un Dieu personnel, à rendre un sincère hommage aux religions positives et à s'incliner même, dans un geste d'adoration, devant la divine figure de Jésus. Cela, certes, n'est pas tout le christianisme; ce n'est peut-être pas l'essentiel du christianisme; c'est du christianisme cependant. En face de l'athéisme pratique auquel aboutissent les Encyclopédistes et Voltaire lui-même, Jean-Jacques a maintenu les droits du sentiment religieux; il est resté un croyant parmi les incroyants. « J'ai cru, écrivait-il un jour, dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant, je crois parce que j'ai toujours cru. » Dans sa *Lettre à Christophe de Beaumont*, il pourra, sans outrecuidance, se flatter d'être « un défenseur de la cause de Dieu ». Il pourra même revendiquer le titre de « chrétien ». Contre les assauts tumultueux du naturalisme et du paganisme renaissants qui menaçaient de tout envahir, il a défendu l'idée chrétienne; il a été, à sa manière, un apologiste.

V. — LA RELIGION DE ROUSSEAU ET LE MILIEU CONTEMPORAIN

Le malheur des esprits qui veulent tout concilier et qui suivent une *via media*, à l'écart des doctrines extrêmes, est de

ne satisfaire personne et de s'attirer des coups de tous les partis. Cette aventure ne pouvait manquer d'être celle de Rousseau.

Il n'avait pas ménagé les « philosophistes ». En réalité, c'est surtout contre eux, contre leurs théories « desséchantes » que la *Profession de foi* était dirigée. « Jacques, s'écriait Voltaire, pourquoi insultes-tu tes frères et toi-même? » Et pour venger ses « frères », Voltaire ne cessera de susciter sous main mille difficultés à Jean-Jacques, d'attiser contre lui toutes les rancunes, toutes les inimitiés confessionnelles, nationales ou personnelles que le malheureux écrivain a pu provoquer. Mais comme, d'autre part, il estime que la *Profession* contient, contre la religion chrétienne, un certain nombre de pages excellentes, il s'empressera de les découper et, sans se soucier de défigurer, en la mutilant, la vraie pensée de l'auteur, de les reproduire, en compagnie d'autres factums irréligieux, dans son *Recueil nécessaire*. Enfin, non content de piller, de compromettre et d'injurier secrètement celui qu'il appellera « un méchant fou », « un enragé », « un charlatan », « un chien de Diogène », il publiera contre lui son odieux pamphlet du *Sentiment des citoyens*. Diderot, lui, qui « n'en veut pas à tous les piédestaux », n'ira pas aussi loin que le patriarche dans son opposition à Rousseau. En lisant la *Profession de foi*, il reconnaîtra l'homme qu'il avait toujours connu « ballotté de l'athéisme au baptême des cloches »; il se réjouira même en apprenant qu'elle était approuvée à Genève : « Ce petit événement, de rien en lui-même, écrira-t-il, aurait fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes »; et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il lancera contre son ancien ami les violentes diatribes de son *Essai sur la vie de Sénèque*. Rousseau était mort : il payait une dernière fois le crime qu'il avait commis en « s'étant fait anti-philosophe ». « Cet homme est l'opprobre du parti », avait dit Damilaville. Le parti ne devait jamais lui pardonner de l'avoir abandonné.

Il semble qu'après toutes ses déclarations favorables au protestantisme, Rousseau aurait dû être mieux accueilli par ses coreligionnaires. Et de fait, un certain nombre d'entre eux, des ministres mêmes, commencèrent par lui savoir gré de dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas. Seulement, Genève avait à cœur de se laver de l'accusation de « socinianisme » que d'Alembert avait formulée contre elle; d'autre part, nombreux

encore étaient les protestants orthodoxes qu'effarouchait ce très libre christianisme intérieur si peu théologique, si hostile aux intermédiaires, et qui écarte si impatiemment tout ce qui sépare l'âme individuelle de son Dieu. Rousseau était en avance de plus d'un siècle sur la pensée protestante moyenne de son temps. Il se forma contre lui une conjuration de justes susceptibilités religieuses et patriotiques et d'innombrables lâchetés. L'*Émile* fut condamné à Genève, à Berne, à Neuchâtel, en Hollande. Des pasteurs qui avaient traité Rousseau avec amitié, Jacob Vernet, Vernes, se retournèrent contre lui. Des réfutations protestantes de la *Profession de foi* tombèrent sur lui dru comme grêle. Il avait trouvé un refuge à Motiers : le pasteur qui l'avait admis à la communion, M. de Montmollin, persécuté par ses collègues, se fit persécuteur à son tour, et ses paroissiens, excités par ses sermons, faillirent lapider Jean-Jacques. Celui-ci, indigné de tant de « cafardisme », après avoir abdiqué son titre de citoyen de Genève, s'était retranché lui-même de l'Église officielle à laquelle il avait cru appartenir; il s'enfuit vers le lac de Bienne, et chassé par le Sénat bernois de ce dernier asile, il quitta pour toujours l'ingrate patrie qui n'avait pas su le garder.

C'est en France, en terre catholique, qu'il finit par trouver le plus sûr abri de ses dernières années. Mais, comme il aurait pu s'y attendre, la France catholique de Louis XV avait commencé par traiter sans indulgence l'auteur de l'*Émile*. Sur le réquisitoire d'Omer Joly de Fleury, le Parlement avait condamné le livre à être brûlé de la main du bourreau, et avait décrété l'auteur de prise de corps. Un peu plus tard, l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, lançait contre lui un sévère mandement; les réfutations pleuvaient. Plus encore que pour le protestantisme, c'eût été pour le catholicisme se renier soi-même que d'accepter les thèses négatives et positives de la *Profession de foi :* une religion fondée sur la révélation et sur le miracle, et dont les dogmes ont été nettement définis par une longue tradition théologique, ne pouvait s'accommoder d'une doctrine qui réduit la croyance à un simple état d'âme individuel, et qui tend à la dissoudre en une vague religiosité sans objet bien précis et sans garantie historique; en un mot, le catholicisme n'était pas d'humeur à se transformer en protestantisme libéral. Qu'il ait persécuté et excommunié Jean-

Jacques, il fallait être un peu naïf pour s'en montrer bien surpris.

Ainsi donc celui-ci avait fait ce miracle, sinon de réconcilier, du moins d'unir contre lui philosophes et chrétiens de toutes les Églises. En apparence, il avait échoué dans sa tentative pour constituer une religion qui se tînt à égale distance de la philosophie rationaliste et de l'orthodoxie catholique. En fait, — et l'avenir allait le prouver d'une manière éclatante, — le Vicaire savoyard était fort loin d'avoir prêché dans le désert. On s'arrachait les exemplaires de son livre, et une dizaine d'éditions ou de contrefaçons publiées en quelques mois n'en avaient pas épuisé le succès. « A Lyon, les églises s'emplissaient pour aller entendre un prédicateur qui empruntait son texte à l'*Émile* (1). » Dans tous les milieux et dans tous les camps on rencontrait des âmes que la « philosophie » avait détachées des théologies traditionnelles, mais qui, soit par un reste d'atavisme chrétien, soit par noblesse native ou inquiétude intime, ne pouvaient prendre leur parti des sarcasmes voltairiens ou des grossièretés holbachiques, et aspiraient à une sorte de christianisme honoraire et tout platonique, à une demi-foi intérieure faite de regrets respectueux à l'égard du passé, de vagues élans vers un avenir ou un Dieu inconnu, de sérieux besoins moraux et de sourdes exigences esthétiques ou sentimentales. A ces âmes-là Jean-Jacques venait parler le langage qu'elles attendaient et qu'elles étaient préparées à comprendre. Elles en avaient assez de la raison sèche et abstraite, des syllogismes philosophiques ou théologiques; elles n'étaient plus sensibles qu'aux raisons du cœur. Rousseau flattait cette passion nouvelle. On crut qu'il apportait une révélation. Certaines de ses attitudes, les persécutions dont il fut l'objet, les réelles souffrances de sa vie, sa fin mystérieuse, tout cela contribua à faire de lui un personnage à demi légendaire; on le considéra comme un saint, et, peu s'en faut, comme un « nouveau dieu »; quelques-uns de ses admirateurs allaient jusqu'à le comparer à Jésus-Christ, et, quand il fut mort, on se rendait en pèlerinage à son tombeau. Un certain abbé Brizard nous a laissé le récit de son pieux voyage à Ermenonville : c'est un monument de dévotion candide et un peu puérile. Quand la Révolution éclata,

(1) Costa de Beauregard, *Un homme d'autrefois*, p. 25.

le culte de Rousseau était en voie de devenir une des religions de la France.

Cette religion nouvelle surprenait et scandalisait les philosophes. Diderot se demandait « par quel prodige » Jean-Jacques avait pu conserver, « après sa mort, tant de zélés partisans dans les classes de citoyens le plus opposés d'intérêts, de sentiments et de caractère. » Mais lui-même, Diderot, aurait-il écrit, dans son *Salon* de 1765, sa page célèbre, et qui fait songer à Chateaubriand, sur la procession de la Fête-Dieu, s'il n'avait pas lu l'*Héloïse* et la *Profession de foi?* Il n'est pas jusqu'à Voltaire qui n'ait, à son insu sans doute, subi l'influence de son rival : les pages les plus religieuses de son œuvre, son *Catéchisme du curé*, l'article *Religion* du *Dictionnaire philosophique* sont postérieures à l'*Émile* et s'en inspirent. D'autres philosophes, Marmontel, dans son *Bélisaire*, Delisle de Sales, dans sa *Philosophie de la nature*, sont également tributaires de Rousseau. Et celui-ci, qui a ainsi réussi à s'imposer à ses pires adversaires, a fait aussi, comme il était naturel, d'abondantes recrues dans les rangs des protestants, et même des catholiques. Les lettres qu'on lui écrivait de tous côtés et qu'on nous a conservées, sont, à cet égard, très significatives. Elles sont généralement débordantes d'enthousiasme pour l'écrivain qui a si bien su trouver le chemin du cœur. On s'adresse à lui comme à un prêtre ou à un directeur de conscience, comme, en d'autres temps, on devait s'adresser à saint François de Sales ou à Fénelon : on lui demande conseil, on lui expose ses doutes ou ses scrupules, on le remercie du réconfort moral que ses écrits ont procuré, on se félicite d'avoir, grâce à lui, retrouvé la foi qu'on avait perdue. Fort de ces témoignages de sympathie et de confiance, Jean-Jacques pouvait braver les persécutions ou les attaques dont il était l'objet, il pouvait se croire naïvement tout à la fois l'apôtre et le martyr d'une religion dont il avait retrouvé les titres et dont il avait restauré le culte.

VI. — LA LIGNÉE PROTESTANTE DE ROUSSEAU

Dans la protestante Allemagne on était particulièrement bien préparé à accueillir ce « message ». Leibniz et Wolff avaient su concilier dans leur philosophie la raison et la foi. Mais après eux, Reimarus et Mendelssohn, rompant cette union,

avaient constitué un rationalisme un peu sec et étroit, beaucoup plus respectueux d'ailleurs que ne l'était le rationalisme français à l'égard des choses religieuses : le déisme, la religion naturelle formaient l'un des principaux articles de cette « philosophie des lumières ». Élargissant cette conception, en grande partie sous l'influence de Rousseau, dont ils sont nourris, Lessing et Herder rêvèrent d'un christianisme éternel, teinté de panthéisme, et qui légitime toutes les formes de l'idée religieuse, en les considérant comme autant d'aspects ou de stades successifs d'une même pensée en perpétuel progrès. En face de ce courant rationaliste, un courant piétiste ou mystique s'était formé et développé qui, philosophiquement, est représenté par Jacobi, nourri de Rousseau lui aussi, et, comme lui, très déterminé à donner à la sensibilité le pas sur l'intelligence.

Kant est venu synthétiser ces deux tendances : il est piétiste et rationaliste tout ensemble, et ces deux aspects de sa pensée ont trouvé dans Rousseau un stimulant et un encouragement. La distinction entre la raison pure et la raison pratique, c'est le fond même de la philosophie de Rousseau. Kant était un lecteur et un admirateur fanatique de Jean-Jacques, dont le portrait était l'unique ornement de son cabinet de travail. Pour lire l'*Émile*, il en oubliait sa promenade quotidienne; il en citait d'abondants passages dans ses cours. « Je dois lire et relire Rousseau, écrivait-il, jusqu'à ce que la beauté de l'expression ne me trouble plus. » Et non seulement il s'est inspiré de lui dans sa philosophie générale et dans sa morale, mais encore dans sa philosophie religieuse. Rousseau se serait reconnu dans le livre de Kant sur *la Religion dans les limites de la raison pure*, où le philosophe revendique pour la raison le droit d'interpréter les dogmes chrétiens et les Livres saints, et, plus encore peut-être, dans un article de 1794, intitulé *la Fin de tout :* Kant y blâme très vivement ce qui se fait alors en France pour supprimer la religion traditionnelle, et il y définit l'essence du christianisme d'une façon qui, tout à la fois, rappelle Jean-Jacques et annonce Chateaubriand. Rousseau est, sans contredit, l'une des sources essentielles de la pensée de Kant.

Et c'est bien aussi son influence que l'on retrouve à travers tous les systèmes de théologie protestante qui, au cours du XIXe siècle, se sont succédé en Allemagne. De Schleiermacher à Strauss et de Strauss à Baur, de Baur à Ritschl et de Ritschl à

Harnack, en même temps que le *credo* du croyant devenait de plus en plus mince et de plus en plus imprécis, l'état d'âme de ce même croyant prenait de plus en plus d'importance; la religion se réduisait à n'être qu'une religiosité aussi ardente que vague, une foi à un idéal dont la réalité apparaissait de plus en plus hypothétique ; et la notion d'Église de plus en plus s'estompait dans un lointain vaporeux, discrètement propice à tous les compromis et à toutes les équivoques. Ainsi s'élaborait peu à peu ce qu'on a, depuis, appelé le protestantisme libéral, et dont la formule pourrait être : un minimum de dogme dans un maximum de foi. Rousseau eût accepté cette formule : il a été, sinon le premier, du moins l'un des premiers et des plus éloquents apôtres du protestantisme libéral.

« *De l'utilité de la Religion,* — écrivait-il dans l'un de ses *Dialogues :* — titre d'un beau livre à faire, et bien nécessaire! mais ce titre ne peut être dignement rempli ni par un homme d'Église, ni par un auteur de profession. Il faudrait un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours et qu'il n'en renaîtra de longtemps. » Et l'un des éditeurs de Rousseau, Petitain, ajoutait : « Ce vœu de Rousseau n'est-il pas maintenant rempli par le *Cours de morale religieuse,* le dernier des ouvrages de Necker, celui dont on a le moins parlé, et peut-être le meilleur de tous? » A l'époque où paraissait le *Cours de morale religieuse* (1800), un autre écrivain, l'auteur du futur *Génie du christianisme,* était en train de réaliser le vœu de Rousseau. Quant à Necker, il n'en était pas à son coup d'essai. On connaît le personnage, sa vanité, sa naïveté, sa médiocrité, et l'espèce d'adoration, — le mot n'est pas trop fort, — que sa femme et sa fille ont professée pour lui. En 1788, entre deux ministères, il avait publié un livre sur *l'Importance des opinions religieuses,* dont l'utilitarisme un peu grossier devait justement exciter la verve acérée de Rivarol. L'auteur y célébrait l'utilité sociale de la religion, en un style assez platement solennel, et d'ailleurs bien vague: il parlait moins de Dieu que de « l'Être suprême »; il ne disait pas Jésus, mais « le législateur des chrétiens »; enfin, de loin en loin, apparaissait comme remède unique la panacée protestante. Douze ans plus tard, dans son *Cours de morale religieuse,* il faisait un pas de plus: dans une suite de sermons un peu déclamatoires, mais d'un accent parfois assez

ému, il s'efforçait d'établir qu'on ne saurait fonder que sur la religion une morale véritable. Nous ne sommes pas forcés d'éprouver pour cet ouvrage l'admiration hyperbolique qu'affichait Mme de Staël : ne le plaçait-elle pas tout à côté de la Bible dans l'ordre de ses préférences spirituelles? Bien plutôt nous serions de l'avis de Joubert qui avouait qu' « il y a dans ce gros livre du ridicule », mais qui ajoutait : « Tant pis pour ceux qui ne sauront pas y trouver de l'utilité, et se borneront à en rire... Dieu veuille qu'il reprenne sa matière et qu'il la repétrisse! Il en ferait un bel ouvrage, et qui serait bien nécessaire »! Encore une fois, ce bel ouvrage, Necker allait laisser à un autre écrivain, de plus haute portée et de plus grand style, le soin de l'écrire ; mais il est assez curieux d'observer qu'un héritier et un compatriote de Rousseau l'a esquissé à sa manière.

VII. — L'APOLOGÉTIQUE ORTHODOXE

Necker n'était d'ailleurs pas le seul, et au sein même de l'orthodoxie catholique, il allait trouver plus d'un émule. Controversistes, prédicateurs et apologistes avaient commencé par critiquer assez vivement les conceptions religieuses de Jean-Jacques. Attachés à la théologie traditionnelle, nourris de philosophie scolastique, très intellectualistes pour la plupart, et très épris d'une logique toute latine, ils ne pouvaient qu'être sévères à ce sentimentalisme d'origine protestante et même germanique, — Rousseau n'aurait pas eu tant de succès en Allemagne, s'il n'avait pas eu lui-même une âme à demi germanique, — à cette façon d'unir et d'identifier les contradictoires. Le mandement de Christophe de Beaumont, un livre de Bergier, *le Déisme réfuté par lui-même, ou examen des principes d'incrédulité répandus dans les divers ouvrages de M. Rousseau en forme de lettres*, un autre de Dom Deforis, le futur éditeur des sermons de Bossuet, *la Divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de Jean-Jacques Rousseau*, sont parmi les meilleures de ces réfutations conçues suivant l'esprit de l'école : il s'y rencontre de fort justes observations. Si Jean-Jacques ne s'était pas senti touché par le mandement de l'archevêque de Paris, il ne se serait pas cru tenu d'y répondre.

Mais si rudes que soient les réfutations catholiques, elles

trahissent assez souvent une réelle sympathie au moins pour l'homme dont elles condamnent la doctrine. « Quand je vous dirai, écrivait Seguier à Rousseau de Saint-Brisson, que l'archevêque de Paris a été très fâché, même avant votre *Lettre*, des horribles épithètes que l'on vous avait données dans son mandement! » Dans une *Instruction pastorale*, le propre frère de Lefranc de Pompignan, l'évêque du Puy, avait eu déjà pour Jean-Jacques des ménagements dont celui-ci lui sut quelque gré. Un peu plus tard, il lui sera plus indulgent encore, et il découvrira dans ses livres des « maximes » toutes « voisines du christianisme ». Pour ne rien dire enfin de beaucoup d'autres témoignages ecclésiastiques, c'est un futur pape, le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, qui, dans une homélie du jour de Noël 1797, n'hésitera pas à féliciter « l'éloquent écrivain » de la *Profession* d'avoir si bien parlé de la sainteté de l'Évangile. C'est que tous ces prêtres, en dépit de profondes divergences, sentent bien qu'ils ont dans Rousseau un allié ; ils lui sont reconnaissants de sa franchise, de son courage, de ses attaques contre les « philosophistes », de la gravité de sa pensée, de son respect pour la religion et pour Jésus-Christ ; ils se rendent compte qu'il est, à tout prendre, beaucoup moins loin d'eux que Voltaire, que ses fautes et son incroyance même ne sont pas sans excuse, et qu'une âme sincèrement et naïvement religieuse se révèle même dans ses écrits les plus discutables. Et ils l'enrôlent, comme fera l'un d'eux, parmi les « apologistes involontaires », et ils découpent dans ses ouvrages un recueil de *Pensées* qui remplira quelque temps l'office d'un véritable manuel de piété. Il est certain que la prose de Voltaire se serait plus malaisément prêtée à semblable « utilisation ».

De la sympathie à l'imitation il n'y a qu'un pas. Les prédicateurs et apologistes de la fin du XVIIIe siècle ont souvent imité Jean-Jacques, parfois en le citant, d'autres fois en le démarquant et en le plagiant même avec une certaine indiscrétion : ses arguments favoris, ses thèmes de développement, ses formules mêmes et ses mouvements d'éloquence ou de dialectique se retrouvent fréquemment dans leur bouche ou sous leur plume. Le mot célèbre : « Conscience, conscience, instinct divin », la phrase sur la beauté de l'Évangile, le parallèle entre la mort de Socrate et celle de Jésus, le couplet sur le fanatisme opposé au philosophisme, ont défrayé de nombreux sermons et de fort

édifiants traités. L'auteur d'un roman apologétique par lettres, *le Comte de Valmont ou les égarements de la raison*, l'abbé Gérard, a dû à Rousseau, qu'il a copieusement pillé, mais auquel il a rendu largement hommage, avec l'idée de son livre, une bonne part de son succès : son roman a eu onze éditions en trente ans, et la réputation de l'auteur s'est transmise jusqu'à Renan. Un autre, l'abbé Boulogne, — qui, plus tard, devenu Mgr de Boulogne, déclamera avec virulence contre Jean-Jacques, — commencera par se le « convertir en sang et en nourriture », et il est tel sermon de lui *sur l'Incrédulité* qui n'est guère qu'une paraphrase trop littérale de certaines pages de la *Profession de foi*. Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Ce qui est plus significatif encore que des imitations plus ou moins indiscrètes, c'est l'inspiration générale qui se manifeste dans la plupart des Apologies qui ont suivi la publication de l'*Émile*. Visiblement, leurs auteurs ont essayé de s'assimiler tout ce qui, dans la pensée religieuse de Rousseau, leur a paru conciliable avec l'orthodoxie. Et d'abord, ils s'accordent avec lui pour donner à la sensibilité le pas sur l'intelligence. La raison abstraite est, à leurs yeux, une arme à deux tranchants : incapable de rien édifier, précisément parce qu'elle permet de soutenir également bien les thèses les plus contradictoires, elle est toute-puissante pour détruire ; elle est proprement une école d'anarchie et de scepticisme, et donc d'immoralité. Ce n'est pas à elle qu'il faut s'adresser pour découvrir les véritables fondements de l'ordre social, moral et religieux : c'est à cet instinct vital que tout homme porte en soi et qui plonge au plus profond de notre être physique et moral ; c'est au sentiment, c'est au cœur, au cœur, principe de vie organique et de vie supérieure, au cœur qui a ses raisons que la raison ne connaît pas. Qu'importe qu'il n'ait pas une conscience claire et distincte de sa nature et de ses démarches? La vie est faite, non pas pour être pensée, mais pour être vécue. « On ne disputait autrefois, observe Rivarol, que de la *vérité* de la religion ; on ne dispute aujourd'hui que de son *utilité*. » Et c'est peut-être vrai ; mais, comme disait déjà Pilate, « qu'est-ce que la vérité ? » Surtout en matière morale, qu'est-ce qu'une vérité abstraite, qui ne serait point pratiquement *utile?* La religion est utile; elle est sainte ; elle est bonne ; elle répond à l'appel du cœur ; elle rend l'homme

heureux. Que demandons-nous de plus? Et ainsi, tout ce que Maurice Masson a si heureusement appelé le *pragmatisme* de Jean-Jacques devenait l'un des articles essentiels de la nouvelle apologétique.

Sans cesser de s'inspirer de Jean-Jacques, les nouveaux apologistes, dans la voie qu'il avait ouverte, ou retrouvée, allaient s'avancer plus loin que lui. Rousseau, çà et là, avait entrevu, pressenti, plutôt que nettement formulé, les rapports du sentiment esthétique et du sentiment religieux. Dans une note du plus ancien manuscrit de la *Profession de foi*, il avait manifesté l'intention de « parler de la *beauté* de l'Évangile »; mais, soit qu'il fût insuffisamment artiste, soit qu'il fût comme paralysé par un reste de puritanisme iconoclaste, il n'avait guère développé cette curieuse indication. Après lui, on célébrera à l'envi la « poésie » de l'Ancien et du Nouveau Testament; on vantera le « charme », les « attraits » de la religion; on s'avisera qu'elle est une source de « beauté ». En 1764, un certain P. Fidèle publie, sous l'anonyme, en trois volumes, un livre dont le titre, *le Chrétien par le sentiment*, est, à lui seul, tout un programme : il y cite « M. Pascal », et il intitule toute une partie de son ouvrage : *la Religion chrétienne sensible au cœur*. Là il passe en revue tous les « attraits » du christianisme, et il consacre deux « sections » à décrire « l'attrait de la religion chrétienne dans l'éclat de ses beautés ». Quoiqu'il se vante, quand il nous déclare que ses démonstrations « sont l'expression de l'aimable raison », que « le style et l'harmonie de la composition offrent presque toujours la douceur et la véhémence du pathétique », il rencontre, en cours de route, d'assez curieuses formules : il veut nous faire « contempler dans les plus doux transports les beautés de la Religion si vivement dépeintes dans l'ineffable grandeur de ses mystères »; il affirme que « la Religion chrétienne est le plus beau spectacle de l'univers »; il s'écrie : « Ou les attraits de la Religion chrétienne doivent toucher votre âme, ou vous êtes la plus stupide et la plus indigne des créatures »; car « tout est attrait dans la Religion chrétienne pour un cœur capable de la sentir. »

D'autres prêtres contemporains, l'abbé Pey, l'abbé Fauchet, l'abbé Lamourette (1), développent les mêmes idées et, non

(1) Fauchet et Lamourette deviendront, sous la Révolution, évêques constitutionnels et mourront sur l'échafaud.

sans une réelle virtuosité littéraire, évoquent quelques-unes des plus touchantes scènes des Écritures. « Ce ne sont pas seulement *les littérateurs religieux* qui y reconnaissent *des beautés* et un fond de choses et de substance qui ne se trouve nulle part, écrit Lamourette. Mais *tout poète* qui se plaît à faire reposer son imagination sur de grands événements et de magnifiques tableaux... admire et recueille avec ardeur les trésors qui sont cachés dans ce livre étonnant. » Et Fauchet : « Il n'y a que la religion qui puisse former les intelligences extraordinaires, *élever le génie au-dessus de lui-même* et le faire s'élancer hors des limites prescrites à tout ce qui est humain... *Elle imprime à tous les talents*, aussi bien qu'à toutes les vertus, le sceau du surnaturel et du divin, et *produit les grands hommes comme elle fait les grands saints.* » Enfin, dans une *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, Mgr de la Luzerne, l'évêque de Langres, disait à son tour : « Pour vous éloigner plus sûrement de la religion, on s'efforce de vous la rendre odieuse ; on vous peint sa doctrine absurde, sa morale outrée, son culte minutieux. Notre but est moins de vous faire voir *combien la religion est vraie que de vous faire sentir combien elle est aimable. Nous ne donnerons ici d'autre preuve de sa vérité que sa beauté.* »

Chateaubriand ne dira pas autre chose (1). Tous ces textes sont antérieurs à la Révolution. Idée maîtresse, thèmes et motifs essentiels, grâce à Rousseau, le *Génie du christianisme* est fait, et s'il s'était trouvé dès lors un homme de génie pour l'écrire, le livre aurait pu voir le jour vingt ans plus tôt. Il s'en est fallu de peu que l'honneur n'en échût à Bernardin de Saint-Pierre.

VIII. — LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

« Un sot, mais le plus intéressant des sots », disait Brunetière de Bernardin ; et la formule, dans sa dureté, ne laisse pas

(1) « On l'avait séduit (le monde) en lui disant que le christianisme était un culte né au sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté... On devait montrer que rien n'est plus divin que sa morale, rien de plus aimable et de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte : on devait dire qu'elle favorise le génie... Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau ? » (*Génie du christianisme*, édition originale, t. I, p. 9-11). — Ce curieux rapprochement a déjà été fait par Albert Monod, *op. cit.*, p. 481-485.

d'être assez juste. Il y a des naïvetés dans Rousseau; les naïvetés de Bernardin s'appellent, de leur vrai nom, niaiseries. Certaines de ces niaiseries sont devenues célèbres et suffiraient à ensevelir une réputation d'écrivain dans un ridicule éternel. Joignez à ce fond de sottise un caractère assez déplaisant : homme à projets et à bonnes fortunes, coureur de dots, quémandeur insatiable, égoïste endurci, quinteux avec cela, bref, le contraire exactement de son style doucereux et tendre, tel était l'auteur de *Paul et Virginie*. Ce qui peut servir d'explication et d'excuse à ses bizarreries et à ses sautes d'humeur, c'est qu'il y avait certainement en lui un grain de folie, — il souffrit toute sa vie de troubles nerveux. Par ce trait, il s'apparente à Rousseau, comme aussi par son imagination romanesque et aventureuse, son goût de la vie vagabonde, son amour de la nature, sa passion de l'irréel. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre et pour s'aimer.

Quand l'*Émile* parut, Bernardin de Saint-Pierre avait vingt-cinq ans. Les sentiments de profonde piété que lui avait inculqués sa mère s'étaient, à ce qu'il semble, au souffle du siècle, singulièrement attiédis. Mais il devait toujours lui en rester quelque chose, un grand fond de religiosité et une croyance inaltérable à la Providence. Rousseau s'était fait « le défenseur de la cause de Dieu »; Bernardin se fera l'avocat perpétuel de la Providence qu'il compromettra d'ailleurs en d'étranges aventures intellectuelles. Il disait de lui-même : « Ma réputation n'est qu'une petite flamme agitée par tous les vents; si elle attire quelques regards de mes contemporains, si elle éclaire les infortunés, c'est que je l'ai allumée au pied de l'image sainte de la Providence. » Et assurément, il est en cela encore un disciple de Rousseau, dont la *Lettre sur la Providence* lui avait frayé la voie. Mais peut-être se rattache-t-il plus directement encore à Fénelon, « le divin modèle » pour lequel, ainsi que Rousseau du reste, il professait une admiration sans bornes. C'est la lecture du *Télémaque* qui lui inspira son premier ouvrage, cette *Arcadie* qu'il n'a pas achevée. Et, au dire de son biographe, Aimé-Martin, c'est encore de Fénelon qu'il s'inspirait quand, « réunissant les débris de son poème pour en composer les *Études de la nature* », son chef-d'œuvre, il se proposait de reprendre et de développer le *Traité de l'existence de Dieu*. Ainsi donc, les *Études de la nature* ne seraient, à

proprement parler, qu'une « apologie du christianisme ».

Il y a quelque vérité dans cette interprétation. Mais l'intention apologétique n'est pas aussi nettement marquée dans les *Études de la nature* qu'Aimé-Martin voudrait nous le faire croire, et si, en les composant, Bernardin a voulu rivaliser avec Fénelon, il a non moins sûrement voulu se mesurer avec Buffon, et refaire à sa manière l'*Histoire naturelle*. « Je formai, dit-il, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, et *de plusieurs modernes célèbres*. » Et ce sont les premiers mots des *Études*. Le malheur est que ce délicieux écrivain, ce poète ait voulu jouer au savant et que, sous prétexte de mettre dans tout leur jour les « harmonies de la nature », il ait nié ou ignoré ou escamoté les résultats les plus positifs de la science contemporaine, et qu'il ait, pour expliquer certains phénomènes, imaginé et soutenu sérieusement les plus bouffonnes théories scientifiques. Les adversaires de la Providence, les négateurs des causes finales avaient beau jeu à railler ce puéril avocat d'une grande cause qui connaît tous les secrets de Dieu et qui tranche les questions les plus obscures avec des arguments de vaudevilliste. Peut-être le charme du style n'aurait-il pas suffi à sauver rapidement de l'oubli les *Études de la nature*, si, à partir de 1788, l'ouvrage ne s'était enrichi d'un petit roman immortel, la touchante idylle de *Paul et Virginie*.

Il s'en faut, cependant, que tout soit également méprisable dans la « philosophie » des *Études de la nature*, et le succès qu'elles ont tout d'abord obtenu n'était pas, même pour le fond des choses, totalement injustifié. Certes, les absurdités, les raisonnements boiteux y pullulent; les observations justes et neuves y sont gâtées par l'abus d'un sentimentalisme, ou plutôt d'une sensiblerie fort désobligeante. Mais, cela dit, le livre n'en reste pas moins, dans ses meilleures pages, une protestation assez persuasive et, par endroits même, assez forte contre les excès du rationalisme ambiant et contre le matérialisme à la mode.

Comme Rousseau, Bernardin, meurtri par cette société sèchement positive et railleuse qui n'a pas su le comprendre et l'accueillir, se retourne vers la nature, l'éternelle consolatrice des âmes endolories, vers l'instinct qui ne trompe pas, vers les

« puissances invincibles du désir et du rêve », en un mot, vers les facultés d'intuition et de sentiment. Au célèbre axiome de Descartes : « Je pense, donc je suis » il en substitue un autre, « qui lui paraît plus simple et plus général » : « Je sens, donc j'existe. » Il a pour mobile, déclare-t-il, une faculté inconnue de l'âme, que j'appelle le *sentiment*, auquel la pensée elle-même se rapporte ; *car l'évidence* à laquelle nous cherchons à ramener toutes les opérations de notre raison, *n'est elle-même qu'un simple sentiment.* » Voilà une observation qui va loin ; et comme s'il prévoyait le développement qu'allaient prendre, plus tard, les modernes philosophies de l'intuition, Bernardin ajoute, modestement : « Quoique je n'aie à offrir dans cette recherche que des vues vagues et indéterminées, j'espère que des hommes plus éclairés que moi les fixeront, et les porteront un jour plus loin. » « Faculté plus noble, plus constante et plus étendue » que la raison, « instinct sublime qui est en nous l'expression des lois naturelles », le sentiment est notre plus sûr moyen d'atteindre à la vérité et au bonheur. Il nous rèvèle notre existence, notre âme immortelle, Dieu, la Providence, une Providence qui ne se lasse pas de nous prodiguer ses bienfaits.

Jusqu'ici, ce n'est guère que du Rousseau, développé et, parfois, délayé dans une langue plus pittoresque. Mais Bernardin ne va pas s'en tenir, comme Rousseau, au point de vue déiste, même avec de vagues aspirations à un christianisme très simplifié. La religion naturelle ne lui suffit pas. « L'homme n'est point homme, dira-t-il très fortement, parce qu'il est animal raisonnable, mais parce qu'il est animal religieux. » Et il découvre un élément religieux dans toutes les démarches essentielles de la nature humaine, dans l'amour, dans l'art. « C'est le sentiment de la Divinité, écrit-il, qui conduisit l'amour aux autels, et qui lui inspira les premiers serments... Quand il se montra dans les arts et dans les sciences, *il en devint le charme qui nous ravit...* C'est lui qui rend immortels les hommes de génie qui nous découvrent, dans la nature, de nouveaux rapports d'intelligence. » Et, poursuivant sa démonstration, il a quelques chapitres intitulés : *Du sentiment de l'admiration*, *Du merveilleux*, *Plaisir du mystère*, *Du sentiment de la mélancolie*, *Plaisir de la ruine* ; ce sont comme les premières ébauches de pages plus poussées qui seront plus tard

écrites par un autre (1). Lui-même en a le sentiment obscur : « Ce sujet est très neuf et très riche, avoue-t-il ; mais le temps et mes forces ne me permettent pas de l'approfondir. » Chateaubriand, qui s'est nourri des *Études de la nature*, louera bientôt Bernardin d'avoir, dans cet ouvrage « cherché à justifier les voies de Dieu et à prouver la beauté de la religion ». Chateaubriand a raison : presque tous les thèmes du *Génie du christianisme* sont déjà indiqués et exploités dans les *Études* et dans *Paul et Virginie*.

Il y a même dans les *Études* les éléments un peu épars d'une véritable apologie du christianisme. « C'est le caractère *d'une religion divinement inspirée*, écrit Bernardin, *de convenir parfaitement au bonheur des hommes* et aux lois précédemment établies par l'Auteur de la nature. » Et cette parfaite « convenance », il ne la trouve que dans le christianisme, dont les « mystères, après tout, ne sont pas plus incompréhensibles que ceux de la nature, et que celui de notre propre existence », qui « seul a connu que nos passions infinies étaient d'institution divine », et dont la morale, aussi « austère » que celle de Socrate, d'Épictète et de Marc-Aurèle, « par son universalité, devait s'étendre à tout le genre humain ». « La terre serait un paradis, si la religion chrétienne y était observée. » Ce sont là assurément, pour un apologiste, des termes encore bien généraux. On notera cependant que Bernardin dit « notre religion », et qu'il ne fait aucune difficulté à admettre le péché originel. « Si l'homme, écrit-il, se rend lui-même malheureux, c'est qu'il a voulu être lui-même l'arbitre de son bonheur. *L'homme est un dieu exilé.* » Et encore : « L'homme est le seul être aban-

(1) C'est, bien entendu, Chateaubriand que je veux dire. Mais avant Chateaubriand, ou, tout au moins en même temps que lui, un autre écrivain devait reprendre et développer quelques-uns des thèmes mis au jour par Bernardin de Saint-Pierre : c'est Ballanche, dans son premier livre, *du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts* (1801). Ballanche a eu parfaitement conscience de cette filiation : « Le seul homme peut-être, écrit-il, qui, dans ces derniers temps, ait réveillé, par les charmes de son style, des souvenirs de l'antique bonhomie, l'auteur des *Études de la nature*, Bernardin de Saint-Pierre, est précisément celui qui semblait né pour exécuter la tâche que je me suis imposée... L'essai que j'ose publier aujourd'hui peut être considéré, à certains égards, comme une suite de cette partie des *Études* » (p. 20-21). La *Profession de foi*, les *Études de la nature*, le livre *du Sentiment*, le *Génie du christianisme*, quatre étapes successives de la renaissance du sentimentalisme, quatre ébauches successives du même livre.

donné à sa propre providence par quelque punition originelle. » Nous savons d'autre part que, sollicité de se faire protestant pour épouser une « jeune, belle et riche » héritière, il s'y refusa, disant : « Je n'ai jamais dit qu'un rossignol dût chanter comme un merle; je ne changerai donc ni religion, ni de ramage. » La pensée de derrière la tête de Bernardin ne ressemble pas à celle de Rousseau. A l'arrière-plan de la *Profession de foi du vicaire savoyard* et de l'*Héloïse*, ce qu'on entrevoit, c'est le protestantisme libéral; dans les *Études de la nature* et dans *Paul et Virginie*, c'est déjà le catholicisme.

Seulement, — et après lui, Ballanche commettra la même faute, — Bernardin n'a pas compris que ce point de vue devait absorber et dominer tous les autres. Artiste insuffisant ou penseur insuffisamment vigoureux, — ou qui sait? chrétien trop médiocre peut-être, qui, plus tard, allait tourner au déisme agressif, — il n'a pas vu que l'idée religieuse était assez riche et assez puissante pour soutenir et pour orchestrer tout un grand livre; qu'il fallait la pousser au premier plan et lui subordonner la multiplicité des détails accessoires et des vues parallèles. Les quelques pages trop brèves d'apologétique qu'il a écrites sont noyées dans les trois gros volumes des *Études de la nature*, où il a décidément mis trop de choses disparates, et qui sont plutôt les matériaux d'un beau livre, qu'un beau livre fortement maîtrisé et réellement exécuté. Bernardin de Saint-Pierre lui-même l'a si bien senti qu'à chaque instant il s'excuse sur son trop faible talent des lacunes ou des imperfections de son œuvre, se donnant comme le modeste précurseur de quelqu'un qui utilisera ses aperçus, les approfondira et les fera oublier. « Descriptions, conjectures, aperçus, vues, objections, doutes, écrit-il, et jusqu'à mes ignorances, j'ai tout ramassé; et j'ai donné à ces ruines le nom d'*Études*, comme un peintre aux études d'un grand tableau auquel il n'a pu mettre la dernière main. » Pour que le grand tableau, déjà pressenti par Rousseau, voie enfin le jour, il faudra que la Révolution en précise le dessein et en avive les couleurs. Les *Études de la nature* aspirent au *Génie du christianisme*.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre.)

LA CITÉ SECRÈTE

QUATRIÈME PARTIE (1)

IX

Tel fut le récit de Markovitch. Et voilà donc la façon dont un certain Russe vit la révolution.

Il y en eut d'autres.

Je me rappelle la conversation que nous eûmes le mercredi matin, Véra, Sémyonof, Nicolas Markovitch et moi. J'étais arrivé vers dix heures. Je trouvai Véra qui cousait près de la table. Markovitch, debout à côté d'elle, l'œil enfiévré et les lèvres tremblantes par-dessus son col pointu, se frottait les mains, nerveusement, en proie à une surexcitation visible. Sémyonof était assis en face de sa nièce qu'il observait, tout en se caressant la barbe de sa main blanche.

Dès mon entrée, il me prit à partie.

— Eh bien ! Ivan Andréiévitch, votre fameuse révolution ? Quelles nouvelles en apportez-vous ?

— Pourquoi *ma* révolution ? protestai-je. — Ses yeux moqueurs et sa lourde barbe couleur de miel m'inspiraient ce matin-là une véritable répulsion. — Quiconque peut la revendiquer doit en être fier. Voir des gens affamés depuis des mois se promener ainsi sans toucher à rien, c'est prodigieux.

Sémyonof sourit sans répondre.

— Je sais, Alexis Pétrovitch, vous vous moquez de tout. Toute beauté dans la nature humaine n'excite que votre mépris.

C'était la première fois que Véra m'entendait parler à son

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre et 1er novembre.

oncle sur ce ton. Dans le regard qu'elle me lança, il y avait de la surprise et de la gratitude.

Sémyonof reprit avec la même placidité narquoise :

— Non, Ivan Andréiévitch, je ne voudrais pas refroidir votre enthousiasme. Mais connaissez-vous ce peuple-ci? Tout est là. Vous arrivez à peine ; vous avez la tête farcie d'idées romantiques. Ces vertus chrétiennes que vous admirez si fort, mais ce n'est que pleutrerie et indifférence. Attendez un peu et vous verrez si ce n'est pas moi qui ai raison.

Il y eut une pause, semblable au calme qui précède l'orage, et Markovitch éclata.

— Ne voyez-vous pas? Ne voyez-vous pas, criait-il, qu'une nouvelle chance est offerte à la Russie. Nous combattrons désormais une guerre sainte. Nous combattrons, non plus parce que nos maîtres le veulent, mais de notre propre vouloir, pour défendre le sol sacré de la patrie. Notre patrie!... Qui s'est préoccupé de la Russie depuis deux ans? Chacun pensait à soi-même, à ses privations, à ses pertes... mais maintenant, maintenant... parce que la Russie est enfin libre, le monde entier va être libéré.

— Bon! dit toujours posément Sémyonof, la Russie, qui donc, tous ces jours-ci, en a parlé? Je n'ai pas entendu une seule fois prononcer le nom de la Russie. Sans doute, c'est que je n'aurai pas eu de chance. J'ai couru les rues, j'ai prêté l'oreille aux conversations... Démocratie... Solidarité... Égalité... et Fraternité... et le pain, et la terre, et la paix, et la paresse... mais de la Russie, pas un mot!...

Markovitch était tout tremblant d'émotion. Il s'assit près de Véra; elle, dans un geste de protection, couvrit de la sienne la main qu'il avait posée sur la table pour se soutenir.

— Si vous le pouviez, Alexis, dit-il, vous me raviriez mon bonheur.

— Quelle bêtise! fit Sémyonof en riant ; seulement, j'aime la vérité. J'ai mon opinion sur nous autres Russes. Nous sommes un peuple paresseux et égoïste qu'il faut mener à coups de fouet. Tout irait à merveille sous la domination allemande et c'est ce que nous verrons si votre révolution dure assez longtemps... Voilà tout...

Puis, s'adressant à moi :

— A propos, Ivan Andréiévitch, votre ami Lawrence n'est

guère en sûreté chez les Wilderling. Le vieux Wilderling risque fort d'être massacré d'un moment à l'autre.

Malgré moi, je regardai Véra. Nicolas Léontiévitch fit de même. Elle leva les yeux, ses lèvres remuèrent comme pour parler; mais elle ne dit mot et se remit à l'ouvrage.

Sémyonof n'avait rien perdu de toute la scène. Comme si sa curiosité eût été satisfaite, il se décida à quitter la place.

— Je vais à la Douma, dit-il. Je saurai s'il est vrai que le Tsar a abdiqué.

Véra resta seule la plus grande partie de la journée, et, même aujourd'hui, que tant de mois ont passé, j'ai peine à imaginer ce qu'elle dut souffrir. Elle savait maintenant, sans illusion possible, qu'elle aimait Lawrence et qu'aucune dénégation, aucun sacrifice de sa part n'y pourrait rien changer; elle arpenta le plancher des heures durant, en se répétant qu'elle ne devait pas aller s'informer de lui. Elle n'osait même pas quitter la pièce. Elle savait que si elle entrait dans sa chambre, elle ne résisterait pas à la vue de son chapeau et de son manteau; si elle allait sur l'escalier pour écouter, il lui faudrait descendre, pousser plus loin, aller à lui. Elle n'avait jamais aimé et il lui semblait que d'aujourd'hui seulement elle était elle-même. La Véra d'autrefois n'avait été qu'une ombre : des ombres, Markovitch et Nina. Elle n'entendait que la voix de Sémyonof lui révélant le danger de Lawrence...

Vers sept heures, Nina, qui avait passé la journée chez une amie au Vassily Ostrov, revint très animée.

— Quelle journée, Véra ! J'ai trouvé Catherine Ivanovna dans tous ses états à cause de leur Macha : cette fille a été hier soir à un meeting révolutionnaire et elle n'est pas rentrée de la nuit; ce matin, elle est venue leur déclarer qu'elle ne travaillerait plus pour eux, que nous étions tous égaux maintenant et qu'il leur faudrait se servir eux-mêmes. Vois-tu ça? Après avoir été si longtemps chez eux! Et après toutes leurs bontés !... L'après-midi, il est venu des soldats. Ils prétendaient qu'un agent avait tiré des fenêtres et qu'ils devaient fouiller l'appartement. Ils avaient à leur tête un étudiant dans le genre de Boris. Très polis, d'ailleurs; mais cela faisait un drôle d'effet de les voir au milieu de la salle à manger, avec leurs fusils. Naturellement, ils n'ont rien trouvé : dans leur dépit,

ils juraient que, s'ils ne découvraient pas celui qu'ils cherchaient, ils brûleraient la maison.

— N'as-tu pas eu peur de rentrer seule ? demanda Véra.

— Ivan voulait m'accompagner, mais j'ai refusé : tant que j'étais chez eux, je me sentais très brave. Mais voilà, à peine dehors, je me suis sentie prise par la frayeur. Tout était si lugubre, les magasins fermés, les rues désertes ; et puis ces coups de fusil qu'on entendait, ces gens qu'on voyait de loin se sauver ! Tout à coup, prise de panique, je me suis mise à courir, moi aussi. Et, comme j'allais arriver, un homme que je heurtais du pied, étendu mort, sur la neige !... Je ne veux plus sortir seule jusqu'à ce que tout soit fini. Je suis si contente d'être ici, Véra chérie ! Nous allons passer une bonne soirée.

Toutes deux découvrirent qu'elles avaient grand faim. Bientôt, les rideaux tirés, le pétillement du bois dans le poêle, le ronron du samovar les eurent enveloppées d'une intimité réconfortante. Nina vida une pleine coupe de chocolat. Elle avait retrouvé sa gaieté.

Tout à coup, elle s'écria :

— Il faut que je sache comment va Andrey Stépanovitch. (C'était le nom qu'elles avaient donné à Lawrence.) Je vais téléphoner.

— Impossible : le téléphone est coupé.

— Alors, je vais y aller.

— Attendons que Nicolas nous apporte des nouvelles.

— Pourquoi n'irais-je pas ? Qui m'en empêchera ?

— Moi, dit Véra.

Nina bondit. Dans un subtil accès de rage, elle tapait du pied.

— Alors, je n'ai pas le droit de sortir lorsqu'il me plaît ? Je suis ta prisonnière ?...

— Calme-toi, implora Véra ; tu sais comme je t'aime. Nina chérie... Rassieds-toi... Reviens à toi...

— Tu dis que tu m'aimes, mais tu ne me le prouves guère. Tu m'empêches toujours de faire ce que je veux... J'en ai assez. Je veux être libre. Quant à Andrey Stépanovitch...

Le nom de Lawrence tomba entre elles comme un défi. Elles savaient toutes deux que c'était là ce qui les séparait et depuis longtemps : le reste n'était que vain prétexte.

— Tu sais que je l'aime, dit Nina, et que j'entends l'épouser.

Nina ne pouvait ignorer l'effet que sa déclaration produirait sur Véra : toutefois, elle ne s'attendait pas à cette soudaine pâleur qui couvrit comme un voile le visage de sa sœur, à ce silence, à ce brusque retrait. Mais elle était lancée, hors d'elle-même : elle continua :

— Seulement, toi, tu veux le garder pour toi. Je m'en suis bien aperçue,... j'ai des yeux. Tu l'aimes. Et il ne t'aime pas et cela t'enrage.

Véra jeta sur sa sœur un long regard, puis se détournant, elle s'affaissa sur sa chaise, enfouit la tête dans ses mains et sanglota. Elle glissa à terre, agenouillée, accrochée aux genoux de Nina, le front contre sa jupe.

Pétrifiée de surprise et d'effroi, l'enfant se sentit envahie par un irrésistible retour de tendresse : elle attira Véra à elle, avec des caresses, des mots d'affection, des baisers.

— Vérotchka, Vérotchka. Je ne pense pas un mot de ce que j'ai dit. Je t'aime, je t'aime, tu le sais bien. J'étais seulement en colère et mauvaise. Je ne me le pardonnerai jamais. Vérotchka, lève-toi, ne reste pas à genoux devant moi.

Un coup frappé à la porte d'entrée interrompit Nina. Les deux sœurs se dressèrent d'un même mouvement : toutes deux en même temps, elles avaient eu cette sensation bizarre que celui qui frappait était plus effrayé qu'elles-mêmes. C'étaient des coups précipités, furtifs, craintifs : on devinait un être affolé, hors d'haleine.

Ce fut Véra qui alla voir qui était là. Le palier n'était éclairé que par le trouble reflet d'une lampe à l'étage inférieur : elle aperçut une forme vague qui se dissimulait dans l'ombre. A peine la porte était-elle ouverte, déjà l'inconnu était dans le vestibule.

— Fermez, suppliait-il, fermez vite la porte !

Véra avait devant elle le gendarme qui, de coutume, se tenait au coin de la rue. Elle le connaissait bien, un petit homme important, court et gros, l'air bon enfant, bien qu'il eût la réputation d'être sans pitié dans l'exercice de ses fonctions. Le malheureux ! Vêtu d'un complet noir crasseux et d'un vieux bonnet de fourrure, le pardessus déchiré, et le col arraché laissant voir la peau du son cou, il respirait la terreur. Il tremblait de tous ses membres, au point que sa casquette, trop large, sautait sur son œil de façon grotesque. Son

visage d'une pâleur terreuse était comme strié par les larmes.

Il passa devant Véra pour entrer dans la salle à manger, jeta un regard autour de lui et se laissa tomber sur une chaise, se cramponnant des deux mains à la nappe, comme si ses jambes ne le portaient plus. Les deux sœurs l'avaient suivi.

— Ne tremblez pas comme ça, dit Véra. Apprenez-nous pourquoi vous êtes venu ici.

Il eut à peine la force de balbutier :

— *Ils* sont après moi... Ils me cherchent... Je me suis caché dans notre armoire, toute la nuit dernière et ce matin... Ils étaient là chez nous, cassant tout... Je les entendais crier. Ils voulaient me tuer.

— Il n'y a personne ici, dit Véra.

— J'ai réussi à m'enfuir, mais je ne pouvais aller loin. Je savais que vous auriez bon cœur... bon cœur. Cachez-moi quelque part... n'importe où... seulement jusqu'à ce soir... Ils ne viendront pas ici.

Il se mit à pleurnicher et tira de son manteau un mouchoir innommable dont il se tamponna la figure.

Les deux sœurs assistaient, consternées, à cette soudaine incursion des affaires publiques dans leur vie privée. Dans la personne de cet être frissonnant, secoué de peur, réfugié à leur foyer, la Révolution entrait chez elles; et non pas seulement la Révolution, mais cette ville étrange et secrète qu'était le Pétrograd nouveau... Le sol manquait sous leurs pas... Et dans les yeux du fugitif, elles lurent ce qu'est réellement l'épouvante de la mort. Ce n'était pas un conte, lu dans quelque recueil d'histoires, ce n'était pas le récit d'un voyageur aventureux, non, cette épouvante était réelle et présente, ici, chez elles...

Elles se consultèrent.

Elles ne pouvaient renvoyer l'homme pour qu'il fût massacré dans la rue. S'il était pris à leur porte et fusillé, elles auraient toujours sa mort sur la conscience.

— Il y a l'armoire à linge, dit Véra.

Elle le fit passer dans sa chambre. L'armoire était profonde, l'homme se blottit sous les vêtements, et quoiqu'il fût corpulent, la porte se referma parfaitement sur lui. Ce fut comme s'il n'avait jamais existé.

Les deux femmes eurent à peine le temps de rentrer dans la salle à manger; déjà des pas s'entendaient dans l'escalier. Des

coups frappés rudement ébranlèrent la porte. Une voix cria :

— Ouvrez !... Le Conseil des ouvriers et des soldats demande l'entrée au nom de la Révolution.

Pendant ces premiers jours, les révolutionnaires affectaient une mise en scène théâtrale. Ces exécuteurs de la justice du peuple présentaient un mélange imprévu de terrible et de grotesque. A leur tête, en général, un étudiant, le sourire aux lèvres et les lunettes sur le nez. Les soldats, détachés de quelque régiment de Pétrograd, considéraient l'expédition comme une partie de plaisir et s'amusaient de tout leur cœur; mais, à la manière slave, on passait, sans transition, du divertissement au drame, avec une brusquerie si surprenante que les acteurs eux-mêmes, le moment passé, en restaient confondus. De ces « regrettables erreurs » les exemples n'avaient pas manqué au cours de la semaine précédente.

Véra était allée ouvrir. Elle qui savait ce que renfermait l'armoire à linge, ne pouvait manquer de trouver à ces hommes un aspect sinistre. Cependant leur chef, un étudiant tout rond, presque un enfant, se montrait d'une extrême politesse, ôtait sa casquette, saluait. Derrière lui, les hommes, — de gros lourdauds de la garde, — se bousculaient dans l'étroit vestibule comme une portée de jeunes chiens. La plaisanterie à la bouche, leurs fusils en déroute, ils faisaient de vains efforts pour garder leur sérieux.

— Excusez-nous, dit l'étudiant-chef. — Et il sourit en clignant des yeux, se recoiffa, fit le salut militaire, joignit les talons, puis enleva une seconde fois son bonnet. — Nous ne voulons pas vous déranger. Mais nous avons des ordres. Nous avons été avisés qu'un gendarme se cache dans un appartement de cette maison. Nous savons bien qu'il ne peut être ici, mais nous sommes obligés... Quels jolis tableaux vous avez là! fit-il soudain, pour finir.

— Il n'y a personne ici, dit Véra, personne du tout.

— Vous me permettrez de m'asseoir? demanda l'étudiant toujours courtois. Je ne puis me dispenser de vous poser quelques questions.

— A votre aise, dit Véra, avec calme, tout ce que vous voudrez.

Elle s'était rapprochée de Nina, mais ce n'était pas Nina qui occupait sa pensée, ni même le gendarme dans l'armoire : elle

ne pouvait songer qu'à cette autre maison, sur le quai, où, en cet instant même, peut-être, se jouait une scène semblable. On avait découvert Wilderling... on le traînait dehors... Lawrence était près de lui... On les jugeait tous les deux...

Cependant, l'officier novice se mettait à l'aise. D'un air important, il avait couvert de notes son calepin : sa figure poupine exprimait la plus grande satisfaction de soi. Moitié à lui-même, moitié à Véra, il disait :

— Oui... oui... c'est bien ça... Tout à fait... Et votre mari n'est pas rentré, madame Markovitch..: En effet, ce sont des temps troublés : il faut que les choses marchent rondement. Vous avez appris que Nicolas Romanof a abdiqué et qu'il refuse la succession pour son fils... Cela simplifie... Oui... Ces tableaux sont agréables... Et, Ostrovsky, en six volumes! C'est charmant. J'ai joué moi-même de l'Ostrovsky, plusieurs fois. J'apprécie beaucoup ses pièces... Vous nous excuserez, j'en suis sûre, madame, si nous visitons votre charmant appartement.

Les soldats avaient déjà commencé à rôder partout.

Arrivés à l'atelier de Markovitch, les inventions de Nicolas, ces petits morceaux de bois, d'écorce et d'étoffe, les bouteilles, les tubes, éveillèrent leurs soupçons. Un tube de verre qui se brisa sur le sol provoqua une véritable panique.

L'officier se tourna vers Véra, et, l'œil sévère :

— Qui habite ici? demanda-t-il.

— Mon mari, répondit Véra : ce que vous voyez, ce sont les matériaux dont il a besoin pour ses inventions.

— Votre mari est un inventeur? Vous auriez dû nous le dire.

— Je ne pensais pas que ce détail eût aucune importance, dit Véra.

— Tout a de l'importance, répliqua-t-il.

Désormais l'atmosphère était changée. Le vent ayant tourné, les soldats manifestaient de l'irritation. Ils commençaient à craindre qu'on ne les eût bernés, traités comme des enfants...

— Quand votre mari doit-il rentrer? demanda l'étudiant.

— Je l'ignore, dit Véra.

Maintenant, elle comprenait la gravité de la situation, mais elle ne réussissait pas à y attacher son esprit. C'est ailleurs qu'elle était. Que se passait-il dans cette autre maison, sur le quai? Que s'était-il passé déjà?

— Votre mari ne vous a pas dit où il allait?

— Il ne me le dit pas toujours.

— Il a tort. En des jours pareils, on doit toujours dire où l'on va. — Et d'un ton sans réplique, il commanda : « Fouillez la maison ! »

Alors, tout à coup, Véra reprit conscience des choses... Elle protesta :

— Vous n'avez pas le droit d'entrer dans nos chambres. Nous sommes chez nous. Vous respecterez l'intimité de notre foyer !...

— Nous exécuterons les ordres...

Et il fixait sur elle un regard courroucé, un regard d'ennemi.

Véra se redressa.

— Faites donc comme il vous plaira.

L'officier passa devant elle, tête haute ; derrière lui ses hommes se pressèrent, curieux et insolents. Les deux sœurs, côte à côte, attendaient. C'était la fin. Elles rassemblaient toute leur énergie pour l'inévitable dénouement. Véra les suivit dans sa chambre. L'officier frappa sur l'armoire.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Du linge et des effets.

— Ouvrez !

Alors, en vérité, la terre cessa de tourner, le tic tac de la pendule s'arrêta, le ronflement léger du poêle se tut, la tapisserie qui bruissait, les pieds traînards d'un soldat sur le plancher s'immobilisèrent. L'univers était pétrifié... « Cette fois, nous serons tous fusillés. » Véra se répétait cette phrase machinalement. Elle croyait voir déjà le petit gendarme dégringoler de l'armoire, hagard et terrifié. Comme ils crieraient l'épouvante, les yeux de l'infortuné !... Assister à cette agonie était au-dessus de ses forces... Elle avait détourné la tête et regardait par la porte dans l'ombre du couloir, lorsque parvinrent à elle ces paroles stupéfiantes :

— C'est bien vu : il n'y a personne !

D'abord, elle crut avoir rêvé. Mais à elle aussi l'évidence s'imposait : à sa parfaite stupeur elle dut constater que, réellement, l'armoire était vide.

L'étudiant n'était pas fier. Le linge blanc, les jupes, les blouses dans l'armoire semblaient le narguer, lui faire honte.

— Vous comprendrez, madame, dit-il avec raideur, que

cette perquisition était inévitable..., regrettable, je l'accorde, mais nécessaire.

Mais où donc l'homme était-il passé? Véra se croyait sous l'empire de quelque hallucination. C'était une de ces fantasmagories où rien n'est ce qu'il a l'air d'être : l'armoire n'était pas une armoire, le gendarme n'était pas un gendarme...

Les soldats, en s'en allant, inspectèrent encore la cuisine, mais sans insister et par simple acquit de conscience. Ils n'ouvrirent même pas un grand buffet qui occupait un des angles. Ils en avaient assez. En rentrant dans la salle à manger, ils y trouvèrent Markovitch, l'air scandalisé, la tête dressée pardessus son col.

— Je regrette infiniment, dit l'officier très solennel. J'ai dû procéder à une perquisition. Le devoir seul... Je déplore... Mais il n'y a personne ici. Vous êtes libres... Je vous souhaite le bonsoir.

Avant que Markovitch ait pu ouvrir la bouche, ils avaient quitté la chambre. On entendit dans le vestibule les rires et les plaisanteries des soldats, redevenus enfants. La porte se referma sur eux.

Nina saisit sa sœur par le bras.

— Véra! Véra, où est-il ?

Alors, dans l'encadrement de la porte, apparut le petit gendarme, noir de suie et de poussière, si comique à voir que, dans la réaction de la délivrance, un fou rire nerveux secoua les deux sœurs.

— Regarde... regarde, criait Nina, comme il est sale!

Le petit homme claquait des dents :

— Je les ai entendus qui parlaient avec vous... Je me suis bien douté qu'ils iraient droit à l'armoire... Alors, je me suis glissé dans la cuisine et caché dans la cheminée.

Il remercia les deux sœurs avec effusion et jugea prudent de s'esquiver...

Or, les yeux de Markovitch lançaient des flammes.

— Le Tsar a abdiqué... Le vieux monde est mort, le vieux monde pervers. La Russie ressuscite!

Il avait des yeux de visionnaire. Elle aussi, Véra avait une lueur dans les prunelles ; le regard perdu, elle murmurait comme à elle-même :

— Je sais... je sais...

— La Russie, continua-t-il, lui parlant toujours de plus près, la Russie et toi. Nous construirons un monde nouveau. Nous oublierons toutes nos peines. Véra, ma chérie, nous allons être heureux maintenant. Je t'aime tant et voici que de nouveau l'espoir m'est permis. Notre amour se purifiera dans l'univers régénéré. C'est dans le bonheur universel que s'épanouira notre bonheur.

Mais elle ne l'entendait pas. Une immense allégresse remplissait son être entier. Tout sacrifier à l'amour ! Elle s'éveillait enfin, elle vivait enfin : enfin, elle connaissait l'amour.

« Je l'aime ! je l'aime ! chantait son âme. C'est lui que j'aime : désormais rien ne pourra nous séparer dans ce monde ou dans l'autre. » — « Véra, Véra, répétait Nicolas, nous sommes unis enfin, comme nous ne l'avons jamais été. Et nous travaillerons ensemble désormais... pour la Russie. »

Elle eut pour l'homme qu'elle n'avait jamais aimé, un regard d'infinie pitié. De tout son instinct maternel, avide de consoler, elle se pencha sur lui, l'entourant de ses bras, lui mit au front un baiser.

Au contact de ces lèvres, Nicolas frémit dans tout son être. Ce baiser, comment eût-il deviné que c'était un baiser d'adieu?

X

Depuis leur rencontre à l'Astoria, Lawrence n'avait pas cherché à revoir les Markovitch. Sans doute, en était-il arrivé au point de ne pouvoir répondre de lui-même en présence de Véra, tout comme elle n'osait s'exposer à le rencontrer.

Que pensait-il de cette aube de la Révolution ? partageait-il le mépris de Sémyonof pour l'idéalisme révolutionnaire ? ou la foi de Wilderling dans l'autocratie du Tsar ? ou l'enthousiasme juvénile de Boris pour la liberté et l'éternel carnaval qu'elle promettait à tous ? J'imagine qu'il prenait les événements avec philosophie et se contentait de faire son devoir sans chercher plus loin.

Une semaine avait passé : la ville avait retrouvé une tranquillité relative. Nombre de gendarmes étaient pris et emprisonnés, quelques-uns fusillés, d'autres se cachaient ; la plupart des mitrailleuses s'étaient tues. L'abdication du Tsar avait

déclenché la seconde phase de la Révolution, le commencement de la lutte entre le Gouvernement provisoire et le Conseil des ouvriers et des soldats : cette lutte se poursuivait dans les murs de la Douma, plutôt que dans les rues et sur les places de la ville. Aussi ce jour-là, un jeudi, Lawrence éprouvait-il, en rentrant l'après-midi chez les Wilderling, une impression inaccoutumée de paix et de sécurité.

On était tenté de se demander s'il n'y avait pas, après tout, quelque chose de vrai dans ce qu'on disait d'une « révolution blanche » avec cette brave vieille Douma et son brave vieux Kérenski pour mener la danse.

Dans l'appartement régnait un silence de mort. Personne, pas un bruit, à part le tic tac de la grande pendule du salon. Comme il s'étonnait de trouver la maison si extraordinairement tranquille, après le bruit des jours précédents, Lawrence vit, par la porte entre-bâillée, apparaître une face pâle qu'il ne reconnut pas tout d'abord : c'était le vieux domestique.

— Qu'y a-t-il, André?

— Barine, barine. Paul Constantinovitch (c'était le nom russe de Wilderling) est fou. Il ne sait pas ce qu'il fait. Vite, empêchez-le, empêchez-le, ou nous serons tous massacrés!

— Où est-il ?

— Dans le cabinet de toilette, par derrière, souffla André, comme s'il lui confiait un effroyable secret. Venez vite.

Lawrence le suivit. Il n'avait fait que quelques pas dans le corridor lorsque le bruit étouffé d'une détonation parvint jusqu'à lui.

— Entendez-vous? Il tire sur eux.

Ce qui frappa d'abord Lawrence, quand il poussa la porte, ce fut l'aspect de cette pièce où il n'était jamais entré. Il savait bien que le vieux baron était tant soit peu *dandy*, mais il ne s'attendait pas à toutes ces fioles, ces pots, ces bocaux ! La table en était couverte, des pots blancs à bouchons roses, des flacons d'huile pour les cheveux, cravatés de rubans, des attirails de manucure, des tas de bibelots d'argent, des chinoiseries peintes, et une des boîtes, ouverte, laissant voir son contenu qui ressemblait furieusement à du rouge. Et des vêtements dans tous les coins ! Une robe de chambre de soie rouge à glands d'or et des pantoufles de cuir rouge.

Wilderling était blotti contre la broderie d'or d'un panneau

japonais. Il se tenait dans l'ombre, hors du champ de la fenêtre, entr'ouverte tout juste assez pour laisser passer le canon d'un fusil. Lawrence le vit, couvert de poussière, les cheveux en désordre, les mains noires de poudre, se glisser jusqu'à la croisée, tirer dans la petite rue et se rejeter vivement en arrière. Il marmottait entre ses dents, en français : « Chiens... chiens ! » Une seconde il s'arrêta pour essuyer la sueur de son front : il s'aperçut alors qu'il n'était plus seul.

Il frissonna, lorsque Lawrence le toucha à l'épaule.

— Allez vous-en ! Vous n'avez rien à faire ici... Je les aurai... Chiens de malheur ! Je vous dis que je les aurai...

A cette minute, une balle traversa la vitre et vint s'enfoncer dans la muraille. Après cela, les choses se précipitèrent. Ce fut si rapide qu'à peine Lawrence en eut-il conscience. Il entendit tout à coup l'appartement se remplir d'un fracas épouvantable, et courut dans le vestibule pour voir ce qui était arrivé...

Ce qui était arrivé... est que les soldats avaient enfoncé la porte d'entrée. Lawrence alors fut témoin d'une chose horrible ; un des hommes se rua sur le vieil André qui, paralysé par la peur, se tenait collé contre la porte du salon, et lui plongea sa baïonnette dans le ventre. Le vieil homme eut un cri, « comme un lapin qui reçoit le plomb du chasseur », et resta debout, — une éternité, semblait-il, — avec le sang qui ruisselait à flot de ses entrailles. Lawrence aurait eu le même sort si quelqu'un ne s'était écrié : « Pas lui ! C'est un Anglais, un Anglichanin, je le connais. » Trois soldats se jetèrent sur lui et l'immobilisèrent. Le corps d'André gisait, effondré, dans une mare de sang qui miroitait sous la lumière électrique. Une des jambes était tordue sous le corps et Lawrence ressentit un besoin absurde de s'avancer, à tout prix, pour la redresser.

Tout à coup, il s'aperçut que la baronne était là. Debout, toute seule, à l'entrée du vestibule, elle regardait.

Lawrence l'entendit demander :

— Qu'y a-t-il?... Qui êtes-vous ? — puis d'un ton plus pressant : — Où est mon mari ?

En apercevant le corps sanglant de son vieux serviteur, elle eut un petit cri étranglé, fit quelques pas en avant, trébucha... Alors, les soldats l'emportèrent ; on entendit quelque temps dans le corridor ses appels désespérés : « Paul ! Paul ! Paul ! » Personne ne devait plus la revoir.

L'officier, un homme d'un certain âge, à figure de médecin ou d'avocat, s'approcha de Lawrence et lui demanda son nom.

— Jeremy Ralph Lawrence.

— Anglais?

— Oui.

— De l'ambassade?

— De la mission militaire anglaise.

L'officier, avec une affectation de politesse, s'excusa d'être obligé de le retenir jusqu'à ce que cette affaire fût réglée, « ce qui ne tardera pas », ajouta-t-il. Il désirait que l'Anglais fût témoin de ce qui allait suivre, afin de pouvoir certifier que, sous le nouveau régime, tout se passait dans les règles.

Depuis un instant Wilderling était là, immobile entre les soldats. Avait-il, tout à l'heure, cédé à un accès de folie?

Maintenant, il avait toute sa raison : il était grave et ironique.

Comme l'officier l'interrogeait, il se redressa :

— Vous êtes des rebelles envers Sa Majesté... Je n'ai qu'un regret : c'est de n'avoir pas pu vous tuer tous.

« Un beau caractère, ce vieux noble, de quelque façon qu'on le juge, constatait Lawrence en me racontant plus tard cette scène. Il se laissa emmener sans résistance. On m'avait fait signe de suivre. Nous descendîmes l'escalier en silence. Sur le quai désert, le baron fut placé contre le mur, face à la rivière. Dans l'ombre, je ne distinguais que ses cheveux gris qui se soulevaient au vent. Un ordre. Les fusils partirent : le vieillard s'écroula sans une plainte.

« C'était un homme !... »

XI

Ce même après-midi, Markovitch rentra chez lui de bonne heure ; lui aussi, il avait été affecté par la paix anormale et la tranquillité de la ville et cela devait lui sembler la confirmation de ses plus chères espérances. Le Tsar n'était plus là, l'ancien régime était aboli, le peuple fraternel et souriant s'imposait sa propre discipline. Mais surtout le baiser que Véra lui avait donné !... Qu'importait maintenant le passé ? L'heure était enfin venue où Véra et lui se comprenaient ! Le monde était changé...

Ainsi il avait cheminé à travers les rues paisibles, suivant

son rêve. Il se figurait sentir une tiédeur dans l'air, une annonce délicieuse du printemps, bien que la neige fût épaisse sur le sol et que la Néva étendît toujours sa nappe grise et gelée.

L'appartement était vide. Il alla droit à son atelier et se mit à l'ouvrage. De contentement, il chantonnait, tout en taillant son bois et imbibant ses flanelles, et il traçait, de son abominable écriture, de courtes et bizarres sentences dans son calepin rouge.

Le jour baissait. Il n'alluma pas la lampe à l'abat-jour vert, mais s'attarda dans le crépuscule grandissant, s'escrimant sur son bois, perdu dans ses songes couleur de rose.

Il allait quitter son ouvrage pour chercher le *Retch* et s'installer confortablement à lire, quand il entendit la porte d'entrée se refermer. Il resta debout derrière la vitre et regarda; c'était peut-être Véra... Ce devait être... Son cœur se mit à battre.

C'était bien Véra. Tout de suite, avant même qu'elle eût allumé, il fut frappé par son étrange agitation. Un déclic : la lumière se fit. Markovitch s'apprêtait à ouvrir la porte pour aller au-devant de l'épouse retrouvée, lorsqu'il s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Tremblant d'émotion, il se dressa sur la pointe des pieds, le visage collé contre la vitre.

Lawrence entrait.

Véra et lui s'étaient évidemment rencontrés dans la rue : ils poursuivaient une conversation commencée.

A peine l'eut-il rejointe, tout de suite elle se laissa aller dans ses bras. Il l'emporta jusqu'à la chaise près de la table, droit en face de la fenêtre où épiait Markovitch. Ils s'embrassaient « comme des gens qui en auraient eu faim toute leur vie ». Leurs deux formes se confondaient dans une étreinte farouche.

Markovitch, derrière sa vitre, tremblait si fort qu'il avait peur de trébucher et de faire du bruit.

Il songea : « Quelle imprudence !... Avec cette lumière et peut-être du monde dans l'appartement! Qui sait si d'autres yeux ne les ont point vus?... »

Les dents claquaient. Il quitta la vitre, se traîna jusqu'à l'angle le plus éloigné du réduit et se blottit là, sur le sol, les yeux grands ouverts dans le vide, sans plus rien voir, sans volonté, muet et inerte.

MARKOVITCH ET SÉMYONOF

I

Ce jeudi, 15 mars, je tombai malade et ne repris mes sens que le dimanche 1er avril.

Dès que j'ouvris les yeux, la première chose que je constatai fut que le dégel était arrivé : l'eau dégouttait tout autour de moi. Je voyais, de mon lit, l'eau ruisseler sur les vitres ; mon plafond s'ornait d'une moisissure verdâtre, d'où se détachaient à intervalles réguliers d'énormes gouttes, véritables larmes d'éléphant.

Ma vieille servante n'était plus là. A l'annonce qu'on allait partager les terres, elle s'était hâtée de partir pour son village quelque part près de Moscou, où elle n'était pas retournée depuis vingt ans. C'était le Rat qui s'était installé près de moi : il se vantait de m'avoir arraché à la mort. Pendant les plus mauvais jours, il m'avait entouré de soins maternels. Il s'asseyait près de mon lit, me caressait les cheveux de sa main rude, tout en me remplissant les oreilles du macabre récit des crimes qu'il avait commis, — et dont il était fier! Il m'affirma que personne n'était venu prendre de mes nouvelles. Quoi? personne? ni Véra, ni Nina, ni Lawrence, pas même le jeune Bohun? C'est inouï comme cet abandon me contrista!... Puis, peu à peu, mon esprit se fit à l'idée qu'un monde nouveau était né. Toutes les conditions de la vie étaient changées. Nous avions été les victimes d'un tremblement de terre. Maintenant, c'était chacun pour soi. Pourtant, j'éprouvais un ardent désir de savoir ce qui était advenu de la famille Markovitch. Où en étaient Jerry et Véra?... Nicolas et Sémyonof?...

— Rat, m'écriai-je, cet après-midi, je sors.

— Moi aussi, Barine, j'ai un rendez-vous.

Il y avait un mois à peine que la Révolution avait éclaté : je pensais trouver partout dans la rue les traces de l'effroyable cataclysme. Il n'en était rien. Il y avait toujours, sur le canal, le même petit cinéma et ses affiches multicolores; il y avait la même vieille assise près du pont avec son panier de pommes et de lacets de souliers, les mêmes kiosques de sucreries et de fruits. Sur le pont se pressaient les mêmes paysannes, les mêmes soldats, les mêmes gamins; le même isvostchick som-

nolent déambulait à l'aventure. Des troubles récents, un seul vestige. En face du petit cinéma, de l'autre côté du canal, s'élevait une haute maison à loyers dont la façade grise était toute couturée des éclaboussures blanches des balles. On aurait dit un visage marqué de la petite vérole. Seule la vue de ce bâtiment me prouvait que je n'avais pas rêvé les événements de la fatale semaine. Le dégel rendait la marche difficile. On glissait sur la neige recouverte d'un voile d'eau courante; à chaque pas, on mettait le pied dans des flaques. Ma flânerie me conduisit au bout du quai, où la vue des tours rondes de mon église favorite m'accueillit comme le sourire rassurant d'un vieil ami. Le soleil descendait sur la Néva. Toute la largeur du fleuve se teintait d'un rose délicat. Le calme était absolu, pas un bruit, pas un mouvement.

J'aperçus soudain une silhouette de femme qui venait lentement à ma rencontre.

Pour l'instant, j'étais tout à l'ivresse du premier printemps en Russie : son irruption est si subite, si impétueuse, qu'on a l'impression de sentir, derrière lui, la force irrésistible qui le déchaîne. Les volets s'ouvrent d'un seul coup et on voit le soleil inonder la terre! Ce jour-là, on assistait à ce travail de préparation qui se poursuit impérieux, sans relâche et sans merci. Jamais, je crois, je n'avais touché du doigt, comme alors, la puissance de la Néva. Devant la grandeur de son effort, j'éprouvais avec une extraordinaire intensité l'humiliation de ma propre faiblesse.

Je vis alors que la femme qui s'avançait vers moi n'était autre que Nina. Plongée dans une rêverie profonde, elle regardait devant elle, sans rien voir. Maintenant, j'étais assez près d'elle pour distinguer qu'elle pleurait. Elle pleurait sans bruit, la bouche fermée : les larmes roulaient une à une sur ses joues. Elle en était presque à me toucher, lorsqu'elle s'aperçut de ma présence. Elle s'arrêta, tâtonna dans sa poche pour trouver son mouchoir et s'essuya les yeux en se détournant.

— Nina, mon enfant, lui dis-je, qu'avez-vous?

Elle ne me répondit pas, mais après un moment, se retournant vers moi :

— Vous avez été encore une fois malade, Ivan Andréiévitch? Vous avez dû être étonné de ne voir personne de nous? Véra est allée prendre de vos nouvelles. Une espèce de rustre lui a

dit qu'on ne pouvait vous voir, que vous aviez tout ce qu'il vous fallait... Nous aurions dû insister; mais nous avions nous-mêmes tant de soucis!

Je répétai ma question :

— Qu'y a-t-il, Nina? demandai-je. Vous pleuriez, tout à l'heure. Confiez-moi votre peine. Vous aviez confiance en moi autrefois.

— Je ne me fie à personne, répliqua-t-elle violemment. Et puis, je n'ai rien... Rien n'est changé à la maison. Excepté... — elle leva tout à coup les yeux sur moi, — excepté que l'oncle Alexis demeure maintenant chez nous.

— Sémyonof! chez vous?

— Il a pris la pièce où Nicolas travaillait. C'est lui qui l'a désiré. Il se sentait trop seul : il est venu, tout simplement. Moi, j'aime assez l'oncle Alexis; nous avons de longues causeries : il me fait comprendre combien, jusqu'ici, j'ai été sotte.

— Et les inventions de Nicolas?

— Il paraît qu'il y a renoncé, et pour toujours. — Et, me fixant du regard : — Il est devenu bizarre, Nicolas. Vous savez comme il était heureux quand la Révolution a éclaté; à présent, il n'est pas deux minutes de suite le même. Il lui est arrivé quelque chose que je nous ne savons pas.

— Qu'a-t-il pu lui arriver que vous ignoriez?

— Il a vu ou entendu quelque chose... C'est son secret. Mais... oncle Alexis l'a pénétré... Il est très fin, l'oncle Alexis.

— J'en conviens!... Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous pleuriez, tout à l'heure.

Elle eut un petit frisson et, de nouveau, éludant ma question :

— Vous avez encore l'air bien souffrant! Tout se réunit, n'est-il pas vrai ? pour aller de plus en plus mal...

Sur ces mots, elle me quitta brusquement : de cette brève rencontre, j'emportai l'appréhension de quelque grand malheur.

II

Les nouvelles que venait de me donner Nina m'avaient bouleversé. Sémyonof chez les Markovitch ! La raison devait être bien grave qui lui avait fait quitter son appartement commode pour l'étroit logis de ses neveux. Et comment ceux-ci avaient-ils accepté ? N'étaient-ils pas assez nombreux déjà ? Et

le réduit de Nicolas, transformé en chambre à coucher ! Quel dégoût pour un raffiné tel que Sémyonof !

De ce jour, ce fut dans la demeure des Markovitch que se concentra pour moi tout le drame. Là, dans ces quelques pièces, témoins attentifs et muets, il avait évolué, jour après jour. Je ne connaissais pas encore le fatal incident du jeudi soir, mais j'avais appris l'aventure du petit gendarme et je me représentais cette maison comme une coupe recevant l'un après l'autre les ingrédients d'une préparation mystérieuse. Lorsque le mélange serait à point, alors...

Et je ne doutais pas que Sémyonof eût son plan. Une force irrésistible le poussait, une force aveugle née de sa propre ironie.

Le lendemain, 15 avril, avaient lieu les funérailles solennelles des victimes de la Révolution. Beaucoup pensaient que cette journée ne se passerait pas sans troubles ; on s'attendait à une levée en masse des monarchistes, à une attaque des Soviets contre le gouvernement provisoire, ou de Milioukoff et de ses partisans contre les Soviets. Nul encore n'avait sondé la profondeur de l'apathie slave !

Vers dix heures et demie, j'étais descendu dans le square au bout de la Sadovaya : je me heurtai à un grand concours de paysans. Non seulement le square, mais la rue en était pleine, aussi loin que le regard pouvait atteindre. Ils se tenaient par le bras, huit par huit, en bon ordre, chaque groupe portant sa bannière. De distance en distance, on pouvait lire les mots de « Liberté, Fraternité, Paix universelle, les Terres à tous », qui flottaient à la brise. Belles paroles, mais quel spectacle ! Le temps était affreux, sans pluie, mais un vent humide et froid et une neige sale qui fondait. Ces faces orientales, pâles, étrangères, passives et enfantines, se pressaient en une masse compacte sous le ciel bas. De temps à autre s'élevait un chant triste, une psalmodie, une plainte plutôt qu'un chant. Il y avait des heures, que ces hommes se tenaient là, les pieds dans les flaques d'eau glacée, et ils étaient prêts à y rester tant qu'on les y laisserait. Devant ce témoignage de leur ignorance et leur inertie, je compris pour la première fois ce que la Révolution venait de faire. Elle venait de lâcher sur le monde cent millions de grands enfants, inconscients, avides, incapables de rien faire et capables de tout. Où étaient leurs chefs ? Qui en vérité seraient leurs chefs ? Par moments, le soleil perçait les nuages, mais ses

rayons, en tombant sur leurs visages, n'en faisaient que mieux ressortir la lividité cadavérique. Ils ne riaient ni ne plaisantaient, comme on l'aurait fait chez nous. Ils ignoraient ce qui les avait amenés là et n'avaient nul souci de le savoir.

Tout à coup un ordre passa dans les rangs. La masse s'ébranla. Ils allaient lentement, chantant leur mélopée.

Cependant, je ne voulais pas laisser passer la matinée sans avoir vu les Markovitch. J'étais décidé à employer tous les moyens pour persuader les deux sœurs de quitter leur appartement. C'est de lui que venait tout le mal : il y avait quelque chose, dans l'air qu'on y respirait, d'inquiétant et de malsain. Elles seraient mieux ailleurs, au Vassily Ostrof par exemple, et ce serait un excellent prétexte pour se débarrasser de Sémyonof. Je montrerais à Véra que c'était une idée néfaste d'avoir pris son oncle chez eux. Au surplus, ne le savait-elle pas mieux que moi? Tout en marchant, je combinais mes plans dans ma tête.

Véra me fit un accueil délicieux. Elle fut empressée, affectueuse, s'enquit de ma santé avec sollicitude, et me pressa de partager leur repas. Nous en étions là de notre entretien, lorsqu'un objet qui venait de frapper sa vue, la força de s'interrompre. Sur la table, elle venait d'apercevoir une lettre à son adresse et elle y avait reconnu l'écriture de Nina!

— Nina m'écrit... à moi!

D'un geste fébrile elle saisit la lettre, déchira l'enveloppe, et, à peine eut-elle des yeux parcouru les lignes du court billet, elle se tourna vers moi le visage bouleversé et me jeta cette exclamation :

— Partie!

— Qui est partie?... Ce n'est pas Nina?...

— Lisez...

Elle me mit la feuille dans la main. Et, tracés d'une large écriture de pensionnaire, je lus ces mots :

« Chère Véra, je vous ai quittés, Nicolas et toi, pour toujours... Que deviendrai-je? Depuis longtemps, j'y songeais... Cette fois, oncle Alexis m'a montré combien j'ai été sotte de désirer ce que je ne pouvais pas avoir... Je ne suis plus une enfant... Je vais rejoindre Boris, qui prendra soin de moi. Inutile de chercher à m'en empêcher : mon parti est pris. Je ne reviendrai pas, je ne reviendrai jamais... Enfin, je vais vivre ma vie.

« NINA. »

Véra était comme folle.

— Vite, il faut courir après elle. Il faut la ramener tout de suite... Mais qui la ramènera ? Moi, elle m'en veut : elle ne m'écoutera pas... Cher Ivan Andréiévitch, c'est vous qui pouvez lui faire entendre raison... Allez, allez, je vous en supplie!... Ma chérie, ma petite Nina...

Tout en parlant, elle avait pris mon chapeau et ma canne et me les tendait.

— Où habite Grogoff? demandai-je.

— 16, Gagarinskaya... logis 3. Promettez-moi de nous la ramener.

— Je ferai mon possible.

Par miracle, je trouvai un isvostchick à la porte. Mais, dans la Sadovaya, la lente procession des funérailles nous barra le passage. Ils s'en allaient, bras dessus, bras dessous, sur le même air de complainte monotone, inlassablement répété, et qui ne semblait pas venir des hommes, mais s'exhaler des pavés et de l'eau stagnante des canaux. La marche des paysans sur Pétrograd ! Je pouvais les voir converger de tous les quartiers de la ville vers la Marsovoie Pole, obstinés, taciturnes, revenants d'une civilisation passée, annonciateurs des temps futurs. Le fleuve avait rompu ses digues. Qui mesurerait la poussée sauvage de sa puissance ? Le flot passait, passait toujours... Vainement, l'isvostchick essaya de prendre une rue de traverse : de nouveau il se heurta au cortège funèbre. D'où j'étais, je pouvais voir de loin d'autres ponts et d'autres rues ; partout le torrent humain s'écoulait muet, patient, imperturbable, sous le flottement des bannières.

Ce retard m'affolait. Toutes mes pensées étaient pour Nina. Elle était toujours devant moi, telle qu'elle m'était apparue la veille, marchant à pas lents, le regard fixe, la figure inondée de larmes. Pauvre Nina ! Comment en était-elle arrivée là? Elle n'aimait pas cet homme ; elle savait qu'elle ne l'aimait pas. Alors, ce n'était qu'une bravade. Mais vis-à-vis de qui ? Véra ? Lawrence ? Qu'est-ce que Sémyonof avait pu lui dire ?

Enfin, Dieu merci, nous réussissons à traverser la Nevski ; la route est libre ; le vieux cocher fouette son cheval, et nous voici à la Gagarinskaya. Ce n'est pas sans émotion que je gravis l'escalier noir. Je sais trop bien que je ne suis pas l'homme qu'il faudrait. D'abord, j'ai horreur des scènes et, avec le caractère

violent de Grogoff, je dois m'attendre à une entrevue orageuse. Puis, je soupçonne quelque vérité dans ce que disait Sémyonof, lorsqu'il m'accusait de me mêler toujours de ce qui ne me regarde pas. Ce sera là certainement le point de vue de Grogoff et peut-être bien aussi celui de Nina. En tirant la sonnette du numéro 3, je ressens au creux de l'estomac cette impression désagréable qui vous avertit que vous allez faire une sottise.

Une vieille femme revêche m'ouvre la porte. Elle m'introduit dans une pièce en désordre, remplie de paperasses, de journaux et de proclamations révolutionnaires, la *Pravda*, la *Novaya Jezn*, la *Soldatskaya Mvyssl*... Sur la tapisserie malpropre pendent, dans des cadres ternis, d'énormes photographies de famille ; un panneau tout entier est réservé à un rutilant portrait de Grogoff lui-même, en tenue d'étudiant. Il n'y a pas de feu dans le poêle : on gèle. Mon cœur saigne, tandis que j'attends Nina.

C'est Grogoff qui vient à moi, la main tendue.

— Ivan Andréiévitch... que puis-je faire pour vous ?

Comme il est changé ! Il n'a jamais brillé par la modestie ; aujourd'hui, il semble avoir doublé de volume, enflé positivement de vanité. Il est gras, bouffi : son ventre commence à se dessiner sous la ceinture. Il porte les cheveux longs, roulés en grosses boucles sur un côté de la tête et sur le front. Il a le verbe arrogant, le ton protecteur. Je lui dis que je désire voir Nina.

Il joue la surprise.

— Nina?... qu'avez-vous à lui dire ?

— Ce que j'ai à lui dire ne vous regarde pas. J'ai une mission à remplir auprès d'elle, de la part de sa famille.

— Tout ce qui concerne Nina me regarde parfaitement et ne regarde que moi. Désormais, Nina et moi, nous devons vivre ensemble.

— C'est ce que nous verrons.

Je sais qu'il est maladroit de le prendre sur ce ton, cela n'avance à rien, et je ne suis pas homme à le soutenir longtemps. Mais Grogoff ne se fâche pas.

— Allons, Ivan Andréiévitch, dit-il en souriant, que sert-il de discuter ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons formé, Nina et moi, le projet de vivre ensemble. Elle est majeure : elle ne dépend de personne.

— Avez-vous l'intention de l'épouser ?

— Certainement pas. Ni elle, ni moi, nous ne voulons du mariage. Nous sommes, Nina et moi, de la société nouvelle

— Je vous répète que j'ai à lui parler.

— Vous lui parlerez; mais, si vous espérez l'influencer, vous perdez votre temps. Nina en avait assez de sa famille et bon Dieu! cela se comprend. Elle m'aidera dans mon œuvre : la plus grande qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Il élève la voix; il s'apprête à pérorer; mais, en cet instant, Nina entre. Elle s'arrête sur le seuil pour me regarder avec un mélange enfantin d'hésitation et de hardiesse, de colère et d'amitié. Les joues pâles, les yeux battus. Ses deux longues nattes qui pendent sur ses épaules, lui donnent à peu près quatorze ans. Elle ne me tend pas la main. Boris lui dit :

— Ma chère Nina, Ivan Andréiévitch est venu pour remplir auprès de vous une mission, de la part de votre famille.

Il répète mes paroles mêmes, d'un ton de raillerie.

— Que me veut ma famille? me demande-t-elle d'un air de défi.

— Je préférerais vous parler à vous seule.

— Quoi que vous ayez à me dire, Boris a le droit de l'entendre.

Je continue en faisant mon possible pour oublier la présence de Grogoff.

— Nina, ne savez-vous pas ce que j'ai à vous dire? Les vôtres ont le cœur brisé de votre départ. Ils vous supplient de revenir... Nina, mon enfant, ce sont eux qui vous aiment et que vous aimez. Vous ne seriez pas heureuse ici, vous ne pouvez l'être. Revenez à la maison, revenez. J'ignore ce qu'Alexis Pétrovitch a pu vous dire, mais, quoi que ce soit, il ne faut pas l'écouter. C'est un homme méchant et qui ne cherche qu'à vous nuire, à vous et à tous les vôtres.

Elle m'a écouté sans faire un mouvement. Maintenant elle dit seulement en secouant la tête :

— C'est inutile, Ivan Andréiévitch, tout à fait inutile.

— Pourquoi inutile? Donnez-moi vos raisons, Nina.

Elle répond, le front barré par un pli :

— Je n'ai pas à vous donner de raisons, Ivan Andréiévitch. Je suis libre. J'ai le droit de faire ce qu'il me plaît.

Ici Grogoff intervient :

— Je crois, dit-il, qu'en voilà assez... Vous avez voulu

parler à Nina ; vous lui avez parlé. Elle vous a répondu, de la façon la plus nette, qu'elle ne se soucie pas de rentrer. — Puis, élevant le ton : — Votre mission est terminée. Vous oubliez, Ivan Andréiévitch, un autre aspect de la question. Ce n'est pas seulement de nos différends de famille qu'il s'agit. Nina est venue ici, pour m'aider dans une œuvre nationale. Je puis me vanter, sans exagération, que dans le passé, ils ont été rares, les êtres humains qui ont rencontré une occasion semblable à celle qui m'est offerte, comme membre du Soviet. Vous êtes Anglais, partant aveuglé par les préjugés et les conventions. Vous ne vous rendez pas compte que, cette semaine, a commencé la lutte la plus formidable que le monde ait jamais vue : la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie et le capitalisme de l'univers entier.

Vainement, j'essaie de l'interrompre : il continue de déclamer :

— Qu'est-ce que votre misérable guerre allemande? Pas autre chose que la guerre des capitalistes entre eux pour se disputer la plus grande part du produit des vols et des extorsions, pour affermir leur joug sur le cou des malheureux peuples. Vous autres Anglais, vous prétendez combattre pour la liberté du monde. Et l'Irlande? et l'Inde? et l'Afrique du Sud? Mais, vous êtes tous les mêmes : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la France et notre misérable Gouvernement que la volonté courageuse du peuple a enfin renversé... Notre guerre à nous est la guerre du peuple! Nous adjurons les peuples de jeter bas les armes : ils nous entendront.

Les bras au ciel, les yeux flamboyants, les joues écarlates, il vaticine.

Pour moi, tout ce temps, je n'avais pas quitté Nina des yeux. J'espérais que ce verbiage creux lui donnerait à réfléchir. Mais elle n'en laisse rien paraître.

— Nina, dis-je encore, rentrez avec moi.

Toujours le même geste de refus.

— Nina, chère Nina, revenez à nous.

Je vois trembler ses lèvres. Je sens, sous ses paupières, des larmes prêtes à couler. Mais, de nouveau, elle fait non de la tête.

— Il est survenu quelque chose, articule-t-elle lentement, que je ne puis vous dire.

— Venez seulement en causer avec Véra.

— Véra, dites-lui que je ne puis la revoir... Mais, Durdles, ajoutez que je ne lui en veux pas.

Ce surnom d'amitié me redonne du courage.

— Nina, soyez franche. Vous n'aimez pas cet homme ?

Elle se tourne pour considérer Grogoff, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Lui?... Certes, non, je ne l'aime pas... mais lui ou un autre... Et l'heure est venue pour moi d'être une femme et non plus un enfant !

Puis, d'une voix plus claire, avec fermeté et me regardant en face :

— Dites à Véra que j'ai vu ce qui est arrivé ce jeudi après-midi, le jeudi de la semaine de la Révolution. Dites-lui cela, quand vous serez seul avec elle... Dites-le lui, elle comprendra.

Elle quitte la chambre, brusquement, cependant que Grogoff, paresseusement, sur un sofa malpropre, me toise avec ironie. Ma mission est terminée; comme je ne l'avais que trop prévu, elle a échoué : je n'ai plus rien à faire ici, je n'ai plus qu'à m'en aller.

A mon retour, je trouvai Véra qui m'attendait avec anxiété. Quand elle me vit revenir seul, son visage s'assombrit.

— Rien à faire, dis-je tout de suite. En ce moment, du moins. Elle est butée. Ce n'est pas qu'elle aime Grogoff, ni, je crois, à cause de ce que son oncle a pu lui dire. Elle a quelque lubie en tête. Vous saurez quoi, peut-être. Elle m'a prié de vous dire, qu'elle a vu ce qui s'est passé le jeudi de la Révolution. Elle prétend que cela vous expliquera tout.

Véra me regarda avec une expression extraordinaire où se mêlait la douleur, le défi, la crainte et le triomphe !

— Ce qu'elle a vu, Ivan Andréiévitch, tout le monde peut le savoir. Cela m'est égal, mieux qu'égal : je le désire. Vous l'apprendrez comme les autres. C'est l'oncle Alexis qui a excité Nina, parce qu'il me déteste : il ne sera satisfait que lorsqu'il nous aura tous brisés. Mais je n'ai pas peur de lui. Ce que j'ai, il ne peut pas me le prendre, il ne le peut pas... ni lui, ni personne... Mais Nina, faut que nous la ramenions, Ivan Andréiévitch. Il faut qu'elle revienne.

III

Le lendemain, Bohun vint me voir. Il me parla de Markovitch.

— Il est, me dit-il, profondément malheureux. Il s'est confié à moi, un soir; la seule fois où nous ayons vraiment causé tous les deux. Quand éclata la Révolution, il crut que tout était sauvé, Véra, la Russie, tout le reste ! Il était transporté, cette semaine-là, comme un enfant qui a découvert tout à coup le Paradis. Que lui est-il arrivé depuis, Durdles?

— Vous pensez qu'il est survenu quelque événement dans sa vie?

— Oui, je dis bien : il lui est arrivé quelque chose à la fin de cette fameuse semaine. Je peux fixer le jour exactement. C'était le jeudi. Que s'est-il passé ce jour-là? Voilà ce que j'étais venu vous demander.

— Je le sais moins que personne, puisque, alors, j'étais malade...

— Et vous n'avez rien appris ?...

— Je comptais sur vous pour m'aider. Racontez-moi le reste, et peut-être arriverai-je à y voir clair.

— Le reste, en somme, c'est Sémyonof. Ce jeudi soir, Markovitch avait la mine d'un homme qui a reçu un coup de massue... Vous n'avez jamais vu changement pareil. Le visage défait, une pâleur de mort, ne disant rien à personne. Le lendemain, de bonne heure, Sémyonof vint proposer d'habiter avec nous. Cette étrange proposition parut n'étonner personne. Pourquoi quittait-il son appartement confortable pour s'installer chez nous? Nous étions déjà assez serrés! Le particulier ne m'a jamais été sympathique, mais je le prenais en horreur, ma parole, de le voir là, imperturbable, se caresser la barbe avec son sourire sarcastique. A ma vive surprise, Markovitch ne fut pas le moins empressé à adopter ce projet. Non seulement, il y consentit, mais il offrit à son oncle son propre atelier. « Et vos inventions? lui demanda-t-on. — J'y ai renoncé, » dit-il de l'air d'un animal en cage. J'aurais dû offrir de céder la place, mais mon intérêt était trop vivement éveillé. Tout cela était si étrange que je voulais en voir la fin. Seule, Véra laissait voir que la proposition de Sémyonof lui

déplaisait souverainement; mais, après que Markovitch l'eut acceptée, elle n'ajouta rien et ce fut chose décidée.

— Et Nina, qu'en dit-elle ?

— Nina ? Elle n'a fait aucune réflexion. Seulement, à la fin, elle est allée prendre la main de Sémyonof en disant : « Je suis si contente que vous veniez, oncle Alexis ! » et elle a regardé Véra. Je vous dis qu'ils sont tous plus loufoques les uns que les autres.

— Et après, qu'est-il arrivé ?

— Tout et rien, Nina est partie, comme vous savez. Pourquoi ? Je ne peux le comprendre. Avec un individu comme ce Grogoff ! Lawrence vient tous les jours, il reste planté là sans dire mot. Semyonof est avenant pour tout le monde, surtout pour Markovitch; mais celui-ci s'aperçoit qu'on se gausse de lui; et parfois je le sens tellement exaspéré que je m'attends à le voir tomber sur Sémyonof... Mais il faut que je vous raconte encore un incident...

Il rapprocha sa chaise de mon lit et baissa la voix comme pour me confier un secret.

— L'autre nuit, vers deux heures du matin, je ne dormais pas... Je voulus chercher un livre dans la salle à manger... Comme j'allais entrer, un bruit m'arrêta sur le seuil. Sémyonof, à demi vêtu, était assis près de la fenêtre, la tête dans ses mains, et sanglotait à fendre l'âme. Jamais je n'avais entendu un homme pleurer de la sorte. C'est affreux, un homme qui pleure. Là-bas, au front, il y en avait souvent, mais ici c'était pire. C'était un homme fort, en possession de toute sa raison, qui pleurait... Je saisissais quelques mots qu'il répétait sans cesse : « Mon amour, mon amour... attends-moi... » Il ne se lassait pas de recommencer. C'était atroce !... Je regagnai ma chambre à demi mort de peur. Je n'ai jamais rien vu de si pénible. Et que ce fût Sémyonof !... Vous qui le connaissez depuis des années, expliquez-moi cette énigme. Dites-moi ce qu'il complote contre Markovitch.

— Bah ! répondis-je après une pause, je connais Sémyonof moins que vous ne croyez : et puis, ce que je crois deviner vous paraîtra insensé.

— Parlez toujours : je suis las de tout ce mystère.

— Voici donc. Sémyonof est avant tout un sensuel ; et, en vrai Russe, ce cynique est, en même temps, un idéaliste. Il avait la richesse, une belle situation, toutes les femmes. Il

partit pour le front et c'est là qu'un jour, il rencontra une femme différente de toutes celles qu'il avait connues : différente, parce qu'elle était plus simple, plus naïve et honnête, plus belle aussi et meilleure. Elle était fiancée à un Anglais. Sémyonof la vit : il l'aima passionnément et s'en fit aimer.

— Et puis? dit Bohun.

— Elle fut tuée. Une balle perdue, alors qu'elle distribuait du thé aux hommes dans les tranchées... Ce fut un chagrin pour nous tous. L'Anglais mourut aussi; ne le plaignons pas. Sémyonof souhaitait le même sort; mais la mort l'épargna et il resta désespéré. Que faire? Le suicide? Quel impossible aveu de faiblesse pour un homme fier! Comme ils riraient de lui, ces misérables humains qu'il méprise tant! Ce serait se mettre à leur niveau. Non! Le suicide n'est pas fait pour lui!

— Mais alors, quoi ?

— Nous vivons, mon ami Bohun, dans un monde fantastique où rien n'est impossible. Admettez que notre homme ait fait choix d'un être débile, irritable, sentimental et déçu, un être, dont il connaît à fond toutes les faiblesses et les tares, supposez qu'il se tienne sans répit près de sa victime, qu'il l'exaspère, l'ahurisse et l'affole jusqu'à ce que le malheureux, poussé à bout, lui porte ce coup de grâce que son orgueil lui interdit à lui-même. Songez à l'intérêt passionnant d'un tel jeu pour Sémyonof. Quel aliment pour son incommensurable vanité, pour son esprit cynique! Ceci le décidera-t-il ? Et ceci? Et ceci encore? Est-il à point? Encore cinq minutes!... Pensez aux risques, aux surprises, aux marches et contre-marches et, par-dessus tout, pensez à la satisfaction, si chère à un tel homme, de jouer avec des émotions humaines, de conduire à son gré de pitoyables créatures impuissantes et désarmées. Et l'autre! Le pauvre diable, bafoué, ulcéré, sans force, ne voyez-vous pas que Sémyonof le tient dans le creux de sa main? Il n'a qu'un geste à faire...

— Markovitch? s'écria Bohun.

— Maintenant, vous savez pourquoi il faut que vous restiez dans cette maison.

H. WALPOLE.

(Traduit de l'anglais par Mlle Hentsch et Mme J. Muller Bergalonne.)

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

RÉPUBLIQUE ET SAINT-SIÈGE

II[1]

1848

La chute de Louis-Philippe et la proclamation de la République furent accueillies par le clergé et par les fidèles avec une sorte d'enthousiasme sacré. Partout les curés bénissaient les arbres de la liberté. Les mandements des évêques saluaient l'avènement du nouveau régime comme un sublime bienfait de la Providence. L'Archevêque de Paris ordonnait, le 24 février, un service dans son diocèse pour les victimes de l'insurrection : « Jésus-Christ, disait son instruction pastorale du 3 mars, Jésus-Christ, en déclarant que son royaume n'est pas de ce monde, a affirmé par là même qu'il ne commandait ni ne proscrivait aucune forme de Gouvernement... L'Église, héritière de cet esprit, a vécu sous l'Empire romain, sous les monarchies et sous les républiques italiennes du moyen âge ; elle vit encore sous la Confédération suisse et sous les gouvernements démocratiques de l'Amérique du Nord ou du Midi. Il est inouï que jamais le clergé de ces contrées ait manifesté la moindre opposition à cette dernière forme de pouvoir... Il redit partout, après saint Paul, aux Rois absolus comme aux Présidents de République : « Vous êtes les ministres de Dieu pour le bien des hommes. » Trois jours plus tard, le prélat, se rendant à l'Hôtel de ville, assurait le Gouvernement du concours de son clergé. Le langage de l'Archevêque de Lyon, primat des Gaules,

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

est tout aussi expressif : « Vous formiez le vœu, déclarait à ses coopérateurs Mgr de Bonald, de jouir de cette liberté qui rend si heureux vos frères des États-Unis... Cette liberté, vous l'aurez. Le drapeau de la République sera toujours pour la religion un drapeau protecteur... »

Le parti catholique gardait un amer souvenir des avanies auxquelles avaient été exposés, pendant les premiers temps de la monarchie de Juillet, les ministres et les monuments du culte ; ses chefs les plus éminents étaient sincèrement démocrates ; sous leur inspiration le clergé avait reconquis bien des âmes. Si Montalembert pouvait, en 1830, après quinze ans de restauration dynastique, s'affliger « d'une absence presque totale de la foi chez les hommes et d'un immense mépris pour le prêtre, » dix-huit ans passés, quel changement! Le nonce, au lendemain de l'insurrection, se félicitait « du respect que le peuple de Paris au milieu de si grands événements avait témoigné à la religion », et du haut de la chaire de Notre-Dame, le Père Lacordaire admirait ces ouvriers qui avaient respectueusement transporté à Saint-Roch le Christ de la chapelle royale. Des blessés recueillis aux Tuileries demandaient que l'office divin fût célébré dans la salle du trône. Des gardes nationaux s'étaient présentés à l'archevêché pour faire bénir leurs drapeaux : « Il n'y aura, s'exclamait *l'Univers*, que dirigeait Louis Veuillot, il n'y aura pas de meilleurs et plus sincères républicains que les catholiques français. »

Les membres du Gouvernement pensaient la plupart avec Carnot que « l'intérêt de la patrie est intimement lié à celui de la religion ». Recevant à l'Hôtel de ville Mgr Affre, Dupont de l'Eure, interprète autorisé de ses collègues, lui répondait par cette profession de foi : « La liberté et la religion sont deux sœurs également intéressées à bien vivre ensemble. » Et pareillement le citoyen illustre, en qui le génie de l'orateur et de l'homme d'État n'était pas inférieur à celui du poète et de l'écrivain, présentant du haut de la tribune de l'Assemblée constituante l'exposé général de la politique des hommes qui avaient assumé, avec lui, la responsabilité du pouvoir, s'écriait-il, mandaté par eux, en péroraison, parmi les applaudissements *unanimes et prolongés :* « Puisse l'histoire de notre chère patrie inscrire avec indulgence, au-dessous et bien loin des grandes choses faites par la France, le récit de ces trois mois

passés sur le vide, entre une monarchie écroulée et une république à asseoir ; et puisse-t-elle, au lieu des noms obscurs et oubliés de ceux qui se sont dévoués au salut commun, inscrire dans cette page deux noms seulement, — le nom du peuple qui a tout sauvé et le nom de Dieu qui a tout béni, — sur les fondements de la République. » D'ailleurs, aucune arrière-pensée de gallicanisme, mais au contraire le parti pris le plus décidément et le plus vraiment bienveillant à l'égard du Saint-Siège.

***

Lamartine, appelant M. d'Harcourt à remplacer dans l'ambassade de Rome le comte Rossi, définissait cette politique sans ambiguïté : « Nous n'avons à faire entendre au Pape et à ses ministres que des paroles de bonne harmonie et d'union. Nous applaudissons de tout cœur aux nobles efforts du Saint-Père, à sa courageuse persévérance dans le travail de régénération qu'il poursuit ; nous en appelons le succès complet de tous nos vœux et l'appui loyal de la République française lui est assuré, s'il en avait besoin, non seulement dans l'accomplissement de cette grande et philanthropique entreprise, mais encore contre toute menace, contre toute intervention, contre toute tentative du dehors tendant à entraver ou à violenter l'exercice légitime de ses droits de chef d'un État indépendant...

« Vous vous appliquerez, s'il en était besoin, à rassurer le Pape et son gouvernement sur le sort de la religion et de ses ministres. L'intention bien positive du Gouvernement de la République est que la religion, et tout ce qu'elle a consacré, continuent d'être entourés du respect et de la protection qui leur sont dus. Il la veut libre, indépendante, honorée, placée dans les conditions les plus propices pour remplir avec efficacité sa mission divine d'enseigner et de moraliser les sociétés. Le Saint-Père n'a sans doute pas appris sans une vive satisfaction les témoignages de respect dont elle a été l'objet de la part du peuple dans les grandes journées d'où est sortie notre révolution. Une nation qui manifeste de tels sentiments, un gouvernement qui les partage et qui donne lui-même l'exemple ont droit assurément aux sympathies, à l'intérêt et à la confiance du chef de l'Église. »

S'adressant au cardinal secrétaire d'État, le ministre écrivait :

« Le symbole de la République n'est autre que le dogme

fondamental du christianisme. Liberté, Égalité, Fraternité, ces trois mots résument son principe et sa destination tout ensemble. La République française en donnera le commentaire et en réalisera l'application par le caractère moral, pacifique, essentiellement libéral et chrétien de ses actes, par son respect pour les droits et la dignité des peuples, par le généreux appui que trouveront en Elle toute pensée, tout effort de régénération sociale et de progrès vers la liberté. C'est à la fois dans l'esprit de ces principes et avec le sentiment intense des liens qui doivent étroitement unir la République française et le Saint-Siège, que M. d'Harcourt aura l'honneur d'entretenir Votre Éminence. »

Le 10 mai, Lamartine a été appelé dans ce Directoire de cinq membres, organisé, le jour même, sous le nom de Commission exécutive. Bastide qui a recueilli sa succession pour les Affaires étrangères, et qui a pour second Jules Favre, en qualité de Sous-Secrétaire d'État, renouvelle au comte d'Harcourt, le 26 mai, les instructions du Gouvernement :

« Appelé à représenter la France à Rome, à y servir sa politique, à y être l'organe de ses sentiments, de ses idées, vous connaissez déjà les principes et les tendances de cette politique libérale, essentiellement honnête et désintéressée. Vous savez aussi que la République française n'éprouve que du respect et de l'affection pour le Saint-Siège et le Pontife réformateur dont le nom populaire est devenu le cri de ralliement de l'Italie renaissant à la vie politique et combattant pour son indépendance. La République est donc l'amie sincère de Pie IX.

« Elle applaudit à l'œuvre de régénération dont il a pris la glorieuse initiative... Elle prend un loyal intérêt au maintien de l'inviolabilité de sa double puissance. Aussi n'avons-nous pu voir sans peine la crise récente au milieu de laquelle la souveraineté temporelle du Pape a reçu de si graves atteintes. On ne peut, en effet, que déplorer le dissentiment qui a éclaté entre lui et son peuple. Il faut même le regretter d'autant plus que, sans vouloir peser la valeur des scrupules qui portaient le Saint-Père à résister au cri de l'opinion lui demandant une déclaration de guerre à l'Autriche, on ne saurait se dissimuler qu'un tel refus, quelque respectable que pût en être la cause envisagée du point de vue spirituel, était cependant en contradiction avec les faits de l'ordre politique ou tout au moins avec les apparences. Et malheureusement aussi cette lutte, dans le

même homme, entre la conscience du prêtre et les devoirs du prince, entre les exigences spirituelles et les exigences temporelles, n'était que trop propre à servir d'argument à ceux qui soutiennent l'incompatibilité des deux pouvoirs réunis dans la main du successeur de saint Pierre.

« La situation en présence de laquelle vous allez vous trouver à Rome réclame de votre part une attention particulière. Le maintien de la Papauté dans sa double essence est, je le répète, tout à la fois dans l'intérêt du monde catholique, de l'Italie et des États romains eux-mêmes. Le monde chrétien s'accoutumerait difficilement à ne voir dans le Pape qu'un simple évêque de Rome, n'ayant plus d'autre droit, d'autre pouvoir que celui de traiter des intérêts religieux de la catholicité. Et d'ailleurs, cette autorité spirituelle, fonctionnant à côté et peut-être sous la surveillance ombrageuse d'un gouvernement civil, aurait-elle, aux yeux du monde, le caractère de liberté et d'indépendance qu'elle devrait avoir ?

« La France doit mettre d'autant plus de prix à la conservation d'une Papauté sérieuse qu'elle aura toujours en matière religieuse de grands intérêts à débattre avec le Saint-Siège. Et le moment n'est pas loin où, par suite des principes nouveaux que la future constitution de la République doit consacrer en matière ecclésiastique, nous aurons à négocier avec la Cour de Rome. La condition première, en pareil cas, serait du moins que ce fût avec le Pape investi de toute la plénitude de son indépendance comme souverain spirituel.

« Votre rôle à Rome doit être d'observer et de me rendre compte, de témoigner hautement les sympathies de la République pour le Saint-Père, pour son peuple, pour l'Italie, de montrer la France et son gouvernement attachés au maintien de la double couronne qui brille, depuis tant de siècles, au front de la Papauté, de parler autour de vous un langage de conservation, de conciliation, de concorde et d'union (1). »

Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, depuis Juin, se trouva d'accord avec son ministre des Affaires étrangères, aussi ferme républicain que lui-même, sur cette politique.

Aussi, lorsque le 25 novembre, leur parvenaient les dépêches annonçant la fuite de Pie IX loin de Rome insurgée, cette nou-

(1) Affaires étrangères. Rome : *Correspondance politique.*

velle ne les trouvait-elle pas perplexes ni hésitants. A l'issue de la séance parlementaire, le général allait à M. de Corcelles dont il avait été au collège le condisciple et en Afrique le camarade. Faisant appel au zèle ardent qu'il lui connaissait pour sa foi et pour sa patrie, il lui donnait la mission de se rendre à Rome, de pourvoir à la liberté du Saint-Père et de lui offrir l'hospitalité sur le territoire de la République. Bastide écrivait au comte d'Harcourt une lettre émue :

« Continuez, l'adjure-t-il, à Sa Sainteté, les vives et pieuses sympathies de la France tout en l'assurant, et que nous regrettons de n'avoir pu contribuer à prévenir les scènes malheureuses qui ont attristé la capitale du monde chrétien et que nous sommes résolus à porter les secours les plus efficaces au Saint-Siège. Comme catholique et comme républicain, je n'oublierai jamais, pour ma part, ce que nous devons au saint personnage qui a donné le premier signal de la révolution de 1848.

« S'il arrivait que le malheur des temps obligeât le Saint-Père à chercher un asile momentané hors de ses États, dites-lui qu'il peut venir avec confiance chez cette nation qui sera toujours la fille aînée de l'Église. Peut-être entre-t-il dans les secrets desseins de Dieu que cette bénédiction nous soit réservée. Nous la recevrions avec bonheur (1) ».

En même temps, des ordres étaient expédiés à Toulon pour la réunion immédiate de l'escadre et pour l'embarquement, à destination de Civita-Vecchia, d'une brigade de 3500 hommes. Toutes ces démarches recevaient, le 30 novembre, l'approbation quasi unanime de l'Assemblée. On doutait si peu de la prochaine arrivée de Pie IX en France, qu'en vue du cérémonial, ces instructions étaient télégraphiées, le 2 décembre 1848, à huit heures du matin, au préfet des Bouches-du-Rhône :

— Tirer le canon, comme pour un Souverain, à l'arrivée et au débarquement du Pape ;

— Le Préfet ira chercher à bord Sa Sainteté ;

— Le Pape sera conduit à l'hôtel de la Préfecture, les troupes sous les armes, tambours battant aux champs ;

— Sa Sainteté sera défrayée de tout ;

— Elle recevra une garde d'honneur ;

(1) Affaires étrangères. Rome : *Correspondance générale*, t. 989.

— Les ordres seront pris sur la manière dont Elle jugera convenable de recevoir (1).

Presque en même temps, le ministre des Cultes, M. Freslon, partait pour Marseille où il devait accueillir le Saint-Père au nom du Gouvernement de la République. Mais le Pape, circonvenu par le comte de Spur, agent de l'empereur d'Autriche, au lieu de se rendre en quittant sa capitale à Civita-Vecchia, ainsi qu'on l'avait supposé, s'était réfugié à Gaète dans l'État de Naples.

*
* *

La polémique des partis a prétendu distinguer deux périodes successives dans la politique romaine de la seconde République; l'une, libérale et démocratique; l'autre, qui commencerait avec la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, toute personnelle, réactionnaire et « ultramontaine ». Les historiens, même les plus récents, ont accepté cette thèse : ceux-ci parce que, obéissant à une idée préconçue, sinon à une consigne, ils se proposent moins un récit exact et un jugement impartial qu'une opinion à imposer; ceux-là pour ce motif qu'ils ne se sont pas soucié, ou qu'ils n'ont pas eu les facilités de remonter aux sources.

A la vérité, l'expédition de Rome, décidée à la fin de 1848, entreprise en avril 1849, et le rétablissement du Pape dans ses États, après l'occupation de la capitale du monde catholique par le général Oudinot, sont impliqués dans les démarches, — qu'on les en loue ou qu'on les en blâme, — de Lamartine, de Bastide et de Cavaignac. Si Ledru-Rollin et quelques-uns de ses amis de la Montagne y rencontrèrent prétexte, comme Félix Pyat, à des motions révolutionnaires contre le chef élu de l'État, les ministres et l'Assemblée législative; si même ils en prirent occasion pour des échauffourées séditieuses, ce sont là jeux de partisans sans scrupule ; les actes d'Odilon Barrot, président du Conseil, de Drouyn de Lhuys, puis de Tocqueville, chargés des Affaires étrangères, trouvent leurs motifs dans les instructions données au comte d'Harcourt et à M. de Forbin-Janson par le Gouvernement provisoire et la Commission exécutive dont ce même Ledru-Rollin a été membre, ainsi qu'Arago, Garnier-Pagès et Marie.

(1) Affaires étrangères. Rome : *Correspondance générale*, t. 988.

La politique extérieure qui suit immédiatement l'élection présidentielle du 10 décembre est inspirée du même esprit. Elle est aussi favorable à l'Italie, — dans la situation où avaient mis celle-ci les victoires des Autrichiens sur les Piémontais et la défaite des patriotes à Milan, Venise et Naples, — que celle de l'année précédente. S'il est entre l'une et l'autre une différence, c'est que Louis-Napoléon Bonaparte et Odilon Barrot sont plus préoccupés d'obtenir du Saint-Siège, au bénéfice des États ecclésiastiques, des garanties constitutionnelles; tandis qu'à peine Cavaignac et Bastide admettent-ils la formation d'une administration et d'un cabinet laïcisés.

Ils s'alarment d'innovations trop radicales, où ils aperçoivent le commencement d'une séparation, selon eux périlleuse, du temporel d'avec le spirituel.

Les réformes ne doivent pas être poussées si avant qu'elles annulent l'autorité pontificale, « car, de là au renversement de la Papauté, telle qu'elle existe depuis dix siècles, l'intervalle ne saurait être grand et cette révolution serait un malheur... Il serait pénible de penser que celui qui a donné le signal de la régénération italienne et s'est voué avec tant de courage à cette grande et belle œuvre, pût être dépouillé de son autorité par un peuple pour lequel il a tout fait, et dût être condamné, par une telle déchéance, à ne plus jouer, dans cette noble cause de la civilisation, le rôle auquel la Providence l'a si visiblement appelé. L'Italie, l'Europe, la France libérale ne peuvent pas le vouloir... » écrivait, le 26 mai 1848, le ministre au comte d'Harcourt.

Ainsi les « Républicains de la veille », à l'égal de M. de Falloux et bien plus que la plupart des « fauteurs de coups d'État », étaient, à l'égard de la Cour de Rome, conservateurs au point de s'inquiéter d'une expérience de sécularisation ministérielle tentée par Pie IX. Ils ont considéré la France comme pleinement intéressée à souhaiter et sauvegarder, — principe demeuré vrai et chaque jour davantage, — l'indépendance du Saint-Siège, mais aussi, — conception déjà alors contestable surtout du point de vue de l'Église, aujourd'hui périmée, — à défendre la souveraineté territoriale du Pontife. N'est-il pas temps enfin qu'on le sache ?

GEORGES GROSJEAN.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE : *La Galerie des Glaces*, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein. — L'ATELIER : *Chacun sa vérité*, pièce en trois actes de M. Luigi Pirandello, traduite par M. B. Crémieux. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Croquemitaine*, comédie en deux actes de M. Alfred Machard. — ODÉON : *Ysabeau*, chronique en quatre actes de M. Paul Fort. — MATHURINS : *Ma femme danseuse*, comédie en trois actes de Louis Delluc. — THÉATRE-ANTOINE : *Pile ou face*, pièce en cinq actes de M. Louis Verneuil. — MARIGNY : *Jim*, comédie en trois actes de MM. Romain Coolus et Maurice Hennequin.

La Galerie des Glaces est la meilleure pièce que nous ait encore donnée M. Henry Bernstein. Il y a très heureusement changé sa manière. Il s'était contenté jusqu'ici d'être le représentant le plus éminent du « théâtre brutal ». Des personnages, livrés aux impulsions d'une nature rudimentaire, étaient lancés dans une action violente, d'ailleurs supérieurement machinée au point de vue spécial de la scène. *Judith*, en dépit de son bariolage archaïque, ne faisait pas exception. Cette fois, M. Bernstein s'est vraiment renouvelé. Il a gardé sa remarquable entente de la scène, et sa nouvelle pièce est avant tout une pièce très bien faite; mais il a appliqué ses rares qualités d'homme de théâtre à peindre un caractère, — exceptionnel, maladif, désobligeant, certes, — mais enfin un caractère Sachons-lui gré de s'être élevé à ce genre de la comédie de caractère, qui reste, en dépit de tout, le plus bel effort de la comédie.

Ne vous arrêtez pas au titre. J'ai lu attentivement les explications auxquelles se sont livrés mes confrères de la presse. Il est évident que, pas plus que moi, ils n'y ont vu goutte. Je sais bien qu'un titre importe peu ; mais celui-ci risque de nous induire en erreur. On a souvent exprimé par la comparaison de l'homme qui se regarde dans une glace la manie qu'ont certains délicats de se regarder vivre. Les

romanciers, sinon les auteurs dramatiques, ont souvent dénoncé cet abus de l'analyse et dévoilé ses fâcheuses conséquences, qui sont le dessèchement du cœur et la paralysie de la volonté. Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le cas choisi par M. Bernstein est très nettement déterminé, et d'ailleurs bien connu des médecins, qui savent à merveille diagnostiquer le mal, sinon le guérir. Dans une pièce qui ne compte pas plus de cinq personnages, si M. Bernstein a fait de l'un d'eux un médecin, c'est qu'il avait ses raisons. Ce médecin ne sert pas à grand chose, si ce n'est à préciser l'atmosphère de la pièce, où il tient le rôle de raisonneur. Nous sommes ici en pleine pathologie nerveuse. Ce que M. Bernstein a porté à la scène, c'est une forme de folie atténuée, qui comporte, d'ailleurs, toute sorte de degrés : l'anxiété.

L'anxiété consiste essentiellement à découvrir en toutes choses et en toutes circonstances, à tout propos et hors de tout propos, des motifs de se mettre l'esprit à la torture. Maladie noire, maladie du scrupule, pessimisme, défaitisme, il y a de tout cela dans cette disposition maladive, qui rend aussi malheureux celui qui en est atteint et ceux qui ont le peu enviable privilège d'être associés à son existence. Doutant de soi, il doute des autres et de la vie. Avec une merveilleuse faculté d'invention, il se crée sans cesse de désolantes chimères. Soupçonneux et enclin à se croire persécuté, il est à lui-même son seul ennemi et son propre bourreau.

Un tel caractère est-il bien fait pour la scène ? On pouvait en douter avant d'avoir vu la pièce de M. Bernstein. Ou plutôt, il a fallu toute l'habileté de M. Bernstein pour triompher de la difficulté du sujet. Car l'esprit chagrin n'a rien en soi qui appelle la sympathie ; et plus encore que la pitié, le tempérament inquiet provoque l'irritation et l'énervement. Le danger était un retour des mêmes effets, une répétition des mêmes accès décevants. L'art du dramaturge a consisté à discerner jusqu'où il pouvait pousser l'analyse, sans rendre le personnage insupportable et lasser la patience du spectateur. On affecte aujourd'hui de faire fi du métier au théâtre. Les jeunes gens qui, mieux inspirés, se soucieront de l'étudier, auront beaucoup à apprendre dans *la Galerie des Glaces*.

Au premier acte, nous n'avons qu'un premier crayon de l'anxieux, une silhouette qui reste énigmatique. Ah ! quelqu'un à qui cette épithète d'énigmatique ne conviendrait guère, c'est Lionel Vasseur. Celui-ci est le type banal du viveur, égoïste, coureur et bon garçon. Après avoir épousé par amour sa femme Agnès, il la trompe avec

cynisme et bonne humeur. Ce soir même, afin d'aller rejoindre sa nouvelle maîtresse, il prie son ami, Charles Bergé, de conduire sa femme au concert. Discret et bien élevé, Charles Bergé se fait prier ; mais la façon même dont il se défend, nous donne à entendre qu'il aime Agnès Vasseur. Il ne le lui a jamais avoué et vraisemblablement il ne le lui avouerait jamais : il faut qu'elle-même se décide à lui dire : « Ne m'aimez-vous pas ? » Vous vous imaginez qu'il va tomber aux genoux d'Agnès, la serrer sur son cœur? Troublé, gêné, il balbutie et ne retrouve la parole que pour annoncer son brusque départ. Cependant Agnès signifie à son mari sa résolution bien arrêtée de divorcer; la toile baisse, tandis que discutent les deux époux...

Qu'avons-nous appris au cours de cet acte, et comment s'y dessine déjà la silhouette de l'anxieux? D'abord l'anxiété chez l'artiste. Charles Bergé est peintre; il a même du talent. Il a fait un « portrait du peintre » qui est un chef-d'œuvre aux yeux de tous les autres, mais non pas aux siens, car, en dépit de retouches sans nombre, il n'a pu réussir à se satisfaire. Chez l'homme, mêmes scrupules que chez l'artiste : même hésitation et défiance de soi. C'est par timidité qu'il s'est tu auprès d'Agnès. C'est parce qu'il s'en juge indigne, qu'il n'a pas voulu croire à un amour qui pourtant se laissait deviner. Et le désarroi où le jette un aveu, qui de tout autre aurait fait le plus heureux des hommes, atteste le mal profond dont il est atteint. Henry Bordeaux a baptisé ce mal : la peur de vivre.

C'est au second acte que l'étude se développe et que s'épanouit la manie de l'anxieux. Tout s'est passé pour le mieux dans l'affaire du divorce. Car il en est souvent ainsi pour ces mécontents de la vie : elle les traite en enfants gâtés ; eux ne remarquent même pas ses complaisances. Lionel s'est comporté en galant homme : Agnès est libre. A la veille d'épouser la femme qu'il aime, vous voudriez que Charles Bergé rayonnât de contentement : d'où vient qu'il est plus torturé que jamais? Une jolie scène, qui a été jouée à ravir par Mlle Sylvie, va nous l'apprendre. Charles Bergé a fait venir une ancienne maîtresse, à seule fin de lui poser une question qu'on peut qualifier de saugrenue : elle, qui le connaît, peut-elle lui certifier qu'il est capable d'inspirer l'amour? Voilà l'homme. Une femme quitte son mari pour lui faire l'offrande d'elle-même et de toute sa vie, et il se demande si elle l'aime ! La maîtresse interpellée fournit le certificat demandé. Mais voilà déjà l'inquiet lancé sur une autre piste, où le jette une visite, d'ailleurs assez surpre-

nante, de Lionel. Si c'était pourtant ce Lionel qui avait poussé Agnès dans les bras de son ami! S'il n'était, lui, Charles Bergé, que la dupe d'un mari lassé de sa femme et que peut-être sa femme regrette! Entre les deux hommes éclate une scène violente, une de ces scènes qui, dans les autres pièces de M. Bernstein, étaient le point culminant du drame et que, cette fois, il a eu le mérite de ne pas prolonger, une scène où tous les torts sont du côté de Charles Bergé. Agnès arrive sur ces entrefaites. Une femme moins éprise trouverait dans cet incident matière à réfléchir. Agnès attire à elle son beau ténébreux et lui prodigue ses caresses.

Voilà Charles et Agnès mariés. Ils ont fait un voyage délicieux aux pays enchantés. Pas un nuage au ciel. Et pas un nuage à leur bonheur. Hélas! depuis le retour, l'incorrigible Charles est retombé dans son péché d'habitude. Cela recommence... Non, cela ne recommencera pas, cela ne peut pas recommencer. M. Bernstein l'a compris. C'est pourquoi il tue Lionel dans un accident d'automobile : rien de plus vraisemblable par le temps qui court. La disparition du premier mari, objet d'une jalousie rétrospective, simplifie la situation. C'est dans l'orage perpétuel où se débat Charles Bergé, un moment d'accalmie. M. Bernstein en a profité pour prendre congé du public : il a eu raison. Notons toutefois que des trois actes celui-ci est le moins bon : il manque d'invention et n'apporte pas à l'édifice le couronnement qu'on aurait pu souhaiter.

L'intérêt de ce genre de pièces, c'est qu'elles nous invitent à réfléchir. Nous reportons nos regards sur la réalité qui nous entoure. Au fond de cette perpétuelle inquiétude à laquelle sont en proie les Charles Bergé, qu'y a-t-il? Excès de modestie? Humilité de l'esprit? Mais ne serait-ce pas plutôt tout le contraire? Le désir d'apparaître aux autres tel qu'on voudrait et qu'on croit être, l'impossibilité d'accepter les conditions générales de la vie telles qu'elles s'imposent à tous et de se contenter d'un à peu près de bonheur, le besoin d'un traitement d'exception, — autant de signes qui nous renseignent sur la véritable nature du mal. *Anxiété*, dirons-nous : *forme exaspérée de la vanité, habile à se dissimuler sous mille visages.*

La pièce est très bien jouée. Les rôles de femmes surtout sont remarquablement tenus Mlle Madeleine Lély joue avec une justesse de sentiment, une émotion, une mesure et une élégance qu'on ne saurait trop louer, le rôle d'Agnès. Mlle Sylvie n'a qu'une scène, celle de l'ancienne maîtresse : elle en a fait un bijou de finesse et de grâce. M. Boyer était chargé du rôle difficile de Charles

Bergé. Il s'en est tiré de la façon la plus honorable. MM. Jean Worms (Lionel) et Baumer (Marescat) complètent un ensemble de choix.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent par les deux comédies qu'elle a publiées, ainsi que par l'étude de M. Louis Gillet, l'art si personnel de M. Pirandello. C'est un art tout chargé de pensée. Venu du roman au théâtre, l'auteur excelle à traduire sous forme scénique des idées dont l'expression semble d'abord excéder les moyens de la scène. L'idée qui sert de point de départ à *Chacun sa vérité* est que la vérité n'existe pas par elle-même; elle est créée par les cerveaux qui croient la recevoir : vérité tout intérieure, subjective, relative, qui varie de l'un à l'autre et s'évanouit à mesure qu'on fait effort pour la saisir et la fixer.

Une petite ville. On sait quel degré d'acuité peut atteindre la curiosité d'une petite ville. Imaginez que, dans le quartier le plus éloigné, au cinquième étage d'une maison isolée, soient venus se loger des locataires aux allures bizarres. Le mari, M. Ponza, employé de préfecture, va et vient; mais la femme ne sort jamais : elle paraît seulement à son balcon, et fait un signe de tête à une vieille dame en deuil qui d'en bas la contemple. Quel est ce mystère? Tout ce qu'il y a de commères dans l'endroit est en ébullition. Chez le secrétaire général de la Préfecture, M. Agazzi, où elles tiennent leurs assises, elles ont réussi à faire venir la vieille dame. Celle-ci conte qu'elle a perdu, dans un tremblement de terre, sa famille et sa fortune. Son gendre, Ponza, est très bon pour elle... Paroles réservées et douloureuses qui soulèvent à peine un coin du voile... Écoutons maintenant le gendre, Ponza. A mots pressés, en quelques phrases brèves et bourrues, il explique que sa belle-mère est folle, la tête dérangée par ses malheurs : elle croit sa fille toujours vivante, et prend pour elle la seconde femme que Ponza a épousée, il y a deux ans. Pieusement, Ponza entretient en elle cette illusion. Voilà qui est clair,... ou qui le serait, si une seconde visite de la vieille dame ne venait nous replonger dans de plus obscures ténèbres. A notre profonde stupeur, elle répète mot pour mot tout ce que vient de nous dire son gendre. « C'est, dit-elle, la fable dont nous le berçons. Il a eu une crise d'anémie cérébrale : nous lui avons suggéré que ma fille est morte et qu'il s'est remarié. » Qui croire? Lequel trompe l'autre? Qui trompe-t-on ici ? — Telle est l'énigme posée au premier acte. Les deux autres la retourneront en tous les sens : et nous ne serons pas plus avancés! Ni la confrontation de Ponza et de sa belle-

mère, ni l'arrivée elle-même de la femme de Ponza ne nous renseigneront... L'un des deux est fou, mais lequel? Ou plutôt, ne sont-ils pas fous tous les deux? Leur folie est à chacun sa vérité. Et ainsi va le monde...

Parmi les interprètes, il faut citer d'abord Mme Dullin qui, dans le personnage de la vieille dame, s'est révélée comédienne de grand style, ensuite M. Camille Corney, excellent dans le rôle de Ponza.

Cette représentation fait grand honneur à M. Dullin et à sa tentative qu'inspire un noble souci d'art. C'est *l'Atelier* qui a appris au public français le nom de Luigi Pirandello. L'œuvre qu'y poursuit M. Dullin est des plus intéressantes : tandis qu'on nous a jadis saturés de littérature septentrionale, il se propose de réveiller les affinités qui apparentent notre théâtre à ceux d'Espagne et d'Italie. Ainsi il aura bien mérité du génie latin.

Qui ne connaît les livres charmants où Alfred Machard, pour notre plus grande joie, met en scène les enfants d'aujourd'hui? Les pièces qu'il en a lui-même tirées, ont été accueillies par des fusées de jeunes rires et parfois ont délicieusement étreint de petits cœurs. Du « Théâtre du petit monde, » l'auteur de *Popaul et Virginie* pouvait-il passer sans transition à la Comédie-Française? Au lieu de se guinder et de changer sa manière, il a préféré rester lui-même. De là ce *Croquemitaine* auquel il ne faut pas demander plus que l'auteur n'a voulu y mettre et qui vaut par la simplicité, j'allais dire par la naiveté, de son réalisme.

Les meilleurs amis des enfants, ce sont encore les vieilles gens: M. Camille Jullian le disait hier, en des termes qui ont ravi tous les grands pères. Mais il est des grands pères qui n'ont jamais eu ni petits enfants, ni enfants : c'est l'un de ces vieux célibataires aux tendresses refoulées, que M. Machard a pris pour humble héros. Un petit rentier, M. Benoit, est connu dans son quartier sous le sobriquet de *Croquemitaine*, que lui ont valu ses façons rudes et ses airs renfrognés. La vie a été pour lui sans sourires. Il a aimé, et celle qu'il aimait en a épousé un autre. Mais voilà qu'elle quitte cet autre pour un troisième : pendant que le mari abandonné court après l'infidèle, Croquemitaine est chargé de veiller sur la fillette.

La joie attendrie du vieil homme, l'égoïsme exigeant, — dirai-je l'instinctive coquetterie? — de la gamine, habile à tyranniser celui qui la gâte éperdument, c'est toute la pièce. Tour à tour souriante, sentimentale, amère, cette pièce à deux personnages, (les autres

ne sont que des comparses), a trouvé deux interprètes hors ligne. Croquemitaine, c'est M. de Féraudy, qui a mis tout son art accompli de grand comédien dans ce rôle qu'on dirait fait pour lui. Quant à la fillette, la petite Simone Masari joue le rôle au naturel, et à merveille, comme font parfois les enfants, nés comédiens.

A l'Odéon, après *Louis XI brave homme*, voici *Ysabeau* qu'on pourrait qualifier de *méchante femme*. M. Paul Fort a formé le projet de mettre en pièces toute l'histoire de France. Le malheur est qu'il suppose cette histoire, non seulement connue, mais présente à l'esprit de tous les spectateurs. Pour peu qu'on ait un peu oublié ses classes, le dialogue devient à peu près inintelligible. A remarquer toutefois une tirade où Ysabeau de Bavière se pose en vertueuse Allemande pervertie par ces démons de Français... La propagande boche au temps de Charles VI. Déja! — M. Balpêtré a dépensé les plus louables efforts, et montré un réel talent dans les scènes de folie de Charles VI. Mlle Germaine Laugier est une belle Ysabeau, et Mlle Jeanne Boitel une charmante Odette de Champdivers.

En écoutant *Ma femme danseuse* au Théâtre des Mathurins, on regrette pour l'art dramatique qu'un destin cruel ait emporté, il y a quelques mois, Louis Delluc. Dans cette pièce souvent heurtée et déconcertante, il y a des passages de sincérité qui émeuvent. L'œuvre est bien défendue par Mme Ève Francis et M. Tarride.

M. Louis Verneuil connaît toutes les ressources, toutes les habiletés de l'art. Dans *Pile ou face*, il nous montre un père d'allures austères et de conduite légère s'éprenant d'une jeune étudiante roumaine, maîtresse d'un fils avec lequel il est brouillé. Il va sans dire que le père se réconciliera avec le fils et mariera les jeunes gens. Mme Elvire Popesco, spirituelle et trépidante, a, le plus naturellement du monde, un charmant accent roumain. M. Lefaur donne une tenue parfaite au personnage difficile du père prodigue. L'auteur s'est chargé lui-même du rôle principal qu'il joue avec beaucoup d'adresse.

A Marigny, c'est autour d'un singe, *Jim*, que gravitent les personnages de MM. Romain Coolus et Maurice Hennequin. Vaudeville un peu gros, un peu laborieux, bien joué par Mlles Marcelle Praince, Jane Sabrier, Clara Tambour et par MM. Vilbert et Arnaudy.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'Anglais, qui est peut-être le plus individualiste des Européens, est aussi doué d'un instinct très sûr qui lui révèle, à chaque heure critique, l'intérêt collectif de sa nation, de son île. Pareil sentiment n'apparaît au même degré, chez le Français par exemple, que dans les moments d'extrême péril ; c'est le secret de la force politique du peuple britannique. Ce sens national est si développé, si aigu, qu'il abolit toute conscience de l'intérêt des autres nations. C'est pourquoi, s'il faut admirer l'Angleterre, il faut savoir lui résister; c'est le vrai moyen de conquérir son estime et son amitié. Elle comprend rarement l'intérêt des autres, mais elle admet toujours que les autres aient un intérêt et le défendent. D'où vient, chez nos voisins, cette merveilleuse faculté? Il faudrait analyser toute leur histoire, scruter l'intimité de leur conscience, pour en découvrir les sources. Il nous suffit de constater que les élections du 29 octobre en sont une nouvelle et éclatante manifestation.

Dix-neuf millions d'électeurs des deux sexes avaient à se prononcer pour ou contre la politique à tendances socialistes que le *Labour party* et son chef M. Ramsay MacDonald menaient en Angleterre. Aux précédentes élections, en décembre 1923, les conservateurs arrivaient en tête avec 5 340 000 voix et 258 sièges ; les travaillistes venaient ensuite avec 4 348 000 voix et 191 sièges; les libéraux enfin avec 4 252 000 voix et 159 sièges. Divers petits partis se partageaient 227 000 voix et 7 sièges. Le grand nombre des élections « triangulaires » et le système de votation qui ne comporte qu'un seul tour de scrutin et fait élire le député à la majorité relative, expliquent la disproportion souvent considérable entre le chiffre des voix et le nombre des sièges obtenus par un parti. Les libéraux, par exemple, distancés de 100 000 voix seulement par les travaillistes, avaient cependant 32 sièges de moins qu'eux. Le tableau,

cette fois, est complètement changé ; les conservateurs remportent un succès formidable : il leur fallait 308 sièges pour arriver à la majorité absolue; ils en emportent 415 ; ils gagnent 162 sièges et n'en perdent que 6 ; ils recueillent 7 900 000 voix. Les travaillistes subissent un échec retentissant; ils perdent 65 sièges et en gagnent 22 : perte nette, 43 sièges. Ils obtiennent cependant plus de voix qu'en 1923 : 5 550 000, ce qui s'explique par ce qu'ils ont présenté des candidats dans un plus grand nombre de circonscriptions. Les libéraux sont écrasés; ils perdent 121 sièges et n'en gagnent que 9, soit une perte nette de 112 sièges; ils n'atteignent pas 3 millions de suffrages; leur chef, M. Asquith, est battu; leurs vainqueurs n'ont pas manqué de souligner que le parti libéral pourrait revenir tout entier à la Chambre dans un seul auto-car.

Le scrutin du 29 octobre est un grand événement dans l'histoire d'Angleterre. Jamais, depuis 1832, un parti anglais n'avait remporté pareille victoire et disposé d'une aussi compacte majorité. Comment expliquer un si complet revirement? Observons d'abord que l'alternance au pouvoir de deux grands partis historiques est, en Angleterre, l'essence même de la vie politique; l'Anglais, avec son merveilleux instinct national, sait d'intuition que de cette balance de deux grands organismes politiques résulte un équilibre plus stable et plus propice à la bonne gestion des affaires publiques que de la trop longue domination sans contrepoids d'un seul et même parti. Lorsqu'une équipe a fait son temps et paraît usée, lorsqu'elle a réalisé l'essentiel de son programme, le moment est venu de la relayer par des hommes et un programme nouveaux. Le parti qui est dans l'opposition est organisé comme celui qui détient le pouvoir; que les élections viennent lui donner la majorité, son chef devient presque automatiquement premier ministre. Il paraît tout naturel à un électeur qui, quelques mois auparavant, a voté pour un parti, de voter pour l'autre; personne ne songe à le traiter de renégat; personne n'accuse le suffrage universel de s'être trompé ; personne ne qualifie de « mal élue » la majorité qui n'a pas ses préférences; on vote pour un programme beaucoup plus que pour un parti. En décembre 1923, l'Angleterre s'est prononcée contre le protectionnisme; elle se prononce aujourd'hui, plus nettement encore, contre le socialisme. Il faut toujours le redire : l'Angleterre, avec la pratique de la dissolution, avec le système des deux grands partis organisés alternant au pouvoir, avec son respect indiscuté d'une constitution purement traditionnelle, est le seul pays d'Europe où le régime parle-

mentaire fonctionne dans sa vérité et s'identifie au tempérament national.

Le caractère des élections du 29 octobre est nettement anti-socialiste : 10600000 voix se sont prononcées contre le socialisme du *Labour party* et ses tendances internationalistes, 5600000 se sont prononcées pour. L'individualisme enraciné dans l'esprit britannique ne pouvait s'accommoder longtemps des expériences socialisantes. L'opinion générale avait accepté que l'expérience d'un gouvernement socialiste fût tentée; elle conclut, après neuf mois, que l'expérience est probante, que les problèmes que le *Labour party* s'était flatté de résoudre, celui du chômage notamment, restent entiers et que, malgré quelques succès à l'extérieur, la politique travailliste devenait dangereuse pour l'équilibre social de la nation et pour sa prospérité matérielle. Le travaillisme parut aux Anglais moins redoutable par lui-même que comme un acheminement au communisme; le traité avec les Soviets russes, l'emprunt qui allait faire passer en Russie une partie de l'or britannique, concrétisèrent, aux yeux de « l'homme de la rue », le péril révolutionnaire. Au dernier moment, la publication de la lettre de Zinovief, président du Comité exécutif de la IIIe Internationale, à M. MacManus, représentant britannique au « présidium » exécutif de la même Internationale, a semblé une intolérable ingérence d'un Gouvernement étranger dans les affaires anglaises. Que la lettre soit authentique, comme l'affirme le *Foreign Office*, ou qu'elle soit fausse, comme l'assure M. Rakowsky, chargé d'affaires des Soviets à Londres, il importe assez peu. M. MacDonald, après avoir mené sur ce point une enquête très serrée, qui a été son dernier acte de chef du Gouvernement, a déclaré « impossible d'aboutir à une conclusion positive ». Il est avéré en tout cas que de nombreuses lettres de ce genre ont été envoyées par l'Internationale de Moscou à ses adhérents anglais pour leur tracer la ligne de conduite à suivre afin d'arriver plus sûrement à la révolution et au communisme. Il est très difficile au Gouvernement des Soviets de désolidariser son action d'avec la propagande de la IIIe Internationale, puisque les chefs de l'un sont aussi les chefs de l'autre, et que l'organisation internationale est devenue entre leurs mains un instrument de règne et de conquête politique. Il est certain que le ministère MacDonald et ses amis compromettants ont travaillé non sans succès à ce que *l'Humanité* appelle « la révolutionnarisation des masses en Angleterre » : le chiffre des voix obtenues par les candidats du *Labour party* en fait foi.

En face de ce péril, la réaction nationale, au sens psychique du mot, a été brutale ; c'est une puissante vague de fond de l'opinion anglaise qui balaye le Gouvernement travailliste. Le *Daily Telegraph* écrit : « M. MacDonald a essayé de semer la haine des classes ; il a fait des efforts pour récolter une riche moisson ; il n'a pas réussi. Le spectacle de ses vains efforts ne manquera pas de s'ajouter aux énormes insuccès que son gouvernement a dû enregistrer dans le domaine du chômage, du coût de la vie, en un mot de ce que ce gouvernement a entrepris depuis février dernier lorsque, avec force paroles, il a fait tant de promesses. » L'Angleterre a eu peur que le socialisme masqué de M. MacDonald ne la poussât insensiblement vers l'abîme bolchévique ; et, n'ayant plus confiance dans les avocats et les intellectuels libéraux, elle a voté en masse pour les conservateurs. Malgré sa défaite, le travaillisme reste d'ailleurs une force puissamment organisée ; il devient, en face du Gouvernement conservateur, le parti d'opposition et M. MacDonald garde la situation quasi officielle de « chef de l'opposition de Sa Majesté ». Le parti libéral, avec ses 39 députés, se trouve, malgré l'habileté et la souplesse de M. Lloyd George qui en devient le *leader*, pratiquement annihilé ; c'est une question de savoir s'il ne deviendra pas, avec le temps, une simple annexe modérée du parti travailliste.

Voici donc le parti conservateur, avec une très forte majorité, établi au pouvoir pour cinq ou six ans. Son retour signifie que l'Angleterre entend travailler en paix, qu'elle a, avant tout, besoin de stabilité économique et financière. Il n'est pas vrai, quoi qu'en dise chez nous *le Peuple*, que la consultation populaire du 29 ait « un caractère négatif » ; il n'y a pas que le bouleversement qui soit un programme et que les révolutionnaires qui soient un parti : travailler, produire, maintenir la paix sociale et la paix internationale, c'est aussi un programme de Gouvernement. C'est d'ailleurs la grande force du parti conservateur anglais qu'il n'a jamais été « réactionnaire » ; il est même arrivé souvent qu'il a su choisir, dans le programme de ses prédécesseurs ou de ses adversaires, ce qui pouvait s'y trouver de pratique et d'utile, et le réaliser. Même les lourds impôts qui pèsent surtout sur la clientèle politique des conservateurs ne seront probablement pas allégés. Cette politique pratique, qui ne s'embarrasse d'aucune idéologie, qui n'a peur d'aucune réforme utile, parce que la tradition n'est pas un bagage mort mais une réalité vivante et susceptible de se modifier et de s'adapter, c'est ce qui fait du parti conservateur anglais une grande force organique

et nationale. Nous allons voir à l'œuvre M. Stanley Baldwin redevenu, depuis le 4 novembre, Premier ministre et sans doute mûri par la double expérience du pouvoir et de l'opposition.

La constitution de son ministère présente des particularités intéressantes. M. Austen Chamberlain s'était séparé, le 19 octobre 1922, de la masse du parti conservateur pour rester fidèle à la coalition qui soutenait, avec 87 de ses collègues, M. Lloyd George ; le voici qui rentre au Gouvernement en même temps que plusieurs des anciens dissidents, avec le poste si important de secrétaire d'État pour les Affaires étrangères ; il a été, pendant et après la guerre, l'un des Anglais qui ont fait l'effort le plus méritoire pour comprendre les intérêts français et pour les concilier avec ceux de la Grande-Bretagne ; nous saluons avec satisfaction, avec espérance, son entrée au Foreign Office. Le marquis Curzon, dont on n'a pas oublié l'attitude durant la bataille de la Ruhr, ne revient au Gouvernement qu'avec la fonction surtout honorifique de lord Président du Conseil. M. Winston Churchill, qui a dénoncé avec tant d'ardeur le péril socialiste et qui, pour le mieux combattre, a quitté le parti libéral et est revenu au parti conservateur qu'il avait abandonné en 1906, devient chancelier de l'Échiquier. Le choix, pour ce poste considérable, de l'impétueux fils de lord Randolph Churchill réveille, parmi les conservateurs *die Hards*, de vieilles animosités et suscite d'autant plus d'étonnement que sir Robert Horne, qui n'entre pas dans le Cabinet, paraissait désigné pour l'Échiquier. Le concours de M. W. Churchill est une force pour le Cabinet, non seulement parce qu'il y apporte un talent incontesté, mais aussi parce que sa présence rassure les libre-échangistes et peut attirer une partie de la clientèle des libéraux en désarroi. M. Amery a le portefeuille des colonies ; sir William Joynson Hicks, qui si souvent fit preuve, à l'égard de la France, d'une perspicacité amicale, reçoit l'Intérieur ; M. Neville Chamberlain l'Hygiène ; sir Worthington Evans va au *War Office* et M. Bridgeman à l'Amirauté et, dans des circonstances difficiles, lord Birkenhead assume la charge des Indes. L'équipe, dans son ensemble, est digne des jours les plus brillants du conservatisme anglais ; M. Baldwin a voulu manifestement composer un ministère fort, jeune, énergique, ouvert aux nouveautés et aux réformes. Le nouveau Cabinet symbolise la puissante unité reconstituée et élargie du parti conservateur.

La politique extérieure du nouveau Gouvernement sera, avant tout, impériale, en ce sens que l'influence des Dominions y sera plus

sensible que sous M. MacDonald; elle s'efforcera, notamment dans les affaires de Chine, de réaliser une étroite solidarité avec les États-Unis gouvernés par M. Coolidge. L'exécution du plan Dawes inquiète les patrons et les ouvriers mineurs et métallurgistes; certains centres industriels, comme Manchester, qui ont donné des succès inattendus aux conservateurs, appréhendent la livraison de grosses quantités de charbon allemand à la France et un accord commercial franco-allemand; il est douteux que, pour l'exécution du plan Dawes, la France et la Belgique puissent compter sur l'appui sans réserves du nouveau Gouvernement. A l'égard de la propagande bolchévique aux Indes, dans l'Asie centrale, en Europe même, on peut être assuré que la vigilance du ministère britannique sera très active. M. Herriot trouvera là, s'il le veut, un terrain d'entente avec le Gouvernement britannique : ce ne sera pas trop de l'étroite association des deux pays pour venir à bout, en Europe et aux colonies, de l'assaut des forces révolutionnaires dirigé par Moscou et la IIIe Internationale. Malheureusement, M. Herriot, en exprimant publiquement des vœux pour le succès de M. MacDonald, s'est mis dans une situation délicate. Toute sa politique, dessinée à Chequers et à Londres, était fondée sur ses rapports personnels d'amitié avec M. MacDonald; le fameux « pacte cordial de collaboration continue » n'a laissé aucune trace écrite et disparaît avec le cabinet travailliste. M. Herriot avait mis son espoir dans le maintien au pouvoir des socialistes, dont il jugeait la politique apparentée à la sienne, et dans le succès, en Allemagne, des partis républicains et pacifiques. L'une des assises de cet échafaudage s'écroule et M. Herriot peut mesurer l'inconvénient de laisser une politique de parti gouverner complètement ses actions. Les élections anglaises, jointes à la réélection de M. Coolidge aux États-Unis, orientent la politique des grands États dans une direction tout autre que celle qu'imaginait le cartel des gauches et son chef. Il y a là, pour M. Herriot et ses amis, une rude leçon; sur la pente où l'Europe glissait vers la révolution et la guerre de classes, le sens pratique du peuple anglais vient de dresser un barrage solide. Quel que soit le Gouvernement français, il faut espérer que le sens politique des nouveaux dirigeants de la Grande-Bretagne se rendra compte, mieux qu'en 1923, que le monde n'est troublé que par les dissensions de l'Angleterre et de la France. L'opinion française est toujours disposée à l'entente, mais elle ne la comprend que dans l'égalité et la justice par la satisfaction de ses légitimes revendica-

tions. Les renoncements déplorables de M. Herriot à la Conférence de Londres ont eu du moins l'avantage de déblayer le terrain et de faire disparaître, entre Paris et Londres, certaines causes de mésintelligence; l'opinion française n'en tient que plus fermement à une stricte exécution du plan Dawes, à un règlement amical des dettes interalliées; elle compte, dans toutes les grandes questions qui, par le monde, engagent ses intérêts, sur une loyale entente. Si le ministère Baldwin ne déçoit pas ces espérances, il lui sera donné de fonder, en Europe, la paix durable sur le respect des traités, le travail et la prospérité.

Aux États-Unis, la journée du 4 décembre n'a pas réalisé les appréhensions dont nous nous faisions l'écho il y a quinze jours. La désignation par les divers États des électeurs présidentiels avec mandat impératif est un triomphe pour le Président sortant M. Calvin Coolidge, pour le général Dawes, candidat à la vice-présidence, et pour le parti républicain. M. Coolidge est assuré de 379 suffrages, soit 113 de plus que les 266 qui lui étaient nécessaires pour être élu. Les sympathies qu'éveillait la personnalité du candidat démocrate, M. Davis, étaient balancées par les défiances qu'inspirait le candidat à la vice-présidence, M. Bryan, frère du démagogue du même nom. Le candidat démocrate n'obtient que les voix des anciens États sécessionnistes du Sud, toujours fidèles au drapeau démocrate ; il n'aura que 139 suffrages. Même dans son pays, la Virginie de l'Ouest, il est battu. Quant à l'agitateur socialisant et germanophile La Follette, il ne l'emporte péniblement que dans son propre État du Wisconsin qui lui assure en tout 13 suffrages. Il n'obtient des voix, — en tout 4 millions, — que dans les États où les Germano-Américains sont nombreux : Illinois, Iowa, Minnesota. Les fermiers et les ouvriers du Middle-West, sur lesquels comptait M. La Follette, ont voté pour M. Coolidge. Plus de 18 millions et demi d'électeurs ont choisi M. Coolidge, qui récolte 2 millions et demi de voix de plus que M. Harding il y a quatre ans. M. Davis obtient huit millions de voix. A la Chambre, le parti républicain, gagnant 16 sièges, aura la majorité absolue avec 241 sièges, contre 188 aux démocrates, 3 aux agrariens, 2 aux socialistes, 1 douteux. Au Sénat, les républicains auront 54 voix contre 41 aux démocrates et 1 aux travaillistes; mais, dans les 54, est comptée la dizaine de dissidents qui ont suivi M. La Follette, et dont on se demande si la déroute complète de leur chef ne les ramènera pas à la discipline conservatrice. Ainsi disparaitrait, comme en Angleterre, le tiers

parti. M. Coolidge sera donc, le 4 mars, élu président des États-Unis, et le général Dawes, vice-président. Voilà, pour quatre ans, M. Coolidge libre de développer sa politique personnelle : la France, qui accueille avec satisfaction son succès et celui du général Dawes, attend beaucoup de l'esprit d'équité du Président, notamment pour la stricte exécution du plan qui doit son nom au nouveau vice-président et pour un juste règlement de la question des dettes interalliées.

Ainsi, à la même heure, l'Angleterre comme les États-Unis répudient le socialisme et affirment, en face des agitateurs, leur impressionnante volonté de travailler en paix, dans l'union et la collaboration de toutes les classes sociales pour le bien commun. Les deux grandes démocraties anglo-saxonnes vont se trouver, par ce parallélisme de leur évolution intérieure, plus étroitement solidaires, mieux préparées à imposer à tous les États, par la force pacifique des armes et la puissance de l'or, leurs conceptions de la paix, de l'ordre et du travail universels.

Comme elles, et plus qu'elles, la démocratie française aurait besoin d'union, d'ordre et de travail ; ce n'est pas ce que lui apporte le cartel des gauches où les appétits des radicaux s'associent aux ambitions et aux utopies des socialistes. Depuis six mois, l'entente cordiale, la paix civique, qui avaient fait la force de la France pendant et après la guerre, ont été brisées par la volonté préméditée de tous ceux qui s'imaginent que le progrès social et la paix extérieure ne peuvent sortir que des troubles intérieurs et des discordes nationales. Jamais les propagandes subversives n'ont été plus libres de nuire ; jamais non plus les éléments sains et laborieux de la nation n'ont été plus inquiétés et traités en suspects. Les résultats sont faciles à juger. Sur aucun point, les belles promesses qui ont couvert les murs et retenti dans les salles de réunion durant la période électorale, n'ont été tenues. Jamais la vie n'a été plus chère ; le pain coûte 1 fr. 40 le kilogramme ; les agriculteurs, inquiets pour l'avenir, mal assurés d'un prix de vente rémunérateur, réduisent leurs emblavures : l'herbe prend la place du blé. Le cours du franc est un sûr baromètre de la confiance et de la prospérité : la livre sterling, avant les élections, en avril, oscillait autour de 65 francs ; elle se tient aujourd'hui aux environs de 87. Toutes les rentes françaises sont en baisse continue ; le 3 pour 100 est descendu au-dessous de 50 francs et les autres à l'avenant. Ainsi, tant par la baisse du cours des rentes que par la hausse des changes, l'épargne

française a perdu, depuis six mois, des centaines de millions ; les capitaux auxquels les gouvernements successifs ont fait appel pendant et après la guerre et que le public a apportés généreusement pour le salut du pays s'évanouissent sans profit pour personne. Et en même temps les députés du cartel s'ingénient à proposer de nouveaux impôts et des aggravations aux charges existantes, si bien qu'au moment où ils prétendent accroître les ressources du budget, ils font disparaître la matière imposable. « La déception monte à mesure que le franc baisse », écrit justement dans *l'Avenir* M. André François-Poncet, député de la Seine.

Le ministre des Finances, M. Clémentel, conscient des difficultés de sa tâche, a déposé un projet de budget raisonnable, mais aussitôt la majorité de la commission des finances, dont M. Vincent Auriol, socialiste, est le président, s'est insurgée contre le ministre accusé de modérantisme; on a vu pulluler, autour du budget, les amendements et les contre-projets; le malheureux ministre des Finances, pris entre le sentiment de ses responsabilités envers le pays et les surenchères de ses amis exigeants, se débat et finalement fait des concessions. Les questions financières, le parti socialiste les considère moins en elles-mêmes, au point de vue des intérêts généraux, que comme l'instrument d'une politique de classe; c'est dans cet esprit qu'il réclame un impôt sur le capital. Même s'il ne leur donne pas toutes les satisfactions qu'ils en voudraient tirer, les députés socialistes voteront-ils le budget? Le conseil national du parti socialiste (S. F. I. O.) s'est réuni les 1er et 2 novembre afin de trancher cette grave question. Il s'agissait de savoir, en élargissant la question, si la participation des socialistes au cartel électoral devenu cartel parlementaire devait être continuée et à quelles conditions. La vie ministérielle du cabinet Herriot dépendait de cette décision. Quelques purs doctrinaires, comme M. Bracke, — qui, sous le nom de Desrousseaux, est un savant helléniste, — voulaient qu'avant tout les socialistes restassent « un parti de classe organisé ». M. Pressemane jugeait qu'il « serait dangereux de nous compromettre avec le Gouvernement alors que nous devons être ses héritiers. » M. Jean Longuet se montrait sévère pour le Gouvernement et son budget : « Rien, pas même l'amorce de l'impôt sur le capital ! La vérité, c'est que Necker est à Mamers et que M. Clémentel est à sa place » ; et il montrait le danger : « que le parti socialiste se dilue dans le démocratisme, et les communistes, qui sont les alliés les plus dangereux de la réaction, auront beau jeu à exploiter nos

défaillances. » Mais les opportunistes du parti, M. Léon Blum, M. Varenne, défendirent la « politique de soutien » et firent l'éloge du gouvernement de M. Herriot : s'il n'a pas réalisé davantage, c'est que le temps lui a manqué. « Nous faisons de la politique de soutien en socialistes, dans l'intérêt du socialisme, vint déclarer M. Blum. Nous devons maintenir rigidement les principes socialistes, mais en même temps être assez souples pour faire de la politique radicale. » Il convient de soutenir le Gouvernement tout en exerçant sur lui la pression nécessaire, mais avec discrétion, « avec tact ». Il faudra donc voter le budget, tout en maintenant le principe du refus de le voter. Il faudra le voter parce que M. Clémentel, l'a « amélioré » et que le prochain sera encore meilleur. Avant tout, il ne faut pas « faire le jeu de la réaction »; il ne faut pas « perdre le bénéfice de la victoire ». Cette merveilleuse casuistique l'emporta : 1 130 voix contre 780 décidèrent que le groupe socialiste pourrait voter le budget, continuer à soutenir le ministère aussi longtemps qu'il se laissera dicter par lui sa politique financière. Avec la permission conditionnelle des socialistes, M. Herriot continuera donc de vivre, à moins qu'à un détour du budget quelque surprise ne se produise. Quoi qu'il en soit, la séance de rentrée, le 4 novembre, a fait tristement présager ce que sera la session d'automne. A la veille de l'émission d'un emprunt de 4 milliards, qui s'ouvre le 12 novembre, les surenchères démagogiques en matière fiscale et le lamentable spectacle des débats de la Chambre, ne sont pas de nature à rassurer les capitaux et à les attirer dans les caisses de l'État.

Tandis que, de toutes parts, en Europe et en Amérique, les peuples et les Gouvernements éprouvent le besoin de dresser une protection en face de la vaste organisation internationale de la révolution et du communisme, M. François-Albert, ministre de l'Instruction publique et ancien normalien, a découvert, lui, un autre péril, bien plus terrible et dangereux : la France et la République sont menacées par un complot des Jésuites dirigé par le Vatican. C'est à Valence, au Congrès de la Ligue de l'Enseignement, le 2 novembre, que le grand-maître de l'Université a fait ces effroyables révélations. Il passe, dans ce discours qui est un sinistre appel aux haines civiques et aux passions anti-religieuses, d'étranges ressouvenirs d'une très vieille histoire mal comprise. M. François-Albert cherche à s'autoriser des traditions gallicanes ; il voudrait opposer le clergé et l'épiscopat français aux machinations de Rome, dont les Jésuites seraient les artisans ; ils ont tendu « un grand filet pour capter la jeunesse » ; ils

mènent une « intrigue exclusivement politique » ; leur agent d'exécution, c'est le général de Castelnau « fondé de pouvoir de la Compagnie de Jésus ». Autrefois, il était le « capucin botté », et, comme tel, il s'est couvert de gloire ; comme « Jésuite » il rendra encore des services à la France à laquelle il a donné ses fils... Tout ce ramas d'insinuations perfides et d'arguments désuets ne relèverait que du ridicule et du mépris, s'il n'y fallait entendre le coup de clairon annonciateur d'une offensive anticléricale ; sous couleur de défendre l'Université, qui n'est pas en danger, c'est aux écoles libres qu'on en veut. M. François-Albert cherche des prétextes pour justifier la rupture avec Rome et la reprise, dans la France d'après-guerre, des luttes religieuses. Le premier résultat qu'il a obtenu, c'est de mettre le Président du Conseil dans l'obligation de présenter au Nonce, directement visé, à propos d'un discours vieux de deux ans et d'ailleurs détourné de son vrai sens, des explications qui ressemblaient fort à des excuses. Nous ne dirons pas au ministre de l'Instruction publique qu'il nous fait regretter M. Combes ; il prendrait cela pour un compliment. Nous lui rappellerons seulement que les rois, lorsqu'ils croyaient avoir à se plaindre des empiètements d'une congrégation sur leurs prérogatives, s'adressaient à Rome par l'entremise de leur ambassadeur. Mis en éveil par la déclaration ministérielle de M. Herriot, les catholiques sont aujourd'hui directement provoqués par M. François-Albert. Le général de Castelnau a bien choisi son heure pour grouper leurs forces en une « fédération nationale catholique » qui ne sera pas un nouveau parti. Le Président du Conseil et ses collaborateurs alarment les consciences, inquiètent les patriotismes, menacent les intérêts ; comment s'étonneraient-ils que la confiance ne règne pas ? M. Millerand et quelques-uns de ses amis républicains ont donc répondu au sentiment profond du pays en créant une *Ligue républicaine nationale* et en lançant, en son nom, un vigoureux appel à la nation où sont brièvement présentées toutes les faillites dont est responsable le cartel des gauches et tous les périls dont sa gestion menace la France. Il était temps de donner à l'opposition nationale et républicaine les moyens de s'organiser et de faire savoir au pays où on le mène.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

CHARLES DE FOUCAULD
ET LES MUSULMANS

I

Je voudrais revenir sur cette recommandation si grave et si pressante, que nous faisait à tous Charles de Foucauld, lorsqu'il écrivait, quatre mois avant sa mort, qu'il fallait, à tout prix, conquérir les âmes musulmanes de notre Afrique du Nord.

« L'Empire nord-ouest africain de la France, disait-il, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique occidentale française, etc., a trente millions d'habitants ; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d'habitants rompus au maniement de nos armes, dont l'élite aura reçu l'instruction dans nos écoles. Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent français est qu'ils deviennent chrétiens. » Vœu suprême d'un bon fils de France et d'un missionnaire qui s'appelait lui-même le « défricheur » ; expression d'une charité dont s'entretiennent encore les pauvres du Sahara ; testament d'une expérience sans égale, à laquelle il a tout sacrifié, sa vie même : de tels témoignages doivent être écoutés avec respect, et repris, et médités.

C'est ce que j'essaierai de faire. Et je dirai ensuite quelque chose de la légende qui se forme, là-bas, autour du nom du « frère universel », autour des voyages de Charles de Foucauld,

de ses aventures, de ses moindres paroles, parmi les caravaniers ramenant le mil du Damergou vers Tamanrasset de l'Ahaggar, ou portant aux oasis le sel des mines de Taoudéni.

Aucune autre question coloniale n'est de la taille de celle-là.

II

Voici donc près d'un siècle que nous avons pris possession de l'Algérie. Un vaste domaine s'est ajouté à la conquête primitive. Nous avons pénétré, au sud, bien au delà des montagnes qui ombrent, près de la côte, les cartes de géographie. Nous traversons en automobile, nous pourrons bientôt traverser en chemin de fer l'immense Sahara, le royaume du sable, qu'un homme d'État anglais déclarait abandonner volontiers au coq gaulois, qui pourrait y gratter. L'Algérie ; à son orient, la Tunisie ; à l'ouest le Maroc, « les deux pendants d'oreille, » forment le domaine du Nord. Rome l'a possédé avant nous.

Ce point d'histoire est d'une grande importance, si l'on veut comprendre et juger le procès toujours ouvert de l'assimilation des indigènes par la puissance dominatrice.

L'Afrique du Nord, à peu de chose près telle que je viens de la décrire, était peuplée de Numides, dans le sud, puis, sur la côte, d'agriculteurs, les Maures, et de montagnards, les Kabyles. On a coutume de grouper ces divers peuples sous le nom de Berbères, et de les opposer aux Arabes, envahisseurs venus plus tard en Afrique. Au temps de la paix, les Romains tenaient ces vastes territoires avec 27 000 hommes de troupes. Lambessa était la principale ville de garnison. De très bonne heure, le christianisme pénétra dans l'Afrique du Nord, parmi les colons romains et parmi les Berbères, qui furent les diocésains des grands évêques, saint Augustin, saint Cyprien. Fait considérable : le christianisme, dans l'Afrique du Nord, a précédé la religion de Mahomet. Ce fut, comme on le sait, au VIIe siècle, que les Arabes, gens d'une race bien différente, moins laborieuse et moins sûre, sortirent de l'Yémen, et se répandirent, après avoir conquis l'Égypte, dans les provinces qui montent vers l'Europe. Les Berbères ne furent islamisés que par la violence, après une résistance longue. Ils le furent surtout au Xe siècle, lorsqu'une nouvelle horde d'Arabes se

précipita sur ces terres et ces villes qui tentaient l'homme d'armes famélique. Et cependant, tous ceux qui connaissent quelque chose des mœurs des Africains, signalent la persistance des caractères des deux races. Le Berbère est moins pénétré d'islamisme que l'Arabe; il a laissé tomber plus d'un précepte de la loi de Mahomet, et, par exemple, il ne fait pas hériter la femme ; il ne la voile pas; il est, le plus souvent, monogame. C'est un cultivateur, un homme primitif, rude, économe.

« Prenez une djemâa kabyle, a écrit M. de la Blanchère, ôtez les burnous, revêtez ce monde de blouses bleues ou d'habits de drap, vous aurez un conseil municipal où siègent des paysans français. » J'ai retrouvé cette observation dans les livres d'Ernest Psichari, dans *le Voyage du Centurion*, notamment, et elle s'appliquait à des groupes berbères rencontrés très au sud, sur les pistes sahariennes. Moi-même j'ai pu la vérifier, dans un voyage en haute Kabylie. Autour de moi, réunis dans un préau d'école des Pères blancs, j'ai étudié les visages, les expressions, les attitudes de cultivateurs des Beni-Mengellett, auxquels je parlais, et l'étonnante ressemblance entre plusieurs de ces hommes et des paysans de la Normandie ou de l'Anjou me faisait, intérieurement, nommer ces Africains de noms qui n'avaient point la sonorité arabe : « Toi, tu es le maître berger de la Hautrière ; toi, tu es Ludovic Hennequin ; toi, tu t'appelles Rémy Sargent, et tu viens d'épouser Jeanne Delhumeau, de Blancheville. »

Ils ne s'aiment guère, Arabes, Berbères, et les tribus des deux races ne font point alliance. Le souvenir est toujours vivace, dans cette partie de l'Afrique, d'une femme qui, pendant quatre années au moins, commanda les partisans berbères retranchés dans les montagnes de l'Aurès, et chassa une première fois les envahisseurs asiatiques, Dina, que ses partisans surnommaient la Kahéna, la magicienne, parce qu'elle avait le don de prédire. Cette reine historique, embellie par la légende, avait fait cesser les rivalités entre les tribus des montagnes ; elle allait au combat; elle mit en déroute les armées arabes en 698. Elle eut alors quatre ans d'un règne inespéré. Puis, les Arabes reformèrent une armée d'invasion, en Égypte, et, de nouveau attaquée dans l'Aurès, en 705, la Kahéna, vaincue cette fois, succomba dans la bataille qu'elle livrait

contre l'Islam : mais, après douze cents ans, elle est toujours aimée. Plusieurs disent qu'elle était chrétienne.

Il reste encore, dans les régions de l'Aurès, des Berbères non musulmans. Il en reste aussi, qui sont de race non mélangée, et d'un islamisme très superficiel, en Kabylie, et dans le grand sud-est saharien, où ils s'appellent les Touaregs.

On peut tenir, en tout cas, pour certain, ce que me disait récemment un officier supérieur qui connaît admirablement ces pays, et y a fait sa carrière : « L'Afrique du Nord est restée romaine, et imprégnée de civilisation gréco-latine, depuis la chute de Carthage, en 146 avant Jésus-Christ, jusqu'à la fin du VIIe siècle. L'union des Latins et des Berbères avait permis au pays d'atteindre un degré de prospérité auquel il n'est pas pas encore revenu. La conquête arabe ne lui apporta que l'anarchie. » Louis Bertrand a exprimé, brillamment, cette vérité. Il a rendu ainsi à la France un service très grand. Dans une question importante, on peut même dire vitale, il lui a rappelé un élément de décision que beaucoup de nos contemporains oubliaient.

Nous avions le devoir de tirer l'Afrique du Nord de cet état d'anarchie, et nous l'avons fait : œuvre longue, difficile, coûteuse. Il convient de juger le degré d' « apprivoisement », jusqu'où nous avons amené les indigènes.

La population totale, Tunisie, Algérie, Maroc, est d'environ 15 millions d'indigènes, et d'un million d'Européens. La disproportion numérique, entre les deux éléments, exige que nous ayons de loyaux sujets en Afrique. Notre intérêt est de ce côté, notre impérieux devoir moral également. Il n'est pas douteux que les Berbéro-arabes ont le sentiment du progrès matériel que nous leur avons apporté, qu'ils sont reconnaissants de la sécurité désormais établie, et de la justice qui contraste heureusement avec celle de l'époque où le bon droit s'achetait au juge, et où le pauvre était toujours assuré de perdre son procès. La guerre de 1914 a montré que ces populations braves étaient capables de se battre à côté de nos armées de sang français, et de défendre la cause nationale.

Notre ambition est plus haute, et doit l'être. On ne peut pas ne pas souhaiter un plein épanouissement de civilisation dans ces pays qui furent déjà civilisés par les Latins, et toute la paisible période qu'un tel événement ouvrirait.

Or, il ne faut pas le dissimuler : la domination est acceptée, avec ses conséquences de service militaire, et d'impôt, par le Berbéro-arabe, comme une épreuve imposée à l'Islam, mais le fond des cœurs, en général, n'est pas changé. Si nous ne parvenons pas à rapprocher de nous ces millions de sujets africains, nous n'aurons rempli que partiellement notre devoir de civilisés et de chrétiens, et telles circonstances peuvent se produire, où nous serions même menacés dans nos propres colonies. C'est un état de fait qu'on a pu observer déjà bien des fois, depuis qu'il y a, dans le monde, des nations colonisatrices et des pays colonisés. Un grand peuple comme le peuple anglais le sait fort bien : si le travail d'adaptation n'a point été achevé, entre un pays conquérant ou protecteur, et un pays conquis ou protégé, la possession de la colonie est plus ou moins précaire.

Là-dessus, et relativement à notre Afrique du Nord, l'avis des personnes compétentes est fort net. J'ai dit celui de Charles de Foucauld. Un ancien gouverneur de l'Algérie, M. Jonnart, a dit de même : « Il faut assurer la prédominance de l'élément français, autrement nous courons aux aventures. »

Un autre gouverneur général, M. Lutaud : « Dix années de séjour et d'observation attentive, en Algérie, m'ont conduit à formuler le dilemme suivant : *si nous ne peuplons pas l'Afrique du Nord, nous ne la conserverons pas.* »

Un colon tunisien, très connu pour son dévouement aux intérêts de la colonie, membre de la commission consultative, M. Jules Saurin, n'est pas d'un autre avis. « L'assimilation est possible, elle est même bien commencée, mais elle ne se fera qu'après plusieurs générations. La condition essentielle est l'existence d'une population européenne égale au moins au quart de la population totale. »

Charles de Foucauld a dit et répété : qu'en raison de l'accroissement rapide de la population indigène, — elle double en soixante-quinze ans, — nous risquions d'être, un jour, jetés à la mer. Mais, contrairement à plusieurs autres, cet homme de haute intelligence et de grand cœur entrevoyait une autre solution que l'équilibre numérique des deux races.

Un autre colon tunisien m'écrivait naguère : « Vous avez repris la thèse de l'indispensable conquête morale des indigènes... Je vous livre les simples réflexions d'un lecteur fixé

depuis trente-cinq ans en Afrique, et qui est angoissé de l'avenir. Nous ne sommes pas un million de roumis, — je n'ose écrire chrétiens, — et la masse musulmane progresse toujours. Cette marée montante doit tout balayer, un jour ou l'autre, si Dieu n'intervient. »

Mêmes sentiments, mêmes avertissements, formulés par des chefs militaires. Dans une conférence faite au Cercle des Hautes études militaires, le 13 avril 1923, un de nos officiers généraux, à qui de longs séjours en Afrique, à Madagascar, en Arabie, dans le Levant, ont rendu familières l'histoire et la psychologie du monde musulman, M. le général Brémond, a pu dire : «... A partir de 1935, près de la moitié de notre infanterie sera composée de musulmans. Aucun homme raisonnable ne peut douter, actuellement, que l'Allemagne renouvellera son agression de 1914, dès qu'elle pensera pouvoir le faire avec chance de succès, et qu'elle y mettra une violence plus grande que la dernière fois. Sa propagande panislamique, grâce à la Turquie que nous lui avons rétablie, pleine de l'orgueil de sa victoire, mettra nos populations musulmanes à une épreuve plus dure que dans la dernière guerre; et nul ne peut affirmer que le Gouvernement britannique sera encore à nos côtés pour nous aider à y parer. La nécessité d'une préparation sérieuse est donc évidente... Et cette préparation, solidement faite, peut décourager l'ennemi et l'empêcher de renouveler la guerre » (1).

Des révoltes partielles, ou des incidents graves, nous ont prévenus que ces prévisions ne sont pas dues à des imaginations promptes à s'alarmer. Je les énumère par ordre de dates : Kabylie, 1871; Aurès, 1879; Oulad sidi Cheikh, 1882; Margueritte, 1901; Kassering, 1906; Tunis, 1911; Fez, 1912.

De toute nécessité, puisque nous ne pouvons équilibrer les forces numériques des deux éléments en présence, l'Européen et l'indigène, — et, d'ailleurs, quel pays pourrait fournir une émigration suffisante pour contrebalancer la puissance numérique de 15 millions de musulmans? — il faut, sur le sol d'Afrique, selon l'expression d'un autre Africain, *créer une société d'âmes françaises.*

(1) Général Brémond, *l'Islam et les questions musulmanes au point de vue français;* brochure de 93 pages, préface du professeur Huvelin. Paris, 1924, Charles Lavauzelle.

III

Je laisse de côté un groupe d'hommes qui déclarent vaine, *a priori*, toute tentative d'assimilation. Il y a toujours, vous l'avez remarqué, un parti du *Rien à faire*. Facile à former, facile à soutenir, assuré de la complicité de toute la paresse humaine, prenant nos déceptions pour des arguments, et les délais d'un jour pour une éternité, il met en avant cent raisons, dont aucune n'est bonne, puisqu'il s'agit des hommes, dont il n'est pas permis de désespérer.

Ces pleureurs inutiles étant laissés de côté, je rencontre deux doctrines.

La première, qu'on pourrait appeler officielle, est celle de beaucoup de politiques et de publicistes, dont un bon nombre, il faut le dire, connaissent assez peu l'Algérie. C'est également un système d'un abord facile. Il n'exige pas, en général, de sacrifices personnels; il s'en remet à l'État du soin d'assimiler, à coup de bienfaits administratifs, les populations musulmanes de notre Afrique. A entendre ces théoriciens, nous pourrions rapprocher de nous les musulmans, jusqu'à en faire nos alliés, nos frères, par la seule bonne administration et par la concession des droits politiques, par l'école (1). Tracer des routes, établir des bureaux de poste et des télégraphes, assurer le transport des marchandises, apprendre aux enfants des notions d'hygiène et d'histoire européenne, de calcul et de droit constitutionnel, leur répéter un certain nombre de proverbes, où le bon sens populaire a résumé son expérience, développer, devant de petits sauvages, la morale des fables de La Fontaine : pour ces théoriciens, cela suffit à établir, entre notre race et les races berbère ou arabe, des relations d'estime et même d'affection.

Je n'en crois rien. Je me souviens d'avoir causé avec un vieux Beni-Guil, dans un des villages de l'oasis de Figuig, dans l'extrême sud marocain-oranais. L'administrateur, que j'accompagnais, lui disait, pour voir ce que répondrait le vieux pillard : « Nous t'avons construit des routes ; sans nous, tu n'en

(1) Aujourd'hui, les musulmans, peu nombreux, qui renoncent à leurs lois indigènes et acceptent le statut personnel français, deviennent électeurs et votent pour la nomination, par exemple, des députés. Même régis par les lois indigènes ils ont l'électorat municipal.

aurais pas plus qu'au beau temps d'Abraham. — Oh! répondait le vieux, je ne m'en sers pas, je marche en bordure : le macadam use les sabots de mon âne. — Mais nous avons fait venir les ballots de thé, qui te permettent de boire à volonté une excellente boisson! — C'est vrai, mais ma femme n'en buvait qu'une tasse ou deux, du temps que le thé arrivait par les caravanes et nous coûtait cher; à présent, elle en boit dix tasses, et je dois lui donner, chaque matin, une pleine mesure. » Ainsi de beaucoup d'autres « avantages » de la civilisation utilitaire.

Ce peuple primitif use de tous les progrès mécaniques, mais n'y est point attaché comme nous.

Pour l'école, qui pourrait être un merveilleux « agent de liaison » entre l'indigène et le Français, elle n'a point, en général, ce rôle, parce qu'elle manque du grand principe qui transforme : elle manque de Dieu.

Les témoins proches et indépendants avouent très nettement que l'école neutre ne réussit point à préparer l'assimilation qu'on lui demande. Elle excite même souvent des ambitions qui ne peuvent être satisfaites, et sème des théories qui, mal comprises, ne sont pas sans danger. On part de cette idée que les musulmans sont simplement « arriérés », et qu'il faut les instruire. En réalité, ils sont « autres », et il faut qu'ils nous comprennent d'abord, nous, les chrétiens. A cela l'école et surtout l'école neutre ne suffit pas. Un universitaire connu, M. Charvériat, a même écrit, songeant à tous les déclassés que nous avons formés : « L'hostilité d'un indigène se mesure à son degré d'instruction française. »

Les partisans de système officiel ne mettent pas seulement dans la simple instruction une confiance aveugle, et qu'elle a déjà trompée : ils pensent encore qu'il est avantageux pour les Européens, et qu'il est de bonne politique de *favoriser l'Islam*, illusion plus grave que la précédente.

Ne point heurter l'antique erreur, et traiter avec équité des hommes de bonne foi : sans nul doute. Mais favoriser, c'est trop. Cacher la religion chrétienne parce qu'on est en Afrique, c'est trop; et parce qu'on est en Afrique, développer la puissance de l'Islam, c'est trop. Le maréchal Lyautey, lors de la prise de possession, par la société des Habous de l'Islam, du terrain accordé pour bâtir, à Paris, une mosquée, a dit, le 1er mars 1922, ces paroles auxquelles les circonstances don-

naient une importance particulière : « Ce dont il faut être bien pénétré, si l'on veut bien servir la France en pays d'Islam, c'est qu'il ne suffit pas de respecter leur religion (la religion des musulmans), il faut aussi respecter celle des autres, à commencer par celle dans laquelle est né et a grandi notre pays. »

Un autre témoin illustre, le général Mangin, traite cette question, dans un livre édité en cette saison même, et qu'il intitule : *Regards sur la France d'Afrique :* « Les indigènes (des pays noirs) sont, dans l'ensemble, heureux de leur condition ; ceux qui réfléchissent sentent que nous faisons de notre mieux pour améliorer leur sort ; entre eux et nous, il n'existe aucune barrière ; c'est à peine si un quart de la population pratique l'islamisme, et encore de façon assez tiède, sauf quelques races. Mais il faut se garder d'en favoriser la propagation, et je dois constater qu'il est nécessaire de répéter cette vérité première.

« Actuellement, le musulman orthodoxe doit vouloir la suprématie de sa religion partout où le nombre des croyants rend cette suprématie possible ; le prosélytisme, au besoin par le sabre, est un devoir absolu ; l'obéissance au chrétien n'est jamais qu'un malheur dont il faut s'efforcer d'abréger la durée. Il est possible que l'Islam puisse se réformer et devenir une religion tolérante, et dès maintenant le nombre augmente de ses disciples qui penchent vers une formule religieuse permettant le développement d'une civilisation proche de la nôtre : par contre, la guerre a réveillé le fanatisme islamique, et, c'est là un fait indéniable, il reste un grave danger.

« C'est le sentiment religieux de nos protégés que nous devons respecter, ce n'est pas l'Islam en soi. La confusion est trop fréquente, et elle a pour résultat d'ajouter notre prestige à celui de l'Islam, d'accroître la ferveur de ses adhérents et d'en augmenter le nombre. Il est des élégances de costume ou de manière qui sont de mauvais ton : il est également des élégances intellectuelles qui sont déplacées, et l'affectation d'un respect exagéré, d'une extrême sympathie pour l'Islam est de celles-là. Le fait d'envoyer des *tolbas* venant d'Algérie pour enseigner le Coran dans les *médersas* de l'Afrique occidentale, à Djenné et à Tombouctou, a été une faute, il faut savoir le dire. »

Le général Mangin, à l'appui de cette proposition, d'un sens commun si évident, cite un document d'un autre colonial célèbre, le colonel Archinard. Avec cette loyauté qui est la mesure de la grandeur morale, celui-ci, dans son dernier rapport au sous-secrétaire d'État des colonies, s'exprimait ainsi, en avril 1894 :

« Si j'ai respecté toutes les croyances, si je me suis attiré même l'affection des musulmans en me montrant souvent leur protecteur, je n'ai cependant pas voulu qu'ils puissent faire de la propagande à notre suite, dans les pays fétichistes qui avaient toujours su leur résister, et qui s'étaient donnés spontanément à nous, quand nous sommes arrivés au Soudan, pensant qu'ils trouveraient en nous un rempart contre l'islamisme, et des défenseurs contre ceux qui tenaient plus encore à leur enlever leurs femmes et leurs filles qu'à augmenter le nombre des disciples du prophète.

« Là où les musulmans n'étaient pas installés avant notre arrivée, je pense que c'est un devoir de les empêcher de s'installer en maîtres, et c'est répondre à la confiance que les populations fétichistes ont eue en nous...

« Donner aux musulmans la protection que nous devons à tous nos sujets, leur garantir le libre exercice de leur culte, la sécurité pour leurs biens, mais ne pas les favoriser, ne pas leur laisser prendre, sur nos populations fétichistes, qui sont pour nous le grand nombre, un ascendant qu'ils n'avaient pas encore pu prendre : telle est, je crois, la ligne de conduite à suivre au Soudan, c'est celle que j'ai suivie...

« Qu'on ait raison de favoriser l'islamisme sous prétexte qu'on n'est pas soi-même un catholique convaincu, ne peut guère se soutenir, et c'est trahir les intérêts français. Le catholicisme, avec son imposant cérémonial, convient mieux encore aux populations noires que l'islamisme... A notre contact, les fétichistes éprouvent le besoin d'abandonner leurs grossières pratiques religieuses : il faut qu'ils trouvent devant eux autre chose que l'islamisme ; ils deviendront catholiques si nous le voulons, et ils nous seront alors réellement attachés.

« Plus que dans aucune autre de nos colonies, il faut faire, au Soudan, de la propagande religieuse, parce que c'est de la propagande française, et, quelles que soient nos sympathies, nous n'avons pas le choix de la religion à propager, car l'isla-

misme nous fait des rivaux et des ennemis, et, en Afrique, le protestantisme fait des sujets anglais.

« J'ai eu à lutter, en 1888, pour pouvoir établir à Kita la première mission catholique; une seconde mission se fonde actuellement à Dinguir;... des sœurs hospitalières viennent d'être accordées par le département à l'hôpital de Kayes; bientôt, je l'espère, une église sera bâtie à Kayes; j'ai demandé que les fonds nécessaires soient prélevés sur le budget local. Elle dira à tous les noirs que notre religion les regarde comme les frères des blancs, et qu'en abandonnant le fétichisme, ils peuvent s'élever jusqu'à nous, et ne pas rester à moitié chemin en se faisant musulmans.

« Les noirs, comme les musulmans, s'étonnent de ne nous voir jamais faire acte de religion.

« J'ai regardé comme un devoir, bien que je sois protestant, d'assister à la messe à mon passage à Kita, où se trouve actuellement la seule église du Soudan, entouré de tous ceux qui ont voulu m'accompagner. Il nous suffira, j'en suis sûr, d'affirmer notre religion pour qu'elle soit adoptée, et l'œuvre la plus utile pour les intérêts français serait certainement de créer de petites chapelles dans les villages de quelque importance, quand bien même elles ne pourraient être régulièrement desservies. Des missionnaires qui parleraient le bambara et feraient des tournées périodiques, n'officiant même que tous les deux ou trois mois dans un même village, seraient partout bien reçus, et compteraient vite de nombreux adeptes. C'était là aussi le sentiment du P. Guillet, qui partit de Kita, où il mourut quelque temps après, parcourut, en 1889, tout le Bélédoujou, en réunissant les indigènes dans chaque village, et alla jusque sur les bords du Niger, à Kouli Koro, où il planta la croix du Christ sur une montagne. Elle a toujours été respectée depuis...

« Pour nous opposer à l'islamisme, il faut mettre quelque chose à la place. »

Ce sont là des paroles de chef et d'honnête homme.

Je développerai un peu plus loin cette conclusion du colonel Archinard. Je ne souligne, pour le moment, que cette affirmation de nos grands administrateurs : il est inutile, il peut être dangereux de favoriser l'expansion de l'islamisme. Cela fut toujours vrai. Mais, dans nos temps, des raisons nou-

velles invitent l'Europe à une particulière prudence. En effet, une erreur aussi ancienne que le monde, mais dont les formules et les moyens varient d'un siècle à l'autre, l'anarchie, nommée aujourd'hui bolchévisme, paraît se propager, plus rapidement qu'ailleurs, dans les masses musulmanes.

M. Jules Saurin raconte qu'il a interrogé les personnes qui ont assisté aux conférences données à Tunis, depuis quelques années, par des émissaires bolchéviques, et il dit : « Les indigènes formaient toujours les deux tiers ou les trois quarts de l'assistance ; la plupart comprenaient parfaitement le français, et ils applaudissaient frénétiquement les passages les plus injurieux pour la France et son gouvernement. » Ce sont là des avertissements qu'il faut ne pas négliger, et qui s'adressent, d'ailleurs, à tous les chefs et représentants des États qui ont, sous leur dépendance ou leur influence, des populations musulmanes. Un arabisant des plus érudits, voyageur et savant, professeur suppléant de littérature arabe au collège de France, Louis Massignon, a défini, je crois, très justement, la cause de ce danger mondial, qu'on attribue peut-être trop facilement à l'islamisme lui-même, et qui vient surtout de la condition présente des peuples musulmans. « On ne peut pas dire que l'Islam puisse, à un moment donné, servir d'avant-courrier au bolchévisme, mais, si nous poussons à bout les musulmans, il y a des raisons fortes pour qu'ils s'allient aux bolchévistes : en effet, *les musulmans deviennent, de plus en plus, le prolétariat colonial mondial.* Le prolétariat colonial mondial se convertit à l'Islam ; c'est un des faits capitaux que cette guerre met en lumière. » Il dit encore : « Nous n'avons pas su leur donner tout ce que nous pouvons avoir de bon. » Retenons cette parole profonde.

IV

C'est pour leur donner ce que nous pouvons avoir de meilleur que Mgr Lavigerie, nommé archevêque d'Alger en 1867, fonda la congrégation des Pères blancs, destinée à évangéliser l'Afrique, et d'abord les populations musulmanes de l'Afrique du Nord. Il se rendait bien compte des immenses difficultés que rencontrerait un projet si vaste, qui n'allait à rien moins qu'à changer le fond des âmes d'une multitude immense et prévenue.

Observez cependant que les autres moyens employés devaient être inefficaces, et qu'ils l'ont été ; que les progrès matériels, apportés par la France aux populations de l'Afrique du Nord, ne pouvaient transformer que certaines habitudes; que l'administration plus exacte de la justice, et la sécurité succédant au désordre, nous valaient assurément une certaine estime des musulmans, mais que ce n'est point là toute l'amitié que nous devons vouloir; qu'enfin l'école neutre n'a pas répondu aux illusions d'une fraction du monde politique français, en ce sens qu'elle peut détruire la foi musulmane chez les élèves, mais qu'elle ne la remplace pas, et laisse vides des cœurs religieux; qu'à cause de cela, enfin, les musulmans les plus avisés redoutent extrêmement le régime de la laïcité. La tentative de Mgr Lavigerie, pour audacieuse qu'elle était, se présente donc à nous, maintenant, avec plus de force, comme la solution proposée d'un problème qu'aucun autre moyen n'a résolu, ni même sérieusement commencé de résoudre. L'amiral de Gueydon, qui fut l'un des plus remarquables gouverneurs de l'Algérie (1871), disait, en parlant de l'œuvre de l'archevêque d'Alger : « C'est la seule chose sérieuse qui ait été faite pour l'assimilation des indigènes. » En réalité, cette seule chose sérieuse n'a pas été faite.

Observez, en second lieu, que Mgr Lavigerie prescrit à ses chevaliers missionnaires de ne point faire de prosélytisme, tant que la charité et la longueur de temps n'auront point préparé les masses musulmanes à reconnaître l'affection des prêtres catholiques et la supériorité du catholicisme. Il voulait fonder d'abord, dans certaines tribus, des établissements hospitaliers, où les indigènes recevraient des soins gratuits, bâtir des hôpitaux, ouvrir des dispensaires, des orphelinats, où tant de misères non consolées ou mal soignées apprendraient qu'une loi d'amour, victorieuse de la répulsion, de l'impatience et de l'ingratitude, a été donnée au monde voilà bientôt vingt siècles. Les Pères blancs fonderaient des écoles, où ne serait point enseignée encore la religion, mais où elle se devinerait, dans la beauté et la pureté de l'enseignement moral, et dans le dévouement du maître, et dans sa vie sacrifiée et humble. Un peu plus tard, en 1878, le grand archevêque fondait les religieuses de Notre-Dame d'Afrique, les *Sœurs blanches* : il appelait les vierges de France à l'aide des missions d'Afrique, et les

assemblait dans la maison-mère, bâtie sur les collines, à Birmandreis. Et elles venaient, nombreuses. Elles pourraient, elles, pénétrer dans les gourbis, sous les tentes des nomades, soigner les femmes, dont la condition est si misérable en pays d'Islam, et leur apprendrait qu'il y a, chez les chrétiennes, des floraisons de pitié fraternelle, et une dignité, et une pureté, et une puissance de pardon et d'oubli de soi-même que la pauvre Afrique a peut-être connues, mais dont le souvenir même s'est perdu dans les âges. Elles non plus ne devaient point baptiser, — sauf les enfants en péril de mort, et si les parents consentaient; — elles devaient montrer le catholicisme en sa charité, non le prêcher.

Ces religieuses pouvaient avoir, elles sont destinées à tenir, dans cette œuvre immense de l'assimilation des musulmans, un rôle prépondérant, parce qu'elles instruisent la femme, et que la musulmane, ignorante et reléguée dans l'ombre, est la principale opposante que rencontre toute tentative de nouveauté et de civilisation. Le général Brémond a très bien exprimé cette vérité, à propos de l'école : « En pays musulman, il n'y a qu'un sentiment sûr : l'amour aveugle de la mère pour le fils, qui est son orgueil et sa sauvegarde ; amour respectueux et confiant du fils pour la mère. De plus, la mère élève seule son fils jusqu'à la dixième année et au delà. C'est donc l'école de filles qui donnera les résultats définitifs. » Le cardinal Lavigerie savait tout cela, il avait prévu tout cela.

Qu'attendait-on de cette muette apologie persévérante ? Ceci : quelques années ne s'étaient pas écoulées, et un Kabyle disait à un Père blanc : « Votre religion doit être la vraie, car vous êtes meilleurs que nous. » Lorsque les populations musulmanes, lentement apprivoisées et adoucies par cette charité, seraient venues ainsi à comprendre que le « chien de chrétien » est, comme celui du Mont Saint-Bernard, un chien qui sauve les blessés et les égarés, alors, on commencerait à leur expliquer de quel principe sont sortis tant de bienfaits, et comment le Fils de Dieu est descendu parmi nous, pour tous les hommes, même pour ceux de l'Afrique.

Ce projet grandiose n'a eu, jusqu'à présent, qu'un bien timide commencement d'exécution. Des partis pris, des inintelligences, soit parmi les chefs civils de l'Algérie, soit parmi les chefs militaires d'autrefois, ont réduit presque à rien la liberté des

Pères blancs, et par conséquent les chances de relèvement et d'assimilation de la population indigène en Afrique du Nord. Je n'ai pas l'intention, je n'aurais pas la place, de retracer l'histoire de cette lamentable erreur du pouvoir. J'indique seulement, pour le meilleur entendement de ce qui me reste à dire, que les Pères blancs n'ont guère pu fonder des postes qu'en Kabylie, où il y en a onze. Au delà, et dans le sud, c'est à peine si les religieux de Mgr Lavigerie occupent quelques rares missions, dans les villages ou les villes des régions musulmanes. Ils ont dû, — au grand dommage de nos propres sujets, privés d'un tel secours, — fonder des chrétientés parmi les fétichistes de l'Afrique noire, dans les régions des lacs, soumises au gouvernement de la Grande-Bretagne. Et ces dernières missions donnent de merveilleux résultats, et assurent à l'Angleterre des sujets supérieurs aux anciens, et loyaux envers elle.

Donc, tout d'abord, si l'on veut faire comprendre le christianisme aux musulmans : leur prouver l'incomparable charité chrétienne. L'amiral de Gueydon écrivait à l'archevêque, dans une lettre privée : « Il faut beaucoup de réserve, beaucoup de tact, agir par des bienfaits et non par des discours ; mais le moment d'associer peu à peu le peuple vaincu par nous à la civilisation chrétienne, paraît enfin venu. »

On a vu l'avis tout semblable du général Archinard, d'autant plus intéressant que ce grand colonial n'était pas catholique ; il serait très aisé de citer nombre de témoignages analogues, soit dans le passé, soit dans le présent. Moi-même, j'en ai recueilli plusieurs, d'officiers sahariens, de colons du Maroc, de l'Algérie ou de la Tunisie. Des journaux français de l'Afrique du Nord ont formulé le même vœu ; des livres publiés par des économistes du même pays ont reconnu que « la question religieuse et la question indigène n'en font qu'une ».

L'Avenir de Tunis, le 5 avril 1914, publiait ces lignes : « Les conversions sont le seul moyen de pacifier, de franciser définitivement nos colonies. Chaque arabe converti devient un ami sûr de la France. En entrant dans la grande famille catholique, l'arabe entre, en même temps, dans la grande famille française. »

Un sénateur algérien, M. Aubry, dans la séance du 9 juillet 1914, disait à ses collègues : « Nous échouerons

devant la tenacité du musulman, tant qu'il conservera sa foi religieuse et, avec elle, ses préjugés. »

Charles de Foucauld, le plus véridique, le mieux renseigné de tous les juges qui ont étudié la question musulmane, le plus fervent ami de ces populations dont il parlait la langue et connaissait l'âme passionnée et misérable, n'a cessé de demander, au nom de la charité fraternelle, et de préparer, autant qu'il a pu, cette lente accession des indigènes au christianisme. Voici comment il expose sa conviction, dans une lettre adressée à son beau-frère, le 4 octobre 1905, et que je crois inédite : « Sauf pour quelques âmes de choix, bien peu nombreuses, le christianisme ne pénétrera chez les musulmans que quand notre éducation, nos études y seront entrées, et qu'ils seront capables de distinguer l'inanité de leur foi et la solidité de la nôtre... L'œuvre à faire, c'est de préparer de loin cet avenir, de se faire estimer, aimer des indigènes, de gagner leur confiance, devenir leurs amis, leur faire connaitre notre morale, les familiariser avec nous et avec le christianisme... C'est cette œuvre préparatoire que j'ai à faire... Il se peut que quelques *âmes de bonne volonté* viennent avant les autres : — toutes les âmes sont faites pour la vérité, pour la vraie religion, et le ciel ; toutes doivent, et par conséquent peuvent, faire leur salut et se sanctifier, — mais hors de la religion catholique, hors de la religion chrétienne surtout, les âmes de bonne volonté ne sont pas nombreuses ; chez les musulmans surtout peu d'âmes ne sont pas en état habituel de péché mortel : les trois concupiscences, sens, orgueil, avarice, règnent en reines dans la plupart des âmes ; les dehors du monde musulman sont séduisants, séduisants comme des personnes fardées et couvertes d'oripeaux qu'on voit de loin : lorsqu'on les voit de près, ce sont des horreurs... Il n'y a pas à espérer des résultats importants, comme nombre de conversions, avant beaucoup de temps ; mais *ce qui est certain*, c'est que le zèle, la sainteté des missionnaires et de tous les catholiques (par la Communion des Saints), les prières faites dans l'Église pour les infidèles... peuvent beaucoup hâter l'heureux moment, beaucoup étendre les heureux résultats... Il nous faut tous travailler, travailler surtout en nous sanctifiant, car *on fait beaucoup plus de bien par ce qu'on est que par ce qu'on fait...* »

Le moyen magnifique proposé est donc « de gagner les âmes par la sainteté, avant de les convaincre par la doctrine ».

On nous arrête, à ce point, et on nous dit : « Le musulman est inconvertissable ! »

C'est une commode manière de se dispenser de l'effort.

Mais l'objection ne tient ni en raison, ni devant les faits.

En raison, parce qu'il n'y a aucune raison pour que le musulman soit incapable de comprendre et de recevoir la vérité. Élevons plus haut encore notre pensée; l'Africain Tertullien a dit : « Toute âme est naturellement chrétienne. » Il n'y a point d'exception, puisque l'exception serait contre la bonté de Dieu. Qu'on se souvienne de la parole du Christ : « Allez, prêchez à toute créature. » Fussent-elles au plus profond de l'ignorance et de la bassesse, toutes les âmes sont faites pour la vérité, et toutes y sont appelées. Nous avons, devant nous, des multitudes très fortement assujetties par une loi morale inférieure. Mais si elles ont été, depuis trop longtemps, abandonnées, nul ne saurait faire la preuve, Dieu merci, qu'elles ont été placées hors de la rédemption.

Les faits, d'ailleurs, des faits de toutes les dates depuis le VIIe siècle, démontrent que la phrase « le musulman est inconvertissable » n'exprime qu'une légende, répandue par l'ignorance et entretenue par l'intérêt. Un savant a pu écrire : « En Espagne, du XIe au XVIIe siècle, parallèlement à la reconquête du sol qu'elle a parfois précédée, on observe la conquête collective de familles islamiques au Christ : aux Baléares, à Valence, à Jaen. De même, en Sicile et à Malte, à Kazan, en Bulgarie, en Crète, en Syrie... Certains musulmans isolés sont venus droit à l'Église par des coups soudains de la grâce : saint Antoine de Bagdad, sainte Argentea de Bobastro, sainte Casilda de Tolède, saint Bernard d'Alzire. »

Je ne m'attarderai pas à cette histoire ancienne, qui a été, d'ailleurs, peu étudiée, et dans laquelle je pressens qu'il y aurait des trésors à découvrir. Le si riche moyen âge, temps de force et d'initiative, qui donc l'a interrogé là-dessus?

De nos jours, les preuves se sont multipliées, de cette possibilité de conversion des musulmans au christianisme.

Là où les missionnaires ont pu résider un certain temps, les esprits ont très heureusement évolué; des adhésions au catholicisme ont récompensé les Pères blancs de la somme

prodigieuse de patience et de charité qu'il a fallu, et elles ont duré. En Kabylie, on compte, dans les onze stations, plus de 1000 Kabyles et Arabes baptisés; 600 jeunes garçons, 180 filles fréquentent les écoles; onze orphelinats sont ouverts et 17 dispensaires recevaient, l'an dernier, 99 932 visites de malades. Dans la Préfecture apostolique de Ghardaïa, qui est saharienne, la période de conversion n'est pas encore venue, mais elle est préparée. Un homme qui connaît à merveille l'état des missions dans l'Afrique du Nord, m'écrivait, il y a peu de mois : « Le grand résultat acquis à l'obscur et patient travail des missionnaires, c'est un total changement d'attitude vis-à-vis d'eux. Au début de la mission du Mzab, par exemple, les Mozabites crachaient à terre, de mépris, en rencontrant un prêtre dans la rue : aujourd'hui, ils assiègent la porte de leur résidence, pour demander conseil, causer avec eux. C'est dans les écoles tenues par les Pères blancs qu'ils préfèrent envoyer leurs enfants... La distance qui séparait du missionnaire ces pauvres musulmans, diminue d'année en année. »

Voilà donc déjà une preuve irréfutable que les musulmans peuvent devenir chrétiens. En voici d'autres qui feront pénétrer plus avant dans les sentiments de la masse encore attachée au Coran, mais touchée par l'exemple de la charité du missionnaire ou du laïque chrétien. Je les citerai par ordre de dates : 1914, 1917, 1919, 1923.

En 1914, à la veille de la guerre, un décret signé de M. Malvy supprimait toutes les écoles des Pères blancs et des Sœurs blanches en Kabylie. Le gouverneur fit savoir, dans le même temps, qu'il supprimait la mission des Ouad'hias, la plus florissante de toutes.

« Ce fut un émoi indescriptible dans la tribu. Aussitôt une pétition fut adressée, par les chefs de cette population énergique, au préfet d'Alger et au ministre de l'Intérieur, demandant le retrait de l'arrêté :

« Les neuf amins soussignés des neuf villages qui composent la tribu des Ouad'hias, viennent bien respectueusement, au nom de tous les habitants de la tribu, hommes, femmes et enfants, vous adresser la supplique suivante :

« Veuillez, monsieur le ministre, nous laisser, dans notre tribu, les Pères missionnaires d'Afrique. Ce sont les premiers

Français que nous avons connus. Ils sont chez nous depuis quarante et un ans. Pendant ce temps, respectueux de nos croyances, ils n'ont fait que se dévouer pour nous, instruisant les enfants, soignant les malades, recueillant nos orphelins, secourant nos malheureux, rendant à tous toutes sortes de services, et nous donnant, par leur conduite et par leur parole, la plus haute idée de la France... Monsieur le ministre, les bienfaits des missionnaires à notre tribu sont inappréciables. Leur départ serait pour nous un vrai désastre... Nous ne pouvons douter que vous ne vous montriez sensible à la requête de la tribu des Ouad'hias... »

Et la feuille était signée des neuf chefs des villages, *tous musulmans* : Iloul Mohamed Ben Saïd, amin d'Ighol Igoulmini; Oueid Mouloul Benhamed, amin de Tiquiouech; Laroul Kaci Ben Larbi, amin de Taourirt Abdallah, etc...

La guerre empêcha la cruelle injustice d'être confirmée.

En janvier 1919, très loin de la Kabylie, les quatre caïds de la belliqueuse tribu *arabe* des Chaâmbas de Metlili, faisaient une démarche collective auprès du gouvernement supérieur du cercle de Ghardaïa, et lui soumettaient une requête adressée par eux au gouvernement général, et demandant l'établissement, à Metlili, d'un poste de missionnaires et d'une école dirigée par les Pères blancs. Ils spécifiaient qu'ils ne voulaient pas d'autres instituteurs que les Pères blancs.

La guerre a été l'occasion, dans plusieurs tribus, de mesurer le degré d'attachement à la France. Une des tribus où les prêtres catholiques ont fondé le plus d'œuvres charitables, celle des Ouad'hias, qui comprend 5 500 personnes groupées en neuf villages, comptait 196 néophytes, 80 catéchumènes, 120 jeunes garçons dans l'école chrétienne, 110 petites filles; 25 000 consultations avaient été demandées au dispensaire. Chose bien digne de remarque : plus de cent de ces enfants étaient spécialement confiés par leurs parents, la plupart musulmans, aux Pères blancs ou aux Sœurs blanches, pour que, en dehors des heures réglementaires des classes, la doctrine chrétienne fût enseignée à ces petits.

Déjà, lors des expéditions de Madagascar et du Maroc, les engagements volontaires d'officiers de tirailleurs ou de spahis

en activité, contribuaient à donner à cette tribu une note assez particulière; le règlement des pensions militaires, aux retraités, dépassa, une année, avant 1914, le montant de l'impôt payé par toute la tribu. Ce même dévouement à la cause française, on le retrouva, quand la France, attaquée par l'Allemagne, fit appel à ses sujets de l'Afrique du Nord. Les engagés volontaires furent proportionnellement très nombreux dans cette tribu religieusement privilégiée. La guerre fut aussi, pour quelques-uns, l'occasion de rencontrer encore la charité française. Des Kabyles, soignés dans des hôpitaux ou les ambulances, disaient à des dames de la Croix Rouge, qui me l'ont écrit : « Toi, ma sœur, comme nous! Cœur comme nous! Visage français, cœur arabe! »

En 1922, un fait important, d'une haute signification, s'est produit dans la région de Kerrata, une des stations des Pères blancs en Kabylie. Voici, en abrégé, le récit qu'en a fait un de nos missionnaires :

« Un de nos Frères coadjuteurs, qui dirige les cultures, est venu me confier timidement que, parmi les ouvriers sous ses ordres, une vingtaine de jeunes gens récitaient les prières chrétiennes. Lui-même les leur avait apprises, à temps perdu. Sur leurs instances, il les avait aussi introduits dans notre chapelle, le jour de Pâques, pour y adorer Dieu, et réciter une commune prière. Ils s'en étaient trouvés si heureux, qu'ils avaient demandé l'autorisation de revenir de même à la chapelle, chaque dimanche... Ce mouvement hors de l'Islam a produit une certaine émotion dans l'entourage de nos jeunes gens. Un marabout du Riff, Si El Madhi, réunit quelques musulmans fanatiques, et leur persuada d'aller prévenir les parents de ces jeunes gens, de peur qu'il y eût des conversions à la religion chrétienne. Contrairement à son attente, et, l'on peut dire, à tous les précédents, les parents déclarèrent qu'ils approuvaient leurs enfants d'avoir prié dans l'église chrétienne, et ajoutèrent que, si l'on voulait continuer ces vexations et ces manœuvres, eux-mêmes, ils iraient prier avec eux. »

Vers le même temps, un musulman converti depuis quelques années, et appartenant à une tribu différente de la Kabylie, m'écrivait une lettre où il me disait ceci, en langue française : « J'étais destiné, par ma naissance dans l'Islam,

à vivre sans âme, sans esprit. La France a envoyé ses enfants dans nos montagnes, et, grâce au zèle des missionnaires, je suis sorti de ce milieu sauvage. Bien mieux, j'ai le bonheur de connaître la seule religion bonne : le christianisme... Aussi je puis vous dire que jamais je n'ai mieux compris la vérité de cette parole : « Catholique et Français toujours ». Il y a là tout un programme, et c'est faute de le connaître, ou plutôt de l'apprécier à sa valeur, que le Gouvernement français éprouva des mécomptes dans ses relations avec les musulmans... Quand on se convaincra, en haut lieu, que le missionnaire catholique est le meilleur pionnier de la civilisation en pays musulman, on aura fait un grand pas. »

Loin de ces régions du Djurjura, et dans la ville même de Tunis, s'est passé, l'an dernier, un autre fait d'une grande signification.

Au printemps de 1923, une délégation de notables musulmans tunisiens demandait à être introduite près de Mgr Lemaître, archevêque de Carthage, habitant Tunis. Cette délégation fut admise auprès du prélat, et lui adressa la requête suivante : « Qu'il te plaise d'organiser, pour nos enfants, une école secondaire tenue par des prêtres de ta religion. »

Mgr Lemaître, surpris d'abord, objecta, pour s'assurer que la demande avait été bien réfléchie : « Mais, vous avez un lycée, à Tunis! » Les délégués répondirent qu'ils connaissaient l'existence d'une école officielle, mais que leur désir était que les professeurs de leurs enfants fussent des prêtres catholiques. Avec beaucoup de courtoisie, priés de s'expliquer, ils dirent que ce qu'ils ne pouvaient accepter, c'était un enseignement neutre. « Nous sommes religieux, dirent-ils en substance ; nous voulons que nos fils soient élevés religieusement. Ne pas enseigner Dieu, c'est ruiner, à bref délai, toute autorité. L'école où il n'est pas enseigné désorganise nos familles, elle rendra nos enfants ingouvernables, et, à notre avis, causera le même trouble dans l'administration du protectorat tunisien. Là aussi, les hommes ne connaîtront plus l'obéissance.

— Mais, dans cette école que vous me demandez de fonder, quel enseignement religieux devrait être donné à vos enfants ?

— Tu leur enseigneras le décalogue, dogme et morale : il

convient à tout le monde; d'ailleurs, ils ne retiendront jamais trop de la morale chrétienne. »

Les délégués, à l'appui de leur requête, présentaient une liste de cinquante familles, toutes prêtes à envoyer leurs fils dans l'école religieuse que fonderait l'archevêque. La démarche, n'ayant pu obtenir tout de suite le succès qu'ils s'en promettaient, fut renouvelée à l'automne dernier. L'un des notables, impatienté du retard, a décidé de mettre son fils chez les Marianistes, et envoyé sa fille dans un pensionnat dirigée par des religieuses. Pour que sa fille fût même le moins différente possible de ses compagnes, il lui a choisi un nom chrétien.

A peu près dans le même temps, le père Giacobetti, missionnaire d'Afrique, était abordé, à Géryville, par un homme habillé à la française, coiffé de la chéchia.

« — Père, me reconnais-tu? me dit-il poliment; je suis S..., d'El-Abiod-Sidi-Cheikh. Mon père possédait un beau jardin complanté de palmiers, et tu venais souvent nous visiter.

— Je me rappelle fort bien ce jardin et son propriétaire.

— J'étais jeune alors, et tu me donnais de bons conseils. Un jour, en me montrant une image de *Sidna-Aïssa* (Jésus-Christ), tu me disais : « Prie-le : il t'accordera tout ce que tu lui demanderas. » Dans mon cœur je formulai trois souhaits : le premier, d'apprendre à parler français; le second d'aller en France; le troisième d'épouser une Française. Or, il arriva que, peu de temps après ton départ, un officier m'emmena à Aïn-Sefra où j'appris à parler français. Plus tard, la grande guerre me conduisit en France, où je fis mon devoir et obtins les galons de sous-officier. Enfin me voici actuellement installé à Paris; je suis marié à une Française et père de deux enfants. Je suis heureux de te rencontrer, pour te dire ce que je n'ai encore raconté à personne. »

Le missionnaire ayant dit : « Continue de prier; je souhaite maintenant que tu deviennes chrétien, » l'arabe répondit : « Je ferai mon possible pour m'instruire. »

D'une façon générale, en Tunisie, on remarque, parmi les indigènes, une sympathie grandissante pour l'école religieuse et, de même, pour les œuvres que la charité catholique, française ou italienne, a fondées dans le protectorat. Les cérémonies religieuses sont l'objet d'une sympathie grandissante. On voit de nombreux musulmans à la « messe des hommes » qui

est célébrée dans la cathédrale de Tunis, chaque dimanche, en hiver, et même aux cours de religion qui sont faits, chaque mardi soir, dans une salle de la ville, par un jeune religieux, licencié en philosophie.

A Thibar, près des ruines de l'ancienne Thibaris, dont il est parlé dans une lettre de saint Cyprien, existe un village catholique d'une vingtaine de ménages arabes, où l'archevèque, Mgr Lemaître, confirmait les enfants, il y a peu de mois.

Les signes sont donc nombreux et concordants, qui montrent que les musulmans peuvent être rapprochés de nous jusqu'à s'intéresser au principe supérieur de notre civilisation, et même jusqu'à devenir chrétiens. Sans doute, nous ne sommes qu'au début de cette transformation, qui a été retardée par des préjugés invétérés et par une politique diamétralement contraire à celle que nous aurions dû suivre. Il est temps d'agir plus intelligemment et plus fraternellement, et je dirai volontiers que c'est à nous de mieux comprendre les musulmans et de les juger tels qu'ils sont : capables de la plus haute transformation. L'expérience de Charles de Foucauld nous aura été précieuse.

Je veux finir, en parlant de lui, cette étude commencée par le rappel de son extraordinaire dévouement. On a dit qu'il n'avait converti personne. C'est à peu près vrai, si l'on entend par conversion le baptême. Il ne cherchait pas à baptiser. Mais Charles de Foucauld est vivant dans l'esprit des indigènes ; il a été adopté comme un frère qui n'était point cependant de leur religion, comme un grand marabout et comme un saint, par ces tribus dont il a traversé tant de fois le territoire, en faisant le bien.

Un missionnaire m'écrivait de l'extrême sud algérien, (2 mai 1924) : « La renommée du saint ermite est universelle dans le Sahara. Je ne serais pas étonné que les indigènes y marquent chaque station du Père de Foucauld, par un tas de pierres, comme ils marquent les stations des *oualis*, des saints du Sahara, et notamment du plus fameux d'entre eux, Sidi Cheikh. Ces monuments primitifs sont disséminés partout. On en compte 110 en l'honneur de Sidi Cheikh, qui fut un grand ermite musulman. »

L'histoire de Frère Charles, la vive imagination arabe et berbère l'a déjà poétisée. Il y a une légende de l'ermite de

Beni-Abbès et de Tamanrasset, où se reconnaissent des traits véritables, mais ornés de ces paroles plus ou moins inventées, de ces intentions supposées, de ces dénouements merveilleux qui sont le plus constant et le plus probant hommage de la gratitude populaire à la mémoire des héros. Plusieurs amis, que j'ai en Afrique, veulent bien me rapporter les récits que font les chameliers et les soldats du maghzen, le soir, autour des huttes de briques sèches ou des tentes.

Voici l'histoire de la multiplication des réaux, deux fois racontée au même témoin, par deux cavaliers. Ahmed ben Chachen s'est exprimé ainsi, le 29 avril 1923 :

« Ce que je vais dire est véritable, ne m'accusez pas de mensonge, ô mes frères, car Dieu sait que je dis la vérité. Nous étions à Ksabi, — Charles de Foucauld a passé là indubitablement, — et, au moment de quitter le marabout, il nous fit une distribution d'argent. Il nous mit dans la main trois réaux (c'est-à-dire trois pièces espagnoles de deux francs). Je les mis dans ma poche. Le soir, le Miséricordieux m'en est témoin, je trouvai dans ma poche trois douros, trois vrais douros (pièces de cinq francs). Et je racontai aussitôt le fait merveilleux à nos compagnons de route. »

Un autre nomade magnifie la richesse de l'ermite, et sa mortification : « Le marabout avait beaucoup d'argent... On nous a dit qu'il était chérif (c'est-à-dire descendant de Mahomet) ; et que sa famille lui envoyait beaucoup d'argent... Il le donnait aux *meskines*... (aux petites gens)... Il ne mangeait jamais de blé, mais de l'orge et des dattes, comme les arabes... Quand il priait, cela durait longtemps : une heure. Nous nous tenions à l'écart. Nous reprenions la marche quand la prière était terminée. » Le témoin ne se trompe pas, sauf en un point. Charles de Foucauld avait renoncé à sa fortune, au moment où il s'enfonçait dans le désert, pour y vivre et y mourir. Il n'avait à sa disposition que de petites sommes, mais il donnait tout ce qu'il avait. Quelques-uns assurent qu'il empruntait pour donner, mais il restituait ensuite.

Comme tout se sait, au désert, les gens des tribus algériennes ont entendu parler des voyages que Charles de Foucauld fit autrefois au Maroc. Voici en quels termes, le 22 avril 1924, le *mokhazni* Ahmed ben Chachen, cavalier au bureau arabe du Touat, racontait, à ses compagnons faisant cercle

autour de lui, comment le voyageur fut reconnu par un seigneur marocain à Mrimima, dans le sud du Maroc. On saisit très bien ici la transformation de l'histoire en légende.

« Il faisait ses prières à la mosquée, avec ses compagnons de voyage (ce qui est faux); étant instruit, il savait l'arabe et notre religion (ce qui est vrai). Pourtant, des arabes méchants et jaloux allèrent un jour le dénoncer chez un grand chef du Maroc. Ils l'accusèrent d'être un espion, envoyé pour renseigner les Français sur le Gharb. Aussitôt, il fut arrêté et enfermé dans une maison où l'on gardait beaucoup de bêtes féroces ; il y avait des lions, des panthères, et aussi des vipères aux têtes énormes, toutes dressées et sifflant. Le marabout, dès qu'il aperçut ces bêtes sauvages, eut grand peur ; du nombril au bout des pieds, il fut paralysé. Il reprit courage quand il vit les bêtes s'approcher, et, se levant, il les combattit, et les tua toutes.

— C'était vraiment un *ouali*, un saint, disaient en chœur les assistants.

Le narrateur reprenait : « Le grand chef ordonna qu'on le fît sortir de cette maison des fauves. Il lui fit remettre une robe toute neuve et un beau turban. Il lui dit : « Je sais que tu es un chrétien, mais je ne te ferai aucun mal ; continue donc ton voyage, et que Dieu te bénisse ! »

Ainsi le marabout échappa à la mort.

— C'était un vrai ouali, redisaient les auditeurs du mokhazni Ahmed.

Voici la déposition du caïd Djelloul : « Nous partions pour la chasse, et j'allais me diriger vers un endroit où j'espérais trouver du gibier. « Djelloul ! me cria le marabout, dirige-toi de ce côté, tu trouveras du gibier ! » O merveille ! A peine étais-je arrivé sur la crête des dunes voisines, que j'aperçus trois gazelles, deux chèvres et un bouc. »

Et voici encore un autre récit de ce chef, qu'il fit le 29 août 1923 : « Nous étions en plein Sahara, non loin de Mouydir. Nous voyagions avec des soldats. Le marabout priait beaucoup, et nous ne partions pas de bonne heure. « Nous allons manquer d'eau, disaient les soldats ; il nous retarde avec ses prières ; nous devrions voyager la nuit, pour arriver au point d'eau ! — Ne vous inquiétez pas, nous répondait le mara-

bout : vous ne mourrez point de soif. » De fait, nous fûmes tous émerveillés de découvrir, le jour même, de l'eau très bonne, dans une dépression de terrain, que nous n'espérions pas trouver. Cela nous permit de nous désaltérer, et de faire notre provision d'eau, avant d'arriver au point où nous devions nous arrêter. »

Un plus important personnage arabe rappelait, avec une sorte de jalousie, l'affection de l'ermite pour les Touaregs, qui sont berbères. Au mois de mars 1924, le caïd Hadj Hamza, caïd d'El Abiod Sidi Cheikh, causant avec un de mes amis, lui disait :

« Quand je le recevais chez moi, je lui servais des aliments préparés à la mode arabe. Le marabout mangeait de tout, mais en petite quantité. J'ai su que, dans ses voyages, il se nourrissait très sobrement, de galette arabe, et qu'il marchait à pied.

« Le père me parlait beaucoup des Touaregs. Il m'a semblé qu'il préférait les Touaregs aux Arabes, et qu'il se défiait des derniers, et qu'il avait une plus grande confiance dans les premiers. Les événements lui ont donné tort. Jamais les Arabes ne lui ont fait du mal. Jamais les Arabes n'auraient touché au marabout chrétien, fût-il seul dans le Sahara, et sans armes. Les Touaregs, au contraire, l'ont traîtreusement mis à mort. »

Mon ami ajoutait : « En disant ces mots, le caïd avait le sourire ironique, pensée de race, revanche de l'Arabe sur le Berbère. »

Quand un homme a donné sa vie pour d'autres hommes et que ceux-ci lui rendent une aussi enthousiaste justice, c'est qu'il a touché leur cœur, c'est qu'il a connu, mieux que personne, leur âme. Il faut donc croire, de préférence, ce qu'il a dit d'eux, et, pour les amener à nous, il faut imiter, dans la mesure où cela est possible, ce qu'il a fait lui-même, lui qu'ils appellent le grand marabout et le saint du Sahara.

René Bazin.

LA REINE DE L'OMBRE

II [1]

UNE LUEUR DANS LA NUIT

Ce fut une phrase, — d'un intérêt courtois, certes, mais, à vrai dire, presque banale, — qui déclencha toute l'histoire. Encore faut-il noter que cette phrase n'aurait sans doute rien déclenché du tout, si une caisse d'un champagne de zone indiscutable n'avait été jointe à mes provisions de voyage. En Afrique, le champagne sert parfois d'excitant, voire de remède : il est toujours un agréable moyen de remercier un hôte accueillant.

Or, ce jour-là, l'itinéraire de mon expédition m'avait amené sur les bords d'un affluent du Sénégal, le Bâ-fing (ce qui veut dire proprement : *la rivière noire*). J'allais arriver à l'heure où le soleil commence à s'incliner vers la forêt. Plus rien qu'une plaine tachetée par l'ombre de quelques arbres, piquetée de tiges de mil desséchées, vestiges des cultures de la saison des pluies. Disséminés dans ces champs en friche, des bœufs, des chèvres, des juments en liberté avec leur poulain. Enfin, à mi-chemin entre la forêt et la rivière, le village, masse rougeâtre étalée sur le sol, dans laquelle les portes des cases faisaient des trous noirs. Au centre, quatre grands arbres le dominaient, telles des plantes d'appartement jaillies d'un large pot en terre cuite. Tout autour étaient posées les boules vert sombre des orangers.

A mon entrée, la promesse du soir y répandait quelque

Copyright by A. Demaison, 1924.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

animation : quand je passai sur la place publique, les gens me saluèrent, des enfants quémandèrent des victuailles ou de la menue monnaie, les vieillards levèrent la main en signe de bienvenue.

— La maison de ton semblable est sur le bord de l'eau, me dit-on.

Sorti par la porte du soleil levant, j'aperçus, en effet, un peu en contre-bas, la toiture d'un comptoir commercial. Une partie était couverte en chaume contre la chaleur, — l'habitation du Blanc; l'autre partie en tôles ondulées,—le magasin à marchandises. De près les détails de cette installation m'apparaissaient. La concession était entourée de palissades en bambous fendus et tressés. L'intérieur contenait des cases rondes rangées en cercles concentriques, des écuries, un parc à bœufs, un enclos pour les brebis et les chèvres. Il y avait eu un plan d'organisation ; mais on sentait que toutes les lignes avaient flanché, que les liens et les attaches s'étaient relâchés. Un air d'abandon familier se dégageait du sol, des êtres et des choses.

Nonchalantes, des femmes indigènes allaient et venaient, des fillettes pilaient du mil, décortiquaient du riz, chantaient et babillaient. Des noirs étaient vautrés sous la véranda.

Je croyais justement y voir apparaître, selon l'habitude, le costume et le casque blancs du maître. Personne... Sans doute était-il à la chasse ou en voyage. Peut-être n'était-il pas averti... A moins que...

On m'avait dit : « Vous verrez Edmond de Mulcent, si vous traversez le Bâ-fing à la hauteur de son installation. Un homme étrange, fantasque, mais un homme tout de même... Sauvage, il parle peu, mais il a bon cœur. En outre, c'est le meilleur fusil du pays... »

Les trois marches du perron franchies, je traversai la véranda, frappai à la porte entr'ouverte de l'arrière-boutique, et entrai. A gauche, entre le comptoir et les étagères, un homme de notre race était affalé sur une sorte de chaise longue dont la toile était remplacée par un cuir de bœuf tanné. Les cheveux d'un blond terne étaient en broussaille; une barbe de quinze jours obscurcissait le visage; les lèvres un peu pâlies, tranchant sur le teint hâlé, serraient une pipe.

Au moment où je pénétrai dans la boutique, il leva presque péniblement les yeux de mon côté, des yeux où mon apparition

alluma une faible lueur d'étonnement. Un chien du pays, jaune comme un épi de blé mûr, couché à ses pieds, se leva et vint jouer dans mes jambes avec des manières de rustre.

— Comment allez-vous ? demandai-je après m'être présenté.

— Comme vous voyez... Ça n'a pas d'importance, dit-il avec un vague sourire. Et vous ?... Bon voyage ?... Un rafraîchissement ?...

Il appela.

Sur le comptoir, au-dessus de lui, un chat à la tête allongée et aux oreilles démesurées, — véritable panthère en miniature, — entr'ouvrit les yeux, me considéra et se rendormit. Une poule, juchée sur une caisse, me dévisagea à son tour, d'un œil, de côté, et s'en fut caqueter ailleurs. Lentement une négresse apparut, me regarda, hébétée, pivota sur un ordre de son maître, rapporta un verre, — pot à confitures, — et une gargoulette en terre cuite.

— Bois, tu es fatigué, me dit simplement la femme.

L'eau avait le goût de feuille morte que l'on rencontre dans celle des marigots et des rivières à faible courant.

Mon hôte n'avait pas bougé. Il continuait d'aspirer placidement sa pipe, d'où montaient de mouvants filets de fumée bleue qui avaient l'âcreté du tabac indigène. Au moment où il allait en bourrer le fourneau, j'offris une cigarette. Il me montra sa bouffarde et refusa d'un geste évasif.

Pour prévenir toute conversation et toute curiosité de ma part, il m'indiqua de la main une chambre qui s'ouvrait sur le fond de la boutique, appela une autre négresse et me fit accompagner. Lui, indifférent, restait affalé sur sa chaise longue.

En longeant les étagères, je pouvais apercevoir la marchandise disparate, défraîchie, toute de guingois, couverte de poussière : pacotille et bimbeloterie, tissus de traite, bandes de cotonnade indigène. Une vraie misère. A terre, sous le comptoir, dans des paniers ou des sacs de fibre, des produits du pays, mil, riz, tabac, caoutchouc. A côté, en vrac, des poissons secs aigrissaient l'air ; dans des barils noyés d'eau rancissait du beurre de *karité*. Sur le comptoir, près des balances, des Noirs étaient accoudés ou allongés. Certains, venus de loin, ne se lassaient pas de contempler les merveilles entassées dans la maison du Toubab. Les uns devisaient avec lenteur, les autres

restaient engoncés dans le silence. Tous lançaient sur les sacs et les caisses de marchandises de minces jets de salive rougie par la noix de kola : ils y apportaient la même adresse qu'à un jeu, la même onction qu'à un rite sacré. Une petite guenon à gueule noire grignotait des arachides. Plus loin, une perruche jacassait sur une étagère, en décortiquant des grains de mil. Affairées, des abeilles cherchaient à reprendre le miel que les vendeurs de cire avaient laissé après leur marchandise. Leur amical bourdonnement donnait un air de monotone continuité à la paresse qui régnait dans cette boutique. Seuls, des canards et des poules entretenaient de l'autre côté du comptoir une certaine animation, trouant les sacs de grains, escaladant les caisses, inquiets et confiants tour à tour, — par saccades...

Ma chambre était une sorte de salle basse plafonnée de lames de bambous : par les intervalles, l'argile du revêtement faisait des bourrelets. Les murs en pisé, enduits de chaux de coquillages, portaient des ombres de poussière que le vent d'est avait patiemment dégradées. Des toiles d'araignées étaient tendues dans les coins. Un peu partout des galeries de termites boursoufflaient la muraille, y posant par endroits d'énormes verrues. Des guêpes maçonnes se balançaient dans l'air à la recherche de leur nid en forme de champignon.

Ma venue mit en fuite une biche apprivoisée, innocemment endormie sous le grabat qui servait de lit. La gracieuse petite bête, arrivée devant la fenêtre, se retourna, m'examina à travers ses longs cils noirs, s'ébroua et, d'une ondulation des reins, sauta dans la cour.

La négresse qui m'avait accompagné dit en me présentant une grande calebasse :

— L'eau est agréable après un long voyage...

Et elle sortit.

Averti de l'humeur fantasque du propriétaire, je me souciais peu, en le dérangeant, de lui gâter cette fin d'après-midi. A vrai dire, il semblait apporter le minimum d'intérêt à ma visite. Par la porte, tout en faisant mes ablutions, je pouvais voir ses yeux presque éteints aller de la petite guenon à la perruche qui jouait sur les étagères, pour se fixer, suivant l'ascension des volutes de fumée échappées de sa pipe, sur le plafond de la boutique. Une sorte de blouse en cotonnade bleue lui habillait le torse, laissant les bras nus. Un pantalon à coulisse et une

paire de babouches en cuir complétaient sa vêture : rudimentaire, certes, mais suffisante à cette époque et dans ce pays.

Une chose cependant ne pouvait m'échapper : ces traits sans tenue, abandonnés par l'âme, laissaient pourtant paraître des vestiges d'une rare noblesse. Ce visage négligé semblait un de ces parcs romantiques dessinés avec art, qui, un jour délaissés, se sont recouverts d'herbes folles, après avoir connu de l'esprit les jeux affinés et, de l'amour, les grâces légères.

Ma toilette achevée, je pus à loisir faire connaissance avec les aîtres. Une troisième négresse, plus âgée que les deux autres, était venue s'installer derrière le comptoir : lentement, elle bourrait une pipe, l'allumait, se délectait. Un client entra : elle pesa sa marchandise, paya, vendit deux mesures de tissu, puis recommença de fumer.

Par la porte qui faisait communiquer ma chambre avec celle de mon hôte, je pouvais voir son lit : un châssis en bois du pays, garni de souples lamelles de bambou, recouvert de nattes. Une paillasse enveloppée d'un tissu qui avait été blanc formait la couche. Contre le mur s'écrasait en tas une couverture maculée. Sur cette misère de lit, un garçon noir était assis. Devant lui, une quatrième jeune femme passait en babillant, racontant des histoires anodines. Le teint cuivré comme celui des Hindoues de caste noble, les yeux très fendus et ombrés de cils démesurés, le nez droit, les lèvres minces renvoyaient l'esprit aux visions des temples et des nécropoles d'Égypte. Les mains étaient fines et longues, les pieds étroits et nerveux : les hanches, sous le pagne, étaient rebondies à souhait, et la poitrine s'ornait avec joie de ce qu'on appelait autrefois fort aimablement des avant-cœurs. Bien séparés et d'un ferme dessin, ceux-ci ne démentaient point la perfection de la taille.

— Les gens de ton pays ont-ils la paix? me demanda à son tour cette jeune beauté.

La voix chantait quand elle prononçait les finales sonores des mots. Une fille de la tribu des Peulhs, certainement.

Sa démarche était légère, son déhanchement lascif...

— La paix, seulement! répondis-je.

Le soir tombait. Par la fenêtre, je découvrais le Bâ-fing. Immense, la surface argentée de l'eau s'étendait devant la concession. Des figuiers sauvages et un acajou formaient un

premier plan très découpé. Des gens étaient assis sous ces arbres. Le bétail qui venait de s'abreuver remontait sur la berge. Une pirogue se détachait de la rive et emportait des voyageurs sur l'autre côté. Du paysage s'élevait une modeste poésie, un calme pénétrant.

Dès le soleil couché, on ferma la boutique. Des salutations vespérales s'échangèrent.

— Passez la nuit en paix, disaient les uns.

— Saluez pour moi les gens de votre village, répondaient les autres.

Des meuglements s'échappaient du parc à bœufs, des bêlements aussi. Réunis, les bergers chantaient de nostalgiques mélopées. Le chien jaune gambadait, faisait le fou.

Une des quatre femmes vint à moi et m'avertit que le maître de la maison m'attendait sous la véranda...

Un enclos de nattes légères constituait la salle à manger pour le repas du soir. Dans sa chaise longue, Mulcent était encore allongé. Il fumait toujours. Une des négresses me présenta un verre, une bouteille d'anisade, une gargoulette d'eau.

Comme mon hôte semblait devoir rester silencieux, je me mis à lui parler de mon voyage, de mes recherches. Son expérience du pays pourrait sans doute me renseigner d'une manière efficace sur les migrations des tribus de la vallée du Niger : migrations qui avaient dépeuplé cette fertile contrée au profit des plateaux, éloignés et dépourvus de moyens pratiques de transport. Mais ce fut en vain. Parfois, un grognement ponctuait une de mes phrases, sans qu'il me fût possible de discerner si c'était là protestation ou approbation. D'autres fois, il appelait un domestique ou une des quatre femmes qui m'avaient servi à mon arrivée et leur donnait des ordres, en malinké ou en bambara. Le reste du temps, il me laissait parler ; quand je m'arrêtais, il gardait le silence.

Mes hommes s'étaient égaillés dans le village. Un seul d'entre eux était accroupi dans la cour, sous un arbre, à côté des bagages et des ânes de ma petite caravane.

Avant la nuit, une des femmes installa la table pour le dîner, avec des gestes qu'elle faisait lents et mesurés, comme si chacun d'eux eût été un rite propice à l'alimentation de son maître. Elle était petite, trapue, noire, et semblait destinée

aux travaux de force. Quand tout fut prêt, elle appela ses compagnes. Sur la table, l'une après l'autre, elles déposèrent, en guise de plats, des cuvettes en fer émaillé et des calebasses :

— Du lait frais, dit la première.

— Du lait caillé et aigri, dit la seconde.

— Un couscouss au poulet, dit la troisième.

La jeune Peulh ne portait pas les plats, ne faisait point de cuisine. Elle avait tout l'air d'être la favorite. A ce titre, elle se tenait à côté de la table et surveillait deux négrillons qui nous éventaient avec des serviettes.

Des photophores garnis de bougies furent allumés et les négrillons invités à accélérer leurs mouvements d'éventail, afin de chasser les insectes.

Mulcent m'offrit le lait aigri couvert de crème; sur mon refus, il posa la calebasse devant lui, se mit à en baratter le contenu avec un agitateur assez semblable aux petits instruments avec lesquels on émulsionne le champagne dans une coupe. Puis, posément, il avala le tout, — près de deux litres.

Entre deux gorgées, il avait poussé devant moi le plat de couscouss. Je me servis copieusement de mil, de poulet et de sauce.

Soudain, le petit agitateur en bambou me fit penser au champagne de mes provisions. Sur mon ordre, le gardien des caisses, sous l'arbre, dans la cour, en ouvrit une et apporta deux bouteilles précieusement gainées de paille.

Sans réaction visible, Mulcent me laissait faire. Seule la détonation de la première bouteille parut agir sur lui comme le marteau décohéreur sur un tube de limaille. Une flamme rapide passa dans ses yeux. Je les vis alors, à la lueur des photophores, ces yeux, tout différents des yeux morts dont le regard n'avait pas jusqu'ici tenté de dépasser les cils. Ce fut même avec une curiosité amusée que mon hôte regarda pétiller l'or liquide dans son verre. Je portai un toast :

— A votre santé, mon cher, dis-je, et à la prospérité de votre domaine ! Car c'est un vrai domaine, semble-t-il, que vous dirigez ici pour votre compte. Et je n'ai certainement pas tout vu.

A ce moment, reparut la deuxième femme, celle qui m'avait installé dans ma chambre. Dix-huit ans environ, grande, des épaules pleines et soyeuses, la coiffure savamment tressée, des yeux vifs dans un visage régulier couleur de croûte de pain légèrement trop cuit. A cheval sur ses hanches avanta-

geuses était sanglé un bébé au teint clair qui paraissait avoir dépassé sa première année. La femme, voyant l'intérêt que je lui portais, sourit, vint près de moi me montrer sa progéniture. Je fis à la mère un compliment, tandis que mon regard allait vers Mulcent.

Il comprit ma muette interrogation :

— Oui, ce jeune homme, — me dit-il, après avoir bu la première coupe, — fait partie de mon domaine, comme vous dites si bien. C'est mon premier... Les femmes qui vous ont servi, qui sont là près de nous, ces femmes sont miennes... Elles font partie de mon système... Quand on s'est mis comme moi, de plein gré, en marge de la civilisation, on s'adapte au pays où dorénavant on veut vivre... Celle-ci, qui m'a donné l'enfant, est une Songhaye du Nord de la boucle du Niger... Vous le savez sans doute, une ancienne race de conquérants... Belles femmes, intelligentes, dévouées parfois... Celle qui tient la boutique, une Sarakolé : une vraie juive, mon cher, plus forte que moi en affaires... Ah ! ces Sarakolés, comme on voit qu'ils ont du sang sémite dans les veines !... L'autre, la courtaude, la noire, une Malinké : un cheval au travail... Elle n'est pas belle : une vraie génisse, n'est-ce pas ?... Mais elle prendra de l'astuce en vieillissant... Quant à la petite, c'est elle qui s'occupe de la gestion du bétail... Famille de pasteurs... Ça doit venir d'Égypte, n'est-ce pas?... Vous savez ça, vous... Je ne vous en dis pas plus long ; mais c'est près de nous, n'est-ce pas ?... Une belle fille !...

Comme s'il avait fait un pénible effort de complaisance à mon égard, il s'arrêta, se renferma de nouveau dans son mutisme.

Je versai une deuxième coupe. Il la but d'un trait.

Une des négresses avait apporté des fruits : oranges, cédrats, bananes, goyaves, pommes-cannelles. La mère du bébé nous quittait.

— Que votre sommeil soit agréable ! dit-elle. La nuit est sombre... Le besoin de dormir me tue... Je vais me coucher...

— Tu ne viendras pas trop tard, ajouta-t-elle avec une nuance d'autorité.

Mon hôte la regarda, soumis, et caressa l'enfant. Elle disparut.

Peu à peu les yeux de l'homme qui était devant moi s'animaient. Pour la première fois depuis mon arrivée, un sourire

venait de passer sur son visage. Enhardi, je me décidai à l'interroger :

— Que faites-vous, en somme? Êtes-vous heureux ici? Satisfait?...

Il leva la tête, sans hâte, me considéra avec quelque hauteur :

— Je suis libre!... Un homme libre... Entendez-vous ? Et c'est quelque chose!...

Il prit la troisième coupe que je lui avais versée, l'éleva au bout des doigts :

— Tenez! ajouta-t-il, buvons à la liberté!... Savez-vous ce qu'est la liberté ? Eh bien! moi, je le sais!... Il n'est pas donné à tout le monde de la connaître et de l'apprécier. L'administrateur qui doit adresser des rapports hebdomadaires et mensuels au Gouverneur, — homme tangent à la retraite et qui ne veut pas d'histoires; — l'agent de maison commerciale qui doit rendre des comptes précis; l'officier qui, lui, doit rendre des comptes tout court : tous ces gens ne sont pas des hommes libres... Ici, je puis, tout comme un empereur romain, élever un temple à la liberté...

Une pose. Il trempa ses lèvres dans le champagne. Comme s'il y puisait un nouveau pouvoir d'élocution, il reprit, délibérément :

— Nulle part, en effet, je n'ai joui à ce point de la plénitude de ce sentiment. Il remplit mon âme sans fatigue, sans crainte d'en être dépossédé : sans tyrannie aussi, sans désir de l'imposer, ce qui serait le premier moyen de le corrompre.

« Cela devient une nouvelle forme de moi-même, sans limites autres que le sol que je foule et le ciel qui me couvre. L'espace, à droite, à gauche, devant et derrière moi, m'appartient. Je ne me soucie pas de voies tracées, de trottoirs, de chemins battus, de barrières ni de murailles, de gardes champêtres ni de gendarmes, des salariés de la justice ni des esclaves de la politique. Au surplus, je me moque du Gouverneur, de l'homme à manches galonnées et à boutons argentés qui, là-bas, quelque part sur le Niger, affirme son autorité sur un pays de lui mal connu parce que trop étendu ; je me moque de tout, puisque la balle de ma carabine ainsi que mes pas prennent à mon gré leur direction...

«... Quand, en plein jour, je dis : « Il est nuit ! » On me répond : « Peut-être... Ça y ressemble... » Savez-vous ce que cela signifie pour la paix des nerfs et de l'esprit ?...

« ...Mon domaine... Vous avez dit : Mon domaine !... Ce n'est rien au regard de mes projets. Ces espaces inutiles qui m'entourent, je suis capable de les mettre en valeur. Il suffira de l'exemple de ma prospérité pour grouper autour de moi les tribus disséminées dans les montagnes où les ont chassées les exactions des anciens conquérants noirs. Alors mon domaine s'agrandira... N'a-t-on pas vu des officiers anglais devenir des chefs puissants en Afrique et en Asie ?... Moi, je ferai mieux encore. Ce n'est pas quatre femmes que j'aurai, mais le nombre nécessaire pour que mes enfants m'aident à régner sur ce pays ! Alors, mes troupeaux de bœufs seront immenses. Des villages entiers seront occupés à les garder, à les marquer, à les dénombrer. Les chèvres et les moutons, on ne les comptera plus... Je vous le répète, je régnerai sur ce pays par la fortune que je lui aurai donnée, par le bien-être dont je l'aurai comblé !... »

L'homme continuait de se transfigurer. Ce n'était plus le visage atone, les épaules aveulies, les gestes mous de tout à l'heure : il devenait un être vivant. Voire une certitude entrait en moi : j'étais en présence d'un homme inconnu de tous ici. Son vrai visage venait de m'apparaître : ses yeux reflétaient maintenant une intelligence peu commune, une ardeur, une acuité rares.

Devant quel problème me trouvais-je donc ? Dans le silence qui avait suivi cette tirade, des questions assaillaient en foule mon esprit, des idées nouvelles s'agitaient, des réponses se bousculaient, tandis qu'à petites gorgées Mulcent savourait le champagne et qu'à bouffées espacées il faisait grésiller sa pipe.

La quarantaine ? Il l'avait dépassée probablement. Mais il paraissait encore très normalement constitué au physique. Le moral, je m'en rendais compte peu à peu, n'était pas inférieur. La fièvre, sauf accident, a peu de prise sur un organisme sain et judicieusement contrôlé. Le regard droit, la distinction de ses traits qui s'accusait maintenant, éloignaient toute impression de bassesse. Que faisait-il donc ici ? Réparait-il une infortune ? Il n'est point utile de s'isoler de la sorte pour refaire de l'argent... Était-il dévoré d'un besoin d'aventures ? S'il eût recherché de rares et singulières émotions, il ne se serait pas fixé dans cet endroit écarté, hors de la voie des appétits humains, dans ce pays pastoral... Cachait-il enfin le secret d'un

amour qui n'avait pas été à la taille de son cœur, au niveau de sa tendresse ?... Qui sait ?...

J'avais débouché la deuxième bouteille : je versai une quatrième coupe. Ce fut alors que l'idée me vint de porter le toast banal et sincère de tous les exilés :

— Je bois à la santé de la toute charmante que nous avons laissée au pays !... fis-je en élevant la main.

... La coupe en l'air, je le surveillais... j'attendais le déclenchement... Il hésita... Les secondes me parurent sans mesure : je crus que l'événement ne se produirait pas...

— Au fait... Peut-être !... dit-il enfin.

Et il but.

Le silence se remit entre nous. Par-dessus les palissades, les bruits nocturnes du village nous arrivaient, traversant la plaine. Les notes aiguës d'un fifre, par intervalles réguliers, ponctuaient un lointain brouhaha : une danse sans doute. Des clameurs s'élevaient à d'autres instants. Au delà du fleuve, dans le ciel, rougeoyaient les lueurs des feux de brousse, comme l'incandescence qui plane au-dessus des coulées du métal à la sortie du haut-fourneau ou bien l'éclairage aérien d'une gare d'embranchements. L'eau reflétait, à travers les branches des arbres, ces incendies.

Le regard de l'homme ne me quittait plus.

— Vous aussi... peut-être?... Seriez-vous capable de me comprendre,... de voir ce qui se passe derrière la personnalité que je me suis créée ici?... Sans vous connaître, je ne vous souhaite pas de suivre le même chemin que moi... Et pourtant, si c'était à refaire !

— Eh bien ! dis-je, curieux. Parlez !... Si quoi était à refaire ?...

— Ne vous est-il pas arrivé de souhaiter que votre passé fût aboli d'un coup pour recommencer une existence nouvelle d'où seraient bannies les déceptions premières ? Avec ce passé, vous eussiez certainement fait le sacrifice des instants heureux comme je fais jeter à l'eau les graines saines égarées dans la masse d'une récolte avariée, n'est-ce pas? Moi, je pense qu'après certains bonheurs, il est des chutes si profondes qu'elles doivent être cachées, des abîmes qu'il ne faut pas chercher à combler... Il faut seulement essayer de vivre sur l'autre bord du gouffre... Dites, n'est-ce pas vrai qu'il est des villes mortes qui s'enlaidissent de réparations, dont les ruines

restent encore belles après le cataclysme qui les a produites...

Et comme je ne répondais pas assez vite :

— Une brute, n'est-ce pas? Vous m'avez pris pour une brute tout d'abord... Ne vous en défendez pas, c'est ma propre opinion...

C'était vrai : je ne pouvais le dissimuler. Comme les voix de soprano chez les enfants se muent, dit-on, en basse grave quand ils sont devenus hommes, ainsi se produit, sans doute, — sous un choc, — le même écart dans le domaine mental. Comme pour me convaincre, Mulcent continuait :

— Ma jeunesse, pourtant, vous ne le croiriez pas, — ici il sourit étrangement, — fut troublée d'un mysticisme qui me procura les premières sensations amoureuses de l'extase. C'est encore ce sentiment qui me fit dans la vie poursuivre des chimères, rechercher des aventures à la surface du globe. N'est-ce pas encore la même poussée qui m'a porté à désirer dans cette solitude, dans ces espaces vides, le développement de mon être à la manière d'un liquide qui s'épanche hors d'un vase brisé?...

« Oui, certes, j'ai rompu les attaches de famille, de caste, de pays, les mille liens qui nous entourent, avec ou contre notre gré... *Elle*, elle-même, ne sait plus où je vis, ce que je fais... Je le lui ai caché... Elle n'aurait pas compris, elle aurait douté : elle m'eût traité de fantasque.

Cinquième coupe...

— Notre histoire?... Est-ce bien la peine de vous la dire?... Depuis que j'ai entendu de toutes parts chaque femme prétendre que sa vie est un roman digne d'intéresser les contemporains, voire les générations futures, j'ai quelque pudeur à parler de la mienne. Sachez seulement qu'il n'y eut pas de drame apparent susceptible de remplir un bas de page de journal, mais une succession de faits qui ne semblaient pas sortir de l'ordinaire de la vie.

« Il vous paraît bizarre, n'est-ce pas, qu'il en soit ainsi... Eh bien ! voilà... Deux êtres se croient un jour prédestinés depuis tous les temps l'un à l'autre. Les circonstances les rapprochent. Il semble à chacun d'eux que la vie n'est pas possible en l'absence de l'autre, et la fatalité qui veille en décide autrement.

« Moi, je n'ai pas compris... Elle, elle a douté de moi, d'elle-même, du bonheur possible...

— Peut-être, dis-je doucement, avez-vous compliqué ce qui était simple... Peut-être n'avez-vous pas su deviner ce qui était

complexe de par sa nature, voilé sous sa pudeur... Nous connaissons si mal les femmes!

— Quelle naïveté, mon cher! Tout fut inutile... Les parents, d'autres encore, prirent sur elle un empire inexplicable... Des projets furent édifiés sur lesquels je portais une ombre. Il n'est rien qu'on ne fît contre moi, médiocrement armé pour ces luttes sournoises, fort seulement envers les éléments. Il n'est rien aussi que l'on n'érigeât entre nous, jusqu'à lui procurer les sensations morbides de funestes drogues... Tenez, je préfère me taire...

Il se prit la tête entre les mains et resta ainsi immobile. Allait-il s'arrêter, couper le fil de cet écheveau qu'il paraissait démêler avec torture? Je ne voulais pas en rester là. Je repris sur un ton engageant :

— Si vous aviez insisté, ne croyez-vous pas?...

— Non! Je résolus de partir... Ah! ce départ!... Comme si c'était ce matin encore, je m'en souviens... Vous ne les connaissez pas ces départs, vous qui voyagez sans doute sur de grands paquebots, comme je voyageais avant.., avec des amis sur le quai, une mère, une fiancée peut-être qui pense déjà aux joies du retour en essuyant une larme, dans l'animation ensoleillée d'un grand port du Midi...

A ces mots, il se versa une coupe de champagne. Les yeux fixes, détournés de moi, perdus dans la nuit, il continuait :

— Je me revois sur ce petit bateau... Encore meurtri, je reprenais à peine conscience de moi-même : le contrôle de mes actes et de mes pensées me revenait. Je m'observais comme si j'étais mon propre spectateur; et, pendant les préparatifs du navire, les yeux fixes, les lèvres serrées, j'attachais la plus grande attention à des détails que l'habitude aurait dû me faire ignorer.

« J'entends encore lever la chaîne de l'ancre : chaque maillon heurte l'acier du navire. Mes nerfs se broient dans le même moment. Le halètement du treuil m'essouffle. Je peine de l'arrachement du bateau quand il largue ses amarres.

« Le froid de cette fin d'automne me pénètre. Cependant, je néglige de m'enfermer au salon ou dans ma cabine. Il me manque l'initiative d'un mouvement. Je reste engourdi...

« Personne à ce départ de petit cargo. Le quai presque vide. Point d'amis; point d'autres passagers.

« Pas plus de curieux : le bateau n'en valait guère la peine, et l'heure était trop matinale.

« Je vois encore le douanier de service. Immobile, les mains sous son manteau, d'un œil morne et blasé, il nous considère. Un homme du port se remplit la bouche de tabac, il coince le paquet entre la mâchoire et la joue, et celle-ci gonfle comme une tumeur. Un chien patauge dans la boue couleur d'encre. Il cherche sur les sommets des pavés, en tâtonnant et en clignant des yeux, un refuge pour ses quatre pattes. Une grosse femme en cheveux pousse une petite charrette sur laquelle fume une bouilloire de café à côté de pains et de bouteilles. Un tramway jaune passe. Dans mes oreilles, les tintements de sa cloche-signal. Son trolley crisse le long du fil aérien. Il est chargé d'ouvriers insouciants, sales et déjà avinés.

« Ah! ce départ... Quelle misère dans la froidure humide de ce matin-là!... Certes, je m'étais mis en route de nombreuses fois, libre comme le vent du large, ou joyeusement attaché à une idée, à une espérance, une ambition... Vous connaissez ça, vous aussi, sans doute... Mais à ce moment-là, tout était changé. J'étais certain qu'en moi il y avait deux personnalités qui se surveillaient; elles n'étaient pas d'accord et n'avaient de tranquillité que lorsqu'une d'elles était distraite... J'étais las, voyez-vous, effroyablement las de la longue lutte entre ma raison qui prétendait que j'allais revivre et mon cœur qui se plaignait de mourir... »

Les deux négrillons étaient partis se coucher. La jeune femme peuhl s'était assise contre le mur de la maison, la serviette à éventer entre les mains... Étonnée d'abord, à la manière des enfants, elle suivait le récit sans comprendre : puis elle s'endormit...

— Oui, mon cher, reprit mon hôte, une passion guérit d'une autre, et c'est encore ici où je me réfugiai, dans cette Afrique, notre vieille maîtresse qui reprend toujours ses amants et les garde par tous les moyens, même par la mort... J'espérais que bientôt il ne resterait du passage de l'un de nous dans la vie de l'autre que la trace d'un épisode duquel nous aurions à loisir enlevé les détails fâcheux...

« Mon cœur, je dois l'avouer, se serra en passant aux Canaries. Descendu à terre, — le cargo faisait du charbon, — les

regrets accouraient lancinants, plus obsédants que les guides et les marchands de pacotille. J'avais rêvé, comprenez-vous, de semblables voyages avec elle, dans ces pays baignés d'une lumière voluptueuse qui donne de la grâce à toutes choses, répand le bien-être, incite au plaisir comme le souffle régulier de l'alizé dispose au recueillement !...

« Pourquoi sa main n'était-elle pas dans la mienne pour errer ensemble dans les rues de la ville, à l'ombre des façades multicolores ?

« Comme des enfants insouciants, nous nous serions assis sur le marbre des places et des jardins, arrêtés aux fontaines. Elle aurait souri à la nonchalance aimable des habitants, à leur singularité. Toutes les Madones auraient entendu nos prières... Enivrés d'air pur et de malvoisie, nous aurions exploré l'île, ce royaume destiné à un prince dilettante et fainéant, ce domaine des amoureux, exigu et néanmoins complet, telle une plaquette qui renferme toutes les beautés d'un ouvrage...

Sans doute un sourire d'aise passa sur mon visage, — ces souvenirs gracieux, l'heureuse impression de me trouver enfin devant un homme très au-dessus des apparences, l'avaient à mon insu provoqué ; — il se méprit, et, comme pour s'excuser, d'un ton un peu amer :

— Ne riez pas de ces folies, dit-il... Enfant, déjà je rêvais de l'âme confidente à qui j'aurais voulu confier mes peines et mes joies, mes désirs et mes répulsions, mes aspirations et mes terreurs, toutes choses graves ou futiles... Et par une dérision de la vie, l'illusion m'était apparue au moment où je croyais saisir la réalité.

« Vous allez, j'en suis certain, me taxer de faiblesse : peut-être aurez-vous raison, car ce fut la punition de ma force première. Ma jeunesse avait été remplie uniquement d'une fièvre d'aventures qui chez moi submergeait tout autre sentiment. Je ne connaissais point l'amour : *elle*, je l'ignorais, et je vivais alors de fières heures de liberté...

« Mais les passions, comme les croyances, sont toujours châtiées de leur exagération. Les emportements de l'esprit ou du cœur subissent des reculs qui les ramènent en arrière, de même que l'on a vu des êtres et des nations trop civilisés subir quelque jour de fatales régressions.

« D'elle m'est venu le châtiment !...

Sixième coupe...

— Enfin, le tropique passé, une fois débarqué à terre, peu à peu la quiétude des éléments m'a gagné... L'acuité de mes regrets s'est atténuée comme sous l'effet d'un narcotique... L'indifférence m'a pénétré, la somnolence qui règne partout ici m'a envahi et, en même temps, je ne sais quelle sensation de mieux être qui est la grâce du convalescent...

« Sous l'influence du climat, sa pensée ne fut plus pour moi un tourment, mon regret perdit de son amertume... Il ne resta bientôt plus que son souvenir.

« Devant cette brousse immuable où je me suis enfoncé, en face de cette nature primitive et éternelle, j'ai senti que la cassure était bien faite, que j'allais très vite oublier la mesure des gestes, des sensations, la durée des heures. A quoi m'eût servi de retourner en arrière? Elle aurait ri de toutes ses jolies dents, n'est-ce pas? Et où serais-je allé pour la fuir, autre part qu'ici? N'aurais-je pas retrouvé en Italie ses yeux, en Espagne ses cheveux, plus loin sa démarche, ailleurs son parfum. Partout, enfin, j'aurais été tenté de rechercher son souvenir vivant; et j'étais las de ces expériences qui ont trompé passagèrement mes sens et m'ont laissé ensuite plus isolé qu'auparavant... Ici, les voix de la forêt m'ont appelé. Les mille bruits qui sont les notes de son chant, les odeurs qui sont sa respiration et se mêlent à ses soupirs, m'ont attiré... A leurs languides propositions, elles ont même ajouté des offres de richesses inconnues... La forêt!... Sentez-vous son haleine faite de parfums et d'effluves sans délicatesse, comme ceux de ces hétaïres orientales dont l'âcreté agit sur les sens mieux que le charme le plus subtil?... La voyez-vous, là, autour de nous, toute sombre?... Tenez, elle va s'éclairer... Le dernier quartier de la lune va se lever... Vous êtes trop loin, vous, pour entendre sa rumeur... Moi, je devine ses frémissements. Je me sens entouré par les génies qui hantent ses futaies. J'écoute les bruits mystérieux qui accompagnent la croissance fantastique de ses plantes, la vie des bêtes, les incantations des humains. Je sens le frôlement des Esprits en mal d'apaisement... « L'eau qu'on boit sur notre terre, murmurent-ils, apporte l'oubli, l'engourdissement de la pensée; le cerveau ne s'encombre pas de multiples soucis; les idées se simplifient comme des dessins d'enfants... »

A peine, près du parc à bœufs, le scintillement des feux allumés par le berger animait l'ombre au ras de terre. Au loin, pointaient des appels, cris de chasse des oiseaux nocturnes contre les bêtes rampantes et craintives, interrogations de tous pour savoir si la nuit qui s'écoulait leur laisserait la joie de revoir la lumière....

L'homme était devenu muet. D'un revers de main il essuyait la sueur qui perlait à son front, et fumait une cigarette prise à mon étui : dans les volutes de fumée bleue, on eût dit que ses yeux suivaient les torsades d'une chevelure. A ce moment, un des ânes de ma petite caravane se mit à braire : dans la nuit, ce fut un déchirement.

— Qu'on lui attache une pierre à la queue ! hurla mon hôte, les yeux hagards, subitement furieux, comme si ces cris insensés, auxquels répondaient les ânes du village, avaient rompu le charme.

Je me précipitai :

— Je vais calmer tout ça, lui dis-je à voix basse. Je reviens..

Mon ânier, réveillé, avait déjà fait de son mieux avec sa matraque. Je me baissai vers la caisse de champagne, pris deux bouteilles et retournai sous la véranda.

Un moment d'anxiété... Je crus Mulcent endormi. Je sentais bien qu'il y avait un sauvetage à faire durant cette nuit, et je ne voulais pas abandonner cet homme. Un froid me passa dans le dos...

Mais non ! Les yeux fixes, il avait repris le jeu silencieux des volutes bleutées. De nouveau confiant, je débouchai une autre bouteille et lui versai du champagne. Soudain redressé :

— Vous devez me croire fou, dit-il, ou tout au moins d'esprit relâché, en désarroi, en m'écoutant raconter ce soir ma singulière existence. Eh bien ! non ! Plutôt le besoin de confier une pensée dont je ne suis pas toujours le maître. . Je voudrais l'éloigner d'elle, et cette pensée lui reste trop fidèle...

— Et vous avez raison, m'écriai-je. Car votre folie fut de douter, de manquer de confiance. Peut-être n'était-ce qu'un malentendu...

Ce fut comme si un coup l'eût frappé :

— Dites-moi franchement, est-ce possible ? fit-il presque haletant. Mais alors, que fait-elle en ce moment ? En avez-vous une idée ? Ah ! n'allez pas réveiller ce qui est presque effacé...

le souvenir. Je les connais trop, ces moments pénibles. Quand arrivaient les heures de défaite, ce souvenir, qui fut divin, se changeait en une torturante obsession, au point qu'en m'éveillant, j'avais peur de la journée qui allait s'écouler!... Alors, j'ai tout essayé. J'ai fait venir de France des livres et des journaux. Je me prenais à désirer ces papiers comme le malade recherche instinctivement le remède, même si l'amertume de la drogue doit lui remplir la bouche. A son insu, j'ai connu de la sorte ses lectures, les spectacles qui tentaient sa curiosité.

« Puis je me suis lassé de savoir que d'autres hommes, au loin, pensaient, s'agitaient, souffraient, et que les peuples, sournoisement, continuaient à se chercher des querelles au sujet d'un sous-sol imprégné de naphte ou d'une population consommatrice de coton, de laine ou d'alcool.

« Les romans? C'était bien pis! La femme, que les auteurs mettent dans leurs livres, celle-là je ne la voyais pas... C'était *l'autre* qui se couchait sur les pages, qui m'empêchait de lire, et se répétait partout à la façon des images trop lumineuses qui se transportent dans le regard, quand elles ont violemment frappé la rétine... La femme sur le livre!... Vous ignorez ce tourment, vous... Moi, c'est bien simple: je ne lis plus...

Mulcent s'arrêta, prit une coupe et me la tendit afin que je la remplisse. Une fraîcheur montait de la terre, envahissait la véranda. La jeune Peulh s'éveilla, s'étira, nous examina curieusement, haussa les épaules et dit:

— Je vais me coucher...

Elle attendit une réponse, s'avança, provocante. Mon hôte ne fit même pas attention. Il continuait:

— J'ai toujours cru, — est-ce intuition ou fausse psychologie? — que les pensées des êtres unis par un lien sentimental sont pourvues d'un synchronisme qui les fait, même à distance, converger les unes vers les autres dans le même temps.

« Parce que son souvenir s'estompe, s'affaiblit, ne suis-je pas sorti du cercle de ses préoccupations?... Ce flambeau que j'ai malgré tout laissé allumé derrière moi, comme un point de repère dans la nuit, ne s'éteint-il pas?...

« Que de fois je me suis pris à regretter cet autre flambeau qui illumina ma jeunesse naïve, dont les rayons m'imprégnaient d'un mysticisme suave dans lequel la divinité et l'humanité se trouvaient tendrement confondues, tandis que les liens partis

des hauteurs venaient m'enlacer pour retenir prisonnières ma pensée, les aspirations de mon être! Flamme morte que n'a pu raviver l'amitié du saint évêque avec qui je parcourais souvent les mêmes routes de ce continent noir, lumière qui puisait son huile dans le cœur et que la raison a éteinte, pourquoi ne brilles-tu pas maintenant pour remplacer la lueur vacillante qui ne frappe plus mes yeux grands ouverts dans la nuit?

— Edmond de Mulcent, qui étiez-vous donc? demandai-je très ému.

— Que vous importe? Tout ça, c'est du passé. Pas ou peu intéressant, croyez-le. Pour le moment, voyez-vous, je désirais oublier, et l'inquiétude me gagne de savoir si ma trace existe encore dans sa pensée. Son souvenir reste ma propriété inviolable, une patrie que se disputent ma raison et mon cœur, l'un pour la conserver, l'autre afin de la détruire.

« C'est encore une arène où ces deux adversaires combattent sans cesse, pansent leurs blessures pour en ouvrir d'autres, tombent pour se relever; un champ clos où le vainqueur de la veille succombe le lendemain, où le vaincu reprend chaque fois de nouvelles forces pour s'affirmer vivant en face de son rival.

« Et toujours il se trouve, pour les exciter l'un contre l'autre..., le doute!

« Souvent j'ai pensé comme vous. Oui... Un malentendu... A mon secours, alors, j'ai appelé les belles heures passées...

Mulcent ne me regardait plus. De nouveau, ses yeux se détournaient de moi et se fixaient dans la nuit. Je subissais l'impression pesante que ce n'était plus l'homme aperçu dans la journée, mais un frère, un dédoublement de l'autre qui était devant moi, qui tantôt parlait par saccades, tantôt débitait d'un trait des tirades étranges. Sans me permettre de le questionner, il continuait :

— Aimer, aimer d'amour! C'était donc cela? C'était l'obsession qui me suivait comme mon ombre et revêtait comme d'un habit chacun de mes actes?...

Septième coupe...

— Inutile!... les belles heures, les beaux souvenirs ne m'obéissaient plus..., reprit-il, suivant le cours de ses réflexions.

« Parfois, j'ai eu des velléités de retourner sur mes pas.

Dans mon esprit, les projets les plus contradictoires se choquaient, s'entremêlaient, jaillissaient dans tous les sens, comme les lances des guerriers de Pantagruel que vous avez pu voir dans les gravures de Gustave Doré.

« Et quand, au cours de mes chasses, je me rapproche de la ligne télégraphique, que j'en aperçois les poteaux dressés à travers la plaine, comme un oiseau fasciné je cherche encore à en détourner mes regards ! Et je reviens à la contemplation de ce fil qui pourrait lui faire entendre en quelques heures mon appel angoissé, le cri de mes incertitudes...

« Mais pourquoi revenir en arrière ? Suis-je plus avancé qu'au moment de mon départ ? Qu'ai-je fait qui me donne une chance nouvelle de nous rapprocher ? N'ai-je pas plutôt brisé les derniers liens qui nous rattachaient encore ?

« L'appeler ? Il faudrait d'abord la convaincre. Y arriverais-je ?

« Il me semble, dans mon trouble, que toutes les raisons échoueraient contre le passé : ce passé incompréhensible où j'ai peur de distinguer, par moments, un démon mystérieux dont elle subissait le sortilège. En des heures d'imagination exaltée, je le vois, ce maître de ses solitudes, lui insuffler la folie des bonheurs artificiels et des rêveries déliquescentes, la détacher un instant de la réalité pour l'abandonner ensuite pantelante, aveulie, diminuée.

« Je m'égare dans ce labyrinthe du doute et je m'insurge avec rage contre cet adversaire insaisissable, équivoque, ténébreux, avec lequel il ne m'a pas été donné un seul instant de lutter corps à corps et à ciel ouvert.

« Est-ce une création de la logique de mes idées, de mes impressions, de mes souvenirs ? N'est-ce pas plutôt une fiction de mon cerveau fatigué ? Dites-moi si j'ai tort, si j'ai raison, vous qui faites encore partie des hommes de là-bas !... Moi, voyez-vous, je ne sais plus que rire de ma folie... Et ce rire résonne en moi comme un rire de fou, comme le rire sarcastique de certains oiseaux, la nuit, sur le fleuve...

« Sorties de la solitude, les voix de la brousse me répètent, — avec perfidie peut-être, — que c'était chimère la tendresse que j'avais imaginée près d'elle, ma tête lourde de soucis reposée sur sa belle épaule ; illusions, les mots caressants murmurés dans la confiance, les yeux dans les yeux ; délire des sens, son haleine de fleur chauffée au soleil, cette salive vivifiante qui

donnait à sa bouche l'éclat des émaux; rêve passionné, la possession de son âme dans une intime communion... Dites-moi encore, ne me trompent-elles pas? Dois-je me fier à ces voix et me baigner dans cette atmosphère d'indolence, de soumission, d'indifférence, qui enlève regrets et remords!...

J'allais répondre, quand un ululement prolongé se fit entendre, presque sur nos têtes, à ce moment. Mulcent se retourna lentement :

— Vous les entendez! me dit-il. C'est souvent ainsi... Mais que croire? Ces suggestions étouffantes, ou me raccrocher au doute qui me ramène vers elle, avec l'espoir d'un retour à une vie mieux comprise, dans laquelle les promesses seraient tenues, les nuages balayés, la confiance renaissante, l'étreinte du plaisir et la détente du bonheur plus accomplies que jamais?..

« Je ne sais plus... je suis seul ici, à un tel point... si loin de tout, dans cet isolement incroyable où les raisons d'être des hommes et des choses sont mal connues de nous!... Je ne sais plus...

— Qui est le coupable en tout cela, Mulcent? Vous ou elle?

— Elle, qui m'a laissé partir, alors qu'une parole m'aurait retenu, et que je n'attendais que cette parole. Est-ce sa gorge qui s'est resserrée au moment de la prononcer, ou son cœur qui s'est fermé? Je ne sais plus...

« Aussi je la hais maintenant, entendez-vous, pour les sentiments que j'ai dépensés en sa faveur, pour les tendres choses que je lui ai dites, pour le gaspillage de cette monnaie passionnée dont chaque effigie était un de mes états d'âme que je voulais réunis dans la même main...

— Mais non!... vous ne la détestez pas, — fis-je, impatient de le remettre dans la bonne voie où il s'était d'abord engagé. — Vous verrez que tout s'arrangera... Je vous le promets... D'ailleurs, je suis certain que vous exagérez...

— Vous croyez, sans doute, que je m'abuse, reprit-il, que j'exagère. Il n'en est rien. Je le sais mieux que personne, pour l'avoir vue devenir rêveuse, acharnée à la poursuite de buts impossibles, tellement éprise de chimères que le jour où elle serait satisfaite, le doute le disputerait à sa navrance d'avoir détruit de ses propres mains l'objet de ses rêveries.

« Combien je la préférais rieuse, coquette et futile parfois, pareille à l'eau de ces jardins arabes qui rejaillit en cascades

sur des escaliers de marbre sans autre utilité que la joie des yeux !... »

Au rappel de ces souvenirs, l'homme ancien avait repris le dessus : il avait dépouillé le masque de sauvagerie volontairement plaqué sur son visage.

Dès ce moment, une heureuse angoisse m'envahissait. Cet homme qui sombrait, n'allait-il pas remonter, ce cerveau n'était-il pas en train de ressusciter, de se libérer de la gangue qui l'entourait? N'allais-je pas, peut-être, ramener ce cœur inquiet qui avait dû vibrer d'une ardente tendresse que maintenant il projetait par à-coups vers celle qu'il aimait toujours ? Il suffirait, assurément, de peu de chose pour lui faire abandonner cette existence sans ressort, pour qu'il détruisît ce qui n'était sans doute qu'erreurs, scrupules, timidité déplacée, que sais-je encore?

A la lumière des photophores, je vis soudain s'avancer vers nous, surgie de l'obscurité, une des quatre femmes de mon hôte, la mère de l'enfant. Comme si elle eût deviné, ou plutôt comme si l'instinct maternel l'eût avertie de la transformation qui s'opérait dans le cerveau et dans le cœur de l'homme à qui elle appartenait, elle vint se planter entre nous deux. Lui, continuant de fumer, la regarda, fronça les sourcils :

— Que veux-tu ? demanda-t-il, bourru.

— Il est grande nuit, dit-elle. Pourquoi ne te couches-tu pas?

Il hésita. La crainte me saisit alors de voir s'écrouler cet édifice lentement monté, de voir s'évanouir les espoirs qui m'assaillaient joyeusement au sujet de mon hôte. Cela me serrait la tête, me faisait crisper les poings.

Mais, d'un geste autoritaire, il renvoyait la femme :

— Je suis le maître ! dit-il d'une voix rude et grave. Va-t-en !

La négresse s'en alla. Contre son dos je pouvais voir la tête rougeâtre du bébé qui pendait comme un fruit d'espalier.

Un instant dérangés, les cloportes et les cancrelats, fils de la nuit, reprirent leurs cheminements sur le mur blanc, profitant ainsi du sommeil des lézards familiers. Dans la cour, sous l'arbre, un petit feu dansait, que mon gardien de bagages, peu rassuré au sujet des Esprits, avait allumé...

— Non, tout de même! s'écria mon hôte avec une certaine emphase, tout à coup. Est-ce pour sombrer ici, dans les bras

d'une femme africaine, que j'ai fui une ville, un pays où des yeux plus grands et plus noirs n'ont pas deviné mes aspirations, accueilli mes élans ; où des mains plus fines n'ont pas su ramener sur mon front brûlant la paix et le calme de la tendresse?...

— Comme je vous comprends! dis-je à mon tour. Vous êtes, mon cher, digne d'une plus haute destinée. Ça se voit, ça se sent si bien... »

Il me regardait maintenant avec des yeux légèrement dilatés où jouaient ensemble la confiance, l'étonnement, et comme la joie d'une découverte.

... Huitième coupe...

Dans les arbres, près de nous, un ricanement se fit entendre : le sinistre animal que les Noirs ne nomment jamais... qui est je ne sais quoi encore, bête à poil ou à plume, un génie peut-être... C'était le dernier cri de la nuit. Mulcent frémit, leva la tête, scruta les ténèbres. Je lui offris encore du champagne : il refusa, se leva et marcha quelques instants, en proie à une agitation visible. Le Nord et le Sud, le haut et le bas, luttaient en lui. Puis il se rassit, tandis qu'au loin, très loin, un coq du village envoyait le premier salut au matin sombre.

— Enfin, mon cher, à bien réfléchir, vous avez mille fois raison. Je suis fou de désespérer, de vouloir échapper à celle que j'aime encore, et dont le souvenir, vous le voyez bien, a résisté aux assauts de la nature, a survécu aux tentations morbides du pays. J'ai abouti jusqu'ici à la déchéance passagère de mon être, de mes idées, tandis qu'elle est là-bas qui attend peut-être, se désespère de mon abandon, ou bien recherche dans des ivresses plus morbides encore un dérivatif, un oubli des douceurs que nous pouvions sans contrainte puiser dans le cœur l'un de l'autre!... Pourquoi n'irais-je pas la chercher? Je suis certain que je la retrouverais calme et confiante, avec un sourire de pardon et d'accueil qui ferait oublier le passé, le doute, — père des hésitations, — les craintes chimériques, et qui me redonnerait l'élan naturel de la vie!

« Dites-moi! Je la reverrai, n'est-ce pas? Tout me dit ce bonheur à venir... »

Les plantes, meurtries durant le jour par la brutalité du soleil, exhalaient maintenant leurs chants parfumés. L'odeur

des tubéreuses comme celle des jasmins appelait les épousailles du fiancé amené sur les ailes du vent. Le miel des fleurs de palmiers mêlait ses senteurs à celles des glycines et des acacias sylvestres. Toutes les corolles, celles de terre et celles des branches, des buissons et des arbustes, avaient hâte de vivre dans ce matin frais avant le repos du jour ou la mort dans la lumière ardente.

A moitié pleines, les coupes faisaient deux taches dorées sur la table. J'écoutais toujours l'espoir qui montait entre nous. Je n'avais plus besoin d'exciter l'homme : il me dépassait maintenant, sur un ton un peu déclamatoire, dans l'exaltation certaine où l'avait mis le champagne :

— Que m'importe l'amant subtil et vénéneux qui la mène en paradis à son réveil et la laisse abattue, mauvaise durant la journée, puisque je le chasserai.

« Et comme un bijou perdu devient, quand on le retrouve, plus précieux que ceux qui étaient restés dans le coffre, soigneusement gardés, de même je serai pour elle le sentiment unique, le désir préféré.

« Pouvais-je sérieusement croire que cette petite fille à la peau cuivrée, avec ses yeux d'antilope, allait me remplacer celle que j'avais laissée là-haut?

« Quand j'ai meurtri ces jeunes chairs, dont je distinguais seulement dans la nuit les formes accusées et vigoureuses qui s'offraient à mon désir, j'ai cru par instants découvrir la sensation de l'autre; et je me suis retrouvé anéanti dans ce passager bonheur, prenant le plaisir présent et palpable pour celui que je désirais encore et toujours...

« Vains efforts, puisqu'au réveil la vérité se dévoilait et que l'illusion crevait à la lumière comme les bulles d'eau aplaties par le vent sur la grève quand la vague se retire.

« Pour moi, maintenant, une seule chose importe : la retrouver, lui tendre la main, lui dire, lui crier notre folie de séparer ce qui avait toujours été fait pour être uni...

« Elle comprendra ma fuite, ma faiblesse, tout ce que j'ai cru être délicatesse et n'était qu'insanité.

« Je vaincrai le mensonge, je chasserai ce bonheur fallacieux qui la mine et fut mon ennemi sournois.

« Avec elle, je reviendrai étudier les profondeurs de cette terre mystérieuse, en exhumer les richesses. Ensemble nous

goûterons la joie de la découverte fabuleuse, nous rirons de nos déconvenues. En face de la mer et des montagnes, sur les fleuves ou à la porte du désert, nous chanterons notre liberté faite de notre esclavage réciproque...

« Rien ne pourra résister à mon élan, à mes sentiments raffermis. De belles heures nous sont promises...

« Ne m'attend-elle pas pensive, dans sa chambre, courbée sur un livre ou des souvenirs?... Je crois entendre sa voix qui m'appelle... Je l'imagine souriante comme au jour où elle me disait qu'elle avait vu en rêve notre destinée...

« Ses regards me pénètrent : ils passent entre ses longs cils comme le corps nu de Diane à travers les buissons et les roseaux ; ils entrent dans mes yeux, dans mon âme...

« Et ses lèvres aussi me diront de très près les mots qui reposent, qui invitent à l'amour. Leur humide fraîcheur m'enivre. Je ne pense plus qu'à la tendresse dont je subis déjà le charme... Le passé est loin derrière moi : on n'entend plus le bruit de son galop de fuyard... C'est une existence nouvelle qui m'est promise, différente de celle que nous avions d'abord entrevue, dégagée de toutes les aspérités, des contingences futiles ou ridicules, des inutilités et des scrupules que nous aurons laissés sur le chemin comme le soldat abandonne aux fossés ce qui doit alourdir sa marche.

« Ses bras, ses beaux bras me pressent... Ma tête est tout contre son épaule, puis dans le creux de sa gorge... Il y fait très chaud, très doux aussi...

Mulcent ne me voyait plus. Il suivait son rêve. A coup sûr, il répétait de mémoire des phrases qu'il avait dû écrire, — lettres ou journal. Accoudé sur la table, la tête entre les mains, il parlait maintenant à voix basse, pour lui. Je n'avais pas à l'encourager. Toute parole eût été inutile. Elle n'eût pu que rompre le charme. Je craignais même que les coqs de sa cour, qui répondaient à ceux du village, ne le tirassent de sa rêverie merveilleuse. Sa voix, lointaine, n'était plus qu'un murmure :

— Je vois, par avance, la longue coque blanche du paquebot se profiler sur l'horizon, le petit remorqueur qui halète le long du wharf, venu pour embarquer les passagers. Puis le panache de fumée marquera l'effort nouveau des machines pour entamer la route du nord.

« Vite les habits de laine, la brise fraîchit.

« La joie dans les yeux de tous. Les uns vont retrouver la santé, les autres embrasser une mère, une épouse, une amante, une fiancée. Ma joie, à moi, est plus grande encore : c'est autre chose...

« J'entrevois déjà les côtes d'Espagne, les montagnes à pic dans la mer, le phare de Villano, le cap Finistère, des vallées entre les rocs, des ports au fond des criques.

« L'air fraîchit de plus en plus. L'étoile polaire me sourit le soir, mais je dois lever la tête pour la remercier. Bientôt, un seul de ses rayons nous suffira...

« La Coubre, l'œil de la France dans les ténèbres. Son balai lumineux, je l'aperçois dans les nuages, régulier comme la palpitation d'un grand cœur. Je ne dormirai pas la dernière nuit, je le crains...

« Au matin, le cotre du pilote nous fera des signaux. Le pilote lui-même viendra à notre bord. Sur sa petite yole, il est balancé comme un copeau de bois : ne va-t-il pas chavirer ? Non, il a tellement l'habitude, et l'accent méridional aussi... Je l'entends déjà.

« Et ce sera Royan, le Verdon, le rideau des pins sombres troué de blanches villas aux tuiles rouges.

« Ah ! certes, je la verrai plus belle que jamais, notre France jolie !...

« Puis le médecin passera la visite sanitaire... « Mais non, Docteur, nous ne sommes pas malades ! Ne nous mettez pas en quarantaine ! Nous apportons l'espoir et la joie... et peut-être un peu de folie, n'est-ce pas ?... »

« Et après... ce sera... sa chère tête... tout près de la mienne... tout près... bientôt...

Les derniers mots n'étaient qu'un souffle. Il s'était assoupi... Je lui offris encore du champagne. Il ne me répondit pas. Il dormait. J'allai chercher mon domestique allongé près des bagages, à côté des cendres du petit feu, et, avec d'infinies précautions, tout doucement, nous portâmes Mulcent sur son lit.

Sa respiration régulière m'avertit qu'il ne s'était pas réveillé.

L'esprit encore chargé des confidences que je venais de recevoir, je voulus, avant de me coucher moi-même, activer la circulation du sang dans mes jambes que l'immobilité et, je dois le dire aussi, le champagne avaient engourdies.

Je descendis de la véranda et sortis de la concession. Le dernier quartier de la lune rejoignait sur l'horizon la crête onduleuse de la forêt. L'ombre portée des acajous, des benténiers, de la foule des géants sylvestres, se dessinait sur la grisaille de la plaine, comme sur le sable des côtes la marée montante. Plus près, les rayons timides et jaunâtres jouaient à travers les branches des arbres grêles qui jalonnent les champs. L'heure était fraîche et sereine. Les coqs du village, continuant à prédire la lumière, s'égosillaient dans le lointain : derrière moi, ceux de la basse-cour répondaient à leurs appels. Çà et là, quelques aboiements de chiens, un roucoulement de tourterelle. Plus loin, des perdrix cacarabaient, des vanneaux s'essayaient naïvement à siffler...

Tout à coup, des jappements, des glapissements... Les cynhyènes, sans doute, ces chiens maudits qui rôdent en bande et effrayent la brousse. Dans la concession, les ânes s'ébrouèrent de terreur ; les bœufs s'agitèrent, et, tirant sur leur attache, cherchèrent à se rapprocher du brasier allumé au centre du troupeau ; le berger fit jouer le chien de son fusil... tandis que, tous bruits cessants, les champs, la forêt, les arbres isolés, se taisaient un instant, et qu'un vide se produisait comme un trou subitement ouvert...

Dans ce silence, dans la nuit qui, après la disparition de la lune, s'est refermée, un vagissement d'enfant fuse à travers les bambous d'une case et me rappelle à l'humaine réalité. J'ai l'impression d'avoir vu revivre un homme, de l'avoir, involontairement, fait rentrer dans le sein de la famille. Qui sait si je n'ai pas recréé deux bonheurs en même temps, si je n'ai pas mis fin à une série d'erreurs? D'un autre côté, aura-t-elle eu la patience de l'attendre? Depuis combien de temps ne donne-t-il plus de nouvelles? Voilà que maintenant je suis angoissé à l'idée qu'elle sera mariée, qu'elle aura mis entre elle et lui quelque barrière infranchissable, qu'il aura une déception plus amère encore que la première à sa rentrée en France... Car il va rentrer. Demain, il va prendre ses dispositions pour mettre son domaine en gérance, le vendre peut-être, afin de partir à la fin de la bonne saison. Il parlait du paquebot... Il allait retenir sa place à Conakry... De cela, je ne pouvais douter... Il suffit d'un point lumineux dans la nuit, n'est-ce pas, pour qu'un homme retrouve son chemin. La destinée est faite de si petites

choses!... Et mon geste a été certainement un de ces cailloux du torrent qui contribuent à en fixer le cours...

Je vais vite me reposer. Demain, avant de partir, je l'aiderai à tout régler. J'emporterai ses télégrammes, ses lettres, ses ordres, ses commissions pour la ville où je le précéderai. Je vais dormir. Plus que deux heures avant le plein jour : les coqs me le crient à plein gosier...

*
* *

Quand le bruit des portes de la boutique m'éveilla, je mis un instant à me situer dans le temps et dans l'espace. Soudain, comme une détonation, l'événement de la nuit frappa mon cerveau. Dans mon pesant sommeil, tout avait disparu : tout, en accourant, me heurtait avec brusquerie. Il fallait agir...

Il devait être sept heures : plus peut-être, mais les Noirs, levés avec le soleil, avaient respecté notre repos. Des rais de lumière passaient sous les portes, entre les volets de la fenêtre, sous les linteaux. J'entendais le gloussement des poules, les cris plaintifs des aigles pêcheurs sur la rivière, le piaillement des enfants, les bêlements des moutons, les meuglements des bœufs, l'aimable et pastoral charivari qui peuple les matins limpides. Par la fenêtre ouverte, une bouffée de fraîcheur entra avec la lumière, et aussi, plus distinct, le concert de la nature. Dans les branches, les insectes faisaient déjà crisser leurs élytres. Des merles mordorés jacassaient en agitant leur longue queue. Des geais bleus sifflotaient près de nous. Vers la rivière, les canards s'en allaient, l'un derrière l'autre, le cou lancé en avant, poussant des cris enroués. Sur le sol de la véranda, un lézard multicolore, interrompant sa chasse aux mouches, me considérait, tête dressée, immobile et curieux.

M'arrachant à ce ravissement, j'appelai mes hommes : réunis sous la véranda, ils attendaient mon apparition en devisant.

— Le soleil monte, me dit le chef de la caravane.

— Si tu ne restes pas chez ton semblable, sache que la prochaine étape est éloignée, me dit un autre.

— Le café est bientôt *paré*, dit à son tour le *boy*-cuisinier.

Le maître de la maison n'était pas encore dans sa boutique. Seule la négresse au teint rougeâtre et au nez busqué allait

et venait derrière le comptoir, commençait déjà ses petites opérations avec les premiers clients.

— As-tu passé la nuit en paix, Toubab ? me demandèrent en même temps la jeune Peulh et la petite Mandingue, debout sur le seuil de ma chambre.

— En paix, seulement !

Elles m'apportèrent de l'eau fraîche, une calebasse de couscouss froid, restant de la veille, tandis que mon *boy* servait le café brûlant.

— Et votre maître ? demandai-je aux femmes.

— Il va venir...

Ce ne fut pas lui, tout d'abord, mais la quatrième femme, la femme au poupon, qui arriva. Elle me tenait pour responsable de sa mauvaise nuit, car elle me salua à peine, et disparut dans la boutique en me jetant de côté un coup d'œil sans bienveillance. Peut-être soupçonnait-elle que je voulais lui enlever son mari... Je lui fis servir du café pour mon hôte et allai dans la cour inspecter mon bagage.

Quand je revins, tout étant prêt pour mon départ, je trouvai Mulcent installé sur sa chaise longue, une calebasse vide à côté de lui, la pipe à la bouche. La même toilette que la veille : il n'avait pas changé. Comme je le saluais, il me répondit à peine, continua de fumer : tout juste daigna-t-il s'enquérir de mes besoins pour le voyage...

Je restai ébahi, la gorge serrée. Pas un mot de lui-même, de ses projets. Ses désirs, je le sentis comme une brûlure, n'allaient pas plus loin que l'enclos de son terrain. Je vis, — et cela faisait mal aux yeux, au point que je tentai de me détourner, — que son regard ne dépassait pas le cadre médiocre de cette boutique. La flamme que j'y avais allumée cette nuit, était éteinte...

— Pas de lettres ? demandai-je pour retrouver le courant perdu. Pas de commissions ?... Vous savez que je rentre bientôt à Conakry. Dans un mois je serai en France... Je pourrais aller voir...

— Aller voir qui ?... dit-il brutalement. Aller voir quoi ?... Allez donc voir ce que vous voudrez : c'est votre affaire... Moi, je m'en moque ! Bon voyage !...

Le ton n'admettait pas d'insistance. Je lui serrai la main, me demandant, à part moi-même, si je n'avais pas rêvé, ou

s'il me restait une claire notion des choses. En me voyant partir, il se leva, — l'habitude, — pour m'accompagner. En passant devant les sacs de mil et de maïs, il en remplit une calebasse et s'arrêta sous la véranda. Là, il poussa quelques cris baroques auxquels accoururent poulets, canards, pintades, cous tendus et pattes étirées, pigeons à grand bruit d'ailes, et jusqu'aux minuscules oisillons rouges dont les nichées s'abritent sous les poutres des toitures.

En jetant le grain à poignées, son visage s'éclairait à peine, mais d'une vie si spécialement incertaine que cette faible et fugitive animation se confondait, sans doute aucun, avec l'intérêt des menues besognes dont il faisait ses quotidiennes distractions.

L'homme que je croyais sauvé était donc là, devant moi, insouciant, penché sur ses volailles, les épaules de nouveau tombantes, le corps voûté, ayant repris le fardeau des dix ans qu'il avait au cours de la nuit abandonnés, en tous points semblable à l'homme du jour précédent, sauf... dans les yeux, une pointe d'ironie méfiante et crispée : *il lui tardait de voir s'éloigner le confident de ses pensées secrètes...*

*

Il est d'usage qu'un hôte marche de conserve pendant une demi-lieue avec le voyageur qui l'honora de sa visite ou lui apporta quelque distraction. Il ne songea même point à venir jusqu'à la sortie de son terrain. Comme j'arrivais à la porte de la palissade, je lui envoyai un dernier salut :

— Au revoir ! mon cher, et bonne santé !

Il allait répondre, quand une catastrophe se produisit : un jeune et turbulent goret s'était précipité, tête baissée, parmi la volaille. Bousculé, un caneton gisait sur le dos, faisant de vains efforts pour se retourner. Je vis alors Mulcent sauter de la véranda, chasser le goret et ramasser le caneton avec des précautions de maman...

Du coup, il négligea mon salut. Mais trois de ses femmes, rangées dans la cour, m'entendirent et me crièrent en malinké :

— Passez la journée en paix, et que Dieu vous guide sur la route !

Je crus voir sur le visage de l'une d'elles, — la mère du bébé ocre jaune, — un sourire de nargue...

— Que Dieu vous entende ! répondaient à pleine voix les hommes de ma caravane, et qu'il vous garde en paix !

— En paix, seulement !...

*
* *

A quelques étapes de là, je rencontrai sur la route l'inspecteur des lignes télégraphiques, — celui que les Noirs appellent : *le maître de la corde de fer.* Comme, après avoir partagé avec lui quelques provisions à l'ombre d'un arbre, je le quittais, il me demanda :

— Vous êtes-vous arrêté chez Edmond de Mulcent ?

— Oui. Pourquoi ?

— Rien. Il va bien ?

— Pas mal...

— Toujours un peu... piqué ?

Je feignis de ne pas comprendre et donnai à ma troupe le signal du départ, sans répondre à l'inspecteur des lignes télégraphiques.

... Je n'étais pas tout à fait de son avis.

André Demaison.

(*A suivre.*)

SILHOUETTES CONTEMPORAINES [1]

M. ÉMILE MÂLE

Lorsqu'il fut nommé directeur de l'École de Rome, à la place de l'illustre prélat qui venait de mourir, beaucoup de personnes sans doute entendirent pour la première fois son nom. Peu de gens soupçonnaient, même parmi les écrivains, que ce nom représentait une des gloires de la science française, et qu'à Oxford, à Harward, à Yale, à Princeton, il était fameux plus que beaucoup d'autres qui brillent sur le boulevard.

On étonnerait bien des gens qui se figurent qu'ils sont célèbres, si on leur apprenait qu'ils n'ont qu'une célébrité de quartier, et que quelques érudits, quelques membres de l'Académie des Inscriptions servent mieux la France dans le monde que tel homme de théâtre, tel amuseur à gros tirage, qui ne sont que compromettants. Bien mieux. Peut-être se fait-on aujourd'hui une idée beaucoup trop étroite de l'œuvre littéraire : cette idée que l'artiste est celui qui conte une anecdote et qui écrit trois cents pages intitulées roman. Il serait curieux de savoir d'où vient cette illusion de *gendelettre* et cette primauté naïve que s'attribuent les écrivains d'imagination, comme s'il n'y avait pas plus d'imagination dans dix pages de *l'Évolution créatrice* que dans un quarteron de romans à la mode. Cette fatuité fait sourire. C'est pourtant ainsi que le public ignore une œuvre comme celle de M. Émile Mâle, et que de jeunes auteurs d'historiettes à succès se prennent ingénument pour de plus grands artistes que l'inimitable historien de *l'Art religieux au moyen âge.*

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

*
* *

Je suppose d'ailleurs que cette condition n'est pas pour l'étonner. Il ne fait pas partie de ce qui s'appelle le Tout-Paris. On ne le voit ni aux « générales », ni aux grandes « premières », ni aux vernissages, ni aux courses. Il ne fait point de conférences. Son discours de réception, le jour où il sera de l'Académie, sera probablement son début en public. Il n'a jamais écrit un article de journal, jamais donné une ligne sur un sujet profane, dit son mot sur aucun propos d'actualité. Une seule fois, par quel hasard? il m'arriva de le rencontrer au bal de l'Élysée, et je ne sais qui de nous deux fut plus étonné d'y voir l'autre. Je n'eusse pas été plus surpris de le trouver chez les Pingouins.

Il y aura bientôt trente ans que Joseph Bédier m'adressa chez lui. Il habitait déjà sur la montagne Sainte-Geneviève, derrière le Jardin des Plantes, le même appartement dans une rue tranquille, un des rares quartiers de Paris qui n'ont point bougé depuis cinquante ans. L'escarpement de la colline la défend de l'assaut bruyant des autobus. Dès que l'on a quitté la grande artère de la rue Monge, on entre dans une province secrète, dans un royaume de silence. De petites rues paisibles, où le passage d'un taxi est un événement, portent les noms méditatifs de Descartes, de Malebranche, de Lhomond. On y entend le soir, dans des cabarets de maçons, la vielle nasiller la bourrée limousine. Çà et là, des îlots de verdure, des jardinets mélancoliques, entourant le débris du mur de Philippe-Auguste, rappellent au promeneur les anciens jardins conventuels qui couvraient jadis la colline entre le faubourg Saint-Marceau et le faubourg Saint-Victor. Partout de vieux collèges, partout d'antiques souvenirs, partout le secret d'une jeunesse qui songe et qui fermente derrière des murs de prisons. Des églises pensives, Saint-Médard, Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Étienne du Mont, Saint-Nicolas du Chardonnet, cantonnent ce quadrilatère mystique, où l'on a retrouvé, sur la route d'Orléans, les vestiges du premier cimetière chrétien de Lutèce, et où l'on n'avait pas encore eu l'idée saugrenue de bâtir une mosquée. Ici est enterré Racine. Ici mourut Pascal.

C'est là que je le revois en pensée, devant le paysage que

dessine à cet endroit le vague amphithéâtre des Arènes : entonnoir spacieux, plein de songes, sur lequel flottent, dans la grisaille du ciel parisien, de jeunes arbres et des cris d'enfants, mêlés aux souvenirs des antiques Colisées. C'est une eau-forte de Piranèse, un Méryon sévère, digne d'un poète archéologue. Autour de lui, très peu de livres, et même peu d'objets d'art. Rien qui sente la brocante, le bric-à-brac de l'antiquaire. Quelques bibelots charmants, de vieux fauteuils délicats, une tapisserie romanesque, un échiquier à pièces d'ivoire curieusement sculptées, un bas-relief mutilé du temps de saint Louis, drapé d'une chasteté toute grecque, témoignent seuls des goûts de l'artiste et composent à son intérieur une atmosphère particulière. Point de photographies aux murs, aucune banalité, nul étalage. Toutes ses images, tous ses souvenirs, ses voyages, l'écrivain les porte dans sa tête. Ce rêve, ce brillant nuage de la mémoire, c'est son petit univers, c'est pour lui la réalité.

Tel au bout de trente ans il m'apparaît toujours : je le vois encore comme je le vis pour la première fois. Maigre, alerte, le pas rapide, la tête osseuse et colorée, une tête à plans brusques, avec la physionomie rêveuse, c'est à peine si une cendre légère a neigé sur le front et sur la grande moustache gauloise. L'accueil est cordial, ouvert, mais empreint d'une nuance cérémonieuse. Les jambes croisées dans son fauteuil, les bras accoudés, les mains jointes par l'extrémité des doigts, le binocle de travers ajoutant à l'asymétrie du visage, il parle d'une belle voix de professeur, harmonieuse et bien timbrée : on a l'impression qu'on va passer un examen. Mais il n'y songe guère. Ne vient-il pas toujours de découvrir Baruch ? « La *Mystique* de Gœrres, quel livre prodigieux !... Mais l'*Histoire romaine* de Michelet, c'est aussi beau que du Bossuet... Et Vœge, quel homme singulier ! Tout ce qu'il dit est vrai et, dans l'ensemble, tout est faux. » Un jour, je le trouve enchanté du beau mémoire de Thierx, intitulé *Pharos* : cette étude qui montre que tout clocher, minaret, chrétien ou musulman, dérive du Phare d'Alexandrie : « Ces Grecs ! Ils ont tout inventé ! » Mais une autre fois : « Que dites-vous du *Petit Pierre* d'Anatole France ? C'est la prose parfaite, c'est l'art de La Fontaine. »

Je ne crois pas l'avoir jamais vu, que je n'en sois sorti enrichi,

rafraîchi, ayant renouvelé ma provision d'enthousiasme : telle est sa sympathie, sa puissance d'admirer. Que de chefs-d'œuvre, que de paysages évoqués en causant entre les murs de ce cabinet! Que de voyages dans cette chambre ! Toujours sa mémoire frémissante vole à quelque bel objet, erre de trésor en trésor, de reliquaire en reliquaire, opère des rapprochements magiques, de la mosquée de Cordoue à Notre-Dame du Puy, de Saint-Martin de Tours à Saint-Jacques de Compostelle. On croirait, à l'entendre, vivre encore dans un monde où la terre était plus proche du ciel et le ciel traversé d'églises apportées par les anges. Ce grand savant aura mené en marge du monde l'existence d'un doux visionnaire, sans rien connaître ici-bas que ce qui est digne d'amour, indifférent au bruit, sans intrigue, sans ambition, n'ayant fait que côtoyer la foule, et attaché uniquement à quelques idées supérieures, à quelques-uns des rêves les plus précieux de l'espèce humaine; on peut dire d'une telle vie qu'elle est faite de l'étoffe des songes.

Pour moi, je n'en connais guère de plus aimable et de plus belle. Depuis le jour où je lisais, voilà plus de vingt-cinq ans, sa fameuse thèse de Sorbonne sur *l'Art religieux en France au XIIIe siècle*, dans le vieil exemplaire compact que j'ai toujours, et où il nous introduisait dans le monde merveilleux, dans la grande création morale du moyen âge, sa vie se développe sans un écart, sans une distraction, sans une dissonnance; pas une concession à la mode, à la hâte, aux succès mondains, pas un sacrifice aux désirs de luxe ou de vanité. Trois livres en trente ans, ou plutôt un seul livre qui se continue et se construit avec l'harmonie magnifique d'un triple porche de cathédrale. L'auteur a su donner à son œuvre quelque chose des proportions que les vieux maîtres imprimaient à la façade de Notre-Dame. Dans notre siècle d'inquiétude, dans cette bousculade et cette dispersion où se dissipe en vain le meilleur de nous-mêmes, où notre temps se hache comme sous les dents d'une machine à battre, il a eu la patience de cultiver son champ; il a lié sa gerbe et engrange sa récolte. Ménager de ses jours, il a, en grand artiste, soigné sa vie comme un chef-d'œuvre : et la beauté de son monument, c'est qu'il reflète la majestueuse unité de sa vie.

***

Par quel caprice du sort ce beau génie devait-il naître dans le coin de France le plus ingrat, le plus industriel? C'était sans doute pour lui en inspirer l'horreur dès le berceau. Dans ce pays si riche en beautés, on trouverait malaisément un canton plus déshérité que cette partie de la Haute-Loire où gît la ville de Commentry. Le père de l'écrivain y était ingénieur des mines. Aucun artiste dans la famille et, dans la maison paternelle, rien que de modeste et de bourgeois. Mais la mère devait être une personne délicate, d'une vive sensibilité, d'une rare finesse émotive, passionnée sans le savoir, comme il arrive souvent dans ces vies ternes de la province. Ces dons se tournèrent chez le fils en besoins de l'imagination. Dans ce milieu aride, sans charme, où rien ne parle de beauté, sur cette triste pierraille de minerais et de cailloux, l'enfant brûlait d'une soif étrange, d'une merveilleuse passion de l'art.

Il résolut d'abord d'être peintre. Comment lui en vint le désir? Je l'ignore. Il parle discrètement de ses jeunes essais; il les cache, et ne s'est jamais plaint d'avoir manqué sa vocation. Mais l'essentiel, pour un futur historien de l'art, n'était pas d'être un Ingres, c'était d'avoir tâté du métier, d'avoir mis la main à la pâte. Il en reste toujours quelque chose. On sait de quoi on parle; on sait « comment c'est fait ». L'auteur a bouclé depuis longtemps sa boîte de couleurs, mais il dessine toujours. C'est sa façon de prendre des notes. Beaucoup de ses confrères en archéologie ne se mettent en campagne qu'avec un objectif, et j'en sais dont tout le mérite consiste dans l'excellence de leur appareil. M. Mâle ne s'est jamais embarrassé de cet attirail. Il a plus tôt fait un croquis. Il m'a souvent conté que vers sa vingtième année, plein de Jean-Jacques et de Töpffer, il était parti, sac au dos, le bâton à la main, avec deux compagnons de son âge, pour une tournée de paysage dans l'Auvergne et la Creuse. Beau voyage en zigzag, par Brioude, le Puy, Saint-Nectaire, Clermont, Uzerche, Rocamadour! Il ne prévoyait guère où ce voyage le conduirait. Plus d'une massive église romane, telle qu'un vieux coffre plein de trésors, plus d'une tour féodale, pendante sur ces antiques roches, grand débris du passé parmi les ruines de la nature, déjà lui parlaient secrètement de légende et d'histoire. Dans ces

formes, dont il n'embrasse encore que les dehors pittoresques, sa Muse cachée commençait de se dévoiler à demi. Il me semble qu'Émile Mâle a toujours quelque chose du pèlerin romantique qui partait de son pied léger, à la suite de Corot, à la découverte de la France.

En attendant, il prend le chemin des écoliers et se prépare, en faisant des vers, à l'École normale. Au lycée Louis-le-Grand, Burdeau, jeune professeur de philosophie (le Bouteiller des *Déracinés*), lui fit une impression profonde. Pâle, éloquent, la barbe noire, grave et beau comme saint Jean-Baptiste et comme Saint-Preux, le philosophe républicain, modèle d'héroïsme et de vertu, parlait d'Empédocle et de Pythagore et enflammait sa classe pour les cosmogonies primitives de la Grèce. Peu après, il entrait dans le ministère Paul Bert. Mais la génération d'Émile Mâle était peu politique. C'était dix ans après la guerre de 1870. Il y avait chez cette jeunesse, trahie par le destin, un grand dégoût de l'action ; elle ne tenait pour sûres que les grandeurs de la pensée. Ces jeunes gens humiliés et désabusés du présent se réfugiaient dans le passé ; ils cherchaient dans l'histoire la consolation et l'oubli. « *Ils n'avaient pas dégénéré, mais c'étaient des vaincus.* » Ce soupir, qui échappe quelque part à l'auteur, c'est la plainte de sa jeunesse.

Tandis que ses camarades, les Texte, les Bédier, s'orientaient vers la science et la philologie, Émile Mâle, conduit par ses instincts d'artiste, se sentait attiré vers l'hellénisme et vers la Grèce. Il y avait alors une Grèce des poètes ; l'Hellade revivait dans les vers du Parnasse, dans les poèmes de Leconte de Lisle et de Heredia, dans les *Rêveries* de Louis Ménard, les *Noces Corinthiennes* d'Anatole France :

> Moi, cet enfant Latin qui te trouva si belle
> Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins...

Ce n'était plus l'esclave touchante des *Messéniennes* et de la *Fiancée d'Abydos*, la captive demi-nue, attachée comme une Andromaque, dans *le Massacre de Scio*, à la croupe d'un cheval turc, mais la Grèce immortelle de la Vénus de Milo et des marbres d'Elgin, la Grèce d'André Chénier, la fille de Zeus et de Pallas, dont le génie survit aux désastres et, dans son malheur, charme les siècles, impérissable par la beauté. Ainsi la poésie prenait sa revanche de la vie.

A son tour, Émile Mâle rimait donc des poèmes sur la Grèce, à la louange d'Aphrodite d'or, et il se destinait à l'École d'Athènes. Une tendre inquiétude le retint. Il n'osa s'éloigner, de peur de quitter une mère fragile. Une chaire était vacante au lycée de Saint-Étienne, il l'accepta. C'est à ce hasard que nous devons son œuvre. Il ne devait accomplir qu'au bout de vingt-cinq ans le rêve de son adolescence. Longtemps, il parut oublier dans la forêt du moyen âge la Vénus de sa jeunesse. Toujours présente, c'est elle pourtant qui donne la grâce à ses ouvrages. Et le jour où il put aller au rendez-vous de la déesse, il écrivit le plus beau et le plus profond de ses livres.

Cependant, que faire à Saint-Étienne, à moins que d'en sortir? Déjà, étant à l'École normale, après mainte séance au Louvre, il avait profité du produit de quelques leçons pour aller au plus près, courir à Bruges et à Anvers. Il avait vu Memling, van Eyck, Rubens chez eux. Maintenant, il était riche; avec la fougue d'un jeune homme, il se jeta sur l'Italie.

Il y allait par une route heureuse, non pas celle d'Hannibal et des violentes conquêtes, mais par la route des arts, par Avignon, Saint-Gilles, l'étincelante vallée du Rhône, le pays de Pétrarque, la Provence violette, pavée de monuments antiques. Il reconnaissait sur les dalles le double sillon du char romain. Puis, le long de la côte phocéenne, par l'héroïque Gênes et la pâle lune de Pise, perle de nacre laissée par la mer sur les sables, de merveille en merveille, il s'achemina vers Florence. Il y arriva le soir. Lorsqu'il se vit, la nuit, sur la place de la Seigneurie, parmi ce décor d'un autre âge, au pied de ces palais géants, de ces masses inquiétantes et d'un aspect farouche, auxquelles l'obscurité prêtait une vague horreur; lorsqu'il aperçut le vieux pont sur lequel les maisons se pressent comme la foule sur une planche, et l'Arno endormi comme un Cocyte épais où sommeillent des songes de Dante; lorsqu'il revint par les noires ruelles étranglées entre des murs suspects de forteresses, avec leurs portes hérissées de clous, leurs torchères, les anneaux de bronze qui attendent les chevaux, son cœur fut saisi. Rien ne l'avait préparé à cela. Il existait alors bien peu de livres sur l'Italie; rien n'était usé, vulgarisé. Rien n'émoussait le choc. D'un seul coup, le voyageur eut la vision du moyen âge.

L'été venu, il repartit. Deux fois par an, pendant trois ans, il retourna en Italie. C'était un enchantement dont il ne se

lassait pas. Il vit Rome, Venise, Milan, Naples, Ravenne et le chapelet des petites villes de Toscane et d'Ombrie, leurs églises, leurs peintres délicieux, qu'on prendrait pour autant de *genius loci*. Il fit aussi le voyage d'Espagne, connut son merveilleux musée, ses alhambras, ses cloîtres, la tour losangée de Séville, les lauriers du Généralife, les parterres veinés de rigoles de marbre et de faïence, Cordoue, Grenade et leurs femmes vives et voluptueuses, la cheville sèche comme celle d'une mule, un œillet dans leur chignon noir. De plus en plus, il découvrait la grandeur du monde chrétien, cet énorme continent, cette île oubliée de l'histoire, dont la carte n'existait pas, ces quinze siècles de la vie de l'Europe, que l'on resserrait vaguement sous le nom de moyen âge, comme une sorte de lacune, un trou de la mémoire, une période inutile qu'on ne mentionne pas plus qu'on ne parle de l'enfance. Cette omission l'étonnait. Il lui semblait que ce monde immense des églises, ce vaste phénomène religieux où nous baignons encore, n'occupait pas dans la pensée une place digne de son importance. De retour à Saint-Étienne, après chacun de ses voyages, il rêvait ; son imagination voguait sur ce passé ; il en cherchait le secret chez ceux qui l'ont connu. A la bibliothèque de la ville, il trouva par bonheur le *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc, les ouvrages de Didron, ses *Annales*, ses *Mélanges*. Les écrits de ces hommes savants et enthousiastes le ravirent : ces maîtres furent ses premiers guides. Il s'enfermait avec leurs livres comme le chevalier de la Manche, claquemuré dans sa librairie, chevauchait avec les Roland et avec les Amadis.

Par eux il découvrit qu'il n'avait pas tout vu. Il connaissait la Flandre, l'Espagne, l'Italie : il lui restait à connaître la France. Une rapide campagne lui montra nos trésors, l'incomparable famille de nos vierges gothiques, royale couronne de l'Ile-de-France, Chartres, Le Mans, Amiens, Noyon, Laon, Reims, Sens, Bourges, Auxerre. Ce fut un éblouissement. Ses yeux s'ouvrirent : il se convainquit que la terre n'avait rien vu de semblable depuis la Grèce, que là était la source et la raison de tout. La France, dans un éclair, lui apparut radieuse, entre ses fleuves et ses collines, souriant à la chrétienté, comme une Vierge de van Eyck, ayant sur les épaules les cheveux d'or de ses moissons, et chargée comme une reine du grand manteau des cathédrales, dont les verrières sont les bijoux

Brusquement, il aperçut sa voie et quelle œuvre il avait à faire : un livre sur le moyen âge, dont la France serait le centre. Un livre... et en voilà pour trente ans, quarante ans. Dans ce livre a passé sa vie.

***

Dès lors, plus d'événements : il s'oublie pour son œuvre, se confond avec elle. Tous ses jours ne sont plus que les pierres enchantées dont se construit son monument.

La Providence l'avait envoyé à Toulouse : Toulouse, aimable capitale, qui conserve sa gloire de princesse romaine, au milieu de ces riches campagnes de l'Aquitaine où l'on croit respirer l'air de la Lombardie ; Toulouse avec ses beaux hôtels, ses vieilles tours de briques octogones, son fleuve d'où l'on aperçoit le front brillant des Pyrénées, ses places qui résonnent de l'écho des troubadours, et ses rues qui sentent la violette. Fait de jeunes verdures et de vieilles pierres, avec les épaves des anciens cloîtres, son poétique musée des Augustins fait songer à celui des Monuments français, où Michelet adolescent allait apprendre l'histoire, les rois, les reines d'autrefois, les grandes races et les grands tombeaux. Là, et dans les petites villes voisines, à Moissac, à Beaulieu, à Conques, à Cahors, le néophyte allait admirant l'enfance merveilleuse de la sculpture, les origines d'une Renaissance plus étonnante que l'autre. Des savants, des curieux comme il s'en trouvait encore dans les provinces, Cartailhac, Lahondès, formaient une société pleine des agréments de l'esprit. Les classes du lycée se tenaient aux Jacobins. Tous les jours, après déjeuner, on se retrouvait en bande au Café de Paris. Jaurès méditait sa thèse sur *Dieu*, et disputait de théologie avec Victor Delbos, en citant saint Thomas d'Aquin. A la distribution des prix, il fit un discours mémorable ; il récitait par cœur, et suait à grosses gouttes avec des gestes de Pythie. Il était déjà orateur.

C'est dans ces conditions heureuses qu'Émile Mâle travaillait à son ouvrage. Tantôt, franchissant les Pyrénées, qui soudent l'Espagne au Languedoc, il prenait la route de Pampelune et retrouvait à Burgos, où est le tombeau du Cid, la splendeur des églises normandes; tantôt, de Strasbourg à Cologne, il suivait la file des *munsters*, qui se mirent dans le Rhin romain et catholique. Mais surtout il ne se lassait pas de

parcourir la France : de Bayonne à Poitiers, de Narbonne à Lyon, à Dijon, à Langres, à Autun, combien de fois ne fit-il pas l'itinéraire de nos provinces? Pas un portail sculpté, pas un chapiteau historié, pas un médaillon effrité dans le soubassement d'une façade, pas une figure d'ange nichée dans les hauteurs d'un clocher, pas une statuette presque invisible dans une voussure, n'échappait à ses regards. Il poussait de tous côtés l'inventaire de son domaine et concevait avec une sorte d'accablement joyeux les richesses de la France. Sans doute, il se disait parfois que nous venons trop tard. Le temps et les révolutions ont bouleversé nos églises. Les restaurateurs ont tout achevé en ne laissant pas même vieillir en paix ces restes de l'injure des siècles. Nous venons trop tard. Nous n'avons plus que l'ombre du passé. Pourtant ce pays a tant produit, qu'il n'a pu venir à bout de tout anéantir. La France, toute mutilée qu'elle est, montre encore une foule incroyable de chefs-d'œuvre. Quand on songe aux dix mille figures, sculptées ou peintes, qui animent les neuf portes, les verrières et les roses de Chartres, au peuple presque égal de Bourges ou de Rouen, à la statuaire d'Amiens et de Reims, on est confondu de tant de puissance et de tant de génie. En comparaison, l'Italie, l'Espagne même semblent pauvres. Et si, de ce paradis de pierre, qui orne le front des cathédrales, on pénètre à l'intérieur du sanctuaire, si l'on entre dans le monde enchanté du vitrail, dans cette tapisserie de flamme aussi riche que la pourpre de Tyr et que les étoffes tissées pour la reine de Saba, on doute si la France du moyen âge n'a pas eu des peintres aussi grands que ses sculpteurs. Que de fois, les yeux attachés sur ces panneaux de verre, « plus précieux que le rubis, l'améthyste et le saphir », parcourant du regard cette joaillerie surnaturelle et déchiffrant le sens des scènes qui s'y déploient, le voyageur vit le jour s'éteindre et la nuit envahir le firmament de ces verrières ! Parfois un dernier trait de feu, dans le chœur noyé d'ombre, étincelait au cœur d'une rose ou à la pointe d'une lancette, et semblait rendre pour un instant à l'énorme vaisseau une lueur de sa gloire évanouie.

Dans cet immense spectacle de la France du moyen âge, il y avait des parties confuses : d'abord, le prologue des origines, entourées d'une nuit profonde ; la fin du moyen âge, le naufrage de la vieille nef, avec toutes ses légendes, ses saints et

ses miracles n'étaient pas moins inexpliqués. Mais ces problèmes difficiles semblaient insolubles au débutant. Sagement, il les ajourna. Avec une décision hardie, il alla droit au centre, où les faits présentaient le groupe le mieux éclairé; il s'établit sur ce plateau, clef de la position, au point d'où le regard commanderait tout le reste. Ce grand XIIIe siècle, l'âge français par excellence, l'âge des cathédrales, dont les plus illustres s'élèvent toutes dans un rayon de quelques lieues, au centre ou aux confins du royaume des lys, lui paraissait alors le sommet de l'histoire. Il avait appris de Didron à en vénérer les œuvres comme des ouvrages classiques. Le siècle de saint Louis rayonnait à ses yeux comme un autre siècle de Périclès. C'est cet art majestueux, où tout est ordre et lumière, qu'il entreprit d'abord de faire connaître et d'expliquer.

Pour cela, il fallait remonter aux sources. Depuis plus de deux siècles, ces chefs-d'œuvre dédaignés avaient cessé d'être compris. Le génie de Victor Hugo avait bien su deviner que la cathédrale est un « livre de pierre » : mais on en avait oublié le secret. On est surpris des contre-sens que commettaient en ces matières les hommes les plus savants.

Quelques chercheurs mieux instruits avaient corrigé beaucoup d'erreurs. Il restait cependant à coordonner ces travaux, à réunir ces vues éparses, à expliquer mainte œuvre encore mystérieuse. M. Mâle vit de bonne heure que le secret de la cathédrale ne pouvait être cherché que là où était la science du temps, chez la seule puissance qui détenait le pouvoir et la mission d'enseigner, dans l'Église. Pour comprendre le moyen âge, il fallait se refaire un âme du moyen âge; il fallait se remettre sur les bancs de l'école, avec la foule des clercs du XIIe et du XIIIe siècle, ignorer ce qu'ils ignoraient, lire les manuels où les hommes d'autrefois apprenaient les données des connaissances humaines; il fallait se plier à un tour d'esprit si éloigné du nôtre, se nourrir des écrits des Pères, se baigner dans le torrent des liturgistes, des exégètes, des commentateurs et des docteurs. Il fallait faire son livre de chevet de la *Glose ordinaire* de Walafrid Strabon, et son bréviaire du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais. Il fallait ne connaître l'histoire naturelle que par les fables des *Bestiaires*, l'histoire que dans la *Chronique de Turpin* et la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Ainsi le jeune savant s'élançait

un peu à l'aventure, sur une mer prodigieuse, à travers l'archipel de la Patrologie, à la recherche de ces îles dont parle saint Brandan, où des prêtres et des oiseaux, dans la lumière d'un jour de Pâques qui ne finit pas, célèbrent, vêtus de blanc, des matines éternelles. Après avoir exploré les cathédrales de pierre, il retrouvait les grandes lignes de la cathédrale intellectuelle, et reconnaissait que celle-là n'est que la copie de celle-ci : il se trouvait dans le monde de Platon, où le réel n'est qu'un fantôme, et où tout ce qui est n'est que l'ombre des idées.

Dans ce système, un des plus étonnants que l'homme ait jamais conçus, l'univers n'est que l'expression de la pensée divine, la manifestation du Verbe, une sorte d'Incarnation. Le monde est un texte infini, une espèce de discours dont le mot unique est Dieu. Chaque phénomène n'est qu'une des lettres dont se compose ce discours, un des caractères de cet alphabet merveilleux. Tout est mystère pour qui l'ignore, tout s'illumine pour qui le sait. Jamais siècle n'a cru avec plus d'assurance à l'existence de la vérité. Tout ce qui est, végète, respire, la pierre, la plante, l'animal, n'est qu'une forme de cette universelle révélation ; rien n'est grand, rien n'est petit : tout reflète le plan divin. L'histoire elle-même n'est pas ce que nous la croyons. Il ne s'est jamais produit qu'un événement au monde ; un seul homme a vécu, et cet homme est Jésus-Christ. Tout le reste n'est qu'une figure de cet événement inouï. Comme chaque chrétien n'est sur la terre que pour le reproduire, tout le monde païen n'a fait que le préparer. Chaque geste de l'histoire n'est qu'un geste de Dieu. Toute l'histoire est une histoire sainte. Jésus-Christ est la clef de voûte, sans laquelle tout s'écroule au ciel et sur la terre.

Rien n'existe que par rapport à cette pensée unique. L'antiquité, les siècles de l'attente ne sont qu'une image de ce qui devait être un jour : c'est l'ombre qui, au matin, sur la route, annonce le voyageur. Rois, prophètes, philosophes, pendant des milliers d'années, n'ont fait que méditer ce Dieu : tout conspire à cet enfantement ; l'humanité entière se résume dans ce soupir. Princes, conquérants sont des acteurs qui récitent un rôle ; David et la Sibylle servent également de témoins : chacun s'avance sur la scène avec quelques mots mystérieux tracés sur son papier par une main invisible. Ils ne sont qu'une syllabe de la pensée éternelle. Ils s'agitent et ne font

qu'accomplir sans le savoir le dessein de la Providence. Jamais on n'a affirmé avec plus de force l'unité de la création, l'ineffable destinée de la famille humaine. L'objet de la vie est divin, il consiste à réaliser le parfait.

Si l'on s'approche de la cathédrale avec cette pensée, on voit se dissiper les ombres, se déchirer le voile du temple, se dresser dans sa majesté cette théologie de pierre. On voit la grande figure de l'Église enseignante, pareille à une Vierge auguste assise sur sa chaire, sa robe couverte de broderies comme une chape d'évêque, un livre ouvert sur ses genoux : nul art plus dogmatique que celui du moyen âge; on y a follement exagéré la part du fantastique. Aucune école ne s'est fait une idée plus haute de la fonction de l'art et ne s'est formé de la beauté une conception plus intellectuelle. Art étrange, le plus idéaliste de tous les arts connus : les formes n'y sont jamais que « le vêtement léger de l'esprit, » la draperie diaphane à travers laquelle transparaissent les pures vérités. Tout y a double et triple sens, la réalité n'y est jamais ce qu'elle paraît être; on vous montre une chose, et on en signifie une autre : tout se passe sur deux plans, sur deux ou trois étages; ce qu'on voit dans le plan des phénomènes reproduit un spectacle perceptible seulement pour l'œil de l'intelligence : ainsi glisse sur la terre l'ombre d'une aile qui traverse le ciel. La nature n'est que le clavier d'où jaillissent les notes de la mélodie céleste; chaque corde de la lyre divine provoque dans l'âme qui sait approfondir ces mystères des résonnances infinies.

La cathédrale est cette musique réalisée en pierre. C'est la cité de Dieu, où entrent à leur rang toutes les créatures, plus belle qu'aucune de celles que l'antique Amphion élevait par ses chants, une harmonie cristallisée. On y trouve le miroir du monde : la création, l'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire d'Israël, l'immense aventure de l'homme, la chute et la rédemption, le péché et le salut; les patriarches et les prophètes, Jonas et sa baleine, Balaam et l'ânesse, Daniel et ses lions; toute l'antiquité semblable à un long rêve, à la végétation séculaire d'un arbre, qui porte à son sommet une prodigieuse fleur. On y voit la série des naissances miraculeuses, la naissance de la Vierge, la naissance de saint Jean-Baptiste, et celle de Jésus dans la crèche de Bethléem; la suite de l'Évan-

gile, les sacrements, la croix, la victoire de Dieu sur la mort et l'enfer; puis l'épopée de l'Église, la ruine de la Synagogue, la chute de Babylone, l'ordre nouveau prédit par la prophétesse de Cumes; la légende des apôtres, les évêques, les martyrs, les vierges, les anachorètes, les étoiles de la foi et de la charité, les semences que la terre fait éclore pour le ciel. On y voit le miroir moral, les vertus et les vices, le drame de l'existence, l'intercession des saints, le miracle de Théophile; on y voit l'horloge du monde, la roue de la fortune, le calendrier de la vie, les travaux et les jours, le labeur des champs, les veilles de la philosophie, et la flore de nos prés et la faune de nos bois et les bœufs mugissants, rustiques serviteurs qui charrièrent les pierres de la maison de Dieu; enfin, conclusion de la vaste « comédie », les trompettes des anges, le retour du fils de l'Homme parmi l'éclair et le tonnerre, et ce que vit la mère de Villon :

> Un Paradis où sont harpes et luths
> Et un Enfer où damnés sont boullus...

La cathédrale semble l'arche où l'homme du moyen âge fait monter avec lui sa famille, sa patrie, ses rêves, et le parfum des champs qu'il a aimés, tous ses biens, tout son art, l'histoire, les fleurs, les bêtes, et qui doit le conduire à travers les orages du siècle à la rive, au port, au salut.

Rien de plus beau que ce tableau de la pensée du moyen âge. Qui a lu ce livre à vingt ans, en conserve une reconnaissance aussi longue que la vie. Quand il serait vrai que la plupart des éléments s'en trouvaient déjà ailleurs, la part du créateur n'en reste pas moins immense. L'ordre, le style ne sont qu'à lui. Sans doute, l'auteur dut éprouver une vive joie, le jour où il découvrit que tout le sens d'un des portails de Laon se trouvait dans un sermon d'Honorius d'Autun; de pareilles trouvailles abondent dans son œuvre. Mais ce qui était encore bien plus original, c'est l'idée de la composition : ce fut de construire quelque chose avec des matériaux qui, jusqu'à lui, n'étaient que des articles de dictionnaire. Il leur souffla ainsi le mouvement, la vie. C'est par là que cette œuvre, qui est à quelques égards la moins nouvelle qu'il ait écrite, demeure peut-être la plus personnelle. Peut-être y trouvera-t-on, çà et là, quelque abus de la subtilité, un goût des hiéro-

glyphes, une complaisance pour les raffinements de pensée, que le moyen âge a poussés parfois jusqu'à l'absurde. Peut-être aussi ce beau livre, dans sa majestueuse ordonnance, ne laisse-t-il pas assez de place au flottant, à la vie. Aucune des cathédrales réelles n'approche de la rigueur de la cathédrale idéale conçue par le poète. Toutes sont bien loin de cet absolu. Peut-être est-ce une erreur d'attribuer la même importance dans le raisonnement à ce qui en a une si diverse dans la réalité. Une statue compte plus qu'une statuette, un portail compte plus qu'un vitrail. Mais ce sont là des minuties. Comme tous les grands livres, celui-ci arrivait à son heure et prenait par sa date un sens particulier. C'était le moment où l'esprit repoussait le naturalisme, le matérialisme épais de l'école de Zola. Les poètes s'évertuaient à créer une poésie pure, une poésie poétique ; ils fuyaient la réalité, lui substituaient l'image, l'allusion, le symbole.

Il faut bien avouer qu'ils n'y parvenaient guère; l'école symboliste n'a su que balbutier. Chose singulière ! De cette tentative manquée, ce livre d'un savant, écrit dans une prose exquise, est le monument le plus accompli. Grande fut l'action qu'il exerça sur les peintres qui arrivaient alors à la maturité; il est permis de croire que sans lui l'œuvre d'un Maurice Denis ne serait pas tout ce qu'elle est. On s'étonne que la critique, que le jeune symbolisme, n'ait pas salué aussitôt dans cet historien un maître. L'auteur nous y rendait avec l'âme de la cathédrale, une des grandes poésies du monde et le secret d'une langue perdue.

***

Mais déjà, ce grand livre achevé, l'auteur était tenté par un nouveau sujet. Comment cette magnifique pensée du XIIIe siècle avait-elle disparu ? Comment s'était-elle effacée de la face de l'Europe ? Cette question, une des plus embrouillées de l'histoire, allait occuper l'écrivain pendant dix nouvelles années.

Sur ces entrefaites, il s'était marié, installé à Paris, dans ce logis où je l'ai connu et où il devait demeurer pendant plus de vingt-cinq ans. Point d'autre changement dans sa vie, que la promotion naturelle qui, du lycée Louis-le-Grand, où il avait été élève, le fit passer à la Sorbonne où, depuis 1906, il occupe la chaire d'histoire de l'art du moyen âge. Le des-

tin le rapprochait ainsi fort à propos de son champ d'opérations ; Champagne, Normandie sont les provinces fertiles en œuvres du xve siècle. Du reste, un vif mouvement de curiosité s'attachait désormais à cette époque du moyen âge. Après l'inoubliable exposition de 1900, le pêle-mêle de merveilles réunies au Petit Palais, c'étaient les Primitifs flamands à Bruges, et puis les Primitifs français, et enfin la fameuse exposition de la Toison d'Or. Tout cela entrait heureusement dans le dessein de l'historien. Mais bien mieux le servaient ses voyages. Sa nouvelle famille habitait Rouen. Pour préparer son livre, il dut recommencer son enquête. Le caractère du xve siècle est qu'il a laissé, au moins en France, peu de grands édifices religieux ; en revanche, il prodigua les églises rurales, de dimensions modestes, et plus encore, les chapelles, les réduits ajoutés dans les coins des vastes monuments de l'âge précédent : c'est le siècle des dévotions particulières, des confréries. Pas de bourg, de village où elles n'aient laissé quelque vestige de leur piété, une statue, un autel, un tableau, un vitrail. Cette multitude d'ouvrages, dont le nombre étonne, demeure profondément ignorée dans le fond des campagnes : humble trésor, obscur comme les humbles qui l'ont fait. C'est là un des plus beaux secrets de la France : une poésie cachée, une source sous le gazon, une chanson sans âge qui endort un berceau. Surprises du pèlerin qui parcourt nos provinces ! On descend à la petite gare de la petite ville, on prend l'antique patache ou la carriole du paysan, ou l'on fait le chemin à pied jusqu'au village ; on entre dans l'église ancienne et vermoulue qui groupe autour de son clocher le troupeau des toits de chaume, et voilà un Calvaire, un Sépulcre, un *Ecce homo ;* Saint Roch montre sa plaie, Sainte Catherine sa roue, Sainte Barbe sa tour ; Saint Sébastien, lié à un tronc, tord sa jeunesse percée de flèches. Le souvenir reste mêlé à celui du voyage, aux traits de l'horizon, à la teinte d'un nuage. Et l'on revient le soir en couvant cette image, comme un trésor intime qui ne se livre pas à tous dans la promiscuité d'une musée, mais qu'il faut chercher, et qui vous demande de vous déranger exprès pour lui, et d'y penser longtemps.

Or, à mesure que l'historien poursuivait ses recherches, il s'étonnait de ce qu'il trouvait. Il partait de l'idée qu'il avait à écrire l'histoire d'une décadence. Il croyait assister à l'agonie

du moyen âge. Que voyait-il? D'une part, une transformation profonde, mais en même temps plus de sève, plus de vie que jamais. Sans doute, ce n'était plus le temps des majestueux ensembles, des vastes encyclopédies, de ces « Sommes du monde » comme les avait aimées le siècle de saint Thomas d'Aquin. Ce n'est plus un art officiel, celui d'une monarchie puissante, des grands évêques, des professeurs. C'est un art si nouveau, qu'on peut se demander parfois « si c'est la même religion ». Partout on sent un jaillissement, une spontanéité, le caractère de l'art des foules. Toutefois, dans ces milliers d'œuvres éparses, individuelles, qui frappent d'abord par l'absence de lien, l'apparence décousue, on saisit bientôt de grands mouvements, des houles, des courants. A défaut de l'ordre qui provient d'un système d'idées, on trouve une unité intérieure, celle du cœur. Ce que l'art perd en puissance abstraite, en vertus idéologiques, il le gagne en intimité, en profondeur, en humanité. Comparez le « beau Dieu » d'Amiens, la sereine figure du Maître des Béatitudes, avec les Christs du xve siècle, ces *Ecce homo*, ces *Pitiés*, ces *Mises au tombeau;* comparez le visage divin, la robe solennelle, l'expression de paix et de majesté infinies, avec la nudité de ver, le corps moucheté de plaies, la détresse, l'abandon, les membres suppliciés, chargés de toute la douleur humaine : vous aurez la mesure d'une révolution profonde de la sensibilité. Ce Dieu misérable, ce cadavre, cette chair navrée qui a épuisé tout ce que l'enfant de la femme peut souffrir, est une des plus étranges inventions de l'art. Quel est ce christianisme nouveau, cette soif de douleurs, cette passion des larmes? « Connaître », disait l'art du siècle de saint Louis ; « Sentir », répond l'art du temps de Jeanne. Mais tous les deux au fond s'accordent et, pour l'un comme pour l'autre, le dernier mot est : « Amour ».

Cette fois encore, le critique éclaire tout, féconde tout par les textes. Cet art un peu chaotique, ultra-nerveux, fiévreux, a ses lois comme l'autre. Il n'a plus la noblesse dogmatique du grand siècle ; l'émotion et le réalisme prennent le pas sur la pensée pure ; mais l'inspiration est toujours littéraire. L'art n'est pas plus que devant indépendant de l'Église : il continue d'être au service de la foi et des clercs. Quelle est désormais sa grande source d'inspiration ? Le théâtre. Les chapitres où M. Mâle montre par une foule de traits que l'art du

xve siècle n'est le plus souvent que le reflet, la copie des *Mystères;* les analyses admirables où il fait voir que cent motifs de la Nativité, de la Passion, de la vie de la Vierge et de sainte Anne, dont le charme nous ravit chez un Filippo Lippi, un Hugo van der Goes, un Fouquet, ne sont en réalité que la reproduction d'un jeu de scène, toute cette démonstration est devenue classique. On voit comment les scènes idéales, les grandes images, les types légués par la tradition, s'animent au théâtre, s'enrichissent, se précisent, gagnent en naturel, en familiarité; tout se rapproche de la vérité.

Chaque sujet, dont naguère on ne représentait qu'un instant, sous l'aspect de l'absolu, se développe, se décompose, engendre des tableaux, des épisodes insoupçonnés; les accessoires se multiplient; l'action se fait plus complexe, les comparses envahissent la scène ; une foule de personnages, soldats, bourreaux, juifs, bergers, disciples, publicains, se pressent sur le théâtre ; Madeleine sort de la coulisse et devient un premier rôle ; les costumes un peu abstraits, comme il convient à ce qui se passe hors du temps, croissent en pittoresque : voici la souquenille du vilain, la cotte, la salade du gendarme, la fourrure du bourgeois, les élégances de la mondaine ou de la courtisane; tout le peuple du xve siècle, artisans, paysans, seigneurs, roturiers, grandes dames et femmes du commun, se mêle sans façon à l'Évangile. Ainsi s'expliquent ces anachronismes si fréquents dans les tableaux des Primitifs, et que nous mettons ingénument sur le compte de leur naïveté. Fait incroyable, le nimbe disparaît. Le surnaturel s'évanouit : il ne reste d'autre merveilleux que celui de la vie.

Ce génie de la fin du moyen âge, ce génie de tendresse, ce pathétique d'une acuité qui n'a jamais été atteinte, fait l'objet d'une suite de tableaux incomparables. L'historien s'émeut : devant tant de beauté morale, un sentiment si vrai, il n'oserait plus jurer que l'art intellectuel du xiiie siècle est le plus grand. Les pages sur les saints, les patrons, les dévotions des confréries ; le chapitre consacré au culte de la Vierge, et surtout les chapitres sur la mort, le tombeau, sont des chefs-d'œuvre ; on en chercherait bien loin l'équivalent dans la littérature. Depuis les pages de Michelet sur la folie de Charles VI et la mort de Louis d'Orléans, — la plus grande élégie funèbre, le plus lyrique morceau de poésie sépulcrale qui existe peut-être dans

la langue française, — depuis ces pages emplies d'un tragique frisson et d'un immortel désespoir, je ne sais si l'on trouverait beaucoup d'endroits plus émouvants que cette étude du savant historien de l'art. Sans doute, M. Mâle s'interdit le couplet, la strophe, l'éloquence ; sa touche est plus discrète, sa sensibilité s'enveloppe de pudeur. Il se borne à un trait, d'une concision exquise ; nulle exagération, point de cris : ce n'est qu'un mot, mais ce mot, comme un trait frémissant, frappe juste et va au cœur.

Et une fois de plus, une grande vérité s'imposait : une figure, une personne morale, celle de l'artiste qui a tout fait, se dégage de l'examen de cette foule d'objets d'art. Comme au XIIIe siècle tout se résume dans la cathédrale, et comme ce phénomène se présente dans une dizaine d'édifices de premier ordre, tous français, de même il se trouvait que la France, au XVe siècle, était encore l'âme de la chrétienté nouvelle. Elle est toujours la tête qui pense, le cœur qui bat. C'est elle qui invente la multitude de thèmes dont fourmillent les *Mystères*. Elle crée, elle répand les livres à figures, ces livres émouvants qu'on appelle le *Calendrier des bergers* et la *Bible des pauvres*. Elle invente le saisissant cortège de la Danse macabre. Ses Vierges, ses saintes si tendres, cette imagerie populaire qui enchante les petites églises champenoises, cet art sans prétention, cette rusticité aimable, cette bonhomie, ce ciel qui descend sur la terre, cette confiance, cette gravité, c'est cela la France de toujours. Voilà donc ce peuple frivole, cet esprit frondeur et volage ! La mort juge. Un pays pèse le poids de son idée de la mort. Le cercueil est l'aune de la vie. Quel pays plus que celui-ci a la religion des tombeaux ? L'Italie à cet égard est fort inférieure : elle mêle à tout, même à la cendre, quelque chose de théâtral, une pompe mensongère. Les tombes d'Angleterre sont terribles : l'Anglais agité, se démenant sur sa couche, comme un de ces frénétiques héros que peint Shakspeare, tourmentant la garde de son épée, semble poursuivre dans la mort le songe pénible de la vie. Au contraire, quelle humilité s'exhale de nos sépulcres ! Des grands tombeaux de nos rois qu'on voit à Saint-Denis, jusqu'aux simples dalles funéraires qui pavent nos églises, quelle absence d'ostentation ! Seule la vérité la plus sévère et la plus nue. Cet art parfois un peu morbide, un peu convulsif du XVe siècle retrouve dans

le gisant la paix, le calme, le repos. Ci-gît la vie! La mort n'étonne point; elle est familière, domestique. Elle a sa place dans la maison. Sculptée sur le manteau de la cheminée, elle préside au cercle de famille. Sur un broc du musée de Rouen, un dicton goguenarde : « Pense à la mort, pauvre sot ! » Humbles objets, qui en disent plus long que les histoires! Voilà donc ce que pensent ceux dont les livres ne parlent pas, ces oubliés, ce peuple, cette roture innombrable de France. Tel est le sérieux de ces générations antiques, le détachement de cette race qu'on dit chose légère, et qui sut faire un art de vivre et de mourir.

***

Ce livre magistral paraissait à la fin de 1908. Au printemps de 1909 (cent ans après Chateaubriand), l'auteur partait pour la Grèce et pour Jérusalem.

C'est qu'en toute chose le point passionnant est le problème des origines. Un vieux pressentiment, un instinct de poète, l'avaient depuis longtemps averti que les origines de l'art chrétien se trouvaient dans l'Orient; pendant cinq ou six siècles, l'âme chrétienne avait continué de flotter sur son berceau. C'était, aux temps apostoliques, une bien faible chose (grande seulement par l'avenir), mais petite en réalité, que la Rome souterraine et que l'Église des catacombes, en face des églises d'Antioche, de Césarée, d'Alexandrie, d'Éphèse. Rien dans tout l'Occident ne le dispute alors à la gloire des anachorètes, aux saints héros de la Thébaïde. C'est à la longue que le christianisme est devenu romain : le fait original est un phénomène tout oriental; avant de parler latin, l'Évangile a parlé le syriaque et le grec. Dès qu'on examine nos portails, nos chapiteaux du XIIe siècle, on est frappé par cent traits étranges, que Rome n'explique pas. La question d'Orient, déjà posée dans les écrits de Vogüé, de Choisy, de Dieulafoy, venait d'être renouvelée avec éclat par le livre hardi de Strzygowski. M. Mâle avait trop rêvé aux choses du moyen âge, il avait trop médité sur le tombeau du Cid, à Tolède dans l'église du *Cristo de la Luz*, dans la divine palmeraie de la mosquée de Cordoue, pour ignorer la place que l'Orient occupe dans sa pensée : en Espagne, en Sicile, en Morée, la consigne éternelle est la croisade contre l'Islam. C'est l'Islam dont triomphe saint Thomas, foulant

Averroès. Tout appelait l'auteur là-bas, et ses plus vieux désirs, ses nostalgies d'adolescence, et tant de méditations ardentes, et ce je ne sais quoi d'oriental qui se respire au cloître de Notre-Dame du Puy, sous les voûtes de Tournus et les arceaux de Vézelay : il devait partir à son tour, s'embarquer sur la nef de saint Louis et visiter les saintes reliques et les plus vieux sanctuaires chrétiens et vénérer le sacré tombeau.

Je ne puis décrire son voyage d'Athènes à Jérusalem, à Damas, puis au Caire et jusqu'à ces « laures » chrétiennes, à ces antiques monastères coptes d'El-Baouït, qui venaient de rendre à la lumière des fresques d'une étonnante fraîcheur. Dès ce moment, il avait trouvé ce qu'il cherchait. A lire ses écrits de cette époque, les articles qu'il donnait de loin en loin aux Revues d'art, on sent que sa pensée avait pris plus de lointain; une atmosphère nouvelle, à la fois plus limpide et plus mystérieuse, cette lueur violette des nuits du désert, y palpite : magiques ténèbres où sur le vide flotte le souffle du divin.

L'ébauche de son travail était fort avancée; quelques morceaux avaient paru, morceaux révélateurs, qui annonçaient l'ouvrage et en donnaient le ton. Car, sans confier à personne les secrets de sa méthode, il semble que le grand écrivain n'attende pas pour écrire d'avoir sa matière également prête d'un bout à l'autre; un livre ne s'écrit pas en commençant nécessairement par la première ligne. La composition peut rester assez longtemps flottante, à l'état de nébuleuse: elle s'organise peu à peu autour de quelques points solides; l'ensemble n'est fixé que par un dernier travail. De là une allure souple et naturelle, une spontanéité, une fraîcheur d'exécution qui s'obtiendrait difficilement par une autre méthode dans un ouvrage de longue haleine. Un livre qu'on écrit en dix ans ne saurait s'écrire par les mêmes règles qui sont bonnes pour une brochure qu'on rédige en six mois. Certaines portions de la figure, certaines masses se modèlent, tandis que d'autres demeurent dans l'ombre. Rodin voulait qu'une statue sortît des mains de l'artiste dans l'ordre où une figure réelle serait retirée de l'eau : telle la Vénus antique jaillit de l'onde amère. Cette image du grand sculpteur convient à la manière dont l'historien artiste caresse et polit ses écrits.

La guerre interrompit l'ouvrage. Pour la première fois, l'auteur s'aperçut qu'il rêvait; le fracas des armes le réveilla.

Jusqu'alors, il n'avait voulu connaître que ce qu'il aimait : dans les disputes intestines, dans cette atmosphère querelleuse et ces aigreurs de la Sorbonne, où les capucins de Pascal n'ont fait que changer de robe (car l'habit ne fait pas le moine), toujours il se tenait à l'écart, ravalant ses chagrins et préférant aux vivants la société des morts. Depuis plus de vingt ans, il ne vivait qu'avec les ombres. Il voulait ignorer, plutôt que de haïr. Le canon allemand, bombardant la cathédrale des rois, l'émut. Il exhala d'abord sa colère et son deuil dans deux articles splendides sur Reims et sur Soissons : maintenant que les cathédrales étaient d'actualité, à présent qu'elles servaient de cible, qu'elles entraient sur la ligne de feu, on voyait bien à quoi l'Allemagne s'attaquait.

« A qui donc faites-vous la guerre? — A Louis XIV! » répondait Bismarck à Jules Favre. Par delà Louis XIV, c'était notre passé, nos traditions, nos gloires, toutes nos reliques, tous nos sanctuaires, que l'ennemi s'acharnait à piétiner et à détruire. Le marteau de Thor s'évertuait à fracasser nos cathédrales. Alors l'historien prit les armes. Il n'était plus d'âge à servir sous l'uniforme : mais la vérité est une force. Trop longtemps, l'Allemagne s'était parée devant l'univers de la poésie du moyen âge : c'était elle, à l'en croire, qui avait apporté au monde corrompu, au Bas-Empire croupissant les principes et les idées dont a vécu l'Europe chrétienne : féodalité, chevalerie, honneur, serment, pudeur, culte de la femme, tout cela, disait-elle, est d'origine barbare. La Germanie avait encore inventé l'épopée, chanté les premières cantilènes d'où se formèrent les chansons de geste. Enfin, réalisant en pierre le mystère sauvage des ombrages et des bois, elle avait trouvé la formule de cette architecture gothique, où l'infini respire, où l'entrecroisement des ogives et la fuite des piliers répètent les colonnades et les profondes voûtes de la forêt natale... Trop longtemps nos poètes, et jusqu'à nos critiques, avaient été les dupes de ce mythe teuton. Il était temps de nous rendre la plus belle part de notre héritage. Dans un livre savant, décisif, l'historien reprend une à une toutes les prétentions de la science allemande : non, les barbares n'ont rien créé, ni l'architecture romane, ni l'architecture gothique, ni un détail, ni un motif de décoration. Tout ce qu'on avait pris pour barbare vient d'Orient. Le reste est de la France, et les Allemands le savent bien : copistes qui

voulaient anéantir leurs modèles, faute de pouvoir les surpasser, leur envieux démon, puissant seulement pour haïr, en mutilant la cathédrale, en avouait l'origine et la sacrait française.

Ce beau livre, tout national, resplendissant de notre gloire, et qui devrait être classique dans nos collèges et nos lycées, est déjà tout plein de l'Orient. C'est de l'Orient en effet que M. Émile Mâle allait nous entretenir dans cette œuvre attendue qu'il méditait depuis si longtemps : comme dans ces cathédrales que l'on commençait par le chevet, il arrivait enfin au portique de son chef-d'œuvre. Portique magnifique et digne du monument. Analysant d'abord le répertoire d'images transmises à l'Occident par les plus vieilles miniatures, il distingue dans ce bagage deux traditions diverses, un Évangile traduit en deux langues différentes. Il reconnaît premièrement une tradition hellénistique : la Grèce maritime, voyageuse, la mère du subtil Ulysse, jusqu'au bout demeura la même. Intermédiaire entre les mondes, habile à saisir par les cinq doigts de son ingénieuse presqu'île tout ce qui circulait d'idées, c'est elle qui communiqua à l'histoire de Jésus son ineffaçable atmosphère d'églogue et de pastorale; c'est elle qui inventa la figure du Christ en jeune pâtre, du maître adolescent, tendre et irrésistible, qui enchaînait les cœurs, les charme comme faisait Orphée ; c'est elle qui prodigua sur les sarcophages chrétiens ces figures sereines qui ne parlent que de vie et de lumière, ces génies, ces Eros, ces flottantes Néréides, ces formes féminines où l'âme, délivrée de sa chrysalide, prend son vol sur l'aile de Psyché. Admirable ouvrier, merveilleux Hermès grec, infatigable démiurge, né pour prêter une forme, donner un corps à tous les dieux !

Mais à côté de cette école, d'un goût si pur, respirant le parfum de l'Anthologie, voici une seconde tradition d'accent âpre et farouche, procédant par visions heurtées, par contrastes de lumière et d'ombre, d'abstraction et de réalisme : c'est l'Iavèh syrien, le vieil esprit juif, reconnaissable à ses brusques saillies, à son goût des oppositions, tout ensemble naturaliste et visionnaire, matérialiste et théologique. En effet, dans ces lieux sacrés de la Terre Sainte, dans les basiliques de Bethléem et de Jérusalem, se développa dès Constantin une peinture d'un tour local et historique, d'un esprit à la fois positif et triomphal, que nous restituent quelques épaves telles que les

ampoules de Monza, si bien que l'on peut dire avec précision de quel modèle, grec ou syriaque, s'est servi au XIIe siècle tout artiste du moyen âge. Ainsi, par cette double porte entrèrent dans la cathédrale deux familles d'images, comme les songes, heureux ou troubles, descendent sur notre sommeil par la porte de corne ou la porte d'ivoire.

Au centre est la troisième porte, celle de la patrie. Quelle part d'invention fut celle de la France, comment elle amalgame ces deux traditions, ce qu'elle y ajoute de son fonds, par la vertu de son propre génie, créant le drame liturgique et ne craignant point de représenter ce que l'Évangile ne décrit pas, la Résurrection, les Maries au tombeau, par une audace dramatique qui rappelle les origines « orgiaques » de la tragédie ; comment elle improvise, comment elle imagine ce dont il n'y avait pas de modèles, pour célébrer ses saints, les augustes bergers des campagnes françaises, nos thaumaturges, nos apôtres, grandes figures de nos provinces : saint Sernin, saint Martial dont Jésus avait dit : « Si vous n'êtes semblable à cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » ; Zachée, à qui le Christ avait parlé et qui devint saint Amateur ; saint Chaffre, saint Baudime, saint Hilaire, saint Ursin, qui était le Nathanaël de l'Évangile et qui avait assisté au mariage de saint Étienne, saint Sulpice, saint Patrocle et la bergère sainte Solange, aussi célèbre dans le Berry que sainte Geneviève dans l'Ile-de-France, saint Denis, saint Loup, saint Ayoul, saint Martin, Præfectus qui devint saint Prix, et cet Austregesille, que les laboureurs appelaient saint Oustrille ; — comment de ces grands personnages, de cette longue frise héroïque qui se déploie sur notre ciel, la France fit ses Panathénées, les bas-reliefs de ses chapiteaux, avant d'en faire plus tard les colonnes du temple et cette merveille, le portail gothique, tout cela est impossible à résumer ici. Il faut lire cette grandiose histoire telle que la conte le poète.

Ce n'est pas tout. Il faut lire encore l'invention de Cluny, l'invention des pèlerinages : comment ce grand cloître bourguignon fut un moment le cœur de la chrétienté, fit circuler l'Europe, la jeta sur les routes, créa un système de voyages embrassant les principaux sanctuaires de l'Occident. On voit avec les pèlerins les motifs, les idées franchir les vallées, les rivières ; les thèmes de nos trouvères, nos Roland, nos Artus,

se retrouvent à Modène, à Ferrare, à Bari; parti de la place du Latran, l'antique Trajan de bronze chevauche de nouveau sur les routes de Gaule, sous le nom de Constantin, et caracole sur les façades du Poitou et de la Saintonge. Une voie lactée de chefs-d'œuvre conduit de Saint-Martin de Tours au fond de la Galice par les routes de Saint-Jacques. Ainsi Cluny soulève, anime le moyen âge. Il lance la chrétienté contre le monde musulman. Héroïque tournoi, bataille séculaire! Sortilège d'Armide, enchantements de l'Orient! La France, tout en luttant, résiste mal à tant de grâces : du fond de la Perse, de la Chaldée, s'élance le vol des griffons, des chimères, l'exquise fantasmagorie qui se déploie aux étoffes, aux armes, aux étendards des peuples du Croissant. Toute cette magie héraldique s'empare de l'imagination française, éprise de cette fantaisie, de cette éternelle arabesque. Les poètes l'avaient bien vu, qu'il y a dans notre art un reflet de l'Orient; ils l'avaient vu, ces romantiques dont les pères venaient de se battre à Saint-Jean-d'Acre; l'Orient est la patrie du mirage et de l'irréel, du monstre et de la féerie. Il le devinait, ce grand saint Bernard, lorsqu'il tonnait son invective contre le luxe de la sculpture, contre les monstres accouplés, les animaux hybrides, les guivres, les dragons qui décorent les cloîtres de son siècle : en dénonçant ces choses, l'apôtre de la croisade repoussait encore une ivresse, une volupté de l'Orient. Et ce fut une nouvelle victoire sur l'Islam, le jour où rejetant ces haillons, cette friperie somptueuse des bazars de Damas, la poésie gothique descendit un matin les pieds dans la rosée, découvrit la nature, et cueillant la fougère, le muguet et le plantain par brassées, en tressa la corbeille de ses chapiteaux, que parfume à jamais l'odeur des printemps évanouis et des doux avrils du Valois.

Tel fut dans cette longue histoire le rôle de la France. Du XIIIe au XVIIe siècle, c'est elle qui toujours organise, élabore : pendant quatre cents ans elle est « le peuple qui invente ». Des traditions gréco-syriennes, elle compose un répertoire, qu'elle transpose dans la sculpture et auquel elle incorpore ses saints et ses miracles, ses héros et son idéal, toute la nature et toute la foi. Puis, au siècle suivant, elle fixe, perfectionne cette noble image du monde : elle crée cette sculpture de Chartres, le plus noble univers plastique qu'il y ait eu depuis le Parthénon. C'est elle enfin qui renouvelle au XVe siècle ce grand théorème,

le rapproche de la vie, remplace l'intelligible par le sentimental, l'abstraction par l'émotion, le type par l'individu. D'un bout à l'autre, elle est la maîtresse du chœur. Ainsi se vérifiait la foi du jeune poète, lorsqu'il faisait des vers à Pallas Athénè et refusait de s'humilier devant la force brutale, en répétant : « C'est nous qui resterons les Grecs ! »

*
* *

Telle est cette œuvre harmonieuse, une des plus fortes de ce siècle, une de celles qui font le plus d'honneur à la France. Ce que son ami Joseph Bédier a fait pour notre gloire, en nous rendant nos épopées, M. Émile Mâle l'a fait de son côté en nous rendant la cathédrale : lui aussi, il a libéré une « région envahie ». Nous lui devons un large morceau du passé de la patrie.

Cette œuvre est-elle achevée ? L'auteur l'a cru peut-être. Dans la conclusion de sa *Fin du moyen âge*, il écrivait naguère, non sans mélancolie : « A partir du Concile de Trente, il y aura encore de grands artistes chrétiens. Il n'y a plus d'art religieux. » Il trouverait à présent cette conclusion bien absolue. Il y aura toujours un art religieux, tant que M. Mâle sera là pour en faire l'histoire. Il lui faut bien une pensée où rapporter sa vie, une idée avec quoi il soit doux de vieillir.

Il a reconnu son injustice : il a vu qu'il avait désespéré trop tôt. En Espagne, où il est retourné depuis la guerre, il a revu l'étonnant mysticisme du XVIIe siècle, l'école de Greco, de Zurbaran, la sculpture polychrome, les *pasos* de Ségovie, de Séville, le musée de Valladolid, toute cette prodigieuse école issue de sainte Thérèse et de saint Ignace. Il nous en doit l'histoire. Le destin qui le place à Rome fait encore une fois ce qu'il faut pour le bien servir. Il nous découvrira l'école de la Contre-Réforme, l'art des derniers Vénitiens, des Carrache, du Guerchin, le merveilleux Bernin, et l'œuvre du géant Rubens dans les Flandres, et les travaux de l'art baroque à Vienne, à Prague, à Dresde, à Varsovie : cette longue ligne fortifiée, ce rempart de l'Europe, dressé par les Jésuites contre la Germanie et le redoutable inconnu slave. « Le malheur, me disait-il, c'est que maintenant la France n'a plus que le second rôle. » Mais qui sait ? Je l'attends au dôme des Invalides et à la chapelle de Versailles.

Faut-il demander à cette longue histoire des idées ce qu'elle ne veut pas être, une histoire des styles, une critique et une biographie des artistes et des tempéraments? Peut-être ce qu'on est tenté de lui reprocher est ce qui fait son prix : à le bien prendre, il n'y a d'histoire que des choses générales, des mouvements impersonnels. Tout le sublime d'un Michel-Ange ne vaut pas, en un sens, une de ces œuvres anonymes que nous a léguées le moyen âge. La Chapelle Sixtine ne nous parle que d'un homme; une statue sans nom dans une église de village nous confie le sentiment des générations sans nombre qui l'ont priée, le nuage de rêveries qui se sont posées sur elle : elle a l'humanité de tous les morts qui l'ont aimée.

Cette histoire de l'art religieux est en somme la plus précieuse que l'on pût faire. Elle nous parle des seules choses qui valent la peine de vivre, des plus grandes traditions spirituelles du monde. La foi en l'idéal, la confiance inébranlable dans le saint et le héros, ce legs du moyen âge (et de l'antiquité classique), voilà bien la part immortelle de la culture de l'Europe. Voilà ce qui a fait longtemps la vie commune de la chrétienté; c'étaient les deux valeurs universellement acceptées. Elles ne sont pas près d'être remplacées. Elles valaient bien les mythes modernes, le culte de la Science et le Progrès, dieu des imbéciles. Dans la mesure où ces restes de l'antique chrétienté pourront être sauvés, on a le droit d'espérer de la civilisation. Ce sera la gloire d'Émile Mâle d'y avoir contribué, en écrivant pour notre siècle, menacé du chaos, cette nouvelle édition — combien amplifiée, approfondie et orchestrée! — du chapitre : *Des Églises gothiques*, dans la partie *Beaux-Arts* du *Génie du christianisme*.

FIDUS.

LES CAHIERS D'AURORE DUDEVANT

PREMIERS ESSAIS (1825-1831)

II [1]

JEHAN CAUVIN

Un livre précieux par l'érudition dont il regorge, remarquable par des beautés de premier ordre, *Notre-Dame de Paris* (2) vient d'être lancé au travers de nos préoccupations politiques comme un défi à la défaveur du temps et à l'indifférence des esprits. Nous ne déciderons pas de quel côté penche la balance où le poète s'est placé en rivalité avec les réquisitoires de M. Persil. Nous ne savons pas au juste combien il nous reste en France de ces âmes d'artistes qui, laissant aller le monde nouveau où il veut, réchauffent leur innocente vie des poésies du monde passé.

Nous avons un ami, un pauvre ami, qui seul nous rappelle la race éteinte des trouvères, mélange bizarre de Bohémien, d'artiste et de Carraconi. L'année dernière, il nous demanda ce que c'est qu'un gouvernement représentatif : encore n'écouta-t-il point la réponse.

Ce bon Théodore (c'est peut-être le nom consacré), je veux vous dire vite son histoire.

Copyright by Aurore Sand, 1924.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre. — Cette étude et les morceaux qui suivent ont été écrits par George Sand, sur un carnet relié en rouge, portant les dates 1829-1830. Le carnet commence par cette phrase isolée : « Entre la première pensée d'une entreprise terrible et son exécution, tout l'intervalle est comme une fantasmagorie, ou un rêve hideux : le génie de l'homme et les instruments de mort tiennent alors conseil. »

(2) *Notre-Dame de Paris* parut en mars 1831, chez l'éditeur Charles Gosselin.

Il naquit avec cette étincelle de génie qui fait les hommes de talent, mais la paresse vint et le tira en sens contraire. Sainte paresse! Éternité des élus, béatitude des âmes ascétiques, qui a pu te savourer un jour entier dans sa vie, connaît les délices du ciel et le seul vrai bien de l'homme sur la terre. Gloire de conquérant, lauriers de poète, transports d'artiste, vous ne valez certainement pas la douce mansuétude du chien qui dort au soleil; ainsi raisonnaît Théodore. Enfant, il fuyait l'école pour se cacher dans les bluets d'un sillon et là mollement bercé par le chant de la cigale, il étudiait l'harmonie de ces mille voix que le soleil donne aux plantes, ce pétillement électrique des pailles qui se dilatent dans un jour d'orage, ces imperceptibles crispations des fleurs amoureuses, et ce léger bruit des valves qui éclatent pour répandre la semence qu'elles recèlent. Théodore ne savait pas lire qu'il feuilletait déjà rapidement le livre de la nature. Il connaissait par les noms qu'il leur avait donnés toutes les mouches luisantes qui tracent sur l'eau des cercles d'or vivant, tous les insectes d'émeraude et de saphir qui dorment à midi dans le brûlant calice des roses, toutes les faibles graminées qui balancent leurs petits panaches flottants sur les gazons des prairies. Jean-Jacques l'eût trouvé parfaitement instruit.

Au collège (c'était dans un ancien couvent), il n'apprit point le latin, mais en suivant le vol des hirondelles qui cachaient leurs nids dans le lierre des murailles, il observa si bien la rosace festonnée de l'église, les arceaux aigus des cloîtres, et tous les gracieux caprices de l'architecture gothique qu'il eût pu rebâtir dans son imagination les merveilles de l'Alhambra. Alors, on essaya d'en faire un artiste, et il passa trois ans au musée. La sympathie l'eût bientôt initié aux mystérieuses pensées cachées sous l'éternelle rêverie de ces grands portraits dont le regard s'attache à vous, et vous suit, froid et scrutateur, sous les profondeurs des galeries. Théodore leur prêtait une âme et des sens. Il croyait inspirer de l'amour aux uns, de l'aversion aux autres. On pensa qu'il deviendrait peintre, parce que le sentiment de la peinture semblait remplir son cœur et sa vie, et quand on vit qu'il ne produisait rien, on le déclara inutile et on lui conseilla de faire des vers.

Que vous dirai-je? Théodore ne réussit à rien, parce qu'il se passionna pour tout ce qu'il entreprit. Un jour, il comprit

qu'il refroidissait le bonheur de ses sensations en cherchant à les reproduire, et il se dit qu'avec l'air, le soleil et son cœur aimant, il était assez riche. C'est pourquoi il se croisa les bras et se mit à vivre, et sa maîtresse l'abandonna, et son hôtesse le mit à la porte et ses camarades l'évitèrent et presque tous ses amis rougirent de lui.

Le pauvre Théodore pleura en secret, mais il ne se plaignit point et se consola. Alors, son bon ange alla lui chercher aux cieux une femme qui l'aima et qui travailla pour lui, sans lui reprocher jamais son sommeil et ses extases. Aussi, Théodore croit à la Providence et il est bien heureux.

Théodore, insouciant de l'avenir, ignorant du présent, s'est rejeté dans le passé, comme tous les hommes sans ambition. Il eût vécu fort bien sous le régime de sang de Louis XI, et il se fût consolé avec des cathédrales, de tout le mal qu'il n'eût pu empêcher, comme il se console des malheurs de la Pologne avec le livre de Victor Hugo. Je n'approuve ni ne blâme Théodore : je l'aime comme il est.

Un soir nous le trouvâmes absorbé dans une douce contemplation devant une petite statue de sainte ou de reine qui s'élève suave et mince, mystérieusement drapée comme une prêtresse d'Isis sous un des portiques latéraux de la cathédrale. J'en suis amoureux, nous dit-il, elle ressemble à ma femme ; je suis fâché que Victor n'en ait point fait mention.

— Cela me fait penser, continua-t-il, qu'il faut que j'aille le trouver, je veux le prier d'aller à Bourges ; il faut nécessairement qu'il fasse deux autres volumes sur Saint-Étienne la reine des cathédrales.

— Oh ! encore une ! lui dit Eugène, n'est-ce point trop d'une par le temps qui court et le grand tort de M. Hugo c'est de nous avoir déjà beaucoup parlé des choses où il excelle.

— Siècle stupide ! dit Théodore en soupirant, puis, reprenant sa bonne humeur : Qui de vous, dit-il, connaît la ville de Bourges ?

— Qui de nous s'en soucie ? Une ville oubliée, perdue sous la triple raie noire de Mgr Dupin, une *cité de moines et de gueux* à ce que dit l'histoire, aujourd'hui sans commerce, sans industrie, sans couleur politique !

— Ville de souvenirs et de rêveries, dit Théodore, muette comme l'oubli, éloquente comme la mémoire douce à l'homme

qui dort, chère à celui qui pense ; des rues où croissent paisiblement la folle avoine aux franges de soie et le chardon à la tête légère; des maisons belles et riches mais cachées derrière les mystérieux jardins, et à chaque pas une tête gothique sculptée sur le bois noir d'un pignon du moyen âge, un écusson aux armes effacées ou un fronton aigu porté sur des monstres couverts d'écailles. Point de sale mouvement de commerce ; là n'est point passé le monstre aux cent bras que vous appelez industrie et qui va ravageant toute poésie sur le sol de la France. Cette race d'hommes a pris dans les fers de la féodalité l'habitude de dormir, et la liberté ne l'a point réveillée. Les violentes secousses qu'elle éprouva jadis, les pestes, les incendies, les guerres de religion, tout cela est oublié : l'étranger qui la traverse est le seul qui s'en souvienne.

— Et cette église de Saint-Étienne, dit Eugène, est donc plus belle que celle-ci ?

— A l'extérieur, non, mais plus grande, plus sévère, plus imposante. Élevez Saint-Germain-l'Auxerrois sur un grand perron de douze marches, quadruplez-en les proportions, conservez-lui sa couleur rude et sombre, ajoutez-y la belle tour de *Saint-Jacques la Boucherie*, puis, en laissant subsister les contreforts nus et carrés de l'édifice, ornez ses flancs de toutes les richesses de travail qui couvrent entièrement ceux de *Notre-Dame* : et vous aurez un mélange de délicat et de colossal, de gracieux et de sauvage, de lourd et d'aérien. En tout une masse que vous ne regarderez pas sans effroi, et auprès de laquelle *Notre-Dame* paraîtra dans votre souvenir comme un ouvrage d'orfèvrerie propre à parer votre cheminée. Quant à l'intérieur, vous n'avez rien à Paris ni ailleurs qui puisse vous en donner l'idée. Allez-y. On se moquera de vous, surtout à Bourges, mais vous aurez vu le plus large et le plus beau des monuments gothiques. Les guerres civiles et le mauvais goût des embellissements postérieurs à sa construction ne l'ont pas mutilé au point qu'il n'ait conservé cette magie du passé, cette poésie religieuse qu'on chercherait vainement sous la voûte reblanchie de *Notre-Dame*. Vous voudrez voir la place où s'agenouillait Jeanne de France, vous croirez entendre passer Charles VII appuyé sur le bras de son bon argentier Jacques Cœur, vous retrouverez peut-être aussi dans vos souvenirs ce jeune duc d'Orléans qui passa trois ans dans la tour de Bourges et que

chaque soir on renfermait dans la même cage de fer où le misérable Labalue avait langui pendant quatorze ans. Ce jeune prince devint Louis XII et il pardonna!

« Là aussi vous rêverez d'un homme qui de mince étudiant en droit devint par la seule puissance morale de ses talents et de sa conviction un des plus importants de notre histoire. Moi qui fus écolier à Bourges, j'ai souvent cherché sa trace et je veux vous raconter comment il prit, au sein même des cérémonies du culte catholique, la volonté de la renverser.

Nous étions arrivés sur le quai désert où fut l'archevêché. Théodore s'assit sur un tas de décombres, nous fûmes forcés de l'écouter.

RÉCIT DE THÉODORE

« Le jour des Saints Innocents de l'année 1529 une foule curieuse et agitée se pressait sur le plus large des cinq porches magnifiques qui décorent la façade de Saint-Étienne de Bourges. Ces portiques depuis mutilés en 1562 par l'invasion des calvinistes étaient alors dans toute leur beauté. Plus de trois cents statues de rois, de saints et d'archanges enchâssés dans les rinceaux des ogives étaient peintes de diverses couleurs et chargées de dorures qui brillaient alors au soleil couchant comme les pavois vernis d'une pagode. Toutes les richesses du goût oriental étaient jetées avec profusion sur cet immense frontispice; mais à quelques pas de là un poteau quadrangulaire aux armes du chapitre et surmonté d'un emblème du droit de justice criminelle réservé au clergé, rappelait à quel prix la misère du peuple élevait à Dieu de si coûteux hôtels.

Cependant une sorte de gaîté malicieuse perçait dans l'empressement de cette multitude, et si vous eussiez pu pénétrer sous les profondeurs fantastiques de la nef, vous auriez partagé l'hilarité secrète que la crainte comprimait.

En effet, c'était un spectacle étrange que de voir au premier banc du chapitre se détacher sur le sombre fond de sculptures en chêne noir, qui entouraient le jubé, au lieu de la rude et grotesque figure du doyen des chanoines, la jolie tête blonde d'un enfant de huit à dix ans; il était affublé du costume du digne personnage dont il tenait la place, c'est-à-dire que le seul camail du volumineux chanoine le couvrait presque en entier et que ses petits bras, empêtrés dans de larges

manches de dentelle, pouvaient à peine porter le beau livre de cuir doré où il lisait le saint office de Complies.

C'était quelque chose de plaisant et de gracieux en même temps que le maintien de gravité espiègle du marmot et le ton d'autorité capable avec lequel il faisait lever et agenouiller à tout propos un gros *enfant de chœur* de quarante ans, qui se tenait hors des stalles, sans autre coussin que les dalles du pavé, la tête découverte et l'encensoir à la main. Or, ce respectueux lévite n'était rien moins que messire Troyen Dubreuil, doyen du chapitre métropolitain de Saint-Étienne et dignitaire plus puissant par le fait que l'archevêque lui-même.

Dans les stalles inférieures, soixante enfants à peine plus âgés que le premier siégeaient majestueusement à la place des chanoines, tandis que ceux-ci, sans excepter le grand chantre, le chancelier de l'Université, les huit archidiacres et l'archiprêtre, chanoines capitulaires, résidents, prébendés et semi-prébendés, tous florissant de jeunesse et de santé, se tenaient debout dans l'attitude d'un saint respect et remplissaient, durant l'office, toutes les fonctions d'*enfants de chœur*.

Cependant les beaux cierges blancs ardaient au maître-autel, les chantres vermeils étaient au lutrin, le soleil couchant dardait ses rayons rouges sur les vitraux étincelants et renvoyait au front des statues les pierreries de leurs rosaces, et les voix argentines des enfants mêlées aux longs soupirs de l'orgue allaient frapper les voûtes élevées, puis suivant la retombée des arceaux, descendaient pour remonter sous les arcades suivantes et d'ogive en ogive, de profondeur en profondeur, allaient s'éteindre en légers frémissements sous la ceinture abaissée des mystérieuses chapelles. Toutes les parties de l'immense vaisseau semblaient s'animer pour se renvoyer les vibrations pénétrantes, les froides colonnes qui s'élancent d'un seul jet brusques et nues du pavé à la voûte gigantesque paraissaient moins sèches, moins anguleuses, toutes ruisselantes de flots d'harmonie, toutes voilées de nuages d'encens. Les feuillages de pierre, les artémises, les acanthes épineuses que la munificence de Jacques Cœur a suspendus en festons grêles, en grappes aiguës aux murailles de la nef étaient prêts à frissonner dans l'air ému, et jusque sous les tables de marbre noir, les squelettes des prélats s'éveillaient peut-être dans leurs cercueils d'airain.

Parmi la foule qui contemplait cette bizarre et pompeuse cérémonie, deux hommes debout contre le même pilier étaient agités d'émotions différentes. L'un était Melchior Wolmar, professeur de grec et l'un des hommes les plus savants de son temps, l'autre, son disciple et son ami, était Jehan Cauvin, dit Calvinus, curé de Pont-à-Mousson, étudiant en droit à Bourges à l'école du fameux Alciat que l'on voyait à quelque distance recueilli dans la prière ou absorbé dans l'examen de quelque question ardue.

La mélodie des chants sacrés, la suavité magique du culte catholique semblaient s'être emparées de toutes les facultés de l'Allemand Wolmar. Sa physionomie mélancolique et tendre trahissait un cerveau romanesque sous des cheveux gris. Son jeune compagnon portait sur ses traits austères et sur son front de vingt ans, déjà dégarni de cheveux, l'empreinte d'un caractère plus fortement trempé et d'une imagination plus sombre. Son regard sévère suivait attentivement tous les détails de la scène qui se jouait devant lui et les dépouillait froidement de leur apparente poésie. Rien n'échappait à cet œil investigateur, ni la malicieuse ironie des enfants déguisés en chanoines, ni la bouffonnerie effrontée des chanoines, déguisés en enfants de chœur, ni la brutale indifférence des chantres qui n'attendaient que la fin des saints offices pour aller achever de s'enivrer dans le réfectoire du chapitre. Comme la serre d'un faucon, le regard du jeune homme saisissait sans pitié, déchirait sans merci le ridicule et l'indécence de ce clergé redouté.

L'office de Complies venait de finir, et tandis que les plus pures voix des musiciens entonnaient le *Magnificat*, l'enfant qui remplissait le rôle du doyen du saint chapitre quitta sa place, reçut des mains du doyen lui-même une riche chasuble qui traîna après lui sur le pavé lorsqu'il en fut revêtu et sous laquelle il disparut presque entièrement et s'approcha du maître-autel. Les archidiacres lui présentèrent le marchepied et le trésorier lui remit la clef d'or du tabernacle. Mais l'enfant trop petit pour atteindre au *saint des saints* grimpa sans façon sur la pierre consacrée et accroupi parmi les chérubins dorés qui semblaient se pencher pour le recevoir, il porta la main sur l'ostensoir brillant de pierreries qui contenait le pain du Ciel, pour l'offrir à l'adoration du peuple prosterné Tout à coup, les cloches ébranlées s'arrêtèrent et la vibration sembla

expirer brusquement dans la surprise générale. La foule se pressa pour voir passer un vieillard grand et maigre qui s'élança au milieu du chœur, pâle de colère comme l'ombre d'un saint réveillée par la profanation.

« Au nom de Mgr François de Cournon, primat des Aquitaines, patriarche, archevêque de Bourges, Bordeaux et autres lieux, supérieur naturel de tout le clergé de son diocèse et par conséquent chef de ce chapitre, moi, grand vicaire de la métropole, je vous somme, messire Dubreuil, doyen des chanoines, faire cesser sur l'heure le sacrilège qui se commet en la maison de Dieu et par lequel vous induisez le peuple à péché. »

Ainsi parla le vieillard. Les chanoines se groupèrent d'un air menaçant autour de leur chef. Les enfants de chœur se cachèrent sous le strapontin des stalles et celui qui était monté sur l'autel resta glacé et comme fasciné à sa place par le regard étincelant du grand vicaire.

— Or ça, descendez de l'autel, vaurien et impie, s'écria le vieillard; ignorez-vous que le premier qui osa porter la main sur l'arche sainte tomba foudroyé ?

Et avant que les chanoines eussent songé à lui tenir tête, il saisit rudement le petit enfant de chœur qui, gêné dans ses habits pontificaux, alla rouler sur les marches du sanctuaire.

— C'est une violence abominable, s'écria alors messire Dubreuil dont les joues passèrent du vermillon de la prospérité au violet de la fureur. Monsieur le vicaire, je vous somme à mon tour de cesser le scandale que vous faites céans et de sortir de notre église ; il vous a été dit souventes fois que le chapitre jouissait d'une exemption qui le dispensait d'autre supérieur que son doyen électif. Mgr de Cournon prétendrait-il renouveler les usurpations *animenses* de son prédécesseur ? Eh bien ! s'il en est ainsi, trouvez bon que je n'imite point la couardise du mien et que je maintienne à l'encontre de lui mes droits et privilèges. De temps immémorial l'usage du diocèse de Bourges consacre la cérémonie qui se fait *ès* jours des saints Innocents, de saint Martin et de saint Nicolas. Les enfants de chœur sont chanoines en iceux jours et les chanoines enfants de chœur. Il y a plus : l'archevêque lui-même étant représenté, c'est lui et non pas moi qui doit encenser l'enfant qui tient son lieu et place, et puisque Monseigneur est absent, puisqu'au lieu de veiller aux affaires de son diocèse, il court les pays étrangers à cette fin de

débrouiller, aucuns disent d'embrouiller (ici messire Dubreuil fit une grimace ironique) les affaires du Roi notre maître, c'est vous son vicaire et son substitut que je pourrais sommer, en soumission aux us et coutumes de la métropole, de tenir l'encensoir et faire les fonctions que je fais ici. »

Après ce discours, le plus long et le plus éloquent que messire Dubreuil eût prononcé dans sa vie, il s'essuya le front et promenant un regard de secrète complaisance sur ses chanoines comme pour recueillir leur approbation, il affronta d'un air ferme l'indignation de l'ardent ecclésiastique.

— Moines fainéants et dissolus, s'écria-t-il, le péché d'orgueil vous a toujours dévorés, mais comme Satan vous serez jugés. Cette coutume infâme et ridicule que vous voulez faire revivre fut instituée dans l'ignorance de ces âges grossiers où vous auriez dû naître, mais elle a été jugée profanatoire et supprimée *comme d'abus* par notre ancien prélat Mgr de Beuil, ce soleil rayonnant de lumière et de toutes les vertus. C'est pourquoi vous voulez profiter pour vous rebeller de l'absence de cet autre astre de la foi, ce torrent d'éloquence, lequel est maintenant en Espagne non pour embrouiller les affaires de la couronne, comme vous dites insolemment, mais pour traiter avec l'empereur Charles V lui-même de la rançon du fils du Roi.

— Imposteur hérétique, riposta promptement le grand chantre d'une voix qui fit trembler tous les vitraux, tu mens comme un chien quand tu nous traites de rebelles à la sainte Église, parce que nous faisons valoir les libertés de l'Église gallicane et ne voulons pas souffrir vos abus diaboliques ; il vous sied bien de nous accuser, quand tous les jours vous accordez des bénéfices à des gens qui ne sont point ordonnés prêtres ! Nous pourrions vous nommer Jehan Cauvin et je ne sais combien d'autres étudiants qui dès l'âge de seize ans ont obtenu des cures sans jamais avoir fait de vœux ; c'est toi et ton archevêque qui êtes des mignons de Léon X, des âmes vendues à Satan.

— Taureau déchaîné, reprit le grand vicaire hors de lui, c'est toi et tes frères qui êtes des hérésiarques et des hussites. Votre fameuse exemption vous a été octroyée par un pape schismatique dont l'Église ne reconnaît point les bulles, et quant aux droits de l'archevêque dans sa métropole j'en appelle aux fidèles qui nous entendent.

Et le fougueux prêtre, voyant les chanoines lever le poing

sur lui, s'élança hors du chœur, traversa la foule émue qui s'ouvrit timidement à sa rencontre et monta en chaire. Les misérables habitants de ce pays sucé par soixante-seize communautés religieuses qui vivaient à ses dépens, las de l'asservissement où les tenaient les droits et privilèges de ces momeries, mais révoltés par-dessus tout des débauches et des cruautés des chanoines métropolitains, voyaient avec plaisir les membres de ce clergé se déchirer entre eux; trop nonchalants ou trop faibles pour lui résister, ils s'efforçaient de comprimer leur joie en entendant maudire et excommunier ce chapitre détesté par le second dignitaire du diocèse, et, quoique ce ne fût pas la première fois qu'ils assistaient à un pareil scandale, le grand vicaire voyait percer leur satisfaction dans le religieux silence avec lequel on écoutait son homélie. Aussi s'en donnait-il à cœur joie, et avec toute l'énergie d'expression qui était alors en usage et que l'on trouve même dans les écrits des catholiques et des protestants les uns contre les autres : « Enragés, grosses bêtes, disait-il en montrant les chanoines, où trouvera-t-on un repaire de pourceaux plus impur que votre chapitre? Croyez-vous que le monde ignore vos exécrables comportements? Vos chantres ne sont-ils pas les plus *yvrongnes* chantres qui se soient jamais vus? et parmi vous n'en est-il pas d'aucuns qui ont commis plusieurs homicides, *forcement de filles* et autres cas abominables à Dieu et aux hommes?... »

Le véhément prélat en aurait dit davantage, mais les chanoines, qui ne se souciaient point d'un tel panégyrique, s'avisèrent d'un expédient pour le faire taire. Ils firent mettre les grosses cloches en branle, sonner le tocsin, jouer les orgues et, comme le rapportent les pièces du procès qui résulta de ce différend, « ils firent toucher exprès les gros tuyaux, faire un service à haulte voix en manière que le peuple ne put ouïr la prédication et fut contraint le prédicayeur *yssir* du suggeste sans pouvoir *parachever* ladite prédication et le peuple se retirer grandement ému à sédition contre lesdits chanoines ».

Le même jour, après que le soleil fut descendu derrière les plaines unies de l'horizon et lorsque tout fut remis en ordre dans la cathédrale, les bancs renversés à leur place, le *saint des saints* dans son riche tabernacle, le froid de la solitude sous les voûtes et le silence dans les vastes poumons de l'orgue, un homme errait seul et silencieux, ombre chétive autour de ces

piliers géants dont rien ne saurait exprimer la ténuité glaciale. Cet homme était Jehan Cauvin, mal avec les hommes, mal avec son cœur, mal avec Dieu même. Son âme orageuse venait chercher un peu de calme dans la mystérieuse obscurité du lieu saint. D'abord saisi de tristesse et comme affaissé sous les violentes agitations qui depuis longtemps vieillissaient son cœur de jeune homme, il s'appuya contre la cuve de marbre noir où Louis XI avait été baptisé et promena ses regards dédaigneux sur cette enfilade de riches chapelles peintes à fleurons d'or, monuments d'expiation orgueilleuse et de miséricorde mercantile. Là c'étaient les comtes de Château-Meillant admis au ciel pour cent écus d'or; ici, pour mille écus, Pierre de Beaucaire ; et plus loin Gabrielle de Crevant, les seigneurs de Saint-Aout et Marie de la Châtre, pour des dons encore plus riches. Toutes ces statues de marbre, couchées, agenouillées, noires, blanches, dorées, loin de lui apparaître sous des formes fantastiques et d'émouvoir son imagination, l'indignaient comme autant d'effigies menteuses de vertus hypocrites; il errait sans crainte parmi ces figures immobiles et posait dans l'ombre sa main brûlante sur leurs têtes glacées avec un sourire d'amertume et de pitié : « Bien prend aux pauvres, disait-il, de n'avoir pas de quoi payer le ciel, ceux-là du moins sont forcés de le mériter. »

Il fit le tour des contre-nefs qui entourent la nef principale d'un double rang de piliers bizarrement variés et s'arrêta pour contempler les jeux de la lune sur les vitraux. Il haussa les épaules en voyant sur ces tableaux diaphanes le diable représenté au milieu des saints et la grimace effarée du damné hurlant à côté de l'impassible sourire de l'archange. Toutes ces mosaïques de nacre, riches comme les rideaux de soie brodés d'un harem semaient de reflets roses et de pâles améthystes les angles blancs, découpés par la lune. C'eût été un beau spectacle pour un artiste, mais le théologien cherchait Dieu partout et ne le trouvait nulle part.

Une porte basse s'ouvrait devant lui; une faible lueur avivait de loin, projetée par les détours des galeries; entraîné par la pente d'un couloir, il se trouva au haut d'un escalier spacieux et ensuite dans l'église souterraine. Autant dans l'église supérieure l'œil s'étonne du vide immense qu'il parcourt, autant dans la chapelle basse il s'effraie des masses de

pierre qui le pressent de toutes parts comme le sépulcre presse le cadavre. Ces voûtes pesantes, ces nervures entrecroisées à l'infini, ces piliers trapus présentent un grand caractère de force et dans la nuit causent je ne sais quelle impression de terreur comme l'entrée d'une tombe. C'est en effet l'entrée des caveaux antiques qui forment une troisième église souterraine à la cathédrale. Jehan passa indifférent auprès des hideuses figures sculptées qui grimacent sous les chapiteaux et poussa d'une main assurée la grille des catacombes.

Dans le rond-point qui supporte le chœur est cachée et comme enfouie sous les masses glacées de cette lourde construction une salle demi-circulaire, aérée seulement par une porte étroite et par deux fentes latérales où le jour se glisse lentement et rampe humide et terne sur des objets lugubres. En ce moment, une petite lampe suspendue à la voûte éclairait une scène effrayante devant laquelle Jehan recula involontairement. Sur un linceul taché de sang un cadavre nu et roide souillé de plaies livides était couché sur une tombe entr'ouverte. Deux hommes coiffés de turbans et vêtus à la manière des anciens Juifs tenaient les extrémités du drap mortuaire. Derrière le cercueil une femme qui semblait baignée de larmes joignait les mains comme pour demander vengeance au ciel d'un horrible attentat; autour d'elle et confondus dans l'ombre, plusieurs personnages diversement vêtus, les uns debout et cachant leur visage dans leurs mains décharnées, les autres prosternés dans l'attitude du désespoir, prenaient part à la cérémonie des funérailles; la clarté verdâtre de la lampe vacillait en bonds inégaux sur les objets et semblait donner à cette représentation de la sépulture de Jésus le mouvement et la réalité (1).

Il y avait peu de jours que cette fantasmagorie avait été retrouvée dans les décombres des anciens caveaux, restaurée, peinte à neuf et réédifiée dans l'église souterraine; la messe qui devait consacrer son inauguration n'avait point été annoncée encore et Cauvin en ignorait l'existence, aussi bien que la plupart des habitants de la ville. Cependant, aussi étranger à la superstition que ses contemporains y étaient accessibles, il sourit bientôt de son erreur et contempla tous les détails de

(1) Ce groupe subsiste dans son entier ou à peu près. Il a été encore restauré dernièrement et je défie que vous le regardiez sans dégoût et sans effroi. (Note de George Sand.)

cette création grossière avec un froid mépris : « C'est donc ainsi, pensa-t-il, qu'ils épouvantent les enfants et les femmes ! C'est par de tels artifices qu'ils troublent la raison humaine pour voiler leurs forfaits. Et ils brûleront de prétendus sorciers, eux qui au nom de Dieu présentent partout l'image du diable aux esprits faibles ! J'ai eu peur, pensa-t-il encore en approchant du cadavre, en contemplant ces traits hideusement décomposés ; hélas ! cette peur n'a pas duré longtemps. O Christ ! toi dont un misérable ouvrier osa reproduire les traits sous son ciseau profane, toi beau sans doute comme la vertu et que je vois affreux comme le vice, que ne m'es-tu apparu en effet dans tout l'appareil de tes douleurs divines pour frapper mon esprit inquiet d'une éternelle conviction, car mieux vaudrait la foi aveugle avec toutes ses terreurs plus éloquentes que la parole de Dieu. »

Et il entra sous la voûte écrasée des catacombes qu'un mur ne séparait point à cette époque de la salle du *Saint-Sépulcre*. Les cintres arrondis de cette construction annoncent qu'elle appartient à l'époque de l'occupation des Gaules par les Romains. On prétend que ces salles souterraines servaient jadis aux assemblées des premiers chrétiens sous le gouverneur Léocade. Le souvenir de la persécution rendit à Cauvin la force et l'enthousiasme. « C'est alors, s'écria-t-il, qu'elle était pure et grande cette religion des apôtres qu'ils ont tant profanée depuis ! Oh oui ! vous me parlez du fond de la poussière, martyrs dont le sang arrosa ces ruines ! et moi, je vous entends, car je saurais mourir comme vous ; vous me dites que l'Évangile est *la voie et la vie*, et que l'Église est le mensonge et la mort. »

Jehan sortit des décombres romains et remonta dans l'Église gothique. Avant d'en sortir, il sentit le besoin de prier, car son âme s'était exaltée, un attendrissement profond avait mouillé ses yeux de ces larmes qui éteignent le feu de la fièvre. Par un reste d'habitude, il s'approcha de l'autel et s'agenouilla sur la dernière marche, mais en levant les yeux vers le tabernacle, le souvenir de la scène ridicule, dont il avait été témoin quelques heures auparavant, vint réveiller son indignation. Tout à coup, cette conviction profonde qu'il avait tant cherchée fondit sur lui et inonda tous les replis de son cœur. Les premières caresses d'une première amante ne sont pas plus douces que ne le furent pour Calvin les premières révélations de sa

destinée orageuse. « Non, s'écria-t-il en se levant, et sa voix tonnante réveilla tous les échos du sanctuaire ; non, tu n'es pas là mon Dieu, *tu n'y es point*, mais tu es dans mon cœur ! »

Le vent gémit comme la plainte de l'agonie sous le portique. Jehan sortit du temple catholique pour n'y jamais rentrer. »

— Bonsoir, dit Théodore, je suis fatigué d'avoir tant parlé.

— Un mot encore, lui dis-je. Et Melchior Wolmar?

— Il était plus de minuit, lorsque Cauvin passa le long du cloître, pour aller retrouver son ami qui demeurait dans la rue de la Souchantrerie, aujourd'hui la rue du Guichet. Ce cloître était composé de trente maisons habitées par le chapitre et formant un enclos ordinairement fermé. Mais, après les jours de fête, les orgies des saints pères se prolongeant fort avant dans la nuit, les portes restaient ouvertes jusqu'à ce que les convives du dehors qui venaient y prendre part se fussent retirés. Jehan traversa donc le quartier des chantres. De vives clartés étoilaient la muraille grise, et des chants joyeux troublaient le silence de la nuit. La voix des enfants de chœur, enrouée par l'ivresse, glapissait ce refrain :

Or ça, que de céans tout traître
Honni soit, s'il n'est fils de prêtre.

Cependant, au fond de son oratoire, Wolmar priait : calme et la merci au cœur, il demandait à Dieu de protéger les justes opprimés et de pardonner aux hommes égarés. En voyant la sérénité répandue sur ses traits, Cauvin hésita à lui confier sa résolution : « Écoutez, lui dit-il, nous ne nous ressemblons pas, vous aimez la religion catholique et ne l'examinez point. Votre âme éclairée, mais paisible, ne cherche pas hors de la science qui vous occupe, ces agitations auxquelles la mienne n'a pu échapper. Vous n'avez pas été forcé de baigner de pleurs de rage la dalle où vous priez. Que Dieu vous conserve dans cette paix profonde ; pour moi, elle m'a coûté tout le repos de ma vie, tout le bonheur de ma jeunesse, mais enfin le jour de la conviction est venu ; autant je l'ai cherchée timidement, autant je viens de m'en emparer avec force.

— Achevez, dit Wolmar avec calme, vous êtes catholique?

Jehan hésita encore, mais le noble caractère de son ami, sa tolérance philosophique, lui étaient trop connus pour qu'il pût se décider à le tromper.

— Non, dit-il avec résolution, je suis luthérien.

— Viens donc dans les bras de ton frère, répondit Wolmar avec joie, car moi aussi j'ai embrassé la réforme, et j'y ai puisé ce calme que tu m'enviais.

— O Wolmar, tu tenais la guérison dans tes mains, et tu m'as laissé tant souffrir !

— Mon fils, dit Melchior, la conviction entre dans les esprits vulgaires par l'intermédiaire des hommes ; pour les esprits supérieurs, elle ne peut émaner que de Dieu.

Vous savez le reste de l'histoire de Jehan Calvin. Il alla prêcher la réforme à Lignières où il fit bon nombre de prosélytes. Le seigneur de l'endroit fut le premier à adopter ses principes, disant *qu'au moins ce prêcheur-là disait des choses nouvelles.* Fidèle à son caractère, Wolmar pratiqua sa foi en silence, et ne prit point de part aux guerres de religion qui ensanglantèrent la France. Calvin se laissa emporter par le sien ; il bouleversa sa patrie et alluma le bûcher des représailles. Le fanatisme ne diffère de l'hypocrisie, dans ses œuvres, qu'en ce qu'il ne les commet pas comme elle à son profit. Vingt ans après l'époque que je viens de tracer, les calvinistes, conduits par ce même seigneur de Lignières, portèrent la vengeance et le désespoir sur les marches de cette cathédrale, où s'entassèrent pêle-mêle les cadavres palpitants et les ossements desséchés arrachés à leurs tombes séculaires. »

— A quoi pensez-vous? dis-je à Eugène, qui suivait des yeux Théodore courant à toutes jambes pour rejoindre sa femme qu'il avait oubliée tout le jour.

— Je me demande, dit-il, comment cette imagination paresseuse, qui ne s'est peut-être jamais occupée de se comprendre elle-même, a pu comprendre celle de Calvin, torturée par la question de la *présence réelle dans l'Eucharistie!*

— C'est, pensé-je, que la paresse de Théodore ne gouverne que les sens, elle ne va pas jusqu'à l'âme » (1).

(1) La page qui suit dans le cahier rouge porte les indications suivantes :

UNE CONSPIRATION EN 1537

Scène historique.

Alexandre de Médicis, grand-duc de Florence. — Valori, commissaire apostolique. — Abalatesta Baglione, commandant des forces militaires. — Le cavalier de Marsili, le capitaine Césena, officiers de la maison du grand-duc. — Giomo le

UNE LETTRE DE FEMME

« Vous dites, Léonce, que vous voudriez être dévot. Hélas! si vous pouviez seulement croire en Dieu! Tâchez de commencer par là, nous verrons bien après! Cette poésie que vous cherchez dans les cérémonies du culte, vous ne la trouverez nulle part si votre cœur repousse cette foi si suave et si féconde qui est la source de tout amour, de toute poésie. Oh! que je vous le regrette, ce bonheur de croire et d'espérer! que je suis jalouse pour vous de mes propres jouissances! Eh quoi, vous aimez et vous êtes incrédule, vous vous reposez sur un cœur de femme et vous niez un bienfait du ciel! Pauvre Léonce! vous dites qu'ils ont assassiné la foi, qu'ils l'ont trafiquée, vendue, prostituée; oh! que m'importe l'usage qu'ils en ont fait si je la retrouve calme et pure au fond de mon âme? La dernière fois que je m'agenouillai près de vous dans une église, je me souviens que vous étiez triste. Vous demandiez ce qu'elle est devenue la religion qui remua toutes ces pierres, qui fit surgir ces piliers géants et rayonner ces roses étincelantes. Ces vastes temples trop étroits jadis pour la foule qui s'y pressait, vous gémissiez de les voir déserts. Vous regrettiez votre enfance toute de religion et de mystère, vous redemandiez au scepticisme cette franche conviction qui se signait devant la croix et se prosternait dans le sanctuaire. Un instant l'harmonie des saints cantiques, ces chants à moitié effacés de votre mémoire, cette humilité mystique qui saisit et enivre au pied des arcades sonores vous transportèrent à ces heureux temps et vous rendirent ce que vous appelez les illusions de votre passé, mais elles expirèrent avec les derniers soupirs de l'orgue, elles se perdirent avec les dernières vapeurs de l'encens. Vous fûtes désenchanté, en sortant de l'extase. Que je vous plains d'avoir perdu le charme de la mémoire, de ne pouvoir puiser dans le souvenir de vos

Hongrois, Bernando l'Andalous, écuyers du grand-duc. — Lorenzo de Médicis, cousin du grand-duc. — Madonna Maria Soderini, mère de Lorenzo. — Madonna Catterina, sœur de Lorenzo. — Bindo Altoviti, oncle de Lorenzo. — Michel del Favolaccino, dit Scoronconcolo, spadassin. — Giulio Capponi, citoyen de Florence. — Écuyers, pages du grand-duc.

Cette page est la seule qui soit restée dans le cahier rouge, les autres feuillets ont été sans doute donnés à Alfred de Musset, et la *Conspiration en 1537*, devint *Lorenzaccio* publié par M. Dimoff dans la *Revue de Paris*.

premiers ans de piété naïve une confiance nouvelle et toujours plus profonde.

« Aussi pourquoi n'avez-vous pas été élevé avec moi, pourquoi n'avez-vous pas vécu au couvent? Oh! si vous l'aviez vu, mon couvent, mon romantique *couvent des Anglaises*, vous seriez resté fidèle à votre enthousiasme! Si vous aviez parcouru, par un soir de printemps, les longues allées de marronniers et de lilas, le cimetière des nonnes, parterre embaumé où sur des dalles couvertes d'inscriptions gothiques se traînaient la clématite et le chèvrefeuille! Si, au fond de ces bosquets ombreux, vous aviez pu vous reposer dans la chapelle de la madone blanche qui avait un dais de jasmin et un piédestal de violettes, vous seriez devenu dévot. J'arrivai là, moi, ne croyant à rien ou plutôt ne songeant à rien, mais quand mes quatorze ans commencèrent à fermenter, j'eus moins de plaisir à faire voler la corde sous mes pieds et à mesurer les bonds élastiques de la balle de long du grand mur de l'église. Au lieu de cultiver les fleurs de mon petit jardin, je m'y assis pour rêver sous une charmille enlacée d'aubépine. Et puis il me prit une inconcevable envie d'entrer dans l'enceinte des sépultures. Cela était défendu sous les peines les plus sévères. Je vous laisse à penser comme notre imagination enveloppait ce lieu de terreurs et de mystères! J'y pénétrai pourtant, avec précaution, avec frayeur, et puis je fus si charmée de cette profusion de fleurs et d'arbres qui s'embrassaient étroitement et se penchaient, vieux, tordus, mais encore vigoureux et riches sur des tombes silencieuses; j'eus tant de plaisir et d'effroi en même temps à voir passer, sous les voûtes sombres du feuillage ému, le corsage long et frêle des novices blanches qui venaient s'agenouiller devant la Vierge du saint repos; je trouvai la lune si belle et si calme quand elle reposait sur le campanile italien du clocher, que dès ce moment tout devint pour moi extase et rêverie. Je quittai le jeu où pourtant j'étais la plus pétulante et la plus folle et j'allai me cacher dans le plus épais d'un vieux bois, au fond de mon frais cimetière. Qui serait venu m'y découvrir?

Et puis il me prit envie d'entrer le soir dans l'église. C'était permis, mais je ne m'étais jamais avisée que la prière valût la récréation. J'en ignorais les délices. Oh! si vous l'aviez vue, notre petite église luisante et parfumée comme un salon de fête, avec un demi-cercle de stalles en gradins, où venaient s'asseoir

vingt nonnes en manteaux noirs, les unes vieilles, tremblotantes, croisant sur leur guimpe lisse et plate de longues mains ridées dignes du pinceau de Rembrandt; les autres, droites, jeunes, majestueuses, traînant avec des grâces de cygne les longs plis de leurs manteaux et pliant le genou pour saluer l'autel avec une souplesse ravissante. C'étaient toutes des filles britanniques, et si quelques-unes seulement étaient belles, toutes avaient du moins ces yeux clairs et ce regard tendre, ce teint frais et transparent, cette taille svelte et cette démarche cadencée qui leur sont propres. Et puis la mélancolique et solennelle figure du chapelain irlandais, et puis les voix de jeunes filles métalliques et pénétrantes comme le son des cloches! Mais le soir tout cela n'y était plus. C'était un silence aussi profond que celui de nos campagnes. Il ne restait qu'un vague parfum de benjoin imprégné dans tout, qu'une petite lampe d'argent suspendue au milieu du sanctuaire et quelques dévotes jeunes filles sur les dalles du chœur. Car le chœur était pavé de tombes couvertes de légendes latines et anglicanes, d'ossements en croix et de noms d'abbesses vénérables inhumées là par grand honneur depuis plusieurs siècles. C'était en ce lieu que l'exilé Jacques Stuart aimait à venir prier. Moi j'aimais à voir les grands flambeaux à ailes de chérubins, les angles d'or du tabernacle et de la croix, les rosettes gothiques des cadres et les fleurs de métal entassées sur les châsses reluire faiblement et présenter çà et là quelques lames brillantes au reflet tranchant de la lampe.

C'est là, je m'en souviens, que le sentiment de la poésie se révéla de lui-même à son âme neuve et impressionnable. Une étoile qui chatoyait derrière le vitrage, un arbre que le vent courbait et dont les feuilles venaient frissonner sur la croisée en ogive, une fauvette qui gazouillait dans un sureau voisin, un faible soupir échappé dans l'ombre au sein de quelque novice. Un bruit lointain, un pâle éclair, tout me faisait tressaillir et me tirait de ma molle rêverie pour m'y laisser bientôt retomber comme ces commotions électriques qui nous surprennent dans le sommeil. »

GEORGE SAND.

LA
PÉNÉTRATION TRANSSAHARIENNE
PAR L'AUTOMOBILE

Le 15 janvier dernier, j'avais, dans la *Revue*, examiné *Ce que sera le Transsaharien*. A cette date, l'initiative, attendue du Gouvernement, qui réalisera la première œuvre impériale française, était à la veille de prendre, au Parlement, la forme légale, prélude nécessaire aux mesures d'exécution.

Or, le 14 janvier, s'ouvrait, sur le marché des changes, « la guerre du franc ». Brusquement, la passe n'était plus favorable, de toute évidence, pour intéresser l'opinion publique à une entreprise, au vrai, vitale, mais qui réclamait, comme entrée de jeu non productive, une émission de quinze cents millions de francs. Le Transsaharien dut donc attendre son heure, une fois de plus retardée. Depuis lors, les circonstances politiques ont changé, sans devenir, pour lui, plus opportunes. La question en est donc restée au moment de faire le premier pas, le seul, dit le proverbe, qui coûte.

Néanmoins, l'idée transaharienne demeure, arrivée à ce point d'évolution où aucune compression ne parvient plus à empêcher une conception juste de forcer les obstacles. Celle-ci, au moment d'éclore enfin, ligotée soudain dans un dernier réseau de difficultés, s'en est évadée. A défaut de la puissance publique, empêchée pour un temps, elle s'est adressée à une autre réserve de force : l'industrie privée.

Le problème pratique a pris ainsi un autre aspect. Sous sa forme la plus générale, il consiste, en somme, au point de vue

concret, à faire utiliser la seule valeur actuellement exploitable du Sahara, savoir sa continuité territoriale, par l'outil dont nous disposons pour vaincre matériellement la distance : la roue. Celle-ci mue, en l'espèce, par les moyens de propulsion les plus perfectionnés actuellement connus. La roue crée ou suppose la route : les peuples qui n'ont pas inventé la première n'ont pas imaginé la seconde. La meilleure des routes sahariennes, route fixe, définitive, partant préférable à toute autre, qui est la voie ferrée, se trouvant si coûteuse qu'elle exige l'effort financier, pour un temps trop onéreux, de tout notre peuple, la roue en a cherché une autre. Elle l'a trouvée; d'une manière, il est vrai, assez inattendue, qui consiste à mettre simplement la route dans la voiture qui l'utilise. L'engin spécial, la chenille, qui a résolu ce problème, n'est point autre chose, en effet, qu'une route portative.

*
* *

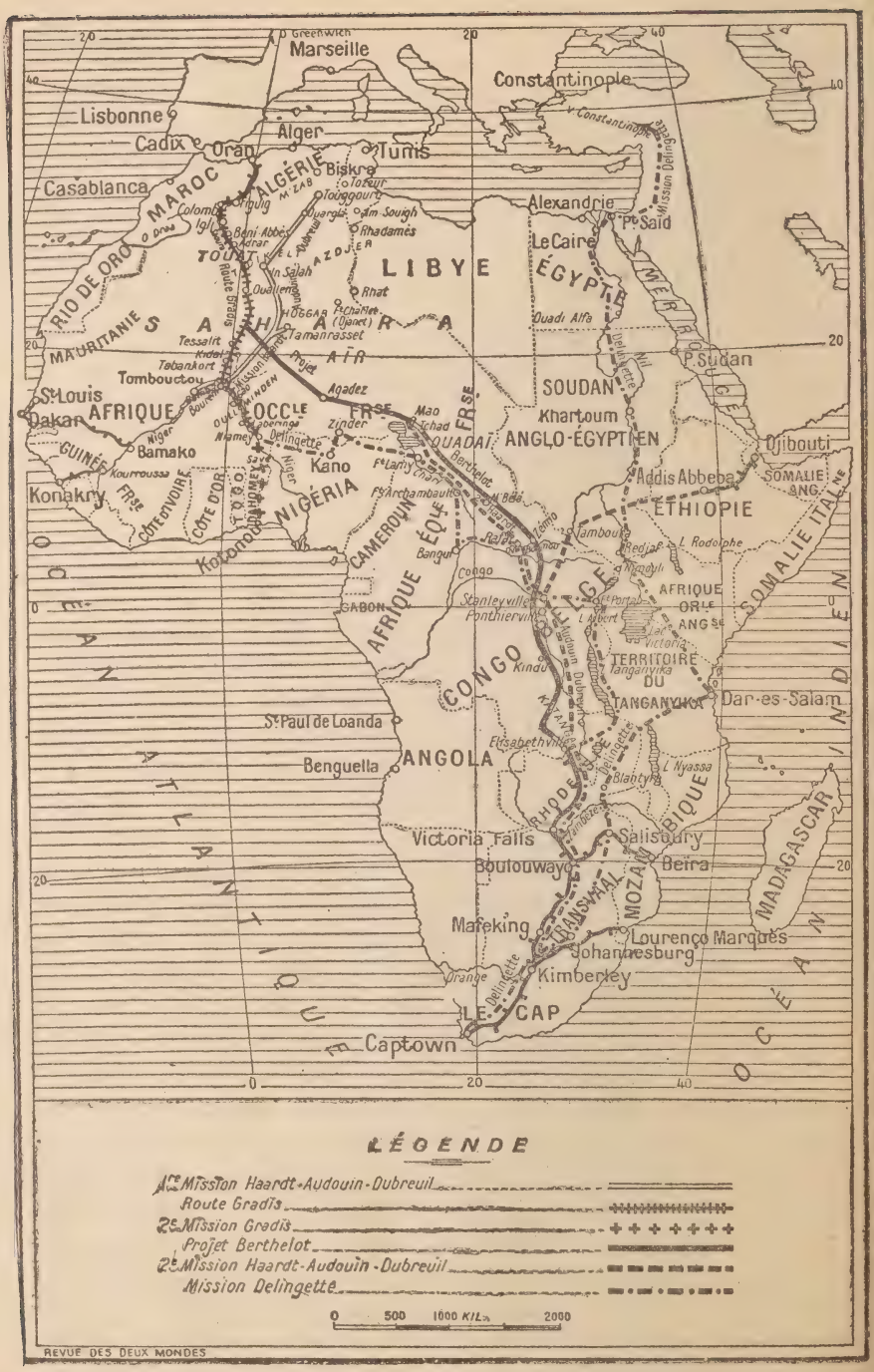
Dans l'étude du 15 janvier dernier, citée plus haut, j'avais fait allusion, incidemment, à la première traversée du Sahara sur automobiles Citroën, à chenilles Kégresse-Hinstin, accomplie par MM. Haardt et Audouin-Dubreuil. Les perspectives qui s'ouvraient alors, immédiates, devant le Transsaharien, permettaient de regarder, par la portière de ses futurs wagons, d'un œil intéressé certes, mais d'un peu haut, l'effort plus modeste de la voiture s'essayant à la lutte contre le vaste océan des sables. Sa majestueuse rivale, la locomotive, ne se laisserait pas, on le pensait alors, devancer. Or, précisément, le contraire advint. La victoire ayant été acquise à l'automobile, il y a lieu d'examiner de plus près comment ce nouveau « vaisseau du désert » a réussi à supplanter l'ancien, le chameau.

Le 17 décembre 1922, à trois heures et demie du matin, une caravane, d'un genre inédit au Sahara, quittait Touggourt, terminus du rail dans le sud constantinois, à destination de Tombouctou, peu d'années auparavant surnommée encore : « la Mystérieuse ». L'expédition comprenait cinq véhicules, blasonnés à la manière des escadrilles du front, et dont l'histoire doit, au même titre qu'elle a conservé ceux des caravelles de Christophe Colomb, retenir les noms, savoir : le *Scarabée d'or*, qui, sous les voûtes des Invalides, au musée de l'Armée, fait aujourd'hui le pendant de cette autre voiture automobile histo-

rique, le taxi de la Marne; le *Croissant d'argent*, la *Tortue volante*, le *Bœuf Apis* et la *Chenille rampante*. Voitures étudiées minutieusement au préalable, d'après expérience acquise au cours d'essais menés dans le sud algérien par M. Audouin-Dubreuil, pendant l'hiver 1921-1922; néanmoins, d'une force de 10 chevaux-vapeur seulement, à première vue assez modeste pour affronter une aussi dure entreprise. Le général Estienne, créateur, comme on sait, lors de la dernière guerre, de nos chars d'assaut, ces vainqueurs français de la tranchée prussienne, le général Estienne, dont nous retrouvons désormais le nom à toutes les étapes de la pénétration saharienne, avait apporté son concours à l'étude et à l'établissement de la piste et des ravitaillements confiés à ses fils, MM. René et Georges Estienne, ce dernier lieutenant-aviateur.

Le 6 janvier 1923, au soir, la caravane campait devant Tombouctou. Les chefs, déjà nommés, MM. Georges-Marie Haardt, directeur général des usines Citroën, et Louis Audouin-Dubreuil, ancien officier de cavalerie, passé à l'aviation saharienne, ont raconté dans un livre émouvant : *la première Traversée du Sahara en automobile, de Touggourt à Tombouctou par l'Atlantide*, leur voyage audacieux. Rude, certes, et qui demanda au personnel de l'expédition, moins préparé que les Sahariens professionnels à cette vie d'épreuve, un effort aussi méritoire que ceux dont leurs rivaux méharistes ont l'habitude. Voyage accompli néanmoins sans encombre, avec une régularité mécanique, qui, probablement, dépassa les espoirs des hardis explorateurs. Toutes les voitures, en effet, au complet de leur matériel, atteignirent Tombouctou et en si bon état, que leur retour de la capitale antique du désert fut entrepris et mené à bien, par la même voie, jusqu'à Touggourt, leur point de départ, où elles rentraient le 6 mars 1923. Ce n'était plus un raid. C'était la découverte d'un mode de communication.

Leur réussite constituait, en effet, depuis l'origine des temps, un fait nouveau, comparable, dans le cas particulier du Sahara, à la victoire du premier navire à vapeur qui, partant d'Europe, aborda, à date fixe et connue d'avance, une terre outre mer, prouvant ainsi l'affranchissement de l'homme de forces naturelles avec lesquelles il avait dû jusqu'alors composer, faute d'avoir encore pu les vaincre. D'obstacle, le désert, se faisait chemin. On tenait la méthode



CARTE DES ITINÉRAIRES SUIVIS PAR LES DIFFÉRENTES MISSIONS POUR LA TRAVERSÉE DU SAHARA SUR AUTOMOBILES

de cette transformation. Sans qu'elle s'en soit rendu probablement un compte exact, ce fut, dans l'histoire de l'humanité, un très grand événement.

Triomphe dont il serait injuste de ne pas rappeler brièvement, par simple devoir de piété, la genèse et les bons ouvriers de la première heure : des soldats. Hormis l'odieux assassinat, au Hoggar, le 1er décembre 1916, du Père de Foucauld, on ignore trop en France les faits glorieux (tels, par exemple, les sièges d'Oum Souigh, de Fort-Charlet, d'Agadès), dont les solitudes sahariennes furent, pendant la guerre, le théâtre silencieux. L'abandon, par les Italiens, de la Tripolitaine, avait en effet brusquement découvert le flanc oriental de notre domaine africain, réservoir de ces troupes indigènes que nos ennemis n'aimaient point et dont ils résolurent d'atteindre et de tarir les sources. Sous leur impulsion, abondamment pourvus d'armes, de matériel et de munitions trouvés sur place lors du départ assez précipité de nos alliés, Senoussistes et Azdjers dissidents avaient entrepris la lutte. Aidés par des officiers turcs et probablement dirigés par un Allemand, agent en apparence converti à l'Islam, installé depuis une vingtaine d'années à Tripoli, ils avaient pénétré assez loin dans nos territoires sahariens. Ils essayaient d'y exciter à la révolte leurs frères ou coreligionnaires Touareg, demeurés fidèles à notre cause. Ils espéraient ensuite, en proclamant la guerre sainte, soulever par eux les populations musulmanes, à la fois du sud-algérien et du bassin nigérien. De là l'incendie se fût communiqué, pensait Berlin, à tout notre empire d'Afrique. D'où, pour les auteurs de ce plan machiavélique, double avantage : plus d'effectifs africains dans nos rangs et déperdition de nos forces, comme il en allait, chez nos alliés britanniques, en Irlande. Ces perspectives menaçantes, les commencements de réalisation qu'elles recevaient, amenèrent l'autorité militaire à rechercher des liaisons plus rapides avec nos postes, clairsemés dans le sud à des distances considérables, exposés par suite, sans espoir de secours efficace, aux coups d'un ennemi insaisissable et supérieurement adapté à la guerre du désert. Le général Laperrine, qui en était, chez nous, le spécialiste sans second, fut, par ordre du général Lyautey, alors ministre de la Guerre, rappelé, également, du front de France. Mis, le 12 janvier 1917, à la tête des Territoires sahariens, commandement nouveau, il

songea tout aussitôt et de concert avec le général Moinier, autre Africain célèbre qui commandait l'armée de l'Afrique du Nord, à utiliser l'automobile dans le Sahara.

Déjà, d'ailleurs, en juillet 1916, pour la première fois, deux voitures avaient tenté la chance entre Ouargla et In-Salah, soit sur 750 kilomètres : « A grand peine, — a dit pittoresquement, dans la *France militaire* du 13 juillet 1923, le commandant d'infanterie coloniale, Bettembourg, ancien chef d'état-major du général Laperrine, — solidement étayée par l'emploi judicieusement combiné du madrier, de la pelle, du chameau de trait et de l'huile de bras, une de ces autos put atteindre In-Salah, après plus de vingt jours de voyage. La deuxième avait abandonné. » Débuts qui, pourtant, ne découragèrent pas. On aménagea tant bien que mal une piste et, en 1917, le capitaine Sigonney, puis le général Laperrine réussissaient le même parcours, respectivement en six et douze jours, avec deux et trois voitures. En décembre 1918, le général Laperrine encore et le lieutenant Bellot atteignaient Aoulef, à 150 kilomètres environ dans l'ouest d'In-Salah, puis, le 4 janvier 1919, poussaient, de ce dernier poste, une pointe de 300 kilomètres au sud, sur une piste en voie d'aménagement vers le Hoggar. Ces résultats autorisaient à persévérer. Aussi, par ordre d'un grand audacieux, le général Nivelle, successeur du général Moinier en Afrique du Nord, le commandant Bettembourg, secondé par les chefs d'escadrons de Montandrey, de la Fargue et le lieutenant Audouin-Dubreuil, organisait la première expédition véritable, ayant un but propre et dépassant les limites de l'expérience. Sous le commandement de cet officier supérieur, en février et mars 1919, sept automobiles, en liaison constante avec trois avions, partant de la vallée oranaise de la Saoura, à l'ouest de la colonie, bouclaient un parcours de 2 800 kilomètres, à l'intérieur duquel se trouvaient englobés tous nos postes du sud-algérien, Tidikelt inclus. Ainsi était tracée, si l'on peut dire, une sorte de frontière « automobile » algérienne. En outre, la mission Saoura-Tidikelt, qui n'avait laissé en route qu'une seule voiture, à Adrar du Touat, avait aussi étudié, chemin faisant, les possibilités de jonction, par le Sahara, avec l'Afrique occidentale française.

Conquise de main de maître, la réussite fut si complète que l'heure parut enfin sonnée de cet effort décisif, défini en deux

mots magiques et un symbolique trait d'union, *Méditerranée-Niger*, qui, invisible et présent, avait été l'âme de toutes ces tentatives. Le plan fut établi d'un périple sans précédent, presque téméraire. Le général Nivelle en personne, partant d'Alger, gagnerait en avion Tombouctou et, par le Niger, le Sénégal et l'Océan, rejoindrait l'Afrique du Nord.

Tous les ressorts se tendirent pour forcer le succès. Sur une piste de jalonnement longue de 1 425 kilomètres, de Touggourt, terminus du chemin de fer, à Tamanrasset, au Hoggar, points entre lesquels devaient être établis trois postes de télégraphie sans fil et quatre de secours pour avions, les ravitaillements seraient préparés, par transports à dos de chameaux, jusqu'à In-Salah ; au delà, soit sur 750 kilomètres, — distance de Paris à Toulouse, — par automobiles.

Le convoi, aux ordres du sous-lieutenant Fenouil et de l'adjudant Poivre, second qui fut, au cours de l'expédition, tout simplement héroïque, comprit dix-huit camionnettes Fiat usagées, mais encore en bon état de marche, et quatorze autres véhicules en forme moins brillante, prélevés sur les parcs du sud algérien ; le tout, à deux mille kilogrammes de charge par transporteur, monté sur roues jumelées. De ces trente-deux voitures, convoyant soixante-dix hommes dont trente passagers, une était aménagée en atelier, une autre du type touriste, pour officiers, était armée d'une mitrailleuse. Le reste portait le matériel, soit 40 tonnes dont 15 pour radiotélégraphie et aviation.

Le 25 décembre 1919, le premier échelon, plein d'espoir, quittant Touggourt, commençait le voyage. Ce fut une équipée terrible, dont hommes ni machines ne se fussent tirés sans l'infatigable dévoûment de l'adjudant Poivre et qui, néanmoins, devait s'achever en drame. Des onze voitures à destination de Tamanrasset, neuf seulement y parvinrent, le 1er février 1920, après avoir subi plus d'un mois, en plein désert, sous un ciel incandescent le jour, glacial la nuit au point de faire geler les radiateurs, toutes les avaries connues et inédites que la pire méchanceté des choses pouvait opposer à de pauvres humains sur une route de calvaire. Mais enfin, on était arrivé. La récompense fut d'abord le respectueux émerveillement des Touareg, rejoints au cœur de leur réduit, jusqu'alors accessible par leurs seuls moyens; mais, surtout, un peu plus tard, le 14 février, l'atterrissage de trois avions. De l'un, et du ciel,

les nomades virent descendre le seigneur du Sahara : le général Laperrine.

Entre temps et à la dernière heure, il avait repris, en effet, à son compte et seul, les projets grandioses du général Nivelle, rappelé le 30 janvier 1920, à Paris, pour siéger au Conseil supérieur de la guerre. On sait l'issue tragique de la tentative et la fin glorieuse, le 5 mars 1920, près d'Anesbereska, du grand Saharien.

Il servit jusque dans sa mort. Sans nouvelles de lui, en effet, depuis son départ, le 18 février, pressentant un malheur, on s'était mis à sa recherche. Le 22, les lieutenants Brunet et Pruvost, avec deux camionnettes, fonçaient droit au Sud. En vain fouillèrent-ils le désert : les « djoun », ces génies, gardiens terribles des solitudes, s'étaient vengés. Du moins, les deux officiers poussèrent-ils jusqu'au puits de Tin-Rhero, point extrême atteint jusqu'à présent par l'automobile ordinaire, distant encore du Niger cependant de plus de 800 kilomètres, dont 300 en pire terre de désolation. Infructueuse, la mission n'en rapportait pas moins un record, prix d'un effort prodigieux marqué par la pierre du tombeau, qu'il eût rêvé sans doute, où repose, près du bordj de Tamanrasset, l'héroïque soldat, côte à côte avec son ami, le R. P. de Foucauld, dont lui-même avait érigé, là, la sépulture.

Cependant, le convoi de l'adjudant Poivre prit, le 27 mars, le chemin du retour, cent fois plus pénible pour un matériel et des gens harassés, que l'aller. En tout, trois camionnettes, rafistolées de pièces et de morceaux, débris de cette Armada du désert, ralliaient Ouargla, le 17 juillet. Pour marcher moins vite que les caravanes, elle avait laissé derrière elle 600 cadavres de chameaux de renfort, morts à la peine, parmi les « pâturages Michelin », des enveloppes, des chambres à air, des accessoires de toute sorte et des véhicules en décomposition semés au long de la route. En outre, entre quatre bidons d'essence vides, reliés d'une corde, une tombe émouvante où dort, depuis le 14 juillet 1920, un jeune, presque un enfant, le brigadier Delvon, tombé d'épuisement.

Cette odyssée des sables, qu'a narrée en détail le colonel Romain, dans la *Revue hebdomadaire* du 1er septembre 1923, jetait bas les espoirs échafaudés sur l'automobile. Il y avait, cette fois, chose jugée. Tout compte fait, les tentatives, depuis

1917, se soldaient, pour aboutir à cet éclatant échec par 42 camionnettes Fiat, 4 camions, 3 tracteurs à chenilles métalliques Baby-Holt. Poursuivre eût été folie pure.

La question était tombée dans le barathre. C'est de là que la réussite absolue, mathématique, de la mission Haardt-Audouin-Dubreuil, venait, grâce à la voiture à chenille Kégresse-Hinstin, de la tirer.

* * *

Cette victoire considérable fut aussitôt appréciée à sa valeur et exploitée. Le Transsaharien était, en ces jours, à l'étude dans les conseils du Gouvernement. Mais on manquait de documentation complète sur le grand désert. Notre information y avait toujours dépendu rigoureusement des points d'eau et du chameau. Hors des chemins de caravane, qu'y avait-il ? On n'en savait pas grand chose. On hésitait donc sur le tracé définitif de la voie impériale. Partisan convaincu de sa nécessité, le général Estienne comprit le parti à tirer de la Citroën à chenilles pour une exploration des régions sahariennes tenues jusqu'alors pour maudites. L'idée le hantait d'y faire reconnaître le parcours proposé par le projet Sabatier, le plus direct, avantageux entre tous, au point de vue défensif aussi bien qu'économique, comme étant le plus voisin du méridien de Paris, qui est, du nord au sud, l'axe vertical de part et d'autre duquel Frances d'Europe et d'Afrique se trouvent réparties par la plus harmonieuse symétrie.

Précisément à cette époque, on se préoccupait également, en haut lieu, d'établir un système de liaison transsaharienne par la voie des airs. Mais, comme le constatait M. Laurent-Eynac, sous-secrétaire d'État de l'Aéronautique, à la conférence interministérielle du 12 avril 1923, il ne pouvait « pas être question de donner à cette liaison un but commercial; l'exploitation d'une ligne semblable serait trop onéreuse pour l'État; le budget total accordé par le Parlement à la navigation aérienne suffirait à peine pour faire vivre la Compagnie qui l'entreprendrait.

« Mais, ajoutait-il, on peut envisager comme possible la constitution d'une Compagnie privée se chargeant d'effectuer les premières études en vue de cette liaison et disposant de personnel et de matériel militaires. »

Ainsi, l'État apporterait volontiers, fait rare sinon nouveau, aux concours financiers bénévoles, non pas seulement son appui moral, mais encore ses moyens pratiques d'exécution. C'était, autrement dit, sa collaboration offerte aux initiatives individuelles. Il fut répondu sur-le-champ à son appel. M. Gaston Gradis, directeur de la Société Nieuport-Astra, fonda la *Compagnie générale transsaharienne*, au capital de trois millions, qui se donnait « pour objet essentiel l'étude et la réalisation de liaisons directes terrestres et aériennes, entre l'Algérie et le Niger. » Elle avait à sa tête le général Estienne.

L'envoi d'une mission chargée de découvrir l'itinéraire praticable le plus court possible fut aussitôt décidé. Le tracé direct, entre Colomb-Béchar, terminus du rail sud oranais, et Tosaye, sur le Niger, compte dix-huit cents kilomètres. De Colomb à Adrar, aucune difficulté. C'est la vallée de la Saoura, abondante en eau et en oasis. Mais d'Adrar à Tessalit, soit sur 1 000 kilomètres, aucun puits connu. Cependant, en déviant légèrement de la ligne droite, on trouve Ouallen, bon point d'eau, et l'économie du trajet sur tout autre est encore de 300 kilomètres au moins.

Reconnaître, en conséqnence, un itinéraire ainsi jalonné : Colomb-Béchar, Adrar, Ouallen, Tessalit, Bourem, ce dernier point, sur le Niger ; de là, rejoindre la piste soudanaise venant du Sud; préparer ainsi le terrain à l'aéroplane et au Transsaharien futur, et, pour le présent, faire la soudure entre rail oranais et routes de l'Afrique noire, tel fut le but assigné à la nouvelle expédition, sous les auspices de la *Compagnie générale transsaharienne*.

Une caravane préparatoire aux ordres du lieutenant Georges Estienne fut lancée à la découverte, jusqu'à Ouallen. Elle comprenait le lieutenant Hubel, du service géographique de l'armée, M. René Estienne, secrétaire général de la Compagnie, quatre mécaniciens éprouvés, MM. Prudhomme, Billy, Rabaud et Piat, de la première expédition Citroën, et quatre soldats de la Légion étrangère. Ce personnel montait quatre voitures à chenilles Kégresse, spécialement construites par la maison Citroën, compte tenu de l'expérience acquise au cours de la mission Haardt-Audouin-Dubreuil. Chaque voiture tirait en outre une remorque légère, dont l'une était un avion à ailes repliables Delage, pourvu d'un dispositif photographique pour

la recherche, par la vue, des meilleurs passages. Innovation ingénieuse qui ne put d'ailleurs servir, une avarie ayant contraint de laisser l'engin à Adrar.

Dans le dernier numéro de *la Géographie*, organe de la Société de géographie, M. Gaston Gradis a fait le récit de la reconnaissance Estienne, effectuée du 9 novembre au 22 décembre 1923, et de la mission que lui-même conduisit personnellement ensuite sur cette « route Gradis », comme fut tout aussitôt appelé le nouvel itinéraire : le plus court comme aussi le meilleur, de Colomb-Béchar à Bourem, point au delà duquel il fut d'ailleurs poussé jusqu'à Labezinga, où les routes issues de la boucle du Niger viennent couper le grand fleuve.

Ces deux expéditions rapportaient des enseignements de première importance : découverte, vraisemblablement, du tracé pour le futur Transsaharien; démonstration par le fait que ce chemin nouveau était praticable, tel quel, à la locomotion automobile et, partant, sur l'heure, au jalonnement d'une ligne aérienne; qu'il n'était même pas nécessaire d'y employer la voiture à chenilles. Car, la reconnaissance préliminaire Estienne avait relevé des constatations si favorables sur la constitution géologique du terrain qu'il ne paraissait plus indispensable d'emporter la route, avec soi, dans la voiture. On en tenait une, naturelle, à même le sol, carrossable pour automobiles à roues, sous certaines conditions toutefois à remplir par un propulseur adapté, à la fois souple et robuste. Or, il semblait bien qu'on le possédât depuis peu. En décembre 1923, en effet, la Compagnie générale transatlantique organisait un service de tourisme nord-africain, aux confins algériens et tunisiens du Sahara, entre Touggourt et Tozeur, et au M'zab.

Sur ce trajet où se rencontrent déjà les difficultés désertiques, elle avait utilisé, avec pleine satisfaction, une voiture de 10 chevaux, construite par les usines Louis Renault, munie d'un dispositif spécial et fort ingénieux. Celui-ci consiste, essentiellement, à faire reposer le châssis sur six roues par trois essieux, dont deux moteurs et avec différentiel, chacun de ces derniers pouvant se déplacer pour son compte dans un plan vertical normalement à l'axe du véhicule. De là résulte, entre roues droites et gauches, une indépendance qui leur permet d'épouser la forme du terrain. L'équilibre du système est calculé d'autre part de façon à surtout décharger le train avant.

Enfin, la large surface de roulement nécessaire en terrain sablonneux ou mouvant est obtenue par jumelage de pneus « confort », de 745 × 145, gonflés à faible pression. Ainsi parée, la six-roues Renault donnait à l'heure, normalement et en palier, 45 kilomètres, avec six passagers et leurs bagages.

Trois de ces voitures transportèrent la mission Gradis. Elle comportait, outre son chef et organisateur, le lieutenant Georges Estienne et M. René Estienne, M. Schwob, ingénieur chargé, aux usines Renault, des questions sahariennes, et trois mécaniciens, MM. Durand, Liaume et Liocourt. Partie de Colomb-Béchar à la mi-nuit du 24 au 25 janvier 1924, elle s'arrêtait devant le poste de Bourem, le 31 janvier, à onze heures quarante-cinq du soir. Encore, un passage impraticable dans la vallée de l'oued Talemsi l'avait-il contrainte à chercher une meilleure route et, partant, retardée. Ce contretemps déduit et compris deux arrêts indispensables, l'un de quatre heures, à Adrar, l'autre de trois, à Tessalit, elle avait couvert le parcours de Colomb à Bourem en 119 heures. Ayant plus de loisir ensuite, elle gagna, par les bords du Niger, le 3 février, l'antique Gao, capitale déchue du vieil empire songhaï disparu ; Labezinga, le 7, non sans s'être trouvée parfois en délicatesse avec les pneumatiques des roues, infirmité, comme on sait, de l'automobile. Au retour, elle étudia des raccourcis, comme aussi des emplacements propices pour postes de surveillance et camps d'aviation. Elle faisait enfin son entrée à Colomb-Béchar, le 1er mars à midi.

A peu près en même temps qu'elle, M. Audouin-Dubreuil avait, de son côté, menant trois Citroën à chenilles, accompli un trajet presque identique. Parti le 24 janvier à une heure du matin de Colomb-Béchar, il avait, passant, le 29, à Ouallen, gagné Tessalit le 30 ; Tabankort, le 31 ; Tombouctou, le 2 février, puis, après séjour à Bourem jusqu'au 11, rallié Colomb-Béchar, le 18.

*
* *

Des trois décisives performances accomplies devaient nécessairement, pour des capitaines d'industrie, sortir des conséquences pratiques. Preuve était faite qu'on était désormais maître du Sahara, vaincu par deux engins mécaniques en attendant le troisième et le meilleur, le chemin de fer. Devant

les audacieux que la fortune avait récompensés, un vaste champ s'ouvrait où il y avait de la place pour toutes les initiatives.

La *Compagnie générale transsaharienne* s'était donné pour but moral la recherche de ce que M. Gaston Gradis a appelé fort justement « le grand axe impérial ». C'est autour de cette ligne aujourd'hui pratiquement déterminée et, à tous points de vue, irrésistiblement attractive, que s'est concentrée son activité.

En regard, sous les auspices de M. André Citroën, un autre groupement s'est formé : la Compagnie transsaharienne Citroën, la *Centracit*, qui, elle aussi, a ses objectifs propres. En 1911, quand M. André Berthelot lança l'idée d'un Transafricain, du Cap à Alger, rémunérateur, il l'appuya, avec chiffres probants, d'un argument décisif, mais qui parut nouveau au point de déconcerter. Une opinion solidement ancrée dans le public, disait-il, veut à toute force, qu'en toute exploitation ferroviaire, seul soit bénéficiaire le trafic marchandises. Erreur qui ne résiste pas à l'examen. Les lignes à plus forts produits, Métropolitain, Petite Ceinture, ne transportent que des voyageurs. Sur l'ensemble des grands réseaux, la ventilation, d'ailleurs presque impossible, n'est pas faite, entre rendements des deux sources de rapport. D'autre part, le transit commercial impose des charges considérables : gares de triage immenses, voies multiples, personnel, matériel importants, toutes choses dont n'a nul besoin l'autre partie de l'entreprise. Surtout si, comme il en va pour le Transafricain, elle se réduit à deux rails et un train de luxe pour nababs, brasseurs de grandes affaires intercontinentales, pour qui le temps est tout et l'argent rien. Or, cette clientèle, elle existe. Mais elle voyage par la mer qui, péniblement, lui prend des semaines pour la mener de ses mines, champs d'or ou de diamants du Cap, à Londres. Aux paquebots, une voie ferrée bien comprise est sûre de l'enlever. Chemin faisant, le Transafricain l'essaimera d'ailleurs sur sa route, à travers un continent vierge fabuleusement riche, révélé à cet état-major industriel et capitaliste, que n'arrêtera point le Sahara désormais confortablement traversé.

Mutatis mutandis, une conception de même ordre a probablement guidé les dirigeants de la *Centracit* dans les projets qu'elle a élaborés et que M. André Citroën mit sur l'heure à

exécution. Conception de même ordre en ce qu'elle recherche la clientèle riche; mais singulièrement audacieuse, puisqu'à ses seuls risques, elle a pris pour premier but de son exploitation précisément ce qui jusqu'alors stérilisait par avance toute initiative, le Sahara même. Chenilles Citroën ou six-roues Renault, au choix : il est désormais praticable. Leur vitesse en a chassé le péril mortel jadis suspendu sur les caravanes, le spectre de la soif. Devenu route sans danger, le « Grand Désert » des anciennes cartes apparaît tout autre aujourd'hui : il a ses charmes très certains et sans pareils, valeurs exploitables comme le pittoresque fructueux des Alpes ou les glaces du Cap Nord. Il est d'abord et en effet, en soi, une très belle chose : aspects étranges, féeries de la lumière, vastes horizons, autant d'attraits nouveaux pour fervents du grand tourisme que n'inquiète pas le prix du plaisir inédit (1). Terreur de son nom, mystère de sa légende : agents incomparables de publicité. En outre, il mène quelque part. Les amateurs de sport cynégétique, de ces chasses aux grands fauves, au gibier redoutable, dont la projection sur écran peuple les salles de cinémas, trouveront, dès les confins de la zone nigérienne, la Terre promise. A l'agréable se mêlera l'utile. Des pays neufs, encore intacts en leur gangue native, recèlent une humanité qu'ignore la nôtre, hormis par ouï-dire, et des richesses, qui, toutes deux, collaborant à les exploiter, suffiront à la fortune de l'une et de l'autre.

Ces nouveautés, mises à portée d'un public idoine, n'est-ce point assez pour l'attirer d'abord, le retenir ensuite, finalement en tirer une clientèle créatrice de vastes entreprises à l'aide du plus fort des liens, l'intérêt? Pour avoir fait, à toute allure, quelques centaines de kilomètres le long du Niger, un grand industriel, M. Gaston Gradis, en a rapporté, tout aussitôt, les constatations suivantes que je relève, textuelles, dans son récit, déjà cité, de *la Géographie* :

« La richesse actuelle du pays provient de ses troupeaux qui

(1) On en connaît déjà. M. Lloyd Gibbon, directeur pour l'Europe du *Chicago Tribune*, a traversé, *à méhari*, le Sahara, avec deux opérateurs de cinématographe en 1923. Parti de Colomb-Béchar le 26 mars, il atteignait Kidal, poste frontière de l'Afrique occidentale française, le 7 juin et Tombouctou le 1er juillet. On devine le déchaînement de publicité donné outre Atlantique et même... à Alger, de pareille randonnée : réclame singulièrement utile pour le Sahara.

sont vendus en Nigeria anglaise. La présence de quelques vétérinaires augmenterait sensiblement la qualité et le rendement. Le fleuve est rempli de poissons nombreux et variés qui pourraient devenir la base d'une industrie fructueuse. Le coton, enfin, est cultivé en petites quantités par les indigènes. C'est donc qu'il est acclimaté au pays. » D'autres viendront qu'intéresseront céréales, oléagineux, bois ou minerais, sans compter le développement même du pays, ce qui pourrait bien être, entre toutes, la plus considérable et fructueuse affaire : il y a là un beau trust à monter.

Mais pour décider au voyage cette clientèle exigeante, habituée au luxe, il faut lui assurer, chemin faisant, jusqu'au cœur du désert, les aises de sa vie normale, c'est-à-dire le plus grand confort. Condition imposée à la pénétration saharienne, aussi bien par automobile que par wagon, mais pour la première, plus malaisée, évidemment, à remplir. Problème néanmoins qui n'est plus pratiquement insoluble. L'équipement d'une route hôtelière, simple question de prix, n'était pas pour faire reculer des réalisateurs aussi audacieux. La *Centracit* adopta l'itinéraire deux fois éprouvé, respectivement, sur six-roues Renault et Citroën à chenilles, par MM. Gaston Gradis et Audouin-Dubreuil. Le jalonnent : des bordjs-caravansérails terminés ou en voie d'achèvement, aux grands gîtes d'étapes, Colomb-Béchar, Beni-Abbès, Adrar, Tombouctou, Gao, reliés par de luxueux *campings* à Timoudi (site qui, entre Beni-Abbès et Adrar, résume tout l'Orient), Ouallen, Tessalit, Tabankort, riche en antiquités berbères, Bourem, Bamba et Niamey. A Bourem, bifurcation : par le Niger, des autoscaphes transporteront les curieux d'histoire et de légende vers Tombouctou; les amateurs de chasses, terrestre et fluviale, sur Niamey.

Plaisir des yeux et confort s'unissent dans l'installation des caravansérails où l'architecte, M. Ravazé, a su marier heureusement l'art arabe à l'art africain. A Adrar, un ancien bordj a été aménagé autour d'une grande cour centrale ; à Beni-Abbès, un blanc palais pour sultan, édifié. Les autres hôtels sont d'un modèle unique, genre soudanais. Curieux, avant tous autres, entrons-y au passage. Dans un vaste enclos rectangulaire, voici le logis. Quatre-vingt-dix mètres en façade. A gauche, large véranda à colonnes du plus gracieux effet, cerclant d'ombre les vingt-deux chambres, toutes pourvues d'un

cabinet de toilette. Au centre, tour carrée, en forme de minaret, pour projecteur et radio-télégraphie. A droite, grand hall sur lequel donnent salons et salle à manger. Au delà, espacés, bâtiments de service, magasins et garages. Cuisine et service des grands hôtels, auxquels veille et qu'a organisé un spécialiste émérite. Electricité, chauffage et ventilation, bien entendu. Tel va être, dès cet hiver, le « Palace » au désert. Qui en ont connu la sévère rigueur, croiront rêver ; les premiers, ceux qui, officiers et sahariens professionnels prêtés par l'État, préparent aujourd'hui la route. Elle s'effectuera par convois de voitures, soit 15 chevaux à chenilles d'un nouveau modèle, non encore divulgué, qu'a étudié au mois d'avril 1924 M. Audouin-Dubreuil, sur le parcours El-Goléa, Timmimoun, par la piste des caravanes, Beni-Abbès, Colomb-Béchar; soit sur cars à roues, suivant le terrain. L'horaire définitif reste à fixer, comme aussi le prix du voyage, relativement faible pour les touristes originaires de pays à change élevé, qui formeront, vraisemblablement, une part importante de la clientèle. Autre usager de la locomotion automobile au Sahara : l'État gros transporteur de personnel civil, militaire et du courrier, actuellement à un prix fort, qu'il verra sans regret diminuer.

Par prudence, au début tout au moins, les caravanes automobiles seront armées de mitrailleuses. Non que les habitants du désert soient très à craindre. Depuis bien longtemps, Chaâmbas, qui fournissent au recrutement de nos méharistes sahariens, et Touaregs, de pillards se sont faits gendarmes. Nos méthodes souples de pénétration militaire, et, tout autant, la manière dont les applique traditionnellement une élite d'officiers, spécialistes par goût et même par passion, de l'Atlantide, — M. Pierre Benoit n'a point exagéré, — nous ont acquis ces rudes guerriers. Ce sont, on le sait, hautaines gens et nobles hommes, qui perpétuent, dans leur isolement désertique, une société archaïque et chevaleresque, singulièrement captivante. Qu'on se reporte, pour s'en convaincre, aux enthousiasmes de Duveyrier, ou, spécimen de dernière heure, aux tenues d'*Ahaal*, cours d'amour dont MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, hôtes charmés, ont peint, dans leur livre, le tableau poétique autant qu'exact.

Au sud, de part et d'autre du Niger, plus nombreux dans leur vaste domaine que leurs frères du Hoggar, nomadisent les

Touaregs Oulliminden, qui nous furent de vaillants et tenaces adversaires et demeurèrent plus longtemps assez distants et, partant, fermés. Pénétrés, acquis même comme l'a prouvé leur loyale soumission, indéfectible depuis 1916 en dépit des tentatives germano-senoussistes, ils sont aujourd'hui mieux connus. Je renvoie, pour s'en éclairer, au très remarquable ouvrage, *les Oulliminden*, que, sous les auspices du maréchal Joffre, leur vainqueur de jadis, a publié leur plus récent explorateur, M. le docteur Richer, médecin-major des troupes coloniales.

Les coupeurs de routes possibles ne sont pas du pays. Si étonnant que cela paraisse, ils sortent de l'oued Draa, dans le Sud marocain, et du Rio de Oro, foyers malsains de contrebande, où se ravitaillent en armes et munitions que leur vendent des firmes européennes sans scrupules, les grands pirates du désert. Ne poussèrent-ils pas l'audace, en 1919, jusqu'à le traverser tout entier d'ouest en est et venir piller les riches territoires voisins du Tchad ? Mais l'arme véritable et la plus efficace contre les bandits, s'il en est, c'est l'automobile elle-même, avec laquelle le chameau, malgré toutes ses vertus, ne peut prétendre lutter de vitesse. En outre, elle apporte aux riverains de sa route une poule aux œufs d'or qu'ils ne laisseront certes pas tuer. Enfin, nos pelotons de méharistes sont encore là, protection suffisante en attendant une organisation plus moderne et économique, de sections automitrailleuses à grand rayon d'action, à laquelle on songe.

L'automobile a donc fourni, c'est aujourd'hui chose acquise, au problème des communications régulières entre Algérie et Niger, une solution aussi élégante qu'imprévue. Mais, depuis le projet transafricain Berthelot, ce n'était plus là que le premier but assigné à la pénétration transsaharienne. Reste l'autre : la soudure entre Afriques occidentale et équatoriale françaises, les deux moitiés de notre domaine nigritien. Tâche nouvelle que la *Centracit* vient d'attaquer avec une ténacité dans l'audace, dont la timidité officielle pourrait avec profit s'inspirer. A l'heure où seront lues ces lignes, une nouvelle mission, dirigée par MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, assistés du commandant Bettembourg, procède à la recherche et à l'étude, pour jonction éventuelle ultérieure, du tronçon de la voie impériale par où s'établiront les liaisons entre le bassin du Congo, par celui du Niger, et l'Afrique du Nord. Il s'agit, non pas d'un

raid, telle que fut la première traversée du Sahara, mais d'une expédition véritable, équipée, si l'on peut risquer pareille comparaison, d'aussi minutieuse et prévoyante manière que les expéditions aux régions polaires. Au demeurant, tout autant que celles-ci, la zone équatoriale réserve-t-elle, sous formes, il est vrai, plus perfides et insidieuses, autant de périls et de difficultés aux explorateurs.

La caravane se compose de huit voitures 10 chevaux, à chenilles. Deux d'entre elles, un nouveau *Scarabée d'or* et le *Croissant d'Argent*, sont réservées respectivement aux chefs de la mission, MM. Haardt et Audouin-Dubreuil; deux autres, organisées en ateliers de réparation, portent le matériel propre au convoi, dont la surveillance technique est confiée à M. Brull, ingénieur aux usines Citroën. M. Léon Poirier, vedette de l'art cinématographique, auteur, entre autres, du film *La Brière*, qui passe ces temps-ci sur l'écran, dispose d'un studio sur roues, probablement sans second *in the world*, diraient les Américains. Le docteur Bourgeon, médecin-major des troupes coloniales, spécialiste de la pathologie équatoriale, dirige un laboratoire mobile, biologique, zoologique et d'anthropologie qu'envieraient bien des Facultés. Un peintre, M. Iacovleff, étudiera, dans son atelier roulant, art et plastique africains, d'après nature. En outre, une voiture-arsenal contient l'armement et le matériel de chasse. Marche générale du convoi, topographie et géographie sont le domaine du commandant Bettembourg. Enfin, huit mécaniciens, chevronnés de leur industrie, complètent cet état-major.

L'expédition, pourvue par le ministère des Colonies, le sous-secrétariat à l'Aéronautique, le Muséum et la Société de géographie d'ordres de mission lui donnant caractère officiel, a quitté Colomb-Béchar le 28 octobre dernier pour atteindre Bourem, le 15 novembre. Par le Chari, elle gagnera, en Afrique équatoriale française, Fort Archambault, centre de gravité du continent noir qui pourrait bien en devenir, dans un avenir assez proche, la métropole. La liaison faite, pour la première fois, entre nos Afriques du Nord, de l'Ouest et du Centre, aura réalisé la condition nécessaire éminente pour que ces trois pans de continent se fondent enfin en un unique empire. *Hoc erat in votis.* Passé ce but, qui est d'ordre national, intime, n'en est-il plus? Si. On en découvre un autre, plus important encore peut-être, que

la mission se propose aussi d'atteindre. Elle compte, en effet, épreuve faite de ses moyens, pousser au Sud, traverser, vers Rafaï ou Zemio, la M'Bomou, affluent de l'Oubanghi, plus outre toucher, à Stanleyville, le fleuve Congo et, par la région des grands lacs, gagner, à la pointe sud-orientale du Congo belge, au cœur de ce royaume du cuivre, le Katanga, sa capitale Élisabethville. C'était encore, en 1910, autour d'un « gouvernement » en pisé, un hameau de trente paillotes, où, le 1er octobre de cette année-là, la locomotive, venue du Cap pour la première fois, au long de 3 800 kilomètres de rail, entrait dans une gare de chaume. Elle y apportait les premières pièces d'usine de la « Tanganyika Concession limited », groupe puissant où dominait M. George Grey, frère du vicomte Grey of Follodon, plus connu dans l'histoire contemporaine sous le nom de sir Edward Grey. Dès lors, les gisements miniers acquis en 1906 par la « Tanga » prenaient leur valeur et, par contrecoup, faisaient d'Élisabethville une ville véritable. Elle compte aujourd'hui, de par l'Union minière, le chemin de fer et autres industries, plus de dix mille habitants, dont deux mille blancs, non comprise une forte agglomération, voisine, d'indigènes.

En atteignant cette cité, née d'hier, mais qui grandit vite, non pas terminus, mais toutefois dernière grande station du chemin de fer austral, la mission Haardt-Audouin-Dubreuil aura accompli le trajet continu du Transafricain Berthelot, d'Alger au Cap. Des roues françaises auront donc dessiné les premières, de leur empreinte, « l'épine dorsale » du continent noir. Si légère que semble leur trace, devancière du rail, elle ne s'effacera plus.

D'Élisabethville, la « caravane vers l'Est », remontant au Nord, gagnera, à travers le Soudan égyptien, l'Abyssinie, dont une double mission, dirigée par le commandant Colas, explore et aménage actuellement les accès les plus praticables à travers les falaises qui font, de cette contrée, comme on sait, une vaste forteresse naturelle. Là où les routes utilisées serviront ensuite à d'autres fins. Elles apporteront probablement des indications précieuses, pour le cas où serait envisagée l'extension opportune du chemin de fer franco-éthiopien d'Addis-Abbaba à Djibouti. Le ras Taffari n'est pas venu, en effet, se promener en Europe uniquement pour y contempler des monuments historiques. Des avances lui ont été faites, ailleurs qu'ici, de deux côtés au moins, qui accueillies, risqueraient de créer pour cette entre-

prise, notre œuvre, une concurrence désagréable, possible à éviter, par prolongements de la ligne actuelle. D'Éthiopie, la mission, victorieuse de la forêt tropicale et du désert, les deux grands obstacles africains, ferait retour, par mer, en Europe.

Dans le programme gigantesque que la Centracit s'est donné, beaucoup de parties, certes, seront ardues. Aucune n'apparaît irréalisable. Jusqu'à la région de l'Oubanghi-Chari-Tchad, l'automobile ordinaire circule, le Gouverneur actuel, M. Lamblin, y ayant, entre autres réalisations remarquables, couvert le pays d'un excellent réseau entier. Au delà de la M'Bomou, en territoire belge, la lutte contre l'Arbre-Roi et l'Eau sans digues sera certainement plus sévère. Cependant, des pistes existent, sur certains parcours, déjà pratiquées. D'ailleurs, avant le départ, sous la direction du colonel Huré, du 1er génie, des expériences satisfaisantes de passage de fleuves ont été faites, aux environs de Versailles. Tous les espoirs sont donc permis. Pour en parachever l'énumération, disons qu'au grand itinéraire prévu doit s'en brancher un autre. M. Saint, résident général de Tunis, cherche en effet à rétablir le courant commercial qu'a tari notre cession définitive à l'Italie, par le traité du 12 septembre 1919, de Rhat et Rhadamès, oasis qui commandaient les routes caravanières dont la Carthage moderne était jusqu'alors le débouché. Au delà de Bir-Alapetite et Bir-Saint, derniers puits au Sud, jusqu'aux oasis du Kaouar et Bilma, plus rien que les solitudes sahariennes que seule l'automobile peut vaincre. La mission Saint, dite mission Résidentielle, devait en conséquence quitter Tunis à temps pour rallier, au Tchad, l'expédition Citroën. Des circonstances imprévues ont fait remettre son départ à quelques semaines.

***

De son côté, la Compagnie générale transsaharienne a poursuivi, cette année, la réalisation concrète du « grand axe impérial » dont la route Gradis est l'amorce saharienne. Une « Deuxième mission Gradis » doit, quittant Colomb-Béchar le 15 novembre, sous la direction de M. Gaston Gradis lui-même, « compléter les renseignements obtenus par nos reconnaissances l'an dernier et déterminer complètement les conditions d'établissement et d'exploitation de la ligne aérienne Béchar-Savé que nous étudions depuis deux ans ».

Composée d'environ dix personnes, — d'aucunes, comme on le verra plus loin, assez notoires, — montant trois six-roues Renault, elle gagnera, par Niamey, Kotonou, tous deux placés sur le méridien même de Paris. Chemin faisant, à Adrar, Ouallen, Tessalit et Gao, elle déterminera l'emplacement de stèles qui porteront l'inscription suivante : « Route Gradis. La découverte de cette voie directe de l'Algérie au Niger est l'œuvre de la *Compagnie générale transsaharienne*. Reconnaissance Estienne et missions Gradis, 1923-1924. » Symboles commémoratifs? Soit, mais mieux aussi. Car, pour un peu de temps encore, il manquera sur leur pierre quelque chose, un chiffre : le nombre des kilomètres, qui en fera les premières bornes indicatrices du Transsaharien proche. Elles sortent, matériellement, sa route des limbes. C'est le premier piquetage des ingénieurs.

Ce n'est pas tout, et voici, pour la fin, le plus beau. Il y a deux ans, un officier de notre infanterie coloniale, M. le capitaine Delingette, se trouva hanté par une idée, alors toute neuve : notre domaine africain, se disait-il, abonde en produits oléagineux. Alors, pourquoi y assujettir l'outil merveilleux de pénétration et de travail qu'est le moteur et particulièrement le moteur automobile, au servage étranger de l'essence ? Il caressa tout aussitôt le rêve d'une expérience démonstrative : utilisant, au hasard des rencontres et de la production locale telle quelle, des huiles quelconques de palme, d'arachide ou autres, il traverserait, dans les deux sens, le continent africain tout entier. Il s'ouvrit de ce projet au général Estienne. Celui-ci en retint l'idée du voyage décisif, si l'entreprise réussissait, en faveur de l'automobile, employée n'importe où en Afrique. En revanche, il dissuada l'audacieux officier d'utiliser le moteur à huile, encore insuffisamment au point, à son avis. On sait, d'ailleurs, qu'à moindre échelle, la mission Édouard Tranin, partie tout récemment de Konakry, tente cette chance sur voiture Rolane Pilain, du type courant, sauf carburateur spécial.

Ce qui subsistait de son idée première suffit encore à séduire, par son utilité, le capitaine Delingette, qui résolut de pousser l'aventure. Pourvu donc, pour la forme, d'une mission, au titre du Ministère du Commerce, mis en congé — sans solde !... — le capitaine Delingette, et, ce qui touche à l'invraisemblance, Mme Delingette, spécialiste, comme son mari, de l'Afrique

saharienne et équatoriale autant que de la mécanique et de l'automobile, doivent, avec la mission Gradis, quitter Colomb-Béchar, le 15 novembre, montant une six-roues Renault construite tout exprès pour la randonnée que voici. Avec cet unique véhicule, les téméraires touristes, seuls, sans mécanicien ni aide quelconque, ont l'intention, s'étant séparés à Niamey de la mission, de parcourir, sans condition de temps, l'itinéraire suivant: Zinder (Soudan français), Kano (Nigeria anglaise), Fort-Lamy, Fort-Archambault, Bangui, Rafaï (Afrique équatoriale française), Stanleyville, Fort-Portal (Congo belge) sur le lac Albert-Nyanza, Tabora (Territoire sous mandat anglais du Tanganyika), Elisabethville (Congo belge), Livingstone Buluwayo, Kimberley, le Cap de Bonne-Espérance, dans l'Afrique australe anglaise. A Capetown, Mme Delingette prendra la conduite d'une voiture six chevaux Renault, du modèle courant, récemment exposé au dernier salon de l'Automobile. Pilotant, elle, ce véhicule, son mari la six-roues, tous deux remonteront vers le Nord, par Johannesburg, Salisbury, Blantyre (Sud africain anglais), Dar-es-Salam (Territoire du Tanganyika), Naïrobi (Afrique équatoriale anglaise), Redjaf, Khartoum et le Caire. De là, piquant à l'est, les deux explorateurs passeront, par la presqu'île du Sinaï, en Asie, traverseront la Palestine, la Syrie, l'Asie-Mineure et retrouveront l'Europe à Constantinople. Voilà. Simplement, 25000 kilomètres, au moins, par monts et vaux. Les deux conceptions gigantesques Alger-Le Cap, le Cap-Caire, ajoutées l'une à l'autre et, pour comble, augmentées d'une randonnée asiatique, avec cet étonnant défi, français et joli, qu'une femme ose tenter la merveilleuse aventure. Tant d'audace, d'abord, déconcerte. On ne croit pas. Pourtant... c'est de chez nous aussi que sont Alain Gerbault et Pelletier d'Oisy, sans seconds dans le monde. A leurs prouesses, plus qu'à celle-ci, aurait-on osé prédire le succès? C'eût été fou. Mais, non plus le contraire. Or, ils ont réussi. Alors, il faut, de nouveau, essayer. Au surplus, l'affaire ne réussît-elle pas tout entière, il en restera quelque chose: elle prouvera que l'idée, en attendant le fait, réalisé cette fois probablement, peut-être bien aussi, une autre, est née. Soyez sûr que quelque jour, proche, elle s'exécutera. Alors, va pour celui-ci; *audacissimos fortuna juvet!*

* * *

Résumons-nous. Un ensemble de faits, entre eux sans rapports imaginables, est échu, à classer dans ce mystérieux chapitre de la philosophie de l'histoire, qu'on devrait bien intituler : le nez de Cléopâtre. En 1912, le général Estienne, tâtant de l'automobile au désert, restait en panne à trente kilomètres de Biskra. Plus tard, enlisé dans les marais de la Somme, un tracteur Holt, de l'armée anglaise, lui rappelait sa mésaventure saharienne. Du rapprochement, avec le concours de M. Brillié, ingénieur aux mines Schneider, et l'appui du général Joffre, en 1915, naissaient, par ses soins, les chars d'assaut sur chenilles métalliques. Cependant le tsar Nicolas II demandait à M. Kégresse, chef du service automobile de sa cour, ingénieur français, d'imaginer quelque moyen de roulage sur la neige. Ce fut la chenille souple. En 1920, le capitaine Vigneron l'observe en Pologne sur une auto-mitrailleuse prise aux bolcheviks, en fait rapport, au retour, au général Estienne. Celui-ci connait alors la présence de M. Kégresse, évadé heureusement de Russie, chez M. André Citroën, qui lui apportait les moyens de réalisation et faisait mettre au point, par M. Hinstin, des chenilles essayées d'abord sur la neige, dans les Alpes.

Or, la guerre avait révélé entre nos Afriques françaises, du Nord et tropicale, un hiatus périlleux. En 1919, le général Nivelle, par l'avion et l'automobile en collaboration, tentait de le supprimer. L'essai s'achevait en 1920, par la dramatique expérience Laperrine. Mais il avait ressuscité l'idée transsaharienne. Elle associait dans l'esprit du général Estienne souvenirs de Biskra, chars d'assaut et chenille Kégresse. M. André Citroën se laissait, d'enthousiasme, conquérir. L'expédition Haardt-Audouin-Dubreuil était un triomphe. De cette victoire, tout le reste a suivi. Il est d'importance.

Entre les deux moitiés de notre empire africain, une passerelle volante est jetée désormais sur le gouffre. Non point encore un pont, que sera seul le Transsaharien, fixé au sol par les crampons du rail. Mais l'automobile, précurseur imprévu, l'annonce. Elle lui fraye la route. Déjà, elle l'a trouvée. Elle la jalonne, en ces jours mêmes. Demain, elle l'éclairera par l'avion, la défendra par la vitesse de l'arme portée sur roues. Surtout, elle dissipe autour du grand chemin impérial, l'atmo-

sphère empoisonnée du doute, lui amenant, par avance, de tous les frets, le plus rénumérateur, le capitaliste. Capitaliste d'autorité. Capitaliste d'argent. Parmi les passagers de la mission Gradis actuellement à l'œuvre, il en est un qui, plus spécialement, se remarque : le touriste Franchet d'Espérey, maréchal de France. Croit-on qu'il soit venu là seulement en amateur de beaux paysages ? Transsaharien, troupes noires qui faillirent, au début de l'an, le faire naître, ont mené aux bords du Niger ce visiteur inattendu. L'inauguration des luxueux caravansérails sahariens conduira sur ces rives d'autres personnalités, non moindres, dont déjà les « informés » chuchotent les noms. Ensuite viendront, curieux, après quoi, alléchés, les grands hommes d'affaires, les manieurs d'argent. Clientèle qui aura vite fait, nous pouvons en jurer, nous qui la connaissons, de découvrir, vierge encore en ses sables d'or et ses forêts denses, l'Afrique opulente. Parlant plus amplement, que d'autres choses encore je pourrais dire : l'essor des avions de Kotonou en France, messagers transporteurs pour toute l'Afrique du Sud ; la gloire revenue à notre industrie automobile, jadis sans rivale au monde, par ailleurs stimulée, par ce qu'il convient d'appeler, à ce degré, non pas concurrence, mais émulation. Autant de Pactoles dérivés, d'ailleurs, sur la France... Rêvais-je, au début de ces pages, évoquant les caravelles de Christophe Colomb ?

ALFRED GUIGNARD.

UN AMI DE COLLÈGE DE LAMARTINE

PROSPER GUICHARD DE BIENASSIS

(LETTRES ET VERS INÉDITS)

II[1]

VI. — « Ô CHAMPS DE BIENASSIS !... »

Quinze années passèrent, — quinze années pendant lesquelles le vol du poète conquit les cimes de la gloire, et celles de l'amour. Heureux, fêté, envié, premier secrétaire d'ambassade à Florence, où il faisait fonctions de ministre plénipotentiaire, Lamartine était, peu à peu, ressaisi par l'ennui, comme dans sa jeunesse. Et vers cette jeunesse il se retournait, avec le regret d'en avoir mal usé, avec la surprise de la voir s'embellir à mesure qu'elle s'éloignait de lui.

Un matin de mars 1828, un visiteur se présenta, un Français, à la villa sise via Faenza, que Lamartine venait d'acheter. Ce visiteur tendait au ministre plénipotentiaire une lettre d'introduction. Elle était signée de Guichard et datée de Crémieu.

Lamartine la lut avec un long attendrissement, cette lettre que, vainement, il avait sollicitée en 1812, et qui lui parvenait avec tant d'années de retard : — Eh! oui, lui écrivait Guichard, c'est moi... moi qui n'ai point quitté l'étroitesse de mon sort et de mon horizon... L'avais-je bien prédite, mon ami, ton ascension rapide et que, du haut des nues où ton vol t'a porté, je n'apparaîtrais plus à tes yeux que comme un grain de sable

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

sur la route, comme une goutte de rosée suspendue au brin d'herbe?... Je t'admire de loin; je suis marié; je me crois heureux... Et cependant... »

Et cependant, il entrait bien de la mélancolie et de la résignation dans le bonheur de Guichard. Il le confessait. Le désir de la gloire, à de certaines heures, le tourmentait encore; le désir? non point précisément; il savait bien qu'il était trop vieux pour conquérir une renommée dont il avait rêvé jadis, avec autant de fièvre que Lamartine; mais, à défaut du désir, la gloire lui laissait du regret. Lui non plus, il n'aurait pas voulu mourir tout entier; il s'attristait, à songer que son nom, sur la pierre du tombeau, ne dirait rien à la mémoire des hommes. Avait-il vraiment choisi le meilleur sort, —au temps où il était possible de choisir?...

Lamartine rêva sur cette lettre : comme autrefois, sa plume sentit l'appel du rythme; il commença de répondre en vers et en avertit aussitôt Virieu : « Je viens de recevoir une lettre; de qui? de Guichard, de Bienassis, notre vieil ami. Son nom a ranimé ma verve... »

O champs de Bienassis! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries...

Dans son évocation, le poète n'oubliait rien, ni les vergers ni la bibliothèque, « silencieux réduit, » et ses « rayons de bois, » ni la couleur des cieux, ni la couleur des songes; et il félicitait Guichard de n'avoir point mené sa vie errante et orageuse :

Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur!
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure!
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

Quant à la gloire si follement appelée autrefois, comme il aurait tort d'en regretter la chimère! Il voudrait des titres à graver sur sa tombe? Ses titres véritables, Lamartine les connaît bien; et il les rassemble en une épitaphe émouvante :

Là dort d'un doux sommeil, quoique sans mausolée,
Dans le sein de sa mère, un fils de la vallée.
Que t'importe, ô passant, s'il fut célèbre ou non!
En changeant de patrie il a changé de nom.

Tout près de son berceau sa tombe fut placée;
Peu d'espace borna sa vie et sa pensée :
Content de son bonheur, il sut le renfermer
Autour des seuls objets qu'il eût besoin d'aimer,
Une mère, une femme, un ami, la nature;
Et de ses vœux en tout son cœur fut la mesure...

L'*Épître à Guichard*, en dépit des critiques de Virieu (1), prit place en 1830 dans le recueil des *Harmonies*; Lamartine lui donna un double titre qui en résumait bien les deux parties : « Souvenir de l'Enfance, ou la Vie cachée : A M. P. G. de B... (2). » Le nom de Guichard rejoignait ainsi dans ses œuvres ceux de Vignet et de Virieu, à qui deux pièces des *Nouvelles Méditations* avaient été dédiées; le groupe des amis de Belley se reformait dans la région idéale du souvenir...

Guichard, néanmoins, restait toujours sur la réserve. A quels scrupules obéissait-il ?

En 1834, enfin, il écrivit : il manifesta le désir d'une entrevue qui peut-être ressusciterait les douces heures enfuies. De Mâcon, le 16 novembre, en revenant d'une course à Paris. Lamartine répondit aussitôt avec un empressement qui voilait quelque mélancolie. Il comptait passer quatre jours à Lyon vers la fin de décembre : « Je t'y donne rendez-vous. Nous y trouverons Virieu, et nous y retrouverons notre jeunesse. Ton amitié m'est aussi chère qu'autrefois... » Les scrupules de Guichard ? Fumée... Lamartine ne croit point que « l'homme qui s'évapore dans la tourmente du monde et des affaires soit plus intéressant que celui qui se concentre dans le sein de sa famille et de ses champs. » Il l'envie ; mais il est, lui, la pierre arrachée de la montagne et qui doit rouler jusqu'en bas...

Roulé, cette année-là, par l'orage politique, il dut, quelques jours plus tard, regagner Paris en hâte; et le projet d'un rendez-vous ne fut pas réalisé.

Mais à Paris, Lamartine, au début de 1835, reçut un ami de Guichard, un M. Timon, qui lui portait une nouvelle lettre ; il garda M. Timon à dîner ; tout un soir, il se fit donner des détails

(1) Virieu, à qui Lamartine avait adressé le poème le 12 avril, pour qu'il le fît parvenir à son destinataire, n'en donna son avis qu'après un grand mois et demi; il s'en déclara franchement « mécontent » sans indiquer ses raisons que Lamartine, ensuite, sollicita en vain.

(2) Livre deuxième : *Harmonie douzième* (première édition).

sur « le bonheur paisible de son ami, » sur les tourelles charmantes de Bienassis que, dans sa mémoire, il revoyait briller aux rayons du soleil ; et puis, le lendemain, dans une lettre plus longue et plus intime, il tenta d'ouvrir un peu son cœur. Toujours sensible, toujours disciple de Rousseau, et devenu, en vieillissant, quelque peu disciple d'Épicure, le modeste châtelain de Bienassis ne comprenait guère que l'auteur des *Harmonies* sacrifiât les vers à la politique ; et à quelle politique ! Au fond, lui, il était presque républicain... Le mot n'effrayait point Lamartine. « ... Je ne suis pas antirépublicain, le jour et l'heure donnés. Tu ne peux pas me comprendre en entier, ni personne en entier, parce que je ne veux pas m'expliquer en entier, qu'au jour le jour pour ne pas effrayer le milieu par lequel je veux agir. Suis-moi de l'œil, et prie du haut de la montagne, si tu ne veux pas venir combattre. Mais, en ce temps-ci, tout le monde doit combattre :

Le salut est dans tous et n'est plus dans personne...

Voilà un vers pour te consoler... » Au reste, un quart d'heure d'entretien vaudrait mieux que plusieurs lettres ; en un quart d'heure, Lamartine ferait comprendre son attitude à son ami ; même, il lui communiquerait sa foi...

Ainsi ces deux âmes, séparées par tant d'oubli, cherchaient, à travers leurs souvenirs, les points par où elles pourraient se réunir encore...

VII. — L'AMITIÉ DU SOUVENIR

A l'automne de 1835 enfin, Guichard annonça sa prochaine visite. Quand il se présenta, Lamartine ne le reconnut pas tout d'abord. C'était le matin du 5 octobre, au château de Monceaux ; retenu depuis quinze jours à Mâcon pour la réunion du Conseil général, le poète avait établi là son quartier politique ; le Conseil était clos, mais la saison des vendanges s'ouvrait. Le château débordait de visiteurs, — électeurs, vignerons, voisins... On annonce un arrivant qui n'a point donné son nom. C'est un homme au costume presque rustique ; arrêté sur le seuil, il tient un bâton de la main droite et, de la gauche, un sac de voyage ; ses souliers sont poudreux ; autour de ses tempes ses cheveux noirs laissent flotter leurs larges boucles ; les traits

sont fins et gracieux, le teint hâlé... L'homme avance, en penchant un peu la tête, comme s'il avait la vue basse et craignait de faire un faux pas. Il ne dit rien : « Que vient donc me demander, songe Lamartine, ce solliciteur si différent des autres ?... » L'arrivant cependant s'arrête en souriant :

— Eh ! quoi ? dit-il enfin, tu ne me reconnais pas ?... Je suis Prosper Guichard de Bienassis !...

Lamartine tomba dans ses bras, — puis, longuement, le regarda encore, anxieux de retrouver sa jeunesse sur ce visage dont vingt-cinq ans avaient modifié profondément les traits...

Et le soir, enfin, seul à seul, ils causèrent ; ils retrouvèrent le charme des libres entretiens de Bienassis. Le dernier, hélas ! remontait au mois d'octobre 1810... Ils parlèrent du passé ; Guichard conta sa vie, que Lamartine ignorait ; il dit comment « ses rêveries de célébrité » peu à peu s'étaient évaporées au soleil de son jardin ; comment l'objet de sa profonde et mystérieuse passion de 1811, de 1812, était l'aînée de ses cousines Comte, Jeanne-Antoinette-Zélia. Il n'avait point sans peine obtenu de l'épouser ; elle embellissait sa retraite ; sa mère, l'indulgente Mme de Montlevon, habitait toujours avec eux... D'accord avec elle, il avait effectué au « château » quelques restaurations et agrandissements ; en 1832, deux des fines tourelles étaient devenues des tours. Pendant de longues années, il avait occupé les fonctions de maire de Villemoirieu, les mêmes que son père avait remplies pendant la Révolution ; il les reprendrait peut-être (1). Magistrature sans histoire qui lui donnait seulement le prétexte de faire, autour de lui, quelque bien... Des enfants seuls manquaient à son bonheur ; Guichard n'avait point d'enfants : mais Lamartine, hélas ! n'en avait plus !...

Et puis, on parla d'avenir ; Lamartine n'avait demandé qu'un quart d'heure pour faire partager à Guichard ses convictions politiques. Il le conquit sans peine. Il lui montra le pays travaillé par un immense malaise, emporté vers un avenir trouble, tourmenté par cet esprit puissant des révolutions qui est peut-être l'esprit même de la Providence, car rien ne se fonde pour l'éternité et le changement est l'inéluctable loi du monde. Devant le drame qui sans cesse renouvelle ses actes multiples, que doivent faire les hommes supérieurs ? se croiser

(1) Il fut maire de Villemoirieu de 1817 à 1831 — de 1836 à 1840, — et enfin de 1852 à 1855.

les bras en spectateurs dédaigneux? s'abstenir, comme Virieu, autant par scepticisme philosophique que par fidélité à une dynastie désormais condamnée?... Attitude sans élégance! Guichard ne la blâme pas moins que Lamartine. Comme lui, il croit à la nécessité de l'action; comme lui, il se lancerait volontiers dans la politique, si les moyens d'agir lui étaient donnés... Mais sa santé est fragile, sa vue mauvaise; surtout sa fortune continue d'être médiocre. Ah! que n'a-t-il les ressources de son ami, ses immenses vignobles, ses châteaux, ses revenus!... A ce soupir Lamartine répond par un autre soupir: sa fortune n'est ni aussi ample ni aussi assurée qu'on pourrait le croire; de ce côté-là, il a bien des inquiétudes... Il a acheté cher des vignes et des prés qui rapportent peu; pour conserver domaines et châteaux, et la maison sacrée de Milly, il a contracté de lourdes charges; enfin la vie de Paris, la vie politique surtout entraîne des frais énormes...

Mais de cette vie politique, quelles satisfactions émanent, et surtout quelle ivresse! Ah! si Guichard pouvait venir jusqu'à Paris! Lamartine lui ferait visiter la Chambre, il le plongerait en cette atmosphère parlementaire, bouillonnante de tant de fièvres, creuset où Dieu maintient en fusion le métal de l'avenir... Ardemment, il conte les luttes d'où il sort; son laborieux effort pour s'imposer à une assemblée pleine de préventions contre un poète; son triomphe enfin reconnu par tous, lorsque le 21 août dernier il prononça un grand discours sur la liberté de la presse; triomphe renouvelé encore ces jours derniers au Conseil général, à Mâcon. Oui, l'éloquence est en lui, autant que la poésie; longtemps il le pressentit; il n'en doute plus maintenant. Il croit à sa mission; il l'avoue tout bas; il est de ceux par qui Dieu veut agir sur les masses...

Et Guichard approuve, mais, soudain, reparle de vers. Et comme autrefois, en 1810, dans la tourelle de Bienassis, Lamartine atteint un album où, d'un crayon agile, il a tracé des lignes inégales; dans le silence nocturne il lit les derniers vers que, quelques jours plus tôt, le 25 septembre, entre deux discours au Conseil, entre deux dîners politiques, il a composés à Monceaux: c'est un passage de *Jocelyn*, le récit de l'enterrement de Laurence...

Les jours suivants, Lamartine fit connaître à Guichard d'autres fragments du poème, — ceux-là sans doute qui évo-

quent avec tant de tendresse quelques-unes de leurs communes rêveries de Belley. Ce début de l'automne était l'époque où il aimait à se livrer aux souvenirs et aux songes. Mais, en se détachant de la politique, il ne l'oubliait pas. « La poésie, expliquait-il à son hôte, ne doit être que le délassement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais le pain du jour c'est le travail et la lutte. Car cette époque exige le concours de tous... » Le sensible Dauphinois acquiesçait ; mais il ne pouvait s'empêcher de réfléchir que son ami avait bien changé ; autrefois, il n'était point question d'autre gloire, ni d'autre maîtrise que de celles qui avaient enchanté Ossian, Homère, Rousseau...

En dépit des dissemblances d'âmes, pendant ces heures de confidences, les deux amis eurent enfin l'illusion de s'être retrouvés. Après avoir revu Guichard, Lamartine promit de revoir Bienassis au mois de mai suivant, dès que la session législative serait close : — Tu me présenteras, dit-il, à ta mère qui ne me connaît plus, à ta femme qui ne me connaît pas encore. Prépare-moi dans leurs cœurs la réception que j'attends du tien...

Dès qu'il eut regagné son Dauphiné, le solitaire de Bienassis envoya, coup sur coup, trois lettres pleines d'émotion et de remerciements qui « furent lues en famille » ; et Monceaux, pendant plus d'un mois, demeura « triste de son départ... »

Mais, avant la fin de l'année, Paris avait ressaisi Lamartine dans son tourbillon d'affaires et de soucis. Au mois de février 1836, comme il se préparait à publier *Jocelyn*, Guichard lui envoya les vers d'un de ses jeunes amis dauphinois, M. Guillermard ; Lamartine ne refusa pas à cet auteur de province une marque précieuse d'encouragement :

« J'ai lu, cher monsieur, avec un plaisir profondément senti les beaux vers que vous avez bien voulu m'adresser. Cette poésie, pleine d'âme et d'élévation, prend sa source dans un cœur véritablement inspiré. Vous êtes poète, monsieur, et du petit nombre de ceux auxquels un brillant avenir est promis, si j'en crois le charme que vos vers me font éprouver. Continuez donc à suivre une route qui semble si belle devant vous. Et recevez, avec mes remerciements, l'assurance de ma sympathie et de ma considération distinguée. »

En même temps que ce mot indulgent, une lettre partait

pour Bienassis; lettre affectueuse, mais trop rapide, hélas! et plus semblable aux billets nécessités par les affaires qu'aux longues confidences dont Virieu reste décidément le seul destinataire :

Paris, le 20 février 1836.

« Je t'envoie, mon cher ami, une lettre pour M. Guillermard, dont les vers m'ont fait grand plaisir. Il y a de l'avenir dans ce jeune homme, ce me semble; et, puisqu'il veut bien attacher quelque prix à mon suffrage, je le lui donne de grand cœur.

« Merci de tout ce que ta lettre contient d'aimable et d'affectueux. Et moi aussi je me fais une véritable fête de mon projet de voyage à Bienassis, où j'ai passé de si heureux jours dans un temps déjà loin de nous! Mes souvenirs de jeunesse sont pour moi d'un prix inestimable. J'aime à croire que tu en as acquis la preuve, cette année, à Saint-Point (1).

« Adieu, mon cher ami, je souffre tellement des yeux que je suis forcé de recourir à une main étrangère. Mes respectueux hommages à Mmes de Bienassis. Ma femme se rappelle à ton souvenir. Adieu, encore, mille amitiés. »

Et le printemps arriva, sans que le Dauphiné vît arriver Lamartine. A peine, au mois de juin, reprenait-il haleine à Mâcon, qu'un accident, « une contusion très grave au genou, » provoquée, semble-t-il, par une chute, et qui devait le faire souffrir jusqu'à l'hiver, l'immobilisa dans son château de Monceaux; dès qu'il put remuer, il alla s'ensevelir à Saint-Point; c'est là que, vers la mi-août, une lettre inquiète de Guichard lui rappela sa promesse. Il répondit aussitôt par une affectueuse invitation :

Saint-Point, 17 août.

« Merci, mon cher ami, de ton bon et amical souvenir. Il est vrai que j'ai une contusion, mais peu grave. Seulement, bien lente à se guérir. Elle ne me tient qu'à demi prisonnier.

« Ne renouvelleras-tu pas, cette année, ta visite de l'an der-

(1) Comme on l'a vu, c'est à Monceaux que Guichard est venu. Mais, même à quelques mois de distance, la mémoire de Lamartine manque de précision. A plus forte raison, lorsque la distance est de plusieurs années. Dans sa lettre du 6 décembre 1835 (*Correspondance*, lettre 621) il a parlé des « nombreux pèlerinages qu'il faisait à Bienassis » autrefois : or ces « nombreux pèlerinages » se réduisent à deux.

nier? Nous voudrions bien qu'elle fût annuelle. Sans mon accident, tu peux être bien sûr que je serais allé déjà revoir avec tant de charmes les murs, et surtout les aimables hôtes de Bienassis, si présents à ma mémoire. Parle de moi à ta mère, et dis à elle ainsi qu'à ta femme qu'elles ne sont pas les seuls êtres qui t'aiment.

« Nous sommes seuls ici pour toute l'année. Ma femme te remercie de ton tendre intérêt et te dit mille choses pour t'inviter à revenir. Adieu et amitiés. »

En septembre, Guichard arriva; il demeura près de Lamartine, à Saint-Point, jusque vers la fin du mois. Trois semaines passèrent, calmes et reposantes, dont on retrouve le reflet dans cette lettre :

Monceaux, 1er octobre.

« Nous avons été bien heureux de ton séjour ici, et nous jouissons avec toi de ton retour auprès de ta mère et de ta femme. Merci pour nous l'avoir annoncé. L'abbé Cœur est arrivé le lendemain de ton départ. Nos vendanges sont commencées et assez bonnes. Nous sommes à Monceaux pour quinze jours. Je retourne de là à Saint-Point jusqu'au 1er décembre faire des travaux à une prairie que j'ai achetée depuis toi pour compléter la terre. Je fais quelques vers le matin, et suis à cheval tout le jour dans les vignes.

« Je pense que tu as recommencé aussi vos belles promenades avec ta femme. Je voudrais bien y être en tiers. Que l'année 1837 ne se passe pas sans que j'aille rafraîchir mes souvenirs à Bienassis!

« Adieu; je te quitte pour aller à Mâcon. Ma femme te dit mille choses, et te prie de les transmettre à la tienne. Je me recommande avec reconnaissance à la continuation des bons souvenirs de ta mère. Quant à toi, tu me donnes trop de marques d'amitié pour en demander davantage. A l'année prochaine! Tout à toi. »

Mais ni Saint-Point, ni Bienassis ne réunirent les deux amis en 1837. C'est de loin qu'ils continuèrent de penser l'un à l'autre; avec quelle intensité de mélancolie! Car 1837 amena la mort de Louis de Vignet que le choléra à Naples, ravit, le 15 juillet. Depuis plusieurs années, Lamartine ne le voyait plus; de maudits dissentiments politiques les avaient séparés. La

nouvelle de cette mort, pourtant, le bouleversa; tout de suite il lança vers Virieu cette plainte pathétique :

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent...

Aimons-nous ! notre fleuve baisse;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié...

Le groupe de Belley, il le comparait à celui des chênes dans la forêt, que la cognée, l'un après l'autre, abat :

Il en reste un ou deux encore...

« Un ou deux; » c'est-à-dire Virieu et Guichard; et pour combien de temps?

Adieu, les voix de notre enfance !
Adieu, l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

Celui de Guichard, touché par la funèbre nouvelle, ne tarda pas d'appeler vers Lamartine : « Es-tu mort, comme Vignet, interrogea une lettre, au milieu de l'automne?... » La réponse vint aussitôt :

« Mon cher ami, je vis et je t'attends impatiemment. Laisse les maires et les préfets. Vivent les vieux amis. Cela vaut mieux!

« La vérité, c'est que j'ai une névralgie obstinée de la tête, qui m'empêche de lire et d'écrire, et d'agir. Mais si cela est la mort pour les affaires, ce n'est que le sommeil pour l'amitié. — A Monceaux où l'on t'attend, 22 novembre. »

Mais l'année était trop avancée. C'est par lettre que Guichard pria son ami de servir une modeste ambition qui lui était venue; depuis quelques mois, il avait accepté les fonctions, d'ailleurs gratuites, de suppléant du juge de paix à Crémieu ; la place allait être vacante ; ne pourrait-il pas être nommé à cette magistrature que Rousseau eût aimée ? Il avait adressé au garde des Sceaux une demande officielle. Craignant d'importuner Lamartine, il avait hésité à le mettre au courant. Comme il a eu tort ! Et puis, le député entrevoit un obstacle : « Si tu n'es pas demandé par le procureur général, malheur à nous!... »

Mais la session est proche ; Lamartine dans trois semaines aura regagné Paris et mènera l'affaire. En attendant, le jour même, et courrier pour courrier, il écrit au garde des Sceaux une lettre, à la fois officielle et chaleureuse, que l'une de ses nièces de Cessia recopie :

« Monsieur le Ministre,

« J'ai l'honneur de recommander vivement à l'attention de Votre Excellence la demande d'un de mes amis intimes, M. Prosper Guichard de Bienassis, de la place de juge de paix du canton de Crémieu (Isère).

« M. Guichard de Bienassis est suppléant du juge de paix dans ce canton : il a une fortune et un rang dans le monde qui le mettent dans le cas de n'envisager dans ces fonctions que le bien à y faire; il est instruit, laborieux, passionné pour les œuvres d'utilité locale. Ce serait un service à rendre à son pays.

« A ce titre, Monsieur le Ministre, je prends la liberté de vous signaler sa demande, non pour lui seulement, mais pour l'honneur de l'institution même.

« Recevez, monsieur le Ministre, etc...

« LAMARTINE, député. »

Cette lettre n'eut point d'effet immédiat; le garde des Sceaux « prit bonne note »; mais Lamartine dut ajouter à sa lettre plusieurs démarches, et gagner surtout à Guichard l'appui du député de l'Isère, M. Marion, pour venir à bout des compétitions et des résistances : encore n'en triompha-t-il qu'après deux ans et demi d'efforts; car, en 1837, il n'appartenait à aucun parti; c'est tout juste s'il commençait à descendre de son légendaire plafond vers les cintres...

Entre les deux amis, désormais, ce fut, pendant quelques années, un échange de menus services. Guichard, un jour, donne à Lamartine quelques avertissements d'ordre financier; une autre lettre recommande à Paris quelque affaire; Lamartine, chaque été ou chaque automne, appelle Guichard vers lui :

27 juillet 1838.

« Mon cher ami, je te remercie de ta bonne pensée, mais je n'ai de ce côté nul péril. Je suis trop ruiné pour craindre la banqueroute. Toutefois, c'est un bon avis.

« Après ton jury, le 20 août, commence mon Conseil général. Impossible donc cette année; il faut que tu viennes toi-même.

« Nous sommes tête à tête, ma femme et moi, à Saint-Point, et nous aimerions bien qu'il fût interrompu par un ami aussi excellent, aussi facile, aussi intéressant que toi. Nos jours seraient les mêmes, mais nos soirées en vaudraient mieux.

« Adieu, sur ce désir et sur cet espoir. »

Guichard, malheureusement, a tardé; il faut remettre le rendez-vous :

Monceaux, 25 août.
En courant.

« Merci, merci, mon cher et excellent ami. Ta voix à mon retour est de bon augure.

« Je suis au milieu des fêtes improvisées par mes vignerons des trois communes. Je ferai ce que tu veux pour ton ami.

« Je t'attends, ou tout de suite avant le 1er septembre, ou le 29 septembre à mon retour de Londres. »

Au reste, en renouvelant son invitation le 5 octobre suivant, Lamartine ne promet point de grandes joies à son hôte : « Aucuns plaisirs ne t'attendent, excepté ceux que tu apporteras : un coin de feu avec des livres, des journaux et quelques causeries, de longues courses à pied ou à cheval dans les montagnes, de courtes soirées passées presque tête à tête, voilà tout. » Mais, dans ce grand calme, le passé sera docile à l'évocation : « Tu sais aussi combien il est doux de retrouver au milieu de la vie quelques doux reflets des premiers soleils. Il n'y a que nous pour nous les rendre, car la mort nous a déjà bien décimés... »

Une fois de plus, Guichard se laisse persuader; il vient en novembre à Monceaux, où il se rencontre avec le « baron sanscrit » d'Eckstein, grand parleur, grand érudit, grand éveilleur d'idées; sa délicate placidité, par contraste, enchante Lamartine, heureux de voir en cet excellent garçon, qui ne change pas, un « vrai spectateur du mouvement du monde, qui le retrouve toujours à la même place... »

L'année suivante, il s'en faut de peu que Lamartine pousse jusqu'à Crémieu, de Lyon où des affaires l'ont mené en octobre ; mais une « pluie épouvantable » l'a retenu tout le jour à

l'auberge ; et ce jour-là était le seul dont il pût disposer. Allons ! Ce n'est pas cet automne encore qu'il demandera à la bonne Mme de Montlevon « si elle a gardé le nom d'un enfant où les souvenirs de Bienassis ont grandi et vieilli sans s'obscurcir... » Et quand sera-t-il présenté à la charmante femme de Guichard ? «... J'espère que ce jour viendra, surtout si je retrouve un peu de liberté de mouvement. Il y aura bien un peu de mon loisir pour Bienassis, car il y a beaucoup de mon cœur... » Il le prouve à Paris où il s'emploie pour Guichard avec activité :

Paris, 18 décembre 1839.

« Mon cher ami. J'ai reçu le billet de 300 francs. J'ai vu M. Marion. Je vais ce matin chez M. Manet, directeur du personnel. J'ai pressé M. Marion, admirablement disposé, du reste, très dévoué à toi.

« Je suis très souffrant encore. Ma femme aussi. Nos articles de Monceaux ont fait frémir l'esprit public. Mais l'égoïsme est au comble, et les conservateurs eux-mêmes travaillent, avec leur chef, à empêcher toute manifestation forte. Rien à faire, donc, qu'à se guérir, et à se chauffer en gémissant sur un pays pareil.

« Adieu, et mille tendres retours de vieille et toujours jeune amitié. »

Guichard, cependant, a prié Lamartine de s'intéresser à l'une de ses affaires, compliquée de quelque question d'extradition :

« Je fais, mon cher ami, les démarches pour ton affaire, mais je ne sais si je réussirai. Ces sortes de négociations ont besoin d'être suivies par les intéressés, et rarement ont un résultat. La question des extraditions est louche.

« J'ai bien regretté de ne pas te voir cette année. J'irai, ou tu viendras cet été.

« Rien de nouveau, du reste. Je travaille comme un manœuvre, et sans beaucoup d'espérance d'amener des réalisations prochaines en politique morale. Mais tout grain germe à son heure : il faut toujours semer.

« Adieu, vis heureux dans ta solitude, embellie par tant d'affections douces ; et pense à moi souvent. »

Mais bientôt la mort jette ses grandes ombres sur l'intimité renouée, de part et d'autre, avec tant de patiente et délicate

obstination. Au début du mois de juin 1840, Guichard, — qui vient enfin d'être nommé juge de paix! — perd brusquement sa mère (1)... Ainsi donc, Lamartine n'a point revu, vieille et craignant un peu sa gloire, l'indulgente femme qui, trente-deux ans plus tôt, sourit si gentiment à sa jeunesse : « Je partage bien vivement et bien sincèrement ta douleur, mon pauvre ami. On perd ainsi la moitié de soi-même, tout son passé. Et qu'est-ce que l'avenir?... » Son souvenir sera plus encore qu'autrefois à Bienassis, « puisqu'on y est moins heureux !... »

Deux mois plus tard, c'est à lui de pleurer son vieux père, et d'être consolé par Guichard :

8 septembre 1840.

« Mon cher ami, merci, merci, merci, — ton cœur et le mien se répondent. Viens à Saint-Point, c'est ta maison. Nous ne bougerons pas. Seulement, ne viens pas avant le 26 septembre. J'ai une course de quelques jours. Adieu. »

Mais la chute du ministère Thiers rappelle presque auss itô Lamartine à Paris, où il faillit accepter le portefeuille de l'Intérieur, des mains tentatrices de Guizot, et où, tout de suite, la politique le rejeta dans de grands travaux; au début de 1841, il envoyait à Virieu ses magnifiques discours sur les fortifications de Paris; et Virieu n'avait pas le temps de lui en donner son avis. Il mourut presque subitement, dans les premiers jours d'avril... « Perte affreuse, » dont la cruauté, sur le coup, accable Lamartine.

Bientôt, il se tourne vers Guichard avec une tendresse anxieuse et ravivée : « Mon cher ami, je n'ai cessé, depuis la mort de Virieu, de penser à toi, comme à la seule mémoire de ces temps, qui me reste, et avec ce redoublement d'amitié que n'augmente pas, mais que fait mieux sentir la perte des amis communs... »

Une autre mort, sans doute, allait en accroître le prix : celle du fin et frêle Léon de Pierreclos, que Lamartine semble avoir eu tous les droits d'aimer et de pleurer comme un fils. Il le vit, cet été-là, lentement dépérir, et, soudain, disparaître; absent quand il mourut, il dut s'absenter encore, après l'avoir enterré, retourner en Suisse où l'appelaient quelques tracas

(1) D'après son acte de décès (Archives de Villemoirieu), elle est morte le 5 juin 1840 « dans sa demeure de Bienassis, âgée d'environ quatre-vingts ans. »

financiers; et, le 7 août 1841, il priait Guichard de retarder un peu sa visite :

« Mon cher Bienassis, tu m'as dit que tu viendrais me voir à Monceaux ou à Saint-Point dans le courant de cet été; je te prie de ne venir qu'après le Conseil général du département, parce que, jusque-là, je pourrais être absent. Je n'ai pas besoin de te redire tout le plaisir que tu me feras, et tout le besoin que j'ai de me consoler dans ton amitié. »

Six semaines plus tard, en envoyant « le signe promis » pour appeler le visiteur, il gémissait : « Consolons-nous, nous qui restons, de tous ceux que nous avons perdus, en nous voyant, en nous aimant davantage... » Il pressait Guichard : Mme de Lamartine était à Paris; lui, l'accueillerait « en veste et en sabots, comme un parfait paysan... » Seul à seul, âme contre âme, les deux vieux camarades balbutieraient ensemble leurs regrets, sous le ciel du souvenir où rayonnaient désormais pour eux tant de funèbres étoiles... Jamais, au reste, Lamartine n'avait encore senti pareille angoisse; au moment de prendre en politique, en religion, des décisions éclatantes et définitives, il voyait autour de lui, tout son passé s'engloutir : « mille abîmes, » dans son cœur, « se couvraient de silence et d'indifférence. » Guichard était le seul survivant qui le reliât encore à l'ancien rivage...

VIII. — LES EMBARRAS D'UN GRAND HOMME ET LES TRIBULATIONS D'UN JUGE DE PAIX.

C'est en 1843 que Lamartine, terminant de longues indécisions, lance vers l'avenir le cri d'espérance et de foi auquel va se rallier toute une génération impatiente. Il juge que « les joueurs de gobelet de 1830 » sont tout près « de perdre la dernière partie avec leurs cartes sales ; » le 27 janvier, dans un magnifique discours, qui retentit au fond des consciences inquiètes, il leur déclare son opposition systématique ; il se libère de la vile politique des intérêts; il se tourne vers les idées et vers les masses, dont il a également l'instinct; le 4 juin, au banquet déjà triomphal que lui offre la ville de Mâcon, il prédit leur avènement prochain et il boit « à l'accom-

plissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie ; » plus que jamais, il sent éclore en lui l'avenir. Humboldt le juge magnifiquement : « C'est une comète dont on n'a pas encore mesuré l'orbite. » Où s'arrêtera-t-il ?

Hélas! une difficulté menace dès le début, de briser son élan. Au moment où il est enfin sûr de lui, où il est, de plus en plus, sûr des autres, où sa popularité grandit, où une rumeur d'approbation l'enveloppe, une force, une seule force, menace de lui manquer : l'argent. Ses affaires, cette année-là, se sont terriblement embrouillées. Dès 1842, il était, en secret, gêné : et le bruit en avait transpiré dans le monde politique : Guizot n'avait pas craint d'essayer sur lui son détestable système ; pour le gagner, à la fois, et l'éloigner, il lui avait offert une grande ambassade, que Lamartine avait refusée, avec dédain (1). Mais l'indépendance coûte cher, et la générosité ne rapporte rien. A l'automne de 1843, Lamartine, ayant fait tous ses comptes, constata qu'il ne disposerait point, au début de l'hiver, des vingt à vingt-deux mille francs nécessaires pour lui permettre de vivre à Paris pendant la prochaine session de la Chambre. Il essaya de vendre, d'avance, son *Histoire des Girondins* dont il venait d'achever le premier volume : mais aucun libraire ne voulut verser d'argent liquide pour un ouvrage qui, d'après les prévisions de l'auteur, aurait cinq volumes et ne serait point complet avant plusieurs années. Quant aux œuvres anciennes, on n'en pouvait rien tirer : jusqu'en 1848, elles appartenaient aux éditeurs qui avaient payé cher le droit de les exploiter. Que faire donc?... Au mois d'octobre, Lamartine passa quelques heures douloureuses à y réfléchir. Manquer de parole à ses créanciers ? Faire, en somme, banqueroute? Vendre un des domaines déjà chargés d'hypothèques ? Toutes ces solutions entacheraient ou l'honneur ou la réputation ! Or, « il faut être honnête homme avant tout. » Un seul parti, en conséquence : renoncer à Paris et à la politique, abandonner courageusement l'effort de dix ans au moment où cet effort commence de donner un résultat : se démettre du mandat de député. A moins que...

Et Lamartine, à la mi-octobre, se fixa un délai de six semaines. Il imagina une combinaison fondée sur l'amitié : en 1848, il redeviendrait propriétaire de ses œuvres complètes :

(1) Des Cognets. *La Vie intérieure de Lamartine*, pp. 306 et suivantes.

d'ici là, il lui faudrait une centaine de mille francs pour subsister le temps de cinq sessions : quinze à vingt amis ne pourraient-ils lui trouver chacun une petite partie de cette somme ?... L'affaire était délicate... Quoi qu'il dût en coûter à son légitime orgueil, Lamartine se résolut à la tenter. C'est le premier des laborieux expédients auxquels fut condamnée sa vieillesse ; il ne semble pas qu'on l'ait bien connu jusqu'à présent.

Guichard, naturellement, fut un des premiers à qui Lamartine pensa dans cette crise douloureuse. Mais Guichard, par un mauvais hasard, ne vint cet automne ni à Monceaux, ni à Saint-Point. Il fallut donc lui écrire :

Mâcon, 21 novembre 1843.

« Mon cher ami,

« Puisque tu ne viens pas, je t'écris un mot : 1° pour t'engager à venir ; 2° pour te parler confidentiellement d'un petit service que tu pourras peut-être me rendre.

« Tu sais que j'ai beaucoup de dettes et charges sur mes affaires. Elles sont telles que je me décide avec désespoir à donner ma démission de député, si je ne peux pas les arranger pendant cinq ans : jusqu'à la mort de ma tante qui a quatre-vingt-neuf ans, et dont je suis héritier. Je ne veux pas aliéner mon indépendance au Gouvernement. Je n'ai qu'à me retirer.

« Néanmoins, je tente une dernière ressource. C'est d'emprunter à des amis intimes et dévoués (ils sont rares) *cent mille francs* pour subsister cinq ans à Paris (1). Après cela, j'aurai ou l'héritage de ma tante, ou mes œuvres littéraires, qui me rentrent en 1848, et qui valent 2 à 300 000 francs — et je liquiderai.

« J'ai pensé à toi, non comme riche, je sais que tu ne l'es pas, mais comme ami dévoué aux idées et à moi. Peux-tu me prêter, ou par toi, ou par un ami discret, *cinq mille* francs à 5 pour cent, pour six ans, et cela d'ici au 29 décembre ?

« Sans réussite, je me retire.

« Adieu ; vite un mot, et confidentiel. — Si tu en trouvais deux au lieu de un, — c'est-à-dire 10 000 au lieu de 5 000 — mieux ; sans hypothèque que mon nom ! »

(1) Déjà, dans une lettre du 15 février 1836, Lamartine, expliquant les embarras commençants de sa situation, écrivait à Virieu : « Il n'y a moyen de retrancher quoi que ce soit, que Paris et la députation, qui me coûtent 22 000 francs par an ; mais cela se peut-il, en conscience ?... »

En recevant cette requête, Guichard se rappela-t-il le temps où, pour remédier à leurs folies de jeunesse, Lamartine et lui se prêtaient mutuellement quelques louis?... Certes, il n'était pas riche ; d'une partie de ses économies il avait déjà disposé pour restaurer Bienassis et la branlante église de Villemoirieu ; mais il s'arrangerait ; les vendanges avaient été bonnes ; poste pour poste, il répondit à son vieux camarade, qui le remercia avec effusion :

23 novembre.

« Mon cher ami,

« Voilà du cœur ! Il n'y en a que chez les hommes d'idée et de sentiment comme nous. Les hommes d'argent sont à Mammon !...

« Merci, et honneur ! Je n'attendais pas moins de toi. Je reçois par le même courrier quatre ou cinq lettres pareilles. L'âme n'est pas morte en France.

« Il faut envoyer, quand tu les auras, ces cinq mille francs, chez M. de Lahante, receveur général à Lyon, en disant ou faisant dire que c'est un remboursement qu'on fait à M. de Lamartine, et en demandant un reçu que tu m'enverras. Voilà tout. Je t'envoie notre billet.

« Adieu pour ce matin. Je ne bouge pas d'ici, jusqu'au 15 janvier si je trouve ma somme, et pas du tout si je ne la trouve pas. Mille tendres remerciements. Viens donc si tu es libre. »

Guichard fit diligence et Lamartine n'attendit pas la somme promise beaucoup plus d'une semaine :

Monceaux, 10 décembre.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu les cinq mille francs. Il y a *cent* contre *un* à présumer que je pourrai rembourser dans deux ou au plus deux ans et demi ou trois ans. Le reste n'est que sûreté et prévoyance. Agis donc sur cette foi, et si tu veux que je change la date et la rapproche, renvoie-moi le billet.

« Jamais l'empressement de ton amitié ne sortira de mon cœur. Oh ! la bonne chose qu'une bonne et vraie affection ! »

Les autres membres de ce « consortium » d'amitié s'exécutèrent-ils aussi vite ? Quelques jours plus tôt, Lamartine redoutait des retards qui ne seraient point imputables à leur bonne volonté ; car « les amis généreux sont toujours des amis pauvres ; » et, dans une lettre au marquis de la Grange, son collègue, qui le pressait de regagner Paris, il avouait « qu'il n'avait pas même de quoi faire le voyage... » M. de La Grange, auquel il n'avait point osé s'adresser, parce qu'il le savait embarrassé lui-même, s'inscrivit certainement au nombre des souscripteurs... Grâce à ce faisceau de dévouements, Lamartine, dans les derniers jours de janvier 1844, put reprendre sa place à la Chambre ; il ne se croyait point ruiné, mais seulement « à bout de charges et de dettes, » et il prétendait entreprendre courageusement une « liquidation » qui durerait « quatre ans (1). » Dans quatre ans, hélas ! en 1848, de nouvelles charges se seraient ajoutées aux anciennes ; et ses amis les plus modestes ne pourraient plus le sauver !...

L'été de 1844, au moins, lui apporta quelque répit. Il put s'éloigner, revoir la Provence, Marseille et la plage du Prado, revoir la chère Italie, s'enfermer quelques semaines à Ischia, y évoquer, sous le sourire de sa belle nièce Valentine, et près d'elle et pour elle, quelques-unes des plus belles heures de sa jeunesse ; et s'il redevint alors, touché par un nouvel amour, un poète indifférent aux ennuis de la politique et de l'argent, s'il tressa autour de son front rajeuni l'auréole des *Confidences* et de *Graziella*, s'il déforma son passé pour le purifier et l'embellir, et pour s'embellir avec lui, la révélation des embarras qui, huit ou dix mois plus tôt, faillirent le réduire « au désespoir » ne rend-elle pas ce parti pris d'idéalisation plus touchant, plus excusable et plus humain ?

Rentré en France seulement à la fin d'octobre 1844, il était encore prisonnier du charme ; il songea à faire enfin à Crémieu le pèlerinage depuis si longtemps attendu ; mais une fois de plus le destin capricieux s'entremit ; au lieu d'une visite, Guichard ne reçut qu'une invitation tardive :

(1) Lettre au marquis de La Grange, du 10 janvier 1844. Cette lettre, et quelques allusions éparses dans les lettres à M. de Girardin en 1843, étaient les seuls indices de la crise financière qui éprouva alors Lamartine.

Monceaux, 24 novembre 1844.

« Mon bien cher ami,

« Je suis de retour; nous pensons à toi souvent. Nous t'attendrions si tu voulais. Tu trouverais chambre chaude, table sobre, et amis heureux. Voyons si le cœur t'en dira.

« Je suis occupé à écrire divers volumes sur divers sujets, et surtout sur l'histoire des Girondins, pour paraître dans trois ans. J'ai conclu une grande et capitale affaire avec une société de libraires. Cela me donnera en six ans environ six ou sept cent mille francs. Mes charges seront allégées. Déjà mes affaires lourdes se soulèvent. Tu seras heureux de le savoir, toi qui as concouru avec tant de dévouement à les soutenir pour me laisser à la Chambre.

« A propos de cela, j'ai 250 francs prêts pour toi : où, et comment veux-tu que je te les envoie? Ma femme, mes nièces, le baron d'Eckstein, qui est ici et qui t'y a vu, me chargent de te faire plus que des compliments, de vraies amitiés. Nous avons failli aller tous tomber un jour au seuil de Bienassis, revoir la maison, le jardin, la treille, le bois, la source. Nous avons reculé parce que nous étions *douze*. L'hospitalité demandée à douze eût été indiscrète. Mais à *deux*, pour l'été prochain.

« Je m'occupe peu de politique depuis six mois. L'opposition s'allie avec M. Thiers et ses amis. Je n'aime les farces qu'aux Variétés. Ce compérage ne va pas aux hommes sérieux. Dans cette situation, j'attends que le bon sens revienne à M. Barot, et j'écris les *Girondins* qui ressemblent fort à nos *intrigants. Major e longinquo reverentia.*

« Adieu, aime-moi, et dis-le moi souvent. »

La saison était trop avancée pour que Guichard se déplaçât.

L'année suivante, Lamartine ne vit point venir Guichard : il le morigène doucement, le 4 décembre : « Je t'ai espéré, attendu, aspiré tout l'été. » Il demande si le juge de paix de Crémieu est enchaîné par un clou doré à son siège, ou si le délit sévit là-bas en permanence?

Ce qui sévissait à Crémieu, c'était, hélas! l'inquiétude, une inquiétude qui, pendant tout l'hiver, s'accentua. Le juge de paix de Crémieu (1) était guetté par des envieux et des adver-

(1) J'ai tenté en vain, par l'aimable entremise de M. Louis Royer, d'avoir communication du dossier administratif concernant M. Guichard de Bienassis, juge

saires; ils lui reprochèrent son amitié pour M. Marion, député de sa circonscription, mais député qui, à la Chambre, soutenait Thiers et votait contre le ministère Guizot; aux dernières élections, Guichard avait mené ouvertement campagne en faveur de cet « ennemi du régime. » N'avait-il point compromis sa fonction? On le disait tout haut dans son pays; on le murmurait à la préfecture : bientôt Guichard fut persuadé qu'on allait le crier dans les bureaux du Garde des Sceaux, et qu'une noire machination administrative s'y préparait contre sa tranquillité; à Crémieu même, ses ennemis n'avaient-ils point annoncé sa révocation prochaine? Au début d'avril 1846, il pria Lamartine d'employer pour lui son crédit : aussitôt lui parvint cette lettre chaleureuse :

Paris, 12 avril 1846.

« Mon cher ami,

« Je n'avais rien reçu de toi, mais je savais ta situation chancelante par M. Marion. Je m'efforçais en vain de découvrir indirectement par les bureaux si ses craintes étaient fondées. Je ne pouvais y parvenir. Je ne voulais pas faire naître l'idée en la supposant. Enfin, d'après tes ordres, j'ai agi. J'ai prié Dessaux et le Secrétaire général d'aller droit au Ministre, et de lui demander si M. Guichard de Biennassis, juge de paix à Crémieu, était menacé de destitution pour cause politique (l'élection de M. Marion). Le Ministre a répondu : — Je n'en ai pas même entendu parler. Je saurai ce qu'il en est par mes bureaux. Assurez M. de Lamartine que jamais un pareil acte n'aurait lieu pour pareille cause.

« Les choses en sont là. J'en saurai plus, je pense, dans quelques jours. Je te tiendrai au courant s'il y a péril. Mais je n'y crois pas. M. Marion n'est pas mon ami politique, puisque c'est un député dévoué à M. Thiers; mais c'est un homme excellent, distingué, consciencieux, et je serais cent fois ministre que j'honorerais son électeur fidèle à son amitié au lieu de le destituer. Je suppose aux ministres actuels la conduite que je suivrais moi-même.

de paix de Crémieu. La plus grande partie des documents qui constituaient les archives du tribunal de première instance de Bourgoin et celles de la cour d'Appel de Grenoble a, paraît-il, été vendue pendant la guerre, au poids et au prix du vieux papier : on ne saurait trop regretter une mesure aussi inattendue.

« Le temps me dure de te revoir. Viens donc à Monceaux quand j'y serai de retour. Ce sera bientôt : il faut que je quitte de bonne heure la Chambre pour aller achever laborieusement le travail historique dont je vis. Grâce à ce travail, et à d'autres de même nature, mes affaires se soutiendront au niveau de mes charges.

« Adieu ! crois-moi comme toujours, et toujours davantage, le plus affectionné de tes vieux amis. Présente mes respectueux hommages à Mme de Bienassis ; et aimons-nous ! »

Peut-être parce que Lamartine était un des membres les plus redoutés de l'opposition, on se hâta de le satisfaire : trois jours plus tard, il pouvait calmer les appréhensions du juge de paix persécuté :

Paris, 15 avril.

« Hier, le ministre m'a fait dire qu'après recherches faites dans ses bureaux, il n'y avait pas un mot de vrai dans les projets supposés contre toi ; qu'il ne destituerait jamais pour cause politique électorale ! qu'il était bien aise de savoir que j'étais ton ami ! etc... Adieu, dors donc en repos ! »

Admirable ministre, ce garde des Sceaux qui se réjouissait avec tant de bonhomie de savoir que le juge de paix de Crémieu était un bon ami de Lamartine ; mais plus admirable le juge de paix, d'avoir attendu si longtemps pour le lui faire savoir !

Pleinement rassuré, Guichard suivit le conseil qu'on lui faisait tenir ; il dormit sur ses deux oreilles ; il dormit si bien qu'il oublia, cette année-là, de venir à Monceaux. Il ne se réveilla que dans les derniers jours de novembre, comme le prêt qu'il avait consenti trois ans plus tôt allait atteindre sa date de remboursement ; il n'était pas plus riche, et il demanda donc si Lamartine pourrait commencer de s'acquitter : les affaires du grand homme, hélas ! n'étaient point encore tirées au clair :

6 décembre.

« Mon cher ami,

« Tu m'as rendu avec cœur un touchant service dans un moment délicat. Je ne l'oublierai jamais. Je t'ai envoyé ce que j'avais sous la main, en attendant le complément. Je te l'enverrai aussitôt que l'argent me rentrera sans me gêner et sans te

croire gêné toi-même. Je ne pense pas que cela tarde plus que deux mois, époque à laquelle j'aurai à toucher à Paris de premiers à-comptes sur mes œuvres vendues ; en tout cas, avant 1848.

« Je ne vieillis que par les cheveux et non par la moelle du cœur, qui est toute à toi. Pourquoi n'as-tu pas dérobé huit jours à la Thémis rurale pour venir nous revoir? Tu es bien aimé ici.

« Quant à moi, ma pensée est tout autant à Bienassis à présent que dans mon enfance, et je remercie le ciel de m'y conserver un si tendre et constant ami.

« *P.-S.* — Marque seulement sur le dos du billet que tu as reçu 1 000 francs du capital. Une fois tout remboursé, tu le déchireras, ou tu me le renverras acquitté. »

Les années passaient, cependant, sans que les amis se revissent; leur dernière réunion remontait à 1841... Guichard boudait-il Saint-Point et Monceaux ? Non ; mais on peut conjecturer qu'il accusait Lamartine de bouder Crémieu, et de ne point lui rendre ses visites. Lamartine le devina; en 1847, il esquissa au moins une tentative pour revoir Bienassis, lorsqu'au retour d'une assez longue villégiature sur la plage du Prado, à Marseille, il fit une halte à Lyon :

Monceaux, le 28 septembre 1847.

« Mon cher ami,

« J'espérais, à mon retour du Midi, prendre un jour d'évasion à Lyon et aller te voir à Crémieu. La souffrance de ma femme, pressée de rentrer, ne me l'a pas permis. Il faut donc que tu viennes nous donner quelques jours à Monceaux. Nous y sommes seuls et en paix. Tu y trouveras une belle édition des *Girondins* reliée pour toi, qui t'attend. Je te remettrai aussi, sinon le tout, au moins une forte partie ce ce que tu as eu la bonté de me prêter. Mes affaires d'argent se relèvent. J'ai remboursé cette année 400000 francs (1). J'en rembourserai

(1) C'est-à-dire qu'il avait abandonné à ses créanciers les quatre cent mille francs reçus d'un groupe « d'éditeurs capitalistes » pour six volumes dont il n'avait pas encore écrit une ligne, où il devait conter, pour faire suite à celle des *Girondins*, l'histoire des *Constituants* et des *Thermidoriens*. (*Correspondance*, lettre du 21 mars.)

encore 100000, d'ici à six mois. Je récolte trois mille pièces de vin pour ma part cette année (1).

« Adieu. Tâche de venir. Ce sera un bon moment pour nous. Les amis deviennent rares (2). Il ne reste que nous deux. Aimons-nous. Mes respects à ta femme : si elle t'accompagnait, Mme de Lamartine en serait heureuse. Adieu. »

Mais plusieurs « obstacles » retinrent Guichard en son logis, où la diligence lui porta les *Girondins*. Une fois de plus, Lamartine souhaite de céder enfin à son « extrême désir de revoir les habitants de Bienassis » et aussi « ces pavillons restés debout et amis pendant que tout croule ou passe sur les bords de son existence... » Seulement, de tous les coins de la France lui arrivent des invitations; la « campagne des banquets » pour la réforme électorale est ouverte; le 18 juillet, il l'a inaugurée à Mâcon par la fameuse harangue qui a tiré la France de sa léthargie en lui prédisant « la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris; » partout, l'on envie Mâcon; Lamartine refuse, tant qu'il peut, les invitations qui lui pleuvent sur la tête; car le rôle de « convive national (3), » ne lui convient guère; il ne peut cependant rester sourd aux appels que lancent vers lui les villes de son propre département!

C'est ainsi que, cette année-là encore, il ne retourna point au château de Bienassis.

Mais il n'exagérait pas en affirmant à son ami que sa pensée y revenait souvent, car dans ces mois mêmes, en unissant les puissances de l'imagination à celles du souvenir, il achevait l'entreprise inaugurée à Ischia en 1844; il mettait au point le texte de ses *Confidences*. Promises à Émile de Girardin, elles devaient paraître bientôt en feuilletons dans *la Presse*; et *la Presse*, à grands fracas, toute glorieuse de cette gloire dont elle avait acheté un rayon, les annonçait à ses lecteurs.

On lisait assidûment *la Presse* à Mâcon; on la lisait même

(1) « Je nage dans le vin, » écrivait-il le 22 septembre à Mme de Girardin; la veille, il en avait vendu pour 40 000 francs, et ce prix ne représentait qu'un tiers « de sa récolte probable. »

(2) Son vieil ami de Rocon, M. Ronot, le confident de toutes ses difficultés financières, venait de mourir.

(3) C'est le mot amusant qu'on lit dans sa lettre du 5 octobre à Guichard. En la publiant, la *Correspondance* a imprimé, par une erreur particulièrement fâcheuse, « courrier national, » qui ne veut rien dire.

à Crémieu ; et Guichard s'inquiéta. Il écrivit tout de suite à Lamartine, « avec cette franchise un peu rude qui est le stoïcisme de la véritable amitié. » — Eh! quoi? lui demanda-t-il, qu'est-ce que cette publicité tapageuse? Convient-il de défiorer ainsi les choses du cœur? C'est donc nos communs souvenirs, notre chère jeunesse, nos enthousiasmes et nos pudeurs que tu vas livrer à la voracité des lecteurs de feuilletons?... Arrête-toi, s'il en est temps encore ; ne commets pas ce sacrilège ; ou explique-moi pourquoi tu le commets, car je n'y comprends rien... »

Ces remontrances inquiétèrent Lamartine ; il relut de près son manuscrit, puis, à Saint-Point, le 25 décembre, il commença une lettre d'explications. La lettre, peu à peu, s'allongea ; pourquoi n'en ferait-il pas une préface? Il y conta ses embarras de fortune et, par l'intermédiaire de Guichard, hasarda pour la première fois au public l'aveu de sa gêne ; entre la vente de Milly et celle des *Confidences* il avait dû choisir : « Pense à Bienassis, et condamne-moi, si tu l'oses. A ma place, aurais-tu fait autrement?... » Une affirmation d'ailleurs devait rassurer le scrupuleux Guichard : « En livrant ces simples pages, je n'ai livré que moi. Il n'y a là ni un nom ni une mémoire qui puisse souffrir une peine ou une indiscrétion... »

C'était vrai : Lamartine n'avait déformé que pour embellir. L'or pur avait seul surnagé sur son âme ; les mauvais souvenirs, — sable et pierre, — étaient retombés au fond. Les *Confidences* consacraient des pages magnifiques à Virieu et à Vignet ; la susceptibilité de Guichard se fût offensée que Lamartine y parlât de lui ; Lamartine fit mieux : en lui dédiant l'ouvrage et la préface, pour la première fois il inscrivit tout au long et non plus seulement sous le rébus des initiales, le nom de Guichard dans son œuvre ; pour la seconde fois, il y fit retentir le nom de Bienassis... C'était, par un subterfuge délicat, réunir, dans la même commémoration, les trois amis de son enfance ; mais, en même temps, c'était s'assurer la bienveillance du seul témoin qui eût pu contrôler la vérité de certaines affirmations ; c'était prévenir et faire taire, d'avance, des étonnements qui se seraient peut-être transformés en amicales critiques.

Terminées, — ainsi que *Raphaël*, — dans les derniers jours de décembre 1847, les *Confidences* allaient s'imprimer dans *la Presse* au printemps de 1848. Mais le drame politique imposa une attente de plusieurs mois à l'idylle...

IX. — LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU

Pendant que le destin de Lamartine s'accomplissait rapidement parmi les orages et les splendeurs des sommets, du fond de sa vallée, Guichard se contentait d'admirer en silence et de plaindre celui qu'il appelait « le grand politique ». Leur amitié connut alors un nouvel entracte. C'est seulement au printemps de 1849, lorsque Lamartine retomba foudroyé, lorsqu'aux élections du 18 mai aucun département ne le renvoya à la Législative, que Guichard, ému, lui écrivit une lettre consolatrice et indignée. Quoi ! tant d'ingratitude et, déjà, tant d'oubli ! « Non, répondit Lamartine, le monde n'est pas ingrat, il n'est qu'ignorant. Dès qu'on sait la vérité, on est juste !... » Car il se raidissait déjà dans cette sorte de stoïcisme généreux qui allait lui donner la force, pendant sa laborieuse vieillesse, d'enseigner les ignorants pour préparer la justice de l'avenir... Et puis il invitait son ami à venir le voir à Monceaux, en automne, si toutefois alors il avait encore un Monceaux ; car de la politique il sortait décidément ruiné...

Guichard accepta-t-il l'invitation cette année-là ? Aucune lettre ne permet de l'affirmer ; on pourrait le croire, à lire les dernières lignes du *Commentaire* que Lamartine écrivit alors pour l'*Harmonie* qui lui était consacrée : il y conta comment ils se retrouvèrent après vingt-cinq années de silence et de séparation ; et il ajoute : « ...Depuis cette reconnaissance, il revient toutes les années (1) dans la saison où les hirondelles s'envolent : ami plus sûr et plus fidèle que ces oiseaux, symbole de fidélité ; car ils nous abandonnent quand le froid commence à faire frissonner les vitres... et lui, il revient quand tout se retire ou quand tout se glace... Que Dieu le bénisse du haut de son éternité, comme je l'ai béni dans ces vers éphémères ! C'est un véritable ami. »

Ce bel hommage dut émouvoir profondément le sensible solitaire de Crémieu. Mais, rédigé avant l'automne de 1849, il ne prouve point que les deux amis se soient alors revus.

(1) L'exagération est manifeste, puisque, de 1841 à 1849 au moins, Guichard ne reparut ni à Monceaux, ni à Saint-Point. C'est avec le même dédain des dates que Lamartine, évoquant sa jeunesse, affirme qu'il allait « *tous les ans* » pendant les vacances passer quelques jours à Bienassis. On sait d'ailleurs quelle déformation des faits et des sentiments contiennent ces *Commentaires* de 1849.

Vieillards désormais, accablés de souvenirs et d'inquiétudes, quelle douceur mélancolique ils devaient goûter à leurs réunions d'automne! Ballotté par l'océan des dettes, Lamartine ramait douloureusement sur la galère des travaux forcés littéraires; Guichard sentait, de son côté, les étroitesses de son destin; sa vue d'année en année baissait; un jour il dut rappeler que la dette de 1843 n'était pas tout à fait éteinte; et du fond de sa pauvreté tragique Lamartine lui répondit par un cri d'espoir.

17 avril 1853.

« Mon cher ami,

« Voici mes premiers mille francs libres. Ne te tourmente pas. Je te payerai tout cette année. Mes affaires vont très bien depuis ma maladie.

« On m'achète mes œuvres à perpétuité. Je t'enverrai pour ton voisinage des prospectus.

« A revoir, à Monceaux. »

De Monceaux, 18 janvier 1856, envoi de prospectus... de ces prospectus grandioses et pitoyables que Lamartine allait multiplier pendant dix ans encore pour obtenir des souscripteurs (1).

« Je t'envoie et je te recommande vivement pour ton voisinage les prospectus ci-joints.

« J'ai espéré tout l'automne que tu viendrais nous revoir. Soigne-toi et prépare-toi à venir dans quelques beaux mois de l'été. A toi de cœur. »

Les beaux mois de l'été n'amenèrent point Guichard à Monceaux; il était maintenant presque aveugle; sentant la mort approcher, il s'enfonçait dans le silence et la tristesse. A l'au-

(1) Dans sa détresse cependant, Lamartine trouva moyen d'envoyer aux pauvres de Villemoirieu une offrande de 40 francs. Guichard fit prendre, en remerciement, cette délibération par le Conseil municipal : « M. de Lamartine, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien membre du Gouvernement provisoire, ayant envoyé à M. Guichard, maire, la somme de 40 francs pour être distribuée aux pauvres de cette commune, la Commission de charité, après avoir prié M. le maire d'exprimer à M. de Lamartine combien la commission, interprète des sentiments des habitants de la commune, était heureuse et flattée d'avoir vu cette commune occuper un instant la pensée d'un aussi grand homme et d'un génie aussi élevé, décide... (suit la répartition du secours.) »

tomne, Lamartine réveilla son souvenir (1). Guichard répondit chaleureusement et annonça sa visite prochaine; mais la villégiature du poète était près de se terminer :

Monceaux, 30 octobre 1856.

« Je ne suis étonné, mon cher ami, que de ton étonnement. L'amitié en moi est indélébile. J'aurais eu bien du bonheur à t'embrasser cette année. Mais tu y penses trop tard ! je suis dans mes préparatifs de départ.

« Si, cependant, toi et ton aimable guide, vous veniez avant le 15 novembre demander une hospitalité de quelques nuits à Monceaux, vous seriez reçus avec la simplicité homérique du campagnard en détresse, mais avec la joie de l'ancienne et immuable affection.

« Présente mes respects à celle qui soigne et embellit ton existence. Prolonge tes jours pour elle et pour nous. La vie est bonne tant qu'elle est chère à d'autres qu'à nous. »

Est-il probable que Guichard, déjà malade, ait pu se résoudre, pour un séjour si court, à un voyage si précipité?... Après le 15 novembre, Lamartine regagna Paris, sa vie besogneuse au masque d'opulence « embellie, » elle aussi, par le sourire consolateur d'un « aimable guide »; Guichard acheva ses jours « dans l'atmosphère de ses premières années, et tout enveloppé de la mémoire de ses pères ». Il mourut en son calme domaine, le 27 mai 1857.

Sa mort déliait Lamartine de tout un cher passé. Il semble que la douleur qu'elle lui apporta fut farouche et concentrée; car il ne s'en ouvrit à personne, pas même à la veuve de Guichard. Un mot de lui pourtant eût été doux à celle-ci; étonnée d'abord, elle s'affligea de ne point le recevoir. Elle confia sa peine à l'abbé Guillermard, curé de Bourgoin, le même qui, jeune homme, avait fait soumettre un recueil de vers à Lamartine par l'obligeante entremise de Guichard. Le prêtre ne craignit pas d'écrire au grand homme cette lettre à la fois respectueuse, émue, et visiblement scandalisée :

(1) Par quelque cadeau sans doute? ou quelque envoi de livres? A moins qu'il ne s'agisse d'un dernier remboursement.

Bourgoin, 10 juillet 1857.

« Monsieur,

« Je viens de passer quelques jours de recueillement et de deuil auprès de la tombe récente de l'un de vos excellents et remarquables amis d'enfance et de jeunesse, M. Prosper Guichard de Bienassis.

« Me permettrez-vous de vous dire, monsieur, que le Bienassis que vous avez visité, que vous avez aimé, que vous avez chanté et où votre souvenir est demeuré vivant et honoré depuis plus d'un demi-siècle, attend de vous et serait heureux de recevoir une marque de sympathique condoléance à son veuvage et à sa douleur? Peut-être m'excuserez-vous de vous écrire ceci, quand vous saurez, monsieur, que ce « véritable ami, » comme vous l'avez qualifié vous-même, était aussi le mien depuis tantôt vingt-cinq ans.

« Hélas! il repose maintenant, en attendant le dernier réveil, à l'ombre de la modeste église que son initiative et sa libéralité ont relevée de ses ruines et rendue à la prière! Il y dort à côté de sa vertueuse et vénérable mère, Mme de Montlevon, que vous avez connue, et qui vous aima comme un second fils. Sur son humble pierre sépulcrale, sa veuve inconsolée et pour qui la terre désormais n'est plus qu'un tombeau, va faire graver cette simple et touchante épitaphe que vous lui composiez vous-même à l'avance, il y a trente ans, dans l'une de vos plus belles *Harmonies :*

Tout près de son berceau sa tombe fut placée...

« Ainsi vos vers qui ont révélé au monde « sa vie cachée » feront encore rayonner, à l'œil de ses compatriotes futurs, l'obscurité de sa tombe.

« Mais une gloire plus réelle et plus durable lui est échue en partage. A la fin du commentaire qui accompagne, dans la dernière édition de vos œuvres, l'*Harmonie* intitulée : *Souvenir d'enfance,* vous disiez, en parlant de cet ami : « Que Dieu le bénisse du haut de son éternité, comme je l'ai béni moi-même dans ces vers éphémères. » Eh bien! monsieur, vous aimerez à apprendre, je n'en doute pas, que Dieu avait exaucé, depuis plusieurs années déjà, ce vœu de l'amitié, en élevant par sa grâce, sur le piédestal surnaturel de la foi, tant de vertus, tant

de précieuses qualités naturelles qui distinguaient M. Guichard de Bienassis...

H. Guillermard (1). »

Lamartine répondit-il à cette invitation pressante? On peut en douter; car la veuve de Guichard eût joint sa lettre, comme un précieux et suprême hommage, à la liasse des autres lettres qu'elle a refusé de brûler... Elle s'occupa seule d'élever le tombeau de son mari; du cimetière de Villemoirieu où, d'abord, il reposa près de sa mère, elle ramena ses cendres dans l'église; pour les abriter elle fit élever une chapelle, dédiée à la Vierge, qu'une somme de mille francs, léguée par son testament, permit d'achever (2); une plaque de marbre noir y reçut, avec son nom et celui de son mari, les quatre vers de Lamartine.

Le silence du poète fut blâmé sans doute. Pourtant, si Lamartine se taisait, c'était pour se recueillir. La mort de Guichard ranima le souvenir de toutes les autres morts qui peu à peu l'avaient laissé seul debout dans le désert de l'âge et de la souffrance; quelques mois plus tard, comme il rêvait dans le jardin de Milly, sous le soleil d'octobre, la tristesse de son âme roula comme un torrent dans le prologue de cette admirable psalmodie — son dernier chef-d'œuvre égal aux plus beaux — *La Vigne et la Maison :*

On a vidé ses yeux de ses dernières larmes...

Des larmes pour Guichard? Lamartine n'en a plus; mais il mêle Guichard à toute sa jeunesse, à tout ce passé dont Milly reste le symbole; en disant un suprême adieu à Milly, il le dit à tous les lieux qui lui furent doux, à ce petit château de Bienassis, par conséquent, que, depuis 1835, il a juré, chaque année, de revoir, et où, chaque année, la malice du destin l'a empêché de reparaître... Rentré à Paris, pendant toute une nuit d'insomnie, il rêve au passé; le matin, il rédige le dixième *Entretien* du *Cours familier de littérature* où il rend un bel hommage à son ami... « C'était, soupire-t-il, un cœur toujours en flammes, que le rêve, l'amour, la poésie, l'amitié précoce consumaient en bois vert et qui, après une longue vie, ne

(1) Lettre déjà publiée avec une erreur de date par M. L. Fabry, dans la revue régionale : *les Alpes pittoresques*

(2) Mme Jeanne Antoinette Zélie Comte, veuve de Guichard, mourut le 18 août 1865.

laisse qu'une cendre tiède et des lueurs éteintes... » Bientôt, il écrit les premiers chapitres de ses admirables *Mémoires* qu'il n'aura pas le courage de terminer : il y crayonne un dernier portrait de Guichard. Puis, ayant détaché son âme de tout ce qui l'enchanta, il se tourne vers les solitudes et les aridités qui le séparent encore de la mort.

*
* *

Extrême pointe des monts du Dauphiné penchant vers le Lyonnais, la colline de Bienassis se « renfle » toujours sur la calme plaine « comme une vague décroissante qui apporte un navire à la plage. » Le joli château se dresse à l'endroit où les bois achèvent de déferler; restauré en 1894 par son nouveau propriétaire, orné d'un donjon carré que flanquent des échauguettes, dentelé de créneaux, embelli, agrandi, il a pris un aspect plus puissant et plus féodal. Mais les élégantes tourelles d'angle jaillissent, comme jadis, de son toit. Autour de lui le paysage n'est pas beaucoup changé depuis les jours d'automne de 1808 et de 1810 où Lamartine et Guichard y donnèrent ensemble l'essor à leurs premiers désirs de jeunesse, de gloire et de liberté. Leurs fantômes reviennent-ils hanter ces lieux où l'un ensevelit tant de rêves dans la sérénité d'une vie médiocre et résignée, où l'autre, si souvent, du sein de ses tumultes, envoyait, après des années d'oubli, sa pensée chargée d'inquiétudes et de regrets?... S'ils s'y rejoignent, ils s'y retrouvent à l'aise; vendu par le neveu et le filleul de Guichard, le domaine de Bienassis est aux mains d'un ami des lettres et des poètes; les souvenirs que contient le château sont conservés avec une attentive piété; dans la chambre que Lamartine habita voilà quelque cent quinze ans, le lit-carrosse épanouit son étrange dais en dôme, comme pour quelque taciturne apothéose, les meubles, de style Louis XVI, semblent attendre la visite nouvelle que le poète avait promise et qu'il ne fit jamais.

Dans son œuvre, domaine et château rayonnent, en un coin paisible, sous la tiédeur du soleil automnal. Lamartine a moins bien dessiné la figure de Guichard : elle apparaît nettement à travers les lettres qu'il lui adressa. Sensible et scrupuleux, inquiet et discret, avide et résigné, le philosophe de Bienassis ressemblait à son maître, le philosophe de Genève; il aima comme lui la nature, la vertu, l'amour et la tranquillité;

il l'imita jusqu'en ses ombrageuses pudeurs, ses défiances et sa misanthropie. Élevé sous le règne de Rousseau, il communiqua son admiration à Lamartine, qui la subit profondément, même quand il l'eut tempérée par d'autres enthousiasmes.

C'est pour Guichard, en effet, que Lamartine sentit ces premières ardeurs de l'amitié, si enivrantes dans un jeune cœur que les premières exaltations de l'amour ne leur sont point comparables, car aucune inquiétude ne s'y mêle, ni aucune réserve, ni aucun remords. C'est à Guichard que, jusqu'en 1812, il fit les plus chères confidences, les plus enflammées, les plus délicates... Nul doute que la défection d'un pareil ami ne lui ait été douloureuse ; elle lui apporta sa première désillusion.

Quand ils se retrouvèrent, tous deux avaient bien changé. Ils s'aimèrent de nouveau, mais en s'y appliquant, un peu par pitié d'eux-mêmes, beaucoup par regret de leur commun passé. En de rares minutes seulement, chaque fois qu'ils se revoyaient, leurs âmes se retrouvaient de niveau. « Aimons-nous », répétait Lamartine dans ses lettres, dans ses vers... Ce qu'ils réussirent à aimer en eux, c'était leur jeunesse : en vieillissant, ils la divinisaient. Mais l'élan spontané d'autrefois avait disparu...

Le rêve de l'amitié parfaite, de la fusion des âmes, ce rêve supérieur à celui de l'amour, Lamartine ne le réalisa vraiment que deux fois ; avec Guichard d'abord pendant quatre ou cinq ans de leur adolescence, avec Virieu ensuite, pendant trente ans de jeunesse et de féconde maturité... Tous les autres attachements, sympathies, amitiés, amours, et les adorations mêmes qu'il conçut ou qu'il suscita, — à l'exception peut-être du culte que lui voua sa nièce Valentine, — tous les attachements terrestres lui parurent incomplets et « courts par quelque endroit » : en face des hommes comme en face de Dieu, cette grande âme souffrit de se sentir incommunicable et seule ; avec sa vraie noblesse ce fut son plus profond tourment.

MAURICE LEVAILLANT.

LA CITÉ SECRÈTE

DERNIÈRE PARTIE (1)

IV

De longue date les Markovitch m'avaient fait promettre de passer avec eux la veillée de Pâques et de les accompagner à notre église sur le quai. Ce samedi soir, j'étais sur le point de me mettre en route, lorsqu'on heurta à ma porte, et, à ma grande surprise, je vis entrer Nicolas Markovitch, en tenue de soirée! Avec son col pointu si haut, ses pans d'habit si courts, son melon aux larges bords, il me parut ridiculement prétentieux. Il m'expliqua confusément qu'il désirait se rendre seul avec moi à l'église... il avait à me parler... nous retrouverions les autres là-bas. Deux choses me frappèrent tout de suite; il était très malheureux, — et un peu gris. On lisait sa tristesse dans ses yeux étranges, pathétiques, si souvent brillants de larmes retenues, sur ses joues creuses, sur ses lèvres tombantes, qui n'exprimaient ni la maussaderie, ni l'impatience, mais simplement le chagrin à la façon des tout petits enfants ou des bêtes. Sa légère ébriété se trahissait dans sa démarche incertaine, dans ses mains tremblantes et la rougeur de son visage. Aussi bien, n'était-il pas assez ivre pour ne pas rester maître de sa pensée et de sa parole.

Nous sortîmes ensemble. En Russie, cette veille de Pâques garde toujours une certaine beauté. C'est la fin miraculeuse de l'interminable et cruel hiver; le monde renaissant du soleil et

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre.

des fleurs est prêt; un coup de baguette le fera naître. Cette année-là cependant, un indicible émoi flottait dans l'air. L'âme de Pétrograd s'éveillait, douloureuse et inquiète. Où étaient les rangées féeriques de petites lampes qui habituellement égaient les rues, ce soir-là? Elles pendent en guirlandes de lumière d'un mur à l'autre, illuminent les squares, se reflètent en mille étoiles dans les canaux et se voilent au loin de brume dorée. Seules, maintenant, les églises s'éclairent; les rues ne sont que gouffres noirs balayés par les vents; les canaux sont chargés de glaçons qui frottent contre les barques endormies. Peu de monde, un grand silence, un air humide et lourd.

En chemin, Markovitch, comme je m'y attendais, aborda le sujet de Sémyonof.

— Vous savez qu'Alexis Pétrovitch habite maintenant chez nous.

— Oui, je le sais.

— Vous pouvez comprendre, Ivan Andréiévitch, que, lorsqu'il est venu me le proposer, j'ai été fort étonné. Il allégua qu'il se sentait trop seul chez lui, que, pour une semaine ou deux, il lui plairait d'avoir de la compagnie. Puisque cela ne devait pas durer, cela n'avait pas d'importance.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à vos inventions, Nicolas Léontiévitch? fis-je en le fixant brusquement.

— Mes inventions!... Je m'étais fait sur elles beaucoup d'illusions. Mais Alexis m'a montré leur parfaite inutilité. Je crois qu'il l'a fait dans une bonne intention. C'est un homme singulier,... oui, vraiment singulier. Je ne comprends pas bien le sentiment qu'il m'inspire. Parfois, il me paraît réellement bon, d'autres fois il m'irrite au point que je perds tout empire sur moi-même... C'est comme avec le vieux fou dont j'étais le secrétaire. Celui-là, j'ai failli le tuer. Au milieu de la nuit, la pensée me vint de son ventre, tout rond, blanc et luisant, et je sentis pousser en moi la tentation d'y enfoncer un couteau. Cela me tint éveillé des heures. Qui n'a passé par de tels moments? Et je le répète : Alexis peut être très bon.

— Qu'entendez-vous par ce mot : bon?

— Par exemple, il lui restait d'excellent vin, plus de cinquante bouteilles : il nous a tout donné. Il insiste pour nous payer une pension. C'est un homme généreux...

— Voulez-vous un conseil, dis-je, ne buvez pas son vin.

Nicolas se montra vexé.

— Qu'entendez-vous par là, Ivan Andréiévich ? Ne pas boire son vin ! Pourquoi me donner un tel conseil ? Suis-je un enfant ? Ne sais-je pas me conduire ?

Il retira sa main de mon bras.

— Et ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez renoncé au vin, tout à fait renoncé ?

— C'est juste, mais Pâques est le temps des réjouissances... — sa voix se fit mordante : — Des réjouissances quand le monde est en pareil état ! En vérité, Ivan Andréiévitch, je ne comprends que trop le cynisme d'Alexis : le monde actuel est un triste spectacle pour un observateur. — Il passa son bras sous le mien, si serré contre moi que je percevais les battements de son cœur. — Mais, n'est-ce pas, Ivan Andréiévitch, vous croyez que la Russie a retrouvé son âme. — Ses accents devinrent pressants comme une supplication. — Il faut le croire. Il ne faut pas écouter ces imbéciles qui ne veulent pas admettre qu'elle sortira plus grande de tout ceci. Des imbéciles ? Non, des misérables ! Voilà ce qu'ils sont. Si je ne puis mettre ma foi en la Russie, je mourrai Et nous sommes tous comme cela. Si, maintenant, elle ne se lève pas, si elle ne se met pas aujourd'hui à la tête de l'humanité, elle ne le fera jamais et cela nous brisera le cœur. Mais elle le fera... elle le fera... Aucun de ceux qui suivent les événements n'en peut douter. Seuls des sceptiques comme Alexis... Mais celui-là doute de tout et il ne respecte rien. Il faut qu'il souille tout, de son contact méprisant. Mais qu'il ne touche pas à la Russie !... Je l'ai prévenu.

Il se collait à moi, les doigts crispés sur ma manche :

— Je vais vous faire un aveu, Ivan Andréiévitch, vous ne le répéterez à personne. J'ai peur. Oui, c'est vrai : j'ai peur de moi, peur de cette ville, peur d'Alexis... Cela va mal pour moi, Ivan Andréiévitch. J'ai peur de moi-même. Je ne sais pas où j'en pourrai venir. J'ai des rêves bizarres... Pourquoi Alexis est-il venu habiter chez nous ?

Dieu merci, nous atteignions l'église. Je montais déjà les marches quand il me vint à l'esprit que, pas une seule fois, il n'avait prononcé le nom de Véra.

V

Et pourtant, si accablé qu'on fût de mille soucis, il était impossible de résister au charme indéfinissable de cette cérémonie.

On a pu dire que, cette année-là, la foule ne se précipitait pas dans les sanctuaires comme aux Pâques précédentes, mais notre église était petite : elle nous parut pleine à craquer. Trébuchant sur les marches obscures, nous nous trouvâmes à l'extrémité de la nef étroite. Plus loin, s'ouvrait une zone de lumière dorée où baignaient des formes vagues et mystérieuses. Au moment de notre entrée, la procession descendait la nef pour aller faire le tour de l'édifice, en quête du corps de Notre Seigneur.

Venaient d'abord les chantres, puis les bannières aux vives couleurs, puis le prêtre dans sa chasuble éclatante et raide d'ornements, les dignitaires, les diacres, enfin les fidèles. Et chacun portait un cierge allumé. Les chants, la forêt des cierges, le trou noir que fit la porte en s'ouvrant au vent glacé de la nuit, le bruit des voix au dehors, la litanie qui s'éloignait, puis l'attente silencieuse du retour, tout cela avait quelque chose de simple qui nous ramenait aux éléments essentiels et touchait le cœur même du mystère de la vie. Toute peine s'effaçait, tout rentrait dans la paix.

Tout à coup on frappa. La porte s'ouvrit. Le prêtre était là, écarlate et or. Il prononça : « Christ est ressuscité », et sa voix résonnait d'allégresse comme si vraiment à la minute, dans les ténèbres et le vent, il venait de faire la merveilleuse découverte.

— En vérité, il est ressuscité, répondit la multitude d'une seule voix.

Markovitch m'embrassa.

Quand nous sortîmes, toutes les cloches sonnaient ; cloches de Saint-Isaac aux vibrations profondes, et toutes les autres, qui chantaient, gazouillaient, pleuraient, se chamaillaient, se répondaient d'un bout à l'autre de Pétrograd. Du bord opposé de la Néva, nous parvenaient les détonations de la canonnade et l'écho plus lointain, assourdi, des pièces qui tiraient près de la mer.

Il faisait grand froid : nous nous hâtâmes de rentrer à la Perspective des Anglais. Pendant ce trajet, Markovitch n'ouvrit pas la bouche.

Véra, oncle Ivan et Sémyonof nous attendaient. Sur la table étaient disposés la *pashka* (1), un énorme jambon, un gros gâteau, sorte de pain doux appelé *kulich* et une jatte pleine d'œufs multicolores : toute la nourriture de la semaine. On ne ferait aucune cuisine jusqu'au samedi suivant, — et, à vrai dire, on ne tarderait pas à être las des œufs et du jambon. Il y avait aussi du vin, — celui de Sémyonof sans doute, — et un minuscule flacon de vodka.

Le repas fini, comme la conversation languissait, j'allais me retirer, lorsque j'entendis ces mots de Sémyonof :

— Eh bien ! que penses-tu de ta révolution, maintenant, Nicolas ?

— Pourquoi cette question ?

— Ne te rappelles-tu pas ce que tu en disais?... Ce devait être le salut du monde et mieux encore... Cela n'a pas l'air d'en prendre le chemin. Pas mal de disputes, il me semble ? Et l'armée, en train de se désorganiser, n'est-il pas vrai ?

— Je t'en prie, oncle Alexis, murmura Véra.

— Ce que j'ai dit alors, je le crois encore, affirma Nicolas en faisant effort pour garder son calme. Laisse la Russie tranquille, Alexis, et moi de même.

— Je t'assure, Nicolas, que je ne te veux pas de mal. Demande à notre ami Durward si j'ai jamais fait de mal à personne. Il me donnera, j'en suis sûr, un excellent témoignage.

— Peut-être que tu ne me veux pas de mal, mais tu me tourmentes. Je suis un sot de m'en inquiéter... mais chacun sait que je suis un sot.

Tout le temps qu'il parlait, sa face pâle et ses yeux tristes étaient tournés vers Véra.

De nouveau celle-ci répéta très bas :

— Oncle Alexis,... je t'en prie.

Mais il continua.

— Voyons, Nicolas. Tu ne te rends pas justice. Personne ne te prend pour un sot. Je trouve que tu as beaucoup de chance. Avec tes talents...

(1) Pâte sucrée faite de crème et d'œufs, de lait caillé et de sucre.

— Mes talents? dit Nicolas à demi-voix en regardant sa femme : je sais maintenant que je n'ai aucun talent.

— Et l'amour de Véra, poursuivit Sémyonof.

— Ah ! cela surtout, dit Nicolas, en soupirant profondément, c'est cela qui est fini.

Que se passa-t-il alors? Véra fit un mouvement pour mettre sa main sur celle de son mari, mais lui retira tout doucement la sienne qui resta posée sur la table, agitée d'un tremblement ; on percevait, au milieu du bruit des paroles, le choc léger des ongles contre le bois.

Véra dit quelques mots que je ne pus saisir.

— Non... répondit Nicolas. Le moment est venu pour nous d'être sincères l'un envers l'autre. J'ai bu trop de vin, la tête me fait mal et je ne parle peut-être pas très clairement, mais cela me donne le courage de dire ce que j'ai sur le cœur. Sache-le donc, Véra, j'ai vu ce qui s'est passé ici ce jeudi après-midi, la semaine de la Révolution.

Véra eut un geste de détresse. Il expliqua :

— J'étais dans mon atelier, où Alexis couche maintenant. Je n'ai pas cherché à voir ; j'ai vu malgré moi : j'en suis fâché.

— Moi, Nicolas, j'en suis contente, répondit Véra avec fermeté : j'étais résolu à t'en parler en tout cas. J'aurais dû t'en parler plus tôt. Oui, c'est vrai et tu as bien vu ; j'aime, et je suis aimée. Je veux qu'Ivan Andréiévitch, Alexis et oncle Ivan et tous le sachent. Il n'y a rien là qui soit à cacher. Je n'avais jamais aimé, je n'ai pas à rougir de l'amour qui m'est venu maintenant. D'ailleurs, Nicolas, notre vie n'en sera pas changée. J'ai toujours la même affection pour toi : je continuerai de t'obéir ; je ferai exactement ce que tu me diras. Si tu le désires, je ne le verrai plus, mais je ne cesserai pas de l'aimer.

Markovitch eut un cri de bête blessée :

— Ah ! Véra... tu es cruelle.

Il dit encore :

— Aujourd'hui, je ne veux rien décider. Nous réfléchirons, nous prendrons un parti plus tard... Ce soir, je ne peux penser à rien... Et toi, Alexis, laisse-moi en paix...

Il se dirigea à pas incertains vers sa chambre. Du même mouvement Véra s'était levée. Elle promena ses regards autour d'elle comme si la lumière l'éblouissait et, sans adresser la parole à aucun de nous, elle suivit Nicolas.

Je regardai Sémyonof.

— Je pense, lui dis-je, que vous feriez mieux de retourner chez vous.

— Pas encore, répondit-il avec son éternel sourire.

VI

Le lundi de Pâques, j'avais promis de me rendre à l'invitation d'un riche marchand, Rozanof, dont j'avais fait la connaissance à Noël chez les Markovitch. La seule curiosité m'attirait chez ce personnage peu sympathique.

Il avait fait une fortune considérable en vendant aux paysans des sucreries à bon marché. Maintenant, il menait une existence de jouisseur. Sa manie actuelle était de collectionner, sans aucun discernement d'ailleurs, la peinture russe moderne. Il est vrai de dire qu'il possédait aussi une galerie privée de dessins pornographiques.

Rozanof habitait derrière la cathédrale de Kazan. J'arrivai en compagnie de Bohun. Un ascenseur doré d'une lourde élégance nous monta à l'étage. Au milieu d'une profusion de tableaux, de statues, de dorures, s'étalait, rubicond et gras, le maître de céans. La réunion était nombreuse. Beaucoup de Juifs, des artistes, des acteurs que nous avions peine à distinguer derrière le brouillard que faisait la fumée des cigarettes.

Tout à coup, debout toute seule, j'aperçus Nina.

Son isolement fut la première chose qui me frappa. Elle s'appuyait contre le mur, sous les cadres dorés, et regardait autour d'elle avec un sourire timide et triste. Elle portait une robe blanche, très simple. Il était aisé de voir qu'elle n'était pas heureuse et que, depuis ses nouvelles expériences, la vie ne l'avait pas bien traitée, parce qu'elle montrait un air indécis et gêné qui ne lui ressemblait guère. J'allais vers elle pour lui parler, quand deux perruches l'entourèrent et l'entraînèrent avec elles.

Son image ne me quitta pas, tout le temps du repas bruyant qui suivit. Je ne pouvais la voir de ma place et j'eus beau tendre l'oreille, je n'entendis pas une fois sa voix. Qui aurait imaginé, un mois auparavant, que Nina pourrait faire partie d'une réunion de ce genre, sans que sa voix dominât toutes les autres?

A nous voir à table ce soir-là, nul n'aurait pu deviner qu'il était question de disette à Pétrograd. Jusqu'au dernier son de la trompette du Jugement dernier, le riche trouvera moyen de se procurer les choses qu'il désire. Le vin coulait à flots et, avant la fin du repas, chacun parlait à tue-tête.

Après dîner, nous passâmes tous dans le grand salon pompeux pour admirer les peintures. Nous causions, lorsque soudain tomba sur nous un de ces silences qui peuvent surgir inopinément partout où des Russes sont rassemblés. Je les qualifierai de « silences russes », car je ne connais rien d'analogue en aucun autre pays. C'est comme si les âmes de tous ceux qui sont là s'enfuyaient en un instant par les fenêtres, abandonnant les corps et les habits. Chacun reste à sa place, les yeux mi-clos, la bouche fermée, les mains oisives; cependant désespérés et impuissants, les maîtres de maison jettent autour d'eux des regards de détresse.

Cela peut durer ainsi jusqu'au matin.

Soudain, une insignifiante petite femme, assise près de moi, se mit à dire :

— La Russie n'a plus qu'une chose à faire maintenant, c'est de cesser toute résistance et de faire ainsi honte au reste du monde.

C'était une personne douce et avenante avec de bons yeux de génisse. En parlant ainsi, on voyait qu'elle ne faisait que suivre sa pensée. Elle pensait tout haut. Cela suffit. Ce fut un effet magique. Les fenêtres s'ouvrirent, les âmes rentrèrent pêle-mêle et un tel déluge de paroles se répandit dans la pièce que les statues elles-mêmes parurent en frissonner sur leur socle. Tout le monde parlait, tout le monde à vrai dire criait, et on entendait retentir les mêmes mots dont l'écho avait rempli les rues cette semaine : Liberté, Démocratie, Socialisme, Fraternité, Antiannexionnisme, Paix universelle.

Un vieillard à barbe blanche ne se lassait pas de proclamer :

— Ce ne sont pas les canons qui seront nos armes. C'est la paix de Dieu, la paix de Dieu que nous cherchons.

Une des invitées, une belle Juive, bondit de son siège et, debout au milieu du cercle, entonna une sorte de chant dont je ne saisis que de loin en loin une phrase :

— La Russie lavera le monde de son péché... La Russie sauvera le monde...

Depuis un moment, j'observais Bohun. Il dit, tout rougissant, la voix un peu hésitante :

— Et l'Allemagne, qu'en faites-vous ?

La dame se tourna furieuse contre lui :

— L'Allemagne ? L'Allemagne prendra modèle sur nous. Quand nous poserons les armes, elle en fera autant.

— Et supposez qu'il n'en soit rien ?

Les regards se tournaient vers lui. On se taisait.

— Ce ne sera pas notre faute. Nous aurons donné l'exemple.

Un léger murmure d'approbation suivit cette réplique. Bohun en fut piqué. Il éleva la voix.

— Et vos alliées, l'Angleterre et la France, vous voulez donc les trahir ?

— Nous ne trahissons pas le prolétariat d'Angleterre et de France. Ce sont nos amis, nous n'en connaissons pas d'autres. L'alliance avec les Gouvernements capitalistes de France et d'Angleterre n'a pas été faite par nous, mais par notre Gouvernement capitaliste qui n'existe plus.

— Cependant, reprit Bohun, quand la guerre a commencé, n'avez-vous pas tous, pas le Gouvernement seulement, mais vous tous aussi qui m'écoutez, supplié l'Angleterre de se joindre à vous ? Aux jours qui précédèrent l'intervention anglaise, ne menaciez-vous pas de nous traiter de lâches et de traîtres, si nous restions à l'écart ?

Il y eut un torrent de réponses.

— Cela ne nous regarde pas... Cela ne nous regarde pas...

Ce fut le moment pour Bohun de se montrer : il sauta sur ses pieds, écarlate, frémissant, et sa voix était si désespérée, sa détresse si sincère qu'il domina toute la réunion.

— Que vous arrive-t-il donc, quelle folie s'est emparée de vous tous ? Vous qui étiez le peuple le plus modeste de l'Europe, vous voilà maintenant le plus vaniteux. Mais voyez, réfléchissez aux conséquences de votre capitulation. Vous livrez à l'esclavage les trois quarts des peuples de la terre, vous renoncez pour toujours peut-être, à l'avènement de la démocratie, vous fondez à jamais le règne du militarisme le plus grossier ! Qu'avez-vous accompli jusqu'ici par le fait de votre Révolution ? Qu'avez-vous obtenu en relâchant la discipline de l'armée ? Quel bien avez-vous fait ? Quelqu'un en est-il plus heureux ? Le désordre n'est-il pas partout ? Ne voyez-vous pas

partout le travail s'arrêter et vos industries périr? Et les 80 millions de paysans libérés en l'espace d'une seule nuit, qui les dirigera? Qu'avez-vous fait de cette chose sainte, le patriotisme? Lequel de vous a prononcé le nom de la Russie depuis la Révolution? Personne... Démocratie, Fraternité, tant qu'on veut, mais Russie jamais. Et comment imposerez-vous votre Démocratie et votre Fraternité, si vous ne commencez pas par vous faire respecter ?... Tout cela, je vous dis que c'est absurde!... plus qu'absurde, criminel, impardonnable.

Le pauvre garçon était prêt à pleurer. Il s'arrêta brusquement, le regard fixe, les poings serrés.

Rozanof lui répondit. Rozanof, très rouge, bouffi de nourriture et de boisson, chancelant sur ses jambes, ses petits yeux allumés de mysticisme et de vin. Il s'avança au milieu du cercle.

— Ce que vous dites est peut-être vrai, c'est très anglais, très honnête et, pardonnez moi, jeune homme, très simpliste. Vous dites que nous sommes vaniteux, nous autres Russes. Non, nous ne sommes pas vaniteux, mais nous voyons plus loin que le reste des hommes. Est-ce un malheur pour nous? Peut-être, mais peut-être aussi cela va-t-il nous aider à sauver le monde. Prenez-moi, par exemple. Suis-je une belle âme? Non sans doute. Tout le monde sait que non. Personne ne peut me regarder en face et dire que je suis une belle âme. Toute ma vie, j'ai fait des choses honteuses. Ceux qui me connaissent savent quelques-unes des choses que j'ai faites et il y en a d'autres... pires, que moi seul, je sais. Eh bien! alors?... Vais-je cesser de faire ces choses?... Est-ce qu'à cinquante-cinq ans, subitement, je vais devenir un saint? Mais non. Je vais continuer à agir comme je l'ai toujours fait et je tomberai dans une vieillesse infâme. Je le sais. Ainsi, jeune homme, vous pouvez m'en croire. Vous pouvez vous fier à moi pour dire la vérité telle que je la vois.

« Je crois en Christ, je crois en la vie de Christ, en l'esprit de Christ. Si j'en étais capable, je voudrais me délivrer de ma bestialité et devenir semblable au Christ. J'ai essayé, maintes fois, et j'ai échoué parce que je n'ai point de caractère. Mais cela veut-il dire que je n'y crois pas? Nullement. J'y crois plus que jamais. Il en est ainsi de la Russie. Vous ne voyez pas assez loin, jeune homme, ni vous, ni aucun de vos

compatriotes. Vous n'attachez pas assez d'importance aux idées; c'est votre grande faiblesse. Comment cette guerre va-t-elle finir? Par la victoire de l'Allemagne? Peut-être... Peut-être même que la Russie par sa faiblesse aidera à cette victoire. Mais sera-ce la fin?... Non... Si la Russie a une idée, si à sa foi en cette idée elle sacrifie tout, si elle consent à se laisser souffleter, traîner en esclavage, à livrer ses terres et son peuple, à être la risée du monde... c'est que c'était son destin. Elle supportera tout cela pour que son idée vive.

« Et son idée vivra. Les Allemands et les Autrichiens sont des hommes comme nous. Plus tard, peut-être, beaucoup plus tard, ils se diront : voici la Russie qui croit à la paix universelle, à la fraternité des hommes, elle sacrifiera tout à cette foi, comme le Christ, elle ira, elle sera torturée et crucifiée... et ressuscitera le troisième jour. N'est-ce pas l'histoire de toute idée qui doit triompher? Vous dites qu'en attendant, c'est l'Allemagne qui triomphera. Peut-être, pour un temps, mais notre idée ne périra pas.

Après cela, le tumulte des voix se fit plus bruyant, plus confus, et je n'ai plus saisi que des bribes de la conversation.

Comme je partais, je me trouvai près de Nina. Elle me regarda avec son expression d'autrefois.

— Durdles, Véra est-elle bien?

— Elle est triste, Nina, à cause de votre absence. Revenez.

Mais elle secoua la tête :

— Non, non, je ne peux pas.

VII

Le lendemain, mardi, fut orageux avec du vent et de la pluie. De ma fenêtre j'observais curieusement le tourbillonnement des eaux chargées de glaçons. La pluie en nappes obliques frappait la glace tourmentée, des blocs entrechoqués se soulevaient, parfois une force irrésistible les emportait. C'était comme si tout allait glisser dans l'espace : soudain il se faisait une accalmie, toute la masse restait suspendue, frémissante dans le cliquetis et le brisement des blocs amoncelés, jusqu'à ce que le tournoiement recommençât dans le sens opposé.

Vers le soir, je m'étais assoupi sur mon livre, lorsque je fus réveillé en sursaut. On frappait. Sémyonof était sur le seuil.

— Puis-je entrer?

— S'il le faut absolument, répondis-je, je n'ai pas le moyen de vous en empêcher.

Il se mit à rire. L'eau dégouttait de son caoutchouc; il l'enleva, posa son chapeau et vint s'asseoir près du poêle. Penché, il présentait son manteau à la flamme et contemplait la vapeur qui s'en échappait. Je m'étais reculé sans un mot : je ne voulais pas lui laisser la moindre illusion sur les sentiments que m'inspirait sa venue. Il se retourna et me regarda.

— Vraiment, Ivan Andréiévitch, dit-il, voilà un piètre accueil.

— Il m'est impossible de vous en faire un autre. Je souhaite vous voir aujourd'hui pour la dernière fois.

— C'est tout à fait cela, répondit-il, en me souriant amicalement; c'est précisément pourquoi je suis ici. Je viens vous dire adieu.

J'eus un geste de surprise.

— Oui, adieu ! quelque chose me dit que nous ne causerons plus jamais ensemble. Je puis me tromper, mais cela m'étonnerait, car mes intuitions sont généralement justes.

Ce fut alors que je remarquai son visage altéré, ses yeux cernés, son regard terni par l'insomnie. Ces signes de détresse physique me surprirent. Jusqu'alors, quel que pût être le trouble de son âme, son corps semblait invulnérable.

— Et cette fois en effet, répliquai-je, elles ne vous auront pas trompé ; car j'ai la ferme intention de ne plus jamais vous adresser la parole.

Sémyonof me jeta un regard singulier, ironique, et, ma parole ! presque affectueux :

— C'est triste ce que vous dites là, Ivan Andréiévitch, c'est triste parce que, réellement, j'ai de l'amitié pour vous. Et vous êtes peut-être le seul homme au monde dont je puisse en dire autant... Mais voyons, vous n'avez pas toujours eu pour moi cette haine véhémente. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis?

— Pouvez-vous le demander, Sémyonof? Vous savez l'amitié que j'ai pour votre famille : je suis outré de voir le rôle diabolique que vous êtes venu y jouer. Quel plaisir un homme tel que vous, intelligent et cultivé, peut-il trouver à harceler de pauvres gens comme Véra et Nicolas ? Vous avez fait assez de mal. S'il en est temps encore, essayez de le réparer. Épargnez

ces malheureux, faites la paix avec eux et, moi aussi, je vous pardonnerai.

— Évidemment votre pardon est pour moi de toute importance, dit-il avec un mélange de raillerie et de gravité. Mais bah! vous n'aurez plus à me supporter que quelques jours. Comment cela finira-t-il? vous demandez-vous. Qui vous débarrassera de moi? Nicolas ou Véra? Ou peut-être notre nouveau Byron, Lawrence? Ou même vous? Je vous préviens que je ne me défendrai pas. Je ne ferai aucune résistance, je m'y engage.

Soudain, je le vis changer d'attitude et de ton. Il se rapprocha, ses yeux las plongèrent jusqu'au fond des miens :

— Ivan Andréiévitch, trêve de vaines paroles : laissons cette dispute sans objet, laissons votre haine pour moi... Je viens à vous aujourd'hui, j'y suis toujours venu comme le papillon à la flamme. Pourquoi? Est-ce pour le charme de votre société? Je ne vous flatterai pas, je ne vous ferai pas d'absurdes compliments. Non. C'est parce que vous seul, parmi tous les imbéciles qui sont ici, vous seul l'avez connue. Elle avait de l'affection pour vous. Vous vous souvenez d'elle et vous pouvez en parler. Ah! que de fois j'ai souhaité parler d'elle avec vous! Que de fois je suis venu jusqu'à votre porte et reparti sans entrer! Ivan Andréiévitch, vous avez vos bons côtés : c'est ce qu'elle avait su voir en vous... Vous êtes honnête, vous êtes brave... Vous êtes comme un bon clergyman anglais. Mais elle!... Quelle compagne j'aurais eue, si vivante, si pleine d'esprit et de fantaisie! Tous les détails, les moindres détails... vous rappelez-vous?... sa façon de marcher, de s'habiller, son sourire et jusqu'à ses colères où elle était si belle!... Ivan Andréiévitch, ayez pitié de moi! Oubliez pour un peu votre morale, vos principes, et parlez-moi d'elle! Parlez-moi d'elle!

Il s'attachait à moi, suppliant, le regard fiévreux, l'air d'un dément. Il l'était sans doute en cet instant.

— Je ne peux pas... je ne veux pas, répondis-je en m'écartant de lui. Le souvenir que vous évoquez est sacré pour moi. Je ne puis souffrir de vous envelopper dans la même pensée, elle et vous. Certes, je n'ai aucun sentiment de jalousie...

— Que dites-vous là? De qui et de quoi seriez-vous jaloux?

— Moi aussi, je l'aimais.

Il me regarda, et en dépit de moi-même le rouge me monta

au visage. Il me toisa de la tête aux pieds. Mon peu d'agrément physique, la disgrâce de mon corps misérable et débile, son regard méprisant voyait tout.

— Ne croyez pas, dis-je, qu'elle en ait jamais rien su. Je serais mort plutôt que d'avouer. Mais parler d'elle avec vous, cela je ne le veux pas.

Il se le tint pour dit et cessant désormais de railler :

— Allons, dit-il, le lien est brisé... Je m'en vais. Quand je ne serai plus, rappelez-vous que la vie est plus compliquée que vous ne pourrez jamais le comprendre. Ne soyez pas si sûr de votre fait, Ivan Andréiévitch. Vous savez le proverbe : « Le cœur de tout homme cache une cité secrète. C'est sur ses autels que sont offerts les vrais holocaustes. »

Se rapprochant de moi.

— Plus tard il ne faudra pas me juger trop sévèrement, Ivan Andréiévitch. N'oubliez pas que j'étais un homme hanté.

Brusquement, il me baisa sur les lèvres et disparut.

VIII

Jusqu'à son dernier jour, Bohun gardera la mémoire de ce mardi soir.

Il était rentré vers six heures. Sémyonof, dans le fauteuil, parcourait le journal, tandis que Markovitch, paisiblement, faisait les cent pas à l'autre bout de la salle à manger. Il portait de vieilles pantoufles bleues fanées, qu'il avait adoptées depuis peu.

Épuisé par sa longue journée et ses efforts pour ouvrir les yeux de Russes indifférents aux gloires de l'Empire britannique, Bohun, affalé dans l'autre fauteuil, dormait à moitié sur un exemplaire délabré de *Nichée de gentilhommes*.

La voix de Sémyonof, qui lisait à haute voix des extraits du journal, vint le tirer de sa somnolence. Il ne saisit, tout d'abord, que des bribes de phrases. Il s'agissait d'incidents révolutionnaires qui s'étaient produits sur le front.

— Écoute donc, Nicolas, disait Sémyonof, qu'en penses-tu ? Le colonel a été assassiné, cela ne peut faire de doute, bien que notre ami du *Retch* ne l'imprime pas aussi crûment... Le *Novaya Lezn* donne d'ailleurs toute son approbation... Et en voici un autre...

Et cela continua ainsi, au seul accompagnement des pas ouatés de Markovitch.

— Ah ! encore un !... Eh bien, noble défenseur de la Révolution russe, que penses-tu de cela ? Vois un peu ce qu'ils ont fait près de Riga. On dit...

— Laisse-moi, Alexis, garde pour toi la lecture de ton journal.

Ces mots furent prononcés d'un tel accent, si différent du ton ordinaire de Markovitch, que ce fut pour Bohun comme une cloche d'alarme.

— Ce que j'en dis, c'est pour te distraire. Il est puéril de ne pas vouloir voir les choses telles qu'elles sont... Si vite, après votre belle révolution ! Combien de temps y a-t-il ? Voyons ?... mars, avril... oui, à peu près six semaines.

Le bruit des pas s'interrompit. A voix basse, avec une extraordinaire intensité d'émotion contenue, Markovitch proféra :

— Voilà des semaines que tu me provoques, Alexis. Je ne sais pourquoi tu me hais, ni pourquoi tu me poursuis ainsi. Retourne chez toi ! Si je suis malheureux, et par ma faute, quel plaisir trouves-tu à me tourmenter ?

— Te tourmenter ! Moi ?... Mon cher Nicolas, jamais de la vie ! Tu es malheureux ? me dis-tu... Je ne m'en doutais pas... Serait-ce à cause de tes inventions ? Elles n'ont jamais très bien réussi, n'est-ce pas ?

— Tu me les vantais !...

— Est-il vrai ? Pure bonté de cœur, hélas ! En fait, j'ai été soulagé quand tu as commencé à y voir clair.

— Tu as persuadé à Véra et à Nina, que mes travaux ne valaient rien. Elles y croyaient avant ton arrivée.

— Tu me fais trop d'honneur, Nicolas. Je ne me flatte pas d'exercer une si grande influence sur les opinions de Véra. Il suffit que j'affirme quoi que ce soit, pour qu'elle prenne immédiatement le contre-pied. Tu as dû maintes fois t'en apercevoir.

— Tu m'as ravi la foi qu'elle avait en moi. Tu m'as ravi son amour.

Sémyonof eut un éclat de rire qui eut pour effet de pousser à son comble l'exaspération de Markovitch. Cessant de se contenir, il se mit à crier :

— Tu m'as tout pris... Et maintenant, tu ne veux pas me

laisser en paix !... Prends garde ! Tu joues là un jeu dangereux, je t'avertis.

Sémyonof s'était dressé : les deux hommes marchaient l'un l'autre. Markovitch était comme fou. Les bras en l'air, les yeux hors de la tête, il tremblait de tout son corps. Sémyonof, avec son calme habituel et son éternel sourire, le dévisageait.

— Eh bien, demanda-t-il, que feras-tu?

— Un instant Markovitch resta les mains levées, puis il sembla s'affaisser sur lui-même. Il s'éloigna marmottant quelques paroles que Bohun se distingua pas. Le front baissé, traînant la jambe, il quitta la pièce. Sémyonof se renfonça dans son fauteuil.

Bouleversé par cette scène violente, énervé par l'atmosphère du drame qu'on respirait dans cette maison, Bohun était allé se coucher de bonne heure; mais impossible de dormir. Il restait éveillé, percevant tous les bruits de la maison, comme il arrive, lorsque, dans les ténèbres, le sens de l'ouïe prend une acuité anormale.

C'est alors que parvint jusqu'à lui un frôlement qu'il connaissait bien : celui des pas feutrés de Markovitch. Très doucement, ils passèrent devant sa porte et se dirigèrent vers la salle à manger. Bohun se mit sur son séant et il lui sembla que tous les autres bruits de la nuit s'accentuaient tout à coup; le suintement du robinet, le gémissement du vent, même la forte respiration de la vieille Sacha, qui couchait dans une espèce d'armoire près de la cuisine, les jambes pendantes dans le corridor. Soudain, tout se tut. On eût dit que la maison retenait son souffle pour écouter.

Bohun n'y tint plus. Il se leva, enfila sa robe de chambre et ses mules et sortit. Arrivé à la porte de la salle à manger, il vit que Markovitch était debout, au milieu de la pièce, une bougie allumée à la main. La lueur de la bougie dessinait un cercle au delà duquel tout était ténèbres et éclairait Markovitch, son visage jaune et ses cheveux en désordre qui lui donnaient l'air de porter perruque. Par-dessus sa chemise de nuit, il avait passé une vieille camisole piquée d'un vert rougeâtre et ses jambes nues ressemblaient à deux baguettes.

Il se tenait là comme incertain de ce qu'il allait faire. La bougie tremblait dans sa main et ses lèvres remuaient, mâchant des mots indistincts. Puis il chercha dans sa poche, en tira un

révolver, l'approcha tout près de ses yeux pour vérifier s'il était chargé. Après quoi, il alla, traînant ses pantoufles, jusqu'à la porte de la chambre de Sémyonof, cette chambre qui abritait naguère le sanctuaire de ses inventions.

Pendant tout ce temps, le jeune Bohun était comme frappé de paralysie. Vous connaissez ces cauchemars où vous faites, pour vous réveiller, des efforts désespérés. Vous vous débattez, vous êtes en sueur et vous ne pouvez bouger. C'est de même que Bohun essayait en vain de faire un mouvement...

Déjà Markovitch était devant la porte de Sémyonof; il avait posé la main sur le loquet. Toujours comme en rêve, Bohun poussa un cri qui s'arrêta dans sa gorge.

En même temps, il lui vint la conviction irraisonnée que Sémyonof était là, derrière la porte, regardant par la lucarne et attendant. Henry n'aurait pas pu dire pourquoi il avait cette certitude. Derrière la bougie de Markovitch, la petite fenêtre ne présentait qu'un carré d'ombre, plus noire, mais il était sûr de son fait et il aurait juré discerner la silhouette de Sémyonof, planté sur ses grosses jambes, prêtant l'oreille...

Pendant une éternité, Markovitch ne remua pas. Lui aussi écoutait. Il entendait peut-être le souffle de Sémyonof.

Enfin il commença à tourner la poignée, très lentement, un peu penché, comme si la serrure était dure, et sans doute Bohun allait réussir à agir, appeler, courir, enfin faire quelque chose, mais une autre le devança. Il entendit derrière lui un pas léger et rapide et se dissimula dans l'ombre.

C'était Véra, en robe de nuit, les cheveux défaits.

Elle s'avança dans la chambre et murmura dans un souffle :

— Nicolas.

Markovitch se retourna, sans montrer aucune surprise. Le révolver était rentré dans sa poche. Véra l'avait rejoint : elle lui donna un baiser, puis elle le prit par le bras et l'emmena.

IX

J'avais promis de conduire Véra, le 30 avril, à un grand meeting à la Bourse, où notre ambassadeur, sir George Buchanan, le consul belge et d'autres personnalités devaient parler pour les Alliés. Le mardi 1er mai verrait une importante manifestation de tous les comités d'ouvriers et de soldats. Des mani-

festations semblables de travaillistes devaient avoir lieu le même jour dans toute l'Europe et, pour une fois, les Russes avaient adopté le nouveau style afin d'assurer la concordance des dates. Beaucoup pensaient que ce jour serait l'occasion de nombreux conflits, soulèvements contre le Gouvernement provisoire, attaques contre les étrangers. D'autres, les Russes idéalistes, se figuraient que tous les soldats, dans le monde entier, jetteraient bas leurs armes, et proclameraient la paix universelle...

Pour ma part, j'étais persuadé que cette date marquerait la fin de la première phase de la révolution et que, pour la Russie tout au moins, elle indiquerait le passage de la guerre des nations à la guerre des classes. En d'autres termes, ce serait l'avènement du paysan russe, comme facteur agissant dans la politique mondiale.

Le résultat de mon entrevue avec Sémyonof et de toutes mes émotions avait été une nouvelle crise de douleurs pendant laquelle l'image de cet homme ne me quitta pas : je revoyais ses cheveux et sa barbe, sa carrure massive et ses yeux las et toujours, à la fin, je sentais l'attouchement de ses lèvres sur les miennes. Fait inconcevable, je ne le haïssais pas. Mais, combien je le craignais, non pas pour moi, mais pour ceux, si j'ose le dire sans arrogance, qui m'étaient confiés!

Comme je songeais au moyen de conjurer les dangers dont je les sentais menacés, ma vieille servante entra avec une lettre qu'on venait d'apporter.

Cette lettre était de Markovitch, écrite au crayon sur un mauvais papier gris, et j'eus peine à la déchiffrer. Je transcris ici ce curieux document sans explications ni commentaires. Je remarquerai simplement qu'un Russe n'est jamais aussi fou qu'il le paraît à un Anglais, ni aucun Anglais aussi borné que le croira un Russe.

« Cher Ivan Andréiévitch,

« Véra me dit que vous êtes de nouveau souffrant. Elle a été prendre de vos nouvelles, je crois. Je ne suis pas venu parce que je savais que je ne vous parlerais que de mes chagrins et que ce n'est pas un régime pour un malade. C'est vrai que maintenant encore, je ne fais pas autre chose, mais c'est différent de lire une lettre ou d'écouter quelqu'un qui

vous parle; on peut toujours déchirer un papier, tandis qu'il ne serait pas poli de faire taire un discoureur. J'espère pourtant que vous n'en viendrez pas là avec ces pages, non parce que j'ai le désir d'éveiller votre intérêt sur mon compte, mais à cause d'une chose beaucoup plus importante que vous ou moi, une chose que j'ai besoin que vous croyiez, une chose qu'il faut que vous croyiez...

« Je ne suis pas fou, quoi que vous puissiez croire. Je me suis remis à boire, je l'avoue. C'est Alexis qui m'a fait recommencer, mais il est puéril de tout lui mettre sur le dos. Si je n'étais pas un homme faible, il n'aurait pas d'empire sur moi, n'est-il pas vrai? Croyez-vous en Dieu et ne pensez-vous pas qu'il a dû créer quelque part une compensation pour les faibles? car, après tout, ce n'est pas leur faute s'il sont faibles. Ils ont beau lutter, ils sont pris dans un filet. Eh bien, il suffit de faire un trou dans le filet, assez large pour passer et, depuis deux jours, depuis que j'ai résolu de faire ce trou, j'ai retrouvé le calme.

« Oui, je suis parfaitement calme, ce soir, en vous écrivant. Il y a deux jours que Véra m'a dit qu'il partait pour l'Angleterre... Oh! qu'elle a été bonne pour moi, ce jour-là, Ivan Andréiévitch! Nous étions seuls, ensemble dans l'appartement et elle avait sa main dans la mienne, comme autrefois, quand je voulais me persuader qu'elle m'aimait. Aujourd'hui, je sais qu'il n'en était rien, mais son indulgence pour moi, sa bonté, sa grandeur d'âme n'en étaient que plus admirables. Ne croyez-vous pas, Ivan Andréiévitch, que dans tout cœur humain, si vous cherchez assez profond, vous trouveriez ce fond de bonté, de fidélité à quelque idéal?

« Elle me dit si tendrement qu'il retournait en Angleterre et que désormais elle vivrait pour moi et pour Nina! Je lui demandai si c'était vrai qu'elle l'aimât. Elle me dit que oui et que cela, elle ne pouvait l'empêcher, qu'elle lui avait parlé, et qu'ils avaient décidé qu'il s'en irait... Puis elle m'a prié de lui pardonner d'avoir été pour moi dure ou de mauvaise humeur, pour d'autres choses encore, je ne sais plus... Oh! Ivan Andréiévitch, elle, implorer mon pardon, à moi! Je pressais sa main plus étroitement dans les miennes. Comment ne voyait-elle pas, que cette fois c'était la fin, la fin de tout?... Étais-je un homme à la retenir, à l'enchaîner, à la garder, alors que

déjà elle m'avait échappé? Est-ce ainsi que je lui prouverais ma fidélité? Je ne lui ai pas dit une parole, et, pour la première fois dans notre existence commune, je me suis senti le plus raisonnable.

« Ce même jour Alexis vint à moi et il semblait plein de bonnes intentions. Il m'expliqua que Véra serait toujours malheureuse, si Lawrence repartait, qu'elle serait agitée de désirs et d'espoirs, qu'elle attendrait toujours... Il vaut mieux qu'il reste en Russie, murmura-t-il, elle s'en fatiguera, ils se lasseront l'un de l'autre, mais si tu le laisses partir!... Oh! Ivan Andréiévitch, cet homme est un démon. Voilà des semaines qu'il me persécute; il a démoli mes inventions; il me jette la Russie à la face; il m'a rendu ridicule aux yeux de Nina, ma chère petite Nina, et pour finir, il me prouve que tant que je vivrai, Véra sera malheureuse. Que lui ai-je donc fait, Ivan Andréiévitch? Je suis si peu de chose, pourquoi prend-il toute cette peine? Je lui ai offert une dernière chance aujourd'hui, ou plutôt hier soir, car il est déjà quatre heures et j'entends sonner les cloches pour la première messe. Je lui ai dit :

— Veux-tu partir? Nous quitter pour toujours? Promettre de ne jamais revenir?

« Et il m'a répondu, de sa façon horriblement tranquille et ironique :

— Non, je ne m'en irai que si tu m'y forces.

« Et maintenant, il faut que je vous remercie de l'amitié que vous m'avez témoignée. Je vous en suis très reconnaissant. Plus tard, si jamais vous pensez à moi, dites-vous que j'ai toujours désiré... Mais non, pourquoi penseriez-vous à moi? C'est à la Russie qu'il faut penser, et c'est pourquoi j'écris ceci. Vous aimez la Russie, et je crois que vous continuerez à l'aimer, quoi qu'elle fasse. C'est certain qu'il y a chez nous des méchants, et surtout des paresseux; mais quel pays n'en a pas? Il ne faut pas juger la Russie par ceux-là ni par tous les bavardages qu'on entend. Nous sommes des aveugles dans la nuit. Et des patriotes, croyez-vous qu'il n'y en ait pas ici? Ah! quelle amère déception j'ai subie ces dernières semaines! Cela m'a brisé le cœur..., mais qu'il n'en soit pas ainsi du vôtre. Vous pouvez attendre, vous êtes jeune. Ayez foi dans le patriotisme russe, dans l'âme russe, dans l'avenir de la Russie... Essayez d'être patient et de comprendre qu'elle va, trébuchant,

un bandeau sur les yeux. Mais la gloire viendra, je puis voir ses premiers rayons. Elle ne viendra pas pour moi, mais pour vous et pour Véra... pour Véra... »

La lettre finissait là ; il n'y avait plus que les initiales N. M. griffonnées au travers du papier.

X

Aussitôt que j'eus fini de lire cette lettre, je courus au téléphone et appelai les Markovitch. Ce fut Bohun qui me répondit. Je lui demandai si Nicolas était là. — Oui, profondément endormi dans le fauteuil. Et Sémyonof. — Non, il dîne en ville ce soir. — Je priai Bohun de rappeler à Véra le meeting du lendemain et quittai l'appareil. Quelques minutes après, on frappait à ma porte et Véra entrait chez moi.

Elle se laissa tomber sur une chaise et fermant les yeux :

— Oh, Ivan Andréiévitch, je suis si lasse !...

Toute sa personne disait cette immense lassitude. Ses paupières faisaient deux ombres grises sur ses joues pâles. Je la laissai le temps de se remettre, de rouvrir les yeux.

— Vous savez, me dit-elle enfin, que Lawrence retourne en Angleterre?

Je fis un signe affirmatif.

Elle se tut longuement, puis elle éclata :

— Quelle pitié ! Mais vous allez maintenant pouvoir me juger. Vous me prenez, n'est-ce pas? pour une âme noble. Oui, je le sais... vous avez soif de ma vertu. L'oncle Alexis dit bien que Dostoïevsky vous a enseigné à croire à la noblesse de l'âme russe : c'est devenu chez vous une manie.

J'eus un mouvement d'irritation.

— Si vous vous mettez à croire...

— Je sais. Vous détestez Sémyonof, et, comme vous, je le déteste. Ce n'est pas son opinion qui fait impression sur moi... Mais, tout de même, Durdles, c'est agaçant cette rage que vous avez d'exalter nos beaux sentiments. Je vois d'ici l'image édifiante que vous vous faites de mon caractère. Je suis sûre que si jamais vous écriviez un livre sur nous tous, vous ne manqueriez pas de dire : « Véra Michaïlovna a remporté la victoire : elle a accompli sa destinée. En sacrifiant son amour, elle

avait la beauté d'une statue antique. » Cela, ou quelque chose d'analogue... Je vous entends d'ici.

— Vous ne m'avez pas bien compris...

— Mais si, mais si ! Depuis que vous êtes en Russie, j'ai eu le temps de vous observer. La noblesse d'âme, vous avez voulu en trouver chez Nina, puis chez Nicolas, et, comme ni l'un ni l'autre ne s'y prêtait, il a fallu vous rabattre sur moi. Finissons-en ! Ne me parlez plus de noblesse, désormais, Ivan Andréiévitch. Voyez-moi telle que je suis. Je n'ai pas un atome de noblesse dans l'âme.

— Pourtant, Véra, protestai-je. Vous avez renoncé à Lawrence ; vous l'aimez et vous le renvoyez en Angleterre, parce que votre devoir vous attache à votre mari. Vous vous percez le cœur.

— Oui, je me perce le cœur. Sans lui, je suis une femme morte. Mais c'est ma faiblesse, c'est ma lâcheté qui le chasse ainsi. Que ferait à ma place une Anglaise, ou une Française ? Elle sacrifierait le monde à son amant. Elle sacrifierait mille Nicolas, des douzaines de Nina... Voilà la vie !... Voilà la vérité !... Y a-t-il en moi un sentiment qui compte, à côté de mon amour pour Lawrence ? Je puis dire, je sens, je sais que je voudrais mourir pour lui, mourir avec lui... Mourir dans ses bras, quel délice ! Moi qui n'ai jamais connu l'amour, il me possède maintenant tout entière. Rien ne subsiste en moi, rien n'existe pour moi que cet amour !... Et cependant, je reste !... Je reste, entendez-vous ? Et nous voilà, nous autres Russes. Voilà notre impuissance, notre mollesse nationale. Je n'ai pas la force de quitter l'homme que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimé. Ah ! quel dégoût de moi-même !

Elle se tut un instant, puis, avec un rire amer :

— Vous la connaissez maintenant, ma belle âme, Ivan Andréiévitch. Et moi je connais mon avenir. Nicolas vivra jusqu'à quatre-vingts ans. Je le détesterai, mais je me mettrai sens dessus dessous s'il se coupe le bout du doigt. Je ne reverrai jamais Lawrence. Plus tard, il épousera une petite Anglaise, aux joues fraîches comme des pommes... Et c'est moi qui l'aurai voulu, moi ! parce que je suis faible, sans énergie, sans caractère, une pâte molle...

Et ainsi longtemps elle s'accusa, s'humilia, pleurant sur elle-même.

*
* *

Lorsque j'allai la prendre le lendemain vers six heures, la soirée était charmante. Le printemps lumineux flottait dans l'air. Au bord du canal, les houppes roses des arbres se détachaient sur le ciel pâle et de minces plaques de glace, semblables à des fragments de jade, coupaient le bleu tendre de l'eau. Quel plaisir de sentir le sol ferme sous ses pas et de se dire que la neige avait disparu pour de longs mois! Néanmoins, mes appréhensions subsistaient. Il ne suffisait pas du rayonnement printanier pour voiler la menaçante réalité.

En chemin, la présence de l'oncle Ivan nous empêcha de sortir des banalités. Je sentais Véra écrasée par le poids des soucis. En entrant dans la salle du meeting, je l'entendis murmurer :

— Ah! quand demain sera passé!...

Je ne saisis pas la suite, la foule nous sépara et, lorsque nous pûmes nous rejoindre, nous n'étions plus seuls. Je me suis souvent demandé ce que signifiaient ces mots. Avait-elle un pressentiment de ce qui allait arriver? Faisait-elle simplement allusion au danger des émeutes et de l'anarchie générale? Tant de choses me sont restées mystérieuses de ces âmes compliquées et incertaines!

Je m'attendais à trouver une salle pleine, mais je ne prévoyais pas la multitude formidable qui nous attendait. L'immense nef était bondée et, du haut en bas, on n'apercevait que vagues sur vagues de visages pressés. Ou plutôt c'était le même visage qui se répétait à l'infini, un visage d'enfant, de rêveur cynique et crédule, un visage cruel et naïf, amical et compatissant, le plus humain, le plus barbare, le plus oriental et le plus occidental à la fois. Cette extraordinaire apparition, type unique fut pour moi une révélation. C'était la négation de l'ancien monde. Il semblait qu'une voix sortît de cette multitude : « C'en est fait, disait-elle, nous sommes libérés désormais. Nous ne croirons plus à la sagesse de vos discours, nous ne rirons plus de vos traits d'esprit et nous ne craindrons plus votre déplaisir. Vous pouvez nous corrompre et nous flatter, maudire notre défection, nous prêcher et pleurer sur nos péchés. Nous ne sommes plus à vous. Nous nous appartenons. Saluez la société nouvelle, car c'est elle que vous avez

sous les yeux. » Et cependant, quelle force fut jamais plus inconsciente de son destin; inconsciente comme l'animal, l'enfant, la fleur des champs, prête à se laisser conduire, persuader, fustiger, cajoler, aveugler et tromper? Le vieux monde se meurt, le nouveau monde est là. La vie commence demain.

Notre ambassadeur ouvrit la réunion avec le tact et l'autorité qui lui appartenaient. Un membre de l'ambassade d'Italie prit la parole, puis un Serbe. L'auditoire restait froid.

Ce fut ensuite le tour d'un marin de la flotte de la Mer-Noire que ses discours enflammés avaient mis en évidence ces dernières semaines. Il se jeta tout de suite au cœur de la question, déclarant sans ambages que les Russes avaient une dette à payer, qu'il y allait de leur honneur et que l'Europe avait les yeux sur eux. Je doute que le « visage » qui le regardait de tous les points de la salle attachât quelque importance à l'opinion de l'Europe; mais il est certain qu'un souffle d'émotion passa.

L'orateur s'assit dans un tonnerre d'applaudissements qu'il affecta de mépriser. Au même instant, j'aperçus Boris Grogoff. Du fond de la salle, il écoutait d'un air de dédain; une boucle dorée s'échappait de son bonnet.

Alors, il se passa un fait bizarre. J'eus le sentiment d'un regard fixé sur moi, et, conduit par l'attirance de ce regard, je découvris, à peu de distance, le Rat. Il était vêtu, avec quelque recherche, d'un complet noir, le bonnet de travers sur ses cheveux brillants et frisés. Quand il vit que je l'avais reconnu, il eut un large rire et, clignant de la paupière, je crus l'entendre me dire :

— Adieu, je ne te verrai plus.

Ce fut aussi net que s'il avait réellement prononcé ces mots, et il me sembla qu'il ajoutait :

— Cette fois, je pars; j'ai meilleure compagnie et plus profitable butin. Porté par notre glorieuse Révolution, je m'élève de crime en crime. Adieu.

Le fait est que je ne devais plus jamais lui parler : je devais en rester au souvenir de notre dernière rencontre, où il s'était présenté à ma vue sous les traits d'un voleur et d'un fieffé pillard.

Mon attention fut détournée du Rat et de Grogoff par la sensation inopinée de l'émotion collective qui montait autour

de moi. Le consul de Belgique haranguait l'assemblée. C'était un petit homme replet, portant lorgnon. Dès ses premiers mots, sa ferveur était évidente, mais son ignorance du russe l'obligeait d'avoir recours à un interprète, lequel, affligé de myopie et de bégaiement nerveux, le nez sur ses notes, perdait le fil et balbutiait.

La salle donnait des signes d'impatience. Alors l'orateur ne s'embarrassa plus de l'interprète. Il s'avança sur la plateforme, brandissant son lorgnon, remuant la tête et les mains, se penchant en avant, en arrière, tandis que sa parole s'élargissait. Avec une réelle éloquence il parlait de son pays, si cruellement dévasté; il évoquait l'histoire glorieuse de la Belgique, son art, ses cathédrales, ses bibliothèques détruites, ses villes pillées. Il plaidait pour ses enfants égorgés, ses femmes déshonorées, ses hommes décimés. Et ses larmes se mirent à couler. Il s'interrompit, s'essuya les yeux. N'y tenant plus, il se détourna pour cacher son visage.

Je ne crois pas qu'il y eût, dans l'assistance, plus d'une douzaine de personnes en état de comprendre ce qu'il disait. Pourtant, à chaque mot, l'émotion croissait. Des exclamations, de petits cris aigus, pareils aux jappements de jeunes chiens, rompaient le silence. « *Verrno! verrno!* » (C'est vrai, c'est vrai!) Des souffles passaient, une houle se gonflait, comme sur la mer...

Il fit face de nouveau : d'une voix brisée de sanglots il répétait ce nom sacré pour lui : « Belgique... Belgique! » Une immense acclamation lui répondit : des pleurs, des « *Verrno* » qui semblaient vouloir soulever le toit. L'air résonnait de « Hourra pour les Alliés! » On agitait les chapeaux, on se souriait comme à l'annonce d'une bonne nouvelle, on poussait des clameurs... et le petit consul saluait et s'essuyait les yeux.

Je dis à Véra tout bas :

— Allons ! Tout va bien. Leur cœur est touché. On en fera ce qu'on voudra maintenant. La partie est gagnée, nous pouvons nous en aller.

Quand nous fûmes dehors, Véra me saisit le bras. « Regardez, me dit-elle. » Celui qu'elle me montrait n'était autre que Boris. Je savais qu'elle avait plusieurs fois tenté de pénétrer chez lui, qu'elle écrivait tous les jours à Nina des lettres que Boris interceptait soigneusement ; je craignis un éclat.

Grogoff se tenait, avec un camarade, sur une plateforme improvisée, près de la porte et, à mesure que les soldats sortaient, tous deux les happaient au passage et les endoctrinaient. Je saisis quelques-unes des phrases de Grogoff.

— Camarades, écoutez-moi. Ne vous laissez pas égarer par le sentiment. Vous avez maintenant de graves responsabilités et il ne faut pas que votre cœur vous fasse faire des sottises. Qui vous a fourré dans cette guerre? Vos chefs? Non : vos anciens maîtres. Ils vous ont pressurés, dépouillés, envoyés à la boucherie, pour remplir leurs poches. Qui gouverne le monde à cette heure ? Le peuple auquel il appartient réellement? Non : les capitalistes, les ramasseurs d'argent, les voleurs comme Nicolas, qui est maintenant sous les verrous... Capitalistes... Français... Anglais... Des profiteurs, des voleurs... La Belgique! Que vous importe la Belgique ? Avez-vous juré de protéger la nation belge ? Et l'Angleterre, qui lui montre tant de sollicitude, s'inquiète-t-elle de l'Irlande? N'a-t-elle pas persécuté l'Afrique du Sud?... La Belgique ! Savez-vous ce qu'elle a fait du Congo ?...

Les hommes arrivaient tout imprégnés de l'atmosphère du meeting, émus, les yeux encore humides. Ils étaient happés par Grogoff. Ils s'arrêtaient pour l'écouter et se mettaient bientôt à hocher la tête. De nouveau, j'entendais le bon vieux mot : « *Verrno, verrno* ». La foule s'amassait. On approuvait bruyamment. Près de moi, un soldat marmottait : « Oui, oui, c'est vrai, les Anglais sont des voleurs » ; et un autre : « La Belgique... après tout, je n'ai pas pu comprendre un mot de ce qu'il a dit, le petit homme ! »

Comme nous hélions un fiacre, je jetai un dernier regard à Grogoff, dont la lourde silhouette se détachait sur le ciel empourpré, la rivière pâle et rapide, les mâts, la ligne noire de l'autre rive. Debout, les bras levés, la bouche ouverte, il était bien la personnification du mal dont souffrait la Russie.

Le retour se fit en silence. Véra, le visage fermé, élevait entre nous la muraille de sa tristesse. C'est sans grand empressement qu'elle me proposa d'entrer. J'acceptai pourtant et gravis l'escalier derrière oncle Ivan pataud et satisfait.

Soudain j'entendis Véra pousser un cri. Je pressai le pas. Au milieu de la chambre, côte à côte, nous attendaient Henri Bohun et Nina. Dans un élan de joie et de remords, Nina tomba en sanglotant dans les bras de sa sœur.

XI

Bohun ne s'était jamais préoccupé de Nina avant sa fuite avec Grogoff. Ce coup de tête l'avait littéralement révolté. Une enfant si gaie, si insouciante, qui ne prenait rien au sérieux ! Partir avec un Grogoff ! Le désespoir de Véra acheva de le troubler. Il voyait ses efforts pour reprendre Nina, les lettres qu'elle lui écrivait, l'avidité qu'elle mettait à dépouiller le courrier, ses visites inutiles chez Grogoff et la douleur où il plongeait son insuccès. Peu à peu, une idée germait en lui, que lui inspirait sa nature chevaleresque. Sa carrière de redresseur de torts ne lui avait, jusqu'alors, procuré que des déceptions. La dévotion passionnée qu'il avait vouée à Véra n'avait servi de rien ; son enthousiasme pour la Russie sombrait dans une désastreuse révolution et la protection paternelle qu'il aurait voulu étendre sur Markovitch n'avait, semblait-il, inspiré à celui-ci que de la méfiance. Mais il avait un cœur généreux, le goût de l'aventure et une haine violente pour le mal et l'injustice qui, à cette heure, s'emparaient, semblait-il, du monde entier...

De plus en plus, la pensée de Nina le tourmentait... Il avait assez vu Boris Grogoff pour prendre la mesure du personnage : il se persuada que Nina en aurait bientôt par-dessus la tête de son équipée et mourrait d'envie de revenir, mais son orgueil la retiendrait.

C'est alors qu'il décida d'agir. Il se procura l'adresse de Grogoff, alla à la Gagarinskaya pour inspecter les lieux et s'attarda dans la rue avec l'espoir de rencontrer Nina. Il devait la voir à la soirée de Rozanof et, quoiqu'il ne m'en eût rien dit alors, cette rencontre fit sur lui une impression profonde. Il trouva la petite « effrayante. » Elle si gaie autrefois, elle était vieillie, triste, ombrageuse. Il ne put lui parler, mais, dès ce soir-là, sa résolution fut prise. Ce fut en quelque sorte, pour lui, le tournant décisif : ce fut l'heure où il acheva sa croissance, où il sortit de sa coquille pour affronter la vie, l'heure où il découvrit que Nina ne lui était pas indifférente.

La vision de sa pauvre figure tirée, de sa robe blanche fanée, de sa coiffure de grande fille, de sa timidité inusitée, ne le quittait plus.

Il arrêta son plan et choisit le lundi, parce que, ce jour-là,

Grogoff ne pourrait manquer de se rendre au meeting de la Bourse et que Nina serait seule...

La chance le favorisa. Il avait quitté son bureau pour arriver à la Gagarinskaya vers cinq heures et demie. Comme il faisait quelques pas sur le trottoir, il vit débarquer d'un fiacre un grand gaillard barbu dans lequel il reconnut Lénine, l'âme du parti anti-gouvernemental. Après une vive discussion avec l'isvostchik sur le prix de la course, l'homme disparut sous la porte cochère. Bohun le suivit. Devant l'appartement de Grogoff, Lénine s'arrêta et sonna. Bohun, de l'étage inférieur, entendit la porte s'ouvrir, et grimpant sans bruit l'escalier, profita du moment où la vieille servante se détournait dans l'intention d'aider le visiteur à poser sa *shuba*, pour se glisser à l'intérieur et se dissimuler derrière dans un angle obscur où étaient pendus manteaux et pelisses. Il entendit Lénine déclarer à la domestique qu'il gardait son manteau, puisqu'il repartait tout de suite. Sur ces entrefaites, Grogoff sortit dans le vestibule.

Moment critique. Si Grogoff s'approchait du porte-manteau pour prendre son vêtement, tout était perdu. L'équipée s'achèverait par une expulsion ridicule.

C'est le cœur battant que notre chevalier errant glissa un coup d'œil entre les vêtements... Grogoff avait déjà un pardessus et, par bonheur, la soirée était trop chaude pour qu'il eût besoin d'une pelisse. Les deux hommes se serrèrent la main et Grogoff ayant fait, non sans déférence, une remarque sur le meeting, Lénine, d'un ton rogue, le remit à sa place. Puis ils sortirent ensemble et l'appartement retomba dans un profond silence. Après un moment d'attente, n'entendant plus rien, Bohun sortit de sa cachette, poussa la porte qui lui faisait face, fit un pas et marcha presque sur Nina.

Mal vêtue, décoiffée, un tablier grossier sur sa robe, elle avait un pâle visage, un air d'immense lassitude, comme si elle ne dormait pas depuis des semaines. Des premières paroles qu'ils échangèrent Bohun n'a pas gardé un souvenir précis. Mais il se rappelle le geste enfantin de Nina, appuyée au mur et mordillant le coin de son tablier. Par dessus tout, ce qui le frappa, — si douloureusement! — ce fut la terreur qu'elle exprimait par toute sa personne, terreur de tout et de tous. Terreur de Grogoff, d'abord, — elle ne pouvait pas prononcer son nom sans trembler, — mais terreur aussi de la vieille ser-

vante, de la maison, de la chambre, de l'horloge, de tous les bruits ou les soupçons de bruits. Quelles horreurs avait-elle vécues pendant ces semaines, pour en arriver là ?...

Bohun la pressa de le suivre, sur l'heure, comme elle était. Elle secouait la tête et répétait : « Non... » Comme il insistait, elle le supplia de s'en aller. Elle lui dit qu'il ne se doutait pas de quoi Grogoff était capable s'il le trouvait là en rentrant; et il pouvait revenir d'une minute à l'autre ! Puis, pour le convaincre de la férocité de Grogoff, d'une voix basse et rauque, elle lui révéla un peu de ce qu'elle avait enduré dans cette maison. Et se cachant la tête dans son bras, comme un petit enfant, elle se mit à sangloter.

Ce fut alors qu'il découvrit qu'il l'aimait. Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, lui caressant les cheveux et lui murmurant des paroles d'encouragement. Peu à peu il comprit qu'elle se confiait à lui.

Il lui ordonna d'aller chercher chapeau et manteau, et de se hâter. Mais à cet instant la porte s'ouvrit, et, en se retournant, il se trouva en face de Mascha, la servante de Grogoff.

La scène qui suivit doit avoir eu son côté comique. La vieille s'informa de ce que l'intrus faisait là, refusa de les laisser passer. Alors, il lui sauta dessus, et une lutte homérique s'engagea. Il cria à Nina de s'enfuir et la vit avec soulagement filer par la porte ouverte, comme un lièvre effaré. Quand il jugea que Nina devait être assez loin, il donna, sans cérémonie, à la bonne femme, une poussée finale, qui l'envoya rouler dans une des vitrines de Grogoff. Dans la rue, il retrouva Nina et, bientôt après, put faire signe à un isvostchik. Tapie tout contre lui, sans mot dire, les yeux fixes, la pauvrette ne cessait de frissonner. Comme il sentait la petite main brûlante frémir dans la sienne, il jura dans son cœur de ne plus jamais l'abandonner, — et je crois qu'il tiendra parole.

XII

Cette nuit-là, mon sommeil fut hanté de rêves. J'étais au bord de la Néva. La rivière grondait, précipitant son cours avec l'impétuosité qui lui est propre en ces jours où elle vient de secouer l'étreinte de la glace.

Réfugié sur la galerie d'une église aux dômes verdâtres, je

regardais l'inondation envahir les quais. Elle jaillissait en cascades étincelantes par-dessus les hauts parapets, s'infiltrait par mille rigoles, s'étalait en larges nappes, battait les murs des maisons, escaladait les portes et les fenêtres. D'un horizon à l'autre, je ne voyais plus que les eaux qui s'étendaient ; noir et houleux océan, où seulement quelques hautes tours émergeaient.

Le soleil se levait, jaune et terreux. Les eaux se retiraient lentement, des îlots apparaissaient, amas de boue et de débris. Soulevant leurs corps énormes, des monstres rampaient dans la vase, des êtres cornus, écailleux, qui gisaient comme des troncs abattus sous le soleil mort. Les eaux baissaient, des forêts surgirent. Le soleil descendait à l'horizon et ce fut la nuit, puis une aube pâle, et, sous les premiers rayons d'une adorable matinée, un homme apparut, dressé sur la grève. Il abritait ses yeux de la main et contemplait la mer. Dans cette figure barbue, je crus reconnaître le paysan qui, si souvent déjà, avait croisé ma route. Gravement, il jeta un regard autour de lui et regagna la forêt.

Et Boris, et le Rat, et Véra, et Sémyonof passaient et repassaient dans mon rêve. Mais je sentais qu'ils étaient étrangers à ce monde submergé et détruit. Et Markovitch semblait revenir à moi pour me crier : « Patience,... patience !.. Il faut avoir la foi, il faut être fidèle !... »

Quand je m'éveillai, ma chambre était inondée de soleil et la vieille Marfa fixait sur moi un œil désapprobateur :

— Réveillez-vous, Barine, il est trois heures.

— Trois heures !

— Trois heures après midi. J'ai préparé le thé.

A ces mots, je suis pris d'une véritable panique. Je saute hors de mon lit, poussant la vieille femme hors de la chambre : à peine habillé, je me précipite dans la rue ; je me heurte à des bandes d'hommes et de femmes se tenant par le bras et chantant *la Marseillaise*.

Quel contraste avec le défilé de la semaine précédente ! Celui-là était taciturne, craintif, ahuri ; celui d'aujourd'hui était l'expression d'un peuple décidé à jeter le défi à l'univers entier. Partout éclataient des fanfares, les drapeaux flottaient et *la Marseillaise* s'élevait des entrailles mêmes de la terre.

J'arrivai à bout de souffle à la Perspective des Anglais.

— Sacha, m'écriai-je, Alexis Pétrovitch est-il à la maison ?

— Non, Barine, il y a un quart d'heure qu'il est sorti.

— Et Nicolas Markovitch ?

— Il vient de partir.

— Vous a-t-il dit où il allait ?

— Non, Barine, mais j'ai compris qu'il se rendait au Katerinhof.

Je n'en écoute pas davantage. Katerinhof est un parc à dix minutes de mon île, ainsi appelé parce qu'il renferme l'ancien palais de bois de la Grande Catherine. Jadis, résidence estivale de l'Impératrice, il est maintenant livré au peuple qui, dans la belle saison, en fait une sorte de foire et de parc de plaisance. Ce jardin m'a toujours plu par son caractère romantique et désolé, avec son palais de bois fané, ses étangs déserts, ses arbres mélancoliques.

Aujourd'hui, tous les charlatans qui fréquentent les foires de l'Europe se sont donné rendez-vous là : dentistes, rebouteurs, vendeurs de baumes et pilules, secrets pour guérir la hernie ou pour remettre les membres cassés. Plus loin, les colporteurs, vrais sauvages parfois, Tartares, Lettons, Indous, Asiatiques aux longues faces jaunes. Ils vendent de tout, des verroteries, des miroirs, des coffrets, des étoffes.

A grand peine, je me fraie un chemin dans la foule compacte. Me voici au centre de la foire. D'énormes carrousels étincelants de lumière crue, y sont rassemblés ; il en est venu de Chine, du Japon, de partout. C'est ici tout l'Orient. Un Chinois, assis sur ses talons, exhibe à une foule ébahie ses souris savantes. Près de lui, deux Japonais avaleurs de sabres. Plus loin, une troupe de Célestes fait de la lutte et de petits Nippons jonglent avec des balles de couleur. Tout autour, entassée, une masse compacte de paysans. Comme des enfants, ils regardent, ils s'extasient, ils rient et leur nombre croît toujours, comme les flots dans mon rêve.

Le vacarme est assourdissant, mais par-dessus la musique des carrousels, les sifflets à roulette, les cris aigus des Japonais et les appels des marchands, j'entends *la Marseillaise* retentir bien haut dans les bois défeuillés du parc. Je suis ébloui, étourdi par la lumière et le bruit ; à force de jouer des coudes, j'arrive à m'ouvrir un chemin...

Alors je découvre Markovitch et Sémyonof.

Je sais à n'en pas douter que le dénouement est arrivé.

Je l'ai déjà vécue, cette scène. Un peu à l'écart, le dos contre un arbre, Sémyonof observe les mouvements de la foule, son sourire sarcastique aux lèvres. Markovitch est à quelque distance : il ne bouge pas et ne prête aucune attention aux passants qui le bousculent. Je peux voir qu'il couve Sémyonof d'un regard implacable. Tout à coup, Alexis Pétrovitch fait un geste de la main comme s'il venait de prendre un parti et s'éloigne lentement dans la direction du palais. Markovitch le suit de loin. De nouveau je suis pris dans la foule : quand je parviens à me dégager, Sémyonof a disparu; je n'ai que le temps d'apercevoir Markovitch qui tourne le coin de l'édifice.

Je traverse la pelouse en courant. A mon tour, je contourne l'édifice. C'est maintenant une oasis de paix. Le vieux palais, avec ses colonnes et ses escaliers, monte une garde mélancolique sur l'eau morte de l'étang, où flottent encore des glaçons. Il n'y a pas de soleil. L'air est étouffant. Les bruits n'arrivent qu'assourdis, comme si une lourde tenture était retombée derrière nous.

J'ai presque rattrapé les deux hommes. Sémyonof s'est retourné pour nous faire face : il sourit, ses lèvres remuent... Le bras de Markovitch lancé en avant, le canon d'un revolver qui reluit! Je n'entends pas la détonation, mais je vois Sémyonof chanceler. Sur son visage, soudain illuminé d'une sorte d'extase, un air de triomphe. Et je saisis distinctement ce mot, deux fois répété, cri de délivrance et de joie :

— Enfin!... Enfin!...

Et de tout le poids de son corps, il s'écroule.

Au même instant, je vois Markovitch tourner son arme contre lui-même, porter la main à son côté et sa bouche se remplir de sang. Je cours à lui, je le prends dans mes bras: il murmure ce nom : « Véra ».

Tandis que je le soutiens, affaissé contre ma poitrine, j'entends plus près, toujours plus près, la marche éclatante de *la Marseillaise*.

H. WALPOLE.

(Traduit de l'anglais, par Mlle Hentsch et Mme J. Muller Bergalonne).

RÉCEPTION
DE M. CAMILLE JULLIAN
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« En 1875, le lycée de Marseille était heureux... » Ainsi commence, ou peu s'en faut, le remerciement que M. Camille Jullian a lu le 13 novembre à l'Académie. Ceux qui attendaient du professeur au Collège de France un discours compassé et une fine pluie de cendres, avaient mal compté avec ce Provençal, fruité par vingt ans de soleil bordelais. Il a commencé par disparaître tout entier derrière ses feuillets, qu'il secouait avec force. Parfois, on voyait débûcher de l'angle d'une page un paquet de barbe, ou un front sourcilleux, gravé d'une ride en forme d'hirondelle. Et une voix étonnante emplissait la coupole, une voix intermédiaire entre celle de Capus et celle de Ribot, une voix trop haute, tremblante d'une componction frénétique et dorée d'accent du Vieux-Port.

Cet homme de Marseille devait louer un homme de Toulon, Jean Aicard. Il l'a loué en effet, et d'abord, d'être provençal. Mais il ne s'est pas astreint à un de ces panégyriques pompeux et pas à pas, qui ont l'air de suivre le convoi. Une fois lâché entre la Camargue et les Maures, l'éminent historien des Gaules s'en est donné à cœur joie, respirant sa jeunesse, humant le thym et l'ail, et déposant sans façon le corbillard sur la grand route pour s'engager au galop dans toutes les traverses.

Il a commencé par faire un vif éloge des galéjades et par en raconter en effet quelques-unes, qui étaient excellentes. Après s'être ainsi diverti, il est revenu un instant à son oraison funèbre. « Tout en écoutant les bonnes histoires des hommes, Jean Aicard regardait les belles choses de la terre. » Et là-

dessus, voilà de nouveau le pauvre Aicard en panne, et M. Jullian reparti à travers la Provence. Il en fait un tableau éblouissant, et, tant qu'il y est, il y annexe sans façon le Languedoc, sous le prétexte que Mistral a été reçu bachelier à Nîmes. Ces gens du Midi sont effrayants. Ils sont rassurants aussi, car ils ne sont jamais aussi loin qu'on pense de l'opportunité. M. Jullian est revenu à Aicard le plus naturellement du monde, en citant des vers de lui, qui malheureusement n'étaient pas bons. Cependant, Aicard ayant eu un grand père nommé Jacques, M. Jullian l'a quitté aussitôt pour ce grand père, puis pour les grands pères en général. Mais, d'autre part Aicard, élève au lycée de Mâcon, sortait chez Lamartine, et M. Jullian, dont l'heureuse inconstance nous devient familière, abandonne encore une fois l'éloge d'Aicard pour faire celui de Lamartine.

Cependant Aicard commence une carrière, toute bornée de prix académiques. En 1880, il publie *Miette et Noré*. Ce poème rustique est trop évidemment une réplique à *Miréio*, que Mistral a publiée vingt ans plus tôt ; on peut d'autant moins s'y tromper que l'auteur a, dans sa préface, défié les Félibres. Il a traité le provençal de patois. Là-dessus, voilà notre camarguais rétif, — c'est le nouvel académicien que je veux dire, — qui casse une fois de plus sa muserolle, et qui s'emballe. « De cette terre, je ne veux pas que l'on retranche le parler populaire. » Et le voilà parti dans une discussion brillante. « Faire mourir une langue ! mais c'est péché contre la vie sociale. » Et, non content de défendre le provençal, M. Jullian demande qu'on encourage le gascon.

Nous voici aux deux tiers du discours. Ayant combattu les théories de celui qu'il remplace, M. Jullian se déclare à l'aise pour louer maintenant sans restriction l'homme et l'œuvre. Il trouve à celle-ci jusqu'à quatre qualités : elle fut continue, elle est abondante, elle est variée, elle est sincère. Le récipiendaire a développé ce dernier point, en nous avertissant qu'il allait sermonner quelque peu : et en effet il a subdivisé son idée en trois paragraphes ; « cette œuvre est sincère, a-t-il dit, car elle respire en son entier les sentiments qui ont dominé l'âme de Jean Aicard : l'amour de l'enfant, le culte du Christ, la pitié pour les hommes ». Là-dessus un petit développement. Et de glisser.

Le lecteur inquiet se demande si cet amour, ce culte et cette pitié, suffisent vraiment à caractériser un homme. Mais

déjà M. Jullian en est venu à *Maurin des Maures*, œuvre savoureuse dont le second volume surtout, *l'Illustre Maurin*, est le plus riche recueil d'histoires provençales. A travers tout son discours, comme par un détour, M. Jullian est revenu à son début, et au sujet qui lui plaît. Et voici que nous le retrouvons occupé à relire *Maurin* sur quelque plage ombragée par les pins, dans la baie de Saint-Tropez. M. Jullian est un historien illustre ; mais il est impossible de lui confier le cordon d'un poêle. Il s'évade sans cesse ; au surplus, il nous a engagés à faire comme lui, et à aller lire dans les Maures les aventures du don Quichotte des Maures. Il a fait de ces rivages une description élyséenne. A dire vrai, la baie de Saint-Tropez n'est pas si bleue qu'il le dit : M. Jullian n'y a-t-il jamais été secoué par le vent d'Est, plus brusque et plus dangereux que le mistral? Le pin Berthaud, sous lequel il veut nous faire asseoir, est mort. On a ébranché son cadavre gigantesque. Il ne reste plus, au milieu de la route, que le tronc d'un dieu mutilé. Je crois que M. Jullian n'a pas vu ce désastre, ni les maisons que l'on construit, ni les automobiles qui s'impatientent contre le « déraillard ». Il a fait son discours sur les souvenirs de son enfance. C'est pourquoi il y a mis une émotion joyeuse et tendre, qui a gagné toute la salle.

M. Brieux lui a répondu d'une voix limpide et d'un débit égal. Il lit parfaitement et sans un nuage. Il n'y a pas à l'Académie d'homme qui mérite davantage la sympathie et le respect. « Je suis, a-t-il dit, un auteur dramatique de bonne volonté. » La parole est modeste, mais elle contient le plus beau des éloges. Toute l'œuvre de M. Brieux est faite de bonne volonté et de bonne foi ; et il est probablement le seul de nos auteurs dramatiques qui soit plus content du bien qu'il a fait que des applaudissements qu'il a reçus. Avec cela, il est plein de vivacité et de malice. Une jeunesse, qui est l'allégresse de la candeur, rayonne sur ses traits. Mais il discute avec une finesse armée. Il m'a assuré qu'il n'était pas Normand ; mais il ne changerait pas beaucoup en le devenant. Une curiosité amusée, cordiale, retorse et prête à croire, le porte vers les idées. Il faut le voir quand il est au moment d'expliquer sa pensée. Son visage brille ; il sourit un peu ; les mots se pressent à ce point sur ses lèvres qu'il est obligé de secouer la tête pour les empêcher de sortir ; il fait « non » du bout du doigt aux erreurs qui

l'assiègent, et ses yeux bleus sont remplis d'une lumière heureuse.

Tel il est, et tel, sans le vouloir, il s'est peint dans son discours. Pour recevoir M. Jullian, il a dû le lire, et, l'ayant lu, il lui a trouvé un mérite infini. Mais il ne l'a pas tenu quitte à si bon compte. Il a encore voulu savoir ce qu'il venait de lire, et il s'est mis à réfléchir. Il a trouvé dans les opinions de l'historien des variations au cours des années, et, tout en les jugeant légitimes, il en a été gêné. Quand faut-il vous croire ? a-t-il dit. Il a trouvé aussi chez l'historien des préférences secrètes, qu'il a tirées au jour avec une habileté d'auteur dramatique, et dont il a fait un amusant tableau. Enfin il a confronté toute cette vieille histoire avec ce qu'il savait de la vie. Le sacrifice de Vercingétorix lui était un peu gâté par le cheval du héros, qui avait fait, non sans emphase, un tour de piste devant le vainqueur ; mais un meilleur examen des textes lui a montré que le pas de manège et les armes jetées devant le proconsul étaient une légende inventée tardivement ; dans le récit de César, le seul qui compte, l'auteur de *la Robe rouge* a reconnu avec plaisir une vérité plus humaine, et il a aimé sans restriction le héros gaulois le jour où celui-ci est redevenu simple.

Ainsi M. Brieux, en composant son discours, s'est mis à l'école de M. Jullian, mais avec un peu de rêverie, et tout en jugeant avec son bon sens et sa finesse. Il s'est lui-même passionné pour les problèmes et pour les hommes. Et il a retrouvé tout en rêvant deux ou trois grandes vérités : par exemple, que les personnages historiques ne sont peut-être que des êtres de raison créés par les peuples, plus réels, plus nécessaires et plus grands, que l'être accidentel dont ils portent le nom. C'est une idée qui hante depuis longtemps M. Brieux. Il a mis à la scène un de ces personnages non concrets, mais parfaitement vivants, le génie familier d'une famille, et il l'a nommé Galaor. Quel n'a pas été son étonnement de découvrir dans l'œuvre de M. Jullian, que le jeune roi arverne, fils de Celtil, était un personnage de même ordre, une sorte de génie de la race, mythique et véritable ! On pouvait lire, à travers les lignes de son discours, sa joie ingénue d'avoir reconnu cette vérité : Vercingétorix, c'est le Galaor de la France.

HENRY BIDOU.

MUSIQUE SUR L'EAU

Les pages qui suivent étaient écrites et nous en corrigions les épreuves, quand nous avons appris, loin de la France, que Fauré venait de mourir. Pour évoquer, si tôt après sa mort, et son art et son âme, le temps, les moyens et surtout le cœur nous manquent encore. Aussi bien une si belle mémoire ne saurait souffrir de hâtives louanges. Elle peut attendre. Les chants qu'a chantés Fauré sont de ceux qui ne passeront pas.

« *In Paradisum deducant te angeli...* » C'est la dernière strophe, et peut-être la plus exquise, de ce *Requiem* dont pas un autre, fût-ce des plus fameux, ne possède l'intime et suave beauté. Pour nous, au-dessous de son portrait, le maître à cheveux blancs avait naguère écrit ces mots et les notes qui les font plus angéliques et plus paradisiaques encore. Que de fois, en ces dernières années, les avons-nous lues et méditées ! Avec inquiétude, comme une menace ; mais surtout, comme une promesse, avec espérance. Voici que d'elle-même, et toute seule, la funèbre, mais consolatrice oraison chante en notre souvenir. « *Deducant te angeli...* » Puisse l'âme du grand musicien avoir trouvé là-haut cette céleste « conduite » que pour les autres âmes il a si tendrement implorée !

Et le hasard permet qu'à notre prière s'ajoute aujourd'hui même notre hommage. C'est en pensant à Fauré que nous avons commencé les pages que voici et que nous les avons achevées. Une de ses dernières œuvres les enveloppe. Elles y sont pour ainsi dire encloses. Nous destinions à son foyer cette nouvelle offrande. Nous la déposons pieusement sur son tombeau.

En mer, octobre 1924.

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord, et tangue, et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins.
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences,
Plus belles que le rythme las des chants humains (1).

Pourtant, de ces chants eux-mêmes, au cours d'une récente traversée, il en est beaucoup, des plus chers, des plus beaux, que nous ont rappelés les cadences des vagues. Par elles inspirés, ils les imitent, ils leur ressemblent. Musique de la mer et des vaisseaux, il nous plaît de l'évoquer aujourd'hui.

Papa, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau...
. . . . . .

et encore :

Il était un petit navire
. . . . . .

Voilà sans doute les deux plus vieilles chansons, et les plus humbles, qui nous aient découvert un certain rapport entre la musique et la navigation. Aussi bien ne les nommons-nous que pour mémoire et à l'ancienneté. De tout temps les ondes aériennes et les ondes humides ont été liées par une affinité naturelle. Elles s'appellent et se répondent. Les flots, chantant eux-mêmes, invitent à chanter. Encore plus que Rome et Florence, Venise et Naples sont mélodieuses. Aux siècles glorieux de Versailles, le Grand Canal a porté des instruments et des voix. Musicien adoptif de la maritime et navale Angleterre, il convenait à Haendel de composer de la musique pour des fêtes sur l'eau (*Water-Music*). Les symphonies du grand décorateur sonore accompagnaient sur la Tamise les promenades princières ou royales.

Trois opéras commencent, avec un soudain éclat, par une tempête. C'est, dans l'ordre chronologique, *Iphigénie en Tauride*, *le Vaisseau Fantôme* et l'*Otello* de Verdi. L'ouverture du *Vaisseau Fantôme* est la description, ou le mémorial, d'une furieuse bourrasque essuyée par Wagner en personne sur la Baltique.

(1) *L'horizon chimérique*, recueil de quatre mélodies ; paroles de Jean de La Ville de Mirmont, musique de Gabriel Fauré.

Des trois drames musicaux, c'est le seul où la mer soit partout présente. Invisible même, on l'y entend, on l'y respire. Elle y crée non seulement l'unité de lieu, mais l'unité d'esprit ou d'âme. Théâtre d'abord du châtiment du héros, elle l'est, à la fin, de sa rédemption par la vertu de l'héroïne. Deux chœurs, l'un féminin, l'autre viril : celui des fileuses (acte II) et celui des matelots (dernier acte) , se répondent et s'opposent. Le premier est d'un sentiment pour ainsi dire intérieur. Il murmure et bourdonne dans une humble salle, auprès du foyer. Le second au contraire, tout en dehors, frappe d'un rythme rude et de coups redoublés le pont du navire maudit.

Un navire à peine moins funeste porte le fier Tristan et la blonde Iseult aux rives de Cornouailles. Un navire en ramène Iseult au pied de la haute terrasse où se meurt Tristan. Pendant le premier acte du drame, un refrain aussi de matelots exaspère les fureurs de la frénétique amoureuse, et quand pour elle arrive le moment de débarquer, les clameurs redoublées de l'équipage reviennent se mêler, en un désordre, en un tohu-bohu magnifique, à l'égarement de corps et d'âme où la jette son débarquement.

Tout à l'heure, au contraire, la sérénité de la mer et sa mélancolie chantait par la voie nostalgique d'un enfant, invisible et perdu là-haut dans la voiture, frère anonyme du jeune Hylas des *Troyens à Carthage*. Plus tard, à ce début du premier acte le commencement du dernier répondra, *Pontum adspectabant flentes... Navem in conspectu nullam...* En aucune poésie, en aucune musique on ne trouverait plus admirable « marine », plus vaste, plus vide et plus désolée, que devant l'Océan, cette longue et morne plainte d'un chalumeau de berger. Le silence même qui l'interrompt par intervalles a sa grandeur. Il semble se prolonger, s'étendre à l'infini, comme le son.

Et maintenant, après la mer, sur la mer, voici le navire. Quelle angoisse d'abord, quel fiévreux désir l'attend et l'appelle ! Puis, quels transports de joie l'annoncent et le saluent ! « *Das Schiff* ! » La nef ! En ce mot unique, Wagner, le grand musicien de l'orchestre, ici grand musicien du verbe, renferme toutes les puissances du sentiment, ou mieux celles des sentiments contraires, douleur poignante et délirante allégresse tour à tour. Je me trompe, il ne les enferme pas dans la parole : elles en jaillissent et tantôt nous accablent, tantôt nous exaltent.

Mais déjà l'orchestre reprend ses droits et son cours, ou sa course. Il développe, il déchaîne une sorte de *scherzo* colossal (si les deux termes se peuvent associer). Une seule pensée l'anime, une seule image l'enflamme : celle du navire. Et les voix sans nombre de l'immense symphonie s'unissent pour acclamer, comme elles feraient toute une escadre victorieuse, une voile apparue au loin, qui peu à peu se rapproche, apportant à la mort le dernier baiser de l'amour. Ailleurs, devant une autre mer, une autre voile est attendue et d'une plus longue attente. Dans l'admirable *Pénélope* de Fauré, la mer est présente partout : la mer qui doit ramener l'époux et qui le ramène ; la mer, que de tous ses regards et de tout son espoir, l'épouse vigilante interroge éternellement.

C'est la fin du premier acte et c'est la fin du jour, l'heure du cher pèlerinage, depuis si longtemps inutile. « Viens, Euryclée », dit la reine à la vieille nourrice.

Ainsi que chaque soir montons sur la colline,
D'où l'on peut voir briller toute la mer divine.
Et le sort pitoyable enfin nous fera voir
Peut-être et reconnaître
— Jamais mon cœur n'eut un désir plus cher —
La nef d'Ulysse sur la mer.

Nocturne admirable et, comme les nuits mêmes de la Grèce, imprégné, palpitant de lumière. « *La mer divine... la nef d'Ulysse...* » Voilà les deux suprêmes accents, les deux cimes de la strophe où s'allume une flamme. On sait que Beethoven, le Beethoven de la *Symphonie pastorale*, se proposait « l'expression du sentiment plutôt que la peinture ». Elles se valent ici l'une et l'autre, et la voix conjugale frémit de la même tendresse pour le héros qui va revenir et pour le chemin azuré de son retour.

Chez un maître aujourd'hui méprisé, Meyerbeer, on pourrait signaler plus d'une beauté marine. Deux phrases, voisines et qui se ressemblent, tombent des lèvres de la sombre Selika résolue à mourir. Voici l'une :

De ces lieux
On découvre la mer... et c'est ce que je veux.

L'autre :

D'ici je vois la mer immense et sans limite,

constitue un pléonasme mémorable dans l'histoire de la poésie

d'opéra. Mais, par la musique, et même par un moment de silence qui retarde la chute de la première, les deux périodes sont admirables de noblesse et de mélancolie.

Revenons de la musique marine à la musique navale. Le bateau de *l'Africaine* encore (troisième acte) est, comme celui d'*Haydée*, un de ceux qu'on hésiterait aujourd'hui à nous montrer. Les détails de la vie à bord y sont notés. Le prélude, puis le début au moins du chœur des nobles passagères (la princesse Inès et ses dames) nous causent la sensation d'une fraîcheur humide et du frôlement soyeux des vagues sur les flancs du navire. Mais la prière des matelots : *Au grand saint Dominique*, *Effroi de l'hérétique*, et l' *Appel au repas du matin*, sont des choses médiocres, la seconde même un peu ridicule. Au contraire, c'est une page maîtresse que l'ordre de Nelusko à l'équipage :

Holà, matelots, le vent change!
Courez aux voiles, hâtez-vous donc,
Car le vent change; tournez au Nord!
Voyez à l'horizon les signes précurseurs
Du terrible typhon.
Tournez au Nord... ou sinon le trépas.

Très large, très libre et non accompagnée, la période est toute vocale, oratoire aussi. Il faut la dire autant que la chanter. Jusqu'au bout elle s'amplifie et se fortifie. Jamais « commandement », c'est le mot propre, et « commandement à la mer » ne fut exercé avec plus d'autorité.

Si le vaisseau de *l'Africaine* est aujourd'hui hors de service, il en est un, beaucoup plus jeune, ou plus moderne, dont la représentation musicale a de quoi nous toucher davantage. Il est nôtre, celui-là, et ce sont des nôtres aussi qu'il porte de Bretagne au pays de Madame Chrysanthème. La nuit, une nuit étoilée et paisible, sur la passerelle d'un navire de guerre en marche, deux hommes sont debout. L'un est officier. Il a pour prénom Pierre et l'on connaît son nom, ou plutôt son pseudonyme glorieux. L'autre est un simple matelot, son frère Yves. D'abord un long et lent prélude, une suite d'accords soutenus semble s'étendre autour d'eux à l'infini, comme le calme de la mer. La chanson d'un gabier invisible, une chanson bretonne, égale en nostalgie la cantilène, marine elle aussi, par où

commence *Tristan*. Bientôt, entre les deux compagnons, le dialogue s'engage. Ils parlent du Japon inconnu, mais rêvé, de la Bretagne familière, quittée à peine et déjà regrettée. Jeune curiosité et voluptueux désirs, souvenirs mélancoliques, douloureux même, les divers sentiments se succèdent. Les rythmes, les modes changeants les expriment, égayant, attristant les deux voix, comme les deux âmes, tour à tour. A l'attente passionnée, presque amoureuse, de régions lointaines, ignorées, et qu'on imagine enchanteresses, se mêlent et s'opposent des retours inquiets, presque poignants, vers la terre natale. Un jour, et justement à propos de Loti, Jules Lemaitre définissait par le mot d'exotisme ce double état de la sensibilité. Dans le prologue de *Madame Chrysanthème*, la musique de M. Messager, mieux que toute autre, l'a traduit.

« *Thalatta! Thalatta!* » L'océan gronde encore aux pieds de Rezia, l'héroïne d'*Obéron*, échappée à ses fureurs. Mais la célèbre barcarolle glisse mollement sur ses flots apaisés.

La mer et le vaisseau vont emporter ma vie
Et je viens assister à ma propre agonie.

Ainsi chante la Sapho de Gounod, près de se précipiter. Cette seule phrase, qui précède les célèbres stances, les égale peut-être. Elle ne monte pas comme elles. Au contraire, c'est en descendant, et deux fois, note par note, qu'elle semble s'éloigner. Pathétique et pittoresque, en même temps qu'elle exprime le sentiment, elle évoque le paysage, la fuite lente du navire et sur la mer immobile le sillage lent à s'effacer.

Déjà sur une autre mer, sous la fenêtre de « Desdemona plaintive », une phrase encore, une seule, mélodie ou plutôt mélopée douloureuse, avait chanté. Elle précède, celle-là aussi, une cantilène fameuse, la « romance du saule » et la surpasse en beauté. Beauté poétique et musicale tout ensemble; double chef-d'œuvre, né du sentiment populaire et du génie d'un grand artiste; rencontre merveilleuse, unique, sur les lèvres d'un gondolier qui passe, de quelques mots de Dante et de quelques notes de Rossini. « *Nessun maggior dolore...* » A la fin, ou peu s'en faut, d'un absurde « poème », soudain quelle poésie! Quelles paroles, après quelles paroles! La musique en est digne. La voix traîne d'abord, ou se traîne à fleur d'eau, de l'eau sombre, de l'eau morte de la lagune. Et tout à coup,

inconsciente et cruelle à la fois, elle monte vers l'enfant qui va mourir et de ses notes les plus hautes, les plus poignantes, elle lui perce le cœur.

Après la mer, les fleuves et les lacs devraient avoir aussi leur place dans une histoire, si brève qu'elle fût, de la musique sur l'eau. Deux fois au moins en notre répertoire lyrique, la Seine, et la Seine à Paris, porte une barque : une barque nuptiale, au troisième acte des *Huguenots*; au dernier acte du *Pré aux Clercs*, une barque funèbre.

Parmi les scènes de musique fluviale, il en est une, des plus belles, qui se joue et se chante non pas sur l'eau, mais sous l'eau : c'est le premier tableau de *l'Or du Rhin*. Beethoven s'était assis « au bord du ruisseau ». Wagner est descendu au sein du fleuve. Par la symphonie et par les voix, par trois voix de femme, il en a figuré la vie, toute la vie, intérieure et merveilleuse. Il l'a fait non seulement entendre à nos oreilles, mais presque voir à nos yeux. Il nous en a rendu sensibles toutes les forces et toutes les grâces, le cours puissant et rapide, les remous et les murmures, la profondeur, la transparence et la fludité.

Pâle et blonde
Dort sous l'eau profonde
La willis au regard de feu.
Que Dieu garde
Celui qui s'attarde
Dans la nuit au bord du lac bleu.

Paul Bourget écrivait un jour : « Il y a dans *Hamlet* une romance divine. » Il ne parlait pas des paroles, mais de la musique, et de celle-ci même c'est beaucoup dire. On peut du moins affirmer que dans l'opéra d'Ambroise Thomas, non seulement la romance, ou la ballade d'Ophélie, mais toute la scène qui l'entoure, à peu de chose près, à quelques fioritures près, forme un tableau délicieux, la mise en action, la plus poétique et la plus musicale, du mélancolique récit shakspearien. « Laissez-la, dit Bourget, laissez-la distribuer à ses compagnes les fleurs de son bouquet avec sa grâce d'amoureuse blessée (1)... » La voilà telle que la musique nous l'a faite. Ajoutons seulement ceci : depuis qu'il y a sur la scène des folles, et qui

(1) Nous citons de mémoire.

chantent, pas une autre ne chanta plus triste, plus tendre et surtout plus simple chanson. Au thème de la ballade d'autres phrases, toutes expressives, se mêlent. Le moindre détail, une cadence, un accord, est à sa place et prend sa juste valeur. Enfin, lorsqu'on entend, qu'on voit glisser au loin sur l'eau la forme blanche et mélodieuse encore que soutiennent un moment ses voiles, on se rappelle le mot de la reine Gertrude : *Sweets on the sweet*, et l'on sent flotter la douceur de la musique sur la douceur de la mort.

O lac, t'en souvient-il?...

Le lac du Bourget a bien fait d'oublier la romance de Niedermeyer, sur les vers de Lamartine, qui le premier ne put jamais la souffrir. Mais le lac des Quatre-Cantons gardera toujours le souvenir, encore plus que de la poésie de Schiller, de la musique de Rossini. Dès le début de l'opéra, l'onde chante, et la plus fraîche, la plus pure, dans l'aimable « invitation au voyage » qu'est la barcarolle du pêcheur. Quant à l'admirable finale du Rütli, sa beauté la plus rare peut-être consiste en ceci que les choses comme les âmes y participent et que la nature tout entière s'y fait saintement complice d'une héroïque humanité. Parmi les conjurés, les uns viennent par les bois, les autres par le lac, et leurs chants, et les symphonies qui les annoncent et les escortent, ne sont pas moins divers que les routes par eux suivies.

Pour dérober la trace de leurs pas,
Pour mieux cacher leurs saintes trames,
Nos frères sur les eaux s'ouvrent avec leurs rames
Un chemin qui ne trahit pas.

Guillaume Tell abonde en vers plus médiocres que ceux-là. Mais, pour les commenter, pour les changer en paysage sonore, on ne saurait concevoir plus belle, plus pittoresque musique, imitative avec plus d'ampleur et de fidélité. Par elle tout est décrit, tout fait image : le glissement des barques, le bruit des rames, et le geste même, ou l'effort cadencé des rameurs.

Pour nous suggérer des visions du genre qu'on pourrait qualifier d'aquatique, la musique n'a pas toujours besoin du théâtre. L'orchestre et les chœurs suffisent au Haendel d'*Israël en Égypte* pour évoquer — avec quelle puissance, par quelles

acclamations ! — le passage de la Mer Rouge. On ne trouverait pas en peinture un *Déluge*, fût-il de Poussin ou de Michel-Ange, aussi formidable que celui de Saint-Saëns. Enfin deux éléments sur trois ont inspiré certaines pages symphoniques de Mendelsohn : l'ouverture et le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été*, ces chefs-d'œuvre aériens, et cette merveilleuse « marine » si puissante et si douce, l'ouverture de *la Grotte de Fingal*.

Autant que des opéras, oratorios et symphonies, que de morceaux pour piano seul, et surtout que de *lieder*, comme disent les Allemands, ou, comme nous disons, que de « mélodies » vous ont chantées, ô vous qu'un jour un poète qui vous aimait, La Fontaine, appela « mesdames les eaux ». A Tivoli, dans les jardins de la villa d'Este, Liszt écouta, puis imita vos jeux. Sur les eaux il a fait marcher saint François de Paule, et de ses récits lyriques, la légende de Loreley n'est pas le moins beau. L'eau circule à travers l'œuvre immense d'un Schubert. Elle semble rejaillir en écume légère autour de la célèbre barcarolle, et pour donner à la *Truite* une épigraphe poétique, il suffirait de changer un mot, un seul, le nom du poisson, au second de ces deux vers de La Fontaine encore :

> L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
> Ma commère la carpe y faisait mille tours...

Il est temps de finir, et par quoi nous avons commencé. *L'Horizon chimérique* est un recueil de quatre mélodies : poésie d'un jeune poète mort à la guerre ; musique du grand maître qui vient de mourir. « Maître de la mer », on pourrait nommer de ce nom Gabriel Fauré. La mer chante en un grand nombre de ses mélodies, depuis les plus anciennes jusqu'à celles-ci, qui sont, croyons-nous, les plus récentes. L'une des premières, — elle a plus de cinquante ans, — s'appelle *les Matelots*. Toujours jeune d'allure, « *sur l'eau bleue et profonde* » elle file, elle fuit. A la voix de la mer Fauré mêla volontiers celle de l'amour, et même, une fois au moins, celle de la mort. La seconde strophe du *Cimetière* (paroles de Richepin) est moins un chant qu'un cri, mais poignant : cri de pitié pour « ceux qui meurent à la mé », d'horreur pour l'affreux, éternel roulis de leurs pauvres corps abîmés dans les flots.

Les berceaux et les vaisseaux se partagent la célèbre cantilène (paroles de Sully Prudhomme), où les deux images

poétique et sonore, se répondent et littéralement se balancent. Enfin, sur les quatre mélodies de *l'Horizon chimérique*, trois sont consacrées à la mer. La première, dès les premières notes, et jusqu'aux dernières, se meut et frissonne comme les vagues. Invocation grave, pathétique, à la mer bienfaisante, à la mer consolatrice, la seconde mélodie est pleine de cette tendresse et de cette tristesse, intenses toutes deux, que Fauré, comme nul autre, aimait d'unir. Lisez, vous qui savez lire, « *voi che avete l'intelletto sano*, vous qui avez la saine intelligence » de la beauté française, de la beauté latine, lisez *l'Horizon chimérique*. Jamais le maître que nous pleurons n'écrivit musique plus claire, d'une plus pure et plus sereine clarté. Balancé par une houle profonde, mais douce, le dernier chant commence ainsi :

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte.

Gardons-nous de le croire. Les vaisseaux de la mer, Fauré ne les a pas aimés en vain pour sa gloire et pour notre joie. Il le savait bien lui-même, il les aima toujours, et cette mélodie en rend un suprême témoignage. Saluant les nefs qui s'éloignent, toutes voiles ouvertes, quand il leur dit, quand il leur chante ceci, d'une voix plus que jamais émue :

Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi ;
Mais votre appel au fond des soirs me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi !

il donne à l'alexandrin final l'accent passionné, presque tragique, de son inguérissable amour.

C'est au bord de la mer, il y a plus de cinquante ans, que nous avons connu Fauré. C'est en mer, aujourd'hui, qu'il nous plaît d'évoquer un de ses chefs-d'œuvre et d'offrir à sa chère mémoire l'hommage d'un demi-siècle d'admiration et d'amitié.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

DE NOUVEAUX « CARACTÈRES » (1).

Voici un savant, un médecin, M. le docteur Charles Fiessinger, qui reprend l'étude à laquelle nos moralistes ont de tout temps, et au XVIIe siècle avec plus de justesse que jamais, accordé leurs soins, l'étude des caractères : il s'agit de décrire le menteur, l'orgueilleux, l'inquiet, le gourmand, le sournois, etc., autant de types et que l'on trouve, dans l'humanité moyenne, à des milliers, à des millions d'exemplaires.

On avait objecté à cette méthode, qui a pourtant donné des œuvres d'un tel prix, de fausser d'abord la réalité. L'on disait : le menteur, l'orgueilleux, l'inquiet, le gourmand, le sournois n'existent pas ; il y a des gens qui ont ces défauts, qui ont l'un ou l'autre de ces défauts, mais qui ont par ailleurs une existence où interviennent ces défauts sans doute. Leur existence modifie aussi leurs défauts, de même que leurs défauts se modifient les uns les autres, du fait de leur coexistence. Un avare, et qui est un orgueilleux, aura son avarice tournée par son orgueil d'une façon que ne l'est pas l'avarice de tel humble garçon, lequel se livre à son vice le plus simplement du monde et sans avoir à s'en cacher. Un menteur, suivant la situation qu'il occupe et les affaires dont il se mêle, aura différentes sortes de mensonge, en fera l'usage le plus divers et s'en proposera des bénéfices ou un plaisir de qualité particulière. Parlez-nous d'un individu qui est menteur ou qui est avare, qui est notamment ceci ou cela, mais qui a tel métier, tel âge, telle fortune, telle ambition dans la vie. Ne nous parlez pas du menteur, ni de l'avare

(1) *Les défauts, réactions de défense*, par M. Ch. Fiessinger, membre correspondant de l'Académie de médecine (Maloine).

ou de l'orgueilleux, que vous appelez des types et qui ne sont que des abstractions ou inventions de votre esprit.

Cette remarque n'est pas dénuée de toute vérité. A cet égard, le romancier, qui vous présente ses personnages au complet, pour ainsi dire, doués de vertus et entachés de défauts ou de vices et de manies ou de travers, et dans la vie, en pleine activité, fût-ce en désordre, vous donne plus de réalité concrète que ne fait, sous le nom de moraliste, l'analyste d'un défaut, d'une vertu, d'un vice, d'un travers ou d'une manie.

Mais la méthode analytique n'est pas fausse, elle non plus, à condition qu'elle ménage une possibilité de synthèse. Il faut qu'elle se sache une méthode et tienne compte de l'infirmité inhérente à toute méthode, qui est et qui ne peut être qu'un stratagème en vue de saisir la réalité. La réalité est d'une autre nature; elle est synthétique. Ou, plus exactement, elle est : ce sont nos analyses qui la décomposent, et nos synthèses qui la refont, ou qui essayent de la refaire, ce qu'elle était sans nous. Je vois ce cheval, disait Aristote, je ne vois pas la *chevaléité*.

Il n'en est pas moins vrai que l'analyse est le procédé scientifique par excellence; et l'on en évite les inconvénients, pour peu qu'on ne confonde pas un tout et ses éléments. M. le docteur Ch. Fiessinger, qui est un homme de science, le sait à merveille.

Il y a, parmi les maximes que La Rochefoucauld n'avait pas voulu qui fussent laissées dans son recueil, un très curieux paragraphe sur la paresse : « De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs... » Ces lignes ne sont elles pas très singulières, où l'on voit que La Rochefoucauld traite la paresse, — et il l'appelle une passion, — la traite comme une passion très active? L'ardeur, la malignité, la violence de la paresse : on n'attendait pas ces mots-là. S'il la compare, cette paresse, à « la rémore, qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux », lesdits vaisseaux ne bougent pas, mais la rémore, pour les retenir, donne tout ce qu'elle a d'énergie. Ensuite, La Rochefoucauld paraît venir à une idée de la paresse plus ordinaire et plus naïve : « Le repos de la paresse, dit-il, est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes

poursuites et les plus opiniâtres résolutions... » Il vient de la comparer à la bonace, qui est parfois plus dangereuse aux navires que la tempête; et c'est manière de parler, de dire que la bonace retient les navires : elle ne les fait point avancer, voilà tout. Il ajoute : « Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous ses biens. » Le commencement et la fin de cette maxime ne vont guère ensemble; et c'est peut-être la raison pour quoi La Rochefoucauld l'avait supprimée : elle était, par ailleurs, digne de son estime.

M. le docteur Ch. Fiessinger s'est avisé de l'apparente contradiction qu'avait laissée La Rochefoucauld dans sa pensée. Il la résout en maintenant les deux termes contradictoires, ou contraires, mais en distinguant, pour les y appliquer l'un et l'autre, deux sortes de paresse, l'inerte et la sensitive, comme il les appelle. C'est à la sensitive que conviennent les mots d'une ardeur et d'une malignité violente; et c'est à l'inerte que conviennent les mots d'un repos et d'un charme qui vont à la béatitude.

Le paresseux inerte ne mérite pas l'attention. Dire que la paresse lui anéantit, ou peu s'en faut, ses sentiments, ses intérêts, son plaisir, est encore un abus de langage : il n'a ni sentiments, ni intérêts, ni plaisir. Mais le paresseux sensitif est extrêmement remarquable, et très bizarre, un être que tourmente une passion, tel que nous le décrit ou, mieux, nous le montre, avec beaucoup de finesse, M. le docteur Fiessinger : « Se délectant de son inaction, il se nourrit au surplus de velléités qui n'aboutissent pas. Il a le désir de s'occuper, mais s'arrange de manière à ne pas réussir. Mille projets s'agitent dans sa tête; il n'en exécute aucun. Ou bien, si une besogne sérieuse s'offre à sa portée, il s'empresse de la fuir et d'en chercher une autre. Toute son énergie se consume à retarder l'heure où il devra se soumettre à une tâche suivie... » L'énergie d'un paresseux ? Mais oui. Et comme il se trémousse! Mais oui. Cela est très bien vu. Le sensitif, non pas l'inerte : l'inerte, lui, ne bouge pas; le sensitif aurait plus de peine, — et il l'évite, — à ne pas bouger qu'à céder aux velléités vaines de son esprit... « Il erre par la ville, musant de droite et de gauche, s'arrêtant aux devantures, fouillant les boîtes des bouquinistes, faisant quelques visites où il intercède en faveur de la situation qui lui servirait de gagne-pain. Aussitôt qu'une proposition lui est faite, les inconvénients surgissent à ses yeux : non, décidément, non ! Il lui faut autre chose. Et, ses démarches, il les recom-

mence, jusqu'au jour qu'elles sont récompensées par le succès. A ce moment, les hésitations le reprennent ; il dit non après bien des tergiversations et frappe à une nouvelle porte... » On dirait d'un portrait, et pris sur le vif. Ce qui en donne l'impression, c'est la ressemblance de ce paresseux avec un ou plusieurs que vous avez connus. Mais, si le portrait convient à plusieurs, c'est aussi la preuve que cette peinture, avec tant de particularité, a cependant tout ce qu'il lui faut de généralité pour être dite vraie.

Ce caractère du paresseux, vous ne l'accuserez pas de n'être qu'une abstraction, parce qu'il ne décrit pas tout uniment une nonchalance et les conséquences qui en dérivent ; mais, cette nonchalance, il l'accompagne de travers qui, dans la réalité, se joignent à elle, qui ne sont pas elle, ne dépendent pas logiquement d'elle et, en fait, comme on l'observe, ont avec elle une habitude.

Le paresseux du docteur Ch. Fiessinger souffre de ne rien faire : car il remue, mais ne fait rien qui vaille. Il en souffre et pourtant se complaît dans sa vie stérile. Ainsi le mélancolique déteste son angoisse et ne cherche point à s'en délivrer. Ce paresseux, qui devrait rougir de lui-même, s'enorgueillit à bon compte : il se trouve maintes raisons les plus flatteuses, et quel qu'il soit : « Un domestique estimera la besogne qui lui est assignée au-dessous de son mérite ; un jardinier ne s'engagera pas, vu le peu d'importance du potager ; un employé estimera que son intelligence moisit dans un bureau ; un écrivain sera possédé d'un tel désir de perfection qu'il se découragera de prendre la plume. » Etc. Les prétextes sont assortis à chacun de nous. Et l'on voit qu'il est tenu compte des métiers, dans ces nouveaux caractères ; on voit aussi que les métiers, s'ils changent les dehors d'une passion, n'en modifient pas la substance et l'activité intime.

Le paresseux a beaucoup d'amour-propre. Ce n'est pas d'être paresseux, qui lui en donne, mais bien d'être sensitif. Les prétextes qu'il a trouvés pour excuser sa fainéantise lui deviennent sujets d'orgueil. Il se croit supérieur à sa destinée ; il estime sa supériorité la cause de son échec. Les circonstances ne l'ont pas servi : c'est leur tort. Elles ont servi de moindres gens, et moins dignes d'une telle chance. Le paresseux tourne à l'envie, tourne à mépriser le succès d'autrui, et le jalouse : il tourne à une mélancolie hargneuse. Il gémit, se lamente et n'a pas l'air de se douter qu'il est cause de ses malheurs. Puis d'autres passions interviennent, l'amour, l'ambition, qui l'éveillent, le stimulent. Cela ne dure pas. « Il aimera

comme un fou, rêvera d'escalader les étoiles, et puis retombera dans son abattement. » Cette remarque me semble très ingénieuse, et vraie sans doute. Il est naturel que ce paresseux, qui a l'usage de n'aboutir jamais à rien, prétende aussi plus que personne : il ne sait pas ce qui, en cas de réussite, vous diminue la réussite; et, ne la connaissant pas, il la rêve à sa guise, en toute liberté.

L'on dira que ce personnage, auquel M. le docteur Ch. Fiessinger donne le nom de paresseux, et de paresseux sensitif, pourrait porter un autre nom ; n'est-ce pas un raté ? Je le veux bien. Mais sa paresse, qui explique son infortune, est la cause; et le « ratage » n'est que l'effet. Il est possible d'ailleurs qu'une paresse analogue à celle qu'a décrite M. le docteur Fiessinger n'aille point à ce résultat le pire; comme il est possible que l'échec de toute une existence dérive d'une tout autre cause et d'accidents ou de maladresses, enfin de ces mille coïncidences que l'on appelle le hasard. Bref, c'est un personnage, encore plus que ce n'est un caractère, que nous présente, sous le nom de paresseux sensitif, M. le docteur Fiessinger. Voilà comme il évite le danger de l'abstraction. Mais son personnage n'est pas seul de son espèce : il est un exemple, ou un type.

Sa paresse, dit M. le docteur Fiessinger, « n'est pas seulement un défaut de l'âme, elle apparaît comme la signature d'une physiologie » : la signature ou (probablement) le signe. Cette physiologie du paresseux, notre auteur ne l'indique pas autrement : ce n'était pas l'occasion; et son livre, qui est d'un médecin, n'est pas un livre de médecine. Mais, dans ses jugements et dans ses analyses de nos défauts, de nos vices, de nos toquades, il tient compte plus ou moins explicitement d'une information que sa connaissance de la médecine lui procure.

Il y a, dit-il, en chacun de nous, deux centres nerveux : l'un, le cerveau, « avec sa faculté d'associer les idées, de comparer, de juger, de conclure » ; l'autre, le « sympathique neuro-glandulaire », avec « ses impulsions, ses instincts, ses tares ». Un équilibre parfait du sympathique et du cerveau est une merveille assez rare, est en principe l'état normal de l'homme, mais un état où l'homme a bien grand peine à se tenir. Une intelligence et une sensibilité accordées de manière que l'une ait, sans nuire à l'autre, son développement, de manière que l'intelligence ne réduise pas la sensibilité à peu de chose, de manière que la sensibilité n'affole pas l'intelligence, voilà ce qu'on ne trouve pas souvent. L'on distingue, le plus souvent, deux races d'hommes selon la prédominance de leur sympathique

neuro-glandulaire ou de leur cerveau, de leur intelligence ou de leur sensibilité. Selon que la prédominance est plus ou moins marquée, elle produit en grand nombre différentes espèces, différemment nuancées. Pour que l'intelligence se développe et qu'elle s'épanouisse, il faut que la sensibilité ne l'excite pas outre mesure et ne la gêne pas. Mais il est bon qu'elle l'excite un peu et la seconde. L'intelligence peut aussi contraindre ou favoriser la sensibilité. Elles ont entre elles un jeu alterné qui est notre vie mentale et morale.

M. le docteur Fiessinger ne manque pas d'indiquer, à propos des caractères qu'il décrit, l'influence de cette physiologie secrète. Par exemple, il note, comme un trait des plus importants, le sursaut, « l'élévation de sentiments, le rafraîchissement d'idéal » que les « secousses émotives » produisent en nous. Mais il faut, dit-il, « des provisions assurées d'intelligence, pour répondre avec avantage au choc d'une émotion. Une certaine fermeté de l'âme est nécessaire également. Les sots ne tirent aucun profit des coups de matraque assénés à leur sensibilité ; les faibles se laissent abattre en geignant. Les forts et les intelligents ne conquièrent la plénitude de leur vigueur et l'acuité de leur jugement qu'au prix de ces malchances. Ils sortent de ces épreuves plus vaillants, plus ouverts à l'enchaînement des effets et des causes. Les femmes développent ce qu'elles ont de plus personnel, leurs dons de finesse intuitive et la tendresse. » Bref, il y a, dans un être sain, j'entends sain de corps et d'esprit, une aptitude à réagir, très remarquable, et qui est une défense de l'individu contre toute menace, un don de riposte ; et la défense la meilleure est une attaque : il y a, dans l'individu en bon état, une puissance combative toujours en éveil.

Tant vaut l'individu et tant valent ses moyens de défense. Il se défend comme il le peut. Il prend les armes qu'il a sous la main : armes loyales, s'il les a et s'il en connaît le maniement ; d'autres armes, et sournoises, s'il est sournois, et petites ou médiocres, s'il n'est pas bien vigoureux.

Il fait une arme de ce qu'il trouve à son usage, et de ce qui ne serait point une arme et qui même serait un principe de faiblesse. Nos qualités sont notre force, et nos défauts notre faiblesse. Or, voici la trouvaille intéressante de M. le docteur Fiessinger : « l'homme lutte avec ses qualités, quand il en a, mais aussi avec ses défauts. » Et nos défauts sont, pour la plupart, des « réactions de défense ». Voilà comme on peut dire, avec J.-J. Rousseau, que c'est la société qui corrompt l'homme ; ou plutôt, — et ici l'opinion de M. le docteur

Fiessinger n'est plus celle de J.-J. Rousseau, — disons que c'est en société que l'homme se corrompt : l'homme, qui en société a besoin de défendre son individualité, se corrompt par l'usage qu'il fait de ses défauts comme d'un instrument de défense, comme d'une arme contre ses voisins ou ennemis.

Les grandes âmes et les gens de bien se défendent par leurs mérites et leurs vertus. Prenons ce mot de *vertu* dans le sens étymologique et le plus vrai qu'a en latin (qu'a, chez Salluste, par exemple) le mot de *virtus*, en italien (et à l'époque de la Renaissance plus qu'aujourd'hui) le mot de *virtù* : c'est, venant de *vir*, comme, chez nous, *virilité*, la puissance effective ou efficace d'un homme, c'est le total de ce qu'il vaut dans la lutte. La *virtù* italienne de la Renaissance commet, à l'occasion, des crimes; elle ment, tue et pille : elle vous dresse de hardis gaillards, et victorieux. Salluste ne présente pas l'un de ses personnages sans évaluer sa force par la supériorité de ce qu'il a d'énergie sur ce qu'il a de faiblesse; et il apprécie au juste la *virtus* de Catilina, qui est un homme plein de défauts : mais plusieurs de ses défauts comptent dans le bilan de sa *virtus* ou de sa valeur individuelle.

Plusieurs de ses défauts : non pas tous ses défauts. Pareillement, M. le docteur Fiessinger ne dit pas que tous nos défauts nous composent notre énergie; ce qu'il dit est que nous employons certains de nos défauts à nous défendre et que, de nous avoir ainsi servi, ces défauts nous deviennent précieux et habituels jusqu'à nous former bientôt notre caractère. « Les médiocres ambitieux se défendent par la méchanceté, les faibles par la bouderie, les sots par l'entêtement, les jaloux par la calomnie. Et méchanceté, bouderie, entêtement, calomnie sont des armes. De qualité douteuse, certes, mais dont parfois la portée atteint son but; le sujet réalise ses plans par des moyens troubles, parce que seuls ils s'offrent à l'emploi de ses facultés... Ses défauts sont attachés à sa nature comme les symptômes à la maladie... » La dernière ligne a besoin d'être expliquée. C'est qu'il faut distinguer la maladie et les symptômes : un médecin commet une bévue s'il ne traite que les symptômes ; il n'atteint pas le mal et il le laisse multiplier ses dommages. Les symptômes sont les signes de la maladie et peuvent être une défense du malade contre ses dangers. « Le malade se défend par les signes de sa maladie comme le médiocre par la mise en œuvre de ses défauts. La fièvre est l'arme contre l'infection, comme l'envie contre le succès d'autrui. » Je crois qu'il peut y avoir inconvénient à supprimer la

fièvre d'un malade qui élimine par elle son infection ; semblablement, il est de vils individus que l'on réduirait à rien, que l'on priverait de tout ce qu'ils ont de défense, en leur ôtant l'usage de leurs défauts. C'est ce qui fait que les discours des moralistes ou prêcheurs sont le plus souvent inutiles. Vous recommandez à tel garçon de n'être ni méchant, ni envieux, ni porté à la calomnie : c'est le suicide, que vous lui recommandez. Procédez d'une autre manière ; corrigez-le des faiblesses qui lui donnent le besoin de ces défauts-là.

Défauts de toute sorte ; M. le docteur Fiessinger les répartit sous trois chefs : défauts à prédominance organique, défauts à prédominance affective, défauts à prédominance intellectuelle.

La surdité est un défaut de l'organisme et peut-être, dit notre auteur, une défense de l'esprit. Joachim du Bellay, dans l'*Hymne à la surdité*, refuse à Ronsard le droit de se plaindre d'être sourd. Et M. le docteur Fiessinger, d'accord avec du Bellay, considère que Ronsard dut à son isolement « sa perfection dans la musique du rythme ». Et Beethoven, dit-il encore, Beethoven aurait-il « déversé les tumultes de la passion avec cette véhémence dans le torrent de ses symphonies, s'il n'avait pas été privé de tout contact auditif avec le monde extérieur »? Je n'en sais rien, quant à moi ; et d'autres poètes que Ronsard, d'autres musiciens que Beethoven n'étaient pas sourds et n'ont point manqué de poésie ou de musique. Du Bellay console Ronsard ; M. le docteur Fiessinger, lui, tout à son idée, la suit jusqu'au paradoxe où il me semble qu'elle le mène. Le compliment qu'il fait à Ronsard et à Beethoven sur leur égale surdité donne à supposer qu'il regarde cette infirmité comme une chance? Mais non ! S'il admet que Ronsard et Beethoven ont l'un et l'autre mieux épanoui leur génie dans l'espèce de solitude et le silence où les cantonnait la surdité, leur génie était là : sans leur génie, leur infirmité ne servait qu'à leur nuire. Et : « La surdité affine l'esprit, elle trempe le caractère. Que craint l'infirme? Rien. Son ambition se borne au domaine de sa pensée originale, puisqu'il lui est interdit de se mêler au mouvement extérieur. Emprisonné en lui-même, rien n'arrête l'essor de sa pensée, d'autant plus vivante qu'elle a été conçue dans le silence et la méditation, qui a des ailes. L'imagination est une des qualités dont le sourd est le plus riche... » Etc. Tels sont les avantages de la surdité, oui ! pour le sourd qui a le meilleur de sa vie dans sa pensée. Mais « l'homme n'est fait ni pour être grand, ni pour penser par soi, ni pour ajouter quelque chose au trésor des richesses artistiques ou intellectuelles dont s'enorgueillit l'humanité. »

Concluons que les défauts à prédominance organique peuvent tourner au profit de qui les a, mais à leur détriment le plus souvent. On ne les choisit pas ; et ils ne sont que d'aventure, et par un stratagème, des moyens de défense.

Ils sont, beaucoup plus généralement, des causes de faiblesse et, mettant l'individu en état d'infériorité, l'obligent à se défendre par le moyen d'autres défauts. Soit un bossu : l'on ne saurait considérer sa bosse comme un cadeau que lui a fait la nature. Mais il réagit contre sa disgrâce, selon qu'il est mauvais ou non, par un redoublement de méchanceté ou de bonté ; il réagit contre sa mélancolie par une jovialité sarcastique. L'homme excessivement petit se défend de paraître un nabot par ses grands airs, sa mimique très expressive et par toute une comédie assez ridicule. Les dyspeptiques sont de pauvres gens ? Ne vous dépêchez pas de les plaindre. Ils ont des compensations ou des revanches; ils ont une sensibilité très fine, l'intuition fort aiguë, l'intelligence très lucide et une heureuse promptitude à se fâcher qui crée de la docilité autour d'eux. A moins qu'ils ne se fâchent d'une imprudente manière, et maladroite, qui impatiente leur entourage ; mais, d'habitude, ils sont malins. Voici, très attrayant, sinon le ménage du dyspeptique, au moins un ménage de dyspeptique, tel que le décrit et le rend digne de quelque envie M. le docteur Fiessinger : « La femme d'un mari qui digère mal a bien des vertus. Sa peur est telle d'être rabrouée à tort et à travers qu'elle se garde de donner prise. Elle se montre empressée et reste fidèle. Son caractère était difficile d'abord ? Il s'assouplit devant cette constatation qu'il n'y a rien à faire et que ce mari se hérisse encore plus qu'elle... C'est pourquoi il est rare que les dyspeptiques aillent à divorcer. » La statistique le dit-elle? Probablement.

Parmi les défauts à prédominance affective, M. le docteur Fiessinger cite en premier lieu l'hypocrisie. On a dit qu'elle était une vertu et la principale des vertus sociales : « Elle est pour le moins un hommage à quelque sagesse. Sans elle, le commerce entre les humains n'existerait pas. C'est elle qui maintient les traditions de courtoisie et d'urbanité. En stimulant des sentiments factices, elle assure leur floraison et tarit du coup les sources de rivalité et de conflit. C'est à ce titre qu'elle peut être considérée comme une sorte de réaction de défense. » L'hypocrisie est partout : signe qu'on a partout besoin d'elle. M. le docteur Fiessinger la dénonce dans la devise que nous lisons, pour peu qu'il nous plaise de la lire, au fronton de nos monuments publics : soit liberté, égalité, fraternité.

Nous ne sommes pas libres et ne pouvons pas l'être, dit-il ; nous vivons dans un ordre de choses qui nous commande d'être soldats, de payer des impôts, d'obéir à des règlements de toute espèce. Nous ne sommes pas égaux ; et l'on a beau nous déclarer que nous le sommes, le déclarer solennellement et appeler ça déclaration des droits de l'homme et du citoyen, l'on n'y peut rien. Quant à cette fraternité qui est le dernier mot de la devise, regardez autour de vous : la voyez-vous nulle part ? On dira que cette devise ne constate pas ce que l'on voit réalisé le mieux du monde : elle formule un idéal. Mais, si nulle liberté, — nulle vraie liberté, — n'est conciliable avec les nécessités de la vie sociale, et si l'égalité n'est seulement pas concevable, et si la fraternité paraît à jamais improbable, un idéal que ces trois mots définissent mérite le nom de mensonge. Eh ! bien, tant pis ! et, quoi qu'il en soit de cette devise ou d'une autre, si elle garantit dans un pays l'ordre public et la sécurité d'un chacun, laissez-la. Elle vous défend. Elle est une hypocrisie ? Cette hypocrisie vous défend. Il sera temps, un jour, d'en chercher une autre, et de la remplacer par une autre : oui, le jour que cette hypocrisie aura perdu sa « vertu civilisatrice ». En attendant, gardez-la.

M. le docteur Fiessinger l'observe, il arrive toujours qu'une hypocrisie se déconsidère : « Au cours des relations de société, une hypocrisie qui découvre son jeu dans des médisances maladroites se voit vite évincée du cercle d'amis où elle s'était introduite. L'ordre social ne tolère pas davantage la présence d'hypocrisies qui ne remplissent plus vis-à-vis de lui le rôle de préservation pour quoi elles étaient faites... L'hypocrisie est une plante vénéneuse dont la propriété est de faire fleurir la végétation saine qui l'environne. Ce rôle, ne le remplit-elle plus ? Arrachons la plante. Une autre prendra sa place, avec un venin composé d'hypocrisies neuves qui tout d'abord donneront le change et permettront à l'humanité crédule de croire que les mauvais jours sont révolus, que la droiture et la franchise ne tarderont pas à reparaître sur la terre. » Ces lignes, et qui ont leur beauté, sont d'un pessimisme tel qu'on les accepte ou les refuse, il me semble, selon la disposition d'esprit où l'on est : le pessimisme me paraît un sentiment plutôt qu'une opinion ; à moins que l'on ne se soit avisé d'être pessimiste par précaution, pour éviter d'être déçu et pour se ménager de bonnes surprises.

En tout cas, je ne suis plus de l'avis de M. le docteur Fiessinger quand il ajoute : « Hypocrisie pour hypocrisie, puisqu'il faut toujours passer par l'une d'elles, choisissons-la donc au moins jeune,

fraîche, bien vivante. » Hypocrisie pour hypocrisie, du moment qu'il en faut une, à ce qu'on dit, je ne la préfère pas si jeune. Elle a, si jeune, une insolence qui me déplaît. Je ne la préfère pas si fraîche et, par sa fraîcheur, capable de m'offenser. En outre, si jeune et si fraîche, en matière sociale, une hypocrisie est extrêmement rare et quasi introuvable. Toute récente, elle est d'abord une jobarderie ; elle suppose moins de malice que de crédulité. Je ne crois pas que la plupart des hypocrisies sur lesquelles nous vivons, et que M. le docteur Fiessinger appelle tutélaires (je veux qu'il ait raison de les appeler ainsi), aient été d'abord des hypocrisies. Pour le croire, est-ce qu'il oublie l'étonnante légèreté avec quoi, en matière sociale plus qu'en toute autre matière, les hommes, et qui à cette fin sont généralement assemblés, subissent l'attrait de la nouveauté ? Je ne leur fais pas compliment d'être si légers en telle aventure ; et leur légèreté a souvent les pires conséquences. Mais leur légèreté est la preuve qu'ils n'ont point assez médité pour qu'on les veuille accuser d'hypocrisie. Les législateurs de 89 qui ont déclaré que les hommes seraient égaux, et qu'ils l'étaient déjà sans qu'on l'eût encore reconnu, ces impétueux législateurs n'ont rien changé à l'inégalité des hommes entre eux; mais ils avaient confiance qu'ils la supprimaient. L'hypocrisie commence plus tard. Elle commence une fois qu'on s'est aperçu, mais à l'épreuve, de l'impossibilité ou de la fausseté de ce qu'on avait résolu : on le maintient, par entêtement ou par prudence. Il arrive aussi que l'ancienne imprudence devienne à peu près anodine, quand elle a perdu sa jeunesse récente et sa fraîcheur, quand elle n'est plus « bien vivante » ainsi que la souhaite M. le docteur Fiessinger, mais au contraire un peu fatiguée, rendue sage en suite de tout ce qu'elle a vu qui n'était pas encourageant. Alors, elle peut servir : elle n'est plus en état de nuire. Tandis que les plus fraîches nouveautés sont périlleuses.

Parmi les défauts à prédominance intellectuelle, M. le docteur Fiessinger range le scepticisme. « Le scepticisme, dit-il, est une maladie de la volonté. » Il ajoute, lui savant : « Non pas le scepticisme scientifique; celui-ci a sa raison d'être. Si certains compartiments de la science semblent définitivement garnis, d'autres demeurent vides; des mots et des hypothèses remplacent les connaissances rudimentaires ou absurdes. Il ne convient pas de se laisser prendre à de telles supercheries; à leur égard, le scepticisme est de rigueur. » Bref, le scepticisme est une maladie de la volonté, sauf en matière de science, où il est assez abondamment recomman-

dable : très abondamment, car il y a bien du fatras et des lacunes dans ces compartiments eux-mêmes que M. le docteur Fiessinger considère comme définitivement garnis; je ne doute pas qu'il ne l'avoue. Mais, recommandable en matière de science, au dire d'un savant, le scepticisme est condamnable en autre matière : en matière morale. « Une civilisation, dit notre auteur, n'est possible qu'en vertu de l'adoption de certains postulats. L'analyse se met-elle à en saper les bases, ils s'écroulent comme château de cartes. Le bel avantage ! Vous aurez détruit un monument qui avait fait ses preuves, pour lui substituer le néant. » Je ne dis pas non; mais, en disant que l'analyse démolit tous ces postulats, M. le docteur Fiessinger ne tient-il pas les propos d'un sceptique?

Qu'est-ce qu'un sceptique? Un homme qui se tient en posture d'attente et qui, ne sachant pas, ne dit pas qu'il sache. Un tel homme est extrêmement rare, au point de n'être pas, de n'être jamais un danger dans l'État. Il n'y a guère de sceptiques; ou bien, il n'y en a point en pratique : les pressantes nécessités de l'existence obligent un chacun, fût-ce malgré lui, à se décider tout de même que s'il avait une certitude acquise : et il n'en a pas de très bien acquise, le plus souvent. Mais il joue, il parie. De savoir qu'il ne sait rien n'est pas ce qui l'empêcherait de jouer, de parier, enfin de vivre.

Et de savoir que les postulats sur lesquels une civilisation repose ne sont que des postulats, si nous avons la tête bien faite, cela ne nous empêche pas de les maintenir : nous les maintiendrons avec plus de zèle, du moment que nous les prenons pour ce qu'ils sont plutôt que pour des vérités que nulle analyse ne menace.

Si nous avons la tête bien faite ! Mais ce n'est pas comme nous l'avons faite : nous l'avons dans un grand désordre où se mêlent vérités et contre-vérités, velléités, passions, fureurs, et petites sagesses ou habiletés qui nous sauvent. C'est ce mélange et ce désordre, où les rudes commandements de la vie interviennent comme principes d'ordre, qu'a dépeints M. le docteur Fiessinger d'une manière à la fois très originale et très juste, extrêmement fine et forte.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE SALON DES APPAREILS MÉNAGERS

Lorsque le bonhomme Chrysale gourmandait sa femme et sa sœur, et leur criait rudement :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage,

il avait cent fois raison. Et ses critiques aux femmes qui se piquent de savoir, ne laissaient pas de toucher assez juste dans leur brutal bon sens. Pourtant, s'il vivait de nos jours et qu'il eût pénétré en ce « Salon des appareils ménagers » qui vient de tenir ses assises dans les baraquements du Champ de Mars, peut-être y eût-il regardé à deux fois avant de condamner la « philosophie » au nom de ce que, de son temps, on n'appelait pas encore le « home » ; peut-être eût-il fait quelques *distinguo* auxquels il n'a pas songé.

C'est qu'au grand siècle les beaux esprits, ceux qui se targuaient d'être « à la page », comme on ne disait pas non plus alors, ne distinguaient guère, dans leurs aspirations, les lettres et les sciences. Un Pascal, un Descartes, un Méré, un Fermat, et avant eux un Vinci, et plus tard un d'Alembert et un Fontenelle ne séparaient pas dans leur dilection le culte des lettres et celui des sciences. C'était un heureux temps que celui où l'on pouvait se permettre de cultiver ensemble ces deux fleurs de l'esprit humain. Le progrès continu des sciences expérimentales, leur développement qui s'est fait et continue à se faire en progression géométrique rendent aujourd'hui, hélas ! la chose impossible.

La situation en est venue au point que les serviteurs d'une branche de la science sont obligés d'ignorer à peu près tout de celles qui sont à côté. Quel est le zoologiste qui aujourd'hui puisse prétendre connaître la géométrie ? Quel est le chimiste qui ne se considère comme aussi inexpert qu'un enfant, lorsqu'il s'agit d'océanographie ? L'enceinte, naguère étroite, de chaque science particulière s'est aujour-

d'hui si démesurément agrandie que l'œil d'un seul homme n'en saurait embrasser toute l'étendue. Considérons par exemple l'astronomie. L'astronomie de position, la mécanique céleste, l'astrophysique sont chacune devenues des mondes si vastes, si peuplés de faits et de méthodes, si complexes, que leurs spécialistes respectifs sont, bon gré mal gré, obligés d'ignorer à peu près tout de ce que fait le voisin.

Cela leur donne l'occasion et le moyen de se mépriser un peu les uns les autres. Et ils ne s'en font point toujours faute, chacun voyant par le petit bout de la lunette ce que ses émules ignorent de sa propre spécialité, et regardant naturellement par l'autre bout de l'instrument ce que lui-même ne connaît pas de la leur.

Tout ceci pour en arriver aux *distinguo* que le bonhomme Chrysale ne pouvait pas faire de son temps, mais dont il se fût nécessairement avisé, s'il avait vécu dans le nôtre. Et l'essentiel de ces *distinguo* nécessaires, le voici. Il est bien vrai que les solécismes ou les barbarismes même de la cuisinière n'importent guère à la qualité de la « bonne soupe ». Il n'est pas moins vrai aujourd'hui qu'il n'en est pas de même des instruments de physique que Chrysale englobait dans la même animadversion que « le beau langage », et que sa femme avait accumulés dans son grenier avec « cette grande lunette à faire peur aux gens ».

En un mot, nous croyons que si aujourd'hui, comme au grand siècle, l'art de bien lire et de bien écrire n'est pas un condiment nécessaire à la cuisine, il n'en est plus de même des sciences physiques. Loin de moi la pensée, en écrivant cela, de vouloir exprimer la moindre pensée péjorative à l'endroit de la littérature ! Mais c'est un fait que celle-ci, de ses ailes diaphanes et mordorées, continue à planer au-dessus des contingences prosaïques, mais si délectables du ménage. Du moins, c'est vrai la plupart du temps. Car il n'est pas bien sûr que les écrits gastronomiques d'un Brillat-Savarin, d'un Ali-Bab, d'un de Pomiane, par ailleurs agrémentés d'une sauce littéraire fort succulente, n'aient point, en faisant venir l'eau à la bouche de gens qui sans eux n'y pensaient point, stimulé des vocations gourmandes qui s'ignoraient et par là aidé au progrès de ce bel art français : la cuisine.

Si l'on peut douter cependant de l'influence marquée des belles lettres sur l'art du bien manger, il n'est guère contestable en revanche que celui-ci ait eu une influence sur elles. Le style géométrique et dénudé d'un Spinoza se ressent assurément du régime frugal de ce grand homme ; il est clair que Rabelais aimait bien boire et bien

manger; et si Voltaire avait eu des digestions plus faciles, peut-être eût-il été moins méchant, sans être moins spirituel.

Mais ce qu'on ne peut contester, nous l'allons montrer tout à l'heure, c'est que les sciences expérimentales et surtout la physique n'aient maintenant et surtout ne doivent avoir demain une action effective et importante dans le ménage et singulièrement dans ce sanctuaire de la maison qui s'appelle la cuisine. Sanctuaire est bien le mot qui convient, car c'est là que trône le cordon bleu, homme ou femme, celui qui s'appelle si justement le chef, car il commande aux digestions, c'est-à-dire aux humeurs et aux pensées des plus grands de ce monde.

De cette action déterminante des sciences physiques, — et même des chimiques, — sur le cours des choses ménagères et culinaires, on pourrait même, en cherchant un peu, trouver des manifestations dans un passé reculé.

Si j'eusse été la docte épouse de Chrysale, il me semble que ses âpres invectives ne m'eussent point laissé sans vert et que je n'eusse point laissé sans réplique ses reproches, au lieu de me contenter de les toiser avec ce mépris qui est souvent l'argument suprême de ceux qui n'ont rien à répondre. Il m'eût suffi par exemple d'invoquer l'exemple de Denis Papin. C'est en poursuivant ses recherches sur la pression de la vapeur d'eau chauffée en vase clos que Papin a découvert l'autoclave. Or l'autoclave a fourni dès lors le moyen de faire les conserves alimentaires. Dès ce moment-là, Papin l'utilisa pour fabriquer certains pâtés de pigeonneaux dont il mande, dans ses lettres à ses amis, des nouvelles fort délectables.

Il en est même résulté dans les journaux, en ces mois d'heureuse insouciance qui, en 1914, précédèrent la grande guerre, une polémique dont on n'a peut-être pas perdu le souvenir. Le litige, — digne de tenter le poète d'un nouveau Lutrin, — consistait en ceci, que la corporation des cuisiniers revendiquait Denis Papin comme un des siens, tandis que les physiciens de leur côté refusaient naturellement de voir en lui autre chose qu'un physicien. Le déchaînement sanglant de la catastrophe d'août 1914 a laissé sans solution cette polémique amusante, qui alla presque jusqu'à des envois de témoin. *Adhuc sub judice lis est.* Mais le seul fait qu'un pareil débat ait pu s'ouvrir suffit à montrer combien la science et la cuisine étaient il y a longtemps déjà inextricablement liées. De cette agréable liaison, de cette heureuse conjugaison le « Salon des appareils ménagers » est l'illustration excellente.

***

Il s'est ouvert ce Salon, le 21 octobre dernier, et le 13 novembre, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il a fermé provisoirement ses portes hospitalières. Je dis provisoirement, car il les rouvrira l'an prochain, comme il les ouvrit déjà l'an passé ! Cette année, il était le deuxième du nom. Ainsi, à côté des Salons où la peinture classique, indépendante ou automnale étale des kilomètres carrés ou rectangulaires de toiles chromatiques, on a vu depuis deux ans et on verra désormais ce Salon ménager d'où l'huile non plus, ni l'art, ni surtout la foule curieuse, ne sont absents.

Ce Salon est l'œuvre d'un homme qui l'a créé de toutes pièces avec une ténacité et une énergie dignes de son nom : M. Breton. Le sénateur J.-L. Breton, qui est aussi par surcroît membre de l'Académie des sciences, ou, pour parler plus congrument, M. Breton, de l'Institut, qui est aussi par surcroît sénateur, est le directeur de cet Office des recherches et inventions dont les nécessités de la guerre ont assuré il y a peu d'années l'utile création, et qui a trouvé dans la paix une source nouvelle de fructueuse activité. Je dirai un jour celle-ci, et comment elle aide les cerveaux inventifs et désarmés devant les dures intrigues du *struggle for life*, à « réaliser » néanmoins leurs idées. Je dirai comment cet organisme tend à rendre tous les jours plus utile la science des laboratoires et comme il sert à augmenter *l'efficiency* (encore un mot anglais qu'on me pardonnera) du savoir théorique. C'est ce but poursuivi avec persévérance qui, tout naturellement, a amené M. Breton à organiser le Salon des appareils ménagers. A quelle nécessité d'aujourd'hui, à quels besoins nouveaux correspond cette stimulante exposition, c'est ce que je voudrais expliquer maintenant.

Mais auparavant, un mot *pro domo* est nécessaire. Que dans une chronique consacrée aux choses de la science, et qui de plus est écrite par un desservant des étoiles, on puisse s'occuper d'appareils à laver la vaisselle ou à brosser les tapis, c'est ce qu'il y a peu d'années on eût considéré comme une sorte de scandale. Mais la roue des destins a marché depuis lors. Elle a si bien marché que l'Académie des sciences a eu l'heureuse idée de s'adjoindre une section nouvelle consacrée aux « Applications de la science à l'industrie » et dont les membres actuels ne sont pas parmi ceux qui lui font le moins d'honneur. Elle a si bien marché, cette roue inenrayable, qu'au déjeuner d'inauguration des appareils ménagers, on voyait mêlés à la

foule des humbles artisans, des marchands, des petits fabricants, les plus hautes personnalités de ce qu'on appelle bien à tort la « science pure », car rien n'est impur de ce qui est utile. Il y avait là les deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, le géologue habile à scruter les volcans et l'impeccable géomètre; il y avait là M. Mangin, directeur du Muséum, qui sait, — qui ne sait que trop, — que les bêtes comme les gens ont besoin d'espace, d'hygiène, de saine nourriture; il y avait là l'astronome Bigourdan, par qui l'heure empruntée aux lointaines étoiles subdivise et règle le temps de tout le monde, lequel est de l'argent. Il y avait là la plupart de ces hommes venus de tous les horizons du bon vouloir et du gai savoir qui sont réunis, dans le conseil d'administration de notre Office national des recherches et des inventions : des industriels comme MM. Citroën et Michelin coude à coude avec de grands algébristes comme le recteur Appell, M. Kœnigs, M. Lecornu, avec de ces techniciens dont l'industrie n'est que science comme M. Rateau ou M. Lumière ou M. Janet, et avec ces cerveaux multiples comme M. Painlevé alliant l'immatérielle poésie des hautes sphères mathématiques au prosaïque limon de la politique.

Que si, après cela, certains puristes, juchés dans leur tour de vieil ivoire, persistent à toiser, d'une moue d'ignorant dédain, la science qui ne méprise pas les humbles nécessités de la maison, tant pis pour eux !

Il fut d'ailleurs exquis ce déjeuner d'inauguration, et lorsqu'au dessert, M. Herriot vint s'y asseoir, pour le présider, chacun remarqua qu'il ne crut point utile de prendre la parole. C'est qu'il avait senti que le Salon des Appareils ménagers n'est point un « salon où l'on cause », mais un salon où l'on regarde et où l'on agit. Et plus éloquente que toutes les harangues fut la visite que fit ensuite le président du conseil à travers les stands.

Le Salon des appareils ménagers répond à un besoin évident du public. Comme l'a fait justement remarquer M. J.-L. Breton, deux problèmes essentiels dominent ce qu'on pourrait appeler, suivant sa juste expression, « la situation ménagère » : la crise de la main-d'œuvre domestique et la vie chère. De leur fait, l'accomplissement des besognes matérielles de la vie ménagère suscite partout les pires difficultés. On ne trouve plus de domestiques et l'on dépense chaque jour davantage pour se nourrir.

L'un des plus rudes adversaires de la douce quiétude du home d'antan est le défaut de la main-d'œuvre domestique. La crise

s'accentue chaque jour et il serait peu raisonnable d'espérer bientôt une amélioration sérieuse de cet état de choses.

Le nombre des maîtresses de maison qui doivent assumer seules les charges du ménage s'accroît chaque jour. En outre, les habitudes de la vie moderne, l'obligation où se trouve souvent la femme d'aujourd'hui d'exercer une profession qui l'éloigne de son foyer, lui interdisent de consacrer aux soins de la maison tout le temps qu'on leur réservait autrefois.

Double problème : remplacer les domestiques et assurer cependant à la femme une plus grande liberté d'action.

Quant à la vie chère, point n'est besoin d'insister sur l'acuité de la crise. Chacun en souffre et l'État lui-même est atteint par le malaise général. Comment alors imaginer que l'on puisse encore recourir aux procédés traditionnels et souvent fort coûteux, de la vie ménagère? Comment peut-on, par exemple, songer à utiliser encore pour la cuisine le charbon malpropre, salissant, coûteux, scandaleusement onéreux par ses déchets inutilisables? La perte de ses sous-produits, que nous sommes bien loin de pouvoir négliger, est une absurdité ruineuse pour tous.

Peut-on considérer sans frémir le déficit fabuleux qu'entraîne chaque année, pour l'État, la somme des innombrables petits gaspillages quotidiens, dont chacun de nous néglige l'importance dans la quiétude nonchalante de son home?

Les hommes de science dans leur laboratoire se sont attaqués à ces problèmes. Des circonstances nouvelles imposent des moyens nouveaux. Les procédés traditionnels de la vie ménagère ne peuvent suffire. Il faut moderniser l'appareillage domestique. Il est urgent d'user de toutes les applications possibles des nouvelles découvertes. La mécanique doit suppléer à la main-d'œuvre défaillante. Elle doit réaliser à la maison ce que nous la voyons faire aux champs, ainsi que je l'expliquais naguère ici même au cours d'études sur la motoculture que mes lecteurs n'ont peut-être pas oubliées.

L'électricité aux bienfaits innombrables est encore trop négligée de la ménagère, qui ne se rend pas compte de la variété des besognes qu'elle peut lui demander. Le Salon d'appareils ménagers s'est proposé de le lui enseigner sous une forme agréable, visuelle, pratique. En ses murs qui n'étaient que de modestes cloisons en planches... mais qu'importe le flacon?... ont figuré et fonctionné les appareils les plus variés et les plus efficaces. On avait fait appel aux inventeurs et constructeurs français et étrangers en leur demandant

de soumettre au public, trop souvent sceptique, sinon méfiant, tous les appareils, tous les procédés qui peuvent contribuer à simplifier, à rendre moins pénibles, moins rebutants et même plus agréables les multiples travaux de la vie domestique.

Le Salon des appareils ménagers n'a pas exposé uniquement des inventions nouvelles. Il y figurait aussi nombre d'engins déjà conçus depuis longtemps, déjà fabriqués en France et à l'étranger et qui sont cependant peu connus du public. C'est un tableau complet et récapitulatif des efforts réalisés jusqu'à ce jour qui a été présenté au Champ de Mars du 21 octobre au 13 novembre.

Le désir des organisateurs a été que non seulement cette exposition répondît aux aspirations actuelles du public, mais encore qu'elle suscitât chez ses visiteurs des besoins nouveaux, besoin d'installation mieux réalisée, besoin de méthode et d'appareillage plus hygiéniques, besoin de confort et de progrès en un mot. Tout ce qui contribuera à l'amélioration du home, à rendre plus seyant et plus agréable l'intérieur de chacun, tout ce qui unira davantage la famille dans une quiétude plus sereine, tout ce qui, en un mot, échauffera encore la flamme du foyer, aura largement contribué à ce progrès social qui trouve ici ses plus réconfortantes applications.

L'électricité, en apportant la force motrice et toutes ses applications dans l'intérieur de chaque logis, a rendu possible dès longtemps l'introduction de nombreux appareils modernes dont nous citerons quelques-uns tout à l'heure. Pourtant l'électricité à domicile comme le gaz, qui, lui aussi, a ses usages multiples ainsi que nous le verrons, se trouvait bien avant à la guerre dans un grand nombre de demeures. Pourquoi faut-il cependant qu'on n'ait tenté que depuis très peu de temps l'effort réel d'utilisation organisée, dont le Salon des appareils ménagers est l'illustration éclatante? C'est que les préjugés, les vieilles habitudes, les traditions ancestrales, le misonéisme en un mot ont la vie dure. Que de maîtresses de maison, par exemple, qui se piquent pourtant d'être modernes, sont encore réfractaires à la machine à laver. Elles seraient fort en peine de dire pourquoi d'ailleurs.

Qui n'a entendu dire fréquemment que l'on ne pouvait faire de bonne cuisine au gaz? Or il n'est pas de plus sotte hérésie. J'en prends à témoin M. Édouard de Pomiane, qui joint à sa qualité d'homme de science, un spirituel talent d'écrivain gastronomique. Et nombre de cordons bleus seraient épouvantés à la seule idée d'avoir à cuire leurs aliments dans cet engin qui est au gaz, ce que

celui-ci était à l'antique et solennel fourneau à houille : un four électrique muni d'un thermomètre et d'un régulateur automatique de température.

Et pourtant, quel progrès que le four culinaire électrique! Et quel rêve qu'un tel four rationnellement conçu dans sa forme extérieure et ses dispositions intérieures, hermétiquement fermé pour éviter toute déperdition par circulation d'air, complètement calorifugé pour que toutes ses parties extérieures restent presque froides. En plus de l'économie réalisée, il posséderait de précieuses qualités culinaires, évitant la dessiccation des aliments et permettant des cuissons méthodiquement conduites, grâce au réglage parfait de la température. Le courant passant dans les résistances pendant un temps rigoureusement déterminé y doit assurer la cuisson parfaite des aliments, suivant leur nature et leur poids.

L'emploi de l'électricité permettrait en outre de réaliser très facilement des appareils d'un fonctionnement entièrement automatique en l'absence de la ménagère. Le circuit serait fermé à une heure déterminée et durant le temps nécessaire à une cuisson parfaite. Après quoi, la mise en veilleuse automatique assurerait la conservation du plat à la température voulue pour être mis sur la table dès le retour.

Eh bien ! ce rêve qui est un peu un conte de fées pour petite fille, — car il est encore des petites filles qui, comme la cadette de Chrysale, rêvent d'avoir une maison agréable, un mari, des enfants, — est aujourd'hui une réalité, comme l'ont pu constater les visiteurs du Salon ménager.

D'ailleurs, il est piquant de rappeler que la « cuisinière » classique à houille, dont nous parlions tout à l'heure comme d'un engin antédiluvien, a rencontré elle aussi en son temps l'hostilité de bien des gourmets. On prétendait en effet couramment à cette époque, du temps de nos arrière grand mères et du bon roi porte-parapluie, qu'on ne pouvait vraiment faire de la bonne cuisine qu'au bois. Mais j'imagine, en remontant encore un peu plus haut, ou plutôt en descendant un peu plus bas dans l'histoire, que lorsque pour la première fois un des hommes des cavernes eut l'idée de faire cuire sur un feu de bois, allumé avec deux silex heurtés, la chair de son gibier, ses compagnons durent pour la plupart crier au scandale et affirmer en leur jargon pseudosimiesque que la viande crue était seule délectable.

Des objections du même genre se présentent, hérissant la route

du mieux faire et du mieux être, chaque fois qu'un appareil nouveau voit le jour. La machine à coudre a soulevé dans son temps un *tolle* quasi unanime. Il en sera de même pour toutes les machines à faire la cuisine ou le ménage, mais ceux qui auront le plus crié ne seront pas les derniers à s'en servir. La marche habituelle à tout progrès humain sera nécessairement suivie dans ce cas comme dans les autres : d'abord on l'ignore; ensuite, on le nie; ensuite, on s'en sert. Et le mot de Balzac doit nous être toujours présent et nous armer de patience et de ténacité : « En France, dans ce pays si spirituel, il semble que simplifier, ce soit détruire. »

L'opinion de maitres de bonne cuisine, comme M. Montagné, est de nature à nous confirmer dans l'opinion par ailleurs évidente que rien dans ces engins nouveaux, qui apportent seulement plus de propreté, de sécurité, de confort et d'économie, ne pourra altérer la qualité de cette chose unique au monde : la cuisine française. Bien au contraire. Voici d'ailleurs textuellement l'opinion de M. Montagné, qui mérite d'être méditée, car elle a quelque chose d'oraculaire :

« Les snobs qui, depuis quelques années, régentent tout en France, ont décrété du haut de leur insuffisance que, pour être vraiment bonne, la cuisine devait se faire dans un cadre vétuste, à l'aide des ustensiles les plus rudimentaires, et en se conformant strictement aux usages les plus archaïques...

« De semblables opinions ne se discutent pas. Elles ne sont pas nouvelles d'ailleurs, et notre grand Carème qui, à l'occasion, savait être un terrible polémiste, n'a pas manqué de dire leur fait à ceux de ses contemporains qui, déjà à cette époque lointaine, disaient ou écrivaient que l'outillage culinaire ne devait pas se transformer et que la véritable cuisine ne pouvait se faire que dans des ustensiles désuets !

« Sans doute, sans doute, nous ne saurions nier le charme des vieilles choses de la cuisine et d'ailleurs. Mais ce charme est seulement objectif : si nous éprouvons une joie rare à contempler ces témoins de l'existence de nos pères, si leur forme pittoresque nous enchante, nous savons bien qu'elles ne pourraient, la plupart, en l'actuel état social, convenir à nos besoins.

« Nous savons aussi que, désormais, puisque pour tous s'impose, plus impérieuse toujours, la loi du travail, il faut faciliter le plus possible la tâche des travailleurs appartenant à toutes les catégories. Et ceux ou celles, innombrables, qui, chaque jour,

accomplissent cette tâche qui a pour objet de nourrir les hommes, doivent avoir à leur disposition des outils, des ustensiles sans cesse perfectionnés. »

Ces outils et ces ustensiles, on a pu en voir une abondante et suggestive collection au Salon des appareils ménagers. Il n'entre point dans mes intentions de les décrire ici, ou même d'en esquisser la liste ou simplement les catégories.

Pour illustrer les considérations qui précèdent, je me contenterai d'indiquer en quelques mots en quoi consiste le progrès apporté par quelques-uns des appareils mécaniques nouveaux que je choisis tout à fait au hasard. Ce seront, par exemple, les *aspirateurs de poussière*.

En France, le nettoyage par le vide ou nettoyage par succion n'est pas encore apprécié comme il le mérite.

En Amérique, il se vend une moyenne de un million d'aspirateurs par an, et les ventes vont en augmentant. L'aspirateur est là-bas un ustensile de ménage considéré comme indispensable. Pas de jeune ménage qui n'en fasse l'acquisition. Pas de consommateur d'électricité qui n'en possède un.

En France, le nombre de ceux qui, l'ayant adopté, avouent leur étonnement d'avoir pu s'en passer si longtemps, devient chaque jour plus grand. Nos grands-parents n'avaient à leur disposition que le balai, le plumeau, la brosse et le chiffon. De nos jours même, ces antiques moyens de nettoyage sont encore les plus employés.

Tous ces instruments ont comme fonction principale d'enlever la poussière, car le nettoyage de l'appartement, — « faire le ménage », — consiste à enlever la poussière. Qu'en résulte-t-il ? La poussière est non pas enlevée, mais mise en mouvement. Il n'y a pas élimination, mais seulement déplacement. En effet, le « ménage » commence généralement par le balayage des parquets ou le brossage des tapis. La poussière est soulevée, voltige et se dépose un peu plus loin sur les meubles voisins, sans quitter la pièce.

Pour les parquets, la plus grosse quantité de poussières reste enfouie dans les fentes, elle n'en est jamais délogée.

Ainsi la poussière, comme le problème, tourne dans un cercle vicieux.

Or, qu'est-ce, hygiéniquement parlant, que la poussière ? Il a été établi que, l'atmosphère d'une pièce contenant 2 000 microbes par

mètre cube d'air à l'état normal, cette même quantité d'air renferme 150 000 000 de microbes après le balayage. Autrement dit, l'air d'une pièce renferme 75 000 fois plus de microbes après le balayage qu'avant. D'autre part, si l'on fait respirer à un homme de l'air contenant 2 000 microbes par mètre cube et que l'on analyse ensuite l'air expiré par lui, on constate de suite qu'il ne contient plus qu'une centaine de microbes par mètre cube. Les poumons ont donc conservé la presque totalité des autres.

Lorsque l'on songe qu'un gramme de poussière contient 3 887 500 microbes, on se rend compte du danger. Évidemment, tous ces microbes ne sont pas néfastes, mais il suffit que parmi eux il se trouve quelques bacilles de Cook ou de diphtérie, — ce qui est généralement le cas, — et le simple balayage peut devenir un danger mortel.

Bref, le nettoyage par ces moyens primitifs ne nettoie rien du tout ; c'est une perte d'argent inutile et néfaste à la santé.

L'électricité a permis d'apporter là une petite révolution. Puisqu'il faut éliminer la poussière, l'appareil idéal serait celui qui, prenant la poussière là où elle se trouve, sans en laisser une parcelle, l'entasse dans un réceptacle quelconque, que l'on puisse vider au dehors. C'est précisément ce que fait l'aspirateur électrique. Un moteur tournant à grande vitesse, actionne une ou plusieurs turbines créant un courant d'air ascendant qui ramasse tout ce qui se trouve sur le trajet de son aspiration. Les résultats obtenus ne sont plus apparents, mais réels. Non seulement la poussière superficielle est enlevée, mais encore celle qui se trouve enfouie dans les tapis et les fissures du parquet.

Au point de vue hygiène, l'aspirateur a tous les avantages ; le ménage se fait sans aucun déplacement de poussières, l'air respiré par l'opérateur est donc le même que lorsqu'il n'y a pas de nettoyage. Il existe même des appareils qui, tout en nettoyant, désinfectent l'air qui les traverse.

L'économie de temps est appréciable, car le nettoyage d'un appartement se fait d'une façon complète et réelle en moins de temps qu'il n'en fallait avec le balai pour obtenir l'apparence fallacieuse de la propreté dans une seule pièce. Il y a aussi économie d'énergie et de main-d'œuvre, le nettoyage n'est plus une corvée, l'opérateur évite toute fatigue, car le moteur électrique fournit toute l'énergie nécessaire. La ménagère dirige son nettoyage, l'aspirateur l'effectue.

Évidemment, un tel appareil est plus coûteux qu'un balai ordinaire, mais la dépense est vite récupérée.

Ce que je viens de dire des appareils à aspirer la poussière, je pourrais le répéter des innombrables produits et instruments d'entretien, de chauffage et d'éclairage hygiéniques, de tous ces appareils à laver le linge ou la vaisselle dont le Salon ménager nous a présenté une abondante floraison. Le jour où ces machines seront plus répandues chez nous, la France cessera de mériter le mot qu'on lui a trop justement appliqué : patrie de la microbiologie, mais aussi des microbes.

Quant aux engins proprement culinaires, l'espace me manque, hélas! pour les décrire ici. D'ailleurs, en ce domaine charmant où aucune nation du monde ne peut, ni même n'ose prétendre rivaliser avec nous, ce qu'il s'agit d'améliorer, ce n'est pas le « résultat », lequel est dès maintenant idéal, ce sont les moyens de l'obtenir. Et les privilégiés qui ont assisté aux déjeuners ou aux dîners-démonstration du Salon des appareils ménagers sont à cet égard édifiés.

Les visiteurs qui y ont goûté ces vieux plats aux doux noms fleurant le terroir : la flamiche aux poireaux, la gougère, le rigaudon, le feuilleté de Nantua, l'oreiller de la Belle Aurore, et tant d'autres non moins exquis, ont pu juger par eux-mêmes qu'un outillage moderne, propre et pratique, ne saurait porter la plus légère atteinte à la glorieuse cuisine française.

On me pardonnera d'avoir consacré cette Revue scientifique aux humbles choses si essentielles du ménage. Car je me flatte d'avoir plus d'un « bonhomme Chrysale » parmi mes lecteurs.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis que, à Chequers et à Londres, M. Herriot a abandonné sans contre-partie les gages et les positions dominantes, que tenait la France, la direction de la politique européenne, que l'occupation de la Ruhr avait assurée à M. Poincaré, est retournée à l'Angleterre. La France ne conduit plus, elle suit. Sous la direction du cartel des gauches, elle suivait M. MacDonald. Suivra-t-elle maintenant M. Baldwin et M. Chamberlain? Les élections conservatrices en Angleterre ont précisé et modifié le sens de l'évolution politique de l'Europe. Le nouveau ministère a parlé et agi, dès les premiers jours, avec décision : il sait où il va et ce qu'il veut.

Après les grandes secousses de guerre qui ébranlent profondément l'équilibre social des nations, des crises révolutionnaires sont toujours à craindre; elles se sont produites chez les vaincus d'abord, parmi lesquels il faut ranger la Russie; elles se sont montrées chez les vainqueurs, en Italie, en Angleterre même; elles restent menaçantes en France, où la force du sentiment national a réussi jusqu'à présent à les refouler. Mais une intense propagande, alimentée et dirigée par Moscou, étend ses intrigues sur le globe tout entier cherchant à rallumer ici les haines sociales, là les passions nationales, et aboutissant en fait, sous le masque de la IIIe Internationale, à servir l'expansion nationale russe dans ses grandes directions historiques. En face d'une Europe épuisée par la guerre et dont les premiers besoins sont l'ordre et le travail, le soviétisme de Moscou dresse « l'Église de la Révolution », qui a partout ses fidèles et ses organisations de conquête et qui prêche, aux imaginations enfiévrées par la guerre et affamées d'idéal, la mystique de la paix, de l'internationalisme et de la fraternité universelle. Le soviétisme ne se soutient en Russie qu'en se faisant conquérant; il trouve son succès dans la subversion générale des autorités établies et des lois recon-

nues : Gouvernements, Églises, disciplines, traités. Il prêche l'émancipation aux peuples à demi civilisés d'Asie et d'Afrique, mais il maintient sous un joug de fer les nations soumises à la Russie : les Géorgiens en peuvent témoigner.

Sur les routes de l'impérialisme bolchévique, le nouveau gouvernement britannique élève un barrage ; le danger bolchévique est de ceux qui s'évanouissent dès qu'on les regarde en face. Le peuple anglais l'a compris et il a donné au parti conservateur puissamment organisé mandat de mener le combat et de rétablir l'ordre. Au banquet du Guildhall, le 10 novembre, M. Baldwin s'est dépeint modestement « entouré de deux géants, l'un chargé de veiller aux poches des contribuables, l'autre de veiller sur le monde extérieur, » et satisfait pour sa part, entre M. Winston Churchill et M. Austen Chamberlain, de représenter le bon sens, qualité première, de l'avis de Swift, de tout Premier Ministre. « Les élections sont, a-t-il dit, le témoignage de la volonté de nos concitoyens d'assurer le progrès dans l'ordre et non la stagnation. » L'ordre européen c'est, d'abord, le respect des traités. M. MacDonald les sapait sournoisement, — témoin son discours de Genève, — et ses amis en demandaient ouvertement la revision. M. Baldwin et M. A. Chamberlain les adoptent pour l'assiette inébranlable de la paix européenne. Le plan Dawes, élaboré par le premier cabinet Baldwin et M. Poincaré, sera appliqué. Les renoncements gratuits de M. Herriot méritaient bien des éloges anglais ; M. Herriot les recueille ; ils doivent lui sembler lourds à porter. Nous n'en retiendrons que la bonne volonté d'accord qu'affirme le nouveau gouvernement britannique. Pour l'Europe et pour la France, il est à jamais regrettable que des hommes tels que M. Chamberlain et M. Poincaré ne se soient pas trouvés en même temps au pouvoir. M. Baldwin s'est félicité que la Conférence de Londres ait amené la rentrée des États-Unis dans les affaires européennes. Nous allons voir s'affirmer la solidarité de la famille anglo-saxonne, notamment par la création de la base navale de Singapour. La politique du cabinet sera, selon la tradition conservatrice, très impérialiste, en ce sens qu'elle fortifiera les liens de coopération avec les Dominions et que son action européenne sera primée par ses intérêts mondiaux.

Quelques actes significatifs montrent, mieux que des discours, l'orientation de la politique anglaise.

Vis-à-vis de la Russie soviétique, le Gouvernement prend position sans ambages : les traités du 8 août ne seront pas ratifiés ; dans

une note courte et sèche, M. Chamberlain informe M. Rakowsky « qu'après mûre délibération, le Gouvernement de Sa Majesté se déclare incapable de recommander les traités en question à la considération du Parlement en vue de les soumettre à la ratification de Sa Majesté. » Le Gouvernement des Soviets reste reconnu par l'Angleterre, mais les négociations sont à reprendre, si bien que, diplomatiquement, l'Angleterre et la France se trouvent, vis-à-vis de la Russie, au même point; elles ont le même intérêt à affirmer à Moscou leur solidarité. Une seconde note de M. Chamberlain a rapport à la fameuse lettre Zinovief : le Gouvernement anglais a toutes raisons de croire à l'authenticité de la lettre ; vous vous êtes, écrit M. Chamberlain, « entièrement mépris sur le caractère des représentations qui vous ont été faites par mon prédécesseur, si vous croyez qu'elles avaient seulement trait à la lettre de Zinovief; les agissements dont se plaint le Gouvernement de Sa Majesté ne se limitent pas à cette lettre en particulier, mais s'étendent, au contraire, à tout un système de propagande révolutionnaire, dont la lettre en question est un assez bon spécimen, système qui est parfois réalisé en secret, et parfois, comme vous le faites remarquer, ouvertement. » Puis, faisant siennes les expressions mêmes de M. MacDonald dans sa note du 24 octobre, M. Chamberlain continue : « Quiconque connaît la constitution de l'Internationale communiste et ses ramifications, ne peut douter de ses relations intimes et de son contact avec le Gouvernement des Soviets... Aucun gouvernement ne pourrait tolérer un arrangement avec un gouvernement étranger par lequel ce dernier serait en relations diplomatiques régulières avec lui, tandis qu'en même temps, une organisation de propagande, intimement liée à ce Gouvernement étranger, encouragerait les sujets de l'autre Gouvernement à ourdir des complots et préparer une révolution pour son renversement... Le Gouvernement des Soviets fera bien de peser mûrement les conséquences qu'il y aurait à ignorer cette déclaration de mon prédécesseur. » Quant à la note de Moscou se plaignant que l'Angleterre lui attribuât la lettre Zinovief et réclamant des excuses, M. Chamberlain se contente d'y faire répondre par un fonctionnaire de ses services que c'est là « un de ces documents diplomatiques que le Gouvernement de Sa Majesté ne peut consentir à recevoir. »

Telle est la triple leçon que le Gouvernement britannique vient d'asséner à l'insolence des Soviets. Il est édifiant de rapprocher ces textes d'un discours de Trotzki publié par les *Isvestia* du 5 novembre;

le commissaire du peuple à la guerre affirme que la Grande Guerre a abouti à une double conséquence : la naissance du militarisme américain et le développement du bolchévisme; « il s'en suit que l'existence d'une armée et d'une flotte rouges ont une importance capitale tant pour la Révolution que pour l'union des Soviets. *Pour nous, il ne peut être question de désarmer...* La lutte des classes, à un moment donné, atteint un point où la question est réglée par le fusil, la mitrailleuse, le browning. Le prolétariat a beau être prêt à s'emparer du pouvoir, il n'y réussira pas s'il manque d'armes et d'organisation militaire... » Le *Daily Mail* du 10 novembre cite d'autres paroles de Trotzki, à propos des élections anglaises : « Bien que nous ayons reculé temporairement en Europe, nous gagnons du terrain dans l'Est où la race jaune lève la tête. Tous les bourgs, toutes les cités de l'Inde et de la Chine sentent la main secourable de la Russie. » Même si l'on tient compte du fait que Trotzki représente, vis-à-vis de Staline et des autres chefs du bolchévisme, une opposition militariste, ses déclarations n'en sont pas moins précieuses à recueillir.

On ne trouverait sans doute, entre le nationalisme égyptien dont se réclament, en le dénaturant, les assassins du Sirdar, et le bolchévisme, aucun rapport direct ; cependant on suit de très près à Moscou et l'on encourage tous les nationalismes, dès lors qu'ils sont dirigés contre la Grande-Bretagne ou la France. L'Angleterre, on le sait, a reconnu, en mars 1922, l'indépendance de l'Égypte, mais elle oppose un refus catégorique aux prétentions des Égyptiens, qui, invoquant la géographie et l'histoire, réclament le Soudan nilotique comme partie intégrante de l'Égypte; le Soudan, Kitchener l'a conquis sur le Mahdisme, il fait partie de l'Empire britannique. Le débat se poursuit, depuis plusieurs mois, entre le Premier ministre du roi Fouad, Zaghloul pacha, et le Gouvernement de Londres. Le 19 novembre, au Caire, sir Lee Stack, commandant en chef de l'armée égyptienne et gouverneur général du Soudan, assailli dans son automobile par plusieurs assassins, tombait grièvement blessé et succombait deux jours après. Ce crime stupide soulevait en Angleterre, en même temps qu'une horreur justifiée, une intense émotion. L'Égypte est le nœud vital de l'Empire britannique, le point où les communications avec les Indes peuvent se trouver menacées sur le canal de Suez et, en même temps, la porte par où l'Islam asiatique prend contact avec l'Afrique. « Un assassinat sur la route des Indes, » c'est un événement grave, surtout quand la victime

est le représentant même de l'autorité militaire anglaise. Que les Égyptiens se querellent entre eux, l'Angleterre n'en a cure ; mais qu'ils s'avisent de se servir de l'indépendance qui ne leur a été reconnue qu'à certaines conditions pour menacer l'Empire britannique, c'est trop. Toute l'opinion anglaise est avec le Ministère pour affirmer la responsabilité morale du Gouvernement égyptien ; il n'a pas su mâter les extrémistes; s'il n'est pas capable de faire la police, l'Angleterre la fera à sa place; les ministres, les parlementaires égyptiens « n'ont sans doute pas prêché le meurtre, mais ils ont prêché les prémisses dont le meurtre n'est que la conséquence. » (*Times*.) Le 22, le Gouvernement lance un ultimatum ; il considère que le meurtre « est le résultat naturel d'une campagne hostile aux droits britanniques en Égypte et au Soudan, qui a pour base une ingratitude aveugle, malgré les avantages conférés par la Grande-Bretagne... Le Gouvernement égyptien vient de laisser assassiner le gouverneur général du Soudan et a prouvé qu'il est incapable de protéger la vie des étrangers. » L'Angleterre demande donc : 1° d'amples excuses ; 2° une enquête suivie d'une complète justice; 3° l'interdiction absolue de toute manifestation politique; 4° une amende de un demi-million de livres sterling ; 5° « que d'ici vingt-quatre heures des ordres soient donnés pour l'évacuation immédiate du Soudan par les officiers égyptiens ainsi que par les unités militaires purement égyptiennes ; 6° cessation immédiate de toute opposition au désir du Gouvernement de Sa Majesté en ce qui concerne la protection des intérêts étrangers en Égypte. » M. Chamberlain saisit l'occasion de raffermir l'autorité britannique en Égypte et de clore toute discussion à propos du Soudan. Zaghloul pacha, dans sa réponse, décline toute responsabilité pour le Gouvernement égyptien, accepte le paiement d'un demi-million à titre de compensation et non d'indemnité et rejette toutes les autres demandes. Une escadre anglaise est dans les eaux égyptiennes, une autre s'apprête à la rejoindre; des troupes s'embarquent à Malte. Le 25, des troupes débarquent à Alexandrie et saisissent les douanes. Le cabinet Zaghloul donne sa démission. De graves événements se préparent. Au moment où les bolchévistes de Russie menacent les Indes, l'Angleterre estime que la sécurité de son Empire est liée au maintien de son influence politique et de sa force militaire en Égypte. En parlant à l'Égypte, elle s'adresse à tous les pays où son drapeau flotte sur des populations musulmanes.

Un troisième fait caractérise la politique du cabinet Baldwin. Le

ministre des Affaires étrangères a écrit le 19 novembre au secrétariat général de la Société des nations pour demander un délai, dont il ne précise pas la durée, afin de permettre aux ministres nouveaux d'étudier le protocole de Genève. On sait que le protocole, adopté par l'Assemblée générale de la Société des nations, n'a été signé séance tenante que par le seul représentant de la France. Avant de le signer à son tour, le Cabinet britannique prétend l'étudier et au besoin l'amender. Rien n'est plus naturel. Mais l'ajournement n'est-il qu'une manière diplomatique d'aboutir au rejet pur et simple du protocole ? C'est l'opinion de la presse gouvernementale. « Le protocole de Genève est jeté au panier », dit sans ambages le *Daily Telegraph*. Que l'Angleterre ratifie ou non le protocole de Genève, le fait n'a qu'une importance secondaire. Le protocole ne nous apporte que d'insuffisantes garanties qui auraient l'inconvénient d'endormir le peuple français dans un faux sentiment de sécurité ; et surtout il préparait une conférence pour le désarmement qui aurait pu devenir le plus dangereux des pièges. Ce qui importe, c'est de savoir par quoi le Gouvernement britannique remplacera le protocole abandonné. L'Angleterre répugne à se trouver entraînée dans les complications de la politique continentale, — le vicomte Grey l'affirmait encore ces jours derniers, — mais elle reconnaît que la France a droit à des garanties de sécurité.

Ces garanties, M. Ramsay MacDonald voulait que nous les trouvions dans un désarmement général dont nous donnerions l'exemple. Le ministère Baldwin est d'un autre avis. Il est édifié sur le désarmement allemand. Les correspondants de plusieurs grands journaux anglo-saxons, après des enquêtes approfondies, sont persuadés que l'Allemagne reste armée, que le contrôle n'a eu qu'une efficacité très limitée et que tant au point de vue des effectifs, que des canons, des avions, des gaz asphyxiants, l'Allemagne, sous la direction du général de Seeckt, a réalisé un chef-d'œuvre de camouflage. Devant les commissions de la Chambre et du Sénat, M. Herriot n'a pas tenu un langage plus rassurant. Le correspondant du *Times* a publié, le 14, un article qui a été très commenté en Angleterre où l'on sait avec quel sérieux sont menées les enquêtes de ce journal : « Si l'on me demandait, conclut-il : l'Allemagne est-elle en train de préparer la guerre contre la France ? je répondrais non. Mais si l'on me demandait : l'Allemagne est-elle en train de travailler pour redevenir une grande puissance militaire ? je serais forcé de répondre oui. » Le contrôle de la mission interalliée a fait des découvertes alarmantes,

et cependant, son travail a été entravé par une opposition bien organisée. « Le ministère de la Reichswehr est, en Allemagne, un État dans l'État. Durant ces dernières années, le général de Seeckt a été l'homme le plus puissant de l'Allemagne, et il l'est encore maintenant. Son intelligence et sa prudence l'empêchent de trop se faire voir en public, mais il est le maître de la situation. » Chacun des 100000 hommes de la Reichswehr autorisés par le traité détient des équipements pour armer cinq autres soldats, ce qui permettrait de lever une armée cinq fois plus nombreuse. La fabrication des armes a repris même chez Krupp. L'idée d'une guerre de revanche prochaine est encore très vivante en Allemagne, et c'est rendre service à la République allemande que de dévoiler « le danger d'une réaction qui s'identifie avec la préparation à la guerre ».

Telles sont les conclusions du grand journal de la Cité. Elles ne sont pas étrangères à la réapparition, dans la presse, du thème des garanties que l'Angleterre, qui n'a pas tenu les promesses faites à M. Clemenceau, doit à la France. Que l'Angleterre reconnaisse sa dette, c'est quelque chose. Elle ne devrait pas oublier non plus que ce sont aussi les instances de M. Lloyd George qui ont fait consentir M. Clemenceau à la clause qui oblige l'Allemagne à établir le mode de service militaire le plus favorable à la reconstitution clandestine d'une armée nombreuse et entraînée. Le colonel Repington, le critique militaire bien connu, est venu à Paris peu de jours avant les élections anglaises et s'est fait, dans divers milieux politiques et militaires, l'écho des craintes qu'un désarmement de la France inspirerait à l'état-major anglais. Rentré en Angleterre, il a préconisé, dans un article du *Daily Telegraph* qui a fait sensation (12 novembre), le retour au pacte de garantie. Le plus grand danger qui puisse menacer la paix serait, pense-t-il, une conférence brusquée pour le désarmement. La Société des nations « trouverait, dans l'union des trois Puissances, Angleterre, Belgique, France, le plus solide arceau du vaste édifice qu'elle aspire à bâtir. » M. Hymans, ministre des Affaires étrangères de Belgique, recommande la même solution : une alliance défensive des trois Puissances occidentales, qui ne serait incompatible ni avec le protocole de Genève, ni avec le pacte de la Société des nations. Son prédécesseur, M. Jaspar, appuie ses conclusions. Une grande partie de la presse anglaise commente favorablement ces projets.

Si jamais une alliance des trois Puissances occidentales qui furent alliées durant la guerre a été possible, n'est-ce pas en effet

aujourd'hui? Le ministère conservateur compte parmi ses membres les hommes les mieux préparés à comprendre les intérêts français, M. A. Chamberlain, sir William Joynson Hicks, M. Wood, fils de lord Halifax, pour n'en citer que quelques-uns. La résurrection militaire et économique de l'Allemagne inquiète de nouveau l'opinion britannique; elle ne sait ce qu'elle doit le plus redouter d'un accord industriel et commercial de la France avec l'Allemagne, ou d'une alliance militaire de l'Allemagne avec la Russie; une France forte lui paraît nécessaire à l'ordre européen. Que ne l'a-t-elle vu plus tôt! Si l'Angleterre s'engage en Égypte dans une action militaire, si elle se sent menacée dans l'Océan indien, en Asie centrale, l'appui de la France, tout au moins sa neutralité amicale, peut devenir précieux. Si les Français peuvent avoir pour les Égyptiens des sympathies individuelles, la politique française s'est engagée, depuis 1904, à renoncer à toute ingérence dans les affaires d'Égypte et a reconnu l'influence prépondérante de l'Angleterre. Les politiciens retors de Moscou voudront sans doute essayer d'opposer les intérêts français à ceux de l'Angleterre : c'est une tentation à laquelle personne, même dans le cartel des gauches, ne peut se laisser prendre. Qu'on le regrette, comme nous, ou qu'on s'en félicite, comme M. Herriot, il est certain que les renoncements du Gouvernement radical, en supprimant l'obstacle de la Ruhr, ont déblayé la voie pour un accord franco-anglais. Mais un tel accord serait, aujourd'hui comme au temps de Cannes, inopérant et illusoire s'il n'était un traité d'alliance comportant des obligations réciproques et s'il n'admettait, au moins implicitement, que toute atteinte au statut territorial du traité de Versailles, oblige les deux Puissances à agir d'un commun accord pour en assurer le respect.

Voilà donc M. Herriot au carrefour de deux routes. Va-t-il, en présence d'une Angleterre conservatrice, abandonner l'entente cordiale, comme l'y invitait, le 8 novembre, *l'Ère nouvelle*, pour pratiquer « une large politique européenne », ce qui apparaît vide de sens? Ou bien saura-t-il, saisissant l'occasion, profiter des avantages que les circonstances peuvent lui apporter? S'il se détourne de la politique d'entente cordiale, il va vers les pires aventures, car l'heure d'une entente avec l'Allemagne n'est pas venue et, dans le rôle d'agent révolutionnaire en Europe, la Russie défie toute concurrence : la France risquerait de se trouver entre deux selles... Une grande et longue lutte est engagée en Europe et dans le monde entre les forces d'ordre et les puissances de subversion. La France est

obligée de choisir ; les élections anglaises l'y contraignent. Mais il n'est pas loisible au Gouvernement français de pratiquer au dehors une politique d'entente avec l'Angleterre et, au dedans, une politique de parti inspirée et dictée par les éléments révolutionnaires et extrémistes. Tout se tient : même le maintien ou le retrait de l'ambassade auprès du Vatican a une signification symbolique dont les nations étrangères ne manqueront pas de dégager la leçon.

Malheureusement, M. Herriot parle et il agit comme s'il ne prenait conseil que de ceux qui font le jeu des forces révolutionnaires ou qui font passer avant tout les mesquines vengeances et les basses ambitions de parti. Ne l'a-t-on pas entendu, à Rodez, se livrer, contre le chef de l'opposition républicaine qui était, lui, dans son rôle, à des polémiques de réunion publique indignes d'un chef de Gouvernement? N'est-ce pas là qu'il s'est écrié : « C'est un crime de faire de l'Alsace et de la Lorraine ramenées à la France par la République l'enjeu de nos discussions », comme si ces discussions ne dérivaient pas uniquement de la déclaration ministérielle de l'actuel Président du Conseil? Le pays est inquiet, fiévreux. Il se souvient des heures troubles de 1917, où la défaillance de quelques politiciens, se propageant dans le pays et jusque dans l'armée, faillit assurer la victoire aux Allemands et où l'arrestation et la condamnation de ceux qui correspondaient avec l'ennemi ou subventionnaient avec les deniers publics l'offensive révolutionnaire et défaitiste, rétablit la confiance et ramena la discipline L'amnistie accordée à ces mêmes hommes, arrachée par le Gouvernement à la faiblesse du Sénat, ne sera pas, comme a voulu le faire croire M. Herriot, un acte d'oubli ; elle est le prélude, — les intéressés eux-mêmes s'en vantent, — de la revanche du défaitisme et des représailles de la révolution. Derrière le cercueil de Jaurès porté au Panthéon, la mobilisation générale des forces communistes s'est essayée. Tout va à vau l'eau parce que le Gouvernement est faible et n'a pas le courage de rompre avec les éléments de désordre. Son grand souci est de faire le procès du Gouvernement précédent dans le vain espoir de faire porter au bloc national les responsabilités qui appartiennent au cartel des gauches. Ne va-t-on pas jusqu'à utiliser à cette fin les racontars suspects d'un ancien ambassadeur défunt dont il suffira de rappeler qu'il vint, comme M. Caillaux, témoigner de la parfaite honorabilité de Bolo-pacha? Il n'y a souvent, entre la discipline et l'anarchie, entre la défaite et la victoire, entre l'ordre et le désordre que l'épaisseur d'une volonté gouvernementale. A l'heure

critique où il est, M. Herriot ne prendra, au dehors, les décisions nécessaires que si, au dedans, il impose à ses troupes la discipline et l'abnégation patriotiques. Pour un Gouvernement, pour une nation, la capacité d'entente se mesure à la capacité de résistance.

Le chef de la IIIe Internationale, Zinovief, disait récemment que trois événements dominent la situation actuelle : la déroute du travaillisme britannique, l'élection de M. Coolidge et le retour au pouvoir d'un ministère Pachitch en Yougoslavie. Sur la signification de ce dernier événement, l'heure est propice pour apporter quelques explications. A la suite des élections de 1923, la Skouptchina du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, était composée d'une forte et compacte minorité de radicaux serbes groupés derrière le vieux chef national, M. Nicolas Pachitch, et d'une majorité hétéroclite, composée de démocrates serbes, de populistes (Slovènes), de musulmans de Bosnie et de Macédoine, d'agrariens, de quelques Allemands, et du puissant groupe des 63 députés paysans croates qui obéissent à M. Raditch. Tant que le démagogue croate et ses amis s'abstinrent de venir siéger à Belgrade et de prêter au roi le serment d'allégeance, la majorité resta minorité. Au cours de l'été dernier, M. Raditch, par un de ces revirements dont il est coutumier, abandonnant son programme républicain et séparatiste, permit à ses fidèles l'action parlementaire. Un ministère de coalition devenait possible : il fut constitué à la fin de juillet, sous la présidence de M. Davidovitch, chef des démocrates serbes. Le programme des démocrates diffère de celui des radicaux, surtout en ce qu'il est moins centralisateur, moins serbe ; il tend à accorder aux pays si différents, dont l'adhésion volontaire a constitué l'État yougoslave, plus d'autonomie administrative, une plus forte part dans le gouvernement de l'État et les fonctions publiques. Les démocrates ne sont qu'une minorité en Serbie, mais ils s'appuient sur la majorité des députés de Croatie, Bosnie, Herzégovine, Dalmatie, Slovénie, Macédoine. M. Davidovitch réunit dans son Cabinet, avec M. Marinkovitch, démocrate, au Ministère des Affaires étrangères, le chef du groupe musulman, M. Spaho, ainsi que deux de ses coreligionnaires, le chef du groupe catholique slovène Mgr Korochets, plusieurs Croates et un radical dissident, ennemi personnel de M. Pachitch, M. Naslas Petrovitch. La présence du général Hadjitch au ministère de la Guerre attestait que l'armée était tenue au-dessus des partis.

Ainsi constitué, le cabinet Davidovitch se proposait d'appliquer un programme modéré de décentralisation, de revision de la constitution dans un sens fédéraliste. L'expérience a été faussée par la personnalité agitée et brouillonne de M. Raditch : ne l'a-t-on pas vu s'en aller à Moscou et y adhérer, au nom des Croates, à l'organisation internationale paysanne qui est une dépendance de la IIIe Internationale ? La Pologne et l'Allemagne lui fermant les routes du Nord, c'est par les Balkans et le Danube que l'Internationale communiste cherche à s'infiltrer dans l'Europe centrale et occidentale; elle travaille, en Roumanie, les paysans et les ouvriers; elle cherche à reprendre, en Bulgarie, l'avantage qu'elle avait conquis au temps de Stamboliiski. Ce sont des Macédoniens communistes qui ont dernièrement assassiné le chef nationaliste macédonien Todor Alexandroff; à la suite de ce crime, les nationalistes ont exercé contre les éléments suspects d'énergiques représailles. Les revendications des Macédoniens restent, dans les Balkans, un élément de troubles, bien que leur programme ne soit plus séparatiste et ne tende qu'à obtenir les garanties promises par les traités aux minorités nationales. En Grèce, la lutte stérile et démoralisante des factions politiques a favorisé les progrès de la propagande communiste dans les campagnes.

Ainsi tout l'Orient balkanique est le théâtre d'une lutte sourde. Les intrigues M. Raditch, ses relations avec Moscou, sa propagande de démagogie agraire devenaient donc un danger pour la stabilité de l'État yougoslave. La démission du général Hadjitch, ministre de la Guerre, alarmé de la propagande bolchéviste dans l'armée, provoqua la retraite du ministère Davidovitch. Après une longue crise, un nouveau cabinet Pachitch vient de se constituer. Il procédera, en février, à des élections. Son programme est la lutte contre la propagande communiste et l'on ne peut que lui souhaiter d'en arrêter les progrès, pourvu qu'il ne confonde pas les légitimes aspirations des populations non serbes avec les menées révolutionnaires étrangères. La vieillesse et la santé ébranlée de M. Pachitch font appréhender une influence dominante de M. Pribitchevitch dont le zèle nationaliste serbe ne manquerait pas de provoquer une réaction chez les Croates et de ramener à M. Raditch une popularité qui décline. L'équilibre intérieur de l'État yougoslave est indispensable à la stabilité balkanique et à la paix européenne.

Avec M. Pachitch, M. Ninchitch reprend la direction des Affaires étrangères. Son nom et sa prudence éclairée garantissent que la cohésion de la Petite-Entente reste complète. Avec la Grèce, l'an-

cienne alliance, née de la guerre des Balkans, est arrivée à son terme et des négociations sont en cours pour la renouveler en élargissant ses bases. Le Gouvernement de Belgrade s'est rendu compte des efforts méritoires du Gouvernement bulgare de M. Tzankoff pour l'exécution du traité de Neuilly, pour le maintien de l'ordre aux frontières et pour la paix balkanique ; il importe à l'Europe, et en particulier à la Yougoslavie et à la Roumanie, que la Bulgarie ne soit pas envahie par le communisme et soit appuyée dans sa lutte contre les éléments de désordre. Avec l'Italie, la Yougoslavie poursuit des négociations commerciales ; le règlement de l'affaire de Fiume a permis un rapprochement, voire une entente cordiale, qui n'est pas, quoi qu'en aient dit certaines informations de presse, sur le point d'aboutir à une alliance. Ainsi, à tous les points de vue, la Yougoslavie reste, dans l'Europe balkanique, un élément de stabilité et de résistance aux influences destructrices de Moscou.

Sur les routes d'invasion du bolchévisme, la main ferme et le haut esprit de justice du chancelier d'Autriche, Mgr Seipel, dressaient une barrière. Plutôt que de compromettre la solidité de l'œuvre de salut national et de restauration économique et financière qu'il a eu le courage d'entreprendre, avec le concours de la Société des nations, le chancelier a préféré se retirer. Sa santé est affaiblie par la douloureuse blessure qui a mis, il y a quelques mois, ses jours en si grand danger ; il a besoin de repos. Sa retraite, qui n'est pas définitive, est une nouvelle et triste preuve de l'ingratitude des peuples et une démonstration efficace de l'absurdité de la constitution que les socialistes ont donnée à la petite Autriche dont ils ne souhaitaient pas la survie. Le nouveau chancelier M. Ramek, et son ministre des Affaires étrangères, M. Mataja, ne laisseront pas péricliter entre leurs mains l'œuvre de salut national et de stabilité européenne que Mgr Seipel a si bien commencée.

Ainsi, qu'on regarde vers les Balkans ou le Danube, vers l'Asie ou l'Afrique, c'est, sous des aspects divers, une même lutte qui est engagée. Il faudra bien que M. Herriot prenne parti et se décide à aller du côté où sont les grands intérêts de la France.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LE CHAPITEAU ROMAN

I

Vous désirez trois places, monsieur?... Trois?... Vous avez de la chance. C'est justement ce qui nous reste, sur les seize du car... Votre nom?... Vous dites : M. Césaire Favreuille... Césaire par un S ?... Ce n'est pas un prénom commun, vous savez... Et Favreuille ?... Comme un *œil* ?... Non ?... Mais tenez. Écrivez vous-même. Vous comprenez : le patron tient à ce que la liste des voyageurs soit correcte, pour la donner aux journaux... Ici, en face des numéros 7, 8 et 9...

L'employé tendait à son client une feuille de papier, en tête de laquelle se lisaient en grandes lettres ornées ces mots qui encadraient un paysage de lacs et un horizon de volcans : *Société du Tourisme Auvergnat, section de Royat.* Les murs de l'étroite boutique disparaissaient sous des photographies représentant les sites les plus pittoresques des environs de la ville d'eaux : le Puy de Dôme, le Puy de Pariou, celui de Côme, celui de Mercœur, d'autres cratères encore, jadis bouillonnants de lave brûlante, et devenus, avec les siècles, un inoffensif décor d'excursions pour les ennuyés d'une cure thermale. Et montrant ces images d'un geste emphatique, l'employé continuait de débiter son boniment, appris par cœur :

— Vous avez choisi la plus jolie de nos tournées : Gravenoire, d'abord, avec ses carrières de pouzzolane, La Vache, le bois de Randanne avec le château du célèbre comte de Montlosier, le lac d'Aydat ensuite, et puis Murols et son château, le lac Chambon au pied du Tartaret, Saint-Nectaire et son église,

Copyright by Paul Bourget, 1924.

un chef-d'œuvre du style roman auvergnat, la vallée de la Couze enfin, Montaigut-le-Blanc et Champeix... Mais vous aurez tous ces détails dans cette brochure que notre société donne gratuitement, comme un souvenir du voyage... Nous avons aussi un album de cartes postales, représentant toutes les vues...

Tandis que le barnum dégoisait ce discours, Césaire Favreuille, la plume en main, considérait la feuille posée devant lui, avec une expression dont finit par s'étonner le bavard, qui s'interrompit pour demander :

— Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ?

— Moi ? dit Favreuille, mais non, je me sens très bien, très bien.

Et il se mit à tracer les lettres de son nom, le nom de sa femme, celui de sa fille Marguerite avec un tremblement de sa main qui démentait sa protestation. Il venait de rendre la feuille, de régler le prix des billets. Il dut s'effacer pour laisser le pas à deux jeunes gens, en costume de tennis, la raquette à la main. Du seuil de la porte, le premier entré demandait :

— Il y a encore des places dans le car d'une heure et demie pour Saint-Nectaire ?...

— Je viens de vendre les dernières, monsieur, dit l'employé. Mais après-demain, il y aura la même excursion, et si vous voulez...

— Après-demain, fit le second des deux jeunes gens à son compagnon nous avons la conférence...

Césaire Favreuille était occupé à glisser les billets dans son portefeuille. Il s'arrêta de ce geste une seconde, comme s'il hésitait à les conserver. Puis, haussant à demi les épaules, il referma définitivement la pochette et sortit en se disant :

« Ce serait plus sage peut-être. Mais j'ai trop besoin de la voir, et seule. A la conférence, — c'est certainement de la conférence de Belgrand que ces garçons parlaient, — je l'aurais vue, mais avec lui, et sur l'estrade sans doute, de loin, tandis que je vais peut-être me trouver tout à côté d'elle... Il va être midi. Encore plus d'une heure à attendre... Pourvu qu'elle vienne... »

Ce bureau, où Césaire Favreuille venait de prendre les trois places pour la promenade à Saint-Nectaire, se trouvait dans la partie basse de Royat, à l'entrée de la route qui monte vers le village de Fontanat et le Puy de Dôme. Il logeait avec sa

femme et sa fille dans un hôtel, situé au contraire à mi-hauteur, sur la pente de la colline qui fait face à Clermont, et d'où se découvre l'immense horizon de la Limagne, fermé là-bas par les montagnes du Forez. Envoyé à Royat pour y soigner une grave lésion du cœur, Favreuille devait marcher très doucement. Les quinze minutes qu'il mit à franchir cette courte distance suffirent pour qu'il revécût en pensée toute la tragédie intime évoquée soudain devant lui par la simple rencontre de ces quatre syllabes : Marthe Belgrand, sur la liste des excursionnistes du car. Douze années l'en séparaient, durant lesquelles il n'avait pas revu, une seule fois, cette enfant, aujourd'hui une jeune fille, dont il était pourtant le père, mais dans le secret, dans la faute. Il l'avait eue d'une maîtresse qui était la femme d'un de ses amis, et, ce qui rendait la trahison plus sinistre, cet ami était un des hommes supérieurs de ce temps-ci, bien connu dans le monde spécial des historiens d'art. On lui doit, entre autres ouvrages, une histoire des grandes abbayes bénédictines, qui le classe dès aujourd'hui à côté des Anthyme Saint-Paul, des Courajod, des Lasteyrie, des André Michel, des Émile Mâle, de tous ces érudits qui nous ont révélé notre moyen âge. Chez Denys Belgrand, l'archéologue se double d'un poète à la Michelet, sous la plume de qui la science la plus minutieusement précise se pare d'une magie de style incomparable. Césaire Favreuille, lui, n'est qu'un statuaire de troisième ordre, auquel sa grosse fortune a permis d'acquérir la notoriété factice d'un amateur célèbre, grâce à des articles de complaisance. Le hasard d'une rencontre en Italie, où ils voyageaient pour leurs études et seuls, avait lié l'archéologue et le sculpteur, encore jeunes. Ils s'étaient revus à Paris et cette fois dans leurs ménages. Ils étaient tous deux mariés, ayant déjà, Belgrand un fils, Favreuille une fille. Cette intimité de leurs foyers en avait amené une autre, coupable celle-là. Par suite des circonstances de leurs destinées, les deux hommes se trouvaient avoir chacun épousé la femme qui eût convenu à l'autre. Disgracieux, lourd, mais d'une sensibilité passionnée, qui se montrait mal, Denys Belgrand s'était épris d'une frêle et fine créature, délicieuse de traits et de façons, mais légère, mais follement éprise de distractions mondaines, inintelligente et incapable de s'associer, même par la lecture, à ses sévères recherches. Orpheline de père et de mère, elle s'était laissé marier pour échapper à la surveillance

tatillonne des grands parents auxquels elle était confiée. Favreuille, lui, élégant, joli homme, beau parleur, avait, par des relations communes, obtenu la main d'une fille de vieille bourgeoisie, profondément honnête et dévouée, mais terre à terre, sans imagination, faite pour assurer à un travailleur assidu la paix d'un intérieur confortable et qui ne devait jamais rien comprendre à l'esprit de fantaisie du demi-artiste, devenu son époux, par intérêt, il faut le dire. La suite se devine. Tous les épisodes de ce lointain roman, terminé d'une manière si douloureuse à la fois et si énigmatique, se représentaient devant la mémoire de l'homme de cinquante-cinq ans, au souffle bref, à la démarche pesante, qui courait jadis si allégrement le long des trottoirs parisiens aux rendez-vous donnés par sa maîtresse. Il la revoyait frémissante et contenue, quand ils n'en étaient qu'à cette période de ravissement, où l'on devine que l'on aime, que l'on est aimé, et pas un mot trop tendre n'a encore été prononcé. L'aveu était venu, les débats de conscience, la faute, et presque aussitôt une de ces scènes poignantes qui sont le premier châtiment. Les rumeurs de la ville d'eaux bruissaient autour de Favreuille : appels d'automobiles, sonneries de bicyclettes, sifflements de trains en partance. Il n'entendait, par delà tant de jours, que la voix étouffée de Madeleine Belgrand lui disant, la tête sur son épaule : « Je suis enceinte », et il s'entendait lui-même répondre, après un silence :

— Tu ne m'as pas menti, n'est-ce pas?

— Oh! non, non! avait-elle répondu passionnément. Depuis que je t'aime, je n'ai jamais été qu'à toi.

— Je te crois, avait-il dit; alors, il faut tout quitter, partir ensemble.

— Tu as une fille. J'ai un fils! avait-elle répliqué en se retirant de lui. Nous ne pouvons pas leur faire cela. J'aurais trop de remords. Toi aussi. Nous nous verrions trop souffrir. — Et, plus passionnément encore : — Mais si je reste, si... Tu m'as compris? Tu ne me quitteras pas. Tu ne m'aimeras pas moins. Tu me pardonneras.

Sinistre dialogue et dont la contre-partie non moins sinistre avait été la joie du naïf Belgrand annonçant, quelques semaines plus tard, à ses excellents amis Favreuille ses espérances de paternité. Marthe était née. Elle avait grandi sans qu'aucun soupçon vînt même effleurer la confiance du mari

trahi. Les relations des deux ménages s'étaient encore resserrées, à cause de l'amitié des trois enfants, Marguerite, Paul et Marthe, les uns pour les autres... Et puis, un coup de foudre avait jeté bas tout cet édifice de mensonges. Marthe allait avoir onze ans. Elle était tombée gravement malade, d'une pneumonie, pendant une absence de Favreuille. Une exposition où figuraient plusieurs de ses œuvres le retenait à Venise. Sa femme l'y avait accompagné. Madeleine le tenait au courant de la santé de l'enfant, par une lettre quotidienne qu'elle avait soin d'adresser poste restante. Cette prudence avait provoqué la catastrophe. Le médecin avait déclaré l'enfant hors de danger et autorisé une première sortie. Pour annoncer au vrai père cette bonne nouvelle, la mère avait, dans l'exaltation de sa joie, écrit une de ces lettres où le cœur d'une maîtresse aimante se livre tout entier. Elle avait profité, pour cela, d'une soirée où son mari était retenu au dehors par un dîner d'hommes. Elle s'était couchée en laissant cette lettre cachetée et timbrée sur son buvard resté ouvert, si recrue de fatigue après tant de jours d'inquiétude, qu'elle s'était endormie sans éteindre l'électricité. Rentré un peu avant minuit, Belgrand avait vu un filet de lumière sous la porte de la chambre de sa femme. Il avait frappé, doucement d'abord, puis un peu plus fort. Aucune réponse. Il était entré sans qu'elle se réveillât. Il avait vu l'enveloppe et lu involontairement le libellé de l'adresse. L'indication de la Poste restante l'avait d'autant plus étonné qu'ils avaient, le jour même, parlé, Madeleine et lui, de l'hôtel choisi à Venise, par leurs amis absents, sur son indication. Que s'était-il passé dans son esprit? Pour le comprendre, il suffisait à Favreuille de se rappeler les confidences de sa maîtresse, après le drame. Les relations de celle-ci avec le sculpteur troublaient Belgrand depuis plusieurs mois. Chez un mari longtemps aveugle, ces poussées inattendues de soupçon s'expliquent par cet aveuglement même. Sa femme le croit abusé définitivement. Elle n'étudie plus les nuances de son caractère, et cette impression de totale sécurité l'entraîne à des étourderies dénonciatrices dont elle ne mesure plus le danger. En voici un exemple. Quelques semaines auparavant, l'archéologue avait engagé avec ses confrères une polémique de presse, sur un sujet tout technique, mais auquel il attachait une extrême importance. Il s'agissait, pour employer le

terme dont se servait sa naïve ferveur, de la date « angoissante » du clocher de Chartres. A peine Madeleine avait-elle jeté les yeux sur ses articles. Il la voyait, à la même date, se passionner jusqu'à la fièvre, à propos précisément d'une des statues que Favreuille allait exposer à Venise. Elle avait deviné ce froissement, trop tard. Combien d'autres avait-elle déjà provoqués et ignorés qui avaient amené Belgrand à cet état de jalousie latente que le moindre incident change en fureur? Devant cette adresse de lettre, un pourquoi s'était aussitôt imposé à lui.

« Poste restante ? Elle ne veut donc pas que Mme Favreuille voie cette lettre? »

Ce soupçon l'étreignait, si douloureux qu'il n'avait pas résisté au besoin de savoir. Il avait emporté la lettre dans sa chambre, pour y trouver la preuve terrassante du mensonge dont il était enveloppé depuis des années : « Ta petite Marthe... Ton enfant... » Quels mots, tracés de quelle main, et adressés à qui!... Même aujourd'hui, Favreuille ne pouvait penser sans un remords à la tempête intérieure qu'avait dû traverser sa victime. Comme il arrive, il avait, durant toute sa liaison, endormi ses scrupules en méprisant un peu la bonasserie du savant, hypnotisé sur des sujets aussi étranges à ses yeux que l'énigme de la façade de la cathédrale d'Angoulême et de son Ascension, ou que l'identité de la Reine au pied d'oie du portail de Dijon. Mais, à de certaines heures, l'ironie s'arrête devant des gestes comme celui qu'avait eu Belgrand dans une de ces épreuves qui découvrent la vérité profonde des natures. Ce mari bafoué avait réagi trop magnanimement pour que le félon qui lui avait tant menti, des années durant, ne cessât point d'en sourire.

— J'ai lu cette lettre, avait-il dit en entrant au matin dans la chambre de sa femme, et, lui tendant l'enveloppe dont la disparition épouvantait la coupable depuis son réveil. Je vous la rends. Je n'ai pas l'intention de m'en servir et de vous faire un procès. Répondez-moi seulement. Quand vous avez été enceinte, cet homme vous a proposé de partir avec lui... C'est écrit là. Vous le lui rappelez dans cette lettre, pour le plaindre d'être loin de son enfant malade. Son offre, vous l'avez refusée. Vous êtes restée, à cause de votre fils, c'est encore écrit dans la lettre. Est-ce vrai?

— C'est vrai, avait-elle répondu.

— Et vous n'avez pas pensé qu'un jour pourrait venir où ce fils saurait votre honte?... Du moins, avait-il ajouté en lui coupant la parole d'un geste, il ne la saura pas par moi. A cause de lui, je ne veux pas de scandale. Il a quatorze ans... A cet âge, on comprend déjà bien des choses. Il faut, à tout prix, qu'il ignore celle-là. Voici donc ce que j'ai décidé et que vous accepterez, si, dans votre vie de mensonge, vous avez réellement gardé au cœur un peu de tendresse pour lui. Vous allez quitter la maison et emmener votre fille. Nous sommes au mois d'octobre. Sa pneumonie récente servira de prétexte. Vous irez au Petit Mas, — c'était le nom d'une terre que Mme Belgrand avait héritée d'une tante près d'Avignon. — Moi, j'ai justement un voyage à faire en Espagne. Notre séparation semblera donc naturelle. On la croira momentanée. Je la veux définitive. Vous avez une fortune à vous. Je m'arrangerai pour que vous en gardiez la libre et pleine disposition. Ce que je vous demande, toujours au nom de notre fils, c'est que votre conduite, là-bas, ne provoque pas des commentaires qui m'obligeraient à des mesures différentes.

Favreuille éprouvait quelque orgueil, et qui apaisait un peu les reproches de sa conscience, à se dire, qu'aimant Madeleine comme il l'aimait, il avait eu la force, lui aussi, d'accepter ce pacte, destiné à préserver l'honneur de la mère au regard du fils. Durant les treize mois qu'elle avait passés dans le Petit Mas, il ne s'était permis que des visites trop rares et trop rapides pour qu'elles fussent remarquées, et une autre catastrophe était survenue : la jeune femme emportée en quelques jours par une fièvre typhoïde, soudainement compliquée d'accidents cérébraux. Il avait su le début de cette maladie par un billet d'une écriture altérée déjà, mais qui s'efforçait d'être gai. Puis rien, que la nouvelle de la mort apprise par deux lignes dans un journal que lui tendait sa femme, avec un regard singulier, devant lequel il eut la force de cacher son émotion. Pendant le voyage à Venise, Mme Favreuille s'était étonnée à un moment qu'aucune lettre ne leur vînt des Belgrand. Favreuille, lui, pour prévenir une inquisition dangereuse, avait inventé l'histoire, possible après tout, d'une crise de soupçon injustifiée chez le mari de Madeleine, et d'une explication entre eux où le jaloux lui avait manqué gravement.

— Je n'ai pas voulu te raconter plus tôt ce désobligeant

épisode, avait-il conclu. J'espérais que Belgrand comprendrait ses torts et m'enverrait, sinon des excuses, au moins des regrets qui nous permettraient de reprendre nos anciennes relations.

Mme Favreuille n'avait pas insisté. Jamais depuis elle n'avait prononcé le nom des Belgrand. Que signifiait ce silence? Une illusion complète ou bien le parti pris d'une femme avisée qui pense : « Mon mari me ment. Il a été à tout le moins léger. Mais c'est fini. Je le garde. A quoi bon des scènes inutiles? » Ce regard, en tendant le journal, prouvait une défiance qu'il fallait continuer d'endormir. Comme l'amant désespéré aurait voulu partir aussitôt pour le Petit Mas, interroger le fermier qui gardait la propriété, savoir surtout ce qu'allait devenir sa fille! Il avait dû rester chez lui, recevoir des visites, causer, plaisanter comme s'il n'avait pas eu au cœur une angoisse encore accrue par une autre nouvelle : l'enterrement de la morte avait eu lieu à Paris, et Belgrand avait conduit le deuil. Le mari trahi tenait donc le pacte conclu avec la mère coupable. Il défendait sa mémoire vis-à-vis de leur fils. Ce même pacte voulait qu'il prît Marthe avec lui, maintenant qu'elle l'avait pour seul protecteur. De par la loi, il était le père. Comment allait-il traiter ce petit être, qui lui rendrait la trahison présente chaque jour, à chaque heure? Certes, il s'était montré trop généreux dans sa rupture avec sa femme, pour jamais commettre cette lâcheté de la persécution domestique, si commune chez les marâtres qui se vengent sur une innocente créature d'un passé qu'elles haïssent. Mais les sensibilités ont des réactions inconscientes qui se manifestent par des froideurs, des sévérités, des sons de voix, des gestes, et c'est, autour d'un enfant déconcerté, une atmosphère d'antipathie dans laquelle il se crispe ou s'étiole. Par quels procédés le vrai père pourrait-il se renseigner sur des façons d'être qui souvent échappent même aux témoins de l'intimité domestique? Quelques amis communs avaient bien parlé devant lui de la sauvagerie grandissante de Belgrand, sans cesse absent de Paris sous le prétexte de ses études, et, quand il rentrait, de plus en plus insociable. De la petite fille il ne savait rien. Cette incertitude sur les rapports du veuf et de l'enfant devint si obsédante que Favreuille, six mois après la mort de Madeleine, se décida au plus humiliant des espionnages : errer autour de la rue de l'Abbaye où habitaient les Belgrand, et guetter une sortie de la

petite, dissimulé derrière un des arbres du jardinet qui jouxte la vieille église bénédictine de Saint-Germain des Prés. Il avait vu plusieurs fois Marthe passer, bien portante en apparence, toute blonde et fraîche dans ses vêtements de deuil, mais avec une gouvernante. Qu'en conclure, sur le point qui l'intéressait jusqu'à l'angoisse? Un jour pourtant, avec quel resserrement de tout son cœur, il avait vu Marthe apparaître au fond de la rue, conduite par Belgrand. De loin, il les avait suivis, rasant les murs, honteux tout ensemble et apaisé, devant ces deux silhouettes dont chaque geste révélait la constante sollicitude de l'homme et la confiance joyeuse de l'enfant, son enfant à lui, et il n'avait même pas le droit de l'aborder! Marthe riait. Elle bavardait. Elle tournait son visage animé vers Belgrand, qui lui tenait la main pour traverser la place. Ils suivirent le boulevard jusqu'à la rue des Saints-Pères, au coin de laquelle ils s'arrêtèrent pour prendre l'autobus. La brutale voiture arrivait. A la manière dont Belgrand enleva l'enfant pour l'aider à monter en la préservant du contact des autres voyageurs, le vrai père reconnut le mouvement de protection tendre qu'il aurait eu lui-même. Longtemps il regarda le lourd véhicule s'enfoncer dans l'étroite tranchée de la rue, toute baignée de brume, — c'était en octobre. — Il avait, lui, dans l'âme un peu de soleil, un soleil pâle et triste, comme celui qui perçait là-bas le brouillard. C'était un soleil tout de même. Il savait que sa fille n'était pas malheureuse.

Que s'était-il passé en Belgrand, pour que, sachant la vérité sur la naissance de Marthe, et, l'ayant exilée avec sa mère, il la gardât près de lui, maintenant, en la gâtant, en la chérissant? Ces quelques moments avaient suffi pour que Favreuille en eût l'évidence. Ce retournement supposait un de ces solennels débats intérieurs où une conscience et une sensibilité s'éprouvent. L'outragé avait-il aimé Madeleine si profondément qu'il continuait de l'aimer aujourd'hui dans cette enfant qu'elle avait eue d'un autre? S'était-il, au chevet du lit de la morte, jugé responsable en partie de l'égarement d'une femme que son involontaire égoïsme de savant avait fait vivre dans une atmosphère trop grave? La grâce délicieuse de la petite fille lui avait-elle pris le cœur tout simplement? Quelle que fût l'explication, elle révélait une noblesse de cœur qui renouvela le secret remords de l'ami félon, et suscita en lui une soudaine émulation. Là, sur ce coin

de trottoir, il se prit la main à lui-même pour se jurer de n'être pas moins généreux :

« Je m'effacerai absolument, se dit-il. Je n'essayerai plus de la voir. Je ne parlerai jamais d'elle. Il ne lui arrivera rien de moi, ni directement, ni indirectement, qui puisse éveiller l'ombre d'un soupçon dans son esprit sur le drame qui a séparé son père et sa mère. Pendant leur séparation, elle a dû, intelligente comme elle est, s'étonner de toute sorte de détails : absence sans doute de lettres du père et du frère, tristesse de la mère, langage imprudent d'un domestique, mes visites. Autant de données d'un problème qui risque de se poser plus précis et plus angoissant avec l'âge. Comment empêcher que quelque indice ne la mette sur la voie de la vérité ? Du moins, je n'en fournirai aucun. Je m'en donne ma parole. »

Cette parole, il l'avait gardée douze années durant. Il n'avait pu empêcher que l'image de la petite fille marchant devant lui, conduite et protégée par un autre ne revînt sans cesse à sa pensée, ni que des propos, tenus par des indifférents, ne l'initiassent de loin en loin à l'existence menée par Marthe. Il apprenait ainsi par bribes qu'elle suivait les cours de la Sorbonne et de l'école du Louvre, qu'elle avait passé brillamment ses examens, qu'elle servait de secrétaire à son père, pour le consoler sans doute, il l'avait compris, de la mort de son fils, tué à la guerre. Cette révélation n'avait pas été sans émouvoir en lui une fibre de jalousie, d'autant plus qu'un signe tangible lui avait montré la profondeur de l'influence exercée par l'archéologue sur cette jeune pensée. Favreuille avait pu lire dans une revue d'art un article signé Marthe Belgrand sur les voussures historiées des sanctuaires de l'Ouest, tels que Cahors, Saint-Jouin de Marnes, Aulnay de Saintonge, Fenioux. Aride sujet à traiter pour une enfant de vingt-trois ans ! Mais une poésie émanait de ces pages qui rappelaient la manière, à la fois docte et lyrique, érudite et imaginative de l'historien inspiré des abbayes bénédictines. Favreuille les avait lues et relues, ces pages, avec une mélancolie d'autant plus intense que sa fille Marguerite, qui lui ressemblait par les traits du visage et par la sensibilité, n'avait intellectuellement aucun de ses goûts d'artiste-amateur. Par l'esprit, elle tenait de sa mère dont la qualité maîtresse était la minutieuse entente des choses matérielles. L'antithèse entre ce bourgeoisisme et les supériorités de son autre fille lui avait fait sentir

les contradictions de sa vie manquée, d'autant plus amèrement que sa santé commençait à défaillir. La lésion du cœur qu'il était venu traiter à Royat le rendait plus impressionnable encore et plus nerveux. Que de fois il s'était dit, songeant à Madeleine et à Marthe : « Ma vraie femme, celle que j'aurais dû épouser, a été la femme d'un autre, et elle est morte. Ma vrai fille, celle qui m'aurait compris, est vivante, et elle donne à un autre le nom de père. » Aussi, quelle n'avait pas été son émotion en rencontrant, dans la chronique locale d'un journal du pays, l'annonce d'une séance publique de l'Académie de Clermont avec une conférence de M. Denys Belgrand, membre correspondant de l'Institut, sur *la Décoration des chapiteaux dans l'art roman auvergnat* ! Marthe assisterait certainement à cette séance. S'il y allait lui-même, il la verrait. La conférence devait se tenir dans la grande salle de l'hôtel de ville, à quatre heures et demie de l'après-midi. Comment s'absenter de Royat à cette heure, sans provoquer chez sa femme une inquiétude, s'il ne la prévenait pas ?... Mais, s'il lui parlait tout simplement ?... Dans son état d'hyperesthésie morbide, cette seule idée lui donnait presque un spasme au cœur. Ce que pensait réellement Mme Favreuille de la rupture avec les Belgrand, il l'ignorait autant qu'à la minute où elle lui tendait le journal annonçant la mort de Madeleine. Son étrange silence d'alors sur leurs anciens amis n'eût pas continué, s'il n'eût été systématiquement voulu. Bien souvent Favreuille avait conçu le projet de les nommer, ces anciens amis, pour se rendre compte, pour savoir, et toujours il s'était tu, par crainte de toucher un point névralgique dans le cœur de cette femme qu'il n'aimait pas d'amour, mais dont le dévouement si fidèle rendait son existence tranquille, au moins dans les faits. Dans ce ménagement il n'y avait pas seulement le désir de ne pas troubler le repos de sa compagne. Les grands émotifs comme lui ont une horreur de faire souffrir, détour singulier d'égoïsme qui joue la délicatesse. Ils appréhendent le contre-coup sur leurs propres nerfs du chagrin qu'ils causeraient. Comment donc, ayant vu le nom de Mlle Belgrand parmi ceux des touristes du car de Saint-Nectaire, n'avait-il pas aussitôt renoncé à cette excursion ? Cette possibilité de revoir sa fille, et seule, l'avait emporté sur toutes les prudences, sur tous les scrupules. Un raisonnement avait surgi aussitôt dans son esprit : « Marguerite et sa mère se rappellent une Marthe de dix ans.

Elles ne la reconnaîtront pas, et Marthe non plus ne les reconnaîtra pas. Marguerite était une enfant. C'est une grande jeune fille. Ma femme était brune et mince, elle est toute grise et forte. Non. Ce voisinage sur les banquettes d'une voiture chargée de seize voyageurs n'offre aucun danger, aucun... » Il marchait en se répétant cette affirmation. « Et moi aussi, j'ai tant changé! » pensa-t-il encore en apercevant dans la glace d'un magasin, à la porte de son hôtel, le vieillard qu'il devenait avant l'âge : sa barbe et ses cheveux presque blancs, sa nuque penchée, les poches gonflées de ses paupières, les veines saillantes de son front, l'évidente lassitude de tout son corps. Il n'avait plus longtemps à vivre. Il le sentait. Il le voyait. Cet après-midi passé pas trop loin de Marthe serait sa dernière joie en ce monde. Comment se la refuser?

II

Telle était maintenant l'impatience de cette rencontre, chez cet homme égaré qui ne se possédait plus, que, sur le coup d'une heure un quart, il partait seul, devançant sa femme et sa fille, et, malgré leurs protestations, sous le prétexte de n'avoir pas à se hâter. A peine dans la rue, il courait presque, en dépit de son cœur, avec l'espérance que Marthe, venant de Clermont, se serait elle-même hâtée, afin de ne pas manquer le départ de la voiture. Elle était là, en effet, assise avec sept autres voyageurs sur une des banquettes du car qui stationnait à l'entrée du parc de l'établissement thermal. Il avait deviné trop juste : elle vit le nouvel arrivant s'arrêter à quelques pas d'elle, sans le reconnaître, quoique leurs regards se fussent un instant croisés. Lui, au contraire, comment ne l'eût-il pas reconnue? Marthe et Marguerite n'étaient que deux demi-sœurs, mais l'hérédité paternelle donnait à leurs physionomies une de ces ressemblances profondes que le langage vulgaire appelle si justement l'air de famille : même coupe du visage un peu allongée, même nuance châtain-clair des cheveux, mêmes yeux d'un bleu sombre profondément enchâssés dans des orbites d'un dessin pareil et voilés par des paupières un peu longues, mêmes lèvres sinueuses et celle d'en haut un peu courte, même port de tête et même dessin des épaules un peu grêles. Si Favreuille avait pu soupçonner cette similitude, sans doute eût-il reculé devant

les risques de cette confrontation. Il était encore temps. Mme Favreuille et Marguerite arrivaient. Qu'il alléguât un battement trop fort de son cœur, — il n'aurait pas menti, — et elles renonçaient à cette promenade. Au lieu de cela, il les laissait monter dans le car et s'asseoir précisément derrière Marthe ! Mais non. Elles s'étaient regardées les unes et les autres sans que ce premier coup d'œil leur rappelât aucun ressouvenir. Il avait le droit d'espérer que l'excursion, commencée sans incident, s'achèverait de même. Toutes les banquettes étaient occupées maintenant. Le mécanicien avait mis en marche le puissant moteur qui ronflait en enlevant la longue voiture. Le vrai père avait des heures devant lui pour se ravir et s'endolorir l'âme à la sensation poignante de cette présence tant désirée et si lointaine. La chère créature, issue d'un si cher amour, respirait, bougeait, séparée de lui par un si petit espace et par une fatalité dont il retrouvait le symbole dans ce paysage convulsé que l'employé de l'office du Tourisme Auvergnat qualifiait de joli, et partout s'attestait le ravage des anciennes éruptions et leur catastrophisme. Le car allait, ici gravissant une côte sur une route taillée à même les cendres noires, là, traversant une sombre coulée de lave refroidie, plus loin contournant quelque rouge cratère égueulé, ailleurs plongeant dans des bois de sapins sombres aux troncs brunis et de bouleaux clairs à l'écorce blanche. Les puys de La Vache, de Mercœur, de Lassolas, de Vichatel, de Charmont étaient dépassés. Une nappe d'eau apparaissait, toute bleue dans un cirque de rochers, de prairies et de forêts. C'était le lac d'Aydat, au bord duquel la voiture s'arrêta pour permettre aux voyageurs d'admirer de la rive la petite île où la tradition veut que Sidoine Apollinaire ait eu sa villa. Cette reconnaissance, dont Favreuille se croyait préservé, allait se produire, provoquée par une exclamation très simple de sa femme. Il s'était arrangé pour demeurer appuyé sur Marguerite, dans le groupe où se trouvait Marthe. La mère s'était avancée de quelques pas, et voici qu'elle interpella sa fille pour lui montrer un autre aspect du paysage.

— Titie ! répéta-t-elle à deux reprises. Titie !...

— Je viens, maman, dit Marguerite, et elle s'élança suivie des yeux par Marthe qui s'était aussitôt retournée. Favreuille saisit ce mouvement et comprit qu'un ressouvenir venait de s'éveiller dans son esprit. Elle avait toujours entendu appeler sa

compagne de jeu de ce diminutif rare et singulier. Une minute elle observa les deux femmes attentivement, puis l'homme du bras de laquelle l'autre s'était détachée. Un étonnement et une perplexité se peignirent sur son visage, où passa une soudaine lueur de certitude :

— Monsieur Favreuille? dit-elle en s'approchant. Vous ne me remettez pas? Je suis Marthe Belgrand.

— Est-il possible? balbutia-t-il, la voix lui manquant.

— Mais oui, insista-t-elle, la petite Marthe, Marthon.

Elle s'arrêta. De nouveau ses traits changeaient d'expression. Cet autre diminutif, dont Favreuille la nommait jadis, venait d'évoquer dans sa mémoire les circonstances où ils s'étaient vus pour la dernière fois, au Petit Mas. Mais il avait eu déjà la force de se reprendre. A tout prix, il le fallait, et il lui serrait les mains en disant :

— Marthon !... Comme Titie et sa maman vont être contentes de vous revoir !

Le « tu » d'autrefois lui était monté au bord des lèvres et il n'avait pas osé le prononcer. Ce « vous », si naturel pourtant à l'âge qu'avait la jeune fille, c'était la longue coupure de leurs relations rendue comme perceptible. Il le sentit, et il devina que Marthe aussi le sentait. La mélancolique impression qu'il avait eue de la supériorité de sa fille inavouée sur sa demi-sœur, ne se vérifiait que trop à cette seconde. Ce qui distinguait l'enfant de l'amour, c'était dans les mêmes prunelles un autre regard, plus ardent, plus vif, sur la même bouche un autre frémissement. Rien qu'à retrouver quelqu'un qu'elle associait, confusément encore, au souvenir de sa mère, son cœur avait battu plus vite. Son visage avait un peu pâli pour se roser de plaisir, quand Favreuille l'eut nommée à sa femme et à sa fille revenues auprès d'eux, et que celle-ci se fut écriée !...

— Ma gentille Marthon d'autrefois. Ah ! que je suis contente !

— Avais-je raison? insistait Favreuille. Qu'est-ce que je vous avais dit?

La joie de revoir son amie d'enfance et d'être reçue ainsi par elle allumait dans les yeux de Marthe un éclair, aussitôt brisé. L'accueil poli, mais réservé de Mme Favreuille venait d'arrêter son élan. Déjà le conducteur du car cornait pour rallier ses voyageurs, et les deux jeunes filles se retrouvaient assises à leurs mêmes places, l'une derrière l'autre, mais maintenant, Margue-

rite penchée en avant, Marthe retournée à demi, et toutes deux se souriant, s'interrogeant, se racontant.

— Mon père n'a pas pu m'accompagner, disait Marthe. Il a pris un peu froid, et, comme il fait une conférence après-demain, il garde la chambre.

— Une conférence ? demandait Marguerite. Et sur quoi ?

— Sur les sculptures des chapiteaux auvergnats. Vous avez entendu parler de ceux de Saint-Nectaire ?

— Non, dit Marguerite. Je sais qu'à Saint-Nectaire il y a des eaux et une ancienne église.

— Mais une merveille !... protesta Marthe et dans sa voix frémissait l'enthousiasme que lui avait insufflé son génial éducateur. Pensez donc ! Vingt-deux chapiteaux historiés, qui représentent la Tentation du Christ, le bon Pasteur, le saint tombeau gardé par des soldats, l'arrestation du Sauveur... — Et, s'interrompant de cette nomenclature avec un beau rire enfantin : — Mais, Titie, vous allez trouver bien pédante votre petite camarade qui sautait de si beaux doubles à la corde... Vous vous rappelez ?

— Nous voyons que vous avez beaucoup travaillé, interjeta Madame Favreuille.

— Mais c'est tant mieux pour nous, maman, répartit Marguerite, corrigeant avec une gentillesse gaie l'ironie de l'accent avec lequel sa mère avait souligné ce « nous voyons ». — Et caressant la main de Marthe : — Elle nous expliquera l'église ! Quel charmant guide nous allons avoir ! N'est-ce pas, père ?

— Mais certainement, répliqua Favreuille. Tu sais que Marthe à déjà publié de remarquables articles.

— Oh ! deux seulement, dit Marthe. Vous les avez donc lus ?

Cette fois, Favreuille ne répondit que d'un geste de tête. Cette allusion aux travaux de la jeune fille, quelle imprudence ! Qu'il les eût suivis sans en parler jamais à sa femme, c'était l'indice d'un intérêt qu'il sentait lui-même trop révélateur, et Marthe continuait :

— Vous aurez compris que papa m'a beaucoup aidée, — et relevant indirectement les sous-entendus de la réflexion de Mme Favreuille : — je sais que cela semble un peu bien austère pour une jeune fille, d'étudier toutes ces vieilles pierres. Mais, avec papa, elles s'animent, elles vivent, elles ont une âme. Mon frère Paul lui servait de secrétaire autrefois. Depuis qu'il

a été tué à Verdun, c'est moi qui tâche de le remplacer. Vous trouverez ça drôle, Titie. Cet art du moyen âge me passionne...

— Mais non, fit Marguerite, et vous me donnez bien envie d'aller entendre monsieur votre père. N'est-ce pas, maman ?

— Après-demain ? dit Mme Favreuille. Cela dépend de nos places de chemin de fer.

— Je compte bien que nous ne les aurons pas, fit encore Marguerite.

— A tout hasard, je vous enverrai trois entrées, répondit Marthe. Et tenez, Titie, en voilà d'autres vieilles pierres et qui sont très belles.

L'automobile avait longé le haut plateau dénudé qui sépare le lac d'Aydat et le volcan éteint du Tartaret. Le château de Murols érigeait sur son cône basaltique, dans le centre de la vallée, sa masse polygonale, dominée par une puissante tour ronde.

— Comme ce château est bien conservé ! répondait Marguerite ; il doit avoir au moins mille ans.

— A peine la moitié, dit Marthe. Toute cette partie à gauche, à l'Ouest, est du XIVe siècle. Les trois autres côtés du début du XVe. On distingue encore les restes d'un petit édifice, construit en 1680 par Joachim d'Estaing.

— C'est moi qui n'aurais pas aimé à être châtelaine à Murols et à demeurer là ! s'écria Marguerite en riant haut.

— Est-ce que vous connaissez ainsi tous les châteaux de France ? demanda Mme Favreuille, de son même ton d'hostilité glacée.

— Oh non ! madame, répondit Marthe ; je ne suis pas si savante. Je connais seulement quelques églises et bien mal. Mais mon père a un principe : ne jamais faire une excursion sans la préparer. Alors, j'ai lu ce matin quelques pages sur ce château dont on ne sait d'ailleurs pas grand chose.

— Mais regardez donc la belle forêt, dit Favreuille en montrant de la main le revêtement des hêtres sur la pente du Tartaret. La majesté de ce décor de nature le prenait-il vraiment, ou bien voulait-il dévier une conversation que risquait de rendre peu cordiale l'évident mécontentement de sa femme, déjà redoutable pour lui ? Mais, s'il s'en fût vraiment rendu compte, aurait-il achevé ce mouvement comme il fit, en appuyant ses doigts sur la mince épaule de Marthe ? Quelle tendresse dans ce

geste d'une minute, aussitôt interrompu dans un battement affolé de son cœur malade ! Un autre lac apparaissait, celui de Chambon, tout bordé de bouquets d'arbres et semé de petits îlots boisés. Le temps d'y jeter un coup d'œil, et le car virait de bord pour reprendre la direction de Saint-Nectaire, sans que Mme Favreuille et les deux jeunes filles eussent échangé autre chose que des commentaires, entrecoupés d'exclamations admiratives, sur la sauvagerie et la grâce de la vallée de la Couze d'abord, puis de celle du Frédet jusqu'à un moment où, dressée à demi sur la banquette, Marthe s'écria :

— Regardez. Regardez. Voici Saint-Nectaire et l'église.

Au sommet d'une colline abrupte le vieux sanctuaire auvergnat surgissait, avec ses trois tours, l'une octogone et les deux autres carrées. Sans plus prendre garde à l'expression, de nouveau ironique, de Mme Favreuille, Marthe parlait, se laissant aller de nouveau, elle aussi, à ce besoin, si naturel aux êtres jeunes, de communiquer leur exaltation :

— Voyez, disait-elle, cette façade simple et sévère et cette élégance des tours avec leurs baies géminées dans leur étage supérieur... C'est à l'intérieur qu'elle est belle ! Je n'y suis venue qu'une fois, il y a deux ans, mais je me rappelle si bien les piliers ronds de la nef, les peintures qui n'ont pas été retouchées, heureusement, et ces chapiteaux dont je vous ai parlé ! Il y en a un que mon père veut que je lui photographie. C'est pour cela que j'ai apporté mon kodak. — Elle montrait le petit appareil posé sur ses genoux. — Il représente une scène très saisissante et unique : Judas embrasse le Christ, et, au même moment, celui-ci fait un dernier miracle. Il recolle l'oreille droite de Malchus que saint Pierre vient d'abattre d'un coup d'épée. Il est bien écrit dans saint Luc que Notre Seigneur a guéri Malchus en lui touchant l'oreille. Mais ce geste de recollement et à cette minute-là, on ne le trouve dans l'art roman qu'à Saint-Nectaire. M. Mâle cite un manuscrit copte de la Bibliothèque nationale qui présente la même particularité. Comment cette tradition est-elle venue d'Orient en Occident sans passer par Byzance ? C'est un petit problème que mon père se propose d'étudier.

— Que tout cela est intéressant ! fit Marguerite, et que je suis ignorante ! Il faudra, Marthon, que vous me montriez Notre-Dame du Port à Clermont. On prétend qu'elle est si belle.

Je n'y ai pas compris grand chose. Est-ce que monsieur votre père fait un cours quelque part l'hiver?...

— Non, dit Marthe, nous nous déplaçons trop. Tous les monuments que mon père décrit, il les a vus.

— C'est dommage, reprit Marguerite. J'aurais tant aimé apprendre à bien voir les vieilles choses, moi aussi... Je ne sais rien !

— Tu sais tenir une maison, mon enfant, dit Mme Favreuille, et pour une femme, c'est tout de même la grande affaire. A courir d'hôtel en hôtel, je crains bien que Marthe n'ait pas acquis beaucoup de notions de bonne cuisine, et les hommes y tiennent pourtant, à la bonne cuisine. N'est-il pas vrai, mon ami ?

Elle s'adressait à Favreuille, qui répondit sur un ton de plaisanterie, quoique de plus en plus inquiet d'une si visible irritation de sa femme :

— Vous êtes cruelle pour un malade que la Faculté et vous maintenez au régime. — Puis, se tournant vers Marthe, pour entendre encore cette voix un peu étouffée, si pareille à celle de sa mère autrefois : — Mais la troisième tour de cette église, l'octogonale ? Elle n'a pas l'air d'être du temps.

— En effet, dit la jeune fille. Elle date de 1878. C'est une copie exacte de l'ancienne, celle qui fut détruite à la Révolution.

Le car cependant s'arrêtait à l'entrée de Saint-Nectaire-le-Bas et le conducteur clamait :

— Les voyageurs qui veulent voir l'église ont trois quarts d'heure. Les autres pourront visiter l'établissement, le parc et les débris romains, le dolmen, le jardin des Dentellières...

— Avec ton cœur, Césaire, tu ne vas pas monter là-haut, disait Mme Favreuille à son mari.

— Mais si, mais si... répondit-il, ce ne serait pas la peine d'être venu à Royat, si, après mon vingt-deuxième bain, je n'étais pas capable de cette grimpette ... J'y mettrai le temps seulement... Vous, mesdemoiselles, allez devant sans nous attendre. Tu vois que je suis prudent, mon amie.

Mme Favreuille ne répliqua rien, mais son visage bougon se renfrogna davantage. Comme Marguerite avait pris le bras de Marthe, elle offrit le sien à son mari et l'ascension commença, très lente et coupée d'une pause tous les cent pas.

— Ce n'est pas raisonnable, disait-elle. Tu es tout essoufflé. Redescendons.

— Non, répondait-il, et sa force de volonté était telle qu'il reprenait chaque fois sa marche, de plus en plus haletante. Elle écoutait cette respiration du malade. Une phrase aurait suffi pour l'arrêter, mais au risque de lui donner une émotion dont elle avait trop peur, et elle l'aidait à gravir cette colline au haut de laquelle se tenaient déjà les deux jeunes filles. Qu'elles fussent ensemble et que sa Marguerite fraternisât ainsi avec cette Marthe sur la naissance de laquelle, à cette heure-ci, elle n'avait plus de doute, c'était une sensation bien amère. Elle en avait tant senti de pareilles autrefois! Sa résolution de faire partir son mari de Royat dès le lendemain était prise maintenant.

« Encore quelques heures, pensait-elle, et ce sera fini. »

« Pourvu que j'aie la force!... » pensait Favreuille, et dans un dernier sursaut où il crut défaillir, il arriva en haut de la côte, et put encore entrer dans l'église où les jeunes filles l'avaient précédé. Là, il dut se laisser tomber sur une chaise, soutenu par sa femme qui le gourmandait presque avec colère...

— Vous êtes bien avancé!

Il fit un geste qui indiquait son incapacité de répondre et demeura ainsi cinq minutes, pour se relever enfin en disant d'une voix encore faible :

— C'est passé, allons rejoindre ces petites pédantes...

— Ces petites pédantes? répéta Mme Favreuille. Heureusement qu'il n'y en a qu'une. Est-elle assez poseuse, cette pauvre Marthe!

— Elle est en train de photographier..., fit-il sans relever cette injuste phrase, et s'approchant : — C'est le chapiteau de Malchus que vous prenez, Marthe? demanda-t-il.

— Oui.

C'était Marguerite qui répondait pour sa compagne occupée à manœuvrer son appareil.

— Comme il est laid! interjeta la mère.

— Ce ne sont guère que des ébauches, dit Favreuille. Que veux-tu? Les artistes d'une époque barbare!...

— Oh! protesta Marthe en refermant son kodak, comment pouvez-vous dire cela, monsieur Favreuille! Mais regardez donc l'énergie de tous les gestes, cette étreinte de Judas

qui tient le Sauveur autant pour l'arrêter que pour l'embrasser, et cet effort du Christ pour délivrer son bras droit, tandis qu'un soldat lui empoigne le bras gauche, et la délicatesse avec laquelle les doigts de sa main libre tiennent l'oreille coupée sans la froisser, et ce Malchus à genoux. Est-il tombé sous le coup de l'épée qui l'a frappé, ou bien une force surnaturelle le prosterne-t-elle ainsi dans une attitude de prière? Regardez ce geste de saint Pierre qui l'a saisi par les cheveux : est-il puissant!... Et ce n'est qu'une face du chapiteau... Cette autre, la seconde, voyez, c'est la flagellation, la troisième, la montée au Calvaire, la quatrième, l'incrédulité de saint Thomas. Ce Christ élevant son bras pour découvrir ses plaies, est-il beau? Et toutes ces scènes dans un si petit espace!...

— Pour un raccourci, dit Favreuille, c'est un raccourci.

— Mais pourquoi tout le monde s'en va-t-il de ce côté? demanda Mme Favreuille. — Elle montrait les voyageurs du car pressés en ce moment dans un coin de l'église. — Il y a sans doute des choses plus intéressantes à voir que ces magots...

Elle haussait les épaules, tandis que Marthe, décontenancée de nouveau, reprenait :

— Ils vont sans doute à la sacristie, où l'on garde le buste-reliquaire de saint Baudime, une statue de la Vierge et les plats d'une reliure en orfèvrerie.

— Suivons-les, dit Favreuille, qui appréhendait d'autres coups de boutoir de sa femme. La présence autour d'eux de plusieurs personnes empêcherait du moins toute conversation directe. Il ne se trompait pas, et la visite s'acheva sans qu'aucune autre phrase eût été prononcée qui pût provoquer une discussion : Mme Favreuille et Marguerite, intéressées, malgré leur incompétence, par l'étrangeté de ce buste en cuivre repoussé, tout ciselé, tout doré, avec des yeux d'ivoire à la prunelle de corne, Marthe, attristée inconsciemment par l'inintelligence de ses compagnons. Elle songeait aux vibrantes paroles qu'aurait proférées ici l'archéologue qu'elle croyait son père, et le vrai père, lui, profitait de la distraction de sa femme pour regarder, avec une tendresse de plus en plus émue, ce visage charmant, animé d'un feu sacré qu'elle tenait d'un autre. Mais déjà le guide avait dit : « Mesdames et messieurs, il faut repartir. » Et les touristes sortaient de la sombre nef, Marthe la dernière. Elle s'était arrêtée derechef devant le

chapiteau de Malchus. Comme elle arrivait sous le porche, Marguerite lui demanda :

— Vous avez encore des pellicules dans votre rouleau?

— Oui. Vous voudriez que je prenne pour vous la façade de l'église?

— Non, mais que papa nous photographie toutes deux ensemble. Ce sera un si gentil souvenir de notre retrouvaille et de cette belle journée !

— Le car partira sans nous, objecta vivement Mme Favreuille, ou bien il faudra que ton père coure.

— Mais non, mais non, dit Favreuille en prenant l'appareil des mains de Marthe d'un geste qui coupait court à ce débat, pourvu que ces demoiselles prennent la pose tout de suite.

— Nous y sommes, papa, fit Marguerite qui avait saisi le bras de Marthe ; comme ça, n'est-ce pas, tout près l'une de l'autre...

— Un peu plus à gauche, pour qu'on voie au moins un angle du portail. Ne bougez plus, maintenant. C'est fait... Un autre cliché, pour être plus sûr du succès. Ça y est... Tenez, Marthe, voici votre kodak, et donnez-moi le bras pour descendre, puisque Mme Favreuille nous a quittés.

— Elle est allée garder nos places, dit Marguerite. C'est bien maman! Elle a toujours peur de manquer les trains, d'arriver en retard à un dîner. Aujourd'hui, c'est le grand tracassin.

— Quand aurez-vous les épreuves de ces clichés? demandait Favreuille. La phrase de Marguerite venait de le soulager, en lui prouvant qu'elle ne soupçonnait pas les impressions vraies qui provoquaient ce départ hâtif. Lui-même, le pas alerte et léger de Marthe lui rappelait l'allure de sa mère et la dernière promenade qu'ils avaient faite au village des Baux, précédés par leur enfant qui courait, rieuse et gaie, parmi les ruines. Madeleine était morte, lui-même vieux et malade, et l'enfant, aujourd'hui grandie, ne savait pas à qui elle prêtait l'appui de son bras.

— Les épreuves? répondit-elle, demain sans doute. Aussitôt rentrée, je porte le rouleau chez le photographe, tout près de notre hôtel. Il m'a déjà tiré de très bonnes vues de Notre-Dame du Port. Mon père a besoin de ce chapiteau de Malchus pour sa conférence d'après-demain. Quand il vous

l'aura commenté, Mme Favreuille ne pensera plus que ce sont des magots.

III

Lorsqu'au terme de cette promenade, Marthe Belgrand s'assit dans la voiture du tramway qui devait la ramener à Clermont, elle éprouva une étrange sensation, celle de sortir d'un songe et de reprendre contact avec le réel. Cette reconnaissance des Favreuille avait été si brusque, la conversation avec Marguerite entre Saint-Nectaire et Royat si remplie de rappels de leurs communs souvenirs d'enfance, qu'un déplacement du plan intérieur s'était fait dans son esprit. Qui ne connaît ce phénomène, cette substitution momentanée de notre ancienne personnalité à l'actuelle, quand un hasard nous met en présence d'un ami de jeunesse après une séparation de dix, de quinze, de vingt années? Elles s'abolissent, ces années. Pour un instant nous redevenons celui que nous étions, que nous ne serons plus jamais. Marthe venait de se retrouver la toute petite Marthon qui jouait avec sa chère Titie sous les arbres des Tuileries, toutes deux surveillées par leurs bonnes, à quelques pas de ce Louvre où elle devait, plus tard, guidée par l'archéologue, connaître de si belles heures de ferveur intellectuelle. Seule maintenant, les impressions qu'elle venait de subir commençaient de se raccorder avec la vérité de sa vie présente. Elle allait revoir celui qu'elle croyait son père. Comment accueillerait-il l'annonce de cette rencontre inattendue? Elle se posa soudain cette question, liée aussitôt à cette autre : « Nous ne voyons plus les Favreuille, pourquoi? » Elle ne se l'était jamais demandé. Cette incuriosité tenait aux conditions où Belgrand l'avait maintenue après la mort de sa mère. Leur grand deuil lui avait d'abord servi de prétexte, pour s'isoler de plus en plus, lui et ses enfants. Tous ses soins s'étaient appliqués à diminuer les occasions qui pouvaient éveiller chez la petite des étonnements capables de se traduire plus tard en soupçons sur le drame joué autour d'elle à son insu. Ses travaux sur l'architecture romane dans le nord de l'Espagne lui avaient fourni un prétexte pour quitter de nouveau Paris pendant un assez long temps. Il avait loué à Saint-Jean-de-Luz une maison que lui tenait une vieille parente. Cet exil

avait duré trois ans. Le souvenir de ses compagnes de jeu, et de Marguerite Favreuille avec les autres, s'était vite effacé de la mémoire de Marthe transplantée dans un milieu si différent. Dès leur retour forcé à Paris, l'archéologue avait peu à peu réduit ses relations aux professionnelles. Puis était venue l'époque où il avait vu avec bonheur l'intelligence de l'adolescente s'intéresser à ce moyen âge, dans l'atmosphère duquel il s'était lui-même abrité après son malheur. La guerre ensuite, la fréquentation des hôpitaux où Marthe avait voulu faire un service d'auxiliaire, la mort de son frère, autant d'événements qui avaient creusé davantage l'abîme entre son existence de jeune fille et son existence d'enfant. Mais l'enfant vivait toujours dans la jeune fille. De là le sursaut à entendre ce nom de Titie, qui lui avait fait aborder Favreuille, impulsivement, et c'étaient encore des impressions d'enfant qui ressuscitaient en elle dans ce tramway. Le Petit Mas dressait sa façade, dorée de soleil, derrière un rideau de noirs cyprès. Sa mère lui apparaissait se promenant dans le jardin entre deux haies de roses avec quelqu'un qui était ce même Favreuille. Pour qu'il eût été reçu ainsi, et à plusieurs reprises, dans cette maison où les visiteurs se faisaient très rares, il fallait qu'il fût un grand ami de sa mère. Alors, pourquoi n'avait-il pas reparu chez eux depuis la mort de cette mère ? Cette question-ci en sous-entendait tant d'autres qui ne s'étaient jamais précisées dans l'esprit de Marthe ! Les enfants, c'est un trait bien connu de leur intelligence, observent tout et ne comprennent rien. Ils sentent la vie, mais ils ne la savent pas. Aussi, ne s'étonnent-ils guère. Un fait est là. Ils l'acceptent sans l'interpréter. Quand Mme Belgrand avait annoncé à Marthe qu'elle l'emmènerait dans le Petit Mas, celle-ci s'en était réjouie en se rappelant les belles journées de vacances qu'ils y avaient déjà passées, elle et son frère. Elle avait dit à ce frère en le quittant : « Comme nous nous amuserons, Paulet, quand tu viendras ! » Et puis Paul n'était pas venu. « Il voyage avec son père », avait expliqué la mère. Il n'avait pas répondu aux lettres qu'elle laissait écrire à Marthe et n'envoyait pas. Ce silence avait piqué la fillette. Mais un carré du jardin lui était abandonné. De le piocher, d'y semer des graines, d'y arroser des plantes, d'en surveiller la naissance, d'y cueillir des fleurs, l'avait aussitôt distraite. Le père non plus ne lui écrivait pas,

contrairement aux habitudes des séparations précédentes, mais Mme Belgrand lui disait avoir reçu des lettres où il l'embrassait et s'enquérait d'elle. Ce témoignage lui avait suffi. Ce père ne s'était pas manifesté durant les deux semaines qu'avait duré la maladie de la mère. Mais celle-ci ne lui avait-elle pas défendu de le prévenir, pour ne pas l'inquiéter?... Elle était morte. Alors seulement Belgrand était apparu. Marthe s'occupait, au matin, dans la chambre funèbre, à dire son chapelet avec la Religieuse qui veillait le corps, quand le jardinier qui servait de domestique était monté : « Mademoiselle, monsieur votre père est en bas. » Que le premier mouvement du veuf n'eût pas été d'entrer dans cette chambre, ce signe d'une inexprimable rancune eût éclairé la jeune fille de vingt-trois ans qu'était Marthe aujourd'hui. Elle en avait onze, et une seule idée faisait battre son pauvre petit cœur gros de chagrin, celle de se jeter dans les bras de son papa comme dans un refuge. Sur le seuil du salon du rez-de-chaussée où se tenait l'arrivant, elle s'était arrêtée devant ce masque sévère et changé, elle n'aurait su dire en quoi. Belgrand, debout près de la cheminée, des papiers à la main, causait avec un inconnu dont il se sépara sur ces mots :

— Tout est réglé ainsi. Vous allez à la gare, vous occuper du wagon.

L'employé des pompes funèbres était parti depuis plus d'une minute, et Marthe restait contre la porte, immobile, paralysée dans son élan par cette sensation d'un changement dans ce visage qui ne lui avait jamais montré que complaisance et tendresse. Mais non ! C'était bien le même père qui la serrait sur son cœur en la soulevant de terre, qui mêlait ses larmes aux siennes en la couvrant de baisers. C'était bien la même voix qui lui disait : « Pauvre petite ! » Un miracle s'accomplissait devant elle, dont elle ressentait la bienfaisante douceur sans en soupçonner la véritable cause, un de ces subits retournements, comme il s'en produit dans les grands cœurs généreux en présence de certaines détresses d'autant plus lamentables qu'elles ne se connaissent pas elles-mêmes. De voir cette orpheline dont la mère était morte, dont le vrai père était loin, à jamais séparé d'elle, si seule, si exposée, si vulnérable, comme l'attestait le chagrin de son pâle visage amaigri, de se rappeler cette tendresse justement, d'avant la terrible découverte et combien il l'avait aimée alors, avait touché cette noble sensibilité

au point le plus intime. Un flot de pitié lui avait inondé l'âme. C'était là qu'il avait pardonné à cette enfant d'exister, au-dessous de la chambre où reposait la morte. A elle il n'avait pas pardonné; car à la phrase de Marthe lui disant : « Pauvre maman! Si tu savais comme elle a souffert! Elle est si belle maintenant! Elle a l'air si calme! Viens la voir... » il avait répondu : « Plus tard, ma chérie. Mais toi, retourne là-haut, près d'elle. » La fillette avait bien remarqué qu'il n'y était pas monté de la journée, lui, dans cette chambre. Elle n'avait pas cherché de motifs à cette abstention qui la surprenait cependant. Mais comment douter d'un cœur dont cet embrassement et ces larmes venaient de lui attester la chaleur? La Religieuse, mieux renseignée sans doute par des propos d'office, avait eu la charité de devancer ses questions et de lui dire, comme elle voulait aller chercher Belgrand encore une fois : « Il vaut mieux qu'il n'entre pas. Ça lui ferait trop de chagrin. » Plus tard, pendant que Marthe grandissait et que s'éveillait sa réflexion, trop d'indices s'étaient multipliés d'une mésentente qui expliquait autrement cette attitude, comme aussi la retraite de Mme Belgrand au Petit Mas. Pas un portrait de sa mère dans les pièces où vivait son père, pas un objet lui ayant appartenu. Chaque fois qu'elle avait parlé de ce Petit Mas, elle avait cru deviner en lui une gêne. Tout de suite, il laissait tomber la conversation, si bien qu'elle avait fini par ne plus jamais prononcer le nom de sa mère devant lui. Une évidence s'était faite dans sa pensée : ce départ pour le Midi avait été une rupture du foyer. A la suite de quels incidents? Sa piété filiale s'interdisait de se le demander. Elle gardait son culte à la morte enterrée dans un coin du nouveau cimetière de Montparnasse, alors que le caveau familial des Belgrand était au Père-Lachaise. Faciliter aux enfants les visites au tombeau de leur mère, tel avait été le spécieux prétexte imaginé par le veuf pour justifier cette sépulture séparée. Marthe y avait cru ingénument, et elle en avait été reconnaissante, sans comprendre pourquoi il ne les accompagnait pas à ces visites.

Tout ce passé de ses parents restait donc pour elle une énigme que sa piété, encore une fois, ne se permettait ni d'étudier ni même de considérer. Le hasard venait de poser sur le cryptogramme la grille qui la contraindrait à déchiffrer la cruelle vérité. Ce douloureux travail révélateur avait com-

mencé dès que, se retrouvant seule, elle avait vu en imagination son père écoutant le récit de son excursion. Oui, pourquoi Favreuille ne reparaissait-il plus chez eux ? Il avait pourtant, à une époque, été aussi l'ami de son père. Des souvenirs, plus lointains encore, le lui montraient assis à leur table de famille dans l'appartement qu'ils occupaient alors quai Malaquais Belgrand l'avait changé contre celui de la rue de l'Abbaye pendant le séjour de sa femme en Provence. Un autre détail frappait maintenant la jeune fille. Favreuille était sculpteur. A ce titre, les travaux de l'archéologue devaient l'intéresser. Il n'y avait fait aucune allusion au cours de leur entretien. En revanche, il lui avait parlé de ses articles, à elle, avec un accent où une émotion passait, comme dans ses regards d'ailleurs, dans ses gestes, dans son tressaillement, lorsque, appuyé à son bras, il descendait de l'église. Quel contraste avec la disgracieuse attitude de Mme Favreuille ! N'eût-il pas été naturel qu'au moins elle lui parlât de sa mère? Car elle l'avait connue. Marthe voyait, en pensée, les deux femmes causant entre elles, s'embrassant. Autre contraste : la spontanéité de la sympathie que lui avait aussitôt montrée Marguerite. Cet instinct de défense s'éveillait en elle, comme il arrive devant des événements par eux-mêmes insignifiants, mais dont l'illogisme nous déconcerte. Nous y pressentons obscurément la menace d'un péril caché.

« Il vaudrait peut-être mieux, songeait-elle maintenant, ne rien dire à mon père. »

Ce projet de silence ne se fut pas plutôt formulé dans son esprit qu'elle réagit là contre. L'intimité qui l'unissait à l'archéologue n'était pas seulement intellectuelle. Il était le grand ami à qui elle confiait les moindres incidents de sa vie. Allait-elle manquer à cette chère et douce habitude? Cette dissimulation sur la rencontre d'aujourd'hui supposait une défiance. A cause de quoi et vis-à-vis de qui ? Si elle ne s'était pas répondu intérieurement ce qu'elle ne voulait pas se répondre, aurait-elle murmuré à mi voix quand elle descendit de tramway à l'entrée de la place de Jaude :

« Non, je ne dois pas penser ça. Je ne dois pas... Je raconterai à mon père toute ma promenade. Et peut-être... »

Sous ce « peut-être » se cachait un désir qui était déjà un besoin et une espérance toute voisine d'une crainte. Un mot de

son père suffirait à calmer son trouble. Mais le dirait-il? En attendant, ce trouble continuait, quoi qu'elle en eût. Pour se remettre tout à fait, et gagner du temps, elle marcha, au lieu de rentrer tout droit, jusqu'au magasin du photographe qui développerait le rouleau de son kodak. Un même recul devant cet entretien où elle nommerait Favreuille la fit, une fois arrivée à l'hôtel, s'attarder dans sa chambre, pour enlever son manteau et son chapeau. En arrangeant ses cheveux, un peu défaits par le vent de la montagne, elle se regarda dans la glace et demeura soudain étonnée. A étudier, des années durant, les bas-reliefs et les statues du moyen âge, son œil s'était habitué à dégager, comme les artistes primitifs d'alors, les traits typiques des physionomies. Elle avait acquis ainsi cette mémoire visuelle, qui ressuscite les formes absentes avec une réalité quasi concrète. Sa ressemblance profonde avec Marguerite venait de lui apparaître. Le reflet, dans ce miroir, de son propre visage lui évoquait celui de son amie d'enfance retrouvée tout à l'heure, blonde comme elle, avec les mêmes yeux, la même bouche, le même teint, les mêmes joues, le même menton frappé d'une fossette. Ce ne fut qu'une impression, aussitôt dissipée. Elle était bien trop émue d'entendre la voix de son père qui l'interpellait, de l'autre pièce, par la porte entr'ouverte :

— Eh bien! petite, tu ne viens pas me dire comment s'est passée cette promenade. — Et l'embrassant dès qu'elle se fut approchée : — Tu as eu beau temps. Cela m'a fait bien plaisir. Et moi... — Il montrait une théière sur un plateau et à côté un petit flacon de pharmacie avec une étiquette rouge. — J'ai été très sage. J'ai pris mes gouttes comme l'a ordonné le docteur Pacotte. — Puis, respirant fortement et parlant haut : — Après-demain, on aura toute sa voix... Et toi, tu as tiré les photographies?

— Oui, père, répondit-elle. J'ai les quatre faces du chapiteau de la Passion : l'Arrestation, la Flagellation, la Montée au Calvaire, l'Incrédulité de saint Thomas. Tu avais raison. Le plus beau morceau est l'arrestation, avec le baiser de Judas et le recollement de l'oreille de Malchus. Il y avait une lumière excellente. Les clichés seront très bien venus. J'ai passé chez le photographe. Nous les aurons sûrement demain dans l'après-midi. Il me l'a promis formellement... Un autre cliché

t'étonnera bien. J'y figure. Tu ne devinerais jamais avec qui?... Une ancienne amie, très ancienne... Titie! Titie Favreuille! Tu te rappelles?

— Oui, dit Belgrand, je me rappelle.

L'assourdissement de sa voix, la contraction de son vieux visage, si gai le moment d'avant, le froncement de ses épais sourcils, tout avertissait Marthe qu'elle touchait à une plaie.

— Avec qui était-elle? demanda-t-il cependant, sur un ton d'indifférence. Avec son mari?...

— Mais non. C'est une vieille fille comme moi. Elle était avec sa mère et son père qui achève sa saison de Royat. Il a une maladie de cœur et paraît très malade.

— Ah! fit simplement Belgrand.

— C'est sur le car que je les ai rencontrés, continua-t-elle.

— Et ils t'ont parlé?

— Non. C'est moi. J'ai entendu Mme Favreuille appeler : Titie. C'est un nom rare, tu sais. Alors, je les ai bien regardés tous trois. Je les ai reconnus. Pas Titie ni sa mère, d'abord, mais son père.

Elle trompait sa gêne grandissante en emportant de la table le plateau et elle disait :

— Je l'avais revu au Petit Mas...

Elle s'arrêta. Ses yeux avaient rencontré ceux de Belgrand. Une souffrance s'y lisait, dominée par une volonté dont Marthe ne pouvait pas soupçonner l'héroïsme, mais elle savait quelle sensibilité gardait ce cœur de savant, demeuré si jeune. Et, devant ce regard, elle s'arrêta du coup. Elle eut l'intuition subite que l'usure attestée par cette maigreur de tout ce corps, ces cheveux précocement blanchis, ce teint jauni, cette tête un peu penchée, pouvaient bien ne pas provenir uniquement de ce travail intensif, incriminé par les médecins qui le soignaient. Il y avait, dans cet homme si frêle d'apparence, mais si fier, un ressort moral, un empire sur soi-même, appris à l'école des grands artistes monastiques d'autrefois, parmi lesquels son labeur d'un tiers de siècle l'avait fait vivre. La jeune fille le vit, comme si cette conversation ne l'intéressait plus, ouvrir le tiroir de la table, y prendre une brassée de dossiers qu'il feuilleta, et d'une voix qui se raffermissait :

— Je cherche les photographies des chapiteaux du chœur de Notre-Dame du Port. Les voici. Viens t'asseoir auprès de

moi et regarde-les. Tu as bien dans l'œil ceux de Saint-Nectaire?... Crois-tu que mon confrère Bréhier a raison, et qu'ils sont de la même main?... Oui? Tu sais que nous avons le nom de cet artiste. A Notre-Dame du Port il a signé : *Rotbertus me fecit*... Quelle joie de pouvoir, après tant d'années, rendre justice à un de ces maîtres inconnus !

IV

D'ordinaire, quand l'archéologue commençait ainsi à s'échauffer autour d'un de ces petits problèmes d'authenticité, le fin du fin de sa science, une joie rayonnait vraiment de lui qui le transfigurait. En ce moment, cet enthousiasme était voulu et Marthe le comprit. Il en fut de même de tous les discours qu'il lui tint durant le dîner et la soirée, où il ne l'entretint que de l'Auvergne et de ses églises, mais sans plus lui poser une seule question sur sa promenade de l'après-midi. Qu'il ne l'interrogeât point sur le paysage traversé, notamment sur le lac d'Aydat et ce château de Murols, objet de ses longs commentaires avant le départ, quel nouvel indice ! Il voulait absolument éviter que la jeune fille lui parlât derechef des Favreuille. Il eût été trop difficile qu'elle ne les nommât point à cette occasion. Elle, si expansive d'ordinaire, osait à peine répondre, et une gêne pesait sur tous deux, lui se demandant avec angoisse s'il ne venait pas tout à l'heure, par son attitude, de trahir quelque chose du secret de sa vie, elle sentant grandir son désarroi dans une présence dont elle attendait un apaisement. Ils se séparèrent plus tôt qu'à l'habitude.

— Tu as besoin de te reposer, avait dit Belgrand, après tout ce grand air.

— Et toi aussi, père, avait-elle répondu, pour que ton rhume s'en aille tout à fait.

Chacun d'eux savait bien qu'il ne dormirait pas. Trop d'amères réminiscences s'agitaient en lui, et chez elle la sensation d'une énigme s'était encore avivée. Couchée dans son lit, toute lumière éteinte, combien de quarts d'heure entendit-elle sonner à l'horloge d'une chapelle toute voisine et ce tintement déchirer le lourd silence de la nuit. Elle écoutait ce carillon couvrir un autre bruit, celui des pas de son père marchant indéfiniment dans la chambre voisine. Il ne dormait point, lui non

plus. Ces allées et venues dans une même pièce dénonçaient de sa part, elle le savait, l'intensité de la préoccupation, et il était si tranquille, si joyeux, la veille au matin et même quand elle était rentrée. Et puis, elle avait prononcé le nom de Favreuille, et voilà!... Ce pas, monotone et pour elle trop significatif, lui retentissait littéralement dans le cœur. Elle l'aimait tant, et elle le connaissait si bien, ce père dont elle était l'élève. L'affection qui unit le disciple à son maître prend une nuance très particulière quand ce disciple est une femme. Pour le tendre génie féminin, la pensée se nuance toujours d'émotion. Il ne saurait séparer la leçon qu'il reçoit de celui qui la donne. Cet art ésotérique du moyen âge dont Marthe était devenue la fervente, l'eût-il séduite à ce point si la personnalité de son père n'y eût été associée? En lui révélant l'émouvante poésie de tant d'austères symboles, Belgrand s'était révélé lui-même à la jeune fille. C'était comme si elle l'eût senti sentir. A ce moment même, elle savait qu'il souffrait et aussi quel souvenir se mêlait à cette douleur. Était-il cependant possible que cet homme si bon, si noble, et d'un cœur si blessable eût été méconnu par la compagne qu'il s'était choisie. Méconnu? Marthe revoyait de nouveau les cyprès du Petit Mas, l'allée de roses et sa mère cheminant d'un pas lent avec le visiteur qui, cet après-midi, lui prenait le bras à elle pour descendre de Saint-Nectaire-le-Haut. Dès cette époque, un vague malaise l'avait agitée, cette obscure jalousie des enfants devant certaines intimités de leurs parents. De petits faits lui revenaient à la mémoire : à plusieurs reprises, — et chacune de ces absences avait coïncidé avec une visite de Favreuille, — Mme Belgrand avait quitté le Petit Mas pour Avignon pendant vingt-quatre heures, et seule, sous le prétexte d'emplettes et de courses nécessaires. Marthe était très pure, mais tant d'images évocatrices du péché de la chair et de ses châtiments se rencontrent dans les sanctuaires du XIIe et du XIIIe siècle! Elle était trop avertie et voici qu'une intolérable idée s'imposait à elle, suivie aussitôt d'une autre, et pire. Cette ressemblance, aperçue dans un éclair, de son visage avec celui de Marguerite, lui fit soudain si mal, qu'elle dut mordre son drap pour ne pas crier. Non, cette horrible chose n'était pas vraie. Elle était bien la fille de cet homme admirable dont elle partageait toutes les convictions, tous les enthousiasmes. Lui-même, s'il

n'eût pas été son père, aurait-il entouré son enfance et sa jeunesse de cette sollicitude?... Mais s'il ignorait qu'elle ne fût pas sa fille? Cette situation d'un mari trahi et qui se croit le père de l'enfant d'un autre, se retrouve trop fréquemment dans la vie pour que Marthe n'en eût pas rencontré des exemples dans les conversations et dans les romans, si restreintes que fussent ses relations mondaines et ses lectures. Cette fois, tout son être se révolta.

« Je suis folle, se dit-elle. Et tout cela parce que ce M. Favreuille est brouillé avec mon père et qu'il était resté l'ami de ma mère. Il arrive pourtant que des difficultés graves surviennent entre un mari et sa femme pour d'autres motifs qu'une trahison, et des amis prennent parti pour la femme, en toute honnêteté. Je l'ai vu... »

Elle se rappelait un architecte, longtemps lié avec l'archéologue et que celui-ci ne recevait plus, lui ayant donné tort dans un procès en divorce. Si telle était la cause de la rupture avec Favreuille, il était naturel que Belgrand ne désirât pas revoir un homme dont le seul nom évoquait pour lui des circonstances pénibles. Quelles circonstances? Mais des heurts de caractères tout simplement, des malentendus de sensibilité. La jeune fille se raccrocha d'une étreinte passionnée à cette hypothèse qui, du moins, ne dégradait pas sa mère. Elle finit par s'endormir au matin, épuisée plutôt qu'apaisée, pour subir presque aussitôt, à son réveil, un renouveau de son tourment, rien qu'à constater sur le visage de Belgrand les traces d'une veillée pareille à la sienne, et certainement pour la même cause. L'explication qu'elle s'était efforcée d'accepter sur la brouille entre les deux hommes ne justifiait pas un tel retentissement.

« Vais-je lui parler des places que j'ai offertes à Marguerite pour la conférence? » se demandait-elle, tandis qu'elle achevait de déjeuner, assise auprès du lit de l'archéologue. Le voyant si pâle et défait, elle l'avait supplié de ne pas se lever avant midi. La veille, dans le désarroi de sa rentrée, elle avait oublié cette promesse. Maintenant elle reculait devant une demande si simple, mais qui exigeait qu'elle prononçât un nom dont elle était sûre qu'il allumerait dans ces yeux brûlés d'insomnie le même regard de rancune et de douleur. Le déjeuner terminé, elle retourna dans sa chambre, taper à la

machine les dernières pages de la conférence. Puis elle revint apporter les feuillets à Belgrand. Pendant qu'il commencait de les examiner, elle-même avisa, sur la table, l'enveloppe qui contenait les billets attribués au conférencier. Elle en prit trois qu'elle s'attarda, hésitante, à considérer. Elle tressaillit à la voix de l'archéologue lui demandant :

— Qu'est-ce que tu fais là, Marthe ?

— Je compte ces billets, dit-elle. — Et, toujours hésitante : — Je vois qu'il en reste beaucoup.

— Pas un seul, répondit Belgrand : ces quinze derniers, l'abbé Lartigue les a placés tous. Il doit venir cet après-midi les prendre et m'apporter sa brochure sur l'histoire de l'église fortifiée de Royat. Est-il assez heureux de vivre en Auvergne toute l'année, et de pouvoir les étudier en détail, ces beaux monuments !... Au lieu que moi !... Je comptais séjourner un peu ici après ma conférence, et nous allons devoir partir tout de suite. Je crois qu'un changement d'air m'est nécessaire pour juguler définitivement ce petit rhume. Par bonheur, tu l'auras vue hier, cette église de Royat. Ton autobus a dû passer devant...

— Mais non, mon père.

— Quel dommage ! Avec ses machicoulis et son chemin de ronde, elle est si remarquable ! Ce n'est que partie remise. Nous allons en Bourgogne pour quinze jours, et si, comme j'espère, je ne tousse plus, nous revenons. Je veux absolument voir avec Lartigue Saint-Julien de Brioude. Il s'obstine à y chercher la transition entre les édifices romans de l'Auvergne et ceux du Velay. *A priori*, ce n'est pas mon sentiment. Mais c'est un très bon esprit.

Dans cet éloge donné à un savant occupé des mêmes études, — on sait que l'abbé Lartigue est le grand spécialiste des sanctuaires auvergnats, — Marthe retrouvait une preuve, après tant d'autres, de la générosité naturelle à Belgrand. Pour qu'il eût eu, lui si bon, si indulgent, cette flamme de haine dans les prunelles au seul nom de Favreuille, fallait-il que cet homme l'eût cruellement offensé ! Nul doute : s'il interrompait ce séjour à Clermont dont il se promettait tant de plaisir, la présence à Royat de cet ennemi en était la cause. Il fuyait un voisinage qui, évidemment, lui faisait horreur. Mais ce voisinage durerait-il ? Mme Favreuille n'avait-elle pas annoncé la veille que la cure de son mari touchait à sa fin et qu'ils étaient sur leur

départ ? S'ils partaient et que Belgrand le sût, lui-même resterait certainement, et un nouveau projet s'ébauchait dans l'esprit de Marthe. La phrase sur l'église fortifiée lui fournissait un prétexte : aller à Royat, la visiter, et par la même occasion, passer à l'hôtel des Favreuille. Ou bien Titie serait là. Elle la verrait. Elle lui dirait que tous les billets étaient pris pour la conférence. Ce serait une certitude qu'elle et ses parents n'y viendraient point, et elle saurait la date exacte de leur départ. Ou bien Titie serait absente, et elle aurait le renseignement par le secrétaire de l'hôtel, à qui elle confierait un mot concernant les billets. La matinée se passa tout entière pour elle à se demander s'il était loyal de faire une telle démarche sans avertir son père. Puis, à deux heures, comme il lui avait dit : « Il faut pourtant que tu sortes un peu et que tu prennes l'air, » elle sortit, en effet, pour monter aussitôt dans le tramway de Royat, — n'ayant pas parlé ! N'allait-elle pas là-bas pour lui ? Si elle avait su bien lire en elle-même, — mais lit-on jamais au fond de soi ? — elle aurait compris que ce n'était là qu'une excuse. Son vrai désir, son besoin plutôt, était d'y voir clair dans les ténèbres où elle se débattait. Cette ressemblance avec Marguerite était-elle une réalité ou une chimère ? Elle le constaterait. Elle verrait peut-être Favreuille. Qu'attendait-elle de cette nouvelle rencontre ? Des paroles ? Des faits précis ? Non. Une impression... Mais déjà Chamalières est dépassé. Le tramway touche Royat. Il s'arrête devant le parc de l'établissement. Marthe y entre, et presque aussitôt elle aperçoit, entre les groupes des baigneurs et des baigneuses, occupés à tromper la longueur de l'après-midi sous les arbres en devisant ou lisant, Marguerite Favreuille, assise toute seule et qui tricote dans un coin d'allée. Elle, de son côté, aperçoit Marthe, et, s'interrompant de son travail :

— Marthe ! s'écrie-t-elle. Ah ! comme c'est gentil ! J'attends maman. Je suis venu respirer à l'ombre en continuant mon chandail... Aimez-vous ce mauve ? Il s'assortit bien, n'est-ce pas, avec ce collier d'améthyste que papa m'a acheté à la taillerie... — Et avec un gentil sourire reconnaissant : — Je suis sûre que vous m'apportez les billets pour la conférence.

— Non, fit Marthe. Je venais justement vous dire tout mon regret. Il n'y en a plus. Ils sont placés jusqu'au dernier !... Nous aurions bien voulu...

Elle s'arrêta, en rougissant un peu de ce petit mensonge de politesse qui supposait qu'elle avait parlé à son père de son offre de la veille. Marguerite se méprit sur la cause de cette visible gêne, et lui caressa doucement la main avec sa longue aiguille d'écaille, en disant :

— Mais, Marthon, ne vous en faites pas. Aurions-nous pu y aller seulement ? Mère insiste pour que nous partions dès demain. Papa n'est pas très bien. Plus tôt nous serons chez nous, mieux ça vaudra. — Puisqu'on s'est retrouvé, les deux, on s'écrira, pas ? Et on se reverra, à Paris.

Le parfait naturel de cet accueil faisait du bien à la tourmentée. Elle tenait là une preuve qu'au retour de la promenade en car, aucune remarque n'avait été faite à Marguerite qui la mit en garde contre une reprise d'intimité avec son ancienne compagne de jeu. Cette fréquentation supposait un rapprochement entre les Belgrand et les Favreuille. Ceux-ci le jugeaient possible. Donc, il n'y avait rien eu d'irréparable entre les familles. Alors pourquoi cette volonté d'un départ hâtif manifesté par la mère et qui correspondait trop exactement à une résolution pareille chez Belgrand ? Et bien vite, pour enlever toute signification à cette analogie et se prouver que, dans l'espèce, l'état du cardiaque justifiait cette hâte, Marthe demanda :

— Mais vous n'êtes pas vraiment inquiètes de la santé de monsieur Favreuille ?

— Si, répondit Marguerite dont le visage rieur s'assombrissait. Il est très malade, et toujours sous la menace d'une crise d'angine de poitrine. Il en a eu deux déjà et bien effrayantes, la dernière surtout, il y a trois mois. J'étais là. Je l'ai vu devenir pâle, pâle, atterré, couvert d'une sueur glacée, ne pouvant ni parler ni bouger, étreint, il m'a dit ensuite, comme dans un étau, le bras gauche inerte et d'un poids ! Il m'a dit encore, après l'accès : j'ai cru mourir. Les docteurs sont optimistes pourtant, à condition qu'il soit raisonnable. Il ne l'est pas. Ce matin, il s'est réveillé si fatigué de la journée d'hier, et il a profité de ce que maman et moi étions dans le hall après le déjeuner pour sortir. Il va se promener et seul, comme s'il n'avait rien. On n'ose pas le contrarier, de peur qu'il ne s'impatiente. Quelle inquiétude pour ma pauvre maman et pour moi ! Nous la lui cachons, mais on ne vit pas...

Elle avait eu, pour confesser son anxiété filiale, un accent de

plus en plus grave. Marthe la regardait sentir tout haut, et lui révéler le fond d'une nature si pareille à la sienne par l'émotivité et le courage. Quand une physionomie n'est plus parcourue par des impressions venues de l'extérieur et momentanées, le masque se dessine dans ses lignes essentielles. Et Marthe reconnaissait de nouveau le dessin de ses traits dans ceux de Marguerite, comme dans cette inquiétude autour d'une chère santé ses propres angoisses à propos de la moindre indisposition de son père. Un incident, par lui-même insignifiant, allait accroître son inconfort devant ces indices d'une parenté pour elle tragique. A un moment, Marguerite s'arrêta de ses confidences pour s'écrier :

— Tiens, maman ! Mais pourquoi reste-t-elle là, qui nous regarde ?

Mme Favreuille se tenait en effet debout à quelques pas, à considérer le groupe formé par les deux jeunes filles. Avec cette clairvoyance infaillible de certaines recherches passionnées, analogues au flair d'un sauvage sur une piste, Marthe devina qu'elle comparait leurs deux visages, et, par un sursaut instinctif, elle se leva, pour se dérober à cet examen qui lui faisait mal. Elle en comprenait trop bien le motif. Ce geste obligea Mme Favreuille à s'avancer. Sans doute Marguerite avait observé la malveillance de sa mère la veille, et comme si elle avait peur que cette visite, suivant de si près la promenade d'hier, ne lui parût une indiscrétion, tout de suite, les premiers bonjours échangés, elle expliqua :

— Marthe était venue me dire qu'elle ne peut pas nous donner de billets pour la conférence de M. Belgrand. Ils sont tous pris. Elle en est toute désolée.

— Il ne faut pas, fit Mme Favreuille, nous n'en aurions pas profité. J'arrive de la gare, nous avons nos places pour demain matin. Je venais te demander de rentrer et de surveiller un peu la femme de chambre. Tu sais comme elle est maladroite pour les malles. Moi, je vais à la recherche de ton père qui se promène, m'a-t-il fait dire par le portier, au parc Bargoin. Je te demande un peu !... Va, mon enfant... Je réclame une petite visite pour moi seule, ma chère Marthe...

Marguerite obéit en protestant à demi. Puis, embrassant Marthe :

— Nous avons si peu causé, et nous avons tant à nous

dire! Ce sera pour Paris. N'est-ce pas, mon petit Marthon?

— Oui, pour Paris, répondit celle-ci, comme un écho, et d'un ton si différent de celui de l'autre qui, maintenant, s'éloignait de son pas léger; et, arrivée au bas de l'escalier qui mène à la sortie du parc, elle se retourna pour envoyer d'un geste un dernier adieu, et crier encore de loin, gaminement et gentiment :

— A Paris.

V

— Justement, ma chère Marthe, commença Mme Favreuille, quand la silhouette de sa fille eut disparu par delà les marches de l'escalier, il ne faut pas que vous revoyiez Marguerite à Paris. Je vous ai gardée pour vous parler en toute simplicité. Hier, en vous étudiant, j'ai cru me rendre compte que vous étiez une personne très sérieuse, très droite, très délicate... Voici les faits : mon mari est malade, bien malade. Les médecins ne m'ont pas caché qu'il est à la merci d'une émotion. Il en a éprouvé une très forte, hier, en vous revoyant, parce que vous lui avez rappelé monsieur votre père, avec lequel il a été très lié. Ils se sont brouillés dans des conditions pénibles. Il est inutile de vous en rapporter le détail, d'autant plus que madame votre mère y est un peu mêlée...

Elle n'eut pas plus tôt proféré ces mots qu'elle en sentit la férocité. Ils étaient l'explosion d'une secrète et lointaine douleur, comprimée des années, et soudain renouvelée dans toute son acuité, par l'attitude de son mari la veille, trop révélatrice, et surtout par cette ressemblance entre les deux demi-sœurs constatée à l'instant. Elle venait d'en éprouver pour l'enfant de l'adultère un mouvement de haine. Mais elle n'était pas une méchante femme, et l'expression angoissée du visage de son innocente victime arrêta net cette dénonciation monstrueuse d'une morte à sa fille. Elle reprit, d'une voix changée, dont l'hésitation dénonçait un recul intérieur. Devant quelles paroles?

— Mais cela, c'est du passé, et, si mon mari n'était pas malade comme il l'est, je trouverais tout naturel, je serais même très heureuse que notre rencontre d'hier amenât une réconciliation qui abolirait un ancien malentendu. Encore une fois, mon mari est trop malade. Déjà hier soir, après notre pro-

menade, il n'a pas été à son aise. Que serait-ce s'il revoyait M. Belgrand? Il risquerait de recevoir cette secousse que les médecins redoutent, je vous le répète, si légère soit-elle. Titie ne peut pas vous voir sans que nous nous revoyions tous. Ce que je vous demande, comme une charité pour mon pauvre mari, et par conséquent pour Titie, qui aime tant son père, c'est de ne pas la revoir. Vous venez d'entendre que nous quittons Royat demain. Je ne vous cacherai pas que j'ai hâté ce départ à cause de vous. Je tâcherai d'empêcher Titie de vous écrire. Je ne suis pas sûre d'y réussir. Je ne peux pas lui parler comme à vous. Ce serait l'avertir que son père est mourant. Car il l'est. Si elle vous écrit, promettez-moi de ne pas lui répondre et de vous arranger, dans la mesure du possible, pour n'avoir aucun rapport avec elle.

— Je vous le promets, madame, répondit Marthe.

— Merci, dit Mme Favreuille. Elle esquissa le geste de tendre la main. Elle ne l'acheva pas, et sur une simple inclination de tête, elle partit du même côté que sa fille, plus rapidement encore, avec un remords d'en avoir peut-être trop dit, mais la conscience en même temps d'avoir agi au mieux de l'intérêt de son mari, et un soulagement aussi. Du moins elle ne verrait plus cette preuve vivante d'une liaison qu'elle avait voulu ignorer sans pouvoir la pardonner. Elle n'était, hélas! que trop vengée. Dans la crise de doute que traversait la jeune fille, cet entretien venait de lui déchirer le cœur. Elle demeurait là, immobile... Tout d'un coup, elle s'élança dans la direction de Mme Favreuille pour la retenir, pour lui crier : « Que me cachez-vous ? Je veux tout savoir. » Poser cette question sur sa mère, — car il s'agissait de sa mère, — jamais!... Brusquement, elle se retourna, et comme un animal blessé qui s'enfuit, elle se prit à marcher droit devant elle, du côté de Chamalières et de Clermont. Elle ne discutait plus. Elle ne pensait plus. Elle souffrait et trompait sa souffrance par cette marche forcenée, qui se ralentit à l'approche de l'hôtel où elle allait revoir celui qu'elle voulait toujours nommer son père. Si la veille, au retour de Saint-Nectaire, elle éprouvait une appréhension à lui parler, qu'était-ce à côté de la terreur qui l'envahissait maintenant? Certes, elle pouvait ne pas lui raconter sa course à Royat, ni lui cacher qu'elle avait revu Marguerite et sa mère, inventer un emploi quelconque de son

après-midi ; mais comment lui cacher le trouble qui la possédait ? Que lui répondre, s'il l'interrogeait ? Elle allait être bouleversée davantage par un de ces événements décisifs, dont la logique, pourtant très simple, prend, dans les situations chargées de menaces, l'apparence d'une destinée. A cent mètres de cet hôtel, et comme elle continuait de marcher sans rien voir, dans le demi-somnambulisme de son anxiété, un homme surgit devant elle, dont l'abord inattendu la réveilla de cette hypnose. C'était Favreuille.

Oui, Favreuille, le teint plus exsangue que d'habitude, les lèvres tremblantes, le souffle court, la main fiévreusement crispée au pommeau de la canne sur laquelle il s'appuyait pour ne pas tomber. Son attitude le révélait trop, il venait, lui aussi, de traverser une heure terrible. Le malheureux n'avait pu y tenir. L'après-midi de la veille lui avait laissé un passionné désir de revoir Marthe, de causer longuement avec elle, de se faire au moins connaître d'elle avant de mourir, car il allait mourir. Mais revoir Marthe, dans les conditions présentes, supposait que Belgrand y consentît. Elle lui avait sûrement raconté leur rencontre, et non moins sûrement, il allait tout faire pour empêcher qu'elle se renouvelât. Favreuille s'était débattu contre cette évidence, et il avait conçu la plus extraordinaire des idées, la plus folle : demander à Belgrand lui-même ce consentement. Les malades qui se savent condamnés à brève échéance ont de ces audaces désespérées. La vie leur échappe ils le sentent, et, pour en étreindre encore ce qu'ils peuvent en saisir, ils risquent le tout pour le tout.

« Belgrand est généreux, s'était-il dit. Il l'a prouvé. J'ai été bien coupable envers lui, mais quand il me verra si atteint, il aura pitié de moi. Je lui dirai : Elle est votre fille de par la loi, de par son esprit, de par son âme, de par votre admirable conduite envers elle, de par tous vos bienfaits. Je ne vous prendrai rien d'elle. Laissez-moi, avant de mourir, avoir un peu, un tout petit peu de sa présence... »

Quelle démarche et qui l'attirait par son humiliation même, par le sacrifice de sa fierté à ce sentiment paternel qu'il s'interdisait depuis si longtemps! Et tout de suite il avait mis son projet à exécution. Il s'était glissé furtivement hors du hall, en disant au portier qu'il allait au parc Bargoin, sûr que sa femme s'enquerrait et qu'elle irait le chercher là. Elle ne viendrait

donc pas du côté de Clermont. Sitôt dans la rue, il avait hélé une voiture et croisé, sans le soupçonner, le tramway qui amenait Marthe à Royat. Arrivé devant l'hôtel où logeait Belgrand, et que la jeune fille lui avait nommé la veille, il avait hésité. Si elle était là, on ne le recevrait certainement pas. Il entra, pour la demander elle, d'abord, et sur la réponse qu'elle était sortie, il donna sa carte en priant que l'on prévînt M. Belgrand. Le chasseur revint pour annoncer que ce dernier descendait au salon. Il y avait déjà trois personnes dans cette pièce, qui causaient debout.

« Il n'a pas voulu me recevoir chez lui, pensa Favreuille. Il doit bien comprendre pourtant que nous ne pouvons pas, dans la situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, nous parler devant témoins... Heureusement, ces gens s'en vont. »

Les occupants du salon marchaient bien vers la porte, mais en s'arrêtant à chaque pas, pour prolonger leur conversation. Ils continuèrent, tandis que Belgrand entrait. Favreuille et lui restèrent donc silencieux l'un en face de l'autre, debout eux-mêmes, jusqu'à ce que, seuls enfin .

— Je crois connaître l'objet de votre visite, monsieur, commença Belgrand. Vous avez vu Marthe hier. Je le sais. Vous venez me parler d'elle. Est-ce exact?

— C'est exact, répondit Favreuille. La dignité grave de l'autre, sa totale maîtrise de soi, la politesse glacée, mais correcte, de cette entrée en matière le déconcertaient. Jadis l'amant de Madeleine s'était mépris sur la qualité d'âme de celui qu'il trahissait en le dédaignant. Depuis, l'adoption par le veuf, et, en pleine conscience de la vérité, d'un enfant qui n'était pas le sien, lui avait donné l'idée d'un rêveur chevaleresque, tout en impulsions sentimentales. Il se trouvait soudain devant quelqu'un qu'il ne connaissait pas. La spécialité si particulière des études de Belgrand, la tristesse de son foyer brisé, la lutte soutenue contre lui-même pour remplir sans défaillance la tâche d'héroïque charité assumée dans une heure de suprême attendrissement, l'élément de chagrin sans cesse mêlé à l'immense affection éprouvée pour l'enfant de la faute, la mort de son fils, enfin, tout avait concouru à développer dans cette âme la vie intérieure, et sa foi religieuse achevait de faire de lui le contraire de l'émotif que restait Favreuille. Son visage si noblement usé révélait en ce moment la force d'un caractère inca-

pable d'admettre un compromis ou de supporter une équivoque. Il le prouvait en acceptant une explication très cruelle. Mais c'était son devoir de préserver Marthe, et il était là.

— Qu'avez-vous à me dire? fit-il simplement.

— Que je viens vous demander de me laisser la revoir, implora Favreuille, puisqu'un hasard que je n'ai ni cherché, ni provoqué, je vous le jure, m'a fait la rencontrer... Vous n'avez qu'à me regarder, Belgrand, et la ruine que je suis, pour vous rendre compte que je ne durerai pas longtemps. J'ai une maladie de cœur, à sa dernière période. Vous me direz que je n'ai pas mérité d'être aimé d'elle. Je le sais. Ce que je sais aussi, c'est que je n'ai jamais cessé de penser à elle, de la suivre, de vous l'envier, et de vous avoir en même temps une telle reconnaissance... — Et, sur un geste de Belgrand : — Je vous dis des choses qu'on ne dit pas, pour mettre ma misère devant vous et que vous en ayez pitié, malgré... — Il hésita devant ce rappel de leur commun passé. — Ah! gémit-il ; J'ai expié. J'ai expié!... Et, d'une voix brisée : — Il s'agit simplement que vous ne vous opposiez pas à des relations de Marthe avec ma fille Marguerite qui seront aussi espacées que vous le désirerez. Si rarement que ce soit, je la reverrai. Je ne mourrai pas sans l'avoir revue.

Cette supplication insensée n'avait provoqué chez celui qui l'écoutait que ce geste de protestation contre ce mot de reconnaissance. Ses yeux étaient restés obstinément baissés. Quand Favreuille se fut arrêté de parler, ils se relevèrent pour le fixer d'un regard atone, celui d'un homme qui interdit à son interlocuteur de même entrevoir ce qu'il pense ou ce qu'il sent.

— Et elle? interrogea-t-il, et il insista impérativement : — Oui, elle. — C'était Favreuille, cette fois, qui protestait d'un geste. — Quand je me suis décidé à la prendre, continuait Belgrand, je me suis donné ma parole qu'elle ne soupçonnerait jamais l'affreuse vérité. Vous n'allez pas me demander que je vienne, moi, chez vous, et que vous veniez, vous, chez moi? Alors elle irait, elle, chez vous, sans moi. Elle comprendrait que je ne veux pas y aller. Elle vous a vu au Petit Mas. Elle se le rappelle, et aussi que nous nous fréquentions autrefois. Tous ces souvenirs dormaient en elle, j'en suis sûr. Ils commencent de se réveiller. Il faut, pour sa paix, qu'ils se rendorment définitivement. Il faut que jamais, entendez-vous, jamais,

elle ne se pose cette question : pourquoi cette brouille avec M. Favreuille alors qu'il était reçu chez ma mère jusqu'à la fin?... Et puis, votre émotion devant elle, vous la lui cacherez? — Et, en réponse à un nouveau geste : — Vous ne pourriez pas. Un pourquoi en amène un autre. Il ne faut pas qu'elle se demande un jour : qu'y a-t-il eu entre ma mère et mon père?

Il avait souligné d'un accent plus ferme cette fin de phrase qui revendiquait le privilège de rester le père et poursuivre jusqu'au bout son œuvre de dévouement dans la tendresse et le respect de l'enfant adoptée par lui.

— J'ai pourtant des droits, moi aussi... insista le vrai père.

— Et c'est à moi que vous osez!... répliqua Belgrand, d'une voix maintenant terrible. Puis, posant ses mains contre son visage : — Non, non. Je ne veux pas... Je ne dois pas... — Et, se dominant : — Non, monsieur, je ne vous reconnais aucun droit. Il répéta : aucun, aucun... — Puis froidement : — Nous n'avons plus rien à nous dire. Allez vous-en, monsieur.

— Belgrand!... conjura Favreuille. Puis, comme l'autre sortait du salon sans répondre, il le suivit d'assez près pour le voir qui gravissait vivement les premières marches de l'escalier. « Belgrand! » osa-t-il crier de nouveau, sans prendre garde s'il était entendu par quelqu'un d'autre. De nouveau pas de réponse.

— Je vais l'avertir, monsieur, dit le chasseur, à qui, dix minutes plus tôt, le visiteur avait remis sa carte.

— Ce n'est pas la peine, répondit Favreuille, rendu au sentiment de la réalité par cette banale intervention, et il quitta l'hôtel pour retrouver sa voiture laissée à la porte. Il y monta. Les chevaux avaient à peine fait quelques pas qu'il disait au cocher d'arrêter :

— Attendez-moi au coin de la prochaine rue, ordonna-t-il en redescendant. La voiture repartit, et lui-même commença de marcher en long et en large sur le coin de la place qui s'étendait devant l'hôtel. Avisant un banc, il s'y assit. Il était inévitable que Marthe rentrât d'un instant à l'autre. Elle passerait sur ce trottoir. Il la verrait, — sans l'aborder. Belgrand avait raison. Les rapports entre Marthe et lui étaient trop dangereux pour le repos de la jeune fille. Lui cacher ses sentiments, Belgrand avait encore raison, il ne le pourrait pas, et les lui montrer, c'était la mettre sur le chemin du plus douloureux, du plus flétrissant soupçon... Et puis, elle avait paru,

et la voix du sang avait été la plus forte. Il s'était levé, et maintenant il était devant elle, livide, égaré et balbutiant :

— Marthe ! Ma petite Marthe !...

Elle le regardait, comme sidérée devant ce visible délire. Il la prenait, de ses mains tremblantes, par les bras, par les épaules, et, attirant ce frais visage contre le sien, tout inondé de larmes brûlantes, il gémissait :

— Adieu ! Adieu !...

Et, desserrant soudain cette étreinte à laquelle, dans sa stupeur, la pauvre enfant ne résistait pas, il dit, par deux fois encore :

— Pardon ! Pardon !...

Et il s'éloigna.

VI

« Mais que se passe-t-il, et qu'est-ce qu'il avait ? » se demandait Marthe, si tremblante à son tour qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Elle alla s'asseoir sur le même banc où tout à l'heure, — elle ne le savait pas, quel symbole ! — son père par le sang l'attendait dans une agonie : « Que se passe-t-il ? » se répétait-elle. Cet embrassement passionné, ces mots entrecoupés, ces larmes, tous ces signes du bouleversement de cet homme en sa présence, comment les expliquer ? Il n'était point là par hasard. En faisant dire à sa femme qu'il allait se promener au parc Bargoin, il mentait. Il voulait donc lui cacher cette course à Clermont. Marthe revoyait Mme Favreuille les considérant, elle et Marguerite. Elle l'entendait dire : « Il ne faut pas que vous vous revoyiez... » et prononcer la phrase si cruellement énigmatique : « Votre mère y est mêlée .. » Toutes les imaginations soulevées en elle, la veille, cette nuit, ce matin, prenaient corps. Elles se reliaient les unes aux autres. Les suppositions entrevues, écartées, reprises, écartées derechef, devenaient des certitudes. Sa mère avait été aimée par Favreuille. Elle l'avait aimé. Son père l'avait su. L'exil au Petit Mas, la brouille entre les deux familles, l'attitude de Mme Favreuille, tout s'éclairait... Son père ?... Mais lequel des deux hommes était son père ?... La brutalité de cette question ajoutait une souillure à la souffrance de cette âme virginale et si chaste. L'émotion de Favreuille à sa vue, tout à

l'heure, lui faisait horreur et le sentiment pour elle dont témoignait cet aguet. Car il l'avait guettée. Mais comment savait-il qu'elle était sortie ? Il avait donc osé la demander au bureau de l'hôtel. N'avait-il demandé qu'elle ? Ces mots d'adieu répétés avec désespoir, que signifiaient-ils, sinon une volonté de ne plus la revoir ? Cette volonté venait-elle de lui, ou bien lui avait-elle été imposée ? Mais qui avait le droit de l'imposer ? Une seule personne. Les deux hommes s'étaient donc vus. Dans sa frénésie de le savoir, et tout de suite, Marthe s'élança et courut jusqu'à l'hôtel.

— Quelqu'un est venu demander M. Belgrand ? questionna-t-elle. Un monsieur d'un certain âge ? — Et, sur une réponse affirmative : — Il y a longtemps ?

— Une demi-heure peut-être.

Ils s'étaient vus ! Que s'étaient-ils dit ? Le trouble de l'un s'expliquait par la violence de l'autre. Dans quel état trouverait-elle ce dernier ? Si agitée elle-même, elle voulut se ressaisir auparavant, et elle sortit de nouveau, pour se fuir en marchant droit devant elle, comme après la scène de Royat, et, comme alors, le mouvement ne fit que l'enfiévrer encore. Elle ne pensait plus qu'à Belgrand. « Je ne suis pas sa fille. Je ne suis pas sa fille. » L'atroce phrase, indéfiniment répétée, martelait son cerveau, jusqu'à une seconde, où, tournant et retournant dans les rues automatiquement, elle arriva devant la boutique du photographe à qui elle avait confié le rouleau de son kodak à développer. Cet homme l'aperçut, arrêtée derrière la porte vitrée, absorbée dans ses idées et regardant sans voir. Il vint lui ouvrir en la saluant de cette phrase qui la fit tressaillir d'une nouvelle inquiétude :

— Mademoiselle, eh bien ! monsieur votre père est-il content des photographies ? N'est-ce pas qu'elles sont très réussies ?

— Vous les avez donc envoyées ? demanda-t-elle.

— Il y a juste un quart d'heure, dès que les épreuves ont été sèches. Vous m'aviez dit que c'était pressé. Elles sont très réussies, je vous répète. D'ailleurs, vous allez en juger. J'ai gardé les clichés pour le cas où vous voudriez des agrandissements. Ils seront excellents avec ces négatifs-là. Tenez, ce chapiteau est-il assez bien venu ? Et celui-ci ?... — Il montrait les pellicules les unes après les autres en les maintenant devant les yeux de Marthe dans un jour propice. Les formes se déta-

chaient en clair dans leurs parties sombres, en sombre dans leurs parties claires avec un relief plus perceptible. — Mais le meilleur, insista-t-il, je l'ai gardé pour la fin, c'est celui où vous êtes avec votre sœur.

Quel témoignage que la constatation par un indifférent de cette ressemblance si frappante, qu'il en avait tout naturellement conclu à une communauté du sang ! Et Marthe considérait, sur le petit carré transparent, les deux visages si pareils. Cette fois, la preuve était là, indéniable, et qui achevait de dissiper ses derniers doutes.

— Donnez-moi ce cliché-ci, eut-elle la force de dire, et gardez les autres. Je vous ferai savoir si mon père désire de nouvelles épreuves.

Elle était dans la rue de nouveau, serrant entre ses doigts la mince feuille accusatrice dont elle ne pouvait détacher ses yeux. Son père l'avait donc en mains également, cette terrible feuille ! Son père ? Elle ne se posait plus cette question à présent. Non. Il n'était pas son père !... Mais le savait-il ? Ah ! s'il ne l'eût pas crue sa fille, lui eût-il montré ce dévouement, cette indulgence, cette tendresse ? Qu'il eût renvoyé sa femme, après s'être brouillé avec Favreuille, qu'est-ce que cela prouvait ? Qu'il avait été jaloux et qu'il avait douté d'elle. Sur quels indices ? Qu'importait ? Il n'avait pas douté que Marthe ne fût sa fille, à lui, puisqu'il l'avait prise et gardée.

« Il ne faut pas qu'il en doute jamais, pensait la pauvre enfant, en continuant sa marche désespérée. Il souffrirait trop. Déjà, d'apprendre la rencontre d'hier lui a été si pénible ! Mais pourquoi cet homme est-il venu le voir aujourd'hui ? »

Elle se rappelait l'incroyable scène de tout à l'heure sur la place, cette étreinte désolée, ces larmes. Elle ne le comprenait que trop : elle seule avait été la cause de cette démarche, manifestation nouvelle d'un intérêt qui lui infligeait une horreur physique. Contre cette paternité, soudain révélée, toute sa personnalité s'insurgeait, dans une rébellion où elle ne pouvait pas trouver de force. Si coupables qu'aient été les circonstances où s'est accompli le mystère de la transmission de la vie, il attache les enfants à ceux dont ils sortent par une chaîne imbrisable. Marthe sentait son cœur s'y meurtrir et toutes ses énergies se tendaient vainement à s'en dégager :

« Même si c'est vrai, pensait-elle encore, surtout si c'est

vrai, il ne devait pas se conduire ainsi. Passe avec moi, mais avec lui !... Mon Dieu ! Que se sont-ils dit ? »

En prenant et reprenant cette question, elle finit par entrevoir une possibilité qui était une espérance. Son nom avait-il été prononcé dans cet entretien ? Et elle raisonnait :

« Peut-être cet homme a-t-il rusé ? S'il désirait me revoir, il ne m'aura pas mentionnée, pour ne pas éveiller le soupçon. Il aura feint de venir seulement demander à l'ami qu'il a trahi, un pardon qui lui a été refusé. Son émotion s'explique alors... »

Cette hypothèse supposait toujours que Belgrand la crût sa fille. Cette illusion, pourrait-elle la maintenir, comme c'était son devoir, à présent qu'elle savait, et quand il possédait, lui, ce document révélateur, cette photographie qu'elle regardait de nouveau en se disant : « Il la regarde aussi » ? Elle cherchait avidement, dans les deux visages juxtaposés, des différences de traits et d'expression, afin de bien se démontrer que la ressemblance pouvait être méconnue. Et puis, quand cette enveloppe du photographe était-elle arrivée ? Aussitôt après la visite de Favreuille. Le destinataire l'avait-il seulement ouverte, remué comme il l'était en ce moment-là ? Alors il n'avait pas vu la funeste image que Marthe haïssait maintenant, comme une créature, et, ôtant ses gants, elle se mit à déchiqueter furieusement avec ses ongles la souple pellicule, en morceaux, de plus en plus menus, qu'elle dispersait sur le pavé de la rue.

« Si c'est moi qui ouvre l'enveloppe, se dit-elle, un peu soulagée par ce geste de colère, je trouverai le moyen de prendre l'épreuve et de la détruire de même sans qu'il l'ait vue. Mais ce qu'il ne faut pas qu'il voie non plus, c'est mon angoisse. Si j'avais seulement du temps pour me remettre !... Non, il faut rentrer. Sans cela, il se tourmenterait... Et puis, l'enveloppe !... »

Cette perspective rendit à l'héroïque jeune fille l'énergie de marcher vers l'hôtel d'un pas déterminé.

« Pour lui ! se répétait-elle, Pour lui ! — S'il ne sait pas, il ne faut pas qu'il soupçonne... »

C'est dans ce vibrant état de tension nerveuse qu'elle passa le seuil, qu'elle monta l'escalier et qu'elle entra dans la chambre de l'archéologue. Elle avait aux lèvres un sourire forcé qui se figea soudain, à voir sur la table la grande enveloppe ouverte et les épreuves étalées à côté. Belgrand allait et

venait dans la pièce, comme il avait fait la nuit dernière. La visite reçue cet après-midi expliquait-elle seule cette agitation?

— Tu t'es bien promenée, mon enfant? dit-il.

— Oui, répondit-elle, anxieuse du mensonge qu'elle devrait faire s'il lui demandait : « Où es-tu allée? » Et ce lui fut un soulagement de l'entendre qui continuait :

— Il est quatre heures. Nous avons le temps, d'ici au dîner, de revoir ma conférence, d'autant plus que les épreuves des chapiteaux sont arrivées. Tous mes compliments, ma petite Marthe. Tu es décidément un as du kodak. Ces photographies sont excellentes. Nous allons en regarder le détail...

Il s'asseyait devant la table, en approchant une autre chaise qu'il montrait à Marthe.

— J'enlève mon chapeau, fit-elle, et je suis à toi.

Pour aller jusqu'à sa chambre, elle dut passer devant la cheminée. Elle vit sur la tablette le bougeoir, ordinairement placé au chevet du lit en cas d'une panne d'électricité, la boîte d'allumettes à côté, et, dans la soucoupe, un petit tas noirci de papier brûlé. Un minuscule fragment restait intact, celui qu'avaient tenu, pendant la flambée, les doigts du destructeur. Marthe reconnut le glacé d'un papier de photographie. Quelle photographie? La vue de la table allait lui donner la réponse. Il n'y avait là que quatre épreuves, celles qui représentaient les quatre faces du chapiteau de Saint-Nectaire. La cinquième, celle où figuraient Marthe et Marguerite, manquait. L'archéologue l'avait brûlée, pour ne plus la voir, et pour que la jeune fille ne la vît pas, poussé par le sentiment qui lui avait fait, à elle, déchirer le cliché. L'identité de leur réaction devant ce portrait des deux demi-sœurs illumina Marthe d'une évidence. Il savait tout. L'émouvante et secrète tragédie de cette grande âme se découvrait dans un éclair à l'enfant qui en avait été l'inconsciente héroïne, et, assise à côté du savant, elle l'écoutait lui dire :

— Cette scène du baiser de Judas, avec ce geste du Christ, comme je l'aime! Quelle leçon! Je veux en parler longuement. Cherche donc dans le livre d'Émile Mâle : *l'Art religieux du XIIe siècle*. Il est là... Il y a, sur ce Malchus, une très bonne page dont je ne me rappelle plus exactement le texte...

Marthe avait pris le volume qu'elle feuilletait, les paupières battantes, la gorge serrée.

— Tu y es? interrogeait Belgrand. Oui?... Je me souviens

maintenant. Ce n'est pas une page. C'est une note. Veux-tu me la lire?

Elle obéit et commença :

« *Jésus, au moment où Judas l'embrasse, remet l'oreille de Malchus que saint Pierre vient de lui couper. Il répond à la trahison par un acte de bonté.* »

A peine si elle put achever la phrase dans un balbutiement, et soudain elle éclata en sanglots. Elle se laissa glisser de sa chaise, et tombée à genoux, elle prit, entre ses mains, la main vénérable de celui à qui elle devait tout. Elle la couvrait de baisers, tandis qu'il lui disait :

— Mais qu'est-ce que tu as, ma gentille Marthe?...

Elle releva la tête et le regarda. Quelque chose d'inexprimable passa entre eux. Ce qu'ils lisaient dans le cœur l'un de l'autre, il se le tairaient toujours l'un à l'autre. Ils sentaient tous deux ce devoir du silence autour de l'émotion sacrée qui les unissait dans un tel attendrissement. La pitié qu'elle lui avait inspirée toute petite, elle l'éprouvait pour lui maintenant, pour tout ce qu'il avait souffert à cause d'elle. Et lui, il devinait bien qu'elle avait tout compris. C'était de gratitude qu'il débordait pour cet être charmant, sa pensée vivante, sa *creata*, comme disaient de leurs élèves les artistes d'au delà des Alpes, contemporains de ses chères églises romanes. Il l'attira contre lui et mit à son tour un long baiser sur ce front pur, puis d'une voix frémissante, mais qui se voulait ferme :

— Il faut travailler, dit-il en la forçant de se rasseoir et lui tendant le manuscrit de sa conférence : — Tu vas me lire à haute voix ce que j'ai écrit. Je corrigerai à mesure. Va, ma fille.

— Oui, mon papa, répondit-elle, et jamais ce mot naïf du vocabulaire enfantin ne fut prononcé avec plus d'amour.

PAUL BOURGET.

MÉMOIRES

(1825-1870)

I

PREMIER SÉJOUR A BROGLIE (1825-1830)

Mes plus anciens souvenirs remontent à l'an de grâce 1825. Né en 1821, je n'avais pas alors plus de quatre ans. Mais un événement de famille, de nature à frapper l'imagination même d'un enfant de cet âge, a gravé cette date dans ma mémoire.

Car ce fut l'année où mes parents vinrent habiter pour la première fois le château de Broglie, demeure héréditaire de ma famille, séquestrée et dévastée par la Révolution, et que des travaux de réparations, encore très imparfaits, venaient seulement de rendre habitable.

J'ai souvent pensé qu'au moment où mon père rentrait ainsi dans le domaine patrimonial de ses aïeux, il jouissait de la plus grande somme de bonheur qu'il soit donné à un homme de goûter.

Il n'avait pas encore achevé sa quarantième année. Portant avec honneur un grand nom, possesseur par son mariage d'une fortune qui passait dans ce temps-là pour considérable, doué d'une intelligence supérieure et d'un talent oratoire de premier ordre, il était alors dans le plein exercice de ses facultés physiques et morales. Ma mère, plus jeune que lui de douze ans, et encore dans tout l'éclat de sa beauté, était la digne compagne d'un tel époux.

Fille de Mme de Staël, elle rappelait cette illustre mère, par

Copyright by le duc de Broglie, 1924.

la vivacité originale et le charme de sa conversation. Sa piété austère, sa vertu sans tache, n'enlevaient rien à aucune des grâces piquantes et touchantes dont la nature l'avait douée. Jamais union ne fut mieux assortie. Ils avaient trois enfants, nombre préféré des familles françaises, deux filles, l'une brune et l'autre blonde, ne se ressemblant nullement, mais aussi jolies l'une que l'autre; et moi, le dernier, venu après quelque temps d'attente, et salué avec joie à mon arrivée en ce monde, comme le seul héritier mâle d'une maison qui s'est depuis lors beaucoup multipliée. C'était vraiment la perfection du bonheur domestique.

La Providence n'avait pas moins favorisé mon père dans sa vie publique que dans sa vie privée. Il avait été appelé à la Chambre des pairs, en 1814, le jour même de la restauration de la monarchie, comme le représentant d'une des familles ducales de l'ancien régime; qualité dont il n'avait pu se prévaloir pendant l'Empire, et dont il avait même, dit-il dans ses *Mémoires*, entièrement perdu le souvenir.

Il se trouvait ainsi porté d'emblée à l'une des plus hautes dignités de l'État, sans avoir eu ni un obstacle à franchir, ni une preuve de mérite à faire, ni un pouvoir quelconque à courtiser. Cette bonne fortune qui eût été grande pour tout le monde était sans prix pour lui, car il avait eu dès sa jeunesse le goût des institutions parlementaires dont il étudiait les modèles dans l'histoire de l'Angleterre, et dont il poursuivait le développement en France avec une foi complète dans leur avenir. Abordant la tribune de bonne heure à un âge où l'orateur peut se perfectionner par l'épreuve, il s'était placé au premier rang dans cette assemblée d'élite dont la gravité et la politesse convenaient parfaitement à la nature discrète de son caractère et de son talent. Dans l'année même dont je parle, il venait de prononcer, à propos de la loi du sacrilège et de l'indemnité des émigrés, proposée par M. de Villèle, deux discours très éloquents dont le retentissement avait été grand, même en dehors de l'enceinte du Luxembourg. A la vérité, il faisait partie d'une minorité opposante, dont les chefs n'avaient guère l'espoir d'être appelés au ministère. Mais, bien qu'aimant beaucoup le mouvement de la vie politique, il était étranger aux tourments de l'ambition, et d'ailleurs, la faveur publique dont jouissaient alors les membres considérables de l'opposition,

était pour eux une ample compensation de leur éloignement du pouvoir.

Semblable en cela aux grands seigneurs du parti *whig*, qu'il paraissait s'être proposés pour modèle, mon père goûtait vivement la jouissance d'unir les avantages d'une situation aristocratique aux agréments de la popularité libérale.

Cet intérieur si heureux avait pourtant ses peines et parfois même ses orages. Ce n'était pas le fait des deux époux qui vivaient, malgré la différence de leurs opinions religieuses (ma mère était protestante, et mon père alors catholique de nom et simplement déiste), dans le plus touchant accord. Mais ils avaient eu la générosité imprudente d'admettre dans leur intimité domestique plus d'un élément étranger qui venait souvent en troubler la paix.

Ma mère s'était chargée de l'éducation de son jeune frère, né du second mariage que Mme de Staël avait contracté, dans les dernières années de sa vie, avec un officier genevois au service de la France, beaucoup plus jeune qu'elle, M. Rocca. La naissance de cet enfant avait été longtemps cachée, Mme de Staël ne voulant pas faire connaître son mariage, soit pour ne pas perdre le nom qu'elle avait illustré, soit pour ne pas nuire à la carrière de son jeune mari. Le petit Alphonse (c'était son nom) avait passé ses premières années dans les montagnes du Jura, confié aux soins d'un pasteur de campagne. Sa santé et son intelligence avaient souffert de cet abandon, et un accident grave était venu arrêter le développement de ses facultés déjà imparfaites. C'était un être manqué, dont la raison n'était pas assez atteinte pour qu'on pût le soustraire aux conditions de la vie commune ; mais il était aisé de voir qu'il n'y figurerait jamais sur un pied d'égalité avec ses pareils. Il comprenait peu et ne retenait rien. Mes parents, en entreprenant de l'élever, avaient pris sur eux une tâche ingrate qu'ils craignaient toujours de ne pas bien remplir, et qui leur causait beaucoup d'ennuis.

Ils étaient surveillés, mais nullement aidés dans l'accomplissement de cette tâche, par une personne assez singulière, également recueillie chez eux et qui aimait l'enfant avec idolâtrie. C'était une vieille demoiselle anglaise, nommée Mlle Randall, qui rencontrant, par hasard, Mme de Staël à Genève, s'était prise pour elle d'une véritable passion. Confidente de son mariage,

puis de la naissance d'Alphonse, elle avait poussé le dévouement jusqu'à compromettre sa réputation en faisant au pauvre petit abandonné de fréquentes visites, et en lui témoignant une affection qu'on pouvait croire maternelle. Plus tard, elle avait veillé au chevet du lit de Mme de Staël pendant sa longue maladie avec un dévouement infatigable ; elle avait reçu son dernier soupir et restait depuis lors attachée, on dirait presque, cramponnée à sa famille, ne pouvant s'arracher à ce souvenir, et ayant d'ailleurs sacrifié à l'objet de son culte sa patrie et toutes ses relations, de sorte qu'elle n'aurait su en vérité où aller vivre ailleurs, et qu'il y aurait eu de la cruauté à l'éloigner. Mais elle était d'un caractère difficile, d'une humeur emportée, exigeant en fait d'affection autant qu'elle donnait, et éclatant en scènes orageuses, quand elle ne se croyait pas suffisamment payée de retour. Son extérieur même était étrange : elle portait les cheveux courts, coupés à la Titus, comme un homme, et les faisait teindre régulièrement chaque mois, avec assez peu de soin pourtant pour qu'on aperçût de temps en temps leur couleur naturelle. On prétendait que c'était encore par dévouement à Mme de Staël qu'elle s'était soumise à ce singulier régime. Elle avait voulu éprouver sur elle-même, disait-on, les effets d'une teinture dont Mme de Staël (voyant avec regret ses cheveux blanchir) avait dessein de faire usage et dont on craignait que l'action corrosive ne fût nuisible au cerveau. Ne sachant d'ailleurs à quoi employer son activité, elle s'était prise d'un goût passionné pour l'étude de la médecine, et il fallait bien qu'elle y eût fait quelques progrès, car je me rappelle que le docteur Lerminier, un des plus illustres praticiens de l'époque, venait régulièrement chaque matin, en sortant de l'hospice de la Charité, causer avec elle des incidents survenus dans sa clientèle. Nous étions, nous autres enfants, un peu la victime de cette manie si peu féminine, car elle avait pris l'entreprise de notre santé, et nous droguait sans pitié. Son souvenir est lié, pour moi, à celui de je ne sais combien de médecines noires, de vésicatoires et d'autres petits supplices du même genre dont elle ne cessait de nous martyriser.

L'éducation d'Alphonse, toujours manquée et toujours à recommencer, avait amené dans la maison une suite de précepteurs qui quittaient la partie l'un après l'autre, découragés par l'incapacité de leur élève. Celui qui s'essayait cette année à cette

œuvre désespérée était un tout jeune homme, d'une figure remarquablement jolie, et qui annonçait une distinction d'esprit plus rare encore. M. Doudan, — tous les amis des lettres connaissent aujourd'hui ce nom, — était simple maître d'études au collège Henri IV, quand l'un des précepteurs des jeunes princes d'Orléans, M. Trognon, l'avait fait connaître à mes parents. Bien qu'il ne fût avec eux que depuis quelques mois, il ne leur avait pas fallu longtemps, à ma mère surtout (car les femmes ont, en ce genre, un discernement d'une rare promptitude), pour reconnaître que ce n'était pas là un maître ordinaire, avec qui on pût se borner et entretenir pendant quelques années des rapports de politesse et même de protection bienveillante. Ils ne se trompaient pas : la relation qui commençait ce jour-là devait durer près d'un demi-siècle, et, pendant cette longue série d'années, M. Doudan ne devait plus passer un seul jour hors du toit de la maison ; les enfants ont grandi, les parents sont morts ; de nouvelles générations se sont élevées ; la place de M. Doudan est restée la même : celle d'un fils ou d'un frère adoptif, et il repose aujourd'hui dans la place du cimetière de Broglie réservée à notre famille, à côté des êtres chéris que nous avons perdus.

Cette longue intimité, si peu conforme aux habitudes de la société, a fait faire, je le sais, à ceux qui voyaient un étranger si familièrement établi parmi nous beaucoup de suppositions plus ou moins charitables.

La nature même de l'esprit de M. Doudan, ses manières distinguées, le tour de sa conversation qui semblait appartenir à un monde délicat et relevé, le silence absolu qu'il gardait sur ses premières années, ont donné à penser qu'un mystère planait sur sa naissance, et qu'il appartenait à la famille par quelqu'un de ces liens de parenté que la loi ne reconnaît pas. J'ai toujours été certain qu'il n'en était rien. Il était tout simplement le fils d'un commerçant honorable de Cambrai qui avait fait de mauvaises affaires, et qui était mort laissant ses enfants sans ressources, hors d'état de faire honneur à ses engagements. Cette insolvabilité involontaire pesait comme un remords sur la conscience du jeune Doudan, qui joignait à la délicatesse de s'en affliger la faiblesse excusable d'en rougir. De là, le soin extrême qu'il mettait à ne faire ni de près, ni de loin, aucune allusion même éloignée aux souvenirs

de son enfance. Ma mère est, je crois, la seule personne à qui il ait fait la confidence complète de sa situation. Pour moi, qui ai vécu auprès de lui pendant tant d'années, je n'ai eu longtemps à cet égard que des renseignements très vagues, et c'est après sa mort seulement que j'ai su jusqu'où allait mon ignorance, car je ne lui croyais plus de famille vivante, et il en avait une avec laquelle il entretenait à notre insu à tous de fréquentes et excellentes relations.

Ce fut tout à fait à son dernier moment qu'il donna à un ami qui le veillait l'adresse de son frère qui vivait à Douai. Nous crûmes, cet ami et moi, que cette révélation n'était qu'un de ces souvenirs confus qui reviennent quelquefois à la mémoire des mourants, dans le trouble qui précède l'instant fatal, et, en écrivant le lendemain à l'adresse de ce frère inconnu, je ne comptais sur aucune réponse. Ma surprise fut grande quand on m'annonça au moment des funérailles que ce frère, accompagné d'un neveu, était venu pour y assister. A mon étonnement se joignait même quelque effroi, car que pouvait être cette parenté dont on avait si soigneusement caché l'existence? Peut-être quelques mauvais sujets venant réclamer une succession absente et faire payer leur retraite. Je fus bientôt détrompé, en me voyant aborder par un vieillard respectable, ressemblant beaucoup à l'ami que nous avions perdu, et venant tout simplement occuper auprès de son cercueil la place qu'il n'avait jamais réclamée de son vivant dans sa société. A toutes mes questions sur la cause de ce long mystère, le digne homme me répondit seulement : « Mon frère avait le tort de se priver des joies de la famille. » Je n'en pus jamais tirer autre chose. Comment un pareil secret avait pu être gardé si longtemps, dans l'intimité où nous vivions, sans qu'un incident quelconque, une lettre égarée, une visite inopportune, l'indiscrétion d'un ami commun, fût venu la trahir, c'est ce que je ne comprendrai jamais, et ce qui semblerait absurde si un auteur de comédie ou de roman faisait, d'une telle singularité, le nœud de sa fiction. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable.

Mais ceci s'est passé en 1872; revenons en 1825. M. Doudan n'était alors qu'un inconnu ; mais c'était déjà un esprit d'une portée rare, un cœur susceptible des affections les plus vives et les plus délicates; en un mot, un être d'élite. Malheureusement, c'était aussi déjà ce qu'il n'a jamais cessé d'être, une de ces

natures toujours souffrantes qui, par là même, malgré qu'elles en aient, font souffrir ceux qui les approchent : se défiant également de lui-même et des autres, mécontent de la situation difficile que lui avaient faite les malheurs de sa jeunesse, et ne sachant pas se mettre résolument à l'œuvre pour en sortir, doué des facultés les plus brillantes et dépourvu de l'énergie suffisante pour les mettre en œuvre; avec l'esprit le plus fin et l'imagination la plus heureuse, incapable de rien produire, non par défaut de travail, mais parce que, trop difficile pour lui-même, il rêvait toujours un idéal qu'il ne pouvait réaliser; enfin atteint de cette étrange maladie nerveuse, que les médecins connaissent mais ne comprennent pas, et qui fait qu'on se plaint, qu'on s'alarme et même qu'on souffre de tous les maux qu'on n'a pas : tel il a été toute sa vie, tel il était dès lors, et c'est ce qui explique qu'il ait dû sa renommée uniquement à la publication posthume de correspondances qui ne devaient pas voir le jour. Ces faiblesses n'étaient pas encore bien visibles chez un si jeune débutant, sauf pour l'œil perspicace de ma mère qui, prenant à lui un vif intérêt, s'inquiétait déjà avec une tendresse presque maternelle de le voir si peu fait pour la condition où il était réduit, et si mal armé contre les épreuves qui l'attendaient.

Comme si ce n'eût point été assez de tant de sujets de préoccupations, ma mère avait imaginé de s'en créer un de plus et des plus graves, en donnant à mes sœurs, pour leur faire apprendre l'anglais, non point une maîtresse, mais une compagne à peu près de leur âge, choisie dans une pauvre famille irlandaise, habitant Paris.

L'idée n'était pas heureuse et ne pouvait rien produire de bon. D'abord, il était aisé de penser qu'une petite étrangère, toute seule dans une famille française, ne tarderait pas à oublier sa propre langue, pour ne plus parler et bientôt ne plus savoir que celle qu'on parlait autour d'elle. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Anna Shanahan apprit le français à merveille, mais n'enseigna pas un mot d'anglais à mes sœurs. Le but était donc manqué : il ne restait que le fait regrettable d'avoir enlevé une pauvre enfant à sa famille pour la faire vivre d'une vie artificielle, loin du milieu où elle était destinée à rentrer un jour. C'était lui préparer, pour le moment où la réalité reprendrait son empire, la plus cruelle déception. En l'élevant

dans un intérieur dont l'aisance et l'élégance différaient de ce qu'elle pouvait trouver au logis, on l'exposait à prendre sa propre condition en dégoût et peut-être ses parents en mépris. Après quelques années passées à partager les études et les plaisirs de mes sœurs, que devrait-elle éprouver le jour où, pendant que ses compagnes feraient leur entrée dans le monde, elle retournerait aux devoirs d'une condition modeste et laborieuse? Quels sentiments douloureux, peut-être envieux et amers, naîtraient alors dans son cœur!

Ma mère n'y avait pas songé. Peut-être, au contraire, pensait-elle qu'en mettant mes sœurs pendant quelques années exactement sur le même pied qu'une fille sans naissance et sans bien, elle leur apprendrait la vanité des distinctions aristocratiques et les accoutumerait à ne tenir compte dans leurs relations que des qualités morales et non des avantages extérieurs. C'était un reste de l'esprit chimérique et romanesque qui régnait dans l'atmosphère, toute empreinte des idées du XVIIIe siècle, où elle avait passé son enfance. Car, c'était là un des traits d'originalité de son beau caractère. N'ayant plus aucune des idées religieuses ou philosophiques de Rousseau et de son école, elle gardait, comme les disciples de l'auteur de l'*Émile*, l'idée qu'on pouvait à volonté, par l'élévation et l'exaltation des sentiments, s'affranchir de toutes les conventions sociales. L'expérience ne lui avait pas encore appris que la nature et la société se vengent habituellement de ceux qui les bravent. Du reste, l'épreuve qu'elle en fit dans le cas dont je parle, n'eut pas toute la gravité qu'on aurait pu craindre. Car à l'heure où les vrais chagrins allaient commencer pour la pauvre Anna, elle fut atteinte d'une maladie de poitrine qui l'enleva avant qu'elle eût atteint sa dix-huitième année. Ma mère, alors retenue au ministère des Affaires étrangères, ne put la suivre dans la maison de campagne où elle alla mourir, et dut la remettre, pour ses derniers moments, aux soins de ses parents. Je me rappelle que la veille de ce dernier jour, en me conduisant pour donner un adieu suprême à cette compagne de notre enfance, elle me dit: « Comme la nature est plus forte que nos volontés! J'ai élevé cette enfant, j'en ai fait ma fille, et je donne à dîner ce soir à des indifférents, pendant qu'elle va expirer peut-être entre les bras de sa véritable mère! »

On voit que c'était toute une colonie et presque une répu-

blique avec ses divisions et ses orages que mes parents étaient venus abriter sous les toits restaurés du château de Broglie. J'ai le regret de n'avoir conservé de ce premier séjour qu'un souvenir très confus, car, d'après quelques incidents qui m'ont été racontés, le récit en pourrait fournir à un historien des traits caractéristiques pour la peinture des mœurs du temps.

*
* *

C'était le moment si curieux où les débris et les revenants de l'ancien régime, remontant un instant sur l'eau après le déluge révolutionnaire et le torrent des grandeurs impériales, se heurtaient à tout instant contre les mœurs, les intérêts et les habitudes de la société nouvelle. Béranger, dans sa chanson célèbre du *Marquis de Carabas*, Jules Sandeau dans son roman de *Mlle de la Seiglière*, ont vivement dépeint les prétentions, les ridicules et les mécomptes des anciens seigneurs émigrés rentrant dans leurs châteaux dévastés, et essayant encore d'imposer à leurs anciens vassaux émancipés le retour de leurs privilèges à jamais détruits. A Broglie, tous les rôles étaient renversés : car c'était, au contraire, le fils des anciens seigneurs qui, reprenant possession de son manoir héréditaire, y apportait des idées nouvelles, des tendances presque démocratiques, dont ses vassaux d'autrefois, moins avancés que lui dans les *tendances* du jour, demeuraient surpris, quelquefois même scandalisés.

Le château n'avait plus été habité depuis le jour où le maréchal de Broglie l'avait quitté, pour aller, sur l'ordre du Roi, prendre le commandement du camp sous Paris, et tenter le *coup d'État militaire* dont l'échec amena la prise de la Bastille. Les survivants se rappelaient encore le vainqueur de Sondershausen et de Bergen dans sa fière tenue militaire ou son costume de parade, tantôt présidant, dans de véritables États, aux réunions de toute la noblesse de la contrée, tantôt venant prendre solennellement place à son banc à l'église pour s'y faire encenser par le curé, ou bien traversant la campagne au grand galop de son cheval, suivi d'une armée de chasseurs, d'écuyers et de piqueurs qui franchissaient toutes les clôtures et ne respectaient rien sur leur passage. Ils ne pouvaient revenir de leur surprise en rencontrant le nouveau duc, seul à pied, se promenant la canne à la main, dans un costume sévère

mais simple qui n'avait rien de chevaleresque. La nature même des réparations faites au château les consternait.

L'ancienne construction avait gardé un air véritablement féodal. Une grande cour pavée s'étendait devant le perron, fermée à l'extrémité par des fossés qu'on ne pouvait franchir que sur des ponts-levis. Une terrasse supportée par un bastion en maçonnerie dominait le village, et on apercevait dans les embrasures du parapet la bouche de douze canons donnés au maréchal par Louis XV après une bataille heureuse. Enfin, le parc, de plantation plus récente, était tracé en ligne droite et de grandes allées de hêtres formaient à l'entrée une patte d'oie qui lui donnait un faux air de Versailles ou des Tuileries. Tous ces vestiges du passé avaient disparu : la cour était devenue une pelouse garnie de corbeilles de fleurs, le bastion, une pente de gazon adoucie et gracieuse, le parc, un jardin dessiné à l'anglaise. Rien n'avait été négligé pour donner au vieux castel l'apparence d'une maison bourgeoise.

Quelques serviteurs obstinés n'en persistaient pas moins à vouloir rendre à mon père les hommages dont il ne voulait plus. Je me rappelle entre autres une bonne vieille, veuve d'un écuyer du maréchal, qui, peu de jours après notre arrivée, crut devoir faire un bouquet des plus belles fleurs de son petit jardin, et vint l'apporter au château, en se mettant à genoux pour l'offrir. Mon père, saisi d'une indignation vertueuse à la vue de ce vestige des temps de servitude, recula de quelques pas, en prononçant un : « Fi donc ! » si fortement accentué que la pauvre femme resta consternée.

Ce qui achevait de confondre les esprits, c'est que, dans un pays tout catholique d'habitudes, ma mère venait apporter sa foi protestante, partagée par mes sœurs, et par presque tous ses domestiques qui étaient venus de Suisse avec elle. Mon père n'étant pas des plus assidus à la messe, le banc des seigneurs était habituellement vide : on avait enlevé la pierre sacrée de la chapelle du château pour en faire un garde-meuble, et l'oratoire de la maréchale n'était plus qu'un boudoir où ma mère nous donnait nos leçons. En fait de culte, il n'y en avait pas d'autre que la prière faite en commun par ma mère elle-même, et la lecture d'un chapitre de l'Évangile en langue française. Personne n'y comprenait rien, et moins que tout autre le curé, très brave homme, mais dénué de toute instruction, même

théologique, ce qui n'était pas étonnant, vu qu'il avait été ordonné en pleine Terreur, sans avoir fait aucune étude préparatoire. Assurément, il avait cru jusque-là que tous les protestants étaient bons à pendre. Il n'entrait au château qu'en tremblant : il en sortait tout surpris de trouver dans ma mère une femme pleine de grâce et aussi de charité, s'enquérant avec soin du bien des pauvres et même de leur état religieux ; bien que son âme fût touchée, il n'était pas bien sûr de n'avoir pas rencontré Satan travesti en ange de lumière.

C'était les jours d'élection politique surtout, — et je crois qu'il y en eut une cette année-là, ou tout au moins l'année suivante, — que cette singularité d'un duc et pair étonnant de bons paysans par son libéralisme prenait une forme tout à fait saisissante. La plupart de nos fermiers étaient électeurs censitaires, faisant partie du « petit collège », comme on disait alors. C'étaient de braves gens, cultivateurs aisés, attachés de père en fils à la terre qu'ils exploitaient. Ils croyaient, de la meilleure foi du monde, dépendre encore, au moins en certaine mesure, du propriétaire qu'ils appelaient sans hésitation *notre maître*. Je me souviens en particulier de la famille tout à fait patriarcale qui occupait la ferme la plus voisine du château. C'était un couple vénérable qui n'avait pas mis au jour moins de douze enfants. Le père, avec sa grande taille, son extérieur grave, sa longue chevelure blanche retombant sur ses épaules, ressemblait aux portraits de Jacob tels qu'on les trouve dans les vieilles Bibles à images. Ses fils et ses filles travaillaient tous à la ferme et le soir s'asseyaient à sa table, comme de jeunes plants d'olivier, suivant la métaphore de l'Écriture.

Nous aimions beaucoup à les visiter, nous autres enfants, parce que nous y étions reçus comme de petits seigneurs. On nous offrait de petits moutons enguirlandés ; on nous donnait pour goûter du bon lait et des galettes chaudes ; il n'était sorte de gâteries qu'on ne nous prodiguât.

Mais le brave chef de famille était avant tout un ami de l'ordre, attaché au Gouvernement établi, et celui de la Restauration, plaisant à ses sentiments religieux, avait tout particulièrement ses sympathies. Quand venait le jour d'aller voter, il montait sur son bidet d'allure pour venir déposer son bulletin en faveur du candidat recommandé par le Roi et par son préfet. Quelle n'était pas sa douloureuse surprise, en voyant,

sur la place de Bernay, le seigneur de Broglie en conversation intime avec les deux chefs de l'opposition libérale, dont l'un était le neveu d'Étienne Lindet, l'évêque constitutionnel de l'Eure, et gardait même encore chez lui le vieux prélat schismatique, tandis que l'autre, acquéreur connu de biens nationaux, détenait encore le seul lambeau du duché de Broglie qui eût été mis en vente, et qu'il s'était fait adjuger pour quelques milliers d'assignats ! Un blâme respectueux se peignait sur le visage du bon vieillard, et il détournait prudemment les yeux d'un tel spectacle.

Voici maintenant le revers de la médaille. Si la présence d'un grand seigneur libéral dans un pays où les idées nouvelles avaient encore du chemin à faire donnait lieu à d'étranges contrastes, la Révolution nous en avait légué un, plus étrange encore, bien qu'en sens inverse, dans la personne de l'homme le plus important après mon père, du petit bourg de Broglie. Qui le croirait ? Celui-là n'était autre qu'un moine de l'Abbaye des Bénédictins de Bernay, qui s'était défroqué en 1791, et qui, pour ce haut fait probablement, avait été nommé procureur syndic de la commune. Comme, malgré son origine et la rupture de vœux qu'il n'avait peut-être jamais faits très sincèrement, ce n'était ni un malhonnête homme ni surtout un homme maladroit, il s'était servi de l'influence que lui donnait ce pouvoir momentané pour rendre service à beaucoup de familles honorables menacées dans leurs biens ou dans leur existence par les rigueurs du temps. La nôtre en particulier lui devait la conservation de la terre de Broglie, un instant confisquée après l'émigration du maréchal, et rendue à mon père et à ses sœurs tout de suite après le 9 thermidor, par cette raison ou plutôt sous ce prétexte que mon grand père, fils aîné du maréchal, n'ayant point émigré, et mort sur l'échafaud, avait reçu une dot hypothéquée sur ce domaine ; il fallut faire une évaluation complaisante pour trouver que la terre ne valait pas plus que la dot, et M. Lemonnier (c'était son nom) s'y était employé avec intérêt pour les orphelins.

D'autres familles nobles lui avaient des obligations analogues, mais une entre autres avait reçu de lui un étrange service. C'était celle d'un gentilhomme parti pour l'armée de Condé, et dont il avait recueilli chez lui la femme, pour vivre maritalement avec elle. L'avait-il même fait divorcer et épousée devant

la loi? D'aucuns le prétendaient; d'autres soutenaient que la loi pas plus que l'Église n'avait passé par là. Toujours est-il que, quand le gentilhomme rentra, trouvant ses biens conservés et sa femme en vie, il crut prudent de ne pas s'enquérir de ce qui s'était passé et prit sans scrupule sa place en tiers dans le ménage. Les voisins et les parents ne crurent naturellement pas devoir être plus difficiles que le mari. A la Restauration, Lemonnier embrassa les opinions royalistes les plus avancées, ce qui le mit en odeur de sainteté dans tous les châteaux du voisinage. La dame, devenue veuve, mais continuant à vivre sous le toit de son amant, était reçue chez les plus sévères comme si elle n'eût jamais dévié de la voie droite. Personne ne faisait difficulté d'admettre chez soi ce couple étrange. Il fallut que ce fût ma mère, protestante, fille d'une femme auteur que beaucoup de bonnes âmes ne nommaient qu'en se signant, qui exprimât la première à cet égard un scrupule inconnu aux soutiens du trône et de l'autel. Une hérétique fut ainsi la seule dans le pays qui refusât de voir la maîtresse attitrée d'un ancien moine. Voilà les singuliers chassés-croisés de situation qui s'opèrent dans les temps de trouble et de révolution.

Je dois ajouter cependant qu'en faisant bonne mine à M. Lemonnier, les gens bien pensants avaient pris, à tout événement, une précaution charitable. J'ai su que le curé avait obtenu de l'évêque tous les pouvoirs nécessaires pour l'absoudre *in extremis* de tous les cas réservés. C'eût été un scandale qu'un soutien du bon parti fût enseveli comme un excommunié. On s'était mis en mesure pour n'être pas pris au dépourvu.

* * *

Naturellement aucune des singularités que je relève aujourd'hui après coup, et en rapprochant les récits qui m'ont été faits, ne frappait alors mon imagination enfantine. Je ne sais pourtant si je m'exagère la précocité de mon intelligence, mais des remarques qui sont restées gravées dans mon esprit et que je dus faire à moi seul, sans que personne me les suggérât, me feraient croire que les enfants ont souvent sur bien des sujets l'esprit plus ouvert qu'on ne croit.

L'année suivante, par exemple, nous ne revînmes pas à Broglie, et nous allâmes passer l'été en Suisse, à Coppet, où ma

mère était rappelée par tant de souvenirs à la fois chers et glorieux. Rien ne se ressemblait moins alors que la Suisse et la Normandie, et je ne manquai pas de m'en apercevoir. Coppet, depuis la mort de Mme de Staël, appartenait à son fils aîné, le baron Auguste de Staël, qui ne devait en jouir que peu d'années. M. de Staël avait su acquérir, dans cette demeure illustrée par sa mère, une popularité d'un tout autre genre, mais bien méritée. Il avait créé autour du château une vaste exploitation rurale, où il avait introduit des perfectionnements et des innovations agricoles très peu connus alors et dont il avait été chercher l'exemple en Angleterre. Dirigeant lui-même sa culture, il vivait dans des relations amicales avec les autres cultivateurs du voisinage. Mais ces relations avaient un caractère de cordialité familière qui ne ressemblait pas à la déférence un peu humble dont j'avais vu mon père entouré à Broglie. On lui parlait comme au premier citoyen d'une petite république, non comme à un seigneur d'autrefois. Je fus désagréablement affecté de cette comparaison dans une de ces fêtes populaires qui ont lieu souvent dans les cantons suisses, et qui rappellent les jeux des cités antiques. Après s'être livrés toute la journée à des exercices de gymnastique et de tir, les lutteurs se réunirent dans un grand banquet qui eut lieu sur la terrasse de la petite ville dominant le lac d'où l'on apercevait une magnifique vue des Alpes. Mon oncle présidait au repas, il me fit venir au dessert et me prit dans ses bras pour me donner des friandises. Je fus très bien accueilli par les convives : mais la façon familière dont on me parla et la vue de mon oncle attablé avec des paysans choquèrent, sans que je pusse certainement dire pourquoi, mon petit orgueil. Je faisais, ce jour-là, la première épreuve de l'égalité démocratique.

Un autre événement plus digne de remarque de ce séjour en Suisse aurait pu donner lieu à des considérations politiques, celles-ci décidément au-dessus de ma portée. Ce fut la visite faite par le Duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe, la Duchesse sa femme et les aînés de leurs enfants. Faisant un voyage de plaisir dans les Alpes, ils témoignèrent le désir d'être reçus à Coppet, et ils y passèrent en effet quelques jours. Quand je songe que nous étions alors en plein ministère Villèle, et quel était le caractère de l'opposition que faisait mon père au système dominant, ses relations presque intimes avec des gens comme

La Fayette, Benjamin Constant et autres ennemis de la dynastie, je m'imagine combien une telle politesse pouvait donner de scandale aux bonnes âmes royalistes, et exciter de méfiance dans l'esprit de Charles X et de sa Cour. Assurément, il n'y avait rien là qu'on pût directement incriminer, et une visite faite au grand jour et à ciel ouvert à un membre éminent de la Chambre des pairs n'avait rien qui ressemblât à un complot. Mais l'effet sur l'opinion était plus grand assurément que ne l'eût été celui d'aucune manœuvre plus hostile et plus secrète.

Louis-Philippe a toujours soutenu qu'il n'avait jamais conspiré contre ses cousins, et rien n'est plus vrai. Mais leur chute, qu'il n'a pas préparée, il l'avait si bien prévue qu'il avait pris d'avance toutes les précautions pour ne pas être entraîné avec eux. Il voyait de quel côté allait tomber le grand arbre et se rangeait pour ne pas être écrasé, le jour de l'effondrement. Cette habileté, assurément très permise, et dont le mérite était précisément de jouer cartes sur table et de ne rien cacher, devait être parfaitement comprise à Saint-Cloud, et je vois d'ici la moue que durent faire la Cour et les ministres, quand le journal annonça que le premier prince du sang avait été reçu par le duc de Broglie dans une demeure républicaine.

Pour moi, je n'y entendais pas tant de malice, et je ne me rappelle que l'arrivée des princes et des princesses dans de belles voitures à six chevaux, l'émotion de tous les miens, l'ahurissement des domestiques, les grands dîners auxquels je n'assistais pas, et les caresses dont me comblait la bonne princesse Louise, depuis la vertueuse reine des Belges, enfin les gamineries d'un grand collégien efflanqué qui taquinait impitoyablement ses sœurs et qu'on appelait Chartres. C'était l'infortuné Duc d'Orléans. Tout ce monde me témoignait tant de bonté que je n'aurais pas mieux demandé que de prolonger mes relations avec une si aimable compagnie.

En effet, je crois qu'elle s'y serait prêtée et qu'on désirait même faire de moi un petit camarade de jeux et d'études pour les plus jeunes enfants du prince, les Ducs d'Aumale et de Montpensier. Mais ma mère avait un fond d'éducation républicaine qui lui faisait craindre, pour ses enfants, la société des princes, et l'apprentissage précoce du métier de courtisan, et elle déclina toutes les invitations de ce genre. J'en fus quitte pour être conduit l'hiver suivant, quelquefois en cachette, par

Mlle Randall, chez la dame d'honneur de la princesse Adélaïde, sœur du Roi (Mme de Montjoie) qu'elle connaissait, et d'où je rapportais de grosses boîtes de chocolat. Ce chocolat doit-il être compté pour une des manœuvres de la coalition orléaniste et libérale qui prépara la révolution de juillet ? Peut-être bien : car au fond, toutes les prétendues manœuvres ressemblèrent à celle-là.

On se fera d'ailleurs une idée de l'état d'hostilité passionnée et vraiment déraisonnable où était alors l'intérieur d'un pair libéral qui ne conspirait pas, par un petit fait qui termina ce voyage de Suisse. M. Doudan, qui, bien que toujours spécialement attaché à la tâche ingrate de l'éducation du jeune Rocca, s'occupait de nous tous et avait su gagner le cœur de tous les enfants, en les amusant par une verve comique intarissable, nous avait appris, entre autres exercices, à fredonner *la Marseillaise*. Le jour de notre départ, il nous réunit solennellement dans une salle que je vois encore, et nous dit que nous allions rentrer dans une terre d'oppression où ce chant patriotique était défendu et où on serait puni pour le faire entendre. Il nous engagea donc à l'entonner solennellement encore une fois, ce que nous fîmes en conscience et à gorge déployée. Mais j'emportais de là la conviction que, de l'autre côté de la frontière, la moindre parole pouvait paraître suspecte, et exposer à des châtiments, et j'osais à peine ouvrir la bouche. Entendant pendant la route ma bonne qui chantait *Vive Henri IV!* je m'effrayai et je demandai si cet air-là aussi était défendu. On m'assura qu'on ne risquait rien et qu'au contraire on serait bienvenu à s'y associer. Encouragé par cette assurance, en entrant à Paris, je mis hardiment la tête à la portière, et je criai à tue-tête le refrain à boire, dont la maison de Bourbon avait fait alors le chant monarchique et national par excellence.

* * *

On voit que quelque chose manquait encore à la parfaite netteté de mes convictions politiques. L'hiver suivant cependant, qui fut celui de 1827, un incident vint m'enrôler tout à fait dans les rangs de l'opposition libérale : ce fut la dissolution de la garde nationale prononcée par M. de Villèle à la suite d'une revue où il avait été insulté. Non que je prisse le

moindre intérêt au sort de cette milice civique, ni que je comprisse même bien clairement pourquoi on la renvoyait dans ses foyers. Mais le jour où M. de Villèle fit ce coup d'autorité, on devait me mener pour la première fois de ma vie à un spectacle. C'était, je crois, à un divertissement équestre, pareil à ceux de l'hippodrome et du cirque d'aujourd'hui, et qu'on nommait alors Franconi, du nom de son directeur. Mes parents craignirent qu'à la suite de la mesure qui excitait beaucoup de rumeur, il n'y eût du trouble dans les lieux publics, et il fut décidé que les enfants ne sortiraient pas. Point de spectacle dès lors. Quel désappointement! M. de Villèle en était cause, et ce fut à lui que je m'en pris. Je devins passionnément antiministériel, et rien n'égala ma joie, lorsque j'appris, à la fin de cette année, que les élections ayant changé la majorité de la Chambre des députés, le Roi s'était décidé à renvoyer le ministère de ses préférences, et à former ce cabinet de transaction et de concession qui est resté célèbre sous le nom de ministère Martignac.

De fait, ce fut un changement à vue dans notre intérieur dont il eût fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir. Pour la première fois, j'entendis parler des ministres non comme de misérables bons à pendre, mais comme de gens qu'on pouvait voir, et chez qui même on pouvait accepter à dîner. Je vis mon père s'habiller pour aller aux soirées officielles et recevoir même quelques marques de faveur. On le fit chevalier de la Légion d'honneur, car qui croirait qu'à quarante ans passés, avec son rang et sa célébrité, il ne l'était pas encore? Il est vrai qu'il avait gardé à cet égard les préjugés de 1789, et ne s'exprimait jamais qu'avec dédain sur les croix et les décorations de toute sorte. Il ne fut pas le seul cependant de notre monde à mettre ce petit bout de ruban à sa boutonnière : et chez ceux mêmes de nos habitués qui ne changeaient rien à leur extérieur, on remarquait un air de triomphe et de confiance qui modifiait l'aspect de leur physionomie et jusqu'à l'inflexion de leur voix.

Agréable à tout le parti libéral, la formation du ministère Martignac l'était particulièrement, on le sait, à cette fraction étroite du parti à laquelle mon père appartenait et qu'on appelait la coterie doctrinaire. Cette petite société n'arrivait pas encore au pouvoir ; on n'avait pas même songé à le lui offrir,

mais elle le sentait venir à elle, elle en était à cette espérance prochaine, qui en politique comme, dit-on, en amour est plus douce que la jouissance même du bien qu'on recherche : car l'espoir se nourrit d'illusion, tandis que toute jouissance est naturellement accompagnée de déception. Cette situation voisine du pouvoir, qui en a quelques-uns des agréments sans aucune des charges, convenait d'ailleurs parfaitement aux doctrinaires. C'était, en effet, une réunion d'esprits d'élite, quelques-uns même (comme M. Royer-Collard, M. Guizot et mon père) tout à fait de premier ordre, qui se piquaient d'avoir sur tous les sujets, littérature, philosophie, administration et politique, un ensemble raisonné de théories systématiques, partant d'un certain nombre de principes généraux, pour s'étendre et rayonner ensuite dans toutes les sphères de l'activité et de l'intelligence.

C'était une prétention analogue à celle qu'avaient émise un siècle auparavant les auteurs de l'*Encyclopédie*, et les doctrinaires ne se défendaient point de cette ressemblance. Mais ils se flattaient d'avoir profité des expériences de la Révolution pour corriger les erreurs de leurs devanciers, et de n'avoir gardé des doctrines du XVIIIe siècle que la partie saine, solide et éprouvée. A l'élan passionné et aventureux qui avait emporté la génération précédente, ils se vantaient d'avoir substitué une marche plus prudente dans les mêmes voies de progrès, et une intelligence plus profonde et plus réfléchie des conditions sur lesquelles reposent les sociétés humaines. Un fond d'orgueil discret se cachait bien encore sous cette modération apparente, et le diable n'avait pas tout perdu au change.

Appelés aux affaires et obligés d'appliquer leurs principes, ils se seraient vite aperçus, — comme ils le firent, en effet, plus tard en 1830, — que la pratique ne réservait guère à leurs théories moins de mécomptes qu'à celles qu'ils prétendaient avoir rectifiées. Mais, pour l'heure présente, l'événement qui inclinait le pouvoir de leur côté, sans le mettre encore entre leurs mains, leur créait une position à souhait; ils acquéraient ainsi une véritable influence dans la politique, sans encourir aucune responsabilité, et en restant libres de philosopher tout à leur aise. Leur chef, M. Royer-Collard, appelé à la présidence de la Chambre des députés, était presque aussi important qu'un ministre ; mais du haut de son fauteuil, il pouvait continuer

aussi bien que dans sa chaire de Sorbonne à se livrer aux spéculations métaphysiques qui étaient la tendance naturelle de son esprit.

Aussi, chefs et disciples s'en donnaient-ils à cœur joie pour endoctriner sur tous les sujets. C'était une foi dans l'avenir, et une confiance dans la vertu des principes qui rappelaient les plus beaux jours de 1789. Dans le cours de cette même année, la petite école fonda deux journaux, l'un quotidien, *le Globe*, l'autre bi-mensuel, *la Revue française*, où son *Credo* était présenté au public sous les formes les plus variées et dans les applications les plus diverses. On était romantique en littérature, spiritualiste en philosophie, parlementaire en politique, et sur ce fond commun chacun brodait des thèmes particuliers qui donnaient lieu entre les adeptes aux discussions les plus animées.

Le salon de Broglie, où mes parents revinrent après la fin de la session, devint l'un des théâtres favoris de ces brillants tournois d'intelligence. Le château ne désemplit pas de tout l'été : le personnage principal de la société était M. Guizot, encore dans toute la force de la jeunesse, et qui poursuivait à Broglie deux choses un peu différentes avec un égal entrain : une élection et un mariage. On lui avait offert, dans notre voisinage, le collège vacant de Lisieux, et il y préparait activement sa candidature.

Mais il venait, en même temps, de perdre une très digne femme, beaucoup plus âgée que lui, qu'il avait épousée à vingt ans dans un élan de passion irréfléchie, bientôt refroidie par la disproportion des âges. Libre de ce lien qu'il avait porté avec fidélité et sans jamais se plaindre, il recherchait maintenant une union mieux assortie, avec une jeune parente de la compagne même qu'il pleurait. Mlle Dillon (c'était son nom) avait accompagné M. Guizot à Broglie, et ce fut ainsi qu'on apprit qu'ils étaient fiancés.

Cette double poursuite paraissait devoir être couronnée d'un égal succès. Aussi, M. Guizot était-il de la plus brillante humeur, et son éloquence grave, un peu trop solennelle même pour la conversation, n'avait jamais eu plus d'éclat. D'autres disciples de l'école, entre autres M. de Rémusat, qui était l'espoir du parti dont M. Guizot était le docteur et le héros, accoururent de différents côtés pour lui donner la réplique.

Tout n'était pourtant pas, dans cette réunion, abstraction et

métaphysique, car le beau sexe n'y manquait pas, et y était même très bien représenté. Mlle Dillon, l'épouse promise de M. Guizot, avait un visage régulier et plein de noblesse; elle eût été vraiment belle, si sa tête trop grosse pour son corps n'eût été portée sur une taille courte et disgracieuse. Sa voix, son geste avaient quelque chose de mâle et de doctoral qui manquait de charme. Mais la jeune Mme de Rémusat, à peine mariée depuis quelques mois, apparaissait dans tout l'éclat et toute la fraîcheur de la première jeunesse. Ses traits étaient un peu forts, mais son teint était d'une blancheur éblouissante, et son épaisse chevelure blonde retombait en boucles gracieuses sur ses épaules. Deux beautés, un peu plus mûres mais plus parfaites, les amies et les contemporaines de ma mère, Mmes de Sainte-Aulaire et de Castellane, faisaient, l'une par sa timidité pleine de grâce, l'autre par un esprit piquant et qui partait à tout moment en saillies inattendues, le plus aimable contraste. Je ne parle pas de ma mère, elle-même encore à peine dans sa trentième année, et dont le noble visage et les regards véritablement inspirés n'avaient jamais brillé de plus d'éclat. Enfin, la sœur du célèbre M. de Barante, Mme Anisson, — la seule qui vive encore au moment où j'écris ces lignes (1) : elle a quatre-vingt-dix ans sonnés, — apportait, à défaut de beauté dont elle était absolument dépourvue, des habitudes d'élégance et de luxe qu'elle avait prises en Angleterre, et qui étaient très rares alors, même dans la meilleure compagnie de Paris, où personne n'était assez riche pour se passer beaucoup de fantaisies.

Tout ce beau monde parlait, discutait, criait même parfois du soir au matin, à la promenade, au déjeuner, au dîner, ou le soir en faisant semblant de jouer soit aux échecs, soit au billard. J'étais relégué, pendant les repas, à une petite table avec le fils de M. Guizot, les enfants de Mme de Castellane (sa fille Pauline est aujourd'hui duchesse de Sagan), les jeunes demoiselles de Sainte-Aulaire et mon petit ami Étienne Anisson. De là, entendant les inflexions animées des voix et voyant le feu dans tous les regards, nous étions vraiment comme à la comédie. De quoi parlait-on? Nous ne le savions guère. Seulement, tantôt les mots d'existence de Dieu et d'immortalité de l'âme, tantôt le nom de Shakspeare et de Victor

(1) En 1880.

Hugo, tantôt le numéro d'un article de loi en discussion, électorale ou municipale, arrivaient jusqu'à nos oreilles. Mais, quelle que fût la différence des sujets, l'ardeur était toujours la même.

On sait comment finit, un an après, par un véritable coup de théâtre, cette trève de Dieu, qui avait fait croire à la réconciliation du trône et de la liberté constitutionnelle, de la maison de Bourbon et de la France nouvelle. Des impatients,— et beaucoup de nos amis furent du nombre,— voulurent précipiter le mouvement plus que ne le comportait le tempérament de la monarchie restaurée. Le ministère de transaction perdit, sur une question en elle-même peu importante, la majorité, par la faute des libéraux. Charles X, qui ne s'était prêté au compromis qu'avec répugnance, voyant qu'on ne lui tenait pas compte de ses concessions, se rejeta brusquement en arrière. M. de Martignac fut renvoyé. Le prince de Polignac, ami particulier du Roi, prit le pouvoir et on annonça tout haut à la cour qu'un coup d'État interviendrait, si la Chambre des députés ne pouvait être ramenée à des sentiments de soumission plus déférents aux volontés royales.

***

Ce fut pour notre société doctrinaire une très cruelle déception. On croyait guider la société vers un progrès raisonné par des voies légales. On se retrouvait jeté dans le hasard de luttes révolutionnaires, pour lesquelles ces esprits délicats ne se sentaient que médiocrement armés. Aussi je me rappelle l'émotion que causa *le Moniteur* du 6 août 1829, apportant la nomination du ministère Polignac. La nouvelle nous arriva à Cauterets dans les Pyrénées, où nous avions suivi mon père qu'on envoyait prendre les eaux pour le guérir d'une disposition asthmatique. Ce fut pendant plusieurs jours comme l'effet d'un véritable malheur domestique. Le chagrin de mon père était profond, l'indignation de ma mère très éloquente. Mais comme il faut toujours qu'il y ait une petite pièce comique mêlée à toutes les tragédies de ce monde, on riait aussi du désappointement peint sur le visage de quelques baigneurs de notre connaissance, qui, se disant libéraux quand ils croyaient que le vent soufflait de ce côté, se trouvaient assez attrapés d'être enrôlés malgré eux dans les rangs d'une opposition qui allait

devenir très militante. Dans le nombre on comptait, faut-il le dire ? un très important personnage qui n'était rien moins que l'illustre Chateaubriand. On sait qu'après avoir longtemps figuré dans les rangs du parti royaliste le plus avancé, et s'être même vu porté par lui au ministère, un démêlé qu'il eut avec M. de Villèle et dont celui-ci se vengea sans ménagement, l'avait précipité dans une violente opposition. Ce changement de front lui avait valu, à l'avènement du ministère Martignac, la belle ambassade de Rome très bien faite pour l'auteur du *Génie du Christianisme* et où il se plaisait beaucoup. Il était à Cauterets auprès de nous quand survint la conversion brusquement faite par Charles X, qui semblait lui faire un devoir de donner sa démission. On ne le lui laissa pas ignorer ; mais cette nécessité lui paraissait très dure et autour de nous on s'amusait de son déplaisir. Une promenade faite avec le grand homme au pont d'Espagne et dont nous nous promettions, dans notre petit monde d'enfants, beaucoup de plaisir, fut toute assombrie par l'humeur massacrante qu'il y laissa voir. On nous avait annoncé des merveilles de son entretien : il ne desserra pas les dents. Généralement on ne convient pas de pareils sentiments. Aussi n'ai-je pas été médiocrement surpris en lisant, plus de vingt ans après, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, d'y retrouver tout au long une assez verte diatribe contre les amis indiscrets qui lui avaient imposé alors un acte de désintéressement dont il se serait volontiers dispensé. La scène muette du pont d'Espagne, l'air renfrogné, le froncement de sourcils, le ton maussade, tout me revenait alors à l'imagination, et comme depuis lors je n'ai plus revu ce poète de mauvaise humeur, je ne puis me le figurer que sous cet aspect rébarbatif. C'est un tort, car je tiens de personnes qui l'ont connu de plus près que, dans ses bons jours, il était gai et très réellement aimable.

Sur notre route pour revenir à Paris, nous eûmes un autre exemple, plus comique encore, de l'épreuve à laquelle ces brusques changements de politique mettent les caractères et les convictions des hommes qui s'y trouvent mêlés. Mes parents s'arrêtèrent aux environs de Bordeaux à La Grave chez le duc Decazes, l'ancien ministre et favori du roi Louis XVIII. Il y avait toujours grand monde chez le duc qui a toute sa vie tenu table ouverte et mangé ainsi la plus grande partie de sa fortune. Ce jour-là, le préfet de la Gironde était invité à dîner

avec vingt-cinq ou trente personnes. C'était un administrateur éclairé, tout à fait dans les eaux du ministère Martignac. Avant le dîner, causant avec M. Decazes en présence de mon père, il ne dissimulait pas le chagrin que lui causait l'imprudente résolution de Charles X.

Il déplorait les périls prochains qui attendaient la monarchie. Une place était encore vacante dans le nouveau cabinet, celle du ministre de la Marine que le vainqueur de Navarin, l'amiral de Rigny, avait refusée. Trouverait-on un homme assez hardi pour l'accepter, en face du mouvement d'opinion publique qui se prononçait de jour en jour plus ouvertement? On se mit à table, et on n'était pas arrivé au second service qu'on venait annoncer à M. le Préfet qu'un gendarme, arrivé de Bordeaux en toute hâte, lui apportait un pli cacheté du ministre de l'Intérieur. Le préfet prend la lettre, l'ouvre; on le voit pâlir, puis rougir, et se levant précipitamment il demande pardon à la compagnie de la quitter pour une affaire qui ne souffrait pas de retard. Chacun se regarde, et cherche à deviner ce que ce peut être. Puis, tout à coup, M. Decazes, qui avait l'habitude des hommes, s'écrie : « Je gage qu'il est ministre ! » idée d'autant plus singulière que le baron d'Haussez (c'était son nom) n'avait peut-être jamais mis le pied sur un vaisseau de ligne. Le fait était vrai cependant : on lui offrait le portefeuille vacant de la Marine qu'il accepta sans difficulté, et un an après, à peu près jour pour jour, décrété d'accusation pour avoir signé les fameuses ordonnances et en grand danger d'être condamné à mort, il pouvait se convaincre qu'il n'avait pas eu tort en pensant que l'aventure tentée par M. de Polignac était dangereuse et presque désespérée.

Comme je n'ai nulle intention de raconter l'histoire de la Restauration à laquelle un enfant de huit ans ne prenait qu'une bien faible part, je ne dirai rien des événements qui suivirent et que tout le monde connaît, la fameuse discussion de l'adresse qui aboutit au manifeste des 221, suivie de la dissolution de la Chambre. Tous ces faits, dont j'entendais parler tous les jours, faisaient un bourdonnement à mes oreilles dont il ne me reste qu'un souvenir assez confus. A peine me rappelé-je les réunions un peu mystérieuses qui avaient lieu le soir chez mon père et où je voyais arriver des personnes que je ne connaissais pas, et qu'on aurait pu prendre pour des

conspirateurs. J'ai su, depuis, que tout le complot consistait à prêcher aux contribuables le refus de l'impôt, s'il était exigé sans le vote régulier de la Chambre.

Ces préparatifs, assez innocents, ne frappèrent même pas mes yeux bien longtemps, car à peine la Chambre des députés fut-elle dissoute, pendant qu'on préparait de nouvelles élections, nous quittâmes Paris, beaucoup plus tôt que de coutume, pour aller attendre à Coppet l'issue de la crise.

***

Depuis le séjour que j'ai raconté, ce beau, mais triste lieu avait encore bien changé d'aspect. Mon oncle, M. de Staël, à peine marié avec une demoiselle d'une famille très distinguée de Genève Mlle Vernet, avait été enlevé par une fièvre maligne, laissant sa jeune veuve enceinte. Le fils qu'elle avait mis au monde n'avait lui-même vécu que deux ans et, d'après la loi suisse, la mère héritant de ses enfants, le château de l'illustre Mme de Staël, tous ses papiers, tous ses manuscrits, toutes ses correspondances, aussi bien que le nom qu'elle avait rendu si célèbre, tombaient en partage à une jeune femme, à peine âgée de vingt-quatre ans, que rien n'avait préparée à une telle succession. Personne ne savait quel usage elle en allait faire. Heureusement, le choix de mon oncle était mieux placé encore qu'on n'aurait pu espérer! La nouvelle Mme de Staël, très différente de la première, était digne pourtant de la remplacer. A la plus rare élévation de sentiments, elle joignait un esprit tout à fait distingué, non pas peut-être à un point de vue philosophique et littéraire, mais doué de cette grâce et de cette finesse qui conviennent plus habituellement à la nature féminine. Passionnée pour l'époux qu'elle avait perdu, elle est restée fidèle à sa mémoire pendant cinquante années de veuvage et elle a adopté toute sa famille. Après s'être liée intimement avec ma mère, elle l'a remplacée quand nous l'avons perdue pour l'éducation de mon jeune frère. Coppet est devenu entre ses mains un dépôt sacré sur lequel elle n'a jamais cessé de veiller. Elle a conservé cette vieille demeure comme une relique, ne laissant ni tomber une pierre ni changer un meuble. Elle s'appelait volontiers elle-même la gardienne des tombeaux, et sa piété fervente convenait admirablement à cette pieuse tâche. Elle fit de la demeure du génie un lieu de prières.

C'était le seul genre de contrastes qui ne prêtât pas à de trop fâcheuses comparaisons.

Nous passâmes dans cette douce compagnie, qui trouvait manière de rendre agréable et presque gai pour des enfants un lieu de désolation et de deuil, presque tout le temps qui s'écoula entre la dissolution de la Chambre et les élections. Mon père, bien que dispensé lui-même de toute candidature par sa qualité de pair de France, nous quitta au commencement de juillet pour aller voter dans le collège électoral de l'Eure, et nous ne dûmes aller le rejoindre que quand le résultat des élections fut connu et qu'on n'attendit plus que la réunion de la Chambre nouvelle. Bien que les dispositions de cette Chambre, bien plus opposées encore au ministère Polignac que celles de la précédente, fissent prévoir des orages, mon père ne s'attendait probablement pas à la marche rapide des événements, sans quoi il n'eût pas été si pressé de faire revenir à Paris sa femme et ses enfants.

***

Ce dut être le 25 juillet, jour où parurent les fameuses ordonnances, que nous nous mîmes en route. Si on eût voyagé alors dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, nous eussions appris à moitié route par le télégraphe l'essai de coup d'État, et nous fussions arrivés à Paris le soir même, à temps pour voir commencer la révolution. Mais la génération actuelle ne sait déjà plus, et la prochaine ne comprendra même plus ce que c'était alors qu'un voyage. Ce trajet de Genève à Paris, qu'on fait aujourd'hui en douze heures, un courrier à bride abattue ne s'arrêtant nulle part, n'arrivait pas à le terminer en moins de soixante-douze : car il en fallait plus de vingt-quatre pour franchir au pas les défilés et les longues pentes du Jura. Une famille qui, comme la nôtre, se reposait la nuit dans une auberge et faisait halte pour prendre un repas au milieu du jour, passait quatre journées entières sur la route, et n'arrivait qu'au milieu de la cinquième. Le télégraphe aérien n'existait que pour les usages particuliers du Gouvernement qui ne faisait au public que les communications à sa convenance. On partait donc sans savoir ce qui se passait au lieu où on se rendait, et on restait plus ou moins, tout le temps du trajet, dans cette ignorance.

C'est ainsi que ce ne fut que le troisième jour de notre campagne que nous apprîmes, en arrivant à Dijon, les ordonnances. Puis, comme, en avançant vers Paris, nous allions au-devant des nouvelles, dès le lendemain, en débarquant à Auxerre, nous vîmes arriver les diligences de la Compagnie des Messageries royales, dont l'écusson fleurdelysé était arraché, et dont l'impériale était surmontée de trois petits drapeaux tricolores. Nous apprîmes ainsi, à la fois, l'insurrection de Paris et sa victoire.

L'émotion de ma mère était extrême; mais ce n'était ni l'inquiétude d'une femme, qui voyait un époux très aimé, exposé à tous les périls d'une cité en désordre, ni la cruelle perplexité d'une mère contrainte ou de se séparer de ses enfants, ou de les précipiter avec elle dans tous les hasards d'une insurrection triomphante. Ce n'était pas non plus l'incertitude sur le parti qu'aurait dû prendre mon père entre le devoir de résister à la violation des lois, et le danger de compromettre l'ordre social en encourageant le soulèvement de la multitude. Tous ces sentiments qu'elle éprouvait sans doute, étaient dominés par une véritable exaltation patriotique. La mémoire encore toute pleine des récits qu'elle avait entendu faire à Mme de Staël dans son enfance, elle se rappelait que c'était à pareil jour, le 30 juillet 1789, que M. Necker, rappelé par l'Assemblée constituante après la prise de la Bastille, avait fait une rentrée triomphale dans Paris : elle croyait assister au retour des scènes pathétiques dont on l'avait si souvent entretenue, et le sentiment du péril disparaissait dans l'enthousiasme que lui causait le triomphe de la liberté.

Elle trouva cependant que rentrer dans la capitale en ébullition avec un cortège de quatre enfants, — car la jeune Shanahan ne nous quittait pas, — était une entreprise un peu imprudente, et elle se décida à envoyer une partie de ce petit monde chez son amie, Mme de Sainte-Aulaire, au château d'Étioles, situé à peu de distance de la route de Paris. Mais, en véritable Romaine, convaincue qu'un homme ne peut être trop tôt associé à toutes les péripéties de la destinée de sa patrie, elle décida qu'elle m'emmènerait avec elle pour commencer ainsi, devant le grand spectacle qui nous attendait, mon instruction civique. On juge si je fus fier d'être ainsi traité en homme, et du haut de quel dédain je regardai s'éloigner la voiture qui emmenait mes sœurs.

Mais ma joie présomptueuse ne fut pas de bien longue durée. Nous n'étions pas arrivés à Charenton que nous trouvâmes, nous attendant devant la poste, un domestique envoyé par mon père et porteur d'une lettre dans laquelle il engageait ma mère à le rejoindre sans délai, mais en ne se faisant accompagner d'aucun de ses enfants. Le domestique, d'ailleurs, vieux serviteur qui avait son franc parler, faisait une peinture effrayante de l'état de la cité hérissée de barricades et jonchée de cadavres. Il n'y avait pas à balancer : on me fit rebrousser chemin, et je rejoignis Étioles, tout penaud, quelques heures après l'arrivée de mes sœurs.

Nous restâmes là, avec les filles de Mme de Sainte-Aulaire, et quelques-unes de ses amies dont les maris étaient à Paris, huit jours qui ne furent qu'une suite d'agitations. Les nouvelles de la capitale se succédaient d'heure en heure plus surprenantes, plus émouvantes les unes que les autres : prise des Tuileries; abdication de Charles X; nomination d'un Gouvernement provisoire; arrivée du duc d'Orléans à Paris pour prendre la lieutenance générale du royaume; vacance du Trône; offre de la couronne au nouveau lieutenant général. C'était une suite de coups de théâtre toujours reçus, je dois le dire, avec un égal enthousiasme par tout le monde puéril et féminin qui remplissait le château.

La tentative faite par Charles X paraissait à la fois si inique et si imprudente, la résistance populaire si légitime, presque si légale que toute la France,— et les contemporains peuvent l'attester, — était dans l'enivrement du triomphe. On ne rencontrait personne qui n'eût sur soi un bout de ruban tricolore, les hommes à leur chapeau, les femmes à leur ceinture. Mme de Sainte-Aulaire, assez romanesque de son naturel, s'était parée la première de ces couleurs nationales. On faisait de la charpie, le matin, pour les combattants blessés : et, le soir, on se mettait au piano pour entonner un chant patriotique.

Au beau milieu de cet entraînement, pourtant, nous fûmes subitement refroidis par l'arrivée du maître de la maison, M. de Sainte-Aulaire, qui revenait du Midi, après avoir tourné Paris sans y pénétrer.

M. de Sainte-Aulaire était un loyal gentilhomme périgourdin appartenant à une ancienne famille très monarchique, élevé lui-même dans des sentiments royalistes, mais que diverses

circonstances, et en particulier le mariage de sa fille d'un premier lit avec le duc Decazes, avaient jeté un peu malgré lui et comme par hasard dans le parti libéral. Collègue de mon père au Luxembourg, il le suivait avec fidélité par amitié et par camaraderie. Mais rien ne sentait en lui le révolutionnaire, pas plus dans ses instincts que dans sa tenue extérieure, car il a été, je crois, un des derniers en France à porter la poudre, et il avait gardé les manières aisées et aimables de l'ancienne cour. Le tour que prenaient les événements de Paris dépassait de beaucoup la mesure d'opposition compatible avec son tempérament. Peut-être aussi, avec un sens très droit et très simple, voyait-il plus clair que ses amis dans les conséquences du mouvement qui les entraînait. Bref, il ne fit pas mystère de son mécontentement, gronda très haut sa femme de l'attitude qu'elle avait prise, et déclara que, prêt à mettre M. de Polignac en accusation, il n'irait pas au delà, et ne se prêterait pas à un changement de dynastie. Ce fut un seau d'eau froide jeté sur nos têtes bouillantes. On se tut, et notre joie bruyante fit place à un silence embarrassé. Notre séjour, du reste, ne se prolongea pas beaucoup, car, dès les premiers jours de la semaine suivante, Paris étant devenu plus calme, mon père nous rappela. Nous quittâmes Étioles sans regret et nous arrivâmes à Paris au moment où le nouveau Roi prêtait à la Chambre des députés le serment constitutionnel et où mon père était appelé à faire partie de son premier ministère.

BROGLIE.

(*A suivre.*)

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

Parmi les libertés qu'un homme d'État célèbre a qualifiées de libertés nécessaires et dont les progrès marquent exactement les étapes de la civilisation, il n'en est pas de plus précieuse et de plus digne de respect que la liberté religieuse.

Ce grave problème offre deux aspects principaux, suivant qu'on l'envisage du point de vue moral ou du point de vue matériel : il se pose en même temps dans le domaine de la pensée et dans celui de l'action et doit, selon nous, se résoudre dans les deux cas, par le même principe, quoique avec des modalités assez différentes. Quand on reste dans la sphère de la pensée, il s'agit de la liberté de conscience, et l'on est alors en présence d'un droit absolu ; quand on arrive à l'action, c'est-à-dire à la liberté du culte, cette liberté est forcément relative, mais elle reste la règle et ne doit comporter d'exceptions que dans la mesure où les droits des autres citoyens, ou les intérêts supérieurs de la collectivité l'exigent.

Nous nous proposons d'examiner ici, dans un raccourci rapide, comment ces graves questions sont résolues en France, dans notre droit moderne, — de voir si la liberté religieuse, à notre époque, est suffisamment garantie, — de préciser quelles sont, à cet égard, les lacunes et les erreurs de certaines de nos lois. Si nous sommes amenés, au cours de cette étude, à envisager celles que l'on a qualifiées d'« intangibles », nous revendiquons, même vis-à-vis d'elles, notre droit d'examen et de critique.

Nous reconnaissons loyalement que des lois de cet ordre et de cette importance doivent avoir une certaine fixité et que les

changements brusques et répétés sont de médiocres facteurs de progrès ; mais, en somme, ce qu'il y a de plus intangible au monde, ce sont les droits de la conscience humaine. Tant que ces droits sont méconnus par les lois, le trouble règne dans les esprits et ceux-ci ne recouvrent un équilibre normal que quand la justice est rétablie.

Nous estimons d'ailleurs qu'un Gouvernement libéral pourrait améliorer sensiblement la situation actuelle par de simples changements d'aiguillage, sans bouleverser les grandes voies législatives, avec une utilisation plus souple et plus large de notre réseau de textes.

Enfin, nous avons la conviction que le régime actuel est un de ceux qui pourraient le mieux se concilier avec la liberté religieuse, puisqu'en l'absence de culte officiel et de religion privilégiée, le rôle de l'État se borne à assurer le respect de chacune des religions et le libre exercice de tous les cultes.

*
* *

La liberté de conscience est de droit naturel ; elle naît et se développe dans notre for intérieur, où les lois positives ne peuvent l'atteindre directement; mais elle a le droit d'être protégée même contre les attaques indirectes et les tentatives de pression au moyen desquelles on peut essayer de la violenter.

Le législateur de 1905 a donc cru devoir rappeler ce principe et le mettre en vedette au frontispice de la charte moderne des rapports des Églises et de l'État. Il y a là une déclaration solennelle qui est un engagement pour l'avenir et peut-être la condamnation de pratiques récentes, indignes d'un Gouvernement républicain.

L'inquisition laïque nous apparaît aujourd'hui comme un anachronisme aussi intolérable que pourrait l'être le rétablissement de l'inquisition religieuse. La France ne supporterait plus ce système de délations et de fiches, qu'une voix autorisée a flétri du nom de « régime abject. »

La liberté de conscience est maintenant solidement assise et définitivement fondée dans notre pays sur la triple base de la loi naturelle, du droit positif et de l'opinion unanime des honnêtes gens de tous les partis.

*
* *

Le problème de la liberté des cultes est plus délicat, plus complexe et commande une étude détaillée.

Pour qu'un culte soit vraiment libre, il faut :

Qu'il puisse s'établir dans un pays sans autorisation préalable, en se soumettant aux lois générales;

Qu'il possède une hiérarchie propre, indépendante du pouvoir civil, dépositaire de l'autorité et gardienne de la discipline religieuse;

Qu'il ait le droit de constituer des associations, soit pour assurer les ressources nécessaires à la gestion temporelle du culte, soit en vue des œuvres annexes qui rayonnent autour de toutes les religions, dans un dessein de charité, de propagande, ou d'enseignement;

Que l'exercice public du culte soit permis en tout temps, dans les édifices qui y sont consacrés;

Que les manifestations extérieures, notamment celles qui se rattachent à certaines traditions ou à certaines cérémonies, puissent se produire, sous réserve du droit de police du Gouvernement, responsable de l'ordre public.

Nous allons voir comment ces diverses conditions sont réalisées, en comparant la situation actuelle à celle qui existait avant la loi de séparation.

A la base de l'organisation du culte catholique, il y a une distinction des pouvoirs et une division du travail entre les autorités religieuses, chargées du spirituel, constituant la hiérarchie ecclésiastique, et les groupements laïcs préposés aux intérêts matériels du culte. Cette division existait également, quoique moins accentuée, dans les services publics des autres cultes anciennement reconnus en France.

Il est remarquable que, si la loi de 1905 a apporté quelques perturbations dans l'ordre matériel, l'autorité religieuse est sortie, non seulement intacte, mais renforcée, de cette grande crise.

*
* *

En vertu des lois concordataires, le Gouvernement était appelé à intervenir dans la nomination des ministres du culte et il possédait sur les actes des titulaires ecclésiastiques un

droit de regard et de tutelle dont il usait parfois sans ménagement.

On se rappelle les difficultés auxquelles l'exercice de ces pouvoirs avait donné lieu dans la période difficile où l'on avait maintenu les lois de l'an X, en perdant de plus en plus l'esprit concordataire. Les poursuites judiciaires à propos d'actes rentrant dans le ministère sacré, la suppression de traitements, les appels comme d'abus, toutes mesures dont le clergé contestait à la fois la convenance et la légalité, avaient créé des conflits permanents entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse et le mal paraissait sans remède, puisqu'il venait surtout de ce que l'on avait fait d'un traité de paix un véritable instrument de guerre. La conséquence logique de ces hostilités devait être et a été la ruine du Concordat.

Quand la séparation intervint en 1905, on admit, comme une conséquence naturelle de la suppression du budget des cultes, que toutes les prérogatives conférées au pouvoir civil sur les membres du clergé devaient disparaître.

Ainsi les évêques, qui étaient nommés par le Gouvernement, sauf ratification du Saint-Siège qui seul pouvait leur conférer l'investiture canonique, furent désormais choisis par le Pape, sans que le pouvoir civil eût à faire des présentations ni même à exprimer un avis.

D'autre part, la loi de 1905, non seulement n'a porté aucune atteinte aux pouvoirs anciens de la hiérarchie ecclésiastique, mais les a expressément confirmés par son article 4. Dans l'interprétation que le Conseil d'État et la Cour de cassation ont été appelés à donner de cet article fondamental, il a été bien établi que l'État, au moment même où il se séparait de toute organisation cultuelle, reconnaissait la légalité et la permanence de ces organisations et leur assurait la protection des lois de la République.

C'est ainsi que de nombreux arrêts ont maintenu en possession des églises les prêtres en communion avec leur évêque, et ont évincé des lieux de culte les ministres interdits par l'autorité ecclésiastique. Ces règles n'ont pas été seulement observées en ce qui concerne le culte catholique; une décision récente du Conseil d'État en a fait l'application à un pasteur protestant qui avait encouru la censure de ses supérieurs.

La loi de 1905, telle qu'elle a été appliquée par une juris-

prudence ferme et libérale, n'a donc apporté aucun trouble dans la hiérarchie et la discipline ecclésiastiques : elle a rendu les ministres du culte indépendants du pouvoir civil sans leur enlever l'appui que celui-ci doit leur prêter pour assurer le respect de leurs droits.

*
* *

Il s'en faut de beaucoup que, dans l'ordre matériel, la loi de séparation ait eu des résultats aussi satisfaisants pour tous les cultes.

En vertu des lois concordataires, il y avait, pour chaque religion reconnue, des établissements publics préposés à la gestion du temporel. Les israélites et les protestants avaient leurs consistoires, les catholiques leurs fabriques, leurs menses et leurs séminaires. Grâce à la générosité des fidèles, ces établissements avaient acquis, depuis le commencement du XIXe siècle, un important patrimoine qui s'augmentait tous les jours de dons et legs nouveaux. Cet état de choses devait disparaître avec la séparation, car il était impossible que les intérêts temporels des cultes fussent désormais confiés à des établissements publics, c'est-à-dire à des organes d'État. Le législateur de 1905 décida donc que ces établissements seraient supprimés, et il se préoccupa de régler la transmission de leurs pouvoirs et la dévolution de leurs biens.

Il fut admis en principe que les héritiers des fabriques, des menses et des consistoires seraient des associations organisées sur un type général arrêté par la loi et suivant les règles spéciales à chaque culte, auxquelles on fut amené ainsi à donner le nom d'associations cultuelles.

Les protestants et les israélites se soumirent immédiatement à cette prescription de la loi de 1905, et créèrent des « cultuelles » auxquelles les biens des consistoires furent régulièrement attribués.

Il n'en fut pas de même pour les catholiques. Le Saint-Siège, estimant que ce genre d'associations ne présentait pas des garanties suffisantes, en ce qui concerne la sauvegarde de l'autorité ecclésiastique, se refusa nettement à en approuver la formation. Ainsi, la dévolution des biens des anciens établissements à des associations catholiques devint impossible, et ces biens furent attribués, en vertu de l'article 19 de la loi, à des

départements, à des communes et à des établissements de bienfaisance. Plusieurs centaines de millions furent de la sorte confisqués, au grand détriment du culte ; mais la résistance du Pape ne fut pas stérile, car il avait par là maintenu son droit d'intervenir dans l'organisation catholique, droit qui a été en définitive reconnu, puisqu'en 1923, à la suite de négociations officielles entre la Cour de Rome et le Gouvernement français, des associations du culte, dites « diocésaines », furent autorisées, avec des statuts approuvés par le Saint-Siège qui sauvegardent complètement les droits de la hiérarchie ecclésiastique.

Il est peut-être trop tôt pour nous prononcer sur les résultats probables de cette entente : ce qui est certain, c'est qu'elle constitue par elle-même un événement d'une grande importance, puisqu'elle a prouvé, malgré l'opposition de quelques canonistes trop zélés, que le droit canon et la législation française n'étaient nullement inconciliables.

Les statuts des diocésaines permettent aux catholiques de posséder légalement des églises, des presbytères, des séminaires, de se procurer les ressources nécessaires à leur entretien au moyen de cotisations, de collectes, et même de fondations de services religieux ; mais les diocésaines, pas plus que les cultuelles protestantes et israélites, ne peuvent accepter des dons et legs, et cela est d'autant plus choquant que, pour les catholiques, c'eût été le seul moyen de reconstituer leur patrimoine confisqué.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point important.

* * *

Au point de vue de l'exercice public du culte dans les églises et les temples qui y sont consacrés, la loi de séparation donne les mêmes facilités et les mêmes garanties que les lois antérieures, avec cette amélioration notable que dorénavant les lieux de culte peuvent être créés sans autorisation du Gouvernement. Les protestants et les israélites sont restés, en vertu de la loi de 1905, et par l'intermédiaire des associations cultuelles, en possession de leurs temples. Pour les catholiques, la loi de 1907 a décidé qu'en l'absence d'associations, les églises seraient laissées à la jouissance des fidèles. Depuis la constitution des diocésaines, celles-ci ont qualité pour s'occuper de l'entretien des églises : ce sont toujours les fidèles qui en jouis-

sent, mais leur représentation légale est maintenant assurée.

On sait qu'en principe, les frais d'entretien des églises ne peuvent être imposés aux communes, même quand celles-ci sont propriétaires des édifices sacrés ; mais il y a heureusement beaucoup de communes qui ne se refusent pas à remplir, en ce qui concerne les immeubles dont elles ont la propriété, les obligations que leur impose le droit commun.

Notons que pour les lieux de culte situés en Algérie et aux colonies, les règlements d'administration publique faits par délégation formelle de la loi de 1905 ont maintenu un certain budget des cultes, soit pour les traitements des ministres, soit pour l'entretien des églises ou des temples.

Enfin, il est une autre catégorie d'églises qui sont appelées, même dans la métropole, à recevoir des subsides de l'État, ce sont celles qui sont classées comme monuments historiques.

***

Indépendamment du culte célébré à l'intérieur du temple, il y a, notamment dans la religion catholique, des manifestations extérieures qui sont parfaitement licites, mais qui peuvent être réglementées. Il faut ici concilier la liberté du culte et le maintien de l'ordre public qui rentre dans les attributions des municipalités. La suppression des dispositions de la loi de l'an X, sur les processions notamment, n'a porté aucune atteinte aux pouvoirs de police que le maire exerce sous le contrôle de l'autorité supérieure.

A cet égard, le Conseil d'État a établi une jurisprudence protectrice de la liberté du culte contre les mesquines persécutions de certains maires. Nombreuses sont les décisions de la Haute-Assemblée qui ont annulé des arrêtés municipaux, quand il a été démontré que leurs interdictions n'avaient pas pour but d'assurer l'ordre et n'étaient que des prétextes à vexations.

***

Le tableau que nous venons de tracer du régime actuel des cultes ne serait pas complet si, en terminant, nous ne disions un mot des congrégations. Mais ici il faut rayer toute idée, — nous ne nous résignons pas à dire tout espoir, — de liberté.

L'institution de congrégations est comprise dans la tradition séculaire et dans l'organisation générale de l'Église catholique;

elle répond au génie centralisateur du christianisme. Leurs membres, vivant en commun, unis par une étroite cohésion, liés par des vœux, soumis à des règles sévères, sont particulièrement propres à l'entreprise de grandes œuvres de charité, de propagande et d'enseignement. Les congréganistes se privent des joies de la famille et des relations du monde pour se consacrer tout entiers à une tâche qui exige une grande force d'âme, un renoncement absolu de soi. Ce sont les pionniers de la civilisation chrétienne, les serviteurs des pauvres et des malades, les pères et les mères des orphelins. Ils constituent, dans leur ensemble, une véritable élite de belles âmes et de cœurs généreux qui honorent vraiment l'Église, la France et l'humanité. On est donc douloureusement surpris quand on pénètre dans les arcanes du régime de méfiance hostile auquel les soumettent nos lois actuelles.

Dans l'ancien régime, si les congrégations n'étaient pas libres, elles se sentaient protégées. Le pouvoir royal, jaloux d'une autorité qui lui était indispensable pour faire l'unité française, n'admettait aucun pouvoir rival en face de lui : il refusait l'indépendance aux ordres religieux tout comme aux groupements corporatifs, mais il les admettait les uns et les autres comme des facteurs utiles à ses grands desseins et il leur permettait de vivre et de prospérer sous son contrôle.

Pendant la tourmente révolutionnaire, les congrégations furent emportées, comme tous les autres groupements.

Les lois modernes, qui fixèrent leur régime au début du XIXe siècle, maintinrent, vis-à-vis des congrégations rétablies, tous les droits du Gouvernement et les soumirent à une tutelle très étroite. Pour chacun des actes de leur vie civile une autorisation est nécessaire. Il faut une loi pour créer une congrégation nouvelle; elles ne peuvent fonder des succursales, acquérir des immeubles, recevoir des legs, aliéner ou emprunter, sans que leurs délibérations sur ces différents points aient été approuvées par décret. Bref, elles sont enserrées dans le réseau d'une surveillance journalière qui les maintient dans la dépendance étroite du pouvoir civil.

Reconnaissons d'ailleurs que, pendant un siècle, cette réglementation si stricte fut en général tempérée par l'esprit d'équité et de bienveillance des pouvoirs publics.

Quand, en 1901, on se décida à établir en France la liberté

d'association, on put croire que cette grande réforme destinée à reconnaître aux associations laïques le droit de vivre en les arrachant au régime du code pénal, aurait une répercussion favorable même pour les associations se rattachant aux différents cultes. Un certain nombre de républicains, parmi les plus avancés, prônaient une réforme en ce sens et y voyaient la solution pratique qui servirait de rançon à la séparation des Églises et de l'État et à la suppression du budget des Cultes : la liberté complète d'association compenserait tous les sacrifices.

On sait que ces velléités avortèrent en pratique et comment la loi de 1901, libérale pour les laïcs, forgea pour les congréganistes un véritable instrument d'oppression.

Sans entrer dans le détail, on peut juger de l'esprit de cette loi par un seul article : c'est celui qui, contrairement à tous les principes du droit public, exige une loi pour créer une congrégation et permet au Gouvernement de la dissoudre par simple décret.

Les auteurs de la loi de 1901 ont essayé de défendre leur œuvre par un argument inattendu de leur part : ils font observer que, dans son ensemble, cette réglementation si sévère n'est qu'une réplique modernisée des anciennes ordonnances royales.

Il est facile de retourner l'argument : les textes anciens cadraient avec le régime général de l'époque : ce que nous reprochons au titre III de la loi de 1901, c'est précisément d'avoir conservé, au XXe siècle, au milieu d'un ensemble de conquêtes libérales, un système de tutelle vexatoire qui n'est plus de notre temps.

Tous les groupements qui veulent aujourd'hui s'établir en France, sociétés civiles, sociétés commerciales, sociétés de secours mutuels, syndicats professionnels, associations politiques et même révolutionnaires, ont conquis une large indépendance, qui contraste singulièrement avec la situation faite aux congrégations, traitées comme un danger public et pour lesquelles les changements introduits dans la législation se sont bornés à de nouvelles vexations et à des impôts de plus en plus lourds.

D'autre part, il y avait dans les ordonnances et les lois concernant les congrégations, à côté de sujétions rigoureuses, des dispositions favorables : les gouvernements qui se sont succédé pendant le XIXe siècle ont appliqué les unes et les

autres, tandis que, depuis 1901, la loi n'est mise en vigueur qu'en tant qu'elle est hostile aux congrégations, les autres prescriptions restant lettre morte.

C'est ainsi que les demandes formées pour régulariser la situation de milliers d'établissements particuliers ont d'abord été ajournées systématiquement pendant plus de dix ans et n'ont été admises ensuite, malgré les tendances libérales du Conseil d'État, que dans une infime proportion. C'est ainsi qu'aucune requête, — nous disons aucune, — tendant à la création d'une congrégation nouvelle n'a, depuis vingt-trois ans, obtenu l'acte législatif nécessaire pour consacrer son existence.

Ne pas appliquer la loi à ce degré, n'est-ce pas la violer?

Enfin, il est intervenu une loi nouvelle qui a mis le sceau à l'œuvre anit-libérale de 1901, c'est la loi du 7 juillet 1904. Celle-ci pose en principe que le droit d'enseigner doit être retiré à tous les congréganistes, que, dès lors, les congrégations enseignantes établies en France seront dissoutes, leurs établissements fermés, leurs biens confisqués.

On peut dire que toute une catégorie de citoyens auxquels on enlève un droit naturel se trouve ainsi mise hors la loi. Vis-à-vis des modestes éducateurs qui ont été seuls pendant longtemps à assurer aux enfants du peuple le bienfait de l'enseignement primaire, c'est un acte d'ingratitude nationale. Au point de vue légal, c'est une voie de fait commise contre des Français dont l'État avait autorisé les établissements et largement utilisé les services. C'est un véritable excès de pouvoir législatif : s'il y avait en France comme en Amérique une cour suprême pour protéger les citoyens contre les lois qui méconnaissent leurs droits, une semblable loi aurait été brisée, avant même d'être mise à exécution, et qui sait? peut-être avec l'approbation secrète de bon nombre de ceux qui l'avaient votée.

***

Ce rapide coup d'œil sur la législation des Cultes montre que, malgré des déclarations solennelles et des tendances libérales dans leur ensemble, il reste de fâcheux disparates et nos lecteurs ne s'étonneront pas si nous proposons quelques réformes que la justice commande et que l'opinion attend.

La première et nous disons la plus facile à réaliser concerne la capacité civile des associations.

D'après la combinaison des lois de 1901 et de 1905, les associations préposées à la gestion du temporel du culte ont une capacité limitée et ne peuvent accepter des dons et legs.

Est-ce juste, est-ce logique?

Si la loi refusait aux sociétes civiles ou aux sociétés commerciales le droit de recevoir des libéralités, cette interdiction pourrait se justifier par le fait qu'il s'agit là de personnes morales constituées en vue d'assurer des bénéfices à leurs membres, qui peuvent ainsi se procurer des ressources sans avoir besoin de donateurs. Mais quand il s'agit d'associations qui, par définition, poursuivent un but désintéressé et auxquelles toute idée de lucre est interdite, il est vraiment injuste, j'allais dire absurde de leur interdire en même temps de demander à des personnes généreuses les ressources qui leur sont nécessaires pour remplir leur mission.

Sur le fond de la question, il ne peut y avoir de désaccord et le doute ne subsiste que sur le choix du procédé pour octroyer à l'avenir aux associations du culte la pleine capacité qui seule est conforme à leur constitution et à leurs besoins.

Le premier système consisterait à combler la lacune qui existe dans l'article 6 de la loi de 1901 en recourant à l'article 11.

D'après la loi organique, seules peuvent accepter des dons et legs les associations reconnues d'utilité publique; rien dans la loi n'interdit d'accorder cette haute faveur aux « cultuelles » : il n'y aurait donc qu'à solliciter du Gouvernement une série de décrets en ce sens. Malheureusement, qui dit solliciter ne dit pas obtenir, et ce serait là une solution bien précaire, puisque le Gouvernement aurait toujours le droit, sans avoir même à donner de motifs, de refuser cette reconnaissance.

On ne manquerait pas d'ailleurs de faire observer que l'intervention gouvernementale, créant un lien de patronage entre le Gouvernement et les associations qu'il reconnaît, ne cadre pas très bien avec les vues générales du législateur sur les rapports de l'Église et de l'État.

En fait, si l'on entrait dans cette voie, on aboutirait à un régime de faveur qui n'aurait ni unité, ni fixité; la reconnaissance serait accordée ou refusée suivant les époques; elle serait octroyée, au gré des courants politiques, aux associations de tel ou tel culte, tandis que les autres cultes ne pourraient

l'obtenir. La crainte des marchandages et des solutions arbitrairement différentes, doit, à notre sens, faire écarter résolument cette première solution.

Un autre système consisterait à modifier sur ce point la loi de 1905 et à reconnaître, par la loi elle-même, à toutes les associations cultuelles le droit d'accepter des dons et legs, par extension de la capacité qui leur est déjà reconnue en ce qui concerne les fondations.

Cette mesure générale étendue à tous les cultes serait préférable à la précédente, mais elle aurait l'inconvénient de ne pas s'appliquer aux associations charitables, littéraires, scientifiques, sportives, etc., et de créer pour les cultuelles une situation spéciale, dont les bénéficiaires seraient accusés d'avoir ainsi ressuscité les privilèges dont la loi de séparation avait précisément pour but de les dépouiller.

D'ailleurs, cette réforme exigerait une modification de la loi de 1905 à laquelle le Gouvernement et le Parlement paraissent décidés à n'apporter actuellement aucun amendement.

Il est une troisième solution qui échappe aux critiques ci-dessus et qui paraîtrait de nature à donner satisfaction à la fois aux intérêts privés et à l'intérêt général : ce serait de modifier l'article 6 de la loi de 1901 qui énumère limitativement les ressources des associations déclarées en y ajoutant les dons et legs, sous réserve de l'approbation du Gouvernement.

Cette réforme est activement sollicitée depuis de longues années par les associations de bienfaisance et les groupements sportifs : une mesure de ce genre serait donc très bien accueillie par l'opinion et laisserait d'ailleurs intacts les droits de contrôle conférés au Gouvernement par l'article 910 du Code civil et la loi du 4 février 1901.

* * *

Le problème de la restitution des biens confisqués aux établissements du culte, est beaucoup plus délicat que le précédent; car si le droit et l'équité sont d'accord pour conseiller cet acte d'honnêteté politique, la situation de fait comporte de sérieuses difficultés.

Il ne s'agit pas, bien entendu, des israélites et des protestants, qui ont constitué des associations cultuelles auxquelles ont été dévolus les biens des consistoires supprimés : la question

n'intéresse que les catholiques, qui n'ont pu former en temps utile des associations de ce genre et qui ont vu les biens des fabriques, des menses, des séminaires et des chapitres attribués, en vertu de la loi de 1905, aux départements, aux communes, et surtout aux bureaux de bienfaisance.

Si, en l'absence d'associations cultuelles aptes à recevoir les biens des établissements catholiques, le Gouvernement s'était borné à mettre ces biens sous séquestre en attendant qu'un accord avec Rome eût pu intervenir, il serait à l'heure actuelle aussi juste qu'opportun de faire la dévolution de ce patrimoine aux associations diocésaines. Malheureusement, des centaines de millions ont été réparties par petites portions entre des milliers d'établissements de bienfaisance. On voit combien il serait difficile, — matériellement et moralement, — de revenir sur de telles attributions : il se trouverait des gens pour soutenir que l'Église dépouille aujourd'hui les pauvres à son profit.

Il faut donc se résigner à accepter ce triste passé, sauf en ce qui concerne quelques immeubles qui n'ont pas encore reçu d'affectation régulière à un service public et qu'il sera ainsi facile et équitable de rendre à leur destination primitive.

Mais, même avec ces rares exceptions, l'ensemble des confiscations sera maintenu et l'on peut trouver là un argument décisif en faveur de la réforme de la loi de 1901 préconisée plus haut. Si le Gouvernement ne veut pas ou ne peut pas rendre aux catholiques ce qu'il leur a pris, ce serait bien le moins qu'il ne les empêchât pas de reconstituer par des dons volontaires, leur patrimoine confisqué.

***

Il paraît également difficile, sinon impossible, de restituer leurs biens aux congrégations dissoutes; nous nous bornerons donc, en ce qui les concerne, à demander deux choses pour l'avenir.

D'abord que la loi de 1901 (titre III) soit désormais complètement appliquée et que par suite les autorisations nécessaires, soit pour fonder de nouveaux établissements de congrégations autorisées, soit même pour créer légalement de nouvelles congrégations, soient libéralement accordées. La jurisprudence établie par le Conseil d'État pour la création d'établissements particuliers pourrait être appliquée à des centaines, — pour

ne pas dire à des milliers de succursales, — où les congréganistes prodiguent leur dévouement, notamment en matière de bienfaisance et d'œuvres sociales et où ils sont de précieux auxiliaires pour l'Assistance publique aux prises chaque jour avec de nouveaux devoirs et de nouvelles charges. Quant aux autorisations de congrégations qui exigent l'intervention du législateur, les Chambres sont actuellement saisies de propositions du précédent Gouvernement : celui qui est actuellement au pouvoir s'honorerait en les appuyant dans l'intérêt général du pays.

Le second point à régler tient en deux mots : il faut que les pouvoirs publics aient le courage d'abroger la déplorable loi de 1904, qui est une tache dans le recueil des lois françaises.

Les écoles congréganistes sont, dans notre pays, une forme traditionnelle de la liberté d'enseignement : elles répondent au vœu de beaucoup de familles et permettent aux parents, qui peuvent ainsi faire donner à leurs enfants dans une école libre une éducation religieuse, d'accepter sans protestation la neutralité de l'école publique.

Nous favorisons ces établissements à l'étranger comme un excellent instrument de propagande pour la langue et l'influence française.

On sait que nous avons eu sur ce point un récent conflit avec une Puissance orientale. Il ne faut pas que les Turcs puissent répondre à nos sommations : « des écoles catholiques chez nous? attendons au moins que les Français les aient rétablies chez eux! »

* * *

De l'exposé qui précède doit-on conclure que de nos jours la liberté religieuse n'est pas assurée?

Ce serait singulièrement exagérer la portée de nos critiques. En réalité, nos lois et nos mœurs comportent une série de libertés fragmentaires qui, en se soudant les unes aux autres et en se prêtant un mutuel appui, permettent à tout homme de foi et de volonté de pratiquer l'essentiel de sa religion.

Mais il est difficile de laisser subsister plus longtemps certaines dispositions légales trop choquantes. Nous serions heureux si ces lignes pouvaient contribuer à préparer les

réformes les plus désirables, en éveillant quelques remords chez les adversaires de la religion et quelques espoirs chez ses amis. Nous voudrions surtout convaincre chacun de ceux-ci de la nécessité de ne pas se contenter d'efforts individuels et de procéder par une énergique action collective.

Jamais, à aucune époque et dans aucun pays, les droits des citoyens ne sont en sûreté, si les intéressés eux-mêmes ne consacrent toutes leurs forces à les défendre, et s'ils ne savent se grouper et s'unir dans ce dessein.

Allons-nous donc aboutir à proposer de créer en France un parti catholique ?

A la question ainsi posée nous répondrons nettement par la négative. Une religion ne doit pas s'abaisser à devenir un parti et les succès temporaires obtenus à l'étranger par certains « partis catholiques » ne nous aveuglent pas sur le danger permanent qu'il y a à compromettre la religion dans les luttes de la politique.

Mais, en présence des manœuvres qui se préparent et des menaces qui se précisent, tous ceux qui croient à l'utilité d'une religion, aussi bien pour les peuples que pour les individus, n'ont-ils pas le droit de se concerter en vue d'une défense commune qui abriterait tous les cultes sous son drapeau et résumerait son programme en y inscrivant ces deux mots : « Liberté religieuse » ?

Un tel parti, avec un but précis et limité, et de très larges bases, pourrait avoir dans sa sphère d'action une influence considérable, puisqu'il grouperait des catholiques, des protestants, des israélites, des musulmans et aussi, nous l'espérons, des libres penseurs de bonne foi qui ne sauraient refuser aux autres le droit de penser librement qu'ils revendiquent pour eux-mêmes.

HÉBRARD DE VILLENEUVE.

APOLOGIE

POUR MADAME HANSKA

Le jugement que la postérité a porté sur Mme Hanska, sur cette « Étrangère, » épousant après dix-sept ans d'attente, de constance, Balzac mourant et ruiné, a été étrangement sévère. On l'a accusée d'avoir été le mauvais génie de Balzac, d'avoir gâché sa vie, torturé son cœur, mis obstacle à ses travaux, empoisonné ses derniers moments; son amour même a été mis en doute.

Je voudrais fournir ici au lecteur de bonne foi, par un simple récit de la vie amoureuse de Balzac et de Mme Hanska, fait d'après les documents les plus sûrs, mais en partie inconnus, le moyen de réparer cette injustice et de restituer à cette femme calomniée sa véritable figure.

En 1832, une femme de vingt-sept ans, recluse en une somptueuse demeure, le château de Wierzchownia, au milieu des déserts de blé de l'Ukraine, charme son ennui par d'incessantes lectures. Polonaise de noble race, mais pauvre, Éveline, née comtesse Rzewuska, fut mariée par ses parents, il y a dix ans déjà, au riche propriétaire Venceslas de Hanski, maréchal de la noblesse, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle. Cinq enfants naquirent de cette union mal assortie, quatre sont morts, le cinquième, une fille, Anna, n'est en 1832 qu'un bébé d'un an. Entre son vieux mari et la petite Anna, la jeune châtelaine lit et rêve. Elle est fort instruite, très au courant des

nouveautés littéraires de France ; en février 1832, enthousiasmée par la lecture des *Scènes de la vie privée*, elle écrit à Balzac. Non, elle n'écrit pas, elle dicte, une belle lettre calligraphiée, signée : *l'Étrangère*. Pas de réponse. Balzac en reçoit tant de ces lettres de femmes, et il a été tant mystifié! Et puis son cœur est occupé par la séduisante marquise de Castries dont il a entrepris la conquête. N'importe, l'Étrangère ne se dépite pas. Le 7 novembre 1832, une longue lettre enflammée part de l'Ukraine : « En lisant vos ouvrages, mon cœur a tressailli ; vous élevez la femme à sa juste dignité ; l'amour est chez elle une vertu céleste, une émanation divine ; j'admire en vous cette admirable sensibilité d'âme qui vous l'a fait deviner. Vous devez aimer et l'être ; l'union des anges doit être votre partage... » Pauvre Balzac, il l'a connue, l'union des anges avec cette adorable créature qui l'a formé, qui l'a bercé sur son sein comme un enfant tendrement aimé, cette *Dilecta* dont le nom si doux nous attendrit encore. Mais Mme de Berny a passé la cinquantaine, la vieillesse et la mort commencent à jeter leurs voiles de deuil sur ces belles amours et Balzac a soif de connaître enfin, avec un être jeune, cet amour complet dont la vieille maîtresse n'a fait qu'exaspérer en lui le désir sans le satisfaire. Sans doute il y a, à cette époque, de nombreuses femmes dans la vie du romancier, il y a de multiples amours, mais l'amour parfait, Balzac ne l'a pas encore rencontré, l'amour avec toutes les grâces dont il le pare : beauté, jeunesse, intelligence, noblesse, fidélité, union ardente de deux créatures pour la vie, pour l'éternité. *Et nunc et semper !* écrivait-il en tête de *Louis Lambert* d'une main passionnée. En 1832, il croit découvrir en Mme de Castries ce sublime amour qu'il cherchait désespérément. Il se jette à cœur perdu dans l'aventure et le premier appel de l'Étrangère le laisse insensible. Mais, dès la fin de l'année, déçu, meurtri, brisé, il prête l'oreille à la petite voix lointaine, il y répond. Il répond d'abord par un entrefilet dans le numéro du 9 décembre de *la Quotidienne*, un des rares journaux autorisés en Russie :

M. de B... a reçu l'envoi qui lui a été fait ; il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal, et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse.

A l'É. — H. de B.

Il le sut bientôt et, en janvier 1833, il expédia à l'inconnue une longue, longue lettre complémentaire, la première de ces *Lettres à l'Étrangère*, dont les feuillets devaient s'accumuler pendant près de dix-sept années.

Tout de suite il révélera sans hésiter l'état de son cœur, cette soif d'un grand amour que Mme de Berny n'a pu complètement étancher et que la marquise de Castries s'est, par une cruelle dérobade, refusée à satisfaire. Il a confiance en cet amour naissant. « J'ai été vivement touché, écrit-il à l'Étrangère, par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire. » Il étale aux yeux de la jeune femme toutes ses tristesses et tous ses espoirs.

Les lettres succèdent aux lettres, très fréquentes de part et d'autre, et, malgré son labeur effréné, Balzac raconte par le menu sa vie à l'Étrangère. Nous n'avons pas les lettres de Mme Hanska, mais il n'est pas difficile d'en imaginer le ton d'après les réponses de Balzac. L'Étrangère lui raconte, elle aussi, sa vie, minutieusement, et le questionne sans relâche sur ses travaux, sur ses amitiés. Elle craint pour lui les tentations féminines. Elle aime, elle est jalouse. Est-il juste de l'en blâmer? Ne savons-nous pas, par Balzac lui-même, que ces craintes n'étaient pas chimériques et, dans la liste de ses passe-temps amoureux du moment, liste dressée pour sa sœur Laure, ne rencontrons-nous pas, — à côté de Mme de Berny qui décline et de Mme de Castries dont il est encore épris, malgré tout, — d'abord, une simple et délicieuse bourgeoise, puis une naïve créature, dont il vient d'avoir un enfant, et enfin une dernière, « voluptueuse comme mille chattes et qui veut sa ration d'amour journalière ». Les soupçons de l'Étrangère n'étaient vraiment que trop fondés.

La correspondance se poursuit, montant de ton, semaine à semaine. Au bout de quelques mois, c'est un duo délirant où se mêlent amour et philosophie, tendresse et littérature. Ils sont au même diapason : « Mon Dieu! s'écrie Balzac, ce que vous voulez, je le veux. Nous avons les mêmes souhaits, les mêmes inquiétudes, les mêmes appréhensions, la même fierté. Moi aussi, je ne conçois pas l'amour autrement qu'éternel, en appliquant ce mot à la durée de notre vie. »

Mais l'exaltation amoureuse de Mme Hanska ne va-t-elle pas tomber subitement? Lorsque Balzac débarquera, le 25 septembre,

à Neuchâtel pour leur première entrevue, que pensera-t-elle de ce gros homme jovial? Miracle de l'amour! à peine a-t-elle reconnu Balzac qu'elle lui saute au cou devant tout le monde. Puis, lorsqu'ils furent seuls, ils échangèrent, sous un grand chêne, le premier et furtif baiser de l'amour. Lui, jure d'attendre, elle, de lui réserver sa main et son cœur. Les cinq jours que Balzac passa à Neuchâtel furent cinq jours de Paradis, pendant lesquels il ne put se lasser de contempler les magnifiques cheveux noirs et la peau délicieusement fine de sa jeune maîtresse, de caresser ses jolies petites mains, de s'enivrer des splendeurs voluptueuses de deux beaux yeux aux regards traînants. « N'est-ce pas gentil, écrivait Balzac à sa sœur, d'avoir arraché un mari, — qui m'a l'air d'une tour, — de l'Ukraine et de faire six cent lieues pour aller au-devant d'un amant qui n'en fait que cent cinquante, le monstre! » On se donne rendez-vous à Genève, où les Hanski doivent faire halte.

Balzac rentré à Paris, la correspondance reprend de plus belle, et l'on devine à quel passionné désir de l'Étrangère répondent les phrases que voici : « Mauvaise! tu n'as pas vu dans mes regards tout ce que je souhaitais? Oh! sois tranquille, tous les désirs qu'une femme qui aime est jalouse d'inspirer, je les ai ressentis; et si je ne t'ai pas dit avec quelle ardeur je souhaitais que tu vinsses un matin, c'est que je m'étais bêtement logé. »

Il lit et relit les lettres de l'Étrangère. « Que j'aime tes lettres, s'écrie-t-il, que tes lettres me font de bien! Ta lettre m'a rafraîchi l'âme. Mon Dieu, que de grâce et de gentillesse dans tes lettres! » Il la remercie de la belle vie secrète que ces adorables lettres lui permettent de mener au milieu de son enfer de travail. Elle aime autant qu'elle est aimée. On la sent prête à toutes les folies. Il faut que ce soit Balzac lui-même qui la raisonne : « Ainsi, mon ange, ne fais pas de folies. Non, ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée! Ton amant viendra quand tu crieras. Mais tu m'as fait frémir. »

Enfin, consumés de désir, ils se retrouvent à Genève, à Genève que Balzac, repoussé par la marquise de Castries, avait quitté l'année précédente, désolé, maudissant tout, abhorrant la femme. « Avec quelle joie j'y rentrerai, s'écrie Balzac, mon céleste amour, mon Éva! »

Il y rentre vers la Noël de 1833, et n'en part que le

8 février 1834. Évanoui désormais, l'atroce souvenir des tortures amoureuses subies à ces mêmes places, à Genève, à Diodati, aux côtés de la terrible marquise de Castries. « J'ai pleuré, écrit Balzac à sa bien aimée, lorsqu'après m'avoir permis tout autant de caresses que tu m'en as accordées, cette femme a pu d'un seul mot couper la trame qu'elle avait paru prendre plaisir à tisser. Juge si je t'adore, toi qui ne conçois rien à ces odieux manèges, et qui te livres avec candeur et bonheur à l'amour. »

L'union des deux amants était complète. Au bout d'un mois il fallut se séparer, mais on convint d'un prochain rendez-vous, en Autriche, à Vienne, où les Hanski devaient se rendre, en passant par l'Italie, et faire un séjour. Balzac les y rejoindrait à la première accalmie de son forcené labeur.

Balzac, de retour à Paris, savoure ses souvenirs : « Les mille désirs, écrit-il, les espérances de bonheur qui m'allumaient le cœur à chaque tour de roue, quand je venais à Neuchâtel, les certaines délices que je venais chercher à Genève et qui te faisaient sublime, ravissante, épouse enfin, à jamais mienne, eh ! bien, j'ai senti toutes ces émotions si diverses à nouveau, mais augmentées des chères joies, de l'adorable sécurité d'un ange dans son ciel. »

Sur les routes de France, d'Italie et d'Autriche, vont et viennent d'un amant à l'autre les longues, les passionnées lettres d'amour. L'éloignement et le temps exaspèrent en Mme Hanska une jalousie que les racontars mondains entretiennent et que ne peuvent calmer les protestations de Balzac. « Va aux pieds de ta marquise, » crie Éva, désespérée, et que rien ne peut apaiser. Tout lui porte ombrage, tout, même l'affection maternelle de Mme de Berny, quinquagénaire. D'un autre pays, d'une autre race, d'une autre caste que son amant, isolée de lui, sans autres armes que son écritoire et les souvenirs de quelques semaines d'amour, la pauvre Étrangère n'est-elle pas excusable de s'irriter et de se plaindre ? Balzac le comprend et court à Vienne où, pour la calmer, il passe auprès d'elle plusieurs semaines de l'été 1835, abandonnant soudain travaux et créanciers. Scènes violentes, amour, réconciliation, puis mornes adieux, séparation cruelle, car ils ne savent plus quand ils se reverront. « Il faut que Dieu le veuille, s'écrie Balzac au moment du départ. Je t'aime tant et tout nous unit si bien que cela sera ; mais quand ? »

*
* *

Six années se passèrent, six années de souffrances pour les deux amants isolés aux deux bouts de l'Europe : Ève torturée par les angoisses de la jalousie, Honoré détruisant lentement sa robuste santé par des excès de travail sans nom et par une lutte épuisante contre des difficultés financières sans cesse grandissantes.

Vers la fin de la sixième année, une lettre cachetée de noir apprit à Balzac que M. de Hanski était mort le 10 novembre 1841 : « Quant à moi, chère adorée, répondit-il, quoique cet événement me fasse atteindre à ce que je désire ardemment depuis dix ans bientôt, je puis, devant vous et devant Dieu, me rendre cette justice que je n'ai jamais eu dans mon cœur autre chose qu'une soumission complète et que je n'ai point souillé, dans mes plus cruels moments, mon âme de vœux mauvais. » Il semble que les deux amants soient enfin au terme de leurs épreuves.

Il n'en est rien, il faut encore attendre. « Ayez foi en moi, soyez-moi fidèle », écrit l'Étrangère. Leur constance à tous deux va subir de nouveaux assauts. Mme Hanska pour longtemps encore sera retenue en Russie par les innombrables formalités et procédures du règlement de la succession de son mari; d'ailleurs, sa famille voit d'un très mauvais œil le penchant qui la pousse vers un homme de lettres sur lequel il court, dans la société, les bruits les plus fâcheux ; on raconte même qu'il est marié. A vrai dire, sa fidélité amoureuse n'a pas été exemplaire, et, de 1835 à 1841, nous savons qu'en dehors des caprices d'un jour, deux femmes au moins ont retenu un instant son cœur : la comtesse Guidoboni-Visconti et Mme de Valette, sans compter cette ridicule Mme Marbouty qui s'est travestie en jeune homme pour l'accompagner en Italie. Enchaîné à Paris par ses travaux et ses créanciers, Balzac ne peut aller, sur-le-champ, plaider lui-même sa cause auprès de Mme Hanska, trop justement inquiète. Il écrira donc *Albert Savarus*, pour mettre en garde l'Étrangère contre un malheur semblable à celui qui frappa la trop crédule duchesse d'Argaïolo, comme il avait écrit, six ans plus tôt, *le Lys dans la Vallée* pour prévenir dans le cœur de Mme Hanska la funeste décision de Nathalie de Manerville, jalouse d'une morte.

Mais ses craintes étaient vaines et le séjour qu'il fit en Russie, de juillet à septembre 1843, lui permit de mesurer la constance du sentiment qui liait à son cœur le cœur d'Éveline. Nous en avons pour témoin l'album de Mme Hanska sur lequel, à la suite d'une page écrite par Balzac le 2 septembre 1843, nous trouvons ces lignes, jusqu'ici inédites, tracées de la main de Mme Hanska, à la date du 24 décembre de la même année :

Des jours et des mois ont passé là-dessus, je n'ai rien écrit. — Que dis-je, écrit !... Je n'ai même pas osé ouvrir ce livre, qui me paraissait désormais consacré. Mais le jour de ma naissance, le 24 décembre, j'ai voulu avoir ma fête à moi ; je me suis enfermée, je me suis mise à genoux, et c'est ainsi que j'ai lu ce qu'une main glorieuse, — mais qu'est-ce que la gloire pour le cœur ? — ce qu'une main bien aimée avait tracé. — Il écrivait ceci le 2 septembre !... Hélas ! que ce jour est déjà loin ! et cependant il est toujours là, il est toujours présent, comme l'étoile qu'on voit sans pouvoir l'atteindre, que j'ai prise pour la devise de ma destinée.

J'ai donc été heureuse !... — Je sais enfin ce qu'est le bonheur, — un bonheur pur et sans reproche. — Oserais-je jamais dire, même ici, combien le mien a été vaste et complet, mais peut-on décrire à froid, la plume à la main, ce qu'on a senti si vivement? et le pourrait-on même, encore faudrait-il s'en abstenir. Le souvenir du bonheur se replie sur lui-même comme la sensitive, ne se laisse effeuiller que par violence. Je veux donc laisser ce doux souvenir s'épanouir à l'aise, dans la fraîche profondeur du cœur qu'il anime sans l'agiter.

... Mais cependant, comment ne pas parler de *lui*, dans un livre que j'ai choisi pour y verser mon âme tout entière?... Comment ne pas dire tout ce qu'il y a dans cet être de grandeur et de bonté, d'élévation et de douceur, d'intelligence flamboyante et de jeunesse de cœur, fraîche, gracieuse, printanière, ce cœur sans égal n'a pas ralenti ses battements depuis sa première émotion ; il sent aujourd'hui comme il sentait à seize ans, à cet âge que Chateaubriand dit être si poétique dans la fraîcheur de ses passions. Ah ! je suis trop vieille et d'âme et de corps pour être aimée ainsi ; j'en ressens comme de la honte, comme du remords... Que de fois, tandis qu'il parlait, et que sa sublime intelligence servait d'interprète à la vivacité de ses sentiments, je pensais tristement, en l'écoutant avec délices, que j'étais une créature trop heureuse, que j'étais trop indigne d'un tel bonheur... Non, je n'en suis pas indigne, puisque j'en sais évaluer le prix, et qu'il est pour moi au-dessus de toute

valeur... Puis, ne faut-il pas que le bonheur soit gratuit, comme la grâce divine, ne dérive-t-il pas de la même source? Dieu seul est dans le secret de certaines destinées, lui seul sait pourquoi une pauvre herbe sans nom croît et prospère au pied du laurier, tandis que la tulipe triomphante étale ses couleurs loin de lui, et périrait, si l'on voulait la faire croître sur le même terrain.

Les trois mois que les deux amants ont passés ensemble à Pétersbourg ont retrempé leur courage. Ils attendront. Ils attendront que la succession du défunt mari soit liquidée, ils attendront que la situation financière de Balzac soit meilleure, qu'il ait trouvé et meublé à Paris un gîte digne d'abriter le ménage d'un grand écrivain et d'une grande dame. Il faudra aussi établir la petite Anna devenue jeune fille. Il faudra encore, pour sortir de Russie sans danger, obtenir, ce qui n'est pas facile, l'autorisation de l'autocrate, du Tsar.

Mais déjà les amants se considèrent comme deux époux auxquels il ne manque plus que le sacrement et la vie commune. Cette vie commune ils la connaîtront, en 1845 et en 1846, lorsque Mme Hanska viendra séjourner à Dresde. Ils feront quasi conjugalement, de petits voyages furtifs en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Italie, en France. Ils marieront, le 13 septembre 1846, la petite Anna au comte Georges Mniszech, et lorsque le jeune ménage, qui adore Balzac, s'en ira prendre possession du château de Wierzchownia, en Ukraine, dont Mme Hanska leur a fait le généreux abandon, Ève viendra incognito, au début de 1847, rejoindre Honoré à Paris. « Oh! s'écriera Balzac, l'amour, l'amour violent et durable nous tient collés l'un à l'autre. » Après un séjour de plusieurs mois, elle retourne auprès de ses enfants, à Wierzchownia, pour les y installer, les conseiller, en attendant que l'hôtel acheté par Honoré, rue Fortunée, soit prêt à recevoir M. et Mme de Balzac. Balzac, qui décidément ne peut plus supporter le célibat, quitte Paris en septembre 1847, et s'en va passer en famille auprès de Mme Hanska et des jeunes Mniszech la fin de l'année 1847 et le début de 1848.

Reviendra-t-il à Paris, marié? L'heure de ce mariage si impatiemment attendue n'a pas encore sonné. Ses dettes, ses funestes dettes qu'il n'a pu liquider complètement, s'opposent encore à son entrée en ménage et l'ameublement de l'hôtel de la rue Fortunée est loin d'être terminé. Balzac prépare du moins,

en décembre 1847, une belle lettre officielle au chancelier de l'Empire russe, pour demander au Tsar l'autorisation nécessaire au mariage d'une Russe et d'un étranger. Mais ses affaires le rappellent à Paris en février 1848 ; il quitte, la mort dans l'âme, le paradis de Wierzchownia : « Je vous suis à toute heure à Wierzchownia, écrit-il tristement à Mme Hanska en cours de route, vous, Anna et Georges, et j'assiste à tout par la pensée. Je me dis : Ils font telle chose. Anna lit Capefigue, auprès de sa maman qui fait de la tapisserie. On dîne, on joue aux échecs en se rappelant les faveurs *bilboquetiennes* et les imprécations de Mme Hancha (*sic*) ; on se dit : Bilboquet est là ; Bilboquet, etc... » Le pauvre Bilboquet si gai au milieu de ses amis est tout triste dans sa chambre d'hôtel à Lemberg. Il pense aux bonnes soirées familiales où la tribu des *Saltimbanques* Atala-Hanska, Zéphyrine-Anna et Gringalet-Georges, s'égayait aux bonnes grosses plaisanteries de Bilboquet-Balzac. Désormais pour lui, Paris, c'est la solitude morale, les soucis de tout genre, financiers, littéraires, les galères, l'exil. Bien plus : à peine est-il arrivé qu'éclate la Révolution. Il n'a qu'une hâte, rejoindre Wierzchownia : « Ah ! gémit-il, quand vous y reverrai-je tous trois, chers saltimbanques aimés ?... Ah ! non, s'écrit-il encore, quand je pense que vous lirez ceci dans cette chambre où nous nous querellions aux échecs et que je suis ici, il me prend des vertiges... » Enfin, le 19 août 1848, après sept mois de Paris, il n'y tient plus, il lui faut retrouver son bercail ukrainien et ses brebis chéries : « Ainsi, mon cher trésor, écrit-il à Mme Hanska, nous allons être enfin réunis et pour longtemps, pour ce *toujours* de la terre. Cela ne m'effraie pas, car le doux et tendre parfum de ton papier m'a causé plus de joie ce matin que dans aucun temps, je me sens riant comme un enfant de quinze ans... Je sais que dans vingt jours au plus tard, je saute sur le péristyle de Wierzchownia et que je prends un air grave, l'air d'un homme sûr de son fait. Quel bonheur ! Pensons-y tous les deux d'avance pour ne pas faire de bêtises, et en écrivant cela, moi, j'en fais ! Chère, je reverrai la chambre en stuc ! oh que Tomasch (le domestique) ne m'ennuie pas ! Je n'ai pas besoin d'être gardé la nuit. »

Il ne quitta Paris qu'à la fin du mois de septembre et débarqua au début d'octobre au milieu de ses bien-aimés *Saltimbanques*.

Ce dernier séjour de Balzac à Wierzchownia dura plus de dix-huit mois. Il y faillit mourir de cette maladie de cœur qui devait l'emporter l'année suivante et qui couvait en lui depuis de longues années, entretenue par sa mauvaise hygiène et ses travaux surhumains. « Quant à l'affection, à la tendresse de tous, au désir de sarcler les mauvaises herbes qui encombrent ma route dans la vie, écrivait-il à sa sœur, mère et enfants sont sublimes ; mais l'affaire principale (le mariage) est encore soumise à des embarras, à des retards qui me font douter que Dieu veuille que ton frère soit heureux, au moins dans ce sens-là, car il est impossible d'avoir une famille pareille comme union, amour mutuel, délicatesse et bonté. Nous vivons comme si nous n'avions qu'un cœur pour quatre. »

Enfin, le 14 mars 1850 se leva le grand jour tant attendu. A sept heures du matin, le comte-abbé Czarouski, représentant l'évêque de Jitomir, bénit, dans l'église Sainte-Barbe de Berditchef, l'union de Mme Hanska, née comtesse Rzewuska, et de M. de Balzac. Balzac ajoute, en annonçant cette nouvelle à sa mère : « Mme Ève de Balzac, ta belle-fille, a pris pour lever tous les obstacles d'affaires, une résolution héroïque et d'une sublimité maternelle : c'est de donner toute sa fortune à ses enfants en ne se réservant qu'une rente. »

***

Au mois de mai 1850, les deux époux se mirent en chemin vers la France. A leur arrivée à Paris, ils trouvèrent, dans la maison de la rue Fortunée illuminée et toute pleine de fleurs, le domestique François Munch devenu subitement fou.

Le petit palais que Balzac avait amoureusement préparé pour abriter un bonheur si lentement conquis, était marqué du signe de la fatalité. A peine y fut-il installé qu'un terrible retour de ses crises cardiaques le força à prendre le lit.

Le docteur Nacquart, vieil ami des Balzac, est appelé au chevet du malade, mais ses remèdes sont sans effet. Affolée, Ève lui écrit d'urgence :

« Cher et bon docteur,

« La douleur que mon mari ressent au côté droit est devenue de plus en plus intense. Il semblerait que les lavements n'ont fait que l'accroître, et il souffre véritablement d'une manière

intolérable. J'oserais donc vous prier de venir le voir après votre dîner et il doit beaucoup souffrir, s'il me l'a demandé lui-même. Nous vous attendons avec la plus grande impatience; si cela vous dérangeait de venir, dites-moi au moins ce que je dois faire, car, en vérité, je perds la tête au milieu de tout ce chagrin.

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle reconnaissance je vous suis dévouée à la vie et à la mort.

« Ève (1). »

Une consultation devient nécessaire; elle a lieu le 30 mai 1850. Les docteurs Fouquier, Roux, Louis et Nacquart rédigent une longue ordonnance : saignées, ventouses, sangsues, laxatifs, tout sera mis en œuvre; le malade devra éviter de se remuer, de parler, de marcher. Balzac est en proie à d'horribles étouffements, de violents troubles de la vue l'empêchent d'écrire; Ève, sa garde-malade, sera en même temps sa secrétaire. Mais voilà-t-il pas que Balzac s'avise de sortir en compagnie de son homme d'affaires, M. Fessart, pour aller à la douane ! Cette escapade monstrueuse a mis Mme de Balzac « dans une colère dont son mari ne la croyait pas susceptible, dicte le coupable à sa secrétaire, mais comme après tout c'était une grande preuve de tendresse, il se trouve, conclut Balzac, que je vous ai eu là une belle obligation encore plus précieuse à mes yeux que toutes celles que je vous ai déjà. »

Nous suivons au jour le jour les progrès du mal. Le 11 juillet, une péritonite se déclare. Laure Surville, sœur de Balzac, vient chercher des nouvelles et en envoie aussitôt à Chantilly où séjourne Mme de Balzac mère : « Le docteur a mis bravement cent sangsues sur le ventre, en trois fois, à un homme hydropique, disant que cette maladie était peut-être un bien pour un mal et pouvait faire une réaction heureuse. Mais au milieu de la gaîté qui ne les abandonne jamais (Ève et Honoré), au milieu des calembours d'Honoré, de ses plaisanteries au nez de la mort, il était tellement mourant que ma belle-sœur a dit tranquillement à Sophie (fille de Laure) hier dans la nuit d'invasion de cette péritonite : « J'ai cru le perdre. » Mais cette sainte et miraculeuse confiance, qui la quitte peu, l'a reprise bientôt et le matin elle remettait sans sourciller ni rien

(1) Papiers de famille du baron de Fontenay.

craindre les trente dernières sangsues qui complétaient le cent. »

Malgré sa péritonite, Honoré s'inquiète surtout de son beau-frère Surville qui souffre d'un abcès dans la tête! Au beau milieu d'une ponction, Balzac, toujours gai, déclare que Balthazar le sorcier lui a prédit tout ce qui lui arrive et qu'il lui a dit qu'à 50 ans il aurait une maladie tellement affreuse que tous ses amis croiraient le perdre, mais qu'il s'en sauverait et vivrait jusqu'à 80 ans. Il conclut que la maladie prévue arrivait exactement à l'heure dite et qu'il ne s'en inquiétait pas.

Ce bel optimisme que semble partager Ève de Balzac stupéfie Laure Surville : « Ma belle-sœur, dit-elle, me paraît un hiéroglyphe. Connaît-elle le danger, ne le connaît-elle pas? Si elle le connaît, elle est héroïque. »

Comment donc l'ignorerait-elle ?

Le 5 août, son mari lui dicte cette lettre pour Fessart :

« Enfin je suis dans la douleur d'un abcès à la jambe droite. C'est vous dire à quel point mes souffrances sont augmentées. Tout cela, je crois, est le prix demandé par le ciel pour l'immense bonheur de mon mariage... »

Et une fois que Balzac a signé, elle ajoute à bout de courage ce post-scriptum :

« Vous vous demanderez, mon cher monsieur, comment la triste secrétaire a eu la force d'écrire une lettre : c'est que ce pauvre être est au bout de tout et que dans cet état on n'est plus qu'une machine qui fonctionne jusqu'à ce que la Providence en brise le ressort au moment de miséricorde. »

Le 12 août au matin, Ève écrit elle-même à M. Fessart : « Au milieu de ses atroces douleurs, mon mari se préoccupe tellement de l'argent qui vous est nécessaire... que je vous supplie, en son nom comme au mien, aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, de faire le bordereau de cette affaire... en nous indiquant la somme qui manque et que le porteur de votre réponse emportera. Nous n'avons que le temps de vous envoyer nos amitiés les plus dévouées, car nous n'avons pas un instant à nous, à cause de la multiplicité des soins, des opérations, des pansements, etc., sans compter les souffrances. J'ai été aussi bien malade, mais je vais mieux, et je vous *dis en toute hâte et bien à l'oreille*, que je trouve mon malade bien mieux aussi. Mais ne me répondez pas sur cet article, car il n'en convient pas encore. »

Le lundi 12 août au soir, nouvelle lettre d'Ève à Fessart où nous lisons : « Je voudrais bien voir la santé de mon pauvre malade s'améliorer comme ses affaires. Le bon docteur Nacquart y travaille avec la même affection et les mêmes soins, quant à la santé, que notre M. Fessart a eu pour les affaires. Cela me donne du courage, et j'ose espérer un succès pareil. *Il* va moins mal depuis ce matin, c'est déjà beaucoup. » Et elle signe : « Le malade et sa garde. »

Illusions ! La fin approche, les ponctions sont devenues impossibles, Balzac enfle terriblement, il étouffe, il meurt de soif et l'appétit a disparu.

Le 18 août, un dimanche, il entre en agonie. Ève fait chercher un prêtre, Balzac reçoit l'extrême-onction. Victor Hugo prévenu se présente rue Fortunée, le soir après dîner : « La porte s'ouvrit. Une servante, raconte-t-il dans *Choses vues*, m'apparut avec une chandelle. — Que veut monsieur ? dit-elle. — Elle pleurait... Une autre femme vint qui pleurait aussi et qui me dit : — Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. » Mais vous devinez maintenant, vous qui savez, en quel état « est rentrée chez elle », pour prendre quelques instants de repos, la malheureuse Ève : exténuée, à bout de forces et lorsque l'ombre même de l'espoir eut disparu. A onze heures et demie du soir, Balzac rendait le dernier soupir.

*
* *

Là-bas en Ukraine, les deux petits Mniszech qui chaque jour attendent anxieusement des nouvelles du « Père chéri » sont atterrés. La pauvre petite Anna écrit à sa mère : « Toute notre vie ne sera employée qu'à adoucir pour vous l'amertume de cette incomparable douleur. »

Vers le temps de la Fête des Morts, le 6 novembre 1850, Ève de Balzac écrivait à Nacquart : « Les premiers jours du mois de novembre, qui sont des jours de larmes et de recueillement pour tous le sont doublement pour moi. Le 16 novembre j'ai perdu un enfant de deux ans qui en aurait seize aujourd'hui. Le 10, j'ai vu mourir le père de ma fille ; mais ai-je besoin de vous dire à quel point le sentiment de ces anciennes douleurs s'est ravivé par ma déplorable position ! Il est bien triste de perdre un enfant et un protecteur, mais se survivre à soi-même, mais n'être plus qu'un corps sans âme, qu'une

machine détraquée et inutile, voilà qui est épouvantable En vérité, il est des malheurs trop écrasants pour notre pauvre et chétive créature humaine. Non, cher docteur, malgré toute votre belle et immense intelligence, vous ne pouvez pas vous douter de ce qui se passe en moi. Vous ne savez pas combien il faut de courage pour vivre quand la vie n'est plus que souffrances, quand le cœur n'est qu'une plaie vive et saignante, et que le présent ne se révèle que par la douleur et qu'il n'y a plus d'avenir (1). »

Ève avait été instituée par testament légataire de l'universalité des biens de Balzac : un formidable passif! Elle exécuta fidèlement les volontés de celui dont elle portait le nom, régla scrupuleusement ses dettes : « Dans son testament, écrivait-elle à son homme d'affaires, peu après la mort de Balzac, M. de Balzac déclare avoir reçu de moi, à titre de prêt, cent trente mille francs, mais depuis 1848 jusqu'à sa mort, j'ai payé à ses créanciers plus du double de cette somme. Les livres de la maison Rothschild en font foi, jusqu'à mon arrivée en France (mai 1850), et depuis, la masse des billets que j'ai payés est là pour attester ce que je dis. J'ai encore pour soixante mille francs de dettes de M. de Balzac à payer, sans compter la rente viagère de sa mère (3000 francs). » Ces 3000 francs furent exactement servis, et Mme de Balzac mère en exprima plus d'une fois à sa bru sa très affectueuse gratitude. La lettre qui suit en porte témoignage.

« Chère aimée,

« Vos bonnes promesses pour mon avenir me soutiennent, et si j'étais dans un trop grand embarras, d'après votre autorisation, je m'adresserais à vous, ma bonne fille, avec confiance... Dites-moi que vous aimez toujours un peu votre pauvre belle-mère, en souvenir de celui qui nous était si cher. »

C'est également en souvenir de Balzac que la fameuse canne aux turquoises fut donnée au docteur Nacquart :

« Cette canne que je prends la liberté de vous offrir, lui écrivait Ève, et dont on a beaucoup parlé dans le temps, cette fameuse canne dont tout le mystère consiste en une petite chaîne de jeune fille, qui a servi à faire sa pomme, vous rappellera, non seulement cet ami si cher, mais aussi cette jeune

(1) Papiers de famille du baron de Fontenay.

fille, devenue, avec les années, la triste et malheureuse femme dont vous avez essayé de soutenir le courage et de calmer la douleur. » (1)

Que ne puis-je arrêter mon récit sur ces mots! Mais il faut continuer. Dans l'année qui suivit la mort de son mari, en mars 1851, Ève reçut la visite d'un jeune auteur que Balzac avait en amitié : Champfleury. Cette visite eut pour Ève, trop sensible, les plus lamentables suites : Champfleury devint son amant, puis au bout d'une année, lassé d'une liaison qui s'accordait mal avec ses goûts, il la rompit et retourna dans sa bohême. La liaison d'Ève et de Champfleury eut des conséquences désastreuses pour l'œuvre de Balzac. La veuve du romancier, engouée de son jeune amant, voulait à toute force lui confier l'achèvement des romans que Balzac n'avait pu terminer. Champfleury, qui avait une vue exacte de ses capacités, refusa, mais il conseilla fâcheusement à sa maîtresse de confier ce travail sacrilège à Rabou, qui s'en acquitta, comme l'on sait, au détriment du *Député d'Arcis* (2) et des *Petits Bourgeois* (3). Du moins Mme de Balzac fut-elle plus respectueuse lorsqu'il s'agit des *Paysans* (4), et s'employa de toutes ses forces à éditer, à rééditer, les œuvres de son mari, à consacrer et perpétuer sa gloire.

Sa fugitive passion pour Champfleury ne fut pas sa seule infidélité posthume vis-à-vis de la mémoire de Balzac, car elle eut ensuite avec le peintre Jean Gigoux une liaison plus durable. Jean Gigoux, très versé dans le monde des Polonais de Paris, avait fait, en 1851, le portrait d'Anna Mniszech, fille de Mme de Balzac. Anna Mniszech amena sa mère dans l'atelier de l'artiste, alors installé rue de l'Abbaye, et Mme de Balzac demanda aussitôt à Gigoux de vouloir bien lui faire aussi son portrait. Les témoignages de tous les amis de Gigoux concordent pour dater de 1851 la présentation du peintre à la veuve du romancier. Quant au début de leur liaison, il faut sans doute le placer après la rupture avec Champfleury, vers le milieu de 1852. Cette liaison, — presque conjugale, — ne fut dénouée qu'en 1882 par la mort de Mme de Balzac.

(1) La canne de Balzac est actuellement la propriété du baron de Fontenay.
(2) H. de Balzac. *Œuvres complètes*, éd. L. Conard, t. XXI (notice, p. 444-445.)
(3) *Ibid.*, t. XX (notice, p. 463-473).
(4) *Ibid.*, t. XXIII (notice, p. 391-396).

***

Telle fut la vie amoureuse de Mme Ève de Balzac. J'en ai, d'après les documents les plus sûrs, raconté les épisodes essentiels et je n'ai point cherché à en dissimuler les faiblesses dernières. Il me reste maintenant à conclure. Il me reste à résumer les raisons pour lesquelles, en dépit de ses infidélités posthumes, je prétends que cette femme a donné à Balzac vivant autant de bonheur que les conditions de leur existence permettaient qu'elle lui en donnât, autant de bonheur qu'elle était capable de lui en donner.

Mais, auparavant, j'écarterai de sa mémoire cette légende absurde et odieuse qui nous l'a montrée aux bras de Jean Gigoux, son amant, dans la maison de Balzac agonisant.

Comme la plupart des calomnies, celle-là a vite fait son chemin. A peine eut-elle pris naissance, en 1907, par un récit d'Octave Mirbeau, dans *la 628-E8*, que toute la presse en retentit. La fille de Mme de Balzac, Anna Mniszech, atterrée, protesta aussitôt. Mirbeau, ému de cette douleur, et peut-être pris de remords, arrêta la vente du volume. Il en fit arracher ces pages atroces, mais déjà de longues citations avaient été publiées par les journaux, par les revues, et la légende s'était rapidement propagée dans le public qui, toujours avide de scandale, l'adopta d'emblée.

Le personnage de Mme Hanska, incomplètement connu de la masse des lecteurs, lui était peu sympathique. Les biographes de Balzac présentaient volontiers cette malheureuse comme le mauvais génie du romancier; les plus indulgents l'accusaient d'avoir été dans sa vie un permanent obstacle. Les prétendues révélations d'Octave Mirbeau trouvèrent donc un public tout prêt à les accepter. Comment, d'ailleurs, mettre en doute la véracité d'un récit muni de ce préambule : « Je laisse à Jean Gigoux, écrivait Mirbeau, le soin de raconter la mort de Balzac, en cette terrible journée du 18 août 1850. Ce récit, le voici, tel que je l'ai noté, le soir même, en rentrant chez moi. Je n'y change rien... Je ne le brode, ni ne le charge, ni ne l'atténue. »

Et Mirbeau nous distille goutte à goutte l'affreux poison de ces soi-disant confidences : Balzac agonise, Gigoux est venu en familier, dès le matin du 18 août, dans la maison de la rue

Fortunée ; il y a déjeuné avec sa maîtresse, il y a passé la journée en tête-à-tête avec elle, dans sa chambre à coucher. La nuit vient, ils se couchent. A dix heures et demie, la garde frappe à la porte : « Venez, madame, venez, monsieur passe ! » Ils se dressent sur leur séant, mais se recouchent. Au bout de dix minutes, nouvel appel : « Madame ! Madame ! Monsieur a passé ! Monsieur est mort. » Ève affolée se décide enfin à se lever et, presque nue, se dispose à sortir. Gigoux la force à se vêtir. A quatre heures du matin, elle rentre, éperdue, et se recouche. Gigoux s'en va.

D'ailleurs, avant de donner la parole à Gigoux, Mirbeau avait pris soin, pour bien préparer son lecteur, de lui tracer, de sa meilleure encre, ce tableau du ménage Balzac. « Huit jours après leur arrivée à Paris, écrit-il, excédés de reproches, fatigués de dégoûts, ils résolurent de vivre, à part, dans la maison, sachant mettre plus de distance d'une chambre à l'autre, qu'il y en avait de Paris à Wierzchownia. Et ils ne se rencontrèrent plus, même aux repas. »

Autant d'erreurs que de mots ! Les documents irrécusables que j'ai publiés plus haut et qui nous ont déjà permis de suivre au jour le jour la vie de Mme de Balzac depuis son arrivée à Paris jusqu'à la mort de son mari, me dispensent de tout commentaire. Je me contenterai d'ajouter au témoignage porté par ces documents un dernier témoignage, aussi catégorique, le démenti donné à Octave Mirbeau par Paul Lapret, qui fut pendant quarante ans le secrétaire de Gigoux et devint son héritier : « M. Gigoux, affirme P. Lapret, n'avait fait connaissance de Mme de Balzac qu'après le veuvage de cette dernière, ce que je peux prouver en donnant les dates exactes à l'aide de la correspondance qu'ils ont échangée ensemble, laquelle avait été conservée par M. Gigoux et se trouve aujourd'hui en ma possession ; de plus, M. Gigoux ne connaissait pas M. Mirbeau qui n'est jamais venu chez lui ; chose dont je suis absolument certain, car aucune des relations de M. Gigoux ne m'était inconnue. »

La cause est entendue. Mirbeau a donc, de toutes pièces, inventé son affreux récit.

Si Gigoux n'a pas eu dans l'agonie de Balzac le triste rôle qu'on lui a prêté, il n'est pas niable cependant, qu'il devint, vers 1852, l'amant de Mme de Balzac. Je ne chercherai pas à

excuser la veuve du romancier. Je remarquerai toutefois que cette liaison fut, au dire de ceux qui la connurent, un véritable mariage secret, qui dura près de trente ans.

Je n'essaierai pas plus d'excuser la liaison de quelques mois qui l'unit à Champfleury. Les sentiments d'admiration qui avaient poussé le jeune auteur à faire, en mars 1851, le pèlerinage de la rue Fortunée, lui avaient conquis soudain le cœur d'Ève de Balzac. Tous deux communièrent en un même culte pour le maître disparu, mais cette communion lassa vite Champfleury, qui, peu à peu, espaça ses visites et finalement ne revint plus.

Champfleury et Gigoux : voilà les deux griefs inoubliables contre l'Étrangère, voilà les deux fautes que nous ne parvenons pas à lui pardonner. Et cependant on lui a fait bien d'autres reproches.

On lui a reproché sa jalousie, dont les accès étaient si pénibles à Balzac. Mais a-t-on pensé aux souffrances qu'elle pouvait endurer, elle, isolée dans son Ukraine, au récit des bonnes fortunes de Balzac?

On lui a reproché de troubler le romancier dans ses travaux en l'appelant auprès d'elle à travers l'Europe. Ah! si Balzac n'avait eu que ces appels pour déranger le train de sa vie, que cette vie eût donc été calme! Bien plus que les voyages, — qui du moins lui sont une diversion, — c'est le désordre des finances de Balzac qui trouble le train de son existence, le désordre de ses finances imputable à ses funestes goûts de spéculation.

Pourquoi, continuent les détracteurs de Mme Hanska, cette femme sans cœur n'a-t-elle pas épousé Balzac dès qu'elle fut veuve? Pourquoi lui avoir infligé cette attente de neuf années? Je conseille à ceux qui lui font ce reproche de se renseigner auparavant sur les commodités que pouvait avoir en Russie, en 1841, une femme veuve et, qui plus est, d'origine polonaise, pour liquider une immense succession foncière et se remarier ensuite avec un étranger. Peut-être, après enquête, changeront-ils d'opinion sur les lenteurs de Mme Hanska.

D'ailleurs, diront-ils encore, cette étrangère a-t-elle jamais compris Balzac? Ce qu'il faut dire au contraire, c'est que cette femme, très intelligente, à la fois mystique et sensuelle, était, mieux qu'une autre, capable de comprendre l'auteur de *Séraphita* et de *Louis Lambert*. J'ajouterai que nous sommes fort

mal placés pour juger d'une semblable question, nous qui lisons Balzac à travers nos idées actuelles et qui interprétons peut-être à contresens un auteur dont nous sommes séparés aujourd'hui par près d'un siècle. Il ne serait pas étonnant même, que Mme Hanska, toute slave qu'elle était, mais contemporaine de Balzac, et sa confidente, l'ait beaucoup mieux compris que nous. Enfin, concluront les ennemis de Mme Hanska, elle n'a jamais véritablement aimée Balzac, pas plus que Balzac ne l'a vraiment aimée. Que leur faut-il donc?

Elle a incarné pour Balzac, dès la première rencontre, l'idéal d'amour qu'il s'était formé dans son imagination et qu'il désespérait de rencontrer. Elle a été pour lui la revanche éclatante des dédains de la marquise de Castries, elle lui a, dès le premier jour, donné son cœur et promis sa main. Elle l'a aimé au point de vouloir, en 1833, dans l'ardeur de son jeune amour, tout abandonner pour le suivre. Ensuite, malgré l'éloignement, malgré les années, malgré les infidélités, malgré l'hostilité de sa famille, elle lui a conservé son amour. Vieilli, malade, sans ressources, elle l'a recueilli dans son château de l'Ukraine pendant de longs mois; elle lui a fait un foyer; afin de pouvoir l'épouser, elle a renoncé à la plus grande partie de sa fortune, elle a consenti à mener avec lui une vie étroite, dans une ville qu'elle n'aimait pas, dans un milieu qui n'était pas le sien. Elle a payé pour Balzac, avant et après sa mort, plusieurs centaines de mille francs de dettes, elle l'a soigné avec un dévouement inlassable. Enfin, lorsqu'il fut mort, elle a, en dépit de ses faiblesses sentimentales, consacré ses forces et son intelligence à éditer, rééditer, propager l'œuvre de Balzac, assurer sa gloire.

Il est loisible de ne pas aimer Mme Hanska, il est juste de déplorer qu'elle ait donné comme successeur à l'homme illustre dont elle portait le nom un Champfleury et un Gigoux; mais il n'est pas permis de méconnaître la grandeur de son amour pour Balzac. *Eva! Ave!*

MARCEL BOUTERON.

DIPLOMATIE COLONIALE[1]

La diplomatie n'est pas à la mode en ce moment; considérée longtemps comme le dernier mot de la politique, on lui reproche, maintenant, son secret, sa lenteur et je ne sais quel arrière-faix d'un vieux machiavélisme désuet; on la traite comme une antique personne, ridiculement vêtue d'uniformes tout flambants d'or et de bicornes périmés. Si cela continue, on ne trouvera bientôt plus de candidats pour les fonctions d'ambassadeur et on sera obligé de contraindre, par force, des politiciens récalcitrants pour qu'ils aillent représenter leur pays auprès des cours étrangères.

Il fut un temps, où la France s'enorgueillissait de ses grands diplomates : et les plus grands d'entre eux étaient, justement, passés maîtres dans la spécialité qui fait le sujet de cette lecture, la diplomatie coloniale.

L'Académie des Sciences coloniales, dont le rôle est de se consacrer particulièrement aux problèmes de l'intelligence en tant qu'ils traitent des questions d'expansion lointaine, ne se doit-elle pas à elle-même de s'arrêter un moment sur ce sujet et de se demander si la diplomatie n'est plus, en effet, qu'une institution usée et appelée à disparaître.

J'ai à peine besoin de vous rappeler les grands noms de notre histoire étroitement unis aux plus nobles souvenirs de la grandeur française : Richelieu, Lyonne, Colbert, Talleyrand, ne perdirent jamais de vue les raisons profondes qui poussent les peuples dans la voie de la colonisation. Talleyrand écrivait, à l'issue des grandes crises révolutionnaires, cette

(1) Lecture faite à l'Académie des Sciences coloniales, le 15 novembre 1924.

phrase célèbre : « C'est en nous emparant de ce qu'ont de plus pur ces vues des anciens, et en nous défendant de l'application qu'en ont faite la plupart des peuples modernes, qu'il convient, je pense, de s'occuper, dès les premiers jours de la paix, de ce genre d'établissements qui, bien conçus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages. »

Il est inutile, aussi, que j'insiste sur un fait historique établi, c'est à savoir que les époques où la politique coloniale a marqué une régression ont été généralement reconnues comme des périodes de décadence. Qui de nous n'a déploré et ne déplore ces abandons qui nous ont fait perdre les Indes, Maurice, en Amérique, le Canada, la région des Lacs, une partie des Antilles et tant d'autres terres où l'empreinte française s'était marquée si fortement que, en dépit de ces circonstances funestes, elle ne s'effaça jamais.

L'histoire s'est-elle trompée en portant ces jugements? J'ai entendu dire récemment : « Nous en avons assez des gens qui s'appuient sur l'histoire. Nos yeux sont tournés vers l'avenir et non vers le passé !... » Sans doute. Personne, parmi ceux qui ont le sens de la vie, ne négligera cette maxime altière : c'est celle de la jeunesse et de la confiance en soi-même. L'histoire, cependant, aura le dernier mot et elle se vengera en oubliant les noms de ceux qui l'auront traitée si rudement. Car l'histoire reste, malgré tout, la maîtresse des hommes : l'histoire est la mémoire de l'humanité. Sans elle, la vie serait à recommencer sans cesse : les générations périraient sans gloire comme des mouches d'automne, si elles ne se transmettaient l'une à l'autre, par l'histoire, le résultat de l'expérience qui, seule, distingue la race des hommes de tous les autres êtres qui passent sur cette terre, vivants et mourants.

J'essaierai de définir les raisons qui ont assuré à la diplomatie, et à la diplomatie coloniale en particulier, cette haute estime où elle fut tenue par l'histoire.

La diplomatie s'efforce de s'inspirer, dans l'art de conduire la société, de ces hautes facultés intellectuelles : la prévision, le sens de la mesure, la persuasion. Son lot est de s'opposer, autant qu'elle le peut, à l'emploi de la force et au recours aux armes. La guerre, qu'on appelle violence quand il s'agit des

particuliers, est qualifiée *ultima ratio* quand il s'agit des peuples. Or, dans tous les temps, la violence et la guerre ont eu, pour contre-partie, la conciliation et la diplomatie. On se bat quand la sagesse et l'expérience sont à bout d'arguments, et c'est alors que la diplomatie laisse tomber les bras. Tant que la diplomatie travaille, tout n'est pas perdu. Et combien de ses œuvres secrètes sont méconnues, précisément parce qu'elles ont évité ces drames qui retentissent profondément dans les mémoires humaines!

***

J'ai dit quelles doivent être les qualités du véritable diplomate : l'esprit de prévision, la réflexion, le sens de la mesure, l'art de persuader et de convaincre. Nulle part ces dons ne sont plus nécessaires que dans la diplomatie coloniale. Toute entreprise coloniale les suppose au premier chef.

Coloniser est un besoin de toute société humaine. Partir, aller ailleurs, c'est une des aspirations les plus naturelles des générations nouvelles qui se lèvent et interrogent l'horizon pour essaimer au loin. Le premier colon fut le premier des fils; son premier pas l'emporta hors des lieux où il était né, et sa course errante lui fit piétiner la terre molle encore de la création.

L'histoire grecque n'est qu'une longue histoire coloniale : Paul Valéry, avec cette force d'expression qui n'appartient qu'aux poètes, faisait récemment cette observation : « Par l'œuvre de la Grèce, il faut placer dans l'Europe tout le littoral de la Méditerranée ! Smyrne et Alexandrie sont d'Europe, comme Athènes et Marseille... » L'Empire romain, qui consacra l'unité de l'espèce humaine, n'est également qu'une longue épopée de politique coloniale. Quand César portait les légions au delà du Rhin, au delà de la Manche, il traçait le cadre où devait s'inscrire la civilisation européenne. Les Croisades ont répandu sur l'Orient une vague de civilisation occidentale, comme si le fleuve remontait vers sa source. Saint Louis, fils de Blanche de Castille, fut le premier des conquistadors.

L'ancien monde s'achève et, tout à coup, par la même loi d'expansion, naît un monde nouveau : Christophe Colomb tire des ténèbres l'autre revers de la planète. Les grands peuples européens affirment leur caractère et leur avenir à la

façon dont ils inscrivent leurs destinées sur les terres nouvelles. La découverte de l'Amérique achève, à la fois, la civilisation et l'humanité.

Si j'entreprenais de dire ce qu'il a fallu de volonté, d'énergie, de prudence et d'héroïsme pour mener à bien, — non sans de bien tristes erreurs, — cette tâche qui s'imposa soudain aux grands peuples européens, j'aurai lassé l'attention avant d'avoir lassé l'admiration. Ne parlons que des faits les plus récents, ceux auxquels furent mêlées les générations modernes, ceux auxquels participèrent nombre d'hommes qui sont encore parmi nous.

On connaît la courbe de l'expansion coloniale française, au cours du siècle dernier ; elle était tombée à rien à la fin du premier empire. La conquête d'Alger fut le premier signe du relèvement. Par une nécessité de notre existence nationale, et, — il n'est que juste de le reconnaître, — sans grand dessein préconçu, sans nulle trace d'ambition ni d'impérialisme, la France lasse des violences, des insultes et des attentats prolongés depuis des siècles, mit le pied sur le nid de pirates qui infestait la Méditerranée, et, par la logique des choses, elle se trouva en présence du problème à la fois le plus simple et le plus instant, celui de son établissement et de son expansion sur la rive d'en face, sur cette espèce de prolongement de notre mère-patrie, sur ce sol où les deux grandes civilisations méditerranéennes luttaient depuis des siècles, mais où la destinée, plus prévoyante qu'elles-mêmes, les appelait non plus à se combattre, mais à s'unir. Détruire la piraterie était-ce donc un crime ? Et si la France hésita longtemps à prendre possession d'une terre où le mal et la barbarie renaissaient sans cesse, peut-on lui faire reproche de s'être décidée à la fin ?

Voilà, pourtant, la grande histoire coloniale moderne qui commence. Après l'Algérie, la Tunisie, puis le Maroc. Il n'est pas un des peuples rivaux de la France qui, non sans quelques instants de surprise et d'émotion, n'ait finalement donné son assentiment loyal à ces « opérations de police un peu rudes ». Ils reconnurent que de si beaux rivages, entre les mains françaises, sont en bonnes mains. Lors de la conquête de l'Algérie, la France, un peu surprise elle-même, n'avait plus aucune expérience coloniale. Elle s'y prit mal et entama une

lutte inutile, maladroite, périlleuse qui faillit la dégoûter pour longtemps. Heureusement, l'expérience lui vint, et par cette conquête même. En Tunisie, les choses se passèrent avec infiniment plus d'art et de douceur. Quant au Maroc, il fut plus vite amalgamé encore, grâces soient rendues au grand maître de l'expansion qui l'a marqué à jamais de son empreinte.

La Tunisie fut l'école de nos hommes d'État. Du jour où le traité du Bardo était signé, la politique coloniale moderne était hors de page. Je rappellerai seulement quelques-uns de ses traits.

La conception initiale d'une politique d'ensemble appartient à notre maître à tous, Jules Ferry. Il eut le sentiment très net que la France n'avait pas seulement des devoirs européens; et il traça, sur la carte du globe, le quadrilatère colonial qui devait se remplir peu à peu : Tunisie, Congo, Madagascar, Indochine. Avec une sorte de fièvre qui venait, sans doute, de la peine qu'il avait à faire comprendre toute sa pensée, il s'engagea partout à la fois; et l'exécution de son dessein fut suspendue bientôt, en même temps que sa carrière, à la suite d'un incident militaire de dixième ordre, que les passions politiques grossirent jusqu'à porter atteinte à l'intérêt national.

Ceux qui avaient frappé le coup sentirent qu'ils avaient dépassé le but, et, sans interrompre tout à fait l'œuvre coloniale, ils se bornèrent à la tenir en suspens.

Quelques années s'écoulent. La pensée coloniale était entrée peu à peu, dans les aspirations du pays et des jeunes générations qui arrivaient aux affaires. La politique coloniale elle-même prenait ses mesures avec plus de prudence; elle apprenait, comme on dit, à sérier les questions. A partir de 1890, une ère plus favorable s'ouvrit.

On était en présence d'un fait nouveau. L'initiative de Jules Ferry avait été le coup de cloche qui avait réveillé, chez les autres peuples, ce désir d'expansion qui allait devenir la grande pensée politique de la fin du XIXe siècle. Pour trouver des terres encore vacantes sur la planète, il fallait se hâter. L'Angleterre, avec ses moyens puissants, sa persévérance, son activité commerciale et maritime, rentrait dans la lice; la Belgique, l'Allemagne, l'Italie la suivaient aussitôt. Un immense réseau d'explorations et de prises de possession s'étendait, soudain, sur tant de terres jusque-là négligées. La France com-

prit l'opportunité pressante de l'action immédiate et des faits accomplis.

Puis-je essayer seulement de développer les listes de ces admirables initiateurs, de ces inlassables pionniers à qui nous devons d'être arrivés à temps? Je ne le tenterai pas. Du moins en citerai-je deux : l'explorateur-type, Savorgnan de Brazza, et le maître de l'expansion coloniale métropolitaine, Eugène Étienne. Jamais je ne pourrai dire ce qui est resté dans mon souvenir et dans ma pensée, de la figure de ces deux hommes à qui la France doit tant. L'un, maigre et long, le dos voûté, la barbe inculte, les yeux infiniment doux, était, sous ces apparences délicates, l'homme de la décision, de l'énergie et de la persévérance inlassable. Quand, dans son langage hésitant, tout coupé de silences et de détours imprévus comme une sente africaine, il déployait lentement, péniblement, ses vastes projets, quand il soulevait les voiles qui, pour tout autre que pour lui, cachaient encore le continent noir, quand il mettait le doigt sur la carte, vierge de noms, et qu'il disait : « Il faut aller là! » l'exécution, dans sa bouche, paraissait si simple, qu'on eût dit qu'il n'y avait qu'à le suivre pour toucher le but ; et si sa pensée remontait devant vous, un de ces fleuves dont tous et lui-même parfois, ignoraient le cours, une Sangha, un Oubanghi, s'il traçait sa route future, accompagné de quelques porteurs, sur ces rivages inconnus, si sa foi ardente vous avait convaincu et qu'il partît..., la porte fermée, vous vous disiez, dans l'angoisse : « Reviendra-t-il? » Et, après des années d'attente et d'espoir désespéré, il entrait sans bruit, timide, modeste, disant : « J'en reviens. » Alors, on était saisi, en vérité, du sentiment de la grandeur humaine, celle qui sait agir sans parler et fonder sans détruire; celle qui sait charmer le troupeau des hommes par l'humanité. Ce grand ami de l'Afrique l'a prise, si j'ose dire, parce qu'il l'a aimée.

L'autre, Étienne, ardent, sympathique, alerte, pratique, accueillant, l'un des premiers parmi ces fils de notre Algérie qui ait su, de naissance, ce que c'est que d'être un colonial ; psychologue sûr, familier avec les hommes et avec les affaires; entraînant, persuasif, prêtant les mains aux desseins hardis, l'oreille toujours prête aux sages avis et le cœur ouvert aux beaux courages ; n'abandonnant jamais ceux à qui il s'était

une fois donné et suivant, si j'ose dire, sur tant de contrées à la fois, la trace de ces hommes entreprenants que sa confiance avait élus et auxquels le rattachait, comme un fil mystérieux, la foi commune dans le succès. Il fallait à l'équipe un chef qui fût l'optimisme enraciné ; tel fut Eugène Étienne.

Quand, une fois, l'équipe fut créée, elle multiplia les dévouements et les œuvres. Que la France était belle alors, et comme ils étaient de flamme ces jeunes gens qui partaient pour la découverte, — et qui ne revenaient pas toujours ! Le savant géographe du ministère des Affaires étrangères, M. Desbuissons, n'avait même pas le temps de tracer les traits nouveaux et d'insérer des noms, ignorés la veille, sur la carte, que la conquête française avait précédé sa science et lui donnait à inscrire de nouvelles frontières sur des terres inconnues. On se trompait d'un degré sur l'emplacement du Niger, tant on allait vite, et il fallut une convention franco-anglaise pour rectifier le tracé qui n'était qu'indiqué d'après les récits des premiers pionniers.

Mais il ne suffisait pas de découvrir et d'occuper, il fallait faire reconnaître les droits de la France et les engagements pris auprès d'elle par les chefs locaux ; il fallait assurer à ces rapides élaborations la valeur d'engagements internationaux. Alors commença l'œuvre de la diplomatie.

Diplomatie vient de *diplôme*. C'était à elle qu'il appartenait d'assurer à notre nouvel empire colonial, ses parchemins. Plus tard, c'eût été trop tard.

Je n'entreprendrai pas, non plus, de conter cette autre histoire. Qu'il me suffise d'en rappeler d'un mot les étapes, et d'essayer d'en préciser le caractère.

Voici, d'abord, les étapes : délimitation successive des possessions de la côte occidentale d'Afrique, de la côte d'Or et de la Nigeria, avec l'Angleterre, l'Allemagne, la République de Liberia ; prise de possession et annexion de Madagascar ; établissement et négociations avec le Négus, l'Angleterre et l'Italie, créant et délimitant la colonie de Djibouti ; négociations et conventions établissant, avec la Chine, la délimitation sur 1 500 kilomètres depuis la mer jusqu'au Mékong, et « couvrant », comme on dit, toute l'Indochine française : conventions de 1896 conclues successivement avec onze puis-

sances, abolissant, en Tunisie, le régime des capitulations et consacrant le protectorat de la France ; enfin, convention d'ensemble du 14 juin 1898 avec l'Angleterre, englobant dans un règlement général tous les territoires de l'Afrique occidentale et centrale et créant l'unité impériale depuis la Méditerranée et l'Océan Atlantique jusqu'au bassin du Nil, et comprenant le Tchad, la Sangha et les colonies françaises du Gabon et du Congo.

Quant au caractère de l'œuvre, il peut se résumer en quelques traits, et qui s'expriment par les termes que j'employais tout à l'heure pour qualifier la diplomatie : prévision, mesure, persuasion.

La méthode employée consista, en effet, à s'aboucher avec les puissances qu'inquiétait le développement de notre empire colonial, à leur prouver qu'il ne les menaçait en rien, à leur faire sentir que, pour leur commerce, pour les relations de bon voisinage, pour leurs intérêts généraux et particuliers, pour leur dignité enfin, le mieux était, moyennant les concessions nécessaires, de régler les choses définitivement par la reconnaissance des droits de la France, l'ample matière coloniale devenant ainsi, au lieu d'un sujet de discorde, un sujet d'accord et d'union. Tous les pactes que je viens de rappeler ont été signés sans conflit aigu, sans hostilité, sans haine, sans risque grave, ajoutons presque sans dépense et comme on cueille un fruit arrivé à maturité : les traités coloniaux ont été conçus et conclus par un consentement mutuel.

Disons qu'ils furent l'œuvre, surtout, de l'union étroite de tous les collaborateurs français de la grande œuvre coloniale : on ne pouvait briser une telle résolution, et si unanime, faisant front, partout, devant les rivalités extérieures. Ministres, diplomates, administrateurs, explorateurs, soldats, tous hommes de grande conviction et de parfaite bonne foi, tous agissaient ensemble et du même cœur pour le pays et pour l'avenir. La France obtenait ainsi, par le mérite de ses enfants, l'application, à son profit, de cette grande loi historique : « A chacun selon ses œuvres ». Son expansion coloniale a été reconnue, légitimée, proclamée par ceux-là mêmes qui avaient cru devoir la combattre d'abord. La persuasion gagna ceux-là mêmes qui ne voulaient pas être persuadés.

On a beaucoup dit et répété que cette politique de l'expan-

sion, pour s'imposer à l'Angleterre, avait eu recours à je ne sais quelle contre-politique de rapprochement avec l'Allemagne. Pure légende! Histoire fantaisiste que les faits démentent. Jamais on n'a pu produire un document quelconque autorisant une telle assertion. Avec les habitudes de polémique qui furent en usage « quand les Français ne s'aimaient pas », si cette preuve eût existé, soyons sûrs qu'on l'eût découverte et publiée. Il n'y a pas de preuves, parce qu'en fait il n'y eut rien.

Voyons les choses de plus haut : l'Empire colonial français obtint, de plein gré, l'assentiment de tous les peuples, il fut consolidé par les traités qui le reconnaissent à jamais, parce qu'il était conforme à l'équité et aux intérêts de tous qu'il en fût ainsi. La plus loyale des diplomaties obtint le plus loyal des assentiments.

J'espère, qu'après ces explications, on voudra bien reconnaître que cet empire est, à sa base, pur de toute compromission et de toute intrigue. Il est français et uniquement français. Quand l'événement de Fachoda, tant exploité par les polémiques intérieures, se produisit, cet empire était, fort heureusement, constitué. La convention de juin 1898 avait assis sur des bases inébranlables le puissant bloc colonial africain.

* * *

L'édifice est élevé. La tâche de la diplomatie coloniale est-elle achevée? Je ne le crois pas. Oui, notre empire colonial est arrivé, selon l'expression de Vergennes, à un état « d'arrondissement suffisant ». La France ne réclame rien, elle ne prétend à aucune terre nouvelle. Elle est affranchie de tout impérialisme en politique coloniale comme en politique européenne. La grandeur, la variété, les richesses de son empire colonial lui suffisent. Le beau livre de M. Sarraut : « *La mise en valeur des colonies françaises* » est, à la fois, un excellent tableau de ce qui nous est acquis et un programme de ce qu'il convient d'y faire. Il assure, pour le passé et pour l'avenir, cette unité de vues qui ne peut que se préciser encore par l'active vigilance de ses successeurs.

Cela dit, je ne pense pas que la diplomatie coloniale ait prononcé son dernier mot et qu'elle n'ait, comme on dit, « qu'à plier bagage ». La diplomatie eut son heure pour acquérir; elle a, et elle aura son heure pour conserver et pour améliorer.

Cette tâche nouvelle appartient, avant tout, comme toujours, au Gouvernement de la métropole; mais elle est aussi la mission spéciale de nos gouverneurs généraux. Tout le monde rend justice à cette élite nouvelle, mieux armée, plus instruite, plus expérimentée de nos grands chefs coloniaux. Elle s'est formée au feu, on peut le dire : car c'est en faisant carrière parmi tant de régions diverses et de mœurs différentes qu'elle s'est recrutée et instruite.

Avec de tels hommes, la partie la plus délicate de la tâche diplomatique subsistante est en de bonnes mains; c'est celle qui consiste à s'assurer, par une prudence, une sagesse, une sollicitude constantes, en un mot, par la prévision, le sens de la mesure et la persuasion, que les contacts restent excellents et sympathiques, confiants de part et d'autre, avec les populations indigènes. Dans les pays de Protectorat surtout, la diplomatie coloniale est, si j'ose dire, le pain quotidien. La droiture et la loyauté sont ses qualités dominantes : on ne s'attache les peuples que par la franchise et la justice. Diplomatie, si vous voulez, c'est, au premier chef, l'art du gouvernement. Il se complique, seulement, du fait que les populations qu'il s'agit de diriger vers leurs nouvelles destinées, sont de race, de mœurs, de religions diverses et qu'il faut qu'elles se sentent comprises et aimées pour qu'elles se laissent guider vers un sort meilleur, mais qui les surprend parfois.

Un autre devoir, et celui-là nettement diplomatique, incombe, à la fois, aux hautes administrations locales et au Gouvernement de la mère-patrie : à celui-ci et aux autres, il appartient de maintenir chez les puissances étrangères, la conviction que le domaine colonial français ne pourrait, sans danger, passer en d'autres mains. Nous avons, pour nous, le droit et les traités, c'est entendu; mais nous avons aussi les convenances universelles, l'intérêt de la paix : voilà ce qu'il importe de bien saisir et de faire reconnaître par tous.

Il me semble qu'il suffit de le dire pour le faire admettre comme un axiome politique : notre empire africain, notre empire indo-chinois sont des éléments d'équilibre planétaire. Supposez que notre Indochine, par exemple, soit visée par telle ou telle autre puissance, vous vous rendez compte, qu'aussitôt, une crise terrible, une tempête d'une portée immense, s'en suivrait. Pensez-vous que l'Amérique, la Chine, le Japon, l'Angle-

terre admettraient que l'une d'entre elles s'établît sur ces côtes? Là où est la France sa présence est indispensable, car elle est équitable et pacificatrice. Voilà de ces maximes qu'une diplomatie prévoyante inculquerait aux autres puissances, en parlant au nom de l'équilibre, au nom de leur intérêt bien entendu, au nom de la paix.

D'autres devoirs découlent de celui-ci : le premier de tous, celui d'assurer de constantes et fortes communications entre les colonies et la mère-patrie, celui d'encourager et de développer l'émigration nationale et l'émigration étrangère, celui d'entraîner, de plus en plus, les populations locales vers l'idéal qui est celui de la mère-patrie, de préparer, au large banquet des hommes, la place qui revient à chacun, et de disposer les échelons qui les élèvent plus ou moins lentement, mais sûrement, vers le devoir commun, s'aimer les uns les autres. L'unité et une discipline de dévouement et de secours mutuel devient la méthode, par excellence, du véritable progrès colonial. Cette diplomatie sera toujours indispensable : elle ne peut être forclose de sa mission.

Ainsi se découvre à nos yeux le devoir présent et le devoir futur de la France, en matière coloniale; ainsi, par une perpétuelle vigilance, les générations qui se succèdent se transmettront les unes aux autres, sans cesse fortifié, l'héritage que nous ont laissé nos pères et nos aînés : ainsi s'achèvera, dans une réciprocité de services, de dévouement et de sacrifice, cette nouvelle France, cette plus grande France, disons cette France de 100 millions d'habitants qui est déjà debout sur la planète et qui appelle tant de peuples nouveaux à la civilisation et à la fraternité, par la liberté.

GABRIEL HANOTAUX.

TROIS MOIS AU CHILI

Avril 1924.

Je mets un signet à mes livres ; j'interromps la page commencée. On me fait l'honneur de m'appeler à l'Université de Santiago, où je dois enseigner pendant trois mois ; et je m'apprête à partir pour le bout du monde, pour le Chili.

Déjà je revis par la pensée l'étrange vie des voyageurs. Le port frémissant, tout plein d'odeurs marines. La masse sombre du paquebot, qui surplombe une fourmilière en travail. L'exploration : où sont les cabines ? la salle à manger ? le salon ? le fumoir ? Comment s'appelle le commandant ? Le commissaire est-il aimable ? Le bateau tient-il bien la mer ? Le départ : le monstre halète, jette des cris éperdus, souffle, s'ébranle ; les quais s'en vont, la côte s'estompe : adieu, la France... Puis ce sera l'existence du bord, au long des journées monotones ; les lectures indolentes, les siestes et les flâneries ; un long intermède d'inaction, d'engourdissement, pendant lequel on haussera à la dignité d'événements considérables le passage d'un cargo les ébats d'une troupe de dauphins, l'apparition d'une baleine ou la voltige des poissons volants. La mer capricieuse se lassera de toutes ses robes changeantes, et de sa robe émeraude, et de sa robe au bleu profond, et de sa robe frangée d'hermine ; transparente, ou glauque, ou plombée ; elle s'incendiera, quand elle recevra le soleil, puis se lamera d'argent sous la lune. Elle fera passer jusqu'au plus profond de nos êtres la torpeur de ses heures sans ombre ; ou bien, tout d'un coup fâchée, elle transfor-

mera ce navire, qui nous semblait un monde, en un pauvre jouet, piteux et ruisselant.

Nous verrons la comédie humaine : nulle part on n'est mieux placé, pour l'observer, que sur un fauteuil de pont. Il y aura les bavards, qui essaieront d'accrocher leurs phrases à tous les passagers ; et les taciturnes, qui du matin au soir se promèneront farouchement ; et les joueurs, passant leurs nuits aux tables de poker ; et les gourmands, pour qui l'heure divine est celle de la salle à manger. Des gens parfaitement étrangers l'un à l'autre exploreront toute leur parenté, remonteront tout le cours de leur vie, pour se trouver enfin une connaissance commune : et quelle surprise ! Des clans se formeront, et des coteries ; des amitiés se noueront, et des amours. Par l'oisiveté, par la vanité, par l'étroitesse même de cette scène où les acteurs emprisonnés se heurtent vingt fois le jour, ces passions s'exaspéreront de telle sorte, que la comédie menacera de tourner à la tragédie, par moments. Cependant le bon navire, insoucieux de tout, sauf de sa route, continuera de pousser son sillon ; nuit et jour on perçoit le tressaillement de ses machines obstinées ; peu lui importent les agitations des petits hommes qu'il transporte : fidèle, têtu, il se dirige vers son port. Il sait bien qu'à l'arrivée, tout s'apaisera ; qu'on se serrera la main avec une indifférence à peine polie ; que chacun, se retrouvant lui-même, oubliera ses compagnons de route, et repartira vers son propre destin.

Oui, nous revivrons toutes ces impressions de voyage, si pittoresques, si prenantes, et si chargées d'enseignements, qu'il manque une expérience profonde à qui ne les a pas connues ; et qu'une fois connues, elles s'imposent au souvenir avec une force nostalgique. Trempés par les souffles du large et débarquant enfin, nous verrons des terres nouvelles, et des villes, et des mœurs ; nous nous enrichirons au contact de nos frères lointains, et nous leur offrirons le meilleur de nous-même, en échange. On reprochait autrefois aux professeurs de ne pas sortir de leur bibliothèque et de ne faire, pour tout voyage, que le trajet qui les conduisait de leur cabinet de travail à leur chaire. Aujourd'hui, ils circulent volontiers de par le vaste monde : tant mieux, si leur savoir en devient moins livresque et plus largement humain.

Los Andes, 19 mai.

Nous éprouvons un peu de dédain à l'égard des passagers qui terminent leur voyage à Buenos Aires : déjà! Pour notre compte, nous irons aussi loin qu'on peut aller, et nous ne quitterons le bateau que pour reprendre le chemin de fer. Pendant vingt-quatre heures, jusqu'à Mendoza, le train court à travers la pampa argentine. Pas une ondulation ne vient interrompre la monotonie de l'interminable plaine ; ni maisons, ni arbres : où sont nos enclos, où sont nos campagnes, partout humanisées? Des autruches, des moutons, des bœufs, parsèment jusqu'au lointain l'herbe desséchée : où sont nos bergers et nos bouviers, et nos bons chiens, qui ne veulent pas que leurs troupeaux redeviennent hordes? Ils savent que la terre de France n'est pas grande, et c'est pourquoi ils les tiennent bien serrés. Bientôt il est décourageant de regarder par la portière, tant la prairie s'obstine à rester pareille à elle-même, et se refuse au moindre changement. Une poussière implacable envahit le wagon en dépit des doubles fenêtres ; elle poudre les cheveux, colle aux visages, entre dans la gorge : on la respire ; on la boit.

A Mendoza, on ne descend que pour se secouer avant de commencer un autre voyage ; et cette fois, en hauteur. Ce petit train qui attend, c'est le transandin, qui a la prétention d'escalader la Cordillère. Il part, il grimpe ; il s'arrête dans des gares faites à sa taille, toutes petites, et qui ressemblent à des jouets d'enfants : tous les voyageurs descendent, pour s'amuser. Escaladant les pentes, se faufilant au flanc des monts, surplombant les vallées, frôlant le bord des précipices, tournant les pics, il se pousse en avant avec un grand courage. Sans doute finira-t-il par arriver là-haut, à trois mille deux cents mètres, but élevé de son ambition. Cependant le paysage, que nulle végétation ne distrait, prend peu à peu un âpre caractère. Pour les lignes, c'est une succession de profils audacieux ; et pour les couleurs, c'est un rougeoiement continu de terres amoncelées et de rochers arides. La neige n'a pas encore envahi la montagne : à peine aperçoit-on quelques blancheurs éternelles. Par intervalles, on rencontre des groupes d'hommes, occupés à étayer un remblai, à creuser un tunnel, à édifier des galeries de bois qui protégeront contre les prochains amoncellements de neige cette voie paradoxale : étranges habitants des hauteurs, couverts de peaux

de bêtes, emmitouflés de laine, nains des montagnes géantes.

Enfin l'ascension est terminée; on s'arrête, par habitude, là où s'arrêtaient jadis les caravanes, sur un étroit plateau que les pics entourent comme les pointes d'une couronne. A peine a-t-on le temps de regarder l'étincellement du soleil sur les glaciers : il faut maintenant glisser jusqu'à la plaine, sur les pentes abruptes du versant chilien.

Peu à peu, l'obscurité tombe : la fantasmagorie du dehors s'apaise et s'éteint. Seul le bruit des freins indique une vertigineuse descente. On sent peser lourdement le poids de la fatigue accumulée, et il semble qu'on soit condamné à rouler éternellement dans le noir.

Enfin c'est Los Andes, au pied de la Cordillère. Débarquant dans une gare inconnue, obligé de courir derrière les porteurs qui se sont emparés des valises et qui filent d'un bon pas, obligé de chercher les malles pour la visite de la douane, las, moulu, abruti de sommeil, bousculé dans le flot des arrivants, je crois entendre tout d'un coup une voix qui crie mon nom. Plus d'erreur possible : c'est bien moi qu'on appelle ; et par quel miracle ?

Or, l'appelant est un professeur de l'Université de Santiago, délégué tout exprès jusqu'à la gare frontière pour souhaiter la bienvenue à son collègue étranger, pour lui éviter tout tracas, voyager avec lui, et le guider enfin à l'arrivée dans la ville qui doit devenir sa nouvelle demeure. Comme il lui eût été impossible de me repérer dans la cohue, il a employé un moyen héroïque : il s'est mis à crier mon nom ; et c'est ainsi que la conjonction s'est faite. En repartant sous son égide, je me dis que je touche désormais au terme de ma course ; que ma tâche va commencer : et je bénis en même temps l'exquise courtoisie d'un pays qui a voulu me donner dès le seuil cette marque d'hospitalité : heureux présage, que seuls des dieux favorables peuvent envoyer.

Santiago du Chili, 21 mai.

J'ai failli faire comme ce voyageur légendaire qui, traversant une campagne où des paysannes sont occupées à sarcler les champs, note sur son carnet que toutes les femmes marchent à quatre pattes, dans la région.

Pour mes débuts, en effet, je viens d'avoir une impression

saisissante. C'est fête patriotique aujourd'hui ; les rues sont pavoisées ; les troupes défilent. Or, c'est trop peu de dire que l'uniforme de ces troupes est imité de l'allemand, copié sur l'allemand : je reconnais l'uniforme allemand lui-même. Rien n'y manque, ni les bottes, ni les sacs en peau fauve, ni le casque à pointe.

En faut-il conclure que le Chili tout entier n'est qu'une Germanie? Gardons-nous, au contraire, de la tentation : car c'est grand péché que de généraliser trop vite. Ne pensons rien pour le moment ; ou pensons qu'il y a là un petit mystère, que l'avenir nous expliquera.

Regardons plutôt la foule qui se presse sur le passage des soldats : fière ; émue. On me dit que le patriotisme est ici un des sentiments les plus profonds ; qu'il n'est pas de sacrifice auquel la nation ne consente, pour garder cette armée forte et disciplinée. J'en vois la preuve : nombre de paysans à cheval suivent les troupes, venus des villages proches ou lointains pour montrer leur attachement à la patrie et leur fidélité à l'armée. Ils ont fière allure, solidement campés sur leurs selles, hiératiquement drapés dans leurs vastes ponchos.

A L'UNIVERSITÉ

Quel jour lumineux ! Il paraît que la mauvaise saison a commencé : les Européens frais arrivés ont quelque peine à se faire à la pensée que leurs mois de canicule sont ici les mois d'hiver, et que la Noël est une fête d'été. Peut-être les pluies viendront-elles, plus tard : ce qui est sûr, c'est que ce jour d'automne est doux comme nos printemps. A Santiago du Chili, les Latins retrouvent, loin des violences des tropiques, amical et bienfaisant, leur grand ami le soleil.

La ville est découpée en carrés, à la façon des villes américaines. C'est d'ailleurs la seule ressemblance qu'elle ait avec ses grandes sœurs du Nord. Elle n'envahit pas le ciel ; elle ne s'enfonce pas sous la terre ; elle ne s'étend pas hors de toutes prises. Elle a ses rues sociales, un centre, un cœur. Elle est espagnole, par sa noble cathédrale, par le palais du gouvernement, la Moneda, qui est du plus grand style ; et par ses maisons à patio. Ou plutôt, elle était espagnole, car la vie moderne est impitoyable aux vestiges du passé ; elle

était espagnole, et elle s'en souvient encore par endroits.

Rien n'est amusant comme ce premier contact avec une ville étrangère : c'est un visage qu'on déchiffre. A Santiago du Chili, un Français se sent moins dépaysé qu'à Londres, par exemple. La distance ne fait rien à l'affaire : il suffit que la race, toute proche, donne l'impression d'une intimité facile à découvrir. Au reste, les attardés qui professent au sujet de l'Amérique du Sud des opinions souvent saugrenues et quelquefois blessantes verraient vite leur erreur, s'ils venaient jusqu'ici : une heure de flânerie suffirait à leur montrer la sobre élégance des femmes, et la sûreté de leur goût. Rien de criard, rien de lourd; partout, au contraire, le sens des discrètes harmonies. Or, s'il est vrai que notre peuple est particulièrement sensible à ces mêmes qualités de raffinement et de mesure, j'ai grand plaisir à découvrir, au premier coup d'œil, cette évidente parenté.

Les bâtiments de l'Université se trouvent sur l'Alameda, sur l'Avenida de las Delicias, comme on l'appelle : et elle est délicieuse, en effet, cette immense avenue, ornée d'arbres séculaires, bordée de maisons élégantes, promenade, parc, et boulevard. « Peut-on voir le Recteur? — Traversez le patio, et demandez au secrétaire : déjà le Recteur vous attend. »

Traversé le patio, et franchie la salle où les portraits des défunts recteurs vous regardent de cet air jaloux que prennent les morts à l'égard des vivants, me voici chez Don Gregorio Amunategui Solar. Il est de ceux qu'on croit reconnaître quand on les voit pour la première fois, tant il y a d'aisance dans son accueil, d'affabilité dans son : « Bonjour, mon cher collègue ! » et d'attrait dans toute sa personne.

Don Gregorio a de la race : quand il sort de l'Université pour monter dans sa voiture, il aperçoit la statue de son père et de son oncle, hommes de science et hommes d'État, dressée sur l'Alameda. Don Gregorio a l'usage raffiné du monde, encore qu'il se défende d'être mondain. Don Gregorio a la pratique de l'Europe : ses premières études l'ont porté vers l'Allemagne; son penchant naturel et ses affinités profondes le portent vers la France. Il possède l'intelligence la plus vive et la plus souple, non sans une pointe d'humour : souvent son œil s'égaye sous son lorgnon. Malgré toutes les charges qu'il a remplies, malgré la lourde charge qui pèse maintenant sur ses épaules, — celle

d'administrer à la fois l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire du Chili, — Don Gregorio est alerte : s'il porte barbe blanche, c'est par coquetterie. Médecin, il connaît la pathologie des âmes; chirurgien émérite, il sait qu'il ne faut pas reculer devant une opération, de temps en temps. Il aime son pays, non pas de cet amour inerte et béat qui consiste à louer toutes choses, mais d'un amour actif, tourné vers l'avenir.

Don Gregorio me met à l'aise; non seulement parce qu'il se débarrasse en un tournemain de la petite organisation que mon arrivée suppose, — début des cours, jours, heures, locaux; présentation aux hauts fonctionnaires de l'Université, aux doyens, aux collègues; présentation aux autorités chiliennes; — mais parce qu'il va de lui-même au-devant de mon doute, et qu'il m'oriente dans cette atmosphère inconnue. « Soyez sûr d'une chose, me dit-il : c'est, dans l'ordre intellectuel et moral, l'attachement du Chili à la tradition française. Notre pensée est très proche de la vôtre, parce qu'elle n'a guère cessé de se nourrir d'elle, depuis le jour de notre émancipation. » Et il me raconte comment les livres qui ont éveillé sa jeune curiosité sont des livres français; comment la couverture saumon de la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle son père était abonné de fondation, lui a été familière dès son adolescence. Il ne souhaite rien tant que de voir se renforcer les liens spirituels qui unissent nos deux peuples.

Je reverrai souvent la vaste salle claire où j'ai été pour la première fois accueilli, la table chargée de livres, et, roi de ce royaume, Don Gregorio Amunategui Solar. Car l'Université ne sera pas un lieu de passage, où je n'apparaîtrai qu'aux heures de cours, mais l'une de mes demeures : et nous voisinerons. Je l'interrogerai quelquefois; il m'interrogera souvent, préoccupé de mieux connaître l'enseignement français pour adopter, s'il y a lieu, ce qui peut être utile à l'enseignement chilien. Comment se recrutent, au juste, vos professeurs? En quoi consiste, au juste, votre agrégation? Combien d'heures de cours vous sont-elles imposées par semaine? Comment procédez-vous à la correction des devoirs? Et surtout : quelle place réservez-vous aux études purement désintéressées, à celles qui ne répondent à aucune utilité immédiate, et contribuent, par leur nature et par leur méthode, à élever le niveau intellectuel d'une nation? — On sent en lui un esprit toujours en

travail, et qui ne se paye pas de mots : il sait bien qu'il ne suffit pas d'énoncer un progrès possible pour le transformer en acquisition; il appartient à la race des réalisateurs, qui ne conçoivent jamais une idée sans chercher aussitôt les moyens d'action qui lui correspondent. On comprend aussi quel idéal, à la fois national et humain, anime un tel homme qu'on ne saurait connaître sans l'aimer.

LES COURS

Me voici dans l'exercice de mes fonctions, assis devant une petite table qui s'avance comme un cap parmi les auditeurs, devant le verre d'eau rituel, devant l'appareil de télégraphie sans fil qui transmettra mes paroles à des amis lointains et invisibles : signe des temps nouveaux. Ici commence un autre ordre de difficultés, plus personnel. Heureux qui s'assied avec désinvolture, avec aisance, manie la carafe sans craindre d'en répandre le contenu sur ses notes, et même se délecte à ses propres discours! Pour moi, je n'ai jamais commencé une leçon sans éprouver une forte envie d'être à cent lieues; les cinq premières minutes sont affreuses.

Mais telle est la bienveillance du public qui m'écoute, que je sens bientôt la communication s'établir. On ne me refusera pas, j'en suis sûr, cette sympathie sans laquelle celui qui parle est réduit à prêcher dans le désert; au contraire, on me fera le plus large crédit. Il existe un curieux phénomène en vertu duquel ceux qui ont l'habitude de la parole se dédoublent quelquefois. Deux personnages coexistent en eux, qui, tout d'un coup, se séparent. Le premier continue à émettre des sons, à construire des phrases, à faire mécaniquement son métier d'orateur. Le second se détache, s'échappe, vagabonde, observe, fixe son attention sur tel menu détail, cueille au passage les signes infaillibles qui permettent de mesurer l'attention ou l'inattention de l'auditoire. Il note les bâillements étouffés, les retraites stratégiques, les bavardages de fauteuil à fauteuil, les montres furtives; ou inversement, il remarque que personne ne bouge, que l'atmosphère s'échauffe, que les quintes de toux s'apaisent, que les rhumes sont guéris comme par enchantement. Il rapporte aussitôt à son double le résultat de ces observations personnelles, avec commen-

taires. — Ici, mon double ne me rapporte rien d'inquiétant.

Les cours ont lieu trois fois par semaine; deux fois dans la salle d'honneur de l'Université, dont la disposition rappelle assez celle d'un théâtre. Et j'ai la joie de trouver plusieurs centaines de personnes capables de saisir toutes les nuances de notre langue; assez au courant de notre littérature pour qu'on puisse parler à demi-mot; assez fidèles pour suivre tout au long le développement d'un cours qui évoque successivement la Révolution française et l'émigration, Chateaubriand et Mme de Staël, Napoléon et les idéologues, le débat entre classiques et romantiques, la bataille d'*Hernani*, et l'évolution de notre littérature jusqu'en 1848. La leçon terminée, on vient volontiers trouver le professeur; on discute; on demande des précisions sur certains points, on soulève des objections, des critiques : autre signe, également infaillible, que l'enseignement a porté. Volontiers on marque des préférences, instructives pour nous. Chateaubriand ne réussit pas à vaincre une certaine hostilité, parce qu'on ne sépare pas l'homme de l'auteur, et qu'on trouve l'homme déplaisant. Hugo, qui a exercé sur la littérature chilienne une profonde influence, est toujours considéré comme l'un des plus grands poètes dont l'humanité se soit honorée. Vigny, moins connu, surprend et émeut : un auditeur m'adresse une traduction d'*Éloa*, qu'il vient de publier. Musset demeure l'un des préférés. Ici, comme partout, la grande figure de Lamartine gagne en hauteur, malgré le recul du temps.

Le troisième cours n'a pas lieu à l'Université même, mais à l'Institut pédagogique, où se préparent les futurs professeurs de l'enseignement secondaire, et qui correspond à la fois à notre École normale supérieure et à notre École de Sèvres. Le lieu de la scène est moins solennel : murs blancs et nus, bancs et pupitres, tableau noir; tout comme dans notre maison de la rue d'Ulm, la chaire magistrale consiste en une chaise de paille. Et le caractère de l'enseignement est plus technique; il s'agit de montrer aux étudiants nos méthodes d'histoire littéraire : comment nous avons l'habitude de dresser une bibliographie; de composer une dissertation ou une leçon : surtout, d'expliquer les textes de nos auteurs modernes. Étudier une page d'un écrivain, en saisissant son caractère spécifique non seulement avec justesse et avec exactitude, mais sans rien négliger

des droits de la sensibilité; dégager l'essentiel en discernant les nuances; lutter contre les puissances de paresse ou d'illusion, en évitant les généralités oiseuses, et en ramenant toujours au texte une pensée souple et fidèle; lutter contre la tentation du bavardage, même érudit, en se rappelant que le bon goût est fait de sagesse et de mesure : voilà l'exercice auquel nous nous essayons, auquel s'essayent mes étudiants. Qui parlait de difficultés? Où sont mes appréhensions premières? Aidé de mes excellents collègues chiliens, que je n'ai qu'à féliciter, dans cette austère salle de cours, symbole de notre austère métier, devant ces jeunes visages attentifs, j'oublie la distance et le dépaysement; j'ai retrouvé mon milieu, ma raison d'être, et ma vraie vie. J'appartiens à une grande famille, qui s'étend au delà des murs de ma cité, au delà des frontières de mon pays; j'appartiens à la vaste confrérie de ceux qui apprennent pour enseigner. Je suis le frère de ces étudiants qui m'écoutent; et ils sont mes cadets. Allons vers eux de tout notre pouvoir; essayons de leur communiquer tous les fruits de notre expérience; prenons-les par la main, doucement, pour les aider à se trouver eux-mêmes, et montrons-leur le chemin. Donnons-nous : la tâche en vaut la peine! Efforçons-nous d'être dignes du grand honneur qu'on nous fait en nous confiant ceux qui, demain, prendront en garde l'esprit et l'âme des générations qui s'élèvent. Heureux, si leur jeunesse m'instruit à mon tour; s'ils m'apprennent à retrouver les émois d'une sensibilité toute vive; si leur ruche bourdonnante me ramène vers les souvenirs de ma jeunesse et si mon esprit se rafraîchit à leur fraîcheur! Heureux surtout, s'ils veulent bien me donner en échange un peu de l'amitié que de tout mon cœur je leur offre! Je l'espère; je le crois. Timides au début, les voici qui s'approchent et qui viennent à moi. Continuons la leçon par de longues causeries; et encourageons les disciples fidèles qui, de rue en rue et de question en question, traversent avec moi toute la ville, et ne me quittent qu'à regret sur mon seuil.

UNE CROIX D'ARGENT

Parmi les vertus chiliennes, qui sont nombreuses, comptons résolument l'hospitalité. Il y a des pays où l'on est réduit à regarder avec envie les fenêtres éclairées derrière lesquelles

d'autres dînent, et à limiter ses fréquentations sociales aux cochers et aux garçons d'hôtel. Pas du tout : ici, l'hospitalité n'est pas seulement politesse, ou rite : elle est générosité de cœur. Bien ingrat serait l'étranger qui ne conserverait pas le souvenir de tant de maisons amies, où il fut largement, délicatement accueilli.

Il fut accueilli par la colonie française, qui lui donna le plaisir grand de se sentir en famille, si loin de la France et si près d'elle; présente par son esprit et par son âme; présente par les seuls noms des convives, à la saveur de terroir et sonnant clair; présente par ses vieilles chansons aimables et ses doux airs d'autrefois. Il fut accueilli par les Basques, qui dressent en face de la Cordillère le souvenir de leurs Pyrénées, de leurs jeux, de leurs danses, et de leurs chœurs ancestraux. Et par tant de Français, à leur foyer. Et par tant de Chiliens, amis de la France : par le président de la République, par le président du Sénat, par le président du Conseil, par l'intendant de la province; et par tant et tant d'autres, dont la liste serait longue, mais qu'il sait bien.

Certes, au milieu de ces déjeuners, de ces goûters, de ces dîners comme on n'en fait guère qu'au pays de Cocagne, il faut faire appel à tout son ascétisme pour ne point devenir gourmand : fi de ces petits estomacs qui sont au régime, légumes et compotes; et fi des buveurs d'eau! Au clair soleil du Chili mûrit un raisin de choix, que les soins experts de nos Languedociens ou de nos Bourguignons, appelés tout exprès, transforment en un vin délectable. — Mais où il faut une manière de vertu héroïque, c'est pour s'habituer à ne pas considérer les prévenances, les attentions, les gâteries, comme les choses les plus naturelles du monde. Car on ne vous invite pas seulement à partager des biens périssables; on veut que vous emportiez aussi des présents qui durent. Telle cette croix d'argent, dont la très romanesque et très véridique histoire mérite sans doute d'être racontée.

Elle est grossièrement taillée, et battue au marteau ; à peine un trait qui hésite et qui dévie, y marque-t-il quelques volutes qui veulent être un ornement. D'autres croix, toutes petites, toutes plates, toutes nues, sont suspendues par des anneaux à ses quatre branches égales. Bijou primitif, antique parure des femmes araucaniennes, dans le Sud.

Or il y avait une fois à Lautaro, dans le Sud, un cacique riche et considéré, qui au lieu d'aimer la plus ancienne de ses femmes, et par conséquent la plus éprouvée, préférait la plus belle, la plus jeune, la plus vive. La plus inquiétante aussi : car il prenait son enjouement pour de la légèreté, sa bonne grâce pour de la coquetterie ; et il n'était pas sûr qu'elle l'aimât en retour. Elle l'aimait, au contraire ; elle l'aimait fidèlement. Mais comme il se gardait, suivant l'usage de sa race, de confier aux mots, qui sont vains, ses sentiments profonds ; comme il dissimulait avec soin ses soupçons et ses craintes, la jeune femme, vive, enjouée, puérile, continuait à exciter sans le savoir la jalousie passionnée de son mari.

Un soir, on le ramène ensanglanté dans sa hutte. Il ne dit rien. Mais elle apprend par d'autres qu'il a provoqué un cacique du voisinage, parce qu'il voyait en lui un rival heureux ; et qu'ils se sont battus furieusement.

Elle appelle le médecin, l'aide à panser les blessures : muette, elle aussi. Comment se disculper? Et à quoi bon ? Puisque le maître se tait, elle se tait, elle se taira. Survient le *méchi* du village, rebouteur et sorcier, qui apporte un message de paix. « Je soigne, dit-il, un homme que tu as attaqué, et qui est près de mourir. Il m'a chargé de te dire que tu te trompes; qu'il n'a jamais eu aucun rapport avec la femme que tu soupçonnes; il jure qu'elle et lui sont innocents. » Le méchi transmet ce serment, et l'accompagne d'invocations redoutables.

Le cacique est ébranlé ; un combat se livre dans son âme. Si cet homme disait vrai ? Si lui-même avait tort ? Si sa jalousie était aveugle et sans raison ? — Mais peut-être s'agit-il d'une ruse. Chacun sait qu'une blessure s'envenime et devient mortelle, quand celui qui l'a faite continue de haïr sa victime. Le méchi veut sauver son client, le mettre à l'abri d'une rancune qui le tuerait. Il ment.

Dans la hutte toujours silencieuse, les heures succèdent aux heures, les jours aux jours. Le cacique peu à peu se rétablit ; le moment arrive où il n'a plus besoin des services du médecin, le remercie, lui offre les présents d'usage et lui dit adieu. Alors la jeune femme se dresse, arrache la croix d'argent qu'elle portait sur la poitrine et la tend au médecin en disant : « Je ne possède rien ; je n'ai que cette croix. Je te la donne, prends-la, puisque tu as sauvé l'homme que j'aime. »

EN CAUSANT

— Vous regardez la Cordillère ? me dit un ami chilien qui me trouve en contemplation devant le massif qui domine la ville, et que le couchant teinte, en ce moment, non seulement de pourpre et d'or, mais de violet, mais d'azur. Vous l'admirez, et vous avez raison. Mais jamais vous ne l'aimerez autant que nous : c'est notre bienfaitrice. De ses neiges, de ses glaciers viennent les eaux que donnent au sud du pays sa fécondité : les années où elle nous boude, nos herbes se dessèchent et nos troupeaux meurent. Bonne gardienne, elle empêche les animaux malfaisants de passer : il n'y a pas de fauves au Chili, ni de serpents : c'est la Cordillère qu'à tort ou à raison nous remercions de ce privilège. Nous aimons gravir ses flancs, chasser les guanacos qui vivent sur ses rochers : elle nous fournit notre pittoresque, à nous ; elle nous donne notre part de sublime. Mais en même temps, elle est jalouse ; elle nous enferme. Nous n'habitons pas seulement le bout du monde : si nous n'y prenions garde, nous y serions prisonniers.

« Voilà pourquoi notre grand désir est de nous évader, de maintenir le contact avec la vieille Europe, notre ancêtre ; d'aller à Madrid, à Rome, à Londres, à Berlin : à Paris surtout, que nous préférons à toutes les villes du monde. Voilà pourquoi, aussi, nous tenons à faire venir d'Europe des messagers, comme vous...

Mon ami est un de ces Chiliens qui ont jadis passé leur baccalauréat en Sorbonne, et il a si bien pris nos habitudes de langage et jusqu'à notre argot, que je m'étonne quelquefois de l'entendre parler espagnol : cela ne me semble pas naturel. Il appartient à l'élite de la nation ; il possède bien sa carte du monde, et il a l'esprit clair et prompt. Puisqu'il est suffisamment en confiance avec moi pour me dire au besoin des vérités même désagréables, et que je le sens en veine de disserter, je l'interroge : quelle est au juste la position intellectuelle de la France au Chili ? Il ne se fait pas prier pour répondre ; et voici :

— Vous savez, me dit-il, — ou plutôt vous ne savez pas ; car vous autres, Français, ignorez souvent ce que vous avez le plus d'intérêt à connaître, — vous savez que vous occupiez ici une place privilégiée. Notre Indépendance est fille de votre Révolu-

tion; regardez notre drapeau : ses couleurs sont les vôtres. Les historiens de notre littérature vous diront que nous nous sommes inspirés, au cours du XIXe siècle, de vos divers mouvements de pensée : nous avons eu l'idéologie et le positivisme; nous avons été romantiques, après vous; nous avons subi le contre-coup de votre naturalisme. Nous vous suivions.

« Puis il y eut une manière d'arrêt. Ce fut, — dans la mesure où il est possible de donner des dates à de telles fluctuations, — quelques années après votre guerre avec l'Allemagne. Je ne dis pas que nous n'avons pas subi le prestige de la victoire : c'est humain, n'est-ce pas? Mais dites-vous bien aussi que vous ne nous avez guère encouragés; vous sembliez avoir perdu confiance en vous-mêmes; vous n'étiez plus là. Vous disparaissiez : et pendant ce temps, l'Allemagne venait à nous, puissante, insinuante, ne demandant rien d'autre que de s'offrir. Voilà comment elle a pris la direction de notre armée, jusqu'à la modeler à l'image de la sienne. Voilà comment, lorsque nous avons fondé l'Institut pédagogique, nous avons fait appel à des maîtres allemands : lesquels étaient d'ailleurs d'une incontestable valeur. Si je parlais commerce, j'aurais bien d'autres choses à vous dire; mais ce n'est pas votre affaire, et vous n'y entendez rien...

Je concède que je n'entends rien au commerce, et je le prie de vouloir bien continuer à m'instruire :

— Ce que nous voulons, continue-t-il, c'est fortifier notre esprit national par les meilleurs des apports étrangers. Dès lors, nous sommes ouverts à toutes les influences européennes, et même à l'influence de l'Amérique du Nord, par surcroît : car quelques-uns de nos maîtres, qui ont voyagé, ont été frappés par la prospérité matérielle des écoles, aux États-Unis, et par les résultats pratiques qu'elles obtiennent : et il ne leur déplairait pas d'imiter leur organisation. Nous avons ici des institutions allemandes, qui nous proposent leur stricte méthode et leur forte discipline. Nous avons des écoles anglaises : l'anglais ne laisse pas de progresser comme langue sociale, depuis quelque temps. L'italien n'avait pas encore la place qui lui est due : nous venons de créer une chaire d'italien à l'Institut pédagogique; et j'en suis bien content. C'est grâce à toutes ces données, c'est par toutes ces expériences, que nous pouvons à la fois nous perfectionner dans notre être propre et participer

toujours davantage aux progrès, aux émois de la collectivité humaine.

« Est-ce à dire qu'après avoir occupé jadis une position privilégiée, vous risquiez, vous Français, d'être étouffés par la concurrence mondiale ? Rassurez-vous... S'il est un peuple vers lequel nous portent de préférence nos affinités intellectuelles, c'est encore et toujours la France. Votre pensée est assez semblable à la nôtre pour ne pas nous effaroucher, et assez différente pour nous instruire. Ce sont toujours vos livres que nos jeunes gens lisent le plus volontiers : on consomme au Chili incomparablement plus d'ouvrages français, originaux ou traduits, que d'ouvrages espagnols. C'est toujours votre art qui nous séduit. C'est toujours votre langue qui nous sert de truchement universel.

« Et puis, vous commencez à vous aider vous-mêmes : le ciel vous aidera. Nous vous avons vus revenir, d'abord comme de timides explorateurs, et par échantillons ; ensuite avec plus de hardiesse. Vous n'aurez jamais plus le nombre, je le crains bien : mais vous n'avez pas lésiné sur la qualité : l'Institut Pasteur, l'École de Droit, la Faculté et l'Académie de médecine, la Sorbonne ont donné tour à tour. Il semble bien qu'un pas décisif ait été fait le jour où, grâce au recteur Amunategui et au professeur Georges Dumas, vous avez conclu l'accord qui nous vaudra tous les ans, un cours de civilisation française, philosophie, l'an dernier, avec M. Abel Rey; littérature, cette année, avec vous...

Ici mon interlocuteur s'arrête, réfléchit, et, m'interrogeant :

— La civilisation française !... dit-il. Curieux pays que le vôtre ; étrange nation que cette France ; je l'aime, je crois la connaître, et je suis loin de la comprendre toujours. Ce que je trouve le plus extraordinaire, c'est que vous représentiez en même temps deux tendances ; qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, on invoque la France comme témoin historique ou même comme symbole ; or, ces deux tendances sont contradictoires. Certains d'entre nous vous aiment, parce que vous êtes à leurs yeux, le vivant exemple de la puissance de la tradition, de la puissance de la foi. Et certains autres vous aiment, parce que vous êtes la Révolution toujours prête. Comment arrangez-vous cela ?

— C'est peut-être, dis-je, que la civilisation française

n'est pas un dogme définitivement arrêté. C'est une recherche ; c'est une anxiété ; c'est un désir toujours inquiet du plus vrai et du mieux. Avec tous nos défauts, qui sont nombreux, nous avons au moins la qualité d'aller jusqu'au bout de nos idées, et de les mettre en pratique. Voilà pourquoi, peut-être, nous pouvons représenter aux yeux des étrangers des principes opposés : ces principes, nous les essayons...

LE 14 JUILLET A SANTIAGO

« Vous verrez comment on célèbre le 14 juillet au Chili ; vous verrez. Les fêtes durent trois jours ; et quelles fêtes ! »

Ce qu'on ne m'avait pas prédit, c'est l'émotion que je ressentirais. Tant d'émotion ; et pourquoi ? Pour des raisons difficiles à dire, puisqu'elles perdent, dès qu'on veut les analyser, ce qu'elles avaient de plus intime. Pour ces fleurs que je trouvai chez moi, envoyées par des amis chiliens, et nouées du ruban tricolore. Pour les cartes laissées à ma porte ; et pour les sentiments dont elles étaient les interprètes : « Recevez notre salut, en ce grand jour de gloire... » — « Soyez salué avec une affection toute particulière, en ce jour français et universel... » Pour la surprise que j'eus en ouvrant les journaux, le matin : non seulement le journal français, qui s'appelle *la Patrie*, mais le *Mercurio*, la *Nacion*, le *Diario ilustrado*, célébraient à l'envi le 14 juillet, par des articles de fond, par des chroniques, par des anecdotes, par des photographies, par des compositions allégoriques et même par un article en français, que je lus à la première page du *Mercurio*. Pour cette cérémonie organisée par les anciens combattants, si simple et si tragique, au cimetière. Pour cette messe où tous se trouvèrent réunis, quelle que fût leur foi : quand les cuivres éclatèrent sous les voûtes, et que les échos de *la Marseillaise* vinrent se briser à tous les piliers, qui n'aurait frissonné dans sa chair ? L'église était trop petite pour la foule accourue ; et l'on sentait planer sur cette foule, mêlés indissolublement, le deuil et la gloire, l'espérance et l'anxiété, la confiance dans les destinées de la France et la grande pitié pour les morts.

Il y en eut pour les petits, pour les moyens, et pour les grands. Un bal d'enfants, avec de si beaux jouets en loterie, qu'on oubliait de danser pour les voir. Une fête sportive, avec

un grand luxe de bicyclettes, et de vigoureux garçons qui les poussaient, pour se faire honneur. Une réception à la légation de France, non sans champagne et sans toasts. Un thé, pour le plus grand bénéfice des œuvres de bienfaisance ; et l'ambassadeur des États-Unis tint à payer, non seulement de sa bourse, mais de sa personne, avec toute son ambassade ; et les anciens combattants de la colonie anglaise n'oublièrent pas d'envoyer une grande corbeille de fleurs. Un bal. Une représentation cinématographique, qui finit par avoir raison des infatigables, après ces festivités dont la plus éclatante fut peut-être le banquet.

Il eut lieu sous l'égide du comte Joseph de La Taille, président de la colonie française : qui fit jamais retentir, sous le ciel chilien, accent plus délicieusement tourangeau ? qui fut plus capable de gagner les cœurs, par l'invincible rayonnement de sympathie qu'il dégage ? qui se multiplia davantage et davantage se dévoua, partout où il s'agissait de faire aimer et estimer la France ? — Quatre cents couverts, ou davantage. La salle d'un cinéma, louée tout exprès pour la circonstance, est toute fleurie de drapeaux chiliens, de drapeaux français : aussi bien offrent-ils une ressemblance fraternelle. Deux musiques militaires font rage tour à tour. Les commissaires s'agitent, car voici qu'arrivent les autorités, les représentants du Gouvernement, les représentants du corps diplomatique, Nonce en tête : c'est une tradition, pour nous singulièrement flatteuse, que les plus hauts dignitaires du pays, et les ministres des nations amies, soient ce jour-là les hôtes de la colonie française. Une fanfare arrive, celle des frères de Saint Vincent de Paul, celle qui, aux moments les plus critiques de la guerre, parcourait les rues de la ville en jouant la marche de *Sambre-et-Meuse* avec tant d'énergie, que les courages abattus se sentaient relevés. Elle prouve qu'elle n'a rien perdu de sa vigueur depuis la paix, en faisant résonner fièrement *la Marseillaise*. A peine a-t-elle fini qu'une autre *Marseillaise* recommence, chantée cette fois par un chœur de petites filles, doublement préoccupées d'enfler leur voix et de prononcer le français à la française. Elles y réussissent à merveille ; et l'une d'entre elles, qui se détache pour réciter un compliment, reçoit des mains du chargé d'affaires de France un bracelet-montre dont elle n'est pas médiocrement fière : tout comme la reine des reines, à Paris.

Des bouchons sautent : c'est l'heure du champagne et des discours. Quelques-uns des convives prennent un air résigné; la plupart s'apprêtent à goûter en connaisseurs les flots de l'éloquence officielle. Mais que dis-je? Ce n'est pas de l'éloquence officielle que nous entendons ; ce sont de simples et beaux discours qui prennent, en ce jour et en ce lieu, un exceptionnel caractère de dignité et de noblesse. Quand l'un des orateurs rappelle le quatorze juillet de l'année 1914, déjà si plein d'angoisse sous la menace de jour en jour plus claire; la mobilisation; le départ des Français habitant le Chili, qui n'ont pas hésité à venir, du bout du monde, défendre la mère-patrie : alors on comprend ce qu'un tel mot, retrouvé tout à coup dans sa force première et dans son sens profond, contient de devoir, de sacrifices et d'amour; et les souvenirs d'un passé si proche, si grand, si douloureux, se pressant en foule pour revivre, on se sent de nouveau bouleversé et frémissant.

Je suis sur les visages les contractions auxquelles se livrent les hommes pour s'empêcher de verser une larme dont l'apparition serait contraire, comme on sait, à leur dignité. Vains efforts : des larmes indiscrètes n'en trouvent pas moins leur chemin. Puis, je m'aperçois que je ne vois plus très bien moi-même ; et je fais effort pour chasser le brouillard humide qui s'étend devant mes yeux.

DANS LES ÉCOLES

Grâce à l'extrême amabilité des directeurs et des directrices, qui n'ont pas seulement permis ma visite, mais qui l'ont sollicitée, je n'ai pas borné mon rôle à faire des cours, grâce au ciel : j'ai aussi beaucoup vu, beaucoup entendu; j'ai fréquenté nombre d'écoles, en invité et en ami.

Une des premières dont j'aie franchi le seuil est l'Institut national, lycée modèle, auquel beaucoup de Chiliens, devenus illustres dans l'État, doivent leur formation. Un ordre parfait y règne : aucune inscription sur les murs, aucun graffito, aucun de ces avis désobligeants que les maîtres peu populaires doivent prendre pour une leçon d'humilité, ou pour un salutaire conseil. Or on arrive à ces résultats merveilleux sans aucune mesure de rigueur : les punitions sont inconnues, et la discipline que j'admire ici est toute morale. A côté de l'Institut

pédagogique fonctionne l'Institut d'application, dont nous n'avons pas l'analogue en France, au moins pour l'enseignement secondaire : c'est un autre lycée modèle où les normaliens viennent faire leur apprentissage magistral. Je l'ai visité à plusieurs reprises; j'ai visité des lycées de jeunes filles, des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices; l'Institut d'éducation physique, l'École des Beaux Arts, l'École navale ; quelques-unes au moins des écoles françaises qu'ont fondées et que maintiennent diverses congrégations. Quelquefois, c'était pour assister à une fête; quelquefois, pour entendre une conférence; quelquefois, pour participer à une séance de travail. Rien, comme il est juste, n'a retenu davantage mon attention, que les classes de français.

Le fait est qu'ayant constaté à plusieurs reprises l'excellente connaissance que les Chiliens ont du français, j'étais curieux de voir de quelle façon ils pouvaient l'acquérir. J'ai noté d'abord une vive intelligence assimilatrice. Puis un don inné pour les langues: ces Latins possèdent, de toute évidence, une exceptionnelle facilité; ils retiennent non pas seulement le sens des mots français, plus ou moins semblables à leur propre vocabulaire, mais cette cadence spéciale de la phrase, à laquelle les étrangers restent si souvent rebelles, et qui pourtant est la condition même de l'apprentissage d'une langue. Ajoutons l'emploi de la méthode directe : dans les classes de débutants, le maître enseigne les mots d'après les choses elles-mêmes, en commençant par les objets les plus usuels. Il procède volontiers par interrogations : les esprits rapides et mobiles des élèves sont aussitôt sollicités ; si, par hasard, l'interpellé ne répond pas ou répond mal, dix mains se lèvent pour revendiquer le droit de parler à sa place, dix mains impatientes s'agitent pour attirer l'attention du professeur. Ajoutons encore que le français est obligatoire dans les examens de l'enseignement secondaire : ce qui ne laisse pas de stimuler à quelque degré le zèle que les candidats professent pour notre langue. Ceux qui veulent devenir professeurs à leur tour, rencontrent un obstacle qui, dans bien des pays, serait considéré comme insurmontable : impossible d'apprendre le français en France. La route est longue de Santiago à Paris; et l'on sait de reste que de tous les maux qui affligent les étudiants, le plus ordinaire est le manque de pécune. Pour l'immense majo-

rité d'entre eux, le voyage d'Europe demeure un beau rêve. Ici, la bonne volonté des élèves et l'exemple des professeurs donnent des résultats non seulement admirables, mais presque paradoxaux. J'ai entendu un ancien étudiant de l'Institut pédagogique de Santiago, qui n'a jamais mis le pied en Europe, qui n'a jamais eu avec nos compatriotes que des relations trop rares à son gré, improviser en français, avec tant de correction, de justesse et d'aisance, que beaucoup de nos étudiants parisiens ne l'auraient pas désavoué. De tels tours de force supposent enfin non seulement l'intelligence, mais la foi qui transporte les montagnes et, dans l'espèce, supprime les océans.

Les voici qui s'avancent, discours en main, ces jeunes orateurs qui m'ont donné si belles preuves de leur savoir faire. Écoutons-les : les professeurs se tairont, pour une fois ; c'est au tour des élèves de parler. Nous sommes au Collège Jeanne d'Arc, c'est-à-dire dans une école telle qu'on n'en voit qu'en rêve : gaie, amusante, captivante : au point que les élèves sont tristes, les jours de congé ; elles disent à leurs parents qu'elles aimeraient mieux aller en classe, et les parents n'en croient pas leurs oreilles. L'enseignement s'y donne tout entier en français, d'un bout à l'autre des cours. C'est une des petites qui a charge de parler au nom de ses camarades, une jolie petite fille aux cheveux bouclés, coquette dans son uniforme bleu marine à col blanc. Grande affaire, que de débuter ainsi dans l'éloquence : aussi tremble-t-elle un peu. Mais elle prend courage, fait dignement sa révérence, et puis :

Le Collège français Jeanne d'Arc est fier et heureux d'avoir aujourd'hui l'honneur de vous recevoir.

Nous avons préféré le faire bien simplement, sans apparat, sans piano.

Nous avons voulu vous recevoir comme on reçoit un ami. Ami, oui, vous l'êtes, vous qui représentez le cher pays de France à qui nous devons tant et que tant nous aimons...

Celle-ci est une grande, au contraire. Nous sommes maintenant dans la salle des fêtes d'un lycée de jeunes filles, le lycée Antonia Salas de Errazuriz. Une charmante réception, dont les élèves elles-mêmes ont fait les honneurs, vient de finir ; une matinée littéraire et musicale va suivre : je vois sur le pro-

gramme qu'on nous réserve le plaisir d'entendre des chansons françaises, des fables de La Fontaine, des sonnets d'Henri de Régnier. Entre ce double régal, prend place un discours de bienvenue, fort bien prononcé par l'une des plus distinguées parmi les élèves :

... C'est le français, si beau, si harmonieux, et si riche, qu'après notre langue maternelle nous apprenons avec le plus de joie ; et nous sommes fières des occasions qui se présentent d'approfondir son étude. Et notre intérêt va grandissant, à mesure que nous pénétrons l'âme française.

Aussi notre admiration pour la France, pour sa science, pour son art et pour sa pensée hautement civilisatrice, va-t-elle de pair avec notre reconnaissance pour un pays qui nous envoie de si loin des émissaires chargés de nous apporter, avec un message d'amitié, les vivants reflets de sa vie intellectuelle...

La scène change encore ; les élèves de l'Institut pédagogique ont eu la délicate pensée d'offrir de leurs deniers une collation en l'honneur du professeur étranger ; devant la table encore servie, l'un d'eux se lève et parle :

... Et maintenant, un dernier message. Lorsque vous serez de retour dans votre pays, veuillez dire à nos camarades de là-bas que les Chiliens aiment profondément la France, dont ils admirent non seulement les grands génies scientifiques et les grands écrivains, mais aussi les belles et solides institutions.

Soyez certain que nos vœux les plus sincères vous accompagneront à travers la mer, jusque dans votre chère patrie ; et que, s'il nous reste encore quelque chose à vous demander, c'est de nous laisser dans l'espoir que vous répéterez un jour votre visite.

Que cette manifestation ne soit pas une fête d'adieu, mais la promesse d'un retour prochain. Tels sont nos souhaits, et tel est aussi notre espoir.

Je suis invité à visiter un cercle d'étudiants ; le président et les membres du comité directeur m'accompagnent de salle en salle ; nous bavardons ; et frappé une fois de plus de la façon dont ces jeunes gens parlent le français, je ne puis m'empêcher de les féliciter. Or, deux d'entre eux se mettent à rire. — « Pourquoi riez-vous ? — Le plus fort, c'est que nous avons appris le français chez les Pères allemands ! » — Mais voici qu'un remous se produit dans notre groupe : on veut faire

arriver jusqu'à moi l'un des assistants qui, modeste, se dérobe. « Il a fait une ode à la France ! » Il faudra bien qu'il la récite, bon gré mal gré ; et voici que se déroulent, en effet, les strophes harmonieuses d'un noble poème :

Francia grande, Francia hermosa, dulce tierra solariega,
Yo te llevo en lo mas hondo de mi fuero espiritual...

Yo palpito en el trascurso de tu historia milenaria,
Yo comprendo tus grandezas, y en la gris, crepuscularia
Tarde aciaga de tus penas, siento henchirse el corazón
Y nacer, allá en la fibra donde llora la tristeza,
Todo el ritmo de una immensa, de una ronca Marsellesa,
Todo el eco de una cruda, de una negra rebellion... (1)

L'UNIVERSITÉ DE CONCEPCION

C'est la même invitation cordiale, ce sont les mêmes attentions prodiguées depuis l'heure de l'arrivée jusqu'à celle du départ ; c'est une autre atmosphère ; et c'est, pour qui s'occupe d'enseignement, le spectacle d'un admirable effort.

L'atmosphère est toute provinciale, et reposante, et délicieuse à qui se sent las du fracas des grandes cités. Si l'on veut éviter de vivre traqué par les automobiles, qu'on vienne jusqu'ici : mais qu'on se hâte ! Avec sa place où jeunes gens et jeunes filles viennent tourner en rond, ses rues paisibles, ses maisons qui restent volontiers fidèles au vieux style espagnol, la colline boisée où elle s'appuie, l'estuaire du Bio-Bio où elle vient s'alanguir, Concepcion a un caractère de dignité calme, qui séduit dès l'abord.

Or c'est ici que se crée de toutes pièces une Université nouvelle. Il ne faut compter ni sur ces Mécènes qui, dans l'Amérique du Nord, favorisent à coups de millions leurs collèges ; ni sur le Gouvernement, dont le budget ne s'équilibre qu'avec la plus grande peine ; encore moins sur les ressources

(1) O France grande, ô France belle, ô douce terre de noble lignage, — je te porte au plus profond de mon être spirituel... — Je palpite en parcourant ton histoire millénaire. — Je comprends toutes tes grandeurs ; et dans les soirs gris, crépusculaires — où tu peines et où tu souffres, je sens se gonfler mon cœur — et je sens naître, jusque dans ma chair où pleure la tristesse — tout le rythme d'une immense, d'une rauque *Marseillaise*, — tout l'écho d'une âpre, d'une noire rébellion...

fournies par les étudiants, puisqu'au Chili toute l'instruction est gratuite, enseignement primaire, secondaire, supérieur : c'est un des principes démocratiques auxquels la nation semble le plus fortement attachée. Dès lors, comment faire? Les hommes ingénieux et tenaces qui veulent que Concepcion ait son Université, ont pourtant trouvé les piastres qui leur faisaient défaut. Ne parlons pas de loteries, les loteries sont défendues sur tout le territoire de la République. Mais voici : on vendra des billets de souscription volontaire; à quelques-uns de ces billets, tirés au sort, correspondront des primes alléchantes; et l'argent ne manquera plus... Bienheureuse loterie, même ainsi déguisée; et bienheureux argent, qui deviendra science, culture, progrès!

La vaillante conquête se poursuit sans relâche. Cette clinique est toute nouvelle : elle est munie des appareils les plus perfectionnés. Ce laboratoire n'existait pas, l'an dernier. L'an prochain, s'il plaît à Dieu, les étudiants auront leur cité universitaire. D'Europe, et plus spécialement d'Allemagne, sont arrivés tel et tel professeur; tel étudiant part pour l'Europe. Les enseignements le plus directement utiles prennent le pas sur les autres, mais les autres auront leur tour. Ainsi le Sud possédera une institution de haute culture qui ne sera inférieure à aucune, et qui est digne d'inspirer dès maintenant à ses fondateurs le plus légitime orgueil. Oui, c'est de l'admiration que mérite ce noble chantier en travail : surtout quand on songe à la somme de volonté que représente un tel effort; à sa haute dignité; et à la place qu'occupe la plus jeune Université du monde, avant-garde de la civilisation.

A VALPARAISO

Je n'ai fait qu'entrevoir la ville : active, et toute pleine de gens affairés qui vont des maisons de commerce aux maisons de banque; opulente, et percée de larges avenues où circulent les lourds camions chargés de marchandises, voisinant avec les autos de maîtres; pittoresque dans toute sa partie haute, avec ses maisons bariolées, ses ruelles partant pour l'escalade, ses escaliers, ses rampes, ses balustrades, ses terrasses, divertissantes et paradoxales architectures. J'ai couru à la plage élégante qui est le prolongement de la cité, la perle du Pacifique, *Viña del mar*. Je n'ai jamais eu le temps de m'arrêter; j'ai été

emporté par un mouvement impétueux, et j'ai vécu dans un tourbillon pendant trois jours.

Vite. Les autorités nous attendent, pour les visites protocolaires. La vedette du chef de l'amirauté nous attend, pour une rapide promenade dans le port. Le très aimable et très actif consul de France, qui a réglé les détails du programme heure par heure, nous attend en son consulat; déjà nous sommes en retard. Les établissements français nous attendent : les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui entretiennent un internat, un externat, un ouvroir, un dispensaire, et qui trouvent le moyen non seulement d'instruire, mais de nourrir les petits orphelins les plus dépenaillés de la ville : le tout avec un minimum de ressources, et un personnel si réduit qu'elles succombent à la tâche. Et les Pères du Sacré-Cœur, qui dirigent un florissant collège : hâtons-nous; nous entendrons chez eux des élèves chiliens qui fourbissent des discours français le plus éloquemment du monde; sur quoi nous demanderons la faveur d'un jour de congé pour tous les écoliers, ce qui nous vaudra le plus franc succès. Et les pompiers français. Et les membres les plus influents de la colonie française qui veulent nous recevoir en leurs demeures. Et la colonie française, qui a préparé un banquet somptueux. Et la conférence, — j'allais l'oublier, — qui doit avoir lieu dans la salle des fêtes du lycée de la ville, et pour laquelle tant de Chiliennes, tant de Chiliens amis de la France sont déjà rassemblés...

De la fatigue? Assurément. Mais, davantage, de la reconnaissance, et de la joie. Point n'est besoin de faire appel aux figures de rhétorique pour répondre, fût-ce dix fois de suite, aux sentiments qu'on veut bien m'exprimer : il suffit de parler cœur à cœur. Point ne sera besoin de forcer ma mémoire pour rappeler le souvenir de tant de visions rapides, mais intensément gravées. Si l'on me demandait d'en distinguer une comme symbole, je serais fort en peine, de peur de faire tort à toutes les autres. S'il en fallait une cependant, et une seule, c'est celle-ci que je choisirais.

La colonie française nous a conviés à son cercle, à son foyer; et nous nous arrêtons devant le saisissant tableau qui fait l'honneur de l'une des salles. Quelqu'un a eu l'idée de rechercher la photographie des Français de Valparaiso tués au cours de la grande guerre; de les reconstituer, au besoin; puis de

les grouper. Et les voilà tous, chacun dans son individualité, dans son attitude familière ; et pourtant unis, et serrés étroitement, ces Français morts pour la France. Ils sont sans forfanterie, simples, gauches, et douloureux. La colonie ne se rassemble pas sans les avoir au milieu d'elle : ils demeurent parmi les vivants.

LE COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

Deux nations s'aiment et s'estiment : encore voudraient-elles avoir l'occasion de se le dire quelquefois. Il ne leur suffit pas que leurs gouvernements échangent des politesses, ni que leurs diplomates échangent des décorations. Il y a le Chili et la France : mais il y a aussi les Chiliens et les Français. Se rencontrer, entre Français et Chiliens; échanger des idées, affirmer des sentiments, dissiper des malentendus qui se prolongent à l'infini quand on les tait, et qui disparaissent, honteux, dès qu'on fait sur eux la lumière ; nouer des relations personnelles; mettre des noms sur des figures; avoir à aimer, non pas des entités, mais des êtres humains : voilà qui était bien désirable ; et voilà qui est devenu plus facile, maintenant.

Le mérite en revient au Comité France-Amérique. Son œuvre est d'accueillir les Américains en France, et en Amérique les Français; de former des groupes et des fraternités. Pour mon compte, j'ai partout éprouvé ses bienfaits, à Concepcion, à Valparaiso, à Santiago. Grâce à lui, j'ai mieux connu les Chiliens; et donc, je les ai davantage aimés. J'ai fait partie d'une famille : c'est un mot qui ne va pas sans douceur.

Le président du comité France-Amérique de Santiago m'a chargé d'un message. « Voulez-vous, m'a-t-il demandé, porter expressément notre souvenir au fondateur de notre société? Voulez-vous remercier de notre part l'homme qui a eu l'idée d'instituer notre union, et qui l'a maintenue, M. Gabriel Hanotaux? Dites-lui que le grain qu'il a semé dans notre terre a bien germé et que la moisson est belle. » — C'est fait.

LE DÉPART

Les trois mois de mon séjour touchent à leur fin.

A tous ceux qui m'ont demandé si je n'avais pas le mal du pays, si je ne regrettais ni la France ni Paris, j'ai toujours pu

répondre, épreuve faite, que rien n'était plus éloigné de moi qu'un tel sentiment. Le temps s'est écoulé si vite, au contraire, le rythme du dernier mois s'est accéléré de telle sorte, que je suis tout étonné d'entendre sonner déjà l'heure du départ.

Comme on a coutume ici d'aller trouver spontanément ceux qui arrivent, et de venir les voir sans attendre leur visite : de même on a coutume d'accompagner jusqu'à la gare ceux qui s'en vont. Touchant usage, auquel notre vie parisienne, débordée, ne nous permet plus d'obéir, et dont il faut regretter la douceur, car l'adieu en prend un caractère plus sensible, plus mélancolique et comme plus mémorable. Que d'amis assemblés autour du wagon ! Que de mains tendues ! Et quelles profondes résonances éveillent leurs paroles ! « Au revoir. Sachez bien que vous n'êtes plus un étranger. Nous vous comptons parmi les nôtres. Nous vous avons donné notre amitié, pour toujours... » On m'a fait entendre bien souvent *la Marseillaise* au Chili : par une suprême attention, on veut que je l'entende encore lorsque déjà le train s'ébranle : de façon que mon hymne national soit le dernier écho que j'emporte. Le décor de la gare glisse lentement ; sa fuite s'accélère : je ne vois plus qu'un groupe compact où les figures s'estompent, et d'où émergent les papillonnements des mouchoirs ; la masse se réduit, se décolore jusqu'à n'être plus qu'un point que l'espace engloutit.

L'ARRIVÉE AU HAVRE

Buenos-Aires, Montevidéo, Rio-de-Janeiro, Madère, Lisbonne : c'est par Le Havre que l'*Hœdic* rentre en France.

Il ne se presse plus ; sa tâche est accomplie ; il lui suffit d'attendre la marée pour franchir l'entrée du port, cette nuit. Doucement, mollement, il glisse sur les eaux noires. La mer, qui du côté d'Ouessant nous a fait sentir sa colère, s'est maintenant apaisée : plus un souffle de vent. Elle ne heurte plus les flancs du navire, elle les caresse ; elle n'a plus, autour de sa marche ralentie, qu'un chant plaintif et doux.

La nuit nous enveloppe, et tout est baigné d'ombre. De la haute passerelle où nous nous tenons, passagers fantômes, nous voyons confusément surgir, à l'avant, une étrange végétation de mâts, de poulies, d'échelles, de cordages, fils d'araignée tissés dans l'obscur. La voix du commandant monte jusqu'à

nous : « Tribord un peu... » Plus bas encore, sur le pont, on devine plutôt qu'on n'entend toute une agitation invisible.

Mais voici qu'autour de nous, devant nous, brillent au loin des lumières amies. Des alignements de feux réguliers, serrés comme les grains d'un collier phosphorescent, percent l'immensité de l'ombre : et ce sont les plages normandes. Deux grands bras impalpables laissent traîner sur la mer leurs voiles mous et blancs : et c'est le phare de la Hève. Un paquet de points lumineux qui s'étagent : et c'est Sainte-Adresse. Des feux désordonnés, qui se chevauchent, qui se mêlent, et qui scintillent, et qui clignotent, et qui vibrent, rouges, verts, blancs, jaunes; un carnaval de feux : c'est le Havre. Des bateaux passent à côté de nous, feux follets, feux dansants. A mesure qu'on s'approche, on voit les grands réflecteurs du port verser de haut en bas la pluie de leur lumière crue. L'eau s'anime de reflets d'acier, de reflets d'argent, de reflets d'or.

Quand le navire arrive à quai, c'est nuit pleine. Le débarquement n'aura lieu que demain; les passagers resteront jusqu'au jour dans le corps du poisson monstrueux emprisonné dans un bassin du port, et surveillé par deux douaniers qui vont bâillant.

Demain nous reverrons nos campagnes, notre ciel léger, nos collines aimables, et la grâce des saules mélancoliques au bord de l'eau; demain, au fracas du train qui tressaille et bondit, nous rentrerons dans Paris, la grand'ville; demain nous reprendrons le cours normal de notre vie, et nous retrouverons, prêts à nous ressaisir, nos habituels devoirs. Et un autre, qui est nouveau. Il faudra, par reconnaissance et pour la justice, dire ce que j'ai pu constater là-bas; travailler à ce que deviennent moins vraies ces phrases, souvent et justement répétées : « Vous nous connaissez mal, vous ne nous connaissez pas; vous ne parlez jamais de nous... »

PAUL HAZARD.

LA REINE DE L'OMBRE

III[1]

UN ACCÈS PERNICIEUX

Le repas s'était achevé sans trop d'extravagances. L'agent d'une société commerciale avait réuni ce soir-là autour de sa table les Européens présents dans l'escale. Nous étions six invités : le sergent chef du détachement de tirailleurs sénégalais, un inspecteur des lignes télégraphiques, le médecin de l'assistance indigène, un résident en tournée d'impôts, le chef de la gare-terminus du Kayes-Niger, et moi qui couchais rarement deux nuits au même endroit. Il ne s'était dit ni plus ni moins de bêtises qu'il ne s'en débite en tous lieux quand la conversation chemine d'un sujet à l'autre, saute des plaisirs de la France aux actes du gouvernement local, de la marche des affaires aux décisions et à l'humeur des chefs militaires ou civils, en passant par les crûs des vins et les restaurants à la mode, pour aboutir sans exception à la femme dont on découvre, à distance, les qualités et les défauts hors des communes mesures. On ne savait comment allaient tourner les choses, et si le champagne n'allait pas être l'occasion d'une « pomponnette », — cérémonie bachique assez à la mode au Soudan, au cours de laquelle, à coup sûr, il n'est point besoin de faire preuve d'esprit, mais plutôt d'une certaine audace de gosier, — quand le sergent, courtaud à face osseuse et tannée, conclut :

— Tout ça, c'est mieux, bien sûr, que ce maudit pays! Encore s'il n'y avait pas cette « godiche » de malheur!...

Copyright by A. Demaison, 1924.

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

— Vous y êtes sujet? demanda le médecin. Paludéenne, sans doute?

— Oui, tous les jeudis.

— C'est bien ça...

A perte de souffle chacun exposa son cas, ou le cas des camarades qu'il avait connus, qui en étaient réchappés ou qui avaient à l'heure actuelle sur le corps un tumulus de sable. Pour certains, la fièvre paludéenne arrivait toutes les fins de mois, au moment de la décroissance de la lune. Pour d'autres, plus rares, elle était irrégulière, fantasque comme l'humeur du patient. Et cela donna lieu à quelques histoires.

L'inspecteur des lignes télégraphiques maudit sans fin les éléphants qui, pour se gratter le cuir, renversaient ses poteaux, pesta contre les tornades qui couchaient les arbres et démolissaient tout le travail, et finit par bénir les Noirs de quelques tribus qui taillaient de petits bois fourchus pour maintenir le fil au-dessus du sol, réparant ainsi provisoirement le dommage du ciel et des pachydermes. Tout ce discours pour en venir à une extraordinaire fatigue qui lui avait occasionné une « bilieuse ».

— Hématurique? fit le docteur.

— Et comment! grenadine, bitter, et tout le tremblement... Après ça, plus rien du tout : sans les tisanes du pays, je passais *l'arme à gauche*... Mes reins ne marchaient plus...

On évoqua, à titre de comparaison, la fièvre jaune de 1900 et les quelques accidents de ce genre, moindres toutefois, qui, depuis cette catastrophe, semèrent des tribulations sur la Côte. Chacun, sauf le docteur, parla des symptômes : coup de barre sur les reins, vomissements noirs, abattement et lucidité : enfin les périodes fatidiques de trois ou neuf jours, au bout desquelles il n'est d'autre alternative que d'aller au cimetière ou de faire à jamais la nique à la fièvre jaune...

— Elle nous laisse bien tranquilles, conclut le docteur. Tandis que l'accès pernicieux... voyez-vous, c'est presque aussi terrible, et quelquefois plus soudain encore.

— Un accident, n'est-ce pas? docteur, pas autre chose... n'est-ce pas?

— Sans doute... Mais terrible tout de même.

— Consolons-nous, dit quelqu'un. Au moins nos fièvres, ici, sont cataloguées. Nous les connaissons : mieux encore, quand elles arrivent, nous les reconnaissons. Tandis que là-bas,

ils en ont de toute sorte, depuis celles des enfants jusqu'aux fièvres qui fatiguent les vieux.

— Sans compter les courants d'air ! s'écria notre hôte. Il faut les entendre, quand on rentre en France !... « Fermez cette porte !... Ah ! cette fenêtre !... Vraiment de quoi mourir ! » Il y en a même qui sont moins polis... Alors qu'ici c'est une bénédiction, pour eux, ça devient une hantise, rien de moins... Tramways, chemins de fer, autobus... Il n'y a que dans le métro qu'ils ne dépassent pas la mesure... Eh bien ! s'ils venaient ici, ça les dresserait un peu : je vous jure qu'ils la goûteraient à pleine peau, la volupté des courants d'air !...

— Au fait, c'est vrai, acquiesça le chef de gare. Ne nous plaignons pas trop... Il y en a de plus malheureux que nous...

Et il vida son verre. Ces derniers mots nous laissèrent pensifs. Les garçons noirs achevèrent de desservir la table, d'installer les jeux de cartes auxquels on ne toucha pas. Ils allaient, affairés et souples : leurs silhouettes, à la lueur dansante des photophores, se détachaient comme des ombres chinoises sur les murs blanchis à la chaux, se confondaient parfois avec le mobilier de pitchpin bruni par de multiples couches de vernis. Dans le silence, on entendait le gémissement de la poulie du *pankah* que tirait sans conviction le gardien de nuit, à moitié endormi, réveillé de temps à autre par le sergent qui lui envoyait des croûtes de pain à toute volée.

Dehors, le cuisinier fermait sa cuisine, gourmandait une dernière fois son marmiton.

Les chants des matelots sur le fleuve nous arrivaient, mélangés en une étrange et nostalgique symphonie.

Sur un ordre de notre hôte, un *boy* apporta deux bouteilles de Rœderer.

— A propos d'accès pernicieux, reprit le résident pendant que les coupes se remplissaient, vous souvenez-vous de Julien Forquet qui avait été chargé par une société française de faire des levés topographiques pour l'irrigation de la vallée du Niger. Eh bien ! je sais qu'il attrapa au cours de ses travaux un de ces accès carabinés qui secouent un homme.

— Un autre moins solidement bâti y fût resté, affirma le docteur. Je l'ai vu depuis. A peine me parla-t-il de l'accident : car ce fut un coup de soleil qui détermina l'accès. La convalescence fut longue, et ce bandit trouva le moyen pendant sa

maladie de n'avertir personne. Je crois d'ailleurs qu'il fit un peu de neurasthénie... Par la suite, je n'ai plus entendu parler de lui : il a dû continuer sa route vers le Nord, vers Djenné et Tombouctou, au début de la saison sèche...

— Sait-on ce qu'il est devenu ? demandai-je.

— On ne sait jamais avec de tels hommes : jusqu'au jour où l'on apprend qu'ils ont été *arrangés* par un buffle ou un éléphant, ou bien que l'on trouve près d'un village un tas de cailloux surmonté de deux bouts de bois...

— Tenez, me dit alors le résident, vous qui remontez vers Kankan, vous profiterez de son campement, au confluent du Niger et du Ouassoulou. On dit qu'il y fut très fidèlement soigné par un de ses Noirs, et avec efficacité... Les rapports des gardes régionaux disent l'installation bien entretenue, suivant mes instructions. Confortable, elle sert maintenant d'abri aux Européens de passage. Je compte moi-même m'y reposer lors de ma prochaine tournée.

— Un fameux chasseur, à ce qu'il paraît,— fit le sergent, dont la seule distraction était de troquer son fusil de guerre contre un fusil à deux canons.

— Oui, chasseur, prospecteur, explorateur, planteur, n'ayant au demeurant d'autres lois que le bon sens et l'équité, d'autre culte que celui de la liberté. On vous en a peut-être parlé?... C'est un de ces hommes comme il y en a pas mal dans le pays, que les gens de la métropole traitent volontiers d'aventuriers, — au sens péjoratif du mot, naturellement, — parce qu'ils ne sont pas restés collés sur un fauteuil dans une préfecture, un ministère ou une compagnie d'assurances... Nos compatriotes, d'ailleurs, ont, à ce sujet, une opinion toute faite qu'ils ne cherchent pas à motiver. Français, des hommes comme Julien Forquet sont, je le répète, des aventuriers : Anglais ou Américains, ils deviennent, sans contrôle, étonnants, admirables, auréolés de gloire et de mystère... Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, et n'en ai point la prétention.. Maintenant, sur ces paroles subtiles et profondes, buvons à la santé de celles qui nous sont chères, là-bas... et à votre heureuse randonnée !

Le résident éleva légèrement de mon côté sa coupe où le champagne pétillait à la clarté des photophores...

On se sépara. Pas trop tard : j'avais prévenu que je partais

avant l'aube. Mon hôte m'accompagna jusqu'à ma chambre. Je l'entendis ensuite donner des ordres pour que le café et le déjeuner fussent servis au premier chant du coq...

Avant de m'endormir, je pensai à ces hommes étranges qui, laissant derrière eux leur passé de civilisation raffinée, parcourent ce mystérieux continent noir, fuyant les contraintes de la société, tantôt s'évadant d'eux-mêmes à la recherche de l'oubli, tantôt friands de fortes sensations, toujours amoureux de libres espaces. Je songeai aussi à ces durs travailleurs qui font vivre au foyer lointain une mère, une femme ou une amante... Je songeai aux chocs de la fièvre, aux drames qu'elle avait créés par la décomposition lente de la volonté et du sang; à ces épisodes, enfin, de la vie coloniale qui troublaient encore les mémoires, sans que personne fût arrivé à démêler les singuliers détails de ces crises...

*
* *

Et je me remis en route.

Quelques jours après, je trouvais, comme il m'avait été indiqué, le campement de Julien Forquet. Les cases s'édifiaient sur la pente d'un coteau, à deux cents mètres de la berge, à l'abri de la crue du fleuve. La raison et le confort s'étaient ainsi unis à la tradition.

De là, je dominais une partie de la vallée du Niger. Comme tous les cours d'eau du pays, celui-ci a conservé ses coutumes millénaires. Somnolent aujourd'hui, retiré entre des falaises, des berges sablonneuses où les crocodiles cachent leurs œufs, — s'en remettant au soleil du soin de les faire éclore, — tous les ans l'eau du ciel le tire de sa torpeur, remplit son lit, le fait déborder au loin.

Pour le moment, la broderie des arbres suit patiemment dans ses sinuosités le ruban scintillant du fleuve à travers une contrée qui naguère connut l'opulence, et n'offre plus aux regards que des signes d'une fertilité dédaignée. De loin en loin seulement, un village élevé au-dessus de la plaine, pareil à celui qui m'abrite ce soir, entretient une animation amoindrie. Ce pays qui pourrait être surpeuplé apparaît inhabité, ces terres si fécondes semblent abandonnées, comme si une calamité se fût abattue sur ses heureux occupants, comme si une catastrophe les eût décimés, et eût ramené les survivants

à la crainte du lendemain, à la timidité qui succède aux ébranlements profonds, à la mollesse qui suit parfois les grands efforts.

Quelques troupeaux de bœufs paissent sur les berges auxquelles le retrait des eaux permit une hâtive toilette de verdure. Les uns portent une bosse et des cornes démesurées : les autres ressemblent dans leur robe noire et blanche à nos petites vaches des Landes et de la Gironde.

Dans la case la plus spacieuse, ouverte sur la vallée, je m'installai pour la nuit. Les enfants du village m'apportèrent des victuailles : œufs, poulets, poissons. Des hommes vinrent s'asseoir près de nous, curieux des nouvelles de la route. Placides, ils tiraient de leur courte pipe des bouffées de fumée : lentement, les filets bleus montaient dans la transparence du soir.

Espérant un cadeau, un griot me donna une aubade. En sourdine, il fredonnait les louanges du Blanc qui était passé avant moi, qui avait fondé le campement. Il célébrait ses aventures de chasse, les prouesses de sa main et de son œil.

J'allais achever mon repas, quand je vis un homme âgé s'avancer vers moi. Les enfants se levèrent. Les hommes saluèrent. Le griot lui fit un envoi. Impassible, le vieillard s'assit à mon côté, me donna la main recouverte d'un pan de son vêtement.

— Je ne sais, dit-il, si tu ressembles à celui qui dormait ici. Mais quand il est parti, une crainte est restée sur nous... Je dis nous, les vieux. Car la jeunesse ne se soucie pas des choses cachées... En partant, il a laissé des papiers ; ils sont ici, dans mon *m'boubou*... Je vais te les donner... Avant de nous quitter, dis-moi si ce sont là des signes de paix ou des sortilèges. Par la vérité ! son sang était brûlant, certains jours... Il est tard... Voici les papiers... Dieu veuille que ta nuit soit paisible !...

C'était une liasse de feuilles de toutes dimensions qui avaient été froissées et avaient traîné par terre. L'ancien les avait soigneusement pliées et empaquetées. Je les pris avec l'intention de les ouvrir, me promettant, si elles avaient quelque intérêt, de les remettre à leur propriétaire au jour d'une rencontre.

— Il te les a donnés ? demandai-je.

— Un de mes garçons les a ramassés, répondit le vieux en s'éloignant. J'ai pensé que des paroles légères peuvent

sortir de la bouche de l'homme, mais que les mots écrits sur du papier ne sont pas sans importance... Ils contiennent toujours quelque chose, ajouta-t-il en élevant la main.

Même s'ils en avaient assassiné l'auteur, ces Noirs auraient sans doute aussi religieusement conservé ces feuillets. Je me souviens fort bien qu'après de nombreuses années on avait retrouvé, parmi des objets hétéroclites, des manuscrits et de la correspondance ayant appartenu au major anglais Laing, étranglé au début du siècle dernier entre Tombouctou et Araouan, en plein désert. Je me souviens aussi qu'en des temps plus rapprochés, des explorateurs avaient confié leurs lettres pour l'Europe à des caravanes en route vers le nord, et qu'au travers de mille vicissitudes ces messages étaient parvenus longtemps après à leurs destinataires.

Cette trouvaille ne pouvait donc m'étonner. Mais qu'allais-je découvrir dans ces pages ? Encore une fois, la curiosité fut plus forte que la fatigue, surmonta mon besoin de sommeil, et je lus.

Étaient-ce là des fragments d'un journal, ou plutôt l'appel vers la femme lointaine qui hante le cerveau des exilés, le cri de détresse de l'être en danger qui, dans la plénitude de la santé, ne se soucie pas de confidences ? Tout cela à la fois peut-être...

De toutes manières, ces pages m'ont donné la surprise renouvelée de rencontrer une âme sensible où chacun n'avait aperçu qu'un *broussard*, un rude pionnier de notre expansion. En lisant ces lignes, je reportais aussi ma pensée vers ces ermites profanes, vers ces explorateurs perdus dans les immensités glacées du Nord-canadien, dont on retrouve, quelque jour, la troublante confession écrite avec patience et désespoir sur les murs ou la porte de leur abri...

Voici ce que j'ai lu :

« Dans ma case, la nuit est épaisse, lourde... elle se fige autour de moi comme un corps visqueux subitement solidifié...

« Ce soir, elle étreint mon crâne... surtout. Elle le comprime à en faire jaillir la matière comme les gouttes d'eau d'une éponge pressée...

« J'ai dormi aujourd'hui sous la véranda. Mais on ne m'a pas réveillé à temps. Les rayons du soleil déclinant ont passé sous l'extrémité du chaume et se sont promenés sur ma tête.

Ils s'y sont même arrêtés. Ils y ont pénétré, sûrement : elle est pesante comme si l'on en eût, pendant mon sommeil, augmenté la masse intérieure...

« Un rayon de soleil... qu'est-ce donc ? Là-bas, c'est lui qui furtivement pénètre le matin dans sa chambre par la fente des rideaux mal croisés, taquine sa gorge, joue sur le tapis au pied de son lit... C'est lui qui illumine son cabinet de toilette et traverse ses cheveux comme un peigne en écaille blonde... C'est lui qui donne de l'éclat aux fleurs de son boudoir et à ses yeux, qui brunit ses épaules et ses bras sur la plage...

« Ici... un tout petit rayon de soleil qui se promène sur votre crâne... c'est autre chose... Il contient des couleurs empoisonnées, des vibrations meurtrières qui n'ont point pardonné à certains jeunes gens de ma connaissance qui s'en moquaient... Les pauvres petits n'eurent pas le temps d'écrire à leur mère !

« Mais il n'y a rien à craindre aujourd'hui : je sens à travers la lourdeur de ma cervelle que mes idées sont encore sériées, puisque je me rends compte que j'existe, que je suis moi-même...

« Je sais aussi que les hommes ont des idées... plus ou moins confuses... entassées pêle-mêle... et tant de choses encore...

. . . . . .

« Ma tête est pesante comme un fardeau dans la nuit, comme la charge d'un porteur au milieu de l'étape...

« Des souvenirs s'y entrechoquent : citations bizarres, lambeaux de phrases, proverbes et maximes dont la venue à cette heure est sans doute un jeu futile, paradoxes qui défient toute logique, grandeurs et bassesses, hauteurs et abîmes, sagesse et puérilité, tout se mêle, tout danse au son de musiques échevelées.

« A d'autres instants, des chants se précisent, se font rythmés, limpides et mesurés, tels ce duo de l'*Iris* de Mascagni que j'entendis à Naples et dont le *leit motiv* revient sans cesse à mon esprit comme la marque d'un soir ; ou le chant de Solveij, dont les paroles et la musique s'appliquent étrangement à mon sort, me remplissent d'émoi.

« Il est singulier que certains passages de la vie ou certaines lectures, qui se sont trouvés un jour accompagnés d'une musique parfois sans analogie avec les circonstances vécues ou décrites, paraissent indissolublement liés durant toute notre

existence, au point de se retrouver ensemble, — compagnons inséparables, — à toute heure où l'un d'eux est évoqué.

« J'ai entendu jouer dans mon enfance, par un de mes camarades de collège, un certain allegro de je ne sais plus qui, pendant que je lisais le récit du fameux duel de l'*Alabama* et du *Hatteras* au large de Cherbourg, à la fin de la guerre de Sécession. Je ne puis, à l'heure actuelle, lire ou imaginer un combat naval sans aussitôt entendre cet allegro dont l'étrange destination étonnerait à coup sûr l'auteur.

« Il m'est aussi resté en mémoire que toutes mes sympathies allaient aux combattants de l'*Alabama*, qui sombra glorieusement sous les coups d'une bordée proprement ajustée...

. . . . . .

« Par moments je ne distingue plus la limite de la raison et de la folie... Qu'est-ce donc, la folie ?...

. . . . . .

« Oh ! cet après-midi d'anxiété ! Les pluies ne viendront donc pas ?... Tout est préférable à cette lourdeur de l'atmosphère... Je ne pourrais plus vivre ainsi... C'est trop... Pourtant, tout m'avertit de leur venue... Les vols triangulaires de canards, les bandes de perruches qui assent en jacassant sur ma tête, les feuilles qui frissonnent...

. . . . . .

« Enfin, mes nerfs s'apaisent... Il était temps... Cela est arrivé plus vite que je ne l'espérais... Le ciel est en ce moment d'une rare traîtrise. En quelques instants, un nuage qui paraissait à peine à l'horizon s'est développé avec une rapidité inouïe, a envahi l'espace. Alors, semblable à l'accouplement des félins accompagné de cris et de fureurs soudaines, la communion du ciel et de la terre s'est faite dans un tourbillon, avec des saccades, des fracas et des oppressions indéfinissables. Quel déchaînement !...

« Le chariot du vent qui amène l'orage cahote et grince. Le conducteur siffle, vocifère à travers les arbres : les chevaux écorchent la plaine de leur sabots, soulèvent la terre et les cailloux. Les corps écrasés hurlent leurs plaintes. Bientôt, ce n'est plus un seul char, c'est une armée antique de chars de guerre attelés de quadriges fantastiques qui s'élancent et ravagent. Le souffle, devenu solide, brise, emporte, ébranche, déracine... La brousse violentée brame démesurément...

« Ah! la danse furibonde des millions d'objets, d'insectes, de brindilles qui depuis des mois dormaient ou rampaient en toute tranquillité!

« Tourmente des infimes, enlèvement de tout ce qui était mort et qui revit durant un instant une existence agitée, jusqu'à ce que la trombe des eaux abatte toute cette misère, poussières de corps et d'êtres de toutes grandeurs, cendres des incendies, brisures d'ossements abandonnés des vautours.

« Quelle fête, grand Dieu!...

« Le vent croule par paquets qui s'étalent en fuyant, se déchirent contre les rochers et les troncs d'arbres, se tordent en gémissant... Puis la masse de l'air et des eaux devient si consistante qu'il semble bien que le haut et le bas ne font plus qu'un tout, dans un brutal mélange.

« L'amant céleste qui a voilé de sa robe grise le bleu profond, le vide illuminé, se précipite maintenant. Son étreinte est farouche. Comme la femme lubrique de Baudelaire, la terre ruisselante entr'ouvre ses vallées, lui tend ses plaines, lui offre ses collines et lui rend son baiser en un parfum qui s'exhale de tous ses pores.

« Comme elle est âcre et violente, cette senteur de terre mouillée après sept mois de sécheresse! Elle s'exclame comme l'étonnement ressenti à la vue d'une chose heureuse que l'on n'attendait plus... On dirait aussi de ces chants vulgaires qui montent d'une foule exaltée!...

. . . . . .

« Au loin... le tumulte décroît... La pluie flotte un instant... hésitante... Elle descend de travers... fine comme du brouillard. Et comme les pleurs après la colère, seules les gouttes des arbres bruissent en s'écrasant sur le sol...

« Un intervalle de silence... un trou... et un à un... les oiseaux, revenus de leur frayeur, célèbrent à pleine gorge l'abondance à venir...

« Ma tête me paraît légère... Mes poumons se remplissent avec volupté...

. . . . . .

« La masse d'électricité de l'atmosphère est si dense qu'elle semble palpable... Les décharges énormes et répétées des orages me reposent pour de courtes heures : puis une moiteur mêlée d'angoisse m'écrase de nouveau, me subjugue. Je suis

incapable d'un mouvement. Et pourtant... j'aurais volontiers parcouru cette terre entière, jusqu'au bout de ma fatigue. Elle ne suffirait pas à mon besoin d'évasion de moi-même!...

« La pluie crépite sur le chaume de ma case : et c'est une secrète sensation de bien-être... Je comprends pourquoi le nomade porte plus d'affection à sa roulotte que le prince à son palais...

« La pluie crépite sur le chaume... et je ne suis rien au milieu de la nature déchaînée, dans cet isolement moral et physique...

. . . . . .

« Libre, je le suis. Mais pourquoi cette sensation de solitude, d'égarement qui m'étreint le cœur?... Ces étendues si vastes, dont le sol contient jusque dans ses profondeurs des trésors inexploités capables d'enrichir une nation, renferment aussi pour moi ce germe de l'anxiété, ce virus de la peur solitaire qui parfois me donne le vertige, comme si cette immensité allait se dérober sous moi...

« J'ai besoin, — surtout quand ma tête s'alourdit, — de m'appuyer sur quelqu'un... Tout s'évanouit devant ma main tendue... Et je suis pareil à ces déments atteints d'agoraphobie que l'espace vide fait trembler d'inquiétude!...

. . . . . .

« Hier, la fièvre s'est installée en moi... Elle devait revenir... Je le savais... Je l'attendais... Je le sentais bien aussi à cette fatigue qui me gagnait...

« Les joints de mes doigts semblaient désarticulés : les charnières de mes genoux et de mes bras étaient pénibles comme celles de la porte d'un jardin abandonné.

« Mes vertèbres étaient mal assemblées et tous mes os criaient leur fatigue.

« Je savais bien que ce maudit rayon de soleil s'était promené sur ma tête, sous la véranda...

« J'ai entendu raconter jadis la mort d'un homme jeune, que les rayons invisibles avaient touché. Il ne connut pas le mal qui l'emporta...

« Ça a commencé par une grande lassitude ; puis un trouble s'est abattu sur moi, tandis qu'un courant de glace pénétrait dans mon sang et dans mes os. Mes dents claquaient à se briser, comme si une peur mortelle se fût alliée à la froidure de ce fleuve sibérien qui coulait dans mes veines...

« Tous les pagnes du pays ne m'auraient pas réchauffé. Je

rêvais de couvertures de laine d'une épaisseur incroyable, d'édredons moelleux gainés de soie, de ces feux de chêne ou de pieds de vignes qui flambent dans un âtre de campagne. Je voyais, dans mon désir, les jardins lumineux de la mosquée des femmes à Alger ; les rosiers dans les angles des murs blancs ; la petite tour carrée avec son toit de tuiles vertes et brunes dont le vernis reluit au soleil ; le cyprès qui se dresse parmi les tombes de marbre minuscules ; la gardienne qui réchauffe ses nombreuses années à l'entrée du sanctuaire ; une jeune Anglaise blonde en train de fixer cette vision sur une toile... J'évoquais le berceau douillet où ma mère m'enfermait sous les dentelles, le lit à baldaquin de sa chambre, le dais de cretonne ancienne, les colonnes torses où jouaient mes mains d'enfant quand elle me contait des histoires merveilleuses... Et ces souvenirs, nouveaux supplices de Tantale, ajoutaient à mon tourment.

« Par la porte, je voyais flamber la terre sous les rayons crus du soleil, et l'incendie de la case n'aurait pu me réchauffer...

« Combien de temps dure cet ébranlement du cœur qui fait se dérober la couche sous le corps transi, cet arrachement de la pensée qui fait douter du retour à la chaleur ? Je ne l'ai pas remarqué... La tête se vide, et il ne reste de ce profond tressaillement des nerfs que l'impression du noyé qui cherche une épave et s'y raccroche désespérément.

« Puis un vent tiède s'élève sur cette désolation des sens. Ce désert de neiges disparaît peu à peu pour faire place à des paysages reposants et ensoleillés. Les rayons lumineux pénètrent dans le corps comme une aiguille dans la laine, chassent la glace des veines et des os. Le tumulte de la bouche et du cœur se dissout en une langueur souriante. L'esprit libéré vagabonde à travers des campagnes où règnent la paix et l'harmonie...

« Voici que la deuxième phase de la fièvre, plus dangereuse que la première, devient aussi la plus voluptueuse...

« J'ai rêvé, sous mon front brûlant, j'ai rêvé de réconciliation, de tendresse illimitée, de passion dévorante. Ce sont des lèvres ardentes qui retrouvaient les miennes, promenaient leur caresse sur mon front, sur mes tempes et sur ma nuque... sur mes paupières dont je sentais le cerne s'agrandir autour de mes yeux.

« Ce sont aussi des mains de feu qui pétrissaient ma chair, tandis qu'une coulée de chaleur reprenait place dans mes veines comme la marée montante dans les criques sinueuses et dans la bouche des fleuves, comme le métal en fusion dans le moule de sable.

« Qu'il est doux alors de reposer, de ne plus se mouvoir, de connaître enfin les seules délices de la fatigue ! Toute agitation apparaît inutile, puisque la pensée parcourt des régions sans nombre, connues ou inconnues, met sur pied toute sorte de projets, sitôt réalisés que conçus, et suit avec la logique fabuleuse de la fantaisie les conséquences et les résultats de ces divagations.

« Au moment où je trace ces mots, mes mains sont encore lasses, mon corps est plein de langueurs morbides comme celles qui suivent l'éther, l'opium ou le haschich, et ma pensée est si vague qu'elle semble ne plus vouloir commander à mon organisme, mais plutôt désirer l'abdication.

. . . . . .

« La nuit, quand la pluie cesse, le silence devient une matière ferme, immobile... Je ne perçois plus rien de l'extérieur !

. . . . . .

« Que me veulent ces gens ? Me croient-ils déjà diminué, affaibli, mourant peut-être ?... Quelle folie !... Je le leur ferai bien voir ! Que murmurent-ils autour de ma case ?... S'ils ont de mauvaises intentions contre moi, on le saura... On retrouvera les lettres que je cacherai...

« Je les ai chassés... En s'en allant, il en est qui se sont retournés... Ils me regardaient d'un œil torve... Ah ! ah ! je ne les crains pas encore !...

. . . . . .

« Que ma tête est lourde et pourtant inconsistante !... Je voudrais saisir cette main qui me broie le crâne, la mordre, la briser entre mes doigts... Mes doigts, mes pauvres doigts ! Peuvent-ils saisir et briser quelque chose ?...

. . . . . .

« Il ne manquait plus que ça !

« Un accident est arrivé. Ce soir, Demba est venu me chercher :

— L'homme du Satadougou est mort. Un serpent l'a piqué aux champs. On n'a pas eu le temps de l'amener assez tôt pour que tu le soignes. Il est froid.

« Je me suis rendu dans la case où l'homme était couché, une jambe démesurément enflée. Morsure de trigonocéphale, cette énorme vipère jaune qui ne pardonne pas.

« Le retroussis des lèvres, la crispation des doigts, le recroquevillement des pieds et des jambes indiquaient qu'il avait souffert.

« Ses compagnons l'ont regardé un instant. Ils ont entouré le corps d'un pagne blanc. Demain, ils le porteront à cent mètres de là pour l'enterrer.

« La vue du cadavre, devenu grisâtre, me retenait. Pourquoi? Il ne me souvient pas d'avoir jamais entrevu le moment fatal... Et voilà que maintenant je ne pouvais détacher mes yeux de cette chose laide et inerte.

« J'envie le repos de cet homme, et me demande fébrilement si cette fin ne serait pas heureuse à un âge où l'amour ne détourne plus de l'ambition à venir, où l'ambition ne console pas encore de l'amour perdu...

« Ce qu'il y a de remarquable, c'est le calme de Demba et des compagnons du mort en face de l'événement imprévu. Fétichistes, déistes ou musulmans, ils ont le culte de l'âme tellement enraciné en eux, que la mort, à chaque instant de leur vie, est attendue sans forfanterie mais aussi sans frayeur apparente.

— Ce qui est pénible ne dure pas. On ne meurt qu'une fois ! répètent-ils.

« Pour eux, la vie est une location de terrain de plus ou moins longue durée; à l'échéance, ils quittent la place avec simplicité.

« Plus sages que nous !...

. . . . . .

« Nuit de cauchemar !... Pourquoi la vision de la terrible fresque de la Chaise-Dieu surgit-elle des lointains de ma jeunesse ?... Pourquoi cette danse macabre que j'avais admirée en visitant l'abbaye vient-elle me tourmenter, en folie, dans la nuit ?... Le mort..., oui, sans doute, le mort aux doigts crispés...

« Ma tête va éclater, je le sens !...

. . . . . .

« Oh ! l'épouvante des riches et des grands de la terre, pendant que le sinistre fantôme aux ossements blafards se multiplie, se démène à travers la longue théorie de ses victimes.

« D'où venait donc la rancœur de l'artiste, moine ou frère lai qui peignit sur les murs de l'abbaye cette tragique procession?

« Toutes les facéties lui sont bonnes, à cette Mort qui piétine le manteau papal que tant de fidèles et de pèlerins ont baisé avec onction et respect!

« Croyez-vous qu'elle se laisse davantage impressionner par le chapeau rouge du cardinal ?

« Voyez plutôt le sans-gêne avec lequel elle entraîne violemment cet empereur devant lequel les Germains, les Francs, les Ibères et les Latins ont tremblé... Les pays les plus reculés ont entendu son nom, les rois exotiques lui ont envoyé des présents: mais sa barbe fleurie n'en impose pas à ce pantin osseux!

« Et ce roi qui n'a pas eu le temps de quitter sa couronne et de signer l'édit que son chambellan tenait tout prêt pour son réveil. Il a ordonné bien des massacres... et le voici vaincu sans combat!

« De grâce, ô Mort irrespectueuse, ne traitez pas si familièrement ces princes temporels et religieux! Ou alors... votre pouvoir est bien grand qui vous permet de dénouer brutalement les mains jointes pour la prière, de saisir sans façons celles qui ont signé des décrets de mort et se sont offertes ensuite aux baisers des dames de la cour!

« Monseigneur, ne prenez pas cet air contrit : n'avez-vous pas enseigné à vos ouailles que nous allions tous vers une vie meilleure? La Mort vous fait un honneur certain. Voyez plutôt: elle s'est revêtue de son linceul au lieu de se présenter à vous toute nue.

« Et vous, chevalier, pourquoi laissez-vous choir votre épée quand *elle* vous touche le bras? Est-*elle* donc une inconnue? N'est-ce pas *elle* que vous alliez affronter dans les batailles? Ou bien venez-vous de reconnaître l'inutilité de pourfendre ce fantôme grimaçant qui se désarticule en tirant sur l'aigrette de votre toque.

« On n'a donc pas relevé le pont-levis, ni abaissé la herse? Que font les archers aux machicoulis? Dorment-ils? Ont-ils oublié de faire fondre la poix, de préparer des traits? Elle a pénétré chez vous... Les flèches passent à travers les ossements, la poix ne les échaude plus...

« Entrez dans la danse, vous tous, grands de la terre, et n'écoutez pas les pleurs des femmes, de vos fidèles et de vos

serviteurs. Ne les écoutez pas... Avec la lucidité des derniers moments vous n'y reconnaîtriez pas l'accent de la sincérité !

« Et maintenant, sur le fond rouge de la fresque, la Mort danse... Elle danse de joie, au risque de faire craquer sa peau desséchée... Je vois... comme si c'était hier encore. Mon maître m'accompagnait et m'expliquait. Il était si long et si maigre qu'on eût pu, sous l'habit, deviner le squelette... Lui aussi... Mais un squelette plein de bienveillance, qui s'amusait de mes enthousiasmes et riait de mes étonnements. Il riait d'un œil, tandis que l'autre se fermait. Sa figure en restait tout de travers...

— Regardez, me disait-il. La Mort, en ce moment, met quelque impatience à recruter ses victimes...

« En effet, deux clercs et un savant la supplient de les laisser achever le manuscrit sur lequel ils croyaient fixer les paroles de vérité. « La vérité ! dit la Mort, venez la voir de l'autre côté. Elle n'est pas de votre monde... Suivez-moi, vous la connaîtrez bientôt. Elle n'est pas rouge comme le sang qu'elle fit verser, elle n'est pas noire comme la souffrance qu'elle engendra, ni verte comme l'espérance fallacieuse, ni bleue comme le ciel insondable... Elle ne tient pas dans les seuls mots que vous dessinez sur le vélin. Elle est transparente, limpide, *elle est*... tout simplement... Elle est sur l'autre rive, et je suis le passeur ! »

« Sur le mur, c'est une rafale de sang qui s'est abattue ! C'est du sang qui a coulé de toutes parts, qui a imprégné la pierre et le mortier. Ce doit être le sang de toutes ces victimes, que cinq siècles n'ont pas effacé. On peut le croire à voir la pâleur des visages.

— Venez donc ! leur crie la Mort, ce n'est pas si terrible que vous le pensez !...

« Le sinistre défilé continue, comme une procession d'esclaves enchaînés. Il semble ne devoir jamais s'arrêter !

« Pieuse dame, élégante châtelaine, vous essayez d'attendrir la cruelle, comme vous tâchiez, de votre vivant, d'attirer la bienveillance de Dieu sur vos fautes et le regard de votre amant sur vos charmes. Allez ! bientôt sera fondue cette chair aux tendres sinuosités ; et ces yeux si éloquents, bientôt décomposés, laisseront vos orbites vides comme la niche d'un saint profanée par les iconoclastes !

« Par faveur ! ne vous arrêtez pas, laissez la place à ce prétentieux baron ; il conquit sa baronnie par des grâces de cour,

— à quoi il excellait, — et fit payer à son entourage le prix de sa servilité...

« La Mort rit... Elle rit comme seule peut rire la Mort. Un rire semblable au bruit des cailloux qui dévalent aux pentes d'une carrière... Elle renverse la tête au risque de laisser échapper quelque vertèbre de son cou mal assujetti... »

Ici, les feuillets devenaient illisibles. Je sentais, — sans m'en étonner outre mesure, car je connais cette impression, — que Julien Forquet avait à la hâte griffonné ces lignes afin d'échapper à l'horrible souvenir que sa fièvre était en voie de matérialiser. *Il avait essayé de fixer l'hallucination et, par là même, de la détruire, plutôt que de la voir s'étaler sur les murs de sa case, dans la nuit, devant ses yeux exorbités.*

Péniblement, la tête contre le globe du photophore, je continuai de déchiffrer :

« Pourquoi rit-elle ainsi ? pourquoi ce choc des dents qui vont se détacher de leur alvéole et choir sur les dalles comme les dés du joueur sur le marbre de la table ?...

« Ah ! la bonne aubaine ! Elle vient de saisir un jeune damoiseau amoureux. Le pauvret, délicatement sanglé dans un justaucorps de drap, finement chaussé, l'escarcelle au flanc, soutient son tendre cœur que vient de percer une flèche de feu :

— Laisse-moi le temps d'aimer, supplie-t-il, de connaître les caresses auxquelles je dois le jour, les délices chantées par les troubadours et les poètes, les charmes de la vierge qui s'est promise à moi. Je reviendrai...

« Hà ! hà ! hà ! La Mort rit de plus belle : elle se contorsionne... Les phalanges de ses doigts heurtent les os du bassin... Et cela rend le bruit d'une charge de bois mort qui tombe des épaules d'une vieille devant l'âtre...

« Allons, plus vite... Viens, toi, le troubadour, qui chantas la gloire et la galanterie, qui te vêtis des défroques des seigneurs et chevauchas leurs palefrois, prix de tes louanges ! Laisse tomber ta viole d'amour : si les cordes cassent, un autre troubadour les remplacera. Et, dans son cœur, il se dira qu'il est le premier, le seul troubadour de la terre, et qu'en son esprit tient toute la poésie...

« Encore des moines ! Un jacobin, un capucin cordelier et

un bénédictin... Il y avait donc des colères, des rancunes dans l'abbaye de la Chaise-Dieu?... Le *Monachus monacho lupissimus* était donc vrai?... Le chant liturgique n'avait-il pas ramené la paix dans ces âmes cloîtrées?... Les notes grégoriennes n'avaient-elles pas harmonisé les sentiments?... La mort met bien peu d'aménité à les entraîner! Etaient-ils gênants pour le canonicat envié ou la mitre abbatiale?...

« Eh quoi! la mort hésite : elle s'adresse maintenant à un homme simple qui lui tourne le dos, sans lui prêter d'attention. Sans doute l'indifférence se peint sur son visage ombré d'une barbe inculte. Un vieux chapeau, tombé de la tourelle d'un manoir, couvre sa tête; son bâton sur l'épaule supporte le sac de ses provisions, toute sa fortune... « Oui-dà, tu m'appelles! Je viendrai, semble-t-il dire. Je risque peu de chose à changer pour l'inconnu une existence trop dénuée d'agréments.» Et il jette sa faucille inutile. Finies les peines, les fatigues, les longues heures de travail au soleil et à la froidure, pour quelques sols. Il ne risquera plus d'être pendu pour avoir mangé un lièvre sur la terre du seigneur.

« La Mort... respectueuse... se retire avec étonnement...

« Impitoyable, cependant, puisqu'elle en veut encore à ce bébé au maillot! Pourtant, elle ne rit plus... Elle a honte... Elle cache sa tête sous son linceul, tandis que, pareille à un voleur, courbée à terre, elle emporte l'enfant qui agite ses menottes et naïvement veut jouer avec elle...

« Et, comme inconsciente, la mère se laisse emmener sans résistance par deux squelettes vers la sombre demeure où va dormir sa progéniture...

. . . . . .

« Je sors. L'air me manque. Sous les rayons de la lune qui a chassé les nuées, la vallée s'étend devant moi, argentée par endroits, ailleurs assombrie par les arbres, suivant le lit du fleuve dont la fantaisie hivernale a décuplé la surface.

« La Mort a effleuré notre groupe : la vie continue. Les butors se renvoient de rauques appels. Les grenouilles et les crapauds déchirent la nuit de leurs coassements baroques : leur orchestre ahurissant témoigne sans arrêt de la joie de vivre leur humide printemps.

« La solitude paraît immense... sans bornes... On se croirait aux premières nuits du monde...

« Ma tête s'incline : sous son poids mon cou fléchit : ma sensibilité est telle que je pleure le soir d'entendre la petite guitare des Noirs de mon entourage. Je rentre dans ma case. Assis sur mon lit, les poings aux tempes, je sens les larmes traverser l'étoffe sur mes genoux.

« La petite guitare continue, et ses notes mineures me pénètrent d'émotion, autant que ne le firent jamais, là-bas, les étranges accords de Debussy.

« Oreille, tu n'es qu'un récepteur inerte, puisque mes nerfs transforment les sons suivant l'état d'âme qui les affecte...

« Mon corps est parfois brûlant, ma bouche collée. Un vieux du village m'a promis des herbes et des racines qui pourront, dit-il, alléger ma tête : le *beïnfalla*, cette graminée au parfum d'arnica dont la décoction active la circulation du sang; l'amer *bakis* qui enlève la bile; le tamarin acidulé.

« Il me semble que ces plantes n'arriveront jamais : je suis dans un état de dépression qui me fait désirer ardemment ces remèdes...

« Mon sang est si épais que, si l'on ouvrait une de mes veines, il ne coulerait pas...

. . . . . .

« Les nuits sont creuses... Le ciel pèse sur la terre... Le torrent des pluies interminables verse la désolation dans le cœur.

. . . . . .

« Ma tête est si lourde que la cervelle en est comme liquéfiée. Il est sûr que toute cette bouillie va s'écouler par mes yeux et mes oreilles...

« Parfois, une secousse de la volonté décohère cet amas de cellules ramollies et fondues ensemble par la lumière invisible et meurtrière... Les breuvages que j'absorbe m'y aident aussi... Puis, de nouveau, le moindre bruit me griffe la peau, me fait souffrir à la base des cheveux : cependant que mon foie me remonte à la gorge...

. . . . . .

« Suivant les remèdes que je prends, je me sens toutes les énergies, tous les espoirs... D'autres fois, je deviens la proie du découragement, du laisser-aller : la satisfaction du médiocre me gagne, pourvu qu'elle s'accompagne du moindre effort... Descendre au bord de l'eau, chercher de la fraîcheur devient pour moi un grand voyage!...

« Les vents du sud sont toujours les maîtres du ciel !... Qui donc les refoulera ?... Le vent du nord, sans doute...

« Mais viendra-t-il ? Lui seul peut me délivrer, je le sens bien...

« Serai-je un jour délivré !...

« J'ai sommeil... et mon besoin de sommeil est palpable, matérialisé. Il s'interpose entre moi et mon lit. Je m'y enfonce comme dans la vase chaude d'un marécage... »

Ici s'arrêtaient les feuillets froissés et maculés que m'avait remis le chef. Je m'aperçus alors que mon serviteur achevait d'installer mon lit pliant, de tendre la moustiquaire de tulle.

Il sortit pour me préparer une tasse de thé.

Dehors, le griot du village avait repris ses chansons. J'entendais dans la nuit la minuscule guitare dont il s'accompagnait en scandant les phrases de petits coups frappés sur la caisse, du bout des doigts. Le chant était si doux qu'il devenait un murmure, un apaisement...

Les yeux fixés sur les notes de Julien Forquet, je revivais la fin de son épreuve. Ce vent du nord, que de fois il avait dû instinctivement le chercher dans l'air ! Que de fois son cœur s'était serré en voyant les lourds nuages chassés par le vent du sud-est ! Que de fois aussi avait-il dû guetter la venue des bergeronnettes ! Quelle joie ce fut pour lui le jour où il vit la première hocher la queue, montrer en se baissant son petit ventre blanc, avertissant que la fraîcheur n'était pas un accident, mais un bienfait durable !

Combien d'étapes avait-il parcourues dans l'inconscience, dans l'indifférence ? Combien de jours, de semaines, de mois, avait-il vécu hors de lui-même, dans l'esclavage de son cerveau alourdi, de ses nerfs enchevêtrés ? Combien de temps avait-il été ballotté dans le tourbillon des pensées égarées et des sensations mal définies ?

Je les connaissais, ces désordres de la fièvre, ces perturbations. Pour certains hommes qui divaguaient, restaient culbutés et pleuraient comme des enfants dès que leur température s'élevait de trois degrés, j'en avais rencontré d'autres qui lisaient, luttaient, voyageaient, aimaient, faisant fi des affolements de leur thermomètre.

Ah ! ces sursauts d'énergie mêlés d'abattements ! Comme je

les retrouvais à travers ces lignes ou plutôt ces griffonnages, produits d'un cerveau dont un rais de soleil, — sabot du cheval qui bute dans une fourmilière, — avait brouillé les cellules!

Aisément aussi je me figurais la résurrection, le bien-être infini qu'avait apporté le souffle du Nord, la joie de voir le ciel serein, l'espace et les routes libres, la terre en ordre, couverte de sa parure bien ajustée, l'harmonie des objets bien situés, les entraves de l'eau et des éléments disparus, le calme des gens contents de leur condition et qui n'ont plus de désirs.

Je sentais, à la place de Julien Forquet, comment sa tête s'était peu à peu dégagée. Ses tempes avaient cessé de battre; un sang nouveau, fluide, avait parcouru ses veines, et la charge qui pesait sur son crâne était enfin tombée.

Quelle joie l'avait pénétré, sans doute, de constater son réveil, de déambuler dans son propre esprit comme en un dédale où il aurait retrouvé le fil d'Ariane!...

A ce moment mon *boy* entra.

— Il est très nuit, me dit-il doucement. Le griot est là dehors... Il a chanté pour toi jusqu'à être fatigué... Il te demande un cadeau...

— Bien, dis-je, — riant de l'intérêt que mon serviteur portait à ce troubadour africain. Je viens...

Je m'assis un instant sous la véranda, et, dans le silence, d'une silhouette confuse de cotonnades blanches accroupie sur une natte monta le *dit de l'éléphant* :

C'est une montagne qui marche!...
Le lion lui cède la place,
La panthère grogne en s'éloignant.
Les chacals et l'hyène s'enfuient...
Pour ne pas être piétinés!

Samô, c'est son nom,
Il est comme une montagne qui marche!
Son nez est une main qui prend...
Ses dents, des lances qui percent.

L'herbe où il se couche ne se relève pas!
Il écrase les arbres,
Il ouvre les chemins dans la forêt...
La plaine et la brousse lui appartiennent.

Quand il a bu à la source
Il ne reste plus d'eau pour les autres bêtes.
Quand il traverse les bois...
Les singes eux-mêmes se taisent dans les branches.

C'est une montagne qui marche...
Mais les insectes peuvent le fatiguer !
Une fourmi dans sa trompe
Peut l'amener à mourir !
Une petite balle à côté de l'oreille...
Peut aussi le faire tomber !

Quand il tombe, la terre tremble,
Et les villages sont rassasiés.
Des morceaux de sa viande
Sèchent pendant longtemps au soleil...
Sur le toit des cases.

Ce que j'ai chanté est la vérité sûre !...
Samô, c'est son nom...
C'est une montagne qui marche !

Satisfait de moi, le musicien s'éloigna en appelant les bénédictions de Dieu sur mon sommeil.

Je restai seul et m'attardai à contempler la surface du fleuve. Dans le noir encadrement des berges, les étoiles, trop rapprochées pour se distinguer entre elles, y répandaient une lumière de rêve.

Comme si le griot, par ses chants, eût troublé le sommeil des rois qui avaient comblé de faveurs ses ancêtres, de la rive opposée accourait maintenant le mystère des anciennes dominations. C'étaient les *askia* qui avaient fondé l'empire de Songhaye, élevé des mosquées et des palais de boue séchée à Gao, au milieu d'immenses territoires confinant au désert. C'étaient les empereurs mandingues, de Gongo-Moussa à Soundiata, qui avaient promené leur cour et leurs armées en tous sens dans la vallée nigérienne. C'étaient les *naba* du Mossi dont les descendants règnent encore : Koli Tinguéla, roi des Peulhs du Macina ; Samory Touré, le cruel vieillard, souverain du Ouassoulou; et tant d'autres chefs plus ou moins éphémères qui s'étaient disputé ces plaines fertiles, ces plateaux rocheux, ces populations maintenant éparpillées... Et je songeais que toute cette agitation était semblable à la fièvre, aux hallucinations

de l'homme qui avait couché dans cette case et y avait souffert. Il me semblait que ces potentats disparus revenaient murmurer à mon oreille leur désillusion d'avoir soulevé tant de poussière au galop de leurs chevaux, d'avoir tant de fois réveillé du bruit des tams-tams victorieux les échos des forêts, crevé le silence des nuits du crépitement des incendies, pour n'aboutir qu'au néant et ne laisser d'autres vestiges que les traditions qui se passent de bouche en bouche au son d'une guitare enfantine...

Avec les dernières rumeurs de la brousse qui s'endormait, la fraîcheur se levait et me saisissait. Je rentrai dans la case où mourait la bougie du photophore. La fatigue et l'émotion me clouèrent rapidement sur mon lit.

***

Au matin, j'allai chez le chef du village et lui rendis les papiers. Tout de suite il me questionna :

— Qu'y a-t-il dedans ? Des paroles de paix ?

— Rien de votre côté. Des affaires d'« hommes aux oreilles rouges » seulement.

— Dieu en soit loué, notre hôte !... Pardonne-moi mes questions ; mais je suis âgé et ma tête se tracasse facilement...

— Vieillard, dis-je alors, garde ces écrits et remets-les à leur possesseur, quand il repassera.

— Je le ferai, par la vérité de Dieu !...

Au moment de quitter cet ancêtre au poil blanc, il me vint une curiosité :

— Comment était-il quand il se sépara de vous ? Son corps était-il solide ?

Le vieux réfléchit un instant :

— Il était en paix... seulement ! dit-il enfin.

***

Je n'entendis plus parler, pendant mon voyage, de Julien Forquet.

Quelque temps après, je me trouvais à Vichy, mon estomac et mon médecin s'étant mis d'accord à ce sujet.

Un soir, au Casino, durant un entr'acte, je fus à travers les tables de la salle de jeu. Autour de l'une d'elles une partie de baccara avait attroupé des pontes et des curieux. La main était

au « trois » assis en face de moi. La face allongée, les cheveux éclaircis et rejetés en arrière, le nez distingué, la mâchoire volontaire, la physionomie sympathique, le « trois » tenait en mains les destinées de son tableau.

— Oui, demanda la gauche.

— Cartes, fit le « trois. »

Le banquier avait sept. Il donna une figure à gauche, un quatre à droite. Le « trois » retourna ses cartes.

— Neuf à droite, dit le croupier. Un tableau paie l'autre.

Il y eut un murmure de satisfaction à droite, auquel se mêla le bruit des jetons de nacre que la palette du croupier brassait avec dextérité.

Les cartes presque épuisées, le coup suivant n'y était plus. Le « trois », qui venait de gagner, se leva. Des amis l'abordèrent.

— Eh bien ! vieux, dit l'un, ça va mieux que l'an dernier, à pareille époque.

— Tu veux rire ! Ne me parle plus de ce « coup de bambou » ! Viens plutôt prendre une coupe.

Je le regardai attentivement. Grand, bien pris dans son smoking, il souriait maintenant à une jeune femme blonde qui lui prenait familièrement le bras.

Comme je passais à côté du groupe, quelqu'un me mit la main sur l'épaule. C'était le résident avec qui j'avais dîné chez l'agent commercial au bord du Niger :

— Comment ! Vous ici ? s'écria-t-il. C'est un vrai rendez-vous... Mais.... vous ne connaissez sans doute pas... M. et Mme Julien Forquet... Notre ami, voyez-vous, est toujours veinard !... fit-il en s'inclinant vers la jeune femme. D'ailleurs, il tire à cinq... et gagne !...

ANDRÉ DEMAISON.

(A suivre.)

LA
FORCE AÉRO-NAVALE ANGLAISE
ET NOTRE SÉCURITÉ

Les événements vont vite, en ce temps-ci, mais plus vite encore, tandis qu'on se battait en Afrique, en Asie, en Amérique, se succédaient, il y a deux mois, à Genève, enchérissant les unes sur les autres, les propositions compliquées qui avaient pour objet d'assurer à l'humanité le bienfait de la paix perpétuelle.

Ne recherchons pas quelle est la part de l'idéologie pure dans les accents pathétiques dont retentit, ce septembre passé, la grande salle de la Réformation, et à quel degré de puissance atteignirent sur des cerveaux échauffés, autant, — nul ne le conteste, — que généreux et sincères, les décevantes illusions auxquelles, il y a cinquante-quatre ans, et aux mêmes lieux, la très habile et très perfide agression de la Prusse avait donné un bien cruel démenti.

Restreignons-nous à n'examiner que l'efficacité réelle et surtout l'efficacité *immédiate*, point essentiel ici, qu'aurait à notre égard l'intervention de la force navale anglaise, même fortifiée des escadrilles aériennes dont dispose, en permanence, *l'air department*, même, — allons aussi loin que possible, ne fût-ce que pour faire honneur aux déclarations un peu hâtives

de M. Henderson (1), — avec la coopération de la « force expéditionnaire » de l'armée britannique.

De quoi s'agit-il, en fait? car il est intéressant de bien poser, tout d'abord, les données du problème.

Il s'agit évidemment pour nous d'une nouvelle agression allemande, qui ne se laisse que trop prévoir et qu'en tout cas il est bon de prévoir : agression qui devra être bien définie, bien constatée d'après les dernières méthodes adoptées à Genève. Admettons aussi, — ce postulatum s'impose à nous, en présence des « abandons » déjà consentis, — que l'agression qui nous occupe parte, non pas du Rhin, mais de la frontière artificielle que nous devons, ainsi que la Belgique, aux alliés de 1815 ; bref, que nous soyons revenus, en ce qui touche le secteur Aix-la-Chapelle-Trèves, à la situation stratégique de 1914 et, en ce qui concerne le reste du front, à la situation du 1er août 1870.

Supposons, d'autre part, que, par un coup de fortune analogue à celui dont nous avons bénéficié il y a dix ans, la flotte britannique (et ses précieux auxiliaires de l'air) se trouve mobilisée tout entière et prête à agir offensivement, à point nommé.

Que va-t-il se passer? Les Allemands seront-ils intimidés par la perspective d'une action de la nouvelle *Grand fleet* contre leur littoral; et même, s'ils appréhendent en effet les suites d'un effort de ce genre, renonceront-ils pour cela aux bénéfices de coups directs, rapides, violents, frappés sur la Belgique et la France du nord-est?

Nullement.

Et ils auraient bien tort de changer leur méthode de guerre, d'ailleurs si conforme à leur tempérament, à leur culture morale, à leurs traditions ataviques; une méthode, au demeurant, dont l'insuccès final, en 1918, est dû autant à la profonde lassitude de l'ensemble de la nation, à *la défaillance de l'arrière*, qu'aux échecs répétés des offensives à la Ludendorf.

Ne voyons-nous pas, nous, aujourd'hui, avec quelle impi-

(1) M. Henderson, ministre de l'Intérieur dans le défunt cabinet MacDonald, avait en effet promis le concours éventuel de cette force expéditionnaire — la même, théoriquement, que celle qui arriva en France dans la deuxième quinzaine d'août 1914. Mais les « travaillistes » semblaient bien partagés sur ce sujet, et les « libéraux » aussi. Peut-être saurons-nous bientôt quelles sont les intentions, sur ce point si important, des conservateurs victorieux.

toyable et odieuse justesse les dirigeants du *Reich* impérial avaient senti que, dussent-ils éprouver dans leur agression de 1914 un échec militaire, ils ne laisseraient pas de conserver l'énorme avantage économique de la destruction des richesses acquises ou en puissance, des huit plus beaux et plus industrieux départements de l'*Erb-feind*, l'ennemi héréditaire ?

Combien de temps traînerons-nous le boulet de nos « réparations » ? Il serait vain d'essayer de répondre à cette question, plus vain aujourd'hui que jamais. En tout cas, on peut affirmer que, dans leurs projets de revanche et avec la conviction que l'heure de la vengeance intégrale ne tardera pas à sonner, les Allemands font rentrer la dévastation *complète, totale, cette fois*, de la partie de la France qu'ils auront réussi à envahir, *avant que les moyens mis en jeu par la Société des nations* et par la France elle-même, peut-être, avant surtout que la flotte britannique, sinon ses escadrilles aériennes, *ait pu intervenir efficacement.*

Nous relèverions-nous après cette seconde, et encore plus dure épreuve? C'est la question que je posais, il y a cinq ans, dans une conférence faite à la mairie du 4e arrondissement et qui, malheureusement, est restée « d'actualité », à l'automne de 1924, autant qu'elle pouvait l'être, le 1er juin 1919 : « Le plus évident en tout ceci (1), disais-je alors (et je m'excuse de me citer) c'est que, au cas où cette nouvelle agression se produirait, — avec des moyens de destruction dont nous pouvons à peine nous faire une idée, — la Belgique et le nord de la France subiraient le plus effroyable cataclysme... *Et, chers alliés, chers associés, certainement vous nous sauveriez de nouveau, mais ce serait comme le chirurgien qui sauve encore une fois son malade par une dernière opération... celle qui précède la mort du patient de quelques jours à peine.* » Y a-t-il, en vérité, quelque chose à changer dans ces prévisions peu consolantes? C'est ce que nous verrons peut-être en serrant de près la réalité, en cherchant les limites exactes, dans le temps et dans l'espace, des possibilités de secours qu'offriraient *les organismes les plus promptement disponibles*, c'est-à-dire, justement, dans le cas qui nous occupe, les forces aéro-navales de la Grande-Bretagne.

(1) Je venais de parler de la *Convention de garantie* que l'Amérique et l'Angleterre nous offraient en 1919. On sait ce qu'il en est advenu.

Donc, la nouvelle guerre a éclaté (que les pacifistes de profession, — dangereux utopistes, — et les trembleurs de tempérament me pardonnent! Qu'est-ce qu'un malheur hypothétique? Peu de chose...); elle a éclaté : Allemands, Belges et Français sont, exactement comme en 1914, sauf en Lorraine et en Alsace, où les points de contact initiaux ont changé, aux prises sur la Meuse et la Semoy, sur la Sarre et la Lauter.

Les forces sont-elles égales? Grave question; question capitale, dans la solution de laquelle le facteur temps, ou pour mieux dire, *époque*, intervient tout de suite. M. le général Serrigny (1), après bien d'autres, mais peut-être mieux que d'autres, étant particulièrement compétent dans l'affaire, vient de s'acquitter de la pénible tâche de nous peindre les mortels périls, d'abord de la pauvreté actuelle de nos effectifs, ensuite de la diminution continue, plus marquée que jamais en ce moment même (2), de la natalité en France. Et le secrétaire général du Conseil supérieur de la défense nationale ne nous a pas laissé ignorer certaine précarité, — relative, bien entendu, — du secours colonial que beaucoup de Français sont portés à surestimer, encore que personne ne puisse douter de la vaillance et du dévouement de nos contingents exotiques (3).

Toutefois le péril n'apparaît pas assez immédiat pour que, dans nos hypothèses fondamentales, nous ne puissions faire entrer celle d'une *suffisante*, sinon complète égalité de forces agissantes dans les deux partis. Tout au plus pourrions-nous manifester quelque inquiétude au sujet de l'aptitude à la guerre de mouvement des milices belges si, comme il semble probable, la valeureuse armée de nos voisins et alliés subit bientôt la transformation qui menace d'ailleurs aussi la nôtre.

Hasardons-nous enfin à signaler qu'il ne semble pas que l'on

(1) Voir dans la *Revue* du 1er octobre 1924 : *La grande pitié de nos effectifs de guerre.*

(2) Statistique du 2e trimestre de 1924 : l'excédent des naissances sur les décès n'est plus que de 27000 (chiffres ronds) au lieu de 37000, environ, pour le 1er trimestre.

(3) L'auteur de l'article du 1er octobre fait d'ailleurs, et avec raison, des réserves sur la question du transport en France des troupes coloniales. Il faudra évidemment, ou que la mer soit libre, ou que nous sachions constituer des voies d'accès nouvelles (voir l'article du 1er mai 1924 sur nos communications avec l'Afrique du Nord).

se préoccupe assez du problème militaire qui se posera à propos du Luxembourg, et très particulièrement à propos de la place même de Luxembourg, pour le cas où, d'abandon en abandon, les Alliés, ou plutôt les Français et les Belges, simplement, admettraient qu'en janvier 1925, les Prussiens pussent prendre la place des Anglais dans le secteur de Cologne.

N'insistons pas autrement, ici, sur un sujet dont l'importance, du point de vue militaire, n'est point contestable, et acceptons, sans marchander, l'hypothèse qu'en 1930, par exemple, — les Allemands admettent une date plus rapprochée, — les forces combattantes seront égales dans les deux partis.

Mais, égales en nombre, en ce qui touche *les effectifs*, le seront-elles en valeur, ou, pour mieux dire, en efficacité, si nous envisageons particulièrement les facultés de destruction matérielle? En d'autres termes, et pour parler net, sommes-nous et serons-nous dans cinq ans, — l'Allemagne ayant repris, en fait, toute liberté à l'égard des constructions aéronautiques, — en situation de repousser les flottilles d'appareils aériens de l'ennemi et de préserver cette France du nord-est (sans parler de la région parisienne et de la capitale elle-même), à peine relevée de ses ruines, d'une subversion totale et de la mort par asphyxie de centaines de mille de ses habitants?

Telle est l'angoissante question qui se pose dans tous les esprits, quand on consent à réfléchir, à observer, à juger par soi-même et à ne se laisser point endormir, « sur le mol oreiller de l'insouciance », par le bercement des harmonieux discours, des douces et puériles chansons de nos politiciens pacifistes.

Mais, à cette question, qui nous donnera une réponse satisfaisante? Personne. Pas même « les services compétents ». Ceux-ci pourraient, en effet, nous dire, — si, justement, il n'y avait quelque intérêt au silence et à la discrétion, — quelle est aujourd'hui et quelle sera demain l'étendue de nos ressources en appareils susceptibles d'être opposés à ceux de l'adversaire; mais comment pourraient-ils affirmer, surtout après la cessation du contrôle militaire en Allemagne, que nous garderons longtemps une supériorité déjà hypothétique à cette heure même?

Eh bien! admettons encore, ici, l'égalité des forces. Je vais plus loin : malgré des scrupules que comprendront ceux qui

savent quelle est, au regard de la nôtre et en dépit des progrès fort honorables de celle-ci, la supériorité de la chimie industrielle de l'Allemagne, j'accepte comme postulatum que nos bombes d'avions aient une puissance de destruction comparable à celle des engins que mettront en jeu nos adversaires. Il n'en reste pas moins que, pour deux motifs assez différents, mais importants tous deux, il est permis de craindre une certaine prédominance de la « cinquième arme » allemande sur la nôtre, au moins au début des opérations. Au début, dis-je, mais c'est précisément alors que, derrière notre front de bandière, les appareils aériens de l'ennemi exerceront le plus de ravages, autant avec l'objectif purement militaire de ruiner les communications de nos armées de première ligne, qu'avec l'objectif économique de dévaster une seconde fois, — et irrémédiablement, — nos départements du Nord-Est.

Quels sont ces motifs ?

Le premier se présente tout de suite à l'esprit quand on regarde la carte du théâtre des opérations, d'ailleurs si connu. Les appareils allemands n'auront que quelques kilomètres à parcourir en plein ciel pour agir offensivement et efficacement, aussi bien sur les troupes, sur les convois, sur les camps, sur les gares militaires, que sur les localités, les bâtiments publics, les usines et fabriques, les chantiers et « carreaux de mines ».

Dira-t-on que nous en ferons autant derrière le front ennemi ? Nous le pourrions. Mais, Belges ou Français, sans doute hésiterons-nous à *dévaster la Rhénanie*, qui s'étendra immédiatement à l'arrière de l'armée allemande. Nous pousserons donc nos escadrilles aériennes jusqu'au delà, — et sensiblement au delà (1), — du Rhin, mais sans nous dissimuler qu'il en résultera pour nos avions un surcroît de difficultés, sauf en ce qui touche les formations qui auront à survoler la région, — grand-duché de Bade et Wurtemberg, — immédiatement à l'est de l'Alsace, région dont nous sépare le seul cours du Rhin.

Le second motif est, — le lecteur s'y attend, peut-être, —

(1) J'ai eu l'occasion de signaler ici même, en 1923, qu'au Congrès de Bonn, où se réunirent les 1 800 délégués des tenants de la République rhénane indépendante, un courageux *Rhénan de la rive droite*, sujet de la Prusse, avait protesté que ses compatriotes partageaient les sentiments anti-prussiens des membres du Congrès.

que, si nous sommes et serons encore, dans quelques années, à égalité avec les Allemands en ce qui touche les appareils aériens *plus lourds que l'air, les avions*, il est fort à craindre, en revanche, que *leurs dirigeables, les moins lourds que l'air*, l'emportent sur les nôtres ; à supposer que nous en ayons, car, il ne faut pas se le dissimuler, la cabale est forte contre le grand navire aérien et, pour ne parler que des opinions qu'on entend couramment émettre dans les milieux maritimes, on s'aperçoit avec surprise que ce sont les mêmes donneurs d'avis qui, d'une part, luttent avec une énergie et une constance méritoires en faveur du vaste dreadnought et, de l'autre, reprochent amèrement au zeppelin une exagération de dimensions qui en font une cible trop complaisante, non seulement pour l'artillerie attachée au sol, — ou montée sur un navire de surface, — mais aussi pour les légers, souples et rapides avions.

La discussion des mérites comparatifs des deux types d'engins aériens ne rentre pas dans le cadre de la présente étude. Qu'on me permette de me contenter ici d'un acte de foi qui n'exclut nullement, du reste, le nécessaire aveu des progrès que le dreadnought de l'atmosphère doit s'attacher à faire, le premier de ces progrès, et non le moins difficile à réaliser immédiatement, étant le gonflement à l'hélium, gaz ininflammable (1).

En tout cas, on peut être assuré que les Allemands auront, « la prochaine fois », des escadres de dirigeables, même si on obtient qu'ils détruisent les hangars colossaux qui ont longtemps abrité le volumineux ballon Z. R. III, à Friedrichshafen du lac de Constance.

A propos de cette stipulation du traité de Versailles dont toute la Germanie réclame en ce moment l'abrogation sur le ton arrogant, comminatoire, que les Alliés lui ont laissé prendre peu à peu, rappelons que nos adversaires n'ont point accoutumé de céder sans arrière-pensée aux observations des commissions de contrôle ou des conférences d'ambassadeurs.

(1) La première opération faite, à Lakehurst d'Amérique, en faveur du Z. R. III a été de lui transférer l'hélium du *Shenandoah*. En ce qui touche la question générale de l'utilisation des dirigeables, nous ne perdrons certainement pas de vue que l'emploi de ces appareils est *une des conditions* d'une organisation satisfaisante de nos communications avec la Pologne.

Quand on les oblige à fermer une importante usine de guerre, ou seulement à ne lui plus demander que de l'*outillage pacifique* (si tant est qu'il en existe, sans contestation possible...), on ne tarde pas à apprendre que la grande firme a établi une puissante succursale à l'étranger, quelquefois avec les encouragements des gouvernements intéressés (1).

On sait que la Russie s'est très volontiers chargée de la fabrication des appareils aériens et même, — dans la grande usine de Poutilof, — du matériel d'artillerie lourde. La Suède, la Hollande, le Danemark, la Suisse, l'Espagne même et jusqu'à la Turquie, sans parler de la lointaine Argentine, sont mis à contribution, ou vivement sollicités de se prêter à la plantation, sur leur sol, des robustes rejetons des grands établissements industriels que paralysent dans leur essor les vexatoires investigations des Alliés, des Français principalement, impitoyables ennemis de l'innocente Allemagne.

Tant y a qu'il faut compter que, dès la première heure des hostilités, un peu avant, même, les dirigeables allemands quitteront leurs hangars, prendront de la hauteur, de manière à échapper aux regards et, au bout d'un petit nombre d'heures, laisseront tomber leurs bombes sur Paris et sur nos grandes villes.

N'oublions pas qu'il rentre dans les méthodes de guerre de nos anciens ennemis d'exercer une pression morale décisive sur les populations à l'arrière du front des armées, au moyen des engins de destruction les plus puissants. On se rappelle l'hypocrite lettre de Guillaume II à « son frère » François-Joseph d'Autriche : « mon cœur saigne... etc., etc. » Peut-être

(1) *Constantinople, 13 octobre 1924.* — « Comme le traité de Versailles interdit aux Allemands de construire des sous-marins *en Allemagne*, un groupe de constructeurs de navires a transféré ses chantiers et sa main-d'œuvre qualifiée dans d'autres pays. La *Diesel* s'est établie en Suisse, la *Tudor* en Suède, la *Gœrtz* en Hollande et la fabrique de torpilles et de canons pour sous-marins (?) à Barcelone. Une compagnie allemande établie à Constantinople vient maintenant d'offrir à la Turquie de construire des sous-marins ultra-modernes. Si l'offre est acceptée, les diverses parties de ces sous-marins établies dans les usines ci-dessus mentionnées seront expédiées en Turquie, où elles seront assemblées par des mécaniciens allemands. On offre aussi des dirigeables construits à Séville, Stockholm ou Akron (États-Unis) par des ouvriers de Friedrichshafen. »

« Krupp, de son côté, présente toute sorte d'engins et d'armes fabriqués en Suède et des navires de guerre construits entièrement dans ses nouveaux chantiers de Barcelone. » (*Chicago Tribune.*)

les gouvernants soi-disant républicains et démocrates du Reich actuel se dispenseront-ils de ce camouflage de la cruauté systématique. C'est tout ce que nous pouvons espérer raisonnablement de l'Allemagne nouvelle, si semblable à l'ancienne et qui, à propos du succès du Z. R. III, justement, vient encore de nous couvrir d'injures et de brandir contre nous la menace de son célèbre poing ganté de fer.

Que nous nous défendions avec quelque succès contre les dreadnoughts aériens au moyen de nos avions, c'est ce dont il ne faut pas douter, tout en observant que ces formidables appareils vont être prochainement dotés, — pour leur propre défense, — d'auxiliaires fort utiles contre les avions et qui seront, précisément, des avions, eux aussi, des avions de petite taille, mais bien armés. Ces gardes du corps seront transportés, jusqu'au moment de leur mise en jeu, par les dirigeables qu'ils sont chargés de protéger. Toutefois, les meilleurs moyens de défense pour les grands appareils du type « plus léger que l'air » n'en restent pas moins le haut plafonnement, la vitesse, l'utilisation des nuages, naturels ou artificiels, le secret de l'expédition, etc..., tous les procédés ayant pour objet de *prévenir* le danger en se dissimulant aux vues des escadrilles d'engins plus lourds que l'air.

Soyons assurés enfin que les zeppelins, — on leur conserve cette dénomination, quel que soit leur type, — de nos adversaires allemands banniront de leur tactique toute préoccupation du chevaleresque. Si le mot existe, — et c'est douteux, — en Allemagne, le sentiment, du moins, n'existe pas.

La coopération des appareils britanniques, nous apportera-t-elle des chances plus complètes de succès dans notre défense immédiate et directe, dans la défense de notre territoire en arrière du front, contre l'aéronautique ennemie ?

Non, si, précisément, les escadrilles anglaises se contentent de venir, un peu tardivement, doubler les nôtres dans cette défense locale et, en un certain sens, passive. Outre que le mal, — irréparable, — sera déjà fait, il convient d'observer que s'il est assez difficile, à la mer, d'atteindre un adversaire qui se dérobe systématiquement avec une grande vitesse, c'est encore beaucoup plus chanceux dans l'air où le « chassé » dispose,

pour échapper au « chasseur », d'un espace à trois dimensions, au lieu de deux.

Ce n'est donc pas en se rangeant (au figuré, s'entend) à côté des nôtres, que les engins aériens britanniques pourront nous être le plus utiles ; ce sera au contraire *en agissant isolément*, je veux dire en prenant l'offensive sur un théâtre d'opérations bien distinct, — ce qui, au demeurant, cadrera toujours avec la « mentalité » anglaise, — un théâtre qu'il est bien facile de désigner, puisque, si nous mesurons la distance qui sépare Yarmouth ou Bacton d'Emden, de Wilhelmshaven et de Hambourg, nous trouvons respectivement 390, 450 et 550 km., *c'est-à-dire un peu moins que de Douvres à Metz et à Strasbourg.*

La coopération, et même une coopération étroite, ne suppose pas nécessairement la juxtaposition des forces agissantes. D'ailleurs, observons que 550 km. représentent seulement une distance qui sera « couverte » en deux heures et demie, en trois heures au plus, par une force aérienne bien moderne (1) et bien organisée. Il fallait, il n'y a pas longtemps, il faudrait peut-être encore maintenant, plus de temps que cela pour réunir, sur un champ de bataille déterminé, les différents corps d'une armée en marche. Ajoutons que les forces aériennes disposent de la T. S. F., ce qui permet à l'autorité suprême de modifier, en cours d'opérations, toutes les conditions et particulièrement la direction et le point d'application de leur mise en jeu.

Rappelons-nous aussi quel effet moral produisit, en Allemagne, la détermination enfin prise par les Alliés, dans la seconde phase de la guerre, de rendre coup pour coup à l'ennemi, en ce qui touche les bombardements aériens en arrière du front des armées. La clameur fut intense, chez les Allemands d'au delà du Rhin, quand ils subirent ces trop justes représailles. Il fallut des visites et des harangues du *Krieg's herr*, l'Empereur, pour leur faire supporter l'insupportable conséquence des excès auxquels ils avaient applaudi avec enthousiasme tant qu'il ne s'agissait que de châtier l'*Erb-feind* ou de punir l'odieuse Angleterre.

Le prompt envoi des escadrilles britanniques armées en

(1) On m'excusera d'employer ce terme, si l'on réfléchit à la rapidité des progrès de l'aviation.

permanence, — qui sont déjà nombreuses et qui se renforcent tous les jours, depuis quinze mois (1), — sur les côtes de la mer du Nord de l'Allemagne, — et dans l'*hinterland*, la Westphalie de la Ruhr comprise, — apparaît donc comme une opération aéro-navale à recommander, pourvu que l'exécution en soit, en effet, immédiate, aussitôt le conflit déclaré.

*
* *

Opération *aéro-navale*, viens-je d'écrire. C'est ainsi, je crois, qu'il la faut concevoir, si l'on en recherche, comme il convient, le rendement maximum et si, d'autre part, on reconnaît l'avantage, matériel et moral à la fois, qui résultera de la présence d'une flotte amie sur le littoral tout près duquel opéreront les escadrilles aériennes.

Et ces observations nous conduisent naturellement à examiner les modalités de l'intervention de la flotte britannique.

Nous avons admis gratuitement, au début de cette étude, que cette grande force navale se trouverait prête à point nommé, comme elle le fut à la fin de juillet 1914, grâce à cette circonstance fortuite qu'elle venait, après une mobilisation presque complète, bien qu'imparfaite dans ses détails, d'être passée en revue, à Spithead, par le souverain anglais ; grâce aussi à la clairvoyance et à la vigueur de caractère de M. Winston Churchill, alors premier lord de l'amirauté. Ce ministre, avec l'aide de sir Edward Grey, obtint d'un cabinet fort divisé, en tout cas indécis sur l'attitude que devait prendre l'Angleterre dans le conflit qui, dès la fin de juillet, apparaissait inévitable, l'approbation des mesures propres à rendre la *Home fleet*, bientôt devenue la *Grand fleet*, apte à toute opération aussitôt que la guerre serait déclarée.

Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt, puisque nous étudions

(1) On sait que dans l'été de 1923, un mouvement qui paraissait avoir été provoqué par des adversaires de notre politique, se produisit dans l'opinion anglaise en faveur d'un considérable développement de l'aviation. On voulut avoir au moins le double de nos escadrilles dont on exagérait singulièrement, d'ailleurs, la disponibilité et qu'encore un peu on eût cru voir toutes prêtes à s'élancer sur la côte britannique. Nos voisins, même quand ils sont nos amis, sont sujets à ce genre de terreur panique. Ils y gagnent, en tout cas, d'augmenter la puissance de leur armement après chacun de ces mouvements brusques d'opinion.

la physionomie que pourrait prendre la mise en jeu de la force navale britannique dans des circonstances qui rappelleraient singulièrement celles de 1914, de rechercher les opinions qui furent émises, en Angleterre, à cette époque tragique, par les hommes appelés à décider du mode et des moyens d'intervention que l'on considérait alors, non sans raison, comme *efficaces*, en soi, mais aussi peut-être, — et cette fois, à tort, — comme *suffisants*.

Dans cette recherche, prenons d'abord pour guide le célèbre publiciste et critique militaire lieutenant-colonel Court Repington, dont le volumineux et un peu diffus ouvrage en deux volumes, *la première Guerre mondiale (1914-1918)*, fourmille de vues profondes, de souvenirs intéressants, de révélations même, qui jettent de précieuses clartés sur les « dessous » politico-militaires du grand conflit, et aussi de la phase, assez peu étudiée jusqu'ici, qui a précédé immédiatement la catastrophe européenne.

« L'origine de notre accord militaire remonte à la fin de 1905, écrit le colonel Repington dans son premier chapitre, à ce moment où l'Allemagne manifesta clairement son intention de profiter de l'éclipse momentanée de la puissance russe (1) pour chercher querelle à la France à propos du Maroc... Bien que l'entente franco-britannique eût été heureusement réalisée par lord Lansdowne en 1904, nous n'avions encore rien fait pour préparer une action militaire commune.... *A cette époque, l'Allemagne avait déjà réussi à faire pénétrer son influence dans les milieux sociaux, politiques, financiers et commerciaux de l'Angleterre* (2). Ses tentacules atteignaient partout et ce n'était pas un des moindres symptômes de ce qu'elle projetait que les efforts qu'elle fit alors pour nous mettre de son côté en employant tous les procédés de la plus insidieuse propagande... Je fus amené à écrire un article dans le *Times*, le 27 décembre 1905, afin d'avertir l'opinion de l'hostilité croissante

(1) Après la guerre malheureuse de 1904-1905, contre le Japon.

(2) C'est à cette pénétration de l'influence allemande dans les milieux financiers et commerciaux, surtout, de la Grande-Bretagne, qu'il faut attribuer, *pendant la guerre*, toutes les manœuvres, *récemment dénoncées par l'amiral Consett*, ayant pour objet le ravitaillement de l'Allemagne et, *après la guerre*, celles qui ont abouti au prompt relèvement de ce pays, tout en l'encourageant à se refuser à l'exécution du traité. (Consulter à ce sujet l'ouvrage de M. Chéradame, *la Mystification des peuples alliés*, déjà signalé ici.)

de l'Allemagne envers la France, et je terminais en faisant observer au Gouvernement de Berlin qu'il allait mettre en péril ses intérêts vitaux, etc... »

Cet article eut du retentissement. Le colonel Repington se mit alors en relations verbales avec le commandant Huguet, attaché militaire de l'ambassade française, lui-même très frappé des avertissements que son interlocuteur donnait à l'opinion anglaise. On convint d'un effort commun auprès des membres compétents du gouvernement britannique et du cabinet de Paris (ministère Rouvier-Étienne-Thomson) (1). Cet effort réussit. Le 8 janvier 1906, le commandant Huguet avait pu soumettre officiellement au président du conseil français un questionnaire fort intéressant qui avait été rédigé par le colonel et où se trouvaient posées, — en onze points bien définis, — les bases essentielles de la coopération militaire des deux États amis.

Ne retenons de ce document que le cinquième point :

« Que pense le Gouvernement français d'une opération navale et d'un débarquement de troupes anglaises sur les côtes allemandes ? Si nous pouvions y affecter 100 000 hommes, la France serait-elle en mesure de fournir un contingent égal, qui serait transporté en Allemagne par la marine britannique ? En combien de temps et de quels ports ? »

La forme de cette question, celle de la dernière phrase particulièrement, semblait bien indiquer la faveur dont pouvait jouir à cette époque, dans les cercles militaires et maritimes britanniques, l'idée d'une opération combinée ayant pour objet l'occupation d'un point favorable du littoral allemand et, subséquemment, une marche offensive visant telle région relativement importante, du point de vue stratégique, ou même la capitale de l'Empire.

Voici la réponse de Paris, brève, mais où l'on croit discerner certaine répugnance fondamentale de l'État-major français pour toute opération de débarquement (2) :

(1) Le généralissime français désigné était alors le général Brugère, et le chef d'État-major général, le général Brun, ministre depuis.

(2) Répugnance partagée, au demeurant, par la plupart des chefs de la marine, au moins jusqu'en 1916, où l'on vit le vice-amiral de Gueydon organiser le transport des 100 000 Serbes, de Corfou à Salonique, sans qu'on ait eu aucune perte à déplorer, en dépit des sous-marins qui infestaient le canal d'Otrante et la mer Égée. — Voir, au sujet de la « mentalité » générale dont il s'agit, le petit livre « *Attaquons-les donc chez eux !...* », publié en 1918, chez Chapelot.

« Vu la supériorité numérique probable des Allemands, une opération de ce genre, au début de la campagne, paraît très délicate et ne semble pouvoir être tentée que dans des circonstances *exceptionnelles*. »

Cette déclaration n'était pas encourageante pour les militaires et les marins anglais qui avaient du penchant pour les opérations combinées. Et malheureusement, ces officiers supérieurs et généraux ne se trouvaient point d'accord sur le théâtre qu'il convenait de choisir pour l'attaque dont il s'agissait. Le plus qualifié d'entre eux, l'amiral Fisher, premier lord naval de l'Amirauté (1), homme de premier plan, en possession d'une autorité considérable dans la Marine et d'une popularité de bon aloi dans le public, avait un plan très particulier d'opérations dans la Baltique, qu'il a exposé, en 1919, dans les six lettres qui ont été publiées par le *Times*, ce qui a provoqué, d'ailleurs, une réponse du côté allemand, où l'amiral Scheer, l'ancien commandant en chef de la *Hochsee flotte*, reconnaît qu'en fin juillet 1914, *rien n'était prêt sur les côtes allemandes* pour repousser une attaque de la force navale britannique, tant on était convaincu, à Berlin, que l'Angleterre resterait neutre.

Le maréchal sir John French était, à l'époque où s'élaboraient les plans anglo-français, partisan des idées de l'amiral Fisher. Et le colonel Repington, qui ne goûtait pas du tout la perspective des flottes anglaises « grattant les hauts-fonds de la Baltique » (2), déplore l'erreur du futur commandant en chef de la « force expéditionnaire ». Celui-ci changea d'avis, au surplus, pendant les huit années qui s'écoulèrent entre 1906 et 1914, de sorte qu'au *Committee of defence* du 10 août de cette dernière année, il se rallia nettement au plan qui faisait de l'armée anglaise l'extrême aile gauche du dispositif des armées françaises, tandis que sir Douglas Haig, le futur successeur du maréchal et qui n'était alors que le com-

(1) Poste qui répond à celui de chef d'état-major général, de notre marine.

(2) Notre auteur confond la Baltique avec la mer du Nord. La Baltique n'est pas une mer à hauts ou bas fonds. Sa profondeur, le long des côtes allemandes (et précisément sur les points les plus favorables aux grandes descentes), permet aux navires de guerre de s'approcher de la côte de manière à couvrir efficacement de leurs feux l'opération de débarquement. L'erreur de Repington était fâcheusement répandue, même chez les marins.

mandant du 1er corps de l'*Expeditionary Force* (1), « proposait d'ajourner tout débarquement jusqu'à ce que la campagne fût effectivement engagée et que nous fussions capables de juger dans quelle direction cette coopération pourrait être le plus efficace (2). »

Il est probable que ce judicieux avis eût conduit, s'il avait prévalu, à faire débarquer l'armée britannique à Nieuport, Ostende et Zeebrügge, et à la porter directement au secours des 60 000 belges qui, du 18 au 21 août, tenaient la ligne de la Dyle, à l'est de Bruxelles, dans le flanc de l'attaque générale allemande. Les événements militaires que l'on désigne communément sous le nom de *bataille de Charleroi* auraient sans doute pris, dans ce cas, une tout autre tournure.

Peut-être aussi, les opérations qui suivirent, en Belgique, la retraite des Allemands après la bataille de la Marne, auraient-elles été plus fructueuses. Peut-être, surtout, la très fâcheuse *efficiency* des bâtiments de plongée que les Allemands ne tardèrent pas à établir à Zeebrügge n'eût-elle pas causé de trop lourdes pertes aux Alliés et, pour une certaine part, au moins, retardé leur succès définitif, si l'on avait pu s'entendre, à l'automne de 1914, sur les opérations que le *War committee* proposait au G. Q. G. français d'entreprendre sur la côte belge.

Ce projet, très étudié, en Angleterre, par le premier lord de l'Amirauté Winston Churchill (3) en particulier, retenu avec approbation, de principe au moins, par le ministre de la Guerre, le maréchal lord Kitchener (4), était vigoureusement

(1) L'appellation de *striking force* — force *frappante*, force de choc — proposée d'abord avait été écartée, dit Repington, comme susceptible de « causer quelques alarmes au parti radical ». Voilà qui en dit long sur la mentalité anglaise avant la guerre.

(2) *1914* (page 6), par le maréchal lord French.

(3) Le maréchal French appréciait, dans son *1914* (page 274), de la manière suivante cette haute personnalité de la classe dirigeante britannique... « Pour ceux qui ne le comprennent pas, sa nature impétueuse peut faire passer au second plan l'infatigable énergie, la merveilleuse clairvoyance, la rapidité et la précision dans la conception, qui sont les traits principaux de cette personnalité extraordinaire... Son expérience et sa connaissance des affaires publiques sont, je crois, sans rivales, etc., etc.... »

(4) Lord Kitchener n'était cependant pas favorable, en général, aux idées neuves ou originales, et il en donna de nombreuses preuves jusqu'au moment où il disparut dans le torpillage du croiseur *New Hampshire*. L'affrontement des belligérants sur deux lignes parallèles et de longueur rigoureusement égales, lui apparaissait comme la dernière et la plus juste conception de la stratégie.

soutenu par le commandant en chef de l'armée britannique, en France : « Avec son énergie et son activité si caractéristique, Churchill visita et examina en détail le champ des opérations. Ce qu'il vit et entendit lui permit d'envoyer à ses collègues des renseignements rassurants.

« Je discutai à fond avec lui mon désir d'établir les forces britanniques dans une région *où elles pussent coopérer avec la marine et agir en liaison avec les troupes de Belgique.* Nous envisageâmes la possibilité de l'insuccès d'un mouvement tournant décisif et tombâmes d'accord pour penser qu'en dernière analyse, nous pouvions encore parvenir, avec l'appui de la flotte sur notre flanc, à débarrasser de l'ennemi la côte belge, au moins jusqu'à Zeebrügge (1).

« Quand nous nous séparâmes, le 28 septembre, il était complètement entendu entre nous qu'il préparerait la marine à remplir ce rôle... »

« Nul ne pouvait mieux y réussir que l'énergique et actif Winston Churchill. Déjà ses plans étaient faits pour la création d'une marine de côtes qui manquait aux Alliés (2), et, le 26 octobre 1914, dans une lettre où il encourageait vivement le maréchal à pousser sa campagne en faveur de l'opération sur le littoral de la Belgique, il pouvait lui écrire : « Je prépare de vieux bateaux armés de canons lourds et protégés par des barques munies de filets contre les sous-marins, et nous pourrons ainsi disputer toutes les côtes aux Allemands. Le 31 courant, le *Revenge* (3), avec quatre canons de 13,5 pouces (343 m/m),

(1) « Y compris Zeebrugge », voulait certainement dire le maréchal French. Au reste, Zeebrugge n'est qu'à 10 kilomètres de la frontière de la Hollande qui, on le sait, est tracée, en dépit du bon sens géographique, mais conformément aux vues politiques de l'Angleterre de 1839, au sud de l'estuaire de l'Escaut.

(2) La France avait la sienne autrefois et jusqu'il y a quelque vingt-cinq ou trente ans. Ce matériel a disparu. L'ancienne et la nouvelle école s'étaient trouvées, pour une fois, d'accord sur la prétendue inutilité des garde-côtes, susceptibles, d'ailleurs, d'attaquer le littoral ennemi, aussi bien que de défendre le nôtre. L'ancienne école ne rêvait que la grande bataille au large avec des uni és colossales et d'un tirant d'eau excessif, tandis que la nouvelle école prétendait suffire à tout avec des bâtiments légers et des sous-marins. Il n'est d'ailleurs pas certain que la constante experience de la Grande Guerre ait suffit à démontrer qu'avant tout, le navire de guerre doit être apte à « disputer les abords de la terre ». C'est pour « la terre », en fin de compte, que l'on combat.

(3) Ce cuirassé n'était pas un « vieux bateau », mais, au contraire, un dreadnought tout neuf.

pourra entrer en action, si besoin est. En outre je viens d'organiser une flottille régulière de monitors, qui, de l'avis général, a donné, cette semaine, bien du mal aux Allemands et qui devient chaque jour plus forte... »

« Nous pourrions, disait-il encore, un peu plus tard, débarquer du monde à Ostende ou à Zeebrügge pour vous renforcer dans une poussée vers le Sud-Est. Les possibilités d'action sont illimitées, pour une manœuvre violente par la gauche, le long de la frontière hollandaise... En quelques heures, je pourrais avoir 50 canons de 12 pouces et 70 de 6 pouces (305 m/m et 152 m/m) tirant sur la droite et les arrières de l'ennemi. Une attaque par ses sous-marins (contre les navires anglais) est difficile, à cause des bancs de sable... Jusqu'à 4 ou 5 milles (7 à 8 kil.) du rivage, nous pourrions assurer votre entière supériorité et votre sécurité. *Vous seriez du moins sur leur flanc...* »

Mais ce qu'on appelait, du côté anglais, « *attaque sur le flanc de l'ennemi* », était qualifié de *diversion*, du côté français, où l'on ne voulait justement de diversion à aucun prix; et, le 13 décembre, M. W. Churchill écrivait, fort déçu, au maréchal French : « Certes, nous sommes désappointés, ici, de la tournure que prennent les événements, mais nous ferons de notre mieux pour aider les Français. »

Le maréchal anglais partagea les regrets du premier lord de l'Amirauté. Les expressions dont il se sert, à ce sujet, dans le chap. XV de son livre (page 279 et passim) sont assez fortes pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments. Bornons-nous à citer la fin de ses réflexions : « Tout ce qui se passa, par la suite, au cours de cette guerre, en est une preuve (de l'intérêt, des conceptions britanniques de 1914). *La possession par les Allemands de cette bande de côte fut la plus perçante des épines* dont ils aient réussi à nous harceler. *Ç'a été une des causes principales de la prolongation de la guerre*, etc... »

Ce ne fut pourtant pas en décembre 1914 que la controverse prit fin sur ce délicat sujet. Le 2 janvier 1915, le cuirassé anglais *Formidable* était coulé, dans la Manche, par un sous-marin. Winston Churchill écrit aussitôt au maréchal French, constate les difficultés qui vont naître de l'installation des escadrilles de plongée allemande à Zeebrügge et conclut en disant : « L'Amirauté estime qu'il sera possible, sous le couvert

de navires de guerre, de débarquer des forces importantes à Zeebrügge, en liaison avec une offensive sérieuse sur Ostende, le long de la côte. Elle désire que ce point de vue, *déjà bien des fois exposé*, soit présenté encore au commandement français, et elle espère qu'il sera examiné avec l'attention que méritent l'urgence et l'importance d'une telle manière de voir. »

Or, sur ces entrefaites, le *War committee* de Londres, probablement sous l'influence des idées que l'amiral Fisher, le premier lord naval de l'Amirauté, ne cessait de préconiser, préoccupé aussi des grands inconvénients de *la stabilisation des fronts* sur le théâtre occidental des opérations, faisait parvenir au commandant en chef britannique un mémorandum, en date du 9 janvier, qui visait « la possibilité d'emploi des forces britanniques sur un théâtre d'opérations autre que celui où elles sont actuellement utilisées ». Dans ce document, fort bien présenté, on lit cette phrase : « ... Dans ces circonstances, il est très désirable de trouver un autre théâtre d'opérations où les obstacles à une avance seraient moins prononcés et où des opérations contre l'ennemi pourraient amener des résultats plus décisifs. »

Le maréchal French qui tenait très fermement à l'opération combinée sur la côte belge, se montra peu disposé à entrer dans les vues du comité, qui s'étendaient, à son avis, beaucoup trop loin. Déjà, du reste, le développement des forces de plongée allemandes, après quatre ou cinq mois de tergiversations, lui faisait craindre « que les communications par mer, exposées aux dangers des mines et des torpilles, fussent aussi peu sûres que possible ».

Ces appréhensions étaient, alors, communes à presque tous les militaires. On n'avait pas encore transporté 100 000 hommes de Corfou à Salonique, sans en perdre un seul, et nul ne se doutait, en janvier 1915, que, deux ans et demi plus tard, des centaines de mille Américains pourraient traverser l'Atlantique dans des conditions de sécurité presque parfaites.

En tout cas, ce même jour du 9 janvier 1915, le grand quartier général français, partant de la conviction qu'une offensive allemande sur notre front était probable, adressait au *War committee* une note décisive qui mit fin à toutes les discussions. Le maréchal French en donne le résumé (page 287 : « Coup d'œil sur les plans alliés »), dont un paragraphe est

ainsi conçu : « Les opérations sur Ostende-Zeebrügge, bien qu'importantes, sont, *pour le moment*, secondaires et devraient *suivre* et non *précéder* l'action principale, à savoir l'établissement des réserves, en vue de repousser l'attaque allemande et même de prendre l'offensive. »

Et, après quelques remarques qu'il est aisé de deviner, le commandant en chef anglais termine cet important et curieux chapitre de son livre par les réflexions que voici :

« Une direction divisée amène toujours à des demi-mesures et à une action indécise. Une telle direction aura toujours l'effet le plus funeste sur la conduite d'une guerre quelle qu'elle soit, grande ou petite. »

Comment le maréchal aurait-il apprécié le concept général des attaques si brillantes, mais si difficiles et si sanglantes, qu'exécuta, avec ses seuls et propres moyens, la marine britannique sur Zeebrügge et Ostende, en avril 1918, alors que l'*embouteillage* des sous-marins allemands n'avait plus qu'un intérêt médiocre, puisque s'atténuaient tous les jours, depuis près d'une année, les pertes subies sur mer par les Alliés? Comment se fait-il que personne n'ait paru songer à utiliser ce coup violent, — qui ne fut qu'une sorte de « hors-d'œuvre naval » —, pour progresser sur la côte au delà de l'enracinement des jetées des deux ports belges? Les Anglais n'avaient-ils donc rien prétendu que faire la preuve de l'héroïsme de ces fières brigades navales qui, en 1914, n'avaient pu sauver Anvers (1), mais dont la descente de vive force, au nord de Seddul-Bahr des Dardanelles, avait rempli d'admiration les connaisseurs; et ne semblait-il pas qu'aiguillonnée par les sarcarmes des journaux allemands qui célébraient les succès des opérations combinées dans l'archipel esthonien et jusqu'à Reval, en opposant cette offensive heureuse à l'inertie maritime des Alliés (2),

(1) C'est M. Winston Churchill, lui-même, qui s'était chargé de conduire dans la grande place forte, réduit de la défense de la Belgique, une division de 8 000 à 9 000 marins, qui auraient certainement joué un rôle important pendant le siège, si les moyens d'attaque formidables de l'assaillant n'avaient pas, presque immédiatement, détruit aux points principaux la double ligne des défenses extérieures. Fait curieux : dans leur retraite sur l'Yser ou plutôt sur Ostende, les marins anglais reçurent, à Gand, le précieux secours de leurs camarades français, ceux de la brigade Ronarc'h.

(2) Voir à ce sujet, les *Mémoires de l'amiral Scheer*, tout récemment édités, en français, chez Payot.

la vieille Angleterre eût voulu montrer qu'elle restait la première et « imbattable », dans tous les genres de sport naval, y compris les débarquements sous le feu d'enfer des canons de tout calibre, des mitrailleuses et des fusils à tir rapide?...

Qu'on me pardonne de m'être étendu sur les opérations qui auraient pu, — je ne dis pas : qui auraient dû, — être entreprises, dans l'automne de 1914, sur les côtes de la Belgique et de l'Allemagne. C'est que, prises dans l'ensemble et admises comme *types*, ce sont justement celles qu'il faudrait, je crois, proposer aux chefs politiques et militaires, qui auront la charge de fixer le mode d'action et les points d'application de cette grande « Force » qu'est la force aéro-navale de la Grande-Bretagne, en cas de conflit provoqué par l'Allemagne et, comme nous le disions au début de cette étude, dûment apprécié par le Conseil de la Société des nations.

La situation, en effet, ne sera plus du tout la même qu'il y a dix ans. Le haut commandement français n'aura plus, espérons-le, les préoccupations angoissantes qu'il éprouvait en octobre 1914, même après « le rétablissement » de la Marne, quand il se jugeait exposé, non sans quelque raison, on peut le croire, à de violents coups du bélier allemand sur le centre de son dispositif.

Plus libre, par conséquent, de porter son effort où elle le jugera convenable, l'Angleterre se souviendra qu'elle a toujours excellé dans les opérations côtières ; qu'elle n'a plus à redouter que des mines et des torpilles de sous-marins (1) ne réussissent à diminuer dangereusement, en présence d'une flotte ennemie intacte, les effectifs de ses escadres en grandes unités de combat; qu'elle n'a pas davantage à s'absorber *complètement* dans la poursuite de navires de commerce dont le nombre n'atteindra pas de sitôt celui des « marchands » allemands de l'avant-guerre; d'autant que l'Allemagne ne pourra plus guère être bloquée par terre, comme elle le fut un moment en 1916, quand les sous-marins britanniques interceptaient les arrivages de

(1) En ce qui touche les mines défensives de la côte allemande, on se rappellera que l'amiral Scheer a reconnu (nous l'avons déjà noté) *qu'il avait fallu du temps*, en août 1914, pour que ces mines fussent mises en place suivant le plan déterminé à l'avance. En se hâtant d'accourir dans le *Deustcher bucht*, on se mettra à l'abri de bien des dangers. Éternel bénéfice de l'offensive!

minerais de fer et de fonte de la Suède, et que les Alliés commençaient à imposer aux neutres du Nord le « contingentement » des denrées et des matières premières.

Elle appréhendera moins aussi les résultats d'une guerre sous-marine que l'Office naval de Berlin et la Wilhelmstrasse soutiendraient difficilement, même s'ils restaient plus unis qu'ils ne le furent, de 1915 à 1918, sur ce capital sujet, parce que, si l'Allemagne, résolue à s'affranchir des « servitudes » du Traité de Versailles, fait construire sournoisement des navires de plongée chez ses voisins, elle n'arrivera pas tout de suite à former, pour ces bâtiments, des états-majors et des équipages capables d'entreprendre des campagnes de destruction systématique comme celle de 1917.

Enfin les constructions et transformations que l'Angleterre conduit tous les jours à bonne fin, dans les limites fort complaisantes des accords de Washington, quelles que soient les tendances, en politique générale, des cabinets qui la gouvernent, lui permettront de s'engager nettement dans la mer du Nord et dans la Baltique sans avoir à se préoccuper autant qu'elle le fit, à un moment décisif, pendant la dernière guerre, de ce que pourrrait bien entreprendre, pendant ce temps-là, la grande flotte rivale de l'autre côté de l'Atlantique.

Le cabinet conservateur ne va-t-il pas, d'ailleurs, s'entendre, comme en 1922, avec celui de Washington au sujet d'une nouvelle campagne de « désarmement naval », qui portera très particulièrement sur l'étroite limitation, en nombre et en tonnage, des sous-marins? Prenons-y garde...

Je disais tout à l'heure que l'Angleterre a toujours excellé dans les opérations de descente, encore qu'elle n'y ait pas toujours rencontré le succès final qu'elle recherchait. Une remarque, la dernière, à ce sujet.

Au commencement de 1918, je soumettais à une très haute personnalité militaire, parfaitement qualifiée pour recevoir ce genre de suggestions, un projet d'occupation d'une île favorablement située sur le littoral du Slesvig pour l'établissement d'une base d'appareils aériens dont la distance à des points fort intéressants — le canal maritime y compris, ainsi que Kiel, Hambourg, Brême, etc., — n'aurait pas excédé 100 ou 130 kilomètres.

Les abords de cette île étaient parfaitement sains, les fonds de 10 mètres se tenant très proches de la longue plage de sable et de dunes (35 km. environ) que présente la côte occidentale. On ne pouvait donc, là, arguer, pour ne rien entreprendre, des « difficultés des bancs de sable ». Au demeurant, point de défenses permanentes, point d'ouvrages à l'épreuve, pas plus que de canons de gros calibre.

Malgré l'approbation très marquée et très flatteuse que reçurent ma proposition et les plans qui l'accompagnaient, aucune suite n'y fut jamais donnée.

Il m'est revenu, — après la guerre, — qu'on avait tout simplement répondu, à Londres : « Comment voulez-vous que nous fassions quoi que ce soit dans la mer du Nord ? Nous l'avons, nous-mêmes, pavée de mines !... »

L'objection n'était pas péremptoire, car l'Angleterre possédait à cette époque de la guerre quantité de dragueurs de mines. Retenons-la, du moins, comme bien caractéristique d'un état d'esprit et d'une méthode de guerre également passifs. C'est là qu'on découvre, à y bien regarder, l'origine de la paix dont nous « jouissons », la paix timide, la paix d'inquiétude.

Si les anciens Alliés de la grande guerre devaient, au début d'un nouveau conflit, retomber dans de tels errements, s'ils devaient oublier, fût-ce seulement dans les opérations maritimes, le mot terrible, — et si juste, — de Massembach à Hohenlohe indécis, à Iéna, s'il fallait prendre l'offensive : « Prince, attendre, c'est la mort !... » ce serait aller fatalement à un désastre.

Amiral Degouy.

GLUCK ET LA FRANCE

De tous les grands musiciens fils de l'Allemagne, Gluck est peut-être celui qui ressemble le moins à sa mère. Il ne lui doit que la naissance. Et tout juste. Il n'avait pas deux ans, que son père, un paysan, ou presque, engagé comme garde forestier par un grand seigneur, le comte Lobkowitz, l'emmenait de Weidenwang son village natal (Haut-Palatinat) dans les montagnes et les forêts de Bohême. C'est en ce pays que s'écoula son enfance et qu'il fit ses premières et primaires études. C'est là qu'il menait le matin la vie d'un chantrillon d'église et le soir, après vêpres, l'existence d'un petit musicien ambulant. Plus tard, et du commencement à la fin de sa longue carrière, fût-ce à Vienne et pour Vienne, sa ville adoptive, Gluck n'écrira pour ainsi dire pas de musique sur des textes allemands : une *Bataille d'Hermann* (*Hermannsschlacht*) d'après Klopstock; quelques *lieder* d'après Klopstock encore et Gellert, et voilà tout. Au fond, le génie et l'œuvre du grand tragique a deux patries, l'une et l'autre latines : l'Italie et la France. Partage inégal d'ailleurs, où la France l'emporte.

L'Italie cependant y a quelque chose à prétendre, et que d'abord il lui faut accorder. C'est un grand seigneur italien, le comte Melzi, qui fut le protecteur et le véritable éducateur artistique du jeune Gluck. Il l'emmena dans son pays, à Milan, et lui fit prendre les leçons d'un maître en renom, Sanmartini. Gluck avait environ vingt-cinq ans. Dès lors et pendant près de trente années (1741-1770), il n'eut d'autre ambition, ni d'autre occupation, que de composer des opéras dans le goût italien du temps. Et ce goût était assez misérable. Il n'en écrivit

pas moins de trente, — et, pour commencer, une dizaine en trois ans, — qui ne valaient ni plus ni moins que leurs contemporains et congénères. Un peu plus tout de même. La preuve, c'est qu'un jour le maître sexagénaire ne s'interdira pas de replacer en ses chefs-d'œuvre quelques morceaux de ses anciens ouvrages. Un *Tigrane*, une *Sophonisba* renferment beaucoup plus qu'en germe, en pleine floraison, la véhémente invocation d'Armide aux « *Esprits de haine et de rage* ». Le thrène poignant d'*Iphigénie en Tauride*, « *O malheureuse Iphigénie!* », est la seconde épreuve d'un air de la *Clemenza di Tito*. Gluck lui aussi prend ou reprend son bien partout où il le trouve, fût-ce en son propre fonds (1).

Il y a plus : les deux premiers chefs-d'œuvre, *Orphée* et *Alceste*, on le sait, naquirent non pas en Italie, mais en italien, avant de renaître en français. *Orphée* surtout garde un souvenir et comme un parfum de son origine. Italien, ce Ranieri di Calzabigi, diplomate et librettiste d'opéra, poète, oui, vraiment poète d'*Orphée* et d'*Alceste*, à qui le musicien a rendu justice avec une modestie assez rare chez lui, peut-être ironique et certainement exagérée. Ajoutons encore ceci : le Gluck des cinq chefs-d'œuvre, entre ces chefs-d'œuvre même, ne dépouilla jamais tout à fait le vieil homme, ou plutôt le jeune homme italien qu'il avait été d'abord. Soit en Italie, quand il y était retourné, soit à Vienne, lorsqu'il y était revenu, le musicien d'*Orphée* et d'*Alceste* se faisait de nouveau celui du *Trionfo di Clelia* et du *Parnasso confuso*, de la *Corona* et de *Telemacco*, des *Feste d'Apollo* et de *Paride e Elena*, son dernier ouvrage italien. Enfin si l'on cherchait, — et nous l'avons jadis essayé, — les sources les plus lointaines d'*Orphée*, c'est de la terre italienne qu'on les verrait jaillir. Les Peri, les Caccini, les Monteverdi apparaîtraient comme les aïeux éloignés, mais légitimes de Gluck. Il eût admiré leurs œuvres, il eût souscrit à leur doctrine. Aussi bien se montrait-il, sans le savoir, le disciple et l'héritier d'un Caccini par exemple, quand il soutenait ce principe, entres autres, que, dans la tragédie lyrique, la musique doit le céder à la parole et que le verbe,

Ce seigneur des seigneurs,
Veut le premier amour et les premiers honneurs.

(1) Nous-même, nous prenons ces détails, entre autres, dans l'excellent ouvrage de M. Julien Tiersot : *Gluck* (Collection des *Maîtres de la musique*). Paris, F. Alcan.

Et pourtant un jour, — âgé de soixante ans, — à l'Allemagne sa mère, à l'Italie, première institutrice de sa jeunesse, il a préféré la France. Entre son propre génie et le nôtre, entre notre parler et son chant, il découvrit alors une conformité profonde. La route de Paris fut son chemin de Damas. Mais, avant même de le prendre, il avait entrevu la lumière. En de petites choses, dans un genre seulement aimable, Gluck a presque devancé les premiers, j'entends les plus anciens de nos petits maîtres. A Vienne et pour Vienne, ou Schœnbrünn, de 1758 à 1764, le grand tragique futur et prochain mit ou remit en musique sept petites pièces françaises. Sur la demande du comte Durazzo, intendant des théâtres de la cour d'Autriche, Favart se chargeait de les choisir dans notre répertoire de la Foire. C'était l'*Ile de Merlin* et *la Fausse Esclave*, *l'Arbre enchanté* et *Cythère assiégée*, *l'Ivrogne corrigé*, *le Cadi dupé*, et enfin cette *Rencontre imprévue* que le Trianon-Lyrique nous a donné récemment le plaisir d'entendre. Ainsi, comme l'écrit M. Tiersot (1), « si quelque historien de l'Opéra-Comique voulait compter Gluck parmi les créateurs du genre, il provoquerait peut-être l'étonnement de certains lecteurs, mais il ne dirait rien qui ne soit rigoureusement exact. »

Hommages encore modestes, que d'autres, plus magnifiques, ne devaient pas tarder à suivre. En 1774, Gluck nous apporte le premier de ses chefs-d'œuvre français, *Iphigénie en Aulide*. Il est vrai que notre magnificence avait prévenu la sienne. Nous offrions pour idéal à son génie, avec une tragédie de Racine, notre tragédie nationale elle-même. Après Lulli et Rameau, ses deux grands devanciers, et, plus grand que l'un et que l'autre, il allait en être le musicien par excellence.

Racine et Gluck. Il est juste de les nommer ensemble. Le poète d'*Iphigénie* n'a laissé que le plan (et du premier acte seulement) d'une *Iphigénie en Tauride*. Mais Gluck a chanté deux fois la triste histoire

Onde pianse Ifigenia il suo bel volto
E fè pianger di se i folli e i savi
Ch' udir parlar di cosi fatto colto (2).

(1) *Op. cit.*

(2) « Qui fit pleurer Iphigénie sur son beau visage, et fit pleurer sur elle les ignorants et les sages qui entendirent parler d'un tel sacrifice. » Dante, *Paradiso*, ch. II.

On sait également que Racine avait eu l'intention d'écrire une tragédie d'*Alceste*.

Tragédie et non pas drame, voilà ce qu'est un opéra de Gluck. Il est cela parce qu'il est une peinture musicale de sentiments et de passions, parce que sans doute il représente une action, mais tout intérieure, le drame au contraire figurant une action aussi, mais qui se passe au dehors. Ainsi la première *Iphigénie* de Gluck, d'après Racine, est celle de Racine, accrue, enrichie de tout ce que la musique apporte et comporte, de tout ce qu'elle est elle-même, comme agent supérieur d'expression et d'émotion. En comparant la tragédie littéraire et l'autre, on comprend ce que Nietzsche a nommé la transmutation des valeurs. Prenez seulement la première entrée de l'héroïne racinienne :

Je l'attendais partout, et d'un regard timide
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher, volait loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin, sans qu'il m'ait prévenue,
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,
Lui seul ne paraît point...

Lisez le même passage dans Gluck et vous verrez comment un peu de musique, — oh ! très peu : d'abord une danse lente, puis un bref *arioso*, — répand sur cette scène le flot d'une tendresse encore plus pure, plus mélancolique et plus pudiquement alarmée.

Ailleurs, un air de Clytemnestre : « *Armez-vous d'un noble courage* » (1), ferait voir également quel surcroît d'énergie la poésie reçoit de la musique : de l'intensité des sons, du rythme, de l'orchestre qui devance la parole, puis la précipite, et la prolonge enfin après qu'elle s'est tue.

En vérité, la tragédie lyrique, telle que Gluck nous l'a faite, offre tous les caractères et ce qu'on nomme en grec d'un seul mot l'*éthos* de la tragédie, telle que Racine lui-même, et plus d'une fois, l'a définie. « Une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est sou

(1) Racine : « *Il faut, d'un noble orgueil, armer votre courage.* » Acte II, scène V.

tenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages (1). » Dans la célèbre dédicace au duc de Toscane d'*Alceste*, — l'*Alceste* italienne, — Gluck déjà ne s'exprime guère autrement : « Lorsque j'entrepris de composer la musique de l'*Alceste*, je me proposai de la dépouiller entièrement de tous ces abus qui, introduits, soit par la vanité mal entendue des chanteurs, soit par la trop grande complaisance des maîtres, depuis si longtemps défigurent l'opéra italien, et du plus pompeux et du plus beau de tous les spectacles en font le plus ridicule et le plus ennuyeux...

« J'ai cru en outre que mes plus grands efforts devaient se réduire à rechercher une belle simplicité, et j'ai évité de faire parade de difficultés au préjudice de la clarté...

« Voilà mes principes. Par bonheur, le livret se prêtait à merveille à mon dessein. Le célèbre auteur, imaginant un nouveau plan pour le drame, y avait substitué aux descriptions fleuries, aux comparaisons superflues et aux sentencieuses et froides moralités, le langage du cœur, les passions fortes, les situations intéressantes et un spectacle toujours varié. »

Tel est, en ses traits généraux, le dessein qu'avait formé Gluck et qu'il a rempli. Le retranchement de certains accessoires ou hors-d'œuvre (divertissements, « entrées », « machines »), est l'une des causes de la supériorité de l'opéra de Gluck non seulement sur l'opéra italien, mais sur l'opéra français d'un Lulli, voire sur l'opéra, peut-être plus riche de science et de musique pure, du grand Rameau lui-même.

Enfin Racine encore a qualifié l'une de ses tragédies, et non la moins tragique, la moins passionnée, la moins brûlante, d'un mot que Gluck aurait eu le droit d'appliquer aux siennes. Le caractère même de son héroïne paraissait à l'auteur de *Phèdre* ce qu'il avait « peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre ». Ainsi Berlioz admirait dans *Alceste* cette même qualité bien française et par où Gluck est des nôtres : « le bon sens à sa plus haute expression. » C'est une preuve de bon sens, chez un musicien composant de la musique sur un drame et des paroles, de faire que l'un soit compris et les autres entendues. Les modernes font assez volontiers le contraire et vous risquez fort aujourd'hui, si vous n'êtes préala-

(1) Préface de *Britannicus*.

blement informé, d'ouïr tout un opéra sans en découvrir le sujet, faute d'en saisir un mot.

Le bon sens encore ordonne à Gluck de chercher et lui permet de produire les plus grands effets par les moindres moyens, j'entends les plus simples et les plus courts. Gluck a des notes, oui, des notes seulement, et quelquefois trois ou quatre, pas davantage, qui valent des mots de Racine : *Qui te l'a dit*, d'Hermione ou, de Roxane : *Sortez!* Tout, dans la tragédie musicale comme dans l'autre, tout est raison, tout est sobre et stricte vérité. L'orchestre, pas plus que la déclamation, n'offre la moindre trace de recherche ou d'artifice, encore moins de tendance au mélodrame. Il est admirable, cet orchestre, de « belle simplicité ». Jamais un instrument n'y élève la voix, qui n'ait avec la situation, avec le sentiment, le rapport le plus étroit, mais le plus naturel. Quelle raison aussi préside à la distribution des sonorités! Tandis que l'orchestre moderne s'obstine, s'acharne à jouer, à « donner » toujours et tout entier, l'orchestre de Gluck se réserve. Il ménage ses moyens et ses effets, et c'est ainsi qu'une ritournelle et quelquefois moins, une note isolée, prend une valeur qui nous étonne et nous ravit.

Enfin, — soit dit pour justifier jusqu'au bout un éloge que d'aucuns pourraient trouver inégal à l'art de Gluck, si même ils ne l'en estimaient indigne, — il serait facile de montrer comment le bon sens est à la base, ou plutôt au sommet de cet art, nous dirions de cet idéal, si nous ne craignions l'apparente antinomie des mots. Pour sujet ou pour matière morale de ses chefs-d'œuvre, Gluck ne prend que les sentiments simples et vrais par excellence. Et sans doute il les agrandit à la taille, il les élève à la hauteur de son âme; mais il ne les complique pas. Jamais il ne s'écarte de la droite, commune, universelle vérité. Rien ne lui est plus étranger, plus odieux que la recherche et le raffinement, si ce n'est la singularité. Jusque dans ses plus sublimes transports, il garde tant de mesure, de logique et de raison, que son génie, même au comble de la passion, est encore et toujours du bon sens exalté.

« Le triomphe de la raison plus que de la sensibilité... La victoire de la tragédie plus encore que de la musique. » Telle fut, d'après un de nos confrères, la victoire de Gluck. Avec

un mot changé, *autant* à la place de *plus*, cela serait tout à fait exact. Mais tout ce qui suit est la vérité même : « Les Français reconnaîtront Gluck pour l'un des leurs, parce qu'à l'opéra-spectacle de Rameau il substitue un opéra dont l'action et dont le lyrisme rappellent la tragédie cornélienne et racinienne (1). »

La tragédie, notre tragédie lyrique, voilà donc l'édifice, j'allais dire le temple, que Gluck éleva, sur notre sol, au plus haut degré de la beauté. Lorsque Saint-Évremond, qui n'aimait pas la musique, écrivait un siècle auparavant : « Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'esprit », il ne prévoyait certes pas que l'opéra deviendrait un jour, grâce au musicien des deux *Iphigénies*, une aussi belle chose que la tragédie, et que, l'ayant peut-être ruinée en effet, elle mériterait de nous consoler de sa ruine.

Gluck a plus d'une façon d'être nôtre. Ce n'est pas seulement dans notre théâtre, dans un de nos genres littéraires, c'est aussi dans notre langage que son génie a pour ainsi dire établi sa demeure. Le plus grand musicien de la tragédie le fut également du verbe. On sait quel était son respect, son amour pour la parole, pour « la belle déclamation musicale qu'on avait si souvent admirée chez Lulli (2) ». « Je songeai, dit-il encore, à réduire la musique à sa véritable fonction, qui est de seconder la poésie dans l'expression des sentiments et des situations de la fable... Je crus que la musique devait être à la poésie comme, à un dessin correct et bien disposé, la vivacité des couleurs et le contraste bien ménagé des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours. » C'est en faveur et au nom de la parole, c'est pour le rétablissement de ses droits dans la musique et sur elle, que la réforme de Gluck s'est accomplie. Tandis qu'un Mozart est de ceux, — et le plus grand de ceux-là, — qui voient dans la poésie la fille obéissante, un Gluck, avant et comme un Wagner, la tient pour la mère et la maîtresse de la musique. Nous disons : comme un Wagner, mais il faut s'entendre. Serviteurs l'un et l'autre de la parole, Gluck et Wagner ont des moyens diffé-

(1) M. Jean Chantavoine : *De Couperin à Debussy*. F. Alcan, éditeur.
(2) Avant-propos d'*Iphigénie en Tauride*.

rents, opposés même, de la servir. Le musicien de *Tristan* la commente par la symphonie. Il la plonge dans un orchestre qu'il remplit et qu'il imprègne d'elle tout entier. Gluck au contraire la ramasse en quelques notes de la voix ; c'est de la parole même, seule au besoin et comme nue, qu'il sait obtenir, en son récitatif incomparable, toute l'expression, toute l'émotion, toute la beauté.

Non pas qu'à de certains moments il n'ait d'autres recours, et non moins efficaces. Un *Orphée*, une *Alceste* abonde en airs, en « tirades » immortelles. Gluck est un mélodiste admirable. Il chante aussi magnifiquement qu'il parle. A l'occasion même, il se révèle symphoniste. L'orchestre exprime, autant que la voix, l'extase d'Orphée au seuil des Champs-Élysées. L'orchestre fortifie encore le défi d'Alceste aux « divinités du Styx ». Inflexible, il dément le malheureux Oreste affirmant que le calme rentre dans son cœur. Mais surtout, quel orateur est le grand tragique ! Le verbe est au commencement, peut-être au sommet de son art. Chez lui, en lui plus qu'en nul autre, le verbe est dieu. Et c'est notre verbe à nous, c'est notre parler de France.

Et d'abord, de la langue mélodieuse *dove il si suona*, Gluck a voulu transposer dans la nôtre ses deux premiers chefs-d'œuvre. En italien déjà, maint passage d'*Orfeo* sonnait avec une exquise douceur. Par exemple ces vers du chœur funèbre au premier acte :

Come quando la dolce compagna
Tortorella amorosa perdè.

Ou bien encore ceux-ci (chœur des ombres heureuses remettant Eurydice entre les mains d'Orphée) :

Torna, o bella, al tuo consorte,
Che non vuol che più diviso
Sia di te pietoso il ciel so.

Venons enfin à l'air fameux entre tous : « *J'ai perdu mon Eurydice.* » Dans la version italienne, il commence ainsi :

Che farò senza Euridice!
Dove andrò senza il mio ben!

L'un et l'autre vers est délicieux par le son. Par le sens, le second est admirable. « *Où irai-je sans mon bien !* » L'italien

ici dépasse, déborde le français : « *Rien n'égale mon malheur.* » L'italien s'étend en quelque manière, à l'universel et à l'infini. Nous l'avons dit naguère et l'on nous permettra peut-être de le redire, qu'importe, quand on entend ces paroles, qu'importe que le rôle du poète de Thrace soit chanté par un homme ou par une femme? Qu'importe que cet amour et ce deuil sublime emprunte une voix féminine ou virile! Plus que conjugal ici, plus qu'humain et mortel, dégagé de toute figure concrète, de toute chair et de toute sexualité, l'amour s'élève plus haut que l'attache à la créature, jusqu'au désir et au regret du bien absolu. « Où irai-je sans mon bien? » Voilà le fond, ou plutôt la cime du sujet et du chef-d'œuvre. Que ce soit un époux ou une épouse expirée, que ce soit l'ivresse des sens ou celle du cœur, que ce soit un être, une croyance, un sentiment qui lui manque, c'est son bien que pleure l'âme qui le possédait et qui ne veut pas être consolée parce qu'il n'est plus. Oui, dans l'ordre du sentiment, les paroles italiennes l'emportent. Mais qu'on se rappelle le texte français : « *J'ai perdu mon Eurydice* », et le vers suivant. Dès les premières mots, dès la seconde syllabe, si fortement appuyée, si largement ouverte; plus loin, sur les deux derniers mots du second vers : « *mon malheur* ». Alors, à l'oreille comme à l'esprit, par l'énergie et l'intensité de l'accent, c'est le français qui s'imposera.

Gluck est un maître incomparable du style oratoire. Son œuvre abonde en discours, en récits, tantôt en prose et tantôt en vers. Bien entendu, nous parlons de la musique. Les premiers sont les airs. Ils ont la coupe symétrique, le rythme régulier et périodique de la poésie. Libres au contraire, affranchis du nombre et de la cadence, des reprises aussi, les autres se développent, sans se répéter, en forme de récitatif plutôt que de mélodie. Il arrive parfois que les deux formes se rencontrent et se heurtent à dessein. Dans le premier air d'Agamemnon : « *Diane impitoyable* », ces mots jetés avec épouvante : « *Si ma fille arrive en Aulide,* » font une brusque et poignante irruption. Mais de longues scènes, et tout entières, veulent qu'on les déclame au moins autant qu'on les chante. Le monologue final d'*Armide*, le récit du grand prêtre au premier acte d'*Alceste*, celui d'*Iphigénie* au commencement d'*Iphigénie en Tauride*, voilà quelques modèles de ce lyrisme surtout verbal où Gluck ne connaît pas de rivaux. Là, plus que partout ailleurs, la parole

reçoit de la musique, avec une éloquence où seule elle n'atteindrait pas, une plénitude, bien plus, un surcroît extraordinaire et de sens et de sentiment.

« La parole », disons-nous. Il faudrait dire : chaque parole. L'éloquence éclate ici partout, jusque dans le moindre détail. Elle anime d'une chaleur croissante le récit initial de la seconde *Iphigénie*. Il commence par deux notes d'orchestre, graves et tenues longuement. Cet exorde suffit. Toute la suite appartient à la plus libre déclamation. Des mots, des syllabes même y portent à leur cime tantôt une lueur, tantôt une flamme sombre.

Cette nuit j'ai revu le palais de mon père.
J'allais jouir de ses embrassements.
J'oubliais en ces doux moments
Ses anciennes rigueurs et quinze ans de misère.

Sur les dernières paroles, quel élan, et suivi de quelle chute ! « *Père... Misère...* » Il n'est pas jusqu'à l'*e* muet, qui ne prenne en l'une et l'autre désinence une valeur singulière. Rivarol a raison : « L'*e* muet, semblable à la dernière vibration des corps sonores, donne à la langue française une harmonie légère qui n'appartient qu'à elle. » Racine le savait bien, le Racine des deux vers fameux :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

Et de cet autre :

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Gluck n'a pas non plus ignoré le pouvoir de la voyelle silencieuse. « *O malheureuse Iphigénie* ! » (1) Et dans le premier acte d'*Orphée*, à chaque page, presque à chaque ligne : « *Eurydice! Eurydice* »! c'est l'*e* muet dont la résonance entoure l'un et l'autre nom d'un nuage de tristesse et comme d'un halo de douleur. Ailleurs (*Iphigénie en Aulide*) il est encore un *e* muet que Gluck a fait parler et chanter. « Corancez, l'un des amis du maître, s'étonnait un jour en sa présence de la longue note écrite sur le premier *je* que chante Agamemnon

(1) *Iphigénie en Tauride.*

dans l'air : « *Je n'obéirai point à cet ordre inhumain.* » — « Cette longue note vous a-t-elle également choqué au théâtre? » lui demanda Gluck. Je lui répondis que non. « Eh bien! répliqua-t-il, je pourrais me contenter de cette réponse. » Mais, loin de s'en contenter, il la fit suivre d'une vive mercuriale et conclut en ces termes : « Votre question ressemble à celle d'un homme qui serait placé dans la galerie haute du dôme des Invalides, et qui crierait au peintre qui serait en bas : « Monsieur, qu'avez-vous prétendu faire à cet endroit? Est-ce un nez? Est-ce un bras? Cela ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. » Le peintre lui crierait de son côté, avec beaucoup plus de raison : « Monsieur, descendez, regardez, et jugez vous-même (1) ». « Des mots! des mots »! Un Hamlet n'eût pas méprisé les mots notés par un Gluck : dans *Alceste*, ceux du grand prêtre annonçant l'oracle d'Apollon : « *Il va parler* »; le dernier mot de la reine, invoquant elle aussi le dieu :

Toi dont l'œil pénétrant
Des replis de nos cœurs perce la nuit *obscure.*

Orphée à chaque instant reconnaît, proclame la souveraineté du verbe. Ne parlons pas du premier acte. Il en faudrait citer chaque récitatif, chaque intonation. Mais plus loin, au milieu de ce chef-d'œuvre mélodique, symphonique même, nous l'avons dit, qu'est l'air du pèlerin d'amour entrant aux Champs-Élysées, quelle expression, tandis que l'orchestre se tait, quelle expression de surprise et d'extase prend l'alexandrin suivant et le silence même qui suspend le second hémistiche.

On goûte en ce séjour un éternel repos.

Enfin, à peine l'époux a-t-il jeté sur l'épouse le regard interdit et funeste : « *O ma chère Eurydice!... Orphée!...* » c'est par leurs deux noms échangés, l'un d'une voix ardente, l'autre d'une mourante voix, que leur nouveau malheur, plus déplorable que le premier, s'accomplit.

Ainsi, vous l'entendez, et vous pourriez partout l'entendre, les noms autant que les mots que Gluck a chantés, retentissent à jamais. Beauté d'un genre (la tragédie) et beauté d'un langage (le français), Gluck a trouvé chez nous l'un et l'autre. Chez nous,

(1) *Gluck*, par M. Jean d'Udine. Collection des *Musiciens célèbres*, Paris, H. Laurens.

il en a fait une beauté musicale qu'il nous a donnée, ou plutôt, s'il nous l'emprunta, qu'il nous a rendue. La tragédie de Gluck est le plus glorieux hommage que la musique étrangère, ou d'un étranger, ait jamais offert non seulement au génie, mais au parler de la France.

Elle en a gardé le souvenir et la tradition. Au siècle dernier, le Berlioz des *Troyens*, le Gounod de *Sapho*, d'*Ulysse*, de *Faust* et de *Roméo et Juliette*, ont appris de Gluck « la belle déclamation lyrique » (1). Plus près de nous, le Fauré de *Pénélope* en a possédé le secret. Pénélope, Ulysse, rien qu'à ces deux noms, le musicien d'*Orphée* et d'*Alceste* n'aurait pas donné tantôt plus de noblesse, tantôt plus de douceur. Et parmi les simples vocables que le maître de *Pénélope* a pour ainsi dire marqués d'un signe, illuminés d'une clarté nouvelle, il en est deux surtout qu'il faut rappeler et retenir, tant l'image qu'ils évoquent a de grandeur, de poésie, de beauté. — Viens, dit la reine, fidèle à sa longue espérance, viens, Euryclée,

Ainsi que chaque soir, montons sur la colline,
D'où l'on peut voir briller toute *la mer divine*.

Celui qui connaît la mer dont parle Pénélope et qu'elle chante, celui qui l'admire et qui l'aime, celui-là ne saurait la revoir sans renouveler ce salut, divin lui-même, à sa divinité.

Français d'adoption, il fut un temps, récent encore et tragique, où Gluck nous parla vraiment comme un des nôtres. Alors nous entendîmes en lui battre le cœur et, pour ainsi dire, crier le sang de la patrie. Dans une salle d'ambulance, pour apaiser les douleurs et ranimer les courages, des musiciens, des chanteurs étaient réunis. Feuilletant les chefs-d'œuvre des maîtres, ils y cherchaient des leçons d'héroïsme. Brusquement une voix entonna l'imprécation d'*Armide* : « *Poursuivons jusqu'au trépas L'ennemi qui nous offense.* » Juste ressentiment! Colère sainte! Hélas! on ne vous a point assez obéi!

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) Faguet a fait remarquer, je ne sais plus où, la valeur, j'allais dire la couleur sonore donnée par la musique à certaines syllabes de la première phrase de la cavatine : « *Salut, demeure chaste et pure.* »

M. JOSEPH BÉDIER
ET LES PRIX DE VERTU

Ce fut une charmante séance. Ce n'était pas la cohue des grands jours, où le flot monte jusqu'au bureau. Mais c'était encore une belle salle, et le public avait ses opinions. Il n'applaudissait pas au couplet : il donnait une adhésion raisonnée. Le rapport du secrétaire perpétuel sur les Prix littéraires venait de montrer, malgré la variété des œuvres récompensées, qu'elles suivaient toutes un chemin large et clair, qui prolonge la route tracée par les aïeux. M. Robert de Flers a lu, avec art, un fragment de l'ouvrage qui a remporté le prix d'éloquence, et où l'auteur décrivait avec un balancement attentif le style de Diderot. Enfin, M. Bédier a lu, avec la simplicité émerveillée d'un homme de science devant la vie, un rapport sur les prix de vertu. Peut-être croyez-vous que la tâche est ingrate. O stupeur! voici que l'émotion gagne peu à peu le public. On ne s'y attendait pas et on est pris à la gorge. M. Bédier peut à peine parler. Sa voix s'altère. Les temps de la *Légende dorée* sont revenus. Le présent se lie au passé. Les hommes sont bons. Voyons de plus près ce miracle.

L'Académie a donc distribué, le 4 décembre, 265 prix de vertu. C'est une tâche qu'elle remplit depuis 1791. Il n'y eut cette année-là qu'une lauréate, une marchande mercière qui avait brisé les fers d'un prisonnier de la Bastille. Vers 1880 encore, une trentaine de milliers de francs étaient partagés en une trentaine de prix. Cette année, l'Académie a distribué environ 400 000 francs, sans compter les dotations en faveur des familles nombreuses. Ces prix, qui dérivent des premiers,

sont récents. Pour la première fois, en 1907, l'Académie donna deux médailles de 500 francs à deux ménages d'ouvriers, qui avaient élevé honnêtement beaucoup d'enfants. Cette année, elle disposait d'environ 4 millions et demi, dont la plus grosse part, 4 280 000 francs, fournie par Cognacq-Jay.

En présence de ces énormes dossiers, M. Bédier s'est comporté comme un bon et honnête érudit. Pour la seconde fois, lui qui a fait sa principale étude des chansons que disaient le long des routes des pèlerins morts depuis neuf siècles, nous le rencontrons aux prises avec la vie. La première fois, c'était pendant la guerre. Il a étudié avec une candeur ravissante (prenez ces mots, qui me semblent beaux, dans leur meilleur sens) une division d'infanterie, et il a écrit dans un style étrangement émouvant, le geste de la piétaille de France. Le voici maintenant en face de la plus surprenante moisson de dévouement : « Je me tiendrai le plus près possible de mes sources, dit-il, j'emprunterai tout à nos correspondants..., je n'aurai d'autre éloquence que la leur, et mon art sera leur art. »

Comme faisaient les trouvères, il nous avertit de l'écouter. Et il nous promet des contes véritables, dont chacun sera clair comme un jour de Pâques. C'est une veuve de la Sarthe, qui cède son logis aux réfugiés des Flandres. C'est un berger de la Lozère, qui apaise les différends par des paroles pleines de sagesse. C'est une pauvre femme des Côtes-du-Nord, qui, depuis sa jeunesse, laquelle fleurit il y a un demi-siècle, héberge et nourrit de plus pauvres qu'elle. Voici une veuve de Lisieux, qui a élevé soixante-treize nourrissons. Voici un enfant de Paris qui, pendant trois ans, a soigné son frère, atteint de mal de Pott. « Il avait installé près du lit une table pour y faire ses devoirs, et il sut énergiquement exercer jusqu'au bout son double métier de bon infirmier et de bon écolier. »

Puis viennent les dévouements collectifs, les œuvres. On est émerveillé de ce fleuve inépuisable de charité qui coule sur la terre, doux comme le fleuve de lait de Chanaan. Dans l'île de Farafangana, des filles de Saint-Vincent de Paul soignent quatre cents lépreux. Nous les retrouverons à Jérusalem, où leur maison abrite 380 pauvres. M. Bédier a lu une belle lettre de leur supérieure, sœur Récamier. Et je revois celle-ci, telle que je l'ai rencontrée dans la ville sainte, avec son fin visage, active et douce, régnant dans l'immense maison.

Nous revenons en France. C'est une longue nomenclature d'œuvres encouragées par l'Académie. Mais comme chacune d'elle est vivante, particulière, individuelle! Nous les visitons tour à tour, et cette promenade communique aux esprits une douceur apaisée. Nous voici au milieu des horribles baraques des zoniers. Des pasteurs protestants, envoyés par l'Œuvre de la Chaussée du Maine, se sont établis là. Et leur récompense est d'avoir, à leur tour, découvert, dans cette population inculte et misérable, la bonté et la vertu. Ainsi, à mesure qu'on s'enfonce dans l'enfer humain, on retrouve, au milieu des épreuves qui la brûlent, cette pauvre âme humaine, qu'il faut bien croire incorruptible, puisque, sous les eaux vives de la charité, elle retrouve sa fraîcheur et son candide éclat.

Ainsi, de page en page, M. Bédier nous a conduit dans un pays de misère et d'enchantement. Des cités aux milles maisons construites par le Foyer rémois, il a fait une peinture charmée. « Ces maisons, entourées chacune d'un petit jardin, séparées les unes des autres, non par des murs hostiles, mais par de légers grillages ou par des haies de troènes, tapissées de vignes vierges et de clématites, s'offrent toutes, malgré des nuances d'orientation, aux rayons du soleil ». N'est-ce pas là l'enluminure d'un livre d'heures, et qui s'étonnerait, quand M. Bédier appelle sur la jeune cité, comme une bénédiction, le sourire de l'Ange de la cathédrale?

Ainsi parlait l'orateur, et je me souvenais qu'il avait parcouru naguère, de Notre-Dame du Péril à Saint-Jacques de Compostelle, les routes des pèlerinages, pour y retrouver l'écho des vieux poèmes. Bon pèlerin, vous avez, cette fois encore, suivi une route bénie. Et vous y avez retrouvé l'âme de la patrie.

HENRY BIDOU.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

KATHERINE MANSFIELD[1]

« Elle sauta sur ses pieds et se trouva devant son miroir.

Elle y vit une mince fille en blanc, jupe de serge blanche et corsage de soie blanche, serré à la taille menue par une ceinture de cuir.

Elle avait le visage en cœur, le front large et le menton en pointe, pas trop pointu, pourtant. Les yeux peut-être, les yeux, c'était ce qu'elle avait de mieux : des yeux d'une singulière teinte rare, d'une agate gris-vert semée de paillettes dorées.

Elle avait les sourcils noirs et des cils longs, si longs que, quand ils étaient baissés, on y voyait (qui donc lui avait dit cela?) se jouer des reflets du jour.

La bouche était un peu grande. Trop grande ? Sincèrement non. La lèvre inférieure avançait légèrement ; et elle avait une manière de mordiller cette lèvre qui, on le lui avait dit aussi, était irrésistible.

Le nez, voilà décidément ce qu'elle avait de moins bien. Mal, il ne l'était pas non plus absolument. Mais pas moitié aussi joli que celui de sa sœur. Cette Linda, quel amour de petit nez elle avait! Ce n'est pas que le sien fût vilain, mais il était un peu saillant. Et naturellement, elle s'exagérait cette saillie, justement parce que c'était le sien, à cause de cette maladie qu'elle avait de se critiquer elle-même. Elle se mit à le pincer entre le pouce et l'index, en faisant une légère grimace.

Les cheveux, par exemple, des cheveux ravissants. Et en masse. Des cheveux d'une exquise nuance feuille morte, châtains et pour-

(1) Katherine Mansfield : *Something childish and other stories*, 1 vol. in-8°, Constable édit., Londres, 1924 ; *Bliss*, 1920 ; *the Garden Party*, 1922 ; *the Dove's Nest*, 1923. *Extracts from journal*, dans la Revue *the Adelphi*, juillet-septembre 1923, janvier 1924.

pres, avec des lueurs d'or. Quand elle les nattait, ils lui battaient le dos comme une longue couleuvre. Elle aimait en sentir le poids lui tirer la tête en arrière, et les laisser se répandre en nappe sur ses bras nus. — Oui, ma petite, pas de doute. La jolie fille! La jolie fille! »

Je n'ai aucune preuve que ce portrait de Beryl Fairfield, la jeune fille au nom de bijou, soit celui de Katherine Mansfield. Et cependant, comment douter que ce soit là autre chose qu'un portrait d'étrangère? Je retrouve là ces traits physiques, cette façon de se mordre la lèvre d'un air de doute, que Katherine Mansfield prête à tant de ses jeunes filles, et ce goût d'examen, cette anxiété que l'on reconnaît dans tant de pages de son journal, et qui n'est que la forme de son désir de la perfection.

Peut-être sont-ce là des questions indiscrètes. Mais peut-on s'empêcher de prêter un corps et un visage à la voix qui vous a charmé? Peut-on se défendre, surtout s'il s'agit d'une femme, de cette tentation de connaître son image? Il y a, dans tout ce qu'a écrit Katherine Mansfield, on ne sait quoi de si personnel qu'on éprouve l'illusion de l'écouter elle-même. Rarement un auteur a trouvé le moyen d'établir entre son âme et la nôtre ce contact immédiat, de créer un rapport, un lien plus spontanés. Peu ont possédé cette magie, ce don de transfigurer les choses, comme fait la présence d'une personne aimée. Elle avait ce don du poète qui aime et fait aimer la vie, ce charme qu'on ne peut séparer d'une créature vivante. Et cependant, elle n'est plus, et cela rend plus vif et plus mélancolique le besoin de se figurer ce qu'était cette jeune invisible sous sa forme mortelle.

Elle avait trente-quatre ans à peine, et venait de publier son troisième volume; le second, paru deux ans plus tôt, l'avait fait entrer dans la gloire. En peu d'années, elle s'était fait une situation exceptionnelle, qui la mettait bien en avant, tout à fait hors de pair dans l'innombrable troupe de dames mûres et d'antiques demoiselles qui composent le contingent des femmes de lettres anglaises; elle apportait une musique qui, à peine entendue, ne pouvait plus jamais se confondre avec aucune autre; c'était quelque chose de hardi, de jeune et de parfait, qui avait le charme et l'éclat des fleurs rares et naturelles; c'était *femme* des pieds à la tête, femme jusqu'au bout des ongles, rempli d'une tiédeur sensuelle et en même temps de délicatesse, d'adorable pureté féminine, sans que jamais une seule fois l'auteur se mêlât d'aborder ces problèmes moraux, ces

questions du mariage ou de l'éducation qui, en Angleterre, passionnent tant de romanciers en jupons, si bien que la plupart semblent se servir de leurs romans pour quereller la vie et pour y prendre une revanche des déboires de la leur. Katherine Mansfield tranchait heureusement sur cet aigre troupeau de muses mécontentes. Elle n'avait rien de la suffragette. Elle paraissait née dans un astre étranger à la question sociale, sur une planète innocente, avant l'état de péché et le monstrueux âge de fer de l'industrie moderne. Elle semblait venir d'une étoile plus belle, et elle en conservait une atmosphère radieuse flottante autour de sa personne et dans la poudre d'or de ses cheveux, « où l'on n'eût pas été surpris de voir prise une abeille ». Les maîtres eux-mêmes, un H.-G. Wells et un John Galsworthy, savaient bien qu'il y avait en elle quelque chose d'unique, une sorte de charme lointain, inaccessible, dont aucun d'eux ne possédait le secret. Et en effet, cette jeune fille venait de loin, de bien loin par delà les mers, d'une de ces îles du Pacifique qui forment un des joyaux de la couronne d'Angleterre. Elle était le plus beau présent que l' « Empire », depuis Rudyard Kipling, eût fait à la littérature anglaise.

Elle venait de Nouvelle-Zélande, où les siens s'étaient établis avec les premiers chercheurs d'or, vers la moitié du siècle dernier. Ils vivaient à Karori, à quelques milles de Wellington, la capitale du pays. C'est là que Cathleen Beauchamp, — tel est son véritable nom, où je me plais à reconnaître une lointaine ascendance française, — passa, avec quatre frères et sœurs, les premières années de sa vie. Elle était déjà une fillette de treize ans, lorsque sa famille, en 1901, l'envoya achever son éducation à Londres, à peu près comme, au temps de *Paul et Virginie*, les filles créoles venaient se former aux belles manières de Saint-Cyr. Miss Cathleen n'était donc qu'une Anglaise d'adoption, mais elle ne fut pas Anglaise à demi. Sur cette âme neuve et ardente, les nouvelles modes littéraires prirent comme une grippe. La jeune fille s'éprit d'un beau feu pour l'école décadente. C'était le moment où l'Angleterre était en train de rejeter ce qu'il y avait de bourgeois et de convenu dans les goûts de l'ère « victorienne ». Whistler et Oscar Wilde étaient les lions du jour. On admirait le goût pervers, érotique et quintessencié d'Aubrey Beardsley ; c'était la réaction que nous avions eue un peu plus tôt contre le « Second Empire ». La gloire de Stevenson

et de Lafcadio Hearn commençait, et le public se mettait à lire les premiers romans de Conrad. C'est à cette heure un peu inquiète, excentrique et charmante, que la jeune fille découvrit le monde littéraire; sa naissance spirituelle date de ces années : elle crut toujours qu'il n'y a pas pour l'art de plus haut objet que la beauté. Mais la musique la touchait plus encore que la poésie : elle acquit, m'écrit son mari, M. John Middleton Murry, à qui je dois tous les renseignements qu'on vient de lire, un talent remarquable sur le violoncelle.

Il fallut pourtant revenir : sa famille la rappela quand elle eut dix-huit ans. Ce retour au bout du monde, dans une colonie où personne n'avait deux idées en dehors des affaires et du pot-au-feu, loin de toutes ses amitiés, à dix mille lieues de toute conversation intelligente, lui faisait l'effet d'un enterrement en province. Londres brillait à ses yeux comme le foyer du monde. Londres à ce moment lui paraissait sa vraie patrie, et le pays natal un exil, une prison. Elle ne s'en fût pas consolée, si elle n'eût trouvé à Wellington une maison amie, où elle trompait ses chagrins en faisant de la musique. Mais le départ de cette famille la laissait à sa solitude. Elle essaya de s'en divertir par des exercices violents; elle entreprend des chevauchées dans l'intérieur de l'île, hors des routes, dans le pays inculte, la brousse de Wanganui, vers le cratère du lac Taupo, les montagnes volcaniques du Ruapehu et du Ngauruhoe; elle vécut, en habits de garçon, la vie de camp sur les plateaux déserts où la poussière de la pierre ponce se colle au visage comme une crêpe, où le sol fume de geysers, de solfatares et de sources bouillantes, et où passe le soir, au coucher du soleil, le farouche esprit des dieux maoris, la terreur du *Haou-Haou*.

Enfin, elle n'y tint plus et fit tant que ses parents lui rendirent la liberté, avec une maigre pension. C'était à peine de quoi vivre. Il fallut donner des leçons, s'engager dans des troupes d'opéra ambulantes, chanter, faire du théâtre, et divers autres métiers dont nous retrouvons plus tard la trace dans ses nouvelles. Il est curieux que l'idée ne lui vint pas d'écrire. Mais quelle expérience pour une jeune fille ! A l'âge où la plupart des autres ne sont pas sorties de la famille, que n'a-t-elle pas vu du monde ? Quelle matière de romans que cette vie d'aventures ! Il ne lui manquait plus que l'occasion : l'occasion ne tarda pas.

La jeune fille tomba malade; elle alla se guérir dans une petite ville d'Allemagne. Une maladie à cet âge est souvent un bienfait : c'est une retraite, une cure morale ; tout se montre sous un nouveau jour. Pour la convalescente, cet accident la convainquit que la vie nomade ne lui valait rien. Pour la première fois, elle songe à écrire. Tout enfant, à l'école primaire de Karori, où elle apprenait à épeler avec la petite de la blanchisseuse, elle montrait un talent précoce; à neuf ans, elle avait eu son premier conte imprimé dans un journal. A présent, dans le désœuvrement de la ville étrangère, au milieu du monde saugrenu des tables d'hôte allemandes, son instinct d'observation se réveille : un petit dieu comique et tendre, espiègle, gamin, désabusé, qui lui faisait apparaître toutes choses sous un jour ironique, bouffon et irréel. Elle écrit quelque part en parlant de son pays : « Il n'y a pas de crépuscule dans notre Nouvelle-Zélande, mais seulement un court moment, une demi-heure étrange où les choses prennent un air baroque et un peu effrayant : *on dirait que le génie sauvage du pays parcourt sournoisement son domaine en se moquant de tout.* » Ce capricieux esprit, railleur sans être cruel, qui mêle le vrai et le fantasque, auquel n'échappe aucun travers, devait trouver pâture à son goût dans le public de la petite bourgeoisie bavaroise. La jeune fille se mit à écrire ce qu'elle avait vu. C'est une suite d'esquisses, de croquis, de pochades, comme des feuilles d'album; presque point d'intrigue ou de sujet : des impressions, plutôt, une série de scènes et d'estampes familières, d'où résulte une singulière sensation de vie. Cela avait fort peu de rapport avec ce qu'on appelait jusqu'alors une nouvelle : mais, dans ce cadre de quelques pages, l'auteur excellait à faire tenir un tableau de genre, des caractères, des dialogues, une fine comédie de mœurs. C'était charmant. Ces récits publiés d'abord dans *l'Age nouveau*, formèrent, en 1911, le recueil intitulé : *une Pension allemande*. On me permettra de donner quelques extraits de ces *Reisebilder*, comme un exemple de sa manière, et parce que le volume est depuis longtemps introuvable.

Voici d'abord « l'Allemagne à table » :

On apportait un compotier d'abricots cuits.

— Ah ! des fruits ! s'écria Fraülein Stiegelauer, c'est si bon pour la santé ! Le docteur m'a dit ce matin d'en manger tant que je pourrais.

Elle se mit en devoir de suivre l'ordonnance. Sur quoi le voyageur : « Vous aussi, me dit-il, vous avez peur d'une invasion, n'est-ce pas? J'en étais sûr. Elle est bien bonne! Le fin mot de votre jeu, allez, je le connais : je l'ai lu dans le journal. L'avez vous vu?

— Oui, fis-je en me redressant. Je vous certifie que nous n'avons pas peur.

— Eh bien! vous avez tort, dit le *Herr Rat.* Qu'est-ce que c'est que votre armée? Rien du tout : une poignée de gosses intoxiqués de nicotine!

— Soyez tranquille, fit Herr Hoffmann. Nous n'avons pas besoin de l'Angleterre. Si nous l'avions voulue, il y a longtemps que nous l'aurions. Mais vraiment, nous n'en voulons pas.

Il agita sa cuiller avec bonhomie, en me regardant par-dessus la table, comme si j'étais une gamine qu'il pouvait congédier ou garder à son gré...

On servait une tarte aux cerises et de la crème fouettée.

— Quel est le plat préféré de votre mari? me demanda la veuve.

— Vraiment, je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien! Depuis combien de temps êtes-vous mariée?

— Trois ans.

— Vous ne parlez pas sérieusement : on ne vit pas huit jours avec un homme sans savoir ça.

— Je ne le lui ai jamais demandé; il n'est pas du tout difficile.

Un silence. Toute la table me dévisageait en secouant la tête, la bouche pleine de noyaux de cerises.

— Ce n'est pas étonnant qu'on assiste en Angleterre à une réédition de cette horrible décadence qui a corrompu Paris, prononça la veuve en pliant sa serviette. Comment voulez-vous qu'un mari reste fidèle à sa femme, si elle ne sait pas au bout de trois ans quel est son plat favori?

Comme c'est bien la grosse Allemagne d'avant-guerre, crevant de satisfaction et de vulgarité, joviale, repue, infatuée, dans l'orgueil encombrant de sa supériorité! C'est la dame d'expérience qui a passé huit jours à Brighton, il y a vingt ans, et qui en a rapporté le mépris de l'Anglicherie, « hormis leurs étoffes inusables »; c'est le *Herr professor* qui veut faire l'aimable et demande avec compassion : « Est-ce que vous avez aussi des hirondelles en Angleterre? » Voici le trombone sentimental, qui absorbe des kilos de cerises « pour favoriser la salive, surtout après le morceau de Grieg, *Ich liebe dich*, qui est

épuisant à cause de ces notes tenues sur le *liebe* », et qui vous développe des platitudes philosophiques en vous demandant tout le temps : « Vous me suivez bien? Je ne suis pas trop profond pour vous? » Voici la mariée de village, en blanc, au bout de la table, « le corsage orné de cocardes, de rubans, de flots multicolores, *comme un gâteau glacé au sucre, tout prêt à être découpé et servi proprement en tranches à son mari* »; voici le fonctionnaire gorgé de suffisance, le monsieur qui « a eu tout ce qu'il voulait des femmes, sans avoir besoin de se marier », et la jeune canaille qui séduit les petites bonnes en tirant de sa poche des cartes postales libertines; voici l'Allemagne pédantesque et le lot des extravagantes, la Russe névropathe qui exécute la danse de Salomé, la Hongroise qui a fait construire un tombeau pour ses deux maris, « un si joli but de promenade pour les dimanches après-midi », et la dame spiritualiste qui passe la journée toute nue, au *Luftbad*, à l'état de nature...

Il y avait dans ce recueil d'une fille de vingt-trois ans un talent extraordinaire. Si Katherine Mansfield avait été longtemps arrêtée par le doute, un pareil succès était fait pour lui donner confiance : elle n'avait qu'à se laisser aller. Cependant, il se passa dix ans avant que ce premier ouvrage fût suivi d'un second. Ce n'est pas que la matière manquât : pour qui a le don de conter, tout est conte. Mais la manière réaliste, quasi photographique, qui faisait ressembler ses nouvelles allemandes à une suite d'instantanés, avait cessé de la satisfaire; il y avait en elle quelque chose d'ailé et d'intime à la fois, un instinct poétique qui ne pouvait se contenter de ce genre terre à terre. Nul détail ne lui semblait trop bas; mais le *commun* lui répugnait. Elle ne pouvait souffrir ce qui était trivial, les choses où ne saurait s'attacher la rêverie. En somme, elle n'avait jamais bien distingué « le réel de ce qui ne l'est pas ». Toute petite, elle avait ce privilège de vivre dans une féerie, au milieu d'une étrange petite fantasmagorie dont elle était à la fois l'ouvrière et la dupe, dans un petit univers à elle, où les objets familiers, les gens, les fleurs, les bêtes, prenaient un rôle inattendu. « *Les choses lui jouaient le tour de devenir vivantes...* »

Ce don de sympathie, ce don de s'intéresser à autrui, d'entrer dans la peau du prochain, de s'identifier avec lui, de partager la vie de tout ce qui respire, c'est le don du poète, et c'est cette

faculté qui cherchait maintenant en elle à s'exprimer. Il est fort difficile de suivre le travail intérieur qui se fit alors dans la jeune fille; nous ne possédons encore que des extraits de son *Journal*. Elle rencontre vers ce moment un étudiant d'Oxford, John Middleton Murry, qui publiait une petite revue baptisée *Rythme*; elle devint sa femme en 1915. Mais les contes qu'elle y donna ne sont pas encore recueillis.

C'est alors que survint l'événement décisif. La guerre avait éclaté. On se souvient du rôle magnifique qu'y jouèrent ces corps d'Anzacs, qui couvrirent de gloire les jeunes étendards d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Au mois d'octobre 1915, le frère cadet de la jeune femme, Leslie Heron Beauchamp, débarqua brusquement à Londres comme sous-lieutenant d'un de ces corps. Ce fut un transport de joie pour Katherine Mansfield, comme si soudain, avec son frère, lui revenait toute sa jeunesse. Ils passèrent une semaine à s'enivrer de leurs souvenirs. Huit jours plus tard, l'enfant était tué sur le front, à l'âge de vingt et un ans.

Cette mort fut un désastre pour Katherine Mansfield. Elle s'enfuit, déserta le foyer qui lui rappelait la victime trop chère où le souvenir du passé si proche semblait insulter à son malheur, et courut enfouir sa détresse dans la petite ville provençale de Bandol. Là elle se guérit lentement de sa plaie, assoupit du moins la morsure. Sur cette côte rose et bleue, parmi le frémissement d'argent des oliviers, elle semblait s'éveiller d'un songe, ou plutôt se retrouver ailleurs, sur un autre plan de la vie; elle croyait errer dans les Champs-Élysées, accompagnée d'une jeune ombre.

Elle n'était déjà plus qu'à demi sur la terre : la moitié de son être flottait dans l'invisible. Elle ne se sentait plus qu'une revenante, la partie de l'âme fraternelle à qui était permise la lumière du jour. Il lui arrive d'écrire : « Quand nous étions vivants... » Elle le portait en lui, dans cet état divin de la maternité où le sein de la femme enveloppe, nourrit une vie double, indécise. Elle se regardait comme la tige qui supportait encore le fantôme de cette fleur, rattachait le parfum évanoui à la terre. Elle le berçait en elle-même, et lui faisait des contes comme la future mère en fait à l'enfant qu'elle attend. « Quand je n'écris pas, je l'entends qui m'appelle et qui souffre. Quand j'écris, ou que je suis en train, alors seulement il se calme. »

Chose curieuse ! Ses premières nouvelles sont tout européennes ; sujets de mœurs allemandes ou anglaises, scènes de la vie de théâtre ou de la vie littéraire, images de la vie des humbles ou de la vie mondaine, rien de tout cela ne laisse soupçonner, dans sa forme accomplie, que l'auteur ne fût pas une parfaite Anglaise. Rien de plus naturel : la jeune fille décrit ce qui était nouveau pour elle. Longtemps elle s'était figuré que son pays l'ennuyait. Deux ou trois fois seulement, aux environs de 1913, elle avait emprunté à ses souvenirs de la brousse quelques contes farouches, à la manière de Bret Harte. Ce genre de pittoresque sauvage lui semblait à ce moment tout ce qui était à tirer de la Nouvelle-Zélande ; et là encore, elle imitait.

Peu à peu cependant, dans sa solitude de Bandol, l'image de son pays natal se levait différente du fond de sa mémoire. C'était une contrée lointaine, là-bas, au bout des mers sans retour, apparaissant dans la lumière d'une vie antérieure, avec le charme triste des paradis perdus. C'est là qu'avait coulé la part heureuse de son existence, avant les horreurs et les deuils et les affreux cauchemars de notre décrépitude ; c'est là qu'elle avait joué, enfant, avec son frère. Son âme y trouvait un refuge et y recommençait la vie. Brisée, sans avenir, il ne lui restait, pour remplir le vide de ses jours, que le rêve et le sourire des premiers. Qui de nous n'a au fond du cœur cette île enchantée, ce jardin de l'enfance, de l'âge où tout n'est que tendresse, émerveillement, amour ? Qui de nous n'a gardé le regret de cette aurore ? Ainsi la jeune femme charmait sa peine avec le songe du passé. « Je veux, note-t-elle dans ses cahiers, je veux écrire mes souvenirs de mon pays. Je les écrirai tous, jusqu'à ce que j'aie épuisé mon trésor. C'est d'abord une dette sacrée envers le pays de ma naissance ; et puis, n'est-ce pas toi, mon frère, que je retrouve dans ces lieux où ma pensée voyage avec toi côte à côte ?... *Ah ! je veux que pour un instant ma patrie inconnue saute aux yeux de ce vieux monde.* Il faut que cela soit mystérieux, flottant. Il faut qu'en le lisant on retienne son haleine... Je dirai tout, le moindre détail, mais il faudra tout dire avec un air de mystère, un rayonnement d'au-delà, parce que tu as disparu, ma joie, mon petit soleil ! Tu as roulé, ô mon ami, derrière le bord brillant du monde. A moi de chanter dans la nuit... »

C'était dans l'hiver de 1916. Ce qu'elle écrivit alors, les

cinquante pages de la nouvelle intitulée *Prélude*, et le morceau suivant, *Sur la baie*, qui me semble plus achevé encore, sont de véritables merveilles. Lorsque *Prélude* parut en 1918, il n'y eut qu'une voix pour saluer le chef-d'œuvre. C'était, tout le monde le sentit, quelque chose d'inouï dans la littérature anglaise : on ne sait quoi de brillant, de tendre, de vaporeux, qui avait tous les chatoiements de la nacre et toute la fraîcheur d'une matinée d'été, et l'éclat vaguement mélancolique de cette fleur de l'aloès, qui ne fleurit que tous les cent ans. Rien de plus ordinaire et de plus familier : le récit d'un déménagement, le voyage nocturne sous les étoiles, la nouvelle maison, très loin, à la campagne, le jardin inconnu, et les voisins et les voisines, les aventures et les émois d'une petite fille et sa découverte du monde, et le vieux Pat et le chien Snooker et les petits cousins Rags et Pip, et le canard qui, la tête tranchée, continue à marcher « comme une petite locomotive », toutes ces images domestiques prenaient un air de conte de fées; tout semblait à la fois simple et surnaturel, comme il arrive dans les rêves. Par un dédoublement de sa personne qui ajoute encore au caprice, au flottant de la perspective, la jeune femme s'était peinte deux fois à deux âges différents : c'était elle, Kezia, la petite curieuse de six ans qui allait chancelante, radieuse, éblouie, comme une abeille, de fleur en fleur ; c'est elle encore, cette charmante Beryl, à l'âge du deuxième séjour du poète dans son pays, à l'âge où rêvent les jeunes filles et où la nature leur dit qu'elles sont belles ; et peut-être est-elle encore Linda, la sœur mariée de Beryl, l'indolente, languissante Linda, gracieuse, avec sa beauté lasse de jeune arbre qui a donné son fruit; et enfin la grand mère, active, sereine et gaie, avec « ses belles mains grasses où les bagues ont l'air fondu dans de la crème » : si bien que ce quatuor délicieux de femmes ressemble à un tableau des quatre âges de la vie.

C'est là en vérité tout le sujet, et celui de *Sur la Baie* ne se laisse pas résumer davantage. Ce sont les mêmes personnages, et l'histoire n'est autre chose que le récit d'une journée : d'abord une aube confuse, où apparaît le vieux berger qui pousse dans l'ombre ses ouailles, comme le jour va bientôt chasser du ciel le troupeau des étoiles; puis le bain des hommes dans le golfe jeune et resplendissant; puis le premier repas, les jeux de la matinée, le bain des enfants et des femmes dans la mer

attiédie, la sieste, les jeux de l'après-midi, la succession des heures jusqu'au soir et jusqu'à la nuit qui endort et efface le songe brillant du jour, ensevelit dans le même silence les pensées diaprées des êtres éphémères, rien de plus : et cela prenait une plénitude, un rythme, une noblesse de pastorale ; cela faisait songer à l'enfance du monde, à ces îles fortunées où fleurissait la grâce, sous une lumière naïve, dans une nature vierge, où l'humanité place les fontaines de miel et l'idylle de l'Eldorado.

Il est par malheur impossible de toucher, sans le détruire, à un pareil ouvrage : c'est l'aile du papillon, c'est fait avec de l'impalpable. Un extrait donnera quelque idée de cet art.

— Dis-moi, bonne maman, fit Kezia.

La vieille femme soupira, fit rapidement deux tours avec sa laine autour de son pouce, et glissa dans la boucle la longue aiguille d'os. Elle tricotait.

— Je pensais à ton oncle William, ma chérie, dit-elle paisiblement.

— Celui d'Australie ? dit Kezia...

— C'est cela, mon enfant.

— Celui que je n'ai jamais vu ?

— Oui, celui-là.

— Eh bien ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Elle le savait parfaitement, mais elle voulait se le faire répéter.

— Il a été dans les mines, il a reçu un coup de soleil et il est mort, dit la vieille Mme Fairfield.

Kezia ferma les yeux à demi et revit intérieurement la scène : un petit soldat de plomb couché auprès d'un grand trou noir...

— Bonne maman, est-ce que cela te rend triste, quand tu y penses ?

Elle ne pouvait souffrir que bonne maman fût triste.

Ce fut au tour de la vieille femme de réfléchir. Était-ce triste, de regarder là-bas, là-bas dans le passé, dans l'éloignement des années, comme font les femmes qui suivent encore du regard quelqu'un qu'elles ne voient plus. Était-ce triste, cela ? Mais non, c'était la vie.

— Non, Kezia, cela ne me rend pas triste.

— Mais pourquoi, fit Kezia (elle leva un petit bras nu et se mit vaguement à dessiner en l'air), pourquoi l'oncle William est-il mort ? Il n'était pas vieux.

Mme Fairfield se mit à compter ses mailles trois par trois.

— C'est ainsi, murmura-t-elle d'une voix absorbée.

— Est-ce que tout le monde meurt ? demanda Kezia.

— Tout le monde.

— Moi aussi?

Elle était étrangement incrédule.

— Oui, plus tard, ma chérie.

— Mais, bonne maman (et elle agitait sa jambe gauche et crispait ses orteils, où il restait un peu de sable), si je ne veux pas?

La vieille femme fit un long soupir et tira un long fil de sa pelote.

— On ne nous demande pas notre avis, dit-elle avec tristesse. Tout le monde y passe tôt ou tard.

Kezia demeura sur le dos, songeuse et immobile. Elle ne voulait pas mourir. Mourir: quitter la maison, tout, pour toujours! Quitter sa bonne maman! Elle se retourna vivement sur le côté.

— Bonne maman, fit-elle d'une voix agitée.

— Quoi? mon enfant.

— Tu ne mourras pas! dit-elle avec décision.

— Ah! Kezia, — la grand mère leva les yeux de son ouvrage et sourit en secouant la tête, — ne parlons plus de cela.

— Mais c'est impossible. Tu ne peux pas me laisser. Tu ne peux pas t'en aller... Promets-le-moi, implora-t-elle.

La vieille femme tricotait.

— Promets-le moi! Dis jamais.

Bonne maman se taisait toujours.

Kezia n'y tint plus, elle se laissa couler du lit, sauta sur les genoux de sa grand mère, et l'embrassant à deux bras, se mit à la baiser sous le menton, derrière les oreilles, en lui soufflant dans le cou.

— Dis jamais... dis jamais... dis jamais.

« Kezia! » Le tricot roula à terre. La vieille femme se renversa dans son fauteuil. Elle se mit à chatouiller l'enfant. « Dis jamais, dis jamais, dis jamais, » roucoulait Kezia, et toutes deux riaient enlacées l'une à l'autre. « Allons, finissons, petit écureuil! Finissons, mon petit loup! » dit enfin la vieille femme en rajustant son bonnet. « Ramasse-moi mon tricot. »

Elles avaient oublié à quoi il fallait dire « jamais. »

Et depuis ce moment, ce fut une sorte de renaissance : la jeune femme revenait du royaume des ombres avec ses impressions d'enfance. Elle devait écrire bien d'autres souvenirs dans le reste de sa courte vie : la *Maison de poupée*, et l'histoire des robes neuves, et celle du discours déchiré (*La petite fille*); et toujours il venait d'autres images, de nouvelles Katherine Mansfield à tous les âges, des souvenirs du collège, des classes de musique, des leçons de français, — une foule d'histoires, de visages qui se pressaient à la porte et s'impatientaient, vou-

laient tous passer à la fois. Plusieurs de ces récits (*Premier bal*, le *Garden party*) sont des chefs-d'œuvre aussi accomplis dans leur genre que les deux grandes nouvelles. L'auteur avait trouvé sa manière légère et ravissante, son art d'écrire parfaitement sans avoir l'air, sa poésie faite d'abandon, d'ellipses, de détails justes et de silences. Les choses les plus simples, une silhouette, un couple aperçu dans la rue, elle les reproduit en rêvant; un fragment d'existence lui suffit pour évoquer en quelques pages toute une vie, un roman, une aventure, de douleur et de mélancolie. Elle écrit ce conte admirable des *Filles du Colonel*, où cette tragique *Vie de m'man Parker*, pleine de toute la secrète et spéciale horreur du Londres populaire, ou cette histoire de la jeune élégante qui se fait onduler, s'étonne de ne pas trouver la boutique à l'ordinaire, se dépite et ne comprend que quand le coiffeur lui dit, en l'aidant à remettre sa fourrure : « Écoutez, je vous le dis à vous qui êtes une cliente : c'est que notre petite est morte ce matin... »

Et partout une fraîcheur, une beauté d'images qui, en une ligne, peignent un caractère, un site, un paysage. C'est le rire de la *nurse* « qui tinte comme une cuiller dans un verre à médecine »; — c'est la nuit, un enfant qui écoute l'aïeule faire sa prière : « un susurrement léger, comme le bruit de quelqu'un qui cherche doucement, doucement, dans du papier de soie : — ce sont les maisons du petit port « pressées comme des coquilles sur le couvercle d'une boîte de coquillages », — ou le silence, la nuit, « où passent de rapides frissons, des frissons d'ailes, — les ailes d'un oiseau blessé qui palpite, s'arrête et recommence à frémir ».

A la fin de 1917, quelques mois avant de publier *Prélude*, elle avait eu à Londres une grave pleurésie. Elle passa l'hiver dans le Midi et rentra à Paris le 23 mars 1918 : c'était le premier jour de la grosse Bertha. Il n'y avait plus de transports civils pour l'Angleterre. La malchance s'en mêlait. La tuberculose se déclara. Ses dernières années se passèrent à chercher en vain la santé en Suisse ou sur la côte de la Méditerranée.

Elle était désormais célèbre. Mourante, de Sierre à Menton, elle traînait d'asile en asile sa fièvre assaillie de songes et achevait, entre l'illusion et le découragement, le rêve de la vie. Elle écrivait toujours, avec de grands dégoûts, ces petits contes qui la pressaient comme d'exquises mélodies. Elle était comme

le petit oiseau du conte russe, qui se dépêchait de chanter de petites chansons, parce qu'il en savait beaucoup et qu'il voulait les chanter toutes.

Enfin, dans son dernier été, elle se retira dans une vieille maison à Fontainebleau. Fontainebleau, doux séjour, vallon consolateur pour calmer, pour bercer au rythme des saisons, au consentement des choses qui se défont, les suprêmes langueurs, les angoisses, les irritations de la vie ! « Où iriez-vous, demandait quelqu'un à cette dame dont parle Michelet, où iriez-vous, heureuse, pour cacher votre bonheur? — J'irais à Fontainebleau — Et pour y oublier, y soigner un chagrin ? — J'irais à Fontainebleau. » Elle n'écrivait plus, mais rêvait toujours d'écrire. Guérie de la *manie de vivre*, elle ne tenait plus à ce monde que pour donner le souffle aux enfants de son cœur. Son agonie se mêlait au déclin de l'année, aux rousseurs de l'automne sur le penchant des collines et des bois. Une hémorragie l'emporta avec la dernière feuille, le 9 janvier 1923.

C'est là qu'elle repose, au petit cimetière d'Avon, au bord de la vieille forêt qui conseille à nos inquiétudes la paix, l'acquiescement, l'abandon. Par un tiède soleil de la mi-novembre, j'ai voulu voir sa tombe, comme auprès de la pyramide de Cestius, souvent j'allai me recueillir sur les tombes voisines de Keats et de Shelley : mânes précieuses, venues de si loin, de l'autre extrémité du monde, comme une épave roulée de là-bas par les houles du Pacifique. Elle repose, relique charmante de l'Angleterre, confiée à la terre française, qui déjà garde dans son sein la cendre fraternelle. Que sur l'arbre voisin l'oiseau fasse sa musique et lui chante pour l'endormir ses petits airs inachevés.

LOUIS GILLET.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Comme j'étais chez M. Camille Jullian, à Ciboure, le pittoresque faubourg de Saint-Jean de Luz, qui mire ses maisons basques dans la Nivelle et la mer de Gascogne aux eaux profondes et parfois si bleues, le célèbre historien me dit :

— Voyez donc là-bas, à Bayonne, la Société des Sciences, Lettres, Arts et Études régionales, que préside M. de Mariens. C'est, par ses cinq cents membres, l'une des plus actives de nos provinces. Et je vous assure que ses travaux feraient grand honneur à bien des villes universitaires.

« Nous sommes ici, entre la montagne et la mer, au seuil d'un peuple aussi antique que singulier et charmant, le peuple basque, qui garde, entre deux grandes nations amies, les rites ineffaçables de ses millénaires pastoraux. Il les prolonge même, au travers de l'Océan occidental, jusqu'à l'Amérique latine, où ses fils vont nombreux, chaque printemps. Après des années, les vainqueurs, les survivants chargés du butin du travail, reviennent à l'automne en ces lieux heureux, où l'air est si léger, et qui semblent un paradis façonné avec les éléments naturels : la montagne, le ciel et la mer.

« Une langue, des monuments et des coutumes qui nous ramènent invinciblement aux hommes-pasteurs, c'est la riche substance de l'activité de cette Société, qui ne se contente pas des travaux d'érudition ou d'art relatés dans son Bulletin, mais qui organise des excursions historiques comme celle de Roncevaux, cet été, sous la direction du savant chanoine Dubarat, aux lieux illustrés par Roland. Elle fait mieux ; elle réalise l'érudition et l'histoire, en éditant *la Tombe basque*, véritable « corpus » de plus de 1 300 documents relevés par M. L. Colas, et en organisant le Musée basque,

qui sera comme le conservatoire d'une très ancienne et toujours jeune civilisation.

— Comme l'émouvant Musée alsacien de Strasbourg, fit Mme France Darget, la brillante poétesse de *Sainte Odile d'Alsace*, qui était là, et qui rappela à grands traits la belle œuvre ethnographique du docteur Bucher.

— En effet, madame, et comme le Musée lorrain de Nancy, le Musée breton de Quimper, le Musée provençal d'Arles, le Musée du Béarn, qui s'organise actuellement à Pau, voire les musées des provinces basques d'Espagne à Saint-Sébastien et Pampelune, et combien d'autres moins illustres, mais non moins intéressants, car notre magnifique pays, de ces Pyrénées au Rhin gaulois, mêlé aux civilisations grecque et romaine, piétiné par les invasions renouvelées des Barbares, est le plus riche, le plus merveilleux des champs de l'histoire...

J'ai vu la magnifique édition de *la Tombe Basque* qui a exigé de M. L. Colas quinze ans de patientes recherches, et qui rassemble, par ses cimetières, si souvent placés au sommet des monts plus près de Dieu, comme ceux d'Irouléguy et de Bidarry, tous les noms chantants du pays basque, d'Ispoure à Espelette, à Cambo et Hasparren, où Francis Jammes accorde sa lyre aux cloches des pasteurs.

J'ai vu, conduit par son réalisateur, le commandant Boissel, ardent et artiste, le Musée basque, installé dans une belle demeure du XVIe siècle, la maison Dagourette, ancien couvent des Visitandines, offert par la ville de Bayonne, qui, avec une noble intelligence, subventionne largement le nouvel établissement.

Les dons en espèces et en nature affluent au Musée, et déjà s'y dessine à grands traits, par les centaines de documents exposés, « l'image aussi exacte et aussi complète que possible du pays basque, de Bayonne et ses environs dans le passé et dans le présent », qu'il s'efforce de réaliser. Le souvenir et l'histoire ont ici une large place, et qui se complète chaque jour. Mais une partie du musée a été réservée à la maison basque avec tout ce qu'elle comporte de meubles, d'ustensiles domestiques, de métiers d'intérieur, voire de costumes et de bijoux, et cette « maison » est particulièrement intéressante et vivante.

Les créateurs du musée ont également réservé une partie de leur demeure à la représentation de l'expansion de ce peuple qui a détaché, en Europe et surtout dans l'Amérique latine, des colonies si denses, si unies par une langue commune, des coutumes perma-

nentes, et une singulière noblesse naturelle. Les hommes qui sont de l'autre côté de l'Océan ont aussitôt répondu à l'appel de Bayonne par de généreux envois. Ainsi se constitue rapidement une œuvre qui sera, dans quelques années, l'orgueil du fier pays basque.

Voilà un beau et vivant travail à accomplir par toutes les académies de province qui se trouvent au centre d'une région bien caractérisée de notre pays. Partout la France est belle et inoubliable.

Il ne s'agit pas de copier ce qui a été fait entre l'Adour et la Nive basque, au pied des Pyrénées, bien que l'exemple soit magnifique, mais de dresser « l'image aussi exacte et aussi complète que possible » de la région, avec son passé et son présent propres, et qui esquissent déjà l'avenir, avec ses ressources particulières. La force et l'avenir de la France seront faits de la puissance et de l'avenir de ses diverses régions; et les ressources de celles-ci peuvent être dessinées par des musées bien établis.

Beaucoup d'Académies s'honoreraient en prenant l'initiative d'une semblable création, qui ne serait pas seulement méritoire en soi, mais qui appellerait l'attention de toute la région, la bienveillance des pouvoirs publics et des administrations, le concours des hommes d'action, cette sève nouvelle qui ouvre aux institutions comme aux nations les plus larges perspectives sur l'avenir.

Il ne s'agit d'ailleurs que de mettre en œuvre les éléments épars, parfois surabondants, découverts par les académies ou les sociétés locales. Ces Compagnies sont composées des hommes qui connaissent et aiment le mieux leur province, et elles n'ont pas attendu notre prière pour en rechercher les grands souvenirs. C'est ainsi que la plupart d'entre elles se sont établies dans l'un des plus illustres hôtels anciens de la ville, comme l'hôtel Assézat à Toulouse ou l'hôtel Senecé à Mâcon. Et si l'Académie de Marseille a dû se contenter de l'hôtel Thiers, au moins revendique-t-elle avec énergie et équité les fonds nécessaires, à prendre sur la vente des bijoux de Mme Thiers, pour l'entretenir honorablement.

La même Académie de Mâcon travaille avec un grand zèle, comme l'a dit son vice-président, M. Jean Virey, au dernier Congrès des Sociétés savantes, à conserver et revivifier trois magnifiques monuments de la gloire de cette région : la mémoire de Lamartine; l'histoire du monastère de Cluny, qui fut du xe au xiie siècle le plus prodigieux centre de la vie spirituelle dans le monde; les documents des fouilles de Solutré, mis au jour par l'effort des Ducrost, de Féry, Arcelin, Breuil, Mayet, Deperret, et qui est bien l'un des gîtes les

plus riches de notre préhistoire. Il y a là tous les éléments d'un incomparable musée régional.

L'art, qui est l'un des attraits de ces musées, n'est pas davantage oublié par nos académies. Nous n'en voulons pour preuve que l'Exposition d'art bourbonnais qu'organise, pour mars 1925, la Société d'Émulation avec la collaboration du syndicat d'initiative. Non seulement les arts décoratifs et appliqués régionaux y seront représentés, mais son commissaire, M. Génermont, espère bien y ajouter une « rétrospective » très étendue, les monuments des arts anciens, et les chansons, noëls, compositions, danses et costumes bourbonnais.

La Société des Antiquaires du Centre, en enrichissant le Musée du Berry, qui vient encore de recevoir le magnifique *Livre d'heures d'Anne de Mathefelon*, a très bien compris la mission des sociétés provinciales, de même que celle des Antiquaires de l'Ouest qui a fait du Poitou un riche musée d'architecture.

La bonne volonté et l'érudition sont grandes partout; et il ne s'agit plus guère, en rendant tout cela plus vivant, que de trouver les ressources permettant d'élargir et de compléter ces centres de la vie spirituelle de nos régions.

Déjà des fédérations, qui ont parfois tendance à dépasser les limites de la région, comme celle des Assises de Caumont, tenues l'an dernier à Rouen, dressent d'excellents répertoires des richesses intellectuelles de leurs provinces. Le rapport de M. Paul-Louis Robert sur « le mouvement littéraire en Normandie, Maine, Anjou et Blésois, de 1913 à 1924 », expose largement la vie des académies, des sociétés savantes de ces provinces, et même des écrivains qui n'appartiennent pas à ces Compagnies.

L'Académie de la Rochelle nous donne, en plusieurs brochures, un curieux historique de l'Académie, par M. Albert Millot, des poèmes de M. Pierre Daveaux, une étude de M. G. Musset sur *la Traite des nègres au XVIIe siècle*. La Société des Sciences naturelles de la même ville publie de bonnes études de M. Faideau sur *les Plantes à présure*, de M. J.-L. Lacroix sur *les Trichoptères de France*, de M. Th. Monod sur *les Isopodes des côtes de France*.

L'Académie du Var, toujours très active sous la présidence du Docteur Regnault, et qui vient de recevoir le professeur Raphaël Dubois, publie de remarquables travaux du général Aymerich sur *une Mission au Fouta-Djallon et l'action civilisatrice de la France*, du colonel Destelle sur *la Conquête du Cameroun*, du chanoine Escu-

dier sur *la Culture latine*, des docteurs Godlewski et Fontan, sur le grand art médical et chirurgical. La Société Sélestadienne des Lettres, Sciences et Arts, que préside et anime un brillant lettré, M. Bastier, nous envoie le compte rendu de la belle séance, présidée par le général Berthelot, qui fut consacrée à la glorification de la vieille et charmante ville alsacienne. La Société met au concours, pour l'an prochain, « une comédie de mœurs alsacienne », ce qui est une belle manière d'encourager le régionalisme.

L'Académie de Besançon vient de recevoir parmi ses membres un journaliste, qui fait d'ailleurs grand honneur à sa profession, notre confrère Louis Hosotte. « L'Académie, lui a dit le président, M. Monnot, se fait un honneur de compter un journaliste parmi ses membres, et vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, qu'à cette occasion elle associe nos distingués confrères de la presse locale dans un commun et légitime hommage rendu à votre corporation. » Notre confrère a aussitôt « réhabilité » un romancier comtois trop méconnu, Charles de Bernard. Voilà de vrai journalisme ! Le même bulletin contient un remarquable travail du savant docteur Maréchal sur *les Épidémies dans le Doubs depuis le XIXe siècle*, et une spirituelle étude de M. Maxime Druhen sur les *Archives académiques*.

M. Claude Terrin, de l'Académie de Nîmes, dont nous avions signalé les pages émouvantes sur la Grande Guerre, réunit ces pages *les Cigales dans la mêlée*, que préface cordialement un autre combattant, M. Henry Bordeaux.

Le Bulletin de l'Académie de Dijon est tout entier consacré à la mémoire d'un des fondateurs de la sismologie, Alexis Perrey, qui s'intéressa d'ailleurs à toutes les recherches que nous réunissons maintenant sous le titre de géophysique. Le savant directeur de l'Institut sismologique de Strasbourg, M. Rothé, et le petit-fils de Perrey, M. H. Godron, nous donnent ainsi un remarquable exposé de la vie d'un grand savant provincial. Et M. Godron conclut légitimement, parlant aussi de son grand père, le botaniste D. A. Godron :

« Mes grands pères ont prouvé tous deux, une fois de plus, combien la décentralisation scientifique, loin d'étouffer le développement des intelligences largement douées, est au contraire, dans le calme d'une vie tranquille et toute consacrée au travail, capable d'en exalter les ressources morales et l'activité productrice. »

Ainsi le travail des provinces se relie au labeur de la nation et à l'effort même de l'esprit humain.

C. M. Savarit.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Austen Chamberlain, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, se rendant à Rome où il va représenter son pays au Conseil de la Société des nations, a fait escale à Paris et a eu, le vendredi 5 décembre, avec M. Herriot un long entretien dont les circonstances soulignent assez le capital intérêt. Le communiqué officiel, très sobre, se borne à constater l'accord parfait des deux ministres, en même temps que le caractère préliminaire de leurs négociations; mais, pour deviner sur quels sujets a porté l'entretien et constater l'importance de l'accord de principe qui paraît en avoir été le résultat, il suffit de jeter un regard circulaire sur les difficultés avec lesquelles est aux prises le Gouvernement britannique.

C'est d'abord l'affaire d'Égypte : elle est en voie d'apaisement. Après la démission de Zaghloul pacha, chef du parti nationaliste, et la prorogation des Chambres, un cabinet modéré a été formé par Ziwar pacha, qui s'est résigné à accepter toutes les exigences de l'ultimatum. Le roi Fouad et Ziwar pacha se sont tirés de cette situation difficile avec beaucoup de dignité et de tact. En fait comme en droit l'indépendance de l'Égypte, proclamée par le Gouvernement britannique le 28 février 1922, reste soumise à certaines conditions et grevée de certaines hypothèques au profit de l'Angleterre : la défense du Canal de Suez, la sécurité des étrangers et de leurs intérêts. La propagande nationaliste des Jeunes-Égyptiens prétendait s'affranchir des restrictions imposées à l'Égypte par le statut de son indépendance; M. MacDonald lui-même n'avait pas réussi à se mettre d'accord avec Zaghloul quand il est venu à Londres; « toute sa politique était erronée et ne pouvait pas être poursuivie, » a-t-il déclaré tout en regrettant l'ultimatum. Les Anglais se sont trouvés unanimes pour saisir l'occasion de l'assassinat du Sirdar afin de régler une fois pour toutes les rapports de l'Égypte indépendante

et de l'Empire britannique dominant. Au Soudan, l'état-major britannique s'est chargé lui-même de renvoyer les unités égyptiennes; le soulèvement d'une ou deux compagnies a été facilement réprimé. L'action rapide et énergique de l'Angleterre a atteint son objectif : à peine a-t-il été nécessaire de faire usage de la force. En Égypte même, l'opinion publique, d'abord froissée du ton brutal de l'ultimatum anglais, ne se plaint pas d'une solution qui permet aux Égyptiens de travailler en paix et les délivre des agitations d'un nationalisme imprudent et maladroit. On regrettera seulement que l'Angleterre ait cru devoir associer, aux exigences de sa sécurité impériale, les revendications moins intéressantes des planteurs de coton; c'est donner barre à ceux qui se plaignent que l'Angleterre affame les Égyptiens pour alimenter les tissages du Lancashire.

L'affaire d'Égypte est la pierre de touche des relations franco-anglaises. Si le Gouvernement français, méconnaissant à la fois ses obligations contractuelles et ses intérêts, avait écouté les journaux du bloc des gauches, c'en serait fait aujourd'hui de cette entente cordiale, pour laquelle M. Herriot a consenti à Londres tant et de si exagérés sacrifices. *L'Œuvre*, *le Quotidien*, sans parler des journaux socialistes, la Ligue des Droits de l'homme, réclamaient une intervention de la Société des nations et demandaient au Gouvernement français de la provoquer. « Plus l'Angleterre se fait intransigeante et menaçante, disait *le Quotidien*, plus son injustice éclate, et plus il éclate que l'exemple de la civilisation est donné par le Parlement égyptien qui demande un arbitrage. » L'idéalisme, certes, a sa place dans la politique et les nations ont des droits certains, encore que limités, que consacrent les traités de 1919 ; mais il n'appartient pas à la France de céder toujours aux entraînements d'un sentimentalisme sans critique, de s'immiscer à contre-temps dans les affaires des autres États et de s'imaginer que la force et le droit ne sont jamais du même côté : c'est par de telles fautes que le second Empire s'est acheminé, sans amis, vers Sedan. Le Gouvernement de M. Herriot n'a pas écouté les imprudentes invites de ses meilleurs amis, et c'est pour l'en remercier que, le 27, lord Crewe est venu faire visite au Président du Conseil. Durant cet entretien, comme, quelques jours plus tard, au cours de la visite de M. Chamberlain, la solidarité des intérêts des deux nations qui ont les plus grands empires coloniaux et notamment le plus grand nombre de sujets ou de protégés musulmans, est clairement apparue. Bien des malheurs auraient

été évités, si les Anglais s'étaient avisés plus tôt de cette vérité d'évidence ; de chaque côté des fautes ont été commises, et si nous les rappelons, c'est surtout pour éviter qu'on y retombe à l'avenir. Avant même l'armistice, la politique arabe des agents britanniques cherchait à exclure la France de Syrie et rêvait de faire de toute la succession de l'Empire ottoman une annexe de l'Égypte, une dépendance de la route des Indes. L'alliance grecque fut une autre erreur, plus grave encore, puisqu'elle donna aux Turcs l'occasion de vaincre une armée européenne, subventionnée et équipée par les Anglais, et qu'elle amena les vainqueurs de 1918 en posture de vaincus aux négociations de Lausanne. Le désastre des Grecs en Asie Mineure, les échecs des Espagnols dans le Rif, ont eu, dans tout l'Islam, un retentissement d'autant plus dangereux que les agents d'Angora l'exploitent au profit de leurs ambitions et que la propagande de Moscou sait utiliser à ses fins d'universelle subversion les tendances naturelles des peuples à l'émancipation. Il est temps que la France, l'Angleterre et l'Italie s'avisent que, en Orient et en Extrême-Orient, en Asie et en Afrique, sans parler de l'Europe, un commun péril les menace. Il ne s'agit pas, pour la politique française, de suivre docilement l'Angleterre partout où il lui plairait de la conduire ; chacun des deux pays garde sa physionomie et ses méthodes propres et, en certains cas, leurs intérêts peuvent rester divergents ; mais il s'agit, en face de dangers communs, d'établir un front commun.

Ce n'est point sans doute par hasard que les notes très sèches du Foreign Office au Gouvernement des Soviets ont coïncidé avec l'attitude très énergique du Cabinet de Londres dans l'affaire d'Égypte. En face du bolchévisme, l'Empire britannique prend position : c'est, dans l'histoire de ce temps, un fait d'importance capitale. L'Angleterre a été, au cours des siècles, assez indifférente, dans son île, aux agitations révolutionnaires du continent, quand elle ne les encourageait pas, afin d'en profiter. Mais le bolchévisme n'est pas une révolution comme celles que l'Europe a connues ; sous les apparences européennes et sémitiques du marxisme, il cache la réalité du despotisme asiatique et prépare la formidable insurrection, prête à déferler sur l'Europe, des énormes masses ethniques de l'Asie. La Russie impériale était déjà, pour l'Angleterre maîtresse des Indes, une perpétuelle inquiétude ; l'Anglais croyait toujours voir se profiler sur les cols de l'Hindou-Kouch, par où, un jour, le Mongol Bâber descendit pour conquérir l'Inde, la silhouette

gigantesque d'un cosaque. La Russie bolchévique met au service de la même politique des moyens d'action singulièrement plus dangereux. L'Angleterre se heurte à l'inimitié grandissante des populations de l'Inde; et ces populations ont essaimé des colonies sur tout le pourtour, asiatique et africain, de l'Océan qui n'a jamais mieux mérité le nom d'Indien. Les émissaires de Moscou travaillent parmi les musulmans aussi bien que parmi les fidèles de Brahma.

Au delà de cette borne de Singapour qui marque la limite des civilisations de l'Inde et de celles de la Chine, l'Angleterre retrouve l'influence et les intrigues des Soviets. A la Conférence de Washington, l'Angleterre a abandonné l'alliance du Japon pour se ranger du côté des États-Unis; mais les Américains ont fait à la fierté japonaise un affront qui ne sera jamais pardonné, quand ils ont fermé le territoire de l'Union à la race jaune considérée comme inférieure. Rejeté vers l'Asie, le Japon s'est rapproché des Asiatiques, Russes et Chinois; sous les auspices de M. Karakhan, ambassadeur des Soviets à Pékin, un accord s'est fait pour une association d'influences en Chine. La guerre civile entre les *Toukiouns* (généraux gouverneurs de province) tourne au profit des éléments inspirés par Moscou. Sun-Yat-Sen, maître de Canton, a dit récemment, à Kobé, qu'à ses yeux le Gouvernement des Soviets symbolise « la justice et l'humanité »; il a gouverné la province du Kouang-Toung par des méthodes imitées de Russie; ses relations avec Moscou sont connues et avouées. Son adversaire principal, Ou-Pei-Fou, vaincu dans le Nord par Tchang-Tso-Lin et Feng-Yu-Siang, s'est enfui et cherche à reconstituer un gouvernement à Ou-Tchang, en face de Han-Keou, sur le Yang-Tse. Le maréchal Tuan-Tsi-Jouei, dans le ministère qu'il a constitué à Pékin, a fait une large place aux amis de Sun-Yat-Sen; cinq d'entre eux détiennent des portefeuilles. Le peuple chinois et ses dirigeants ne sont nullement enclins au bolchévisme; mais, en Extrême-Orient, bolchévisme, par une singulière transposition, devient synonyme d'alliance des peuples asiatiques contre l'influence européenne; la civilisation venue par la mer doit être rejetée à la mer, pour que les peuples d'Asie puissent se développer d'après leurs propres méthodes et leurs traditions indigènes. Cette animosité contre tout ce qui est étranger s'applique surtout aux Américains et aux Anglais leurs alliés. Mais les Anglo-Saxons ne quitteront pas la place sans défendre leurs intérêts et leurs droits; la lutte pour le Pacifique ne les prendra pas au dépourvu : les Anglais s'apprêtent à faire de Singapour une base navale fortifiée. La France a, en Indo-Chine, un

empire où elle n'a eu garde d'appliquer les méthodes des Anglais dans l'Inde. Dans quelle mesure ses intérêts sont-ils solidaires de ceux de l'Angleterre? Certainement, au moins dans toute la mesure où la propagande de Moscou travaille les paisibles et industrieuses populations indo-chinoises.

Plus près de nous, sur les rivages africains de la Méditerranée, le nationalisme intransigeant et révolutionnaire des Jeunes-Tunisiens n'est pas différent du nationalisme dont les Anglais combattent les excès en Égypte; à côté de justes revendications, on y trouve l'action d'éléments douteux, italiens ou indigènes; communisme inspiré de Paris, propagande de Moscou, nationalisme italien, revendications des indigènes instruits, apostolat d'Angora, exemple du nationalisme égyptien, intrigues dynastiques, tout s'unit pour créer un mouvement, d'ailleurs superficiel, nettement dirigé contre la France. L'application des lois syndicales ne suffirait pas, comme le croit M. Jouhaux, qui revient d'une rapide tournée en Tunisie, à enrayer le mouvement; une commission consultative étudie en ce moment la question dans sa complexité; si elle est sincère, elle devra reconnaître, avec *le Temps*, que « le changement d'orientation politique consacré par la journée du 11 mai a ranimé, — bien à tort d'ailleurs, — les espoirs des extrémistes. » Des réformes peuvent être nécessaires, mais ce qui est plus indispensable encore, c'est l'autorité. C'est le maintien du protectorat français qui est en question. Aussi bien, la question se pose-t-elle dans toutes les colonies ou possessions francaises; c'est toujours par les fautes de la métropole qu'ont péri nos colonies. Une politique trop indulgente aux révolutionnaires, trop imprégnée d'un faux humanitarisme, trop docile aux injonctions des loges maçonniques, nous conduirait rapidement vers la perte de notre magnifique empire colonial, le plus beau fleuron de la gloire de la troisième République. La prise de possession de l'escadre russe, internée à Bizerte depuis la défaite du général Wrangel, par les délégués de la marine soviétique, va offrir à la propagande communiste une occasion dont elle ne manquera pas de profiter; pour avoir eu le courage, avec un haut sentiment de ses responsabilités, de signaler le péril au ministère, l'amiral Exelmans, préfet maritime de Bizerte, a été mis en disponibilité. A ce propos, un journal tunisien, à tendances socialistes, *la Liberté*, écrit : « Le gouvernement Herriot, dont nous avons salué avec joie l'avènement pour les réformes intérieures que nous en attendons, va-t-il commettre de telles fautes coloniales que

son action soit, dans l'histoire, aussi néfaste que celle de Louis XV. » Il y a en matière de politique coloniale, des fautes qui ne se réparent pas.

C'est une faute encore que le rappel inopiné, sans motif ni prétexte, du général Weygand; il a, de l'aveu de tous, et même du Gouvernement qui récompense ses services, parfaitement réussi dans les délicates fonctions, qu'on lui avait imposées, de haut-commissaire en Syrie. Son récent voyage en Palestine lui a permis de commencer, avec les autorités anglaises, une collaboration féconde après tant d'années de difficultés et de mutuelles défiances; en face des Turcs, la frontière du Nord a été organisée et les relations de voisinage se sont améliorées. Par déférence pour un des chefs de l'armée française, nous ne chercherons pas à quelles influences a obéi le Gouvernement en envoyant le général Sarrail à Beyrouth; nous espérons qu'il ne fera pas, en Syrie, l'œuvre néfaste que, dans certains milieux, on attend de lui; mais le programme que préconisent, entre autres, les loges indigènes de Syrie est connu; il s'agit d'une politique plus centralisée, moins respectueuse des autonomies locales, et cherchant son appui parmi les Turcs et les Arabes aux dépens des petites nationalités chrétiennes qui sont, depuis des siècles, les clientes de l'influence française. Il y a, au Parlement français, nombre d'hommes politiques qui ne demandent qu'à préparer l'évacuation d'un pays qu'ils se représentent comme un fief des Jésuites!

Le centre de l'agitation, parmi les musulmans de l'Afrique du Nord, est en Égypte et en Tunisie; de là, ou d'Asie-Mineure, des émissaires, marabouts ou pèlerins, circulent en Algérie, au Maroc. M. le sénateur Paul Bluysen, dans *Actualités* du 26 novembre, donne, sur ce péril, d'impressionnants détails. Les gens du Rif qui venaient régulièrement travailler en Oranie, cessent d'y affluer; ils sont travaillés par des émissaires étrangers. « Les sommes recueillies jusqu'au fond des Indes, d'autres envoyées de Moscou, partent de ces foyers panislamiques et sont utilisées avec un discernement qui révèle leur provenance européenne. » Enfin, le retentissement des échecs espagnols dans le Maroc du Nord, encourage, dans tout l'Islam, les plus folles espérances. Nous touchons ici à un problème qui intéresse directement l'avenir du Maroc français et de l'œuvre admirable accomplie par le maréchal Lyautey. Le général Primo de Rivera, chef du Gouvernement dictatorial d'Espagne, dirige lui-même, de Tétouan, et célèbre comme autant de succès, les difficiles marches

en arrière des troupes espagnoles qui abandonnent leurs positions fortifiées, les tombes de leurs camarades, les routes, le matériel, les prisonniers. L'Espagne, lasse d'une guerre stérile, épuisée par des dépenses toujours renouvelées sans résultat, liquide son entreprise marocaine; elle ne garde, provisoirement, que la plaine qui borde l'Atlantique, El-Ksar, Larache, Arzila, avec le massif montagneux qui sépare Tetouan de Tanger; sur la côte des Djebalas et du Rif, l'Espagne ne conserve que ses vieux *presidios*, à peine élargis, et sans cesse assiégés par les Berbères. L'Espagne se croit, par là, « libérée du cauchemar marocain ». Mais l'échec d'une armée de 100 000 hommes, forcée, après dix ans de lutte, à une retraite définitive par les montagnards du Maroc du Nord est un événement qui n'intéresse pas que l'Espagne. Le prestige d'Abd-el-Krim s'en trouve singulièrement grandi; il a des armes, des canons, des avions même, enlevés aux Espagnols; des aventuriers ou des agents européens l'entourent, des Anglais, un Allemand. L'Allemagne, profitant de la carence des Espagnols, recommence au Maroc ses intrigues et sa propagande politique et commerciale. Abd-el-Krim qui, pour le moment, ne demande qu'à vivre en paix avec le Maroc français, ne cherchera-t-il pas, un jour ou l'autre, à élever son autorité en face de celle du Sultan, protégé des Français? Or le Maroc est un et la France a le plus grand intérêt à ne pas laisser toucher à son intégrité. Les droits de l'Espagne survivent-ils à la cessation de fait de son occupation dans les régions évacuées? La France, si une propagande de révolte cherche à se répandre du Rif dans tout le Maroc, ne sera-t-elle pas obligée par les circonstances à intervenir par les armes, bien qu'elle n'en soit guère tentée? Enfin, l'Angleterre ou l'Italie, si la zone espagnole devenait, partiellement ou totalement, *res nullius*, ne prétendraient-elles pas avoir leur mot à dire? De toute façon, l'abandon par les Espagnols de leur entreprise au Maroc crée, pour tous les États qui ont des possessions en Afrique, un danger moral et matériel.

Les sujets d'entretien n'ont pas manqué, on le voit, à MM. Chamberlain et Herriot et il sera nécessaire que leur conversation soit suivie de quelques autres et accompagnée de négociations précises. Sur tous les points, les intérêts de l'Angleterre et ceux de la France apparaissent solidaires. Le Gouvernement des Soviets, travaillé par des dissensions intestines, dont la disgrâce de Trotzky est un indice révélateur, inquiet de l'esprit d'indépendance qui se manifeste chez les paysans russes et qui se traduit par les fréquents assassinats des

porteurs de journaux bolchéviques, qui sont espions et policiers au service de l'organisation communiste, manquant d'argent et n'espérant plus s'en procurer par voie d'emprunt en Angleterre ni en France, a besoin de grands succès à l'extérieur. Son effort principal porte sur les colonies ; c'est par là qu'il prétend ébranler la puissance de l'Angleterre et de la France qui sont les deux plus dangereux obstacles à son triomphe. Il ne renonce pas pour cela à l'action européenne : l'Esthonie vient d'en faire l'expérience : le 1er décembre, un complot bolchévique ayant pour but de substituer au Gouvernement indépendant d'Esthonie un Gouvernement soviétique, éclatait à Reval et réussissait à se rendre maître des principaux organes de l'État, les émeutiers étaient pour la plupart venus de Russie ; une énergique action de l'armée, l'état de siège, permirent de venir en quelques heures à bout de la révolte et d'arrêter les principaux coupables. La lutte de classes, la propagande marxiste ne sont, dans un incident grave comme celui de Reval, que des prétextes ou des moyens ; derrière la façade bolchévique, c'est le nationalisme et l'impérialisme russe qui réapparaissent et qui cherchent à étouffer les petites nations que la révolution a émancipées. Mais les États baltiques : Finlande, Esthonie, Lettonie, sont liés entre eux et avec la Pologne par une alliance, à laquelle la seule Lithuanie s'est refusée à adhérer, et qui a probablement, dans les circonstances actuelles, sauvé la petite et courageuse République d'Esthonie d'une invasion moscovite.

La presse anglaise pourrait, dans cet incident, trouver la preuve que la Société des nations ne saurait suffire à tout et que ces « alliances particulières » dont elle se plaignait naguère avec acrimonie, ne sont pas sans efficacité. L'Angleterre, à l'encontre de la France, a longtemps méconnu le rôle nécessaire, dans l'Europe d'aujourd'hui, d'une Pologne forte ; il lui faut reconnaître que Pologne et Roumanie sont maintenant, en face de la poussée de l'asiatisme, les sentinelles de l'Occident et les gardiennes de la civilisation. Sur le Rhin aussi, l'Angleterre a jusqu'ici méconnu que ses vrais intérêts sont solidaires de ceux de la France et de la Belgique. Le retour à une politique d'entente cordiale, moins stérile et moins verbale que le pacte de collaboration avec M. MacDonald, doit, pour être possible et durable, se fonder sur une réciprocité d'assistance et de bons offices ; nous avons besoin les uns des autres ; l'accord n'est possible que dans une parfaite égalité ; un Anglais comprend toujours et admet que chacun défende ses intérêts. L'essentiel, pour le moment, c'est qu'à Moscou et à Angora

la France et l'Angleterre marchent la main dans la main, et c'est ce qui paraît acquis depuis l'entrevue du 5 décembre.

« La vérité est que le communisme perd chaque jour du terrain... Le Gouvernement n'a donc pas à faire face à un danger qui n'existe pas. » C'est M. Yvon Delbos, une des lumières de la majorité, qui tient ce langage dans *la Dépêche de Toulouse* (27 novembre). Des révélations et des incidents récents ont montré au contraire qu'en France et dans les colonies, notamment dans la région de Paris et dans le Nord, l'organisation communiste est très développée, qu'elle se prépare et s'arme pour des coups de force, que sa propagande vise à dissocier les forces de résistance et que sa méthode d'action patiemment étudiée consisterait à paralyser brusquement tous les principaux organes du Gouvernement et de la vie nationale. L'attitude des députés communistes dans les commissions de la Chambre est un obstacle à une activité parlementaire normale. Le retour de Russie de l'ex-capitaine Sadoul, condamné à mort par contumace pour désertion et intelligence avec l'ennemi, a pour but de créer de l'agitation, de provoquer des manifestations en faveur de l'amnistie totale, surtout, peut-être, de mettre dans l'embarras les socialistes du Cartel et, en les représentant comme de simples bourgeois, de débaucher leurs troupes pour les rallier aux bannières du communisme. M. Herriot a fait, sur la défense de la République contre le communisme, des déclarations qui seraient satisfaisantes, si le Président du Conseil n'avait pris soin de les faire précéder et de les équilibrer par de ridicules menaces contre le « péril clérical ». Ce qui fortifie le péril communiste, c'est précisément la division que le Cabinet Herriot a jetée dans le pays par ses premières déclarations de guerre au « cléricalisme » ; ce qui prépare la lutte des classes, c'est la politique de clan que les radicaux poursuivent, ce sont les misérables questions de personnes qui les préoccupent ; ce qui enfin acclimate dans le pays l'idée d'une dictature prolétarienne, c'est le spectacle de l'anarchie parlementaire. Le péril n'est pas tant à l'extérieur que dans le Gouvernement lui-même et dans sa majorité. Ce ne sont pas des déclarations qu'il faut au pays, mais des actes. Le péril bolchévique est de ceux qui s'évanouissent quand on les regarde en face.

Dans la situation actuelle de l'Europe, il est important que l'Allemagne devienne un élément d'ordre et de stabilité. Les élections pour le Reichstag, pour le Landtag de Prusse et celui de Hesse, qui viennent d'avoir lieu le 7 décembre, ne présagent pas de grands

changements dans la politique allemande. Malgré l'excitation contre la France que la période électorale a déchaînée, ce sont surtout les questions de politique intérieure qui ont influencé le vote des électeurs. Quelques chiffres caractérisent les résultats du scrutin. Le parti « raciste », qui avait fait son apparition aux élections du 4 mai dernier, ne sauve que 14 sièges sur 32; on prévoyait généralement que sa défaite serait plus complète; la presse française donne une notion inexacte en qualifiant ce parti d'ultra-réactionnaire; à la fois autoritaire et démocratique, antisémite et anticatholique, il représente dans l'Allemagne nouvelle une tendance fasciste que la personnalité bruyante et vaniteuse de Ludendorff caractérise assez exactement : accident sans grande importance dans l'histoire politique allemande. Le vrai parti d'extrême-droite, celui des hobereaux prussiens, agrariens, luthériens, militaristes, c'est l'ancien parti conservateur travesti sous le nom « d'allemand-national » ; celui-là gagne six sièges et compte 102 députés (1). Les populistes (*Volkspartei*), dont M. Stresemann est le chef, sont, eux aussi, des nationalistes, mais représentent surtout la grande industrie ; ils reviennent 50 au lieu de 44. Le Centre, comme d'habitude, grâce à l'excellente organisation de ses cadres, à son caractère confessionnel de fait, garde ses positions (68 au lieu de 65); il semble cependant que les dissensions intestines de ses chefs persistent, les uns attirés vers les conservateurs, les autres, avec M. Wirth, enclins à une alliance avec les démocrates et les socialistes. Aux forces du Centre il faut joindre l'effectif des populistes bavarois (19 sièges au lieu de 16). A l'extrême-gauche, les communistes sont assez éprouvés et perdent 17 sièges sur 62 : l'Allemagne ne va pas vers Moscou; mais les masses populaires allemandes restent fidèles à la social-démocratie, dont le programme socialiste est anodin, mais qui est républicain, tout en restant patriote : les social-démocrates reviennent 130 au lieu de 100; ils sont le parti le plus nombreux du Reichstag. Le succès du parti démocrate (32 au lieu de 28), est d'autant plus intéressant à constater que, au commencement de la campagne électorale, on prophétisait l'écrasement de cette fraction; mais ses chefs ont mené une vigoureuse campagne pour la paix et la république, et les électeurs lui ont su gré de l'énergie avec laquelle ils ont empêché, il y a deux mois, la formation d'un gouvernement de coalition avec la participation des nationalistes-allemands.

(1) Il faut tenir compte, dans l'interprétation des chiffres, que le nombre des sièges a été augmenté d'une vingtaine.

Si l'on additionne ces chiffres, en tenant compte des petits partis, on constate que l'Allemagne est partagée entre deux tendances à peu près égales : la moitié du peuple allemand reste nationaliste (noir, blanc, rouge), l'autre moitié se rallie au nouveau drapeau de la République (noir, rouge, or). Deux partis dominent : d'un côté les Allemands-nationaux, de l'autre les social-démocrates. Entre les deux, le Centre catholique reste l'arbitre, avec une inclinaison assez marquée vers la droite. Le Centre restera le pivot de toute combinaison ministérielle, de tout groupement de majorité. Il ne paraît pas probable que puisse revivre la coalition qui a soutenu la politique de M. Wirth (Centre, démocrates, social-démocrates). La coalition actuelle, avec ses deux chefs Marx et Stresemann, paraît répondre encore aux nécessités de la politique allemande ; les chefs du Centre ne tiennent pas à se trouver en minorité dans une coalition où les socialistes domineraient. Si le puissant groupe social-démocrate ne participe pas au Gouvernement, il fera dans le pays une propagande plus nettement socialiste et, d'autre part, la coalition au pouvoir devra s'assurer au moins la neutralité bienveillante des nationalistes : il se pourrait ainsi que la majorité du Reichstag étant légèrement plus à gauche, le ministère de demain fût plus à droite. — Pour la Diète de Prusse, les résultats sont : socialistes 105, nationalistes 111, Centre 79, communistes 47, démocrates 26, parti économique 8, populistes 50, racistes 12, Hanovriens 5, Polonais 1. Il n'est pas possible de dire encore si le ministère actuel, où domine l'influence de deux social-démocrates, MM. Severing et Braun, pourra survivre. M. Severing, homme politique d'avenir, est devenu la bête noire des nationalistes, parce qu'il a le courage de combattre les associations militaristes et les manifestations belliqueuses. Si M. Severing succombe, ce sera, pour les partis réactionnaires, un grand succès; s'il se maintient, il n'y aura rien de changé. En résumé, les élections n'ont pas amené la défaite des partis nationalistes; elles ne font pas cesser la confusion des partis : le régime des coalitions et des combinaisons va continuer.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-QUATRIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er Novembre

Pages.

VIE ET MORT D'UN CHAMOIS, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. 5

UNE NOUVELLE FAMINE EN RUSSIE, par M. LE COMTE W. KOKOVTZOFF. 32

SOUVENIRS INTIMES. — AUTOUR DU MARIAGE DE L'IMPÉRATRICE, par M. J.-N. PRIMOLI. 64

RÉPUBLIQUE ET SAINT-SIÈGE — I. (1793), par M. GEORGES GROSJEAN 104

LES CAHIERS D'AURORE DUDEVANT, par Mme AURORE SAND. 113

PREMIERS ESSAIS. — I. L'HISTOIRE DU RÊVEUR, par GEORGE SAND. 115

LE LIVRE DE RAISON. — VII. *LA VALLÉE D'ASPE*, par M. J. DE PESQUIDOUX . 148

MICHELET ET MONTALEMBERT, par M. J.-M. CARRÉ 170

LA CITÉ SECRÈTE, troisième partie, par M. H. WALPOLE 190

POÉSIES, par M. ERNEST PRÉVOST. 214

REVUE LITTÉRAIRE. — *ANATOLE FRANCE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. . . . 218

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230

Livraison du 15 Novembre

LA REINE DE L'OMBRE. — I. *UN RAPT*, par M. ANDRÉ DEMAISON 241

L'ÉGLISE DANS LA GAULE FRANQUE AU VIe SIÈCLE, par MGR DUCHESNE. 273

LES CONSÉQUENCES SOCIALES DE LA GUERRE, par M. LE VICOMTE GEORGES D'AVENEL 307

UN AMI DE COLLÈGE DE LAMARTINE. — PROSPER GUICHARD DE BIENASSIS. — I. par M. MAURICE LEVAILLANT 329

LES PROGRÈS DE LA TÉLÉGRAPHIE ET DE LA TÉLÉPHONIE SANS FIL, par M. CHARLES NORDMANN 361

LES ÉTAPES DU XVIIIe SIÈCLE. — III. *JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET SON ÉCOLE*, par M. VICTOR GIRAUD 393

Pages.

La cité secrète, quatrième partie, par M. H. WALPOLE. 427
République et Saint-Siège. — II. (1848), par M. Georges GROSJEAN 455
Revue dramatique. — *La galerie des glaces*. — *Chacun sa vérité*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 463
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 470

Livraison du 1er Décembre

Charles de Foucauld et les musulmans, par M. René BAZIN, de l'Académie française 481
La reine de l'ombre. — II. *Une lueur dans la nuit*, par M. André DEMAISON. 507
Silhouettes contemporaines. — M. Émile MALE, par FIDUS. 538
Les cahiers d'Aurore Dudevant. — II. *Jehan Cauvin*, par George SAND. . 565
La pénétration transsaharienne par l'automobile, par M. Alfred GUIGNARD. 583
Un ami de collège de Lamartine. — Prosper Guichard de Bienassis. — II. par M. Maurice LEVAILLANT 607
La cité secrète, dernière partie, par M. H. WALPOLE 639
Réception de M. Camille Jullian a l'Académie française, par M. Henry BIDOU. 671
Musique sur l'eau, par M. Camille BELLAIGUE 675
Revue littéraire. — *De nouveaux « caractères »*, par M. André BEAUNIER. 685
Revue scientifique. — *Le salon des appareils ménagers*, par M. Charles NORDMANN 697
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 709

Livraison du 15 Décembre

Le chapiteau roman, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française. . . . 721
Mémoires (1825-1870). — I. *Premier séjour a Broglie (1825-1830)*, par le duc de BROGLIE. 768
La liberté religieuse, par M. Hébrard de VILLENEUVE, de l'Institut. . . . 796
Apologie pour Madame Hanska, par M. Marcel BOUTERON. 811
Diplomatie coloniale, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. 830
Trois mois au Chili, par M. Paul HAZARD. 841
La reine de l'ombre. — III. *Un accès pernicieux*, par M. André DEMAISON. 868
La force aéro-navale anglaise et notre sécurité, par M. le contre-amiral DEGOUY. 892
Gluck et la France, par M. Camille BELLAIGUE 914
M. Bédier et les prix de vertu, par M. Henry BIDOU. 926
Littératures étrangères. — *Katherine Mansfield*, par M. Louis GILLET. . 929
Les académies de province au travail, par M. C.-M. SAVARIT 943
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . . 948

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 57510.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2451